GÉOGRAPHIE

COMPLÈTE ET UNIVERSELLE.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE E. ET V. PENAUD FRÈRES
10, rue du Faubourg-Montmartre

MALTE-BRUN

GÉOGRAPHIE

COMPLÈTE ET UNIVERSELLE

OU

DESCRIPTION DE TOUTES LES PARTIES DU MONDE

SUR UN PLAN NOUVEAU

précédée d'une Histoire générale de la Géographie chez les peuples anciens et modernes et d'une Théorie générale de la géographie, mathématique, physique et politique

NOUVELLE ÉDITION

CONTINUÉE JUSQU'A NOS JOURS D'APRÈS LES DOCUMENTS SCIENTIFIQUES LES PLUS RÉCENTS LES DERNIERS VOYAGES ET LES DERNIÈRES DÉCOUVERTES

MISE A LA PORTÉE DES GENS DU MONDE

PAR **V. A. MALTE-BRUN** (FILS)
Professeur d'histoire et de géographie au collége Stanislas
Secrétaire-adjoint et membre de la Commission centrale de la Société de Géographie

TOME QUATRIÈME

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

PARIS
EUGÈNE ET VICTOR PENAUD FRÈRES, ÉDITEURS
10, RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE

Sui
l'
A

I
l'en
Éta
roy
ne
celu
me
rie
con
la p
soit
et
cet
son
nou

PRÉCIS

DE

LA GÉOGRAPHIE

UNIVERSELLE

LIVRE SOIXANTE DIX-SEPTIÈME.

Suite de la Description de l'Asie. — Description générale de l'Inde orientale ou de l'Indo-Chine. — Description de l'Empire birman. — Possessions anglaises. — Iles Andaman et Nikobar.

De toute l'Asie, il ne nous reste à décrire que la partie qui comprend l'empire des Birmans, l'Inde orientale anglaise, le royaume de Siam, les États indépendants de Malacca, et l'empire d'An-nam, qui se compose des royaumes de Toung-king, de Cochinchine et de Cambodje. Cette région ne porte aucun nom généralement reconnu. On la désigne quelquefois sous celui de *presqu'île au delà du Gange*, et pourtant ce n'est pas, à proprement parler, une péninsule. Plusieurs géographes l'ont nommée *Inde extérieure;* cette dénomination est plus caractéristique que la première. Mais comme ces pays ont été quelquefois soumis à l'empire de Chine, et comme la plupart des peuples qui les habitent ressemblent beaucoup aux Chinois, soit par la physionomie, la taille et le teint, soit par les mœurs, la religion et le langage, nous avons proposé, il y a plusieurs années, de désigner cette grande région du globe sous le nom nouveau, mais clair, expressif et sonore, d'*Indo-Chine.* Nous allions abandonner cette innovation, lorsque nous avons appris qu'un savant anglais établi à Calcutta a eu presque la

144924

même idée[1]. Dans ces derniers temps Rienzi a proposé de la nommer la *grande Chersonèse d'Or;* et Balbi l'a appelée *Inde transgangétique.*

Les vastes régions qui, sous la figure d'une double péninsule, s'étendent entre le golfe du Bengale et la mer de Chine, ne sont guère connues que par leurs côtes. L'intérieur présente un champ à des conjectures inutiles et fastidieuses. Il paraît cependant que toute la péninsule est formée par *trois* ou *quatre* chaînes de montagnes qui, sorties du Tibet, courent dans une direction parallèle vers le sud. Entre ces quatre rangées de montagnes se trouvent *trois* longues et superbes *vallées* principales, outre plusieurs d'un rang secondaire. Cinq grands fleuves arrosent ces vallées ; mais leurs sources et leurs cours même sont à peu près inconnus.

L'*Iraouaddy,* le plus grand fleuve de l'Inde orientale, paraît prendre sa source sous le nom de *Yœrou-azang-botchou,* dans le Tibet occidental, au pied du mont Damtchouk-kabab, non loin de celle du Sutledje, et longtemps on a confondu son cours supérieur avec celui du Brahmapoutra. Son cours est d'environ 700 lieues, ainsi que nous l'avons déjà dit en décrivant le Tibet. Nous avons cité ses principaux affluents dans cette partie de l'empire chinois : dans l'empire birman, les principales rivières qu'il reçoit sur sa droite sont le *Ma-kiang,* qui a 50 à 60 lieues de cours : le *Kiayn-deayn* ou *Thanlaouaddy,* trois fois plus considérable, et qui a reçu de quelques voyageurs le nom d'*Iraouaddy occidental.* Sur la gauche il est alimenté par deux autres rivières : le *Loung-tchhouan-kiang,* long d'environ 200 lieues, et le *Myinguya-myit,* qui a 70 lieues de longueur. L'Iraouaddy forme, à son embouchure, dans le golfe de Martaban, un delta sillonné par plus de 14 bras, et dont la base a environ 50 lieues d'étendue. Le *Zittang* et le *Salouen* ou *Tha-louen,* probablement le même que le *Thaleayn,* sont encore des fleuves importants, qui se jettent dans le golfe que nous venons de nommer. Le dernier passe pour avoir 400 lieues de cours, peut-être communique-t-il avec l'Iraouaddy par un bras commun. Le *Meï-nam,* qui coule à l'est du précédent, a plus de 300 lieues de longueur, et se jette dans le golfe de Siam. Le *May-kang* ou *Maykaoung,* appelé aussi *Cambodje,* en a plus de 740. Enfin le cinquième grand fleuve de cette partie de l'Asie est le *Sang-koï,* qui arrose le Toung-king, pour aller se jeter dans le golfe de ce nom, après un cours d'environ 150 lieues.

S'il existe tant d'incertitudes sur les fleuves de l'Inde orientale ou Indo-Chine, les doutes sont bien plus grands à l'égard de la direction des

[1] M. le docteur *Leyden* : Mém. sur les langues indo-chinoises, dans les *Asiatic Researches,* t. X.

montagnes, objet encore plus difficile à débrouiller dans le chaos des relations de voyages.

Parmi les quatre chaînes dont on suppose communément l'existence, celle qui sépare l'empire des Birmans du Bengale s'abaisse dans le royaume d'Arakan, et se perd en collines avant d'atteindre le cap dit *Pointe de Negraïs* ou *Manten*. La seconde chaîne, qui paraît surpasser toutes les autres en élévation comme en longueur, sépare le Pégou et l'Ava du royaume de Siam, s'étend ensuite au travers de la presqu'île de Malacca, et finit au cap *Romania*, sur le détroit de Sincapour. C'est l'extrémité méridionale de l'Asie. On ne sait presque rien sur la troisième chaîne. Elle paraît séparer le royaume de Siam de ceux de Cambodje et du Laos; peut-être se dirige-t-elle obliquement entre ces deux derniers pays; peut-être s'étend-elle en plusieurs branches autour d'un plateau central. Au midi, elle est censée border le golfe de Siam et son extrémité, où le cap Cambodje sépare ce golfe de la mer de la Chine; mais ce cap est formé de terres très-basses, et rien ne prouve que ce soit l'extrémité d'une chaîne de montagnes. La quatrième chaîne est un peu mieux connue. Elle prend naissance dans la province chinoise d'Yun-nan; elle borne à l'ouest le Toung-king et la Cochinchine, en les séparant du Laos et du royaume de Cambodje. L'élévation et la largeur de cette chaîne paraissent la placer au rang des plus considérables de l'Asie.

A ces faibles notions sur la structure physique de la péninsule indo-chinoise, nous ne pouvons joindre que des renseignements encore plus incertains sur les autres objets de la géographie physique générale. Les voyageurs n'ont pu observer le climat de l'intérieur que d'une manière rapide, incomplète; sans doute il doit s'y trouver plusieurs régions tempérées. Telles sont celles du nord de l'empire birman. Les côtes éprouvent de fortes chaleurs, que modèrent cependant les vents de mer, plus frais et plus humides que dans l'Inde propre. Mais comme les saisons varient d'après l'exposition des côtes, nous réserverons les renseignements détaillés sur cet objet pour les descriptions particulières de chaque pays.

L'inondation périodique des vallées inférieures par la crue des fleuves est une circonstance commune à toutes les contrées de l'Inde extérieure. Mais les différentes époques de ces crues indiquent que les montagnes ou plateaux où ces rivières prennent leurs sources doivent se trouver à une distance inégale.

C'est l'action réunie de cette chaleur et de cette humidité qui donne à la végétation de l'Indo-Chine un caractère particulier de vigueur et de

grandeur. Les contrastes de fertilité et de stérilité se marquent ici d'une manière extrêmement tranchée. Un soleil brûlant réduit en poussière légère ou en une croûte dure comme la pierre les terrains où les eaux pluviales ne s'arrêtent pas assez longtemps ni en assez grande abondance. Mais le long des rivières et sur le flanc des montagnes, une verdure éternelle, un port plus noble, des tiges plus élancées, des ombrages plus étendus distinguent les grands arbres de ces climats, auprès desquels les rois de nos forêts ne paraîtraient que d'humbles vassaux. Au pied de ces géants du règne végétal, les arbrisseaux et les plantes herbacées présentent dans leurs fleurs et leurs fruits les figures les plus variées et les plus singulières, les couleurs les plus vives, la saveur et l'odeur les plus exquises.

Dans les forêts s'élèvent avec magnificence l'arbre à bois d'aigle ou *aloëxylum verum* et celui de santal blanc, qui parfument tous les palais de l'Orient. L'arbre de teck surpasse ici le chêne d'Angleterre pour la durée de son bois dans les constructions navales. Le bois de fer est très-commun. Le véritable ébénier est indigène de la Cochinchine. Partout on trouve le sycomore, le figuier d'Inde, le bananier, qui forme à lui seul un bosquet par l'abondance de ses larges feuilles. D'autres arbres les rivalisent en beauté ou en élévation ; tels sont les *bignonies*, les palmiers-éventails, le *calophyllum*, qui s'élance plus haut que le pin, les nauclées d'Orient, et l'agalloche de Cochinchine, dont les feuilles ont le dessous d'une couleur de pourpre clair.

L'Indo-Chine est singulièrement riche en plantes aromatiques, médicinales et utiles aux arts. Le gingembre et le cardamome se trouvent sauvages sur les bords des rivières ou se cultivent en de vastes plantations. Le cannellier croît en abondance sur les deux rives de la péninsule des Malais, et il est quelquefois accompagné du muscadier. Les feuilles du bétel, le fruit du poivre long et du poivre noir, sont les épices favorites, auxquelles les habitants ajoutent trois ou quatre espèces du même genre, entre autres les graines du poivre long du Japon. Parmi les diverses drogues propres à la teinture, on connaissait surtout la carmentine[1], qui donne une belle couleur verte; trois espèces de *royoc*[2], toutes propres à teindre en jaune ; l'indigo et le bois rouge de la lawsonie épineuse et de sapan. L'écorce de la *rhizophora gymnorhiza* donne une belle couleur rouge. La gomme résine appelée *sang-dragon* paraît être le produit de plusieurs espèces de plantes, et entre autres du *dracæna ferrea*, et du

[1] *Justicia tinctoria.*
[2] *Morinda umbellata, carthamus* et *gamboga.*

rotang, originaires de Cochinchine. L'industrie réclame encore divers végétaux, parmi lesquels nous remarquerons la *pimelia oleosa*, qui donne une huile qui entre dans la composition du vernis de la Chine; le sumac de Java, autre arbre à vernis; le *croton lacciferum*, sur lequel on recueille cette précieuse laque rouge, le produit d'une espèce de fourmi qui y place son nid et en élabore la gomme, sa nourriture ordinaire; enfin l'arbre à suif[1], dont le fruit donne une huile dense et très-blanche avec laquelle on fabrique des chandelles d'une belle apparence, mais d'une odeur désagréable.

Nous tirons encore de ces contrées, pour l'usage de la médecine, le jalap, la scammonée, l'écorce de nerium antidyssentérique appelée *codagapala*, celle du laurier-culilaban, le fruit du strychnos vomique, la cassie, le tamarin, le jus épais de l'aloès, la résine du camphre, l'huile de ricin. La canne à sucre, le bambou, le nard, trois plantes célèbres de la famille des graminées, se trouvent dans toutes ces contrées; les deux premières dans des marais fertiles, et la dernière sur les collines sèches. La patate douce, la mélongène et la pomme d'amour, les melons, les citrouilles, les melons d'eau, et une grande quantité d'autres plantes nourrissantes, enrichissent les plaines. Ce sont cependant le bananier, le cocotier, le palmier sagou qui fournissent le plus abondamment aux besoins des habitants. Ils possèdent une grande variété de fruits. La vigne vient dans les forêts, mais la chaleur excessive et le défaut de culture rendent son fruit très-inférieur à celui de l'Europe. Ils ont en compensation l'orange, le limon, le citron, la mangue délicieuse, l'ananas, le *litchi*[2], le mangoustan et une multitude d'autres fruits inconnus en Europe. On peut encore remarquer le *phyllodes placentaria*, avec les feuilles duquel on enveloppe les provisions pour leur donner plus de couleur et une saveur plus agréable, et que l'on mêle, ainsi que l'*amomum galanga*, dans les liqueurs fermentées retirées du riz ou du sucre.

Les animaux les plus remarquables de l'Inde extérieure sont l'éléphant indien, le rhinocéros unicorne, le tigre, le léopard, l'ours, le maïba ou tapir bicolore (*tapirus indicus*), l'orang-outang, plusieurs autres espèces de singes, le gibbon aux longs bras, le magot, le pithèque et deux espèces encore mal connues; le grand singe de Malacca, de Forbin, et le singe blanc avec des yeux rouges, mentionné par Compagnon. Dans les forêts errent encore le bubale, le cerf, plusieurs espèces d'antilopes, telles que l'*orix*,

[1] *Sebifera glutinosa*, de Loureiro, *sapium* ou *gluttier porte-suif*, de Jussieu.
[2] *Dimocarpus*, Loureiro. *Euphoria*, Jussieu.

le *strepsiceros*, l'*albipes* d'Erxleben, le *tragocamelus* de Pallas; le zibeth et le porc-épic se trouvent aussi dans ces contrées.

La portion de l'empire des Birmans qui répond, selon Gosselin, à la Chersonèse d'Or des anciens, est très-riche en minéraux ; la presqu'île de Malacca en produit aussi beaucoup, outre l'étain. Les rivières du Pégou continuent encore à charrier des paillettes d'or, et leurs sables doivent, dans les temps anciens, avoir produit une bien plus grande quantité de ce métal précieux. Il est même assez probable que l'usage de dorer les planchers et les clochers des temples remonte à des temps très-reculés, puisqu'on raconte que la tour de Choumadou fut bâtie environ 500 ans avant l'ère chrétienne : si cela est vrai, le riche aspect de cet édifice aurait pu donner lieu à cette dénomination classique de *Chersonèse d'or*. Mais peut-être les anciens avaient-ils, par la tradition, reçu une vague idée de la richesse de toute la péninsule au delà du Gange. L'or et l'argent abondent encore plus au Toung-king et à la Cochinchine que dans l'empire birman.

Cette esquisse générale des qualités physiques de l'Indo-Chine doit être suivie d'un coup d'œil sur les nations qui l'habitent, les langues qu'elles parlent, les religions qu'elles professent.

A l'exception des Malais, qui forment une race particulière répandue principalement dans l'Océanie, les autres nations indo-chinoises, par la taille, le visage carré, le tein jaunâtre, les cheveux roides, les yeux bridés, ressemblent à la race mongole et chinoise. En tirer la conclusion qu'ils sont de la même origine ne serait peut-être pas trop hasardé. Les Chinois se sont de tout temps répandus le long des côtes orientales et méridionales de l'Indo-Chine; ils y ont introduit leur écriture et en partie leur langue. Les Birmans paraissent même avoir conservé le souvenir d'une colonie de Mongols, venus au nombre 700,000 hommes en état de porter les armes. Cependant de semblables traditions même prouvent que la première masse de ces nations a dû habiter dans ces contrées depuis un temps immémorial.

On assure qu'outre cette race dominante, il existe dans les montagnes, spécialement dans celles de Cochinchine et du Laos, une nation sauvage, noire, semblable aux Cafres, et qui s'appelle *Kemoys* ou *Moys*. Ils paraissent avoir du rapport avec les *Iégohotes* ou *Ygorrotes* des îles Philippines et avec les autres noirs épars dans la Malaisie.

Les langues originaires de ces nations portent toutes, à l'exception du malai, le caractère simple, pauvre et imparfait des langues monosyllabiques du Tibet et de la Chine. Mais elles se subdivisent en trois classes aujour-

d'hui très-distinctes. La langue birmane est parlée dans l'Ava et l'Aracan. La langue siamoise domine dans le royaume de Siam et le Laos. Enfin, la langue an-namitique est en usage dans l'An-nam, c'est-à-dire dans le Toun-king et la Cochinchine, peut-être aussi dans le Cambodje. Ces langues sont plus ou moins mêlées de chinois ou d'indien, selon que les nations qui les parlent sont plus rapprochées de l'Inde ou de la Chine.

Le dialecte de Pégou diffère entièrement de ces trois langues, mais il n'est pas bien connu. Le malai, répandu aussi dans toute l'Océanie, est mêlé de racines sanskrites et de quelques racines brahmaniques ou siamoises, auxquelles le commerce et l'empire de la religion musulmane ont fait joindre plusieurs mots arabes.

La religion de Bouddha, venue de l'Hindoustan, règne dans toute l'Indo-Chine sous plusieurs formes. Elle s'est probablement amalgamée avec diverses superstitions locales et nationales qu'elle n'a pu entièrement dompter. Or, les écrits sacrés de cette secte sont en langue pali, qui est un dialecte dérivé du sanskrit, et probablement celui qu'on parlait dans le *Magadha* ou le Béhar méridional. Cette langue riche, harmonieuse, flexible, est donc devenue celle de la religion, des prêtres et des savants dans toute l'Indo-Chine, à l'exception du pays des Malais, de la Cochinchine et du Toung-king. Le mahométisme l'a exclue de la première de ces contrées; dans les deux autres, la langue et la philosophie des Chinois ont été introduites par des colonies de cette nation. Cependant le bouddhisme y règne sous une forme peu différente de celle qu'il a prise en Chine, et Bouddha y est adoré sous le nom de *Foou*.

L'islamisme est professé par tous les Malais, et le brahmanisme domine chez les peuples les plus civilisés de l'Inde orientale; enfin la religion catholique a été embrassée par un nombre considérable d'habitants, et le protestantisme est professé par quelques milliers d'Européens.

Le gouvernement des Etats de l'Inde orientale est presque partout le despotisme le plus absolu. Dans les empires birman et siamois, ainsi que dans le royaume d'An-nam, tout homme au-dessus de 20 ans, excepté les prêtres et les fonctionnaires publics, doit au souverain au moins une année sur trois de sa vie : aussi, dans ces pays, l'émigration est-elle un crime de lèse-majesté, et considérée comme un vol fait au prince. Dans les deux empires qui viennent d'être cités, le nom du souverain n'est connu que d'un petit nombre de courtisans en faveur, et de même qu'en Chine, ne peut, sous peine de mort, être prononcé par aucun de ses sujets.

Telles sont les considérations générales auxquelles les pays et les peuples de la péninsule orientale peuvent donner lieu. Nous allons en développer quelques-unes en traçant la description de chacune des cinq grandes divisions de cette partie du globe.

Les Birmans[1], qu'on appelle aussi Miemnay, habitent l'Ava proprement dit : ils étaient sujets du roi de Pégou ; mais dans le seizième siècle cette nation nombreuse et guerrière excita une révolution, s'empara d'Ava, et ensuite de Martaban. Les Birmans continuèrent de gouverner ce pays jusqu'en 1740. Une guerre civile s'éleva. Les Pégouans, en 1750 et 1751, battirent leur rivaux. Binga Della, roi du Pégou, ayant achevé la conquête d'Ava, laissa le gouvernement à son frère Apporasa. Tout semblait apaisé, quand il s'éleva un de ces hommes que la Providence suscite quelquefois pour changer le sort des nations ; c'était un Birman d'une naissance obscure ; il se nommait Alompra, chef d'un petit village ; il s'essaya contre de petits détachements, qu'il défit ; il parvint à s'emparer d'Ava. Binga Della marcha contre lui avec des forces imposantes, et fut vaincu. Alompra, encouragé par ce succès, continua ses conquêtes. Il investit la capitale du Pégou, et au bout de trois mois s'en rendit maître. Les Siamois l'avaient provoqué ; il marcha contre eux ; il approchait de leur capitale, lorsqu'à deux journées de Martaban il fut saisi d'une maladie qui l'emporta en 1760. Son fils Mandragy Praou lui succéda, étouffa plusieurs insurrections et mourut en 1764 ; il laissait un fils en bas âge, nommé Momien. Chembouan, oncle du jeune prince et frère puiné du grand Alompra, exerça d'abord l'autorité avec le titre de régent, ensuite il s'empara du diadème. Pour détourner l'attention du peuple, Chembouan déclara la guerre aux Siamois. Il les défit et prit leur capitale. Il battit également une armée de Chinois venus pour s'opposer à ses progrès. Cependant, quoique vaincus, les Siamois n'étaient pas soumis. Chembouan mourut à Ava en 1776. Son fils Chengouza, qui gouverna tyranniquement, fut tué en 1782, dans une conspiration, à la tête de laquelle était Chombouan Mandragy, son oncle, qui s'empara du gouvernement. Ce nouveau prince résolut de passer les montagnes d'Atoupek, et de réduire Arakan sous son obéissance. Cette conquête, commencée en 1783, fut promptement achevée. Il dirigea ensuite ses armes contre Siam, mais il éprouva plusieurs échecs. Enfin, en 1793, un traité fut conclu entre les Birmans et les Siamois. Les premiers

[1] On les nomme *Bomans* dans l'*Alphabet barman*. Rome, 1776 ; *Birmans*, dans le Voyage de *Symes*, et *Borakhmans* ou *Buraghmans* dans l'*Oriental Repertory* de *Dalrymple*.

demeurèrent maîtres de toutes les villes maritimes de la côte occidentale jusqu'à Merghi.

A ces guerres et à ces révolutions de palais succéda pour la Birmanie une période plus calme, mais un incident pensa lui attirer un nouvel antagoniste. Des pirates malais, soutenus par le comptoir anglais d'Islam-âbâd, dans le district de Tchittagong, commirent en 1795 plusieurs déprédations sur les biens des sujets birmans. Aussitôt l'empereur fit marcher contre le poste anglais une armée chargée d'obtenir justice; mais des négociations ayant été ouvertes par le major Erskine, commandant de la place, l'affaire en resta là, et une ambassade officielle sous les ordres du capitaine Symes fut envoyée à la cour de l'empereur birman.

A partir de cette année jusqu'en 1811, pendant une période de 17 ans, la bonne intelligence continua de régner entre les Birmans et les Anglais : mais, vers cette époque, un seigneur birman, nommé Kimberrin, à la suite d'une vive dispute avec le gouvernement d'Amarapoura, se réfugia sur les terres du Tchittagong, y organisa les tribus guerrières de Mugs, et soumit avec elle tout l'Arakan, à l'exception de la capitale. Une ambassade anglaise fut envoyée à Ava pour désavouer la conduite de Kimberrin; mais depuis cette époque l'empereur Chembouan Mendragy ne put dissimuler sa défiance, et ne cessa d'observer le comptoir. La mort de ce prince, arrivée en 1819, ne fit que ranimer la haine des partis. Le premier acte de son fils fut un changement de résidence, et Ava devint la capitale de ses États. Le nouvel empereur, d'un caractère ambitieux et remuant, parvint à se rendre maître du royaume d'Assam en y fomentant la guerre civile. Il ne fut plus alors séparé des possessions anglaises que par le Brahmapoutre.

Au milieu du fleuve, l'île de *Chapary* était occupée par un poste anglais; l'empereur s'en empara sans déclaration de guerre, ainsi que d'un schooner qu'il rendit, mais en gardant l'île. Ce fut là le premier acte d'hostilité, et le 5 mai 1820 la déclaration de guerre fut faite officiellement à Calcutta.

Une armée anglaise, forte de 10,000 hommes, avec seize pièces de canon et plusieurs compagnies de pionniers, fut confiée au commandement du colonel Archibald Campbell, nommé brigadier-général. Le commodore Grant commandait l'escadre, destinée à remonter l'Iraouaddy et à seconder les mouvements des troupes de terre. Les Birmans avaient aussi équipé une escadre pour défendre l'entrée du fleuve; mais le seul bâtiment à vapeur *la Diana* suffit pour la disperser.

Partout l'armée birmane attaqua les anglais : elle était forte de 60,000 hommes, avec une artillerie nombreuse et un corps de cavalerie; et ce ne

fut qu'avec de grands efforts de talents et de courage que les Anglais conservèrent l'avantage dans cette première campagne.

L'année suivante, l'armée anglaise fut augmentée d'un second corps de 10,000 hommss et d'un troisième qui devait se diriger vers le nord. Elle s'empara de Rangpour, principale ville du royaume d'Assam; et malgré quelques avantages remportés par les Birmans, habiles à construire des forteresses volantes qui entravaient la marche de l'armée britannique; malgré leur système de défense, qui consistait principalement à ruiner le pays, les Anglais se rendirent maîtres d'Arakan. Enfin vers le milieu de décembre 1821 les hostilités cessèrent; des négociations furent entamées entre les chefs des armées anglaises et les ministres de l'empereur des Birmans, et le résultat fut la cession à l'Angleterre des quatre provinces d'Arakan, de Tenasserim, de Tavay et d'Ye, et le paiement de 10,000,000 de roupies (24,000,000 de francs) pour les frais de la guerre.

Ainsi se termina cette guerre, qui avait coûté à l'Angleterre plus de 100,000,000 de francs, et ne lui avait rapporté que des avantages contestables.

En supposant l'empire birman borné à l'est par le cours du Salouen, ses limites actuelles sont, au nord, d'une part, les nouvelles possessions anglaises comprenant le ci-devant royaume d'Assam, et de l'autre l'empire chinois; à l'est la Chine méridionale et le royaume de Siam; au sud le golfe de Martaban, et à l'ouest la mer ou le golfe du Bengale.

Sa plus grande longueur est de 525 lieues géographiques, sa plus grande largeur de 180, et sa superficie de 40,000 lieues carrées.

Ce pays, qui s'étend dans la zone torride, paraît devoir à son élévation un climat tempéré. La santé vigoureuse dont jouissent les Birmans atteste la salubrité de l'air qu'ils respirent. Les saisons y sont régulières; on ignore l'extrême froid; et la grande chaleur, qui précède la saison pluvieuse, est de courte durée. Presque toutes les variétés de sol et d'aspects se rencontrent dans cette contrée. Un delta plat et marécageux borde l'embouchure de l'Iraouaddy; derrière des collines douces et des vallons pittoresques s'élèvent de majestueuses montagnes. Le sol très-fertile des provinces méridionales de l'empire des Birmans donne des récoltes de riz aussi abondantes que celles que l'on admire dans les plus belles parties du Bengale. Vers le nord, le sol est plus irrégulier et plus montagneux; les plaines et les vallées, particulièrement celles que baignent les grands fleuves, produisent de beau blé et les différentes espèces de graminées et de légumes qu'on cultive dans l'Hindoustan. La canne à sucre, du tabac

excellent, l'indigo, le coton et presque tous les fruits des tropiques sont des produits indigènes de cette contrée heureuse. L'agriculture, très-perfectionnée chez les Birmans, n'a pas encore été décrite d'une manière satisfaisante. Les forêts pourraient fournir des matériaux à la construction de flottes nombreuses; car, outre le *teck* qui croît dans toutes les parties de la Birmanie, on y trouve presque toutes les espèces de bois connues dans l'Inde. Il croît, surtout au nord, des sapins très-beaux et en grande quantité.

Les animaux sont les mêmes que ceux que nous avons attribués en général à l'Inde extérieure. Les campagnes sont couvertes de troupeaux; mais dans le voisinage des forêts ils sont exposés aux fréquents ravages des tigres, qui sont en grand nombre dans ces contrées. Le Pégou abonde en éléphants.

On trouve en Birmanie une espèce de fourmi ailée dont la piqûre est très-douloureuse. Les fourmis ordinaires, les punaises vertes, des insectes innombrables viennent dans les maisons quelques semaines avant la saison des pluies et dévorent les provisions. Les Birmans, qui sont friands de ce mets, placent autour d'une lumière une grande quantité de plats à moitié remplis d'eau : les fourmis viennent s'y noyer et sont préparées en conserves. Les corneilles sont aussi abondantes et aussi incommodes que les fourmis. Elles enlèvent des couvées de poulets tout entières, et si l'on a négligé de fermer une porte, une fenêtre, elles s'introduisent dans les maisons et enlèvent le pain, les fruits destinés aux habitants, et souvent même sous leurs yeux.

Nous devons donner quelques détails sur les mines. Elles se trouvent surtout au nord dans le royaume d'Ava. A six journées de marche de *Bamon*, près des frontières de la Chine, sont les mines d'or et d'argent de *Badouem*. On tire aussi des métaux précieux, des rubis et des saphirs d'une montagne voisine de la rivière de *Ken-Duem*, que l'on appelle *Wouboson-Taoun*. Mais les plus riches, celles qui produisent les plus belles pierres, sont dans le voisinage de la capitale, *Amarapoura*. On trouve des pierres précieuses dans plusieurs autres parties de l'empire. Le fer, le plomb, l'étain, l'antimoine, l'arsenic, le soufre, y sont en grande abondance. En creusant près de la rivière, on trouve en quantité un ambre extrêmement pur et transparent. Ce pays ne possède ni diamants ni émeraudes; mais il produit des améthystes, des grenats, de superbes chrysolithes, du jaspe, de l'aimant et du marbre. Les carrières aux environs d'Amarapoura donnent un marbre qui n'est pas inférieur au plus

beau de l'Italie; il prend un poli qui le rend, pour ainsi dire, transparent: la vente en est prohibée.

Nous allons parcourir les provinces ou royaumes qui composent cet empire, et en marquer les principales villes. L'empire Birman est partagé en grandes provinces ou vice-royautés dont le nombre varie au gré du souverain, ou à chaque changement, dans l'étendue du territoire. Ces provinces se partagent en *myos* ou arrondissements dont le nombre imparfaitement connu est très-considérable. Nous distinguerons, à l'exemple d'autres géographes, cinq grandes divisions dans cet empire.

Le *Mranma-pyi*, que d'autres nomment *Mrammaphalong*, appelé aussi *Birma* ou *Birman* ou simplement *Ava*, du nom de sa principale ville, est une ancienne province habitée par les Birmans proprement dits, qui dominent dans tout l'empire. Elle est séparée de l'Arakan, que les Anglais possèdent aujourd'hui, par les monts *Anoupectoumiou*. On y voit plusieurs villes importantes dont nous citerons les principales. *Ava*, nommée aussi *Râtnâ-poura*, c'est à dire la *ville des Joyaux*, est bâtie sur la rive gauche de l'Iraouaddy. Cette cité, à laquelle M. Hamilton n'accordait que 30,000 âmes en 1827, ne se compose que de chétives habitations qui méritent plutôt le nom de cabanes que celui de maisons. Ses principaux édifices sont le palais impérial, vaste bâtiment en bois qui fut achevé en 1824, et deux temples, dont l'un, appelé *Logartharbou*, est célèbre par les idoles qu'il renferme.

Depuis la fin du siècle dernier jusqu'en 1824, Ava a perdu et recouvré son rang de capitale de l'empire. Des voyageurs ont vu cette ville complétement abandonnée, tandis qu'aujourd'hui elle passe pour avoir 40 à 50,000 habitants. Comme la plupart des maisons des Birmans ne sont construites qu'en bambous et en roseaux, il fut aisé à l'un des prédécesseurs de l'empereur régnant de les faire transporter à Amarapoura. Par son ordre, chaque habitant se chargea de son habitation, et la reconstruisit dans la nouvelle résidence impériale. Il est probable que, lorsqu'en 1824 le souverain actuel rétablit l'ancienne capitale, un grand nombre d'habitants retournèrent s'établir dans celle-ci.

Sur la rive opposée on aperçoit la ville de *Saïgaïng*, que l'on nomme aussi *Zéekaïn*, *Chégain* et *Chagain*. Elle fut autrefois une résidence impériale. Elle est bâtie en partie au pied et en partie sur la pente d'une montagne escarpée et très-inégale. Ses maisons couvrent, sans être très-rapprochées les unes des autres, une étendue de 3 à 4 milles. Le nombre de ses temples, tant anciens que modernes, est immense; mais plusieurs

tombent en ruines. Cette ville est très-peuplée · on lui accorde 150,000 habitants. Ils paraissent se livrer à un commerce fort actif. L'air y est très-pur, et les campagnes environnantes offrent les sites les plus pittoresques.

Il existe près de cette ville un fort en ruines, dont les murailles construites en briques, devaient avoir 5 mètres de hauteur et environ 2 sur 4 d'épaisseur à la base. Il était de forme quadrangulaire, et présentait deux bastions à chacun de ses angles et aux portes.

A l'extrémité nord-est de cette fortification s'étend, dans la même direction et à la distance de 2 à 3 lieues, une chaîne de collines stériles qui va aboutir d'un côté aux rives de l'Iraouaddy. Dans le voisinage de Saïgaïng les sommités de ces collines sont couvertes de pagodes et de monuments religieux, de forme et d'aspect différents. Les uns, dit le capitaine Hiram Cox, sont surmontés d'un dôme, les autres se terminent en pyramide ou en cône. Partout l'or brille, les dorures éclatent; partout la blancheur des murailles annonce de récentes réparations, et le désir de ne point laisser tomber en ruines les temples ou les habitations. On arrive à la plupart de ces pagodes par des escaliers qui ont dû coûter autant de peines que de dépenses.

A 5 lieues au nord-est, *Oumerapour* ou *Amarapoura*, c'est-à dire la *ville des Immortels*, était avant 1824 la résidence impériale. Sa population, qui s'élevait, dit-on, en 1800 à 175,000 âmes, n'est plus que de 25,000. C'est une place forte, dont la forme est un parallélogramme de 2350 mètres de côté, et dont les murs, hauts de 6 mètres, sont garnis de bastions et environnés d'un fossé large de 16 mètres et profond de 5, que les eaux de l'Iraouaddy peuvent facilement remplir. Quatre quartiers composent cette ville; les rues sont larges et droites, mais les maisons ne sont pas mieux bâties que celles d'Ava : ce sont des habitations en bois couvertes de chaume et de lattes; à peine si l'on en aperçoit quelques-unes avec des toits couverts en tuiles. L'ancien palais impérial, groupe de bâtiments en bois recouverts de cuivre doré, occupe le centre de la ville. L'édifice le plus remarquable est le temple d'Arakan, orné de sculptures et de 250 colonnes en bois doré, et renfermant le *Gautama* ou *Gaudma*, idole en marbre de 8 mètres de hauteur représentant Bouddha. Amarapoura paraît, comme Venise, sortir du sein des eaux. Le lac voisin est appelé *Tounzemahn*, les bosquets de manguiers, de palmiers et de cocotiers ombragent ce bassin animé par les courses d'une foule de barques [1].

Les trois villes d'Ava, Amarapoura et Saïgaïng ont été en partie

[1] Voyage du capitaine Hiram Cox dans l'Empire des Birmans, t I.

détruites, dans la nuit du 23 mars 1839, par un tremblement de terre qui dura 2 ou 3 minutes, et dont la direction était du nord au sud. Presque tous les édifices construits en briques ont été renversés.

A peu de distance d'Amarapoura, *Kykokzeit* n'est peuplée que de sculpteurs occupés à tailler des idoles en marbre. *Mhéghoun,* située au pied d'une chaine de montagnes stériles, sur la rive droite de l'Iraouaddy, à quelques lieues de Saïgaïng, est une résidence impériale. Ce lieu, que l'on décore du titre de ville, est un assemblage de huttes de bambou et de quelques maisons en bois qui couvrent une longueur d'un peu plus d'une demi-lieue. Vers le point central on voit un palais impérial d'une médiocre apparence; mais près de là s'élève une grande pagode d'une belle construction. *Cheynacoun,* ville peu importante, est célèbre chez les Birmans par le salpêtre qu'ils y exploitent. *Montchabou* ou *Moksobo*, entourée d'une haute muraille en briques, n'a que 4,000 habitants. *Quantong,* sur la branche orientale de l'Iraouaddy et près de la frontière de l'empire, est le rendez-vous des commerçants chinois; *Bampou,* à 5 lieues plus au nord, est le principal entrepôt de commerce avec la Chine; *Yeynang-gheoum* ou *Djeinangioum*, que le capitaine Hiram Cox nomme *Yananghkoung,* est plutôt un bourg qu'une ville, célèbre par le pétrole qui découle des rochers environnants : ce qui constitue une branche de commerce importante.

Prome ou *Paaï-miou,* appelé aussi *Pécaye, Pea* ou *Pijeh*, est située dans une plaine sur la gauche de l'Iraouaddy, et possède un port où l'on construit des navires de 500 tonneaux; on y fait des affaires considérables en grains, en ivoire, en cire, etc. Elle occupe l'emplacement d'une ville qui fut autrefois beaucoup plus importante, à en juger par l'étendue qu'occupent ses ruines. Le terrain sur lequel elle est bâtie s'élève de 12 mètres au-dessus du niveau du fleuve dans les temps ordinaires, et de 5 à 6 dans les crues d'eau occasionnées par les pluies. Elle était autrefois entourée d'une muraille en maçonnerie : deux ou trois bastions sont tout ce qui reste de ces travaux. Cette enceinte renferme plusieurs *pijahs* ou pagodes, presque toutes entièrement couvertes de dorures. La seule rue régulière traverse la ville dans toute sa longueur du nord au sud. Les autres quartiers ne contiennent que des ruelles tortueuses. Prome n'a que 10 à 15,000 habitants; on y voit une ménagerie royale d'éléphants. Au-dessous de Prome, la ville de *Pohemghée,* sur la route de l'Iraouaddy, est située au milieu d'une belle et riante vallée. Elle possède des chantiers où l'on construit des bateaux et des navires. Les montagnes et les collines qui l'environnent produisent en abondance du bois de teck. A quelques lieues

au nord de Prome, *Kammah*, par ses nombreux établissements religieux, annonce son opulence. *Patro*, un peu plus au nord, est une ville très-populeuse

Tongo ou *Tânou*, ancienne capitale d'un royaume puissant au seizième siècle, est située sur le Maï-zittang. *Guycaim* est le nom de deux villes, dont l'une est ancienne et dont l'autre est nouvelle. Une forteresse bien construite en briques les défend toutes deux. Plusieurs belles pagodes s'y font remarquer. Nous citerons encore *Pagham* ou *Dagham-miou*, qui, après s'être dépeuplée, n'est pour ainsi dire qu'une masse de pagodes rappelant son antique splendeur, mais qui semble renaître dans *Néoundoh*, ville à une lieue et demie de ses murs en ruines, et qui lui cède à peine par le nombre de ses édifices religieux. La ville de Pagham, suivant les Birmans, fut la résidence de quarante-cinq rois qui occupèrent successivement le trône. Elle fut abandonnée sur un ordre du ciel.

Le royaume de *Pégou* ou de *Baigou*, que plusieurs géographes écrivent *Pegu* et qu'il vaudrait mieux appeler *Bago*, forme aujourd'hui la province de Talong, et s'étend sur toutes les terres basses arrosées par l'Iraouaddy et le Salouen, que l'on nomme aussi Tha-louen ou Thaleayn. Ce dernier fleuve donne son nom aux habitants, qui nous paraissent identiques avec les *Thaluctæ*, de Pline. C'est une nation différente des Birmans; les Thalouen sont d'une petite stature; leur langue et leur extérieur l'annoncent. Ils sont probablement Hindous.

Les Birmans, en saccageant la ville de *Pegou*, y épargnèrent, d'après leur coutume, les temples qu'on nomme *pruous*, et la fameuse pyramide de *Choumadou*. Cette espèce de tour est située sur une double terrasse: un des côtés a 400 mètres de longueur, et le côté supérieur en a 210. Le bâtiment est composé de briques et de mortier, octogone à sa base et en spirale à son sommet, sans cavité ni ouverture. Au sommet se trouve placé un *Ty* ou galerie en forme de parasol, de 17 mètres de circonférence, dont les supports sont en fer doré; sa hauteur est d'environ 112 mètres, et il s'élève de 102 mètres au-dessus de la terrasse intérieure. La tradition fait remonter la fondation de ce monument à 600 ans avant Jésus-Christ.

Le célèbre voyageur Marco-Polo paraît avoir eu connaissance de Pégou. Il décrit le mausolée qu'un roi de Mien se fit élever, et dont les tours, couvertes de lames d'or, étaient garnies d'une infinité de petites cloches d'argent qui, agitées par le vent, rendaient continuellement des accords agréables. Ces tours étaient de forme pyramidale. Si toutes ces ressem-

blances ne suffisent pas pour démontrer que Marco-Polo a décrit le temple de Choumadou, du moins elles prouvent que le goût des Pégouans, en fait d'architecture, n'a pas changé depuis bien des siècles.

Cette capitale de l'ancien royaume de Pégou fut pendant long temps une des plus importantes cités de l'Inde ; en 1757, lorsqu'elle fut prise et ravagée par les Birmans, elle comptait encore 150,000 habitants ; aujourd'hui elle n'offre plus que des huttes éparses au milieu des ruines.

Un peu au-dessus de l'embouchure de la rivière de Pégou ou de *Bagotiou*, est *Syriam* ou *Syrian*, sur un rivière du même nom, avec un port, autrefois un des principaux de ce royaume, et un temple. *Meaoun* ou *Myanang*, jadis florissante sous le nom de *Lounzay*, ruinée par les guerres entre les Birmans et les Pégouans, n'avait plus en 1809 qu'un millier d'habitants. Il s'y faisait un commerce considérable lorsque les Portugais et ensuite les Hollandais y possédaient un comptoir. C'était le marché des rubis.

Parmi les villes de cette province nous citerons encore *Bassien* ou *Persaïm*, ville également déchue, qui possède un port sur le bras le plus occidental de l'Iraouaddy ; *Négraïs*, dans une île de 3 lieues de longueur, formée par deux bras du fleuve, à son embouchure ; enfin *Rangoun*, sur la rivière du même nom, l'un des bras de l'Iraouaddy, à 8 lieues de la mer, est la ville la plus commerçante de l'empire. Son port, fréquenté par une grande quantité de bâtiments, est le principal chantier de constructions navales de guerre et de commerce. Sa population, estimée 30,000 habitants, n'est pas au-dessus de 25,000 âmes. Ses rues, très-étroites, se coupent à angles droits. Vue du mouillage cette ville ne présente pas un aspect agréable : on n'aperçoit que des huttes de bambous bâties sur pilotis, des cales de construction et des bassins bourbeux. A peine dans son enceinte aperçoit-on quelques maisons couvertes en tuiles. Son principal édifice est la douane : c'est un bâtiment à deux étages construit en briques dans le style chinois, et couvert en tuiles. On donne à la palissade qui l'entoure le nom de fort ; une batterie de 16 canons le défend. De chaque côté du fleuve de petites pagodes apparaissent au milieu des arbres qui ne cachent pas entièrement les flèches dorées de ces monuments. Il existe aussi dans cette ville une église portugaise et une église arménienne. A environ 2 milles de Rangoun, sur le sommet d'une colline, à laquelle on parvient par des degrés que décorent une innombrable quantité de statues du dieu Gautama, s'élève, sous la forme d'une pyramide octogone à sa base et finissant en spirale, le plus haut monument de l'Asie, c'est le *temple de Choudagoun*, haut de 338 pieds anglais et surmonté d'un beau parasol en fer

doré. Le chemin qui conduit à ce monument est pavé en briques et parsemé de tombeaux et de petits temples élevés par des particuliers. La plupart sont abandonnés et tombent en ruines. Dans le voisinage est une cloche en bronze de sept coudées de hauteur sur cinq de diamètre et douze pouces d'épaisseur. Une inscription très-importante par les notions qu'elle renferme sur l'histoire et la religion des Birmans, et gravée en langue pali, apprend qu'elle a été érigée vers 1780, par le roi du pays, qui a cru par là se rendre Bouddha favorable. Un peu plus loin s'élève la pagode de Syriam, mais elle est moins grande et moins haute que la précédente.

Sur le bord du fleuve, on a construit à Rangoun trois quais, sur lesquels s'élèvent des grues pour le chargement et le déchargement des marchandises. A côté du principal quai, deux jolies maisons en bois servent de bourse; les marchands s'y rendent le matin avant l'heure de la chaleur, ainsi que le soir, pour causer et traiter d'affaires. Les personnes attachées au gouvernement de Rangoun, les marchands les plus riches, et en général toutes les personnes de considération demeurent dans l'intérieur du fort; les charpentiers de vaisseaux, les petits marchands et tous les gens de la classe inférieure, habitent les faubourgs. Des canaux qui traversent toutes les rues servent à l'écoulement des eaux; l'une de ces rues, appelée *Tackally*, est entièrement habitée par des filles publiques, car elles n'ont pas le droit de loger dans l'intérieur des fortifications. On laisse les cochons et les chiens parcourir les rues; ils n'appartiennent à personne, mais ils servent le public en passant sous les maisons pour dévorer les ordures ou les immondices. On comptait, il y a peu d'années, 4 à 5,000 maisons dans cette ville. Rangoun passe depuis longtemps pour être le refuge des débiteurs insolvables de toutes les parties de l'Inde. Il s'y trouve des gens de tous les pays et de toutes les couleurs. Les Malabares, les Parsis, les Persans, les Arméniens, les Portugais, les Anglais et les Français s'y mêlent, et s'y livrent à différentes branches de commerce.

Le *Martaban* est une petite province dont la partie méridionale est baignée par les eaux du golfe de ce nom; toute sa population n'est estimée qu'à environ 25,000 âmes. Jadis elle était plus peuplée et avait le titre de royaume. *Martaban*, sa capitale, autrefois importante, n'a plus que 2,000 habitants. Située au pied d'une colline, près de l'embouchure du Salouen, elle se compose de deux rues; son plus bel édifice est une grande pagode haute de 50 mètres. On croit que cette ville est l'ancienne *Aspitrha*. La partie du Martaban située sur la rive gauche du Salouen appartient aujourd'hui aux anglais.

On ne connaît presque point la partie de l'empire située entre la province de Birman et le Salouen. C'est là que se trouve le *Laos-Birman*, ou *Laochan*, appelé tantôt *Loachan* et tantôt *Laouachan*. Cette contrée est montagneuse et partagée entre plusieurs petits princes, les uns tributaires de l'empire et les autres entièrement soumis. Une partie est appelée *Mrelap-chan*, ou *Kochanpri*, pays riche en or et en pierres précieuses, habité par les *Chans*, ou *Chanouas*, qui se donnent le nom de *Tay*. Cette partie est la plus peuplée, on y compte plusieurs villes, qui sont des capitales de principautés. *Gnaounzue*, ou *Gnaoungrue*, est le chef-lieu d'une seigneurie gouvernée par un Chaboua. Cette ville est située près du bord septentrional d'un lac formé par la branche de l'Iraouaddy appelée *Panlang*. *Maïn-Piein*, ou *Maïn-Pineïn*, est la capitale d'un petit pays peu peuplé. *Seïnni*, à 70 lieues nord-est d'Ava, est la résidence d'un Chaboua puissant. Quatre autres seigneuries peu importantes ont pour capitales *Kiainghan*, *Kiainkoun*, *Moné* et *Mobrœh*, qui est peut-être la même que *Mobiah*. Dans le *Laouachan* proprement dit, on distingue *Kiaintoun*, qui en est la capitale.

Le *Kochanpri*, situé entre le 17e et le 24e parallèle, occupe une longueur de 175 lieues géographiques sur une largeur de 20 à 25. Sa superficie a été évaluée à 2,950 lieues carrées. La moitié environ est occupée par des forêts; le reste est cultivé. Les montagnes de ce pays passent pour être riches en métaux précieux, en émeraudes et en rubis.

Les Chanouas sont indolents, paresseux et pauvres. Leurs femmes sont tenues dans une sorte d'esclavage; elles ont la tête rasée, et ce sont elles qui sont obligées de se livrer à la culture des champs et à tous les travaux pénibles, tandis que les hommes passent le temps à fumer ou à dormir. Les chefs habitent les villes; leur pouvoir est héréditaire; ils payent un tribut fixe à l'empereur; ils ne peuvent perdre leur autorité que lorsque celui-ci, par suite des plaintes de leurs sujets, se détermine à les en priver : dans ce cas, le plus proche héritier leur succède.

Les *Kaïns*, ou *Kyens*, appelés aussi *Caens*, qui demeurent dans les montagnes situées entre l'Arakan et le Birman, paraissent être soumis à cet État. Leur territoire est divisé en quatre principautés royales. Ils parlent une langue qui diffère de celle des Birmans et de celle des Karyans, dont nous parlerons bientôt. Leur vêtement consiste ordinairement en une robe courte de toile de coton noire, et en un turban de la forme de ceux que portent les Birmans. Leurs femmes ont le visage tatoué. Ils ne prient jamais parce qu'ils ne peuvent voir, disent-ils, leurs divinités. Ils n'ont aucune

ée entre la pro-
Laos-Birman,
. Cette contrée
s, les uns tribu-
rtie est appelée
rres précieuses,
e nom de *Tay*.
villes, qui sont
ue, est le chef-
ville est située
e de l'Iraouaddy
pitale d'un petit
la résidence d'un
rtantes ont pour
est peut-être la
it, on distingue

upe une longueur
5. Sa superficie a
t occupée par des
passent pour être

eurs femmes sont
e, et ce sont elles
à tous les travaux
r ou à dormir. Les
payent un tribut
e lorsque celui-ci,
en priver : dans ce

rent dans les mon-
être soumis à cet
oyales. Ils parlent
des Karyans, dont
ement en une robe
forme de ceux que
Ils ne prient jamais
. Ils n'ont aucune

idée des peines et des récompenses d'un autre monde; mais ils s'imaginent qu'ils redeviennent enfants dans celui-ci. Ils brûlent les morts, et renferment les cendres dans des urnes qu'ils mettent ensuite dans la terre. Ils placent sur la tombe une petite statue de bois qui est censée représenter le défunt, et qui est chargée de prier en faveur de celui-ci le père et la mère du monde.

Dans les forêts méridionales du Birman, vivent les *Karyans*, que l'on nomme encore *Kariainses*, ou *Kerrans*. Le pays qu'ils habitent est plat et susceptible de produire tous les végétaux des tropiques; mais ils préfèrent la vie pastorale à l'agriculture. Ils habitent de petits villages qui forment autant de communautés particulières. Grands, robustes et bien proportionnés, ils sont courageux, mais paisibles, sobres et laborieux. Ils n'ont ni lois, ni religion; cependant, depuis le commencement de ce siècle, ils ont pris l'habitude de confier l'éducation de leurs enfants à des prêtres birmans. Leur langue participe, dit-on, de celle des Siamois, des Avanais et des Pégouans.

Quoique les Birmans ne soient séparés des Hindous que par une étroite chaîne de montagnes, il y a entre les deux peuples une différence marquée. Les Birmans, vifs, inquiets, actifs, portés à la colère, ne connaissent ni l'indolence ordinaire des Hindous, ni cette sombre jalousie qui engage la plupart des peuples de l'Orient à renfermer leurs femmes entre les murs d'un harem. Leurs femmes et leurs filles ne sont point dérobées aux regards des hommes; elles sont même les seuls ouvriers du pays; le travail est la sauvegarde de leur vertu. Pourtant, aux yeux de la loi, elles sont d'une espèce inférieure. Le témoignage d'une femme ne vaut pas celui d'un homme. Les pauvres vendent ou louent leurs chères moitiés aux étrangers.

L'alphabet des Birmans renferme beaucoup de lettres qui n'expriment que des nuances du même son[1]. Ils écrivent de gauche à droite, comme les Européens. Leurs livres sont exécutés avec plus de netteté que ceux des Hindous, et, dans chaque kioul ou monastère il y a une bibliothèque ou dépôt de livres. Le colonel Symes fut surpris de la quantité de ceux qui se se trouvent dans la bibliothèque royale. Ils écrivent quelquefois sur des plaques de fer-blanc doré.

Quoique sachant presque tous lire et écrire, les Birmans sont très-arriérés dans les sciences et dans les lettres; leur idiome est composé de pali et de chinois, et toute leur poésie consiste en quelques hymnes religieux et quelques vieilles chroniques versifiées.

[1] Mémoires de l'Académie des sciences, année 1729, t. VII, 2e partie, p. 818.

L'année des Birmans comprend douze mois de 29 et de 30 jours alternativement ; on intercale un mois tous les trois ans. Ils subdivisent leur mois d'une manière singulière ; ils comptent les jours non-seulement à dater de la nouvelle lune, mais aussi de la pleine lune, qu'ils appellent la *lune décroissante*. Ils sont passionnés pour la poésie et la musique, surtout pour les sons mélancoliques du *him*, instrument semblable à la flûte de Pan, formé de plusieurs roseaux artistement joints ensemble, mais qui n'ont qu'une seule embouchure.

Les Birmans excellent dans les ouvrages de dorure. Ils ont à Saïngaïng une manufacture d'idoles qui emploie un marbre presque transparent. La capitale entretient un commerce considérable avec l'Yun-nan, province de la Chine la plus voisine ; elle y exporte du coton, de l'ambre, de l'ivoire, des rubis, des saphirs et des noix de bétel ; elle en reçoit en retour de la soie écrue ou ouvrée, des velours, des feuilles d'or, du papier, des confitures, diverses sortes d'ustensiles. Les Européens et les Malais apportent du drap, de la quincaillerie, de la porcelaine et de grosses mousselines. Les Birmans ignorent l'usage de l'argent monnayé ; les lingots seuls ont cours dans le commerce.

Les Birmans adoraient encore, au huitième siècle après Jésus-Christ, un éléphant blanc qui était censé rendre des oracles. Les talapoins, ou prêtres et savants actuels, sont les disciples de Bouddha, qu'ils vénèrent exclusivement comme le rédempteur du genre humain. Chez les Birmans et les Siamois, le nom de Gautama, ou Gaudma, philosophe qui, 500 ans avant Jésus-Christ, enseignait la doctrine de Bouddha, est en même temps généralement regardé comme une divinité. Les talapoins ont composé beaucoup de livres de morale. Ils admettent la transmission des âmes ; celles qui, après toutes les épreuves, sont trouvées radicalement perverses, subiront une punition éternelle, tandis que les esprits vertueux jouiront d'un bonheur sans fin sur la montagne de Sou-merou.

Les lois des Birmans sont intimement unies avec leur religion. Le *Derma-Sastra* ou code national renferme en langue pali les vers sacrés de Menou, éclaircis par les nombreux commentaires des *munis* ou anciens philosophes. La jurisprudence des Birmans respire une morale saine, et se distingue, suivant Symes, de tous les autres commentaires hindous, par la clarté et le bon sens ; presque toutes les espèces de crimes qu'on peut commettre y sont prévues ; un grand nombre de jugements précédemment rendus sont annexés à chaque article. Cependant on y trouve les jugements par épreuve et par imprécation.

Les cérémonies religieuses participent, comme les dogmes, des formules hindoues et chinoises. Les funérailles donnent lieu à des apprêts particuliers. Le soin de brûler les corps est confié aux *sandalas,* qui, en Birmanie, remplacent les parias de l'Hindoustan.

A la mort d'un *pounghi* ou *rahan* (prêtre), après avoir embaumé le corps, on le met dans un cercueil rempli de miel, et le jour fixé pour la cérémonie on prépare le bûcher sur un char que l'on conduit au milieu de la plaine. Les assistants se partagent alors en deux bandes, l'une cherche à faire reculer, l'autre à faire avancer le corps, et le parti victorieux, maître du champ de bataille, met le feu au cercueil en poussant de grandes acclamations ; ce devoir rempli, le calme et le recueillement le plus profond succèdent aux acclamations bruyantes.

L'une des fêtes les plus célèbres de l'empire Birman est celle de l'*Eau.* Elle commence toujours au mois d'avril, l'après-midi du jour où le soleil entre dans le signe du Bélier, c'est à dire le dernier jour de l'année birmane. Elle doit son origine à quelque croyance religieuse qui paraît se perdre dans la nuit des temps. Les femmes ont coutume ce jour là de jeter de l'eau sur tous les hommes qu'elles rencontrent ou qui passent sous les fenêtres de leurs maisons, et les hommes ne manquent pas de leur rendre la pareille. Selon la croyance générale, on prétend, par ce moyen, laver toutes les souillures de l'année qui vient de s'écouler.

La forme de gouvernement, qui est despotique, n'admet ni emplois ni dignités héréditaires ; toutes les charges et les honneurs dépendent de la couronne. Le *tsaloë* ou la chaîne est la marque de la noblesse, et le nombre des cordes ou des divisions indique la supériorité du rang. Les princes de la maison royale forment le conseil d'État.

Symes a évalué la population à 17,000,000 : des renseignements plus récents ne la portent qu'à 4,000,000 ; mais il vaut mieux avouer qu'on n'en sait rien : car à ce dernier compte l'empire Birman serait le pays le moins peuplé de l'Asie relativement à la superficie qu'il occupe. Tout homme est soumis aux devoirs militaires ; cependant l'armée régulière, sur le pied de paix, est très-peu considérable. Pendant la guerre les vice-rois lèvent une recrue par deux, trois ou quatre maisons. La famille du soldat est retenue comme otage, et en cas de lâcheté ou de désertion de sa part, elle est mise à mort. L'infanterie est armée de sabres et de mousquets ; la cavalerie porte des lances de 2 ou 3 mètres de long. Les magasins du roi contiennent quelques centaines de vieux canons portugais, et tout au plus 50,000 mauvais fusils. Les bateaux de guerre composent la principale

force militaire; ils sont au nombre d'environ 500, fabriqués avec le tronc solide du bois de teck; leur longueur est de 8 à 10 mètres, mais la largeur est rarement de plus de 3 mètres. Ils ont jusqu'à vingt et soixante rameurs; la proue massive porte une pièce de canon montée. Chaque rameur est pourvu d'une épée et d'une lance, et il y a trente soldats armés de mousquets. Les Birmans attaquent avec impétuosité, et se servent de grappins pour l'abordage; mais les vaisseaux étant extrêmement enfoncés dans l'eau, courent risque d'être coulés à fond par le choc d'un navire plus considérable.

On ignore le montant du revenu, qui se tire du dixième de tout le produit et de toutes les denrées étrangères que l'on importe. Il y a peut-être un peu de témérité à évaluer à 45,000,000 de francs le total des impôts. L'empire des Birmans pouvait avoir autrefois une très-grande influence sur le commerce de l'Orient; et sans la conquête de la compagnie anglaise, cet État aurait probablement pu devenir une très-forte barrière contre l'ambition des Anglais, qui convoitaient les mines de la grande Chersonèse d'Or.

Nous ne terminerons pas ce livre sans dire un mot des possessions anglaises dans l'Indo-Chine ou l'Inde orientale.

Ces possessions se composent des royaumes d'Assam et d'Arakan, et des provinces de Maraban, de Ye, de Tavay et de Tenasserim qui ont été cédées aux Anglais par les Birmans; d'une partie de la presqu'île de Malacca et des îles Pouto-Pinang et Singapour.

Les Anglais ont en outre pour tributaires les pays de Katchor et de Kassay, qui payaient tribut aux Birmans, ainsi que le pays ue Djyntiah et une partie du Typérah.

Au sud-est du Boutan, le *royaume d'Assam*, occupe une grande vallée formée par de hautes montagnes qui ne sont que la prolongation de celles du Tibet et de l'Hindoustan. Cette vallée est traversée dans toute sa longueur par le Brahmapoutre, qui reçoit le tribut de plus de 60 rivières, dont 34 descendent des montagnes du nord et 26 de celles du sud.

Pendant la saison des pluies, ce grand nombre de cours d'eau venant à s'étendre, donne au centre du royaume l'aspect d'un vaste lac. L'abondance des eaux et la chaleur du climat rendent le pays malsain, surtout pour l'Européen. Les vallées y sont très-fertiles et procurent les moyens de nourrir une population qui se compose probablement de plus d'un million d'individus. On y cultive le riz, le poivre, le gingembre, le piment, le coton, le tabac, la canne à sucre, l'oranger, le bananier et plusieurs autres

arbres fruitiers. Les forêts de l'Assam renferment l'arbre à caoutchouc, que les Assamis nomment *Borgath*. Il croît généralement solitaire et acquiert une taille considérable. On voit quelques-uns de ces arbres dont la hauteur est de 30 mètres et la circonférence de 20 mètres. L'arbre à caoutchouc aime les lieux secs et abonde surtout au pied des montagnes. Les forêts sont aussi peuplées des mêmes animaux que celles du Boutan ; mais on y tire un meilleur parti des richesses métalliques que recèlent les montagnes, et des matières premières que l'on obtient de l'agriculture. 12,000 individus sont constamment occupés à recueillir l'or charrié par les rivières. De nombreuses manufactures d'étoffes de coton et de soie; la récolte du poivre, du piment; l'ivoire que fournissent les éléphants, et plusieurs autres objets d'industrie forment les principales branches du commerce que le pays entretient avec le Boutan, le Tibet, et le Bengale et l'empire birman.

L'espoir de voir l'arbre à thé réussir complétement dans les possessions anglaises d'Assam devient de jour en jour plus fondé; le sol et le climat de cette contrée paraissent être favorables à cette culture. Déjà dans le courant de 1838 la compagnie anglaise des Indes a reçu une cinquantaine de caisses de thé d'Assam de très-bonne qualité.

Ce pays est divisé en trois provinces appelées *Kamroup*, *Assam* et *Sodiya :* la première à l'ouest, la seconde au centre, la troisième à l'est ; *Djorhat*, la capitale, est grande et mal bâtie; les maisons des riches sont surmontées d'un toit conique; l'intérieur est garni de tiges de bambous et le plancher est en argile battue. Elle s'élève sur la rivière du *Dissoye*, à quelque distance de la rive droite du Brahmapoutre. *Ghergong*, ancienne résidence royale, aujourd'hui déchue, est entourée d'une palissade de bambous. *Goua-hatti*, chef-lieu du Kamroup, près de la rive gauche du Brahmapoutre, est fortifiée plus encore par la nature que par l'art; cependant Aureng-Zeb la prit en 1663. Ce conquérant fut forcé d'abandonner le pays à l'approche de la saison des pluies. L'insalubrité de cette saison est le meilleur moyen de défense que l'Assam puisse opposer aux invasions étrangères. *Rangpour*, entre Ghergong et Djorhat, au milieu d'une île formée par le Dikho, est la plus forte et la plus grande ville du pays.

Au sud d'Assam, à l'extrémité orientale du Bengale, la province de *Garrow* ou *Garraou*, traversée de montagnes, offre un sol très-gras et très-fertile; elle fournit du riz, du chanvre, de la graine de moutarde, de l'huile, d'excellents paturages; les fleuves y sont remplis de tortues, et les lacs de poissons. Les indigènes sont vigoureux et bien faits; ils ont le

front ridé, les yeux petits, le nez aplati, la bouche grande et les lèvres épaisses. Tout leur vêtement consiste en une ceinture de couleur brune, à laquelle sont attachées des plaques de cuivre jaune, des morceaux d'ivoire. Leurs *bonnéahs* ou chefs portent des turbans en soie. Les Garraous se nourrissent de riz et de chair presque crue; ils mangent des chiens, des grenouilles et des serpents, leurs habitations sont faites de treillis de bambous recouverts de nattes. Doux, affables et sincères, ils aiment beaucoup la danse; les hommes y mêlent quelquefois des exercices guerriers. Avant de brûler leurs morts, ils les déposent dans un canot, et ils sacrifient la tête d'un taureau. Si le mort est un de leurs chefs, ils tranchent la tête à un de ses esclaves pour la brûler avec lui. Leur religion paraît se rapprocher du brahmanisme; ils adorent un génie destructeur; d'autres adorent le soleil et la lune. Ils ajoutent beaucoup de foi aux remèdes secrets et aux charmes. Presque tous les crimes s'expient par une amende fixée par le bonnéah; l'argent amassé par ces punitions se dépense ensuite en festins, qui durent quelquefois plusieurs jours de suite. Leur chef-lieu paraît être *Korribary* ou *Karribary,* gros bourg avec des maisons de bambous qui ont 10 à 50 mètres de long sur 6 à 12 de large.

Le Garraou occupe une étendue d'environ 50 lieues de longueur et 25 de largeur. Outre les monts Garraous qui portent sur un espace assez considérable le nom de Rondjouly; cette contrée renferme encore, surtout vers le sud, de hautes montagnes, parmi lesquelles on distingue le mont Cassey. Son intérieur n'est pour ainsi dire qu'un amas de montagnes, dont quelques sommets ont plus de 1,000 mètres de hauteur au-dessus du niveau de l'Océan, et dominent de belles et fertiles vallées bien arrosées. On y trouve quelques lacs et plusieurs rivières, dont les principales sont le Path et le Soumosseraï qui appartiennent au bassin du Brahmapoutre.

Au nord et au nord-est plusieurs peuplades indépendantes qui vivent dans les montagnes formant la ligne de démarcation entre le bassin du Brahmapoutre et celui de l'Iraouaddy, séparent sur quelques points les possessions anglaises de l'empire de la Chine. Parmi ces nations sauvages nous nommerons les *Lokabadjâs* que les Tibetains nomment *H'lobkâs.* On les reconnaît aux incisions qu'ils se font à la bouche. Ils fréquentent les bords de l'Iraouaddy du Salouen et du Loungtchhouankiang. Au sud de ce peuple se trouvent les *Lisses* ou *Lysous.* Ils parcourent les bords des mêmes rivières.

A l'ouest des monts Garraous s'étend le *Djyntiah* ou *Gentiah:* il est borné au nord par le royaume d'Assam, et à l'est par le Bengale. Sa plus

grande longueur, est de 36 lieues géographiques et sa plus grande largeur d'environ 29 lieues. Ce pays est très-montagneux, mais ses plus hautes montagnes n'excèdent pas 350 mètres de hauteur. On y remarque un plateau de 22 lieues de longueur de l'est à l'ouest, direction que suivent la plupart des montagnes de ce pays. Sa principale rivière est le Koupili, affluent du Brahmapoutre. Les indigènes se donnent le nom de *Khassis* ou de *Kassyah*. On suppose que leur origine est tatare. Suivant quelques voyageurs ils sont dans un tel état de barbarie qu'ils offrent à leurs dieux des sacrifices humains. Ils sont gouvernés par un grand nombre de petits radjahs, tous soumis au radjah principal qui est tributaire des Anglais et qui réside à *Djyntiapour*, petite ville bâtie au pied de hautes montagnes.

Le *Katchor* ou l'*Hiroumba*, pays borné au nord par le Brahmapoutre qui le sépare du royaume d'Assam, a environ 50 lieues de longueur et 36 de largeur. Il est couvert de petites montagnes fort escarpées, et presque impraticables dans la saison des pluies. Il est arrosé par un grand nombre de cours d'eau douce. Les principaux sont le Koupili et le Brack, affluents du Brahmapoutre. La première de ces rivières forme, en franchissant un plateau, une cascade de 60 mètres de hauteur. Ce pays renferme beaucoup de lacs, de marais et d'étangs qui le rendent humide et malsain, surtout pour les étrangers.

Il est divisé en deux provinces : au nord le Katchor proprement dit, dont la principale ville est *Doudhpetli ;* au sud le *Dhermapour* qui comprend de grandes plaines séparées du Katchor par une chaîne de montagnes.

Le Katchor proprement dit comprend une population d'environ 350,000 âmes. *Khaspour* ou *Khospour*, ancienne capitale de tout l'Hiroumba, est fortifiée; mais ses principaux édifices sont tombés en ruines depuis 1812, époque à laquelle le radjah a transporté sa résidence à Doudhpetli. La population du Dhermapour est d'environ 150,000 habitants. *Dhermapour*, son chef-lieu, est situé dans une vallée sur les bords du Koupili.

Les Katchoriens ou Hiroumbaniens ressemblent aux Chinois, bien qu'ils soient plus grands et plus robustes. Ils parlent une langue monosyllabique comme le chinois. Leur religion est le brahmisme auquel ils ajoutent beaucoup de poétiques superstitions. On assure même qu'ils immolent quelquefois encore des victimes humaines à deux de leurs anciennes divinités, Dourga et Kalis.

Les montagnes de *Tiperah*, qui terminent le Bengale à l'est, nous sont peu connues. Couvertes de forêts, elles nourrissent beaucoup de tigres et des troupes d'éléphants, qui, en ravageant les campagnes, deviennent

le fléau des cultivateurs. Les goitres sont très-nombreux dans ces montagnes.

La partie la plus montagneuse est habitée par les *Koukis*, peuple barbare, divisé en une quantité de tribus qui se font des guerres cruelles. Les Koukis se nourrissent de riz, de chair d'éléphant, de daim et d'autres animaux. Ils attribuent la création du monde à un Être suprême nommé *Patigan*. Ils regardent comme des divinités le soleil et la lune; ils croient aussi que chaque arbre est animé par une divinité; ils sèchent leurs morts à un petit feu, après les avoir percés d'une lance. Un Kouki peut épouser la femme qu'il veut, pourvu que ce ne soit pas sa mère. Le mari, en emmenant sa femme chez lui, paye aux parents de celle-ci cinq *gajahs* ou bestiaux. La veuve est obligée de passer une année entière auprès du tombeau de son mari défunt. Dans leurs guerres, les Koukis s'enivrent de boissons fermentées, et coupent la tête des ennemis qu'ils ont tués. Ils mettent ces têtes dans des outres, pour les rapporter en triomphe à leurs femmes. Leur retour est célébré par de grands festins; ils exposent ensuite les têtes de leurs ennemis sur des piques de bambous qu'ils plantent sur les tombeaux de leurs parents.

Les *Nagahs* sont indépendants et très-actifs; ils passent pour avoir une haine remarquable pour l'oisiveté. Ce peuple donne son nom à une chaîne de montagnes qui se dirigent de l'est-nord-est à l'ouest-sud-ouest, et forment une partie de la limite méridionale du bassin du Brahmapoutre. Ils n'ont que des villages d'une centaine de cabanes, situés sur le sommet des montagnes. Chaque village a deux chefs, dont le principal prend soin des terres et de l'agriculture, et l'autre des autres branches d'industrie et de la guerre.

Les *Mismis* sont grands, robustes et bien faits. Leurs armes sont l'arc et la lance. Ils élèvent beaucoup de bétail et cultivent du maïs, du poivre, du coton et du tabac.

Le *Kassay* ou *Kathi*, ancienne province de l'empire Birman, est borné au nord-ouest par le Katchor, au nord par le royaume d'Assam, à l'est et au sud-est par la province d'Ava, au sud par le royaume d'Arakan, et à l'ouest par le Bengale. Sa longueur du nord au sud est d'environ 120 lieues et sa largeur de 50 à 60. Ce pays, encore très-peu connu, est, suivant les rapports de quelques voyageurs modernes qui l'ont traversé, entrecoupé agréablement de montagnes, de collines, de plaines et de vallées. Il est bien arrosé et fertile. Son sol nourrit des éléphants et des chevaux très-agiles; on y récolte beaucoup de soie; on y cultive du riz et du coton. Ses mon-

tagnes renferment des mines de fer et de cuivre, et les habitants fabriquent des armes blanches et des fusils renommés depuis longtemps chez les Birmans. Sa capitale était *Mounipour* ou *Mounnapoura*, ville fortifiée, qui, après avoir été détruite dans la dernière guerre des Birmans contre les Anglais, est encore presque déserte.

L'*Arakan* ou le *Rakheng*, que l'on écrit aussi *Aracan*, c'est-à-dire l'ancien royaume d'Arakan, occupe, entre le Bengale et l'Ava, une grande vallée arrosée par le Ma, le Dombok et l'Arakan, et bornée à l'est par la haute chaîne d'Anoupectoumdjou. Ce pays embrasse plusieurs îles qui abondent en riz et en fruits; ses côtes fournissent du sel. Un air pur favorise les progrès de sa population. *Arakan*, la capitale, est bâtie autour d'un fort, à deux journées de l'embouchure de l'Arakan; ses maisons sont construites en bambous et élevées sur des piliers comme dans toutes les villes de l'empire Birman; elle renferme, dit-on, 600 temples ou pagodes. Sa population ne paraît pas s'élever à plus de 30,000 âmes. Le port principal de cette province est celui d'*Akyab*, situé au sud d'Arakan, à l'embouchure de la rivière du même nom. C'est le seul point des Indes orientales anglaises d'où se fassent les exportations de riz pour l'Europe, l'Amérique, la Chine et l'archipel d'Asie. Il y a ordinairement, pendant la saison, 100 ou 200 navires en charge dans la rivière et les canaux qui en dépendent; de 1839 à 1849, ce port a exporté pour une valeur moyenne d'environ 24 millions de francs de riz. *Sandaouey* ou *Sandouay*, en anglais *Sandoway*, située sur la rivière du même nom, qui se jette près de là dans le golfe du Bengale, est une petite ville défendue par un fort.

L'île de *Ramri*, longue de 18 lieues et large de 5, est traversée par une chaîne de montagnes dont quelques-unes sont des pseudo-volcans en activité. Elle a pour principale ville *Yambia*, qui passe pour être forte et populeuse. L'île de *Tchebouda* ou *Manaoug* fait aussi partie de l'Arakan. Située à 5 lieues du continent, dans le golfe du Bengale, elle a 10 lieues de longueur sur 5 de largeur; au centre s'élève une montagne sur laquelle se trouvent aussi plusieurs pseudo-volcans ou volcans vaseux.

Au sud-est du Pégou, toute la contrée qui borde le golfe de *Martaban* porte ce nom. Les Anglais y ont, comme les Birmans, leur province de Martaban. Une nouvelle cité, bâtie en 1826, près de l'embouchure du Salouen, et qui porte le nom d'*Amherst-town*, en est aujourd'hui le chef-lieu. C'est une place importante sous le double rapport militaire et commercial; son port est excellent, sa population, qui était au commencement de 1827 de 1,600 individus, doit avoir au moins quintuplé par le grand nombre de

Pégouans qui, fuyant la tyrannie de leur gouvernement, viennent y chercher un asile sous la protection de la civilisation européenne. *Moulmein*, ville nouvelle bâtie sur la gauche du Salouen, vis-à-vis de Martaban, est déjà une place de commerce importante, elle compte plus de 15,000 habitants, c'est la principale station militaire des Anglais dans ces parages.

La *province d'Yé* bornée à l'ouest par le golfe de Martaban et à l'est par les montagnes du royaume de Siam, a été cédée en 1826 par les Birmans aux Anglais. Elle n'offre pour ainsi dire que des terrains marécageux couverts de bouquets de broussailles et de bois, interrompus de loin en loin par des champs de riz peu étendus et négligemment cultivés. Le bois de construction y est abondant et en bonne qualité. Elle ne renferme que 5 à 6,000 habitants. Yé, son chef-lieu, est bâti sur un long coteau élevé de 30 mètres au-dessus de la rivière d'Yé qui en baigne la base méridionale et qui va se jeter dans le golfe de Martaban.

Cédée aux Anglais à la même époque que la précédente, la *province de Tavay,* appelée aussi *Tavaï*, *Tavoy, D'havay* et *Davaé*, est bornée au nord par celle d'Yé, au sud par celle de Tenasserim, à l'ouest par la mer, et à l'est par les montagnes qui la séparent du royaume de Siam. Elle est montueuse et coupée par un grand nombre de cours d'eau qui contribuent à la fertilité du sol. Le Tavay est la rivière la plus importante : après un cours de 60 lieues il se jette dans le golfe du Bengale. Il est navigable jusqu'à une trentaine de lieues de son embouchure ; mais les navires d'un fort tonnage ne peuvent le remonter à plus de quatre lieues. La population de la province est d'environ 15,000 habitants. *Tavay* sa capitale est située sur la rivière du même nom à 10 lieues de la mer. Elle n'offre rien de remarquable. Les Tavayens sont des fumeurs infatigables : dès l'âge de 2 à 3 ans les enfants ont le cigare à la bouche.

La province de *Tenasserim*, au sud de celle de Tavay, est d'autant plus importante que l'archipel de *Merghi* ou *Mergui* en est une dépendance. Cette province est séparée du royaume de Siam par une chaîne de montagnes. Elle est peu habitée et peu fertile, ou plutôt mal cultivée. Couverte de broussailles et de forêts, la récolte du riz ne suffit pas même aux besoins d'une faible population, mais elle renferme de riches mines de houille, que l'on exploite depuis peu de temps. Elle est arrosée par la rivière de Tenasserim longue d'environ 80 lieues. La ville de *Tenasserim* ou *Tanatharé* est arrosée par la rivière du même nom, navigable pour les bâtiments de 130 tonneaux. Son enceinte est fermée par un mur d'une lieue et demie de circonférence ; mais elle est peu peuplée. Cette ville, ancien chef-lieu de la province, paraît

occuper l'emplacement de l'antique *Thinæ*, située sur le *Catiaris*, et qui était la métropole de tout le pays des Sines.

Situé à quelques lieues de la côte, l'archipel *Merghi* occupe, du nord au sud, une étendue de 160 lieues. L'espace compris entre ces îles et le continent offre un bon ancrage; leur sol est fertile et couvert d'une belle végétation. Les principales, en commençant par le nord, sont les *Muscos* et *Tavay*, qui dépendent de la province de ce nom; *Tenasserim*, petite île au sud-ouest de Tavay; puis *Kings* ou l'*île du Roi*, jadis cédée par le roi de Siam à la France, qui n'en prit jamais possession; *Mel* ou *Domel*, qui est la us grande, mais inhabitée; *Susannah* au sud de la précédente; *Saint-Matthieu*, remarquable par son bon port; *Djonkseylon* sur laquelle nous donnerons quelques détails; les *Seyer*, groupe composé d'une île assez considérable et d'un grand nombre de petites qui ne sont que des rochers; et les *Tories*, autre groupe moins important. Les *Tchalomés* (c'est ainsi que les Birmans nomment les habitants de cet archipel) sont laborieux et paisibles. Ils paraissent suivre la religion de Bouddha.

L'île *Junkseylon* ou *Djonkseylon*, appelée aussi *Salanga*, est une des plus grandes de l'archipel Merghi: elle a 18 lieues de longueur, 5 de largeur et 85 de superficie. L'intérieur en est uni, très-boisé et arrosé seulement par des ruisseaux. Le climat en est sain. D'après la relation du capitaine Forest qui y aborda en 1784, elle exporte annuellement 500 tonnes d'étain et nourrit 12,000 habitants, qui sont un mélange de Chinois, de Malais, de Siamois et de Birmans. La richesse que renferme cette île en étain a déjà tenté les Anglais; ils ont le projet de se la faire céder; peut-être même en sont-ils maintenant en possession.

Dans toutes les îles de l'archipel Merghi, on recueille de l'écaille de tortue, de l'ambre gris, des perles, et des nids d'oiseaux recherchés sur les tables des Chinois.

Sur le continent, *Merghi*, qui domine la côte, possède un port sûr, vaste et commode: c'est la capitale de la province de Tenasserim. Cette ville s'étend sur une montagne à 425 mètres au-dessus du niveau de la mer: sa population est d'environ 8,000 âmes. Son port est un des meilleurs de cette partie de l'Asie que les Anglais continuent à appeler les *Indes orientales*. Le commerce qui s'y fait consiste principalement en ivoire, en riz et en étain. La ville de *Djonkseylon*, située vis-à-vis l'île de ce nom, n'en est éloignée que de deux lieues. Tous les navires qui se rendent à la côte de Coromandel, et qui se trouvent surpris par les ouragans, trouvent dans le port de cette ville un asile aussi sûr que commode.

Les habitants des provinces de Tenasserim et de Merghi se tatouent comme les Birmans du royaume d'Ava. Ils sont braves, hospitaliers, honnêtes, et pleins de franchise et de cordialité. La manière de saluer chez ces peuples est très-singulière : on applique le nez sur la joue en aspirant très-fortement.

La *province de Malacca,* située dans la partie sud-ouest de la presqu'île du même nom, a pour chef-lieu la ville de ce nom, dont l'évêque est suffragant de celui de Goa. Fondée en 1252 par un prince malais, embellie par les Portugais, qui s'en emparèrent en 1511 ; tombée au pouvoir des Anglais en 1795, elle fut jadis plus considérable ; les Portugais, les Hollandais et les Anglais se disputèrent tour à tour sa possession ; mais les Hollandais la cédèrent à l'Angleterre en 1823. Sa population est d'environ 20,000 habitants, parmi lesquels on compte 6,000 Chinois et 9,000 Malais ; le reste se compose de Maures, de Persans, de Bengalais, d'Arméniens et d'Européens. *Malacca* n'a qu'un fort démantelé, que des habitations d'une médiocre apparence, qu'une rivière chétive propre à abriter quelques barques, et à une lieue de ses murs une rade dangereuse ; mais depuis qu'elle est sous la domination anglaise, son commerce commence à se relever. Les Anglais cherchent à y répandre la civilisation européenne : ils y ont établi une imprimerie et un collége anglo-chinois. Le faubourg de Tranquara est peuplé de Chinois et de descendants des anciens Portugais.

Sur les côtes du royaume de Kédah, un capitaine anglais, en épousant la fille du roi, acquit la souveraineté de *Poulo-Pinang*, qu'il se hâta de céder à sa patrie. Les Anglais, qui l'appellent *île du prince de Galles*, y formèrent un établissement important, soit que l'on considère la position du port qui domine le détroit de Malacca, soit que l'on regarde la fertilité du sol couvert de forêts de teck, de cannes à sucre, de rizières, et où le poivre et l'indigo réussissent fort bien.

Cette île, longue de 5 lieues, et large de 3, dépend de la petite *province de Wellesley*, sur le continent opposé, dans le royaume de Kédah. Elle renferme *George's-Town*, capitale de la province, jolie ville bien bâtie et défendue par de bonnes fortifications. Le commerce la rend chaque jour plus importante : elle compte aujourd'hui plus de 60,000 habitants ; elle possède une bibliothèque et publie un journal. C'est le siége d'une cour supérieure de justice.

A l'extrémité de la péninsule, la petite île de *Sincapour* ou *Singapour*, que les Anglais nomment *Singapore*, renferme une ville du même nom, fondée en 1819 par l'Anglais sir Thomas Raffles. Sa position est tellement

favorable pour le commerce ; la franchise dont il jouit est tellement avantageuse, que des négociants européens, arméniens, arabes, indiens et chinois s'y sont établis; qu'on évalue son commerce annuel à la valeur de 110,000,000 de francs ; qu'elle compte plus de 65,000 mille habitants ; qu'un collége chinois et malais y a été fondé, et qu'on y publie, sous le titre de *Singapore chronicle*, et de *Journal of the indian Archipelago, and eastern Asia,* des recueils scientifiques très utiles à l'avancement de la géographie de l'Asie orientale et de l'Océanie. Le port de Sincapour reçoit annuellement 600 bâtiments, c'est une des stations maritimes les plus importantes du golfe. Toutes les possessions anglaises de l'Indo-Chine dépendent de la présidence de Calcutta.

La nature offre elle-même à la politique et au commerce de l'Europe un poste d'où une nation maritime entreprenante aurait pu, depuis long-temps, entretenir des relations sûres avec l'empire des Brahmanes : nous voulons dire cette chaîne d'îles qui semble être le sommet d'une chaîne de montagnes sous-marines, liant le cap Négraïs, du Pégou, avec la pointe septentrionale de Soumâtra. Ces îles étant situées dans la partie orientale du golfe du Bengale, nous ne devons pas quitter ce golfe sans les décrire.

Le groupe le plus considérable porte le nom d'îles *Andaman*, ou mieux *Andamen* et *Endamènes ;* il était déjà connu des Arabes sous ce nom dans le neuvième siècle ; elles sont au nombre de six : la *grande* et *petite Andamen, Barren,* l'île de *Coros, Narcondam* et *Préparis*. La grande *Andamen* a, suivant les voyageurs, environ 46 lieues de longueur, mais pas plus de 6 à 7 dans sa plus grande largeur ; elle est découpée par des baies profondes formant d'excellents havres, et divisée par de vastes golfes, dont l'un, navigable pour de petits vaisseaux, traverse presque entièrement l'île, selon les cartes antérieures à celles que Dalrymple a jointes à la relation de Symes. Dans celles-ci on voit la grande île partagée en trois par des canaux très-resserrés. Les cartes du seizième siècle montrent de même une longue chaîne de petites îles. Le sol paraît offrir une forte couche de terreau noirâtre ; les rochers sont d'une pierre blanche quartzeuse. On assure qu'il s'y trouve des métaux, entre autres du mercure. On remarque dans cette grande île une montagne que l'on aperçoit, dit-on, de 25 lieues et qui a 800 mètres de hauteur perpendiculaire. Des forêts étendues renferment quelques arbres précieux, tels que l'ébénier et le *mellori*, ou l'arbre à pain de Nikobar. La fougère épineuse, des palétuviers et une espèce de rotang sauvage couvrent les rivages des baies et des criques. On n'a vu d'autres quadrupèdes que des cochons sauvages, des singes et des rats,

ainsi qu'un grand nombre de reptiles. La mer abonde en poissons, parmi lesquels on nomme des mulets, des soles et d'excellentes huîtres, ainsi que des langoustes et plusieurs autres crustacés.

Les habitants des Endamènes sont très-peu civilisés et probablement cannibales; du moins ont-ils une antipathie singulière pour les étrangers. Leur chevelure est laineuse, et ils ressemblent aux nègres dont ils ont le caractère féroce et astucieux. Leur langue barbare diffère de tous les dialectes indiens ou indo-chinois. Ils paraissent appartenir à cette grande race des nègres océaniens répandue dans la Nouvelle-Guinée et jusqu'à la terre de Diemen. C'est ce qui a déterminé un voyageur français[1] à comprendre les îles Andamen et Nikobar dans l'Océanie. A la couleur noire de leur teint, à leur chevelure frisée, à leurs lèvres épaisses, à leur nez aplati, qui les rattachent à la grande famille océanienne, les Endamènes joignent quelques caractères particuliers : leur ventre est proéminent; leurs membres sont décharnés et mal formés; leurs pieds sont d'une longueur démesurée.

Ces sauvages, au nombre de 2 à 3,000, n'ont presque fait aucun pas vers la civilisation, malgré les rapports qu'ils ont eus avec d'autres peuples; les Anglais établirent une colonie chez eux en 1791; deux ans après, ils furent obligés de l'abandonner, tant à cause de l'insalubrité du sol, que des mœurs insociables des naturels. L'Endamène a un aspect sauvage et féroce; sa stature est petite et sa taille mal prise; il est rusé, vindicatif, ingrat et très-adroit, surtout à la pêche et à la chasse; comme tous les peuples sauvages, il aime l'indépendance et sacrifie ses jours pour la conserver; il a une antipathie singulière contre l'étranger. Malheur à celui que quelque accident amène sur ses côtes! s'il se trouve moins fort que lui, il devient sa proie. Tandis que, armé de flèches, l'Endamène tue les oiseaux et les bêtes sauvages dans les bois, ou que, monté sur un frêle canot qu'il a construit du tronc d'un arbre, il longe les bords de la mer pour prendre des poissons, sa compagne ramasse des coquillages sur les récifs. Pour reposer la nuit et se mettre à l'abri de l'intempérie des saisons, il se fait, avec des branches et des feuilles, une espèce de tente, soutenue par trois ou quatre piquets, liés les uns aux autres. Telle est la vie triste et insouciante à la fois que mène ce peuple, qui n'a pas encore essayé d'améliorer sa condition en se livrant à l'agriculture.

A environ 15 lieues à l'est des îles Andamen on aperçoit celle de *Barren* que l'on peut considérer comme appartenant au même archipel. Cette île volcanique, qui vomit fréquemment des torrents de laves rougeatres, et qui lance

[1] *J. D. de Rienzi* : Description de l'Océanie dans l'*Univers pittoresque*.

à une grande distance des pierres d'un volume énorme, est citée par M. Léopold de Buch comme offrant un exemple de cratères de soulèvement. Elle présente un vaste bassin circulaire rempli par les eaux de la mer et bordé de rochers escarpés qui paraissent avoir été soulevés, au milieu desquels s'élève un cône d'éruption de 450 mètres de hauteur et doué d'une grande activité. Quelquefois les flots environnants bouillonnent comme un océan enflammé.

A environ 80 lieues au sud des Endamènes, les îles *Nicobar*, que l'on devrait écrire *Nikobar*, forment trois petits groupes. Le plus septentrional s'appelle Kar-nikobar. Viennent ensuite les îles Nikobar proprement dites, au nombre de trois, entre lesquelles il y a un excellent et vaste port. Les îles *Sambelong* sont au midi. Toutes ces îles produisent en abondance des cocos, de l'arec, des cannes à sucre, des lauriers cassia, de l'excellent bois de teck, du bois de sassafras très-aromatique. L'arbre nommé *larum* par les indigènes, et *mellori* par les Portugais, donne un fruit meilleur que celui de l'arbre à pain d'Otaïti, duquel il diffère de caractère. Les bœufs amenés d'Europe y ont multiplié extrêmement, et les nids d'oiseaux bons à manger, si estimés en Chine, y abondent, ainsi que dans les Endamènes.

Les naturels sont d'une couleur cuivrée ; leurs yeux, petits, sont fendus obliquement. Dans leur habillement, une petite bande de drap pend derrière eux ; et de là l'origine des contes absurdes du suédois Kœping, marin ignorant, qui porta Linné lui-même à inférer que quelques espèces d'hommes avaient des queues.

Les Danois ont des droits reconnus à la propriété de ces îles ; ils les ont nommées *Frederiksoerne* ou *Iles-Frédéric*. Depuis qu'ils ont cédé, en 1845, Tranquebar et Sérampour aux Anglais, ils songent à s'établir sérieusement dans la grande Nikobar.

Les principales îles Nikobar sont la *grande Nikobar*, peuplée d'un millier d'habitants, la *petite Nikobar*, couverte de bois, *Katchoul*, *Kamorta*, *Nonkavery*, *Triconta*, *Teressa*, *Tchaouri*, *Tafouin*, *Kar-nikobar* ou *Sambelong*, *Chowry*, *Batty-malve* et *Tillantchong*. La plupart de ces îles sont montagneuses. Les villages sont composés d'une douzaine de huttes. Chacun d'eux est commandé par un chef qui dirige le commerce avec les étrangers.

On a dit que les habitants des îles Nikobar devaient descendre des Pégouans, mais ils ont beaucoup de ressemblance avec les Malais. Loin d'être anthropophages, comme quelques marins les ont représentés, ils sont doux et hospitaliers. Leurs femmes sont jolies et bien faites. Ils ont une idée confuse d'un Dieu inconnu qu'ils nomment *Kouallen*. Ignorants

dans l'art de l'agriculture, et presque dépourvus d'industrie, ils mènent la vie la plus misérable.

LIVRE SOIXANTE DIX-HUITIÈME.

Suite de la Description de l'Asie. — Description de l'Inde orientale ou de l'Indo-Chine. — Description du royaume de Siam.

Un golfe large et profond sépare en deux la péninsule indo-chinoise. Au fond de ce golfe nous voyons le célèbre *royaume de Siam,* qui lui donne son nom. Cependant le nom que les Siamois se donnent est celui de *tai* ou *hommes libres.* Les Birmans les connaissent sous le nom de *Chan*, les Malais et les Chinois sous celui de *Seam;* on les désigne encore sous les noms de *Youdra* ou *Yonthia.* Avant l'agrandissement encore récent de l'empire Birman, la riche et florissante monarchie de Siam était regardée comme le principal Etat de l'Inde au delà du Gange.

Son étendue a éprouvé des variations nombreuses; cependant, d'après des renseignements récents, ce royaume, qui comprend une partie de la presqu'île de Malacca, est borné au nord par la Chine, à l'est par l'empire d'Annam, à l'ouest par celui des Birmans et par les eaux du golfe de Martaban, au sud par la côte des Malais indépendants et par les eaux d'un grand golfe auquel il donne son nom.

Des montagnes séparent à l'occident le royaume de Siam de l'empire birman. D'autres montagnes peu connues le séparent aussi de l'empire d'An-nam : ainsi le territoire siamois peut être regardé comme une large vallée entre deux chaînes de montagnes. Cette vallée présente une suite de plaines immenses disposées en deux ou trois terrasses inclinées vers la mer, et que sillonne un grand fleuve; cependant plusieurs parties sont tellement plates que les eaux y forment des lacs marécageux.

Le Nil siamois, le *Meïnam,* appelé aussi *Meïnam-tachin,* est, à juste titre, célèbre parmi les fleuves de l'Orient. Il prend sa source dans les montagnes qui séparent le Haut-Siam du royaume d'Ava. Il ne commence à devenir navigable qu'à Si-yo-Thya ou Siam, ancienne capitale. Kœmpfer nous apprend qu'il est très-profond, rapide, toujours à plein bord et plus considérable que l'Elbe. Il ajoute que les habitants placent sa source dans les montagnes qui donnent naissance au Gange; qu'il se divise et étend

ses branches à travers le royaume de Kambodje et le Pégou; tradition rejetée comme fabuleuse, mais qui peut-être renferme des vérités défigurées. L'inondation a lieu en septembre.

En décembre les eaux se retirent. Les eaux des sources s'élèvent avant que le fleuve grossisse, et celles des puits sont nitreuses. L'eau du Meïnam, quoique chargée de limon, est agréable et salutaire; l'inondation est surtout sensible vers le centre du royaume; elle l'est beaucoup moins près de la mer. On fait en bateau la récolte du riz. Les montagnes ont le sol aride et stérile; mais le bord des rivières offre un terrain profond et extrêmement riche, dans lequel on aurait peine à rencontrer un caillou. C'est un dépôt de limon accumulé dès les premiers âges du monde. Les rives du Meïnam sont basses et marécageuses, mais très-peuplées depuis Siam jusqu'à Bangkok. Plus bas ce sont des déserts.

Les deux premiers mois de l'année siamoise, qui correspondent à nos mois de décembre et de janvier, forment l'hiver de ce pays. Les troisième, quatrième et cinquième mois appartiennent à ce que les Siamois appellent le *petit été*. Le grand été a lieu pendant les sept autres [1]. L'hiver, malgré le vent du nord qui règne alors, est presque aussi chaud que l'été l'est en France : il est sec; l'été, au contraire, est humide.

Les immenses forêts qui bordent la vallée du Meïnam renferment des bois précieux, mais que les missionnaires ne désignent que vaguement.

Dans le royaume de Siam, il n'existe aucun arbre d'Europe, excepté l'oranger et le citronnier; mais on y trouve le palmier, le cocotier, le sagou, l'aréquier, le *tontau*, sur les feuilles duquel les talapoins écrivent leurs livres de religion; le tamarinier, le muscadier, le giroflier, le cacaoyer, le cafier, le cannellier, l'arbre à thé, le poivrier. On trouve dans les environs de Bangkok une espèce de vigne sauvage qui produit un raisin acerbe qu'on fait fermenter avec du sucre, et dont on obtient une liqueur qui a le goût du vin de Chypre : il y a des grappes qui fournissent jusqu'à dix-huit bouteilles de vin. Il y a enfin le cotonnier arbrisseau, le cassier, qui est semblable à l'acacia, et l'oranger qui porte la pamplemousse, orange aussi grosse qu'un melon, le bois d'aigle odoriférant, etc.

Les arbres fruitiers sont en plus grand nombre qu'en Europe; mais les fruits qu'ils portent, à l'exception de quatre à cinq espèces, sont bien inférieurs aux nôtres en bonté : ils ont en général un goût acerbe ou insipide.

Parmi les végétaux qui méritent quelque attention, on distingue le bana-

[1] *Laloubère*, t. I, p. 53. — Lettres sur le royaume de Siam, par Bragnères.

nier, la carne à sucre, le bétel, qui est une espèce de lierre rampant que les Indiens mâchent continuellement après l'avoir recouvert d'une légère couche de chaux ; ils y ajoutent souvent un morceau d'arec et une feuille de tabac à fumer. Rien de plus dégoûtant que de voir ces Indiens ruminant sans cesse, et laissant découler de leur bouche une salive couleur de sang.

Les légumes d'Europe ne réussissent point dans ce pays, mais il y en a beaucoup qui sont inconnus chez nous. Il n'y a d'autres plantes céréales que le riz, que l'on cultive comme dans le Piémont. Les rizières des environs de Bangkok sont souvent inondées, mais la plante du riz s'élève toujours au-dessus de l'eau ; si le fleuve croît subitement d'un mètre, le riz croît d'autant dans l'espace de douze heures. Il forme la nourriture principale de l'Indien. Rien de plus simple que la manière dont il le prépare : il met le riz avec un peu d'eau dans un vase sur le feu ; dès que le grain est un peu gonflé, il le retire et le mange sans autre apprêt. On cultive aussi une espèce de millet qui est assez bon, et le maïs, que les Indiens cueillent en épi quand il n'est pas encore mûr, et qu'ils font rôtir pour le manger en guise de pain. Le froment ne réussit pas ; les fourmis et les charançons le détruisent.

Les bois sont remplis de gibier et d'oiseaux inconnus en Europe. Les espèces les plus communes sont les paons, les kakatoès, les perroquets de toutes couleurs, le colibri rouge et blanc nuancé de vert, le coq et la poule sauvages, parfaitement semblables à ceux de nos basses-cours. Il y a aussi des cygnes noirs.

Parmi les oiseaux remarquables par leur grosseur, on distingue celui que les Siamois appellent *noc-ariam ;* lorsqu'il marche, sa tête s'élève au moins à un mètre de hauteur ; il est gros à proportion, son plumage est d'un gris cendré, quelques-uns ont le cou et le haut du dos rouges ; sa tête est aussi grosse que celle d'un homme, son bec, qui a près de sept décimètres de long, est de forme conique ; il s'élève parfois dans l'air à perte de vue, mais son cri aigu et perçant fait deviner sa présence ; il ne se nourrit que de graines et d'herbes ; ses œufs sont semblables à ceux de l'autruche ; il est fort commun à Siam, et il vient souvent rôder autour des habitations. L'oiseau de proie nommé *nocca-soun* a un talent particulier pour pourvoir à ses besoins ; lorsque sa chasse n'a pas été heureuse, il attaque le vautour, le prend à la gorge, et le force de rejeter une partie de sa nourriture pour la partager avec lui. Ce singulier combat se renouvelle souvent aux environs de Bangkok.

Les quadrupèdes les plus curieux qui peuplent les forêts sont les singes

de toutes espèces et grandeurs, depuis le petit sapajou jusqu'à l'orang-outang. On trouve parfois une espèce de singe babouin très-dangereux; s'il rencontre un homme, il le prend par un bras, se met à rire de toutes ses forces en fermant les yeux, et finit par l'étrangler si l'on ne saisit ce moment pour le poignarder.

Depuis quelques années, dit M. Braguères dans ses lettres sur le royaume de Siam, il a paru à Siam un animal extraordinaire et inconnu jusqu'à ce jour; c'est un quadrupède gros comme un taureau; sa tête ressemble à celle du singe, sa queue est longue et grosse; il a le cou et les épaules rouges, le reste du corps est noir, son cri ressemble au rugissement du lion; tous les autres animaux féroces, le tigre même, s'enfuient à sa présence. On en a tué un il y a quelques années; on croit que cet animal est originaire de la Chine.

On trouve encore dans les bois la gazelle, le bouc et le taureau sauvage, le buffle, l'ours d'Europe et l'ours noir du Canada; il y a aussi des sangliers, des rhinocéros et des licornes ou unicornes dont on a tant contesté l'existence. Des chasseurs apportèrent il y a peu de temps une tête d'unicorne à Pinang; elle est beaucoup plus grosse que celle d'un bœuf; la corne est placée sur le front, et se dirige en haut. Cet animal court toujours en ligne droite; la roideur de ses vertèbres ne lui permet guère de se tourner de côté; il peut même difficilement s'arrêter quand il a pris son élan : il renverse avec sa corne ou coupe avec ses dents les arbres de médiocre grosseur qui gênent son passage.

Mais de tous les quadrupèdes qu'on voit à Siam, le plus utile est l'éléphant; il a trois ou quatre mètres de hauteur; ses dents sont énormes. Il y a quelques éléphants blancs qui sont extrêmement recherchés et réservés pour l'empereur. Le peuple les regarde comme sacrés. Il en est de même des singes blancs.

Les sauriens sont très-nombreux; les serpents ne le sont pas moins, et presque tous sont venimeux. C'est surtout dans le temps de l'inondation que ces reptiles abondent; il y en a qui montent sur les arbres, et c'est un spectacle horrible que de voir un arbre dépouillé de ses feuilles et hérissé de ces reptiles.

Les principales mines de Siam ne donnent que de l'étain et du cuivre. Ce métal est quelquefois mélangé d'un peu d'or. L'antimoine et le plomb entrent dans le commerce. On y a remarqué de beaux marbres, de l'aimant, des agates et des saphirs.

Bangkok, capitale du royaume, à l'embouchure du Meïnam, offre des

remparts, un beau port, un arsenal et des chantiers de construction. Elle est coupée en tous sens par un grand nombre de canaux : c'est la Venise de l'Inde. Ses environs sont embellis de jardins délicieux. Cette grande ville, siége du commerce et des principales branches d'industrie du royaume, est nouvelle; elle a été presque entièrement bâtie sous les derniers rois, après la ruine de Siam. On pourrait la diviser en deux villes, dont l'une flottante, qui consiste en maisons construites sur des radeaux, avec des rues et des bazars très-fréquentés, et où l'on se rend en gondole : elle est presque entièrement peuplée de marchands chinois. Ces maisons, ainsi que la plupart de celles de la ville proprement dite et des édifices publics, sont en bois, à l'exception du palais du roi, des principaux temples et d'un petit nombre de monuments que le gouvernement a fait construire dans le style européen dans les environs de la résidence royale. Le plus bel édifice est le grand temple, bâtiment de forme pyramidale, surmonté d'une flèche haute de 200 pieds anglais. Dans l'intérieur existe une grande salle presque carrée au milieu de laquelle on trouve une prodigieuse quantité de petites statues et d'images de Bouddha, séparées par des peintures chinoises, des morceaux de glace et des plaques de laque. Un autre temple renferme une statue colossale de Bouddha, en bois doré. Cette ville passe pour avoir environ 80,000 habitants.

Si-yo-thi-ya, nommée *Siam* par les Européens, connue surtout en Europe depuis les relations diplomatiques de Louis XIV avec Tchaounaraïa, l'an 1680, n'offre plus, malgré les brillantes descriptions qui en furent faites alors, qu'un vaste monceau de ruines habitées par un petit nombre de Siamois. Elle est construite, selon Laloubère, sur une île du Meïnam qui n'a que 4,375 mètres de longueur, et 1,500 à 2,800 de largeur; elle renfermait, d'après Kœmpfer et d'autres voyageurs, plus de 200 temples, la plupart remarquables par leurs dimensions et la beauté du travail, ainsi que par les statues et les ornements intérieurs.

Dans les environs de Siam, on voyait, du temps de Kœmpfer, un temple pégouan renfermant une statue colossale de Bouddha, assise sur un autel. « Le *Pouka-thon,* dit ce voyageur, est une pyramide élevée dans une « place, au nord-ouest, en mémoire d'une victoire célèbre remportée sur « le roi du Pégou. La construction en est massive, mais magnifique : elle « a 120 pieds de haut. Dans la partie orientale de la ville sont deux places « entourées de murs et séparées par un canal. On y voit des monastères, « des colonnades, des temples, surtout celui de Berklam, avec une grande « porte ornée de statues, de sculptures et d'autres décorations. » Selon

toutes probabilités, le Pouka-thon a été détruit par les Birmans en 1767, lorsqu'ils saccagèrent Siam.

A 30 milles environ au nord de cette ville, on trouvait : *Louvo,* sur les bords du Meïnam, avec le palais de Tchaou-naraïa, que ce prince habitait la plus grande partie de l'année : dans son voisinage, on voit une montagne riche en fer magnifique. Louvo est probablement le Looath de Marco-Polo. Plus au nord on remarque un village appelé *Pra-bat* ou *pied-sacré,* pèlerinage bouddhique, le plus fameux des Siamois, qui viennent y adorer l'empreinte gigantesque du pied de Bouddha, taillée dans un bloc de roche et placée dans un beau temple. *Chantibon,* sur le fleuve du même nom, est un des meilleurs ports du royaume.

En se dirigeant de Bangkok vers l'ouest, on trouve à la sortie de la ville un grand canal qui conduit au fleuve appelé Meïnam-Tachin. A l'endroit où le canal se réunit au fleuve, il y a une petite ville nommée *Mahaxai,* entourée de remparts et défendue par une forteresse. La plupart des habitants sont Chinois. En remontant le fleuve pendant environ vingt lieues, on arrive à un district nommé *Lakankesi,* célèbre par ses plantations de cannes à sucre, et peuplé aussi presque entièrement de Chinois. De ce district un nouveau canal conduit vers l'ouest-sud-ouest, et aboutit à une rivière considérable nommée *Meï-Khlong.* Au confluent s'élève une ville importante appelée *Muang-Meï-Khlong,* qui est défendue par plusieurs forteresses placées des deux côtés du fleuve. Les habitants sont presque tous Chinois, pour la plupart pêcheurs et jardiniers. C'est à une petite distance de cette ville que le Meï-Khlong se jette dans le golfe de Siam. En longeant le golfe dans la direction du sud-ouest, on arrive en peu de temps à une ville nommée *Pipri* où les Chinois sont très-nombreux.

De Meï-Khlong, il faut huit jours de navigation pour remonter la rivière jusqu'à la ville de Pak-phreek, en ramant du matin au soir. A une journée de marche on arrive à *Rapri,* appelée aussi *Roxaburi,* c'est à dire *ville royale.* Cette cité, autrefois célèbre, a été plusieurs fois pillée pendant les guerres des Birmans contre les Siamois. Elle est bien fortifiée, mais peu peuplée. A une journée de Rapri, on trouve un bourg considérable nommé *Rhothiram.* Ses habitants, presque tous Chinois, s'occupent de la culture du coton et du tabac. Enfin, après une navigation qui dure encore quatre jours, à travers de vastes forêts remplies de tigres, ce qui oblige à naviguer dans des barques presque entièrement couvertes et fermées aux deux bouts, on arrive à *Pakphreek,* ville défendue par de bons remparts en briques, et bâtie sur la rive gauche du Meï-Khlong, dans un très-beau site,

mais malsain pendant la belle saison, à cause du voisinage des montagnes [1].

Nous ne dirons rien des autres villes, en général peu importantes, telles que *Porselouc* ou *Pitsanelouc*, capitale du Haut-Siam, et située sur un bras du Meïnam : cet endroit est célèbre par ses bois de teinture et ses gommes précieuses; *Tchaïnat*, sur le même fleuve; *Cham*, qui n'est plutôt qu'un bourg, avec un petit port sur le golfe de Siam; et *Cin*, à 45 lieues au sud, sur le même golfe, et peuplé de pêcheurs. *Paknam* et *Pakklaat* sont deux villes défendues par deux forts garnis de canons, dont la plupart ont été fondus à Bangkok.

Les Siamois paraissent encore posséder une partie du pays appelé *Laos*, et dans lequel ils ont quelques villes peu importantes, telles que *Logan*, peuplée d'environ 2,000 âmes.

Le royaume de *Zimé* ou *Yangoma*, gouverné par des prêtres bouddhistes, fait aussi partie du Laos. Il est fertile en riz, en métaux précieux, en benjoin, en musc, et célèbre par la beauté et la galanterie de ses femmes, que recherchent les monarques voluptueux des contrées voisines. On regarde aussi comme faisant partie du Laos siamois le *royaume des Lanjans* ou *Lantchangs*, dont la capitale est Langione ou *Winkjan*, bâtie sur le May-Kaoung. Vers le milieu du dix-septième siècle, on y voyait un palais royal remarquable par son étendue, des temples à flèches dorées et une pyramide couverte de lames d'or.

Chanthabury est une petite ville de 5,000 habitants, composés de Siamois, d'Annamites et de Chinois. Elle renferme plusieurs pagodes et une église chrétienne, que l'on distingue au milieu des autres temples. On y compte environ 800 chrétiens. Les Annamites qui habitent cette ville n'ont pour la plupart d'autres métiers que la pêche ou la recherche du bois d'aigle; quelques-uns sont ouvriers en fer. Il y a dans la ville marché et fabrique d'arak. On y construit des barques de toute grandeur, grâce à la facilité d'amener le bois des montagnes pendant les grandes eaux. Le commerce d'importation consiste en quatre ou cinq navires chinois, qui apportent chaque année diverses marchandises de la Chine. Le commerce d'exportation, beaucoup plus considérable, se compose principalement de poivre, de cardamome, de gomme de Kambodje, de bois d'aigle, de tabac, de cire, de sucre, d'ivoire, de peaux d'animaux et de poisson salé, etc.

Les habitants de la province de Chanthabury sont presque tous agricul-

[1] Relation adressée par M. Clémenceau à la Société de géographie de Paris, et communiquée à cette Société au commencement de 1840.

teurs. Ceux qui vivent dans les bois font la chasse aux tigres, aux ours, aux rhinocéros, aux buffles, aux vaches sauvages et aux cerfs. Le poisson abonde sur les côtes maritimes de Chanthabury, mais dans la rivière du même nom la pêche est très-peu abondante, si ce n'est celle des crevettes qui y fourmillent, et font la principale nourriture du peuple. On les pêche à la ligne, et un enfant peut en prendre ainsi jusqu'à cent par jour.

L'aspect de la province de Chanthabury est agréable et pittoresque : au nord, la vue est bornée par une montagne très-haute appelée *Montagne des Étoiles*, parce que, dit-on, ceux qui parviennent au sommet y voient chaque étoile aussi grosse que le soleil. Cette montagne paraît être riche en pierres précieuses ; elle est habitée par les Tchongs.

A l'est, s'étend jusqu'à la mer comme un vaste rideau une autre montagne un peu moins haute, qui a environ 10 lieues de longeur et 30 de contour : on la nomme *Sabab*. Le pied en est arrosé par plusieurs ruisseaux considérables, le long desquels sont des plantations de poivre. Cette montagne recèle des mines qui n'ont point encore été exploitées.

A l'ouest s'élèvent plusieurs rangées de collines dont quelques-unes sont boisées ; les autres, ainsi que les vallées, sont d'immenses jardins de manguiers, de cocotiers, d'aréquiers, etc., ou des plantations de tabac et de cannes à sucre.

Sur la première colline, qui est à 2 lieues environ de Chanthabury, un fort immense entouré d'un fossé profond est la résidence du gouverneur et des principales autorités. A partir de ce fort, après avoir traversé deux petites collines, on arrive au pied d'une montagne célèbre à Siam sous le nom de *Montagne des Pierres précieuses*, nom qu'elle mérite par la quantité d'aigues marines, de grenats, de chrysolithes, etc., qu'on y trouve.

Quant à la plaine de Chanthabury, longue de 12 lieues et large de 6, elle est très-basse et facilement couverte par la marée dans sa partie méridionale ; puis elle s'élève insensiblement jusqu'à 6 mètres au-dessus du niveau moyen de la rivière.

Les Tchongs habitent au nord Chanthabury les hautes montagnes inaccessibles aux Siamois. Ils sont généralement indépendants ; mais ceux qui avoisinent les Siamois leur paient tribut en poutres, en cire, en cardamome, etc. Dans les défilés de leurs montagnes, aucun mandarin chinois n'oserait aller percevoir le tribut : les Tchongs gardent les défilés, et ne laissent pénétrer chez eux que les petits marchands dont ils n'ont rien à craindre. Ceux de l'intérieur obéissent à un roi qui jouit d'une autorité

absolue. Les lois de ce peuple sont, dit-on, très-sévères, et les délits sont chez lui peu fréquents.

Les Tchongs sont d'une petite stature, et la plupart d'une conformation vicieuse. Ils ont le teint cuivré, le nez épaté, les cheveux noirs et courts. L'habillement des hommes consiste en une simple toile serrée autour des reins ; celui des femmes est une espèce de jupe d'étoffe grossière de diverses couleurs. Leur nourriture ordinaire est du riz, des légumes, du poisson frais ou salé, et de la chair de cerf ou de buffle sauvage séchée au soleil. Ils mangent aussi des lézards, des serpents et d'autres reptiles. Ils habitent des huttes assez élevées dont les colonnes sont des arbres non travaillés, les murailles faites de roseaux ou de lattes de bambous, et le toit de feuilles entrelacées.

On ignore l'origine des Tchongs ; en langue siamoise leur nom signifie passage, gorge, défilé. Suivant l'opinion la plus probable, cette tribu est une réunion d'esclaves fugitifs de diverses nations qui sont venus chercher la liberté dans les montagnes et dans les épaisses forêts de ce pays. Leurs caractères physiques paraissent être en effet le résultat du mélange des races *cambogienne*, *laocienne* et *siamoise*. Presque tous parlent ou comprennent le siamois ; mais ils ont un langage particulier assez rude qui offre quelques rapports avec le cambogien.

Les Tchongs ne cultivent la terre que pour les besoins les plus nécessaires de la vie ; ils plantent le riz, le coton, le tabac et des légumes ; ils vont à la pêche et à chasse ; ils font des [1] aniers, abattent des poutres, en forment des radeaux, les font tirer par des buffles jusqu'à la rivière qu'ils descendent jusqu'à Chanthabury où ils les vendent, ainsi que les récoltes qu'ils ont pu faire dans le courant de l'année, de gomme, de cire, de cardamome, de goudron, de résine, et d'autres productions de leurs forêts. L'occupation des femmes est de cuire le riz, de tisser des nattes et des étoffes grossières pour les besoins de la famille, et de partager les travaux de leurs maris dans la culture des terres.

Sur la côte de Kambodje ou Camboge, les Siamois sont maîtres d'un petit port appelé *Baysage*, d'une partie des petites îles peu connue que l'on a proposé d'appeler *archipel de Kambodje*, et d'un groupe de 7 à 8 îles nommé *Ko-si-chang* peu importantes, mais riches en bois propres à l'ébénisterie. On remarque dans ce groupe, qui n'est qu'à 2 lieues de l'embouchure du Meïnam, deux îles, *Ko-si-chang* et *Ko-kram*, qui forment

[1] Renseignements publiés en 1840, d'après les lettres écrites par M. Pallegoix, évêque de Mallos.

entre elles un excellent port abrité de tous les vents, excepté celui du nord. La première a 2 lieues 1/2 de longueur sur une de largeur : c'est la plus grande. Elle est montagneuse et très-boisée.

Dans la presqu'île de Malacca, les Siamois sont limitrophes des Anglais, et possèdent plusieurs anciens royaumes indépendants qui ne sont que des provinces peu importantes. Le *Ligor* est le plus septentrional : on y voit une ville du même nom ; il comprend le groupe des îles *Larchin*, dans le golfe de Siam. Le *Bondelon* renferme une ville de *Bondelon*, qui fait un assez bon commerce en riz, poivre, ivoire et bois de construction. Vis-à-vis se trouve l'île de *Tantalam*, qui passe pour fertile, et que baignent d'un côté les eaux de la mer, et de l'autre celles de la rivière de *Rindang*.

Le *Patani* passe pour avoir 50 lieues de longueur et 25 de largeur ; il est tributaire des Siamois. *Patani*, sa capitale, a une bonne rade et fait un commerce considérable ; une autre ville, appelée *Sangara*, n'offre rien de particulier : les voyageurs la représentent bâtie en bois et en roseaux, avec une mosquée en briques.

A l'ouest du Patani s'étend le *Quédha* ou *Kedah*, pays boisé et montagneux, dont une des cimes, appelée *Djaraïs*, passe pour avoir 2,000 mètres de hauteur. On exploite beaucoup d'étain dans la région montagneuse. *Kedha* du *Qualla-Bartrang*, sa capitale, ne se compose que de 300 maisons, habitées principalement par des Chinois et des Malais. Son port reçoit un assez grand nombre de navires européens. Le Kedah, baigné par les eaux de la mer et du golfe de Bengale, occupe une longueur d'environ 100 lieues sur 40 de largeur : on y compte 30 rivières, qui toutes sont navigables, et qui prennent leurs sources dans la chaîne des montagnes qui traversent toute la presqu'île. Doué d'un climat chaud et sain, d'un sol gras, humide et fertile, ce pays serait un des plus riches de l'Inde, si les préjugés des habitants, composés de Malais et de Siamois, n'étaient un obstacle à l'avancement de l'agriculture. La culture du riz et du poivre, l'exportation de l'ivoire et de l'étain, dont l'exploitation exige peu de frais, forment la principale richesse du pays. L'île de *Lankava* ou *Langkavi*, longue d'environ 8 lieues, qui dépend de ce royaume, est très-peuplée et assez bien cultivée.

Au sud du Patani, le *Kalantan*, dont la capitale porte le même nom, est tributaire du royaume de Siam. Il en est de même du *Tringano*, ou *Tringanou*, pays riche en poivre et en poudre d'or, et dont les épaisses forêts sont peuplées de tigres et d'éléphants.

Les qualités physiques semblent annoncer que les Siamois sont de la

race mongole. Leur figure approche plus de la losange que de l'ovale ; elle est large et proéminente aux pommettes. Le front se resserre tout-à-coup, et finit en pointe presque comme le menton. Leurs yeux, petits et sans vivacité, s'élèvent un peu vers les tempes. Ils ont presque entièrement jaune ce qui est blanc dans les yeux des autres nations. La proéminence de la pommette fait paraître les joues creuses. Leur grande bouche est enlaidie par des lèvres épaisses et pâles. Ils se noircissent les dents et les couvrent en partie de lames d'or. Leur teint est olivâtre, mêlé de rouge. L'ensemble de leur physionomie est sombre et morose, leur tournure nonchalante et sans grâce. L'embonpoint est surtout très-estimé chez les femmes. Kœmpfer les compare aux nègres, et même à des singes [1].

Leur langue monosyllabique n'a pas été examinée avec soin. L'alphabet siamois a trente-huit lettres consonnes ; les voyelles forment un alphabet à part. On y trouve l'R, inconnu aux Chinois, et le W. La prononciation est une espèce de chant, comme dans d'autres langues anciennes. Il n'y a d'inflexions ni de noms ni de verbes ; de sorte que le Siamois, pour dire : Père notre qui est dans les cieux, dit littéralement : *Père nous être au ciel* [2]. Les livres sacrés sont écrits en langue pali, comme ceux des Birmans.

La littérature siamoise est très-peu avancée. La langue pali, que l'on pourrait appeler *sacrée*, contient les versets sacramentels, les hymnes, les chansons dédiés aux dieux. La langue vulgaire est toute rhythmique. Dans les pièces de théâtre, l'acteur est chargé de l'improviser. L'amour est le grand sujet de ces poëmes, ainsi que des chansons et romances, qui ne sont assujettis à aucune mesure. Leur histoire n'est qu'un recueil de chroniques placé sous la garde d'un mandarin, qui en fait de fréquentes lectures au roi.

Les mœurs des Siamois tiennent à la fois de celles de l'Hindoustan et de la Chine. Lâche, intéressé, vain, mou et fastueux, le Siamois n'a pour balancer tous ses vices que des vertus négatives, la sobriété, la patience et l'amour de la paix. L'abbé Gervais a ainsi tracé leur caractère, il y a près d'un siècle : « Ils méprisent en général toutes les autres nations, et sont persuadés qu'on leur fait la plus grande injustice du monde quand on leur refuse la prééminence. » Et dans un autre endroit : « Comme ennemis, ils ne sont nullement à craindre ; mais comme amis, on ne peut faire aucun fond sur eux. » Depuis, les voyageurs se sont toujours accordés à approuver ce portrait.

[1] *Kœmpfer* : Histoire du Japon, t. I, p. 29, *La Loubère*, t. I, p. 81.
[2] *Idem*, t. II, p. 94.

La polygamie est admise. Les princes épousent quelquefois leurs sœurs. La femme, humble et soumise, n'ose s'asseoir ni manger avec son mari : vigilante et soigneuse à préparer ses mets, elle attend qu'on ait desservi pour manger à son tour. Jamais elle ne se promène dans le même bateau ; et même lorsqu'elle est admise à la couche conjugale, on lui donne un oreiller plus bas, pour lui faire sentir son infériorité.

Le service intérieur du palais est confié à des pages, à des eunuques et à des jeunes filles. Les premiers ont soin des livres, des armes et du bétel de sa majesté. Les eunuques sont plus particulièrement attachés à la reine ; les filles jouissent seules de la liberté d'entrer familièrement dans l'appartement du roi ; elles font son lit, l'habillent, lui préparent à manger, etc. Un corps de 400 femmes soldées et disciplinées forme sa garde particulière. Ce prince n'a qu'une femme à qui l'on donne le titre de reine. Elle a ses officiers, ses femmes pour l'accompagner, ses eunuques, ses bateaux et ses éléphants. Ses officiers ne la voient jamais ; elle ne se montre qu'à ses femmes et à ses eunuques.

Les femmes n'entrent dans le palais que pour y servir aux plaisirs du monarque ; elles ne sortent jamais du sérail. L'officier qui est à sa porte ne l'ouvre pas sans aller avertir le mandarin qui commande dans la première enceinte, et ceux qui se présentent sont désarmés et visités avec soin : on examine jusqu'à leur haleine ; s'ils ont bu de l'arak, on les renvoie, de peur que leur présence ne souille la majesté du lieu.

Le nombre des maîtresses du roi n'est point limité, la grandeur du monarque consiste au contraire dans la multiplicité des sultanes. Les Siamois parurent étonnés qu'un aussi grand prince que le roi d'Angleterre n'eût qu'une seule femme et point d'éléphants. On nourrit dans ce pays un grand nombre de ces animaux ; on les mène à la rivière au son des instruments, et l'on porte devant eux des parasols. On prétend qu'ils sont tellement faits à cette cérémonie, que si l'on manquait de l'observer, ils refuseraient de sortir.

Les funérailles des Siamois ressemblent beaucoup à celles en usage parmi les Chinois. Les moines appelés *talapoins*, y chantent des hymnes en langue pali. Après une procession solennelle, le corps est brûlé sur un bûcher de bois précieux. Pendant toute la cérémonie, le silence le plus profond, le recueillement le plus religieux, sont sans cesse observés. Les tombeaux ont une forme pyramidale, et ceux des rois sont d'une hauteur et d'une largeur considérales.

Les Siamois aiment les jeux scéniques ; ils en tirent les sujets de leur

mythologie et de l'histoire fabuleuse de leurs héros. Ils ont des joûtes en bateaux, des courses de bœufs, des combats d'éléphants et de coqs, des tours de force, la lutte, les danses de corde, des processions religieuses, des illuminations, de beaux feux d'artifice. Leur indolence enchaîne le talent pour la mécanique dont ils sont doués. Ils entendent mal la fabrication du fer et de l'acier, mais ils excellent dans le travail de l'or et dans la miniature. Le peuple s'occupe de la pêche et des moyens de pourvoir à sa subsistance. Les classes supérieures partagent leur temps entre l'oisiveté et les ruses d'un petit commerce.

C'est avec le Japon, la Chine, l'Hindoustan et les Hollandais, que s'entretiennent les principales relations commerciales. Les exportations consistent en grains, coton, benjoin, bois de santal, poutres de bois de djate, noix de Cambodje, antimoine, étain, plomb, fer, aimant, or de mauvais aloi, argent, saphirs, émeraudes, agates, cristal et marbre[1]. A ces articles on ajoute encore le *tombac*, qui, selon les uns, est un cuivre aurifère, mais selon les autres, et plus vraisemblablement, une composition artificielle[2]. Enfin les peaux de raies, apprêtées et ornées d'un dessin, forment un article d'exportation très-précieux; il y en a d'un prix arbitraire, et d'autres de la valeur d'un *cati* d'or, environ un marc d'or et un quart[3].

Sommona-kodam, le dieu des Siamois, est le même que Bouddha. Ses prêtres et moines sont nommés *talapoins* par les Européens, mais *djankou* dans le pays. Ses commandements, renfermés dans le livre nommé *Vinac*, ne sont ni nombreux ni rigoureux.

Les talapoins forment une espèce d'ordre religieux hiérarchique; ils ont un général, des provinciaux, des prieurs, de simples religieux, des novices ou postulants, et enfin des savants et des docteurs. Ils ne vivent que d'aumônes, mais elles sont abondantes. Les talapoins se confessent à leurs supérieurs; ils ont beaucoup de rites semblables à ceux des chrétiens, tels que l'eau lustrale, le carême, la pâque, la bénédiction nuptiale, des chapelets, des reliques, etc. Ils habitent une maison contiguë à la pagode qu'ils desservent; ils accompagnent les morts qu'on brûle sur un bûcher, et ils ont le linceul en paiement.

Il y a aussi des talapoines : ce sont de vieilles femmes, veuves pour la plupart, qui se retirent dans un couvent appelé *Heran*, où elles vivent en

[1] *Van Vliet* : Relation du royaume de Siam, p. 62 (en holl.).
[2] *Dalrymple* : Oriental repert., t. I, p. 118.
[3] *Valentyn* : Description du Siam, pl. n° 36.

communauté; elles sont habillées de blanc, et sont obligées de réciter un chapelet.

Les lois civiles ne sont ni sévères ni sanguinaires; le roi signe rarement un arrêt de mort. La peine capitale consiste, pour les particuliers, à avoir la tête tranchée, et pour les nobles, à être assommés, cousus dans un sac et jetés à la rivière.

L'éléphant blanc est comme le palladium de l'empire; on en entretient un à la cour. « Il a son palais, ses gardes, un nombreux domestique; il « prend rang immédiatement après les princes du sang. Sa tête est ornée « d'une espèce de diadème, ses dents sont garnies de plusieurs anneaux « d'or; il est servi aussi en vaisselle du même métal. On le nourrit de « cannes à sucre et des fruits les plus délicieux; quand il sort, on étend « sur sa tête un grand parasol de soie cramoisie. Tous les soirs on l'en- « dort au son de la musique. Quand il meurt, on lui rend les mêmes hon- « neurs funèbres qu'aux grands de l'empire; sa mort est un deuil géné- « ral, et l'on se hâte de lui trouver un successeur.

« Le singe blanc jouit aussi des mêmes priviléges à peu près que l'élé- « phant blanc; il a bouche à la cour et maison montée. Les Siamois le « regardent comme une espèce d'homme extraordinaire [1]. »

Le peuple pense que les maladies contagieuses, comme la peste, le choléra-morbus, sont des être réels; il les conjure et les poursuit en frappant l'air de coups de poignard pour les tuer.

Les pagodes sont des bâtiments carrés, oblongs, assez bas, recouverts d'un toit formant un angle très-aigu. Les idoles sont placées dans le fond, sur une espèce de gradin; elles ont toutes des formes monstrueuses : ce sont des mélanges de corps d'hommes et d'animaux ou d'oiseaux, faits en bois, en or, en argent, en terre cuite et en verre. En face de la pagode, à une certaine distance, est élevée une colonne en bois assez haute, ornée d'un drapeau.

L'esclavage se perpétue par la naissance, mais non parmi les prisonniers de guerre et les débiteurs insolvables, qui, quoique esclaves, donnent le jour à des enfants libres. L'esclave pour dette recouvre sa liberté lorsqu'il a satisfait à ses engagements.

Le gouvernement de Siam est despotique et héréditaire; le souverain, ainsi que chez les Birmans, reçoit des honneurs presque divins; trois fois dans la journée il paraît un instant aux yeux de ses grands officiers, qui

[1] Lettre sur le royaume de Siam, par M. Braguères, évêque de Capse, 1831.

se prosternent à terre [1]. Aucune noblesse héréditaire n'offusque le redoutable éclat du trône. Le monarque peut épouser, quand cela lui plaît, ses propres sœurs, et même ses filles, ne pouvant s'unir à un sang plus auguste que le sien. Mais la puissance de ce monarque paraît avoir diminué à mesure que l'orgueilleuse pompe de sa cour s'est accrue. Ses revenus étaient tombés, il y a un siècle, de 80,000,000 de francs à 30 ou 40. D'après un recensement de la même époque, le nombre des adultes des deux sexes fut trouvé de 1,900,000, ce qui ne supposerait qu'une population de 3 à 4,000,000. Laloubère dit que, de son temps, il n'y avait pas d'armée, à l'exception de quelques gardes royaux; et Mandelslo estime l'armée qui peut être levée, lorsque les circonstances le demandent, à 60,000 hommes, avec 3,000 à 4,000 éléphants. Ces deux estimations indiquent une faible population. Il paraît que l'armée s'élève aujourd'hui à 25 ou 30,000 hommes. La marine est composée d'un certain nombre de galères de diverses grandeurs, dont le plus grand mérite consiste à être richement décorées. Souvent, dans les guerres civiles, les fleuves de l'Indo-Chine ont été le théâtre de batailles navales.

L'histoire des Siamois offre des lacunes, mais ne présente point de chronologie fabuleuse. Leur ère remonte à la disparition de leur dieu Sommona-kodam ou Bouddha. Leur premier roi commença à régner l'an 1300 de leur ère, ou 356 ans environ après l'ère chrétienne. Des guerres avec le Pégou, et des usurpations de trône, constituent les tristes et uniformes époques de l'histoire siamoise, depuis la découverte que les Portugais ont faite de ce pays. En 1568, le roi de Pégou leur déclara la guerre à cause de deux éléphants blancs que les Siamois refusaient de livrer, disent les historiens; mais ce fut plutôt pour reconquérir les côtes du golfe du Bengale, démembrées de son royaume par les Siamois. Faute d'attention on suppose la politique des Asiatiques plus absurde qu'elle ne l'est. Après un carnage prodigieux des deux côtés, Siam devint tributaire de Pégou; mais vers 1620, Radjah Hapi délivra sa couronne de cette servitude.

En 1622, trois évêques français appartenant aux missions, Lamothe-Lambert, Pallu et Cotolendi, arrivèrent successivement à Siam, où régnait Tchaou-naraïa, esprit élevé et novateur, qui comprit sur le champ tous les avantages de notre civilisation. Ce fut peu de temps après que s'y présenta un aventurier nommé Constantin Phalcon, Grec d'origine, qui fut tour à tour commis, soldat, marchand, armateur et subrécargue. Phal-

[1] *Van Vliet*, p. 19.

con naufragea sur les côtes de Perse en même temps que l'ambassadeur siamois, auquel il rendit quelques services ; ce fut là l'origine de sa fortune. Présenté au roi par cet ambassadeur, il eut le talent de s'en faire aimer et de parvenir à l'intimité de Tchaounaraïa, qui en fit son premier ministre. Phalcon avait été aidé par les missionnaires : il voulut les aider à son tour, et obtint du prince qu'il enverrait des ambassadeurs à Louis XIV. En 1687, une ambassade française, composée du chevalier de Chaumont, de Serderet et de La Loubère, de cinq missionnaires et de quatorze jésuites, parut dans le Meïnam. Les tentatives pour convertir le roi siamois furent inutiles, mais il consentit à recevoir des troupes auxiliaires commandées par de Fargel, tandis qu'il nomma le chef d'escadre Forbin grand amiral et généralissime des troupes siamoises.

La faveur dont jouissait Phalcon semblait s'accroître de jour en jour ; mais sa puissance lui avait suscité une foule d'ennemis parmi les courtisans ; et ses réformes religieuses et l'appui donné aux missionnaires lui avaient attiré la haine des talapoins ; aussi, à la mort du roi, arrivée peu de temps après, ses ennemis se vengèrent : il mourut dans les tortures. Les Français, par suite d'une capitulation, évacuèrent le royaume, tandis que les missionnaires, traînés ignominieusement par les rues, furent jetés en prison, et que leurs églises furent dévastées.

Depuis cette époque le royaume de Siam eut peu de rapports avec les Européens ; il ne cessa d'être ravagé par les guerres civiles et par les invasions des Birmans.

Après la prise de Si-yo-thi-ya, en 1767, un prince chinois se fit proclamer roi sous le nom de Phia-Tak, et Bangkok devint la capitale de ses États ; mais il fut détrôné par le général en chef de ses armées, qui eut beaucoup de peine à se maintenir contre les Birmans, et laissa la couronne en 1809 à son fils, qui a régné sans obstacles jusqu'en 1824, et dont le successeur gouverne aujourd'hui les provinces siamoises.

La *presqu'île* de *Malacca* ou *Malakka*, longue de 260 lieues sur 66 dans sa plus grande largeur, est trop imparfaitement connue pour que nous puissions entrer dans quelques détails sur ce qu'elle peut offrir de remarquable. Son intérieur est occupé par de vastes forêts vierges, remplies de bêtes féroces et de reptiles venimeux ; les terres qui bordent la côte sont fertiles et présentent tout le luxe de la végétation tropicale. Mais ce qui, ainsi qu'on a pu le voir par ce que nous avons dit des possessions siamoises dans cette péninsule, constituerait une richesse importante si le pays était habité par un peuple industrieux, ce sont les dépôts d'alluvions

aurifères et stannifères; l'or se rencontre dans le sable des rivières, et l'étain est disséminé presque à la surface du sol, dans un sable très-fin.

Dès l'an 1644, le gouverneur Van Vliet, à qui nous devons une bonne relation de Siam, essaya de faire pénétrer des détachements dans l'intérieur de la péninsule malaise. On y rencontre, dans la plaine, des taillis des buissons où il faut s'ouvrir une route la hache à la main, et des marais où les indigènes seuls savent marcher sur des troncs d'arbres abattus. Arrive-t-on à une hauteur, de beaux arbres flattent la vue; mais, entre ces arbres, des ronces, des épines, des plantes sarmenteuses s'enlacent de manière à fermer absolument le chemin. Les moustiques voltigent en nuées dans ces forêts. A chaque pas on court risque de fouler un serpent venimeux. Les léopards, les tigres, les rhinocéros, troublés dans leur asile héréditaire, dévoreraient tout voyageur qui ne serait pas accompagné d'une forte escorte, et qui n'entretiendrait pas du feu toute la nuit. Mais comment avoir une escorte? Les Malais, cent fois plus dangereux que les tigres et les serpents, ne suivent qu'à regret et à contre-cœur un Européen; et même ceux qui étaient sujets des Hollandais saisissaient souvent l'occasion de trahir ceux qu'on les avait chargés de conduire. En 1745, un M. Van der Putten, amateur de voyages, entreprit, avec un détachement que lui avait fourni le gouverneur Albinus, de pénétrer jusqu'au *mont Ophir*, nommé en malais *Gounong-Lelang*, situé vers les sources de la rivière de Moar, au sud-est de Malacca; mais dès qu'il eut quitté le bateau, son escorte prit peu à peu la fuite, et il ne put achever son entreprise.

Les parties les mieux connues produisent du poivre et d'autres épices, ainsi que quelques espèces de gommes. Une verdure éternelle orne les forêts où croissent des bois précieux, tels que le bois d'aloès, le bois d'aigle, de santal, et le *cassia odorata*, espèce de cannellier. On y respire un air embaumé par une quantité innombrable de fleurs qui naissent continuellement à côté des fleurs mourantes. Mais l'état inculte du pays fait naître en beaucoup d'endroits un air pestilentiel, et rend en général les vivres peu abondants. Les poissons, les légumes et les fruits ne manquent pas à Malacca même. Le règne animal est peu connu. Parmi les oiseaux, qui paraissent très-nombreux et très-brillants, on cite l'oiseau de Junon, espèce de poule qui, sans posséder la queue du paon, étale un plumage orné d'aussi belles taches. Le tigre, en poursuivant les antilopes à travers les rivières, devient quelquefois la proie du caïman. Les éléphants sauvages fournissent quantité d'ivoire. L'étain est le seul minéral qu'on exporte. Les mines de ce métal se trouvent dans des vallées où l'on enlève d'abord de

grandes racines d'arbres, quelquefois jusqu'à 2 mètres de profondeur; on trouve le minerai dans un sable très-fin auquel il ressemble; parvenu à un banc de pierres, on cesse l'exploitation, quoique cette pierre, nommée *ibou timbo*, ou la mer de l'étain, paraisse en contenir. Mais les moyens d'exploitation des Malais sont trop bornés pour qu'ils puissent attaquer ces rochers. Les Chinois viennent quelquefois exploiter ces mines, et ils savent du moins mieux épurer et fondre le métal que les indigènes.

Les Siamois ont toujours cherché à dominer dans cette presqu'île : vers la fin du dix-huitième et le commencement du dix-neuvième siècle, les naturels étaient parvenus à secouer le joug du roi de Siam; mais depuis cette époque toute la partie septentrionale est rentrée sous la domination étrangère, et nous en avons décrit les divisions administratives. La partie méridionale, qui conserve encore son indépendance, est peuplée de trois races d'hommes, établies principalement sur les côtes depuis plus de six siècles : ce sont des sauvages bruns, nommés *Diacong* et *Benoua*, qui errent dans les montagnes et dans les plaines basses, et des *Samang* dans la partie septentrionale; la troisième race, celle des *Malais*, occupe principalement les côtes. Ces peuplades forment cinq petits États ou royaumes.

Le *Pérak*, dont la plus grande rivière et la capitale portent le même nom, occupe en longueur un espace de 35 lieues sur la côte occidentale : *Kalang* est la résidence du souverain, mais la capitale est *Pérak*, ville d'environ 8,000 âmes, avec un port très-fréquenté, où il se fait un grand commerce d'étain et de dents d'éléphant.

Le royaume de *Salengore*, voisin du précédent, est un des plus puissants. Il possède une marine; ses vaisseaux sont redoutés comme de terribles corsaires. Ses villes sont peu importantes. *Salengore*, qui était autrefois la capitale, est maintenant presque déserte.

A l'est du précédent, dont il n'est séparé que par la chaîne centrale de la péninsule, le royaume de *Pahang*, en chinois *Pang-hang*, arrosé par une rivière du même nom, est fertile et peuplé. Il exporte de l'or et des rotins. *Pahang*, sa capitale, est une réunion d'habitations entourées de bambous et d'autres arbres : ce qui lui donne plutôt l'apparence d'un assemblage de jardins que d'une ville régulière. Elle possède un port où l'on fait un assez grand commerce. Au nord de cette cité, *Tringoram*, regardé par les voyageurs comme un marché favorable pour l'achat du poivre et de l'étain, n'est pas sans importance comme ville maritime.

Le petit royaume de *Roumbo*, dans l'intérieur de la péninsule, diffère des précédents en ce que ses habitants se livrent presque tous à l'agriculture.

Le plus méridional de ces royaumes est le *Johor* ou *Djohore*, situé à l'extrémité de la Chersonèse. Sa longueur, du nord-ouest au sud-est, est de 45 lieues, et sa largeur de 35. Plusieurs petites rivières arrosent son sol, fertile en poivre et en sagou, et riche en or, en étain et en ivoire. *Djohore*, sur le détroit de Sincapour, n'est qu'un misérable village, qui cependant est la résidence d'un souverain.

LIVRE SOIXANTE DIX-NEUVIÈME.

Suite de la Description de l'Asie. — Empire d'An-nam. — Première section. — Description du royaume de Tonking avec le Laos.

En pénétrant dans les parties centrales de la péninsule indo-chinoise, les clartés de la géographie, s'affaiblissant de plus en plus, cèdent enfin la place à une obscurité presque complète.

L'empire d'*An-nam*, que nous allons parcourir, se compose de trois ou quatre royaumes et de plusieurs autres pays conquis ou tributaires. Ce sont d'abord les royaumes connus des Européens sous les noms de Tonking, de Cochinchine, de Kambodje, d'une contrée appelée royaume de Bao, du Laos, et de quelques petits territoires indépendants situés dans des montagnes qui séparent l'Empire annamite de la Chine proprement dite.

On ne saurait placer que conjecturalement le pays de *Lac-tho* ou *Lac-Tchou*, qu'un voyageur dit être situé au nord du Laos, entre le Tonking et la Chine. C'est, selon ce voyageur, ou plutôt selon les ouï-dire qu'il a recueillis, un plateau sans rivières[1], dont le sol cependant très-humide est fertile en riz et où il vient beaucoup de bambous. Ce pays, qui ne renferme aucune ville proprement dite, exporte des buffles et du coton écru en échange de sel et de soieries. Le peuple, qui s'habille d'étoffes de coton et d'écorce d'arbre, éprouve les malheureux effets de la guerre civile perpétuelle qui divise les petits chefs héréditaires auxquels il est soumis. L'empereur d'An-nam exerce sur eux une suzeraineté nominale. Quelques tribus du Lac-tchou vivent dans la simplicité de l'âge d'or; les familles ont leurs biens en commun, la récolte est laissée sans garde dans les champs, les portes de la maison sont ouvertes le jour et la nuit; tout étranger est reçu et traité cordialement; les passants cueillent dans les jardins autant de fruits qu'ils veulent.

[1] *La Bissachère* : État du Tonquin, t. I, p. 49.

Ce Lac-tchou est, suivant un Français, M. Langlois, qui y a longtemps séjourné, une subdivision appelée *Huyen*, de la province de Than-hou : c'est un pays boisé, montagneux et marécageux, où les bambous atteignent une hauteur prodigieuse. Il est traversé par le May-kang. On lui donne environ 80 lieues de longueur du nord au sud et 60 de largeur de l'est à l'ouest. On prétend qu'il nourrit une population de 700,000

Un voyageur auquel son courage ou son adresse ouvrirait le passage par l'intérieur des États birmaniens, ferait d'intéressantes découvertes en dirigeant ses pas vers l'est pour pénétrer dans la contrée presque inconnue qu'on nomme royaume de *Laos*. Ce pays est au nord-est du royaume de Siam, et au nord du Kambodje. Selon l'opinion recue, un grand fleuve l'arrose, c'est le May-kang. L'envoyé hollandais Wusthof le remonta en bateau ; il rencontra plusieurs cataractes épouvantables [1]. Un voyageur portugais arriva de la Chine au Laos en descendant ce fleuve et en traversant un lac [2]. Le *Laos* est separé de tous les États voisins par de hautes montagnes et d'épaisses forêts. On varie sur sa fertilité ; La Bissachère dit qu'on cultive un dixième des terres, et qu'elles ne produisent que du riz ; Wusthof et Marini vantent l'abondance des denrées des règnes animal et végétal. Le riz qui s'y récolte est estimé le meilleur de ces contrées. On cultive beaucoup de légumes. Il y a quantité de buffles. Le pays fournit aux caprices du luxe le benjoin, le musc, de l'or, des pierres précieuses, particulièrement des rubis, des topazes et des perles. La gomme-laque dite de Lalou est surtout si estimée, que les marchands de Kambodje y viennent en chercher, quoique leur pays en produise de très-bonne. Les éléphants sont, dit-on, si communs dans les forêts du Laos, qu'on assure que le pays en a tiré son nom. Les Tonkinois et les Chinois ont la part principale au commerce. Cependant les Siamois y venaient autrefois en caravanes de plusieurs centaines de charrettes attelées de buffles ; ils restaient deux mois en route. On vend dans ce pays des soieries et du sel ; cette dernière denrée s'échangeait jadis contre un poids égal de l'or.

Marini indique sept provinces sans les nommer. Wusthof en marque trois, gouvernées par autant de princes vassaux.

Les trois provinces ou royaumes dont parle ce dernier auteur sont probablement le *Laos* proprement dit, le *Tiem* et le *Lanjan* ou *Lan-tchang méridional*, c'est à dire la partie de ce pays qui ne dépend pas du royaume de Siam.

[1] *Valentyn :* Oud-and-Nieuw-Ostindien, t. IV. Description de Cambodje, p. 51.
[2] *Jarric :* Thesaur. rer. indic., t. I, liv. II, ch. XXV.

Han-niah ou *Han-nieh*, comme la nomme La Bissachère, est une ville qui paraît être la même que celle que d'autres appellent *Lan-tchhang* et *Mohang-lang*. Cette capitale du royaume de Laos est environnée d'une haute muraille et renferme un palais en bois et une population évaluée à 5,000 individus. Elle est située sur le May-kang, de même que *Sandapoura*, qui appartient au pays de Lan-tchang. Marini parle d'une ville de *Tsiamaïa;* Duhalde d'une autre appelée *Mohang-lang*, sur la rive gauche du May-kang, à 30 lieues au sud-est d'Han-nieh.

Les habitants du Laos paraissent avoir de la ressemblance avec les Chinois méridionaux. Leur teint est olivâtre; ils sont en général bien constitués, de bonne mine, robustes, doux, sincères, mais portés à la superstition et à la débauche. La chasse et la pêche sont presque leurs seules occupations.

Le pays est divisé, ainsi qu'on l'a vu, en plusieurs petits royaumes. Les chefs de famille ont un grand pouvoir. Les talapoins ou prêtres bravent l'autorité civile, vivent dans la licence et oppriment horriblement le peuple et même la noblesse.

La Bissachère évalue la population du Laos à 1,400,000 habitants, ce qui est fort exagéré, même en y comprenant le Laos siamois.

Il paraît que depuis la fin du dix-huitième siècle les empereurs d'Annam ont déposé les rois du pays, et ont confié l'autorité à des mandarins dont le pouvoir est fort restreint.

A l'est du Laos et au sud des provinces chinoises de Yun-nam et de Kouang-si, s'étend le pays que nous nommons royaume de *Tonquin* ou *Tonking*, qu'il est mieux d'écrire *Toung-king*, et qui est situé autour d'un golfe du même nom. Son véritable nom est *An-nam septentrional*. Les Cochinchinois le nomment *Drang-ngaï* ou royaume du dehors. Celui sous lequel nous le connaissons est le nom qu'a porté la capitale jusque dans ces derniers temps.

Ce royaume qui se divise en 12 provinces, a 150 lieues de longueur sur 90 dans sa plus grande largeur. Nous évaluons sa superficie à 7,500 lieues géographiques carrées. Les missionnaires s'accordent à le représenter comme un pays extrêmement peuplé. C'est peut-être à tort qu'on leur a reproché d'en avoir exagéré la population en l'évaluant à 18,000,000 d'individus, puisque M. Marette, prêtre français établi dans ce pays, la portait, en 1833, à 20,000,000; mais il est vrai avec quelque doute. Cependant comme une contrée qui renferme 2,000 habitants par lieue carrée peut passer pour très-peuplée, nous croyons être très-près de la vérité en don-

nant au Tonking 15,000,000 d'habitants. On y compte plus de 200,000 chrétiens dirigés par 80 prêtres et 2 évêques qui ont un séminaire et deux colléges.

On éprouve fréquemment de redoutables *typhons* ou trombes dans le golfe du Tonking et dans les mers adjacentes. Précédés d'un temps serein, ils s'annoncent au nord-est par un petit nuage très-noir vers l'horizon, mais bordé, dans sa partie supérieure, d'une bande couleur de cuivre qui s'éclaircit insensiblement jusqu'à ce qu'elle devienne d'un blanc éclatant. Souvent cet alarmant phénomène se montre douze heures avant que la trombe n'éclate. C'est la lutte perpétuelle entre le vent du nord, descendant des montagnes du continent, et le vent du sud, venant de la mer, qui produit ces trombes. Leur fureur est extrême. Pendant leur durée, le tonnerre gronde d'une manière épouvantable, de longs éclairs sillonnent le firmament, accompagnés d'une pluie abondante; un calme absolu succède après cinq ou six heures; mais bientôt l'ouragan recommence en sens opposé avec plus de fureur encore, et dure pendant un égal espace de temps.

Pour en venir à la description du pays; nous dirons, d'après les relations des missionnaires, que le climat du Tonking est constamment rafraîchi par les vents du sud et du nord; les pluies y tombent depuis avril jusqu'en août; elles sont suivies de la plus belle et de la plus abondante végétation. Les chaleurs, quoique très-fortes, sont supportables; l'hiver n'a pas de neige, mais le vent du nord est très-piquant pendant un ou deux mois.

Le pays est ceint de montagnes au nord et à l'ouest; mais les côtes et le centre présentent une vaste plaine, formée en partie par les alluvions de l'Océan et les dépôts des rivières. Des digues nombreuses et étendues défendent contre les flots de la mer ces terres basses, très-fertiles en riz. En plusieurs endroits, les boues et les sables rejetés par la mer forment un mélange qui n'est plus de l'eau, qui n'est pas encore de la terre, et où les Tonkinois, pour exercer la pêche, glissent à moitié assis sur des planches. Les rivières inondent le Tonking dans la saison pluvieuse, c'est à dire depuis mai jusqu'en septembre. Le principal fleuve est le *Sang-Koï*, nommé en Chine, où il prend sa source, *Hoti-Kiang;* il reçoit le *Li-Sien* ou *Li-Sing-Kiang*.

Le *Sang-Koï* est, comme le Gange, la principale cause de la fécondité du Tonking. Ce fleuve, dont le cours est de plus de 160 lieues, se jette dans le golfe par quatre embouchures. Autrefois il était navigable pour

[1] *La Bissachere* : État du Tonquin, t. I, p. 45 *sqq*.

des bâtiments de 500 à 600 tonneaux; aujourd'hui son entrée, embarrassée par des bancs de sable, ne peut recevoir que des navires d'une centaine de tonneaux. Le royaume est encore arrosé par d'autres cours d'eau, dont le plus considérable est le *Tche-laï-ho* qui se jette dans le golfe de Tonkin, après avoir arrosé 60 à 80 lieues de pays. En général, il est traversé par un grand nombre de rivières, ce qui facilite beaucoup les transports et la communication commerciale; aussi, comme le dit M. Marette, si l'on n'y voit pas de voitures, les fleuves en revanche sont couverts de bateaux.

Les Tonkinois cultivent les patates, les yams ou ignames, les plantains, le riz, les mangos ou mangues, les limons, les noix de coco, les ananas; ils recueillent de la soie excellente. L'orange de ce pays est la meilleure que l'on connaisse. L'arbre à thé y abonde, mais on n'en soigne pas le produit. Le bois de fer et beaucoup d'autres espèces de bois précieux croissent sur les montagnes, tandis que le palmier arec, le bétel, l'indigo, la canne à sucre, viennent dans les plaines. On ne connaît ici ni moutons ni ânes; mais les forêts sont pleines de tigres, d'éléphants, de rhinocéros, d'ours, de cerfs, d'antilopes, de gazelles musquées et de singes, et les campagnes sont couvertes de bœufs, de buffles, de pourceaux, de volaille.

Les chevaux ne servent guère que pour la monture de quelques mandarins subalternes; les personnes de distinction se font porter dans des hamacs suspendus par les deux bouts à un gros bâton de bambou [1].

La terre est fertile, mais les récoltes varient beaucoup selon les saisons. Les longues sécheresses nuisent à la récolte du riz; cependant les champs donnent généralement deux récoltes de riz ou de riz et de coton annuellement.

L'histoire naturelle de ce pays se compose de vagues indications fournies par des missionnaires peu instruits. Lorsqu'ils nous vantent des abeilles sauvages qui donnent, comme au Brésil, un miel limpide et odorant; lorsqu'ils se plaignent des dévastations de la fourmi blanche attaquant les récoltes et les provisions de ménage dans les maisons; lorsqu'ils parlent du nombre immense de serpents qui infestent ce pays marécageux, nous reconnaissons dans leur peinture sans art l'empreinte de la vérité; mais lorsqu'ils assurent avoir entendu des singes chanter aussi mélodieusement que le rossignol, il est permis d'y soupçonner quelque illusion du sentiment ou du souvenir.

[1] Lettre sur le royaume de Toung-King par M. Marette, prêtre français (janv 1833). — Nouvelles Annales des voyages.

Le règne minéral présente du fer dans un état très-pur et du bon cuivre en abondance, de l'étain et de l'or en petite quantité, et un métal qui, d'après les qualités qu'on lui attribue, semble être du zinc, soit chloraté, soit arséniaté. Les nombreuses cavernes remplies de stalactites indiquent la nature calcaire de beaucoup de montagnes.

La capitale de l'An-nam septentrional s'appelait *Dong-King* ou *Ting-King*, c'est à dire *cour de l'est*, d'où nous avons fait Tonking; aujourd'hui elle a pris le nom officiel de *Bac-King*, ou *cour du nord;* mais le peuple la désigne sous la dénomination de *Ketcho* ou *Kecho*. Cette ville, située sur la rivière de Sang Koï, à 40 lieues de la mer, égale, dit-on, Paris en étendue[1], et n'a pourtant que 40,000 habitants : deux faits qui se concilient dès qu'on observe que des cabanes, des jardins et de larges rues occupent la plus grande partie de l'espace. Les palais du roi et des mandarins sont seuls construits en briques séchées au soleil; ceux de l'empereur ont le privilége exclusif d'être bâtis en carré.

Dans ses environs on voit la triple enceinte de l'ancienne ville et les ruines du palais des rois. Suivant La Bissachère, Ketcho possède la seule imprimerie de l'empire.

Nous remarquerons encore les villes de *Han-Vints*, avec 20,000 habitants; *Tranbach*, avec 5,000; *Kausang*, avec 8,000; *Hun-Nan*, avec 6,000 : cette dernière est la même que *Hean*, où les Hollandais avaient leur comptoir. Ces villes ne sont à proprement parler que des villages. La seule véritable ville est la capitale. Aussi peut-on dire que les villages sont extrêmement peuplés. En général ils sont entourés d'arbres ou de haies en bambou qui en défendent l'entrée; mais ils sont tellement nombreux, que dans la partie cultivée du pays ils se touchent, et que les grandes routes présentent une suite non interrompue de maisons et de jardins plantés en palmiers.

Le groupe des *Pirates*, petites îles qui s'élèvent à l'extrémité septentrionale du golfe de Tonking, et qui sont en effet le rendez-vous d'un grand nombre de pirates, appartiennent aussi aux Tonkinois.

Suivant les traditions chinoises, le Tonking, nommé jadis *Giao-chou* ou pays aquatique, fut peuplé d'abord par des Kémoïs, peuple originaire des montagnes qui séparent le Kambodje de la Cochinchine. Deux siècles avant notre ère, les Chinois y envoyèrent des colonies qui civilisèrent le pays et y établirent leurs mœurs, leurs usages et leur religion. Vers la fin du quatorzième siècle, l'empereur chinois You-lo s'en empara et en fit une pro-

[1] *Richard* : Hist. du Tonquin, t. I, p. 36.

vince de son empire. Après plusieurs révolutions qui agitèrent le pays, l'empereur Yong-tching rétablit sur le trône, en 1725, comme prince tributaire, un descendant de l'ancienne famille tonkinoise des Ly.

Le Tonking, démembré de la Chine, conserva les formes du despotisme patriarcal qui distinguent les grandes nations d'Asie. Noblesse, honneur, richesse, tout est attaché à l'office de mandarin, soit lettré, soit militaire. Les gens du roi forment comme une espèce supérieure au peuple. La dynastie des Ly avait, pendant plusieurs générations, gouverné avec autant de bonté et de sagesse que le despotisme saurait en admettre. Mais parmi les grands officiers de la couronne, le *choua* ou *chua-vua*, espèce de maire du palais, s'étant rendu héréditaire, et comme chef de l'armée et comme maître des principaux revenus, sut bientôt réduire le *bova* ou roi à n'être qu'un vain simulacre de monarque. La Cochinchine se détacha et forma, sous la dynastie N'guyen, un royaume d'abord tributaire et bientôt rival du Tonking. Les guerres civiles qui éclatèrent vers le milieu du dix-huitième siècle, au sujet de la succession d'un *choua*, fournirent au roi l'occasion de ressaisir le suprême pouvoir. Dans le dessein de faire revivre ses droits sur la Cochinchine, il prit part aux révolutions intérieures de ce pays, et combattit, avec un zèle intéressé, les usurpateurs du trône des N'guyen. Un de ces usurpateurs s'en vengea par une invasion du Tonking, où il extermina la maison des Ly, et s'établit lui-même comme souverain ; en même temps il conserva le gouvernement de la meilleure partie de la Cochinchine. Mais le légitime héritier de ce pays parvint, à force de persévérance, et grâce à l'influence de l'évêque d'Adran sur les Cochinchinois, à reconquérir son royaume, et ayant poursuivi les usurpateurs jusque dans le Tonking, il se renait encore maître de ce pays, et le garda sous prétexte que la maison des Ly était éteinte.

Ce fut ainsi que ce prince, nommé Ong-N'guyen-Choung [1], fonda en 1790 l'empire d'An-nam ou de Viet-nam par la réunion de plusieurs royaumes.

Les Tonkinois, dit M. Marette, sont d'une taille médiocre, mais bien proportionnée. Leur visage est large, sans être aussi aplati que celui des Chinois ; ils ont le nez et les yeux petits ; les cheveux et la barbe noirs ; le teint brun, cuivré ou olivâtre, selon la condition des individus, c'est-à-dire selon qu'ils sont plus ou moins exposés aux ardeurs du soleil. Leurs dents sont naturellement blanches ; mais vers l'âge de 18 ans ils les teignent en noir. Ils conservent les cheveux longs ; mais ils n'ont qu'un

[1] C'est le *Chaung-Choung* de quelques auteurs.

peu de barbe à l'extrémité du menton, et ils ne la coupent jamais. Les Tonkinois qui veulent trancher du grand laissent croître leurs ongles comme en Chine.

L'habillement consiste en une espèce de chemise qui croise par devant, sous laquelle on porte un large caleçon ou pantalon. Quand on s'habille en cérémonie, on ajoute à ces vêtements une robe longue qui croise aussi et qui a des manches fort amples. La couleur varie, mais c'est le noir que l'on préfère; les habits communs sont ordinairement de couleur marron. L'habit des femmes diffère peu de celui des hommes. Les Tonkinois ne connaissent ni les bas ni les souliers : ils vont nu-pieds dans leurs maisons, et ne mettent des sandales que pour sortir. Leur coiffure consiste en une pièce de toile plus ou moins fine dont ils entourent leur tête. Ils portent aussi, principalement en voyage, un chapeau dont les larges bords entourent le haut et non le bord de la coiffe; ce chapeau, fait en feuilles de palmier, sert de parasol ou de parapluie. Les enfants mâles vont nus jusqu'à sept ou huit ans.

Leur langue monosyllabique est dérivée de celle des Chinois; mais elle possède un certain nombre de mots combinés, ainsi que certains sons aspirés et sifflants qui n'existent point dans le chinois[1].

Les Tonkinois ont aussi défiguré l'écriture chinoise, ou peut-être en ont-ils conservé un type aujourd'hui suranné dans la Chine même. Leur littérature doit être riche en ouvrages d'éloquence. Ils ont consigné par écrit l'histoire de leur pays depuis six siècles.

Moins raffinée que les Chinois, cette nation paraît avoir plus de vigueur morale; elle a montré une valeur impétueuse; elle peut citer des traits d'héroïsme et de générosité. On la représente comme hospitalière, fidèle dans l'amitié et pleine de respect pour la justice civile; mais on l'accuse, d'un autre côté, d'être vaine, inconstante, dissimulée, vindicative[2]. Les Tonkinois, vivant sous le despotisme, ont probablement peu de vertus et peu de vices qui ne leur soient communs avec leurs voisins.

D'après les contingents requis par la loi, l'armée est de 110,000 hommes; mais en comptant la garde royale et le corps des volontaires au service des mandarins, elle est de 150,000 hommes. Elle a été disciplinée à l'européenne par des Français qui se refugièrent dans Tonking en 1774 et en 1792. Outre l'arc, la lance et le bouclier dont se servent certains corps,

[1] *Alex. Rhodes* : Dictionarium anamiticum. Roma, 1653. *Hervas* : Saggio pratico p. 134. *Valentyn* : Description du Tonking, p. 6.
[2] *Marini* : Relation du Tonking, p. 64-66, etc., traduction française

elle est en général armée comme en Europe. La marine a été améliorée aussi : elle se compose d'un grand nombre de galères et de quelques vaisseaux à l'européenne. Les Tonkinois conservent, selon La Bissachère, l'emploi d'une sorte de feu grégeois que l'on ne saurait éteindre.

Le monarque célèbre tous les ans, de même qu'en Chine, une fête en l'honneur de l'agriculture. La polygamie y est en vigueur, et nulle femme ne s'arroge la qualité d'épouse ; les hommes répudient les femmes à volonté. Les mariages se font sans prêtres ; le consentement des parents est le seul acte nécessaire. La stérilité déshonore ici un ménage, tandis que le mélange de nombreux enfants de plusieurs femmes n'y apporte aucun trouble. La pompe des enterrements, la magnificence des cercueils, le choix superstitieux de certaines positions pour le lieu de sépulture, enfin les fêtes en l'honneur des ancêtres ; tout, en un mot, rappelle les cérémonies funèbres des Chinois. On aime des spectacles composés de scènes facétieuses, de danses et de combats de coqs ; cependant on y donne aussi des drames très-lugubres.

Les Tonkinois fabriquent avec assez de succès des étoffes de soie et de coton, des fusils, de la porcelaine, du papier chinois, des ouvrages de vernis et de métal. Leur commerce avec les nations étrangères consiste en soieries de toutes espèces, en toiles peintes, vaisselle de terre, drogues médicinales, musc, gingembre, sel, bois de couleur pour la teinture ; bois d'aloès, marbre, albâtre et ouvrages de vernis[1]. Ils ont de grandes relations avec la Chine. Les Portugais et les Hollandais, qui avaient essayé de former quelques liaisons au Tonking, se sont vus forcés d'y renoncer. Les Français n'ont pas été plus heureux. Il n'y a eu depuis, entre les Européens, que quelques négociants anglais de Madras qui aient tour à tour suivi, abandonné et repris cette navigation. Les missionnaires de l'ordre des jésuites furent définitivement chassés du Tonking en 1772.

LIVRE QUATRE-VINGTIÈME.

Suite de la Description de l'Asie. — Empire d'An-nam. — Deuxième section. — Description des royaumes de Cochinchine, de Kambodje, etc.

Au midi du Tonking nous trouvons la *Cochinchine*, dont la géographie est devenue obscure à force d'avoir été traitée par beaucoup d'écrivains qui

[1] *Valentyn*, p. 5, 31, etc.

se contredisent. Ce pays, compris avec le Tonking sous le nom général d'*An-nam*, en fut démembré il y a environ 600 ans. Les indigènes le désignent sous le nom de *Drang-trong* ou royaume du dedans : c'est l'*An-nam méridional*. Celui de *Quinam*, indiqué comme le nom du royaume entier par un bon observateur [1], paraît n'être que celui d'une ancienne province [2]. Les Japonais l'ayant appelé *Cotchin-Tsina*, c'est-à-dire le pays à l'ouest de la Chine, les Européens le désignèrent sous la dénomination de Cochinchine.

La nature des lieux, l'extension de la nation et celle du langage européen bornent le nom de *Cochinchine*, ou, si l'on veut, d'*An-nam méridional*, à la côte qui s'étend depuis le Tonking jusqu'au Tsiampa, sur 150 lieues de long et 30 à 50 de large.

Le *Hué* ou *Hoé* [3] ou *Kouang-tri* [4], province séparée du Tonking par un défilé étroit fermé d'une muraille, contient une grande ville avec un château royal fortifié, résidence habituelle de l'empereur actuel. Cette ville, peuplée de plus de 40,000 âmes, porte le nom de *Hué* ou de *Hué-fo* dans le dialecte populaire, et celui de *Fou-tchouang* [5] dans la langue des mandarins ; elle est située sur la rivière de Hué ; et, grâce aux talents des ingénieurs français qui ont été chargés de la fortifier à l'européenne, elle peut passer pour la première place de l'Asie. Le fossé extérieur a 3 lieues de circuit et 35 mètres de largeur ; les remparts destinés à être garnis de 1,200 pièces de canon ont 20 mètres de hauteur ; la citadelle, bien armée, est de forme carrée. Les arsenaux, les casernes et les magasins s'élèvent sur les bords d'un canal qui traverse la ville. L'arsenal renferme un musée d'artillerie où l'on a réuni des modèles de tous les canons en usage chez les diverses nations européennes. La fonderie de canons occupe des bâtiments immenses. Le palais de l'empereur est vaste, mais d'une construction massive. Six temples environnés d'une enceinte sont consacrés aux guerriers qui se sont distingués sous le règne de Gya-Long, le dernier rejeton des rois de la Cochinchine. Selon M. White, on a employé pendant 20 ans près de 100,000 ouvriers à la construction de ces édifices. On construit chaque année dans les chantiers de Hué une grande quantité de navires de guerre. Son port sert de station à une division de la flotte des galères.

La province de *Quang-binh* ou *Kouang-bing*, est située dans les mon-

[1] *Wusthof*, dans *Valentyn*, t. IV, Description de Cambodia, p. 52-53.
[2] *Alex, de Rhodes* : Relation du Tonking, au comm.
[3] *Valentyn* : Description du Tonking, t. IV, p. 2.
[4] *Alex, de Rhodes*, l. c.
[5] *Phu-Xuan*, chez M. *de La Bissachère*. (C'est une orthographe portugaise).

tagnes. Celle de *Cham* ou de *Kouang-nam*, dont les Portugais ont fait *Ciam*, riche en or, arrosée par le Han, et moins étendue de deux tiers que les rapports modernes ne la représentent, renferme la magnifique *baie* de *Touron* ou *Tourane*, fréquentée par les jonques chinoises et autres, environnée d'un pays aussi fertile que pittoresque, et qui reçoit une rivière sur laquelle est située la ville de *Taï-Fou*, le siége du commerce de la Cochinchine. La ville de Tourane, que les naturels nomment aussi *Hansan*, s'élève au fond de cette baie : elle fut cédée en 1787 aux Français, qui n'en prirent jamais possession. Ce fut dans les montagnes au sud-ouest de Taï-Fou que les voyageurs hollandais traversèrent la principauté de *Tiam* ou *Thiem*, rejetée par d'Anville à 60 lieues plus au nord-ouest, parce que ce géographe ne savait pas que le Laos, dont le Thiem est un démembrement, s'étend très-loin au sud, entre le Kambodje et la Cochinchine, en touchant presque au Tsiampa.

Bornée à l'est par la mer, se trouve la province de *Quang-Hia* ou *Kouang-nghia*, appelée aussi *Kouan-ngai*, riche en soie et en coton. On y remarque le port de *Qui-quik* ou *Ki-kik*, et la ville de *Banbong*. Ensuite vient la riche et belle province de *Quin-Nong* ou *Quinhone*, et mieux *Kinhone*, avec la ville du même nom, peuplée de 10,000 âmes, située sur la baie Chinchen ; c'est l'ancienne capitale de tout le royaume. La province de *Foy*, selon les Hollandais, est nommée *Phayn* par les missionnaires, et *Phuyen* par quelques voyageurs. Elle est très-fertile et comprend une ville du même nom à peu de distance de la mer, probablement *Quiphou*, indiquée comme une cité considérable par La Bissachère. Dans la province de *Niaron*, appelée aussi *Nha-ru*, *Nha-rou* ou *Bing-khang*, on trouve les ports de *Hone*, de *Xuan-daï* et de *Binh-khang*. La province de *Nha-trang* termine au sud la Cochinchine : on y voit *Nha-trang*, dont le port, très-sûr, est si bien fermé qu'il est à l'abri de tous les vents. Le *Raman*, que d'Anville met à la place de cette dernière province, n'est qu'une bourgade ; et les deux districts de *Dingoë* et de *Dihheut* dépendent de la province de Hué.

Suivant quelques voyageurs, la Cochinchine comprend parmi ses nouvelles provinces le Tsiampa et une partie de la côte du Kambodje ; mais nous les décrirons plus tard.

Il n'est guère de terre sur laquelle la mer gagne plus sensiblement que sur les côtes de la Cochinchine. En effet, le célèbre Poivre y trouva que, de 1744 à 1749, la mer avait gagné plus de 30 toises d'orient en occident. Les rochers, dans les provinces du midi, sont des masses de roc vif sans couches horizontales ; quelques-uns, fendus perpendiculairement, sont des

granits. Il se trouve au milieu de la rivière de *Hué-Hane,* à une lieue de la baie, une île de sable, du centre de laquelle s'élève un grand et magnifique rocher d'albâtre, percé à jour en plusieurs endroits. On l'a nommé *Montagne des Singes.* La côte présente plus communément des rivages de sable : en ces endroits le fond de la mer s'étend assez loin, et le mouillage est un fond sableux et vaseux mêlé de coquilles : en quelques endroits le rivage est couvert de cailloux ronds ou pierres roulées par les torrents qui descendent des montagnes. Vis-à-vis de ces rivages le mouillage ne vaut rien ; il s'y trouve un fond de roches : dans les lieux où le pied des montagnes plonge dans la mer, on ne trouve pas de fond. C'est vis-à-vis des rivages de sable que l'on trouve sous les eaux des récifs de madrépores et de coraux semés de distance en distance.

La nature a partagé ce pays en deux portions distinctes ; la plaine et les montagnes. Ces dernières jouissent constamment d'un climat tempéré ; mais les eaux rendues malsaines par la chute de certaines feuilles et par des substances minérales, y font périr les étrangers. C'est là qu'habitent les tribus sauvages de *Moys* ou *Kemoys*, qui adorent le soleil, et cherchent par des opérations magiques à défendre leurs belles rizières contre les éléphants, Les tigres et les singes y abondent. On exploite des mines de fer ; on en connaît qui donnent de l'or très-pur, et l'on a récemment découvert de l'argent. Les forêts sont la principale richesse des montagnes; elles fournissent le bois de rose, de fer, d'ébène, de sapan, de santal, surtout le bois d'aigle et de calambac, dont le dernier se vend à la Chine au poid de l'or. C'est à *Binh-khang* que vient le mieux le bel arbre nommé *aloëxylum verum,* espèce du genre *aquilaria*, d'où l'on tire cette concrétion résineuse et aromatique appelée *calambac*, ou, en cochinchinois, *kinam ;* on fait du papier avec l'écorce de cet arbre. Le même végétal et l'*agalloche* donnent le bois d'aigle commun. On y recueille encore d'autres substances précieuses, telles que la gomme-laque, élaborée par des fourmis sur le *croton lacciferum*, et la gomme sang-dragon, tirée de plusieurs espèces d'arbres, et surtout de la *dracœna ferrea;* enfin l'arbre suif, dont l'huile épaisse et blanche sert à faire des chandelles d'une belle apparence, mais qui répandent une odeur désagréable.

La plaine éprouve, dans les mois de juin, de juillet et d'août, une chaleur insupportable, hormis dans les endroits rafraîchis par la brise de mer. En septembre, octobre et novembre, les pluies abondantes qui tombent seulement sur les montagnes enflent les innombrables rivières dont le pays est entrecoupé ; dans un instant toute la plaine est inondée ; les villages,

les maisons même forment autant d'îles; on navigue en bateaux par-dessus les campagnes et les haies; c'est la saison du commerce intérieur, des grandes foires et des fêtes populaires; mais les bestiaux sont quelquefois noyés, et chacun s'empare de ceux qu'il trouve; les enfants mêmes vont en bateaux pêcher des souris qui, en grand nombre, s'accrochent aux branches des arbres. Ce spectacle se renouvelle ordinairement de quinzaine en quinzaine, et dure trois jours. Dans les mois de décembre, janvier et février, le vent du nord amène des pluies froides, seul indice de l'hiver. La plaine dont nous venons de retracer le climat produit une immense quantité de riz, dont on fait une double récolte, et qui ne coûte pas un sou la livre; du maïs, du millet, plusieurs espèces de fèves et de citrouilles, tous les fruits de l'Inde et de la Chine, une grande quantité de cannes à sucre dont le sucre, épuré et formé en gâteaux, est exporté en Chine, principalement dans la province de Yun-nan; des noix d'arec, des feuilles de bétel, du coton, de la soie de bonne qualité, du tabac et de l'indigo. Le laurier myrrhe donne une cannelle dont l'odeur de camphre et le goût sucré la font préférer par les Chinois à celle de Ceylan. Le thé de la Cochinchine serait excellent si la récolte en était mieux soignée. La plante nommée *dinaxang*, ou l'indigo vert, ferait à elle seule la fortune d'une colonie.

Les Cochinchinois ont de petits chevaux, des mulets, des ânes, des chèvres et beaucoup de volaille. Ils tirent une bonne nourriture de plusieurs plantes salines, telles que la salicorne et la sabline; ils mangent aussi diverses espèces d'algues marines. Outre les poissons, leur aliment ordinaire, la mer leur fournit diverses espèces de mollusques, surtout les holothuries ou *bichos-do-mar*, que toutes les nations du sud-est de l'Asie mangent avidement. L'hirondelle-salangane ne construit nulle part en plus grand nombre que dans les îles de la Cochinchine ses nids, tant recherchés par les gourmands chinois.

La Cochinchine, où tant de productions intéressantes appellent le commerce européen, est peuplée d'une des nations les plus actives et les plus spirituelles de l'Asie. Une taille petite et un teint olivâtre foncé donnent aux Cochinchinois peu de titres dans l'empire de la beauté. Les Cochinchinois de la basse classe sont d'une malpropreté dégoûtante. Couverts de haillons, ils se débarrassent de la vermine qui les ronge en la portant à la bouche. La chair de l'alligator, les œufs prêts à éclore et le poisson pourri sont des mets savoureux pour leur palais.

Les grands, moins négligés dans leur toilette, en récompense, égoïstes, avares et fripons, surtout envers les étrangers. Les mœurs relâchées per-

mettent la polygamie, mais les Cochinchinois en usent rarement. Les filles sont entièrement libres, et l'abus de leur liberté n'est pas un obstacle à leur mariage. Le mari a le droit de punir l'épouse qui lui a déplu, et souvent il abuse de son pouvoir pour frapper inhumainement cette malheureuse esclave, souvent sous le plus léger prétexte. Le peuple suit la religion de Bouddha; mais on voit que ce culte s'éloigne de son foyer, car il est mêlé de pratiques absurdes : ainsi les classes inférieures adorent les bons et les mauvais génies comme en Chine, et brûlent des papiers dorés en leur honneur. Les mandarins étudient les livres de Confucius; la religion catholique avait fait quelques progrès, et cette naissante Eglise eût mérité, même sous le rapport politique, un regard protecteur des puissances européennes. Mais elle a été depuis abandonnée à elle-même, et livrée au barbare fanatisme des Cochinchinois, aussi est-ce malheureusement par des martyres que l'on compte aujourd'hui le nombre des missionnaires envoyés dans ce pays. La langue vulgaire, quoiqu'un dialecte de la chinoise, n'est pas entendue des Chinois; les caractères sont à peu près les mêmes, mais on n'en connaît qu'un nombre borné.

Les personnes d'un rang supérieur sont vêtues de soie. Elles ont dans leurs manières toute la politesse chinoise. L'habit commun aux deux sexes consiste dans de larges robes avec de grandes manches, des tuniques et des caleçons de coton. Les hommes se couvrent la tête d'une sorte de turban, et ne se servent ni de souliers ni de pantoufles. Les maisons, construites en bambous, sont couvertes de roseaux et de paille de riz. On les place au milieu de bosquets d'orangers, de limoniers, de bananiers, de cocotiers. Les Cochinchinois fabriquent avec le riz une liqueur spiritueuse pour leur usage. Ils travaillent le fer avec assez d'adresse; leur poterie de terre est jolie. Ils ont fait quelques progrès dans la musique. Lord Macartney, pendant son séjour à Tourane, assista à une espèce d'opéra historique, dans lequel il y avait du récitatif, des airs et des chœurs. Leurs navires ont des formes très-élégantes; les plus grands sont du port d'environ 60 tonneaux. La forme de leurs voiles est admirable pour prendre le vent au plus près. Cette forme est celle d'un éventail qui s'ouvre et se ferme à volonté. Les rameurs s'avancent au son d'un chant animé, et font aller les rames en cadence. Les cérémonies et fêtes rappellent l'origine chinoise de la nation. Le monarque est enterré sans bruit, afin de ne pas en avertir les génies ennemis de l'empire, qui pourraient saisir ce moment pour causer de nouveaux désastres [1].

[1] *Kœffler :* Historica Cochinchinæ descriptio, p. 72-76.

Nous avons déjà dit que la Cochinchine formait anciennement un seul État avec le Tonking. Un gouverneur révolté y établit une souveraineté indépendante. Ses successeurs subjuguèrent le *Tsiampa* et le *Kambodje*. Mais, amollis par les jouissances du despotisme, les princes de la dynastie de N'guyen laissèrent des favoris et des ministres opprimer le peuple; bientôt, devenus eux-mêmes les jouets de ces esclaves courtisans, ils ne tinrent le sceptre que d'une main incertaine; les Tonkinois se mêlèrent des troubles qui agitaient la Cochinchine; indignés d'un joug étranger, les trois frères Tay-Son employèrent leur crédit à lever une armée; de libérateurs devenus usurpateurs, ils s'emparèrent du royaume en 1744. La famille des Tay-Son continua à régner sans rencontrer de grands obstacles; mais le pays, ravagé par tant de guerres, éprouva en 1781 une famine telle, que les annales rapportent que de la chair humaine fut exposée en vente à Hué-fou.

Le roi légitime crut le moment favorable pour reconquérir son royaume, et ayant engagé dans son parti quelques bâtiments portugais mouillés à Saï-gong, il profita d'une mousson favorable pour aller surprendre la flotte ennemie dans le port de Quinhone; mais, battu et mis en fuite, ce prince, appelé Gya-long, n'eut que le temps de se réfugier avec sa famille et l'évêque d'Adran auprès du roi de Siam, qui était alors en guerre, et qu'il aida de ses services. Cependant, son caractère entreprenant ayant attiré la jalousie des courtisans, il sut bientôt que sa tête était menacée, et n'eut que le temps de se frayer un chemin avec 1,000 hommes dévoués de Bangkok à son île de Phoukok, dans le golfe de Siam, où des fortifications improvisées le mirent à l'abri d'un coup de main.

Ce fut alors que l'évêque d'Adran, désespérant du succès avec un si petit nombre de partisans, alla demander du secours à la France; il y conduisit même l'héritier de la couronne, qu'il avait converti en secret sans avoir osé le baptiser. Il y arriva vers 1787. La France saisit cette occasion d'établir son influence et son commerce dans un des pays les plus riches de l'Inde: elle s'engagea à fournir à son nouvel allié 20 vaisseaux de guerre, 7 régiments et un million de piastres, dont moitié en numéraire et moitié en munitions de guerre. Elle devait recevoir en échange le territoire arrosé par le Han, la baie de Tourane, les îles de Kiam et de Faï-fo au midi, et celle de Haï-win au nord. La flotte expéditionnaire arrivée à Pondichéry y fut retenue, sous de faux prétextes, par le gouverneur anglais. Pendant ces délais, la révolution française éclata, et de cette grande expédition une vingtaine d'officiers français, ainsi que quelques Anglais et Danois, arrivèrent avec l'évêque d'Adran à leur destination.

Durant l'absence de l'évêque et de l'héritier présomptif, Gya-Long avait obtenu un grand succès. Profitant de la division qui s'était mise entre les les frères Tay-son, relativement au Tonking dont ils se disputaient les débris, il partit de son île et débarqua dans la fidèle province de Tsiampa, d'où il fut porté presque en triomphe à Saï-gong, où il reçut son fils et les Français qui l'accompagnaient.

Les officiers français, hommes d'instruction et de courage, reconnurent dans le monarque cochinchinois un homme capable de seconder leurs vues. Il fut résolu entre eux que tandis que les ingénieurs dirigeraient les travaux des fortifications de Saï-gong, les autres officiers s'attacheraient à former des instructeurs pour les troupes et à établir des fabriques d'armes. En peu de temps Gya-Long put commencer à reprendre des hostilités.

Un des premiers incidents favorables à sa cause fut la mort de Quang-Toung, le troisième des Tay-Son, qui laissa la couronne à son fils. En 1792, il brûla la flotte de Nhac, mouillée dans le havre de Quinhone; et quatre ans après Quinhone elle-même, défendue par 50,000 hommes, tomba au pouvoir de Gya-Long, qui cinq ans plus tard, conquit Hué, et soumit enfin ses anciens États en 1802 par la conquête du royaume de Tonking.

A peine l'empereur eut-il rétabli la paix, qu'il s'occupa d'organiser ses États. L'armée était déjà sur un bon pied, et MM. Dayot, Chaigneau et Vannier furent faits mandarins de première classe en récompense de leurs services. Hué-fou, fortifiée par les ingénieurs français, devint la capitale de l'empire. Des canaux furent ouverts, des routes percées, et la culture des cannes à sucre, négligée jusqu'alors, prit du développement et attira des marchands chinois et européens.

L'évêque d'Adran aurait désiré vivement rétablir les relations interrompues avec la France; mais nos guerres continentales réclamaient alors toutes nos forces; et ce ne fut que sous Louis XVIII qu'un capitaine marchand fut chargé d'une lettre et de quelques chétifs présents pour l'empereur d'An-nam. En 1817, la frégate *la Cybèle,* commandée par M. Achille de Kergariou, mouilla dans la baie de Tourane; mais cette mission, qui avait pour but d'obtenir de Gya-Long une nouvelle cession de Tourane et d'une partie du littoral, fut sans succès, et ce roi se montra d'autant moins disposé à une nouvelle alliance que l'évêque d'Adran était mort quelques jours auparavant.

Peu de temps après, Gya-Long lui-même mourut, après avoir fait reconnaître pour héritier de sa couronne son fils naturel Mignes-Man. Ce nouveau monarque, âgé de trente ans environ, s'était livré à l'étude des lettres, et

son goût particulier pour l'érudition et la langue des Chinois, ainsi que son caractère pacifique, le portèrent à faire prédominer à sa cour l'influence chinoise et à repousser tout ce qui venait d'Europe.

Cette tendance à se mettre dans une sorte de dépendance de la Chine se manifesta d'abord en 1821. Mignes-Man se rendit en personne à Tonking pour la cérémonie de l'investiture qui le mettait au rang de simple vice-roi de la Chine. Les formalités mêmes du cérémonial furent une série d'humiliations pour le pays qu'il représentait.

Bientôt ce système nouveau porta ses fruits; la froideur qu'il avait montrée d'abord aux mandarins français, se changea en défiance, puis en mauvais procédés, et enfin les chrétiens, protégés jusqu'alors et dotés de plusieurs établissements, se trouvèrent en butte à des avanies continuelles.

Les Anglais ne furent pas plus heureux, car à la fin de cette même année 1821, M. Crawfurd, chef d'une ambassade envoyée par le gouverneur-général du Bengale, éprouva tant de lenteur et de formalités, qu'après plusieurs semaines de démarches inutiles, il fut forcé de se rembarquer avec sa suite sans avoir pu faire ses présents, ni même pénétrer jusqu'au roi.

Les tracasseries qu'éprouvèrent MM. Chaigneau et Vannier obligèrent ces deux officiers à se démettre de leurs fonctions. Ils s'embarquèrent en 1823 pour retourner en France, et toutes les démarches tentées depuis pour renouer les négociations n'ont abouti qu'à prouver aux Européens que l'empereur d'An-nam veut interdire ses États aux étrangers.

La forme du gouvernement a toujours été despotique. Le souverain s'appelle *roi des cieux*. Son armée est de 100 à 150,000 hommes, dont 30,000 armés de mousquets et de fusils, et exercés à l'européenne. Les soldats cochinchinois portent des sabres et des piques d'une énorme longueur. On n'emploie plus les éléphants à la guerre.

Le pays de *Tsiampa*, dont le vrai nom est *Binhtuam* [1], est en grande partie peuplé de tigres et d'éléphants. L'air y est très-mauvais pendant cinq à six mois de l'année; les chaleurs y sont très-grandes, les eaux pernicieuses, et les vivres, excepté le poisson, assez rares. Le terrain est sablonneux et ingrat; il produit cependant du coton, de l'indigo et de la mauvaise soie [2]. Les habitants de cette contrée sont appelés *Loyes*, et

[1] *Rosily, carte du dépôt de la marine*, et l'article *Aynan*, dans le Dictionnaire de géographie maritime, par M. de Grandpré.

[2] *La Bissachère*, t. I, p. 16. *Barrow* (Voyage de la Cochinchine, t. II, p. 224), écrit *Ven-Tan*.

paraissent former une race avec les *Laos*. Ils sont grands, nerveux, bien faits; leur teint tire sur le rouge; ils ont le nez un peu aplati et de longs cheveux noirs.

Ce pays ne renferme que des villages, dont les plus considérables sont *Padaran* et *Phauri*.

Le *Camboge* ou *Kambodje*, appelé aussi *Youdra-Skan* par les habitants, et *Kao-Mien* par les Tonkinois, est un pays qui n'a pas moins de 160 lieues du nord au sud, et de 100 de l'est à l'ouest. Il était fort peu connu avant que l'un de nos savants [1] en eût donné une description tirée des écrivains chinois. Les villes sont entourées de palissades; leur forme est exactement carrée, et à chaque angle s'élève une tour en pierre. Dans chaque village on voit un temple ou une tour, et, quelque peu peuplé que soit le village, il y a des gens commis pour la garde de cette tour. On voit de distance en distance, sur les grands chemins, des stations pour les voyageurs.

L'ancienne capitale du pays porte aussi le nom de *Kambodje;* mais les habitants lui donnent en outre celui de *Levek* ou *Laweik,* ainsi que celui de *Loech;* elle est bâtie au milieu d'une grande île formée par le Maï-kang et traversée par plusieurs canaux. Le magnifique palais qu'habitaient les rois de Kambodje commence à tomber en ruines; toutes les maisons de la ville sont construites en bois.

A 45 lieues au sud-est de cette cité déchue s'élève celle de *Saï-gong*, qui a le titre et le rang de capitale. Elle se compose de deux villes distinctes. Près de la nouvelle, une immense citadelle, qui rivalise avec celle de Hué, a été construite en 1821 sous la direction de plusieurs ingénieurs français. Le milieu de la ville est occupé par un vaste palais impérial. L'arsenal maritime est digne de rivaliser avec les plus beaux établissements de ce genre en Europe. En 1819, on comptait sur les chantiers deux frégates construites à l'européenne, et 190 galères portant chacune 4, 6 et 16 pièces de canon en cuivre. Saï-gong, que l'on peut considérer comme la première place de commerce de l'empire d'An-nam, paraît renfermer au moins 100,000 habitants. Elle possède une église chrétienne desservie par deux missionnaires italiens. Sa situation sur un bras du Donaï ou Dong-naï est aussi pittoresque qu'avantageuse pour le commerce.

Pour arriver de la mer jusqu'à Saï-gong on remonte pendant 40 milles la rivière, large de près d'une demi-lieue et tellement profonde que les vaisseaux y naviguent en rasant ses bords verdoyants, et que leurs agrès

[1] M. *Abel Remusat :* Voyez ses Nouveaux mélanges asiatiques, t. I. Paris, 1829.

s'embarrassent dans les branches des magnifiques arbres dont elle est ombragée. Le cap Saint-Jacques forme une rade médiocrement bonne devant l'embouchure de cette rivière.

Punomping ou *Pénomping*, sur la droite du Maï-kang, à 6 lieues au sud-est de Kambodje, passe pour la seconde capitale du royaume.

Poulo-Condor ou *île Condor*, c'est-à-dire île aux Calebasses, est située au sud de la Cochinchine, à 16 lieues de l'embouchure du fleuve de Kambodje. C'est, à proprement parler, un groupe d'îles, parmi lesquelles il y a un havre capable de contenir huit vaisseaux, et un mouillage assez bon et très-spacieux. Les navires qui vont en Chine y achètent des vivres, surtout des buffles qui pèsent quelquefois jusqu'à sept quintaux, et des cochons de race chinoise; il y vient aussi du riz et plusieurs fruits, surtout des bananes, des patates douces, des fèves et des calebasses.

Cette île est couverte de hautes montagnes, et cependant elle manque de sources; son sol aride est infesté d'insectes venimeux; aussi n'est-elle principalement habitée que par des réfugiés du Kambodje et de la Cochinchine, qui y vivent misérablement. Les Anglais ont essayé d'y former un établissement, mais ils n'ont pu y parvenir, tant les habitants sont peu traitables.

Nous avons bien peu de relations authentiques, et aucune d'une date moderne, sur le *royaume de Kambodje*. Les Portugais l'appellent *Camboja*, qu'ils prononcent *Cambokha*, tandis qu'une lettre d'un des souverains porte dans la traduction hollandaise, l'orthographe *Camboetsja*, prononcez *Camboûtja* [1]. C'est aussi l'orthographe des auteurs malais.

Ce pays paraît composé de trois régions physiques: la vallée que le fleuve *Maï-kang* inonde, et qui renferme de grandes îles; les déserts, qui commencent probablement où finissent les inondations, et qui ont beaucoup d'étendue à l'est; enfin les côtes généralement basses, sablonneuses et couvertes de taillis, et baignées d'une mer peu profonde.

Ce fleuve, appelé aussi *May-kang*, ou encore *Menam-kong* et *Kion-lon-kiang*, le même que les Européens ont nommé *Kambodje*, se jette dans la mer par trois embouchures: celle de Saï-gong, dont vous venons de parler, et qui, d'après les missionnaires paraît porter spécialement le nom de *Kambodje*; celle qu'on a nommée *rivière Japonaise*, parce qu'elle était fréquentée par les jonques du Japon, et celle que les Hollandais ont nommée *Onbequame*, c'est à dire l'incommode. Le second de ces bras s'appelle aussi le *Bassak*, et le troisième le *Matsiam* [2]. La marée y monte très-loin;

[1] *Valentyn*: Description de Cambodja, p. 18.
[2] Relation des Vicaires apostoliques, t. I, ch. I, p. 8.

elles reçoivent aussi, dit-on, les eaux d'un grand lac ou mer intérieure. Les crues ont lieu dès le mois de juin. Le lit des deux branches occidentales est si rempli d'îles basses et de bancs de sable, que la navigation en est obstruée pour les gros vaisseaux.

La production principale du pays est connue sous le nom de *gomme de Kambodje;* elle donne une fort belle couleur jaune. On y trouve en abondance de l'ivoire et des bois précieux, tels que le bois de rose, de santal, d'aigle, de calambac. Le teck, le bois de fer, le *callophyllum,* qui s'élance aussi droit qu'un pin de Norvége, fourniraient à de grandes constructions navales. On exporte un peu d'étain et de l'or. Les terres y produisent du riz et tout ce qui est nécessaire à la nourriture. Il s'y est établi beaucoup de Japonais, de Chinois et de Malais. On peut à peine distinguer ces derniers des naturels, dont le teint est d'un jaune sombre, et qui ont de longs cheveux noirs.

L'archipel de *Paracels* est un labyrinthe d'îlots, de rochers et de hauts-fonds qui, selon les cartes les plus accréditées, s'étend à 50 lieues au sud-est de l'île d'Haï-nan, devant les côtes de la Cochinchine. Mais des navigateurs français ont navigué aux environs sans rencontrer ni rochers ni hauts-fonds; d'où l'on conclut que cet archipel est moins étendu en réalité qu'il ne paraît sur les cartes[1]. Il se compose de plusieurs groupes, dont les principaux sont ceux d'*Amphitrits,* de *Discovery* et de *Voadore.* Quelques-unes de ces îles sont couvertes de bois. Les Cochinchinois s'y rendent tous les ans pour la pêche.

[1] *Rosily, carte du dépôt de la marine,* et l'article *Aynan,* dans le Dictionnaire de géographie maritime, par M. de Grandpré.

TABLEAU statistique des principaux États de l'Indo-Chine ou de l'INDE-ORIENTALE

EMPIRE BIRMAN.

SUPERFICIE en lieues.	POPULATION absolue.	POPULATION par lieue carrée.	REVENUS en francs.	ARMÉE.
40,000	5,000,000 ?	125	45,000,000 ?	50,000

Divisions administratives.

PROVINCES ET TERRITOIRES DÉPENDANTS DE L'EMPIRE.		CAPITALES ET VILLES PRINCIPALES.
Birman ou Mrammaphalong.		*Ava.* — Amarapourah. — Saïgaïng. — Prôme.
Pégou ou Talong.		*Pégou.* — Syrian. — Negrais.
Martaban.		*Martaban.*
Laos Birman.	*Mrelap-Chan* ou Kochampri.	Gnangrue. — Maïn-Pineïn. — Mobian. — Mone. — Seïnni.
	Louachan soumis	*Leng.*
	Louachan tributaire.	*Kiaintoun.*
	Bhorkhampli	*Maunghi*
Territoires tributaires	des Karyans, des Kyens, des Zibains, des Palaons, des Pyons, de Taoungsous, des Lenzens, des Lawas, des D'hanous et des Zalaungs.	

INDO-CHINE OU INDE-ORIENTALE ANGLAISE

(dépendante de la présidence de Calcutta).

9,000	300,000	31	?	?

Divisions administratives.

	PROVINCES ET TERRITOIRES.	CAPITALES ET VILLES PRINCIPALES.
Pays soumis.	*Pays à l'ouest de l'Iraouaddy.*	
	Royaume d'ASSAM.	*Djorhat.* — Rangpour. — Ghergong. — Sodyia. — Gohati. — Kandar.
	— d'ARAKAN.	*Arakan.* — Kyaout-Phyou. — Sandouay.
		Archipel d'Arakan.
	Pays à l'est de Salouen.	
	Province de MARTABAN.	*Amherst-town.* — Moulmeïn. — Yeli.
	— de YE.	*Ye.*
	— de TAVAY.	*Tavay.*
	— de TENASSERIM	*Merghi.* — Tenasserim. — L'archipel Merghi.
	— de MALACCA.	*Malacca.*
	— de WELLESLEY.	
	Ile POULO-PINANG ou du prince de GALLES.	*George's-town.*
	— SINGAPOUR.	*Singapour.*
Pays tributaires.	*Pays à l'ouest de l'Iraouaddy.*	
	Pays de DJYNTIAH	*Djyntiahpour.*
	— de KATCHAR	*Khospour.*
	— de HAIROUMBO	
	— de KATHEE ou KASSAY ou de MANNIPOUR.	*Mannipour.*
Pays indépendants.	Pays des GARRAOUS	*Karribdry* (il n'y a que des villages).
	— des KOUKIS.	
	— des NAGAS.	
	— des KOUTCHOUNGS.	
	— des ABORS.	*Idem.*
	— des KHAMTIS.	
	— des MISMIS.	
	— des SINGHIPHOS.	

ROYAUME DE SIAM.

SUPERFICIE en lieues.	POPULATION absolue.	POPULATION par lieue carrée.	REVENUS en francs.	ARMÉE.
20,000	5,000,000	250	30,000,000	30,000

Divisions administratives.

PROVINCES ET TERRITOIRES DÉPENDANTS DU ROYAUME.	CAPITALES ET VILLES PRINCIPALES.
SIAM proprement dit, ou pays des Thays.	*Bangkok.* — Paknam. — Siam. — Porselouk. — Koupengbat. — Louvo. — Pra-bat. — Bankanam. — Métak. — Pisilouk. — Tchantibon. Bang-Kong.
KAMBODJE SIAMOIS.	*Toung-Yai.* — Baysage.
LAOS SIAMOIS, ou pays du Schah. . . . . (2 États tributaires).	Les îles *Koh-Koud*, *Koh-Tchang* et *Koh-Kong*. Royaume de Zime. . . . . *Zimé.* — Logan. — des Lantchangs. *Langione.*

PRESQU'ÎLE DE MALACCA.

États soumis. . .	Royaume de BONDELON. . .	*Bondelon* — Ile Tantalam.
États tributaires.	— de LIGOR.	*Ligor.*
	— de KALANTAN. . .	*Kalantan.*
	— de PATANI. . . .	*Patani.* — Sangora.
	— de TRINGANOU. . .	*Tringanou.*
	— de KEDAH. . . .	*Kedah.* — Allestar.

EMPIRE D'AN-NAM OU DE VIET-NAM.

33,500	19,000,000	561	90,000,000	150,000

SUPERFICIE EN LIEUES CARR.	POPULATION.	DIVISIONS ADMINISTRATIVES.	PRINCIPALES VILLES.
7,500	15,000,000	ROYAUME DE TON-KING OU *An-nam septentrional.* (DIVISÉ EN 12 PROVINCES.) Chou-nam (province du Midi). . . . . Chou-dông (province de l'Est). . . . . Chou-boi (province du Nord). . . . Chou-dôai (province de l'Ouest). . . . Chou-koâng-hien. . . . . Chou-lang. . . . . Chou-thi Y. . . . . Chou-thou-yen. . . . . Chou-houng. . . . . Chou-cao-bang. . . . . Chou-thangh. . . . . Chou-nghé. . . . . Le groupe des îles des Pirates.	*Ketcho.* — Héan. — Hunnan. — Domea. — Chinlen. — Hanvints. — Latcho.
,000	2,000,000	ROYAUME DE COCHINCHINE OU *An-nam méridional.* (DIVISÉ EN 15 PROVINCES.) 1° *Dans la partie supérieure :* Cham. — Dinh-cath — Dong-ngoï. — Hué. — Quang-binh. . . . . 2° *Au centre :* Tsiampa. — Nha-ra. — Nha-trang — Phuyen. — Quang-nghia. — Quininh. . . . . 3° *Dans la partie inférieure :* Dong-nai. — Longho. — Mitho et Saigong. . . . . L'Archipel de Paracels.	*Hué.* — Nhatrang. — Camaigne. — Phuyen. — Hone-coha. — Faïfo. — Quinon. — Touron.

SUPERFICIE EN LIEUES GÉOG.	POPULATION.	DIVISIONS ADMINISTRATIVES.	PRINCIPALES VILLES.
		ROYAUME DE KAMBODJE. (DIVISÉ EN 3 PROVINCES.)	
12,500	1,000,000?	1° *Au nord*, le Pé-kheng.	*Saïgong*. — Panomping. Kambodje.
		2° *Au sud*, le Nan-kheng.	
		3° *Au sud-ouest*, le Kankao ou Pontiamo.	
		Ile Poulo-Condor.	
		Archipel Hastings, partie méridionale de l'Archipel Kambodje.	
		ÉTATS TRIBUTAIRES.	
5,500	1,000,000?	Laos. { Royaume du Petit-Laos. . . .	*Han-nieh*.
		Laos. { *Idem* de Tiem.	?
		Laos. { Partie du Lantchang.	*Sandapoura*.
		Royaume de Bao.	*Bao*.
		Tribus indépendantes.	
		Loyes. — Mouangs. — Moïs ou Mouis. .	(Ces tribus n'ont que des villages.)
		MALACCA INDÉPENDANT.	
4,500	500,000?	Royaume de Perak.	*Perak*. — Kalang.
		Idem de Salengore.	*Kolong* — Salengore.
		Idem de Pahang.	*Pahang*. — Tringoram.
		Idem de Roumbo.	(Il n'y a que des villages.)
		Idem de Djohor.	*Djohor* (village).

TABLEAU des principales positions géographiques de l'Indo-Chine, ou de l'Inde orientale.

NOMS DES LIEUX.	LATITUDES N.			LONGITUD. E			SOURCES ET AUTORITÉS.
	deg.	min.	sec.	deg.	min.	sec.	
Cap Negraïs (Birmans).	16	2	»	91	52	45	Horsburgh, 11.
Merguy.	12	12	»	95	58	»	Forest.
Malacca (la batterie).	2	12	»	99	54	36	Mém. de Batavia.
Cap Romania.	1	30	»	101	45	»	Connaissance des Temps.
Tringanou.	5	25	»	»	»	»	Blancard.
Siam (la capitale).	14	20	40	98	30	»	*Idem*.
Condor (île de).	8	40	»	104	11	37	Connaissance des Temps.
Saï-gong.	10	38	»	104	24	»	Blancard.
Faifo *ou* baie de Tourane. . . .	15	57	»	105	55	»	*Idem*.
Huéfo *ou* Kehoé.	16	29	»	105	»	»	*Idem*.
Ava.	21	51	»	93	37	45	Hamilton.
Amarapourah.	21	55	»	93	46	45	Auteurs.
Pegou.	17	40	»	93	51	45	Hamilton.
Prome.	18	50	»	95	58	15	Hiram Cox.
Tavay.	13	20	»	97	23	»	Auteurs.
Singhapour.	1	29	»	101	57	»	Annales maritimes.
Kambodje.	12	50	»	101	25	»	Auteurs.
Quiquik.	15	25	»	106	10	»	*Idem*.
Ñha-trang.	12	»	»	107	»	»	*Idem*.
Xuandaï	13	22	»	106	54	»	*Idem*.
Padaran (cap).	11	23	»	106	42	»	*Idem*.
Phanri.	11	10	»	106	13	»	*Idem*.
Saï-gong.	10	50	»	104	22	45	*Idem*.
Paracels (îles) entre.	15	46	»	106	50	»	*Idem*.
	17	8	»	110	24	»	*Idem*.

PRINCIPALES VILLES.

aïgong. — Panomping.
Kambodje.

an-niech.

anâapoura.
ao.

Ces tribus n'ont que des
villages.)

erak. — Kalang.
nlong — Salengore.
ahang. — Tringoram.
l n'y a que des villages.)
johor (village).

'Indo-Chine,

CES ET AUTORITES.

rgh, 11.

le Batavia.
ssance des Temps.
rd.

ssance des Temps.
rd.

on.
s.
on.
Cox.
s.
s maritimes.
s.

AFRIQUE
A. H. DUFOUR
Publié par Felix Lecoquin
Gravé par Pierre Mardon
Palestine
Baloutchistan
Mahrah
Mer d'Oman
Hadramaut
Aden
Berbera
Ajan
Jedo
Djindjiro
Matchedas
Bakir
Darfour
Kordofan
Ouaouaraki
Lac Tchad
Mallow
Bornou
Bagirmi
Bonny
Biafra
Golfe de Guinée
Calbongos
Equateur
Loango
Congo
Jagas
Cazembe
Benguela
Mixonea
Zanzibar
Mozambique
Canal de Mozambique
Ile Mahées
Ile Seychelles
Ile Amirantes
Cap de Bonne Espérance
Tropique du Cancre
Tropique du Capricorne
Canaries
Açores
Sierra Leone
Ashanti
Lieues communes de France
Lieues marines

AFRIQUE.

LIVRE QUATRE-VINGT-UNIÈME.

Description de l'Afrique. — Considérations générales sur cette partie du monde et sur ses habitants.

Vis-à-vis de l'Océanie, une vaste péninsule se détache de la masse du continent asiatique; cette péninsule forme aussi une partie du monde, et même une des mieux caractérisées. L'*Afrique,* dont nous allons commencer la description, ne nous présentera pas une contrée pour ainsi dire vierge, où le voyageur européen, errant parmi de faibles tribus de sauvages, impose aux lieux qu'il découvre des noms empruntés aux souvenirs de sa patrie. L'Afrique, dont nos vaisseaux font le tour depuis trois siècles, est connue dans l'histoire depuis plus de trois mille ans. Malgré cette antique célébrité, malgré le voisinage de l'Europe, elle échappe encore en grande partie aux regards de la science. C'est des rives africaines que jadis les colonies égyptiennes apportèrent dans l'Europe sauvage les premiers germes de la civilisation. Aujourd'hui l'Afrique est la dernière partie de l'ancien monde qui attend de la main des Européens le joug salutaire de la législation et de la culture.

Si l'Afrique est restée si longtemps inaccessible à l'ambition des conquérants, à l'avidité commerçante et à la curiosité des voyageurs, c'est dans sa forme physique qu'il faut chercher la cause principale de cet isolement. Une vaste péninsule de 1,820 lieues de long, du sud au nord, sur 1,650 de large, de l'est à l'ouest, n'offre, dans une étendue de plus de 1,750,000 lieues carrées, que peu de rivières de long cours et d'une navigation facile; ses ports et ses rades présentent rarement un asile aux vaisseaux; enfin aucun golfe, aucune mer méditerranée n'ouvre un chemin vers l'intérieur de cette masse de terres. Au nord, la *mer Méditerranée* qui l'isole de l'Europe; à l'ouest, l'*océan Atlantique* qui la sépare de l'Amérique,

forment seulement des enfoncements auxquels on donne improprement le nom de *golfes;* savoir, celui de la *Guinée* au midi, celui des *Syrtes* au nord, tous les deux redoutés des navigateurs. La largeur du continent, entre les deux extrémités de ces golfes, s'élève encore à 650 lieues. Il est vrai que les côtes du Sénégal et de la Guinée offrent un grand nombre d'embouchures de rivières précédées d'îles; sans la barbarie des habitants, ce serait une des parties les plus accessibles de l'Afrique. Mais vers le sud, le continent baigné par l'*océan Austral* reprend son aspect ordinaire, et se termine par une masse de terres sans coupures. A l'est, plusieurs îles et quelques embouchures de rivières annoncent de nouveau un accès plus facile; la côte, baignée par l'*océan Indien*, s'abaisse comme les rivages opposés de la Guinée; mais bientôt on retrouve dans l'intérieur la formidable terrasse de montagnes arides qui forment l'extrémité orientale du continent. Enfin, vers le nord-est, la *mer Rouge* ou *golfe Arabique* sépare l'Afrique de l'Asie, sans rompre la contiguïté tristement uniforme des côtes africaines.

Le continent, dont nous venons de faire rapidement le tour, se termine par quatre promontoires : au nord, le *cap Serra* se projette dans la Méditerranée; le *cap Vert* regarde le couchant et les mers d'Amérique; le *cap Guardafui* reçoit le premier les rayons du soleil levant; le *cap de Bonne-Espérance* s'avance au loin dans l'hémisphère austral. Sur trois autres points non moins remarquables, l'Afrique se rapproche du reste de l'ancien continent; au nord-ouest, le *détroit de Gibraltar* la détache de l'Europe; à l'est, l'Arabie en est séparée par le passage de *Bab-el-Mandeb;* au nord-est, un terrain bas et sablonneux, nommé l'*isthme de Suez*, la joint à l'Asie.

Tantôt aride à l'excès, tantôt marécageux ou noyé sous les eaux, le sol de l'Afrique offre des contrastes singuliers. De loin en loin quelques grands et bienfaisants fleuves, tels que le *Nil* au nord-est, le *Sénégal* avec la *Gambie* à l'occident, le *Zaïre* ou le *Coango* plus au sud-ouest, le *Couama* ou *Zambèze* sur la côte orientale; et dans le centre le mystérieux *Niger*, appelé aussi *Djoli-ba* ou *Kouara,* qui naguère cachait son embouchure comme aujourd'hui encore le Nil cache sa source; plus souvent des rivières peu abondantes et d'un cours borné, comme le sont, à l'exception de dix ou douze, toutes celles que nous passons ici sous silence; presque dans toutes ces rivières, des cataractes, et devant leurs embouchures des *barres* ou bancs de sable; dans l'intérieur, et même sur la côte, des rochers d'où il ne jaillit aucune source, des plateaux que n'arrose aucun ruisseau,

comme le désert de Sahara et beaucoup d'autres d'une moindre étendue; plus loin, des régions imprégnées d'humidité, comme les contrées où l'on suppose le *lac* ou *marais de Ouangara;* quelquefois des lacs temporaires formés par les inondations auxquelles les fleuves sont sujets: tel est le tableau hydrographique de cette partie du monde.

Cependant, pour préciser quelques faits relatifs à l'hydrographie de l'Afrique, nous devons ajouter que cette partie du monde n'envoie qu'un seul grand fleuve dans la Méditerranée et ce fleuve dont les sources semblent reculer devant les voyageurs qui les poursuivent, c'est le *Nil* qui, grandissant sans cesse sur nos cartes, menace de déposséder l'Amazône du surnom de géant des fleuves; que l'océan Indien reçoit, le *Zebée* près de l'équateur, dont les sources sont, dit-on, en Abyssinie, le *Quilmancy* en communication, à ce que l'on croit, avec le précédent; l'*Outondo* qui prend naissance au milieu d'épaisses forêts, à 70 journées de marche de la côte; le *Motcherfiné*, qui commence à 95 journées de marche de l'Océan; le *Loffih,* dont on ne connaît point la source; le *Zambèze,* qui sort d'un grand lac à l'ouest de la ville de Sofala, et qui paraît avoir plus de 300 lieues de cours; enfin, le *Mafumo* ou *Lagora*, qui se jette dans la baie de Lorenzo-Marquez, mais dont on ignore et l'étendue et le lieu de son origine. C'est l'océan Atlantique qui reçoit le plus de fleuves de l'Afrique : nous citerons l'*Orange* ou le *Gariep,* qui a 300 lieues d'étendue, et qui forme, vers le milieu de sa course, une cascade de 125 mètres de hauteur sur 500 de largeur; le *Cuvo*, qui sort d'un petit lac de la Guinée inférieure à 160 lieues de son embouchure; le *Coanza*, qui paraît sortir aussi d'un lac, et dont les eaux profondes et rapides forment une célèbre cataracte qui retentit à une grande distance : il a, dit-on, plus de 400 lieues d'étendue; le *Zaïre* ou *Coango*, qui sort, au dire des Portugais, du lac *Aquilunda,* et dont la position est plus que douteuse, tandis que les naturels le font naître au milieu de grands marais situés vers le 2e degré au nord de l'équateur; le *Niger Djoli-ba* ou *Kouara*, qui prend naissance dans les montagnes de Lomba, et dont la longueur totale est estimée être de 700 lieues; la *Gambie,* dont le cours sinueux depuis les montagnes de Badet, d'où elle sort, a, jusqu'à son embouchure, une étendue de plus de 400 lieues; enfin, le *Sénégal* ou *Ba-fing*, le seul des fleuves de l'Afrique dont le cours soit entièrement connu, qui commence au mont Couro et parcourt une longueur de 350 lieues, en formant un grand nombre d'îles.

Mais ce ne sont pas là les seuls cours d'eau remarquables de l'Afrique; il en est plusieurs qui ne paient aucun tribut à l'Océan : ils appartiennent

au bassin du lac Tchad, cette Caspienne du continent africain. Les principaux sont : le *Chary*, qui se jette, par plusieurs embouchures, dans ce lac après un cours d'environ 120 lieues, et le *Yeou*, qui, sorti des montagnes de Dull, ne paraît pas avoir moins de 100 lieues d'étendue. Tributaires d'un lac, ils ne peuvent prendre leur rang que parmi les grandes rivières.

Jusqu'au voyage des deux Anglais Denham et Clapperton, on n'avait que des renseignements très-vagues sur le lac *Tchad*, que l'on honorait du titre inexact de mer de Nigritie. Grâce à ces intrépides voyageurs, on sait aujourd'hui qu'il a environ 80 lieues de longueur de l'est à l'ouest, et 50 dans sa plus grande largeur du nord au sud. Ses eaux sont douces, et leur niveau est à environ 400 mètres au-dessus de celui de l'Océan. Il reçoit toutes les rivières qui appartiennent à son bassin, et cependant il ne paraît point avoir d'écoulement; à moins qu'on admette comme vrai le rapport des Arabes Chouâa, qui porte qu'il sort du mont Tama une rivière qui reçoit plus loin le nom de *Bahr-el-Abiad* (rivière blanche), et qui paraîtrait être une des deux branches qui forment le Nil. Cette rivière devait, selon eux, son origine aux eaux que certaines sources et des tourbillons poussent du centre du lac dans des canaux souterrains.

L'Afrique australe ne semble pas non plus devoir être dépourvue de ces eaux intérieures qui tempèrent l'ardeur de son brûlant climat; sans parler du lac *Maravi* ou *Zambre*, nommé par les naturels *N'yassi*, que dans l'ignorance de sa véritable position, nous promenons sur nos cartes entre le 5e et le 15e parallèle, nous devons citer le lac *N'gami*. Ce lac a été visité pour la première fois en 1849 par MM. Livingston, Oswall et Murray; les naturels le nomment aussi *Nolka-a-Battatli* et *Nolka-a-Mampaoré;* il est situé vers le 21° de longitude orientale du méridien de Paris, et le 20° 19′ de latitude australe, son élévation au-dessus du niveau de la mer paraît être d'environ 900 mètres. Il reçoit au nord-ouest une rivière abondante et rapide, le *Teogé*, qui selon les naturels, provient d'un autre grand lac situé vers le nord qui renferme plusieurs îles habitées. Le lac N'gami reçoit encore vers le nord-est le *Tamunacle*, qui donne naissance à une rivière nommée *Zonga* dont les eaux vont se perdre dans les sables en formant des petits lacs. L'évaporation semble être la seule voie par laquelle le lac N'gami perd les eaux de sa crue annuelle.

D'autres singularités frappent nos regards si nous contemplons la structure des montagnes. Quoique l'Afrique possède très-probablement des montagnes qui, sous l'équateur même, conservent des neiges éternelles, et qui

par conséquent doivent avoir plus de 5000 mètres d'élévation, on peut dire en général que les chaînes africaines sont plus remarquables par leur largeur que par leur hauteur. Si elles arrivent à un niveau très-considérable, c'est en s'élevant lentement de terrasse en terrasse. Peut-être même serait-il moins hardi que juste de dire que tout l'ensemble des montagnes d'Afrique ne forme qu'un seul grand plateau qui, de tous les côtés, présente des terrasses contiguës. Ce noyau du continent africain, cette *haute terre* paraît, dans son intérieur, renfermer peu de chaînes longues et élevées; de sorte que si les eaux de la mer haussaient de mille à douze cents mètres au-dessus de leur niveau, l'Afrique, dépouillée de toutes les terres basses qui en bordent les côtes, paraîtrait dans l'Océan comme une île d'un sol assez uni.

Aucune des chaînes connues de l'Afrique ne s'oppose à cette manière de voir. L'*Atlas,* qui borde le continent presque tout entier du côté septentrional, est une série de cinq à six petites chaînes qui s'élèvent l'une derrière l'autre, et qui renferment un grand nombre de plateaux. La *chaîne littorale de la mer Rouge,* ou la *chaîne Troglodytique,* ressemble à l'Atlas par ses falaises calcaires qui en imposent à l'œil du voyageur, mais qui n'arrivent réellement qu'à une très-petite hauteur. La *chaîne de Lupata* ou l'*Épine du monde,* que l'on croyait s'étendre du cap Guardafui au cap de Bonne-Espérance, ne paraît commencer que dans les environs de Mélinde, près de l'embouchure du Quilmanci. On peut les considérer comme se terminant au sud par des plaines élevées et stériles, nommées les *Karros,* et par des montagnes escarpées mais aplaties au sommet, dont une a même reçu le nom significatif de *la Table.* Ainsi cette chaîne paraît ressembler aux deux précédentes. Les rivières de la Guinée descendent de cataracte en cataracte, et non pas par des vallées longues et profondes; c'est le caractère ordinaire des montagnes calcaires découpées en terrasses, et telle semble être la nature des *monts de Kong.*

Mais où placerons-nous les *montagnes de la Lune* ou *Djebel-Koumri?* Le major Rennel les fait partir des montagnes de l'Abyssinie et les soude aux monts de Kong, en leur donnant entre les 6e et 7e degrés de latitude une direction parallèle à l'équateur. Mais récemment MM. d'Arnaud, d'Abbadie, et Beke sont parvenus au delà du 5e degré sans les rencontrer; ce dernier même prétend que l'on doit, ainsi que le supposait Ptolémée, rejeter les montagnes de la Lune à environ 2 degrés au sud de l'équateur. Peut-être ces montagnes mystérieuses existent-elles seulement vers l'ouest, laissant entre elles et les monts Abyssins un large espace que traverse le

Nil. Ce qui paraît acquis à la science, c'est qu'elles doivent être descendues sur nos cartes vers le sud des monts de l'Abyssinie.

Voici d'ailleurs un fait qui tend à nous faire rejeter l'existence d'une chaîne transversale continue du cap Guardafui au cap Sierra Leone.

Les vents du sud sont, au *Darfour*, les plus chauds, les plus secs, et ils y apportent des nuées de poussière. Cette nature des vents prouve clairement qu'il n'y a aucune haute chaîne de montagnes au sud de Darfour. Les montagnes de la Lune doivent être reculées vers le sud et vers l'est, Les vents du sud doivent arriver au Darfour par-dessus un plateau sablonneux.

Les passages de Ptolémée et de Léon l'Africain, où l'on a cru voir la chaîne centrale, ne prouvent rien. Le premier de ces auteurs indique plusieurs montagnes isolées, sans parler de leur étendue. Léon dit que les habitants de Ouangara, pour aller chercher de la poudre d'or, traversent de très-hautes montagnes. Mais la position de ces montagnes n'est pas plus indiquée que celle du pays de *Zegzeg*, où les habitants étaient obligés d'avoir de grands feux pour se chauffer.

Ainsi donc, l'Afrique n'est pour ainsi dire qu'une montagne plate, dont tous les bords s'élèvent en gradins ou terrasses, on conçoit qu'elle ne doit pas donner naissance à ces presqu'îles étroites et pointues, à ces longues chaînes d'îles par lesquelles d'autres continents se terminent. Ces presqu'îles, ces séries d'îles sont des prolongations sous-marines de chaînes de montagnes qui traversent ces continents. En Afrique, à l'exception des îles Canaries, on ne voit rien de semblable; les montagnes disposées parallèlement à la côte n'ont presque point de continuation sous-marine; une mer dégagée d'îles baigne une côte peu découpée. Si à l'est il se présente une grande île, celle de Madagascar, elle n'est pas dans le prolongement du continent, elle en suit parallèlement la direction.

Au surplus, voici tout ce que l'on sait de plus certain, d'après le récit des voyageurs modernes, concernant les montagnes de l'Afrique. Bien qu'on n'ait que des renseignements très-vagues sur leur direction, on peut les diviser en quatre grands systèmes : l'*atlantique* ou *septentrional*, l'*abyssinien* ou *oriental*, le *cafro-guinéen* ou *austral*, et le *sénégambo-guinéen* ou *occidental*.

Le *système atlantique* comprend toutes les montagnes qui bordent l'océan Atlantique et la Méditerranée, depuis celles appelées *montagnes Noires*, près du cap Bojador, jusqu'au désert de Barcah. Ce que l'on nomme proprement Atlas est un groupe de plusieurs chaînes parallèles qui reçoivent

différents noms des géographes. Le *Grand-Atlas* est celle qui traverse l'empire de Maroc. Le *Petit-Atlas* est celle qui commence à Tanger, près du détroit de Gibraltar, et se prolonge jusqu'au golfe de Sidre : on y remarque les monts *Ghariam;* plusieurs rameaux s'en détachent sous les noms de monts *Haroudjé,* que les Arabes distinguent en *Haroudjé-el-Açouad* ou *Haroudjé-Noir*, et en *Haroudjé-el-Abiad* ou *Haroudjé-Blanc;* d'autres rameaux qui portent les noms de monts *Tiggerendoumma*, *Tibesty*, *Haïfath*, etc., vont se terminer dans le désert de Libye et celui de Sahara. La troisième chaîne de l'Atlas est celle des monts *Ammer,* qui joint le Grand et le Petit-Atlas aux montagnes Noires, dont les rameaux circonscrivent le Fezzan.

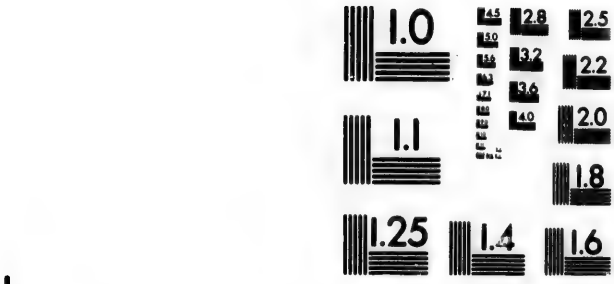
Le *système abyssinien* se compose de la grande chaîne des *monts de la Lune*, que les Arabes nomment *Djebel-el-Kamar* ou *Djebel-Koumri*, au sein de laquelle paraît prendre sa source le fleuve Blanc ou le vrai Nil. Plusieurs branches s'y rattachent par le plateau de *Naria;* et près des sources de l'autre branche du Nil, ou du fleuve Bleu, on remarque les monts *Amba-Geshen*, *Amba-Haï*, le *Samen* et le *Beyeda*. A cent lieues à l'ouest du lac Dembéa, d'où sort le fleuve Bleu, s'étendent au sud du Kordofan les monts *Teyla* et *Dyré*. Enfin, c'est de la chaîne du Samen que part une branche dont le prolongement va border la mer Rouge.

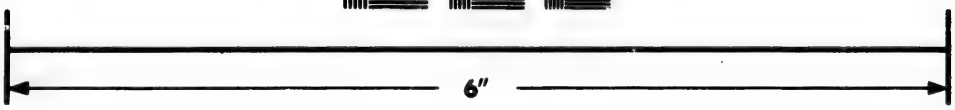
Le *système cafro-guinéen* commence à peu de distance au sud de l'équateur. Il comprend toutes les chaînes de l'Afrique australe, c'est-à-dire tout le plateau qui domine la côte de Zanguebar, le groupe des *monts Lupata*, celui des *montagnes de neige,* dans la Hottentotie, ainsi que les chaînes peu élevées qui paraissent unir ces deux groupes ; enfin, toutes les montagnes de la Guinée méridionale, qui semblent devoir se rattacher aux précédentes par plusieurs plateaux.

Le *système sénégambo-guinéen* se compose des plateaux et des chaînes de la Sénégambie et de la Guinée septentrionale, réunis les uns et les autres par les monts de Kong.

Considérons l'intérieur de l'Afrique. Le même principe se reproduit dans ces vastes plaines qui en occupent la plus grande partie. Les unes couvertes de sable et de gravier, semées de coquillages marins encroûtés de cristallisations salines, ressemblent à des bassins de mers desséchées; tel est ce fameux *désert de Sahara*, où les sables, roulant comme les flots de la mer, ensevelissent des tribus entières. Les autres, marécageuses et remplies de lacs stagnants, deviennent les foyers d'épidémies pestilentielles, ou le berceau d'animaux malfaisants et de reptiles dégoûtants. Dans les unes

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
3.6
4.0
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

et les autres, les rivières ne trouvent pas de pente ni d'issue; elles terminent leurs cours dans un lac ou se perdent dans les sables. Souvent aussi ces filets d'eau, ne pouvant se réunir pour former des courants durables, disparaissent avec la saison pluvieuse qui les fait naître. L'Afrique renferme un nombre infini de ces torrents et de ces rivières sans embouchure, ou du moins sans communication avec la mer.

Les autres fleuves de ce continent, tels que le *Sénégal*, la *Gambie*, le *Zaïre* ou *Coango*, l'*Orange*, le *Niger* sur les côtes occidentales, le *Zambèze* ou *Couama* sur la côte orientale; enfin le *Nil* qui les surpasse tous, et qui seul, parmi ces grands cours d'eau, se dirige au nord pour se jeter dans la Méditerranée, offrent tous un trait de similitude qui tient d'un côté au climat de la zone torride, et de l'autre à la structure des plateaux intérieurs de l'Afrique. On sent que nous voulons parler de ces crues périodiques par suite desquelles ces rivières inondent les contrées où passent leurs cours, et surtout celles qui avoisinent leurs embouchures. Ces crues ne diffèrent de celles de nos rivières que par leur retour annuel et régulier, par le volume d'eau qu'elles apportent et par la quantité de limon que ces eaux déposent. On sait que la saison pluvieuse qui, dans toute la zone torride, accompagne la présence verticale du soleil, amène des averses presque continuelles; les cieux, auparavant enflammés, deviennent semblables à une mer aérienne; les eaux abondantes qu'ils répandent se rassemblent sur les plateaux de l'intérieur, et y forment d'immenses flaques aquatiques, des lacs temporaires. Lorsque ces lacs sont arrivés à un assez haut niveau pour dépasser les bords de leur bassin, ils déversent tout à coup dans les fleuves, déjà gonflés, un énorme volume d'eau qui, étant resté quelque temps en état de stagnation par-dessus des terres molles, en a dissous une partie et s'en est chargé. De là ces pauses momentanées et ces reprises subites de la crue du Nil; de là cette abondance de limon fécondant qui ne saurait se trouver en qualité égale dans les eaux des fleuves gonflés directement par des pluies; de là, enfin, ces communications momentanées sans doute entre des grands fleuves appartenant à des régions physiques différentes [1]. Ces phénomènes, simples dans leur origine, ne peuvent étonner que celui qui en observe les effets sans en apercevoir la cause.

Pour donner plus de précision à ces esquises générales des régions physiques de l'Afrique, il est utile de classer les fleuves de ce continent,

[1] Ce serait par exemple, à l'aide de ces communications momentanées dans la saison des pluies, que l'on pourrait expliquer la prétendue communication du Nil et du Niger, objet de tant de discussions. V. A. M-B.

d'après les mers dans lesquelles ils se jettent, c'est ce que nous avons fait dans le tableau suivant, que nous ne donnons toutefois que sous les plus grandes réserves, l'orographie et l'hydrographie du continent africain nous étant encore trop peu connues.

TABLEAU des divisions physiques de l'Afrique.

NOM DU VERSANT OU DU PLATEAU.	LIGNE de CEINTURE.	FLEUVES ou COURS D'EAU qui lui appartiennent.[1]	HAUTEUR en mètre de la source au-dessus du niveau de l'Océan.	LONGUEUR en kilomètr.[2]
I° VERSANT DE LA MÉDITERRANÉE, ou *versant septentrional.*	Le revers septentrional des monts Atlas et des monts Haroudje, le revers oriental des collines Libyques, le Djebel-Koumri, monts de la Lune (?) et les monts de l'Abyssinie.	La Malouiah.	»	»
		Le CHELIF.	»	450
		La Medjerdah.	»	400
		Le NIL et le Bahr-el-Abiad jusqu'à Jeanker.	»	5500
		Atbarah ou Tacazé.	»	»
		Le Bahr-el-Azrek.	2500 ?	»
		Le Saubat.	»	»
II° VERSANT DE L'OCEAN INDIEN, ou *versant oriental.*	Le revers oriental des monts Lupata, et de leurs prolongements encore peu connus, le revers oriental des monts Nieuweld et Ingale.	Le Zébée.	»	»
		Le Quilmancl.	»	»
		L'OUOTOUNDO.	»	»
		Le Loffib.	»	»
		Le ZAMBÈZE.	»	3000
		Le Sofala.	»	»
		Le Mafumo ou Lagoa.	»	»
III° VERSANT DE L'OCEAN ATLANTIQUE, ou *versant occidental.*	Le revers occidental et méridional des monts de Kong, le revers occidental des monts du Congo.	L'ORANGE.	»	»
		Le Kouisip.	»	»
		Le Kouanza.	»	900 ?
		Le Zaïre.	»	3000 ?
		Le NIGER.	»	»
		Le Volta.	»	»
		Le Mesurado.	»	»
		La Rokelle.	»	»
		Le Rio-Grande.	»	»
		Le SENEGAL.	»	1150 ?
		La GAMBIE.	»	1130 ?
IV° PLATEAU SEPTENTRIONAL, comprenant le bassin du lac TCHAD.	Ce plateau, situé au nord l'équateur, est de forme elliptique, il paraît circonscrit, au nord, par le revers méridional des monts Atlas et Haroudjé; à l'est, par le revers occidental de la chaîne Libyque et du Djebel-Koumri; au sud, par le revers septentrional du Djebel-Koumri et des montagnes de l'Adamowa; enfin, à l'ouest, par le revers oriental des monts de Kong. Il s'ouvre vers le sud-ouest pour laisser passer le Niger.	Le lac Tchad. — Le YEOU.	»	400 ?
		Le lac Tchad. — Le CHARY.	»	500 ?
V° PLATEAU MÉRIDIONAL, comprenant les bassins de grands lacs intérieurs, tels que le N'YASSI et le N'GAMI.	Ce plateau, situé au sud de l'équateur, est de forme triangulaire, il s'élève par des terrasses successives au-dessus du précédent. Il est circonscrit, au nord, par le revers méridional de Djebel-Koumri; à l'est, par le revers occidental des monts Lupata et Nieuweld; enfin, à l'ouest, par le revers des monts du Congo. Il semble couvert de lacs nombreux encore peu connus.	Le lac N'yassi? ou Murusuro reçoit. — Ruviri ?	»	»
		Le lac N'gami fait communiquer. — Ruapura ?	»	»
		Le lac N'gami fait communiquer. — Le Teo-gé.	»	»
		Le lac N'gami fait communiquer. — Et le Zouga, qui reçoit	»	»
		Le lac N'gami fait communiquer. — Le Tumunacle.	»	»

[1] Les fleuves qui forment les principaux bassins sont en majuscules; leurs affluents devant les accolades.

[2] Nous observerons que toutes ces évaluations ne sont qu'approximatives. — On convertirait ces kilomètres en lieues géographiques en divisant chacun de ces nombres par 4,45.

Le climat général de l'Afrique est celui de la zone torride. Plus des trois quarts de ce continent étant situés entre les deux tropiques, la grande masse

d'air chaud qui se développe au-dessus de ces terres ardentes envahit facilement les lisières septentrionales et australes, situées nominativement dans la zone tempérée. Rien, dans la réalité, ne tempère la chaleur et la sécheresse du climat africain, que les pluies annuelles, les vents de mer et l'élévation du sol. Or, ces trois circonstances se réunissent quelquefois dans un plus haut degré sous l'équateur que dans les zones tempérées. Aussi, telle partie de l'intérieur de la Guinée ou de la Nigritie, de l'Abyssinie, jouit elle d'une température infiniment moins brûlante, moins sèche que les déserts sablonneux au sud du mont Atlas, quoique ceux-ci soient éloignés de 30 degrés de la ligne équinoxiale. Il n'est pas impossible que l'on découvre dans le centre de l'Afrique des hauts plateaux semblables à celui de Quito, des vallées semblables à celle de Kaschmire, et où règne, comme dans ces deux régions fortunées, un printemps presque perpétuel.

Une autre cause générale modifie moins qu'on ne penserait le climat de l'Afrique. Le plus grand froid de l'hémisphère austral ne fait sentir ses effets que sur la température des côtes méridionales, et seulement pendant quelques instants de l'année. La nature saline et aride des terres de l'extrémité australe du continent rappelle exactement les côtes de Sahara et celles d'Ajan ou d'Acham.

Nulle part l'empire de la fécondité et celui de la stérilité ne se touchent de plus près qu'en Afrique. Quelques-unes de ses contrées doivent leur fertilité à des montagnes élevées et boisées qui modèrent les ardeurs et les sécheresses. Plus souvent les terrains fertiles, bordés par de vastes déserts, forment des lisières étroites le long des fleuves et des rivières, ou des plaines d'alluvion situées à leur embouchure. Ces dernières terres, ordinairement comprises entre deux branches du fleuve qui divergent en représentant un triangle, ont reçu de cette figure, qui est celle de la quatrième lettre de l'alphabet grec, le nom de *Delta*, nom plus spécialement consacré à l'île que le Nil forme dans la Basse-Egypte. Une autre classe de terrains fertiles doit son existence à des sources qui jaillissent par-ci par-là au milieu des déserts. Ces coins de verdure sont appelés *oasis*. Déjà Strabon les indique : « Au sud de l'Atlas, dit-il, s'étend un vaste désert sablon-« neux et pierreux, qui, semblable à la peau tachetée d'une panthère, est « semé d'*oasis*, c'est-à-dire de terrains fertiles qui s'élèvent comme les « îles dans l'Océan. »

C'est à ces contrastes que l'Afrique doit sa double réputation. Cette terre toujours altérée, cette aride nourricière des lions [1], comme les anciens

[1] « Situentes Afros. — Leonum arida nutrix. »

l'appelaient, était cependant représentée sous l'emblème d'une femme couronnée d'épis, ou tenant des épis à la main [1]. Quoique la réputation d'une haute fertilité appartienne spécialement à l'*Africa propria* des anciens, ou à l'Etat actuel de Tunis, il est certain que, dans cette partie du monde, partout où l'humidité s'unit à la chaleur, la végétation étale une vigueur et une magnificence extrêmes. L'espèce humaine y trouve, au prix de quelques travaux légers, des aliments abondants ; les épis se courbent sous leur fardeau ; la vigne atteint des dimensions colossales ; les cucurbitacées, les melons, acquièrent un volume énorme ; le millet, surtout l'*holcus*, la plante céréale la plus commune dans les trois quarts du continent, rend, quoique mal cultivé, cent et deux cents grains pour un ; enfin le dattier, qui est à l'Africain ce que le cocotier et l'arbre à pain sont dans l'Océanie, brave même le voisinage et les souffles enflammés du désert. Les forêts du mont Atlas égalent les plus belles de l'Italie et de l'Espagne ; celles du Cap s'enorgueillissent de la *protée* aux feuilles argentées, de la bruyère en arbre ; dans toute la Guinée, la Sénégambie, le Congo, la Nigritie, et l'Inde sur les côtes orientales, on retrouve les épaisses forêts de l'Amérique. Mais dans les parties marécageuses ou arides, sablonneuses ou pierreuses, c'est-à-dire dans la moitié de l'Afrique, la végétation spontanée offre une physionomie dure et bizarre. Les touffes de plantes salines hérissent des plaines dont aucun gazon ne couvre la nudité. Des arbrisseaux épineux, des espèces d'acacia et de mimosa, présentent des taillis impénétrables. Les euphorbes, les cactus, les arums fatiguent l'œil par leurs formes roides et pointues. L'énorme *baobad* (*adansonia digitata*), le difforme dragonnier (*dracœna draco*), sont dépourvus de grâce et de majesté.

Une remarque importante a été faite par les botanistes relativement aux végétaux des côtes de Barbarie : c'est qu'ils offrent les plus grands rapports avec ceux de la péninsule hispanique ; ainsi la flore d'Alger, comme celle de l'Andalousie et de la province de Valence, présente l'*olivier*, l'*oranger*, le *ricin arborescent*, le *dattier commun*, et une autre petite espèce, également de la famille des palmiers, le *chamærops humilis*. Une chaleur plus forte favorise, dans cette partie de l'Afrique, le développemen de quelques formes inconnues à l'Europe australe ; mais ces formes ne sont que spécifiquement différentes, ou bien rarement elles diffèrent assez pour constituer des genres distincts de ceux qui croissent en Europe. Les plantes de la Cyrénaïque ont aussi de grandes ressemblances avec ces dernières ; elles

[1] *Bochart*, Canaan, t. I, ch. XXV.

forment le passage des espèces atlantiques aux espèces égyptiennes, et déjà on y rencontre quelques-uns de ces genres qui semblent propres à la zone torride. Le *zizyphus lotus* est si abondant en cette contrée, que les peuples anciens se nourrissaient exclusivement de son fruit, et avaient reçu pour cette raison le nom de *Lotophages*.

L'Egypte présente un grand nombre de plantes tellement caractéristiques, que leur simple aspect, maigre et rabougri, suffit pour en faire reconnaître la patrie. La Haute-Egypte fournit en abondance ces nombreuses espèces de *cassia*, dont quelques-unes, telles que le *cassia obovata* et le *cassia acutifolia*, forment, sous le nom de *séné*, une branche considérable de commerce. On y trouve aussi une espèce remarquable de palmier, auquel on a donné le nom de *cucifera thebaïca*, et que les Arabes nomment *douzu* : il s'élève à la hauteur de 8 à 10 mètres; ses fruits ne sont d'aucun usage, mais son bois sert à faire des planches et des solives. L'acacia d'Egypte (*acacia albida*) donne une graine qui sert à la teinture, tandis que son écorce s'emploie au tannage du cuir. Parmi les plantes aquatiques qui couvrent le Nil de leurs larges feuilles et l'ornent de leurs fleurs gracieuses, on doit citer les deux espèces de *nymphæa*, le *lotus* et le *cærulea*, figurés dans les caractères hiéroglyphiques des anciens monuments. Mais le *nelumbium speciosum*, que l'on reconnaît aussi dans ces monuments, a disparu des eaux du fleuve.

Les végétaux de l'Abyssinie ne présentent point encore le caractère de ceux qui dominent entre les tropiques; ils offrent plutôt des rapports avec ceux de la côte de Mozambique et du cap de Bonne-Espérance. Le caféyer croît naturellement sur la côte de la mer Rouge, comme en Arabie sur la côte opposée.

Au cap de Bonne-Espérance, la végétation a beaucoup d'analogie avec celle de la Terre de Diemen dans l'Australie : les genres *ixia*, *stapelia*, *pelargonium*, *erica mesembryanthemum* y vivent en nombreuses sociétés.

Les plantes de l'Afrique équinoxiale se ressemblent sur une grande étendue. Ainsi, depuis le 6e degré de latitude méridionale jusqu'au 16e au nord de l'équateur, il règne dans la végétation une grande uniformité. Le *sterculia acuminata*, arbre dont les graines, appelées *cola* par les indigènes, passent pour avoir la propriété de rendre potables les eaux les plus infectes, croît sur la côte de Guinée comme à Sierra-Leone ; l'*anona senegalensis*, dont les fruits sont odorants et savoureux, et le *chrysobalanus icaco*, arbrisseau de 3 à 4 mètres d'élévation, qui porte des fruits d'un goût agréable, légèrement acides et d'une forme qui ressemble à celle d'une prune allon-

gée, sont des plantes qui se trouvent depuis la rivière du Sénégal jusqu'au Congo.

Dans la Sénégambie on est étonné de rencontrer non-seulement des végétaux qui ressemblent à ceux de la Haute-Egypte et de l'Afrique, mais encore des plantes que l'on croyait particulières à la Malaisie et à l'Amérique méridionale. On y trouve l'*acacia varek*, arbrisseau tortueux de 5 à 6 mètres de hauteur, qui forme des buissons et ne croît que dans les localités sablonneuses. Les meilleurs arbres à fruits dans cette contrée sont le bananier (*musa sapientum*), le papayer (*carica papaya*), le tamarinier (*tamarindus indica*), l'oranger, le limonier, l'*elais guinéensis*, qui fournit l'huile de palma, et le *raphia vivifera*, qui donne le vin de palmier.

Quant à la végétation de l'Afrique centrale, elle est trop peu connue pour pouvoir en assigner les caractères généraux.

Le règne animal présente encore plus de variété et plus d'originalité. L'Afrique possède la plupart des espèces animales de l'ancien continent, et en possède même les variétés les plus vigoureuses, les plus belles. Le cheval de Barbarie, le buffle du Cap, le mulet du Sénégal, le zèbre, orgueil de la race des ânes, et le *quaccha*, qui offre avec le zèbre tant de points de ressemblance, en sont des exemples. Le lion d'Afrique est le seul digne de son nom. L'éléphant et le rhinocéros, d'une taille moins colossale que ceux d'Asie, ont beaucoup plus d'agilité, et peut-être aussi plus de férocité; cependant on assure que l'éléphant africain fuit à l'aspect de celui d'Asie. Beaucoup de formes animales très-singulières paraissent particulières à cette partie du monde. Le lourd hippopotame s'est répandu du Cap jusqu'en Egypte et jusqu'au Sénégal. La majestueuse girafe, le modèle des *Séraphins*, que la mythologie arabe attelait au char du maître du tonnerre, étend ses courses des bords du Niger à ceux de l'Orange. Les gazelles et les antilopes peuplent le continent de leurs nombreuses espèces et variétés, les unes plus sveltes, plus légères que les autres, mais dont peut-être aucune ne se retrouve exactement la même sur le plateau de l'Asie. D'après le même principe, l'Afrique, remplie de difformes guenons et de dégoûtants babouins, manque probablement de plusieurs espèces de singes qui semblent réservées à l'Océanie, comme l'orang-outang, ou à l'Amérique, comme les sapajous.

Ajoutons à ces animaux le chameau à une bosse, dont les caravanes parcourent aujourd'hui le désert de Sahara, mais qui ne fut introduit à l'ouest du Nil qu'après le troisième siècle; la féroce et poltronne *hyène*, qui, dans les environs du cap de Bonne-Espérance, se contente d'enlever

la nuit les animaux morts; le *chacal*, espèce du genre chien, qui habite principalement les montagnes, et qui cherche sa proie à la faveur de l'obscurité de la nuit; la *panthère*, espèce du genre chat, dont le poil fauve est parsemé de taches noires; le *serval* ou chat-tigre, qui, par sa douceur, ément le surnom qu'on lui a donné; le *phacochère*, animal à corps de cochon, à dent mâchelière d'éléphant, et dont la face hérissée de quatre protubérances l'a fait surnommer, comme l'a dit un de nos naturalistes, *sanglier à masque;* enfin le sanglier éthiopique, auquel on vient de rendre son ancien nom de *koyropotame*. Parmi les rongeurs, l'*aye-aye*, dont les membres antérieurs sont plus courts que les postérieurs; et parmi les quadrumanes, le *maki*, aux formes sveltes et au pelage laineux; enfin dans la famille des singes, ces espèces variées de *cynocéphales*, qui vivent entre les deux tropiques, dont aucun n'habita l'Egypte, et dont trois y avaient des autels.

Parmi les reptiles on doit citer les *crocodiles*, le *succhos* et le *khamses*, qu'honoraient les anciens Egyptiens, et qui diffèrent peut-être des crocodiles du Niger et du Sénégal; le *monitor*, qui, par suite d'un préjugé populaire, passe pour avertir l'homme menacé à l'approche d'un ennemi dangereux; le *tupinambis*, couvert d'écailles circulaires et qui habite les environs du Nil; enfin les caméléons, dont d'autres espèces se trouvent en Espagne et aux Moluques.

Le peuple volatile ne reste pas en arrière; le *flamant* dans sa robe d'écarlate, le *perroquet* vêtu d'émeraude et de saphir, l'*aigrette* au plumage élégant, auraient pu dispenser Levaillant de composer des oiseaux imaginaires. Le *messager*, qui vit de reptiles qu'il sait combattre avec adresse et dévorer sans danger; le *grand vautour*, qui se nourrit de charognes; le *chincou*, le plus hideux des oiseaux; l'*oricou* à pendeloques charnues, qui guette sans cesse la chute de quelque animal et se précipite sur son cadavre, qu'il dépèce en un instant; le *pygargue*, espèce d'aigle qui vit de poissons; le *couroucou*, singulier oiseau aux plumes éclatantes; les *sénégalis* de toutes couleurs, bleus, rouges, piquetés, noirs, qui, ainsi que le dit M. Lesson, semblent des papillons destinés à émailler, par leur vive coloration, les chardons en maturité dont ils mangent les graines; la *pintade* ou la *poule de Numidie*, dont on connaît quatre espèces dont la chair est d'une rare délicatesse; l'*outarde* pesante, qui habite les grandes plaines, et tant d'autres oiseaux qu'il serait trop long de nommer, sont aussi particuliers à l'Afrique. L'autruche est propre à ce continent comme le casoar l'est à l'Océanie, et le touyou à l'Amérique méridionale; mais parmi ces oiseaux marcheurs,

dépourvus de véritables ailes, celui d'Afrique est le plus grand et le plus parfait de son genre. Nous réservons pour les descriptions spéciales d'autres recherches qui constateront l'ancien adage : « L'Afrique fournit toujours quelque nouvel animal, » et qui rendront probable l'existence de quelques animaux extraordinaires dont parle toute l'antiquité, mais que la critique moderne, peut-être trop défiante, a relégués dans la sphère des fables.

Les désastres et les inconvénients que causent les reptiles venimeux ou voraces ne sont pas particuliers à l'Afrique ; toute la zone torride a ses serpents, ses scorpions, ses crocodiles ou les équivalents. Mais les termites s'élèvent nulle part, si ce n'est en Nouvelle-Hollande, autant de bâtisses destructives, et les essaims de sauterelles planent en nuages moins épais sur le plateau de l'Asie que sur celui d'Afrique, où ils servent de nourriture à des tribus entières.

L'homme enfin s'offre ici sous un point de vue tout-à-fait extraordinaire. Les Africains paraissent former trois races depuis long-temps distinctes. Les *Maures* sont une belle race, semblable par la taille, la physionomie, les cheveux, aux nations les mieux constituées de l'Europe et de l'Asie occidentale, seulement brunie par les ardeurs du climat ; à cette race appartiennent, selon nous, les *Berbères* et les *Kabyles*, et les autres restes des Numides et des Gétules ; elle a beaucoup de rapports avec les Arabes, dont elle a reçu, dans le septième siècle, de nombreuses colonies. On ne saurait considérer comme une race originairement distincte, les Coptes, les Nubiens, les Abyssiniens, peuples probablement nés d'un très-ancien mélange de nations asiatiques et africaines. La seconde race est celle des *Nègres*, dont le caractère général est connu de tout le monde ; elle occupe tout le centre, tout l'occident, depuis le Sénégal jusqu'au cap Négro ; elle a pénétré en Nubie, en Egypte. La troisième race est celle des *Cafres*, qui occupe toute la côte orientale, distinguée des Nègres par un angle facial moins obtus, un front bien voûté, un nez élevé ; mais elle s'en rapproche par les lèvres épaisses, les cheveux crépus et presque laineux, et par un teint qui, en variant du brun-jaunâtre au noir clair, semble dépendre du climat.

Outre ces grandes races, l'Afrique nous montre des peuplades qui doivent, soit à une origine inconnue, soit à l'influence du climat, un caractère tout-à-fait particulier. Les Hottentots en présentent l'exemple le plus connu ; mais nous en reconnaîtrons d'autres dans le cours de notre description spéciale.

Les langues de l'Afrique doivent, selon M. Seetzen, monter au nombre de cent ou cent cinquante. Elles offrent entre elles les disparates les plus frappantes, et si peu de traits de ressemblance, que tous les essais pour les classifier sont restés infructueux. La *langue berbère*, il est vrai, a été retrouvée depuis Maroc jusqu'en Égypte; les trois langues nègres de *Manding* sur le Haut-Sénégal, des *Amina* sur la Côte-d'Or, des *Congues* sur la côte de Congo, paraissent très-étendues; il faut en dire autant de celle des *Cafres-Betjouanas*. Mais le caractère général de l'Afrique, sous ce rapport, est néanmoins une multitude d'idiomes qui semblent renfermer beaucoup de cris à peine articulés, beaucoup de sons bizarres, de hurlements, de sifflements inventés à l'imitation des animaux, ou par le besoin de se distinguer d'une peuplade ennemie. Ce fait embarrasse ceux qui voient dans l'unité du genre humain une vérité historique, susceptible de démonstration; mais il nous semble que, non-seulement en Afrique, mais partout, l'histoire véritable, en remontant aux temps les plus reculés, trouve l'espèce humaine, comme les arbres et les animaux, disséminée sur la surface du globe et divisée en innombrables petites tribus ou familles, parlant chacune un idiome particulier, imparfait et souvent bizarre. La fusion artificielle de ces jargons primitifs a donné naissance aux langues régulières, dont peut-être aucune n'est antérieure à la naissance des cités.

La civilisation, qui seule a donné à l'homme des idées abstraites et générales, a suivi en Afrique une marche singulière, prescrite par le climat et par le caractère de la race indigène la plus nombreuse. Essayons d'en indiquer les époques.

Vivant dans l'abondance, mais séparés entre eux par des déserts; entourés d'aliments spontanés, copieux et excellents, mais rencontrant de grands obstacles à toute culture régulière; dispensés par le climat du soin de se vêtir, n'ayant besoin que d'un abri contre la pluie, le *Nègre* ou *Éthiopien* des anciens, et probablement aussi le *Cafre* ou *Troglodyte*, n'éprouvaient jamais l'aiguillon de la nécessité qui excite l'industrie et la réflexion. Dans leur félicité sauvage, ils satisfaisaient les besoins des sens et ne devinaient qu'obscurément un monde intellectuel. Cependant ils sentaient la présence d'un pouvoir invisible; ils en cherchaient le siége dans l'arbre qui les nourrissait, dans le rocher qui leur prêtait un abri, dans le serpent qu'ils redoutaient, même dans le singe, le perroquet, qui se jouaient autour d'eux. Quelques-uns imaginèrent qu'un morceau de bois, un éclat de pierre, renfermaient une puissance surnaturelle : ils furent charmés de pouvoir porter avec eux leurs divinités. Ce système, qu'on appelle le *fétichisme*, et qui est

l'ébauche la plus grossière du *panthéisme*, ne paraît étranger à aucun climat, à aucune race; mais il dominait exclusivement en Afrique, et surtout parmi les Nègres [1]. Ces superstitions n'étaient que ridicules; la vengeance et la brutalité en imaginèrent d'atroces, d'horribles. Le prisonnier de guerre d'une tribu étrangère fut immolé sur la tombe de ceux contre lesquels il avait combattu. La croyance, qui plaçait les forces morales dans des objets visibles, dut persuader à ces barbares qu'en dévorant le corps d'un ennemi redouté ils se pénétreraient de son courage. L'antropophagie naquit, et, d'abord circonscrite à d'affreux autels, elle devint bientôt un goût capricieux, une recherche de gourmandise. Des tribus vaincues s'estimèrent heureuses d'être réduites à l'état d'esclavage au lieu d'être dévorées; mais leurs maîtres en vendaient les individus comme un vil bétail. En même temps les Berbères ou les Maures, voisins de la race nègre, fiers d'un peu de supériorité sur ces êtres abrutis, leur donnaient la chasse comme à des bêtes féroces, et les employaient comme des bêtes de somme. Tel était l'état primitif des Africains; il subsiste encore en partie.

De bienfaisants imposteurs changèrent la face des choses. Plusieurs dynasties de pontifes-rois élevèrent à Méroé, à Thèbes, à Memphis, des temples qui devinrent l'asile de la paix, le foyer des arts et le centre du commerce. Attiré par la curiosité, enchaîné par la superstition, le sauvage vint adorer la statue d'un dieu à tête de chien ou à bec d'oiseau, emblème perfectionné de son grossier fétiche. A la voix du ministre des dieux, cette multitude, qui possédait à peine des cabanes bâties en troncs de palmiers, tailla le granit en colonnes, grava des hiéroglyphes sur le porphyre, et acheva lentement ces monuments qui bravent les siècles. L'utile ne fut pas oublié; l'eau sacrée du Nil, retenue par des digues, distribuée par des canaux, féconda les champs jadis abandonnés aux joncs et aux roseaux. Cependant les caravanes, protégées par le nom des dieux, remontaient le Nil et pénétraient dans les vallons les plus reculés de l'Éthiopie, recueillant partout l'or et l'ivoire, semant partout les germes des religions, des lois et des mœurs nouvelles.

Memphis, Thèbes et Méroé elle-même virent la caste des guerriers se soulever contre les pontifes. Aux douces illusions de la théocratie succédèrent les révolutions, les guerres, les agitations de la cour despotique des Pharaons. Malgré ces événements, l'Égypte resta longtemps un grand et florissant empire; mais elle influa moins heureusement sur la civilisation du reste de l'Afrique.

[1] Voyez ci-après la Description de la Nigritie.

Carthage avait fondé un autre empire dans l'Occident. Ses hardis navigateurs, ses actifs négociants pénétrèrent jusqu'au cap Blanc par mer, et jusqu'au Niger par terre ; mais ils n'avaient, pour soumettre les nations, d'autre moyen que la force de leurs armes ou l'appât de quelques marchandises. Intimement liés avec les peuples de la race maure ou berbère, dont ils développèrent les talents pour la guerre en levant parmi eux leurs troupes légères, ils n'exercèrent qu'une influence indirecte sur les Éthiopiens ou les Nègres. Abandonnée à elle-même et à la nature, cette race borna ses efforts à arracher à la terre des aliments simples et faciles. Le gouvernement des petits patriarches despotes céda la place à des monarchies plus étendues. Le conseil des principaux guerriers, comme chez toutes les nations sauvages, conserva presque partout une autorité égale à celle des rois. Dans les associations mystérieuses de quelques nations de la Guinée, on vit revivre l'esprit des prêtres de Méroé. Le changement le plus essentiel que subit la constitution civile de l'Afrique, fut la distinction établie entre les *esclaves* et les *hommes libres*. Cette distinction existait chez les Grecs et les Romains avec des caractères aussi odieux, aussi inhumains que dans l'Afrique ; mais en Europe elle fut abolie par le christianisme : ici elle s'est perpétuée.

Les Romains, hors des limites de leur empire, n'eurent des rapports directs qu'avec les habitants de Fezzan, de la Nubie, et fort tard avec l'Abyssinie ou le royaume d'Axum. Aussi le christianisme ne put-il étendre ses lumières sur l'occident, le centre et le midi de l'Afrique. Ses bienfaits, répandus sur le nord, disparurent pendant des guerres désastreuses. Il était réservé au mahométisme d'opérer un changement dans la marche de la civilisation africaine. Monté sur l'agile dromadaire ou sur de légers navires, le fanatique Arabe courait planter l'étendard de son prophète jusqu'aux bords du Sénégal et jusqu'aux rivages de Sofala. Aucun peuple ne réunissait plus de qualités pour conquérir et pour conserver l'empire de l'Afrique. Il trouvait dans les Mauritaniens et les Numides des frères et des amis naturels. Mœurs, aliments, climat, tout les rapprochait. L'esprit fanatique du mahométisme devait étonner et subjuguer les imaginations ardentes des Africains ; la simplicité de la croyance musulmane convenait à leur intelligence bornée, et s'alliait sans peine aux superstitions du fétichisme, aux idées de ces peuples sur la magie et les enchantements. L'Afrique, et surtout les oasis du grand désert, fournirent bientôt à la nouvelle religion ses plus zélés défenseurs. L'esclavage civil et le gouvernement despotique n'éprouvèrent aucun changement, si ce n'est que les *marabouts* ou prêtres

musulmans, ainsi que les *chérifs* ou descendants du prophète, formèrent dans quelques États une espèce d'aristocratie. L'anthropophagie seule devait être abolie, et c'est un véritable bienfait que l'humanité doit aux progrès de l'islamisme [1]. Un événement particulier favorisa un moment la civilisation des Maures : l'expulsion de ceux d'entre eux qui avaient régné en Espagne, peupla la Barbarie et même les oasis du grand désert d'hommes plus industrieux et plus éclairés que le reste des mahométans ; malheureusement pour l'Afrique, une poignée d'aventuriers turcs, les uns plus féroces et plus grossiers que les autres, fondirent sur la côte de Barbarie, subjuguèrent les Maures et y établirent les gouvernements barbares d'Alger, de Tunis et de Tripoli : barrière fatale qui, bien plus encore que le mahométisme, sépara l'Afrique du monde policé.

Les navigations des Portugais et la traite des nègres ont ensuite ouvert de nouvelles communications entre l'Afrique et l'Europe occidentale. On trouva ces contrées, comme elles le sont encore, déchirées par une guerre perpétuelle, par une guerre d'autant plus déplorable, que, circonscrite à un cruel brigandage, étrangère à tout esprit de conquête territoriale, elle ne donne point naissance à ces grands empires qui, du moins quelquefois, admettent une sorte de civilisation. Cependant l'observation prolongée des Africains a fait connaître leurs vertus et leurs dispositions à s'instruire et à imiter nos arts. Il a été constaté que rien dans leur nature morale ne les condamne à une éternelle barbarie [2]. Malheureusement l'Europe, entraînée vers les deux Indes, s'est peu occupée d'une contrée plus rapprochée et peut-être plus riche. Aussi nos relations avec les côtes d'Afrique se sont longtemps bornées à ce trafic d'hommes que la philosophie et la religion réprouvent en principe, mais que, dans le cas particulier des Africains, beaucoup de circonstances rendent moins horrible. L'abolition de l'anthropophagie ayant fait doubler le nombre des prisonniers dont les princes ont à disposer, la cessation absolue de la traite, que plusieurs nations européennes ont proclamée, fera peut-être revivre sur la côte les horribles massacres et les sacrifices humains qui règnent encore dans l'intérieur. Puissent des colonies européennes, des colonies stables, étendues, florissantes, en montrant sur les bords du Niger, du Sénégal, du Zaïre et du Zambèze, le modèle de nos lois et de nos mœurs, exciter les Africains à une heureuse émulation, ou les engager à une soumission salutaire !

[1] M. *de Hammer* : Mémoire sur l'influence du mahométisme, dans les *Mines de l'Orient*, et dans les *Annales des Voyages*.

[2] Voyez l'intéressant ouvrage de M. *Grégoire*, ancien évêque de Blois, sur la *Littérature des Nègres*.

Tableau de l'élévation absolue des principales montagnes de l'Afrique.

SYSTÈME ATLANTIQUE ou SEPTENTRIONAL.

	Mètres.
Points culminants du Grand-Atlas dans l'empire du Maroc	4,000
Le *Ouannaseris* ou *Ouannascherich*, sur le territoire d'Alger	3,000?
Points culminants de la chaîne du *Jurjura* ou *Guraïgura* sur le territoire d'Alger	2,000?
Col de *Tenyah* dans le Petit-Atlas, sur le territoire d'Alger	1,000
Points culminants du Petit-Atlas	1,650
Monts Righa	1,500
Plateau de Miliana	800
Sommet occupé par la ville de Medeah	1,000
Le Zaouan, point culminant dans l'Etat de Tunis	1,400
Point culminant de la chaîne de *Tarhona* dans l'Etat de Tripoli	900?
Hauteur moyenne de la chaîne du *Gharian* dans l'Etat de Tripoli	500
Point culminant de la chaîne du *Gharian*	1,000?
Point culminant du mont *Akhdar* dans l'Etat de Tripoli	600
Plateau de Barkah	500
Point culminant de la chaîne de *Tiggherendouma*	200
Points culminants de la chaîne Arabique près du Caire	700
Points culminants de la chaîne Libyque	600

SYSTÈME ABYSSINIEN ou ORIENTAL.

Mont *Gechen* ou *Devra-Damot*	3,000?
Niveau des eaux du lac *Dembea* ou *Tzana*	2,700
Le *Beyeda* dans les montagnes de Samen	900?
Monts *Langay*	300?
Mont *Dyaub*	200?
Mont *Lamalmon*	3,400
Points culminants des monts *Elkamar*	4,600?
L'*Amba-Hadjè* dans le royaume de Tygré	2,400
Mont *Taranta*, sur la limite du royaume de Tygré	2,300
Points cuminants des monts *Tegla*	1,500?

SYSTÈME CAFRO-GUINÉEN ou AUSTRAL.

Points culminants des monts *Lupata*	2,000?
Monts *Foura*	1,500?
Points culminants des *Montagnes Noires*	900?
Points culminants des monts *Karrec* ou *Karri*	2,100
Mont *Compas*, dans la chaîne des monts *Sneeuwberg* ou montagnes de neige	2,000
Le *Komsberg* (nœud des monts Nieuwveld, Roggeweld et Witteberg)	1,700
Points culminants des monts *Nieuwveld*	3,300
Points culminants du *Roggeweld*	1,700
Points culminants du *Bokkeweld*	1,800?
Montagne de la *Table*	1,200
Pic du *Diable*	1,000
Montagne du Lion (*Leeuwenberg*)	700
Le *Lange-Kloof*	600
Mont *Hantam* (au-dessus de la terrasse de la côte atlantique)	500
Points culminants des monts *Khamies*	1,300
Points culminants des montagnes de cuivre (*Koperbergen*)	700?
Serras de cristal dans la Guinée méridionale	600?
Plateau de Dembo	500?
Le volcan *Zambi* dans le *Tibolo* (Guinée méridionale)	1,200
Le mont *Zambi* dans le pays des Molouas (*Idem*)	1,220

SYSTÈME SÉNÉGAMBO-GUINÉEN ou OCCIDENTAL.

Pic des *Mendefy* dans la chaîne de ce nom	600?
Points culminants de la chaîne du *Mandara*	1,500
Points culminants des monts de *Kong*	1,000?
Mont *Loma*	500?
Points culminants de la *Sierra-Leone*	860
Mont *Sa-voullé*	600
Le *Pain-de-Sucre*	780
Monts *Camarones* dans le pays des *Calbongas*	1,100?
Points culminants des monts *Tangué*	1,400?
Dunes qui forment le *Cap-Vert*	200

N. B. Un coup d'œil sur ce tableau fait voir que la hauteur de la plupart des montagnes de l'Afrique n'est connue que par approximation.

LIVRE QUATRE-VINGT-DEUXIÈME.

Suite de la Description de l'Afrique. — Description générale physique de l'Égypte.

L'Égypte rattache l'Afrique au monde civilisé ; ce pays, unique dans la nature, unique dans les fastes de l'histoire, mérite une description plus détaillée que les autres contrées africaines. Mais qu'est-ce que l'Égypte? Une vallée que le Nil arrose après l'avoir en partie formée, et que resserre à droite comme à gauche la stérile immensité des déserts. Commençons donc par le Nil le tableau physique de cette contrée, qui grâce aux dons de son fleuve, peut se passer du reste de la terre et du ciel lui-même.

Le Nil, le plus grand des fleuves de l'ancien monde, et peut-être même du nouveau, dérobe encore ses véritables sources aux regards de la science. Ératosthène distinguait trois branches principales du Nil : l'opinion du savant Bibliothécaire d'Alexandrie a été confirmée par les voyageurs les plus récents. Ce fleuve, que les anciens Égyptiens avaient divinisé, est formé par la réunion du *Bahr-el-Abiad,* ou fleuve blanc, du *Bahr-el-Azrak*, ou fleuve bleu, et de l'*Atbarah;* on considère aujourd'hui le Bahr-el-Abiad comme le véritable Nil ; les sources de cette rivière sont encore inconnues. Une expédition envoyée à leur recherche en 1842, et à la tête de laquelle était un Français, l'ingénieur d'Arnaud, parvint, en remontant le fleuve jusqu'au 4° — 42' — 42" de latitude septentrionale, dans un pays montagneux et boisé, nommé *Barry* ou *Béhr* par les naturels ; là, le lit du fleuve n'était plus navigable ; on apprit qu'à une cinquantaine de milles, dans le pays des noirs *Pulunchs*, plusieurs branches se réunissaient venant de l'est, de l'ouest et du sud-ouest. C'est en remontant ces différentes branches que l'on parviendra à fixer l'opinion du monde savant, relativement aux sources du Nil ; ce que nous constaterons du moins, c'est qu'il faut rattacher au bassin du Nil la vaste région située au sud du Darfour et du Kordofan, ainsi que le Soudan oriental.

Le cours du Nil peut se diviser en deux parties distinctes : le Nil supérieur, depuis les sources inconnues du Bahr-el-Abiad jusqu'à son confluent avec l'Atbarah, et le Nil inférieur, depuis ce confluent jusqu'à son embouchure. La première partie comprend les bassins de l'Atbarah, du Bahr-el-Azrek et du Bahr-el-Abiad. Nous y reviendrons dans les livres suivants.

La seconde, qui appartient à la Nubie et à l'Égypte, nous offre l'exemple unique d'un fleuve parcourant environ 1850 milles géographiques, ou 770 lieues, sans recevoir un seul affluent. A peine le Nil a-t-il reçu l'Atbarah qu'il forme un vaste circuit dans le pays de Dongola, en se tournant au sud-ouest. Six fois une barrière de montagnes ou de rochers semble arrêter son cours; six fois il franchit cet obstacle. La seconde cataracte, dans la Nubie turque, est la plus forte. La sixième (en remontant le fleuve c'est évidemment la première) ouvre au Nil l'entrée de l'Égypte près de Syène ou *Asouan*. La hauteur de cette cataracte, singulièrement exagérée par quelques voyageurs, varie selon les saisons, et n'est généralement que de 1 ou 2 mètres [1].

Depuis Syène jusqu'au Caire, il coule dans une vallée d'environ 5 lieues dans sa moyenne largeur, entre deux chaînes de montagnes, dont l'une s'étend jusqu'à la mer Rouge, et dont l'autre se termine dans les déserts de l'ancienne Libye. Le fleuve occupe le milieu de la vallée jusqu'au détroit nommé Djebel-Selseleh; cet espace, d'environ 15 lieues de longueur, n'offre sur ses deux rives que très-peu de terre cultivable. Quelques îles sont, à cause de leur peu d'élévation, arrosées avec facilité.

Au débouché du Djebel-Selseleh [2], la pente transversale porte constamment le Nil sur sa rive droite, qui présente dans beaucoup d'endroits l'aspect d'une falaise coupée à pic, tandis que le sommet des montagnes de la gauche est presque toujours accessible par un talus plus ou moins incliné. Ces dernières montagnes commencent, près de la ville de Syouth, en descendant vers le Fayoum, à s'éloigner de plus en plus vers l'ouest, de sorte qu'il se trouve entre elles et la vallée cultivée un espace désert qui va toujours en s'élargissant, et qui, dans beaucoup d'endroits, est bordé du côté de la vallée par une ligne de dunes de sables dirigée à peu près du nord au sud.

Les montagnes qui embrassent le bassin du Nil dans l'Égypte supérieure, s'entrecoupent par des gorges qui conduisent d'un côté sur les bords de la mer Rouge, et de l'autre dans les oasis. Ces gorges transversales seraient habitables, puisque les pluies d'hiver y entretiennent la végétation pendant

[1] Description de l'Égypte, par ordre de l'empereur Napoléon, 1 vol. Description de Syène et des Cataractes, par M. *Jomard*. — Ces cataractes ne sont, à proprement parler, que des *rapides*, car le Nil n'offre ni cascades, ni chutes, ce qui, d'ordinaire, constitue la cataracte; son lit est seulement obstrué par des rochers symétriques, au milieu desquels le fleuve se fraye un passage.

[2] *Girard*. Mémoire sur l'Égypte, t. III, p. 13.

quelque temps, et forment des fontaines dont les eaux suffisent aux besoins des Arabes et de leurs troupeaux.

La lisière des terrains déserts, qui s'étend ordinairement sur les côtes de la vallée, parallèlement au cours du Nil (et qu'il ne faut pas confondre avec cette mer stérile de sable qui se trouve de chaque côté de l'Égypte), comprend maintenant deux espèces de sol bien distinctes; l'une, immédiatement au pied de la montagne, est composée de sables, de cailloux roulés; l'autre, composée de sables légers, recouvre une étendue de terrain autrefois cultivable. Si l'on coupe la vallée par un plan perpendiculaire à sa direction, on remarque que sa surface s'abaisse depuis les rives du Nil jusqu'au pied des montagnes; circonstance qui a également été observée sur les bords du Mississipi, du Pò, d'une partie du Borysthène et de quelques autres rivières.

Près de Bény-Soueyf, la vallée du Nil, déjà considérablement élargie à l'ouest, s'ouvre de ce même côté, et nous laisse entrevoir les fertiles plaines de *Fayoum;* ces plaines forment proprement une espèce de plateau séparé au nord et à l'ouest des montagnes qui l'environnent par une large vallée, dont une certaine étendue, constamment submergée, forme ce que les habitants du pays appellent ***Birket-el-Keroun.***

Près du Caire, les chaînes qui resserrent la vallée du Nil s'éloignent de part et d'autre; l'une, sous le nom de ***Djebel-al-Nairon***, se dirige au nord-ouest vers la Méditerranée; l'autre, appelée ***Djebel-el-Attaka***, court droit à l'est vers Suez.

En avant de ces chaînes s'étend une vaste plaine composée de sables recouverts du limon du Nil. A l'endroit nommé ***Batou-el-Bakarah***, le fleuve se partage en deux branches qui, en coulant, l'une vers Rosette, l'autre vers Damiette, embrassent le ***Delta*** actuel; car cette espèce d'île triangulaire, anciennement plus grande, était bornée à l'orient par la branche ***Pélusiaque***, aujourd'hui perdue ou convertie en canaux fangeux. A l'ouest, elle était terminée par la branche ***Canopique***, aujourd'hui en partie confondue avec le canal d'Alexandrie, et en partie perdue dans le lac Edkou. Cependant la dépression et l'égalité du niveau, ainsi que la fertilité et la verdure, marquent encore aujourd'hui les limites de l'ancien Delta.

Les divers ***bogaz*** ou embouchures de ce grand fleuve ont souvent changé de position et en changent encore; circonstance qui a fourni matière à de longues discussions entre les géographes. Voici les résultats les plus certains. Les sept bouches du Nil, connues des anciens, se suivaient dans l'ordre que voici : 1° la bouche ***Canopique***, représentée par l'embouchure

du lac Edkoù, ou selon d'autres, par celle du lac d'Aboukir; 2° la *Bolbitique*, à Rosette; 3° la *Sébennytique*, probablement l'embouchure du lac Bourlos; 4° la *Phatnitique* ou *Bucolique*, à Damiette. Les trois dernières, perdues, aujourd'hui, sont, 5° la *Mendésienne*, confondue dans le lac Manzaléh, mais dont la bouche est représentée par celle de Dibeh; 6° la *Tanitique* ou *Saïtique*, qui paraît se retrouver à l'extrémité à l'est du lac Menzaléh, dans celle nommée aujourd'hui *Omm saregdj;* la branche du Nil qui conduisait ses eaux à la mer répond au canal Moeys, qui se perd aujourd'hui dans le lac; 7° la bouche *Pélusiaque* semble aujourd'hui représentée par l'embouchure la plus orientale du lac Menzaléh, où se retrouvent encore les ruines de Péluse.

La profondeur et la rapidité du Nil varient selon les lieux et les saisons.

Le tableau suivant fera connaître à nos lecteurs quelle est l'altitude du fleuve et la pente de ses eaux en différents points de son cours :

	Hauteur du fleuve au-dessus de la mer.	Pente par lieue.
Le Caire	10m 070	
Syéne	111 420	0m 377
Korosko	146 128	0 819
Dongolah	245 903	0 750
Abouhamed	312 820	0 659
El-Mouchereiff	432 361	1 637
Matacmmaeh	439 832	0 191
Khartoum	464 845	0 633

La pente moyenne de Khartoum à la mer est de 0,659 par lieue géographique. On ne doit pas s'étonner de la pente de 1,637 par lieue entre El-Mouchereiff et Abouamed, car c'est dans cet intervalle que sont situées deux cataractes, la quatrième et la cinquième.

Dans un état ordinaire, ce fleuve ne porte que des bateaux de 60 tonneaux, depuis les embouchures jusqu'aux cataractes. Le *bogaz* de Damiette a cependant près de deux mètres d'eau dans le temps des basses eaux; celui de Rosette n'en a guères qu'un seul. Dans les hautes eaux, l'un et l'autre de ces *bogaz* ont 13 mètres de plus, et les caravelles de 24 canons remontent jusqu'au Caire. La navigation est singulièrement favorisée durant les crues; car pendant que le courant du fleuve entraîne les navires depuis les cataractes jusqu'aux *bogaz* avec une extrême rapidité, les vents du nord, très-violents, permettent de remonter le fleuve à force de voiles avec une égale rapidité : on fait l'un et l'autre trajet en huit à dix jours. C'est un spectacle intéressant que de voir les nombreux bateaux se croiser

dans leurs courses. Les *bogaz* sont difficiles à passer, même dans les hautes eaux : des bancs de sable changeants menacent le navigateur dans toute la longueur du cours. Les cataractes sont quelquefois franchies par l'adresse et l'audace réunies.

Les fameuses plaines de l'Égypte ne seraient pas le séjour d'une éternelle fertilité, sans les crues du fleuve, qui en même temps les arrose et les couvre d'un limon fécond. Nous connaissons aujourd'hui avec certitude ce que les anciens ne pouvaient qu'entrevoir obscurément, ce que cependant Agatarchide, Diodore, Abdallatif, et l'envoyé abyssinien Hadgi Michael avaient affirmé, savoir que les grandes pluies annuelles entre les tropiques sont la seule cause de ces crues, communes à tous les fleuves de la zone torride, et qui, dans des terrains bas comme l'Égypte, occasionnent des inondations.

La crue du Nil commence au solstice d'été ; le fleuve acquiert sa plus grande élévation à l'équinoxe d'automne, reste permanent pendant quelques jours, puis diminue, mais avec plus de lenteur. Au solstice d'hiver, il est déjà très-bas ; mais il reste encore de l'eau dans les grands canaux. A cette époque les terres sont mises en culture. Le sol se trouve couvert d'une couche de limon plus ou moins épaisse, et déposée par couches horizontales : ce limon a une forte affinité pour l'eau.

L'analyse du limon du Nil a fourni près de la moitié d'alumine, un quart environ de carbonate de chaux, le reste en eau, carbone, oxyde de fer, carbonate de magnésie [1]. Sur les bords du Nil, le limon tient beaucoup de sable ; et lorsqu'il est porté par les eaux sur des terres éloignées, il perd en chemin une quantité de sable proportionnelle à la distance du fleuve, de manière que lorsque cette distance est considérable, on trouve l'argile presque pure : aussi ce limon est-il employé dans plusieurs arts en Egypte. On en fait de la brique excellente et des vases de différentes formes : il entre dans la fabrication des pipes ; les verriers l'emploient dans la construction de leurs fourneaux, et les habitants des campagnes en revêtent leurs maisons. Ce limon renferme des principes favorables à la végétation. Les cultivateurs le regardent comme un engrais suffisant.

La salubrité de l'eau du Nil, vantée par les anciens, paraît reconnue par les modernes avec certaines restrictions. Cette eau est très-légère, et peut, sous ce rapport, mériter l'éloge qu'en fait Maillet ; « c'est, parmi les eaux, « ce que le Champagne est parmi les vins. » Si Mahomet, disent les Égyptiens, en eût bu, il eût demandé au ciel une vie immortelle pour pouvoir

[1] Mémoire sur l'Égypte, t. I, p. 348-352.

toujours en jouir[1]. L'eau du Nil est purgative, ce qu'on doit attribuer à divers sels neutres dont elle est chargée[2]. Mais pendant les trois mois d'été qu'elle reste presque stagnante, elle devient bourbeuse et ne peut être bue qu'après avoir été clarifiée. Pendant les crues, elle prend d'abord une couleur verte, quelquefois très-foncée ; après trente à quarante jours cette couleur fait place à un rouge plus ou moins brunâtre. Ces changements sont probablement dus à des écoulements successifs de plusieurs lacs périodiques ou flaques d'eau que forment les pluies sur les divers plateaux de l'Afrique intérieure.

Avant de parler des canaux dérivés du Nil, il convient de décrire le sol qui borde ce fleuve.

Les montagnes à l'occident du Nil paraissent calcaires et coquillières; dans celles à l'orient, la serpentine et le granit semblent former les plus hautes cimes. Ces aperçus généraux souffrent des restrictions et admettent des détails.

La pierre qui a servi à la construction de la pyramide de Cheops, près de Gizeh est une pierre calcaire, ou carbonate de chaux, à grains fins, d'un gris blanc, et facile à tailler. Le granit rose des monuments antiques qui compose encore le revêtement de la pyramide nommée *Mycerinus*, est, à ce qu'on croit, le *Pyropœcylon* de Pline. On trouve dans les environs des pyramides le jaspe d'Ethiopie, la roche quartzeuse avec amphibole, le caillou d'Egypte, qui est un quartz agate grossier veiné. D'après les échantillons anciens conservés à Velletri, dans le muséum du cardinal Borgia, un minéralogiste danois, M. *Wad*, a publié un Essai sur les rochers et les substances minérales de l'Egypte. Ces échantillons sont du granit rouge, du granit blanc mêlé d'amphibole, du feldspath vert et de l'amphibole noire. Le porphyre semble être du pétro-silex avec des fragments de feldspath ; il s'y trouve aussi un petit échantillon d'un schiste micacé d'un brun noir. Les autres sont de la pierre calcaire, du feldspath, de la brèche, de la serpentine, du talc ollaire, du marbre avec des veines de mica argenté, du calcaire fétide, du jaspe de toutes les espèces, la topaze ou chrysolithe des anciens, l'améthyste, le cristal de roche, la calcédoine, l'onyx, la cornaline, l'héliotrope, l'obsidienne, le lapis-lazuli. Il existe dans la montagne de Zabarah au sud-ouest de Cosséir un gisement d'émeraude. Le cuivre est le seul métal que l'on pourrait exploiter en Egypte : on en connaît des

[1] *Maillet* : Description de l'Égypte, t. I, p. 16. Mémoires sur l'Égypte, t. II, p. 35.
[2] *Prosper Alpin* : Rerum Ægypt., p. 17-22. *Forskâl* : Flora. Ægypt. Arab. XL.

mines au pied du mont Baram. Des gisements de plomb se présentent sur les bords de la mer Rouge.

La vallée qui mène à Cosséir est couverte d'un sable partie calcaire et partie quartzeux. Les montagnes sont calcaires et de grès. En approchant de Kosséir on trouve trois genres de montagnes. Dans les premières les roches sont granitiques, à grains très-fins et petits. La seconde chaîne comprend des montagnes de brèche ou de poudingues d'une espèce particulière, connue sous le nom de *breccia di verde*[1]. Aux montagnes de brèche succède, pendant environ 12 lieues, une substance de texture schisteuse, qui paraît d'une formation contemporaine à celle des brèches, puisqu'elle se lie à celles-ci par des passages gradués, et contient des fragments roulés de différentes roches.

Du côté des fontaines d'El-Aouch-Lambageh domine une chaîne de montagnes schisteuses qui présente dans sa composition du pétro-silex et des roches stéatiteuses; mais à trois lieues de Cosséir, les montagnes changent subitement : une grande partie est gypseuse ou calcaire, disposée par couches presque toujours dirigées du nord au sud : on y trouve les débris fossiles de l'*ostrea diluviana*. Parmi ces montagnes de sédiment supérieur, on trouve des schistes, des porphyres peu caractérisés, des grains de feldspath. Le sol de la vallée, couvert d'immenses fragments de roches, offre des variétés sans nombre; tantôt ce sont des serpentines, des roches composées où domine l'amphibole, des schistes, des gneiss, des porphyres, des granits; tantôt c'est une espèce particulière de stéatite qui renferme des nœuds de spath schisteux; enfin il se présente une substance nouvelle et particulière en minéralogie, qui se trouve encore dans divers points du désert qui se prolonge jusqu'au pied du mont Sinaï, et qui ressemble au thallite vert du Dauphiné. On ne la trouve pas seule, mais elle fait partie des granits, des porphyres et des roches[2]. Du côté de la vallée de Suez, les montagnes sont calcaires, et en plusieurs endroits composées de coquilles agglutinées.

Dans la chaîne qui avoisine le Caire, M. Calliaud a recueilli plusieurs coquilles fossiles; elles se trouvent en couches dans un dépôt qui appartient à la partie la plus supérieure des terrains de sédiment. La grande pyramide de Memphis est construite sur une roche calcaire qui renferme des cérithes : ce qui indique un dépôt de la même époque géologique, mais inférieur.

[1] Mémoires sur l'Égypte, t. III, p. 240.
[2] Mémoires sur l'Égypte, t. III, p. 255.

On trouve dans la vallée de l'Egarement le sel marin en petites couches compactes soutenues sur des lits de gypse. Dans plusieurs déserts qui bordent l'Egypte, le sel marin se montre presque partout, tantôt cristallisé sous le sable, tantôt effleuri à sa surface.

Dans la Haute-Egypte, vers Edfou, les montagnes se composent d'ardoise, de quartz blanc et rose, de cailloux bruns, mêlés de cornalines blanches [1]. Près des ruines de Silsilis, les roches granitiques contiennent des cornalines, du jaspe et de la serpentine. Un peu plus avant dans la Haute-Egypte, on trouve alternativement du granit et du grès décomposé, formant, à la superficie, une croûte friable et présentant l'aspect d'une ruine [2].

On n'a aucune mesure exacte des montagnes de l'Egypte, mais on sait par approximation que près du Kaire la chaîne arabique est élevée de 150 à 160 mètres; qu'à environ 60 lieues de là elle atteint 500 à 550 mètres; qu'au delà de Thèbes elle a 600 à 700 mètres; qu'enfin elle s'abaisse graduellement jusque près d'Asouan sous le 24e parallèle, où elle n'offre plus, surtout dans le voisinage du Nil, que des collines. Les montagnes qui bordent le golfe arabique sont généralement plus hautes que celles qui s'élèvent sur la rive droite du Nil; mais de l'autre côté du fleuve c'est tout le contraire : elles vont en s'abaissant à mesure qu'on s'éloigne de ses bords. La chaîne libyque, c'est-à-dire toutes les hauteurs qui dominent la rive gauche du Nil, est plus basse que celle de la rive opposée, depuis le lac Keroun jusqu'à Girgeh; là elle commence à s'élever rapidement jusqu'à Denderah; puis elle diminue un peu de hauteur près de Thèbes, s'abaisse de nouveau près d'Esné, en conservant cependant une plus grande élévation que sur la rive opposée : ainsi près de l'île d'Eléphantine, les montagnes de gneiss surpassent en élévation les rochers granitiques dont les pointes saillantes dominent la rive droite du Nil.

La région la plus curieuse de l'Egypte est sans contredit celle qui renferme la *vallée du Fleuve sans eau* et le bassin des lacs de *Natron*. Ces deux vallées sont parallèles. La montagne de Natron domine et suit la vallée du même nom. Cette montagne ne contient aucune des roches qu'on trouve disséminées dans la vallée, telles que des quartz, des jaspes, des pétrosilex [3]

[1] *Denon*, t. II, p. 49.
[2] *Ibid.*, p. 150-192-208.
[3] *Andréossy* : Mémoire sur la Vallée des lacs Natron dans la Description de l'Égypte, vol. I.

Six lacs se suivent dans la direction de la vallée. Leurs bords et leurs eaux sont couverts de cristallisations, tant de sel commun ou chlorure de sodium, que de natron ou carbonate de soude. Lorsqu'une même masse d'eau contient à la fois l'un et l'autre sel, c'est le chlorure de sodium qui se cristallise le premier, puis le carbonate de soude se dépose dans une couche à part. Quelquefois ces deux cristallisations semblent choisir chacune leur théâtre dans des parties isolées du même lac [1].

Cette curieuse vallée n'est habitée que par des moines grecs. Leurs quatre couvents sont à la fois des forteresses et des prisons. Ils ne vivent que d'un peu de légumes. Même la végétation de ces vallées offre un aspect sauvage et triste. Les palmiers ne forment que des buissons et ne portent pas de fruit.

Des caravanes viennent chercher le natron. Selon le général Andréossy, la ferme de cette substance, nécessaire à diverses fabriques, était sur le pied de l'ancienne gabelle de sel en France.

La vallée parallèle à celle du Natron porte le nom de *Bahhar-béla-mè*, c'est-à-dire Fleuve sans eau. Séparée de la vallée du Natron par une petite chaîne de hauteurs, elle conserve généralement une largeur de 3 lieues. Dans les sables qui la recouvrent, on a découvert des troncs d'arbres entièrement pétrifiés, et une vertèbre d'un gros poisson. Au surplus, on y rencontre les mêmes pierres que dans la valée du Natron. Quelques savants ont pensé que ces pierres y ont été amenées par un bras du Nil qui y aura passé. On prétend que la vallée du Fleuve sans eau rejoint au sud le Fayoum, et qu'au nord elle aboutit à la Méditerranée.

Ces contrées ont sans doute subi des révolutions terribles, mais qui remontent au delà de la constitution actuelle du globe. Quant aux changements modernes, leur étendue et leur importance ont été beaucoup exagérées par des hommes à système. M. Reynier fait remarquer judicieusement que la diminution des terres cultivables doit dater alors d'époques bien antérieures aux temps historiques. « Plusieurs points que les anciens « ont indiqués aux bords des déserts y sont encore ; le canal de Joseph, « abandonné depuis des siècles, n'est comblé dans aucune de ses parties, » Reynier n'a trouvé qu'un seul envahissement des sables sur les terres cultivées qui soit bien constaté : « c'est dans la province de Gizeh, près du « village de Ouardan, où les sables se sont avancés jusqu'au Nil et « occupent une lieue de terrain [1]. »

[1] *Berthollet* : Journal de Physique, messidor an VIII, p. 5 et suiv.
[1] Mémoire sur l'Égypte, t. IV, p. 6.

Le canal de Joseph servait à conduire les eaux du fleuve dans le canton de Fayoum et dans le lac de Mœris, aujourd'hui *Birket-êl-keroun ;* on en retirait le double avantage d'arroser parfaitement les terres du Fayoum, et de se débarrasser, en cas d'une crue extraordinaire, de la trop grande quantité d'eau. Il est probable que ce canal, décoré du nom de Joseph, comme plusieurs autres objets mémorables, a été creusé par ordre du roi *Mœris ;* les eaux alors auront rempli le bassin du lac *Birket-êl-keroun,* auquel on a pu donner le nom du prince qui avait opéré ce grand changement. On conciliera ainsi les positions différentes données au lac Mœris par Hérodote, Diodore et Strabon ; on expliquera comment les anciens ont pu dire que le lac avait été creusé de main d'homme, tandis que le Birket-êl-keroun ne porte aucun indice d'un semblable travail [1].

Lorsque l'on considère en effet que ce lac avait jadis environ 60 lieues géographiques carrées, comment admettre qu'il ait pu être creusé de mains d'hommes. M. Clot-Bey fait, relativement au nom que porte ce lac, une remarque importante ; c'est que *Birket-êl-keroun* signifie *lac de Caron :* c'est le lac sur lequel le nocher des enfers passait les morts dans sa barque, parce qu'il fallait traverser ce lac pour transporter les cercueils à la nécropole creusée dans la chaîne libyque qui borde le lac dans sa longueur.

Parmi les nombreux canaux que renferme l'Égypte, il en est plusieurs qui méritent d'être cités. Le *canal Moeys,* qui prend naissance à une lieue au-dessus du Caire, paraît occuper les branches du Nil appelées *Pélusiaque* et *Tanitique.* Aussi navigable que le fleuve, il a 150 mètres de largeur et près de 40 lieues de longueur. Le *canal de Chybyn-el-Koum* traverse le Delta du sud-est au nord-ouest. Il prend ses eaux dans la branche de Damiette, au village de Garyneyn et débouche dans celle de Rosette au village de Farastoq. Il est navigable ; sa largeur est de 150 à 200 mètres. Le *canal de Mahmoudieh,* creusé par Méhemet-Ali, relie Alexandrie au Nil. Il est navigable ; sa longueur est de 25 lieues. Creusé dans l'espace de 10 mois, 313,000 ouvriers y furent employés. Ce travail gigantesque rappelle les constructions de l'antique. Il est aujourd'hui d'une grande utilité pour le transport des marchandises que l'on conduit d'Alexandrie au Caire par Boulak.

Les plages maritimes de l'Égypte présentent plusieurs lacs ou plutôt lagunes qui, de siècle en siècle, éprouvent tantôt des diminutions, tantôt des accroissements.

[1] Description de l'Égypte : Antiquités ; Mémoires, vol. I. Mémoire sur le lac Mœris, par M. *Jomard.* Comp. *Pococke,* d'*Anville, Gibert,* etc.

Le *Mahdyeh*, nom qui signifie en arabe *passage d'eau*, doit son origine à un passage d'eau situé entre Alexandrie et Rosette, par lequel il communique à la mer. Sa position entre le lac d'Edkoû et Aboukir lui a fait donner aussi le nom de ce village. Le détroit, par lequel il se lie à la mer, occupe à peu près l'emplacement de l'ancienne bouche canopique. On remarque sur la langue de terre sablonneuse qui le sépare de la Méditerranée des vestiges d'une digue longue de 3,000 mètres que la mer rompit en 1715, époque de l'origine de ce lac. Sa surface est d'environ 14,000 hectares.

Au sud d'Alexandre, le *Boheyreh-el-Maryout*, l'ancien lac Maréotis, est situé entre la Tour des Arabes et Alexandrie, dont il fertilisait autrefois les environs. Il contenait au seizième siècle des eaux douces que lui apportaient des canaux du Nil; mais l'impéritie du gouvernement des Mamelouks le laissa se dessécher. « Lorsque l'armée française, dit M. Clot-Bey, descendit » en Égypte, le Maréotis n'était plus qu'une plaine sablonneuse, dont la » partie la plus basse retenait les eaux de la pluie, qui y séjournaient une » grande partie de l'hiver. Mais, le 4 avril 1801, l'armée anglo-turque » coupa les digues du canal d'Alexandrie vers l'extrémité occidentale du » lac Mahdyeh : les eaux de ce lac, aussi salées que celles de la mer, se » répandirent successivement par trois ou quatre ouvertures dans le Maréo- » tis, et mirent 70 jours à le remplir. Le déluge provoqué par les Anglais » submergea 40 villages et les terres qui les entouraient[1]. » Méhemet-Ali a fait barrer la communication du lac avec la mer : il ne reçoit plus que les eaux pluviales et le trop-plein du canal Mahmoudieh. Ces eaux couvrent sa surface pendant l'hiver; mais en été elles s'évaporent, et le fond du lac ayant été imprégné par les eaux de la mer, se couvre d'une épaisse couche saline que l'on exploite et qui lui donne l'aspect d'un terrain couvert de neige.

Le lac d'*Edkoû*, situé entre le Mahdieh et la branche de Rosette ou Bolbitique, tire son nom d'un village situé sur ses bords. Les eaux du Nil l'alimentent. Il était presque desséché à l'époque de l'expédition française, parce que les digues des canaux qui le remplissent n'avaient pas été ouvertes depuis longtemps. Sa superficie est de près de 34,000 hectares. Le lac *Boulon* occupe la base du Delta et s'étend d'une branche du Nil à l'autre. Ses eaux sont peu profondes. Il reçoit divers canaux et communique à la mer par une ouverture. Sa longueur est d'environ 25 lieues, et sa superficie de 112,000 hectares.

La carte du lac *Menzaléh*, levée par le général Andréossy, a nécessité

[1] Aperçu général de l'Égypte, par *Clot-Bey*. Paris, 1840.

d'importantes corrections dans l'Égypte de d'Anville. Ce lac est formé de la réunion de deux grands golfes, et borné au nord par une longue bande de terre basse et peu large qui le sépare de la mer. Les deux golfes sont séparés en partie entre eux par la presqu'île de Menzaléh, à la pointe de laquelle se trouvent les îles de Matharyeh, les seules du lac qui soient habitées. D'Anville a aussi donné une trop grande largeur à la côte septentrionale de ce lac, et les mesures prises récemment offrent, avec les siennes, une différence de 24 mètres. Le lac Menzaléh ne communique avec la mer que par deux bouches praticables, celles de Dibeh et d'Omm-saredj, qui sont les bouches Mendesienne et Tanitique des anciens [1]. La longueur, depuis la bouche de Dibeh jusqu'à celle de Péluse, est de 84,000 mètres. Sa plus petite largeur est de 22,000 mètres, et sa superficie de 184,000 hectares.

On nomme *Birket-el-Balah* (*Etang des Dattes*) les lagunes formées par le lac Menzaléh dans sa partie méridionale. On en évalue la superficie à 13,000 hectares.

A 8 ou 10 lieues à l'est du lac Menzaléh s'étend, près des bords de la mer, l'ancien lac Sirbon, appelé aujourd'hui *Sebkah Bardoual*. Les descriptions qu'en ont faites Diodore de Sicile et Strabon sont encore applicables à son état actuel. Suivant Diodore, des corps d'armée ont péri faute de connaître ces marais profonds, que les vents recouvrent de sables qui en cachent les abîmes. « Le sable vaseux, ajoute-t-il, ne cède d'abord que » peu à peu sous les pieds, comme pour séduire les voyageurs, qui con- » tinuent d'avancer jusqu'à ce que, s'apercevant de leur erreur, les secours » qu'ils tâchent de se donner les uns aux autres ne peuvent plus les sauver. » Tous les efforts qu'ils font ne servent qu'à attirer le sable des parties » voisines, qui achève d'engloutir ces malheureux voyageurs. C'est pour » cela qu'on a donné à cette plaine fangeuse le nom de *Barathron*, qui veut » dire abîme. »

Enfin, le *lac Amer*, situé vers le milieu de l'isthme de Suez ou Soueys, et long de 10 à 12 lieues, paraît être un délaissement de la mer Rouge. Il servit jadis de transition pour faire communiquer cette mer avec le Nil.

Il est impossible de fixer le nombre des canaux destinés à porter sur toutes les portions du sol les eaux du fleuve. Si parmi les voyageurs l'un l'évalue à 6,000 uniquement pour la Haute-Égypte [2], tandis que l'autre ne reconnaît qu'environ 90 grands canaux, dont 40 à peu près pour la Haute-

[1] Mémoire sur l'Egypte, t. I, p. [illegible], et la Carte.
[2] *Maillet*, etc.

Égypte, 28 pour le Delta, 11 pour les provinces d'est, et 13 pour l'ouest[1], on conçoit qu'une aussi grande différence tient à la manière de compter les canaux; l'un ne s'occupe que des grands canaux dont l'entretien est assuré, et l'ouverture déterminée par les règlements du pays; l'autre s'étend jusqu'aux canaux dérivés de ceux-ci, et dont le nombre varie d'année en année. Les beys des Mamelouks détournaient à leur profit l'argent destiné à l'entretien de ces ouvrages publics, desquels dépend la fertilité de l'Égypte; plusieurs canaux étaient même abandonnés par ces barbares, qui tarissaient eux-mêmes les sources de leurs revenus. La plus célèbre de ces rivières artificielles est le *canal de Joseph*, ou le *Calidch-Menhi*, qui a 40 lieues de long sur une largeur de 15 à 100 mètres. Une partie de ce canal paraît répondre à l'ancien canal d'Oxyrynchus, que Strabon, en y naviguant, prit pour le Nil même[2].

Un autre canal, mais destiné à la navigation, celui de Suez, a fourni matière à beaucoup de discussions que nous renvoyons au livre suivant, où nous traiterons exprès de tout ce qui regarde le fameux isthme entre l'Afrique et l'Asie.

Le climat et la fertilité de l'Égypte n'ont pas causé moins de discussions parmi les écrivains. Un voyageur français trouve ici le paradis terrestre[3]; un autre nous y montre le séjour le plus désagréable[4]. Des observateurs plus calmes nous apprendront à réduire à leur juste valeur les peintures de ces deux écrivains fougueux. L'aspect de l'Égypte varie périodiquement comme les saisons. Dans les mois de notre hiver, lorsque la nature, morte pour nous, semble avoir transporté la vie dans ces climats, la verdure des prairies émaillées de l'Égypte charme les yeux. Les fleurs des orangers, des citronniers et d'une foule d'arbustes odorants parfument l'air; les troupeaux répandus dans la plaine animent le tableau; l'Égypte ne forme alors qu'un jardin délicieux, quoiqu'un peu monotone; car ce n'est partout qu'une plaine terminée par des montagnes blanchâtres, et semée de quelques bosquets de palmiers. Dans la saison opposée, ce même pays ne présente plus qu'un sol ou fangeux, ou sec et poudreux; d'immenses champs inondés, de vastes espaces vides et sans culture, des campagnes où l'on n'aperçoit que quelques dattiers, des chameaux, des buffles conduits par

[1] *Tourtechot :* Voyage en Egypte, trad. all., p. 123. *Sicard :* Nouv. Mém. des Missionn., t. VII, p. 115.

[2] *Norden*, p. 259, en all. D'*Anville :* Mém. sur l'Egypte, p. 166. *Hartmann :* Egpten., p. 1019.

[3] *Savary :* Lettres sur l'Egypte, *passim*.

[4] *Volney :* Voyage, t. II, p. 219.

de misérables paysans nus et hâlés, hâves et décharnés; un soleil brûlant, un ciel sans nuages, des vents continuels et plus ou moins violents. Il ne faut donc pas s'étonner si plusieurs voyageurs ont tant différé les uns des autres dans la description physique qu'ils nous ont donnée de ce pays [1].

Dans la partie septentrionale de l'Égypte le thermomètre descend en hiver jusqu'à 2 ou 3 degrés au-dessous de zéro; pendant les plus fortes chaleurs à Alexandrie et même au Caire, il monte rarement au-dessus de 22 degrés; mais au sud dans les environs d'Asouan, on a constaté jusqu'à 34 degrés à l'ombre, et le thermomètre placé dans le sable a marqué jusqu'à 54 degrés au soleil [2].

Une longue vallée, dit M. *Reynier* [3], entourée de coteaux et de montagnes, n'offre aucun point où le sol soit assez élevé pour arrêter les nuages. Aussi les évaporations de la Méditerranée, pendant l'été, chassées par les vents du nord, presque alizés en Égypte dans cette saison, ne trouvant rien qui les arrête, passent sur ce pays sans obstacles, et vont s'accumuler contre les montagnes de l'Afrique centrale. Là, réduites en pluies, elles grossissent les torrents qui, joints au Nil, en élèvent les eaux, et, sous la forme d'inondation, rendent avec usure à l'Égypte ce que les pluies auraient pu lui donner. Aussi, excepté sur les bords de la mer, rien n'est plus rare en Égypte que les pluies; et plus on remonte vers le sud, moins on en éprouve. On appelle hiver les mois pendant lesquels elles tombent. Au Caire, on a quatre ou cinq ondées; dans la Haute-Égypte, une ondée, deux au plus dans l'année, sont le terme moyen. Vers la mer, les pluies sont plus fréquentes.

Mais les pluies en Égypte, loin d'y être regardées par les cultivateurs comme bienfaisantes, leur paraissent nuisibles; ils assurent qu'elles font germer les graines d'une foule d'herbes qui nuisent aux plantes céréales.

Les vents sont assez réguliers pendant les mois de juin, juillet, août et septembre; ils soufflent, presque sans interruption, du nord et du nord-est. Pendant le jour le ciel est pur, sans nuages, sans nébulosités même; mais le refroidissement de l'atmosphère, qui suit l'abaissement et la disparition du soleil, condense les vapeurs. On les voit alors passer d'un mouvement précipité du nord au sud; et ce passage continue jusqu'au lendemain après le lever du soleil, parce qu'alors la chaleur les raréfie de nouveau et les rend invisibles.

[1] *Brown*, trad. franç. t. I, p. 47.
[2] *Rifaud* : Tableau de l'Égypte, de la Nubie et des lieux circonvoisins. Paris, 1830.
[3] *Reynier* : Traité sur l'Égypte, t. II, p. 12.

L'époque de la décroissance du Nil, qui a lieu, année commune, au mois d'octobre, est accompagnée de vents intermittents. Ces vents soufflent du nord, mais avec des intervalles de calme. L'hiver, les vents sont variables; l'atmosphère, sans nuages, n'oppose aucun obstacle à l'action des rayons solaires, et la végétation, alors dans toute sa force, s'approprie l'eau qui s'évapore; de sorte que, excepté des rosées assez abondantes et quelques brouillards très-peu fréquents qui ont lieu le matin, rien ne met obstacle à la transparence de l'air.

L'approche de l'équinoxe du printemps change la face de la terre; le vent embrasé du sud commence à souffler, mais il dure rarement plus de trois jours de suite. Dès que ce vent du sud, nommé *khamsym* en Égypte, *samiel* en Arabie, et *sémoùm* dans le désert, commence à souffler, l'atmosphère se trouble : souvent une teinte de pourpre la colore; l'air perd son élasticité; une chaleur sèche et brûlante règne partout, en même temps que des tourbillons, semblables aux émanations d'une fournaise ardente, se succèdent par intervalles.

Les vents d'ouest et de nord-ouest qui traversent les déserts en transportent les sables jusqu'en Égypte, malgré les obstacles que leur présente la chaîne libyque. Les sables transportés au delà de cette chaîne descendent dans la vallée du Nil, et rétrécissent de plus en plus la bande de terrains propres à la culture. Amoncelés çà et là par les vents, ils forment des monticules que l'on ne peut comparer qu'aux dunes : aussi ces amas de sable font-ils commencer le désert à peu de distance du fleuve.

La saison du *khamsym* est la seule où l'atmosphère de l'Égypte soit généralement malsaine. C'est alors que se montre dans toute sa puissance redoutable la *peste*, cette maladie dont la nature et l'origine échappent encore aux recherches de la science médicale. Il nous paraît prouvé que la peste est indigène en Égypte, et non pas apportée d'autres contrées. L'ancienne Égypte n'était pas exempte de ce fléau; et en général, quelques écrivains modernes ont mal à propos attribué aux anciens une opinion exagérée de la salubrité de l'Égypte. Des passages d'*Aretée* de Cappadoce prouvent qu'une maladie très-voisine de la peste était regardée comme endémique en Syrie et en Égypte.

L'ophthalmie fait les plus grands ravages pendant la saison du débordement, circonstance qui réfute l'opinion de ceux qui attribuent cette maladie à l'effet d'un soleil ardent et des vents brûlants. Comme elle attaque surtout ceux qui dorment en plein air, il est naturel d'en chercher la cause dans les rosées très-abondantes qui tombent pendant la nuit. Le *natron*, dont le sol

de l'Égypte est imprégné, communique à l'air ses qualités salines et mordantes. La rosée, qui, à une autre époque de l'année, arrête, ou du moins modère les effets de la peste, est si corrosive qu'elle ronge en peu d'instants des instruments de métal qu'on y expose.

C'est à une atmosphère si singulièrement constituée, c'est aux inondations du Nil, que l'Égypte doit l'avantage de réunir presque tous les végétaux cultivés de l'ancien continent. On peut diviser toutes les cultures d'Égypte en deux grandes classes ; les unes ont lieu sur les terres arrosées par le débordement naturel du fleuve, et les autres, sur les terres où l'inondation ne parvient pas, et où l'on y supplée, ainsi que nous venons de le dire, par des irrigations artificielles.

Parmi les premières on remarquera le froment, l'orge, l'épeautre, les fèves, les lentilles, le sésame, la moutarde, le lin, l'anis, le carthame ou safran bâtard (*carthamus tinctorius*), la gaude, le tabac, le lupin, le poids chiche, le *bursim* ou trèfle d'Egypte, le fenugrec, la pastèque, le melon, les concombres divers et la laitue. Le meilleur froment vient à Maraga dans la Haute-Egypte. Le canton d'Achmyn en fait les récoltes les plus abondantes. L'orge à six rangs de grains (*hordeum hexastichon*) sert en grande partie à la nourriture du bétail et des chevaux : c'est la plante céréale le plus généralement cultivée ; les lentilles sont particulières au Fayoum ; l'ognon est une plante de grande culture dans presque toute l'Egypte. Les cucurbitacées, ainsi que les tabacs et les lupins, couvrent ordinairement les bords du fleuve à mesure que l'eau baisse, et les îles qu'elle laisse à découvert. Les melons et les concombres grossissent pour ainsi dire à vue d'œil : en vingt-quatre heures ils gagnent soixante centimètres de volume, mais la plupart ont la chair fade et aqueuse ; le tabac a peu de force. La gaude est presque toujours cultivée dans les canaux, lorsque l'eau s'en retire ; le lin, dans plusieurs cantons, se cultive aussi dans les terres arrosées artificiellement. Ces cultures sont peu pénibles ; après un léger travail préparatoire ou un léger labour, les semences sont confiées à la terre encore humide et vaseuse ; elles s'enfoncent par leur propre poids, et n'ont pas besoin d'autre façon ; mais si on tarde à labourer ou à ensemencer la terre, elle se gerce et se durcit au point de ne pouvoir être cultivée qu'avec les plus grands efforts. Dans la Haute-Egypte on arrache le grain quand il est mûr, et dans quelques endroits de la Basse-Egypte on le scie avec la faucille ; la charrue, très-simple, a des avantages sur celle des Arabes.

La seconde espèce de culture exige plus de soin et de travail ; c'est celle

des terres qui, par leur élévation, ou par les moyens qu'offrent les localités de les garantir de l'inondation du fleuve, sont destinées à des plantes qui ont besoin d'arrosements réitérés pendant la végétation. Ces cultures ont lieu principalement sur les bords du Nil, dans la Haute-Egypte, dans le Fayoum et dans la partie la plus basse de l'Egypte, où les deux eaux déjà épuisées du Nil ne suffisent plus à couvrir toutes les terres. Dans la Haute-Egypte, ces terrains sont principalement plantés en houque (*holcus spicatus*), plante de la famille des graminées, que les habitants appellent *doura* ou *douralini*, et qui est la nourriture générale du peuple : on en mange le grain tandis qu'il est en lait, après l'avoir fait griller comme le maïs ; on mâche la canne verte, comme celle du sucre ; la moelle sèche sert d'amadou ; la feuille nourrit le bétail ; la canne remplace le bois pour chauffer le four ; du grain on en fait de la farine, et de cette farine des galettes, mais tous ces mets ne flattent guère nos palais européens.

La Haute-Egypte nourrit encore, sur ces sortes de terres, la canne à sucre dont la végétation s'accomplit là dans une saison, comme dans le Mazanderan sur les bords de la mer Caspienne : on y cultive aussi l'indigo, le coton, et dans le voisinage des villes quelques plantes potagères. Le Fayoum se distingue par la culture des rosiers, qui fournissent l'eau de rose recherchée dans tout l'Orient ; on y cultive aussi des plantes potagères, et un peu de riz dans les immenses ravins qui partent d'Ellahoun, au nord de cette province.

La partie la plus basse de l'Egypte abonde en riz et en plantes potagères. C'est dans la province de Damiette que vient le riz le plus estimé. La culture de cette graine a été introduite sous les califes, probablement à l'imitation des Indiens. Le doura et le maïs sont encore cultivés dans le Charkieh ou l'ancien Delta oriental, où l'on récolte un peu de cannes à sucre, d'indigo et de coton.

Toutes les terres de cette seconde espèce de culture sont divisées par carrés factices, qui sont séparés par de petites digues sur lesquelles est pratiquée une rigole. Toutes ces rigoles communiquent entre elles ; l'eau est élevée au moyen d'un balancier muni d'un poids à l'arrière, qui aide à l'ascension du seau suspendu à l'extrémité la plus longue du levier, et qu'un homme, par un léger mouvement, fait descendre ; on verse l'eau, au moment de l'ascension, dans un réservoir, d'où elle s'écoule par les rigoles vers le point où l'ouvrier chargé de ce travail dirige son emploi. Le mouvement de ce balancier ne pouvant pas élever l'eau à plus de deux mètres, les cultivateurs sont obligés d'établir autant de bassins et

de balanciers qu'il y a de fois cette élévation entre le niveau du fleuve et celui du sol. On a diverses autres machines pour élever l'eau. Dans le Fayoum, il existe une manière d'arroser les terres qui ressemble à celle que l'on pratique dans certains cantons de la Chine et du Japon. Les eaux destinées à arroser les terres situées sur le penchant des collines et au fond de la vallée, sont d'abord élevées au moyen de la bascule appelée *delou* ou *chadouf;* elles sont reçues dans des rigoles horizontales, et tombent ensuite, de rigole en rigole, sur des plans inférieurs disposés comme les degrés d'un amphithéâtre sur le penchant des collines.

Passons aux arbres fruitiers. Quelques espèces de l'Europe ne viennent pas ici; de ce nombre sont l'amandier, le noyer et le cerisier. La poire, la pomme, la pêche et la prune ne sont ni abondantes ni de bonne qualité; mais les citrons, les limons, les oranges, les grenades, les abricots prospèrent à côté du bananier, dont une seule tige porte quelquefois 500 fruits, du sycomore ou *figuier de Pharaon,* moins estimé pour ses fruits que pour son vaste et épais ombrage, du caroubier, du jujubier, du tamarinier et d'autres, parmi lesquels aucun n'égale en nombre ni en utilité le palmier-dattier, cultivé aussi bien dans les terres inondées naturellement que dans celles qui sont arrosées artificiellement : on en voit des plantations de 3 à 400, quelquefois même de plusieurs milliers; chacun rapporte pour la valeur d'une piastre. L'olivier ne se rencontre que dans les jardins; il y en a cependant quelques plantions dans le Fayoum, où les habitants confisent les fruits à l'huile et les vendent dans toute l'Egypte. La vigne formait jadis une branche de culture intéressante. Antoine et Cléopâtre exaltaient leur imagination voluptueuse en buvant le jus de raisins maréotiques : du temps de Pline, c'était Sebennytus qui garnissait de vins de liqueur les tables de Rome. Aujourd'hui la vigne n'est cultivée en Egypte que pour donner de l'ombrage et des raisins; quelques chrétiens récoltent cependant encore un peu de mauvais vin dans le Fayoum. Les vignes de *Foua,* dont parlent les voyageurs de l'autre siècle n'existent plus.

Un grand et bel arbre fruitier, célèbre dans l'antiquité, le *persea* des Grecs, le *lebakh* des Arabes, paraît avoir disparu de la surface de l'Égypte; du moins les naturalistes n'ont pu le reconnaître dans aucune des espèces aujourd'hui existantes dans ce pays. On a supposé que c'est l'avocatier de l'île Saint-Domingue, auquel même cette conjecture a fait donner le nom de *laurus perseu.* D'autres ont essayé d'en prouver l'identité avec le sebestier; mais les différences trop essentielles s'opposent à cette hypothèse. Des

témoignages positifs nous apprennent seulement que, devenu de plus en plus rare, cet arbre a disparu avant l'an 700, et que venu de la Perse, où son fruit était amer et indigeste, il avait acquis par la culture les excellentes qualités qu'on vantait en lui : circonstances qui devaient engager les naturalistes à chercher cet arbre dans les Indes orientales.

Une autre production de l'Égypte, fameuse chez les anciens, était le *lotus*. Ce mot était pris dans des sens différents[1]. La plante proprement nommée *lotus* est une espèce de *nymphæa* ou lis d'eau, qui, lorsque l'inondation cesse, couvre tous les canaux et tous les étangs de ses larges feuilles rondes, parmi lesquelles des fleurs, en forme de coupes et d'un blanc éblouissant ou d'un bleu de ciel, reposent sur la surface de l'eau avec une grâce inimitable. On distingue deux espèces de *lotus*, le blanc et le bleu, tous deux connus des anciens, qui cependant ont plus souvent parlé du bleu. Le lis rose du Nil, ou fève d'Égypte, qui est sculpté fréquemment sur les monuments antiques de l'Égypte, ne se retrouve plus aujourd'hui dans cette contrée : cette plante serait inconnue aux naturalistes s'ils ne l'avaient découverte dans l'Inde; c'est le *nymphæa nelumbo* de Linné[1]. C'était de cette plante que les Éthiopiens lotophages se nourrissaient. Mais les fruits de *lotus* vantés par Homère, et qui charmaient les compagnons d'Ulysse, étaient ceux de l'arbuste nommé aujourd'hui *jujubier, rhamnus lotus*[2]. Ce même arbuste a été décrit par Théophraste sous le nom de *lotus*, et c'est peut-être le *dudaïne* des livres hébreux. Enfin la plante nommée par Pline *faba græca* ou *lotus*, est le *diospyros lotus*, espèce de plaqueminier ou d'ébénier. Le *papyrus*, également célèbre dans l'antiquité, et que l'on avait cru disparu des bords du Nil, a été retrouvé dans le *cyperus papyrus* du système de Linné. La *colocase*, espèce d'*arum* si renommée anciennement, se cultive encore aujourd'hui en Égypte pour ses grosses racines nourissantes.

L'Égypte, si riche en végétaux cultivés, manque de forêts. Les bords du fleuve et des canaux offrent quelques taillis d'acacias et de mimosa du Nil; ils sont ornés de bosquets de lauriers de roses, de *saules-kalef*[3], de cassies et d'autres arbrisseaux. Le cactus forme dans le Fayoum des haies impénétrables; mais cette apparence illusoire de forêts ne dispense pas l'Égypte de

[1] Le *nelumbium speciosum* de Willdenow.
[2] Le *zizyphus lotus* de Desfontaines, appelé aussi *jujubier lotus*.
[3] C'est le *salix ægyptiaca* de Forskâl, arbrisseau que les botanistes croient être un *eleagnus*, et dont les fleurs odorantes donnent par la distillation une eau employée en médecine sous le nom de *macahalaf*. (Heut.)

chercher en Caramanie tout son bois de chauffage[1]. Les paysans brûlent la bouse de vaches, et la recherchent avec un soin presque risible : à peine un de ces bestiaux montre-t-il l'envie de satisfaire à ses besoins, qu'aussitôt le paysan accourt et tend la main pour recueillir ce dont l'animal va se débarrasser[2].

L'*acacia nilotica* est un des arbres utiles qui croissent en Égypte : son fruit est employé dans le tannage des cuirs. Le séné (*cassia senna*) se trouve aussi dans les déserts de la haute et de la moyenne Égypte. Aux environs du Caire on recueille une plante de la famille des amarantacées, l'*ærua tomentosa*, dont les fleurs, qui se conservent comme la plupart de celles que l'on nomme immortelles, servent de bourre pour remplir les coussins et pour garnir les selles des chevaux. L'espèce du genre *pistie*, appelée par Linné *pistia stratiotes*, croît sur les bords du haut Nil ; les Grecs, d'après l'autorité des Égyptiens, leurs premiers maîtres dans les sciences, vantaient cette plante comme un puissant remède contre les blessures et les érysipèles.

L'année économique de l'Égypte présente un cercle perpétuel de travaux et de jouissances. En janvier, lorsque l'on sème les lupins, les dolichos, le le cumin, déjà les blés poussent en épis dans la Haute-Égypte ; et dans la Basse, les fèves et le lin fleurissent : on taille la vigne, l'abricotier, le palmier ; vers la fin du mois, l'oranger, le citronnier, le grenadier, commencent à se couvrir de fleurs. On récolte la canne à sucre, le feuilles du séné, diverses espèces de fèves et de trèfle. Au mois de février toutes les campagnes sont verdoyantes ; on commence à semer le riz, on fait une première récolte de l'orge ; les choux, les concombres, les melons mûrissent. Le mois de mars est l'époque de la floraison de la plupart des plantes et arbustes. On récolte le froment semé aux mois d'octobre et de novembre. De tous les arbres, le mûrier et le hêtre ne se couvrent pas encore de feuilles. La première moitié d'avril est l'époque de la récolte des roses ; on sème et moissonne en même temps la plupart des blés : l'épeautre et le froment sont mûrs, ainsi que beaucoup de légumes ; le trèfle alexandrin donne une seconde coupe ; la récolte des blés d'hiver continue dans le mois de mai ; le *cassia fistula* et le henné oriental (*lawsonia inermis*) fleurissent, on cueille des fruits précoces, des raisins, des figues de Pharaon, des caroubes et des dattes. La Haute-Égypte récolte les cannes à sucre dans le mois de juin : c'est l'époque où les plantes arénaires commencent à périr. Dans le mois

[1] *Forshâl* : Flora Ægypt. Arab., t. LVI.
[2] *Niebuhr* : Voyage, p. 151.

de juillet on plante le riz, le maïs, la canne; on récolte le lin, le coton; dans les environs du Caire, les raisins mûrs abondent. C'est la troisième coupe du trèfle; le nénuphar et le jasmin fleurissent au mois d'août, tandis que les palmiers et les vignes sont chargés de fruits mûrs, et que les melons sont devenus trop aqueux. A la fin de septembre on cueille des oranges, des citrons, des tamarins, des olives; c'est la grande récolte du riz. Vers cette époque, et plus encore en octobre, on sème toutes sortes de blés et de légumes : l'herbe s'élève assez haut pour cacher le bétail; les acacias et autres arbustes épineux sont couverts de fleurs odorantes. Les semailles continuent en novembre, plus ou moins tard, selon que les eaux du Nil se sont retirées; les blés commencent à pointer avant la fin du mois. Les narcisses, les violettes, les colocases fleurissent sur les terrains desséchés; le nénuphar disparaît de la surface des eaux : on récolte les dattes et le fruit du sebestier (*cordia officinalis*), arbuste dont la feuille est employée en médecine par les Égyptiens, soit contre la diarrhée, soit comme topique contre les tumeurs. Au mois de décembre les arbres perdent successivement leur feuillage; mais ce symptôme de l'automne est effacé par d'autres images; les blés, les herbes, les fleurs étalent partout le spectacle d'un nouveau printemps : c'est ainsi qu'en Égypte la terre ne repose jamais, tous les mois ont leurs fleurs et toutes les saisons ont leurs fruits.

En un mot, pour terminer cet aperçu de la flore égyptienne, nous devons dire qu'elle se compose d'environ 430 genres de plantes qui se divisent en plus de 1030 espèces.

Le règne animal nous arrêtera moins longtemps que le règne végétal. Le manque de prairies empêche la multiplication des bestiaux; on est obligé de les nourrir à l'étable pendant l'inondation. Les Mamelouks entretenaient une belle race de chevaux de selle. C'est aux Arabes cultivateurs qui habitent sous des tentes à l'entrée du désert que l'éducation du cheval est réservée; pour l'Égyptien cet animal si utile n'est employé que pour la guerre et pour satisfaire le luxe des riches : il ne s'en sert jamais pour le trait. Les ânes, les mulets et les chameaux se montrent ici dans toute leur vigueur. Les buffles, très-nombreux, menacent souvent les Francs à cause de leurs habits de couleurs éclatantes. Ils sont entretenus pour le lait qu'ils fournissent, ou pour leur chair qui sert de nourriture : la chaleur du climat s'oppose à ce qu'ils soient utilisés dans les travaux de l'agriculture. L'Égypte inférieure possède le mouton de Barbarie. Celui qu'on élève dans le Fayoum est le plus estimé pour la laine qu'il fournit. Dans la Haute-Égypte, c'est la chèvre que l'on peut regarder comme l'un des animaux les

plus utiles : elle donne la plus grande partie du lait qui se consomme dans les villages. Les chameaux sont plus grands dans la Basse-Égypte que dans la Haute, dont ils forment la principale richesse.

Les grands animaux féroces ne trouvent guère d'aliments ni d'asile en Égypte : aussi le chakal et l'hyène y sont-ils communs, tandis que le lion s'y montre rarement à la poursuite des gazelles qui parcourent les déserts de la Thébaïde. Le crocodile et l'hippopotame, ces habitants primitifs du Nil, paraissent bannis de la Basse-Égypte, mais on les voit encore dans la Haute. Les îles voisines des cataractes sont quelquefois entièrement couvertes de troupeaux de crocodiles qui y déposent leurs œufs. La voracité de l'hippopotame, en anéantissant ses moyens de subsistance, en fait diminuer la race. On le rencontre aujourd'hui fort rarement dans la Haute-Égypte : il faut remonter jusqu'en Nubie pour en voir. Abdallatif appelle avec quelque raison cet animal dégoûtant, un énorme cochon d'eau. On sait depuis longtemps que l'ichneumon, cette espèce de civette du sous-genre mangouste, que M. Geoffroy-Saint-Hilaire appelle *ichneumon pharaonis*, n'est pas domestique en Égypte, comme l'avait cru Buffon. L'ichneumon est l'animal même que les anciens désignaient sous ce nom, et qu'on n'a trouvé que dans cette contrée ; bien que le nom de *tezerdea*, que lui donnent les Barbaresques, indique qu'il doit vivre aussi en Barbarie. Buffon ne paraît pas avoir connu cet animal ; il l'a confondu avec le *mungos*, qui est la mangouste de l'Inde ; celle-ci a la taille de notre fouine. L'ichneumon est plus petit de moitié ; sa queue est aussi longue que le corps, et se termine par une touffe de très-longs poils noirs étalés en éventail, qui tranche fortement sur la teinte fauve de tout le reste de l'animal. Le caractère de celui-ci est doux et timide ; il ne se glisse sur le sol qu'à l'abri de quelque sillon ; il est susceptible d'être apprivoisé : il est caressant et vient à la voix de son maître. Il se nourrit de serpents, de rats, d'oiseaux, surtout d'œufs, et conséquemment de ceux de crocodile ; mais il est faux qu'il attaque jamais cet animal. Son utilité pour la destruction des œufs de crocodile explique l'espèce de culte que lui rendaient les anciens Égyptiens.

On a récemment enrichi la zoologie de plusieurs animaux rapportés d'Égypte, parmi lesquels on remarque la gerboise, *dipus meridianus*, une nouvelle espèce de lièvre, une de renard, une de hérisson, une de chauve-souris, quatre de rats, dont deux épineux. On a retrouvé le *coluber haje*, qui est figuré dans tous les hiéroglyphes comme l'emblème de la Providence, et qui paraît être le véritable aspic de l'antiquité ; le *céraste*, dont la morsure cause des accidents graves, ainsi que le *coluber vipera*, qui est la

vraie vipère des anciens. Les autres animaux sont la tortue, appelée *trionyx d'Egypte*, le *tupinambis du Nil*, que les anciens connaissaient, et dont les écailles paraissent être marbrées de vert et de noir; le tupinambis des sables (*tupinambis arenarius*), dont les écailles dorsales sont d'un brun clair, avec des taches d'un jaune verdâtre; la *grenouille ponctuée*, le *caméléon trapu*, le *gecko annulaire* et l'*éryx de la Thébaïde*.

On trouve dans le Nil plusieurs mollusques remarquables par la forme ou l'éclat de leurs coquilles, telles sont l'*iridina nilotica*, l'*anondonta rubens*, la *cyrena consobrina*, l'*unio ægyptiacus* et l'*unio niloticus*, l'*ampullaria carinata* et l'*ampullaria ovata*, la *paludina bulimoïdes* et la *paludina unicolor*, enfin la *melania fasciolata*[1]. Quant aux mollusques terrestres, nous citerons l'*elix irregularis* qui s'attache aux plantes épineuses du désert, et dont la coquille, lorsqu'il meurt, sert d'habitation à des abeilles qui y déposent leur miel : une autre espèce d'hélice (*agatina flammata*), dont la coquille, longue de deux à trois pouces, est ornée de belles flammes brunes. Les hélices, suivant M. Cailliaud, sont très-abondantes aux environs du Caire; on les porte au marché, et les Grecs en font leur principale nourriture pendant le carême.

Le Nil paraît nourrir des poissons singuliers, jusqu'ici inconnus aux naturalistes; le *polyptere bichir*, décrit par M. Geoffroy-Saint-Hilaire[2] en offre un exemple bien remarquable : il est couvert d'écailles pierreuses; ses machoires sont garnies d'un rang de dents coniques derrière lesquelles on remarque des dents en velours; ses nageoires sont pectorales portées sur un bras écailleux allongé; sa couleur générale est le vert de mer, avec quelques taches noirâtres irrégulières. Sa longueur totale est de 5 décimètres. Il est carnivore, et sa chair est blanche et savoureuse. On le trouve ordinairement au temps des basses eaux; mais il est si rare que, malgré le prix élevé qu'il mettait à ceux qu'on lui apportait, M. Geoffroy-Saint-Hilaire n'a pu s'en procurer que trois ou quatre individus. Ce sont encore le *cyprinus niloticus*, la petite espèce appelée *clupea nilotica*, le silure électrique (*malapterus electricus*), qui, malgré la propriété dont il jouit, est mangé par les Arabes, qui se servent aussi de sa graisse comme remède contre quelques maladies; enfin le *pimelodus laticeps* au dos violet et au ventre d'un blanc argentin; et plusieurs autres espèces qu'il serait trop long de citer[3].

[1] M. *Frédéric Cailliaud* : Voyage à Méroé, au fleuve Blanc, etc. Paris, 1827.
[2] *Geoffroy* : Annales du Muséum, t. I, p. 57.
[3] M. *Geoffroy-Saint-Hilaire* : Description de l'Egypte. M. *Ed. Rüppell* : Beschreibung und Abbildung mehrerer neuer Fische im Nil entdeckt. 1829.

L'habile naturaliste que nous venons de citer a observé qu'en général les oiseaux en Égypte étaient peu différents de ceux d'Europe. Il a vu l'oie d'Égypte représentée, sur tous les temples de l'Égypte supérieure, tant par des sculptures que par des peintures coloriées ; il ne doute nullement que cet oiseau ne soit le *chenalopex* d'Hérodote, oiseau auquel les anciens Égyptiens rendaient des honneurs divins et avaient même dédié une ville de l'Égypte supérieure, nommée *Chenoboscion*. Il n'est pas particulier à l'Égypte seule, et se trouve dans toute l'Afrique et dans presque toute l'Europe. L'*ibis*, qui était censé chasser les serpents, est, selon la remarque de Cuvier, une espèce de courlis nommé aujourd'hui *abouhannes*. MM. Grobert et Geoffroy-Saint-Hilaire en ont rapporté des momies, apprêtées et ensevelies avec des soins superstitieux.

L'Egypte nourrit aussi l'aigle (*aquila heliaca*), le faucon et le vautour (*vultur cinereus*), le pélican, le *kork*, oiseau de la grosseur de l'oie ; l'*hirundo Riocourii*, espèce qui paraît être particulière à l'Egypte ; l'*anthus Cecilii*, espèce de pipi, que l'on distingue facilement de tous ses congénères par la couleur briquetée du haut de la poitrine, de la gorge, du front, et du tour des yeux.

Les Egyptiens élèvent une grande quantité d'abeilles, et les font voyager sur le Nil pour les faire jouir de l'avantage des différents climats et des différentes productions de la Haute et de la Basse-Egypte. Les abeilles se répandent sur les deux rivages et retournent exactement le soir à leur bateau.

On trouve en Egypte plusieurs insectes dont les espèces diffèrent de celles de l'Europe : ce sont principalement, le *bousier antenor*, la *cantharide éthiopienne*, et la *mylabre trygrinipenne*.

Telles sont les productions remarquables de l'Egypte.

LIVRE QUATRE-VINGT-TROISIÈME.

Suite de la Description de l'Afrique. — Recherches sur l'isthme de Suez et sur l'extrémité du golfe Arabique.

En jetant un coup d'œil général sur l'Afrique, en traçant la géographie physique de l'Egypte, un sujet intéressant et curieux a dû se présenter à

l'esprit de nos lecteurs instruits. Nous n'en avons écarté jusqu'ici l'examen que pour le rendre plus complet.

L'isthme de Suez a-t-il toujours existé? L'Afrique a-t-elle été une île, ou du moins la langue de terre qui la réunit à l'Asie a-t-elle été considérablement plus étroite? Telles sont les questions qui, depuis la publication des travaux de l'institut d'Egypte, divisent ceux mêmes qui ont visité les lieux.

Commençons par exposer les faits. L'isthme, dans son état actuel, est un terrain peu élevé, composé de rochers calcaires coquilliers, entremêlés de couches de grès, de silex, et recouvert en grande partie par des sables ou par des mares d'eau saumâtre. En beaucoup d'endroits, les couches solides se dessinent à peine par de légères ondulations; vers le nord surtout une vaste plaine n'est interrompue que par des dunes sablonneuses. Au milieu, les collines, de distance en distance, se montrent à découvert comme de grands degrés. A l'est et au sud-est comme au sud-ouest, le rideau des montagnes de l'Arabie Pétrée et de l'Egypte borde dans le lointain le plateau de l'isthme qui vient aboutir à la mer Rouge [1]. Le lac *Birket-el-Ballah* qui joint le lac Menzaléh, celui de *Temsah* ou du Crocodile, et le bassin presque desséché des lacs Amers, forment du nord au sud une série de dépressions interrompues seulement par des lagunes de terre peu élevées. Cette ligne, prolongée d'un côté jusqu'à la bouche de Tinéh, de l'autre jusqu'à la pointe du golfe de Suez, marque, selon nous, la limite naturelle de l'Afrique. La largeur de l'isthme, en ligne droite, est de 116 kilomètres, ou environ 25 lieues.

La pente de ce terrain descend généralement des bords de la mer Rouge vers ceux de la Méditerranée; le niveau de cette dernière mer est plus bas de 10 mètres que celui du golfe de Suez [2]. Une semblable pente se dirige des bords du golfe vers le Delta et le lit du Nil; le niveau des basses eaux du Nil au Caire, en 1798, 1799 et 1800, a été inférieur de 3 mètres au niveau des basses eaux du golfe; mais le Nil, en montant à 16 coudées du nilomètre, est supérieur en niveau à la mer Rouge de 3 mètres lors de la haute marée, et de 4 lors de la basse. Outre ces pentes générales du terrain, il en existe une particulière au milieu de l'isthme. Un bassin profond, dit des *lacs Amers*, s'abaisse de plus de 17 mètres au-dessous du niveau de la

[1] *Rozière*, dans la Description de l'Egypte, antiquités, mémoires, t. I, p. 136, et la carte hydrographique de la Basse-Egypte, de M. *Lepère*.

[2] Description de l'Egypte, état moderne, t. I, p. 54-57-160-176. Mémoires sur le canal des deux mers, par M. *Lepère*, et le *Tableau des Nivellements* dans l'*Atlas*.

mer rouge, dont les eaux le rempliraient si elles n'étaient pas retenues par un petit isthme sablonneux, généralement élevé au-dessus de la mer d'environ 1 mètre. D'un autre côté, la vallée de Sabahbyar et celle de Ouady-Toumylat ouvrent aux plus hautes eaux du Nil l'entrée dans le bassin des lacs Amers.

De cet exposé il résulte d'abord que jamais la mer Rouge n'a pu occuper d'une manière constante le bassin des lacs Amers, parce que ses eaux, élevées habituellement à un niveau assez haut pour que cela eût lieu, n'auraient trouvé aucune barrière au nord de ce bassin ; elles auraient continué à couler jusque dans le Nil par Ras-el-Ouadi, et jusque dans la Méditerranée par Ras-el-Moyah. Les mers, mises en contact, auraient pris un niveau commun, et le détroit existerait encore. Nous ne nions point la possibilité d'une irruption momentanée et violente, nous nions seulement celle d'une communication constante.

Mais, dira-t-on, la Méditerranée a pu jadis être élevée de 10 à 15 mètres ; alors elle aura couvert en grande partie le Delta et l'isthme ; elle aura pénétré dans le bassin des lacs Amers, où elle ne se trouverait encore aujourd'hui séparée du golfe de Suez que par une langue de terre très-basse, et qui peut-être n'a pas toujours existé. Telle est sans doute la seule hypothèse raisonnable qui puisse être formée en faveur de l'existence d'un ancien détroit. Mais cette hypothèse remonte évidemment à une époque antérieure aux temps historiques ; car aucun témoignage authentique n'atteste un semblable état de choses. Les vagues traditions rapportées par Homère et Strabon, sur l'éloignement de l'île de Pharos du continent, ne prouveraient pas même, dans le système de ceux qui les admettent [1], un aussi grand changement ; et d'ailleurs ces traditions, bien appréciées, ne prouvent absolument rien ; car l'éloignement de sept journées de navigation de Pharos au *fleuve d'Egypte* peut être retrouvé le long de la côte actuelle, en prenant la bouche canopique pour le fleuve où entra Ménélas [2]. Il se peut aussi que le Delta, occupé par des pasteurs sauvages, ne fît pas encore partie du *royaume de Thèbes,* ou de l'*Égypte* proprement dite. Dans aucun cas, on ne saurait produire ce vague récit comme une preuve historique.

Les coquilles fossiles, les cristaux de sel marin, les eaux saumâtres se trouvent partout, jusqu'au centre de l'Afrique. Ces restes d'anciennes catastrophes n'ont rien de commun avec les événements des temps historiques.

[1] *Dolomieu* : Journal de physique de *De Lamétherie,* t. XLII.
[2] Voyez t. I, p. 173, la note 2 relative à cette question.

Un seule preuve géographique très-spécieuse a été mise en avant pour démontrer que les limites de la mer Rouge ont été rétrécies ; c'est la position d'*Héroopolis* [1]. Nous allons discuter de nouveau ce point important ; et en défendant, avec des modifications et au moyen de quelques nouveaux arguments, l'hypothèse de d'Anville contre les opinions de Gossellin et de M. Rozière, nous ferons voir que cette hypothèse ne nécessite pas les conséquences que MM. Lepère et Dubois-Aymé en ont tirées relativement au rétrécissement du golfe.

Un concours d'arguments victorieux place la ville d'Héroopolis, mentionnée par Strabon, Eratosthène, les Itinéraires, à Aboukecheyd, dans la vallée de Sabahbyar, au nord des lacs Amers. Ce n'est pas que nous croyions cette ville identique avec le *Patumos* d'Hérodote et le *Pithom* de la Sainte Ecriture. Les soixante-dix interprètes et le traducteur copte s'accordent, il est vrai, à considérer non-seulement Pithom et Héroopolis comme identiques, mais encore à les confondre avec *Ramses*, le chef-lieu de la terre de Gessen, où demeuraient les Israélites. Mais comme Hérodote place à Patumos le commencement et nullement la fin du canal des deux mers, il est évident que cet endroit ne peut être très-éloigné du Nil. Nous pensons que *Pithom* répond à l'endroit fortifié nommé *Thou* dans l'Itinéraire d'Antonin, et *Tohum* dans la notice de l'Empire, endroit placé au point même où le canal entre dans le désert, et où se terminent ordinairement les inondations. Hérodote ayant vu ces lieux pendant les hautes eaux, a pu croire que le canal commençait ici ; mais Héroopolis est certainement la même ville que celle de *Hero* [2] dans l'Itinéraire d'Antonin et chez Etienne de Byzance. Ce dernier lexicographe nous en donne l'assurance formelle. Les mesures de l'Itinéraire, dans les manuscrits les plus dignes de foi, cadrent bien avec l'emplacement des ruines très-remarquables qu'on a retrouvées à Aboukecheyd, et parmi lesquelles on a reconnu un caravansérail, indice du grand commerce qui a dû s'y faire.

Pour faciliter à nos lecteurs l'aperçu de cette question, nous avons réduit en forme de tableau les distances des lieux anciens et modernes.

[1] *Dubois-Aymé*, sur les anciennes limites de la mer Rouge. Description de l'Egypte, état moderne, t. I, p. 187 et suiv. *Lepère* : Mémoire sur le canal des deux mers. *Ibid.* Append. t. II, p. 147 et suiv.

[2] On a écrit *Hero* comme *Heliû*, en sous-entendant *polis*.

NOMS DE LIEUX ANCIENS ET MODERNES.	DISTANCES SELON L'ITINÉRAIRE en milles romains	DISTANCES SELON L'ITINÉRAIRE en mètres.	DISTANCES mesurées SUR LA CARTE HYDROGRAPHIQUE de LA BASSE-ÉGYPTE.
Babylonia. (Vieux Caire.)			
Heliòu. (Ruines d'Héliopolis.)	XII	17,631	16,200 mètres.
Scenæ Veteranorum. (Menair.)	XVIII.	26,522	21,000
Vicus Judæorum (Belbeis.)	XII.	17,681	16,000
Thou ou *Tohum.* (Pithom. Abbaçab.)	XII.	17,681	20,000
Hero ou *Heroopolis.* (Cherosh. Aboukecheyd.)	XXIV.	35,363	36,000
Serapeum. (Ruines au nord des lacs Amers.)	XVII.	29,522	23 000
Clysma. (Ruines de Colzoum au nord de Suez.)	L.	73,673	70,000 par l'ouest des lacs. 73.000 par l'est.
	CXLVI.	215,123	202 à 205,700 mètres.

Si l'on considère que nous ignorons les détours, et que nous ne pouvons les évaluer qu'imparfaitement, la coïncidence des sommes totales, des mesures paraîtra très-frappante; mais il est encore possible de lever les discordances que présentent quelques sommes partielles; en effet, dans un autre passage, l'Itinéraire donne les distances de Héliopolis à Thou de la manière suivante:

NOMS DES LIEUX.	DISTANCES DE L'ITINÉRAIRE.		DISTANCES DE LA CARTE.
De *Heliou* à *Scenæ Veteranorum.*	XIV. m. p.	20,628 mètres.	21,000 mètres.
De *Scenæ* à *Thou.*	XXVI.	38,329	35,500
	XL. m. p.	59,057 mètres.	57,500 mètres.

Le témoignage de Strabon ou des auteurs qu'il a suivis se concilie parfaitement avec celui d'Etienne et de l'Itinéraire. Ce géographe adopte expressément un passage d'Eratosthène que voici : « Après la ville d'Hé-« roopolis, *qui est sur le Nil*, on trouve la pointe du golfe arabique. » Ainsi, Héroopolis doit être située dans un endroit où les eaux du Nil puissent parvenir, par conséquent sur un canal dérivé de ce fleuve. Com-

ment Gossellin et M. Rozière ont-ils pu méconnaître une autorité si formelle et si digne de foi?

Les autres passages de Strabon et de Pline ne se contredisent nullement. Tantôt on affirme qu'Héroopolis est voisine d'Arsinoé ou Cléopatris, laquelle est sur le golfe; comment en conclure avec assurance que ces auteurs placent aussi Héroopolis immédiatement sur le golfe? Tantôt on nous dit que le golfe Héroopolite tire son nom de cette ville qui en est voisine; mais il ne faut pas presser le sens de ces paroles, pour les mettre en contradiction avec d'autres expressions plus positives.

Quelques traditions mythologiques, invoquées dans cette discussion, peuvent fournir sujet à de nouvelles recherches locales. « *Hero* ou *Heros* « est une ville d'Egypte nommée aussi *Haimos* (le sang), parce que « Typhon y ayant été foudroyé, l'arrosa de son sang. » Mais Hérodote nous parle d'un endroit appelé *Erythré-bolos*, c'est à dire Argile rouge. Or, Typhon était appelé par les Egyptiens *Rosh*, le Roux; et on rendait les mots *terre rouge* ou terre de Typhon, par ceux-ci, *Chérosh*. Ne semblerait-il pas qu'Hérodote et Etienne ont traduit, l'un simplement, l'autre poétiquement, le nom égyptien de la cité de Typhon? Le véritable nom de cette ville de *Chérosh*, assez bien conservé dans les Itinéraires, aura été transformé par les Grecs en *Héroopolis*, ville des Héros. Pour donner à ces rapprochements la force d'un argument, il suffirait de trouver aux environs de l'emplacement que nous donnons à Héroopolis, un terrain composé d'argile rouge.

La position d'Héroopolis, ou plutôt de *Héros* ou *Chérosh*, étant fixée, d'après l'Itinéraire, au nord-ouest des lacs Amers, il reste évident que jamais cette ville, du moins jusqu'au temps de Strabon, n'a pu se trouver sur les bords de la mer Rouge; car, ainsi que les nivellements le démontrent, si les eaux de cette mer eussent rempli le bassin des lacs et la vallée Sabah-byar, elles se seraient aussi jointes à celles du Nil; le détroit eût existé, et l'entreprise du canal eût été superflue. Mais comme le bassin, du temps de Strabon, communiquait avec la mer Rouge par un canal, et pouvait être rempli à volonté des eaux de cette mer, on pouvait, avec quelque raison, considérer ce bassin comme une prolongation du golfe, et surtout parler d'Héroopolis comme de l'endroit où commençait la navigation des petits bâtiments, comme le siége d'un grand commerce, tant maritime que terrestre, comme la ville digne de donner son nom au golfe.

Nous avons à dessein gardé le silence sur Ptolémée; nous allons expli-

[1] *Hennicke*, Géograph., Herodot., p. 72.

quer son témoignage, tout à fait contradictoire, en apparence, à tous les rapprochements que nous venons de faire.

Lorsque le canal négligé et abandonné n'animait plus le commerce d'Héroopolis, les habitants transférèrent probablement leur domicile dans un endroit rapproché du véritable golfe; ou plutôt ils furent transportés dans une autre ville, qui alors a pu prendre le nom de *Héroopolis*, en devenant le chef-lieu du *nôme* ou de la préfecture. Cette *nouvelle Héroopolis*, seule connue de Ptolémée, a pu être avec raison placée par ce géographe à une latitude un peu plus septentrionale que celle de Suez. Nous pensons que cette *seconde* Héroopolis, indiquée par les tables de Ptolémée [1], occupait l'emplacement marqué par des ruines, au nord-est de la pointe du golfe; ce qui est assez conforme à l'opinion de Gossellin, avec qui nous ne sommes pas d'accord sur le reste [2]. Ces ruines ne peuvent aucunement appartenir à *Arsinoé*, surnommée *Cléopatris*, comme les ingénieurs de l'armée d'Egypte l'ont cru; car cette ville était, selon un témoin probablement oculaire, située à l'extrémité du canal des deux mers, et ce fut dans son port qu'Elius Gallus rassembla les trirèmes, les bâtiments de guerre destinés contre les Arabes. Ce passage, négligé dans les discussions récentes, semble fixer la position d'Arsinoé-Cléopatris au nord de Kolzoûm. La petite anse qui forme le port intérieur de Suez répond au golfe *Charanda* de Pline, où ce géographe romain semble placer encore le petit endroit *Aennum*, probablement Bir-Suez, et le port *Danéon* ou le port inférieur, qui peut représenter la ville même de Suez.

Toute l'obscurité qui environne l'Héroopolis de Ptolémée ne serait pas dissipée si nous ne déterminions pas encore la position de *Clysma*, qui d'abord n'était qu'un château fort. L'hypothèse du savant Gossellin sur l'existence de deux endroits du nom de *Clysma* s'écroule avec la fausse version de M. Deguignes sur laquelle elle était fondée; il est prouvé que jamais aucun auteur arabe n'a dit ce que cet orientaliste a fait dire à Ibn-al-Ouardi. Tous les écrivains orientaux, d'accord avec la tradition constante des habitants du pays, placent *Kolzoûm* ou *Klism* un peu au nord de Suez, où Niebuhr en a vu les ruines. La signification du nom grec indique aussi que ce château fort devait être situé près de l'écluse qui fermait le canal. La même position est donnée par les mesures de l'Itinéraire, pourvu qu'on suive depuis *Serapeum* les sinuosités du bord occidental des lacs Amers. La table de Peutinger paraît, il est vrai, placer Clysma

[1] *Ptolémée*: Géographie., lib. IV, cap. v, vii.
[2] Recherches sur la Géogr. des Grecs, t. II, p 166 183, 278.

au delà du canal, et encore au delà du golfe; mais comme la distance donnée par les tables en rejetterait l'emplacement dans l'Arabie Pétrée une fois plus au sud que les fontaines de Moïse, ce passage obscur ne doit servir ni pour ni contre les opinions que nous discutons ici.

Le nom du château fort paraît avoir passé à la ville qu'il dominait; mais cette ville, était-ce encore, après la conquête arabe, l'ancienne Arsinoé *au nord*, ou la moderne cité de Suez *au sud* de Clysma? Les textes traduits des auteurs arabes ne fournissent aucune donnée sur cette question. Quoi qu'il en soit, le nom de *Clysma* était déjà, dans le cinquième siècle, passé de la ville au golfe; c'est donc à l'imitation des Grecs que les Arabes ont dit *la mer de Kolzoûm*, remarque qui a échappé au savant commentateur d'Edrisi. Le nom a donc très-naturellement pu passer à la chaîne de montagnes qui borde à l'ouest le golfe de Suez, mais où l'on a eu tort de chercher une ville du même nom.

Cette discussion ne laissant aucun doute sur la position de la ville de Clysma, nous nous demandons pourquoi Ptolémée l'a tant éloignée au sud en la plaçant au moins à 40 minutes de son Héroopolis. — La réponse est facile. Il n'aura connu la position de Clysma que par son éloignement de l'*ancienne* Héroopolis, qui n'est pas beaucoup au-dessous de 40 minutes; il aura porté cette même distance au sud de la *nouvelle* Héroopolis.

Le texte de Ptolémée, expliqué de cette manière, ne fournit donc aucun argument ni pour ni contre le rétrécissement de la mer; il ne s'y oppose pas, puisque la position de l'*ancienne* Héroopolis, point d'appui principal de l'hypothèse du rétrécissement, est indépendante de celle que Ptolémée donne à la nouvelle ville de ce nom. Il ne favorise pas non plus cette hypothèse : car la nouvelle Héroopolis et Arsinoé avec le fort de Clysma existaient contemporainement; l'une était le chef-lieu du *nôme*, l'autre était, comme aujourd'hui, le port de Suez, le point de départ des bâtiments. Rien ne prouve que la nouvelle Héroopolis était *immédiatement* sur les bords du golfe, et que, par conséquent, celui-ci se serait retiré de la distance de plus d'une lieue, comme le veut Gossellin[1].

Après avoir montré que la topographie d'Héroopolis, conforme au système de d'Anville, ne nécessite pas la supposition d'un changement des rivages de la mer Rouge, il resterait à discuter les mesures positives que les anciens nous ont laissées de la longueur de l'isthme. Mais l'incertitude où l'on est sur la valeur des stades rend cette discussion infructueuse. Si les 1,000 stades données par Hérodote étaient des stades égyptiens de 51

[1] Recherches sur la Géographie, t. II, p.

toises, ils porteraient le sommet du golfe seulement à la pointe *méridionale* des lacs Amers; mais ces lacs ayant un niveau considérablement plus bas que le golfe, les eaux n'ont jamais pu s'arrêter dans cet endroit où aucune barrière ne les retenait. Les 900 stades de Strabon et les 817 de Marin de Tyr, évalués en stades égyptiens, favorisent un peu plus l'hypothèse qui rétrécit l'isthme, sans cependant y satisfaire. Si on les évalue comme stades de 700 au degré, ces mesures appuient l'opinion d'après laquelle l'état de l'isthme n'a point changé [1].

Pour ne rien dissimuler, nous avouerons que la marche des Israélites en sortant de l'Egypte a fourni un argument en faveur du rétrécissement de la mer. Cette marche paraîtrait mieux motivée si on suppose que la mer Rouge s'étendait jusqu'à la hauteur de Sabahbyar; on concevrait alors que cette tribu fugitive, venue des environs d'Abbaçéh et de Belbeis, en cherchant à gagner le désert, aura rencontré la mer aux environs d'Héroopolis, et aura, par l'effet d'une marée extraordinaire, ou par celui d'un vent très-violent, trouvé à sec l'isthme qui aujourd'hui sépare le golfe du bassin des lacs Amers.

Cette manière de voir serait singulièrement favorable à la véritable interprétation d'un passage où les traducteurs ont fait dire à l'auteur des livres de Moïse, « que les eaux se tenaient à gauche et à droite des Israélites comme deux murailles, » mais où le texte ne dit réellement que ceci: « Les eaux étaient comme une muraille, ou comme un rempart à leur « gauche et à leur droite. » En effet, une armée qui passerait entre le golfe et les lacs Amers, aurait ses deux flancs couverts.

Un autre argument est fourni par la prétendue identité d'Héroopolis avec le Baal-Séphon du texte hébreu. *Séphon* ou *Sophon* est, dit-on, un des noms de Typhon; or, la ville de Chérosh, Héros ou Héroopolis, est la cité de Typhon. Les Israélites, avant de passer la mer, campèrent en face de Baal-Séphon; cette ville devait donc ne pas être éloignée des bords du golfe.

Cet argument, fondé sur une étymologie, n'est pas sans réplique. Baal-Séphon signifie littéralement « qui domine le nord, » et peut s'appliquer à une ville quelconque située au nord de la pointe actuelle du golfe, vis-à-vis d'Ajeroud ou Hagiroud, qui nous paraît identique avec le *Hachiroth* de Moïse.

Le récit de ce législateur des Hébreux, quoique simple et portant avec

[1] *Rosière*: Mémoire sur la Géographie comparée de l'isthme de Suez. Description de l'Egypte, t. I.

soi la conviction, est trop peu circonstancié pour qu'on puisse espérer d'en donner une explication. L'hymne poétique qui l'accompagne, et qui en contient les détails les plus importants, est peu susceptible d'une interprétation précise. Tout ce que, sous le rapport de la géographie physique, ces monuments nous apprennent, c'est que les marées et les vents, autrefois comme aujourd'hui, firent hausser et baisser considérablement le niveau du golfe.

Si l'isthme de Suez n'a subi, depuis les temps historiques, aucun changement, surtout aucun rétrécissement notable; si une communication naturelle des deux mers n'a jamais existé de mémoire d'homme, l'industrie a cherché à ouvrir artificiellement le passage qu'avait fermé la nature. Le canal des deux mers a été le sujet de bien des projets et de bien des discussions. Les ingénieurs français de l'armée d'Orient en ont reconnu les traces et les restes avec une précision qui ne laisse rien à désirer. Le canal se dirige de Belbeis *(vicus Judæorum)* sur l'ancienne branche Pélusiaque, aujourd'hui le canal Menedji, vers Abbaçéh (l'ancien *Thou*); c'est là qu'il entre dans l'étroite vallée des Arabes-Tonmylat, dont le niveau est inférieur à celui de la mer Rouge de 1 mètre 60 centimètres. Plusieurs portions du lit du canal sont encore tellement conservées, qu'il suffirait presque de le nettoyer. Il passe à Aboukecheyd, que l'on considère comme répondant à l'ancienne *Héroopolis*. Le bassin des lacs Amers a dû pouvoir être rempli à volonté par les eaux du Nil; après ce bassin, les vestiges du canal reparaissent dans l'isthme qui sépare les lacs de la mer Rouge; ils indiquent que le creusement du canal a été achevé[1]. Mais à quel siècle, à quel prince attribuer ce grand travail? Ne parlons pas des temps fabuleux de Sésostris et de Ménélas. Deux rois mieux connus de l'histoire, Nécho et Psamméticus, ne paraissent pas en avoir achevé le creusement; ils furent, ainsi que Darius, arrêtés par la crainte de voir l'Égypte inondée des eaux amères de la mer Rouge, reconnues pour être plus élevées que celles du fleuve; c'eût été un sacrilége que d'admettre ainsi le malfaisant *Typhon* dans l'heureux empire d'Osiris. On ignorait l'usage des écluses, qui eût pu garantir les champs égyptiens de ce danger imaginaire. Les Ptolémées, selon Strabon[2], qui avait voyagé en Égypte, achevèrent le canal; selon Pline, ils ne le conduisirent que jusqu'au bassin des lacs Amers[3]. Le premier de ces auteurs place à *Phacusa* le point où le canal communiquait avec le Nil; ce

[1] Description de l'Egypte, t. I Mémoire de M. *Lepère*
[2] *Strabon* : Géog., t. XVII.
[3] *Pline*, t. VI, cap. XXIX.

qui supposerait ce canal depuis Belbeis jusqu'aux lacs Amers, ainsi que celle de la distance totale du golfe de Suez au Nil : l'une et l'autre se trouvent justes. Si un écrivain aussi bien informé a cru que le canal n'allait pas jusqu'à la mer Rouge, comme les vestiges le démontrent, c'est une preuve que la navigation en avait été abandonnée, soit parce que les écluses n'étaient pas bien construites, soit parce qu'on trouvait plus commode et plus avantageux le transport des marchandises par les ports de Myos-Hormos et de Bérénice. L'empereur Adrien, qui fit tracer à l'est du Nil un canal appelé *Trajanus Amnis,* et qui partait de *Babylonia*, ne paraît l'avoir destiné qu'à des irrigations, grâce auxquelles la province *Augustamnica* redevint une contrée florissante.

Mais les Arabes, et spécialement El-Makrizi et El-Makyn, attestent que le canal, recreusé par ordre du calife Omar, servit à la navigation depuis l'an 644 jusqu'à l'an 767. A cette époque, un autre calife le fit fermer, afin, dit-on, de couper les vivres à un chef de rebelles. Les empereurs ottomans ont plus d'une fois pensé au rétablissement de ce canal. Lors du séjour de l'armée française en Égypte, la possibilité et l'utilité de ce rétablissement ont été savamment discutées. Un gouvernement stable et éclairé exécuterait à peu de frais ce projet ; la seule valeur des terres que les eaux du canal rendraient fertiles couvrirait et bien au delà les dépenses. Mais comme la navigation dépendrait d'un côté des crues du Nil, et de l'autre des moussons qui règnent dans le golfe arabique ; et comme ces deux conditions ne coïncident pas de manière à ne pas produire d'interruption dans la navigation, il est probable que ce canal, quoique très-utile et même nécessaire à la prospérité commerciale de l'Égypte, ne produirait pas une révolution totale dans le commerce des Indes orientales.

LIVRE QUATRE-VINGT-QUATRIÈME.

Suite de la Description de l'Afrique. — Description topographique et politique de l'Egypte.

Si dans notre tableau physique de l'Égypte nous avons éprouvé l'influence d'un pays monotone, d'un ciel invariable, que sera-ce lorsque nous décrirons les villes de cette contrée tant de fois décrite? Il faudra toujours naviguer sur des canaux ou sur le fleuve, toujours admirer des monuments antiques sans pouvoir les expliquer, et toujours pleurer sur des villes

modernes à demi ruinées, au milieu des palmiers et des sycomores. Partout l'oppression, la misère, la défiance et la discorde habitent une terre si propre à devenir l'asile du bonheur et de la paix.

Pour donner quelque intérêt à cette description, il devient nécessaire de nous rappeler à chaque pas les nations qui, ayant successivement dominé sur ce pays, y ont laissé des monuments. L'Égypte a rempli de son nom tous les siècles. Sous ses Pharaons, elle était souvent l'heureuse rivale des plus grandes monarchies du monde, tant la stabilité de ses lois lui donnait de force. Envahie et dévastée par Cambyse, elle fut pendant 193 ans, tantôt sujette, tantôt vassale de la Perse, et souvent en rébellion ouverte. Les Grecs la soutenaient; aussi Alexandre le Grand y fut-il reçu comme un libérateur; peut-être avait-il le projet d'y établir le siége de son empire.

Les *Ptolémées*, pendant trois siècles, firent fleurir en Égypte les arts et le commerce; les villes devinrent, sous eux, presque des colonies grecques. Auguste réunit à l'empire romain ce fertile royaume, qui fut pendant 666 ans le grenier de Rome et de Constantinople. Les successeurs de Mahomet en font une de leurs premières conquêtes. Vers l'année 887, succède au pouvoir des califes le règne des Turcomans, leurs janissaires, qu'ils avaient appelés auprès d'eux. Les dynasties des *Tolonides*, des *Fatimes*, des *Ayoubites*, dominèrent en Égypte jusqu'en 1250.

Les *Mamelouks*, ou esclaves soldats des sultans turcomans d'Égypte, massacrèrent leurs maîtres et s'emparèrent de l'autorité. La dynastie turque, ou celle des *Mamelouks bassarites*, régna jusqu'en 1382; la race circassienne, ou celle des *Mamelouks bordjites*, a dominé en Égypte jusqu'à nos jours; car Sélim II, empereur des Ottomans, après s'être emparé de l'Égypte, n'abolit que la monarchie de ces Mamelouks; il laissa subsister l'aristocratie de leurs 24 beys, n'exigeant d'eux qu'un tribut. Depuis sa mort, les Mamelouks s'étaient plus d'une fois affranchis de l'autorité des Ottomans.

Les Français, en 1798, abolirent l'aristocratie des Mamelouks et s'emparèrent de toute l'Égypte. On crut voir naître dans ce beau pays une grande colonie européenne. Quelle espérance pour les progrès de la civilisation! Combien les sciences, et la géographie surtout, ne durent-elles pas applaudir à ce noble projet! Mais des îles Britanniques et des rives du Gange et du Bosphore, l'on vit en même temps des hordes nombreuses fondre sur cette poignée de Français. Après des travaux inouïs, ils se retirèrent en 1800; la barbarie ressaisit sa proie.

Les Anglais espérèrent être plus heureux que leurs rivaux. Ils débar-

quèrent de nouveau en Égypte, le 17 mars 1807, dans l'intention de subjuguer le pays; mais le 14 septembre de la même année ils furent forcés de se rembarquer. Dès ce moment, l'Égypte devint le théâtre de la plus affreuse anarchie. Les Mamelouks, qui essayaient de ressaisir leur ancienne autorité, et les pachas envoyés par le gouvernement ottoman, se livrèrent de terribles combats, qui achevèrent de ruiner ce pays, épuisé par la conquête des Français et par les tentatives infructueuses des Anglais.

Les Mamelouks, affaiblis par les pertes que les Français leur avaient fait éprouver, marchaient vers une ruine complète en se divisant. Les luttes de leurs deux principaux beys augmentaient la force de quelques milliers d'Albanais qui formaient le corps le plus aguerri de l'armée turque. A la suite d'une révolte occasionnée par le défaut de solde, ces Albanais, commandés par Méhémet-Ali, déposèrent le vice-roi qui gouvernait au nom de la Porte, et conférèrent la vice-royauté à Méhémet-Ali, qui, appuyé par les cheikhs et chéri des populations, fut bientôt confirmé dans cette dignité par le gouvernement turc. Ce choix tombait sur un de ces hommes doués de cette fermeté de caractère et de ces grandes vues qui les rendent capables de gouverner les empires. Méhémet-Ali, par son adresse autant que par son énergie, sut acquérir un pouvoir que ses prédécesseurs avaient vainement tenté de saisir; et, pour éviter qu'à l'avenir il ne lui fût ravi par les Mamelouks, si justement redoutés, il employa un de ces terribles expédients dont l'Orient a été si souvent le théâtre, et qui d'ailleurs n'était que l'exécution du projet que la Porte avait depuis longtemps conçu. Le 1er mars 1811, sous le prétexte d'une fête, il fit rassembler dans son palais tous les Mamelouks qui résidaient au Caire et les fit impitoyablement massacrer. L'ordre fut donné en même temps de détruire tous ceux qui étaient répandus dans les provinces. Après s'être ainsi défait de cette milice turbulente, l'Egypte se trouva pacifiée. Le pacha porta ensuite la guerre en Arabie contre les Wahabites, dont il avait projeté d'affaiblir la puissance, et, à la fin de la guerre de 1819, ce peuple fut presque entièrement détruit. A peine cette expédition était-elle terminée, qu'il envoya son fils Ismayl soumettre les peuples de la Nubie, du Dongolah, du Sennaar et du Kordofan. Dans la terrible lutte des Grecs contre leurs oppresseurs, le pacha d'Egypte se montra le fidèle vassal de la Porte en lui prêtant le secours de ses soldats et de ses flottes, et en exerçant sur les malheureux insurgés des cruautés que la différence de croyance religieuse ne pouvait autoriser. Soumis d'abord en apparence à la Porte, il employa les longues années de paix qui suivirent à rassembler ses forces et à réaliser ses grands projets de réformes militaires : avec l'aide d'un fran-

çais, le colonel Selves, Soliman-Pacha, il réorganisa son armée à l'européenne; il établit des fabriques d'armes, une école d'état-major, une d'artillerie et une de marine. Alors, jetant le masque, il fit sous différents prétextes la conquête de la Syrie et de l'Arabie sur la Porte; la bataille de Nézib, remportée par son fils Ibrahim-Pacha sur les Turcs, vint mettre le comble à sa gloire. Mais les Anglais, jaloux de l'influence que les réformes de Méhémet-Ali pouvaient avoir sur leur commerce en Orient, intervinrent entre le vassal révolté et le suzerain, Méhémet-Ali dut rendre par le traité de Londres, en juillet 1841, ses conquêtes; mais il obtint que la dignité de vice-roi serait héréditaire dans sa famille, et la Porte dut renoncer à toute intervention dans l'administration de ce pays. Le vice-roi conserva la nomination à tous les emplois civils et militaires jusqu'au grade de général, dont les nominations furent soumises à la ratification de la Porte, à laquelle il s'engagea à payer un tribut annuel de 80,000 bourses. Une fois arrivé à ce but, et sûr qu'il travaillait pour lui et les siens, Méhémet-Ali s'adonna plus complétement aux réformes civilisatrices commencées par lui, et à sa mort il laissa à son petit-fils, Abbas-Pacha, un Etat florissant, et appelé sans doute à de hautes destinées.

Nous verrons dans la suite de cette description les pas rapides que le pacha d'Egypte a fait faire vers la civilisation au peuple dont le gouvernement lui a été confié. Donnons une idée de l'administration de ce pays lorsqu'il était soumis au pouvoir des Mamelouks.

Les anciens avaient divisé l'Egypte, d'après une indication donnée par le cours du fleuve, en *Haute-Égypte,* nommée *Thébaïde,* à cause de Thèbes qui en était la capitale; Egypte *du milieu,* appelée aussi les *sept Gouvernements* ou l'*Eptanomide,* et enfin la *Basse-Égypte* ou *Delta,* qui s'étendait jusqu'à la mer.

Les Arabes et les Ottomans n'ont fait que changer ces noms. Les Français y trouvèrent les divisions suivantes :

1° Le *Saïd* ou la Haute-Egypte, renfermant les provinces de *Thèbes, Girgéh* et *Syouth.*

2° Le *Vostani* ou l'Egypte du milieu, comprenant les provinces de *Fayoum, Bénisoueyf* et *Minieh.*

3° Le *Bahari* ou la Basse-Egypte, embrassait les provinces de *Bahhyréh, Rosette* ou *Rachyd, Gharbyéh, Ménouf, Mansourah, Charkyéh, Gizeh, Damiette,* et le district du *Caire,* composé de subdivisions de *Kelioub* et *Atfieh.*

Il faut faire observer que la dénomination de Haute-Egypte, prise dans

un sens rigoureusement physique, s'est quelquefois étendue sur toutes les provinces au-dessous du Caire [1]. C'est d'après ce principe qu'Aboulfeda et Ibn-Haukal divisent l'Egypte en deux parties : le *Rif* et le *Saïd*, c'est-à-dire la côte et le haut pays [2]. Un autre Arabe appelle ces divisions *Kibli* et *Bahari*, c'est-à-dire le midi et le rivage [3].

L'Egypte, dont nous allons tracer l'état politique et topographique, était censée jusqu'ici faire partie de l'empire ottoman ; et, comme toutes les autres grandes divisons de cet empire, elle avait à la tête du gouvernement un *pacha*. Cette place ne donnait pas une grande autorité, mais procurait beaucoup d'argent : aussi était-elle vivement sollicitée à Constantinople, et ordinairement payée fort cher aux intrigants du sérail. Le pacha ne restait en place qu'un an ou deux.

Arrivé en Egypte, il recevait de grands honneurs ; il présidait le divan à quelques cérémonies publiques ; cependant il n'était que le témoin oisif de tout ce que faisaient les beys ; ces chefs militaires, maîtres de l'autorité, le renvoyaient s'ils n'en étaient pas contents. La Porte a plus d'une fois dévoré cette injure. Le pacha avait une faible milice de janissaires mal aguerris et d'Arnautes peu disciplinés.

Les terres de l'Egypte étaient possédées, comme fief du grand seigneur, par les *multécyms*, espèce de noblesse qu'on appelle en Turquie *timariots*. Presque tous les fiefs de l'Egypte étaient possédés par des Mamelouks, milice commandée par des beys, qui ne reconnaissaient que pour la forme la suzeraineté du grand seigneur.

Pour l'administration intérieure, l'Egypte était partagée en 24 juridictions, appelées *kirrats*. Les beys recevaient chaque année le commandement de quelque province. Ils allaient y faire une tournée, forcer le paiement des impositions, soumettre les Arabes et maintenir la police. Le plus puissant des beys restait ordinairement au Caire, avec le titre de *cheykh-el-Beled*, ou cheykh du pays.

Les revenus se composaient de ceux du gouvernement et de ceux qui appartenaient aux Mamelouks.

Les premiers comprenaient le *miri* ou impôt territorial perçu en argent ou en nature ; les douanes, les droits sur le commerce intérieur, la ferme de certaines exploitations, le *kharadje*, ou capitation des étrangers. Ces

[1] Comp. D'*Anville* : Mém. sur l'Egypte, p. 36. *Wansleb* chez *Paulin*, p. 8.

[2] *Aboulfeda*, vers. *Michael*, p. 33. Comp. les notes de M. *Sylvestre de Sacy* sur *Abdallatif*, p. 397.

[3] Notices et extraits des MMS., t. I, p. 250

revenus étaient affectés aux dépenses du gouvernement, et l'excédant devait être envoyé à Constantinople; mais les agents, depuis les receveurs jusqu'aux beys, s'arrangeaient si bien que le grand-seigneur ne touchait presque rien de toutes ces impositions. Il y a plus, on lui portait en compte des dépenses pour des réparations de bâtiments et des canaux qui n'avaient pas eu lieu.

Les revenus des beys étaient formés non-seulement de tout ce qu'ils recevaient des villages qui leur étaient attribués, mais aussi de ce qu'ils pouvaient extorquer de mille manières. On croit généralement que les Mamelouks tiraient de l'Egypte, en revenus publics et particuliers, environ 35 à 40 millions de francs. Ils ont varié chaque année sous les Français, selon les circonstances de la guerre; mais le général Reynier les évalue, l'un portant l'autre, à 20 ou 25 millions.

Ces tyrans de l'Egypte, ces *Mamelouks* étaient, comme on sait, des esclaves guerriers que les califes fatimites avaient achetés pour s'en former une garde. Malgré l'influence que les Turcs ont exercée sur l'administration civile, le corps des Mamelouks avait maintenu son organisation militaire, et il se recrutait toujours de la même manière. Des marchands turcs amenaient en Egypte des esclaves enlevés de différents pays. Il y en avait d'Allemands, de Russes; les plus nombreux venaient de différentes parties du Caucase, de la Géorgie, de la Circassie; ils avaient depuis quinze ans jusqu'à dix-sept. Les chefs des Mamelouks en achetaient un nombre plus ou moins grand. Ces enfants étaient employés au service personnel de leur patron, qui leur faisait donner une éducation toute militaire; ils lui donnaient le nom de *père,* et étaient censés de sa famille.

Lorsque pour récompenser leurs services leurs maîtres les affranchissait, ils quittaient sa maison, recevaient de lui des propriétés; souvent même il les mariait à l'une de ses esclaves. Mais ils étaient toujours prêts à lui obéir et le suivaient à la guerre. La permission de laisser croître leur barbe était le signe de leur liberté.

L'esprit de corps avait étouffé jusqu'au sentiment de l'amour paternel; les fils ne succédaient qu'aux biens personnels du père, mais non pas à sa dignité ni à son pouvoir. On méprisait l'enfant élevé dans le séral, par des femmes : peut-être cette opinion avait-elle pris naissance dans une observation qu'on dit vérifiée par une longue expérience; c'est que les races étrangères au sol de l'Egypte éprouvent le sort des plantes, et s'y détériorent dès la seconde ou troisième génération.

En général, les femmes des Mamelouks vivaient comme celles des

Osmanlis, parce que leurs maris n'en étaient pas moins jaloux. Mais comme les enfants ne pouvaient jamais succéder aux places ni aux titres de leurs peres, elles se livraient moins aux douceurs de la maternité; et toutes celles qui pouvaient se priver de devenir mères, le faisaient, sans même y attacher l'idée de crime.

L'ancienne division en 14 provinces est encore en usage parmi le peuple; cependant en 1826 l'Egypte fut partagée en 24 mamourliks ou préfectures, sans y comprendre Alexandrie et le Caire, qui, avec leur territoire, formaient deux juridictions à part. Dans cette division, l'Egypte est partagée seulement en Haute et Basse, ainsi qu'on le verra à la fin de ce livre.

Ces divisions administratives ont été changées depuis plusieurs années par le vice-roi, de manière à assurer la centralisation du pouvoir et l'unité de son action.

L'Egypte est divisée aujourd'hui en sept intendances ou gouvernements principaux nommés *moudyrliks;* ceux-ci sont partagés en soixante-quatre départements ou *mamourliks*, et chaque mamourlik en cantons ou *nazirliks*. Le canton comprend dans sa circonscription plusieurs villages qui ont pour premier magistrat une espèce de maire appelé *cheikh-el-beled*.

La Basse-Egypte forme 4 moudyrliks et 36 mamourliks.
La moyenne. . . . . 1 moudyrlik et 7 mamourliks.
La Haute. . . . . 2 moudyrliks et 21 mamourliks.

Chaque moudyrlik est administré par un *moudyr* ou gouverneur, qui porte chez le peuple la dénomination de bey, bien que plusieurs aient le grade de pacha, et d'autres celui d'aga. Ces moudyrs visitent les départements compris dans le cercle de leur autorité; ils veillent à l'exécution des ordres du vice-roi et des décrets du conseil; ils sont chargés de veiller aussi aux opérations relatives au cadastre, ainsi qu'à la division des terres, à la surveillance de la culture, à la répartition des impôts, enfin à l'entretien et à la construction des canaux et des digues.

Le *mamour* ou préfet doit déterminer les travaux de l'agriculture; il exerce une vigilante surveillance sur les travailleurs soumis à sa juridiction. C'est lui qui punit les administrés si les ordres du gouvernement ne sont pas exécutés par eux. De concert avec le nazir, il indique dans chaque village la quantité de terres à livrer aux diverses sortes de culture. Il doit exiger des fellahs les contributions en nature ou en argent. Il fait les levées d'hommes pour le service militaire et les travaux publics. Il doit surveiller aussi les fabriques.

Le *cheikh-el-beled* exerce une action directe sur les fellahs, qui ont

recours à ses décisions dans leurs démêlés; il répond du paiement des contributions.

Un *moubasch* ou inspecteur, Copte de nation, est préposé à l'administration des finances de chaque mamourlick, et a sous ses ordres plusieurs agents de son choix : ainsi, dans chaque canton, il place un receveur qui perçoit les impôts à l'aide du maire ou *cheykh*, et de l'arpenteur appelé *kholy*, et les envoie au caissier ou *seraff*, qui les fait parvenir au receveur général du mamourlik, qui lui-même verse ses fonds chez le receveur du moudyrlik. Celui-ci acquitte les bons sur le trésor, et envoie au Caire les fonds qui lui restent.

Chaque mamourlik a une force armée aux ordres du mamour et commandée par un *kascheff*, qui distribue ses troupes dans toute la juridiction.

Il y a dans chaque village un *chahed*, délégué du cady, chargé de rendre la justice, et faisant office de notaire pour passer les actes publics.

Ces employés ont des traitements proportionnés à leurs grades. Ils portent des uniformes et des insignes particuliers : le cheikh-el-beld se distingue par une décoration en argent; celle des nazirs est en or; les mamours l'ont en diamant. Les places de moudyrs sont occupées par des beys, colonels ou généraux, ou par des pachas.

Dans la nouvelle organisation administrative, Alexandrie étant la résidence du gouvernement, ne dépend d'aucun département : elle est sous l'administration directe du pacha et de ses ministres.

La haute administration de l'Egypte est confiée à des agents supérieurs ou ministres qui rendent compte des affaires au pacha. Ainsi, tout ce qui est relatif à l'armée de terre rentre dans le domaine du ministère de la guerre ; la marine constitue un département spécial ; le ministre des affaires étrangères a dans ses attributions tout ce qui concerne les rapports de l'Egypte avec les autres Etats ; le commerce forme aussi un département particulier ; les affaires intérieures forment les attributions d'un ministère ; il en est de même de tout ce qui se rapporte à l'instruction ; les finances sont confiées à un ministre appelé *hasnader* ou trésorier, qui a sous ses ordres un grand nombre de Coptes, d'Arabes et de Syriens, ou Grecs, auxquels il confie les différents emplois de son administration ; le ministère de la justice comprend tout ce qui se rattache à l'ordre judiciaire et à l'administration civile : il est confié au kiaja-bey.

Les domaines de l'Etat sont sous la surveillance d'un administrateur qui porte le titre de *rousnamasch ;* mais depuis que le pacha s'est emparé,

au profit du gouvernement, des biens qui appartenaient aux mosquées et aux pauvres, et des fondations de toute espèce, les fonctions de cet administrateur se bornent à tenir un compte des dédommagements et des pensions à payer par l'Etat, des frais qu'occasionnent les caravanes qui vont à la Mekke, et de ceux qui concernent le cadastre.

Mehemet-Ali a créé pour chaque branche de l'administration des conseils composés d'hommes spéciaux : tels sont le conseil de guerre, celui de la marine, celui de l'agriculture, celui de l'instruction publique, celui de santé, et plusieurs autres encore.

Un conseil d'Etat, institué en 1826, domine tous ces conseils. Il est chargé d'examiner et de discuter les changements et les améliorations proposés par les mamours dans leurs juridictions respectives : ce conseil soumet ses propositions au pacha, qui les adopte ou les rejette. Enfin, dans la crainte de se laisser entraîner trop facilement à l'arbitraire que sa position lui permet d'exercer, le vice-roi a attaché à sa personne un conseil privé, au sein duquel il traite toutes les affaires.

Le gouvernement a établi, en 1829, des *assemblées provinciales*, et un divan général, *assemblée centrale*, composée de 180 députés de toutes les provinces, chargés de délibérer sur toutes les affaires intérieures de l'Egypte. Les séances de cette réunion, qui rappelle le régime des Etats constitutionnels de l'Europe, sont publiques. Chacun des membres y parle en toute liberté ; on y traite des affaires d'intérêt général, et l'on y reçoit les réclamations des administrés.

Il y a dans chaque mamourlik un conseil général chargé de s'occuper des intérêts locaux.

Le gouvernement égyptien ne s'est point borné à ces grandes institutions, tout à fait nouvelles en Orient ; il a surtout cherché à travailler pour l'avenir, en formant des administrateurs éclairés et capables de comprendre ses vues. Dans ce but il a fondé au Caire une *école d'administration*, d'où l'on tire les préfets et les sous-préfets, et où l'on enseigne la science administrative, l'agriculture-pratique et la statistique agricole des provinces. Des changements ont été apportés jusque dans la comptabilité ; le mode adopté dans les bureaux du gouvernement est celui de la tenue des écritures en partie double ; et les places de finances, occupées jusqu'à ce jour par des étrangers, seront à l'avenir confiées à des indigènes, quelle que soit la religion à laquelle ils appartiendront.

Le système judiciaire, qui, chez les mahométans, est intimement lié au coran, d'où il tire même son origine, a subi peu de changements en

Egypte; mais il y a perdu une grande partie de sa rigueur : il en résulte que les habitants se décident avec moins de peine à obéir aux lois. Cependant en 1826 Mehemet-Ali a fait traduire en turc et en arabe le code Napoléon, et a ordonné la mise en vigueur du Code de commerce. Un changement plus important est l'abolition de la peine de mort pour les crimes d'assassinat et de fabrication de fausse monnaie. D'après une nouvelle loi pénale, les hauts fonctionnaires de l'Etat, comme les derniers agents de l'administration, accusés de concussion ou d'abus de pouvoir, sont condamnés à la prison, après avoir restitué aux particuliers ce qu'ils ont pris ou reçu : si les fonds détournés appartiennent à l'Etat, ils subissent une année de galères ; les assassins et les faux monnayeurs sont condamnés aux galères à perpétuité ou pour un temps plus ou moins considérable, selon la gravité de leurs crimes. Si l'accusateur ne peut, dans l'espace de quinze jours, prouver la culpabilité du prévenu, celui-ci est mis en liberté sous caution. Mais si le prévenu est accusé de nouveau du même crime et jugé coupable, ceux qui s'étaient portés pour lui servir de caution subissent une année de galères. Les peines portées contre les crimes que nous venons d'indiquer ne peuvent être prononcées que par le divan général, devant lequel l'accusé se présente et se défend.

Ce qui, dans la nouvelle organisation de l'Egypte, se présente aux yeux de l'Européen comme un assemblage hétérogène, c'est l'antique système administratif des Pharaons, avec quelques institutions empruntées à la civilisation de l'Europe moderne. Le pacha a renouvelé l'organisation attribuée dans la Genèse à la sagesse de Joseph, avec cette seule différence qu'il n'a pas plus ménagé les biens des prêtres que ceux des particuliers. Il a déclaré l'Etat propriétaire de tous les biens fonciers, et en a assigné l'usufruit aux possesseurs actuels, qui en touchent le revenu sur le trésor public. Les fonds provenant des biens des mosquées, des églises et des couvents, des biens communaux et des établissements militaires, servent à acquitter ces charges, qui ne sont plus que des rentes viagères. D'après cette organisation, l'Etat est le véritable propriétaire, les *nazirs* sont les régisseurs, et les *fellahs* ou cultivateurs, les ouvriers. Le gouvernement trouve son avantage à faire cultiver le sol par ceux qui en tirent le meilleur parti et à en éloigner les oisifs ; d'un autre côté, les fellahs trouvent leur avantage à soigner la culture des terres qui leur sont allouées et qu'ils peuvent considérer souvent comme des emphytéoses qui doivent assurer l'avenir de leurs enfants, et ils vivent dans une aisance d'autant plus grande qu'ils travaillent avec plus de zèle et d'assiduité.

Ceux qui jugent cette organisation d'après les idées européennes, sont prêts à en faire la critique. Mais lorsque l'on considère combien les différentes races qui constituent le peuple égyptien sont loin d'avoir l'activité et l'instinct du bien-être qui caractérisent l'Européen ; lorsque l'expérience des siècles antérieurs a prouvé que les fellahs, naturellement indolents et presque sans besoins, laisseraient tomber en décadence l'agriculture si on les laissait livrés à eux-mêmes, on reconnaît que le système de propriété réalisé par Méhémet-Ali est celui qui convient le mieux à l'Égypte. C'est à ce système, dit M. Clot-Bey, qu'il faut attribuer les immenses progrès que l'agriculture y a faits dans ces derniers temps, l'introduction de riches plantations inconnues jusqu'alors au sol égyptien et qui lui étaient éminemment propres, et l'augmentation rapide des produits. C'est ce système enfin qui a donné au vice-roi les moyens d'élever et de soutenir sa puissance, et qui lui a permis de porter les revenus de l'Egypte de 35,000,000, chiffre qu'ils atteignaient en 1799, à plus de 60,000,000 de francs.

Les mamours donnent chaque année avis au gouvernement de la quantité de terres à cultiver, et, après en avoir reçu les instructions nécessaires, les font ensemencer avec les graines et dans les proportions indiquées. Ils surveillent les cultures, et dès qu'ils possèdent des données certaines sur l'abondance des récoltes, ils en rendent compte au gouvernement, qui fixe la quotité du *miri*, ou impôt, le genre et le nombre des produits à livrer, et les prix auxquels ils seront vendus. Après la récolte, les nazirs en font transporter les produits dans les greniers publics ou dans tout autre lieu désigné par le conseil d'État, et en paient la valeur au taux fixé par le pacha, soit en argent comptant, soit en bons sur le trésor. Le miri est proportionné à l'abondance des récoltes et à la vente des produits; et comme le cultivateur peut payer le gouvernement en papier, il n'a pas le droit de demander de l'argent. Il peut vendre ou employer comme bon lui semble ce qui lui reste, après avoir fait sa livraison au gouvernement et avoir réservé ses semences. Partout les impôts sont les mêmes; et quelles que soient la race et la religion des sujets, ceux-ci ont droit d'obtenir des terres à cultiver.

Outre le miri, le pacha perçoit un autre impôt sur les dattiers et sur les maisons. En 1826, 618,600 maisons étaient imposées et produisaient 39,300,000 francs ; les dattiers, au nombre de 6,000,000, supportaient un impôt de 20 à 65 paras par arbre, et donnaient un produit de 400,000 talaris, ou environ 1,800,000 francs.

Pour augmenter ses ressources, le gouvernement lève encore d'autres

impôts de diverses natures, et se réserve même la culture d'un certain nombre de plantes et l'exploitation de certains genres d'industrie. En 1827, les droits dits régaliens, et les douanes, avec les autres taxes, produisirent plus de 65,000,000 de francs.

La moyenne de l'impôt territorial est évaluée à environ 10 fr. par *feddan*[1]. Les terres les plus fertiles paient 14 à 16 fr.; celles de qualités inférieures 6 à 8. De temps en temps, le vice-roi donne des terres incultes à des individus en état de les cultiver, et il affranchit ces terres du miri.

L'impôt personnel (*firdet-el-rouss*) est fixé au douzième du revenu supposé du contribuable; tous les individus mâles, musulmans ou rayas, y sont soumis dès l'âge de douze ans; dans les villes, il est levé par individus, et dans les villages par maisons. Le *firdet-el-rouss* forme à peu près le sixième des revenus du trésor égyptien.

Le bétail est soumis à l'impôt. Les bœufs et les vaches sont taxés à 20 piastres (5 fr.) lorsqu'ils sont vendus à des particuliers, et à 70 piastres (17 fr. 50 c.) lorsqu'on les vend aux bouchers, et la peau appartient au gouvernement. Les chameaux et les brebis sont imposés à 4 piastres, et les barques du Nil à 200. Ces droits de douanes sont affermés par le gouvernement[2].

Les progrès que le gouvernement du pacha a fait faire à la civilisation en Egypte seront exposés, soit dans la description des établissements que nous trouverons à signaler en parlant des principales villes, soit dans le coup d'œil général que nous aurons occasion de jeter sur les mœurs et les ressources de ce pays.

Visitons d'abord les villes et les lieux les plus remarquables de la Basse-Egypte.

« Alexandre, ainsi que l'a dit Napoléon, s'est plus illustré en fondant « Alexandrie, et en méditant d'y transporter le siége de son empire, que « par ses plus éclatantes victoires. Cette ville devait être la capitale du « monde. Elle est située entre l'Asie et l'Afrique, à portée des Indes et de « l'Europe. Son port est le seul mouillage des cinq cents lieues de côtes « qui s'étendent depuis Tunis ou l'ancienne Carthage jusqu'à Alexan- « drette; il est à l'une des anciennes embouchures du Nil. Toutes les « escadres de l'univers pourraient y mouiller, et dans le vieux port elles « sont à l'abri des vents et de toute attaque.[3] »

[1] Le feddan = 40 ares $\frac{625}{1000}$.
[2] Aperçu général sur l'Egypte, par *A.-B. Clot-Bey*. 1840, t. II.
[3] Mémoires de Napoléon, t. II.

Le port neuf n'offre pas de mouillage sûr pendant les gros temps. C'est à l'extrémité du môle qui le protége que se trouve le fort du Phare, bâti sur l'emplacement où s'élevait dans les temps anciens le phare si célèbre des Ptolémées. Le port vieux offre aux navires un bassin très-profond et très-sûr; mais les passes par lesquelles on y pénètre sont difficiles pour les vaisseaux d'un fort tirant d'eau.

Un savant orientaliste français [1] a démontré que longtemps avant que les Grecs se fussent établis en Egypte, Alexandrie existait sous le nom de *Racondah*, que ceux-ci ont métamorphosé en *Rhacotis;* plusieurs restes d'antiquités égyptiennes, et surtout les immenses catacombes dont nous parlerons bientôt, semblent déposer en faveur de cette opinion.

Dinocratès, ingénieur d'Alexandre le Grand, traça le plan des additions qu'il fit à Racondah d'après la forme du manteau macédonien. Ce plan s'allongeait en pointe aux deux extrémités. La ville était resserrée entre la mer au nord et le lac Maréotis au sud; elle se divisait en deux quartiers principaux : celui de *Rhacotis*, qui renfermait le Sérapion, ou le temple de Sérapis, et celui que l'on appelait le *Bruchion*, comprenant le palais des rois et l'immense bibliothèque détruite lorsque César fit le siége d'Alexandrie; ce quartier se terminait d'un côté au bord de la mer et de l'autre à un rempart qui le séparait du reste de la ville.

Quant à la moderne Alexandrie, elle occupe une partie de l'enceinte de 3,200 metres de longueur sur 1,200 de largeur, que firent construire les Arabes vers l'an 1218 pour la défendre contre les croisés. Elle s'étend au nord de l'ancienne ville, entre le vieux et le nouveau port. Ses rues sont étroites, à l'exception de quelques-unes, qui sont assez larges pour avoir des trottoirs. Les seules maisons qui aient quelque apparence sont celles des consuls européens. On y remarque cependant, sur la presqu'île appelée *Ras-el-Tyn* (*cap des figuiers*), le palais fortifié des vice-rois, que Mehemet-Ali a fait construire sur le plan du sérail de Constantinople, entre le grand port et la mer. Il se compose du harem, du divan, ou des appartements particuliers du vice-roi et du palais des étrangers, où le vice-roi donne l'hospitalité la plus généreuse aux voyageurs de distinction.

C'est près de ce palais que s'étend l'arsenal de la marine, vaste établissement dû à M. de Cerisy, ingénieur français. Créé sur une plage sablonneuse, dépourvue de toutes sortes de bâtisses, il a fallu tout y construire. Les principaux travaux sont : quatre cales en maçonnerie pour

[1] M. *Langlès*.

les vaisseaux de premier rang; trois calles pour les frégates et les bâtiments inférieurs; le magasin général de toutes les munitions navales, la corderie avec ses machines; enfin tout ce qui peut servir à l'armement d'une flotte.

L'isthme qui unit Ras-el-Tyn à la terre ferme est occupé par la ville turque, bâtie d'après le type ordinaire des cités musulmanes.

Entre la nouvelle ville et l'enceinte construite par les Arabes, s'étend un vaste espace couvert de monticules et de ruines.

Parmi des morceaux de décombres et parmi de jolis jardins plantés en palmiers, en orangers, en citronniers, on voit quelques églises, mosquées, monastères, et même trois petits amas d'habitations qui forment comme trois bourgades, dont l'une, fermée de murailles, est appelée *le Fort*. On retrouve encore la mosquée dite des Mille et une Colonnes, et celle de Saint-Athanase, dont une partie des débris fut employée en 1814 à construire la grande douane du port vieux. Dans la vieille ville, on aperçoit la trace des anciennes rues tirées au cordeau; quelques débris de colonnades marquent l'emplacement des palais. Un des obélisques nommés *Aiguilles de Cléopâtre*, est encore debout; il a été donné à la France par le pacha; l'autre, qui est renversé, appartient aux Anglais. Ces obélisques, qui portent sur chaque face trois colonnes de caractères, paraissent avoir été érigés par le roi Mœris. Chacun d'eux est long de 20 mètres, sans compter le socle, qui en a plus de deux. Tout ce mélange de ruines, de jardins et de masures est entouré d'une muraille haute et double dans la plus grande partie de sa circonférence. Il paraît que la commission de l'Institut d'Égypte regarde cette enceinte comme l'ouvrage des Arabes; c'est aussi l'opinion de Niebuhr, de Wansleb et de la plupart des voyageurs. Mais Pococke pense que les Arabes n'ont construit que la muraille intérieure; le baron de Tott croit même qu'il n'y a de moderne que les réparations locales. Il nous paraît que cette enceinte représente exactement l'espace de 30 stades en longueur sur 10 en largeur, que Strabon donne à la ville d'Alexandre et des Ptolémées. Seulement la partie de la muraille qui de la porte de Rosette s'étend vers la tour des Romains, dans la direction est-sud-est et ouest-nord-ouest, paraît couper l'ancien quartier de ***Bruchion***, ou ***Bruchium***, qui, rempli de palais et de monuments, s'étendait tout autour du port neuf. Cette partie de la muraille ne serait-elle pas l'ouvrage de Caracalla, lorsque, selon l'expression de l'historien Dion [1], « cette bête féroce de l'Ausonie, » vint dévaster et ensanglanter la belle ville d'Alexandrie? Les forts

[1] *Dion* : Hist. Rom., l. LXXVII, p. 1307. *Herodian*, l. IV, p. 158. Comp. *Plan d'Alexandrie*, par M. *Lepère*, dans l'Atlas de la Description de l'Égypte.

même qui existent au nord et au sud de la ville ancienne paraissent être ceux que ce tyran fit élever. Nous pensons aussi que beaucoup de ruines datent de l'époque de la prise de cette ville par le cruel Aurélien.

Le quartier des Européens a complétement changé de face depuis plusieurs années : il s'est étendu depuis le centre du port neuf jusqu'à l'Aiguille de Cléopâtre. On voit maintenant dans le voisinage de ce monument une très-belle place formant un rectangle d'environ 800 pas de longueur sur 150 de largeur. Les maisons qui entourent cette place sont bâties avec élégance : on y remarque le palais consulaire de France.

Dans l'enceinte des Arabes de monticules d'environ 60 mètres de hauteur sont couronnés de deux [illegible] qui ont été construits par l'armée française, et dont l'un porte encore le nom de Bonaparte et l'autre celui du général Caffarelli.

Alexandrie possède une intendance de santé et plusieurs hôpitaux : l'un d'eux, celui de la marine, dit de Mahmoudieh, peut contenir 1,200 à 1,500 malades ; un autre, celui de l'armée de terre, dit de Ras-el-Tyn, en contient environ 600. On compte dans la ville trente mosquées.

Hors de la porte méridionale, une colonne isolée, haute d'environ 30 mètres et d'un seul morceau de syénite, domine sur la ville et les environs ; on l'a faussement nommée *colonne de Pompée* et *colonne de Sévère;* c'est la grande colonne qui servait de principal ornement au fameux *Serapeum* ou *Sérapion*, édifice très-vaste, consacré au culte d'une divinité égyptienne, et qui, après la dévastation du *Muséum* des Ptolémées, devint l'asile de la bibliothèque alexandrine et le rendez-vous des gens de lettres. Ce fut d'ici, comme d'un *lieu sûr*, que le féroce Caracalla contempla le massacre du peuple d'Alexandrie, circonstance qui, jointe à plusieurs autres, nous fait penser que le Serapeum ainsi que le Cirque étaient situés dans un faubourg et hors des murs de l'ancienne ville.

L'une des curiosités que l'on visite à Alexandrie est le camp de César : il ne consiste qu'en une vaste enceinte formée par un mur en brique à demi ruiné. Il ne reste de l'antique et célèbre bibliothèque qu'une mosaïque en marbre. Les catacombes sont plus dignes d'intérêt. Elles commencent à l'extrémité de l'ancienne Alexandrie et se prolongent à une grande distance le long de la côte qui formait le quartier appelé *Nécropolis* ou la ville des morts. Elles se composent d'une réunion de galeries

[1] La hauteur seule du fût est de 30 mètres, mais le piédestal est de 3 mètres, et la plinthe de 4 mètres, ce qui donne à la colonne entière une élévation d'environ 37 à 38 mètres.

creusées dans une roche calcaire tendre, et soutenues de distance en distance par d'énormes piliers. Ces galeries conduisent à de grandes salles soutenues de la même manière : on ne peut y pénétrer que jusqu'à une petite distance, parce que les décombres entassés ne permettent d'y avancer qu'avec peine et en rampant. Ce qu'on nomme proprement la *Nécropolis* est une suite de petites cavités qui ont été faites pour recevoir des cadavres humains : on les a toutes ouvertes pour y découvrir des trésors ; mais les catacombes ne l'ont point été, et pourraient peut-être donner lieu à des fouilles fructueuses. Entre les catacombes et Alexandrie on voit près du rivage quelques bains rongés par l'action des eaux. Ces bains ont été probablement à tort décorés du nom de *Bains de Cléopâtre.*

L'antique cité rebâtie par Alexandre renfermait sous Auguste 300,000 personnes libres et le double d'esclaves. Lorsque vers le milieu du septième siècle les troupes du calife Omar s'en emparèrent, elle était encore tellement peuplée, malgré la décadence qu'elle avait éprouvée, qu'on y comptait plus de 4,000 bains. Elle a donné le jour à plusieurs hommes célèbres, tels qu'Euclide, Appien, Origène, etc., etc. Sa population, qui s'est accrue dans ces dernières années, est d'environ 60,000 habitants, dont les équipages de flottes et les ouvriers de l'arsenal forment environ le tiers. On compte dans les deux tiers restants 20,000 Arabes, 6,000 Turcs, 10,000 Juifs ou Coptes et 5,000 Européens. Nous ne comprenons point dans ces nombres une population flottante composée de quelques milliers d'étrangers et de voyageurs. Alexandrie fait encore un commerce qui intéresse l'Europe méridionale ; c'est l'entrepôt de tous les échanges de l'Égypte avec Constantinople, Livourne, Venise et Marseille.

Pour favoriser son commerce, Méhémet-Ali a fait construire entre cette ville et Rosette une chaussée qui sert à transporter les marchandises, et il a rétabli l'ancien canal qui commence à la branche du Nil qui débouche à Rosette, passe près d'Aboukir, borde le lac Maréotis que les Arabes appellent *Baheïreh Maryouth*, et se jette dans la mer à Alexandrie. Ce canal, auquel travaillaient 25,000 fellahs en 1819, fut terminé en 1820.

A 4 ou 5 lieues au nord-est d'Alexandrie on remarque sur un promontoire le village d'*Aboukir,* qui paraît être bâti, selon quelques auteurs, sur les ruines de l'antique Canope, selon d'autres sur celles de Taposiris, et selon d'autres encore, mais avec plus de vraisemblance, sur celles de Basiris, ville qui fut célèbre par son temple consacré à Isis, et par la fête annuelle que les Egyptiens y célébraient. Sur la pointe la plus avancée dans la mer s'élève une citadelle. La rade qui porte le nom de ce village

est tristement célèbre dans nos fastes maritimes : c'est là que se livra le 1er août 1798 le terrible combat naval dans lequel la flotte française commandée par l'amiral Brueix fut détruite par Nelson. Il est vrai que l'année suivante les Français se vengèrent dans la même rade sur les Turcs qui étaient débarqués au nombre de 15,000 : 10,000 furent repoussés dans la mer et 2,000 se rendirent prisonniers avec le pacha qui les commandait. Aboukir est un point militaire de la plus haute importance ; aussi Méhémet-Ali l'a-t-il rendu inexpugnable, d'après le témoignage des hommes de l'art.

Près de cette rade, la côte cesse d'être composée de roches calcaires, et les terrains d'alluvion commencent. On découvre de loin au milieu des forêts de dattiers, de bananiers et de sycomores qui l'environnent, la ville de *Rosette*, que les Arabes appellent *Rachid*. Elle est placée sur les bords du Nil qui, sans les dégrader, baigne tous les ans les murailles des maisons. Les maisons, mieux bâties en général que dans la plus grande partie de l'Egypte, sont cependant si frêles encore, bien qu'elles soient construites en briques, qu'elles tomberaient en peu de mois en ruines, si elles n'étaient épargnées par un climat qui ne détruit rien. Les étages, qui vont toujours en avançant l'un sur l'autre, rendent les rues fort obscures et fort tristes. Le plus beau quartier se compose des maisons bâties sur le quai. Sa population est d'environ 15,000 âmes. Elle possède quelques fabriques de toiles de coton et de lin, de soieries et d'huile. C'est l'entrepôt du commerce entre Alexandrie et le Caire. La navigation entre cette ville et Alexandrie offre quelques dangers, principalement au passage appelé *Boghas* à l'entrée du Nil, qui est obstrué par un banc de sable mouvant qu'un pilote est sans cesse occupé à sonder. Dans le fleuve, une île, d'une lieue d'étendue, a présenté à M. Denon l'aspect du jardin le plus délicieux, tandis que, selon Hasselquist, on y est désagréablement poursuivi par les moustiques et les buffles.

Dès qu'on a franchi le *Boghas*, un spectacle ravissant s'offre à la vue : c'est la riche plaine du Delta, avec ses immenses tapis de verdure ou ses moissons dorées, parsemée de groupes de dattiers, de villages ou de villes surmontées par les flèches aiguës des minarets, qui s'étend sur la rive droite du Nil, sans rencontrer d'autre borne que l'horizon.

Au sud de Rosette s'élève un ermitage fameux dans le pays ; il a été construit en l'honneur d'un saint arabe nommé *Abour-Mandour*, c'est à dire *Père de l'éclat*.

Depuis Rosette jusqu'à Damiette, la côte basse et sablonneuse était

autrefois infestée par des brigands, ou occupée par de grossiers pasteurs et pêcheurs qui vivaient sans loi. Le lac *Bourlos*, rempli d'îlots, s'étend sur une partie de cette contrée; le canal de Tabanyéh et d'autres canaux y apportent les eaux du Nil; il communique à la Méditerranée par un passage qui est le reste de l'ancienne bouche *Sebennytique*. Il n'est guère navigable que dans la partie septentrionale; celle du sud-ouest est occupée par d'immenses marais. *Beltim*, bourgade située sur ses bords, paraît répondre à *Paralus*. C'est ici qu'un savant, très-versé dans les antiquités égyptiennes, place l'*Éléarchie* ou les *Bucolies*, c'est à dire le pays des marais et des pasteurs de buffles. Ce canton portait en égyptien le nom de *Baschmour*, qui a été donné au troisième dialecte de l'ancienne langue de l'Egypte. Les sauvages Baschmouriens vivaient tantôt sur leurs barques et tantôt parmi les roseaux qui couvraient leurs rivages marécageux : tel paraît être encore l'état des Egyptiens qui habitent autour du lac Bourlos; mais ce tableau peut aussi bien s'appliquer aux environs du lac Menzaléh, où d'autres écrivains avaient placé l'*Éléarchie*.

Tout autour de *Damiette* la campagne offre de vastes rizières, auxquelles on donne un grand soin; aussi le riz de Damiette est-il le plus estimé du Levant. Mais la ville, peuplée de 30,000 âmes, est très-sale, et presque tous les habitants se plaisent à vivre dans la malpropreté. Aussi la santé des hommes et des femmes y est-elle affaiblie de bonne heure, et partout rencontre-t-on une infinité d'aveugles et de borgnes.

Elle s'étend en forme de croissant sur l'étroite langue de terre qui existe entre le Nil et le lac Menzaléh, sur la rive orientale de la branche du Nil qui portait chez les anciens la dénomination de Phatnitique. Du haut des terrasses de ses maisons élevées la vue s'étend au loin sur le lac, le fleuve et de riches campagnes. Ses trois mosquées sont grandes et belles. L'une d'elles, soutenue à l'intérieur par un grand nombre de colonnes en marbre, est une ancienne église; dans une autre on nourrit 5 à 600 pauvres aveugles et paralytiques. On y remarque aussi de belles casernes et une école d'infanterie. Cette ville, une des clefs de l'Egypte, fait un grand commerce en riz et autres denrées. Elle a été bâtie en 1260, à deux lieues au sud de l'emplacement de l'ancienne Damiette ou *Thamiatis*, détruite pendant les croisades. Aussi est-ce à tort que l'on a attribué aux atterrissements formés par le Nil l'éloignement de cette ville des bords de la Méditerranée.

La côte de l'ancien Delta oriental est encore plus basse et plus marécageuse que celle entre Rosette et Damiette. *Menzaléh* mériterait peu de

nous arrêter sans son vaste lac. Cette ville est grande, mais en partie ruinée; elle a quelques fabriques d'étoffes de soie et de toiles à voiles. Elle est commerçante, mais elle n'a pas plus de 2,000 habitants. Le lac auquel elle donne son nom a environ 17 lieues de longueur sur 7 dans sa moyenne largeur. Sa profondeur est d'à peu près 5 brasses; mais ces dimensions augmentent pendant les inondations du Nil. Il est parsemé de petites îles, dont quelques-unes, celles de *Matarieh*, sont habitées; celle qui porte particulièrement ce nom, peuplée de 3,000 âmes, est couverte d'habitations, les unes en briques et les autres en boue; dans celle que l'on nomme *Mit-el-Matarieh*, les maisons se trouvent pêle-mêle avec les tombeaux et paraissent plutôt des tanières que des demeures; les autres ne renferment que des ruines, seuls restes des anciennes villes de *Tanis* et de *Péluse*. L'eau de ce lac n'est douce que pendant le temps des inondations; elle est saumâtre pendant le reste de l'année. Ce qu'elle a surtout de remarquable c'est sa phosphorescence. Ce lac nourrit une grande quantité de poissons dont l'un des plus estimés est une espèce de mulet appelé en Egypte *bouri*. Les marsouins fréquentent ses embouchures; il sert de retraite à une multitude d'oiseaux aquatiques.

Les pêcheurs de Matarieh interdisent la pêche du lac à leurs voisins. Toujours nus, dans l'eau, et livrés à des travaux pénibles, ils sont forts et vigoureux, mais presque sauvages. Les bords de ce lac sont garnis de marais d'où l'on extrait une grande quantité de sel; au delà de ces marais, les champs sont fertiles en riz. En remontant dans la province de Charquiéh, on voit les emplacements de *Mendes* et de *Thmuis*, anciennes villes ruinées.

La première ville que l'on traverse en revenant vers l'ouest du Delta, est *Damanhour*, située à peu de distance du canal de Mahmoudieh; elle renferme 8 à 10,000 habitants. On croit qu'elle occupe l'emplacement d'*Hermopolis parva*. Aux jours de marchés et de foires, la grosse joie des paysans rappelle quelquefois les bruyantes orgies de l'ancienne Egypte. *Ramanieh* se trouve près des ruines de l'antique *Sais*, et non loin de l'emplacement qu'occupait *Naucratis*. Ses maisons bâties sur de petites hauteurs ont presque toutes la forme d'un colombier. Entre Ramanieh et Rosette, *Fouah*, qui fut une ville importante au seizième siècle, était tout à fait déchue lorsque Méhémet-Ali y fonda une filature de coton et une fabrique de tarbouches ou calottes en laine. On croit qu'elle est bâtie sur l'emplacement de *Metelis*.

Des minarets très-élevés indiquent de loin *Mansourah*, ville fameuse par la bataille donnée sous ses murs, en 1250, à la suite de laquelle Louis IX

fut fait prisonnier; aussi son nom signifie-t-il le champ de la victoire. On y montre encore, sur une petite place faisant face au Nil, le lieu où ce pieux roi passa sa captivité, et de plus, les ruines d'une voûte nommée *Basar-el-Gadim*, sous laquelle il signa la paix et la reddition de Damiette. Cette ville est aussi grande que Damiette; mais le quart de ses maisons est en ruine. Elle renferme six belles mosquées et une église copte, ainsi qu'une filature de coton entretenue par le gouvernement. Elle fait un grand commerce de coton et de poulets qu'on élève dans ses environs.

Nous remarquerons encore *Mit-Kamar*, sur la branche du Nil qui va à Damiette; *Klell-Bastah*, sur le canal de Moeys, village près duquel on a découvert, pendant l'expédition française, les ruines de la ville de *Bubaste*, qui apparaissent à une grande distance sous l'aspect d'une montagne. *Belbeis*, sur le canal de Menédjéh, est une ville de 5,000 âmes, dont Bonaparte fit réparer les fortifications; *Salehiéh* ou *Salhiéh*, ville de 6,000 âmes et poste militaire important, dont la fondation est due à Saladin.

El-Kankah et *Abouzabel*, sur les confins du désert qui sépare le Caire de la mer Rouge, sont deux villages de 1,500 habitants et éloignés l'un de l'autre d'une demi-lieue. C'est près de ces villages, dans une immense plaine inculte faisant face au désert de Gessen ou de l'isthme de Suez, que 80,000 hommes amenés par le grand-visir se trouvaient campés lorsqu'ils furent défaits par 9,000 Français commandés par Kléber.

En passant par les uns et les autres de ces endroits, on arrive à la pointe de l'ancien Delta, formant aujourd'hui le petit pays de *Kelioûb*, riche en grains, en pâturages et même en bois de différentes espèces. Les villages y sont grands, les troupeaux nombreux, et les habitants assez paisibles et contents. Son chef-lieu, *Kelioûb*, est une ville de marchés et de foires; on y remarque des débris d'antiquités qui ont appartenu à *Héliopolis*, dont les ruines sont à deux lieues au sud, principalement près du petit village de *Matarieh*, où l'on voit les ruines du temple du Soleil, des débris de sphinx et un obélisque monolithe de 24 mètres de longueur. Au nord de Kelioûb, le terrain est coupé par une infinité de petits canaux d'irrigation. Les routes, quoique difficiles, y sont fort agréables; plusieurs sont bordées de riches jardins, d'autres sont tracées à travers des bois épais et d'immenses pépinières.

L'intérieur du Delta moderne renferme la vaste ville de *Mehallet*, surnommée *el Kebir*, c'est-à-dire *la grande*. Quelques voyageurs modernes la considèrent comme la plus importante de l'Egypte après le Caire[1]; mais

[1] Voyez *Hartmann* : Egyptien, p. 789.

elle n'est pas peuplée en proportion de son étendue ; elle a 16 à 18,000 habitants. Elle est bâtie en briques sur un petit canal navigable qui dérive de celui de Melig. Elle possède une manufacture de coton établie par le gouvernement, plusieurs fabriques de sel ammoniac, et est environnée de champs fertiles toujours chargés de récoltes. On croit que cette ville est l'antique *Cynopolis;* d'autres pensent qu'elle occupe l'emplacement de Xoïs. *Abousyr*, l'ancienne *Busiris*, occupait autrefois le point central du Delta. Elle est sur la gauche de la branche du Nil appelée anciennement *Athribiticus*. *Samannoud*, ou *Djemnouti*, l'ancienne *Sebennytus* [1], gros bourg sur la rivière de Damiette, la principale branche orientale du Nil, nourrit des pigeons très-renommés.

La ville de *Tant*, ou *Tantah*, est aujourd'hui une des plus célèbres de l'intérieur du Delta. Il s'y rend des différentes parties de la Turquie, de la Perse, de l'Egypte, de la Nubie, de l'Abyssinie, de l'Hedjaz et du Darfour, des pèlerins dont le nombre est porté, par le rapport des habitants, à 150,000 ; ces réunions périodiques ont pour objet de rendre hommage au tombeau du saint personnage Sayd-Ahmed-el-Bedaouy (Saïd-Ahmed-le-Bedouin), auquel une belle mosquée est consacrée. Le commerce y trouve aussi ses avantages [2], car la fête du saint est le signal de la plus importante des trois foires qui se tiennent dans cette ville. Les baraques des marchands forment une double rangée qui occupe quelquefois une longueur de quatre lieues. Ceux qu'un but pieux a attirés plantent leurs tentes dans le voisinage de la ville. Des baladins, des filles de joie, des danseuses, des musiciens ambulants, viennent exercer au milieu de cette foule leurs talents et leur industrie. Pendant la foire, on envoie à Tantah 4,000 hommes pour y protéger l'ordre ; mais ils ne peuvent pas empêcher les filous de commettre de nombreux actes d'escroquerie [3]. Lorsque les foires ont cessé, cette ville, qui présentait une physionomie si animée, devient presque déserte. *Menouf*, village assez considérable situé près du sommet de l'angle du Delta, contient une mosquée où l'on remarque d'élégantes colonnes.

Au nord du Delta, nous devons encore remarquer le monastère de *Saint-Germiniane*, lieu de pèlerinage. Les chrétiens et les mahométans s'y rendent également. Les plaines environnantes sont couvertes de tentes;

[1] D'*Anville :* Mémoire sur l'Egypte, p. 85. *Et. Quatremère :* Mémoire historique et géographique, t. I, p. 503.

[2] *Savary :* Lettres sur l'Egypte, t. I, p. 281-282. *Girard,* dans les Mémoires sur l'Egypte, t. III, p. 365-360.

[3] Aperçu général sur l'Egypte, par *A.-B. Clot-Bey.*

on y fait des courses de chevaux; le vin et la bonne chère animent les pèlerins; la fête dure huit jours; elle attire un grand nombre de danseuses. Celles-ci contribuent beaucoup aux plaisirs, qui ne sont pas interrompus par la nuit; dans ce pays, elle n'est qu'un demi-jour plus frais, plus favorable aux amusements.

Dans le coin du Delta voisin de Rosette, on remarque, au milieu d'un grand nombre de villages florissants et de champs couverts d'excellents fruits, le joli bourg de *Berémbâl*. *Terranéh*, ville construite en terre sur les ruines de l'ancienne *Terenuthis* et importante par le commerce du natron, est située sur les rives occidentales du Nil, de même que *Wárdân*, d'où l'on arrive au port du Caire en vingt-quatre heures.

Enfin la plaine cesse d'étaler ses richesses monotones. Le mont *Mokattam* élance ses cimes arides à l'est; du côté opposé, se présente Gizéh avec ses éternelles pyramides. C'est vis-à-vis de ces monuments que l'œil découvre successivement, sur la route orientale du grand fleuve, les villes de *Boulak*, du *Nouveau-Caire* et du *Vieux-Caire*.

Gizéh, chef-lieu de province ou de préfecture, a des murailles fort étendues et fortifiées de six demi-lunes. Agréablement ombragée de dattiers, de sycomores et d'oliviers, c'est une ville triste et mal bâtie, dans laquelle, malgré plusieurs mosquées, on ne remarque qu'un seul édifice; c'est un palais entouré de vastes jardins. Gizéh renferme des fabriques de poteries et de sel ammoniac ainsi qu'une fonderie de canons. Ce sont principalement ses environs qui fixent l'attention des voyageurs. A peu de distance de ses murs, s'élèvent les plus grandes pyramides de l'Egypte; on aperçoit ces monuments de la distance d'environ 10 lieues, et, semblables à de hautes montagnes, on croit être arrivé à leur base lorsqu'on en est à plus d'une lieue. Elles sont au sud-ouest de la ville; au sud-est est le sphinx célèbre par ses proportions gigantesques; enfin, à peu de distance au sud, on trouve les ruines de Memphis.

Boulak est le port du Caire, et sert à recevoir les vaisseaux qui ont remonté le Nil. C'est une ville grande et irrégulièrement bâtie, qui renferme une belle douane, un vaste bazar, des bains magnifiques, de très-beaux jardins et de nombreux *okéls*, ou magasins destinés à recevoir les denrées provenant de l'impôt en nature prélevé dans les provinces. On y trouve une importante filature de coton appartenant au gouvernement et des fabriques de soieries et d'indiennes; ces établissements occupent plus de 800 ouvriers. On y a établi une *École polytechnique*. On y entretient depuis 1820 une imprimerie, d'où sortent chaque année un grand

nombre d'ouvrages arabes persans et turcs; mais, à l'exception de ceux qui traitent des premiers éléments du langage, ces ouvrages appartiennent presque tous aux arts et aux sciences de l'Europe, particulièrement pour ce qui concerne l'art militaire. Lorsque ces premiers besoins matériels seront satisfaits, le gouvernement égyptien multipliera sans doute par la voie de l'impression les anciens traités historiques et géographiques des Arabes et des Persans qui constituent en grande partie la littérature nationale. Cette ville, qui fut incendiée en 1799 pendant le siége du Caire par les Français, a été restaurée par les soins de Méhémet-Ali; peuplée de 17 à 18,000 habitants, elle est considérée comme un faubourg du Caire. Elle s'étend le long du rivage du fleuve, et présente tout le tumulte et la confusion du commerce.

C'est dans le port du *Vieux-Caire* que s'arrêtent les vaisseaux venant de la Haute-Egypte. Quelques-uns des beys et des principaux habitants du Caire y ont des espèces de maisons de campagne, dans lesquelles ils se retirent lors de la plus haute crue du Nil. Le Vieux-Caire, que les Arabes nomment *Fostat* ou *Masr-el-Atik,* paraît correspondre à l'ancienne Babylone. Un vieux couvent copte dans lequel les catholiques européens vont remplir les devoirs de leur religion, occupe, selon les Coptes, l'emplacement d'un des endroits où se reposa la Vierge lors de la fuite en Egypte. Ce que cette ville renferme de plus curieux, ce sont les greniers dits de *Joseph*. Ce sont, dit un voyageur français, des cours carrées dont les murs en briques ont 5 mètres de hauteur. Ces cours renferment des tas de blé d'une hauteur prodigieuse : on croit voir des montagnes recouvertes avec des nattes. Les greniers sont au nombre de sept, et ferment avec des serrures en bois, sur lesquelles est un cachet de limon du Nil empreint du sceau du divan.

Entre Boulak et le Vieux-Caire, s'étend *le Nouveau-Caire*, appelé avec emphase par les Orientaux *le Grand-Caire*, et dont le nom *êl-Kâhirah* signifie *le Victorieux*. Cette ville, éloignée du Nil d'environ un quart de myriamètre, s'étend vers les montagnes à l'est, à peu près de 5 kilomètres. Elle est environnée, mais point complétement, d'un mur de pierre surmonté de beaux créneaux, et fortifiée, à la distance de chaque centaine de pas, de superbes tours rondes et carrées. Il y a trois ou quatre belles portes qui ont été bâties par les Mamelouks : au milieu de la simplicité de leur architecture, on est frappé d'un certain air de grandeur et de magnificence. Le *Caire* fut construit, selon Abdêl-Raschyd, l'an 360 de l'hégire (970 de l'ère vulgaire), par le calife Almansour (êl-Moëz-le-Dym illah-êbn-êl-Manssour),

le premier des califes fatimites qui ait régné en Égypte. Cette ville a depuis été réunie à celle de *Fostat*, bâtie également par les Arabes. Ce fut Sâlah-êd-dyn ou Saladin qui fit construire, vers l'an 572 de l'hégyre (1176 de l'ère vulgaire), les remparts qui l'entouraient jadis et qui sont aujourd'hui intérieurs : ils n'existent plus qu'en partie; la ville en s'agrandissant beaucoup du côté du nord et de l'ouest, a dépassé cette barrière, elle l'a respectée au midi et à l'est. Mais en dedans comme en dehors de cette vaste enceinte, on ne trouve que des rues étroites et non pavées; les maisons sont mal construites, en mauvaises briques ou en terre, comme toutes celles de l'Égypte en général; mais ce qui est remarquable, c'est qu'elles ont deux et jusqu'à trois étages, contre l'usage du pays. Comme elles sont éclairées par des fenêtres qui s'ouvrent généralement sur des cours intérieures, ou qui sont étroites et grillées sur la rue, elles présentent l'aspect de prisons. Ce qui égaie un peu le Caire, ce sont plusieurs places publiques spacieuses, quoique irrégulières, et plusieurs belles mosquées. Celle du sultan Hassan, bâtie au pied de la montagne où est la citadelle, est très-grande. Elle forme un carré long, couronné tout autour d'une corniche très-saillante et ornée d'une sculpture du genre que nous nommons gothique, et qui nous est venu des Arabes de l'Espagne.

Le Caire est environné de collines formées depuis des siècles par l'entassement des décombres dont les fragiles constructions égyptiennes jonchent sans cesse le sol. Les Français avaient conçu le projet de détruire ces collines assez élevées qui empêchaient la circulation de l'air dans la ville. Ibrahim-Pacha a eu la hardiesse de tenter et de mettre à fin cette utile entreprise : il a fait enlever les deux plus importantes buttes qui, hautes d'environ 200 mètres, occupaient entre Boulak et l'embouchure du Kalisk un espace d'environ 1 kilomètre carré. Les travaux ont duré cinq ans; les décombres enlevés ont servi à combler les mares d'eau stagnantes qui avoisinaient le Caire. Aujourd'hui l'emplacement nivelé est couvert de magnifiques plantations. De son côté Mehemet-Ali a fait disparaître une colline semblable qui était voisine des précédentes. On peut considérer la destruction de ces collines comme un des plus considérables travaux exécutés sous le règne de Mehemet-Ali.

Les rues, non moins irrégulières que les places publiques, sont, à l'exception d'un très-petit nombre, une réunion d'embranchements inégaux aboutissant à des impasses; plusieurs de ces embranchements sont fermés le soir par une porte dont les habitants ont la clef. Ces rues sont extrêmement étroites à cause de la chaleur : leur largeur varie de 1 à 5 mètres :

aussi, dans les moins larges, les balcons des maisons opposées se touchent-ils exactement. Il y a même un assez grand nombre de rues qui sont couvertes par le haut, de manière que le soleil n'y pénètre pas, et qu'elles ne sont éclairées que par une lumière de reflet. Le Caire n'est point pavé, ce qui fait que pour les longues courses on est obligé de se servir d'ânes; mais ces animaux sont beaucoup plus robustes en Afrique qu'en Europe, et d'une force et d'une agilité qui égalent celles du mulet.

Huit grandes communications traversent la ville : savoir, trois longitudinalement, dont l'une a 4,600 mètres de longueur, et cinq transversalement, dont trois vont du Nil à la citadelle. Le nombre de toutes les rues dépasse 300; celui des maisons est de 30,000; celui des portes est de 71, en en comptant plusieurs intérieures que nous avons indiquées plus haut.

La ville est divisée en 53 quartiers, appelés *harah :* ils portent les noms des principaux édifices, tels que la citadelle (*el-Kalah*), la grande mosquée (*el-Azhar*); des principales places publiques, comme *Birket-el-fil* et *el-Ezbekyeh*, places qui sont inondées l'été et l'automne; et enfin des populations spéciales qui les habitent, tels que les quartiers appelés *el-Afrang* ou le quartier Franc; *el-Youd*, celui des Juifs, *el-Roum*, celui des Grecs, *el-Nassarah*, celui des Arméniens, des Syriens, etc. Le plus ancien est celui qu'on appelle *Touloun*.

Outre les deux places que nous venons de désigner, il en est deux autres remarquables par leur étendue : celle de *Karameydan* et celle de *Roumeyleh*. Mais la plus vaste est celle d'Ezbekyeh : sa superficie est de 23 hectares, c'est-à-dire à peu près celle de l'intérieur du Champ-de-Mars à Paris. Plusieurs beaux édifices en forment l'enceinte : ce sont le quartier des Coptes, l'ancien palais d'Elfy-Bey et les habitations des cheykhs les plus opulents. On y voit encore sur le côté oriental la maison qui pendant l'expédition d'Égypte fut habitée par Bonaparte.

A l'exception de cette place qui a été nouvellement exhaussée, nivelée, plantée d'arbres, et entourée d'un canal, toutes les autres au mois de septembre, pendant les plus hautes eaux du Nil, sont couvertes de plusieurs pieds d'eau : on les traverse alors au moyen de barques qui, illuminées dès la chute du jour, produisent un effet très-pittoresque.

Parmi les constructions de cette ville, il en est plusieurs de remarquables : au nombre de celles-ci nous plaçons le château où réside le pacha; il est formé de trois enceintes appelées *el-Azab*, *el-Enkicharieh* et *el-Kalah*, ou la citadelle proprement dite; elles sont toutes trois garnies de fortes tours crénelées. Cette citadelle fut construite par le sultan Saladin sur la colline

appelée *Mokottam* qui domine la ville. On y arrive par deux rampes taillées dans le roc, dont l'une, au nord, conduit à l'entrée appelée la Porte des Arabes, et l'autre, à l'est, aboutit à celle que l'on nomme la Porte des Janissaires. Elle fut presque entièrement ruinée en 1824 par l'explosion d'un magasin à poudre. Méhémet-Ali a fait reconstruire presque en entier les édifices qu'elle renfermait. On voit dans la citadelle de belles ruines du palais de Saladin, et une mosquée que le vice-roi y a fait construire. On y trouve aussi un arsenal de construction, une fonderie de canons, une manufacture d'armes portatives, des ateliers où l'on fabrique tous les objets d'équipement pour la cavalerie et l'infanterie, une imprimerie et l'hôtel des monnaies, qui consomme annuellement en or environ la valeur de 5 millions de francs. C'est aussi dans la citadelle que se trouve le célèbre *puits de Joseph*, ainsi appelé, parce qu'il a été creusé par l'ordre du sultan Saladin, que les Orientaux nomment *Sâlah-êd-dyn-Jouffouf*. Ce puits est de forme carrée et divisé en deux parties; sa profondeur est de 97 mètres, son fond est au niveau du Nil. On y descend par un escalier tournant. Un manège en roues que deux bœufs font mouvoir élève l'eau jusqu'à la hauteur du sol. Ce puits a été construit pour parer au cas où l'aqueduc qui porte l'eau du Nil à la citadelle viendrait à être coupé.

On voit dans l'intérieur de la ville de très-beaux palais : tels sont ceux d'Ibrahim-Pacha, d'Abbas-Pacha et du Defterdâr-Bey qui entourent le quartier appelé Ezbekyeh; celui d'Ibrahim-Pacha-Koutchouk ou le Jeune, vers le centre de la ville, et celui de Mahmoud-Bey. Tous ces édifices, dit M. Clot-Bey sont remarquables par leur étendue et leur construction.

Les autres édifices sont des mosquées : leur nombre est de 411, parmi lesquelles on en compte une cinquantaine dignes de fixer l'attention par la richesse de leur architecture. Nous ne parlerons que des plus remarquables par leur antiquité ou leur construction. Celle d'*Amrou* a été bâtie l'an 20 de l'hégire (640 de J.-C.); quant à celle du sultan *Hassan*, située au pied de la citadelle, et dont nous avons donné plus haut la description, nous ajouterons que son intérieur est décoré de marbres et de porphyres, d'arabesques sculptées ou en bronze, et d'un pavé en mosaïque. Celle de *Loub-el-Ozab* ou d'*el-Azhar*, l'une des plus célèbres, est un carré de 20 mètres de côté, surmonté d'une coupole magnifique; les panneaux intérieurs en sont sculptés et dorés, et les frises sont couvertes de sentences en lettres d'or et en langues arabe et copte; elle a dans ses dépendances une grande quantité d'appartements destinés à loger les pèlerins qui vont à la Mekke; mais ce qui surtout la rend célèbre, c'est le collége qui y est annexé, et qui

est le plus important de l'Égypte : une bibliothèque qui y est établie facilite les études des élèves. La mosquée d'*El-Hakem-el-Obéidy* est encore l'une des plus anciennes, des plus vastes et des mieux ornées; elle date de l'an 1007 de notre ère ; mais la plus grande de toutes est celle de *Touloun* ou *Teyloun;* construite au neuvième siècle, on la regarde comme le plus beau monument arabe que possède l'Égypte, bien qu'elle soit en partie ruinée. C'est bien dans ce monument que l'on peut se convaincre que l'ogive pure a passé de l'architecture arabe dans celle que l'on appelle improprement gothique. « La délicatesse des sculptures, a dit Champollion en parlant de cet édifice, est incroyable, et cette suite de portiques en arcades est d'un effet charmant. » La seule construction que l'on puisse mettre en parallèle avec celle-ci, c'est la superbe *porte de la Victoire (Bab-el-Soutoub)*. Parmi les mosquées que renferme le Caire, on en compte 158 petites, que l'on peut regarder comme des chapelles : elles portent le nom de *Zâouyeh*.

La synagogue des juifs date de l'an 1625, et passe, suivant ceux-ci, pour avoir été bâtie sur l'emplacement même où prêcha le prophète Jérémie.

Les autres édifices publics sont les bains, au nombre de 70, dont les plus riches et les plus vastes sont ceux d'*Hammâm-Yezbak*, de *Margouch*, d'*el-Moyed*, d'*el-Soultan*, d'*el-Soukharieh*, d'*el-Sounkor* et d'*el-Tanbaleh*. Les *citernes*, qui sont d'une si grande utilité sur le sol de l'Égypte, méritent aussi d'être mentionnées; on en compte 300; les principales sont au nombre de 34. L'eau y est transportée du Nil à dos de chameau. Il en est plusieurs qui sont ornées de colonnes en marbre et de grilles en bronze d'un assez beau travail. Ordinairement l'étage supérieur de ces constructions est occupé par une école gratuite, entretenue au moyen de la fondation qui a servi à la construction de la citerne. Les abreuvoirs (*hod*), qui ne sont pas moins utiles, sont également ornés de colonnes et construits avec luxe. L'aqueduc qui conduit les eaux du Nil à la citadelle est aussi d'une belle construction. Enfin les *cimetières*, placés en dedans et en dehors de la ville, méritent de fixer l'attention. On y voit des tombeaux dont la grandeur, les sculptures, la richesse et la variété des ornements annoncent jusqu'où peut aller en ce genre le luxe des musulmans. On pourrait aussi ajouter à cette énumération les jardins publics; l'un des plus grands est celui de *Gheyt-Kâsim-bey*, où se réunissaient, pendant l'occupation des Français, les membres de l'Institut d'Égypte. Ces jardins ne ressemblent point à ceux de l'Europe. On n'y trouve ni allées ni tapis

de verdure; ce sont des bosquets touffus, des berceaux de vigne et des massifs d'orangers et de citronniers; on ne s'y promène point, mais on y repose dans des kiosques couverts en treillage et l'on y fume du tabac aromatisé.

Le Caire étant traversé par des canaux qui n'ont qu'environ 10 à 11 mètres de largeur, on y compte 20 à 22 ponts; mais ils sont tous d'une seule arche et n'ont rien de remarquable.

La capitale de l'Egypte n'est point au bord du Nil, mais à environ 800 mètres de la rive droite de ce fleuve. Son sol est à 13 mètres au-dessus du niveau de la mer. Elle est bâtie au pied et sur les derniers mamelons des monts appelés *Djebel-Mokattam*, et va toujours en s'élevant jusqu'à la citadelle. Sa circonférence est de 25,000 mètres, sans y comprendre Boulak et le Vieux-Caire. Sa population, que le gouvernement ignore ou ne fait point connaître, a été estimée de différentes manières, suivant les auteurs; M. Jomard la porte à 260,000 âmes, le général Minutoli et M. Clot-Bey à 300,000, et M. Rifaut[1] à 450,000. En prenant le terme moyen de ces évaluations, on a pour résultat 336,000 individus. Il est vrai que cette population est variable, et qu'à l'époque de son passage la caravane de la Mekke y fait affluer plus de 30,000 personnes.

Outre un grand nombre d'écoles particulières annexées aux fondations pieuses, telles que les mosquées, les fontaines, les citernes, le Caire compte plusieurs édifices consacrés à l'enseignement L'une des plus importantes écoles est celle de *Médecine*, établie dans le ci-devant collège de *Casr-el-Aïn*, situé entre le Vieux-Caire et Boulak, aux portes de la capitale. Les bâtiments qu'elle occupe s'élèvent sur l'emplacement même de la ferme dite d'Ibrahim-Bey, où les Français, à l'époque de la conquête, avaient établi leur hôpital militaire. C'est un des beaux édifices qui bordent la rive orientale du Nil; 300 élèves y reçoivent l'instruction. Amphithéâtres, laboratoires de chimie, cabinets de physique et d'histoire naturelle, rien ne manque à cet établissement. Une école vétérinaire a été fondée à Choubrah, non loin du Caire, sous la direction de M. Hamont, élève de l'école d'Alfort; on y entretient 120 élèves. Un hôpital de 1,000 à 1,500 malades réuni à cette école en augmente les moyens d'instruction. Nous ne devons point oublier de mentionner parmi les autres établissements utiles l'*Hospice civil*, destiné à recevoir les malades indigents des deux sexes, c'est un joli édifice qui se fait remarquer sur la place de l'Ezbékiéh. Une *Ecole d'accouchement* pour les sages-femmes, où l'on donne

[1] Tableau de l'Egypte, de la Nubie et des lieux circonvoisins. Paris, 1830.

l'instruction à plus de 100 élèves, est annexée à l'hospice civil dans une partie du local destiné aux femmes. Enfin un *Hospice de la maternité* a été établi à *Abouzabel*, à peu de distance de la capitale.

On comptait au Caire, à l'époque du départ de l'armée française, environ 5,000 Grecs, 10,000 Coptes, 5,000 Syriens, 2,000 Arméniens et 3,000 juifs. Il paraît que ceux-ci sont beaucoup plus nombreux aujourd'hui; quelques voyageurs portent leur nombre à 20,000. Celui des cafés est de 1,200; celui des employés dans les administrations et dans les maisons de commerce d'environ 10,000; celui des négociants de 3,500, celui des propriétaires de 5,000, celui des marchands au détail de 4 à 5,000, celui des domestiques de 26 à 27,000, celui des artisans de 22,000, celui des journaliers de 13,000, celui des militaires en retraite de 4 à 5,000, celui des militaires en activité de 5 à 6,000, et celui des filles publiques de 3,000. Aujourd'hui cette classe de femmes n'est plus tolérée par la police. Il existe encore beaucoup de femmes publiques; mais elles sont cachées et l'on n'en sait pas le nombre.

Le climat de cette ville subit peu de variations. L'hiver s'y fait à peine sentir; les pluies y sont rares; la chaleur y est très-forte en été, mais elles l'est moins en hiver. La température moyenne est de 17°,92; mais la différence extrême entre la température du jour et celle de la nuit est très-grande : cette différence est quelquefois de 25° en 12 heures. Les médecins attribuent principalement à cette variation l'une des maladies les plus communes au Caire, l'ophthalmie.

L'industrie des habitants est en général fort arriérée de ce qui se fait dans les mêmes branches en Europe. Cependant ils fabriquent très-bien les nattes, ils font des passementeries très-variées ; ils tournent avec adresse le bois, l'ivoire et l'ambre; ils font de beaux tissus de lin, de coton, de soie et de laine; ils excellent à préparer le cuir et le maroquin ; ils distillent l'eau-de-vie et l'eau de rose; ils raffinent le sucre; ils font de la poterie et de la verrerie, et travaillent assez bien en orfévrerie. Le commerce du Caire est très-considérable ; il trafique avec l'Europe, l'Asie et l'Afrique intérieure. On y compte environ 12 à 1,300 okéls, ou grandes cours entourées de magasins, ainsi qu'un grand nombre de bazars. Plusieurs de ceux-ci méritent d'être cités. Tels sont celui de *Ghourneh*, où l'on vend les châles de Kaschmire, les mousselines et les toileries étrangères; *el-Achrafyeh*, où se tiennent les marchands de papier; le *Khan-el-Khalyly*, occupé par les joailliers, les quincaillers, les marchands de cuivre et de tapis; le *Nâhhassyn* par les orfévres, le *Boudoukanyeh* par les

droguistes et les merciers, le *Hamzaouy* par les marchands de draps, le *Serougieh* par les selliers, le *Souy-el-Sellat* par les armuriers, enfin le *Gémolyeh* par les marchands de café et de tabac de Syrie.

Les habitants du Caire, avides de spectacles comme tous ceux des grandes villes, sont surtout amusés par des jeux d'exercice, comme sauts, danses de corde, luttes; par des chants et des danses ordinaires. Ils ont des bouffons dont les grossières plaisanteries et les plats jeux de mots excitent la gaieté d'un peuple ignorant, et pourtant corrompu. Les *almées*, ou improvisatrices, qui vont exercer leur art chez les riches, se distinguent pourtant de celles qui amusent le bas peuple. Elles viennent égayer la solitude du sérail; elles apprennent aux femmes les airs nouveaux; elles déclament des poëmes d'autant plus intéressants, qu'ils offrent le tableau vivant des mœurs de l'Égypte. Elles initient les Égyptiennes dans les mystères de leur art; elles les instrisent à former des danses lascives. Ces improvisatrices, dont l'esprit est cultivé, ont une conversation agréable; elles parlent leur langue avec pureté. L'habitude où elles sont de se livrer à la poésie leur rend familières les expressions les plus douces et les plus sonores; elles récitent avec beaucoup de grâce. Les almées font l'ornement de toutes les grandes fêtes. Pendant les repas, on les place dans une tribune, où elles chantent; elles viennent ensuite dans la salle du festin former des danses, ou plutôt des ballets pantomimes, dont les mystères de l'amour leur fournissent ordinairement le sujet. Alors elles quittent leurs voiles, et en même temps la pudeur de leur sexe; elles paraissent vêtues d'une gaze légère et transparente; les tambours de basque, les castagnettes, les flûtes, les animent. C'est ainsi que, dans tous les pays du monde, la danse et la musique ne sont que les esclaves de la volupté et les alliées de la licence.

En sortant du Caire, on aperçoit *Choubrah*, maison de plaisance du pacha, et, dans la direction de Gizeh, au milieu des palmiers et des sycomores, le village d'*Embabeh*, où commença la bataille de Pyramides. Vis-à-vis du Caire, on voit l'île de *Roudah*, célèbre par le nilomètre qu'elle renferme. Ce monument antique, appelé aujourd'hui *mekins*, est une colonne en assez mauvais état, établie pour mesurer journellement la hauteur qu'atteignent les eaux du Nil à l'époque de l'inondation.

A l'ouest de Gizeh s'élèvent les trois pyramides qui, par leur grandeur et leur célébrité, ont effacé celles qui les entourent et toutes celles dont l'Égypte est parsemée. La plus grande, selon des mesures authentiques [1],

[1] Voyez, pour plus de détails, l'excellente Description des Pyramides de Gizeh, par le colonel *Grobert*.

a 155 mètres d'élévation perpendiculaire, et la longueur de sa base actuelle est de 238 mètres; mais on croit qu'avec l'ancien revêtement l'élévation jusqu'au sommet de l'angle a dû être de 160 mètres, et la longueur de la base de 244 mètres. Cependant d'après les mesures prises par la commission d'Égypte, et qui doivent être les plus exactes, elles n'aurait que 146 mètres. Ce n'est pas ici le lieu de renouveler les interminables discussions sur la destination de ces constructions imposantes. On les regarde généralement comme ayant été destinées à recevoir les cendres de quelques souverains, dont elles étaient les magnifiques mausolées. Cependant le docteur Shaw, quelques autres auteurs depuis lui, et particulièrement le savant orientaliste M. Langlès, pensent qu'elles avaient été élevées en l'honneur du soleil, sous le nom d'*Osiris* [1]. Mais comment les modernes décideraient-ils une question qui n'a pas été résolue par les anciens, à une époque où ces monuments portaient probablement des inscriptions analogues à leur destination? Hérodote, il est vrai, est le seul des anciens qui parle de ces inscriptions; mais les auteurs arabes du plus grand poids, un Ebn-Haukal, un Makrisi, un Massoudi, en affirment l'existence; le savant Abdallatif les avait vues [2]. Deux voyageurs européens, Baldésel et Wansleb, en ont encore vu des restes. Le dernier dit qu'elles étaient conçues en hiéroglyphes; les autres parlent d'un ancien caractère égyptien. Yakouti prétend que c'était l'alphabet des Hamjarites [3]. Ces inscriptions étaient gravées sur le revêtement en granit rouge qui recouvrait les assises de pierre calcaire dont la masse de ces pyramides se compose [4]. Que l'aspect de ces montagnes artificielles devait être imposant lorsque le soleil, à son lever ou à son coucher, colorait de ses rayons leur surface resplendissante? Encore aujourd'hui, que des mains sacriléges ont enlevé le revêtement des pyramides, et ont même, quoique inutilement, tenté de détruire ces masses vénérables, on n'y peut trop admirer la précision du travail et la grandeur de la conception; ce sont, dit un voyageur plein de goût, les derniers chaînons qui lient les colosses de l'art à ceux de la nature [5]. Le fanatisme mahométan avait essayé de démolir la grande pyramide : quand on voit à ses pieds la masse de pierres que les dévastateurs ont enlevée, on la croirait

[1] *Norden :* Voyage, édition de *Langlès*, t. I, p. 112 et suiv

[2] Voyez, pour plus de détails, la note de M. *Sylvestre de Sacy*, dans son *Abdallatif*, p. 221.

[3] Notices et Extraits, t. II, p. 457.

[4] *Grobert :* Description, p. 30-97-99 etc.

[5] *Denon*, Voyage d'Egypte, page 87.

rasée : porte-t-on ses regards sur la pyramide, à peine semble-t-elle ébréchée.

Les documents historiques les plus authentiques font remonter la construction de la grande pyramide de Gizeh à neuf siècles avant l'ère chrétienne. Elle porte le nom de pyramide de Chéops. On y entre par une ouverture qui descend rapidement, et qui est dans la direction de l'étoile polaire ; puis par une autre galerie formant, à la suite de la précédente, un angle obtus, on arrive à la chambre dite royale, qui est située au tiers de sa hauteur, et dans laquelle on voit un sarcophage : avant d'arriver à cette chambre on trouve un puits. On a calculé que les pierres de ce monument gigantesque serviraient à construire un mur de 3 mètres de hauteur sur 33 centimètres d'épaisseur qui pourrait entourer la France entière. Ce calcul suffit pour faire juger du travail prodigieux qu'a dû exiger l'érection de cette pyramide. Sa masse est évaluée à 6 millions de tonneaux ou de milliers de kilogrammes. La pyramide de *Chéphrem,* suivant Hérodote, ne contenait point de chambre ; cependant Belzoni, qui de tous les voyageurs modernes y pénétra le premier, trouva au centre une grande salle dans laquelle une inscription arabe indiquait que les Arabes l'avaient visitée dans le moyen âge ; au milieu de cette salle était un immense sarcophage avec des ossements qui furent reconnus avoir appartenu à un bœuf. La troisième pyramide a, dit-on, été élevée sous le règne de Mycérinus, successeur de Chéops et Chephrem.

C'est au pied de cette pyramide que s'élève le célèbre *Sphinx,* dont M. Caviglia dégagea du sable toute la partie antérieure. Cette statue colossale a environ 45 mètres de longueur ; la tête et le cou ont ensemble 9 mètres de hauteur. Sur le second doigt de la patte gauche de devant on lit une inscription en vers grecs, avec la signature d'Arrien. L'inscription porte que la tête de ce sphinx est le portrait du roi Thoutmosis XVIII. Et ce roi vivait 1700 ans avant Jésus-Christ! Lorsque M. Civiglia fit mettre à découvert la partie antérieure de ce colosse, on déterra entre ses pattes un grand monolithe avec quatre lions. Qui croirait que ce voyageur, après avoir vendu un de ces lions aux Anglais, fit recombler le reste de telle manière qu'aujourd'hui le sphinx à tête royale est caché dans le sable presque aussi profondément qu'auparavant[1] ?

En remontant le Nil, on voit *Sakkarah*, village près duquel s'élèvent 18 pyramides, dont quelques-unes en briques ; la plus grande a 115 mètres de hauteur et 330 de largeur. Elle paraît être plus ancienne que celles de

[1] Voyez la lettre de M. *Ch. Le Normant,* insérée dans *le Globe* du 20 décembre 1828.

Gizeh : d'après l'opinion du savant Champollion, d'accord sur ce point avec Manéthon, elle n'aurait pas moins de 7,000 ans d'existence. C'est une masse à quatre étages, formée d'énormes pierres carrées, près de laquelle la pyramide de Chéops ne serait qu'un monument moderne. Ces pyramides sont dispersées sur un ligne de 4 lieues, et prennent aussi le nom de *Pyramides d'Abousir*. On y visite aussi des grottes souterraines, qui servaient de tombeaux aux anciens Égyptiens, et dont les parois sont garnies de sculptures et d'inscriptions hiéroglyphiques. Au pied de cette chaîne de mausolées s'étendait l'antique Memphis, dont les immenses édifices ont laissé quelques débris aux villages de *Bedrechein*, de *Mit-rahineh*, de *Menf*, qui rappelle le nom de la cité égyptienne, et probablement jusque vers celui de *Mohannan*. Les habitants d'*Abousir* font le commerce de *momies* ou de corps embaumés d'hommes et d'animaux sacrés, qu'on tire des caveaux taillés dans les rochers. C'est près de ce lieu que s'étendent les fameuses catacombes composées de vastes galeries remplies de vases où sont déposées des momies d'ibis et d'autres oiseaux sacrés.

C'est dans la plaine de Sakkarah que M. Caviglia déterra une statue de Sésostris du plus beau travail, et qui, sans les jambes, a près de 12 mètres de hauteur. Un voyageur français découvrit, en 1817, un colosse semblable en brèche siliceuse, qui est devenu un des ornements du musée de Turin, et un autre qui est dans le musée égyptien au Louvre à Paris. Chacune de ces statues pesait environ 36 milliers [1].

A une lieue à l'ouest du village d'*Elgoutouri*, s'élève une pyramide connue sous le nom de *El-Kaddab;* elle se distingue de toutes les autres par sa construction : elle est formée d'un tronc de pyramide qui sert de base à une pyramide conçue dans de plus petites proportions.

Sur la rive orientale du Nil se montre la fameuse mosquée *Atsar-en-Néby*, mosquée très-fréquentée par les musulmans du Caire, qui y viennent en pèlerinage honorer une pierre où ils voient les pieds du prophète *parfaitement empreints ;* elle est couverte d'un voile très-riche, que les prêtres de la mosquée ne lèvent qu'en faveur des fidèles croyants qui témoignent leur piété par des présents. *Atfiéh*, chef-lieu du nazirlick du même nom, est située sur la rive orientale, comme Savary l'avait observé,

[1] M. *Mariette*, chargé d'une mission scientifique par le gouvernement français, vient de découvrir le *Serapéum*, une allée de sphinx y aboutissant. Il a trouvé deux magnifiques lions en pierre, une série de onze statues rangées en hémicycle, et représentant les philosophes grecs qui avaient visité l'Egypte, puis l'entrée d'un immense palais. — *Communication de M.* Jomard, *à la séance de la Société de Géographie du 4 avril* 1851. V.A. M.-B.

en contredisant plusieurs géographes. On présume que c'est l'ancienne *Aphroditopolis*.

Plus loin, à l'ouest sur la même ligne, le riche bassin de *Fayoum* se montre comme une île au milieu des déserts. Le Fayoum est un pays très-peuplé, et tous les villages, à l'exception de quatre, paient un *miri* fixe, indépendamment de celui qui est dû par la crue du Nil, disposition qui doit être très-ancienne, et paraît se fonder sur ce que les rois d'Egypte n'avaient rendu cette contrée habitable qu'à grands frais. Cette vallée formait le *nome Arsinoïte* des anciens Egyptiens. Son nom moderne est formé de *Piom* ou *Phaiom*, qui signifiait, dans la langue égyptienne, lieu marécageux.

Cette ancienne province, dont on estime la population à environ 60,000 âmes, et la superficie à 65 lieues, rivalisait jadis avec le Delta pour sa richesse et sa fertilité. Elle était alors, comme le Delta, inondée périodiquement par les eaux limoneuses et fécondantes du Nil. Les sables en ont envahi la partie occidentale, autrefois fertile et bien cultivée. Les canaux d'irrigation tirés du canal Joseph ont été destinés à suppléer les eaux du fleuve; mais ces canaux étant mal entretenus, le sol n'a plus la même fertilité. Dans les parties les mieux arrosées on cultive le riz, le seigle, l'orge et le cotonnier. Dans les terrains secs on récolte la canne à sucre destinée, non point aux sucreries comme celles des environs de Rosette, mais à être mâchée ou sucée par le peuple. Les mêmes terrains produisent surtout l'indigo en abondance. Le Fayoum est riche en rosiers, en vignes, en oliviers, en dattiers, en figuiers, en grenadiers, en citronniers, en poiriers et en pommiers. Il fournit aussi abondamment toutes les espèces de légumes que l'on cultive en Europe, et beaucoup de melons d'eau et de pastèques, mais moins gros et moins succulents que dans les autres parties de l'Egypte. L'industrie des habitants de cette préfecture consiste à fabriquer de l'eau de rose, du vinaigre rosat, à tisser le lin et le coton, et avec la laine fine de leurs troupeaux, des châles estimés des Egyptiens.

Medinet-el-Fayoum en est le chef-lieu. Elle est située sur le canal Joseph, qui s'y divise en un grand nombre de branches, et qu'on traverse sur cinq ponts. Cette ville, qui était autrefois le lieu de retraite des Mamelouks, a trois quarts de lieue de circuit. Elle a été construite avec les matériaux et en partie sur l'emplacement de l'antique *Crocodilopolis*, dont Ptolémée-Philadelphe changea le nom en celui d'*Arsinoé*, en l'honneur de sa sœur. Ses maisons, mal bâties, sont en pierres ou en briques cuites et crues; ses rues sont étroites et tortueuses. Elle renferme 5 églises coptes, plusieurs

mosquées, des écoles ou médressehs, des fabriques de tapis, d'étoffes de laine, de tissus de coton, de toiles de lin, et est surtout renommée par son eau de rose. Les vins y sont moins bons que ceux qu'on recueillait jadis dans ce nome arsinoïte, distingué par d'autres avantages. Sa population est évaluée à 10 ou 12,000 âmes.

Beni-soueyf, presque aussi peuplée et chef-lieu de préfecture, fabrique aussi des tissus de laine et de coton, et passe pour une des villes les plus commerçantes de l'Egypte moyenne. Cette cité, d'environ 6,000 âmes, est l'antique *Ptolémaïdon*. Elle doit son nom moderne qui signifie *les Enfants des sabres* à un combat à l'arme blanche dont elle aurait été le théâtre à une époque déjà reculée. Une partie de son importance est due à sa situation à l'une des embouchures du *canal de Joseph*.

Miniéh, dont le sol est très-élevé, est grande et belle, comparativement aux villes que nous venons de citer. Quelques-unes de ses rues sont régulières; plusieurs de ses mosquées sont remarquables. On y fabrique des toiles de coton et des vases de terre appelés *bardak*, qui, par leur porosité, servent à rafraîchir l'eau.

Ansana ou *Ensinéh*, où les statues trouvées parmi les ruines d'*Antinoopolis* ont fait dire aux Arabes que les hommes avaient été pétrifiés [1]; *Mellavi* ou *Meldoui-el-Arich*, ville riante, et qui exporte annuellement 400,000 sacs de blé; *Manfalout*, connue par ses manufactures de draps, appartiennent encore au Vostani ou à l'Egypte du milieu.

Au bourg de *Sahoudi* commencent les grottes de la Thébaïde. Ce sont des carrières où se retirèrent les anachorètes dans les premiers siècles de l'ère vulgaire. Elles s'étendent à vingt lieues, et les hiéroglyphes que l'on y remarque prouvent qu'elles étaient creusées par les Egyptiens, qui en ont tiré leur marbre à une époque très-reculée.

Près la ville de *Syouth* ou d'*Aciout*, dans des grottes antiques, on trouve des peintures très-curieuses et très-bien conservées, ainsi que des tombeaux. La ville, une des plus grandes du Saïd, ou de l'ancienne Thébaïde, est le rendez-vous des caravanes du Darfour. Elle est considérée comme la capitale de la Haute-Egypte. Elle a 5 églises et 1 couvent coptes, plusieurs mosquées, dont deux sont fort belles; un palais qu'Ibrahim-Hacha fit construire pendant qu'il gouvernait la Haute-Egypte, et un magnifique bain public. On lui donne une population de 25,000 âmes. C'était dans son enceinte que venaient se refugier les Mamelouks expulsés de la Basse-Egypte; aussi a-t-elle conservé quelque chose d'aristocratique dans son

[1] *Yakouti* : Notes et Extraits, t. II, p 245.

aspect. Syouth occupe l'emplacement de l'antique *Lycopolis*. Ses environs et ceux du bourg d'*Aboûtig*, bâti sur les ruines de l'antique *Abotis*, produisent le meilleur opium[1]. Tous les champs sont couverts de pavots noirs dont on extrait cette substance.

Parmi d'autres villages on distingue, sur la rivière orientale *Gau-Chenkiéh*, ou plutôt *Kâoû-el-Kebir*, qui a succédé à *Antéopolis*. Il y avait un temple superbe en l'honneur d'Antée; il en reste le portique, soutenu, dit Norden, par des colonnes, et qui paraît d'une seule pierre de 60 pas en longueur et 40 en largeur. Ce magnifique ouvrage forme maintenant l'entrée d'une étable où les Turcs renferment leurs troupeaux. *Tahtah*, sur l'autre rive, n'offre rien de remarquable.

Akhmym ou *Akhmyn* a succédé à l'ancienne *Chemnis* ou *Panopolis*. Elle est bâtie sur la rive droite du Nil, au-dessus d'une petite éminence couverte ou peut-être formée de ruines. L'église et les mosquées ont évidemment été bâties avec des débris antiques. On trouve les restes de ses anciens édifices hors de l'enceinte actuelle. Aboulféda cite un temple construit de pierres d'une grandeur surprenante, et qu'il place au rang des plus célèbres monuments; il n'en reste plus que des fragments. On y remarque aussi un portique couvert et très-bien conservé, qu'on regarde comme un des plus beaux restes de l'architecture des anciens Egyptiens. La ville moderne, peuplée de 10,000 âmes, est assez jolie et très-commerçante; elle a des manufactures de toiles de coton et de poterie; la police y est régulière et sévère, et son territoire est fertile en tout. Mais le canal qui traverse la ville, et qui n'est jamais nettoyé, y répand des miasmes pestilentiels.

Vis-à-vis d'Akhmyn, sur le bord occidental du fleuve, on trouve le gros bourg de *Menchiéh* que l'on croit bâti sur les ruines de *Ptolémaïs;* c'est là que s'arrêtent toutes les barques qui vont du Caire à la cataracte, ou de la cataracte au Caire, pour prendre des provisions qu'on y trouve en abondance et à bas prix. Les rives du Nil y sont couvertes de palmiers et de melons.

A 6 lieues au sud-est de Menchiéh on trouve *Girgéh* que l'on prononce *Djirjeh*, capitale de la Haute-Egypte. Cette ville est moderne; elle doit son nom et son origine à un couvent dédié à saint George. Elle a une lieue de circonférence; des édifices et des places publiques, mais on n'y voit aucun monument. En revanche, elle possède huit belles mosquées, un riche couvent de missionnaires franciscains, une population de 10,000 âmes, un commerce actif, de l'industrie et un territoire fertile.

[2] Notes et Extraits, t. II, p. 124.

Girgéh et Syouth sont les deux villes de l'Egypte où s'accomplit l'opération de la castration. Croirait-on, dit avec raison M. Clot-Bey, que les exécuteurs de cette œuvre ignoble et honteuse sont des chrétiens, des prêtres même, des Coptes?

Après avoir passé au bourg de *Samhoûd*, bâti sur le canal de Bahgourâh, et laissé sur notre gauche celui de *Farchoût*, qui produit les meilleurs melons de toute l'Egypte, nous arrivons à celui de *Hoû* que l'on croit bâti sur l'emplacement de *Diospolis-Parva* dont il ne reste plus que quelques ruines. De cet endroit la route conduit à *Denderah,* autre bourg de peu d'importance, mais que les voyageurs visitent avec intérêt, parce qu'à une demi-lieue plus loin on voit les magnifiques restes de l'antique *Tentyra* ou *Tentyris*, l'une des plus importantes villes de l'Egypte. Ces ruines montrent encore l'ancienne architecture égyptienne dans toute sa splendeur. On y admire surtout le Grand Temple, long de 80 mètres sur 35 de largeur. Son entrée se compose de deux portiques : le premier est formé de 24 colonnes de 14 mètres de hauteur et de 7 de circonférence, couvertes d'hiéroglyphes et de peintures jusque sur leurs chapiteaux; le second portique est soutenu par 6 colonnes. Les murailles et les plafonds de l'intérieur sont ornés de sculptures et de bas-reliefs dont les sujets sont très-variés et d'une belle exécution. C'est au plafond d'une des salles supérieures construites sur la terrasse de ce temple qu'était placé le fameux planisphère que le général Desaix, poursuivant à travers les solitudes de la Thébaïde les débris du corps de Mourad-Bey, signala le premier à l'attention des savants, et qui, dessiné par Denon, devint en France le sujet de controverses qui ne menèrent à aucune solution satisfaisante sur la date et le but de ce monument curieux. L'importance que le monde savant avait attachée à ces discussions excita le zèle d'un Français[1], qui entreprit de conquérir pour la France ce célèbre morceau d'antiquité! Malgré des fatigues inouïes, malgré les entraves que la jalousie de quelques étrangers mirent à l'exécution de son projet, un simple particulier, entraîné par son zèle, en moins d'une année, avait vaincu tous les obstacles, et depuis 1822 le Zodiaque de Denderah est l'un des plus beaux morceaux d'antiquité que possèdent nos Musées de Paris. Ce planisphère céleste, de forme circulaire, occupe, avec les ornements qui en font partie, un carré de 2 mètres 50 centimètres sur chaque côté. Il est sculpté sur deux morceaux d'un grès rouge et compacte. Il existe encore un autre planisphère à Denderah, mais il est

[1] Le projet fut conçu par M. *Saulnier* fils, et exécuté par M. *Lelorrain*.

rectangulaire. D'après l'opinion de Champollion, qui a déchiffré les inscriptions qui concernent ces monuments, ce dernier serait du temps de Tibère et l'autre du temps de Néron.

Le Nil forme, depuis Girgéh jusqu'à Thèbes, un grand détour à l'est. Près du coude le plus rapproché de la mer Rouge est situé *Kénéh,* l'antique *Cœnopolis*. Cette ville fait un commerce actif avec le port de Cosseïr ou Qoçeyr. Elle est connue par ses excellentes poteries, et surtout pour ses *bardaks*, en arabe *goulés*, qui servent à rafraîchir l'eau. A l'époque du départ des pèlerins pour la Mekke, ainsi qu'à leur retour, il y règne le mouvement d'une importante cité. Elle a environ 10,000 habitants. On y remarque plusieurs jardins magnifiques. Selon le voyageur anglais Irwin, cette ville conserve des traces de plusieurs anciens usages. Dans les processions funèbres, les femmes dansent au bruit d'une musique lugubre et avec des cris effroyables. Les fêtes, comme en général dans le Saïd, se donnent de nuit et sur le fleuve; elles sont terminées par un spectacle presque mythologique; les danseuses se plongent presque nues dans l'eau, et y nagent comme autant de nymphes ou de naïades[1].

Kefi ou *Koft* ne paraît être que le port de l'ancienne et grande ville de *Coptos*, d'où, selon quelques auteurs, les Coptes auraient tiré leur nom. C'est la résidence d'un évêque copte. « On trouve sur son sol très-exhaussé « des restes de pilastres et autres débris en granit rose. Un grand bassin « de 75 mètres de long sur 50 de large est à son côté oriental, et fut destiné « sans doute à retenir l'eau que le Nil y portait lors de sa crue. Vers sa « partie sud-est il y a quelques débris de sarcophages et d'autres frag- « ments. Sur une hauteur près du canal, on croit reconnaître les ruines « d'une église et un ancien cimetière. C'est de ce côté que les Arabes culti- « vateurs trouvent des médailles, de petites idoles, des pierres gravées, des « amulettes, des scarabées, des fragments d'émeraudes, etc.[2]. » *Koûs,* à 300 mètres de la rive droite du Nil, est l'antique *Apollinopolis-Parva,* dont il reste encore une ancienne porte de temple. Le village d'*Erment* ou d'*Arment*, que l'on aperçoit sur l'autre rive, est la célèbre *Hermonthis :* il y a dans ses environs un grand temple assez bien conservé dont les peintures représentent différents animaux, entre autres la girafe, aujourd'hui inconnue en Egypte[3]. Dans toute cette contrée, les habitants fabriquent,

[1] *Irwin :* Voyage de la mer Rouge. Comp. *Sonnini, Denon*, etc.
[2] M. *Rifaud :* Tableau de l'Egypte, de la Nubie et des lieux circonvoisins. Paris, 1830.
[3] Description d'Hermonthis, par M. *Jomard*, dans le grand Ouvrage d'Egypte, Monuments, t. I.

avec une argile poreuse et légère, des vases, appelés *bardak*, qui, en laissant passer la vapeur de l'eau, la privent de son calorique et en font une boisson délicieuse.

Le village de *Karnak*, celui de *Louxor* ou *Louqsor*, et quelques autres qui se succèdent sur la rive orientale, n'offrent que des ruines : la rive occidentale en présente également. Savary, Bruce, Norden, Browne, et depuis Denon, se réunissent pour parler avec admiration des restes antiques qu'offrent ces lieux. Des recherches nouvelles ont prouvé que tous ces restes appartiennent à l'ancienne Thèbes, à cette ville aux cent portes, déjà connue d'Homère, et dont l'enceinte a bien pu aller à 400 stades égyptiens. Diodore, qui parle de Thèbes comme d'une ville déjà ruinée, cite particulièrement 4 temples principaux. Il parle des sphinx, des figures colossales qui en décoraient les entrées, des portiques, des portes pyramidales, des pierres d'une grosseur étonnante qui entraient dans leur construction. Dans les descriptions des voyageurs que nous venons de citer, ainsi que dans celles des autres qui les ont précédés, on ne peut méconnaître ces monuments. Browne dit positivement « qu'il reste quatre temples « immenses, et cependant moins magnifiques et moins bien conservés que « ceux de Denderah. » « C'est quelque chose de surprenant, dit Norden, « que de voir comment l'or, l'outremer, et diverses autres couleurs, ont « conservé leur éclat jusqu'à présent. » Il parle aussi d'une colonnade dont 32 colonnes subsistent, de plafonds, de galeries, et enfin d'autres restes d'antiquités qu'il a représentés dans ses planches, « et qui sont, « dit-il, d'autant plus dignes d'attention qu'il paraît que ce sont les « monuments dont Philostrate fait mention dans ce qu'il a écrit du temple « de Memnon. »

Karnak, comme lieu moderne, n'offre aucune particularité ; mais Louqsor, peuplé d'environ 800 à 900 âmes, est renommé dans le pays pour la prodigieuse quantité de pigeons qu'on y élève. En 1831, les habitants de ce village et des lieux environnants ont été témoins des prodiges que peut faire la science de la statique chez les Européens. Le gouvernement français ayant obtenu du pacha d'Égypte l'autorisation d'enlever l'un des deux obélisques placés à l'entrée d'une longue avenue de sphinx, qui conduit à l'un des plus beaux temples de l'ancienne Thèbes, MM. Verninac, lieutenant de vaisseau, et Lebas, ingénieur de la marine, parvinrent, au milieu de difficultés de toute nature, à enlever et transporter en France le monolithe que nous admirons aujourd'hui au milieu de la place de la Concorde. Il a 24 mètres de hauteur. Trois rangées verticales d'hiéroglyphes couvrent

chacune de ses faces; la rangée du milieu est creusée à la profondeur de 15 centimètres; les deux autres sont à peine taillées, et cette différence de profondeur varie le reflet et le jeu des ombres. Les cartouches multipliés sur les quatre faces présentent tous les noms, les surnoms et les louanges de Rhamsès, ou Sésostris, et le récit de ses travaux. On sait que ce prince étendit ses conquêtes sur la Syrie, l'Ethiopie et même la Grèce, et qu'il est le premier roi de la 19e dynastie de Manéthon. Ce monolithe provient d'un bloc de syénite rose, ou d'une espèce de granit dans lequel la substance appelée amphibole remplace le mica.

Parcourons les ruines imposantes de l'antique Thèbes, appelée *Diospolis-Magna* par les Grecs; de cette ville qui s'étendait sur les deux rives du Nil et florissait 1300 à 1800 ans avant Jésus-Christ, qui avait 12 lieues de circonférence, et dont les dépouilles, enlevées par Cambyse, servirent à décorer les palais de Persépolis et de Suse; de cette ville qui, du temps de Strabon, n'offrait plus que les débris de sa splendeur passée; de cette ville enfin que dévasta Ptolémée-Philométor, et que détruisit Cornélius Gallus, premier préfet de l'Egypte, 28 ans avant notre ère. Parmi ces antiques débris, se présente, sur le côté droit ou oriental du fleuve, le vaste monument appelé Palais de Louqsor. C'est un grand temple d'Ammon qui fut construit par plusieurs Pharaons de la 18e dynastie, tels que Rhamsès le-Grand, Menephtah Ier, Horus et Aménothph III, appelé aussi Aménophis-Memnon. Cet édifice fut orné en dernier lieu par Rhamsès III, plus connu sous le nom de Sésostris, qui y ajouta un immense pylone, haut de 16 mètres, avec un péristyle soutenu par 200 colonnes, la plupart encore debout, et dont les plus grandes ont 3 mètres de diamètre; les quatre colosses en syénite, dont deux ont 14 mètres de hauteur et les deux autres 10, mais qui sont enfouis jusqu'à la poitrine; enfin les deux obélisques en syénite rose de 24 et 25 mètres de hauteur, dont le premier a été transporté à Paris et le second à Londres.

Sur le même côté du Nil, s'élève le palais dit de Karnak, qui, à en juger par ses immenses ruines, est le plus grand monument de l'Egypte et peut-être du monde. Plusieurs dynasties ont successivement contribué à l'agrandir. Fondé par les premiers rois de la 18e il reçut de considérables augmentations de la reine Amensé, qui y éleva dans une des cours deux obélisques hauts de 20 mètres, mais dont un seul est debout, et, dans une autre cour, le plus grand de tous ceux qui aient jamais été exécutés, puisqu'il a 30 mètres de hauteur. Après cette reine, l'édifice fut encore agrandi par son fils Touthmosis IV, connu sous le nom de Mœris; par Rhamsès II et Rhamsès III,

auxquels est dû l'achèvement de la grande salle hypostyle de 105 mètres de longueur sur 52 de largeur, et soutenue par 134 colonnes, dont les plus grandes ont 22 mètres de hauteur et 3 de diamètre, et sont couronnées par des chapiteaux qui présentent une circonférence de 20 mètres. Le voyageur ne peut contenir son admiration à la vue de cette longue avenue d'obélisques hauts de 22 mètres, aujourd'hui renversés, mais qui jadis étaient debout; et quand il réfléchit au temps et aux soins qu'il a fallu, avec nos procédés mécaniques si supérieurs, pour élever sur son piédestal à Paris l'obélisque de Louqsor, il se demande quels moyens possédaient les Egyptiens pour avoir pu multiplier ces monolythes qui décorent leurs grands édifices. La première grande cour appartient aux temps de la 26e dynastie des Saïtes et probablement à des époques postérieures. A gauche de cette cour, s'élève un petit temple bâti par Menephtan III, avant-dernier roi de la 18e dynastie; à droite, on a renfermé la partie antérieure d'un monument de Rhamsès VI, surnommé Méïamoun, et chef de la 19e dynastie. Sur les côtés extérieurs du mur qui correspond à la salle hypostyle, on remarque les beaux bas-reliefs historiques représentant les conquêtes en Asie de Menephtah Ier, et son retour triomphal dans sa patrie; plus loin les campagnes de son fils Rhamsès III, ou Sésostris-le-Grand; ailleurs Sesonchis traînant aux pieds de la trinité égyptienne, Ammon, Mouth et Khous, les chefs de plus de trente nations vaincues, parmi lesquelles Champollion a retrouvé écrit le royaume des Juifs, ou de Judée (*Jouda-Hamalek*), découverte du plus haut intérêt pour l'histoire.

Quatre grands propylées, partant du côté méridional du palais de Karnak, vont se diriger vers un grand espace encombré de débris d'un ancien monument qu'on nomme les *Ruines du sud.*

Tout près du village de Karnak, et au sud-ouest du palais, se trouve le beau temple dédié par les rois grecs au dieu Chous, fils d'Ammon-Ra et de Muth. Un grand propylée ouvre la célèbre allée de sphinx à têtes de bélier qui joignait autrefois ce temple au palais de Louqsor. Cette double rangée de sphinx d'une grandeur colossale, dans laquelle on en a compté plus de 600, occupe une longueur de 2,000 mètres.

Sur la rive gauche occidentale du Nil, on retrouve les traces d'un immense *Hippodrome* transformé en un vaste champ cultivé. Parmi les ruines qui entourent le village de *Medinet-Abou*, s'élève au sud-est le gigantesque palais de *Rhamsès-Méïamoun*, c'est-à-dire de Rhamsès IV. Un grand nombre de sculptures, représentant des sujets religieux et historiques, ornent les murs qui entourent la cour. Elles retracent les conquêtes de ce prince en

Asie et ses actes solennels relatifs au culte. Dans la même enceinte, est renfermé un monument de Touthmosis IV.

Trois petits temples dédiés à Athys, à Toth, à Isis, subsistent encore sur cette partie du sol de l'antique métropole.

On y reconnaît l'emplacement de l'énorme édifice connu des Grecs sous le nom de *Memnonium*, et que Champollion a reconnu pour l'*Aménophion* des Egyptiens. Cet édifice appartenait au roi Aménophis III, appelé Memnon par les Grecs. Ces ruines occupent un espace de 600 mètres de longueur, et renferment les restes de plus de 18 colosses, dont deux, représentant des figures assises, n'ont pas moins de 20 mètres de hauteur. L'un de ces deux colosses, célèbre sous le nom de *Memnon*, passait pour faire entendre des sons harmonieux dès qu'il recevait les premiers rayons du soleil levant. Plusieurs anciens attestent ce fait, dont aucun voyageur moderne n'a pu être témoin ; mais le voyageur anglais Wilkinson, qui parcourait naguère l'Egypte, a constaté que la merveilleuse harmonie qui a rendu célèbre cette statue était produite par une pierre sonore cachée dans ses vastes flancs, et qu'un homme placé dans une niche intérieure frappait avec une baguette de fer. Ce colosse représente le roi Aménophis III, de la 18e dynastie, qui régnait vers l'an 1680 avant l'ère chrétienne. La tête d'un autre colosse, désigné sous le nom du *jeune Memnon*, d'une grande beauté et du poids de 12,000 kilogrammes, se fait remarquer au musée de Londres.

C'est encore sur le sol de Thèbes, à l'occident du Nil, que se trouve le *tombeau d'Osymandias*, dont Strabon nous peint la magnificence en disant, probablement d'après un bruit populaire, qu'on y voyait un cercle astronomique en or de 65 mètres environ de diamètre sur 32 centimètres d'épaisseur, ce qui formerait un solide de 28 mètres cubes, dont la valeur serait aujourd'hui de 1,850,000,000 de francs. Ce monument, qui est placé au nord et près de la montagne, est très-beau, mais le plus dégradé de tous ceux que renfermait Thèbes.

Les voyageurs modernes lui ont donné le nom de *Memnonium ;* mais Champollion a reconnu que son véritable nom est *Rhamsesseum*, parce qu'il fut construit par Rhamsès le Grand, c'est-à-dire Sésostris, dont la statue colossale assise avait, à en juger par les débris, 18 mètres de hauteur, non compris la base, haute de 2 mètres et large de 10. Parmi les parties les moins ruinées de ce monument, se trouve une salle *hypostyle* dont il reste encore trente colonnes.

En s'avançant vers le nord, le village de *Gournah*, ou *Kourneh*, s'élève

aussi sur les ruines de la ville aux cent portes; on y voit les restes imposants du *Menephteum*, ou du monument érigé à la mémoire de Menephtah Ier par ses enfants, Rhamsès II et Rhamsès III.

A l'ouest de Medinet-Abou, dans l'aride vallée qui porte le nom de Biban-el-Molouk, s'étendent les tombeaux des rois des 18e, 19e et 20e dynasties; ils sont taillés dans la roche calcaire, et ressemblent plutôt à des palais qu'à des sépultures souterraines. L'entrée en est simple; mais après avoir passé le seuil de la porte, on parcourt de grandes galeries ornées de sculptures d'un beau style qui ont conservé l'éclat et la fraîcheur des peintures qui les recouvrent. Ces galeries conduisent à la salle principale, appelée la *salle dorée*, au milieu de laquelle reposait, comme dans toutes les autres, une momie royale dans un énorme sarcophage en syénite. Le plus grand et le plus magnifique de ces tombeaux est celui du successeur de Rhamerri, Rhamsès-Méiamoun. Une des petites salles qui en dépendent est décorée de sculptures représentant les travaux de la cuisine; une autre, les meubles les plus somptueux; une troisième, des armes de toute espèce et tous les insignes militaires des légions égyptiennes.

La *nécropolis* de Thèbes, ou les tombeaux des riches personnages de cette antique capitale, dépend en partie de Kourneh. Depuis longtemps, la plupart des Arabes qui habitent ce village n'ont d'autres demeures que ces galeries souterraines, dont ils exploitent les antiquités pour les vendre aux voyageurs. Toute cette population ignorante, abrutie, et même féroce, ne se compose que de 4 à 500 individus. La nécropolis occupe une immense étendue; les galeries qui la composent sont si considérables, que, suivant M. Passalacqua, il y en a plusieurs dans lesquelles 2 ou 3,000 hommes pourraient circuler avec facilité. C'est dans ce cimetière souterrain que l'on a trouvé les plus belles momies et les plus anciens papyrus qui enrichissent les musées de l'Europe, et que le voyageur que nous venons de citer a découvert le tombeau qui a été exposé pendant longtemps à Paris, et qui forme aujourd'hui l'une des principales richesses du musée de Berlin[1].

Une discussion savante a, dans ces derniers temps, confirmé la conjecture de d'Anville, d'après laquelle l'ancienne *Latopolis* répond à la ville moderne d'*Esnéh*, ou proprement *Sné*[2], où l'on trouve un temple d'une haute antiquité. Cette ville, située sur un terrain élevé qu'on est obligé

[1] Cette Description des ruines de Thèbes est entièrement due à la plume de M. *Huot*.

[2] *Jollais* et *Devilliers*, dans la Description de l'Egypte. *Etienne Quatremère* : Mém. hist. sur l'Egypte, t. I, p. 172.

d'arroser artificiellement, a été enrichie par quelques beys mamelouks qui y dépensaient l'argent arraché aux cultivateurs des environs. Esnéh offre plus de luxe et une industrie plus recherchée que les autres villes de la Haute-Égypte. Il s'y fabrique, entre autres, une grande quantité d'étoffes de coton bleu très-fines, et des châles appelés *malâeyh*, dont on fait un grand usage en Égypte. Enfin, les caravanes de *Sennâr* et du Darfour y apportent tous les objets de leur commerce, qui consiste particulièrement en gomme arabique, en plumes d'autruche et en dents d'éléphant. Le bois y est d'une rareté extrême. Cette ville renferme 4 à 5,000 habitants; ses plus belles maisons sont au centre, autour d'une grande place ornée de bâtiments en briques; elle est la résidence d'un cheikh arabe, et il s'y tient le plus important marché aux chameaux de toute l'Égypte. On y compte 300 familles coptes, qui ont aux environs une église faisant partie d'un ancien couvent encore très-considérable, qui passe pour avoir été, sous le règne de Dioclétien, le théâtre d'un épouvantable massacre de chrétiens.

Parmi les ruines qui appartiennent à *Latopolis*, on admire le portique d'un temple qui a été changé en un magasin de coton. Ce portique est soutenu par vingt-quatre colonnes. Le plafond est orné d'un zodiaque que l'on a cru être de deux mille ans plus ancien que celui de Denderah, alors que ce dernier passait pour un des plus anciens monuments de l'Égypte; mais Champollion a pensé, au contraire, qu'il était un des plus modernes de tous ceux que possède cette terre classique de l'antiquité. Près du couvent copte dont nous venons de parler, il existe un autre temple dont le portique, supporté par huit colonnes, présente aussi un zodiaque, mais moins bien conservé que le précédent.

Esnéh est la dernière place considérable en Égypte; mais on remarque encore plus loin des ruines intéressantes. A *El-Kab*, petit village situé sur les ruines de l'antique *Eileithya*, deux grottes renferment un grand nombre de peintures relatives aux usages et aux occupations des anciens Égyptiens; on y découvre les diverses formes de leurs instruments aratoires[1]; on y voit représentées diverses scènes relatives aux travaux de l'agriculture et de la vie domestique; la moisson et les vendanges, des danses champêtres et des funérailles. On reconnaît encore les restes d'un temple et les murailles de l'ancienne cité. On n'y voit plus que les traces de l'ancien temple consacré à la déesse Souan (Eileithia ou Junon-Lucine).

A *Edfou*, petite ville de 2,000 âmes, où l'on fabrique des vases de terre

[1] Le baron *Costaz* : Mémoire sur les grottes d'Eléthya, dans la Description de l'Egypte.

dont la forme et la belle couleur rouge sont encore celles des vases que l'on voit représentés dans les antiques sculptures des hypogées, on reconnaît les ruines de la ville égyptienne d'*Atbo*, l'*Apollinopolis-Magna* des Grecs. On peut même dire que cette petite cité ne consiste qu'en un vaste temple, autour duquel se groupent de misérables cabanes. Ce monument, qui fut consacré par Ptolémée-Épiphanes, Évergète II et Alexandre, au dieu *Harhat*, le grand Horus, l'Apollon égyptien, offre, malgré les dégradations qu'il a éprouvées, un des plus beaux modèles de l'architecture égyptienne, bien que les bas-reliefs dont il est orné soient d'un mauvais style. Il a 140 mètres de longueur sur 70 de largeur. Plusieurs portiques, soutenus par d'énormes colonnes, conduisent à diverses salles et à des couloirs mystérieux que l'on traverse pour arriver au sanctuaire. A peu de distance de ce temple, il en existe un autre moins grand, consacré à Typhon, le génie du mal.

A 8 lieues au-dessus d'Edfou, on remarque les vastes carrières de *Djebel-Selseleh*, ou de la montagne de *Silsilis* des anciens, d'où l'on a tiré les blocs immenses qui ont servi aux constructions de Thèbes et d'Atbo. Elles forment, suivant Champollion, un immense musée d'inscriptions, un véritable musée historique : plusieurs chapelles y ont été creusées par les rois Amenophis-Memnon, Horus, Rhamsès le Grand ou Sésostris, Rhamsès son fils, Rhamsès-Meïamoun, et Menephtah II. Sur la rive droite du Nil, on voit encore, dans des carrières semblables, un sphinx qui n'a point été achevé, et des pierres sur lesquelles on reconnaît un travail à peine ébauché.

Près d'un coude du Nil qui forme un port, on voit les ruines d'*Ombos* sur une colline appelée *Koum-Ombos*. Dans le grand temple, qui fut commencé par Ptolémée-Épiphane et continué par ses successeurs, quelques peintures, qui n'ont pas été achevées, prouvent que les Égyptiens employaient pour le dessin les mêmes procédés géométriques que les modernes; savoir, de diviser le tableau par carreaux, procédés qui sans doute leur servaient aussi pour la géographie[1]. Le Nil a fait écrouler une partie du petit temple. Dans ces deux édifices, Osiris était représenté avec une tête de crocodile.

Assouan ou *Asouan* est la dernière ville de l'Égypte, du côté de la Nubie. Sa position a dû lui donner dans tous les temps une grande importance. Dans l'antiquité, elle fut, sous le nom de Syène, une place forte. Les Arabes soignèrent aussi ses fortifications; mais après la chute des califes fatimites, elle fut entièrement ruinée par les tribus nubiennes. En s'emparant

[1] *Chabrol* et *Jomard*, dans la Description de l'Egypte.

de l'Égypte, Sélim la fit rebâtir sur la rive orientale du Nil, auprès de la première cataracte. Elle est échelonnée sur le penchant d'un coteau planté de dattiers. Ses maisons, entourées de bouquets de verdure, présentent un aspect riant et pittoresque. Ses 4,000 habitants se composent d'Arabes, de Coptes, de Barabras et de quelques Turcs employés[1].

Les restes de l'antique *Syène* consistent en quelques colonnes de granit, et un ancien édifice carré, avec des ouvertures au sommet. Les recherches n'ont point confirmé la conjecture de Savary, qui y voyait l'ancien observatoire des Égyptiens, où, avec quelques fouilles, on pourrait retrouver le puits au fond duquel, au jour du solstice, l'image du soleil se peignait tout entière. Les observations des astronomes français placent Assouan à 24 degrés 5 minutes 23 secondes de latitude sud. Si cette place a été située autrefois sous le tropique, la terre a dû changer sa position de manière à faire diminuer l'obliquité de l'écliptique. Mais il est bon de remarquer le caractère vague de l'observation des anciens qui a donné tant de célébrité à ces lieux. Le phénomène de l'absorption de l'ombre, soit dans un puits, soit autour d'un gnomon, n'est pas borné à une ligne mathématique, mais à toute une zone terrestre correspondant au diamètre du soleil, c'est-à-dire de plus d'un demi degré de largeur. Il suffisait donc que le bord septentrional du disque du soleil atteignît le zénith de Syène le jour du solstice d'été, pour que l'ombre y fût nulle. Or, au onzième siècle de l'ère vulgaire, l'obliquité de l'écliptique, en partant de l'observation d'Hipparque, était de 23 degrés 49 minutes 25 secondes. Si l'on y ajoute le demi-diamètre du soleil, qui est de 15 minutes 57 secondes, on trouve pour le bord septentrional 24 degrés 5 minutes 22 secondes; ce qui, à une seconde près, est la latitude actuelle de Syène. Aujourd'hui que l'obliquité de l'écliptique est de 23 degrés 28 minutes, le limbe septentrional du soleil n'arrive qu'à 21 minutes 3 secondes du zénith de Syène, et pourtant l'ombre y est à peine sensible. Il n'y a donc aucune raison péremptoire pour admettre une plus grande diminution de l'obliquité de l'écliptique que celle qui est prouvée par de véritables observations astronomiques, précises et authentiques. Celle du puits de Syène n'est pas de ce nombre, et ne peut pas nous aider à remonter à la connaissance de la position du tropique, il y a trente siècles, comme des savants estimables ont paru le croire[2].

[1] Aperçu général sur l'Egypte, par *A.-B. Clot-Bey*, t. I, p. 216.

[2] Comp. *Jomard* : Description de Syène et des Cataractes, dans la Description de l'Egypte.

Syène, qui sous tant de maîtres divers fut le poste avancé de l'Egypte, présente plus qu'aucun autre point du globe ce mélange confus de monuments qui, jusque dans les destinées des nations les plus puissantes, rappelle la fragilité humaine. Ici les Pharaons et les Ptolémées ont élevé ces temples et ces palais à moitié cachés sous le sable mobile; ici les Romains et les Arabes ont bâti ces forts, ces murailles; et au-dessus des débris de toutes ces constructions, des inscriptions françaises attestent que les guerriers et les savants de l'Europe moderne sont venus placer ici leurs tentes et leurs observatoires. Mais la puissance éternelle de la nature présente un spectacle encore plus grand. Voilà ces terrasses de syénite de couleur rose grisâtre, coupées à pic, et à travers lesquelles le Nil roule en écumant ses flots impétueux; voilà ces carrières d'où l'on a tiré les obélisques et les statues colossales des temples égyptiens; un obélisque ébauché en partie, attenant à son rocher natal, atteste encore les efforts de l'art et de la patience. Sur la surface lisse de ces rochers, des sculptures hiéroglyphiques représentent les divinités égyptiennes, les sacrifices et les offrandes de cette nation qui, plus qu'aucune autre, a su s'identifier avec son pays, et qui, dans le sens le plus littéral, a gravé sur le globe les souvenirs de sa gloire.

Au milieu de cette vallée, généralement bordée de rochers arides, une suite d'îles riantes, fertiles, couvertes de palmiers, de dattiers, de mûriers, d'acacias et de napecas, ont mérité le nom de *Jardins du Tropique*. Celle nommée *Djeziret-el-Sag*, c'est-à-dire l'*Ile fleurie*, vis-à-vis de Syène, est l'*Éléphantine* des anciens; on retrouve celle de *Philæ* dans l'île d'*El-Heil* ou d'*El-Birbé* des modernes. L'une et l'autre, remplies de beaux restes de temples, de quais et d'autres monuments [1], attestent l'ancienne civilisation dont elles ont dû être le siége.

L'île d'Eléphantine est formée d'un rocher granitique, que le limon du Nil a recouvert jusqu'à une assez grande élévation. Son sol est parfaitement cultivé; elle est habitée par des Berbères. Les anciens Egyptiens y avaient bâti une ville dont on voit encore les ruines sur le plateau qui la domine: on y voit aussi les restes du nilomètre dont parle Strabon; mais les deux temples que les savants français de la commission d'Egypte ont si bien décrits, et dont la construction remontait au temps d'Aménophis III, ont été récemment détruits pour bâtir une caserne et des magasins à Syène. L'île de Philæ, longue de 384 mètres et large de 135, est entourée de palmiers qui s'élèvent çà et là au milieu des blocs de roches granitiques. C'est un des

[1] *Jomard* : Description d'Eléphantine. *Lancret* : Description de Philæ. *Girard* : Mémoire sur le nilomètre d'Eléphantine, dans la Description de l'Egypte.

points les plus intéressants de l'Egypte par le nombre de ses monuments et par l'importance religieuse dont il jouissait sous les Pharaons. On y remarque d'abord un temple qui n'a pas été achevé, et qui, par son élégance et ses colonnes moins massives que celles des anciennes constructions égyptiennes, ne paraît pas remonter à une aussi grande antiquité; il est d'ailleurs construit avec des pierres retournées et chargées d'hiéroglyphes qui ont évidemment appartenu à d'autres édifices. Plus loin s'élève un grand temple d'Isis dont le propylée de la façade méridionale présente deux portiques soutenus par une colonnade; c'est vis-à-vis de ce portique qu'était l'obélisque en granit aujourd'hui renversé, et dont l'inscription en grec joue un si grand rôle dans l'interprétation des hiéroglyphes[1] [illegible] est également couché sur la terre, ainsi que son piédestal; ma[illegible] voit debout à l'extrémité méridionale de l'île, est en grès et [illegible] sculpture. Deux lions en granit sont placés auprès du temple. Après avoir traversé le second portique de cet édifice, on est frappé d'étonnement à la vue des hiéroglyphes d'un fini parfait qui en tapissent les murs, des peintures dont ils sont ornés, ainsi que les chapiteaux des colonnes. Près du premier portique, on remarque un joli temple monolithe qui paraît avoir servi d'église aux chrétiens, à en juger par les murs dont les hiéroglyphes ont été soigneusement recouverts d'un mortier qui en rend la surface unie. Un quatrième temple, un arc-de-triomphe romain, un grand nombre de

[1] Voici la traduction, faite par M. *Letronne*, de cette inscription, telle que la rapporte M. *Cailliaud* :

« Au roi Ptolémée, à la reine Cléopâtre, sa sœur; à la reine Cléopâtre, sa femme; « dieux Evergètes, salut :

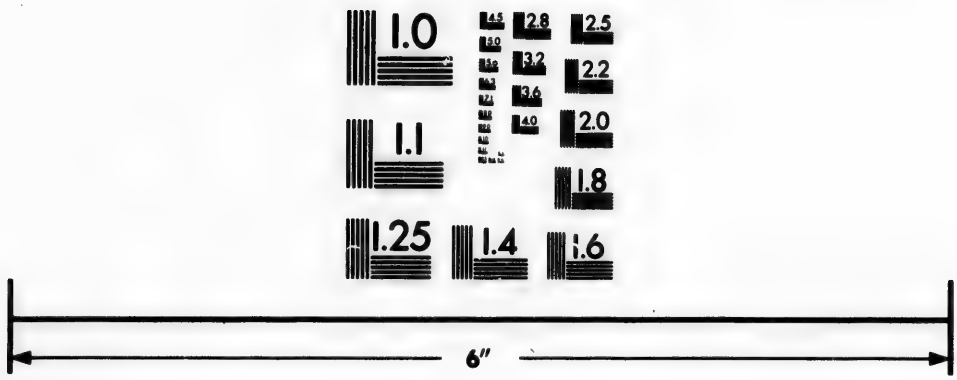
« Nous, les prêtres d'Isis, adorée à Labaton et à Philæ, déesse très-grande;

« Considérant que les stratéges, les épistates, les thébarques, les greffiers royaux, « les épistates des corps chargés de garder le pays, tous les officiers publics qui « viennent à Philæ, les troupes qui les accompagnent et le reste de leur suite, nous « contraignent de leur fournir de l'argent, et qu'il résulte de tels abus que le temple « est appauvri, et que nous courons le risque de n'avoir plus de quoi suffire aux « dépenses réglées par la loi, des sacrifices et libations qui se font pour la conserva- « tion de vous et de vos enfants;

« Nous vous supplions, dieux très-grands, de charger, s'il vous plaît, Numenius, « votre parent et épistolographe, d'écrire à Lochus, votre parent et stratége de la Thé- « baïde, de ne point exercer à notre égard de ces vexations, ni de permettre à nul « autre de le faire; de nous donner à cet effet les arrêtés et autorisations d'usage, « dans lesquels nous vous prions de consigner la permission d'élever une *stélé* « (colonne), où nous inscrirons la bienfaisance que vous aurez montrée à notre égard « en cette occasion, afin que cette *stélé* conserve éternellement la mémoire de la « grâce que vous nous aurez accordée. »

« Cela étant fait, nous serons, nous et le temple, en ceci, comme nous le sommes « en d'autres choses, vos très-obligés. Soyez heureux. »

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
2.5
3.6
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

restes d'édifices qui ont été construits avec des débris de monuments égyptiens ; des murs, des quais et des colonnes donnent à l'île de Philæ un grand intérêt sous le rapport archéologique. Les îles qui entourent celle-ci sont nues, à l'exception d'une seule sur laquelle s'élève un petit temple.

Il est très-probable que les deux noms de *Philæ* et d'*Éléphantine* n'en sont qu'un ; car *Fil* dans les langues orientales signifie éléphant ; or, ces îles, que le Nil féconde du dépôt de ses eaux, ont dû anciennement, par leur riche végétation, attirer les éléphants. Cette ingénieuse conjecture nous explique pourquoi Hérodote n'a point nommé *Philæ* en décrivant Eléphantine, de manière à faire croire qu'il la plaçait *au sud* de la première cataracte ; elle explique comment il a pu exister un *royaume d'Éléphantine*, qui ne pouvait être circonscrit à une seule île longue de 1,400 mètres sur 800 de large. Jules l'Africain en atteste l'existence et la durée. Le rapprochement de ces faits prouve que l'étroite vallée de la Haute-Egypte, dans tous les siècles, a été, comme à présent, l'asile de petits Etats presque indépendants. Peut-être ce qui a fait croire que l'île d'Eléphantine avait formé à une époque très-reculée un royaume, c'est qu'elle fut primitivement peuplée d'une race d'hommes qui, selon Manéthon, donna neuf rois à l'Egypte. Cette explication, il faut l'avouer, n'est pas sans quelque vraisemblance.

C'est au-dessous de l'île de Philæ que se trouve la première cataracte en remontant le Nil ; elle est exactement située sous le tropique du Cancer. La hauteur est de 2 mètres 50 centimètres, elle est formée de rochers de syénite, de brèche siliceuse, et d'autres roches de cristallisation. Ces rochers, disséminés sur le passage du fleuve, s'étendent à la distance de 3 lieues jusqu'au port de Philæ, appelé *Moradah* en arabe. Lors de l'expédition d'Ismayl-Pacha en Nubie, en 1821, on débarrassa le passage de cette cataracte des rochers qui l'obstruaient, afin que les barques chargées des munitions de l'armée pussent la franchir ; aussi, depuis cette opération, les voyageurs ont-ils la faculté de pouvoir naviguer sur cette partie du fleuve aussitôt qu'il s'y trouve assez d'eau.

Tels sont les endroits mémorables de la vallée du Nil. Après avoir traversé le mont Baram, des gorges étroites, des plaines stériles couvertes de sables, bordées de rochers nus où même le serpent et le lézard ne trouvent pas de quoi subsister, où l'oiseau n'ose étendre son vol, nous mènent sur les bords non moins arides de la mer Rouge. Les côtes de cette mer sont riches en coraux, en madrépores, en éponges de mer et en polypiers de de toute espèce.

Après avoir suivi une route pénible à travers des plaines et des vallées couvertes de sable et de cailloux, on arrive sur le bord de la mer, aux ruines de l'antique ville de Bérénice, centre du commerce des anciens avec l'Inde. On y reconnaît encore la direction des rues, et l'on y voit un temple égyptien presque entièrement couvert de sable. Une marche d'environ 60 lieues au milieu de plaines et de collines arides que parcourent seulement des hordes d'Arabes Ababdéhs, conduit à la ville de *Cosséir,* la seule que l'Égypte possède sur les côtes du golfe arabique, et qui cependant, relève aujourd'hui du pacha turc qui réside à Djedda en Arabie. C'est vers la moitié de ce trajet que se présentent les monts Zabarah, le *Smaragdus mons* de l'antiquité, dont les roches granitiques recèlent des émeraudes. Le gisement de ces pierres précieuses n'était connu que par quelques passages des anciens et par les récits merveilleux des auteurs arabes; mais un voyageur français, M. Cailliaud, a retrouvé ces célèbres mines presque dans l'état où les ingénieurs des Ptolémées les avaient laissées. Il a signalé le premier une petite ville abandonnée, dont les bâtiments sont encore debout et servaient d'habitation aux ouvriers chargés d'exploiter ces mines; elle porte le nom de *Sekket-Bendar el-Kebyr.* Depuis cette ville, on ne rencontre plus que quelques puits appelés *Bir-Aharatret, Bir-Ouell* et *Bir-el-Moïlah.*

C'est entre des récifs de madrépores que s'est formé le port de *Cosséir,* ou *Qosséyr.* La ville du même nom n'est proprement qu'un assemblage de quelques maisons en terre et de beaucoup de magasins occupés de temps en temps par les caravanes. Elle est défendue par un fort en mauvais état. Son port est franc; il ne reçoit que de petits navires; on y fait un grand commerce en café et en épiceries. C'est une des stations des paquebots anglais qui vont dans l'Inde ou qui en reviennent. Deux agents consulaires, l'un anglais et l'autre français, y résident; sa population est d'environ 1,200 habitants. Elle manque d'eau douce, et les environs ne produisent que des coloquintes. A quatre ou cinq lieues au nord-ouest, on trouve les ruines du Vieux-Cosséir.

Cependant le vaste *désert de la Thébaïde,* qui sépare ici la mer Rouge de la vallée du Nil, n'offre pas sur tous les points le spectacle uniforme de la stérilité. M. Irwin, qui se rendit de Kéneh au Caire par une route qui traverse obliquement la partie septentrionale de ce désert, y rencontra, à côté de ravins effroyables et de crevasses noirâtres, quelques vallées où les buissons d'acacia, couverts de fleurs blanches et odorantes, prêtaient leur ombrage charmant à la timide gazelle. Quelques touffes de blé sauvage,

un dattier, une fontaine, une grotte, semblaient rappeler les souvenirs des anciens anachorètes qui, dans ces solitudes, aimaient à oublier un monde impie. Deux semblables îles de verdure, rapprochées des bords de la mer Rouge et plus voisines de Suez que de Cosséir, renferment les *monastères* de *Saint-Antoine* et de *Saint-Paul*, entourés de jolis vergers de dattiers, d'oliviers, d'abricotiers; le premier de ces couvents possède un vignoble qui produit un bon vin blanc[1].

Une route un peu moins triste conduit du Caire à *Suez*, ou *Sòuèys*, ville située sur l'isthme de ce nom, dans une plaine aride et sablonneuse à 120 kilomètres de toute terre cultivée et à une lieue de la rade. Elle est petite, mal bâtie presque entièrement en briques cuites au soleil, et entourée d'un mauvais mur et de quelques tranchées de campagne élevées par les Français. Ses rues sont assez droites, mais mal pavées; on y trouve 12 petites mosquées, une église grecque et une douane; le port de Suez est accessible seulement aux bâtiments de 60 tonneaux; mais à une lieue plus loin se trouve un bon mouillage pour des frégates. Une seule source d'eau saumâtre fournit aux besoins des habitants; mais de l'autre côté du golfe, sur le territoire arabique, se trouvent à 3 lieues de là les puits de Moïse, c'est-à-dire 5 petites sources qui s'échappent en bouillonnant du sommet de petits monticules de sables, et qui fournissent une eau douce, quoiqu'un peu saumâtre, que les Arabes vendent fort cher à Suez. La mer est poissonneuse, mais les habitants négligent la pêche.

Le commerce de Suez est alimenté par son voisinage de l'Arabie; une partie des pèlerins qui se rendent annuellement à la Mekke viennent s'y embarquer. Cette ville si importante par sa position entre l'Europe et l'Inde, est très fréquentée par les Anglais qui en ont fait une station premier ordre, et la clef de leurs relations avec l'Orient. Elle compte peine 5000 habitants, mais elle reçoit chaque année pour 8 ou 10 millions de francs de marchandises venant d'Europe, des Indes, ou de l'Arabie, et 10,000 voyageurs amenés les uns par le transit de la malle anglaise, les autres par le pèlerinage de la Mecque. Les relations de Suez avec la Syrie sont assez actives, et en 1849 elle a vu arriver dans ses murs 52 caravanes parties de divers points de la Syrie avec 2,000 chameaux et plus d'un million de marchandises. Un consul de cette nation y réside, et des diligences y transportent du Caire les voyageurs. Une compagnie anglaise y a établi une communication régulière avec l'Inde, au moyen de bateaux à vapeur qui font le trajet de Bombay à Suez en moins de 20 jours.

[1] *Sicard :* Carte des déserts de la basse Thébaïde, aux environs des monastères, etc.

Suez fut sous le nom d'*Arsinoé*, puis sous celui de *Cléopatride*, l'une des villes les plus florissantes de l'Égypte sous le règne des Ptolémées. C'était à son port qu'aboutissait le célèbre canal commencé par Necos et terminé par Ptolémée-Philadelphe, auquel on donnait 150,000 mètres de longueur, environ 56 de largeur et 16 de profondeur. Le golfe de Suez n'a devant cette ville qu'une demi-lieue de large pendant les hautes marées, et qu'un peu plus de 800 mètres à la marée basse; et comme alors il devient guéable, on prétend que c'est en cet endroit qu'eut lieu le passage de la mer Rouge par les Israélites qui fuyaient la poursuite du Pharaon d'Égypte.

Les déserts de l'Égypte orientale sont parcourus par quelques tribus d'Arabes qui s'en prétendent les souverains. Ceux qui occupent les contrées depuis l'isthme jusqu'à la vallée de Cosséir reçoivent le nom général d'*Atounis* ou *Antounis*, nom qui nous paraît n'être qu'une corruption de celui de saint Antoine, donné à une partie de ces déserts. Les tribus dont on sait les vrais noms sont les *Houavat*, qui occupent l'isthme et les environs de Suez; les *Mahazé*, qui se tiennent à la hauteur de Benisoueyf et du monastère de Saint-Antoine; enfin les *Beni-ouassel*, qui demeurent à la latitude de Monfalouth et de Miniéh. Tous ces Arabes sont ennemis des *Ababdéhs* qui dominent sur tous les déserts depuis Cosséir jusque dans la Nubie. Ils sont moins nombreux, mais mieux armés et plus aguerris.

Les Arabes *Ababdéhs* se divisent en plusieurs tribus dont les principales se désignent sous les noms suivants : *El-Ashabat*, *El-Focara* et *El-Moleykeb*. Ces tribus sont souvent en guerre les unes contre les autres; mais elles sont peu nombreuses, puisqu'elles ne comptent que 2,000 hommes en état de porter les armes. Elles paraissent être de la même race que les Atounis, et descendre des anciens aborigènes de la Nubie. Le voyageur allemand Ruppel prétend qu'ils appartiennent à une branche de l'ancienne race éthiopienne établie à Méroé. Leur teint est en général très-foncé, c'est-à-dire presque noir; cependant les caractères de leur visage les rapprochent plutôt des Européens que des Nègres. Suivant le voyageur Belzoni, ils ont les yeux très-vifs, les cheveux noirs, bouclés, mais non pas laineux; ils sont petits et lourds, ont la chevelure et le corps enduits de graisse, et sont nus jusqu'à la ceinture. Leur langue diffère de celle des Bédouins. Toujours armés, ils ont l'humeur belliqueuse, des chants guerriers et une danse dans laquelle ils simulent des combats. Leurs tribus se font souvent la guerre; mais leurs plus grands ennemis sont les Atounis qui les empêchent de conduire les caravanes le long du Nil, et de Kenéh à Cosséir. Ils servent de guides et d'escorte à celles de Sennâr,

ainsi qu'à celles qui vont d'Edfou aux mines d'émeraudes de Djebel-Zabarah et à l'ancien port de Bérénice. Ces Arabes sont plus riches en chameaux et en moutons qu'en chevaux; ils recueillent le séné dans les déserts, et font le commerce de gomme et de natron; ils vendent aussi à Gizeh des esclaves de la Nubie. Leur principal entrepôt de commerce est un petit endroit nommé ***Reden***, qui est la résidence habituelle de leur cheik.

Nous devons encore comprendre dans la topographie de l'Égypte les ***oasis***, qui de tout temps ont fait partie de ce royaume. Strabon a donné une excellente définition du mot ***oasis***. « On appelle ainsi, dans la langue « des Égyptiens, des cantons habités, mais environnés entièrement de « grands déserts, et semblables à des îles de la mer. » Les Arabes les nomment ***ouâh***, et un dictionnaire copte de la Bibliothèque nationale de Paris nous apprend que ce mot en copte signifie ***lieu habité***[1].

Cinq oasis à l'occident de l'Égypte méritent particulièrement ce nom.

La ***grande oasis***, ou l'***oasis de Thèbes***, qui est la plus méridionale, porte chez les Arabes les noms de ***El-Ouâh*** et de ***El-Khardjeh***. Elle paraît être formée d'un certain nombre de terrains fertiles et isolés qui s'étendent dans une ligne parallèle au Nil et aux montagnes qui bordent à l'ouest la vallée de l'Égypte. Ces îles de terre-ferme sont séparées les unes des autres par des déserts de douze à quatorze heures de chemin, de manière que toute l'étendue de cette oasis paraît bien être d'à peu près 34 lieues, dont la plus grande partie est un désert. Poncet la visita en 1698, Browne et M. Cailliaud la parcoururent deux fois. On y voit, dit le premier de ces voyageurs, beaucoup de jardins arrosés par des ruisseaux; des forêts de palmiers y conservent une verdure perpétuelle. D'après des relations récentes, il s'y trouve des ruines égyptiennes chargées d'inscriptions hiéroglyphiques.

Le sol de cette oasis est criblé, si l'on peut s'exprimer ainsi, d'antiques puits forés, qui attestent le degré de civilisation auquel étaient parvenus ses anciens habitants. Il paraît, d'après les renseignements fournis à ce sujet par M. Ayme, Français, chimiste et manufacturier, que le vice-roi d'Égypte a nommé récemment gouverneur civil et militaire de toutes les oasis, que les anciens pratiquaient des puits carrés dont les dimensions qu'il a mesurées varient de 2 à 3 mètres ou à 3 mètres 33 centimètres de côté. Ils les creusaient jusqu'à la profondeur de 20 à 25 mètres, en traver-

[1] Cette description des oasis laissait, faute de documents, beaucoup à désirer dans le quatrième volume de la première édition en 1848. M. *Huot* l'a heureusement complétée, et nous n'avons eu rien à changer à son travail. V.A. M.-B.

sant la terre végétale, l'argile, la marne et l'argile marneuse qui se succèdent, jusqu'à une masse de roche calcaire sous laquelle se trouve la nappe d'eau qui alimente tous ces puits. Lorsque le puits carré était creusé jusqu'au calcaire, ils en garnissaient les parois d'un triple boisage en bois de palmier pour prévenir les éboulements. Ce travail terminé, ils foraient la masse calcaire, qui a 100 à 133 mètres d'épaisseur avant d'atteindre le cours d'eau souterrain qui traverse des sables identiques à ceux du Nil, si l'on en juge du moins par ceux que rapporte la tarière. Ces puits ont été abandonnés, parce qu'une partie des bois qui en garnissaient la partie large se sont détachés et ont obstrué l'orifice d'écoulement. L'un d'eux, après avoir été déblayé et nettoyé au moyen d'une sonde, a présenté un fait analogue à ce qui s'est passé dans plusieurs puits forés en France : à 108 mètres 33 centimètres de profondeur, l'eau a ramené du poisson dont M. Ayme a pu dès lors et depuis alimenter sa table. Plusieurs de ces puits ont été réparés ; mais la dépense que ces réparations entraînent a déterminé M. Ayme à en forer de nouveaux au moyen des procédés aujourd'hui en usage.

Le principal bourg de cette oasis se nomme *El-Khargeh* ou *El-Khardjeh;* on y compte 2,000 âmes. C'est la résidence d'un cheikh chargé de tout ce qui concerne les caravanes. Le climat y est si brûlant, que Browne y trouva que le thermomètre y marquait à l'ombre 37 degrés Réaumur; aussi les rues sont-elles recouvertes en planches, ce qui fait qu'on y est presque dans l'obscurité. Toute cette oasis a toujours dépendu de l'Égypte, et en dépend encore aujourd'hui. Elle sert de lieu de rafraîchissement pour les caravanes, et se trouve sur la route d'Égypte à l'Abyssinie et au Dar-four. On en estime la distance à cinq journées de l'Égypte.

Près d'El-Khardjeh, on voit plusieurs ruines, entre autres un petit temple de forme quadrangulaire, dont les murs sont couverts d'hiéroglyphes ; et sur un terrain élevé, un autre temple d'une grande dimension et beaucoup mieux conservé : il a 62 mètres de longueur. On voit près de là une nécropolis où l'on remarque des figures de saints peintes sur les murs, qui indiquent qu'elle a servi de demeure à des chrétiens. A quelques lieues au sud, on trouve les restes d'un château romain appelé *Kasr-Byr-el-hadjar,* et un peu plus loin, deux autres châteaux semblables, dont le plus petit, situé sur un rocher, porte le nom de *Kasr-Djebel-el-Sont.* Il y a aussi des ruines à *Gaïnah, Kasr-el-Zayan, Abou-Saïd* et *Kasr-el-Adjar.* La vallée occupée par l'oasis de Thèbes est formée de deux petites chaînes de collines calcaires posées sur une base en grès qui constitue le fond même de la vallée. La plus haute sommité qui la domine est de 226 mètres au-dessus

de sa base[1]. Les petits ruisseaux qui l'arrosent entretiennent de nombreuses rizières, dont les produits sont exportés en Nubie; des palmiers, des citronniers et des acacias sont les principaux arbres qui y répandent leur ombrage; quelques mines d'alun et des sources chaudes sont les seules richesses minérales qu'elle renferme. La population de toute l'oasis est d'environ 5,000 Arabes qui payent un faible tribut au pacha d'Égypte.

L'*oasis de Dakhel*, appelée aussi *oasis intérieure* ou *occidentale*, est à l'ouest de la précédente, dont elle est éloignée de trente-cinq heures de marche. On y remarque, comme dans la précédente, un grand nombre d'anciens puits forés. Son principal village est *Kasr* ou *Medynet-el-Kasr*, parce que les habitants lui donnent le nom de *ville*, ce que signifie *medynet*. Il est assez bien bâti; on y trouve des maisons à deux étages, des rues, des portes qui se ferment la nuit, et une population de 2,000 âmes. Au milieu de ce village jaillit une source minérale sulfureuse dont l'eau est à la température de plus de 38 degrés, et que les habitants ont utilisée en construisant deux bains, l'un pour les hommes et l'autre pour les femmes. Ils l'emploient aussi à tous les besoins de la vie, après l'avoir laissée refroidir. Aux environs, on trouve des tombeaux creusés dans un rocher de forme conique, un château romain, plusieurs autres constructions antiques, et principalement un temple égyptien qui paraît appartenir au siècle des Ptolémées, ainsi qu'une petite pyramide en briques. On compte dans cette oasis environ 5,000 habitants et 11 villages, dont les principaux sont *Balât*, *Cheykh-Besendy*, *Teneydeh*, *Mouth*, *Schmend* et *El-Kalamoun*.

Le climat de cette oasis est très-variable en hiver; la pluie y tombe quelquefois par torrents, et le vent appelé *khamsim* y souffle avec violence pendant les mois de mai et de juin. La peste y est inconnue, mais les habitants y sont pendant l'été tourmentés de la fièvre. Les principales productions sont l'orge et le riz; les arbres que l'on y cultive sont le dattier, le citronnier, le limonier, l'abricotier, le grenadier et le figuier.

Au nord-ouest et à quatre journées de marche de celle de Dakhel, sur la limite de l'Égypte et du désert de Libye, s'étend la petite *oasis de Farâfreh*; elle renferme plusieurs petits villages, dont le principal porte le nom de *Farâfreh*. Ce village, peuplé d'environ 200 habitants, se compose de petites maisons en terre. Ce qu'il offre de plus remarquable, c'est un château que les habitants appellent Kasr, qui a 100 mètres de circonférence, et dont les murs, en pierres sèches et en briques crues, sont crénelés et ont 12 mètres de hauteur. Ce château, qui se compose de plusieurs enceintes et d'un grand

[1] M. *F. Cailliaud*: Voyage à Méroé et au fleuve Blanc, etc., t. I.

nombre de cours et de petites chambres, est destiné à servir de refuge à tous les habitants contre les Arabes. Au sud du village, il existe des hypogées et quelques traces de constructions grecques et romaines. Il paraît, suivant une tradition, que cette oasis fut la première que les musulmans conquirent sur les chrétiens qui habitaient les déserts de l'Égypte. Un voyageur qui l'a visitée en dernier lieu[1] pense que c'est l'ancienne *Trynitheos*. Les habitants de cette oasis parlent arabe et sont laborieux ; les hommes s'adonnent à la culture des terres, filent le coton, fabriquent des tissus de laine, et les femmes s'occupent des soins du ménage, et font des vases grossiers en terre et de l'huile d'olive. Le sol nourrit des arbres fruitiers de diverses espèces. En général, l'oasis de Farâfreh présente l'aspect le plus agréable; partout ce sont des vergers entourés de murs fermés de petites portes et arrosés de sources limpides.

En se dirigeant vers le nord pour sortir de l'oasis de Farâfreh, on a au levant une partie du désert appelée *Macroum*, et, à l'occident, celle qui porte le nom d'*El-Gouz-Abouzeid*. Bientôt on arrive à *El-Hayz*, vallon tapissé de verdure, petite oasis de deux lieues de circonférence où l'on trouve une source ferrugineuse, des ruines d'anciennes habitations, des restes de voûtes englouties par les sables, et les débris d'un ancien bain, ainsi qu'un tombeau renfermant les cendres du cheyk Aly et qui est devenu un lieu de pèlerinage. Ce vallon est une dépendance de la *petite oasis*, appelée par les Arabes *El-Ouâh-el-Bahryeh*, parce qu'elle est la plus septentrionale des quatre oasis du désert libyque, les moins éloignées de la vallée du Nil. Mais avant d'y entrer, on remarque des ruines appelées *Ouksor ;* ce sont des restes de bâtiments chrétiens élevés en briques crues, et qui consistent principalement en une église où l'on voit encore des peintures à fresque. Plus loin, on trouve une enceinte de murailles qui doit avoir appartenu à un château romain.

La petite oasis est une petite vallée de 10 lieues de longueur de l'est à l'ouest, et d'environ 3 lieues de largeur. Une montagne dirigée du nord au sud la divise en deux parties : l'occidentale, qui est la plus fertile, renferme deux villages nommés *El-Kasr* et *El-Bâoueyt*, ou *El-Bâaoueyty ;* dans l'autre on trouve ceux de *Zabou*, ou *El-Zabou*, *El-Mendych*, ou *El-Mendicheh*, et le hameau de *El-A'gouz*, ou *El-A'gouzeh*. El-Kasr est peuplé d'environ 800 habitants; il est en partie entouré de murailles de 2 mètres de hauteur, construites en pierres de grès provenant d'anciens monuments. El-Bâoueyt, à un demi-quart de lieue du précédent, n'a que 600 habitants.

[1] M. *Pacho :* Voyage dans la Marmarique, la Cyrénaïque, etc. Paris, 1827.

Le village de Zabou n'en renferme que 400; on y entre par trois portes; au milieu se trouve une place réservée pour la station des caravanes. Les maisons en sont basses et construites en terre, comme toutes celles des villages d'Egypte. Sous les murs du village, il existe une source nommée *el A'yn Tdouyleh,* c'est-à-dire *la Fontaine longue.* M. Caillaud pense que ce nom indique qu'elle y est portée par quelque ancien aqueduc souterrain. Cette source a 20 mètres de circonférence; elle nourrit un grand nombre d'ampullaires qui appartiennent à la même espèce de mollusques qui vit dans le lac Maréotis. « C'est à cette source, dit M. Cailliaud, que les habi-« tants de Zabou se désaltèrent. Les femmes qui y viennent continuelle-« ment puiser de l'eau, la portent dans de grandes bardaques, ou bouteilles « en terre cuite qu'elles suspendent à leurs épaules à l'aide de cordes; « elles en portent quelquefois jusqu'à cinq sur le dos, et en outre un grand « vase plein sur la tête. Ces réservoirs sont pour les habitants de l'oasis « ce qu'est le Nil pour les Arabes qui sont voisins du fleuve; et comme « ces derniers se lavent et se baignent sans cesse dans le fleuve, ceux des « oasis en font autant dans leurs sources. » Le village d'El-Mendich est à un demi-quart de lieue au sud de celui de Zabou; on peut évaluer à 600 le nombre de ses habitants. Il est bâti sur un rocher de grès, et entouré de murs comme le précédent. Ses environs sont riches en palmiers et en sources ferrugineuses. A un quart de lieue vers l'ouest, se trouve le hameau de Beled-el-A'gouzeh, ou le *vieux village*, habité par quelques gens de Syouah. « A notre vue, dit encore M. Cailliaud, les femmes cou-« rurent se cacher dans l'intérieur de leurs maisons; les maris eux-mêmes « rentrèrent chez eux. Les Arabes sont toujours dans l'appréhension de « recevoir ce qu'ils appellent un mauvais coup d'œil, ou le regard du « malin esprit; ils sont persuadés que les regards d'un chrétien peuvent « attirer sur eux toutes sortes de malheurs. Il n'y a que dix à douze familles « qui habitent ce petit hameau. Sa position paraît effectivement celle d'un « ancien village : sur un rocher de grès, on voit des décombres en terre, « des ruines d'habitations anciennes. Il n'existe plus aujourd'hui que quel-« ques mauvaises cahutes en terre; auprès du rocher est une source d'eau « ferrugineuse. Le site du village est très-agréable, surtout par le bois « épais de dattiers qui l'entoure, par les abricotiers et les grenadiers qui « l'embellissent, et par l'eau qui ruisselle de toute part sur des gazons de « verdure. »

Près d'El-Kasr on voit un arc de triomphe d'architecture romaine; il a 10 mètres de hauteur et 39 à 40 de longueur. A El-Mendych on trouve des

ruines appelées *Kasr Nosrany*, ou château des Chrétiens; ce sont en effet les restes d'une église et d'anciennes habitations qui paraissent avoir fait partie d'un village copte et qui occupent une circonférence de 520 mètres. On voit aussi dans les environs de ce village une dizaine d'anciens aqueducs souterrains éclairés par des soupiraux, et qui prouvent quels efforts les habitants de l'oasis ont faits jadis pour se procurer l'eau nécessaire aux besoins de l'agriculture et aux usages domestiques. Des conduits semblables, au nombre de plus de trente, s'étendent aux environs de Kasr. Au sud-est de Zabou, il existe des hypogées, petites excavations pratiquées dans des monticules de grès et presque entièrement comblées par les sables. On trouve dans ces catacombes des sarcophages en terre cuite.

Le sol de la petite oasis est une argile sablonneuse; le sel marin et l'oxyde de fer y abondent; la plupart des sources sont ferrugineuses. Les habitants, au nombre d'environ 2,400, diffèrent, par le caractère et les mœurs, des Arabes des bords du Nil. Ils sont méchants, ignorants, superstitieux et fanatiques à l'excès. « Ils se vêtent de *zabout*, ou étoffes de laine, ou d'une « chemise bleue et d'un milâyeh[1]. Les femmes portent aussi des chemises « de toile bleue et se couvrent également avec des milâyehs. Lorsqu'elles « sont mariées, elles portent dans leurs cheveux de longues pièces de cuir « rouge ou de soie, avec des touffes qui leur descendent sur le bas du « dos[2]. » Toute l'industrie des habitants consiste dans l'entretien de leurs terres et de leurs dattiers. Les vergers sont plantés de grenadiers, de pruniers, de pommiers, de pêchers, d'orangers, de citronniers, de bananiers et de quelques vignes. Leurs principaux meubles de ménage sont des vases grossiers en terre. L'opération à laquelle ils se livrent pour nettoyer le riz est longue et pénible. Il y a dans les villages des trous creusés dans le roc de grès; les femmes, assises à terre, écrasent et détachent la pellicule du riz avec un pilon, puis d'autres le vannent avec des plateaux. Le premier travail détache les grappes; on en forme de gros tas sur lesquels on fait marcher des bœufs et des buffles; on en fait autant du froment. Les dattes et le riz sont les principaux produits du sol. On fait avec les dattes fraîches une sorte de miel, ou plutôt un sirop visqueux ayant la consistance du miel, et l'on extrait une liqueur de la sève du palmier. Le froment et l'orge se récoltent en petite quantité. La luzerne sert à nourrir les animaux, d'ailleurs peu nombreux; ceux-ci sont la vache, le buffle, la chèvre et surtout l'âne; les chameaux et les chevaux y sont rares. Dans les environs, les gazelles, les

[1] Espèce de châle qui sert de voile, et quelquefois de ceinture.
[2] M. *F. Cailliaud*: Voyage à Méroé, etc., t. I, p. 174.

bakarah, ou bœufs et vaches sauvages, les loups, les renards et les couleuvres sont en très-grand nombre.

Les habitants de la partie occidentale de l'oasis, c'est-à-dire du Kasr et d'El-Bâoueyt, sont constamment en mésintelligence avec ceux de Zabou et d'El-Mendych, dans la partie orientale; ils se volent réciproquement les bestiaux qui s'écartent; ils se pillent, et souvent ils en viennent aux mains. Chaque village a son chef, mais il a beaucoup de peine à se faire obéir. « C'étaient autrefois les Arabes du désert qui levaient des contributions sur « les habitants; depuis 1813, le pacha ayant soumis le pays, en retire des « impôts assez forts. Cette oasis, y compris la dépendance d'El-Hayz et le « Faràfreh, paie tous les ans au pacha une somme égale à 2,000 piastres « d'Espagne. Pendant les premières années, le pacha se contentait de « recevoir un tribut en dattes; mais aujourd'hui il l'exige en argent. »

A 70 lieues nord-ouest d'El-Ouâh-el-Bahrych, s'étend, sur une longueur de 55 lieues et sur une largeur de 2 à 3 kilomètres, l'une des plus importantes oasis de l'Egypte, celle de *Syouah*, ou d'*Ammon*. La vallée dont elle est formée se dirige du sud-est au nord-ouest. Le sol est en général une argile sablonneuse mêlée de gypse cristallisé, tantôt fibreux et tantôt lamellaire, disposé par lits ou en morceaux disséminés avec des masses salines; tous les environs sont couverts de natron et de sel quelquefois d'un blanc parfait; l'eau des lacs est salée, et cependant celle des sources qui coulent quelquefois même auprès de l'eau salée est parfaitement douce. Comme celui des autres oasis que nous venons de parcourir, le sol de celle-ci appartient au terrain de sédiment moyen ou de l'époque secondaire par ses roches calcaires, son gypse et son sel gemme, dont les lits sont assez solides pour être exploités comme pierre de construction. Quelques collines calcaires s'élèvent autour de l'oasis; on remarque dans leurs couches horizontales de beaux cristaux de carbonate de chaux, du sel gemme, et des coquilles fossiles parmi lesquelles se trouvent des vis, des peignes, des huitres, des cames, des nautiles, etc. Suivant le témoignage des habitants, il existe dans cette oasis un dépôt de soufre qui a été comblé, parce que l'exploitation en était devenue un sujet de contestations sanglantes. La vallée peu profonde dans laquelle elle se trouve est formée par de vastes plateaux sablonneux qui la bornent au nord, au nord-est et au sud. Dans sa longueur totale, depuis Aray-Abou-el-Bahreyn jusqu'à Tarfayah, on compte neuf ou dix lacs salés. L'espace compris entre le lac situé à une lieue du temple de Jupiter Ammon et le lac Arachych, est le seul aujourd'hui qui mérite dans cette vallée le nom d'oasis. Il a environ 25 lieues

de longueur. C'est là que l'œil, fatigué de l'aridité du désert, se repose sur des champs remplis de plantes potagères, de pastèques et de blé ; c'est là que s'élève le palmier qui fournit les dattes dites *sultanes*, les plus renommées de l'Egypte, le bananier, l'olivier, le grenadier, le figuier, la vigne, ainsi que le pommier, le prunier et l'abricotier. Les animaux domestiques sont les mêmes dans cette oasis que dans celles que nous venons de décrire. Les ânes y sont plus robustes, les vaches maigres et rousses, et les moutons très-forts ; ils ont la queue large large et plate. Les chameaux sont peu nombreux.

Syouach, chef-lieu de l'oasis, est une petite ville de 2,000 âmes, située à 24 lieues au sud-ouest d'Alexandrie, et à 112 à l'ouest du Caire[1]. Sa construction est une des plus singulières et des plus bizarres qu'il y ait au monde. Elle est bâtie sur un rocher de forme conique et fermée par des murs d'environ 16 à 18 mètres de hauteur, auxquels sont adossées des habitations : ils s'élèvent en talus, et sont flanqués de hautes tours rondes et carrées, saillantes les unes sur les autres ; le tout ne semble former qu'une seule et même construction. Les maisons ont trois, quatre et cinq étages. « Dans son ensemble, la forme de la ville est à peu près carrée ; sa cir-« conférence a 380 mètres : douze ou quinze portes y sont pratiquées. Les « murs extérieurs sont percés d'un grand nombre de trous de 36 centimètres « environ, faisant fonction de fenêtres et donnant du jour dans les appar-« tements voisins. On a employé dans ces fortifications, comme matériaux, « beaucoup de gros fragments de sel. L'intérieur présente des rues mon-« tueuses et rapides, la plupart semblables à des escaliers ; elles sont tor-« tueuses, couvertes et obscures : on y est tellement dans les ténèbres, que « souvent pour s'y conduire en plein jour on doit s'aider des mains, et tenir « les murailles, ou bien porter une lanterne ; aussi arrive-t-il que, même « à midi, les habitants circulent et vaquent à leurs affaires avec une lampe « à la main. » C'est ce qui a fait dire au voyageur que nous citons, que la forme de la ville, et l'agglomération des individus que renferme cet obscur séjour, pourraient la faire comparer à une ruche[2]. Les rues ont généralement 2 mètres de largeur sur 3 à 4 de hauteur ; plusieurs même sont si basses qu'il faut se courber pour y passer. On s'élève des maisons inférieures aux supérieures par des chemins qui sont couverts de chambres. Lorsqu'un père marie ses enfants, il construit pour eux des appartements

[1] Elle est, suivant M. *Cailliaud*, par le 29e degré 12' 29" de latitude nord, et vers le 23e degré 18' de longitude à l'est du méridien de Paris.

[2] M. *Cailliaud* : Voyage à Méroé et au fleuve Blanc, etc., t. I, p. 103.

au-dessus du sien, de sorte que la ville s'élève tous les jours davantage. La pointe du rocher qui domine au centre de celle-ci, rappelle le sommet de la spirale d'un limaçon. Il y a trois puits dans l'intérieur de la ville : un d'eau douce et deux d'eau saumâtre, tous trois sont creusés dans le roc. Dans la partie septentrionale s'élève la mosquée : elle est bâtie en pierres informes et soutenue par des pièces de bois de dattier. La seule place publique de la ville est le marché aux dattes : il est long de 300 pas et large de 200.

Les habitants de Syouah sont tellement jaloux de leurs femmes, que la loi oblige les jeunes gens qui ont atteint l'âge de puberté, et les hommes veufs. de quitter la ville et d'aller demeurer dans une sorte de faubourg appelé *Beled-El-Kouffar*, et bâti au bas de celle-ci au pied d'un rocher conique nommé Djebel-El-Kouffar.

A une demi-lieue de la ville on voit un lac d'eau saumâtre d'une lieue d'étendue. C'est entre ce lac et Syouah que se trouvent les restes du célèbre temple de Jupiter Ammon, appelé par les habitants *Omm-Beydah*. Ses débris sont trop peu considérables pour que l'on puisse reconnaître son étendue et sa distribution : cependant les vestiges de trois enceintes, les pierres énormes éparses sur le sol, et toutes les masses qui sont encore debout, sont des indices qui s'accordent assez avec l'idée qu'on doit se faire de ce monument. L'enceinte extérieure, qui renfermait toutes les constructions, pouvait avoir environ 120 mètres de longueur sur 100 de largeur. Les ornements du plafond représentant deux rangs de vautours les ailes déployées; les murailles couvertes de peintures où des prêtres forment de longues processions disposées sur trois rangs ; partout la figure à tête de bélier recevant des offrandes : tout annonce évidemment que le dieu auquel était dédié ce temple égyptien est celui dont les Grecs ont fait leur Jupiter-Ammon. « Ainsi, comme le dit M. Cailliaud, sous ce rapport comme sous tous les autres, on ne peut douter que ces restes antiques n'appartiennent au temple d'Ammon et que l'oasis de Syouah ne soit le pays des Ammonites. » Près de ce temple est une source célèbre ; M. Cailliaud fit de vains efforts pour obtenir la permission de la visiter : les habitants ne voulurent jamais y consentir : l'approche en est interdite aux étrangers

Au nord de Syouah s'élève *Djebel-Mouta*, montagne curieuse par les hypogées qui y sont creusées ; à l'est se trouve une autre montagne appelée *Drâr-Abou-Beryk*, où l'on remarque aussi de semblables souterrains. L'un d'eux passe pour avoir une communication avec le temple. Dans la plaine de Zeytoun, à 3 ou 4 lieues au nord-est de Syouah, on remarque plusieurs temples en ruines ; l'un est romain, mais les autres se rapprochent

par leurs sculptures du style égyptien et du style grec. A un quart de lieue à l'est de la ville, le village de *Gharmy* ou *Agharmy* est remarquable par sa construction et par sa position pittoresque sur un rocher élevé et entouré de palmiers. Sa proximité du temple d'Ammon, a fait supposer à M. Drovetti qu'il a pu être l'emplacement d'une citadelle qui servait chez les anciens à protéger le temple et ses environs. « Le village d'*El-Menchyeh*, formé « d'habitations éparses, est à environ un demi-quart de lieue au sud du « premier et plus petit. Les jardins, les dattiers, sont la plupart enclos de « petites murailles formées de fragments de sel unis au sable et posés sans « ordre. Ces murailles très-minces, et souvent à jour, paraissent au pre- « mier coup d'œil hors d'état de se soutenir; mais en approchant on « reconnaît son erreur, et l'on est étonné de voir la solidité qu'elles « acquièrent lorsque la pluie ou l'humidité a soudé tous ces fragments « de sel[1] »

Au nord-ouest de Syouah on traverse une grande plaine couverte aussi de sel; bientôt on aperçoit les ruines d'un temple nommé *Amoudeyn* ou les *deux colonnes :* il a 30 mètres de longueur et environ 8 à 9 de largeur. Bien qu'il ressemble à un pylone égyptien, il ne porte aucune trace de sculptures ni d'hiéroglyphes; sa façade offre sur le revers quelques caractères grecs. Au hameau de *Kamyseh* on trouve encore un édifice semblable et à peu près de la même longueur.

A deux journées et demie de Syouah, dans une vallée encaissée par deux montagnes qui se dirigent de l'est à l'ouest, s'étend le lac d'*Arachyeh* qui renferme une île sur laquelle l'imagination poétique des Arabes se plaît à raconter des merveilles : suivant eux, elle possède un temple où se trouve le cachet et le sabre de Mahomet, auxquels leur indépendance est attachée. Plusieurs fois, ajoutent-ils, nous avons essayé d'y aborder, et toujours au moment de toucher le rivage nous étions repoussés sur la rive opposée. Brown, en effet, tenta sans succès de pénétrer dans cette île mystérieuse; Hornemann ne put obtenir des habitants de l'oasis la permission de la visiter; les instances de M. Cailliaud n'eurent pas plus de succès; il fallut l'occasion d'une expédition du pacha contre Syouah, pour que M. Drovetti pût arriver au lac, en faire le tour et s'assurer qu'il n'y existe aucun monument ni rien qui puisse justifier les idées superstitieuses que les habitants ont conçues relativement à ce lac mystérieux.

Nous n'étendrons pas notre excursion dans les dépendances de Syouah jusqu'au hameau de Tarffaya; nous ne trouverions au delà du lac d'Ara-

[1] M. *Cailliaud :* Voyage à Méroé, etc., t. I, p. 108.

chyeh que quelques grottes sépulcrales et quelques débris de tombeaux égyptiens.

Jamais on ne fait de dénombrement dans l'oasis de Syouah; mais on ne peut évaluer la population qu'à tout au plus 6,000 habitants divisés en six tribus. Les Syouans sont d'une taille médiocre; leur teint est noirâtre et n'annonce pas la santé; leur physionomie tient le milieu entre celle des nègres et celle des Égyptiens. Ils suivent la religion musulmane. Il se trouve parmi eux beaucoup de nègres de l'intérieur de l'Afrique. Ce mélange a probablement produit quelque influence sur leurs mœurs et surtout sur leur langue, qui diffère de l'arabe; cependant ils comprennent celle-ci et la parlent quelquefois.

L'administration de Syouah est confiée à douze cheykhs, dont six principaux sont inamovibles et six sont renouvelés tous les ans. On en compte vingt-deux pour tous les villages de l'oasis. Ces magistrats sont nommés à la pluralité des voix; toutes les affaires se traitent en public, et tout assistant peut prendre la parole et donner son avis. La loi punit par des amendes, qui consistent en un certain nombre de mesures de dattes, le vol et tout autre délit du même genre. Celui qui n'a pas le moyen de payer est soumis à la peine de la bastonnade ou du fouet. Les Syouans sont méfiants, intéressés, opiniâtres, farouches et jaloux à l'excès de leurs femmes. Néanmoins la plus grande probité règne entre eux, et ils s'acquittent volontiers des devoirs de l'hospitalité.

Il règne entre les habitants de Syouah et ceux des villages environnants, parce que ceux-ci passent pour ne point observer assez rigoureusement les pratiques de la religion, une sorte d'animosité qui fait naître des rixes sanglantes. Une insulte faite à un habitant est une insulte pour tout le village; des deux côtés les habitants se préparent à la soutenir ou à la venger. Mais le combat a lieu selon des règles prescrites. Un cheykh frappe sur un tambour: c'est le signal des hostilités; les deux partis se portent sur une plaine déserte; de part et d'autre on s'enivre de vin de dattes et d'eau-de-vie; les femmes excitent l'ardeur des hommes et se tiennent derrière ceux-ci, chargées de sacs de pierres pour en lancer aux ennemis ou aux fuyards de leur parti. Au signal du tambour, les combattants avancent par petits pelotons en courant les uns sur les autres et armés de fusils qu'ils n'ajustent pas, mais qu'ils tirent à bras tendus et à bout portant. Chacun d'eux, après avoir tiré un seul coup, se retire à l'écart; après quoi, quel que soit le nombre des morts ou des blessés, le cheykh frappe de nouveau son tambour: c'est le signal du rapprochement; les deux partis se réunissent,

s'embrassent et se séparent satisfaits. Cette coutume a été établie pour maintenir et développer l'humeur guerrière des hommes, et pour leur apprendre à braver les Bédouins et à défendre leur indépendance.

Ce qui confirme ce que nous avons dit de la jalousie du peuple de Syouah, c'est qu'il n'est pas permis aux femmes de se livrer au plaisir de la danse; les hommes dansent entre eux et exécutent des gestes, et des postures lascives en s'accompagnant du tambour de basque, de la flûte de roseau et du violon à trois cordes. Il est permis à quelques femmes âgées de sortir de la ville; mais les jeunes ne le peuvent point, et encore moins les filles. Il existe dans l'oasis des filles publiques; et comme la décence s'oppose à ce qu'elles résident dans la ville ou dans les villages, elles habitent de petits réduits couverts sous les palmiers et loin des habitations. Elles voyagent dans toute l'oasis et souvent même d'une oasis à l'autre. Ces femmes sont mariées, elles exécutent les mêmes danses lascives que les hommes, au son du tambour de basque et de petites cymbales dont elles jouent avec adresse. Leur extérieur serait assez agréable si elles ne portaient point sur le visage un grand anneau d'or qui passe dans le cartilage du nez.

Le costume des femmes consiste en une longue et large chemise de toile bleue, avec un *milâyeh* dont elles se couvrent la tête en s'enveloppant à la façon des Égyptiennes. Leur chevelure est tressée avec beaucoup d'art: elles y mêlent des verroteries, des bandelettes de peau unies à leurs tresses et d'où pendent des pièces d'argent qui leur descendent sur le dos. Elles portent pour collier un grand anneau de gros fil du même métal; quelques-unes suspendent de grands anneaux d'argent à leurs oreilles; le bas de leurs jambes est également orné d'anneaux d'argent ou de cuivre, selon leurs moyens. Les hommes sont vêtus d'une chemise de toile blanche et d'un milâyeh qu'ils portent en écharpe; point de turban ou rarement; ils ont sur la tête un tarbouch, espèce de calotte rouge, et aux pieds des souliers de peau jaune. Presque tous sont armés de fusils à longs canons comme ceux des Bédouins, et quelquefois aussi d'un long sabre droit. Ils se livrent exclusivement aux travaux de l'agriculture. Les femmes s'occupent des soins du ménage; ce sont elles aussi qui fabriquent des paniers, des nattes et des vases de terre.

Le commerce de l'oasis de Syouah se fait avec les caravanes qui viennent de l'orient et de l'occident, c'est-à-dire de l'Égypte, de la Barbarie et même du Fezzan. Contre leurs dattes, leurs olives et leurs jolies corbeilles en feuilles de palmiers, ils obtiennent du froment, du café, du tabac, de la toile et d'autres objets qui suffisent à leurs besoins en général très-bornés.

Les oasis paraissent avoir contenu des établissements militaires et commerciaux par lesquels l'Égypte, sous les Ptolémées et sous les Romains, communiquait avec les tribus errantes de la Libye et de l'Éthiopie, qui probablement leur étaient très-connues, jusqu'aux lieux où nous plaçons ordinairement les royaumes et les villes de Bournou et de Dar-four. Les mêmes circonstances naturelles qui font aujourd'hui du Bournou et du Dar-four les deux grands marchés de la Nigritie orientale, y ont dû anciennement concentrer dans des villes autrement nommées les caravanes africaines qui apportaient en Égypte des esclaves, de l'or, de l'ivoire et des plumes d'autruche.

Jetons maintenant un coup d'œil sur les peuples qui habitent l'Égypte, sur leur langue, leurs mœurs et leur civilisation.

Les *Coptes* ou *Gobthes* peuvent être regardés comme les véritables propriétaires de l'Égypte. Ils sont, par rapport aux Arabes, ce que les Gaulois étaient aux Francs sous la première race de nos rois. Mais les vainqueurs et les vaincus n'ont pas été fondus dans un corps de nation. Les Arabes accablèrent par leur féroce intolérance les malheureux Grecs et Égyptiens. Ils les forcèrent ainsi à demeurer séparés d'eux et à former une nation particulière, mais écrasée et presque anéantie. Les connaissances qu'ils avaient cultivées, l'écriture, l'arithmétique, les préservèrent d'une destruction totale. L'Arabe, qui ne savait que combattre, sentit qu'il avait intérêt à les conserver. On estime le nombre actuel des Coptes à 30,000 familles, ou, selon d'autres données, à 160,000 individus. Les Coptes répandus dans le Delta habitent surtout la Haute-Égypte. Dans le Saïd, ils occupent presque seuls des villages entiers. Ils sont les descendants des anciens Égyptiens mêlés avec les Perses depuis Cambyse, et avec les Grecs depuis Alexandre et les Ptolémées.

Selon les témoignages unanimes des voyageurs, les Coptes ont le teint basané, le front plat, surmonté de cheveux demi-laineux ; les yeux peu couverts et relevés aux angles ; des joues hautes, le nez plus court qu'épaté ; la bouche grande et plate, éloignée du nez et bordée de larges lèvres ; une barbe rare et pauvre ; peu de grâce dans le corps ; les jambes arquées et sans mouvement dans le contour, et les doigts des pieds allongés et plats.

Les Coptes parlaient, il n'y a que huit à dix siècles, une langue particulière qui est encore employée dans leur service divin ; c'est un reste de l'ancienne langue égyptienne, mêlée de beaucoup de mots grecs et arabes. Deux dialectes de cet idiome, le *memphitique* ou *bahirique*, et le *saïdique*, nous sont connus par quelques livres de religion ; un troisième, le *baschmou-*

rique, a causé de grandes discussions parmi les philologues, on n'est pas encore d'accord sur sa nature et son origine[1]. Le caractère général de la langue copte consiste dans la brièveté des mots, souvent monosyllabiques, dans la simplicité de leurs modifications grammaticales, et dans l'habitude d'indiquer les genres et même les cas par des syllabes préfixes[2]. Comparée avec toutes les autres langues connues, elle n'a offert que de faibles indices d'une ancienne liaison avec l'hébreu et l'éthiopien. Sans origine, sans affinité connue, elle semble être d'une formation particulière : la théocratie de l'ancienne Égypte a pu créer une langue nouvelle et arbitraire pour cette nation qu'elle voulait isoler. L'alphabet copte, quoique évidemment modelé sur le grec, renferme quelques traits qui appartiennent à l'ancien, ou, pour mieux dire, aux anciens alphabets égyptiens[3].

Les Coptes, d'abord attachés au rite de la grande Eglise grecque orientale, ont été entraînés dans la secte d'Eutychès ou des Jacobites, qui confondent plus ou moins les deux natures de Jésus-Christ. La circoncision est conservée comme mesure de propreté et sans motif de religion. Le patriarche d'Alexandrie se vante d'occuper le siége de saint Marc l'évangéliste, dont les Vénitiens prétendent avoir soustrait le corps ou du moins la tête. Rigides observateurs des règles de leur Eglise, les Coptes lui obéissent sans contrainte. Ce chef est élu par les évêques et les principaux de la nation; il nomme au siége archiépiscopal de Gondar dans l'Abyssinie, et a sous ses ordres et à sa nomination tous les directeurs des couvents au nombre de 20, et les prêtres des 128 églises coptes répandues en Egypte.

Fins, sobres, avares, rampants, les Coptes des villes réussissent dans les affaires de commerce; ils se rendaient utiles à l'ignare administration mamelouke ou turque. Ils ne s'allient qu'entre eux et marient leurs filles très-jeunes. Trois jours avant le mariage, on conduit l'épouse au bain : la cérémonie se fait ordinairement après minuit : à cette occasion on célèbre la messe. L'époux est obligé d'attendre jusqu'au lendemain, pour consommer le mariage, que le prêtre qui l'a béni vienne lui ôter une espèce de lien nommé *zennar*, fait en forme de croix, et qu'il lui a passé au cou pendant

[1] *Quatremère :* Recherches sur la littérature égyptienne, p. 173-174. *Idem :* Mém. géogr. et historiques sur l'Egypte, t. I, p. 235. *Munster :* De indole versionis sahidicæ.

[2] *Vater*, dans le *Mithridates* d'*Adelung*, t. III, p. 387.

[3] *Zoëga :* De orig. et usu obeliscor., sect. IV, ch. II, p. 424-463, p. 497. *Tychsen :* Biblioth. de l'ancienne littérature, ch. VI. *Silvestre de Sacy, Champollion, Akerblad*, etc., etc.

la cérémonie. Ils ne font baptiser leurs enfants que trois jours après leur naissance. On loue l'union qui règne dans les familles.

Les Coptes sont peut-être les plus superstitieux des chrétiens ; chaque saint chez eux est invoqué pour un objet particulier : lorsqu'on veut en obtenir une faveur, on entretient devant son image un cierge allumé. Ainsi saint Antoine est regardé comme le patron de la fécondité : c'est à lui que s'adresse le Copte qui désire un enfant ou qui souhaite que son ânesse ait un ânon ; l'archange Gabriel est imploré comme le distributeur des eaux du Nil. Le Copte est tellement attaché à la pratique du jeûne, que dans les maladies les plus graves il préférerait mourir plutôt que de vivre en suivant les prescriptions du médecin si elles sont contraires aux préceptes du jeûne. Lorsqu'un Copte tombe malade, le médecin n'est appelé qu'après le prêtre. La pharmacopée de celui-ci est très-simple : il place dans un des bassins d'une balance un Evangile manuscrit et dans l'autre un vase plein d'eau : le malade doit boire, pour guérir, la quantité d'eau proportionnée au poids de l'Evangile.

Dans les églises, le service divin consiste à chanter quelques psaumes coptes et à lire des portions de l'Evangile en arabe. La prédication n'est point en usage chez les Coptes, parce que leurs prêtres sont incapables de la faire : ce qu'il faut attribuer à leur ignorance et à la manière dont ils sont élus. Lorsque les Coptes ont besoin d'un prêtre, ils choisissent un homme qui sache lire, et comme l'état ecclésiastique est un état misérable, il est rare qu'on trouve un homme de bonne volonté : alors ils le prennent de force et l'entraînent devant le patriarche. Dès que celui-ci a imposé ses mains sur la tête de l'élu, ce dernier est proclamé prêtre, bon gré, mal gré. Ce choix se fait parmi des hommes mariés ; mais le patriarche est pris parmi des moines qui n'ont jamais quitté le célibat. Ce chef ecclésiastique est choisi à peu près de la même manière que le prêtre ; c'est-à-dire que si celui sur lequel le choix est tombé refuse, on va se plaindre au pacha qui expédie des soldats pour s'emparer du récalcitrant, et qui le fait mettre en prison jusqu'à ce qu'il donne son consentement ; après quoi on l'amène en pompe à la maison patriarcale, et on l'investit de la dignité qu'il est destiné à occuper.

Tous ces traits font assez sentir que cette nation est un reste des anciens habitants de l'Egypte qui, sous les Ptolémées et sous les Césars, durent se mêler avec les Grecs, les Syriens, les Romains. Mais d'où leur vient ce nom de Coptes? Les uns disent de Coptos ; mais cette ville de la Haute-Egypte n'est pas seulement le siége d'un de leur neuf évêques ; d'autres

pensent que c'est un mot grec signifiant les circoncis[1]. Mais les Coptes adopteraient-ils eux-mêmes un semblable sobriquet? L'opinion la plus vraisemblable regarde ce nom comme identique avec *ægyptius*, qu'on écrivait aussi *ægoptius*[2], et dans lequel la première syllable est un article. C'est le même nom que celui de *kypt*, *kibht* et *kebt*, usité par les Coptes pour désigner leur pays[3]. Homère paraît avoir donné le nom d'*Ægyptos* au Nil lui-même[4]; et selon Hérodote, l'ancienne capitale, Thèbes, a porté le nom d'*Ægyptus*[5], ce qui peut au moins servir à prouver que cette dénomination était aussi bien indigène que celle de *chymi* ou *chemi*, sous laquelle les Egyptiens désignaient habituellement leur pays[6].

Après les Coptes viennent les Arabes, les plus nombreux habitants de l'Egypte moderne. Leur nombre paraît être de 140,000 à 200,000. Une physionomie vive et expressive, les yeux enfoncés, couverts, étincelants, toutes les formes anguleuses, la barbe courte et à mèches pointues, les lèvres minces, ouvertes, et découvrant de belles dents; les bras musclés, tout le corps plus agile que beau, et plus nerveux que bien conformé : tel est l'Arabe pasteur et civilisé[7]; mais l'Arabe bédouin ou indépendant a une physionomie plus sauvage; enfin l'Arabe cultivateur, ou tous ceux qui résident dans le pays, tels que les cheykhs ou chefs de village, les *fallahs* ou paysans, les *boufakirs* ou mendiants, les manœuvres, plus mêlés, et de professions différentes, offrent aussi un caractère de tête moins prononcé.

Les Turcs ont des beautés plus graves avec des formes plus molles : des paupières épaisses et qui laissent peu d'expression à leurs yeux, le nez gros, de belles bouches bien bordées, et de longues barbes touffues, un teint moins basané, un cou nourri, toute l'habitude grave et lourde, en tout une pesanteur qu'ils croient être de la noblesse, et qui leur conserve un air de protection. Leur nombre est à peu près de 12 à 15,000. Mais ce qui leur donne de l'importance, c'est l'autorité dont ils jouissent et les richesses qu'ils possèdent : les principaux emplois civils, les premiers grades de l'armée leur sont réservés, bien que beaucoup d'entre eux s'enrichissent par le commerce.

[1] *Du Burnat* : Nouv. Mém. des Missionn., t. II, p. 13.
[2] *Masius* : In Syror. peculio, cité par *Brerewood*, Recherches sur les langues ch. XXIII. Des Cophtites.
[3] *D'Herbelot* : Biblioth. orient. Voyez *Kebt* et voyez *Kibt*.
[4] *Schlichthorst* : Geogr. Homeri CXLI.
[5] *Herod.* : Euterpe in princ., p. 59, edit. H. Steph.
[6] *Kircheri* : Prodromus Coptus, p. 293.
[7] *Denon*, pl. 109, n° 4.

Les Grecs, qu'il faut déjà classer au nombre des étrangers, rappellent les traits réguliers, la délicatesse et la souplesse de leurs ancêtres; ils passent pour astucieux et fripons. Ceux qui suivent la religion catholique viennent de la Syrie : c'est ce qui fait qu'on les appelle *Syriens;* ils habitent Alexandrie, le Caire, Damiette et Rosette; ils sont au nombre de 4 à 5,000. Les Grecs schismatiques sont un peu plus nombreux : on en compte 5 à 6,000.

Les juifs, qui ont la même physionomie qu'en Europe, mais dont les beaux individus, surtout les jeunes, rappellent le caractère de tête que la peinture a consacré à Jésus-Christ, s'adonnent au commerce comme partout; méprisés, et sans cesse repoussés, sans jamais être chassés, ils disputent aux Coptes, dans les grandes villes de l'Égypte, les places dans les douanes et les intendances des riches.

Rien n'est plus curieux que de voir à côté des Arabes, très-attachés à la distinction des rangs transmise par leurs ancêtres, une classe nombreuse qui n'estime que l'esclave acheté, dont les parents sont inconnus, et qui s'est élevé, par sa bravoure ou ses qualités personnelles, aux premières dignités. « J'ai entendu, dit M. Reynier, des officiers turcs, ainsi que des mamelouks, me dire, en parlant de personnages qui occupaient de grands emplois : « C'est un homme de bonne race; il a été acheté[2] » Au contraire, aussitôt que des cheyks de villages sont assez riches pour entretenir une maison et un certain nombre de cavaliers, ils se procurent une généalogie qui les fait descendre de quelque personnage illustre.

Outre les alliances entre les tribus, il existe encore chez les Arabes de grands partis que l'on peut regarder comme autant de ligues dont les cheyks puissants sont les chefs. Elles se trouvent même dans l'intérieur du Delta. « Les habitants des villages, dit M. Girard[2], f rment entre eux deux partis ennemis qui se nuisent réciproquement par toutes sortes de moyens. Ils sont distingués par les noms de *S'ad* et de *Hharam*. Pendant les guerres civiles qui désolèrent l'Arabie sous le kalife *Yezyd-ibn-Ma'ouyeh*, vers l'an de l'hégire 65, les deux armées prirent pour mot de ralliement, dans un combat de nuit, les noms de *Sa'd* et de *Hharam*, sous lesquels on connaissait les familles de leurs chefs respectifs. Les combattants et leur postérité se les appliquèrent dans la suite, et ces noms perpétuèrent leurs discordes. Les Arabes, venus à différentes époques s'établir en Égypte, y ont adopté, avec un de ces noms, une haine aveugle contre la faction regardée comme ennemie.

[1] *Reynier :* l'Egypte, p. 68.
[2] Mém. sur l'Egypte, t. III, p. 358.

Les Bédouins se font quelquefois la guerre entre eux; mais leurs rencontres ont presque toujours lieu au delà de la chaîne libyque. Ce sont eux qui servent de guides aux voyageurs qui doivent traverser les déserts. La tribu des *Oulad-Aly*, qui campe dans l'espace qui sépare Alexandrie de Syouth, est principalement celle que l'on choisit lorsqu'on se dirige vers les oasis. Celle des *Bysars* fournit des guides pour les déserts de l'est jusqu'au mont Sinaï. Pour se diriger vers la Nubie, on se sert des *Abadi*, bien qu'ils aient la réputation d'être pillards; la tribu des *Avouazem*, connue par sa bravoure et son hospitalité, conduit les vogageurs sur les bords de la mer Rouge, qu'ils connaissent parfaitement.

Quelques traits particuliers distinguent les mœurs des Egyptiens de celles des autres Orientaux. Un pays souvent inondé rend précieux l'art de la natation; les enfants l'apprennent en jouant, les jeunes filles même s'y livrent; on les voit nager en troupes d'un village à l'autre avec toute la légèrete des nymphes de la fable [1]. A la fête de l'ouverture des canaux, plusieurs nageurs de profession font assaut en public devant le pacha; ils exécutent des tours de force surprenants. Couchés sur le dos, une tasse de café dans une main, une pipe dans l'autre, les pieds liés par une chaîne de fer, ils descendent la rivière [2]. Les Egyptiens savent très-bien dresser les animaux; on voit des chèvres sellées qui portent sur le dos des singes, et des ânes aussi bien dressés et aussi dociles qu'un cheval anglais. La poste aux pigeons était plus commune ici que dans aucun autre pays de l'Orient. Encore dans le dix-septième siècle, le gouverneur de Damiette correspondait avec le pacha du Caire par le moyen de ces messagers ailés [3]; Mallet en parle encore, mais comme d'un usage qui se perdait [4]. Le phénomène le plus étonnant dans ce genre, c'est la faculté que possèdent certains hommes de manier et de gouverner les serpents les plus venimeux. Ces *Psylles* modernes ne le cèdent en rien aux anciens. Ils laissent les vipères s'entortiller autour de leur corps; ils les gardent dans les plis de leur chemise; ils les font entrer dans des bouteilles et en sortir; quelquefois ils les déchirent avec les dents et en avalent la chair [5]. On ignore les secrets de ces pratiques, fondées sur l'adresse et l'observation, mais que les Orientaux attribuent à la magie [6].

[1] *Tott* : Mémoires, t. IV, p. 60. *Savary* Lettres, t. I. *Sicard*. Nouv Mém., t. II, p. 190.
[2] *Wansleb* : deux Voyages, p. 279.
[3] *De la Valle*, p. 128. *Monconys*, p. 295.
[4] *Mallet* : Descript. de l'Egypte, t. II, p. 267.
[5] *Mallet*, t. I, p. 132. *Savary*, *Thévenot*.
[6] *Hasselquist* : Voyage, p. 78-80 (en all.).

La civilisation, grâce aux vues éclairées de Méhémet-Ali, a fait des progrès rapides en Egypte. Dire que le costume oriental a diminué d'ampleur; que le *tarbouch* ou le simple bonnet en forme de calotte, a remplacé chez un grand nombre d'habitants le large et lourd turban, et que beaucoup d'individus se font raser le menton, c'est fournir déjà des preuves d'un commencement de révolution dans les mœurs des Egyptiens; mais lorsque l'on considère l'influence que devra exercer et qu'exerce déjà sur les esprits l'introduction de nos arts et de nos sciences à l'aide des élèves que le gouvernement d'Egypte a entretenus en Angleterre, en Allemagne et surtout en France, on sera porté à pressentir la rapidité des changements qui se préparent en Egypte. Malgré des préjugés qui paraissent invincibles, on a vu s'ouvrir à l'école de médecine fondée d'abord à Abou-Zabel et transférée ensuite au Caire, un amphithéâtre d'anatomie où l'on dissèque des cadavres humains. Elle est dirigée par un habile médecin français, le docteur Clot, que les Égyptiens nomment Clot-Bey; et déjà quelques-uns des élèves qui s'y sont formés pourraient, même en Europe, passer pour d'excellents praticiens. On a organisé une *Ecole centrale*, dans laquelle les jeunes Egyptiens instruits en France remplissent les places de professeurs, et qui, plus étendue encore que notre Ecole polytechnique, devra fournir à l'Egypte des hommes habiles dans les arts chimiques, économiques et mécaniques; dans la marine, les constructions civiles et militaires, l'agriculture et le commerce.

On a établi depuis plusieurs années une ligne télégraphique d'Alexandrie au Caire; la distance de 40 lieues qui sépare ces deux villes est depuis peu parcourue par une diligence qui rend aussi prompte que facile la communication entre ces deux points. Il en est de même entre Damiette et Rosette. La fatigue du voyage par terre d'Alexandrie à cette dernière ville, ce qui exige douze heures de marche dans le désert, est devenue moins pénible par la construction d'un caravansérail à moitié chemin. Dans toute l'Egypte, les routes, par les soins du gouvernement, ne sont plus exposées aux brigandages des Arabes nomades; on peut y voyager avec sécurité, et les comunications au moyen de voitures publiques deviendront probablement très faciles et très-nombreuses en peu d'années.

Le gouvernement met tous ses soins à entretenir et à réparer les canaux. Dans le Delta, Méhémet-Ali a fait relever des berges tout le long du Nil, et construire, partout où cela était nécessaire, des digues de 2 mètres de hauteur sur 6 d'épaisseur pour retenir les eaux de l'inondation, de manière

que le fleuve est maintenant encaissé assez régulièrement. La longueur de ces travaux n'est pas moins de 2,320 kilomètres.

Dans dix-huit provinces, il a fait construire 29 canaux, présentant une longueur de 2,137 kilomètres. Plus de 355,000 fellahs sont employés chaque année à ces travaux.

Les constructions en maçonnerie qu'il a fait exécuter consistent en 20 ponts-barrages, dont un grand à trois faces; en 16 ponts-déversoirs, en 1 pont-aqueduc, 2 réservoirs, et d'autres ouvrages analogues.

En un mot, on peut dire que Méhémet-Ali est parvenu à obtenir l'inondation de l'Egypte dans les faibles crues comme dans les crues abondantes; cependant ces travaux ne sont pas encore suffisants, surtout pour la Haute-Egypte.

Pour faciliter et rendre plus expéditif le chargement des blés que l'on transporte par le canal de Mahmoudieh du Caire à Alexandrie, d'où ils sont exportés, on a construit dans cette dernière ville un chemin de fer à deux voies long de 300 mètres, sur lequel 20 wagons transportent les blés du canal à l'embarcadère. Méhémet-Ali a ordonné la construction d'un chemin de fer qui doit traverser une partie du Delta; mais ce moyen de communication n'est pas destiné à se multiplier en Egypte, pays dénué de combustible et d'ailleurs essentiellement propre à la navigation.

Chacun sait, dit M. Clot-Bey, que toute la plage de l'Egypte est extrêmement basse, et qu'on peut à peine l'apercevoir à trois lieues de distance; aussi l'impossibilité où se trouvent souvent les navires de s'éloigner à temps des côtes amène de fréquents naufrages. L'établissement d'un feu de premier ordre était donc réclamé à Alexandrie dans l'intérêt du commerce et de l'humanité. Le vice-roi a ordonné la construction d'un phare sur la pointe de Ras-el-Tyn; il a 65 mètres de hauteur au-dessus du niveau de la mer, et le feu qu'il renferme est vu à 8 lieues au large. La navigation au moyen de la vapeur a été introduite en Egypte, ainsi que le mode d'éclairage par le gaz hydrogène.

Des améliorations non moins notables ont été apportées dans l'agriculture. 1,500 jardiniers venus de la Grèce et d'autres contrées sont employés au Caire et dans les provinces pour y propager les bonnes méthodes de culture. On a multiplié les plantations de mûriers et d'oliviers; celle des pavots, connue anciennement dans la Haute-Egypte, d'où l'on tirait l'opium renommé sous le nom d'opium du Saïd, prend une grande extension. Près de 60,000 hectares sont employés à cette culture. Afin de donner plus d'extension à la culture, le pacha d'Egypte a depuis longtemps

invité les tribus de Bédouins de l'Arabie déserte à venir s'établir dans les fertiles contrées de l'Egypte voisines de la frontière, et cette démarche a été couronnée du plus grand succès ; ces hordes vagabondes ont formé une population agricole et laborieuse, et fournissent à l'État des guerriers courageux.

L'administration a favorisé de tout son pouvoir la culture du coton. Six ans après les premières plantations du cotonnier, la récolte s'élevait à 7,000,000 de kilogrammes de coton ; en 1813, elle était déjà quadruplée, et aujourd'hui elle est de plus de 50,000,000 de kilogrammes. Il en est de même de celle du mûrier. On compte maintenant plusieurs centaines de milliers de pieds de cet arbre dans la Haute et Basse-Egypte ; et cette culture est d'autant plus importante, que le ver à soie peut être considéré comme naturalisé sur le sol égyptien ; on y récolte annuellement 600,000 kilogrammes de soie.

Les richesses minérales n'ont pas moins excité l'attention du gouvernement. Des recherches ont été faites pour trouver de la houille dans les environs du mont Sinaï ; on a découvert de riches gisements de manganèse qui doit être employé à la fabrication de l'acide hydrochlorique, ce qui affranchira l'Égypte d'un tribut considérable qu'elle paie annuellement à l'étranger. Dans les environs du Caire, on exploite une excellente argile à poterie.

Des ordres ont été donnés pour empêcher la destruction des monuments antiques qui méritent d'être conservés. Enfin, depuis 1828, on imprime à Boulak en turc et en arabe une gazette intitulée : *Vekay-Misryet*, c'est-à-dire *Evénements de l'Égypte;* et en 1833 on a commencé à publier un autre journal intitulé : *le Moniteur égyptien*, et ce qu'il y a de remarquable, c'est que cette nouvelle feuille est imprimée en arabe et en français. Le principal établissement d'instruction publique est l'université d'El-Agha au Caire, la plupart des écoles primaires et des bibliothèques sont des dépendances des mosquées.

Pour compléter ce tableau de l'Égypte moderne, il ne nous reste qu'à donner une idée succincte du commerce et des manufactures d'Égypte, ainsi que de ses forces militaires.

C'est à Ballas, dans la Haute-Égypte, que se fabriquent surtout les jarres de terre qui en ont reçu le nom ; ces manufactures fournissent non seulement toute l'Égypte, mais la Syrie et les îles de l'Archipel. Elles ont la qualité de laisser transsuder l'eau, et par là de la clarifier et de la rafraîchir ; fabriquées à peu de frais, elles peuvent être vendues à si bon marché,

qu'on s'en sert souvent pour construire les murailles des maisons, et l'habitant le plus pauvre peut se les procurer en abondance. La nature en donne la matière toute préparée dans le désert voisin; c'est une marne grasse, fine, savonneuse et compacte, qui n'a besoin que d'être humectée et maniée pour être malléable et tenace, et les vases qu'on en fait tourner, sécher et cuire à moitié au soleil, sont achevés en peu d'heures par l'action d'un feu de paille; on en forme des radeaux que tous les voyageurs en Egypte ont décrits. Telle est la stabilité des habitudes, des coutumes et des arts dans cette singulière contrée, que M. Denon a observé les mêmes jarres, dans les mêmes formes, employées aux mêmes usages, montées sur les mêmes trépieds, dans des tableaux hiéroglyphiques et dans des peintures sur manuscrit.

Toutes les villes de l'Égypte ont des fabriques plus ou moins considérables de ces poteries grossières, dont le limon du Nil est la base. On recherche aussi les bardaques de Keneh, dont les propriétés réfrigérantes sont aussi très-connues. Nous avons parlé des vases que l'on fait dans les environs de l'île d'Éléphantine, en une espèce de stéatite que l'on tire de la montagne de Baram. Partout on fait aussi des briques cuites pour les habitations des villes et des briques sèches pour les maisons de la campagne.

On fabrique à Syouth et dans les environs une quantité considérable de toile de lin; depuis cette ville jusqu'à Alexandrie, on peut dire que c'est l'industrie dominante. A Girgeh, à Farchout, à Kélioub et à Keneh, on fait des toiles de coton et des châles d'un tissu beaucoup plus serré. Le coton fabriqué dans ces trois villes vient de la Syrie et du Delta; celui que l'on recueille dans le pays n'est employé qu'à Esneh, où l'on fait les plus belles cotonnades de la Haute-Égypte. On tire de cette dernière contrée une quantité considérable de grains, des toiles de lin et de coton, des huiles de différentes espèces; elle reçoit en échange du riz et du sel du Delta, du savon, des étoffes de soie et de coton de Syrie; différentes marchandises d'Europe, telles que du fer, du plomb, du cuivre, des draps, du goudron.

La fabrication des soieries est très-active au Caire, à Mehallet-el-Kebyr, à Damiette et dans plusieurs autres villes. On compte dans toute l'Égypte environ 200 métiers employés au tissage de la soie et du fil d'or. Quant aux étoffes de laine dont se couvrent les fellahs, on en tisse dans tous les villages. Il y a à Boulak une importante fabrique de draps. Fouah est, comme nous l'avons dit, connue par sa manufacture de bonnets, ou tarbou hs, qui en fournit soixante douzaines par jour. Les joncs que l'on

récolte sur les bords du lac appelé Birket-el-Keroun et des lacs de natron sont employés à faire des nattes, tissus d'autant plus importants en Égypte qu'ils remplacent les lits, les coussins, les nappes, et qu'ils sont d'un usage général.

On ne prépare l'eau de rose que dans le Fayoum. Quand les roses sont abondantes, on établit à Medinet-el-Fayoum trente appareils pour les distiller; ces appareils sont fort simples. Il se fabrique encore dans cette ville des étoffes de laine, des toiles de coton et de lin, et des châles dont l'exportation a quelquefois été jusqu'à huit mille par mois.

La seule province où l'on fabrique du vin est aussi le Fayoum. Le sucre est produit en assez grande quantité dans la Haute-Égypte; mais les procédés au moyen desquels on en fait l'extraction sont encore arriérés. C'est à Reyremoun, à Sakiet-Moucé et à El-Roudah, dans la province de Minieh, que sont établies les principales sucreries; elles livrent à la consommation environ 22,000 quintaux métriques de sucre brut. Des fabriques d'indigo ont été fondées dans une vingtaine de localités différentes.

Le sel ammoniac pourrait être fabriqué dans toute l'Égypte; mais ce n'est qu'au Caire et dans plusieurs lieux du Delta que l'on prépare ce produit. Le salpêtre est également un objet important de fabrication. Les six ou huit manufactures de ce sel en produisent environ 16,000 quintaux. Il y a à Boulak une magnifique fonderie de fer où travaillent une cinquantaine d'ouvriers arabes, et dans laquelle on coule chaque jour environ 50 quintaux de fer destinés à la marine et aux machines nécessaires aux fabriques. Les trois manufactures d'armes portatives donnent, au jugement des hommes de l'art, des produits qui ne le cèdent pas à ceux de nos meilleurs établissements. C'est le modèle français qui est suivi dans ces manufactures d'armes, et ce sont des Français qui les dirigent. Les Égyptiens emploient encore, comme leurs ancêtres, des étuves pour y faire éclore des poulets. En général, l'industrie égyptienne est peu avancée; elle ne pourra atteindre tout le développement dont elle est susceptible tant que l'Égypte sera dans la nécessité d'avoir recours aux fabriques françaises et anglaises. De toutes les branches que nous avons passées en revue, c'est la fabrication de la poudre à canon qui est dans l'état le plus prospère.

Au surplus, l'industrie en Égypte ne peut pas avoir les mêmes chances de perfectionnement que dans les autres États policés : ici l'intérêt particulier n'en accélère pas les progrès; tout est monopole. De même que le pacha est le seul agriculteur, il est aussi le seul fabricant et le seul commerçant. Il achète toutes les matières premières et les fait travailler. Les

marchandises qui sortent des fabriques et des manufactures pour être répandues dans toutes les parties des pays, sont timbrées; toutes celles qui ne sortent pas des magasins du gouvernement sont prohibées. Ajoutons que, comme le fait remarquer M. Clot-Bey, l'Égypte ne pourra jamais se servir de moulins à vapeur, attendu qu'elle est tributaire de l'étranger pour le combustible; que, privée de chutes d'eau, ou de fleuves au courant rapide, elle ne peut employer de puissants moyens hydrauliques, et que la force des animaux est insuffisante de notre temps pour les grands travaux et ne peut convenir qu'à une industrie tout à fait élémentaire. Enfin la fécondité de son sol et de son climat, le caractère de ses habitants, tout, en un mot, convie l'Egypte à ne pas sortir de sa sphère agricole.

Les caravanes d'Abyssinie suivent jusqu'à Esneh l'intérieur du désert à l'orient du Nil. Elles apportent de l'ivoire et des plumes d'autruche; mais leur principal commerce consiste en gomme et en jeunes esclaves des deux sexes. Le Caire est le terme de leur voyage et le lieu où leur vente se consomme; elles emportent en retour des verroteries de Venise, des robes de drap, des toiles de coton et de lin, des châles bleus et quelques autres étoffes qu'elles achètent à Syouth et à Keneh. Les nomades Ababdèhs et Bichariéhs viennent aussi chercher à Esneh des métaux, des ustensiles, et les grains dont ils ont besoin; ils y vendent des esclaves et des chameaux, des gommes d'acacia qu'ils récoltent dans leurs déserts, et le charbon qu'ils font avec le bois de cet arbre. Mais la denrée la plus précieuse qu'ils apportent est le séné; ils récoltent cette plante dans les montagnes entre le Nil et la mer Rouge, à la hauteur et au midi de Syène, où elle croît spontanément. Les habitants de Goubanièh, village à quatre heures de chemin au-dessous de Syène, sur la rive gauche du Nil, réunis avec quelques Ababdèhs, forment tous les ans une caravane qui se rend dans l'intérieur des déserts, au sud-ouest de la première cataracte, pour y chercher l'alun, qui formait autrefois une partie considérable des exportations d'Egypte.

Il arrivait jadis tous les deux ans une caravane du Dar-four, composée de 4 à 5,000 chameaux, conduits par 2 à 300 personnes, qui apportait à Syouth et au Caire des dents d'éléphant, des cornes de rhinocéros, des plumes d'autruche, de la gomme arabique, du tamarin, du natron, et des des esclaves dont le nombe montait, année commune, à 5 ou 6,000, la plupart jeunes filles ou femmes. Un autre auteur porte à 12,000 le nombre des esclaves qui arrivaient du Dar-four, et celui des chameaux à 15,000.

Les caravanes du Dar-four, comme celles de Bournou, ont entièrement

discontinué dans ces derniers temps, malgré les invitations, les menaces même que le gouvernement égyptien a adressées à ces provinces.

C'est de l'Abyssinie que viennent les esclaves les plus estimés; les femmes qu'on en amène se distinguent surtout par la régularité de leurs traits et la beauté de leur taille. C'est du Sennâr que l'on tire des civettes, des cravaches en cuir d'hippopotame, et des dents du même animal. Les caravanes de Syrie vont et viennent à des époques indéterminées; il en arrive toutes les semaines au Caire. Elles apportent de la soie, du tabac à fumer, du savon de Ramlé et d'Hébron, des étoffes de l'Inde, de Perse, de Damas et d'Alep, enfin des reliques, des rosaires et d'autres objets de ce genre fabriqués par les chrétiens de Jérusalem et de Bethléem; elles remportent en échange du riz, du café, divers articles d'industrie et de l'argent comptant. On comprend aussi sous le nom de caravanes de Syrie celles des Bédouins du mont Sinaï et des environs; elles se composent ordinairement de 400 à 600 chameaux et d'autant d'hommes. Elles apportent de la gomme, du charbon, des amandes, etc., et remportent du riz, du doura et de l'argent.

Les caravanes qui arrivent tous les ans de la Barbarie ne sont plus aussi considérables depuis que les pèlerins qui se rendent à la Mekke font le voyage par mer, quand l'occasion s'en présente. Celles qui viennent de Maroc passent par Alger, Tunis et Tripoli, et se composent généralement de pèlerins qui se dirigent aussi sur la Mekke, et qui utilisent leur voyage par des spéculations commerciales. Elles apportent des couvertures et des manteaux de laine blanche, des calottes fabriquées à Tunis; des mulets, des plumes d'autruche, du safran, de l'essence de rose et d'autres objets de valeur et peu volumineux, faciles à transporter pendant un voyage aussi long.

Il part aussi, à des époques indéterminées, des caravanes des ports de Suez et de Cosséir; elles portent au Caire du café des environs de Moka, différentes espèces de gommes, de l'encens, des épices et des drogues précieuses, des perles, des pierreries, des cotonnades, des mousselines des Indes, des soieries, des étoffes appelées *bafftas*.

Le commerce que font les caravanes a diminué d'importance depuis l'impulsion qu'a reçue le commerce maritime. On ne connaît qu'approximativement la valeur des importations, parce que la plupart des marchandises sont remises au gouvernement qui croit devoir garder le secret sur ce point. On sait d'une manière plus précise que les exportations des productions égyptiennes peuvent être évaluées à environ 150,000,000 de francs.

Quelques détails, incomplets cependant, suffiront pour prouver l'importance du commerce maritime de l'Egypte. Elle reçoit de la Caramanie, de l'Anatolie, de Constantinople et des îles de l'Archipel une grande quantité de bois de construction et de chauffage. L'archipel lui expédie plusieurs milliers de quintaux de raisin sec, que l'on y convertit en excellente eau-de-vie; des milliers de ballots de fruits secs; du tabac turc, de la gomme, de l'huile, du savon, du goudron, des tapis de pied, des tissus précieux, des fourrures, etc. Elle expédie pour la Turquie environ 1,000,000 de livres de café Moka, 3 à 4,000,000 de livres de riz, un grand nombre d'esclaves des deux sexes; enfin une grande quantité de blé et de différentes graines. Son commerce avec l'Europe est peut-être le plus important: sur 900 à 1,000 bateaux marchands sortis du port d'Alexandrie, plus de 500 sont destinés pour les différents ports de l'Europe.

Tout ce mouvement commercial, toutes ces améliorations sont dues au génie d'un seul homme. Cette vieille Egypte, qui, à l'époque de sa plus grande prospérité, nourrissait environ 14,000,000 d'habitants, dévastée d'abord par les Romains, plus tard par les Arabes, puis par les Turcomans, et enfin par les Mamelouks, ne semblait pas susceptible d'être régénérée. Méhemet Ali tenta cette grande et difficile entreprise; il chercha vainement les éléments de cette régénération dans la population turque, elle ne paraît pas susceptible de comprendre le mouvement progressif de l'époque; il s'adressa à la population arabe, et déjà le succès a dépassé ses espérances.

En 1800, M. Jomard évaluait le nombre des habitants de l'Egypte à 2,488,950: en 1829, le gouvernement du pacha portait la population à 780,000 familles, ce qui, à 4 ou 5 individus par famille, présente un total de 3,500,000 individus. Si ces résultats, qui ne sont qu'approximatifs, peuvent être considérés comme n'étant point inférieurs à la réalité, ils sont d'un heureux augure pour l'avenir, et prouveraient que cette terre si féconde pourrait encore nourrir une population presque aussi considérable que celle qu'elle comptait sous les Pharaons; car il faut faire observer que sur les 31,000 lieues carrées que présente l'Egypte, il n'y en a pas même un dixième susceptible d'être cultivé et habité, puisque l'étroite vallée du Nil et du Delta n'ont que 1,700 lieues de superficie.

Chef d'un Etat qui, sous le rapport de sa position, ne pourrait être comparé qu'à l'une des plus petites monarchies de l'Europe, Méhémet-Ali avait su se faire un revenu net de 100,000,000 de francs, fonder des établissements utiles, entretenir une armée qu'il avait successivement portée à

25,000, 40,000 et 130,000 hommes disciplinés à l'européenne ; organiser une garde nationale de près de 48,000 hommes ; fonder et approvisionner à Alexandrie un arsenal où l'on compte 4,000 ouvriers ; enfin créer une marine qui se composait de 11 vaisseaux de ligne, de 6 frégates[1], de 5 corvettes et d'une douzaine de bâtiments inférieurs.

Aujourd'hui l'Egypte est une vice-royauté relevant de la Porte, et héréditaire dans la famille de Méhémet-Ali ; Abbas-Pacha, petit-fils de ce grand homme, saura continuer, il faut l'espérer, la grande œuvre de régénération de cette terre des Pharaons. Cependant il a dû, pour satisfaire aux exigences du traité de Londres, réduire l'effectif de son armée à 100,000 hommes, et tenir sa flotte à la disposition du sultan de Constantinople.

Tableaux statistiques de l'Égypte.

Ensemble des trois régions.

SUPERFICIE EN LIEUES.		POPULATION En 1839 [1].	POPULATION Par lieue carrée.
Partie habitée	7,806	3,550.400	455
Partie inhabitée	23,194	»	»
Total	31,000	3,550,400	114

A. RÉGION DU NIL.

SUPERFICIE En lieues.	POPULATION En 1839.	POPULATION Par lieue carrée.
1,700	3,500,000	2,058

(30 villes. — 3,475 villages. — 664,000 maisons).

[1] Comme il n'y a pas d'état civil en Egypte, on ne peut connaître le nombre d'habitants qu'approximativement. En 1829 on a fait le recensement des maisons, et l'on a supposé que, terme moyen, celles du Caire contenaient huit personnes et celles du reste de l'Egypte quatre ; mais le nombre des maisons n'a été évalué que d'une manière approximative. Ce recensement ne paraît pas avoir été renouvelé depuis 1829, puisque M. Clot-Bey, dans son *Aperçu général sur l'Egypte*, publié en 1840, n'indique pas un nombre très-différent de celui que nous donnons ici ; en effet, pour l'Egypte seule, c'est-à-dire ce que nous appelons la *région du Nil*, il se borne à dire qu'elle a plus de 3,000,000 d'habitants.

A. BAHARI OU BASSE-EGYPTE [1].

(2 *Gouvernements*, 13 *Départements*).

Gouvernements et Départements.	Villes et Villages.	Population.
Gouvernem. d'ALEXANDRIE. . . .	*Iskanderyeh* ou *Alexandrie*. . .	30,000
	Aboukir, vill. . . .	900
Id. du CAIRE. . .	*El-Kaïra* ou *le Caire*.	336,000
	Boulak.	18,000
Départem. de KELIOUB.	*Kelyoub*.	1,500
	Matarieh, vill. . .	600
Id. de BELBEYS. .	*Belbeys*.	5,000
Id. de CHIBEH. . .	*Chibeh*, b.	1,000
Id. de DAMANHOUR.	*Damanhour*. . . .	6,000?
	Rahmânieh, b. . .	2,000
Id. de DAMIETTE .	*Damiette*.	30,000
	Menzaleh.	2,000
Id. de FOUAH. . . .	*Fouah*.	7,000?
	Rosette.	14,000
	Dérrout, b	1,200?
Id. de MANSOURAH.	*Mansourah*. . . .	6,000?
Id. de MELYG. . .	*Melyg*, b.	1,100
Id. de MENOUF. . .	*Menouf*.	4,000
de MEHALLET-EL-KEBYR. . . .	*Mehallet-el-Kebyr*	8,000
	Abousyr, b.	900
Id. de MIT-KAMAR.	*Mit-Kamar*, b. .	800
Id. de NEGYLEH. .	*Negyleh*, b. . . .	800
	Terraneh.	1,500
Id. de TANTAH. . .	Tantah.	2,000

B. SAID OU HAUTE-ÉGYPTE

(Comprenant la moyenne-Égypte).

(11 *Départements*).

Départements.	Villes et Villages.	Population.
Départ. d'ATFIEH.	*Atfieh*.	4,000
Id. de BENI-SOUEYF	*Beni-Soueyf*. . .	11,000
Id. de BOUCH . .	*Bouch*, vill. . . .	1,200
Id. d'ESNEH. . . .	*Esneh*.	4,500
	Edfou.	2,000
	Assouan.	1,600
Id. de FAYOUM. . .	*Medinet-Fayoum*	12,000
Id. de GIZEH. . .	*Gizeh* ou *Djizeh*.	3,000
Id. de GIRGEH. . .	*Girgeh* ou *Djirgeh*	10,000
	Akhmin.	4,000
	Denderah, vill. . .	4,500
Id. de KÉNEH. . .	*Kéneh*.	5,000
	Coptos, b.	1,200
	Louxor, vill. . . .	1,000
Id. de MINIEH. . .	*Minieh*.	5,000
	Achmouneïn, vill.	1,200
Id. de MANFALOUT.	*Manfalout*. . . .	2,500
	Sanâboû, b. . . .	3,000
Id. de SYOUTH. . .	*Syouth*	25,000
	Aboutig, b.	1,500

DIVISIONS ADMINISTRATIVES ACTUELLES [2].

A. MOYENNE-ÉGYPTE,

FORMANT UN SEUL MOUDYRLIK.

DÉPARTEMENTS OU MAMOURLIKS.	CANTONS OU NAZIRLIKS.
Atfyhyeh [3].	El-Tabyn.
	El-Half.
Kemen-el-Arous. .	El-Zâouyeh et El-Meymoun.
	El-Chenâouyeh.
	Aboucyr-el-Malak.
1er *Départem. du Fayoum*.	Medynet-el-Fayoum.
	El-Lâhoun.
	Ma'ssarat-Daraoueh.
	Chylleh.
	Sennourès.
	Sanhour.
2e *Départem. du Fayoum*.	El-Adjâmin.
	Atsa.
Bény-soueyf. . . .	Bélefyéh.
	El-A'ouâounéh.

[1] Nous donnons ici la division administrative que Mehémet-Ali a d'abord donnée de l'Egypte, et qui a duré plusieurs années; nous présenterons plus loin la nouvelle division.

[2] Dans le tableau suivant, le point de départ est le Caire : on procède de cette ville vers le Sud, et ensuite du même lieu vers le Nord.

[3] Ce département, qui comprend la province d'Atfyhyeh, est administré par le même moudyr que celui qui gouverne la province de Cherkyeh.

DÉPARTEMENTS OU MAMOURLIKS.	CANTONS OU NAZIRLIKS.
El-Fechn	Et-Fechn. El-A'douah.
Abou-Girg ou *Abou-Girge*	Defâghah. Sadfé-el-Fâr.

B. HAUTE-ÉGYPTE,

DIVISÉE EN DEUX MOUDYRLIKS.

1er *Moudyrlik.*

Beny-Mazar	Beny-Masar ou Mzâr. Kalossanéh ou Kalousnéh. Beny Sâmet.
Minyeh	El-Minyeh. Zaraoueh. Mechat-el-Hâg.
Sâkyet-Moussé	Sâkyet-Moussé.
Deyrout	Deyrout.
Mellaouy	Mellaouy.
El-Kousyéh	Mararah. Oum-el-Kessour.
Manfalout	Manfalout.
El-Doueyr	El-Nekheylléh. Mechtâ.
El-Cherouk	El-A'fâder. El-Banoub.
Syouth	Syouth ou Asyout.
Souhâg	Souhâg. El-Gesyreh. El-Marâghah.
Tahtâ	Tahtâ.
Akhmym	Akhmyn. Sâkyet-Koltah.
Bardys	El-Belyaneh. El-Hamâm.
Girgeh	Girgeh. El-Méchâh. El-Esseyrât.
Farchout	Farchout. Samhoud. El-Hamrân.
Faouba's	Hou. Dahchanâ.

2e *Moudyrlick.*

DÉPARTEMENTS OU MAMOURLIKS.	CANTONS OU NAZIRLIKS.
Kéneh	Oulad-A'mr. Eyssour. Keft. El-Ballâs.
Kous	Kous. Ghâmoulleh. Nakâdeh.
Esnéh	Esnéh. Erment. El-Mettaneh. Essulamyeh. Koum-Myr ou Koum-Meyr.
Edfou	Edfou. El-Allamyeh. Byban.

C. BASSE-ÉGYPTE.

1er *Moudyrlik.*

PROVINCE DE GIZEH.

1er dép. *El-Gizeh*	»
2e *idem. El-Bedricheyn*	»

PROVINCE DE KÉLYOUBYEH.

1er dép. *El-Kélyoub*	»
2e *idem. El-Marg*	Chôubra Chahâb.
3e *idem. Benha-el-A'sal*	»
4e *idem. Tahâ*	»

PROVINCE D'EL-BAHYREH [1].

1er dép. *El-Ramânyeh*	»
2e *idem. El-Neguyléh*	»
3e *idem. Chebrekhyt*	El-Beteyrah.
4e *idem. Damanhour*	Birkhet Gheytas. Deyrouth.

2e *Moudyrlik.*

PROVINCE DE MENOUFYÉH.

1er dép. *Achmoun-Gireys*	Gizey.
2e *idem. El-Beydjour*	Menouf.
3e *idem. Chybyn-el-Koum*	Mehalhet-Menouf
4e *idem. Melyg*	Fichéh-Selym.
5e *idem. Ebyâr*	Kafr-el-Zayât. Tanoub.

PROVINCE DE GHARBYEH.

1er dép. *Fouah*	Kafr-el-Cheykh.
2e *idem. Zefteh*	Meytbr.
3e *idem.* Tantâ	»

[1] C'est à l'extrémité de cette province que se trouve Alexandrie.

4e dép. El-Djafaryeh.	Myt-el-Meymoun. Choubra-el-Yemen.
5e *idem*. El-Chabâsât.	Kafr-Madjar. Sârf-Hadjar.
6e *idem*. El-Mehallet-El-Kebyreh.	»
7e *idem*. Nabaro.	»
8e *idem*. Cherbyn.	»
9e *idem*. Damyat.	»

3e *Moudyrlik*.

PROVINCE DE MANSOURAH.

1er dép. Mit-Kamar.	«
2e *idem*. El-Senbellâoueyn.	Chanfâ.
3e dép. El-Mansourah	»
4e *idem*. El-Ouâdy.	»
5e *idem*. Mehallet-el-Daméneh.	»
6e *idem*. El-Menzaleh.	»

4e *Moudyrlik*.

PROVINCE DE CHARKYEH.

1er dép. Chebeyt-el-Nakâryeh.	«
2e *idem*. El-A'zyzyeh.	Machtoul-Essouk
3e *idem*. Belbeys.	Menâ-el-Kamih.
4e *idem*. Hehyâ.	Abou-Hamâd.
5e *idem*. Abou-Kebyr.	»
6e *idem*. Kofour-Medjem.	Chyhâ. El-Dakhalyeh.

N. B. Rosette, Damiette et le Caire, forment des gouvernements particuliers.

B. RÉGION ORIENTALE.

SUPERFICIE En lieues.	POPULATION Nomade et sédentaire.	POPULATION Par lieue carrée.
5,500	30,000	5

VILLES.

Suez. . . . . 1,000 habitants. Mohilah (en Arabie). . . ?

N. B. Ces deux villes appartiennent, la première au gouvernement du Caire, et la seconde au département de Kéneh.

C. RÉGION OCCIDENTALE.

SUPERFICIE DES OASIS EN LIEUES.		POPULATION Des oasis.	POPULATION Par lieue carrée.
Grande oasis.	175	5,000	28
Petite oasis.	30	2,400	80
Oasis de Dakhel.	100	5,000	50
Oasis de Farafreh.	260	2,000	7
Oasis de Syouah.	41	6 00	144
Total.	606	20,400	33

POPULATION APPROXIMATIVE DE L'EGYPTE PAR NATIONS.

Egyptiens musulmans.	3,120,000
Idem chrétiens (Coptes)	180,000
Osmanlis ou Turcs.	15,000
Arabes bédouins.	78,000
Nègres.	22,000
Barbarins.	5,500
Abyssiniens.	5,500
Esclaves, Circassiens, Mingreliens, etc.	6,000
Juifs.	8,000
reporter :	3,440,000

Report :	3,440,000
Syriens.	6,000
Grecs Rayas.	3,500
Arméniens.	2,500
Grecs Francs.	2,500
Italiens.	2,500
Maltais.	1,200
Français.	900
Anglais, Autrichiens, Russes, Espagnols, Suisses, Allemands, Hollandais, Suédois, Danois, etc.	900
Total.	3,460,000

REVENUS ET DÉPENSES DE L'ÉGYPTE EN 1838.

REVENUS.

Miri ou impôt foncier	28,125,000
Droit de capitation dit *fardet-el-rouss*	8,750,000
Karatch et droit sur les successions (beis-el-mol)	230,000
Droit sur les Okels et les Bazars	48,000
Idem sur des danseuses, le musiciens et les escamoteurs	60,000
Idem sur les dattiers	500,000
Idem sur les céréales	4,500,000
Idem de douane et d'octroi	3,393,000
Idem sur la fonte de l'argent et des galons	56,250
Idem sur la pêche et le sel	688,000
Idem sur les liquides et le séné	378,500
Bénéfices sur le monopole du coton, de l'indigo, de l'opium, du sucre, du vin, du riz, du miel, de la cire, du henneh, de l'eau de rose, de la soie, du nitre, du natron, de la soude, etc.	12,100,000
Idem sur les toiles	1,500,000
Idem sur les étoffes de soie	1,200,000
Idem sur les cuirs	875,000
Idem sur l'hôtel des monnaies	375,000
Total	62,778,750

DÉPENSES.

Envoi d'argent à Constantinople	1,500,000
Budget de l'armée	16,162,000
Matériel de la guerre	1,750,000
Traitement des grands officiers chefs d'administration	5,000,000
Entretien des employés d'administration	2,500,000
Montant des rations de fourrages, mules, chameaux	312,000
Ecole militaire	200,000
Budget du personnel de la marine	7,500,000
Construction des bâtiments de guerre	1,875,000
Chantiers de construction des barques à Boulak	412,500
Entretien des fabriques et salaires des ouvriers	2,750,000
Rations accordées aux employés	625,000
Pensions	1,190,000
Travaux publics	2,250,000
Objets tirés d'Europe pour les fabriques	1,875,000
Entretien des palais du vice-roi	1,250,000
A reporter :	47,451,500

Report :	47,451,500
Dép. de la bouche du vice-roi	500,000
Pour l'administrat. des achats de kaschmires, étoffes de soie, bijoux	1,750,000
Dépenses des caravanes de pèlerins	250,000
Total	49,951,500
Excédant des recettes sur les dépenses	12,827,250

ARMÉE DE TERRE SOUS MÉHÉMET-ALI.

Artillerie	3 régim. à pied		11,600
	2 — à cheval		
Train	1 —		1,200
Génie	2 bataillons		1,600
Infant.	36 régiments		108,000
Caval.	15 —		12,000
Total des troupes régulières			134,400
Total des troupes irrégulières			26,000
Total de l'armée soldée			160,400
Gardes nationales.	Alexandrie	2 rég. 6,800	47,800
	Bourlos et Rosette	1 — 3,400	
	Damiette	1 — 3,400	
	Caire	8 — 27,400	
	Vieux Caire	1 — 3,400	
	Boulak	1 — 3,400	
Ouvriers des fabriques manœuvrant			15,000
Hommes prêts des écoles			1,200
Total des forces de terre			224,400

ARMÉE DE MER SOUS MÉHÉMET-ALI.

		NOMBRE de bât.	NOMBRE d'homm.
Vaisseaux	Mehallet-el-Kebir	11	11,110
	Mansourah		
	Scanderieh		
	Aboukir		
	Masser		
	Aceri		
	Homs		
	Beylan		
	Alep		
	Fayoum		
	Benisouef		
Frégates	Menoufieh	6	2,710
	Bahireh		
	Damiathyeh		
	Sirigthad		
	Rechid		
	Vapor-el-Nil		
A reporter :		17	13,829

Report :	17	13,829
Corvettes. Gihad-Veiker. Tantah. Djennah-Bahary. Pelenk-Djihah. Damanhour.	5	922
Goëlettes.	4	442
Bricks.	5	290
Cutters.	2	[illegible]
Total.	33	15,543
Ouvriers de l'arsenal d'Alexandrie enrégimentés.		4,076
Total des hommes attachés à la marine.		19,619

DISTANCES RÉCIPROQUES DES DIFFÉRENTS POINTS DE L'ÉGYPTE [1].

Du Caire à Alexandrie.	41,6	lieues.
— à Rosette.	38,3	—
— à Damiette.	36,0	—
— à Salahyeh.	24,0	—
— à Belbeys.	10,8	—
— à Suez.	28,0	—
— à Beni-Soueyf.	22,2	—
— à Minieh.	49,2	—
— à Syouth.	73,0	—
— à Girgeh.	100,0	—
— à Keneh.	119,5	—
— à Thèbes.	130,9	—
— à Esnéh.	141,3	—
— à Edfou.	152,2	—
— à Assouan.	174,0	—
D'Alexandrie à Rosette.	12,8	—
De Rosette à Damiette.	28,9	—

TABLEAU des positions géographiques observées astronomiquement par M. NOUET, et qui ont servi de base à la Carte d'Égypte, en 52 feuilles.

NOMS DES LIEUX.	LONGIT. E. DE PARIS.			LATIT. N.		
	deg.	min.	sec	deg.	min.	sec.
Aboul-el-Cheykh (Canton sur le canal de Soueys).	29	32	1	30	31	10
Alexandrie (au Phare).	27	35	30	31	13	5
Antinoé (ruines d').	28	35	14	27	48	15
Belbeys (au camp).	29	12	53	30	24	49
Beni-Soueyf.	28	52	45	29	8	28
Cataracte.	»	»	»	24	3	25
Damiette.	29	29	45	31	25	0
Denderah (temple).	30	20	42	26	8	36
Dybeh (bouche du lac Menzaléh).	29	47	45	31	21	24
Ancienne bouche canopique.	»	»	»	31	18	0
Edfou (ville et temple).	20	33	44	24	58	43
Ile d'Éléphantine (temple du sud).	»	»	»	24	5	23
Extrémité de l'île prise à la digue ancienne.	»	»	»	24	6	10
Esnéh (ville et temple).	30	14	41	25	17	38
Girgeh.	29	35	27	26	20	3
Hermonthis	»	»	»	25	37	20
Héliopolis (temple).	»	»	»	30	8	0
Hou.	30	0	57	26	11	20
Ile de Philæ (temple au-dessus des cataractes).	30	34	16	24	1	34
Caire (le), maison de l'Institut.	28	58	30	30	2	21
Karnak (ruines de Thèbes).	30	19	34	25	42	57
Koum-Ombos (temple).	30	39	9	24	27	17
Lesbeh.	29	32	20	31	29	8
Louksor (ruines de Thèbes).	30	19	38	25	41	57
Médinet-Abou (ruines de Thèbes).	30	17	32	25	42	58
Minyeh.	28	29	22	28	5	28
Omsarédj (bouche du lac Menzaléh).	30	11	39	31	8	16
Palais de Memnon (ruines de Thèbes).	30	18	6	25	43	27
Pyramide nord de Memphis	28	52	2	29	59	5
Qâou-el-Koubra (ville et temple).	29	11	51	26	53	33
Kéneh.	30	25	0	26	9	36
Rosette (minaret nord).	28	8	35	31	24	34
Soueys.	30	15	35	29	58	37
Ssâlehhiyéh.	29	40	0	30	47	30
Syène.	30	34	49	24	5	23
Syouth.	28	53	20	27	10	14
Tannis (île du lac Menzaléh).	29	52	15	31	12	0
Tour d'Abou-Gyr.	27	47	1	31	19	44
Tour des Janissaires (au Caire).	28	51	43	50	2	8
Tour de Boghâfeh.	29	33	21	31	21	41
Tour de Boghâz.	29	32	7	31	30	7
Tour du Marabout.	37	29	41	31	9	9

[1] Les distances du Caire aux villes de la Haute-Egypte sont les résultats des mesures prises entre les différents points intermédiaires en suivant le cours du Nil.

LIVRE QUATRE-VINGT-CINQUIÈME.

Suite de la Description de l'Afrique. — Description de la Nubie.

Nous avons décrit la région du Nil inférieur avec les soins minutieux que mérite une contrée célèbre; nous devons parcourir plus rapidement les régions qui s'étendent le long du haut Nil, ou plutôt du *Bahr-el-Azreh* ou *fleuve Bleu,* le Nil d'Abyssinie. Circonscrite dans ses bornes, cette région répond à l'*Æthiopia supra Ægyptum* (l'Ethiopie au-dessus de l'Egypte) des anciens, pays sur lequel se répandent quelques rayons épars de l'histoire ancienne, et qui est déjà en partie connu à nos lecteurs par les récits d'Hérodote, par les recherches de Strabon, par les voyages d'Artemidore et d'Agatarchide, par les inscriptions d'Adulis, monuments des expéditions d'un Ptolémée ou d'un roi d'Abyssinie, et par l'érudition de Pline le naturaliste.

Le premier pays qui se présente à celui qui, en venant des cataractes d'Egypte, remonte vers les sources du Nil, c'est la *Nubie,* pays vaste et qui n'a guère de frontières fixes. Bakoui lui donne une longueur de trente journées de route le long des rives orientales du Nil; Edrisi, en y comprenant sans doute le Sennâar, dit qu'il faut deux mois pour le traverser; ce qui coïncide assez bien avec les itinéraires de Poncet et de Bruce.

C'est après avoir franchi la première cataracte du Nil, qu'on entre dans la Nubie. Les bords du fleuve présentent, comme en Égypte, des terres en culture et des villes; tout ce qui s'étend à droite et à gauche n'offre que des déserts, sans en excepter même la région improprement appelée île de Méroé, qui fut le berceau d'une antique civilisation. C'est sur la rive gauche du fleuve Bleu ou du Bahr-el-Azrek que s'étendent le Sennâar et le Fazokl, situés vers la limite méridionale des possessions égyptiennes en Afrique.

La Nubie, bornée au nord par l'Egypte, à l'est par la mer Rouge ou le golfe Arabique, à l'ouest par le désert et le Soudan; au sud par l'Abyssinie, le Dar-Bertat, le pays des Dinkas et le Djebel-Nuba, occupe du nord au sud une étendue de 330 à 350 lieues, et de l'est à l'ouest une largeur d'environ 250 lieues. Sa superficie est d'à peu près 70,000 lieues carrées.

C'est un vaste plateau unissant la haute terre d'Abyssinie à la plaine égyptienne, et s'abaissant par des terrasses successives vers le nord.

Les montagnes qui bordent le Nil jusqu'à sa jonction avec le Nil-Bleu ou le Bahr-el-Azrek sont d'une médiocre élévation, et généralement calcaires; cependant, entre la seconde et la troisième cataracte, le fleuve est encaissé, sur un espace de 22 lieues, entre des rochers de granit et de syénite. Entre Semneh et Oukmeh les roches forment une chaîne que l'on peut évaluer à 260 mètres au-dessus du niveau du Nil. Aux chaînes de roche syénitique de la rive occidentale s'appuie une mer immense de sable mobile : c'est le désert de Nubie, qui n'est séparé de celui de Sahara que par quelques plateaux et des collines. Près d'Oukmeh on trouve une source thermale et des rochers de grès isolés, de forme conique et disposés par assises horizontales. Près de la troisième cataracte, le Nil forme de grandes sinuosités autour de grosses masses de roches granitiques séparées de leurs chaînes, et son lit est rempli d'îles formées par ces rochers renversés. Au delà de l'île de Tombos les granits et les syénites cessent de se montrer; plus au sud les collines sont toutes de grès, parmi lesquels on trouve des brèches siliceuses, et le sol est jonché de belles agates roulées; cependant, en se dirigeant vers l'île de Méroé, on voit, dans certaines localités, les roches syénitiques sortir de dessous les grès. C'est entre l'île de Tombos et la chaîne appelée Djebel-Deka que s'étend, le long d'un vaste coude du Nil, le district appelé *Dar-Dongola,* formé d'une longue et vaste plaine fertile. Les grandes îles de ce district, Argo, Birmi, Mayaneh, Tangasi et Gianetti, paraissent avoir été formées jadis à l'aide de canaux dérivés du Nil; elles sont couvertes de la plus riche végétation [1]. Au delà de la jonction du Nil-Blanc et du Nil-Bleu, le sol est formé d'un calcaire renfermant une grande quantité de détritus de plantes marines, formant une roche poreuse et friable, percée de coquilles lithophages. La superficie de ces roches calcaires est en partie colorée par l'oxyde de fer. Les roches granitiques se montrent de nouveau sur les bords du Nil-Bleu dans les montagnes du Fazokl. Près des limites méridionales de la Nubie, le Toumat, affluent du Nil, coule au milieu d'alluvions aurifères [2].

Trois saisons règnent successivement en Nubie : la première, celle de la sécheresse et de la stérilité, qui commence après le solstice d'hiver; la seconde, celle des pluies et de l'inondation, qui dure depuis le solstice d'été jusque vers l'équinoxe d'automne, et qu'on peut regarder comme l'hiver de

[1] *Ed. Ruppel : Reisen in Nubien Kordofan*, etc. Francfort-sur-le-Mein, 1829.
[2] *F. Cailliaud :* Voyage à Méroé, au fleuve Blanc, etc.

la zone torride; la troisième enfin, celle de la fertilité, qui commence avec l'automne des climats tempérés de l'Europe [1].

Des chaleurs insupportables règnent en Nubie, depuis janvier jusqu'en avril; le themomètre centigrade monte quelquefois à 43 degrés, ou 38 de celui de Réaumur [2], et les sables, devenus brûlants, ne permettent au voyageur de marcher que pendant la nuit [3], qui est ordinairement très-fraîche. Depuis la partie septentrionale de la Nubie jusqu'au confluent du Tacazzé et du Nil, il ne pleut presque jamais; ce n'est qu'au sud du Tacazzé que les pluies commencent chaque année en juillet; elles durent jusqu'en septembre, mais avec de fréquentes irrégularités. Vers la fin d'avril, le vent appelé khamsyn commence à faire sentir son souffle pernicieux, et règne jusque vers l'équinoxe d'été. Il est souvent accompagné d'éclairs et de tonnerre. La région la plus saine est celle qui commence au-dessus de la seconde cataracte : la peste ne s'y fait jamais sentir.

Depuis la frontière de l'Égypte jusqu'à la seconde cataracte, au contraire, les exhalaisons des eaux stagnantes que le Nil dépose sur ses bords rendent l'air insalubre dans cette partie de la Nubie, surtout pour les étrangers.

Dans le désert de Nubie, ou le Grand Désert, qui s'étend à l'est du Nil, on ne marche que sur des sables profonds ou sur des pierres pointues; en plusieurs endroits la terre est couverte d'une couche de sel gemme, ou jonchée de fragments de granit, de jaspe ou de marbre; de temps à autre, on voit un bosquet d'acacias rabougris, ou quelques touffes de coloquinte et de séné. Souvent le voyageur ne trouve pour se désaltérer que des mares infectes; car l'Arabe assassin, le *Bicharyyn* ou *Bicharieh* sanguinaire, le *Bedjah* pillard, et le farouche *Hallagas*, se tiennent en embuscade auprès des sources, qui sont en petit nombre [4]. Le désert occidental, moins aride et moins vaste, porte le surnom de *Bahiouda;* il est fréquenté par la tribu des *Kubabychs*. Entre ces solitudes, que la nature elle-même a condamnées à une éternelle stérilité, l'étroite vallée du Nil, quoique privée des bienfaits des inondations régulières, offre quelques cantons, et surtout des îles, où une extrême fertilité récompense les soins industrieux de l'homme, qui, au moyen de grandes roues, y fait monter les eaux fécondantes du

[1] Description de la Nubie par M. Cherubini, compagnon de voyage de Champollion le jeune.

[2] *F. Cailliaud :* Voyage à Méroé, au fleuve Blanc, etc.

[3] *Idem.*

[4] *Bruce*, t. VIII, ch. II et XII.

fleuve[1] : on compte environ 700 de ces roues entre la première et la seconde cataracte. Les parties méridionales de la Nubie, baignées par le Tacazzé, le Bahr-el-Azrek et le Bahr-el-Abiad, présentent un tableau très-différent ; à l'ombre de forêts épaisses ou sur le tapis verdoyant de vastes prairies, on voit errer tantôt le lourd buffle, tantôt la légère gazelle, le lièvre timide, l'élégante girafe, l'épais rhinocéros, le majestueux éléphant, le rusé renard, enfin le sanglier, le chat sauvage, et diverses espèces de singes. Ces animaux, la plupart paisibles, ont pour ennemis l'hyène, la panthère, le tigre, et même quelques gros serpents.

Parmi les espèces volatiles, nous pouvons citer l'autruche, la perdrix, l'oie sauvage, le vanneau, la cigogne, la corneille, et parmi les amphibies, l'hippopotame et le crocodile.

M. Caillaud a recueilli en Nubie un grand nombre d'insectes qui ont été dénommés par notre savant Latreille : les plus remarquables sont le *trombidion colorant*, que nous retrouverons en Guinée, où on l'utilise dans la teinture ; le *taupin notodonte ;* l'*ateuchus des Égyptiens*, au corps d'un vert brillant, et qui paraît être le véritable scarabée sacré de l'antique Égypte ; et la *scolie à bandes rousses*, grande espèce de mante qui sert d'amulette aux Nègres des bords du fleuve Bleu et du fleuve Blanc, sur la frontière méridionale de la Nubie. Dans cette contrée, les moustiques sont très-incommodes, et dans la saison des pluies, on voit paraître une mouche nommée par les habitants *tsoltsalya*, semblable à la guêpe et armée de trois aiguillons, qui répand souvent la désolation et la misère dans la contrée appelée le royaume de Sennâar : elle s'attache aux chameaux, qu'elle fait mourir, dit-on, par sa piqûre.

Le *doura* et le *bammia* (ce dernier décrit par Prosper Alpin) sont les principales espèces de grains de la Nubie : on cultive aussi le froment et le millet. On exporte deux espèces de séné ; mais on ne tire aucun avantage de la canne à sucre, qui abonde le long du Nil. L'ébène domine dans les forêts, où l'on trouve également plusieurs espèces de palmiers.

Le *mimosa*, ou l'*acacia nilotica* d'Egypte, dont on tire la gomme, est répandu jusque dans le Dar-four. Le suc que l'on extrait de ses fruits se trouvait autrefois dans les pharmacies ; à la gomme qu'il produit, on préfère aujourd'hui celle du Sénégal. Pline semble indiquer le grand cotonnier sauvage parmi les arbres de la Nubie[3]. Près de l'ancienne Méroé les

[1] *Poncet*, Lettres édif., t. IV.
[2] *Plin.*, l. VI, ch. XXX.
[3] *Idem*, l. XIII, cap. XII.

pommiers ne réussissaient plus, selon Strabon, et les brebis portaient des poils au lieu de laine [1].

Le *cacia absus*, ou le *chychim* des droguistes d'Égypte, est une petite plante herbacée dont les grains, que les caravanes du Dar-four apportent de ce pays ainsi que de la Nubie, fournissent un puissant spécifique contre les ophthalmies. Le séné à feuilles aiguës, celui qui est le plus recherché dans le commerce, le *cassia acutifolia* des botanistes, abonde dans les lieux humides. Le *tamarinier* est commun au contraire dans les terrains secs. On voit flotter sur le Nil, à Sennàar, le *pistia stratiotes*, que les anciens regardaient comme un remède contre les blessures et les érysipèles. Le *balanites ægyptiaca*, arbre commun dans le pays des Fazokl, produit un fruit en forme de datte dont on obtient par la distillation une liqueur spiritueuse. Le *symka* est une plante très-commune qui porte une gousse semblable à celle du pois, et dont la graine donne de l'huile, tandis que la feuille sert de nourriture aux chameaux.

Deux tribus nomades vivent presque indépendantes dans les hautes terres de la partie septentrionale de la Nubie; c'est à dire depuis le tropique jusqu'au 22e parallèle. La première, celle qui habite à l'occident du Nil, porte le nom de *Barabras* ou celui de *Kenous*. Ils sont maigres et n'ont que des nerfs, des muscles et des tendons plus élastiques que forts; leur peau luisante est d'une teinte bronzée; leurs yeux profonds étincellent sous un sourcil fortement surbaissé; ils ont les narines larges, le nez pointu, la bouche évasée, sans que les lèvres soient grosses, les cheveux et la barbe rares et par petits flocons; ridés de bonne heure, mais toujours vifs, toujours agiles, ils ne trahissent leur âge que par la blancheur de leur barbe. Tout le reste du corps est grêle et nerveux; leur physionomie est gaie; ils sont vifs et bons. En Égypte, on les emploie le plus ordinairement à garder les magasins et les chantiers de bois. Ils gagnent peu, se nourrissent de presque rien, et restent attachés et fidèles à leurs maîtres [2].

Ils se vêtent d'une pièce de laine bleue ou blanche attachée sur les reins et passant entre les jambes, et quelquefois d'une chemise de toile. Quelques-uns ont les cheveux courts et bouclés; mais la plupart les portent tressés comme sont représentés les ancêtres dans leurs monuments antiques; ces tresses forment plusieurs petits chignons, et leurs extrémités, rassemblées sur le sommet de la tête, y sont retenues par une longue broche en bois.

[1] *Strab.*, lib. XVII, p. 565. *Casab.*

[2] *Costaz*, Mémoire sur les Barabras, dans la Description de l'Egypte. *Dénon*, Pl. 107, fig. 4. *Thévenot*, p. I, l. II, ch. LXIX.

Une sorte de bracelet, attaché près de l'épaule au bras gauche, leur sert à retenir un petit couteau courbe. Leurs femmes sont laides ; elles portent des pantalons de toile blanche ou bleue, par dessus lesquels flotte une chemise de la même toile, ouverte des deux côtés dans toute la longueur, mais fermée sur le devant. Souvent elles s'enveloppent d'un manteau court dont elles se couvrent la tête. Les Barabras élèvent des bœufs, des moutons, et surtout des chèvres, très-communes dans leur pays. Ils sont sobres, laborieux, d'un tempérament sec et peu sujet aux maladies. La brûlure à l'aide du fer rouge est un remède souverain pour la plupart de leurs maux. Ils construisent de grands radeaux sur lesquels, à l'époque de la crue du Nil, ils embarquent leurs récoltes, qui consistent en doura, en orge, en tabac, en coton, en dattes et en bois d'acacia et de sycomore, qu'ils vont vendre quelquefois jusqu'au Caire.

Les déserts situés à l'orient du Nil, depuis la vallée de Cosséir, en Égypte, jusque fort avant dans la Nubie, sont occupés par les *Ababdèhs*, dont nous avons déjà parlé ; ils ont pour ennemis tous les Arabes qui habitent aussi à l'orient du Nil, mais au nord de la vallée de Cosséir jusqu'à l'isthme de Suez. Les Ababdèhs diffèrent entièrement, par leurs coutumes, leur langage, leur costume, des Arabes que l'on trouve dans l'Égypte. Ils sont presque noirs, mais leur caractère de tête est celui des Européens ; ils portent les cheveux longs et ne se couvrent pas la tête ; leur vêtement ne consiste que dans un morceau de toile qu'ils attachent au-dessus des hanches ; ils s'enduisent le corps, et surtout la tête, de graisse de mouton. Leurs femmes ne portent qu'une petite jupe attachée sur les hanches, et qui ne descend que jusqu'au milieu des cuisses. Elles portent des colliers ; mais leur principal ornement est un tatouage élégant qu'elles ne dessinent que sur le haut des bras et sur la partie antérieure du corps. Ils n'ont pas d'armes à feu et fort peu de chevaux ; ils élèvent une espèce de chameau qu'ils nomment *aguine*, plus petite, plus svelte et plus prompte que l'espèce ordinaire. Leurs amusements guerriers sont animés par une musique moins triste et moins monotone que celle des Égyptiens. Le même homme est poëte et musicien ; il chante en s'accompagnant d'une espèce de mandoline. Ils sont mahométans, mais peu rigides ; ils enterrent leurs morts en les couvrant de pierres.

En suivant les bords du Nil, nous apercevons, à 2 ou 3 lieues de la frontière de l'Égypte, un petit endroit appelé *Debout*, où l'on voit les restes d'un temple antique qui n'a jamais été terminé. D'autres ruines semblables se succèdent jusqu'à *Teffah*, ou *Teffeh*, village qui occupe l'emplacement

de l'antique *Taphis*, et près duquel on remarque plusieurs temples. Plus loin, le village de *Kalâbcheh*, que l'on croit être l'ancienne *Talmis*, offre un temple qui passe pour l'une des plus belles ruines de la Nubie : il ne paraît pas avoir jamais été terminé. Des inscriptions grecques prouvent qu'il fut consacré au soleil ; on croit qu'il a été commencé sous le règne d'Auguste, et continué jusque sous celui de Trajan. Dans les premiers temps du christianisme, il fut transformé en église ; on y a recouvert les anciennes sculptures d'un enduit en plâtre, sur lequel on a peint des images : on y distingue même encore une tête de saint Jean-Baptiste. Kâlabcheh renferme environ 200 familles : c'est un des plus grands villages de la Basse-Nubie.

Au bourg de *Darmout*, on voit encore les ruines d'une petite ville dont on ignore le nom antique ; plus loin se trouve *Dandour* sur la rive droite du Nil. Sur le bord opposé s'élève un petit temple qui n'a jamais été achevé, et qui date du siècle d'Auguste : Champollion y a signalé un écho qui répète fort distinctement onze syllabes prononcées d'une voix sonore. Bientôt on arrive à *Ghircheh* ou *Kircheh*, dont le vaste temple ou *hemi-speos*, c'est-à-dire à moitié taillé dans le roc, est orné de cariatides élégantes et de beaux bas-reliefs qui forment un contraste frappant avec les six colosses d'une sculpture grossière qui ornent la grande salle de l'édifice, et qui ont 6 mètres de hauteur, y compris les piédestaux. *Dekkeh* est l'antique *Pselcis ;* son temple est remarquable par la richesse des ornements et la beauté des sculptures. Vis-à-vis de ce temple, et sur la rive opposée et orientale du Nil, on voit *Kobban*, qui offre encore les restes d'une antique cité égyptienne.

Meharrakah, avec un petit temple qui a servi au culte chrétien ; *Sebou* ou *Seboua*, avec un grand *hemi-speos*, précédé d'une double rangée de sphinx et de plusieurs statues colossales ; *Amada* et *Tômas*, villages qui ont aussi chacun leurs temples antiques, se succèdent sur la rive gauche du fleuve jusqu'à la capitale des Barabras ou de la Basse-Nubie. Champollion a reconnu que le temple d'Amada a été construit par le roi Thouthmosis III ou Mœris ; selon ce savant archéologue, les colonnes de cet édifice présentent le type originaire de la colonne dorique. Les maisons de Tômas sont éparses sur une grande étendue et entourées chacune d'un champ cultivé. Elles sont de forme pyramidale, comme toutes celles de la Nubie. Ce village est fortifié par de grosses murailles en pierres.

El-Derr ou *Deyr*, ou enfin *Derri*, malgré son titre de capitale, n'est qu'une réunion de divers groupes de maisons bâties en terre, à l'exception

de celles des cachefs ou des principaux magistrats de cette ville de 3,000 âmes. On y remarque aussi plusieurs temples, dont un, taillé dans le roc, a été regardé par le voyageur Belzoni comme consacré à Osiris. A 5 lieues plus haut, *Ibrim* est l'antique *Premnis* de Strabon. Ce village, l'un des principaux des Barabras, était encore une ville au commencement de ce siècle, lorsqu'il fut dévasté par les Mamelouks. On y remarque beaucoup de ruines, et surtout quatre vastes excavations taillées dans un roc à pic qui domine le Nil, et qui pourraient bien être des temples; quoi qu'il en soit, Champollion les fait remonter à la plus haute antiquité : l'un est attribué à Thouthmosis Ier, et le moins ancien à Sésostris.

Le temple que Champollion attribue à Sésostris est creusé dans le flanc d'une montagne derrière El-Derr. Le *pronaos* est presque entièrement détruit; il ne reste qu'une portion des murailles latérales, et une rangée de colonnes devant la *cella*. Dans l'intérieur, on voit de chaque côté une autre rangée de colonnes carrées massives. Les portes, ornées de frises, de corniches, de moulures, sont surmontées du globe ailé. Des deux côtés du sanctuaire se trouvent de petites niches qui, selon les uns, ont servi à renfermer des cercueils, mais qui plus probablement contenaient les vases sacrés. Quelques auteurs pensent que ce fut là que l'on plaça les dieux de l'Égypte avant l'érection des magnifiques temples de Louqsor, de Medinet-Abou et de Karnak.

Cette partie du Nil, située entre El-Derr et Ibrim, abonde en dattiers : les dattes d'Ibrim sont renommées dans toute l'Égypte.

Après avoir traversé une plage presque déserte et dépourvue de verdure, en suivant la rive gauche du fleuve, on arrive à la montagne d'*Ebsamboul*, qui doit son nom à un village appelé aussi *Ebsamboul* ou *Ibsamboul*. Cette montagne est un gros rocher de grès qui domine le Nil. Sa pente, rapide et couverte de sable jusqu'au bord de celui-ci, conduit à l'entrée des plus magnifiques excavations de toute la Nubie : ce sont deux temples taillés dans le roc. Celui d'*Athor*, dédié à l'épouse de Sésostris le Grand, est le plus petit; sa façade est décorée de six statues colossales de 10 mètres de hauteur, représentant le Pharaon et sa femme, ayant à leurs pieds l'un ses fils, l'autre ses filles; l'intérieur est couvert de bas-reliefs d'un très-beau travail. Le grand temple, dédié à *Phré*, le dieu du soleil, présente une façade de 35 mètres de largeur sur 28 de hauteur; c'est l'édifice le plus remarquable de la Nubie inférieure; il est du plus beau travail. Quatre figures colossales assises y sont représentées : elles sont taillées dans le roc et ont 20 mètres de hauteur; mais le sable dans lequel elles sont enfouies

en cache plus de la moitié. Vingt et une statues de singes éthiopiens sont comprises dans les ornements accessoires de cette façade. L'entrée du temple, continuellement encombrée par les sables du désert, exige de nouveaux déblais chaque fois qu'on veut y pénétrer. On y trouve dix-sept salles de différentes grandeurs : la première est soutenue par huit piliers auxquels sont adossés autant de colosses de 10 mètres de hauteur, représentant Rhamsès le Grand ou Sésostris ; les murs de cette vaste salle sont recouverts de bas-reliefs qui rappellent les conquêtes de ce prince en Afrique : ces sujets sont de grandeur naturelle et d'une parfaite exécution. Les autres salles sont décorées de sculptures relatives à des scènes religieuses. Les couleurs qui ornent ces bas-reliefs ont conservé leur éclat primitif. Le temple se termine par un sanctuaire orné de quatre grandes statues d'un très-beau travail. Il faut être muni de flambeaux pour examiner ces magnifiques intérieurs, parce que le jour n'y pénètre que par la porte d'entrée.

Les villages qui se succèdent jusqu'à *Ouady-Halfah,* ne nous offrent, malgré quelques restes d'antiquités, rien qui mérite de fixer l'attention. Ce dernier est remarquable par la cataracte que le Nil forme un peu au-dessus : c'est la seconde depuis l'île d'Éléphantine ; on en avait exagéré la hauteur : elle est à peine d'un mètre. Les rochers dont elle est formée se groupent en une grande quantité de petits îlots, dont quelques-uns sont couverts d'une riche végétation, composée en grande partie d'acacias. Telles sont les particularités que nous offre la contrée habitée par les Barabras.

Sur les deux rives du Nil, au sud du pays des Barabras, s'étend une petite contrée peu peuplée et presque stérile, appelée *Ouady-el-Hadjar.* Elle renferme quelques misérables hameaux, tels que *Semneh, Tournouki, Okmeh* et *Dal.* La position de Semneh, dit M. Cailliaud, est assez agréable : le Nil y forme, sur sa rive gauche, un petit port où l'on trouve sept ou huit cabanes construites en roseaux et habitées par quelques Barbarins ; sur la rive opposée s'élèvent aussi quelques habitations éparses. On y voit un petit temple construit en grès, sur un rocher très-élevé ; il se compose d'une seule salle : il est entouré d'une galerie couverte, soutenue par des piliers et des colonnes, de même que le petit temple d'Éléphantine, mais il n'est pas dans un style aussi élégant que ce dernier : les hiéroglyphes, tous en relief, ne laissent cependant rien à désirer. Au fond du temple est une statue d'Osiris, renversée et la tête emportée : elle est en granit, assise les bras croisés, tenant en croix le sceptre et le fouet. Ce temple paraît avoir été construit par le roi Thouthmosis III de la dix-huitième dynastie : ce qui

ferait remonter son origine vers la fin du dix-septième avant l'ère chrétienne. Sur la rive droite, on trouve également un temple, mais il est plus grand, moins bien conservé, et surtout en grande partie comblé de décombres, de terre et de sable. Prise de la rive gauche, la perspective de Semneh est très-pittoresque : la vue s'étend à une grande distance sur les montagnes de l'est, agréablement diversifiées de forme et d'aspect. Près de ce village, le Nil forme une petite cataracte entourée d'écueils sur lesquels les barques vont se briser ; mais cette cataracte n'est point au nombre de celles que l'on énumère sur le fleuve : nous ne sommes point encore arrivés à la troisième.

A l'ouest du Nil, après 30 heures de marche accélérée, on arrive, en traversant un désert de sable où l'on trouve beaucoup de troncs de palmiers pétrifiés et quelques monticules de grès, à l'*oasis de Séliméh*. Sa partie fertile se compose de deux portions : la plus orientale a 750 mètres de circonférence, et est couverte de plantes herbacées, de dattiers et de tamarises; un peu plus loin, vers le nord-ouest, est la seconde qui a environ 1,000 mètres de circuit, et dont le centre est occupé par un marais rempli de roseaux. Dans certains endroits, en creusant à un mètre de profondeur, on trouve de l'eau douce et bonne. Cette oasis ne renferme aucun reste de monuments antiques, mais seulement les ruines d'une habitation appelée *Aïn-Séliméh*, distribuées en huit petites pièces, dont les murs sont en moellons de grès, et chargés de quelques lettres grecques ou coptes. Suivant la tradition répandue chez les Arabes, cette demeure fut celle d'une princesse appelée Séliméh, qui, à la tête d'une troupe de guerriers, répandit la terreur en Nubie. A une époque reculée, l'oasis a pu avoir le double de son étendue actuelle. Tout le sol est composé de grès chargé d'oxyde de fer et recouvert de couches calcaires, au milieu desquelles se trouve du sel gemme en abondance.

Au sud de l'Ouady-el-Hadjar on trouve sur les deux rives du Nil un petit pays appelé *Sokkot*, riche en dattes estimées, et fertile autant que pittoresque. Le Nil y coule lentement et y est aussi large qu'en Egypte : l'hippopotame y est assez commun. Sa rive droite offre surtout une succession continuelle de villages; le plus remarquable est *Amarah*, où l'on voit les restes d'un beau temple égyptien. Parmi les îles nombreuses qui s'élèvent au milieu du Nil, la plus considérable est celle de *Says* ou *Say* dont les bords offrent une riche végétation, et l'intérieur quelques ruines peu intéressantes. Il s'était formé dans cette île une petite république aristocratique qui, sur son refus de payer l'impôt au pacha d'Egypte, fut détruite par ses

ordres en 1823. Le château qui la protégeait a été rasé, et maintenant elle n'est plus habitée que par des gazelles et des loups.

En quittant le Sokkot, on entre dans le pays de *Mahas,* qui s'étend sur une longueur de 22 lieues et se termine au Dongolah. Le premier village est *Solib* ou *Soleb,* qui consiste en quelques habitations éparses sous un petit bois de dattiers. A *Gourien-Taoua,* qui n'est qu'une bourgade, on voit les restes d'un grand temple qui offre beaucoup de rapport avec le Memnonium de Thèbes, et qui doit avoir été un édifice très-important. *Sesceh* présente aussi des ruines imposantes. Les habitants du Sokkot et du Mahas n'ont dans leurs mœurs rien qui les distingue de ceux de la Basse-Nubie.

Après avoir remonté au delà de la troisième cataracte, on se trouve dans le pays de *Dongolah,* qui formait encore en 651 un des plus puissants royaumes de la Nubie, et était gouverné par un roi chrétien qui portait le titre berbère de *Kabyl,* grand. Devenu tributaire des Chaykyéhs, il tomba plus tard au pouvoir des Mamelouks échappés de l'Egypte; mais en 1820 le pacha s'en empara. Le premier endroit que l'on traverse est le village d'*Haffyr,* situé sur la rive gauche du Nil, vis-à-vis les ruines de Kirman qu'on voit sur l'autre rive. Bientôt s'offre la belle île d'*Argo,* longue de près de cinq lieues. On y trouve vingt et un villages, et à une lieue au nord de celui de *Toura,* deux statues colossales de Memnon, qui s'élevaient probablement vis-à-vis d'un temple dont il ne reste plus de vestiges. Ces colosses en granit ont 7 mètres de hauteur, y compris le socle : l'un des deux est brisé en deux parties; à quelque distance de là on aperçoit quelques groupes de sculptures; mais en général ces monuments antiques ne sont pas d'un aussi beau style que ceux de Thèbes.

Marakah, ou le *Nouveau-Dongolah,* est la ville la plus importante ou plutôt le village le plus considérable de cette partie de la Nubie : il peut avoir 3 à 4,000 habitants. Il occupe un emplacement de 700 mètres de circonférence. La plupart des habitations isolées l'une de l'autre sont grandes et assez commodes, mais elles sont toutes bâties en torchis, c'est-à-dire en terre mêlée de paille hachée. *Hannak* est défendu par un château-fort; *Basleyn* n'est qu'un misérable hameau; mais *Dongolah-el-Agouz,* ou le *Vieux-Dongolah,* sur la rive droite du Nil, est cette riche cité du moyen âge, cette capitale du royaume de Dongolah, que les anciens auteurs arabes représentent comme riche, commerçante et peuplée de 10,000 familles[1] : aujourd'hui ce n'est plus qu'un pauvre village. Sa longueur est de 800 pas et sa largeur de 200 à 250. Elle est bâtie sur un rocher taillé à pic du côté

[1] *Léon l'Africain*, t. VII, cap. XVII. *Bakoui*, etc.

du fleuve. Pour leur sûreté, les cheykhs ont fait élever des murs de 8 à 9 mètres, flanqués de petites tours carrées, auxquels sont adossées les maisons, qui toutes se lient l'une à l'autre et ne sont séparées que par de petites cours. Les habitations de la classe indigente sont éparses dans la ville. Vers l'extrémité nord-ouest de celle-ci s'élève un ancien couvent copte qui a été transformé en mosquée. Un peu plus loin, et hors de l'enceinte de la ville, s'étendent des ruines d'anciennes habitations qui paraissent appartenir à des édifices construits par les Musulmans avec les débris de ceux des Coptes. Dongolah, qui contenait autrefois environ 600 habitants, en renferme à peine aujourd'hui 300, distribués en une quarantaine de familles. Ils sont apathiques, malingres et fainéants; ils ne cultivent la terre que tout juste ce qu'il faut pour ne pas mourir de faim. La position de leur ville est des plus agréables : elle est exposée à tous les vents qui y apportent les sables dont les rues sont obstruées.

Vers le milieu du dernier siècle, le pays de Dongolah a été ruiné par les Chaykyéhs, ce qui força les habitants à s'expatrier; voilà pourquoi la population est si faible et la terre à peine cultivée. Dès qu'on est entré dans le Dongolah, on trouve en abondance des troupes de ces insectes appelés vulgairement *fourmis blanches*, et qu'on nomme *gourda* dans le pays : c'est une espèce du genre *termès*. Ils détruisent tout, graines, linges, papier, nattes en paille, et jusqu'au bois qu'ils piquent et rongent en peu de temps. Les habitants sont obligés d'élever sur des pieux des planchers sur lesquels ils placent leur récolte de doura et leurs autres provisions pour les mettre à l'abri des ravages de ces insectes; en un mot, leurs nombreuses phalanges, aux attaques desquelles il est difficile de se soustraire dès que vient la nuit, époque où ils sortent de leurs retraites, sont un véritable fléau pour ce pays déjà si pauvre.

Dans le Barabrah les hommes vont presque nus; dans le Dongolah ce sont les femmes. Elles se graissent la chevelure et le corps; leur unique vêtement consiste en un morceau de toile, dont un bout est porté en trousse à la ceinture, tandis que le reste se drape sur les épaules et autour du corps. « Quelquefois, surtout dans leur ménage, elles suppriment cette » dernière partie de leur ajustement. Celles qui sont aisées ont des brace- » lets d'argent ou d'ivoire, souvent même en cuir garni de quelques bou- » tons d'argent ou d'étain : elles portent quelquefois des ornements de la » même forme au bas des jambes. Leur cou et leur chevelure sont aussi » parés d'ouvrages en verroterie et de petites plaques d'argent. Les pauvres » femmes se contentent de bracelets de bois ou de verre. Il est du bon

» ton, pour les premières, d'avoir les ongles longs et teints en rouge. Des » sandales en cuir, comme celles des anciens, sont la chaussure des habi- » tants des deux sexes : leur nourriture ne diffère pas de celle des autres » Arabes [1]. » Les hommes se font remarquer par leur chevelure épaisse, touffue, et par leur costume, qui consiste en une longue chemise ou robe à manches, et un long collier qui pend sur leur poitrine. Ils n'ont ordinairement pour arme qu'une lance.

La province de *Chaykyéh* succède au Dongolag. Elle présente, sous le rapport agricole, un aspect tout différent : les champs, bien cultivés, y attestent l'industrie et l'activité des habitants. *Korti* est la première ville que l'on y traverse. Avant l'incendie qu'elle éprouva en 1819, par ordre d'Ismayl-Pacha, pour punir les habitants de ce qu'ils avaient pris la fuite à son approche, elle se divisait en trois parties, défendues chacune par un château fort. Plus loin, sur la rive opposée, c'est-à-dire à la droite du Nil, on voit *Hannek*, qui a été ruiné à la même époque, et qui comptait 2,000 habitants. A cinq lieues au-dessus et sur la même rive, on trouve le bourg de *Méraoueh* ou *Méraouy*, près duquel se font remarquer, sur le mont Barkal, plusieurs pyramides moins grandes que celles d'Égypte, les ruines d'un grand temple, des colonnes, des sphinx et d'autres restes encore qui paraissent être d'une époque plus reculée que les antiquités qui couvrent le sol égyptien. Ces monuments ont paru à M. Cailliaud être les restes de l'antique *Napata*, qui, après avoir été la capitale de la Nubie, fut détruite par les Romains. Le mont Burkal est un rocher de grès, escarpé de tous côtés, qui attire les orages et fait abonder les pluies dans ses environs. Sur la rive opposée on voit, près du hameau de *Nouri* ou *Noure*, quinze pyramides, dont la plus grande a 48 mètres 50 centimètres à sa base : elles sont plus effilées que celles d'Égypte. C'est près de Méraouy que se trouve la quatrième cataracte.

Suivant la tradition répandue dans ce pays, la province de Chayky ou Chaykyéh était, vers le milieu du treizième siècle, une république gouvernée par trois chefs principaux, qui avaient sous leurs ordres trois autres chefs chargés du commandement des troupes. La population, trop nombreuse pour la quantité de terres en culture, conserva des habitudes guerrières, aussi la plupart des Chaykyéhs sont-ils presque toujours armés de leur lance. Un long et étroit bouclier en peau de crocodile ou d'hippopotame est leur arme défensive ; leur costume consiste en une sorte de jupon qui leur descend jusqu'aux genoux, et en une longue pièce d'étoffe jetée

[1] *F. Cailliaud* : Voyage à Méroé et au fleuve Blanc, etc., t. II, p. 24.

sur leurs épaules ; leurs cheveux, tressés comme ceux des anciens Nubiens, sont rabattus sur le cou et le front en une multitude de petites nattes. Ils sont de moyenne taille, plus robustes que les Barabras, et pleins de bravoure et de fierté. Leurs femmes même partagent leur ardeur belliqueuse : en 1812, elles ne craignirent point de provoquer au combat les Mamelouks, et remportèrent quelquefois l'avantage. Elles sont généralement jolies ; mais elles passent pour être fort dépravées. Leur principal vêtement est une espèce de toile drapée autour du corps. Avant leur soumission au pacha d'Égypte, les Chaykyéhs exerçaient leur brigandage sur les caravanes qui passaient dans leur voisinage. Ils peuvent mettre sur pied environ 6,000 hommes. Leur territoire, qui n'a pas une lieue de largeur, en a environ 30 de longueur.

Dans la petite province de *Monassyr* il n'y a que de misérables villages : le plus considérable est *Selmi,* qui n'a que 300 habitants.

En entrant dans le pays de *Robâtat*, dont le sol est en grande partie envahi par les sables, le premier objet qui frappe nos regards est une grande île appelée *Mokrat,* large d'une lieue et longue de 6, et renfermant des collines et quelques ruines. Le village d'*Abou-Hammed* est un des principaux lieux habités.

C'est un peu au-dessous de la cinquième cataracte que l'on entre dans le pays de *Barbar*, qu'on prononce aussi *Berber*. Il a environ 20 lieues de longueur ; la plus grande partie est en plaines, dont les deux tiers environ sont occupés par des champs cultivés en doura, en cotonniers et autres productions. On y voit quelques palmiers, mais l'arbre le plus commun est l'acacia d'Égypte. L'air en général y est pur. Les animaux les plus nombreux sont le chameau, le bœuf à bosse et le cheval. Les beaux chevaux du Dongolah se tirent principalement du Chaykyéh et du Barbar. Les habitants, hommes et femmes, sont d'une taille élevée et assez bien faits, si ce n'est qu'ils ont les jambes trop minces. Les hommes portent communément les cheveux courts, frisés et formant une huppe sur le devant de la tête ; les femmes les tressent comme les Barabras. Les premiers sont armés et vêtus comme les Chaykyéhs ; chez les femmes, la nudité ne paraît point offenser la pudeur : celles-ci n'ont dans leur maison qu'une toile d'une seule laize tournée autour de la ceinture et dont les extrémités leur descendent un peu plus bas que le genou ; lorsqu'elles sortent, elles se drapent le corps avec cette toile. Le jeunes filles n'ont pour tout vêtement qu'une trousse en lanières.

Les caravanes qui fréquentent souvent la province de Barbar y répandent le goût des spéculations commerciales, et contribuent à donner plus de valeur

aux productions agricoles et manufacturières du pays. Aussi les Barbars font-ils de fréquents voyages en Égypte, où ils portent toutes les marchandises qu'ils reçoivent des caravanes, en échange de leurs toiles et de leurs autres produits, parmi lesquels le doura occupe le premier rang. De là vient aussi qu'un air d'aisance est répandu dans le pays, et qu'on y compte même plusieurs individus fort riches.

Les villages d'*el-Solymanièh*, *el-Abeydyeh* et *Annakharah*, et plusieurs autres, ne méritent pas d'être décrits; mais celui d'*el-Mekheyr* peut être considéré comme la capitale du Barbar. Il est sur la rive droite et à 300 pas du Nil; son étendue est d'un quart de lieue. Les maisons y sont sur trois lignes, séparées par deux larges rues; elles sont en terre crue, et n'ont en général qu'un rez-de-chaussée.

Près du confluent de l'*Atbarah* ou du Tacazzé et du Nil, on voit *Damer* ou *Ad-Damer*, capitale d'un petit Etat soumis à un gouvernement théocratique. Cette ville de 500 maisons, habitée par des Arabes de la tribu de Medjaydin, la plupart foukkaras ou prêtres, soumis à un pontife qui jouit d'une grande considération dans les tribus voisines, est formée de rues droites bordées d'arbres et aboutissant à une assez belle mosquée. Depuis l'expédition d'Ismayl-Pacha, ce pays a perdu son indépendance, mais Damer est toujours importante par son commerce et par ses écoles où sont élevés et instruits les jeunes mahométans que l'on y envoie du Sennaar, du Dar-four et de plusieurs autres pays éloignés.

C'est à Damer que l'on entre sur le territoire assigné par les anciens à ce fameux empire de *Méroé*, dont l'origine se perd dans la nuit des siècles, que plusieurs écrivains anciens et modernes ont considéré comme le berceau de toutes les institutions religieuses et politiques de l'Egypte, et qui du moins a dû être un Etat très-civilisé et très-puissant. La prétendue île de Méroé comprenait l'espace qui s'étend entre l'Atbarah, l'*Astaboras* des anciens, le Nil, le fleuve Bleu ou le Bahr-el-Azrek et le Rahad. Entre les sources de cette dernière rivière et de l'Atbarah, le voyageur anglais Bruce dit qu'il existe un ruisseau qui, courant de l'est à l'ouest, fait, dans la saison des pluies, la jonction parfaite de ces deux rivières, et forme du territoire de Méroé une véritable île qui justifie cette dénomination que lui ont donnée les anciens. Ce territoire comprend aujourd'hui, outre celui de Damer, deux pays plus considérables : le Chendy et l'Halfay. Bruce crut reconnaître les ruines de Méroé au-dessous de Chendy, vis-à-vis l'île de Kourgos ou Kourkos, qui s'élève au milieu du Nil : M. Cailliaud est d'accord avec lui sur ce point.

Le petit village d'*Assour* ou d'*Hachour* paraît occuper une partie de l'emplacement de Méroé. En effet, dans son voisinage s'élèvent encore des pyramides disposées en groupes, et qui paraissent être des tombeaux, des ruines de temples, une foule d'autres monuments, et enfin les restes d'une ville dont on reconnaît l'antique enceinte.

A environ 10 ou 11 lieues au-dessus d'Assour, et toujours sur la rive droite du Nil, on voit *Chendy*. Cette ville, située à un demi-quart de lieue du fleuve, peut avoir 8 à 900 maisons et 6 à 7,000 habitants. Toutes les habitations sont de forme carrée et surmontées d'une terrasse ; elles ne sont éclairées que par de petites ouvertures pratiquées au haut des murailles La ville est percée de rues larges et assez bien alignées, mais dans lesquelles le vent y accumule une si grande quantité de sable, que les piétons ont beaucoup de peine à y circuler. Cette ville est très-commerçante ; elle est le rendez-vous des caravanes du Soudan, de Souakim, de l'Abyssinie et de l'Egypte. Elle a un grand marché d'esclaves nègres, il s'y en vend cinq mille environ par an ; on les achète au Dar-four, au Kordofan et en Abyssinie chez les Amharas. Chendy fut complétement ravagée en 1821 par les troupes de Méhémet-Ali par représailles de l'assassinat de son fils Ismayl-Pacha. Les naturels du pays sont méchants et plus perfides encore que les Barbars, leurs voisins, avec lesquels ils ont d'ailleurs beaucoup de ressemblance sous les rapports physiques et sociaux. On reconnaît en eux des descendants des Arabes de l'Hedjaz, des compatriotes des Chaykyéhs, avec lesquels ils forment la race des Arabes Jahelin ; leur teint varie du basané clair au basané noir, et leur langue habituelle est l'arabe.

Vis-à-vis du Chendy s'étend, sur la gauche du Nil, le pays de *Matammah*, sur une longueur d'environ 30 lieues. Le bourg du même nom, qui en est la capitale, n'offre rien d'intéressant.

C'est près de la sixième cataracte que commence le pays d'*Halfay* ou de *Ouad-Aguid*, séparé du Sennaar par le Nil ou fleuve Bleu, le Bahr-el-Azrek. Il s'étend sur une longueur de 60 lieues jusqu'au confluent de ce dernier cours d'eau et du Dender. Deux villages remarquables par leur antiquité s'y présentent d'abord : *Naga*, peu éloigné de la rive droite du Nil, paraît s'élever sur les ruines d'une ville antique, à en juger par les restes de sept temples ; *el-Meçaourat* est environné de débris de constructions immenses et de huit temples. M. Cailliaud place dans ce lieu le collége célèbre où les prêtres de Méroé initiaient leurs adeptes à la connaissance des dogmes religieux et des sciences dont ils étaient dépositaires. *Halfay*, à un quart de lieue à l'est du Nil, au milieu d'une vaste plaine en

partie cultivée, est une ville de 3 à 4,000 âmes, qui a été jadis deux à trois fois plus considérable. Les maisons, toutes construites en argile, n'y forment point de rues, mais sont disposées par groupes épars entourés de grands enclos. Les dernières ruines que l'on trouve sur le sol de l'île de Méroé sont à *Sobah;* elles couvrent un espace d'environ une lieue de circonférence; mais elles n'offrent qu'un amas de décombres, parmi lesquels M. Cailliaud ne découvrit qu'un sphinx mutilé. Cette antique cité serait-elle, comme le pense ce voyageur, la célèbre *Saba,* résidence de cette reine d'Ethiopie qui alla écouter les sages préceptes et les tendres discours de Salomon?

Mais la ville la plus importante de cette contrée est aujourd'hui *Khartoum,* placée à peu de distance du confluent du Bahr-el-Abiad avec le Bahr-el-Azrek, elle est devenue depuis quelques années une des plus commerçantes de la Nubie, sa population est de 18,000 âmes et elle est la résidence du gouverneur général égyptien de la Haute-Nubie; c'est une ville moderne bâtie par les Turcs.

Le pays d'Halfay s'étend sur les deux rives du Nil. Il était depuis 200 ans gouverné par un chef qui prenait le titre de melik, lorsque Ismayl-Pacha le rendit tributaire de l'Egypte. Conjointement avec celui de Chendy, il pouvait mettre en campagne 30,000 hommes de cavalerie.

Au confluent du Bahr-el-Azrek et du Bahr-el-Abiad commence la province d'*el-Ayze,* qui continue jusqu'au Sennaar. Elle est habitée par des Arabes musulmans, dont les quatre principales tribus portent les noms suivants : *Djemelyes*, *Hassanyehs*, *Hetsenâts* et *Mohamedyehs*, qui occupent la rive orientale : sur la rive opposée se trouvent les *Magdyehs,* les *Ellahouyehs*, etc. Ces Arabes nomades habitent dans des cabanes de paille. Ils vivent en partie de poisson. Leurs mœurs sont généralement douces. Leur village principal est *el-Ayze.*

Dans le désert de *Bahiouda,* qui s'étend à l'ouest du Nil, vis-à-vis de l'île de Méroé, on rencontre des *Kererâts,* des *Kendouys,* des *Kemehabes,* et plus généralement des *Kababiches.* Presque tous ces Arabes se livrent à la recherche et à l'exploitation du sel gemme. Dans la partie orientale de l'île de Méroé et dans le pays compris entre les deux rivières du Rahad et du Dender, les *Choukryehs* et *Kaouâhlehs* vivent dans une continuelle inimitié avec les *Djaleyns,* qui forment la tribu la plus nombreuse. On dit ceux-ci les plus perfides des Arabes. Chez eux on achète, pour une certaine quantité de tamarin, le prix du sang; ce qui assoupit pendant un temps les haines de familles. Ils sont en général robustes et bien constitués; leur

barbe est courte et épaisse. On les voit dans les marchés de Chendy, où on les reconnaît à leurs larges chapeaux faits de feuilles de palmier, qu'ils attachent sous le menton.

Entrons enfin dans le *royaume de Sennaar* ou *Sennâr*. Cette contrée paraît être l'antique *Macrobe* du temps de Cambyse : après ce prince, douze reines et dix rois la gouvernèrent. Vers l'an 1480, une nation nègre, jusqu'alors inconnue, sortie du Soudan ou des rives occidentales du fleuve Blanc, le Bahr-el-Abiad ou le vrai Nil, vint se jeter sur les terres des Arabes de la Nubie. Ces nègres portaient chez eux, dit-on, le nom de *Schelouks*, et reçurent ensuite celui de *Foungis*, qui signifie *vainqueurs*. Arrivés à *Arbaguy*, ville dont il n'existe plus que des ruines, le gain d'une bataille les rendit maîtres du pays. Ce peuple, alors idolâtre, embrassa l'islamisme. Ils exigèrent que les naturels leur donnassent annuellement la moitié de leurs troupeaux. Ce fut en 1484 qu'ils bâtirent la ville de Sennaar et fondèrent une monarchie dont le trône a été occupé par vingt-neuf rois, qui régnèrent l'espace de 335 ans jusqu'en 1821, que le dernier fut dépossédé par Ismayl-Pacha, fils du pacha d'Égypte.

Les indigènes du Sennaar ont les cheveux crépus, mais différents de ceux des nègres ; ils n'ont point, comme ceux-ci, le nez, les lèvres et les joues saillantes ; leur physionomie est agréable, et leurs traits ne sont pas sans régularité. On remarque en eux une grande diversité de nuances dans le teint et la couleur : le mélange du sang arabe avec celui des nègres et des Ethiopiens en est l'unique cause. Les Sennaariens distinguent six races différentes parmi leurs compatriotes, et les désignent par des noms particuliers : (*el-asfar*) les moins colorés, sont des Arabes originaires de l'Hedjaz ; (*el-ahmar*) les rouges, sont originaires du Soudan, et les moins nombreux : (*el-soudan-azreh*) les bleus, sont les Foungis : leur teint est plutôt cuivré que noir ; (*el-achdar*) les verts, ont les cheveux comme ceux des Foungis, mais leurs traits se rapprochent beaucoup plus de ceux des nègres. On donne le nom de *el-kat-Fatelolem* à une race qui tient de la première et de la quatrième, c'est-à-dire qui sont à demi-jaunes et à demi-verts ; le sang qui domine en eux est celui des Ethiopiens, c'est-à-dire de la race la plus nombreuse dans l'ancienne Egypte. Enfin les *Ahbits*, *Ahbd* ou *Nouba*, sont des peuplades de nègres venues de l'ouest, et qui vivent isolées dans les montagnes du pays de *Bertât*.

Des hommes grands, robustes et bien faits ; des femmes belles et qui conservent longtemps leurs grâces et leur fraîcheur, tels sont les avantages physiques des habitants du Sennaar en général. Quant aux mœurs, les Sen-

naariens ne méritent pas les mêmes éloges : ils sont fourbes, dépravés, superstitieux, quoique peu zélés observateurs de la loi mahométane. Les femmes ont plus que les hommes l'habitude de fumer : elles montrent une soumission servile envers leurs maris ; l'un des points les plus importants de leur toilette consiste à se frotter long-temps de la tête aux pieds avec du beurre ou de la graisse de chameau, et à rester pendant une heure entière exposées sous une grande pièce de toile, à la fumée de copeaux de bois odorants que l'on fait brûler sans flamme.

La principale nourriture des habitants est le doura ; la boisson la plus habituelle, la *bulbul* et la *méryse*, qui sont deux sortes de bière obtenues par la fermentation de cette graine.

Au Sennaar, les hommes et les femmes ont à peu près le même costume que dans le Barbar et le Chendy. Les militaires n'ont, comme les Chaykyéhs, d'autres armes que la lance, le sabre à deux tranchants et le long bouclier en peau de crocodile ou de rhinocéros. Quelques cavaliers portent des cottes de mailles, et un casque qui ne consiste qu'en une calotte en fer.

Le Sennaar, dit M. Cailliaud, ne justifie nullement par son étendue le titre de royaume, depuis qu'il a perdu plusieurs de ses dépendances septentrionales. Il est borné à l'ouest et au nord-est par le cours du Dender et par le pays d'Halfay ; au sud-est par l'Abyssinie ; au sud par le Fazokl et le Bouroum, et à l'ouest par les provinces de Dinka et d'el-Ayze. Il peut avoir 80 lieues de longueur sur 20 à 30 de largeur, et près de 60,000 âmes de population.

Au temps de sa plus grande puissance, le roi de Sennaar pouvait mettre 20 à 25,000 hommes sous les armes, dont 4 à 5,000 de cavalerie.

Chez les Sennaariens, le talent de travailler le fer consiste à en faire des clous, des couteaux, des lances et quelques instruments très-simples pour le menuisier, qui est aussi charpentier et tourneur. Leurs maisons ressemblent à des ruches : ce sont de petites enceintes circulaires faites en pièces de bois et en terre, quelquefois en terre seulement, sur lesquelles on hisse la toiture, qui consiste en un grand chapeau formé de cercles de différentes grandeurs. Les hommes se livrent à l'agriculture et au commerce ; ils ne font point usage de la charrue : pour labourer leurs terres ils attendent l'époque où elles sont imprégnées de l'eau des pluies, et se servent d'une espèce de houe. C'est au mois d'août qu'on sème le doura : on le récolte trois mois après, en ne coupant que l'épi, usage que l'on retrouve figuré sur les monuments des anciens Egyptiens ; la tige de la plante reste en terre, où on la coupe au fur et à mesure pour la nourriture des bestiaux.

Les épis du doura sont foulés aux pieds par les bœufs lorsqu'on veut en extraire le grain; celui-ci se conserve ensuite dans des fosses enduites d'argile.

La principale occupation des femmes est de triturer le doura comme dans le Barabrah, et de préparer le pain et la boisson. Elles font aussi des tissus de paille et des nattes très-fines, sur lesquelles on couche, et qui servent à orner l'intérieur des habitations. Enfin on fabrique au Sennaar de larges toiles de coton appelées *dammour*, des vases grossiers en terre, et d'autres en calebasses, que l'on nomme *garahs*.

Les Sennaariens font un grand commerce avec l'Egypte, et leur pays est en outre l'entrepôt de toutes les marchandises que l'on tire de l'intérieur de l'Afrique, et que les caravanes y apportent. Ils expédient en Egypte des esclaves, du tamarin, de l'ivoire, des cornes de rhinocéros, des plumes d'autruche, de la civette, de la gomme, de l'encens, du séné et des outres en peau de bœuf pour porter l'eau sur les chameaux. Ils reçoivent en échange des toiles, de l'étain, des lames de sabre, du savon, du sucre, du riz, du poivre, du girofle, du papier, des rasoirs, de petits miroirs et d'autres objets de mercerie. La monnaie d'argent qui a cours dans le pays est la piastre d'Espagne; mais les achats se font généralement à l'aide du doura : tout s'évalue en mesures de cette espèce de céréale. La mesure de longueur est le *dera*, qui signifie *bras;* elle équivaut à l'étendue comprise entre le coude et l'extrémité de la main, à laquelle on ajoute les quatre travers de doigts de l'autre main. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que cette mesure est exactement conforme à l'ancienne coudée égyptienne, dont la longueur est de 52 centimètres, et qu'elle porte le même nom [1].

Jetons maintenant un coup d'œil rapide sur les principales villes du Sennaar : elles sont peu intéressantes et peu nombreuses. *Arbaguy*, l'ancienne capitale ruinée, est dans une contrée boisée où la fleur jaune et bleue d'une espèce d'acacia épineux exhale ses parfums, et où le perroquet et mille autres oiseaux animent le paysage. *Ouad-Modeyn*, au confluent du Bahr-el-Azrek et du Rahad, est peuplée de 6,000 âmes; c'est plutôt un grand village qu'une ville; les bords du Rahad y sont fertiles et boisés. *El Kab* est un peu au-dessous du confluent du Dender et du Bahr-el-Azrek. *Mouna* offre les traces d'un canal qui semble avoir été dirigé vers l'intérieur. C'est à cinq lieues au-dessus que se trouve *Sennaar*.

[1] *F. Cailliaud :* Voyage à Méroé et au fleuve Blanc, etc., t. II, p. 297.

Cette capitale, à laquelle on accordait naguère[1] 100,000 âmes, n'en a plus que 5,000; cependant les ruines qui encombrent son enceinte annoncent qu'elle a été beaucoup plus considérable qu'aujourd'hui. Elle est de forme oblongue, a 1,560 mètres de longueur, et plus de trois quarts de lieue de circonférence. Sa position sur un terrain élevé la garantit des inondations du Nil Bleu ou du Bahr-el-Azrek. Ses maisons, disposées sans ordre, ne sont que des cabanes rondes couvertes en chaume; quelques-unes ont un étage et une terrasse en mauvais état. Au centre domine l'ancienne résidence du dernier roi. C'est une construction en briques cuites, élevée de quatre étages, et qui est abandonnée ainsi que toutes ses dépendances. Une mosquée contiguë à ce palais et assez bien conservée est le seul édifice consacré au culte. Il consiste en une pièce très-simple, de forme carrée, dont les fenêtres sont garnies de grilles en bronze travaillées avec goût et avec délicatesse, et qui furent achetées des Mamelouks. On trouve à Sennaar des ouvriers en fer et en métaux précieux, des menuisiers, des maçons, des tailleurs, des tisserands et des corroyeurs. Ils s'y tient trois marchés par an.

Au sud de cette ville, les lieux appelés *Hellet-Cheryf-Mahammed*, *Ar-Rarabah*, *Ad-Deleybah*, *Lony*, *el-Rekeybeh*, *el-Kerebyn* et *el-Ouerkat*, n'offrent rien d'intéressant.

La plupart des villages situés au bord du Bahr-el-Azrek sont environnés vers le mois d'août de la plus belle végétation. Mais les pluies qui l'entretiennent, et qui commencent en juillet, ont tellement imbibé le sol lorsqu'elles cessent à la fin de septembre, que les mares d'eau stagnantes qui se sont formées répandent des miasmes putrides qui forcent les habitants à se réfugier sur les lieux élevés, où ils soignent leurs récoltes et respirent un air épuré par le vent du désert. Quelques mois plus tard le soleil a desséché le sol et dévoré le tapis de verdure qui couvrait la terre. En avril rien n'y végète plus; partout l'image de la stérilité attriste les regards; ces plaines sèches et dépouillées ne sont plus que des déserts, et les illusions même du mirage s'y reproduisent. Mais alors cette saison donne naissance à une autre maladie, la dyssenterie, qui y fait de nombreuses victimes. Ces effets naturels d'un climat brûlant, première cause de la misère du peuple de Sennaar, sembleraient expliquer le peu d'attachement qu'il montre pour la vie, et la résignation qu'il témoigne à l'approche de la mort.

Au sud du Sennaar s'étend un petit royaume peu connu, appelé *Dâr-el-*

[1] Voyage dans le Soudan oriental, en 1848, par le colonel Kovalevski, en langue russe.

Bouroum ou *Djebel Foungi*, qui se divise en neuf districts, savoir : *Dâr Silah*, *Dâr Oulou*, *Dâr Ouadâkah*, *Dâr Makagah*, *Dâr Mayak*, *Dâr Midmith*, *Dâr Leou*, *Dâr Gomgoum* et *Dâr At-Toumbak*. On y trouve les villages de *Silak*, *Oulou*, *Ouadâkah*, *Makagah* et *Mayak*, presque tous situés sur des montagnes. Le pays est couvert de forêts remplies de bêtes fauves, et la population est idolâtre.

Il nous resterait à parcourir la *côte de Nubie* sur le golfe Arabique ; mais plusieurs raisons géographiques et historiques nous ont engagé à la comprendre à la suite de celle de l'Abyssinie, dans une description à part que l'on trouvera ci-après.

LIVRE QUATRE-VINGT-SIXIÈME.

Suite de la Description de l'Afrique. — Description du cours supérieur du Nil, le Bahr-el-Abiad et les peuples riverains. — Pays compris dans son bassin, le Bertât, le Dinka, le Chelouk, le Donga, le Fertit, le Cheiboun, le Tuklavi et le Kourdofan.

Les pays que nous allons parcourir sont les annexes de la contrée appelée Nubie ; ils appartiennent au bassin du *Bahr-el-Abiad* ou *Fleuve Blanc*, que l'on regarde comme le cours supérieur du Nil proprement dit ; on ignore encore aujourd'hui la position de ses sources, plusieurs expéditions ont été tentées en vain dans le but de les découvrir ; la plus importante est celle de M. d'Arnaud qui, en 1840, remonta le fleuve Blanc depuis sa jonction à Khartoum avec le fleuve Bleu, à une latitude nord de 15° 33′ et une longitude orientale de 29° 15′ ; jusqu'au 4° 42′ de latitude nord et de 29° 42′ de longitude orientale estimée. Entre ces deux points dont on peut évaluer la distance à 518 lieues, on compte environ deux cents îles submergées pendant l'inondation périodique. Par 9° 11′ de latitude nord et 28° 1′ de longitude orientale estimée, se trouve l'embouchure du *Saubat* qui envoie encore deux dérivations assez considérables plus au nord, le *Djal* ou *Jall* et le *Pipar*. Le Saubat, que les Arabes nomment la *rivière d'Habesch*, fournit au Nil plus de la moitié de ses eaux ; M. d'Abbadie lui donne à sa source le nom de *Baro*, et place celle-ci au milieu des forêts du pays de *Walagga* habité par les *Schangllahs*, au nord du Kaffa. Les rives du Bahr-el-Abiad de Khartoum à l'embouchure du Saubat sont occupées par les tribus des *Mahamoudiés*, des *Kababiches*, des *Hassanyés*,

des *Djemilah* et des *Bagaras*, qui sont arabes pasteurs, vivent sous la tente comme les nomades et échangent des bestiaux et des esclaves contre des toiles de coton. Les *Dinkas* habitent au confluent du Saubat et du Bahr-el-Abiad, sur la rive droite de ce dernier, ils forment plusieurs tribus ayant un idiôme à part; ce peuple, qui adore la lune, habite des cabanes en terre et en paille, il est pasteur et guerrier. Les *Schelouks* occupent en face de ces derniers la rive gauche du fleuve sur un développement de 100 milles; on peut évaluer leur population à plus d'un million. Ils sont pasteurs, ont la réputation d'être cruels et de mauvaise foi, ne connaissent encore le luxe d'aucun vêtement, et vivent de pillage sur les tribus voisines. Ce peuple reconnaît un souverain nommé le grand Mek, il habite de jolis villages chacun de 300 à 400 chaumières de forme cylindrique; le plus important est *Denab* en face d'une grande île du même nom.

En continuant à remonter le cours du Bahr-el-Abiad, après son confluent avec le Saubat, on se dirige pendant un dégré et quelques minutes vers l'ouest, puis le fleuve forme alors un vaste sinus, ou plutôt il traverse un grand lac poissonneux couvert d'îles; sa surface augmente considérablement au moment de la crue du fleuve, les naturels le nomment *Nô* (ce nom est douteux). Il reçoit de l'ouest une rivière, appelée aujourd'hui le *Keilak*, le *Misselad* de Browne, selon M. d'Arnaud [1]. Sans nous arrêter à la prétendue communication du Nil avec le Niger par le Keilak, affluent du premier, et la Tchadda affluent du second, à l'aide d'un grand lac intermédiaire, nous constaterons que le volume des eaux du Keilak annonce une rivière d'un cours considérable dont le bassin étendu au loin vers l'ouest, rattacherait au bassin général du Nil, une partie du Soudan oriental.

A partir du lac Nô, le Bahr-el-Abiad décrit beaucoup de sinuosités et prend une direction générale sud-est, il se partage quelquefois en deux bras pour enserrer des îles d'une certaine étendue, et forme encore des sinus que M. d'Arnaud désigne sur sa carte sous le nom d'*Étangs;* celui d'*Aniop* est important. Peut-être ces étangs, qui se confondent avec les plaines basses et marécageuses de la rive gauche, cachent-ils l'embouchure de quelque autre affluent venu de l'ouest.

Les populations qui habitent les rives du fleuve sont les *Nouerres,* les *Kèques* ou *Kyks*, les *Bendouryals*, les *Thutui,* les *Heliabs* et les *Bhorrs*

[1] Il est probable que le nom de Misselad a été pris par Browne mal à propos pour celui d'une rivière, et qu'il correspond au mot Massalit, nom d'une tribu voisine du Batha.

qui parlent l'idiome dinka, aussi leur pays est-il appelé *Donga* ou *Dinka;* ils sont pasteurs, et comme les Dinkas ils adorent la lune et habitent des huttes en terre. On rencontre ensuite les *Chirs,* les *Elliens,* les *Bokos* et les *Barry* ou *Behrs;* ils ont un idiome particulier, ils sont pasteurs et s'occupent de la pêche. Mais ce qui les distingue de leurs voisins, c'est qu'ils sont agriculteurs; aussi remarque-t-on avec plaisir, en entrant dans leur pays, de belles moissons pendantes sur tout le terrain qui les environne, et qu'entrecoupent en tous sens des canaux naturels. Les bienfaits de l'agriculture et le petit trafic qu'ils font avec leurs voisins de l'est, leur procurent une vie plus douce, et cette fierté libre qu'accompagne si bien leur haute et belle stature. Ils exploitent au pied des montagnes qui commencent à se montrer sur la rive droite dans leur pays, sous les noms de *Bellenia, Lokaia,* et *Berry,* un très-bon minerai de fer avec lequel ils fabriquent des instruments agricoles, des lances et des flèches. Ils habitent des villages formés de huttes cylindriques. Les hommes vont nus et s'enduisent le corps d'une pommade rouge à l'oxyde de fer; les femmes se ceignent les reins d'une ceinture à filets en coton parfaitement travaillée et d'un joli effet.

C'est à l'île de Jeanker et sous une latitude de 4° 42′ 42″ que s'est terminée l'exploration de M. d'Arnaud : le fleuve Bahr-el-Abiad coulait alors dans une vallée formée par de grandes chaînes de montagnes, mais son lit était hérissé de rochers et d'îlots syénitiques qui semblaient ne devoir permettre la navigation que dans la saison des hautes eaux. En 1850, M. le docteur Don Ignace Knoblecher, de Laybach, remonta le fleuve de quelques minutes au delà, et parvint jusqu'au 4° 9′ de latitude septentrionale : les rives étaient toujours occupées par les Behrs dont il porte la population à 2 millions. Le fleuve avait encore plus de 180 mètres de largeur et 2 mètres 30 centimètres de profondeur moyenne, ce qui semble accuser qu'il était encore loin de sa source. Ayant gravi une montagne appelée *Logwek,* M. Knoblecher vit le Nil Blanc s'étendre vers le sud-ouest, jusqu'à ce qu'il disparût dans un horizon éloigné derrière une chaîne de hautes montagnes. Les Nègres lui apprirent qu'au delà de ces montagnes, le Nil venait directement du sud en traversant le pays des *Pulunch.*

Ici s'arrêtent nos certitudes relativement au cours du Nil. Va-t-il prendre sa source au delà de l'équateur, comme le pense M. Knoblecher? ou bien, comme le suppose le docteur Beke, décrit-il une vaste spirale vers l'est, ainsi que le font le Mareb, le Bahr-el-Azrek, pour aller naître dans le versant méridional du plateau abyssinien au pays des Gallas? Enfin M. D'Abbadie s'est-il trompé en considérant, d'après les rapports des naturels du

Kullo, du *Tigray* et du *Kaffa*, le fleuve qu'ils nomment *Gibé*, *Borora*, *Omo*, *Paco*, et dont il trouva la source dans la forêt de *Babia* au pays d'*Inarya*, comme la branche principale du Nil Blanc? Ces questions qui intéressent au plus haut point la science géographique, nous attendrons que quelque intrépide et savant voyageur, digne émule de ses devanciers, les ait résolues en achevant de remonter le fleuve à partir du point où nous nous arrêtons, c'est-à-dire le 4° 9' par 'lèle nord [1].

C'est donc avec raison que nous considérions le Nil comme le plus grand fleuve de l'ancien monde, et peut-être même du nouveau; car si nous ajoutons aux 518 lieues de cours suivi par M. d'Arnaud entre Jeanker et Khartoum, les 46 lieues de Khartoum à l'embouchure de l'Atbarah, et les 770 que le fleuve parcourt de l'Atbarah à Damiette, les sinuosités comprises, nous aurons pour longueur connue du Nil 1,234 lieues géographiques.

Parcourons maintenant les pays qui appartiennent au bassin de ce fleuve, objet de tant de savantes investigations.

Le *Bertât* ou le *Djebel-O'ouyn*, par lequel nous commencerons, est une contrée montagneuse et boisée qui formait autrefois un royaume, et qui se divise en trois principautés différentes: le Fazokl, le Kamamyl et le Darfok. Elle est bornée au nord par le Sennaar, à l'est par le Bahr-el-Azrek, au sud par une chaîne de montagnes qui paraissent unir le *Djebel-el-Kamar* au plateau de Noria, à l'ouest par le pays de Denka et le Bahr-el-Abiad.

Le *Fazokl* ou *Fazoglo*, est un pays montagneux, sillonné par des torrents, et couvert de forêts presque impraticables qui servent de retraite aux bêtes féroces. Ce pays est situé au sud-est du Sennaar, sur la rive gauche du Bahr-el-Azrek. Ce grand cours d'eau y est très-encaissé; aussi ne fertilise-t-il point les terres qui le bordent. Au milieu de la longueur du pays il forme la septième cataracte, à partir de la frontière de l'Egypte.

A un quart de lieue de ses bords s'élève, au pied d'une colline granitique du même nom, le village de *Fazokl*, qui, malgré son peu d'importance, donne son nom au pays; c'est une réunion de cabanes circulaires tout à fait semblables à celles du Sennaar. *Adassi* est plus considérable, on y compte 2,000 habitants.

C'est entre le Bahr-el-Azrek et l'un de ses affluents de gauche, le *Toûmat*, que s'étend la région montagneuse dont les sables aurifères ont

[1] Voir, relativement à cette question du Nil supérieur, la savante préface de M. *Jomard*: Voyage au Ouadây par le cheykh Mohammed-ibn-Omar-el-Tounsy. Paris, 1851, page 39.

attiré l'attention du vice-roi en 1838. — Depuis cette époque, et à la suite d'une expédition scientifique confiée à l'un de nos compatriotes, M. d'Arnaud, une nouvelle ville nommée *Mohamed-Alipolis* s'est élevée sur les bords du Bahr-el-Azrek pour servir de centre aux exploitations des sables aurifères du Fazokl. Les points les plus importants par leurs lavages sont *Keri, Chambroux, Fadoca* et le torrent de *Cor-el-adi*. La couche aurifère repose sur la diorite, roche constituante de la contrée; son épaisseur varie de 3 à 7 mètres, elle s'étend depuis Fazokl jusqu'au delà de Keri, c'est-à-dire sur une longueur de 22 kilomètres, elle est recouverte par le sol végétal de 1 à 3 mètres. L'exploitation des sables au Keri s'y fait au moyen du lavage et de l'amalgamation.

Dâr-el-Keyl, c'est à dire la *province des chevaux*, est un district du Fazokl, arrosé par le Toumat. Il comprend huit villages, dont les habitants, qui appartiennent tous à la race nègre, sont les uns idolâtres, et les autres musulmans. Pour arriver à *Akaro*, il faut traverser plusieurs torrents. La montagne du même nom, sur laquelle est ce village, est formée de roches granitiques et est ombragée de tous côtés par des arbres d'une végétation vigoureuse; sa hauteur est d'environ 300 mètres. Elle occup e largeur d'un quart de lieue de l'est à l'ouest, et forme à elle seule le district de Dâr-el-Keyl : les sept autres villages y sont situés à quelque distance d'Akaro.

Le Fazokl a été gouverné depuis 215 ans par une suite de 17 méliks, dont le dernier fut déposé en 1822 par Ismayl-Pacha.

Le *Kamamyl*, au sud du district précédent, est traversé aussi par le Toumat; son étendue n'est que de deux journées de marche; le village d'*Abkoulgui* en est à peu près le point central. Les habitations éparses qui le composent sont situées sur un coteau élevé qui domine tous les environs, et d'où la vue s'étend sur plusieurs autres coteaux plus ou moins boisés, et couverts aussi d'habitations isolées. Au sud on découvre, dans le lointain, la montagne Mafis, et à l'ouest la longue chaîne des monts Obels. Ce district passe pour le plus riche en sables aurifères, dont les nègres retirent par le lavage les paillettes d'or qu'ils mettent dans des tuyaux de plume, et qu'ils vendent aux Arabes qui les fondent et en font anneaux qui circulent dans le commerce.

Plus au sud encore, le Toumat traverse le *Dâr-fok* ou la *province d'en haut*, pays couvert aussi de montagnes et de bois, et entrecoupé de torrents. *Fadassy* sur le Yabouss, autre affluent de Bahr el-Azrek, en est le lieu principal; c'est l'entrepôt du commerce entre le Bertât, la Nubie et

l'Abyssinie. Les Abyssins y conduisent des chevaux, des bestiaux, et y transportent des fers de lance, des couteaux, des haches et des casse-tête en fer, du blé, du miel, du café, des épices, des indiennes, des peaux tannées, etc. *Singué*, village de 5 à 600 habitants disséminés sur un espace d'une lieue de circonférence, est important pour ces contrées barbares. Les Arabes y tannent et préparent des peaux qu'ils exportent jusqu'au Sennaar.

Sur la rive orientale du Bahr-el-Azrek, il existe deux provinces qui paraissent dépendre du Fazokl : la plus méridionale est *Dâr-el-Goumousse*, dont le chef-lieu est un village du même nom. On y cite encore ceux de *Koultou* et de *Kadalcan*. Cette province confine à l'Abyssinie, et est habitée par des nègres idolâtres appelés *Noubahs*, qui y occupent, dit-on, plus de 60 montagnes. Au nord, et vis-à-vis le Fazokl proprement dit, se trouve la province appelée *Dâr-abou-Ramleh*, qui est peuplée d'Arabes nomades.

Dans la partie septentrionale du Bertât un district appelé *Dâr-Ouby* est habité comme les précédents par des nègres; mais on ne sait rien de particulier sur ce petit pays. Quant à la partie centrale du Bertât, on s'accorde seulement sur deux points : c'est qu'elle est très-montagneuse, et que les nègres qui l'habitent sont idolâtres. En général, dans le Bertât, la plupart des montagnes sont habitées à la fois et par des nègres païens et par des Arabes mahométans. Ces provinces ou royaumes se divisent en *dârs* ou districts. On cite *Dâr-Fok*, *Dâr Komehah*, *Dâr-Benigorombé*, *Dâr-Fâkoumkom*, *Dâr-Abouldougou*, *Dâr-Sourkoum*, dont la population se compose d'Arabes; *Dâr-Kamamyl*, *Dâr-Kambal*, *Dâr-Dys*, *Dâr-el-Keyl*, *Dâr-Ouby*, qui sont habités par des nègres [1].

Le pays des *Dinka* s'étend, comme nous l'avons dit, sur la rive droite du Bahr-el-Abiad, et a pour capitale un village de ce nom. Les produits de ce pays sont les mêmes que ceux du Bertât. Les nègres y sont bien faits et vigoureux; ils vont nus. « Les femmes se ceignent d'une peau en forme » de jupon court; les filles ne portent qu'une petite peau qui leur couvre » la chute des reins et se noue par devant. La coiffure distinctive du chef » est un turban blanc avec un panache en plumes d'autruche. Les enfants » des familles riches portent une clochette suspendue au derrière; les per- » sonnes âgées en ont une attachée au bras [2]. » Suivant leur aisance, les femmes, et surtout les filles, se parent d'un nombre plus ou moins consi-

[1] *F. Cailliaud* : Voyage à Méroé et au fleuve Blanc, etc.
[2] *Idem*. T. III., p. 79.

dérable de colliers et de ceintures en verroterie, de boutons et de bracelets en ivoire ou en fer, et de bagues de ce métal. Lorsque les enfants sont parvenus à l'âge de puberté, on leur arrache les quatre dents incisives inférieures, qui, suivant ces nègres, sont inutiles et déparent la figure. Les hommes et les femmes se rasent la tête; les uns et les autres s'épilent tout le reste du corps. Le nombre de femmes que peut prendre un homme est proportionné à sa fortune. Le jour des noces, les nouveaux époux se couvrent le corps et la figure d'une couche épaisse de graisse ; ils sortent de la cabane conjugale pour faire fondre cet enduit à la chaleur du soleil et pour se frotter. Ces frictions ne sont pas seulement salutaires, elles sont pour les hommes une jouissance, et pour les femmes une affaire de coquetterie. Lorsqu'un nègre devenu vieux a des femmes jeunes encore, il confère à son fils le soin de le suppléer auprès d'elles. Les nègres du Dinka se rendent redoutables à leurs voisins du Bouroum et du Bertât par leur courage et par leur nombre. Ils ont pour armes des lances très-lourdes, munies d'un fer long 50 centimètres, et large de 15. Ils emmanchent aussi sur des bâtons des cornes droites et pointues, et des dards en fer; une autre arme dont ils se servent avec beaucoup d'adresse, est une courte massue grosse par un bout, pointue par l'autre, qu'ils lancent à une grande distance, de manière qu'une des deux extrémités doit frapper au but; enfin ils portent de grands boucliers faits de peaux d'éléphant. Les astres, dit-on, sont l'objet du culte de ces nègres.

En remontant le Bahr-el-Abiad, on trouve au delà du Dâr-Dinka le *Dâr-Schelouk,* habité par les *Schelouks* ou *Chilouks,* les mêmes qui envahirent le Sennaar au quinzième siècle, et qui y reçurent le nom de Foungi. Ils occupent la rive droite du fleuve, où ils forment un État considérable. On les dit anthropophages, mais en même temps ils passent pour hospitaliers. Peut-être doit-on établir une distinction entre les habitants du Schelouk sur la rive droite du Bahr-el-Abiad et les nègres *Schelouks* qui sont sur la rive opposée. La plupart sont idolâtres, d'autres ne professent aucune religion. Leur chef ou sultan fait sa résidence dans une ville qu'on appelle *Tembèle* ou *Tomboul,* et dont la position est fort incertaine. Ce qui prouverait qu'il faut distinguer complétement le Schelouk du *pays des Schelouks*, ce sont les rapports de quelques esclaves sortis de ce pays. Selon eux, ils forment un Etat considérable; leur sultan est un des princes nègres les plus puissants. Leur territoire, très-montueux, est arrosé par un grand nombre de rivières, le *Bahr-el-Indry*, le *Bahr-el-Harras*, le *Bahr-el-Addah,* et plusieurs autres moins importantes, qui toutes prennent nais-

sance dans leurs montagnes et vont se jeter dans le Bahr-el-Abiad. Les Schelouks sont idolâtres et vont entièrement nus. Ils n'ont pour armes que la flèche, l'arc et la lance. Leurs montagnes les plus hautes sont le *Djebel-el-Djensé* et le *Djebel-el-Temmarou*, qui souvent sont couvertes de neige.

Le Djebel-el-Temmarou ou *Djebel-el-Toummara*, paraît devoir son nom aux forêts de tamariniers qui le garnissent, et que les Arabes nomment *Tumman-Hindi*. Cette petite contrée porte le nom de *Toummara ;* on croit qu'il y existe une ville du même nom.

Le *Donga*, ou pays de Dinka, paraît occuper le bassin du cours supérieur de Bahr-el-Abiad, bassin que l'on croit formé par les monts el-Kamar au sud, et par une chaîne de collines au nord. Nous avons dit quelles étaient les populations que l'on rencontrait sur les deux rives du fleuve dans ce pays.

Au nord de Donga, il existe un pays appelé *Fertit*, qui occupe une vallée formée par deux chaînes qui se dirigent de l'est à l'ouest. Ce pays, que l'on dit riche en mines de cuivre, est peuplé de nègres païens qui parlent un dialecte particulier, et qui fournissent des esclaves au Chendy.

Au nord-est du précédent se trouve le pays peu connu de *Cheibon* ou *Cheiboun*, appelé aussi *Chaboun*, et dont la capitale porte le même nom. Dans une contrée peu éloignée de cette ville, se trouve une vallée dont le sol renferme beaucoup d'or en paillettes et en poudre. Ce pays comprend la petite chaîne de montagnes nommée *Djebel-Noubah*, montagnes volcaniques qui renferment quelques cratères mal éteints. Les nègres qui l'habitent portent aussi le nom de *Noubahs ;* ils sont généralement doux, mais enclins au vol ; ils se livrent à l'agriculture et fabriquent des étoffes de coton. Ils façonnent le fer qu'ils tirent de leurs montagnes, et exploitent les sables aurifères qui couvrent une partie de leurs vallées. Cette population, généralement idolâtre, se divise en plusieurs peuplades qui ont chacune leur idiome particulier. L'anglais Pallme a visité en 1840, sur les monts Noubah et Zekeli, la république de *Darhammar*, et il fut étonné d'y trouver une aristocratie.

Ces peuplades nègres vivent en tribus indépendantes et souvent en guerre entre elles. Elles vont entièrement nues, et se couvent seulement les parties sexuelles avec des herbes tressées. Elles ramassent de l'or dans des coquilles d'œufs de vautour et d'autruche. Les mahométans qui leur font la chasse en réduisent beaucoup en esclavage. La misère force aussi très-souvent les parents à vendre leurs enfants comme esclaves. A l'est du Cheiboun se trouve le pays nommé *Tuklavi*, dont le roi réside dans une

ville appelée *Taggala* ou *Touggala*, et qui est peuplé de nègres appartenant à la même race que les précédents.

Au-dessus de Touggala s'élève une terrasse d'alpes appelées *Sagourmé*, et qui contient des mines de cuivre et des mines d'or de lavage.

A l'ouest-sud-ouest du Cheiboun s'étend un pays appelé *Jouca*, très-riche en or, et habité aussi par des nègres indépendants.

En continuant à se diriger vers le nord, on arrive dans le *Kordòfan* ou *Kourdofan*[1], pays environné et divisé par des déserts : ce qui lui donne l'aspect d'un assemblage de plusieurs petites oasis. Il est borné vers le sud-ouest par des montagnes qui paraissent être d'origine volcanique, et parmi lesquelles il existe une solfatare. Ces montagnes séparent ce pays du Dar-four, et paraissent appartenir à la ligne de partage des eaux entre les bassins du Nil et du lac Tchad ; le niveau de celui-ci est inférieur à celui de la vallée du Nil à la hauteur de Khartoum, ce qui renverse l'antique hypothèse de la communication du Niger et du Nil par le grand lac Tchad. Dans la partie méridionale on trouve des sables aurifères. Dans le nord on voit quelques collines granitiques, au pied desquelles il existe quelques mines d'or ; dans d'autres parties du pays on exploite du fer. Aucun cours d'eau un peu considérable n'arrose le Kourdofan, et dans plusieurs localités les habitants sont même réduits à boire de l'eau croupissante et saumâtre de quelques mares. Vers le centre du pays, une plaine de six lieues de longueur et couverte de buissons sépare le village de Filie de la petite ville de Bara. Près de la capitale, que l'on nomme El-Obéyd, un savant naturaliste[2] a signalé plusieurs *baobabs*, dont le tronc conique avait près de 20 mètres de circonférence. Le pays est en général mal cultivé : ses principales productions sont le maïs et le doura.

Le Kourdofan, après avoir été jadis tributaire des rois de Sennaar, reconnaissait, depuis la moitié du dix-huitième siècle, la suzeraineté des princes de Dar-four, lorsqu'en 1820 il devint tributaire du pacha d'Égypte.

Filie, que nous avons nommé plus haut, est un village composé d'une centaine de cabanes, et qui est placé sur un rocher granitique, au pied duquel on trouve un puits qui fournit une excellente eau, chose bien importante dans ce pays. La petite ville de *Bara* est habitée par des marchands dongolais, qui emploient leurs esclaves à la culture des terres.

[1] Ce nom est d'origine moderne; il serait, dit M. *Escayrac de Lauture*, une allusion aux cris aigus poussés par les Sennâariens pour épouvanter leurs ennemis. *Kor-el-fan*, l'ancien nom du pays serait *Dar-Noubah* ou pays des Noubahs.

[2] *E, Rüppel* : Reisen in Nubien Kurdofan, etc. — Francfort-sur-le-Mein, 1829.

Depuis que le pacha d'Égypte y a fait construire un fort où il tient garnison, la ville, exposée à toutes sortes de vexations, a été réduite à un millier d'habitants.

Il n'y a que 13 lieues de Bara à *El Obéyd*[1], que l'on appelle aussi *Ibéit* et *Ibbéjid*. Cette capitale était florissante avant la conquête du Kourdofan par les Egyptiens : l'armée du pacha n'en a fait qu'un amas de ruines; cependant on conserve son nom à trois établissements situés près de l'emplacement qu'elle occupait, et qui sont *Vadi-Naghele*, habité par des marchands et pourvu d'une mosquée; *Vadi Safe*, petite colonie de nègres montagnards; et *Orta*, ou le camp fortifié des Egyptiens, avec des casernes et des magasins. Leur population s'élève encore à 5,000 âmes, ce qui suffit pour indiquer quelle devait être l'importance de cette cité avant sa destruction. Les environs de El-Obéyd forment une contrée délicieuse, embaumée par des milliers de végétaux en fleurs, entrecoupée d'un petit nombre de rivières, mais d'une fertilité extraordinaire. Cependant le climat en est malsain : les trois quarts des Européens qui la visitent y meurent; la dyssenterie et les fièvres intermittentes causent cette grande mortalité. On y récolte du blé, de l'orge, du maïs, et une espèce de millet que les habitants nomment *dokhan* et dont ils se nourrissent. Ces habitants forgent le fer; leurs principaux articles de commerce sont la gomme, le tamarin, l'ivoire et les cantharides. Ils sont doux et hospitaliers; leur religion est le mahométisme; mais il en est peu qui comprennent le Koran, et rarement on les voit prier. La danse et la musique sont les plus grands plaisirs de ce peuple simple, chez qui les femmes et les filles vont nues. A huit ou dix ans celles-ci sont nubiles.

C'est près de la petite ville de *Koldagi* que l'on dit exister une montagne de ce nom qui rejette continuellement de la fumée et des cendres chaudes.

Suivant M. Rüppel, on distingue dans le Kourdofan trois races différentes d'habitants : les *Noubahs* ou nègres, qui sont les indigènes, et qui reconnaissent un chef qui siège à El-Obéyd; les Dongolais, qui à diverses époques sont venus s'établir dans le pays, et enfin les Arabes-Bédouins. Les Noubahs se livrent presque tous à l'agriculture, élèvent des chameaux, des bœufs, des troupeaux de moutons et de chèvres, et savent très-bien préparer le cuir. Chaque village a son chef, dont la dignité paraît être héréditaire.

Les nègres des montagnes sont divisés en un nombre infini de peuplades,

[1] Notice sur le Kordofan lue à l'assemblée générale de la Société de géographie du 11 avril 1851 par M. *d'Escayrac de Lauture;* ce voyageur prétend que l'on doit dire *El-Obéyd* et non pas *Obeid* comme nous l'écrivons sur nos cartes.

dont chacune, comme dans le Bertât, habite ordinairement une seule hauteur ou un groupe de montagnes. Ils ont les cheveux laineux, les lèvres épaisses et le nez court. Ils sont en général bien faits et d'une taille moyenne. La coutume adoptée par les femmes de porter leurs enfants sur les reins les déforme et leur donne la même protubérance que l'on remarque avec plus d'excès chez les Hottentotes. Elles aiment à se parer de colliers en verroterie, de bracelets d'émail et d'ivoire. Les hommes lancent avec beaucoup d'adresse des javelots dont la pointe est empoisonnée; ils fabriquent eux-mêmes des sabres courbés et se couvrent de boucliers en cuir. Dans le Kourdofan méridional, quelques tribus professent l'islamisme; les autres conservent des coutumes païennes et rendent un culte à la lune; mais tous croient à une autre vie. Ils mènent généralement une existence paisible et heureuse; ce sont les récoltes insuffisantes qui font naître le trouble et le désordre dans les familles : c'est alors que, pressés par la nécessité de se procurer des subsistances, des mères vendent leurs enfants, des frères vendent leurs sœurs pour quelques mesures de doura. Aussi la disette est-elle, selon M. Rüppel, la véritable cause de l'esclavage : « Tant que les progrès de la civilisation, dit-il, n'auront pas enseigné aux « Africains à prévenir la famine, il est à craindre que la traite des esclaves « ne dure. » Chez les Noubahs quatre langues sont en usage : le chaboun, le deïer, le koldagi et le takèle; chacune se divise en plusieurs dialectes.

Les Dongolais s'adonnent principalement au commerce, parlent le berbère et l'arabe, et vont souvent chercher des épouses chez les Noubahs.

Les Arabes du Kourdofan formaient autrefois douze tribus; mais le despotisme des Egyptiens les a réduits à sept, qui se distinguent par les noms de *Derihamat, el-Giomme, Habanie, Hemasmé, Liserra, Hammer* et *Mousirir*. Les cinq premières ont reçu le nom général de *Bakara*, c'est-à-dire bergers, parce qu'elles se livrent[1] presque exclusivement aux soins du bétail. Elles habitent au sud de El-Obéyd. Tous ces Arabes font la chasse aux éléphants, qui se montrent par troupes pendant la saison des pluies. En temps de guerre, ils portent des casques, des cottes de maille et des brassards en fer. Quelques chefs ont même des housses en mailles de fer pour leurs chevaux : usage que nous retrouverons dans plusieurs autres contrées de l'Afrique.

[1] M. *d'Escayrac de Lauture* donne à ces tribus les noms suivants : les *Kubabich* ou pasteurs, c'est la tribu la plus importante du Kordofan; les *Hassanié*, très-pauvres; les *Béni-Djerar*, pillards et guerriers; les *Hababin*; les *Djewama*; les *Medjanin*, et les *Raggara* ou bouviers.

Les marchands du Kourdofan portent en Nubie de la gomme arabique, de l'encens, du tamarin, du natron, qu'ils tirent du Dar-four, des cordes en cuir, des sacs de peaux, des outres, des vases en bois, des plumes d'autruche et des esclaves. Ils prennent en échange des verroteries, des aromates, des clous de girofle, du café, de la toile d'Egypte, des tissus de coton et de soie, etc. Pour le commerce intérieur, le doura et les étoffes fabriquées dans le pays servent de moyens d'échange; mais pour les petits achats on fait usage d'une monnaie en fer qui a presque la forme d'un marteau, et que l'on appelle *haschasch*.

LIVRE QUATRE-VINGT-SEPTIÈME.

Suite de la Description de l'Afrique. — Description de l'Abyssinie.

Au sud et au sud-ouest de la Nubie s'étendent les vastes provinces qui appartiennent ou qui ont appartenu au royaume d'Ethiopie, plus généralement connu sous le nom d'*Abyssinie*. Nous n'avons que peu de notions sûres et authentiques sur ce pays. Ce qu'en disent les géographes arabes, Bakoui, Edrisi, et surtout Macrizi[1], prouve que les Mahométans avaient peu de relations avec cet empire chrétien. La géographie moderne de ce pays est presque tout en entier due aux voyages des portugais Alvarez, Bermudez, Payz, Alméïda, Lobo, soigneusement extraite par leur compatriote Tellez, et savamment commentée par l'allemand *Ludolf*, le Strabon de ces régions. Il faut ajouter quelques notions publiées par Thévenot, et la relation que donne le médecin français Poncet, du séjour qu'il fit en Abyssinie pendant les années 1698, 1699 et 1700. Une relation importante, celle de Petis-la-Croix, sous la date de 1700, existe en manuscrit à la bibliothèque de Leyde; elle est en partie composée d'après les renseignements donnés par des Abyssins que l'auteur avait connus en Egypte. Enfin, le dix-huitième siècle a vu paraître la fameuse relation de James Bruce, la plus connue, mais la moins pure de toutes nos sources. Elle a été vérifiée et corrigée par Salt, consul anglais en Egypte.

On a encore le journal de N. Pearce, qui accompagna Salt en Abyssinie en 1805, et qui, de simple domestique de ce dernier, devint son ami, resta neuf mois dans ce pays, vint mourir à Alexandrie, et légua ses papiers à son ancien maître. M. Coffin, négociant qui se trouvait dans le même pays avec Pearce, lui avait communiqué son journal.

[1] *Bruns*, Afrika, t. II, p. 49-57.

Enfin, dans ces derniers temps, ce pays a été exploré par MM. Rüppell, Combes et Tamisier, d'Abbadie, Rochet d'Héricourt, Lefebvre, Dufey, Ferret, Galinier, Beke et Krapf. C'est à l'aide des documents que ces savants explorateurs ont recueillis, que nous essaierons de tracer le tableau géographique de ce pays.

La situation et l'étendue du pays ne sauraient être indiquées avec une précision rigoureuse, puisque les limites qui séparent les Abyssins de la Nubie au nord, des Gallas au sud-ouest et au sud, et de l'ancien royaume d'Adel au sud-est, ne sont fixées que par le sort incertain des armes. En y comprenant les côtes de la mer Rouge et les provinces occupées par les Gallas, on peut donner à l'Abyssinie une longueur de 240 lieues du nord au sud, depuis le 7e jusqu'au 16e degré 30 minutes de latitude boréale, et une largeur de 225 lieues depuis le 32e jusqu'au 41e degré de longitude est. Dans ce sens géographique et historique, l'Abyssinie aurait une étendue de plus de 38,000 lieues carrées. Ce pays répond à la partie la plus méridionale de l'*Æthiopia supra Ægyptum* des anciens; et quoique très-certainement la dénomination d'*Æthiopes* soit d'origine grecque, et qu'elle ait servi à désigner tous les peuples d'une couleur foncée, les Abyssins s'appellent encore eux-mêmes *Itiopiavan* ou *Ityopyaoûyan*, et leur pays *Itiopia*. Cependant, ils préfèrent le nom d'*Agazian* pour eux, et celui d'*Agazi* ou de *Gehz* pour leur royaume. Le nom de *Habeschyn*, que les Mahométans leur donnent, et d'où les Européens ont fait *Abassi*, *Abyssini*, etc., est arabe, et signifie *peuple mélangé :* aussi les Abyssins le repoussent-ils avec dédain.

En ne considérant que son ensemble, l'Abyssinie est presque tout entière formée par un immense plateau, qui s'élève en gradins à quelque distance des bords sablonneux de la mer Rouge, et se déverse sensiblement dans la direction nord-ouest de la vallée du Nil. Au sud-est, ce plateau prend une pente directement opposée, et va porter sur la côte de Zanguebar les eaux du *Juba* et du *Zébée*. Au sud-ouest, il se relève, au contraire, après avoir formé le bassin du Nil Bleu et encaissé ce fleuve dans un profond ravin, il tourne brusquement à l'ouest et semble aller rejoindre la grande chaîne que l'on suppose devoir traverser l'Afrique. Ce plateau a une élévation moyenne de 2,200 mètres. Les vallées du littoral de la mer Rouge sont pleines de sable, et n'offrent à l'œil d'autre végétation que celle des déserts. A mesure que l'on s'élève vers le plateau abyssin, la physionomie du pays change, ainsi que le climat qui devient plus tempéré. « On rencontre, dit le docteur Beke, une succession de plaines spacieuses et accidentées

inclinées par degrés vers l'ouest et le nord-ouest, et coupées par de nombreux cours d'eau, qui, après un cours assez peu long à la surface même du plateau, tombent brusquement au fond de vallées creuses à 1,000 ou 1,200 mètres au-dessous du niveau général de ce plateau. Le sol de ces vallées étant très-apre, très-tourmenté, et présentant tous les caractères d'un pays de montagnes, rien de plus facile, ajoute le docteur Beke, pour le voyageur, que de supposer qu'il traverse une haute et épaisse chaîne de montagnes, lorsqu'il n'est simplement qu'au fond d'une de ces vallées dont nous venons de parler. »

Cependant, indépendamment des inégalités de surface produites par la profondeur des vallées des rivières, il y en a d'autres produites par de hauts massifs de montagnes isolées.

Les neiges qui persistent sur quelques unes de leurs cimes annoncent une hauteur probable de 4,500 mètres à 5,000 mètres au-dessus du niveau de l'Océan, bien qu'elles ne dominent que 1,000 à 1,200 mètres le plateau abyssin [1]. Une des arêtes principales se dirige vers le sud-ouest : elle porte le nom de *Samen,* c'est-à-dire celui de la principale province qu'elle traverse. Elle élève dans les nues des cimes inexpugnables appelées *amba*, telles que l'*amba-Hai*, l'*amba-Sel* et l'*amba-Gschen* qui, ainsi qu'on l'a dit, domine comme un autre Mont-Blanc ces Alpes abyssines. Son altitude est de 4,600 mètres au-dessus du niveau de la mer Rouge, selon les calculs de MM. Ferret et Galinier. L'amba-Hai et le *Mont-Bévéda*, qui appartient à la même chaîne, sont les principales cimes couvertes de neiges. La chaîne du Lamalmou, terminée par un plateau fertile, s'étend sur une grande largeur à l'ouest de la chaîne du Samen. Son plateau est couvert d'ombrages immenses et touffus. Pour le descendre, les chemins sont bordés de précipices effrayants. La chaîne de *Gojam,* où l'on jouit d'une douce température, s'avance à l'est du lac de Tzana d'où sort le Bahr-el-Azrek ou le Nil Bleu; celle du *Tchakka* se dirige vers le golfe d'Aden. Une autre chaîne, mais peu élevée, borde la mer Rouge. Enfin, les monts Barakat au sud vont se joindre aux montagnes de la Lune.

Le nombre des rivières qui naissent dans ce pays concourt à prouver l'élévation du sol; elles sont généralement tributaires du Nil Blanc ou Bahr-el-Abiad, et appartiennent à trois bassins; celui du Nil Bleu, Bahr-

[1] Ce serait une erreur de croire qu'il s'agit ici de neiges perpétuelles; MM. *Galinier* et *Ferret* ont démontré que le phénomène de ces neiges persistantes, provient à la fois, et, de l'époque des pluies, et de la position qu'occupe le soleil dans le ciel pendant la saison pluvieuse.

el-Azrek, que les Abyssins nomment Abbay; celui du Tacazzé ou Atbarah, séparé du précédent par la chaîne du Samen, et celui du Mareb.

Le *Bahr-el-Azrek*, ou *Nil d'Abyssinie*, est l'*Astapus* des anciens; il naît dans la partie occidentale de ce pays; ses sources, que Bruce avait prises pour celles du Nil égyptien, avaient été vues avant lui par le portugais Paëz; elles sont à une altitude de 3,000 mètres au-dessus du niveau de l'Océan, au milieu de la contrée montagneuse du Gojam, dans le pays des Agous; les naturels le nomment *Abbay*. Après avoir traversé une vallée circulaire, fermée par une triple chaîne de montagnes, il devient un torrent bruyant, forme deux belles cascades, et à 35 lieues de sa source tombe dans le lac Tzana ou Dembea, qui est à 1,750 mètres au-dessus du niveau de la mer. Le fleuve sort de ce lac en formant la chute d'Alata, qui a 12 mètres de hauteur; il décrit ensuite une courbe dont l'ouverture est dirigée vers l'ouest; il sépare alors le Gojam et le Damot du pays des Gallas; puis, traversant la Nubie supérieure, il remonte au nord pour rejoindre vers le 15e parallèle le Nil Blanc entre Khartoum et Halfay. Les deux fleuves forment alors le Nil proprement dit.

Les affluents du Bahr-el-Azrek sont : à droite, les rivières *Tché, Soha, Tchamoga, Godal, Beur, Fatoam,* le *Dender* et le *Rahad;* ces deux dernières, dont le cours est seul de quelqu'importance, traversent la Nubie supérieure. Les affluents de la rive gauche sont : dans le pays des Gallas, le *Bachelo,* qui court du nord-ouest au sud-ouest, et reçoit l'*Ouadela* et l'*Amarah;* la *Ghesen* ou *Hesen*, qui sort du lac Saint-Etienne; la *Djemma* ou *Jumma;* puis, en Nubie, le *Yabouss*, qui reçoit le *Gobé,* et le *Toumat*, qui coule du sud au nord, en traversant le Bertat, le Kamyl et les sables aurifères du Fazokl.

Le bassin du *Tacazzé* est un des plus considérables de l'Abyssinie; il est sillonné par les torrents du Lasta et du Selaha, par toutes les rivières du Samen et par la plus grande partie de celles du Tigré. Les sources du *Tacazzé* se trouvent dans le royaume de Lasta, en un lieu appelé par les naturels *Ain-Tacazzé*, près du célèbre monastère de Lalibala, où existent des églises fort anciennes taillées avec art dans le roc. Le Tacazzé coule d'abord vers l'ouest pendant environ 5 lieues, et marche ensuite directement au nord jusque dans l'Avergallé, d'où il contourne les montagnes du Samen, en prenant la direction de l'ouest qu'il garde jusqu'à sa rencontre avec le Nil, non loin de Damer, dans le Sennaar, où il prend le nom d'*Atbarah;* c'est l'*Astaboras* de Ptolémée; il forme à son confluent avec le Nil la fameuse île de Méroé. Pendant la sécheresse, le Tacazzé n'a qu'une largeur

d'environ 20 mètres, et on le passe facilement, parce l'on trouve des gués de 50 centimètres à 1 mètre de profondeur; mais, à l'époque des pluies, sa largeur devient considérable, et il s'élève de 5 à 6 mètres, entraînant tout sur son passage; il doit son nom de *Tacazzé* ou *Terrible* aux crocodiles et aux hippopotames qui y vivent en grand nombre, ainsi qu'aux lions et aux éléphants qui fréquentent sa vallée. Ses affluents de droite sont : l'*Aronquoua*, le *Guébah* et l'*Ouarié;* les deux derniers ont seuls quelqu'importance; ses affluents de gauche sont : le *Béleghez*, l'*Abara*, l'*Ataba*, le *Soureneia*, le *Buéa*, l'*Eonzo* et le *Zarima;* toutes ces rivières du Samen sont des torrents impétueux pendant les pluies, et tombent en cascades du haut des montagnes, tandis qu'en été, c'est-à-dire de décembre en mai, elles promènent à peine quelque maigre filet d'eau entre leurs rives desséchées.

Le bassin du *Mareb* occupe l'angle nord-est de l'Abyssinie. Cette rivière prend sa source dans la province de Hamacen, près d'un village nommé Adde-Tigray; elle se dirige de là en arc de cercle vers le sud, passe près de Goundet, qu'elle laisse au nord, et prend ensuite la direction de l'ouest pour aller sans doute rejoindre le Tacazzé dans une contrée encore inexplorée. On ne lui connaît pas d'affluents de droite; ceux de gauche sont : le *Tséréna*, qui traverse la route de Massaouah à Adouah; le *Bélessa*, qui sort de la montagne d'Add'-Igrat; et l'*Ounguéya*. M. Antoine d'Abbadie mentionne une seconde rivière du nom de Mareb, souvent confondue, malgré un cours tout opposé, avec l'affluent du Tacazzé. Cette rivière, à laquelle il donne le nom distinct d'*Ansaba*, serait peut-être l'*Astusaspes* des anciens; elle va se perdre dans les sables, près de Souakim.

Nous avons déjà dit que le versant méridional du plateau abyssin donnait naissance au *Zébée* et au *Juba*. Nous devons encore nommer l'*Haouach* dont le cours est assez considérable, mais qui paraît se perdre dans les sables avant d'arriver à la mer.

Le lac de *Dembea*, ainsi appelé parce qu'il se trouve dans la province de Dembea, doit son autre nom de *Tzana* ou de *Bahr-Ssana* à l'île de *Ssana :* c'est le plus grand lac de l'Abyssinie. Il occupe le centre d'un vaste entonnoir naturel où descendent une multitude de ruisseaux et de petites rivières. Sa longueur est de 20 à 25 lieues, sa largeur de 10 à 15, sa circonférence de 72, et son altitude au-dessus du niveau de l'Océan est de 1,750 mètres; mais comme tous les lacs de la zone torride, il change d'étendue selon les saisons. Il est parsemé d'une multitude d'îles, la plupart habitées par des moines : la plus grande est celle de Ssana; une autre, assez étendue, qui porte le nom de *Daga*, renferme une prison d'Etat. Ce lac nourrit des hip-

popotames, mais on n'y trouve pas de crocodiles. Près de ses bords croît une espèce de balsamier qui donne la myrrhe.

Au sud du mont Bora s'étend le lac d'*Achangi*, qui a 8 lieues de longueur et 4 de largeur. Il est formé de la réunion des eaux du *Lasta*, du *Bora* et de l'*Ouofila*. Non loin et au sud-est de ce lac, on en remarque un autre qui porte le même nom, mais qui est environ huit fois moins grand. Entre le 10e et le 11e parallèle et sous le 37e méridien se trouve le lac *Stéphanos* ou *Saint-Etienne*, qui tire son nom d'un monastère construit sur une île qui en occupe le centre. Ce lac, moins grand que l'Achangi, donne naissance à la rivière d'*Ouahet*, l'un des affluents du Bahr-el-Azrek. « D'après le rapport des Abyssins, le lac de *Zaouaja* qui donne nais- « sance à l'Haouach, comprend un espace de 8 à 9 lieues de long sur 2 « de large. Celui de Soumma, dans le pays de Gurageé, est plus petit que « ce dernier; la rivière de *Béla*, qui se jette dans le Nil, s'échappe du « milieu de ce lac. Plusieurs amas d'eau, tels que ceux d'*Iboba*, de *Mar-* « *cha* ou d'*Adal* et des *Assoubho-Galla's*, formés par les rivières du « Haouach et de l'Iusso, sont plutôt des marécages que des lacs, et ils « disparaissent presque entièrement à l'époque de la sécheresse.[1] »

Le sol de l'Abyssinie offre des pentes tellement rapides, que la plupart des rivières de ce pays sont de fougueux torrents, et que les cascades et les cataractes y sont en très-grand nombre. Le *May-lumi*, un des affluents du Tacazzé, en offre une de 45 mètres de hauteur, et le *May-Sbini*, qui n'en est pas éloigné, en présente plusieurs presque aussi élevées.

En général, les rivières, les pluies et l'élévation du sol rendent la température de l'Abyssinie beaucoup moins chaude que celle de l'Egypte et de la Nubie. La chaleur de l'atmosphère, à en juger par les sensations qu'éprouve le corps humain, est beaucoup moindre que ne l'indique le thermomètre[2]. Il y a même des provinces plus tempérées que le Portugal ou l'Espagne; mais dans les basses vallées on éprouve les effets réunis d'une chaleur étouffante et des exhalaisons de l'eau stagnante. L'éléphantiasis, l'ophthalmie et beaucoup d'autres maladies en sont les funestes suites.

L'hiver, en Abyssinie, commence en juin, et dure jusqu'au commencement de septembre. La pluie, souvent accompagnée de tonnerre et d'ouragans affreux, oblige les habitants à suspendre tous les travaux, et fait cesser toute opération militaire. Les autres mois de l'année ne sont pas entièrement exempts de mauvais temps, et les plus beaux sont ceux de décembre

[1] Voyage en Abyssinie, etc., par MM. *Combes* et *Tamisier*, t. II.
[2] *Blumenbach*, notes sur Bruce, t. V p. 274.

et de janvier. Tel est le climat en général, et surtout celui de l'intérieur du pays; mais la nature montagneuse de l'Abyssinie produit plusieurs variations : ainsi, à l'orient, sur les bords de la mer Rouge, entre le rivage et les montagnes, la saison des pluies commence lorsqu'elle est déjà terminée dans l'intérieur. Cette particularité causa une grande surprise au portugais Alvarez, qui, à Dobba, se vit tout d'un coup transporté de l'hiver dans l'été.

L'Abyssinie, remplie de montagnes d'origine volcanique, c'est-à-dire composées de trachyte, de basalte, le granit, de syénite et de porphyre, ne saurait être dépourvue de minéraux. Selon le manuscrit de Petis-la-Croix, il s'y trouverait beaucoup de mines de fer, de cuivre, de plomb et de soufre; mais les voyageurs n'en parlent point. Les lavages à Damot et les mines peu profondes d'Enarya donnent de l'or extrêmement pur. Bruce assure que l'or le plus fin se recueille dans les provinces occidentales, au pied des montagnes de Dyre et de Tegla. Les grandes plaines, couvertes de sel gemme, au pied des montagnes orientales, ont excité l'admiration des voyageurs; le sel y forme des cristaux longs d'une *palme*.

Le sommet des montagnes est presque constamment couvert de neige, car, même lorsqu'elle vient à fondre durant le jour, aux rayons ardents du soleil, le froid de la nuit rassemble de nouveau autour des pitons élevés les vapeurs dont l'atmosphère est continuellement chargée. Ces vapeurs, qui sur les montagnes se condensent en flocons de neige, descendent dans les régions inférieures en pluies abondantes, durant toute l'année, mais principalement depuis le mois de mai jusqu'à la fin de septembre. Ces pluies continuelles grossissent les rivières; mais aucune n'est cependant navigable, et cet inconvénient est une des causes nombreuses qui entravent les relations commerciales en Abyssinie.

Dans un pays montagneux, humide, éclairé d'un soleil vertical, le règne végétal étale naturellement une magnificence que les botanistes regrettent de ne pouvoir aller contempler. Sur ce point comme sur bien d'autres, Bruce a trompé nos espérances. Il donne très-peu de renseignements vraiment nouveaux. L'arbre *cousso*, par exemple, qu'il a nommé *banksia abyssinica*, avait été déjà décrit par Godigny [1]. Blumenbach et Gmelin connaissaient depuis longtemps la plante graminée *girgir*, que le voyageur anglais croyait avoir découverte. Les arbres d'Abyssinie qu'on a décrits jusqu'ici, quoique ce ne soient vraisemblablement pas les principaux, sont le figuier-sycomore, l'*erythrina corallodendron*, le tamarinier, le dattier,

[1] *Bruns*, Afrika, t. II, p. 115.

le cafier, un grand arbre dont on se sert pour la construction des bateaux, et que Bruce appelle *rak*, deux espèces de *mimosa* gommifères. On trouve sur quelques montagnes arides l'euphorbe arborescente. Le câprier, le figuier, et diverses espèces d'acacia croissent dans les parties moyennes. Dans plusieurs vallées le limonier et le citronnier forment des bois naturels.

Un arbuste, appelé dans la langue du pays *wouginous*, et qui est le *Brucea antidysenterica* de Muller, et le *Brucea ferruginea* de l'Héritier, est justement vanté par le voyageur anglais pour ses vertus médicinales. Il appartient à la famille des térébinthacées. Les botanistes l'ont avec raison dédié à Bruce : on ne connaissait point avant lui les caractères de cet arbrisseau. Son écorce est répandue dans le commerce sous le nom de *fausse angusture :* elle se vend en plaques ou tubes dont la surface extérieure est rugueuse, mélangée de gris et d'orangé, et l'intérieure lisse et couleur fauve. Ses propriétés délétères et son amertume insupportable sont dues à une substance particulière à laquelle la chimie donne le nom de *brucine*. L'espèce de sébestier appelée *wanzey* par les Abyssins *(cordia sebestena)* est un des arbres les plus communs en Abyssinie : il fait l'ornement de toutes les villes. Après la saison des pluies, une seule nuit suffit pour que cet arbre se couvre de fleurs d'une blancheur éclatante ; lorsque sa fleur tombe, tous les environs semblent être couverts de neige. L'un des arbres les plus beaux et les plus utiles est le *cousso* (*Banksia abyssinica*), dont les fleurs infusées donnent un tisane que les Abyssins regardent comme le meilleur spécifique contre la maladie des vers, à laquelle les habitants des deux sexes sont sujets.

Il n'y a pas de forêts proprement dites en Abyssinie, dit M. Rüppel ; seulement les vallées laissent voir çà et là quelques bouquets d'arbres de haute futaie et surtout une espèce de sycomore dont le port ne manque ni d'élégance ni de majesté. Partout les crêtes des collines sont dépouillées d'arbres, parce que les naturels y mettent le feu pour féconder le terrain et confier ensuite leurs récoltes au peu d'humus que l'incendie a mis à découvert.

Les principales plantes alimentaires sont le millet, l'orge, le froment, le maïs, le *teff* et plusieurs autres. Tous les voyageurs se sont accordés sur le beau pain de froment d'Abyssinie ; mais il n'y a que les personnes d'une condition relevée qui en mangent.

Le *teff* ou *tafo* est une graine plus petite que la moutarde, d'un très-bon goût, et que les vers n'attaquent point[1] : c'est le *poa abyssinica*

[1] *Gmelin*, app. au Voy. de Bruce, p. 59, trad. all. de Rintein.

des botanistes. On en fait un pain en forme de gâteau rond, épais d'environ un demi-travers de doigt. Ce pain est plus ou moins blanc; sa saveur est un peu aigre; mais c'est une nourriture qui n'a rien de désagréable. Bruce assure qu'on sème le teff en Abyssinie dans les mois de juillet et d'août, et qu'il croît avec une telle rapidité qu'on peut en faire annuellement trois récoltes. Les jardins d'Abyssinie renferment plusieurs espèces d'arbres fruitiers, de légumes et de plantes huileuses que nous ne connaissons point.

Il se fait ordinairement deux récoltes de cereales, l'une pendant la saison des pluies, dans les mois de juillet, août ou septembre, l'autre au printemps: dans quelques localités on fait jusqu'à trois récoltes. Comme en Egypte, on fait fouler les grains par les bestiaux; on cultive aussi quelques vignes, et l'on fait même du vin, mais en petite quantité, car cette liqueur est peu goûtée par les naturels, qui préfèrent l'usage d'une espèce d'hydromel et de l'opium. Les naturels cultivent en grande abondance une plante alimentaire et herbacée analogue au bananier: elle supplée au pain. On l'appelle *ensete*. Dans les mares de l'Abyssinie, on trouve, comme en Egypte, le *papyrus*. Bruce nous assure que l'arbre qui produit le baume de Judée et la myrrhe est indigène dans l'Abyssinie, ou plus exactement parlant, sur la côte d'Adel, depuis le détroit de Bab-el-Mandeb, jusqu'au cap Guardafui. Il craint qu'une exploitation trop forte ne fasse bientôt disparaître ces forêts odoriférantes déjà connues du vieux Hérodote. Toute l'Abyssinie respire les parfums qu'exhalent les roses, les jasmins, les lis et les œillets dont les champs sont couverts.

Le règne animal n'offre pas moins de variété et d'abondance. Le bétail y est très-nombreux et d'une petite taille; il a les cornes d'une longueur monstrueuse: il n'est pas rare de voir des cornes de bœufs longues de plus d'un mètre. Les abondantes pluies d'été donnent tant d'activité à la végétation des prairies qu'elles offrent, pendant les plus grandes chaleurs, une abondante pâture aux troupeaux. Les buffles sauvages attaquent les voyageurs; les chameaux sont remplacés par l'âne et le mulet. On réserve pour la guerre les chevaux, qui sont petits, mais pleins de feu, comme dans tous les pays montagneux. Dans les provinces méridionales on croit qu'il existe quelques zèbres, mais farouches. On y voit errer en nombreuses troupes le *rhinocéros bicorne*, qui diffère essentiellement du rhinocéros unicorne d'Asie.

Il est inutile de nommer les lions, les panthères et tous ces autres animaux du genre *felis* dont l'Afrique est comme la patrie. La *girafe* est

répandue en Abyssinie. Déjà Marc-Paul ou Marco-Polo et *Bakoui*, auteur arabe, l'ont mentionnée de manière à ne laisser aucun doute sur son existence. Browne l'indique dans le Dar-four. Les hyènes sont en Abyssinie en si grand nombre, si féroces et si hardies, qu'elles parcourent quelquefois les rues des villes pendant la nuit. Il vrai que les habitants ne leur font aucun mal, ce que l'on attribue à une opinion superstieuse que l'on retrouve chez les Cafres; ils supposent que les *Falasjan*, hommes soumis à un pouvoir magique, descendent des montagnes pendant la nuit et vont dévorer les cadavres, les charognes des animaux que l'on jette près des habitations, et en général toutes les substances animales. Il y a aussi des sangliers, des gazelles ou antilopes, des singes et des babouins qui parcourent les champs et détruisent les moissons : parmi ces derniers, une petite espèce verte ravage les blés. Des naturalistes décrivent le zèbre de manière à ne laisser aucun doute que cet animal se trouve en Abyssinie. On sait aujourd'hui que l'achkoko ou le *gihe* des Abyssins est le daman (l'*hyrax capensis* de Buffon), animal qui est de la taille du lièvre et couvert d'un poil long et soyeux d'un gris brun. Par ses caractères anatomiques, il forme un genre intermédiaire entre les rhinocéros et les tapirs. Le lynx botté, le *felis caligata* de Temminck est très-commun aussi en Abyssinie. Le lapin paraît y être inconnu, tandis que le lièvre, qui y est regardé comme un animal immonde, habite en grand nombre les plaines et les plateaux.

Il y aussi beaucoup de serpents d'espèces très-grosses et très-remarquables. Les lacs et les rivières fourmillent d'hippopotames et de crocodiles. Ni Bruce ni Salt ne citent un seul poisson remarquable; cependant il en est un dont parle le P. Alvarez, et qui paraît être une espèce de torpille ou de gymnote : il fait éprouver à celui qui le touche une violente commotion électrique. Les espèces d'oiseaux n'y sont pas moins nombreuses. On distingue surtout l'autruche et le grand aigle doré. Alvarez et Lobo indiquent beaucoup d'oiseaux singuliers, semblables aux oiseaux de paradis, d'autres espèces particulières à la zone torride. On y trouve aussi des pigeons, des tourterelles, des alouettes, de nombreuses espèces de perroquets; mais les oiseaux aquatiques y sont rares.

Les voyageurs parlent de plusieurs espèces d'abeilles sauvages qui construisent leurs ruches sous terre, et dont le miel est excellent. L'insecte le plus remarquable est une mouche dont le lion lui-même redoute l'aiguillon, et qui force des tribus entières à émigrer, comme Agatharchide l'avait déjà remarqué avant Bruce. Cet insecte porte dans le pays le nom de *zemh* ou celui de *tsaltsalya*, et paraît être une espèce de *taon*. Les sauterelles

font encore plus de mal ; leurs innombrables essaims ravagent des provinces entières et réduisent le peuple à la famine.

Ce tableau général d'un pays très-étendu admet nécessairement beaucoup de nuances, déterminées par la position des parties dont il se compose. Mais nos connaissances topographiques sur l'Abyssinie, aussi bornées qu'obscures, ne nous permettent pas seulement de donner une liste complète des provinces. Ludolf nomme 9 royaumes et 5 provinces ; Thévenot, d'après un ambassadeur éthiopien, 7 royaumes et 24 provinces ; Bruce indique 19 provinces, enfin Petits-la-Croix fait l'énumération de 35 royaumes et 10 provinces qui ont appartenu au monarque abyssin, et dont il ne lui restait que 6 royaumes, la moitié du septième et les 10 provinces

Les naturels divisent leur territoire en deux grandes régions, dont l'une, appelée Tigré, occupe l'espace compris entre la mer Rouge et le Tacazzé, tandis que l'autre, qui s'étend depuis cette rivière jusqu'aux frontières du Sennaar, porte le nom d'Amhara.

Lorsque Salt visita l'Abyssinie, elle était divisée en trois Etats distincts et indépendants les uns des autres, savoir : le *Tigré*, l'*Amhara*, et les deux provinces réunies d'*Efat* et de *Choa*. Mais aujourd'hui elle est partagée en six provinces ou *ras*, que l'on désigne sous la dénomination de *royaumes*, et qui sont gouvernées par six chefs indépendants : ce sont les royaumes d'*Hururgué*, de *Tigré*, de *Lasta*, d'*Amhara*, de *Semen* et de *Choa*. Ces princes sont constamment en guerre les uns contre les autres ou avec les peuples indépendants qui les environnent. Comme les limites de ces petits Etats varient selon les chances de la guerre, il est difficile d'en assigner d'une manière précise l'étendue et l'importance. Aussi M. Lefebvre, officier de la marine française, qui a récemment voyagé en Abyssinie, a-t-il proposé d'établir cinq divisions naturelles dans tout l'espace qui était autrefois compris sous le nom de *royaume d'Ethiopie* et sous la domination des rois axoumites.

La *première division*, connue sous le nom de *Samhar*, forme le littoral de la mer Rouge : on la nomme aussi aussi le *Dankali*.

La *seconde* est comprise entre le 12e et le 16e degré de latitude septentrionale, et entre la chaîne du Taracta et le cours du Tacazzé.

La *troisième*, appelée *Amhara*, s'étend entre le Tacazzé et le Nil-Bleu.

La *quatrième* est le pays des Gallas.

La *cinquième* est le pays appelé *Choa*.

Comme nous réservons les parties maritimes de l'Abyssinie pour un

autre endroit, il faut commencer notre tournée par l'*ancien royaume de Tigré*, qui forme la partie la plus nord-est de toute l'Abyssinie.

Cette grande province, très-peuplée, à laquelle on donne 100 lieues de longueur sur 90 de largeur, est en grande partie couverte de hautes montagnes, séparées par de riches vallées : sa capitale est *Axum* ou *Aksoum*, éloignée de 43 lieues de la mer Rouge[1]; c'est l'ancienne résidence des monarques abyssins : ils ont conservé l'usage de s'y faire couronner. L'antiquité de cette ville est un sujet de dispute parmi les savants : elle était inconnue à Hérodote et à Strabon. Le premier qui la nomme est Arrien, auteur d'un périple de la mer Érythréenne; elle était de son temps, c'est-à-dire dans le deuxième siècle après J.-C., le siége du commerce d'ivoire[2]. Son état florissant dans les quatrième, cinquième et sixième siècles, est attesté par les descriptions qu'en font Procope, Étienne de Byzance, Cosmas et Nonnosus[3]. Les voyageurs portugais y ont trouvé des ruines magnifiques, des restes de temples et de palais, des obélisques sans hiéroglyphes, parmi lesquels un de 20 mètres de hauteur, d'un seul bloc de granit, terminé par un croissant, des figures mutilées de lions, d'ours et de chiens; enfin des inscriptions « en caractères *grecs* et *latins*[4]. » Selon Salt, l'obélisque qui reste encore debout a 25 mètres de haut; mais sa forme aplatie, ses ornements, qui ne rappellent nullement les hiéroglyphes, le rendent très-différent des obélisques égyptiens. Il y avait autrefois 54 obélisques, qui formaient deux rangées aux deux côtés de la colline qui domine la ville, et que le zèle mal entendu d'une princesse chrétienne a fait renverser. Le siége sur lequel les rois venaient s'asseoir lors de leur couronnement, devant la grande église, porte une inscription éthiopienne. Une autre inscription grecque, sur un monument dont la destination est inconnue, atteste les victoires du roi Aeizanas, 300 ans après l'ère chrétienne. L'existence de cette inscription met hors de doute l'authenticité de celle que Cosmas vit à Adulis. Mais celle que Bruce prétendait avoir découverte à *Aksoum* est une invention de ce voyageur.

La moderne *Aksoum* est, suivant deux voyageurs récents[5], la plus jolie

[1] *D'Anville*, Mémoires sur l'Egypte, p. 265.
[2] *Hudson*, Géogr. Minor., t. I, p. 3.
[3] Cités par *Ludorf*, Hist. Ætiop., t. II, Comment., p. 60 et 251.
[4] *Loho*, Voyage, 255. *Alvarez*, cap. 38. Histoire de ce qui s'est passé, etc., p. 137.
[5] MM. *Combes* et *Tamisier*. Les capitaines d'état-major *Ferret* et *Galinier*, qui l'ont visitée depuis, lui donnent 2,170 mètres d'altitude. Le voyage de ces savants officiers a duré près de quatre années, pendant lesquelles ils ont recueilli une foule de documents précieux sur les pays qui nous occupent; c'est ainsi qu'ils ont pour la première

ville du Tigré. Son enceinte sacrée est délicieuse de fraîcheur et d'ombre; elle compte 600 habitations, mais aucun édifice remarquable. Ses maisons ont la forme d'un cylindre surmonté d'un cône. Son église, bâtie au dix-septième siècle, est la plus belle de l'Abyssinie, quoiqu'elle n'ait rien de remarquable. C'est un monument carré, flanqué d'une tour de même forme et couronné par une rangée de pierres arrondies qui lui donnent l'apparence d'être crénelé; on y monte par deux rampes de 60 mètres de largeur, et l'on y entre par trois portes carrées. Son intérieur est presque dénué d'ornements; mais une chapelle dédiée à une sainte nommée *Sellaté-Mouisé* en est surchargée : ce qui indique la vénération des Abyssins pour cette sainte qui était issue de la race de Salomon et qui regardait comme impurs les êtres de son sexe; aussi les femmes ne peuvent-elles entrer ni dans cette chapelle ni dans l'église. A l'est de l'église, on aperçoit, auprès d'un arbre immense et bien vert, l'obélisque dont Salt a parlé. Quelques piliers qui n'ont rien d'intéressant et deux autres obélisques pareils à celui qui se tient encore debout, gisent brisés sur le sol. On fabrique dans cette cité de bon parchemin et de grosses étoffes de coton.

Adouah ou *Adoueh*, ville de 3,000 habitants, et la principale de la province, s'élève sur la pente d'un colline; elle est, d'après les opérations de MM. Ferret et Galinier, à 1,900 mètres au-dessus du niveau de la mer. Ses maisons, assez régulièrement disposées, sont entremêlées d'arbres et de petits jardins. Plusieurs habitations ont une forme conique; d'autres ont une toiture aplatie et sont surmontées de terrasses; quelques-unes ont un premier étage. Ses églises sont dédiées l'une à Marie (Mariam), l'autre à l'archange Gabriel, et une troisième à la Madeleine (Médinaalem). « L'église de Saint-Michel (Godeus Michael), au nord-est d'Adouah, ornée en dedans de fresques grossières et entourée de tombeaux au dehors, est admirablement ombragée par de sombres sabines de grands oliviers. Les blancs établis dans cette capitale cultivent des jardins et naturalisent dans cette contrée des plantes d'Égypte et de Syrie. La ville est abreuvée par l'abondante rivière d'Assan, qui coule à ses pieds et ne tarit dans aucune saison; elle se dirige vers le sud et tombe dans l'*Onarié*, affluent du Tacazzé. Du côté de l'église de Saint-Michel s'élève un énorme pic qui domine majestueusement la plaine [1]. » Cette ville est le principal entrepôt du commerce

fois construit une carte d'Abyssinie, fondée sur la détermination astronomique de neuf points qui sont : *Adouah*, *Axum*, *Adde-Casti*, *Intetchaou*, *Adde-Bahro*, *Faras-Saber*, *Add'Igrat*, *Tchelicout* et *Gondar*.

[1] Voyage en Abyssinie, par MM. *Combes* et *Tamizier*, t. I, p. 203.

entre l'intérieur de l'Abyssinie et la mer. On y fabrique des étoffes de coton et des toiles de diverses qualités; on y travaille la soie; son marché est un des plus importants de l'Abyssinie : aussi peut-on la regarder comme une des cités abyssines les plus florissantes. Ses habitants passent pour être plus doux et plus civilisés que les autres Abyssins. Les environs d'Adouah, quoique hérissés de montagnes escarpées, donnent trois moissons dans l'année. Mais la fertilité du royaume de Tigré n'empêche pas les habitants d'être un peuple aussi féroce et sanguinaire que perfide et corrompu [1]. *Antalo,* ville importante, renferme 1,000 maisons : on la regarde aujourd'hui comme la capitale du Tigré. Cependant nous devons faire observer que cette grande province n'a pas de capitale fixe : la résidence du souverain change selon son caprice ou selon les exigences politiques. *Tchelicout,* dans la contrée d'*Enderta*, est une des villes les plus importantes du Tigré.

Les récoltes du Tigré sont souvent ravagées par des nuées de sauterelles dont les musulmans seuls font leur nourriture. Les pays situés au delà du Tacazzé sont moins exposés à ce fléau.

Les provinces qui, à l'ouest, avoisinent le Tigré, portent les noms de *Ouodjerat*, de *Siré* et de *Sémen*. La première est un des greniers de l'Abyssinie; c'est aussi un pays très-boisé dont les forêts renferment beaucoup d'animaux sauvages, et principalement des éléphants et des rhinocéros. Les vallées humides de la seconde produisent beaucoup de palmiers et divers arbres fruitiers; elle est généralement formée de vastes plateaux coupés par de profondes vallées, et l'on y remarque plusieurs montagnes peu élevées. Dans la troisième s'étendent plusieurs chaînes de montagnes, dont les deux plus célèbres sont le Lamalmon et l'Amba-Gidéon. Ce dernier est proprement un plateau escarpé de tous côtés et presque inaccessible, mais assez vaste et fertile pour nourrir une armée entière. C'était la forteresse des *Falasjan* ou juifs abyssins, autrefois maîtres de la province de Sémen.

Suivant MM. Combes et Tamisier, le Sémen n'a jamais été complétement soumis aux rois d'Abyssinie; bien avant l'ère chrétienne, cette province était peuplée de juifs qui avaient un roi, et une reine qui participait au gouvernement. Ces souverains se sont perpétués jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, malgré les guerres qu'ils eurent à soutenir contre les empereurs d'Abyssinie, surtout à l'époque des missions des jésuites.

La province montagneuse de *Lasta*, habitée par une peuplade la plupart du temps indépendante, renferme des mines de fer. Le Tacazzé y prend sa

[1] *Petis-la-Croix*, ch. x.

source. Sa principale ville est *Sokota*, sur une rivière, à 45 lieues au sud d'Aksoum.

Au sud-ouest du Tigré, dans les plaines fertiles qui environnent le lac de Tana, s'étend la province ou le royaume d'*Amhara* ou de *Gondar*, qui se divise en douze parties que l'on pourrait appeler arrondissements. C'est un pays montagneux, où l'on remarque la haute montagne d'Amba-Gschen, sur laquelle on reléguait autrefois les princes du sang royal. Cette prison a été remplacée depuis par le *Ouechné*, dans le Beghemder. Il paraît que ce sont des montagnes escarpées qui renferment, soit une caverne naturelle, soit une fosse artificielle, dans laquelle on descendait les prisonniers au moyen d'une corde. C'est là que le monarque abyssin faisait garder à vue tous les princes de sa famille dont il croyait avoir quelque chose à redouter. Souvent c'était dans ce tombeau que les grands du royaume allaient chercher celui d'entre les princes que sa naissance ou leur volonté appelait au trône.

L'Amhara est peuplé d'une race d'hommes qui passent pour les plus beaux et les plus braves de l'Abyssinie. *Gondar* ou *Gwândâr*, résidence royale, en est le chef-lieu. Cette ville est bâtie sur une montagne, à 8 ou 10 lieues au nord du lac Tzana. Quoique bien déchue de ce qu'elle était autrefois, elle offre encore des restes de son ancienne grandeur. « Les construc-« tions portugaises, qui pour des Européens ne méritent aucune des-« cription de détail, se présentent dans une imposante majesté parmi les « chaumières qui les environnent : on dirait des géants au milieu d'une « troupe de nains. La ville proprement dite est sur le sommet d'une colline ; « sur le penchant et au pied se trouvent les faubourgs : celui des musul-« mans est au sud-ouest du palais occupé par les rois. » Ce palais inhabité ressemble à une forteresse du moyen âge avec fossés et ponts-levis ; c'est un édifice carré à trois étages, flanqué de tours et environné d'une muraille. On croit qu'il est l'ouvrage de quelques missionnaires européens. A la vue de ces habitations royales que les Abyssins laissent dépérir, des fontaines taries, de jardins abandonnés, on éprouve un sentiment de tristesse comme à l'aspect d'un mausolée[1]. Les maisons construites, les unes en torchis, les autres en pierres rouges, n'ont qu'un toit de chaume. On compte à Gondar 42 églises : l'une des principales, qui porte le nom de *Quosquum*, est bâtie de la même manière que les maisons, mais avec beaucoup d'art et est décorée avec un grand luxe ; une autre, dédiée à Marie, est bariolée de peintures ; une autre, enfin, celle de la Nativité, renferme le tombeau du roi

[1] Voyage en Abyssinie, etc., par MM. *Combes* et *Tamisier*; t. III, p. 341 et 342.

Oustas, mort en 1714. La ville renferme un vaste marché découvert qui passe pour le plus important de l'Abyssinie ; les chrétiens et les musulmans y ont chacun leur boucherie. La plupart des marchands de Gondar envoient des caravanes à Gouderou, à Kaffa, à Narea, chez les Gallas, où elles achètent des esclaves, du café, du musc et de la poudre d'or. Cette ancienne capitale renferme aujourd'hui 6,000 habitants à peine ; elle est arrosée par deux rivières, la Caha et l'Angareb qui opèrent leur jonction au-dessous du faubourg musulman. Leurs bords sont occupés par des tanneries, et l'on y blanchit le coton que l'on transforme ensuite en soyeux tissus.

Au milieu des montagnes qui environnent Gondar, habite un petit peuple païen appelé *Camaountes*. Les hommes ne viennent que très-rarement à Gondar ; les femmes y apportent du bois le samedi. Elles ont d'immenses pendants d'oreilles en fer ou en tout autre métal : ce qui contribue sans doute à rendre leurs oreilles tellement longues, qu'elles pendent jusque sur leurs épaules. On ne sait rien de la religion de ce peuple. La langue qu'il parle est l'ambarique.

La province appelée *Ouagara* est l'une des plus riches de l'Abyssinie : elle possède de beaux pâturages ; des troupeaux de gros bétail qui fournissent beaucoup de beurre et de lait ; elle produit de l'orge et du blé ; en un mot, les habitants y vivent dans l'abondance. On y remarque un grand et beau village nommé *Douarik*, dont l'église, dédiée à saint Georges (*Godeus-Gorghis*), est une des plus belles de l'Abyssinie. D'après une antique tradition, les Abyssins sont généralement persuadés que si l'on tentait de piller Douarik, on s'exposerait à l'inévitable vengeance de saint Georges. Cette croyance a fait de ce village un asile inviolable, où les habitants des hameaux voisins viennent déposer leurs richesses dans les temps de guerre et d'anarchie.

Vers la frontière méridionale de l'Ouagara, on traverse une rivière appelée *Mariam-Ouaha*, c'est-à-dire la *rivière de Marie*, ainsi nommée d'une superbe église qui s'élève non loin de ses bords. Le village de *Dunkas*, que les Abyssins ont surnommé *Gheumb* (ruines), à cause des débris d'édifices dont il est environné, présente un château ruiné qui offre l'apparence d'une construction gothique, bien qu'il ne date que du commencement du dix-septième siècle.

Le royaume d'Amhara, fertile en froment, renferme dans l'arrondissement de *Beghemder*, dont le nom signifie *Pays des moutons*, *Emfras*, ville de 300 maisons, dans une situation très-agréable. Le peuple du Beghemder passe pour être très-belliqueux.

Sur la frontière septentrionale du Beghemder, et à 5 ou 6 lieues à l'est du lac Tzana, se trouve la petite ville de *Derita,* presque entièrement peuplée de musulmans. Bâtie sur la pente d'une montagne, ses maisons sont mieux construites et plus spacieuses que celles des villes chrétiennes. Sa population, issue d'Arabes et de Gallas esclaves, se ressent de son origine, et présente un type tout particulier. Les hommes y prennent tous le titre de *hadji* (pèlerin), parce que tous ont fait le pèlerinage de la Mekke. Les femmes, généralement belles, ont la peau moins foncée que les autres Abyssines : elles ont le teint cuivré. Malgré le précepte du Prophète, elles ne se voilent pas le visage ; mais elles sont plus réservées que les chrétiennes. A Derita, on tanne les peaux ; on confectionne d'une manière supérieure les tissus de coton, et l'on fait parfaitement les cordons de soie qui servent de monnaie dans toutes les provinces où il y a des chrétiens.

Devra-Tabour, résidence d'un ras ou prince chrétien qui est censé gouverner le Beghemder, le Gojam, le Damot, une partie de l'Ouagara, du Belessa et de l'Ejjou-Galla, est une ville bâtie sur un plateau inégal ; elle occupe un vaste espace de terrain, parce que ses maisons sont disséminées. Sa population, disent MM. Combes et Tamisier, est si variable selon les guerres et les saisons, qu'il est impossible d'en donner l'évaluation. Les maisons ressemblent à des moulins à vent écrasés ; les églises sont élégamment construites et bien entretenues ; le palais du prince domine toutes les autres habitations : il a une cour spacieuse, fermée par une muraille de pierres informes et de terre glaise.

A 6 lieues au sud-sud-ouest de la précédente, *Mahdera-Mariam* est une des villes importantes du Beghemder. On y voit une habitation royale dont l'intérieur est décoré avec élégance.

Dans la partie méridionale de l'Amhara, le Bahr-el-Azrek entoure le *Gojam,* et en fait pour ainsi dire une grande presqu'île ; c'est un des plus beaux pays de l'Abyssinie ; les pâturages y sont excellents. On prétend que la population qui vit dans les montagnes d'où sort ce fleuve est autochthone, et qu'elle ne s'est jamais mélangée avec les autres Abyssins. Abondante en toutes sortes de productions, cette province tire sa principale richesse de ses troupeaux de bœufs qui sont à juste titre les plus renommés de l'Abyssinie. Ses chevaux étaient autrefois considérés comme les meilleurs de ce pays ; mais ils sont aujourd'hui peu nombreux, et leur race ne tardera pas à disparaître si les ras ne renoncent pas à leur système de spoliation envers leurs sujets[1]. Les femmes du Gojam sont généralement remar-

[1] Voyage en Abyssinie, etc., par MM. *Combes* et *Tamisier;* t. II, p. 157.

quables par leur beauté. La ville de *Dima* est une des plus belles de la province. Ses maisons sont bien bâties, et groupées autour d'une église inviolable qui est consacrée à saint Georges. Les prêtres qui s'y sont réunis en grand nombre y ont établi un séminaire célèbre, où l'on instruit les jeunes gens qui se destinent à la prêtrise. Dima renferme 2,500 habitants, qui, grâce à l'inviolabilité de leur église, jouissent du repos et de l'abondance au milieu d'un pays livré au désordre et à l'anarchie. *Devra-Ouerk*, bâtie sur un monticule que baigne la petite rivière de Ttasa, est célèbre en Abyssinie par son séminaire que la renommée place fort au-dessus de celui de Dima. *Monta* est la plus jolie ville du Gojam; ses maisons, bien bâties, sont environnées d'arbres verts; un grand parc, magnifiquement ombragé et couvert d'herbes très-hautes, précède la cour de son église. Le marché de cette ville est le plus considérable de la province.

Dans la partie centrale de l'Amhara se trouve la petite province de *Maïcha* ou *Maïtcha*, pays plat, marécageux et peu salubre. Autrefois elle était habitée par des Agaous; elle l'est aujourd'hui par des Gallas qui ont embrassé la religion et les mœurs des Abyssins. Sa principale ville est *Ibaba*, que l'on peut comparer, pour l'étendue et la richesse, à Gondar, dont elle est éloignée de 50 lieues.

Au sud des hautes montagnes de Gojam, le Bahr-el-Azrek arrose la province de *Damot*, habitée par les *Gafates*, qui parlent une autre langue que celle des Abyssins; c'est un pays riche en mines d'or, et dont le sol produit de beau coton. Son chef-lieu est *Gasat*.

Les provinces réunies de *Tégoulet*, de *Moret*, de *Choa*, et d'*Ifat* ou d'*Efat*, forment un État indépendant auquel on peut donner le nom de *royaume d'Ankober*, parce qu'Ankober, dans l'Ifat, en est la capitale. Cependant il porte en Abyssinie le nom de *royaume de Choa*. Il est borné au nord par le Ouello-Gallas; vers l'est il s'étend jusqu'à la rivière d'Haouach; au sud il est limité par les montagnes de Barakat qui vont se joindre à l'ouest à celles de la Lune, appelées aussi Djebel-el-Kamar; à l'ouest il confine avec l'Amhara, et au sud-ouest avec des tribus de Gallas. Placé au milieu de ces peuples, aux dépens desquels il s'agrandit tous les jours, il a rendu tributaires tous ceux qui l'entourent, et même une partie des Gallas qui habitent au sud des monts Barakat. Le roi de Choa prend le titre de *Négous*. Le *Choa* est une grande vallée d'un accès difficile[1], qui nourrit de très-beaux chevaux. L'*Ifat* est un pays élevé, arrosé par un grand nombre de ruisseaux. Ce royaume occupe une étendue d'environ

[1] *Salt*, Voyage, t. I, p. 243, trad. franç.

85 lieues de l'est à l'ouest, et de 40 à 50 du nord au sud. Les habitants sont, de toute l'Abyssinie, ceux qui ont le mieux conservé l'ancienne civilisation et la littérature éthiopiennes dans toute leur pureté. *Ankober* est la résidence du prince. Cette ville, arrosée par les sources de Chaffa et de Denn, renferme environ 5,000 habitants. Elle est bâtie sur la pente d'une colline que domine le palais du roi, remarquable par sa vaste dimension. Plusieurs églises, magnifiquement ombragées, apparaissent sur les éminences. *Tégoulet*, aujourd'hui ruinée, était jadis la capitale de toute l'Abyssinie. A quelque distance d'Ankober et au milieu de la région montagneuse qui s'étend au sud de cette ville, le docteur Beke a signalé un volcan en activité, auquel nous donnerons, à cause de sa position, le nom de *volcan d'Ankober*. Ce n'est pas le seul, car nous signalerons encore, dans le royaume de Choa, ceux de *Sabu*, de *Fantali* et de *Vinsegur*.

Les provinces les plus méridionales se trouvent pour la plupart sous le joug des féroces *Gallas*, ennemis des Abyssins. C'est ainsi que l'ancien *royaume d'Angot*, et une partie de celui de *Narea*, sont dans la dépendance de ces peuples. Les principales villes du premier de ces royaumes sont *Agof*, *Kobbenou* et *Kombotche*, sur lesquelles on n'a que des renseignements très-vagues. Le *Cambat*, fertile province du royaume d'Angot, renferme une population composée de chrétiens, de mahométans et de païens. *Sangara* est l'une de ses principales villes. Le royaume de *Narea* ou de *Naria*, environné de montagnes, comprend la partie la plus méridionale de l'Abyssinie. C'est un des plateaux les plus élevés de l'Afrique. Il abonde en grains et en bestiaux, et ses montagnes sont riches en or. Ses habitants, qui étaient autrefois tributaires des Abyssins, diffèrent de ceux-ci par leur teint. Bruce dit que les Naréens sont d'une couleur moins foncée que les Siciliens; mais, d'après les deux voyageurs français que nous avons souvent cités, il y a exagération dans l'expression du savant anglais : ils sont seulement moins bruns que les Abyssins.

Le *Guragué*, au nord des montagnes de la Lune (Djebel-el-Kamar), ne paraît présenter aucune particularité remarquable. Le *Bocham*, pays peu connu, s'étend entre le Cambat et le Narea. Le *Caffa* ou *Kaffa*, à l'ouest du Bocham, a donné son nom à la précieuse graine que nous appelons café. On dit même que dans son pays natal cette graine conserve un arome et une qualité supérieurs à celle de Moka. Malheureusement l'exportation en est impossible, soit à cause des pays qu'il faut traverser, soit à cause des droits qu'il faudrait payer sur toute la route qui sépare ce pays du port de Massaouah. Enfin le *Djinjiro*, situé au sud du Caffa et du Bocham, s'étend

u sud. Les habitants
servé l'ancienne civi-
ouretè. *Ankober* est la
rces de Chaffa et de
e sur la pente d'une
sa vaste dimension.
aissent sur les émi-
itale de toute l'Abys-
région montagneuse
ignalé un volcan en
on, le nom de *volcan*
ns encore, dans le
segur.
r la plupart sous le
t ainsi que l'ancien
dans la dépendance
ces royaumes sont
que des renseigne-
ume d'Angot, ren-
étans et de païens.
me de *Narea* ou de
plus méridionale de
rique. Il abonde en
or. Ses habitants,
le ceux-ci par leur
ins foncée que les
e nous avons sou-
t anglais : ils sont

bel-el-Kamar), ne
Bocham, pays peu
u *Kaffa*, à l'ouest
ous appelons café.
erve un arome et
t l'exportation en
, soit à cause des
e pays du port de
Bocham, s'étend

ABYSSIN

sur une longueur d'environ 40 lieues, mais n'est pas plus connu que les précédents. Tous ces petits Etats indépendants qui étaient autrefois soumis aux rois d'Abyssinie, sont aujourd'hui au pouvoir des féroces Gallas.

Dans l'esquisse topographique de l'Abyssinie que nous venons de tracer, on a déjà pu remarquer combien la population de ce pays est mélangée. Nous allons d'abord jeter un coup d'œil sur les *Abyssins*, ou, comme ils s'appellent eux-mêmes, les *Agazians*. Leur taille élevée et bien prise, leurs cheveux longs et les traits de leur visage les rapprochent des Européens; mais ils se distinguent de tous les peuples connus par une teinte toute particulière, que le fameux Bruce compare tantôt à l'encre pâle, tantôt au brun olivâtre, et qui, d'après les Français de l'Institut d'Egypte, paraît tenir du bronzé. Les portraits des Abyssins, donnés par Ludolf et Bruce, laissent pourtant entrevoir quelques traits de ressemblance avec les nègres.

Au surplus on remarque des nuances assez tranchées dans la couleur des habitants de l'Abyssinie. Suivant l'anglais Pearce, ceux des plateaux élevés ont la peau claire, et ceux du Tigré sont presque blancs; ceux des contrées basses et surtout marécageuses sont noirs ou presque noirs. Cette couleur paraît même être regardée comme un trait de beauté chez les Abyssins, puisque ceux qui ont la peau claire la noircissent en la tatouant. Les Abyssins ont en général de beaux yeux, des dents blanches et bien rangées, une longue chevelure, le nez bien formé, la barbe rare et les membres vigoureux.

D'un autre côté, la langue *gheez*, parlée dans le royaume de Tigré, et dans laquelle les livres des Abyssins sont écrits, est regardée par tous les savants comme un idiome dérivé de l'arabe. La langue *amharyque*, usitée à la cour depuis le quatorzième siècle, et parlée dans la plupart des provinces, offre aussi beaucoup de racines arabiques, mais dans sa syntaxe des traces d'une origine particulière. La langue *gheez*, plus dure que l'arabe, a cinq consonnes dont un organe européen ne saurait rendre la rudesse; l'*amhary* a bien plus de douceur, mais il lui manque cette variété de formes grammaticales qui est un des caractères des langues sémitiques. Il semblerait donc que l'Abyssinie, peuplée d'abord d'une race indigène et primitive, aurait reçu, surtout dans ses parties septentrionales et maritimes, une colonie d'Arabes, et probablement de cette tribu de *Kousch*, dont le nom, dans les livres prophétiques des Hébreux, se trouve également appliqué à une partie de l'Arabie et à l'Ethiopie. Cette origine arabique d'une partie des Abyssins nous explique pourquoi plusieurs écrivains byzantins ont placé le pays des *Abaseni* dans l'Arabie Heureuse.

Un grand nombre de mots grecs se sont introduits dans le *gheez;* le dialecte le moins mélangé est le *tigréen;* mais l'*amhary,* bien qu'il ait plus de la moitié de ses racines qui soient communes avec le précédent, s'en éloigne par les formes grammaticales. Ludolf admet en Abyssinie plus de huit idiomes différents : tel est entre autres celui que parlent les *Tcheret-Agow,* dans le centre de la contrée, et celui qui appartient particulièrement aux *Gallas.* Ces idiomes ne peuvent, sous aucun rapport, être ramenés à la même souche. Depuis plusieurs siècles, le *gheez* a un alphabet particulier qui paraît être un mélange des caractères sémitiques avec des formes gréco-égyptiennes, avec inversion de l'écriture et additions de signes accessoires pour les voyelles, de manière à constituer une sorte d'écriture syllabique.

Les relations intimes qu'a eues l'Abyssinie avec les peuples asiatiques confirment l'opinion qui les fait descendre des Arabes Kouschistes. Suivant ceux-ci, *Habesch*, qui a donné son nom aux Abyssins, est fils de Kousch, lequel est fils de Cham, fils de Noé. L'histoire indigène des Abyssins, autant du moins que nous la connaissons, ne remonte pas au delà de cette fameuse *reine de Saba* qui vint admirer la magnificence de Salomon. Le fils qu'elle eut du roi des Juifs porta le double nom de *David* et de *Menihelec;* ses descendants régnèrent jusqu'en l'an 960 après Jésus-Christ. Sous les deux frères *Abraha* et *Azbaha,* en 330, la religion chrétienne fut introduite en Abyssinie. En 522, le roi *Caleb,* nommé aussi *Elesbaan,* allié de l'empereur Justin, fit plusieurs campagnes en Arabie contre les Juifs et les Koreïschites. La dynastie *Zagaïque* régna 340 ans. Le plus célèbre roi de cette famille, *Lalibala,* fit tailler dans les rochers plusieurs édifices, entre autres neuf églises, qu'un voyageur du seizième siècle a dessinées.

Ces temples sont environnés d'un cloître; leurs plafonds sont soutenus par des piliers, et leurs murs sont ornés d'arabesques sculptées avec beaucoup de goût et d'élégance. Lalibala, qui figure dans la légende abyssine, a son tombeau dans celle de ces églises à laquelle on donne le nom de *Golgotha.*

En 1268, la noblesse de Choa replaça sur un trône une branche de l'ancienne dynastie salomonique; elle s'y maintenait encore vers la fin du dix-septième siècle. Parmi les princes de cette dynastie, *Amda Sion*, au commencement du quatorzième siècle, fut un monarque belliqueux et puissant. *Zara Jacob* envoya au concile de Florence des ambassadeurs qui se déclarèrent pour l'Eglise orientale. Sous l'infortuné *David III* commencèrent les liaisons de l'Abyssinie avec le Portugal. Son fils *Claudius* ou *Azenaf Ségued,* doué des plus grandes qualités, eut à combattre et les

féroces Mahométans qui dévastaient son empire, et les intrigues des missionnaires qui voulaient le soumettre à l'autorité du pape. Il maintint l'alliance avec les Portugais, qui lui envoyèrent, en 1542, un corps auxiliaire de 450 hommes, sous le commandement de *Christophe de Gama*. Ce héros périt glorieusement en combattant une nombreuse armée de Maures; le roi lui-même perdit la vie dans une autre bataille. Sous les règnes de ses successeurs, les intrigues des catholiques continuèrent sans succès; et lorsqu'enfin, dans l'année 1620, le savant et habile père *Paëz* eut réussi à faire déclarer publiquement le roi *Socinios* ou *Susneus* pour la religion catholique, il n'en résulta que des guerres civiles très-sanglantes. En 1632, le roi *Basilides* ou *Faoilidas* y mit un terme en chassant les catholiques, et en assurant à l'ancienne religion abyssine un empire exclusif. Depuis cette époque, l'Abyssinie est devenue étrangère à l'Europe. Cependant, en 1691, le roi *Yasous Ier* envoya une ambassade à Batavia. Ce monarque, distingué par ses vertus, se rendit au pied du fameux mont *Ouechné*, y fit appeler tous les princes renfermés dans cette prison, les consola, passa quelques semaines dans leur société, et les quitta tellement charmés de sa bonté, qu'ils retournèrent volontairement dans leur triste demeure. Les vices des enfants d'Yasous Ier ouvrirent pour un moment la route du trône à un usurpateur qui favorisa la religion catholique. Les arts, et principalement l'architecture, occupèrent les loisirs d'Yasous II; il épousa une princesse d'une tribu de Gallas. Son successeur, né de ce mariage, en donnant des places aux Gallas, excita des guerres civiles. Lors du voyage de Bruce, le roi régnant, nommé *Tecla Haimanout*, parvint à calmer ces troubles; mais détrôné par un prince rebelle, il a laissé son pays en proie à l'anarchie. Le *ras* ou gouverneur du Tigré, le puissant *Welleta Selassé*, visité par Salt, prit alors sous sa protection un roi titulaire résidant à Aksoum, tandis que *Guxo*, chef des Gallas, plaçait sur le trône de Gondar une autre ombre de souverain. Aujourd'hui ce beau pays est entièrement livré à l'anarchie; et sa situation politique est à la merci du sort des armes.

Séparés de l'Europe par leur défiance autant que par des obstacles physiques, isolés au milieu de peuples mahométans ou païens, les Abyssins, quoique doués d'esprit et de talent, languissent dans un état assez rapproché de celui où se trouvait l'Europe au douzième siècle. Leur christianisme, mêlé de pratiques juives, admet la circoncision des deux sexes comme un usage innocent; il conserve le sabbat à côté du dimanche. Lors des grandes discussions sur les dogmes abstraits, relatifs à la nature de Jésus-Christ, l'Église d'Abyssinie, par sa position géographique, fut entraînée dans le

parti des monophysites ; elle en forme encore, avec les Coptes de l'Egypte, une des branches principales. Cependant, par le grand nombre de fêtes, par le culte des saints et des anges, et par l'adoration presque divine de la Vierge, ils se rapprochent du catholicisme espagnol et italien. Ils font usage de l'encens et de l'eau bénite. Les sacrements reconnus sont le baptême, la confession et la cène sainte. Ils communient sous les deux espèces, et admettent la transsubstantiation. Leur Bible contient les mêmes livres que celle des catholiques, et en outre un *livre d'Hénoch*, dont Bruce a rapporté trois exemplaires. Dans l'église métropolitaine d'Aksoum on conserve une arche sainte qui est regardée comme le palladium de l'empire. Suivant la tradition, ce monument aurait été transporté de Judée en Abyssinie par Menihelec, le plus ancien roi du pays.

Le peuple mêle à cette religion plusieurs pratiques qui rappellent le fétichisme : tel est, suivant Pearce, le culte du serpent. Ce reptile est tellement sacré en Abyssinie, que quiconque en tue un, paye ce crime de la perte de sa vie. Un autre genre de superstition consiste à couper aux enfants dont les aînés sont morts le bout de l'oreille pour les sauver d'une mort prématurée. A côté de cela, l'Eglise d'Abyssinie conserve plusieurs cérémonies du christianisme primitif : elle ne tolère dans les temples ni statues, ni bas-reliefs, ni crucifix ; cependant les prêtres portent toujours un crucifix sur eux. Le baptême ne se donne qu'aux adultes, et dans ce but il y a toujours de grands bassins pleins d'eau aux portes des églises. Le respect pour ces édifices sacrés est tel, que ce sont, ainsi que nous avons souvent eu occasion de le dire dans nos descriptions, les lieux de refuge les plus sûrs contre les atteintes d'un ennemi ; que personne ne peut y entrer s'il n'est baptisé ; que l'usage veut que l'on quitte sa chaussure en y entrant ; que dans plusieurs circonstances ni les hommes ni les femmes n'en approchent, et que les prêtres seuls pénètrent dans le sanctuaire.

D'après le rapport des missionnaires anglais, trois partis religieux divisent l'Abyssinie : l'un prétend que le Christ est à la fois Dieu et homme par lui-même ; l'autre, qu'il n'est devenu homme que par la puissance du Saint-Esprit ; le troisième soutient qu'il ne fut fait homme qu'après que le Saint-Esprit eut descendu sur lui lors de son baptême dans le Jourdain. Ces disputes, sans résultat utile, contribuent encore à augmenter l'anarchie qui règne parmi les Abyssins.

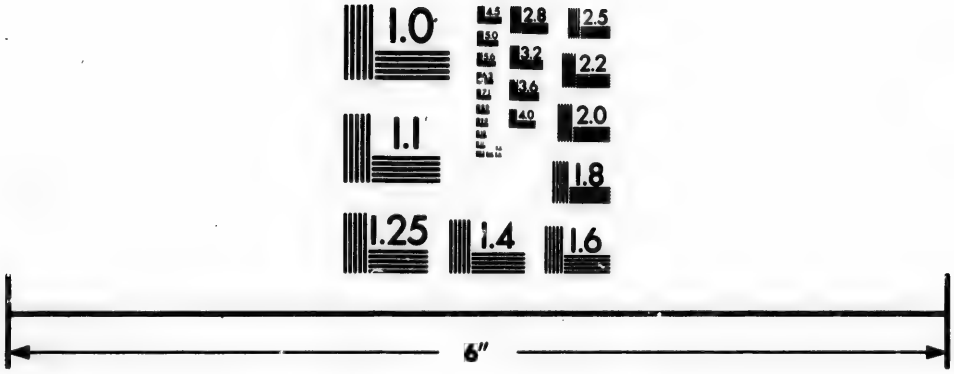
Le chef du clergé porte le titre d'*abouna*, c'est-à-dire le *père;* il est nommé par le patriarche copte d'Alexandrie : c'est toujours un étranger. Il

a sous lui les *komosât*, archi-prêtres attachés aux églises collégiales, et qui ont leurs *debterât* ou chanoines. Les autres fonctionnaires ecclésiastiques sont le *kasis* ou curé, le *nefk-kasis* ou vicaire, le *diakon* ou diacre, le *nefk-diakon* ou sous-diacre. Les *abbas* sont les docteurs en théologie. Les moines sont nombreux : ils occupent des maisons bâties autour des églises. Leur principale congrégation est celle de Saint-Antoine, qui date du treizième siècle, et fut fondée par saint Eustache et saint Tecla-Haimanout. La plupart des moines se rendent utiles en labourant la terre ; aucun n'a la faculté de mendier. La confession n'est point généralement en usage chez les Abyssins ; les prêtres ne sont point soumis au célibat ; les moines seuls font vœu de chasteté.

Que cette religion soit, comme les Abyssins le prétendent, [illegible] des anciennes formes du christianisme ; qu'elle remonte au temps [illegible] saint Matthieu et de la reine Candace, dont il est parlé dans les Actes des Apôtres, ou qu'elle ait été introduite en Abyssinie sous le règne de Constantin par un nommé Frumentius, qui convertit les Abyssins, et qui se fit ordonner évêque par Athanase, alors métropolitain d'Alexandrie, il paraît certain qu'elle influe peu sur la civilisation du peuple. Tout se passe à peu près comme en Turquie. Les monarques abyssins, despotes absolus, vendent les gouvernements à d'autres despotes subalternes. Quelques-uns de ces gouverneurs ont su rendre leur dignité héréditaire. Le visir ou premier ministre s'appelle *ras*. La noblesse se compose de descendants de la famille royale, dont le nombre s'accroît par la polygamie que l'Eglise condamne, mais que l'usage et le climat maintiennent. Les princes qui peuvent prétendre au trône sont ordinairement tenus en prison. Selon quelques auteurs, le droit de propriété serait presque nul ; cependant d'autres relations parlent d'une espèce de magistrat chargé de taxer les récoltes, et de fixer ce que le fermier doit payer au propriétaire : mesure qui semble supposer beaucoup d'égards pour le peuple. La justice est administrée avec une grande promptitude ; les punitions les plus barbares paraissent fréquentes. Il y a des tribunaux composés de douze assesseurs, présidés par un juge, et qui tiennent séance en plein air, précisément comme les tribunaux gothiques. Les revenus du roi consistent en fournitures de grains, de fruits, de miel, avec quelques faibles tributs en or. Tous les trois ans on lève la dîme des bestiaux. L'armée, payée par des concessions de terres, s'élevait autrefois à 40,000 hommes, dont un dixième de cavalerie.

Depuis longtemps, l'Abyssinie n'est plus cet empire gouverné par un

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
2.5
3.6
2.2
4.0
2.0
1.8
1.6
1.1
1.0

prince qui avait le titre de *négous nagast za Ithyopya*, c'est-à dire *roi des rois d'Éthiopie*. Parmi les chefs qui prennent celui de roi, il en est plusieurs qui reconnaissent en apparence l'autorité du grand négous, mais qui, en réalité, déposent à leur gré un monarque qui n'a point d'armée, et qui ne reçoit que ce qu'ils veulent bien lui accorder pour sa liste civile.

Quelques soldats ont de courts fusils qu'ils ne tirent qu'en les appuyant à un pieu; la plupart sont armés de lances et d'épées. La bravoure des Abyssins n'étant point dirigée par la tactique, ne sert ordinairement qu'à les faire massacrer en grand nombre. Vainqueurs, ils se livrent à une extrême férocité, et, dans leurs triomphes peu fréquents, les parties sexuelles de leurs ennemis morts sont portées en trophée.

Ce seul trait doit dégoûter d'avance nos lecteurs d'un tableau détaillé des mœurs des Abyssins; nous n'y ajouterons que les notions les plus indispensables.

Les demeures de ces peuples sont des cabanes rondes, couvertes d'un toit conique, forme rendue nécessaire par la violence des pluies. Les habitations des chefs se composent de plusieurs corps de logis. Quelques tapis de Perse, et une jolie poterie de terre noire, un peu transparente, forment les principaux objets de luxe. On fabrique aussi des tissus de coton, des cuirs tannés, et divers ustensiles en fer et en cuivre. Les arts et métiers sont en grande partie abandonnés aux étrangers, et surtout aux juifs.

Les enfants vont nus jusqu'à l'âge de quinze ans; mais les adultes portent un costume uniforme qui a quelque chose de l'élégance et de la simplicité antiques. Il se compose d'un léger caleçon, d'une large tunique à manches et d'une sorte de manteau d'une toile de coton blanche dont ils se drapent avec aisance, et dont ils se dispensent même quelquefois. Leur coiffure habituelle est un large turban. Les femmes portent des robes qui tantôt leur couvrent le sein, et tantôt partent seulement de la hauteur des hanches.

L'indolence orgueilleuse des Abyssins se montre dans leur manière de manger. Les grands seigneurs se font mettre dans la bouche les aliments grossièrement apprêtés qui couvrent leur table. Il paraît certain, après beaucoup de discussions, que les viandes crues, avec une sauce de sang frais, ne repoussent point, et excitent même l'appétit d'un Abyssin. Une boisson appelée *maïze*, sorte d'hydromel renforcé d'opium, et le *soué* ou *boriza*, espèce de bière, animent la sauvage gaieté de ces festins. Les deux sexes s'y livrent publiquement, sinon à des débauches, du moins aux plaisanteries les plus licencieuses.

Les rois et les ras, ou chefs des armées, ont auprès d'eux des bouffons qui plaisantent tout le monde, et des poëtes qui n'ont d'autres moyens d'existence que de réciter ou d'improviser des vers pendant les soirées ou veillées. Il y a même des Corinne en Abyssinie : Pearce parle d'une femme qui, bien qu'elle eût de la fortune, s'était adonnée dès l'enfance à l'étude de la poésie et avait obtenu une grande célébrité. Elle allait aux veillées, non pour aucun salaire, mais pour accroître sa réputation. Le principal amusement des classes inférieures, dans les fêtes qui succèdent aux rigueurs du carême, est le jeu du *kersa*, qui ressemble beaucoup au mail : de grandes troupes de jeunes gens se réunissent; quelquefois des villages entiers se défient réciproquement, et le jeu se termine souvent par des rixes sanglantes.

Les hommes n'ont qu'une seule épouse légitime; le mariage n'est qu'un lien civil et se rompt très-aisément; mais les personnes qui en ont le moyen entretiennent plusieurs concubines. Néanmoins la religion n'approuve pas ces déréglements; car quiconque manque à la foi conjugale est repoussé de la communion. Toutefois il est bon de faire observer qu'en Abyssinie le mariage ne reçoit aucune sanction ni politique ni religieuse.

Lorsqu'un individu meurt, serait-ce même un étranger, tous les voisins témoignent la plus grande affliction; tous s'empressent d'apporter chez le plus proche parent du défunt des provisions de bouche de toute nature et en quantité considérable; on s'empresse de le distraire; on l'oblige à boire, et l'ivresse la plus complète remplace, chez les assistants, la tristesse dont une heure auparavant chacun semblait être accablé. L'enterrement ne coûte rien, car tous les voisins, munis des outils nécessaires, aident à creuser la fosse et travaillent à l'envi; mais les prêtres exigent une somme exorbitante pour les prières des morts. Pearce a vu deux ecclésiastiques se disputer la robe d'une pauvre femme, seul objet passable que la défunte eût possédé. Quelquefois des familles entières sont ruinées pour se conformer à l'usage qui veut que les prêtres soient fournis pendant six mois de viandes et de maïze, afin qu'ils consentent à réciter les prières des morts.

Si tels sont les peuples chrétiens de l'Abyssinie, rien ne doit nous étonner de la part des nations sauvages qui demeurent dans ce pays. En effet, la férocité et la malpropreté des *Gallas* surpassent toute idée. Ils ne mangent que de la viande crue; ils se barbouillent le visage du sang de l'animal tué, et suspendent les intestins autour de leur cou, ou les tissent parmi leur chevelure. Les incursions de ce peuple nomade et pasteur sont aussi subites que désastreuses. Tout périt sous leur glaive; ils massacrent

l'enfant dans le ventre de la mère; les adolescents sont conduits en esclavage après avoir été privés de la virilité. Une petite taille, une teinte brune foncée et des cheveux longs les distinguent des nègres. Ces Tatars de l'Afrique, qui se montrèrent d'abord dans les contrées situées au sud-est de l'Abyssinie, y occupent actuellement cinq ou six grandes provinces, qui sont Gojam, Damot, Dembéa, Amhara, Beghemder, Angot, et les pays de Rali, Caffa, Cambat, Narea, Fategar, et de Gouderou; leur ville principale paraît être *Gouel*, c'est du moins celle où se réunissent les chefs lorsqu'ils ont à délibérer. Ils sont divisés en un grand nombre de tribus, comprises, selon quelques-uns, en trois corps de nations. On connaît peu ceux du midi; on donne à ceux de l'occident le nom de *Bertùma-Galla*; ils ont des rois ou chefs de guerre nommés *Loubo ;* ceux à l'est s'appellent *Borena-Galla,* et leurs chefs *Mooty*. Ces chefs n'ont qu'une autorité temporaire, donnent leurs audiences dans de misérables cabanes; leurs gardes et courtisans assaillent à coups de bâton l'étranger qui se présente, puis l'introduisent auprès du roi, et le complimentent comme un homme intrépide qui ne s'est pas laissé renvoyer. Les Gallas adorent des arbres, des pierres, la lune et quelques autres astres. Ils croient à la magie et à une vie future; cependant Salt assure que les plus civilisés ont embrassé le mahométisme. Le droit de propriété, le mariage, l'entretien des parents âgés, sont consacrés par des lois. L'exposition des enfants est permise aux guerriers. Dans leurs courses lointaines à travers des régions désertes, ils se nourrissent de café réduit en poudre.

Les Abyssins considèrent les Gallas comme originaires de la côte d'Afrique. Leur nom semble figurer parmi les nations subjuguées ou vaincues par Ptolémée Philadelphe, selon l'inscription d'Adulis. Quand on rapproche de ces circonstances les traits physiques qui les distinguent de nègres, on ne peut hésiter de rejeter les hypothèses de quelques géographes qui voudraient les représenter comme une colonie de nègres Galas sur la côte de Poivre. Ils tiennent plus vraisemblablement aux tribus nomades de l'Afrique centrale méridionale.

Les autres peuples païens et sauvages se font moins redouter. Au nord-ouest les *Schangallah* ou *Changallas* habitent les hauteurs couvertes de forêts, et nommées *Kolla* par les Abyssins. Le visage de ces nègres se rapproche de celui des singes. Ils passent une partie de l'année sous l'ombrage des arbres, et l'autre dans des cavernes creusées au milieu de rochers de grès poreux. Les diverses tribus se nourrissent, les unes d'éléphants, d'hippopotames et de rhinocéros, les autres de lions et de sangliers; il y

en a une qui mange des sauterelles. Ils vont nus, et ont pour armes des flèches empoisonnées, des lances, des sabres et des boucliers. Les Abyssins les chassent comme des bêtes fauves et les réduisent en esclavage. Ils sont presque tous idolâtres; quelques-uns ont embrassé le mahométisme; d'autres, parmi ceux qui sont le plus rapprochés des Abyssins, se sont faits chrétiens. Chacune de leurs tribus se divise en familles, gouvernée par le plus ancien des membres, que l'on nomme *cheba*. Les Changallas ne prennent qu'une femme; mais le cheba a le privilége d'en posséder deux. Chez eux les mariages sont des espèces d'échanges : le frère donne sa sœur à celui dont il veut obtenir la sœur, ou se procure à la guerre une femme qu'il adopte pour sa sœur, et qu'il échange à ce titre contre la femme qui lui plaît. Les femmes sont généralement très-précoces : dès l'âge de dix ans elles sont mères. Ces peuples, dont la description forme une des meilleures parties de la relation de Bruce, sont déjà désignés chez les anciens sous le nom de mangeurs de sauterelles, d'autruches, d'éléphants. La nature du sol, tour à tour couvert d'eau ou gercé par la chaleur, rend toute espèce de culture impossible.

Deux nations portent le nom d'*Agauws* ou d'*Agaouys;* l'une habite dans la province de Lasta, autour des sources du Tacazzé; l'autre occupe les environs des sources du Bahr-el-Azrek. Maîtres de contrées fertiles, mais inaccessibles, braves et pourvus d'une bonne cavalerie, que l'on porte à 4,000 hommes, et d'une infanterie plus nombreuse, ils maintiennent leur indépendance contre les Gallas et les Abyssins. Ils se livrent à un commerce considérable. Ce sont les Agaouys du Bahr-el-Azrek qui fournissent Gondar de viande, de beurre et de miel. Quoique leur culte principal eût jadis pour objet d'honorer l'esprit qui, selon eux, présidait aux sources du fleuve, et qu'ils n'aient point tout à fait abandonné ces pratiques superstitieuses, ils sont maintenant presque tous convertis au christianisme, et sont même plus zélés pour leur religion que les Abyssins.

Les *Gafates* sont un peuple nombreux qui parle une langue à part, et demeure dans le Damot. Leur territoire produit de beau coton.

Les *Guragues*, voleurs aussi rusés qu'intrépides, habitent dans le creux des rochers, au sud-est de l'Abyssinie. Bernudas les place dans un royaume d'*Oggy*, compris dans la liste des provinces donnée par Petis-la-Croix [1]. « Ce pays produit du musc, de l'ambre, du bois de sandal et d'ébène; il y « vient des marchands blancs. »

De tous les habitants de l'Abyssinie, les Juifs nommés *Falasjan* ou *Fela-*

[1] *Bruns*, Africa, t. II, p. 230.

chas, c'est-à-dire *exilés*, présentent le phénomène historique le plus singulier. Cette nation paraît avoir formé, pendant des siècles, un État plus ou moins indépendant dans la province de Sémen, sous une dynastie dans laquelle les rois portaient constamment le nom de *Gidéon*, et les reines celui de *Judith*[1]. Aujourd'hui, cette famille étant éteinte, les Falasjan (Felachas) obéissent aux rois d'Abyssinie[2]. Ils exercent les métiers de tisserand, de forgeron et de charpentier. Selon Ludolf, ils avaient des synagogues et des bibles hébraïques ; ils parlaient un hébreu corrompu[3]; Bruce assure qu'ils ne possèdent les livres sacrés que dans la langue gheez; qu'après avoir oublié l'hébreu, ils parlent un jargon particulier, et qu'ils ignorent le Talmud, le Targorun et la Kabbala. Le plus grand nombre de Falasjan demeurent sur les bords du Bahr-el-Abiad. C'est précisément la contrée qu'occupaient les exilés égyptiens, les *Asmach*, les *Sebridæ*.

Les causes de leur établissement en Abyssinie sont encore un problème à résoudre; mais leur existence n'en est pas moins un fait très-important pour l'ethnographie. Suivant l'opinion de Marcus, c'est entre les années 643 et 330 avant l'ère chrétienne que des Juifs ont fondé cette colonie. Il paraît qu'à l'époque de la conquête de la Judée par Nabuchodonosor, vers l'an 596 avant J.-C., un grand nombre d'habitants se réfugièrent en Arabie et en Egypte, d'où ils purent passer en Abyssinie. Dès le temps d'Alexandre le Grand, les Juifs portaient dans ce pays le nom de *Falasjan*. Ils y ont conservé jusque dans ces derniers temps leur langue, leur religion, leurs lois, leurs mœurs, et ce qu'il y a de plus remarquable, leur indépendance. Lorsque Bruce visita l'Abyssinie, ils étaient assez nombreux, selon lui, pour pouvoir mettre sur pied une armée de 50,000 hommes : il paraît cependant que depuis l'année 1800, la partie du Sémen qu'ils occupent est devenue une dépendance du Tigré.

M. Lefebvre, voyageur français qui visita ces Juifs abyssins, les nomme *Felachas*. Ils étaient, dit-il, répandus autrefois dans toutes les provinces; mais on ne les trouve plus aujourd'hui que dans les pays de Dember, de Sakket, d'Alafa et de Tchelga. Tout porte à croire qu'ils remontent aux nombreuses émigrations du peuple hébreu. Issus d'une civilisation plus avancée que celle du pays où ils se sont fixés, ils conservent encore leur prééminence : eux seuls sont exempts de tout impôt et sont affranchis du service militaire.

[1] *Bruce*, Voyage, t. I, p. 528; t. II, p. 19; t. III, p. 340, trad. all.
[2] *Salt*, Voyage en Abyssinie, t. I, p. 211, traduct. franç
[3] *Ludolf*, Histor, Æthiop., l. I, cap. XIV.

Les Felachas ont le teint brun olivâtre assez foncé, le front saillant, le nez courbe, les lèvres moins bordées que celles des Gallas; ils ont l'ovale de la tête rétréci à la partie inférieure; l'ensemble de leur physionomie est peu agréable. Ils sont faibles de corps et peu courageux.

Ils pratiquent le judaïsme; ils ont les livres de Moïse, les psaumes de David et les livres des Apôtres. Ils se construisent des temples et se réunissent pour prier en commun. Comme tous les autres Juifs, ils ont des jours consacrés au repos qu'ils passent dans une retraite absolue : le vendredi et le samedi ils restent chez eux, et ne peuvent apprêter aucun aliment.

Pour éviter tout contact étranger, ils confectionnent eux-mêmes leurs vêtements et leurs instruments de travail. Ils se livrent peu à l'agriculture; ils en confient les soins à des domestiques chrétiens qui ont aussi la charge de veiller à leurs troupeaux. Loin de s'adonner exclusivement au commerce, comme la plupart des autres Juifs, ils le négligent pour se livrer à l'industrie du travail du fer et à celle de la bâtisse, industries qui leur valent la protection des princes abyssins. Ce sont eux qui fabriquent les fers de charrue, les haches, les couteaux, les sabres, et les fers de lance, etc. Ils excellent dans la construction des maisons et des églises. Ils fabriquent aussi les poteries avec beaucoup d'habileté.

Parmi leurs usages il en est quelques-uns qui les distinguent. Lorsqu'un père destine un fils à la prêtrise, il a soin d'atrophier ses parties sexuelles en commençant cette opération dès l'âge le plus tendre. Pendant l'époque de leurs menstruations les femmes se retirent dans leurs habitations, et ne communiquent plus avec personne. Un Felachas doit trancher la tête des animaux qu'il veut manger, et les laver entièrement après les avoir écorchés. Enfin, comme le dit encore M. Lefebvre, un Felachas ne pourrait goûter de la viande qui lui serait présentée par un chrétien sans faire en quelque sorte abjuration, tandis que la même répugnance n'existe pas chez le chétien à l'égard du Felachas.

On a évalué le nombre des habitants de toute l'Abyssinie à environ 3,500,000, et à près de 2,000,000 celui du royaume seul de Tigré. Il est facile de concevoir l'impossibilité d'avoir des renseignements précis sur la population d'un pays continuellement livré aux dissensions civiles et au pouvoir chancelant de quelques chefs ambitieux. Mais si l'on considère sa superficie, il est difficile de ne point admettre comme probable le chiffre que nous venons de reproduire pour la population totale.

L'anarchie féodale qui divise et déchire l'Abyssinie est tout à fait contraire

à la liberté des relations commerciales avec ce pays. Cependant le commerce étranger n'y est pas sans importance; Adoua ou Adoueh en est le principal comptoir, et Massaouah, sur le golfe Arabique, le principal port. On y apporte du plomb, de l'étain, du cuivre, des feuilles d'or, de la soie écrue, du coton, des draps de France, du maroquin d'Égypte et de la verroterie de Venise. L'Abyssinie reçoit aussi des caravanes de l'Égypte. Elle fournit en retour de l'ivoire, de l'or et des esclaves.

Un sentiment commun a engagé les voyageurs anciens et modernes à comprendre toutes les côtes africaines, depuis l'Égypte jusqu'au détroit de Bab-el-Mandeb, sous la dénomination générale de *Troglodytique*, de *côte d'Abex* ou d'*Habesch*, et de *Nouvelle-Arabie*. Pourquoi ne pas adopter cette division intéressante sous les rapports de l'histoire et de la géographie physique? Nous savons déjà que la Nubie et l'Abyssinie n'ont point de limites fixes. D'ailleurs, un géographe arabe d'un grand poids distingue formellement la Nubie des contrées maritimes [1].

Les anciens, que nous prendrons souvent pour guides, considéraient la chaîne de montagnes qui longe le golfe Arabique comme très-riche en métaux et en pierres fines. Agatharchide [2] et Diodore [3] parlent des mines d'or qu'on exploitait dans une roche blanche, probablement granitique. Pline rend ces richesses communes à toute la région montagneuse entre le Nil et le golfe [4]. Les géographes arabes ont confirmé ces relations, ainsi que celles relatives à une carrière d'émeraude dont nous avons déjà parlé. Mais la chaleur et la rareté de l'eau rendent la partie basse de la côte presque inhabitable. Partout les citernes remplacent les sources [5]. Dans la saison sèche, les éléphants, au moyen de leurs trompes et de leurs dents, creusent des trous pour trouver de l'eau. Les vents *étésiens* ou du nord-est amènent les pluies périodiques [6]. Les petits lacs ou mares dont la côte est parsemée se remplissent alors d'eau pluviale. Les palmiers, les lauriers, les oliviers, les *styrax* ou *aliboufiers*, et d'autres arbres aromatiques, couvrent les îles et les côtes basses. Dans les bois on voit errer l'éléphant, la girafe, l'ours fourmilier, et plusieurs espèces de singes. La mer peu profonde, se colore d'un vert de prés, tant est grande la quantité d'algues et d'herbes marines qu'elle nourrit. Il s'y trouve aussi beaucoup de corail.

[1] *Abulfeda*, Afrika, ed. Eichhorn., tab. XXVII.
[2] *Agatharch.*, de mar. Rub. Geogr. min. Huds.
[3] *Diod. Sic.*
[4] *Plin.*, t. VI, p. 30.
[5] *Idem.*
[6] *Strabon.*

La nature du sol et du climat a toujours retenu les habitants dans le même état d'une misère sauvage. Divisés en tribus, sous des chefs héréditaires, ils vivaient et ils vivent encore des produits de leurs troupeaux de chèvres et de la pêche. Les creux des rochers étaient et sont encore leurs habitations ordinaires ; c'est de ces cavernes, en grec *troglé*, qu'est venu le nom général sous lequel les anciens les désignaient. Cette manière de se loger est très-anciennement répandue dans beaucoup de contrées du globe ; on trouve des Troglodytes au pied du Caucase et du mont Atlas, dans la Mœsie (aujourd'hui la Servie et la Bulgarie), dans l'Italie et en Sicile. Cette dernière île nous offre l'exemple d'une ville entière taillée dans l'intérieur d'une montagne. Mais de tous les peuples habitants des cavernes, ceux du golfe Arabique ont le plus longtemps conservé cet usage et le nom de Troglodytes.

Selon les anciens, ces peuples sont Arabes d'origine ; Bruce les comprend sous le nom général d'*Agazi* ou *Ghéz*, c'est-à-dire pasteurs ; ils parlent la langue *ghéz*, qui, ainsi que nous l'avons vu, a beaucoup d'analogie avec l'arabe. Les sons rudes et bizarres de cette langue ont fait dire aux anciens que les Troglodytes sifflaient et hurlaient au lieu de parler. On leur attribuait l'usage de la circoncision pour les deux sexes ; ils se privaient d'un testicule, coutume barbare qui se retrouve aujourd'hui chez les Kora-Hottentots. Anciennement les femmes étaient en commun, à l'exception de celles des chefs de tribus ; elles se blanchissaient tout le corps avec de la céruse, et suspendaient à leur cou des coquillages qui devaient les préserver d'être ensorcelées. Quelques-unes de ces tribus ne tuaient point leurs bestiaux et se nourrissaient de lait, comme font encore les *Hazortas*, dont nous parlerons bientôt ; d'autres mangeaient des serpents et des sauterelles, nourriture encore chérie des diverses tribus de Changallas ; enfin il y en avait qui dévoraient les chairs et les os broyés ensemble et rôtis dans la peau. Ils composaient avec les fruits sauvages une espèce de liqueur vineuse. Les plus misérables d'entre eux se rendaient en troupes, comme les bestiaux, auprès des lacs ou mares d'eau pour assouvir leur soif. Ce portrait des anciens Troglodytes paraît en grande partie applicable aux habitants actuels de ces côtes.

Nous commencerons la topographie de la côté d'Habesch par la partie la plus septentrionale.

La côte forme un grand enfoncement, nommé la *Baie sale* ou le *Golfe immonde* par les navigateurs anciens et modernes. Au fond de ce golfe est le *Port des Abyssins*. Les géographes arabes donnent à la côte qui suit ce

port le nom de *Baza*, *Beja*, *Bedjah* ou *Bodscha;* c'est, selon eux, un royaume séparé de la Nubie par une chaîne de montagnes riches en or, en argent et en émeraudes [1]. On varie autant sur l'orthographe du nom que sur les limites du pays. Le nom de Baza se retrouve dans celui du promontoire *Bazium* des anciens, aujourd'hui *Raz-el-Comol*, ou *cap Comol.*

Les habitants de cette contrée, nommés *Bugihas* par Léon l'Africain, *Bogaïtes* dans l'inscription d'Aksoum, et *Bedjahs* chez la plupart des Arabes, mènent une vie nomade et sauvage; le lait et la chair de leurs chameaux, bœufs et brebis, leur fournissent une nourriture abondante; chaque père de famille exerce chez lui l'autorité patriarcale; il n'existe pas d'autre gouvernement. Pleins de loyauté entre eux, hospitaliers envers les étrangers, ils pillent les nations agricoles et les caravanes marchandes. Leurs bœufs portent d'énormes cornes; leurs brebis ont la peau tigrée; tous les hommes sont *monorchides;* il y a des tribus qui se font arracher les dents de devant; une société de femmes qui fabriquent des armes, vit à la manière des Amazones [2]. L'usage d'élever une robe au bout d'une pique, en signe de paix et pour commander le silence, leur est commun avec les Hazortas, tribu de la côte d'Abyssinie [3]. Bruce affirme qu'ils parlent un dialecte de la langue ghéz ou abyssine; mais, selon l'historien arabe de la Nubie, ils seraient de la race des Berbers ou Barabras. Un savant orientaliste, M. Quatremère, a essayé de démontrer l'identité des Bugihas ou Bedjahs avec les *Blemmyes* des anciens ou les *Balnemouis* des écrivains coptes. Ils nous paraît que les indications des anciens s'appliquent plus naturellement aux Ababdèhs. Un passage de Strabon est formellement contraire à l'autre hypothèse: « Les *Megabari*, dit ce géographe, et les » *Blemmyes* habitent au-dessus de Méroé, sur la rive du Nil, du côté de la » mer Rouge; ils sont voisins de l'Égypte; mais sur la mer demeurent les » *Troglodytes*, etc. [4]. » Il faut, d'après ce passage, comparer les Mégabaris avec le *Makorrah* de l'historien Abdallah, les Blemmyes avec les Ababdèhs et les Troglodytes avec les Bedjahs.

Le port d'*Aïdab* ou de *Djidid* a longtemps servi de point de communication entre l'Afrique et l'Arabie; les pèlerins de la Mekke s'y embarquaient

[1] *Aboulfeda*, l. c. *Édrisi*, Afrika, p. 78-80.
[2] *Abdallah*, Histoire de la Nubie, d'après *Makrizi*, trad. par M. *E. Quatremère*, Mém. Hist. Géog. sur l'Egypte, t. II, p. 135.
[3] Comp. *Quatremère*, *ibid*, p. 139, et *Salt*, Voyage, t. I, p. 66.
[4] Géogr., l. XVII, in princ.

pour passer la mer Rouge. Le vent samoum rend cet endroit peu habitable. Le pacha d'Égypte y entretient une petite garnison. Les deux ports de *Fedjah* et de *Dorho* ou *Deroura*, sur le golfe Arabique, sont aussi dans le pays de Bedjah.

Suakem, ou, comme M. de Seetzen écrit, *Szawaken* et mieux *Souâkim*, à 25 lieues au sud de Fedjah, est actuellement le port le plus fréquenté. Cette ville se compose de deux parties appelées *El-Gheyf* et *Oszok*. La première est sur la côte même et renferme 3,000 habitants ; la seconde, défendue par quelques redoutes, occupe une portion d'une petite île sablonneuse et stérile ; on y compte 5,000 habitants ; c'est la résidence du gouverneur et des notables. Souâkin est bâtie en blocs de corail. Elle possède des mosquées et même des écoles ; mais ses maisons tombent la plupart en ruines. Le schérif de la Mekke y entretient une garnison.

La côte voisine, sans rivière, et pourvue de peu d'eau douce, renferme de la pierre calcaire, de l'argile à potier, de l'ocre rouge, mais point de métaux. On y cultive le doura, le tabac, les melons d'eau, la canne à sucre. Parmi les arbres on remarque le sycomore, que les anciens attribuent à la Troglodytique, de même que le *persea*[1]. Les forêts se composent d'ébéniers, de gommiers ou d'acacias, et de plusieurs variétés de palmiers : un gros arbre produit des fruits semblables au raisin. On y rencontre la girafe et de nombreuses troupes d'éléphants. La mer donne des perles et du corail noir. Outre toutes ces productions, la ville de Souâkin exporte encore des esclaves et des anneaux d'or tirés du Soudan. Ses habitants, ainsi que les *Hallenkahs*, qui habitent le pays de *Taka*, la tribu voisine, celle des *Bicharyehs* et celle des *Hadindoahs* parlent une langue particulière.

Le promontoire *Ras-Ageeg* ou *Ahehas* paraît terminer le pays de Bedjah. Ce promontoire est suivi d'une côte déserte, bordée d'ilots et de rochers. C'était ici que les Ptolémées faisaient prendre les éléphants dont ils avaient besoin pour leurs armées. Lord Valentia y a découvert, ou, pour mieux dire, reconnu un grand port auquel il a donné le nom de *Port Mornington*.

Toute la côte que nous venons de parcourir est regardée comme faisant partie de la Nubie.

La première île un peu considérable que l'on remarque au sud-est s'appelle *Dahalac* ou *Dahlac ;* c'est la plus grande de toutes celles du golfe Arabique : elle a plus de 9 lieues de longueur sur 4 de largeur. Plane du côté du continent, elle se termine par des rochers élevés du côté du golfe Ara-

Strab., l. C.

bique. Les chèvres que l'on y trouve portent un poil long et soyeux. On tire une sorte de laque de la gomme d'un arbuste qui y croît. Les perles qu'on y pêchait autrefois étaient d'une eau jaunâtre et de peu de valeur. Les vaisseaux y cherchent de l'eau fraîche, qui cependant, selon Bruce, est très-mauvaise, étant conservée dans des citernes malpropres. Elle a été jadis très-peuplée; les anciens l'appelaient *Orine*.

M. le docteur Petit, qui explorait l'île Dahalac en 1839, a fait connaître de nouvelles particularités sur les animaux qu'on y trouve. Bruce a dit qu'elle ne nourrissait que quatre espèces de mammifères domestiques, savoir : quelques chameaux, quelques ânes et mules, des gazelles, et surtout des chèvres, dont le nombre est très-considérable. Aujourd'hui, comme de son temps, il n'y a pas de chiens; mais en compensation, dit M. Petit, le nombre des chats est effrayant, et leur voracité surtout a mis plus d'une fois en danger nos collections. Les mules sont d'une assez grande taille, d'une forme gracieuse et d'un gris ardoise lustré; elles ont les oreilles moins longues et le poil plus raz que dans les espèces d'Europe. Les chèvres ont les formes sveltes, et les jambes presque aussi fines que les gazelles. Les couleurs de leur robe, dont le poil est raz, sont très-variées et présentent de nombreuses mouchetures. Les oiseaux sont très-nombreux; mais ils se rapportent à un petit nombre d'espèces, telles que les vautours brun et fauve, l'aigle de mer, le corbeau noir, la corneille à manteau blanc, le râle crabier, le goeland gris, le flammant, le pélican, la courline, le héron à aigrette, la tourterelle, le jobiru, une espèce d'oie, et une petite espèce de bengali grisâtre. Les reptiles, peu variés, se bornent à trois espèces de vipères, et à un lézard et un anobis [1].

Dans le golfe formé entre la côte et Dahalac, se trouve *Massaouah*, petite île ou plutôt rocher stérile composé de coraux et d'autres polypiers. « La chaleur y est excessive; son atmosphère impure et des miasmes d'une odeur insupportable qui s'exhalent de la partie de la grève qui reste découverte à la marée basse, en rendent le séjour dangereux : on n'y rencontre pas une seule source d'eau vive, pas un seul arbre qui vous protège de son ombre. L'île a environ 1,000 mètres dans sa plus grande longueur et 400 dans toute sa largeur; elle est située sur un banc de sable qui l'entoure de tous côtés, et qui s'allongeant vers le sud en forme de triangle, comprend un espace de 1,500 mètres [2]. » Le port de Massaouah était connu des anciens sous le nom de *Sebastricum Os :* c'est un des meilleurs mouillages de la

[1] Lettre de M. Petit à M. de Blainville datée de Massaouah, 4 juin 1839.
[2] Voyage en Abyssinie, etc., par MM. *Combes* et *Tamisier*, t. I, p. 99.

mer Rouge; il est défendu par une mauvaise forteresse. Il peut contenir une soixantaine de petits navires qui sillonnent les côtes de la mer Rouge, et les bâtiments de toute grandeur peuvent y mouiller sans difficulté. Au dire de MM. Galinier et Ferret, ce port reçoit par an environ 250 navires arabes et un ou deux navires anglais de 3 à 400 tonneaux. Il est depuis quelque temps au pouvoir de la Porte-Ottomane, et dépend de l'administration politique des villes saintes de l'Arabie. C'est ici que débarquent les voyageurs qui se rendent en Abyssinie par mer. Un chantier se trouve sur la plage de l'île : on y construit de petites chaloupes pour la pêche du corail, et des barques nommées *daou* qui portent jusqu'à 60 tonneaux; elles n'ont pas de pont et naviguent à la voile latine. La ville a quelques maisons en pierre; mais la plupart ne sont que des huttes en roseaux; les édifices publics consistent en quatre mosquées. L'habitation du gouverneur, son harem et la demeure du chef des écrivains, sont les seules maisons qui aient deux étages. Les habitants de l'île, au nombre de 2,000, parlent un idiome composé de mots arabes et abyssins. Ils se composent de Bédouins venus de l'Hedjaz ou de l'Yemen, de Chohos ou Bédouins de la côte d'Afrique, de musulmans d'Abyssinie et de Gallas.

Depuis le golfe où l'on voit s'élever l'île Massaouah jusqu'à la baie d'Azab, non loin du détroit de Bab-el-Mandeb, l'espace compris entre la côte et les premières montagnes de l'Abyssinie porte le nom de *Dankali*. Les tribus qui habitent cette contrée se nomment *Danakils*. Elle formait jadis un royaume de l'empire abyssin [1]. Elle comprend un espace de plus de 100 lieues de longueur sur 15 à 20 de largeur. La partie septentrionale porte le nom de Samhar, et le reste celui de *Dumhoëta-Choho*.

Des pluies périodiques arrosent cette contrée depuis le mois de septembre jusqu'au mois de mars; elles commencent précisément à l'époque où elles ont complétement cessé en Abyssinie. Les habitants nommés *Chohos* sont généralement pasteurs; ils ensemencent quelques champs, mais leurs récoltes ne suffisent pas à leur consommation. On les peint comme cruels et sanguinaires. Ils sont mahométans, et parlent une langue particulière qui renferme beaucoup de mots arabes. Non seulement ils exercent leurs brigandages sur les étrangers, mais leurs diverses tribus sont entre elles dans un état permanent d'hostilité. Ils n'obéissent même à leurs chefs que lorsque leur propre intérêt le commande.

Au fond du golfe, *Arkiko* domine une rade ouverte aux vents de nord-est; il y a 400 maisons, les unes construites en argile, les autres faites

[1] *Niebuhr*, dans sa Description de l'Arabie, lui donne celui de Denakil.

d'herbes entrelacées[1]. C'est la résidence d'un gouverneur turc qui s'est déclaré indépendant, et s'est mis sous la protection du roi de Tigré. *Zoulla* est bâtie sur l'emplacement de l'antique port d'*Adulis* ou d'*Adoulis*, dont quelques débris portent encore le nom d'*Azouly*.

Nous devons faire remarquer ici que plusieurs auteurs pensent qu'il y eut deux villes antiques du nom d'*Adulis*, et que ces deux villes, situées à deux lieues l'une de l'autre, sont Arkiko et Zoulla. C'est en effet à Arkiko que fut trouvée la célèbre inscription connue sous le nom de *monument d'Adulis*. Il consiste en deux morceaux de basalte, ou pour mieux dire de diorite, qui paraissent avoir fait partie d'un trône, et qui portent une inscription contenant, outre la généalogie de Ptolémée Evergète, une liste de noms de peuples soumis par un autre prince dont le nom est inconnu, et qui fit ériger ce monument. Les auteurs qui ont admis, non sans de fortes raisons, son authenticité, en font remonter l'exécution vers le milieu du premier siècle avant l'ère chrétienne, tandis que celui d'Aksum date à peu près de l'an 39 avant Jésus-Christ[2]. Cette ville d'Adulis qui fut si florissante, paraît avoir dû son nom et son origine à une colonie d'esclaves.

Sur cette côte basse, sablonneuse et brûlante, nommée le *Samhar* ou *Samhara*, on voit errer plusieurs tribus nomades; les *Chilos*, très-noirs de peau, et les *Hazortas*, qui sont petits et d'un teint cuivré. Les premiers sont peu connus; les seconds, qui peuvent mettre sur pied 3,000 guerriers, obéissent à six chefs dont le principal réside à Zoulla. Comme les anciens Troglodytes, ces peuples habitent les creux des rochers, ou des cabanes faites en joncs et en algues. Pasteurs, ils changent de demeure selon que les pluies font éclore un peu de verdure sur ce sol brûlé; car lorsque la saison pluvieuse cesse dans plaines, elle commence dans les montagnes; lorsqu'ils descendent de celles-ci, ils transportent des provisions de sel qu'ils y ont recueilli et qu'ils échangent contre des grains.

Les *Danâkyls*, au sud des Chilos, forment aussi plusieurs tribus dont la plus puissante appelée *Dumhoeta*, et qui peut mettre 1,000 hommes sous les armes, possède le village de *Douroro* et celui d'*Ayth*. Tous les hommes en état de faire la guerre pourraient s'élever au nombre de 6,000; mais ils sont tellement pauvres, qu'ils ne peuvent se procurer les armes qui leur seraient nécessaires. Ils parlent tous la même langue, et professent l'islamisme, bien qu'ils n'aient ni prêtres ni mosquées. Leur teint est noir et leurs cheveux sont crépus. La forme pyramidale qu'ils donnent à leurs

[1] *Bruce*, l. V, ch. XII.
[2] *L. Marcus*, Histoire des colonies étrangères qui se sont fixées dans l'Abyssinie, etc.

tombeaux, fait présumer qu'ils sont les restes d'un ancien peuple qui fit jadis partie de l'empire de Méroé.

Les Turcs, maîtres de cette côte depuis le seizième siècle, en donnaient le gouvernement à un cheykh arabe de la tribu Bellowe ; il porte le titre de *naïb;* mais d'après des informations plus récentes, il paraît que le gouverneur de l'Abyssinie et du Tigré a repris son ancienne influence sur cette partie de l'empire abyssin. Salt a trouvé le *naïb* indépendant des Turcs, et respectant la puissance du *ras* de Tigré. Aujourd'hui cette côte est soumise au pacha d'Égypte.

Le gouvernement des côtes, nommé dans les anciennes relations le territoire du *Bahar-Nagach*, c'est-à-dire roi de la mer, s'étendait autrefois depuis Souâkim jusqu'au delà du détroit de Bab-el-Mandeb. *Débaroa* ou *Barva,* son ancienne capitale, était, du temps de Bruce, dans les mains du *naïb* de Massaouah. Cette ville, située sur le Mareb, passe pour être la clef de l'Abyssinie du côté de la mer; c'était du temps des Portugais une grande place de commerce ; mais Salt ne l'a point visitée.

Les *Nébaras*, qui occupent le pays compris entre Débaroa et Massaouah, sont le seul peuple du Dankali qui professe le christianisme. Au sud de ceux-ci on trouve les *Belessouas*, les *Hadarems*, les *Kédemts* et les *Ouimas*.

Au sud et à l'ouest de la baie d'Azab s'étend l'ancien *royaume d'Adal*, que le commerce avait rendu jadis si florissant. La ville de *Houssa*, située dans le désert où la rivière de Haouach vient se perdre dans les sables, en était la capitale. Signalons sur la côte et sur les confins du pays des Soumaulis, le petit port de *Touzourra*, au fond du golfe du même nom, qui dans ces derniers temps a acquis quelqu'importance; les Anglais y ont récemment planté leur pavillon; la ville se compose de 160 à 180 maisons.

A l'est de cet État s'étendaient l'ancien *royaume de Mara*, le *pays d'Angot* et celui de *Gedem*. Depuis longtemps ces pays sont soumis aux Gallas, et les vainqueurs ont pris les mœurs et la religion des vaincus. Les Gallas qui occupent l'ancien royaume d'Adal portent le nom d'*Adal-Gallas;* mais la principale de leurs tribus s'appelle *Assoubho-Galla*, dénomination qu'elle doit à la nature du terrain qu'elle habite [1]. Elle occupe une vaste contrée qui comprend le pays d'Angot et celui des Dobas pasteurs, et qui est bornée à l'est par la mer, au nord par le Dankali et les tribus appelées

[1] n Soumauli, le mot *assoubho* signifie *sel*.

Taltal et *Mantilli*, à l'ouest par les *Dobas-Changallas* et la rivière de Sabaletté, au sud par la rivière d'*Anazo*.

Au sud-ouest des Adal-Gallas se trouvent les *Itou-Gallas* qui possèdent les territoires de *Bali*, de *Daouaro* et de *Fategar*; au sud-est les *Essa-Somauli* qui s'étendent jusque sur la presqu'île de Zeyla; et au sud le *royaume de Hururgué*, État indépendant, qui est gouverné depuis plusieurs siècles par des princes musulmans dont la cour est, dit-on, très-brillante.

Au sud de ce royaume s'étendent trois tribus importantes : les *Abado-Gallas*, les *Babilié-Gallas* et les *Aroussi-Gallas*.

Les Somaulis jouissent des avantages d'une civilisation moins arriérée que celle des Gallas, qui n'ont encore pu les soumettre.

Les habitants du royaume de Hururgué et les tribus de Mara et d'Adal qui n'ont point été envahis par les Gallas, parlent trois langues différentes : le somauli, le hururgué et l'ancien adal [1].

TABLEAU des différentes divisions que présente aujourd'hui l'Abyssinie, d'après la carte dressée par MM. COMBES et TAMISIER.

		PEUPLES INDÉPENDANTS.	TRIBUS.
RÉGION ORIENTALE.			
DANKALI.	Samhar.	Danakils.	Nebara. Choho. Hazorta. Belessona. Hadarem. Kedemt. Ouima.
	Dumhoêta-choho.		
POSSESSIONS DES GALLAS.	Ancien royaume d'Angot.	Gallas.	Assoubho-Galla. Itou-Galla. Angot-Galla. Ouokali-Galla. Carrayou-Galla. Bali-Galla. Adal-Galla. Mara-Galla.
	— — de Mara.		
	— — d'Adal.		
	Pays de Fategar.		
	— de Gedem.		
	— de Bali.		
	— de Daouaro.		
		Essa-Somoulis.	
RÉGION MÉRIDIONALE.			
ROYAUME DE CHOA.	Royaume d'Hururgué.	Hururgués. Somoulis. Adals.	
	Province de Mara-Etié.		
	— de Guéché.		
	— d'Anna Mariam.		
	— d'Igam.		
	— de Moret.		
	— de Tégoulet.		
	— d'Ilât.		
	— d'Ankober.		
	— de Menjar.		

[1] Voyage en Abyssinie, etc., par MM. *Combes* et *Tamisier*. — Voyage de MM. *Lefèvre et Petit, etc.* — Voyage de M. *d'Abbadie*. — Le bulletin de la Société de géographie de ces dix dernières années est très riche en documents nouveaux sur l'Abyssinie et les contrées voisines.

		PEUPLES INDÉPENDANTS.	TRIBUS.
RÉGION MÉRIDIONALE.			
Possessions des Gallas	Province de Choa-meda	Gallas	Borena-Galla. Gumbichou-Galla. Oubari-Galla. Gelan-Galla. Abichou-Galla. Abado-Galla. Babilié-Galla Aroussi-Galla. Garaou-Galla. Djirlou-Galla.
	Pays de Gouma	Gallas	
	— de Hadia		
	— de Guragué		
	— de Dar-el-Galla		
	— de Cambat		
	— de Djinjiro		
	— de Bocham		
	— de Caffa		
	— de Naréa		
	— de Gouderou		
	— de Bizamo		
RÉGION OCCIDENTALE.			
Possessions des Gallas	Pays de Bassa-Galla	Galla	
	— de Damot-Agous	Agous	
	— de Kouara		
	— de Borena-Galla	Borena-Galla	
Royaume d'Amhara	Province de Damot		
	— de Gojam		
	Pays de Maïcha		
	Province de Dembéa		
	— de Tchelga		
	— d'Oualkaït		
	— d'Oualdubba		
	— d'Ouagara		
	— du Sémen (District de *Menna*. District de Telemst)		
	— du Belesa		
	— du Fokara		
	— de Beghemder		
	— d'Amhara		
RÉGION SEPTENTRIONALE.			
Poss. des Schangallas	Pays de Schangalla	Schangallas	
RÉGION CENTRALE.			
Royaume de Tigré	Province d'Amaceu		
	— de Seraoué		
	— de Bahar-Négous		
	— de Siré		
	— de Saoué		
	— de Séraxo		
	— de Tigré		
	— d'Agami		
	— d'Haramat		
	— de Giralta		
	— d'Adet		
	— de Temben		
	— d'Avergale		
	— d'Enderta		
	— d'Ouogérat		
	— de Mantilli		
	— de Désa		
	— d'Guomburta		
	— d'Asma		
	— de Derra		
Peuples indépendants	Pays des Taltals	Taltals	»
	Dobas-Schangallas	Schangallas	»
Royaume de Lasta	Province de Salaoua		
	— d'Oufila		
	— de Bora		
Possessions des Agous	Pays des Gualiou agous		
	— des Tchera-agous		

LIVRE QUATRE-VINGT-HUITIÈME.

Suite de la Description de l'Afrique. — Description générale du Maghreb ou de la région comprenant le mont Atlas et le Grand Désert ou Sahara.

Partis du pied des pyramides, nous avons remonté le Nil aussi loin que nous guidaient les lumières de l'histoire et les relations des voyageurs européens. Avant de pénétrer dans le centre mystérieux de l'Afrique septentrionale, achevons d'en faire connaître l'enceinte accessible, et dirigeons d'abord nos pas vers le mont Atlas et les colonnes d'Hercule.

La région que nous allons parcourir est depuis longtemps appelée par les Arabes *Maghreb* ou occident : c'est en effet la partie occidentale de l'Afrique septentrionale. Elle comprend la Barbarie ou les États barbaresques, l'Algérie, l'empire de Maroc, et l'immense désert appelé Sahara.

Une ligne qui, des cataractes du Nil, descendrait obliquement vers le cap Blanc ou vers l'embouchure du Sénégal, séparerait du reste du continent africain la division que nous allons décrire. Le plus grand désert du monde connu, une des chaînes de montagnes les plus étendues, sont les deux grands phénomènes que présente ici la géographie physique. Ces deux traits caractérisent deux régions distinctes ; nous retracerons d'abord celle du mont Atlas, à laquelle l'usage commun des géographes arabes et européens a imposé le nom de *Barbarie,* ou plus exactement *Berbérie,* d'après celui que porte, du moins en arabe, la race indigène la plus ancienne.

Le mont Atlas ne manque pas de célébrité ; nous avons vu Homère et Hérodote en parler comme d'une des colonnes du ciel. Selon Virgile, « c'est un héros métamorphosé en pierre ; ses membres robustes sont « devenus autant de rochers ; il porte l'Olympe entier avec toutes les « étoiles, et ne succombe point sous un tel fardeau ; sa tête, couronnée « d'une forêt de pins, est toujours ceinte de nuages ou battue des vents « et des orages ; un manteau de neige couvre ses épaules, et de rapides « torrents coulent de sa barbe antique. » Mais ce mont fameux, quoique

à la vue des Européens, attend encore le voyageur heureux qui en donnera une description satisfaisante et complète. L'académicien Desfontaines, qui a vu, en savant botaniste, une grande partie de ce système de montagnes, le considère comme partagé en deux chaînes principales : l'une, voisine du désert, est surnommée le *grand Atlas;* l'autre, rapprochée de la Méditerranée, s'appelle le *petit Atlas.* Ces chaînes courent toutes les deux dans la direction d'est et ouest; mais plusieurs montagnes intermédiaires les lient l'une à l'autre, et, dirigées du nord au midi, forment des vallées ainsi que des plateaux. Cet aperçu, quoique un peu vague, est le plus clair que nous connaissions; il se concilie facilement avec le rapport de Shaw, qui dépeint l'Atlas comme une suite de plusieurs rangs de collines s'élevant l'une au-dessus de l'autre, et se terminant par des rochers inaccessibles. Cependant nous ferons observer que le grand et le petit Atlas de Ptolémée diffèrent des chaînes indiquées par le voyageur français; ce sont des branches latérales qui, détachées du système, viennent se projeter sur la mer en forme de promontoires.

Les diverses parties de l'Atlas ont reçu des noms différents : ainsi, bien que l'on donne principalement celui de *grand Atlas* à cette suite de cimes les plus élevées de tout le système, qui s'étendent depuis le golfe de Cabès jusqu'au cap Ger, l'intervalle compris entre les villes de Fez et de Maroc, et qui offre les points culminants de cette grande chaîne, est appelé le *haut Atlas.* La continuation du grand Atlas change souvent de nom à mesure que l'on s'avance vers l'orient : ainsi ce sont les monts Ammer (*Djebel-Ammer*), sur le territoire algérien, puis les monts *Megala* dans l'État de Tunis.

Du nœud où commencent les monts Ammer part une petite chaîne qui est la plus méridionale, et qui porte les noms de *Djebel-Andamer, Djebel-Cozal* et *Djebel-Salahban.* Une chaîne qui court du sud au nord commence de celle-ci, et, sous le nom de *Nefisa*, se dirige vers les *monts Megala;* un de ses rameaux, appelé *Djebel-Zeah,* la réunit au *Djebel-Fissato,* petite chaîne qui s'étend de l'ouest à l'est dans la régence de Tunis, d'où, en entrant dans celle de Tripoli, elle prend le nom de *monts Gharians,* puis celui de *Ouadam.*

Du point où se joignent le Djebel-Salahban et les monts Nefisa, part une chaîne qui passe au sud de la ville de Ghadamès, et qui, après avoir pris la direction de l'est, va, sous le nom de *Djebel-Agrouh,* se terminer au sud dans le désert de Sahara. Cette chaîne envoie vers le sud-est deux rameaux parallèles, dont le septentrional porte le nom de *Montagnes-Noires* (*Ha-*

roudjé-el-Açouad), et le méridional celui de *Montagnes-Blanches* (*Haroudjé-el-Abiad*). Le premier paraît se diriger au nord-est, vers le désert de Barkah ; le second, formant un vaste cercle au sud, va, sous le nom de *mont Tibesty* et de *Djebel-Tadent*, circonscrire le Fezzan, d'où cette chaîne dirige un rameau vers le sud.

Les différentes chaînes de l'Atlas sont faciles à franchir, parce qu'elles ont peu de largeur et qu'elles offrent de nombreux cols ou passages appelés *portes* par les Arabes. Le plus occidental dans le grand Atlas est celui qui a reçu le nom de *Bab-Soudan* ou *Porte-du-Soudan*. Pour se rendre d'Alger à Constantine, on traverse le Jurjura par un défilé remarquable appelé *Biben* ou *Biban*, que plusieurs voyageurs nomment la *Porte-de-Fer*.

La grande élévation de l'Atlas est constatée par les neiges perpétuelles qui couvrent les sommets dans l'est de Maroc, à 32 degrés de latitude. Ces sommets doivent, selon les principes de M. de Humboldt, être à 4,000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Léon l'Africain, qui y voyageait au mois d'octobre, faillit être enseveli sous une avalanche de neige. Dans l'Algérie, les sommets du Jurjura et des monts Aurés perdent leurs neiges dans le mois de mai, et en sont de nouveau couverts avant la fin de septembre. Le *Ouanaseris* ou *Ouanascherich*, situé à 35 degrés 55 minutes, et qui forme une chaîne intermédiaire entre l'Atlas maritime et celui de l'intérieur, reste presque toute l'année revêtu d'une calotte de neige. Même vers l'est, où l'élévation paraît s'abaisser, les monts Gharians, au sud de Tripoli, se couvrent de neige pendant trois mois.

La nature des roches n'a pas été suffisamment étudiée. Dans quelques parties de Tunis, de l'Algérie et du Maroc, la chaîne de l'Atlas est calcaire ; on trouve dans les montagnes de grands amas de coquilles et de corps marins à une très-grande distance de la mer ; fait géologique que l'on observe dans toutes les contrées du globe, et qui a frappé tous les voyageurs modernes, et même l'esprit peu attentif des anciens. Les superbes marbres de Numidie, épuisés par le luxe des Romains, étaient les uns jaune uni, les autres tachetés de diverses couleurs. Les Carthaginois les avaient employés avant les Romains à des pavés en mosaïque. Cependant les mines de cuivre, de fer, de plomb et autres, exploitées dans le Maroc et l'Algérie, indiquent la présence des roches schisteuses ou granitiques ; aux environs de Bone, les roches sont de quartz mêlé de mica. Shaw nous apprend que dans le même pays on emploie dans les constructions une sorte de grès sablonneux. Les collines par lesquelles l'Atlas se termine dans le désert de Barkah sont des masses calcaires blanches : l'Haroudjé blanc est de ce

nombre. Quant à l'Haroudjé noir, peut-être son noyau est-il calcaire ; mais il n'offre que des mamelons de basalte, ainsi que l'a observé Hornemann. Il paraît être le *mons Ater* des anciens. Selon Pline, les flancs de l'Atlas qui regardent l'Océan, c'est-à-dire les flancs méridionaux, élèvent brusquement leurs masses arides et noirâtres du sein d'une mer de sable, tandis que la pente septentrionale, plus douce, s'orne de belles forêts et de verdoyants pâturages.

Depuis que la domination française s'est établie en Algérie, on a pu étudier avec plus de soin la constitution géognostique de l'Atlas, et l'on a reconnu que le grand Atlas est formé d'une roche de quartz et de mica, appelée gneiss, sur laquelle repose un calcaire de sédiment inférieur qui a subi un soulèvement tel, que ses couches, d'horizontales qu'elles étaient primitivement, sont devenues presque perpendiculaires. Le petit Atlas, en suivant la série des formations depuis les plus anciennes jusqu'aux plus modernes, est composé de *schistes* et de *gneiss* qui appartiennent aux terrains de sédiment les plus inférieurs ou de transition, sur lesquels se trouve le *lias* ou calcaire bleu du terrain de sédiment supra-inférieur, de dépôts de sédiment supérieur, de *porphyres trachytiques* et de terrain *diluvien* ou de transport. C'est dans la formation schisteuse que se trouvent les calcaires qui ont fourni aux anciens les beaux marbres de Numidie.

La chaîne de montagnes que nous venons de décrire était-elle l'*Atlas* des anciens ? Un savant allemand le nie, et voici son raisonnement :

« Dès le premier âge du monde, les Phéniciens se hasardèrent à passer « le détroit de Gibraltar. Ils fondèrent, sur les côtes de l'océan Atlantique, « en Espagne Gadés et Tartessus, et en Mauritanie Lixus et plusieurs « autres villes. De ces établissements ils naviguaient vers le nord jusqu'aux « îles Cassitérides, d'où ils tiraient de l'étain, et jusqu'aux côtes de Prusse, « où ils trouvaient de l'ambre. Dans le sud ils s'avançaient au delà de « Madère jusqu'aux îles du cap Vert. Ils fréquentaient surtout l'archipel « des Canaries. Là ils furent surpris à la vue du pic de Ténériffe, dont la « hauteur, déjà très-considérable, paraît encore plus grande parce qu'il « s'élance immédiatement au-dessus de la surface de l'Océan. Les colonies « qu'ils envoyèrent en Grèce, et surtout celle qui, conduite par Cadmus, « aborda en Béotie, portèrent dans ces contrées la connaissance de cette « montagne élevée au-dessus de la région des nuages. Ils y firent connaître « les îles Fortunées qu'elle domine, et qu'embellissent des fruits de toutes « sortes, entre autres des pommes d'or (oranges). Cette tradition se pro- « pagea en Grèce par les chants des poëtes, et arriva jusqu'au temps

« d'Homère. Son Atlas connaît les profondeurs de la mer; il porte les gran-
« des colonnes qui séparent la terre du ciel[1]. Les Champs-Élysées[2] sont
« dépeints comme une terre enchanteresse, située dans l'ouest. Hésiode
« parle de l'Atlas à peu près de la même manière, et dit qu'il est voisin des
« nymphes Hespérides[3]. Il nomme *Ile des Bienheureux* les Champs-Ély-
« sées, qu'il place aux extrémités de la terre, à l'occident[4]. Des poëtes
« moins anciens ont embelli et orné les fables d'Atlas, des Hespérides, de
« leurs pommes d'or, et des îles des Bienheureux, qui sont le séjour des
« hommes justes après leur mort. Ils ont aussi réuni les expéditions de
« Mélicertes, dieu du commerce chez les Tyriens, et celles de l'Hercule
« grec. Ce ne fut que très-tard que les Grecs commencèrent à rivaliser dans
« la navigation avec les Carthaginois et les Phéniciens. Ils visitèrent à la
« vérité les côtes de la mer Atlantique; mais il ne paraît pas qu'ils s'y
« soient avancés bien loin. Il est douteux qu'ils aient vu le pic de Téné-
« riffe et les îles Canaries; car ils pensaient qu'il fallait chercher sur la
« côte occidentale de l'Afrique l'Atlas que leurs poëtes et leurs traditions
« leur avaient représenté comme une montagne très-élevée, et située à
« l'extrémité occidentale de la terre. C'est aussi là que le transposèrent
« Strabon, Ptolémée et autres géographes. Mais comme on ne trouve dans
« le nord-ouest de l'Afrique *aucune montagne d'une hauteur remarquable*
« (c'est une erreur!), on fut très-embarrassé pour reconnaître la véritable
« position de l'Atlas. On le chercha tantôt sur la côte, tantôt dans l'inté-
« rieur du pays, tantôt dans le voisinage de la mer Méditerranée, tantôt
« plus au sud. Au premier siècle de notre ère, époque à laquelle les Romains
« portèrent leurs armes dans l'intérieur de la Mauritanie et de la Numidie,
« on prit l'habitude de donner le nom d'Atlas à la chaîne de montagnes
« qui, au nord de l'Afrique, s'étend de l'est à l'ouest dans une direction à
« peu près parallèle à celle des côtes de la Méditerranée. Cependant Pline
« et Solin sentaient bien que les descriptions de l'Atlas faites par les poëtes
« grecs et romains ne convenaient pas à cette chaîne de montagnes. Ils
« pensaient donc qu'il fallait placer dans la terre inconnue du milieu de
« l'Afrique, ce pic dont ils faisaient un tableau si agréable d'après les tra-
« ditions poétiques. Mais l'Atlas d'Homère et d'Hésiode ne peut être que le

[1] Odyssée, liv. I, v. 52.

[2] Iliade, liv. IV, p. 561. Le mot est d'origine phénicienne, et signifie *séjour de joie*. (Note de M. *Ideler*).

[3] Théogonie, liv. V, v. 517.

[4] Opera et Dies, v. 167.

« pic de Ténériffe; tandis que c'est dans le nord de l'Afrique qu'il faut « chercher l'Atlas des géographes grecs ou romains [1]. »

Nous ne croyons pas ce raisonnement bien fondé. Les passages d'Homère, d'Hésiode, d'Hérodote même, sont très-vagues. L'Atlas d'Hérodote pourrait être un promontoire de la chaîne méridionale qui s'élance du milieu des plaines du désert : tel semble le mont Salahban, dans le Belad-el-Djerid (pays des dattes); il répond aux distances données par cet historien. Il est d'ailleurs possible que toutes ces contradictions doivent leur origine à cette illusion optique d'après laquelle une chaîne de montagnes vue de profil dans le sens de sa longueur paraît un pic rétréci. « Étant en mer, dit « M. de Humboldt, j'ai souvent pris des chaînes prolongées pour des mon- « tagnes isolées. »

Cette explication pourrait encore être simplifiée, si l'on admet que le nom d'Atlas appartenait primitivement à un promontoire remarquable par sa forme et son isolement, tels que sont plusieurs de ceux de la côte de Maroc. Un passage très-curieux de Maxime de Tyr semble autoriser cette hypothèse. « Les Éthiopiens hespériens, dit-il [2], adorent le mont « Atlas; il leur sert à la fois de temple et d'idole. L'Atlas est une mon- « tagne de moyenne élévation, creuse et ouverte du côté de la mer en « forme d'amphithéâtre : à moitié chemin de la montagne s'étend un grand « vallon fertile et orné d'arbres chargés de fruits. L'œil plonge dans ce « vallon comme dans le gouffre d'un puits; mais on n'oserait y descendre, « le précipice est trop abrupte, et d'ailleurs un respect religieux ne le « permet pas. La chose la plus merveilleuse, c'est de voir les flots de « l'Océan, dans la haute marée, inonder les plaines voisines, mais s'arrê- « ter devant l'Atlas, s'accumuler et se tenir suspendus comme une muraille, « sans pénétrer dans le creux du vallon et sans être retenus par la terre : « l'air et le bosquet séparent seuls les eaux de la montagne. Voilà le « temple et le dieu des Libyens; voilà l'objet de leur culte et le témoin de « leurs serments. » Dans les circonstances physiques de ce récit, on reconnaît quelques traits de ressemblance avec la côte entre le cap de Tefelneb et le cap Geer, qui est en amphithéâtre et couronné de rochers isolés [3], Dans les circonstances morales, nous ne pouvons méconnaître les traces du

[1] *Ideler*, dans les Tableaux de la Nature, de M. *de Humboldt*, t. I. p. 141 et suiv., trad. de M. *Eyriès*. Comp. *Bory Saint-Vincent*, Essai sur les Iles Fortunée, p. 427.

[2] *Max. Tyr.*, Dissert. t. XXXVIII, p. 457-458, édit. Oxon. è theatro Sheldon.

[3] *Dalzel*, Instruction sur les côtes d'Afrique, trad. manuscrite, avec notes, par M. *Mallard Dubecé*.

fétichisme. Plusieurs peuplades de nègres adorent encore les rochers d'une figure remarquable.

M. Walckenaer pense que le premier sommet qui reçut le nom d'Atlas dut être le Jura, parce qu'il était le point le plus apparent pour les explorateurs de la Méditerranée; que lorsqu'on eut franchi le détroit des colonnes d'Hercule, on étendit ce nom d'Atlas à toute la chaîne, et que l'on connut le *grand Atlas,* bien que Ptolémée soit le seul des anciens qui ait fait cette distinction d'un grand et d'un petit Atlas. Du temps d'Hérodote, ajoute le savant académicien que nous venons de citer, on ne connaissait encore que le petit Atlas. Cependant Hannon, et après lui Polybe, avaient, dans leur navigation, reconnu et signalé l'extrémité du grand Atlas vis-à-vis les îles Fortunées ou les Canaries.

Laissons ces questions obscures à la sagacité des auteurs qui en feront le sujet d'une recherche particulière; occupons-nous du tableau physique général de la région du mont Atlas.

La fertilité de cette partie de l'Afrique a été célébrée par Strabon et Pline. Ce dernier en admire les figues, les oliviers, le froment et les bois précieux. Il remarque que les vins avaient une certaine âcreté qu'on corrigeait en y mettant du plâtre; les vignobles y doivent être exposés au nord et à l'ouest. Les vignes, dit Strabon, ont quelquefois le tronc assez gros pour que deux hommes puissent à peine l'embrasser; les grappes sont longues d'une coudée. Une administration affreuse et l'absence de toute civilisation n'ont pu anéantir tous ces dons de la nature. La Barbarie et même le Maroc exportent encore de grandes quantités de blé; l'olivier y est plus beau qu'en Provence, et, malgré une religion ennemie de Bacchus, les Maures cultivent sept variétés de vignes.

Le sol des plaines ressemble cependant, en beaucoup d'endroits, à celui du reste de l'Afrique; il est encore léger et sablonneux, entre-semé de rochers; mais les vallées du mont Atlas et celles des petites rivières qui en descendent dans la Méditerranée sont couvertes d'un terreau assez fertile et bien arrosé; il en résulte que les plantes indigènes les plus communes fleurissent sur les rivages ou s'enracinent profondément dans le sable mobile, tandis que les espèces les plus rares viennent dans les marais et les forêts. Les côtes arides se couvrent de plusieurs espèces salines et grasses, telles que la *salsola* et la *salicorne*, le *pancrais maritime* et la *scilla maritima*, avec différentes espèces d'herbes dures, à longues racines et de la famille des graminées, entre autres le *lygeum spartum,* divers

panics, le *saccharum cylindricum* et l'*agrostis pungens*, entremêlées çà et là d'héliotropes et de *soldanelles*[1].

Les plateaux secs et rocailleux qui séparent les vallées de l'intérieur ont une grande ressemblance avec les landes d'Espagne; ils abondent en bosquets épars d'arbres à liége et de chênes toujours verts, à l'ombre desquels la sauge, la lavande et d'autres plantes aromatiques, croissent en abondance et s'élèvent à une hauteur extraordinaire. Le genêt à haute tige, les différentes espèces de *cistes*, la mignonette, le sumac, la bruyère, l'aloès, l'agave et plusieurs sortes d'euphorbes et de *cactus*, ornent les anfractuosités des rochers, où, bravant la chaleur et la sécheresse, ils fournissent aux chèvres une nourriture et un ombrage salutaires.

Les forêts qui, vers le nord de ces contrées, couvrent les flancs des montagnes fertiles, sont, selon Desfontaines, composées de diverses espèces de chênes, telles que le *quercus ilex*, le *coccifera* et le *ballota*, dont les glands font partie de la nourriture des habitants. On y trouve fréquemment l'arbre à mastic, le *pistachier atlantique*, le *thuya articulé*, le *rhus pentaphyllum*. Le grand cyprès, pyramide verdoyante, étend ses branches vers le ciel; l'olivier sauvage donne sans culture d'excellents fruits; l'*arbutus unedo* porte des baies rougeâtres qui ressemblent à celles de la fraise; la bruyère en arbre répand au loin une odeur très-douce; toutes les vallées un peu élevées ressemblent, en avril et en mai, à autant d'Elysées. L'ombre, la fraîcheur, l'éclat de la verdure, la variété des fleurs, le mélange d'odeurs agréables, tout charme le botaniste, qui oublierait ici sa patrie s'il n'était effrayé par le spectacle de la barbarie[1]. Les côtes et les plaines voient, dès le mois de janvier, l'oranger, le myrte, les lupins, la vigne vierge et le narcisse, se couvrir de fleurs et de feuilles nouvelles. Mais au mois de juin, juillet, août et septembre, le sol desséché et gercé n'est recouvert que des débris jaunâtres des végétaux morts ou expirants. Le chêne à liége attriste les forêts par le sombre aspect de son écorce brûlée. A cette époque néanmoins[2] le laurier-rose étale encore ses fleurs brillantes depuis le sommet des montagnes jusque dans les plus profondes vallées, sur les bords de tous les ruisseaux et de toutes les rivières.

Parmi les plantes cultivées, nous distinguerons le blé dur, l'orge, le maïs, l'*holcus sorghum* et l'*holcus saccharatus;* le riz, dans les terrains inondés; le tabac, le safran, les melons, les citrouilles, la canne à sucre

[1] *Desfontaines*, Flora Atlantica; *Poiret*, Voyage de Barbarie, *passim*.
[2] *Poiret*, t. II, p. 71.
[3] *Poiret*, t. II, p. 129.

et l'*indigofera glauca;* le dattier, l'olivier, l'oranger, le figuier, l'amandier, la vigne, l'abricotier, le pistachier, le jujubier et le mûrier blanc. Dans les jardins on élève presque tous les légumes d'Europe. Les habitants de ces contrées conservent leurs grains pendant plusieurs années en les ensevelissant dans de grandes fosses, nommées *silos* en Algérie, creusées en terre dans des lieux secs. Le blé est semé en automne et se récolte en avril ou en mai; le maïs et le sorgho se sèment au printemps pour être récoltés en été [1]. L'avoine croît spontanément [2]. Quelques fruits, entre autres la figue [3], sont de qualité inférieure à ceux d'Europe. Les glands du chêne ont le goût de nos marrons [4].

Telle est en général la végétation de la région de l'Atlas : nous entrerons dans plus de détails en parlant de chaque pays en particulier.

Le règne animal offre la plupart des espèces communes à l'Afrique; il faut en excepter le rhinocéros, l'hippopotame, la girafe, le zèbre et divers singes.

La nature a fourni aux habitants du désert de Sahara un moyen de traverser en peu de jours les immenses déserts de l'Afrique occidentale. Monté sur le *heirie* ou le chameau du désert, qui, semblable au dromadaire, s'en distingue seulement par une taille plus élégante, l'Arabe, après s'être enveloppé les reins, la poitrine et les oreilles, pour se garantir des bouffées d'un vent dangereux, parcourt avec la rapidité de la flèche le désert brûlant dont l'atmosphère enflammée empêche la respiration, et peut presque étouffer un voyageur imprudent. Les mouvements très-violents de ce chameau ne sauraient être supportés que par des gens aussi patients, aussi abstinents, aussi exercés que ces Arabes. La plus mauvaise espèce de ces animaux s'appelle *talaye*, terme dénotant que l'animal ne fait que le chemin de trois journées ordinaires dans un jour. La variété la plus répandue est celle qui fait sept journées dans un jour; on la nomme *sebaye*. Il y en a qui font neuf journées, et qu'on appelle *tasaye;* mais ils sont bien rares et hors de prix. L'Arabe, dans son style figuré, dépeint de la manière suivante la vitesse du chameau du désert : « Quand tu rencontres un *heirie*, et que tu dis au cavalier qui le monte, *salem alik* [5], « lui, avant d'avoir pu te répondre *alik salem*, es déjà presque hors de

[1] *Desfontaines*, Flora Atlantica.
[2] *Shaw*, p. 138.
[3] *Poirèt*, t. II, p. 267.
[4] *Hœst*, p. 306.
[5] « Paix avec vous! »

« la vue, car il marche comme le vent. » Jackson rapporte à ce sujet des faits qui paraissent incroyables. Un *heirie* arriva du Sénégal à Mogador en sept jours; il avait traversé 14 degrés de latitude, et avec les détours de la route il avait franchi un espace de 1,000 à 1,100 milles anglais, ce qui fait par jour 160 milles ou 75 lieues ordinaires de 25 au degré. Un Maure de Mogador monta un matin sur son *heirie*, alla à Maroc, qui en est à 100 milles anglais, et revint le même jour au soir, avec quelques oranges qu'une de ses femmes avait désirées. Jackson convient que ces faits mettent la foi du lecteur à une rude épreuve; mais trois voyageurs antérieurs ont rapporté des traits semblables : on ajoute il est vrai, que cette sorte de chameaux est très-peu nombreuse [1]. Il serait intéressant pour la géographie que les Européens bien armés et en nombre suffisant pussent se procurer ces montures légères pour parcourir les déserts de l'Afrique septentrionale. On se sert aussi d'ânes, dont il y a deux races, l'une très-forte et très-grande, l'autre très-petite. Le Maroc nourrit de beaux chevaux de race arabe. Dans toute la Barbarie le bétail est petit et maigre, les vaches n'y donnent que peu de lait et de mauvais goût; il y a des chèvres et des brebis en quantité. Les cochons, comme on peut bien le penser, abhorrés des mahométans, ne se trouvent que dans quelques maisons d'Européens. Les chats, les chiens et toutes les volailles d'Europe y sont communs. Les Arabes élèvent beaucoup de mouches à miel.

La panthère, autre animal de ces contrées, a, de tout temps, été très-fameuse; ce n'est cependant que depuis peu d'années qu'elle a été décrite d'une manière claire et précise. L'once et le léopard de Buffon ne semblent être que la panthère à des âges différents; cependant il serait prématuré de les effacer de la liste des mammifères. La veritable panthère (*felis pardus*) est le *némr* des Arabes, tandis que le guépard (*felis jubata*) avec lequel on l'a confondue, est le *fadh* des Arabes. Ces deux espèces se distinguent en ce que la première a sur un fond de couleur fauve des taches noires en forme de roses, tandis que la seconde a de petites taches rondes et pleines, et de plus une crinière sur la nuque.

Le bubale, animal du genre des antilopes, mais qui en diffère par la disposition de ses cornes, appartient aux déserts du nord de l'Afrique; il vit en troupes et vient se désaltérer en Egypte dans les mares et les canaux d'arrosement. Il est figuré, d'une manière fort reconnaissable, parmi les hiéroglyphes des temples de la Haute-Egypte. Ce que ces figures offrent

[1] *Hœst*, Relation de Maroc, trad. du danois en allemand, p. 289. *Shaw*, Travels in Barbaria, p. 157. *Lamprière*, Voyage de Gibraltar, etc. (trad. allem.), p. 55.

de plus remarquable, c'est qu'elles représentent ces animaux attelés à des charrues : les Egyptiens avaient donc su apprivoiser le bubale? Parmi les autres espèces d'antilopes peu communes dans ces contrées, on cite le pasan ou l'*oryx*, et ensuite la *gazelle corinne*, qui se distingue peu du *kevel* et de la gazelle proprement dite. Dans les forêts et les déserts on rencontre l'éléphant, le lion, le sanglier d'Afrique, les deux espèces d'hyène, le furet, habitant les buissons, quelques singes, parmi lesquels on distingue le mône et le magot. Selon une conjecture de M. Walckenaer, les rats que le voyageur Windhus aperçut aux environs de Mequinez, « rats « aussi gros que des lapins et qui font comme eux leurs trous en terre, » étaient des *arctomys gundi*, espèce de marmotte qui diffère de celle d'Europe en ce qu'elle n'a que quatre doigts à la patte.

On a disputé sur la question de savoir s'il se trouve des ours en Afrique : le savant Cuvier révoque en doute leur existence dans des contrées aussi méridionales ; cependant Baldéus, homme instruit, dit en avoir vu à Ceylan. On ne saurait nier que deux auteurs très-graves, Hérodote et Strabon, n'aient affirmé l'existence de l'ours en Afrique, en le distinguant du lion et de la panthère. Dion, ou son abréviateur Xiphilin, en parle. On peut encore citer Virgile, Juvénal et Martial. Aristote n'exclut pas l'ours nominativement de l'Afrique. Il semble donc juste de ne pas encore rejeter le témoignage des voyageurs modernes, tels que Dapper, Poncet et Shaw, qui soutiennent l'existence de l'ours brun d'Europe (*ursus arctos*) dans les hautes régions de l'Atlas, en avouant qu'il ne doit pas être fréquent.

La chasse aux autruches offre un spectacle curieux. Une vingtaine d'Arabes, montés sur des chevaux du désert, qui sont dans leur espèce ce que sont les *keiries* parmi les chameaux, vont contre le vent, cherchent la trace de l'autruche, et, quand ils l'ont trouvée, la suivent tous avec la plus grande rapidité, en se tenant l'un de l'autre à une distance d'un petit demi-mille anglais. L'autruche, fatiguée de courir contre le vent qui s'engouffre dans ses ailes, se tourne contre les chasseurs et cherche à passer à travers leur ligne ; alors ils l'entourent, et tirent tous à la fois sur l'oiseau jusqu'à ce qu'il tombe mort. Sans cette ruse ils ne pourraient jamais prendre l'autruche, qui, bien que dépourvue de la faculté de voler en l'air, dépasse sur terre les animaux les plus rapides.

Le vent du sud apporte des nuées de sauterelles qui, en ravageant les moissons, font naître des famines, et couvrent la terre au point d'empêcher le voyageur de trouver son chemin. L'abeille sauvage remplit les troncs d'arbres d'un miel aromatique et d'une cire qu'on recueille en abondance.

A ce tableau physique, applicable aux États de Tripoli, de Tunis, de Maroc et à l'Algérie, nous devons joindre un coup d'œil également général sur l'espèce humaine.

Les habitants des villes et des plaines cultivées sont désignés sous le nom de *Maures*. Quoiqu'ils parlent un dialecte arabe rempli d'idiotismes, leur ensemble physique, la peau plus blanche que celle des Arabes, le visage plus plein, le nez moins saillant et tous les traits de la physionomie moins énergiques, semblent prouver qu'ils descendent d'un mélange d'anciens Mauritaniens et Numides avec les Phéniciens, les Romains et les Arabes. Comme Salluste affirme que les Numides et les Mauritaniens descendent d'une colonie asiatique composée de Mèdes, d'Arméniens et de Persans, il serait à désirer qu'on examinât à fond les idiotismes de la langue maure. Le caractère de cette nation serait, selon les voyageurs européens, un composé de tous les vices; avares et débauchés, dit-on, sanguinaires et lâches, avides et paresseux, vindicatifs et rampants, ils ne rachètent tant de défauts par aucune bonne qualité; mais la haine que les Maures, chassés d'Espagne, ont vouée à leurs persécuteurs chrétiens, n'a-t-elle pas excité un sentiment semblable chez les voyageurs? Les Maures sont mahométans, et spécialement de la secte fanatique appelée *Maleki*. Ils ont des saints qui se distinguent, les uns par un repos absolu, les autres par une manie turbulente et destructive. On a vu ceux de cette espèce assommer des ânes et en dévorer la chair sanglante. Parmi les cérémonies du mariage, on distingue la procession solennelle destinée à faire voir les documents qui attestent la sagesse virginale de la jeune épouse. Nulle part les hommes ne se montrent plus jaloux avant et après l'hymen. Sobres dans leurs aliments, les Maures s'habillent très-simplement dans le Maroc et dans tout l'intérieur; mais à Tunis, à Alger, les femmes font briller l'or et les diamants sur leurs élégants costumes. Les pieds nus trahissent seuls la blancheur de leur peau. Savoir lire le koran paraît, à la plupart des Maures, le comble de la science; cependant ils ont des astrologues, et ils aiment l'histoire et la poésie. Leurs maisons carrées et à toits plats sont quelquefois ornées dans l'intérieur de riches tapis et de fontaines jaillissantes. Les exercices à cheval et le tir d'armes à feu forment, avec les tours d'équilibre, leurs passe-temps favoris. A leurs funérailles, une longue série de femmes, payées pour pleurer et hurler, accompagne le mort jusqu'à sa dernière demeure.

Les *Arabes* nomades, venus d'Asie depuis le mahométisme, conservent leur sang pur, qui se reconnaît à une physionomie plus mâle, à des yeux plus vifs et à un teint presque olivâtre. Leurs femmes, dépourvues de

charmes personnels, jouissent d'une grande liberté. Pourquoi voileraient-elles un visage dont le teint et la maigreur repoussent tout désir coupable? Dans quelques tribus, les femmes se peignent des lignes et des figures en noir sur la joue et la poitrine. Les tentes des Arabes, couvertes de grosse étoffe ou de feuilles de palmier, ont conservé la figure d'un bateau renversé, que Salluste attribue au *mapalia* des Numides. Ils nomment une cabane semblable *chaima*, et un groupe de quelques *chaimas* forme un *douar* ou hameau, souvent entouré d'une haie d'épines pour en défendre l'entrée aux lions qui rugissent alentour. Les Arabes, comme les Maures, envoient à la Mekke des caravanes de pèlerins. En Asie, on les comprend les uns et et les autres sous le nom de *Magrebi* ou *Mograbins*, c'est-à-dire les Occidentaux.

La race des *Berbères*, entièrement distincte des Arabes et des Maures, paraît indigène de l'Afrique septentrionale. Elle comprend probablement les restes des anciens Gétuliens à l'occident, et des Libyens à l'orient du mont Atlas. Aujourd'hui elle forme quatre nations distinctes, savoir: 1° les *Amazygh*, nommés par les Maures *Chillah* ou *Choullah*, dans les montagnes marocaines; 2° les *Kabyles* ou *Kabaïls*, dans les montagnes d'Alger et de Tunis; 3° les *Tibbous*, dans le désert entre le Fezzan et l'Égypte; 4° les *Touariks*, dans le grand Désert.

L'identité de la langue que parlent les Berbères, reconnue par la comparaison des vocabulaires [1], est une des découvertes les plus importantes dont l'histoire ethnographique se soit enrichie. Cette langue n'offre jusqu'ici aucune ressemblance avec celle des Barabras de la Nubie et des Schelouks de l'Abyssinie: mais peut-être des recherches ultérieures feront-elles découvrir quelques liaisons. La langue berbère, dont les principaux dialectes sont le *chillah* dans l'État d'Alger, le *choviah* dans la régence de Tunis, le *tamazeg* dans l'empire de Maroc, le *touarik* dans le royaume de Tripoli, le *tibbou* dans la partie orientale du Sahara et dans le sud du Fezzan, présente, ce nous semble, un caractère très-original, quoique rapproché de celui de l'hébreu et du phénicien; l'idiome de *syouhah* offre beaucoup d'analogie avec elle. Cette langue n'a point de termes pour exprimer les idées abstraites et les objets relatifs à la religion et aux arts: elle les emprunte à l'arabe, en leur donnant une terminaison berbère. Des recherches savantes ont

[1] *Hœst*, Relation du Maroc, p. 128 (en dan.), p. 136 (en all.) *Jones*, Dissertat. de Ling. Shillensi, dans les Dissert. ex occas. Sylloges, etc. Amsterd., 1715. *Shaw*, Travels, p. 52. *Hornemann*, Voyage, etc., trad. de M. *Langlès*, t. I, p. 33-145; t. II, p. 405. *Marsden*, *Jbid.*, p. 413. *Venture*, *Jbid.*, p, 430. *sqq.*

prouvé son identité avec la langue des Guanches, habitants primitifs des Canaries.

Les Berbères ont le teint rouge et noirâtre, la taille haute et svelte, l'habitude du corps grêle et maigre. Ils laissent croître leurs cheveux, et n'ont pour vêtement qu'une large tunique en laine. La vengeance est leur passion dominante. Le fanatisme religieux surpasse celui des Maures; ils l'assouvissent, lorsque l'occasion se présente, dans le sang des juifs et des chrétiens. Cependant les Chillahs mangent la chair de sanglier et boivent du vin. Les marabouts, vénérés comme des saints, exercent, dans beaucoup de villages des Kabyles, une autorité despotique. Ces hypocrites font des miracles et distribuent des amulettes. Dans d'autres endroits, surtout parmi les Chillahs, ce sont des cheïkhs héréditaires qui règnent sur les petites tribus dans lesquelles cette nation est partagée. Celles qui demeurent dans les hautes vallées de l'Atlas vivent dans une indépendance presque absolue. Dans le Maroc, quelques tribus se sont réunies sous le gouvernement des princes ou rois hérédaires qui s'appellent *amargar*, et dont l'autorité patriarcale se borne à punir les vols et les assassinats. Quelques-uns sont choisis par l'empereur du Maroc. Ces peuples fabriquent eux-mêmes la poudre à feu dont ils ont besoin. Du pain bis, des olives, de l'eau, voilà leur repas. La pauvreté et la malpropreté de leurs vêtements leur donnent un aspect sauvage. Les Berbères montrent cependant, dans la culture de leurs champs fertiles, un caractère laborieux et une intelligence susceptible d'un grand développement. Ils fournissent au Maure paresseux du blé, des olives et toutes sortes de denrées. Leurs villages, dont quelques-uns ont l'étendue et la population d'une ville, sont munis de tours de garde, d'où ils découvrent l'approche de tout ennemi. Au moindre signal, tous les hommes courent aux armes. Ils manient supérieurement le fusil, le lancent dans l'air, le rattrapent et le déchargent avec une adresse et une rapidité étonnantes.

Outre ces véritables nations, l'Afrique septentrionale renferme des colonies étrangères, parmi lesquelles on distingue les Turcs, naguère dominateurs à Alger, à Tunis, à Tripoli, et les juifs répandus dans toute la Barbarie, même dans les vallées des Kabyles.

Ce pays, un des plus salubres et des plus propres à la propagation de l'espèce humaine, se trouve, par suite de l'absence d'un gouvernement régulier, exposé à tous les fléaux, et notamment aux ravages de la peste. M. Jackson, consul anglais à Mogador, a tracé l'effrayant tableau d'une peste qui dépeupla l'empire de Maroc au commencement de ce siècle. Il mourut en tout, dans la ville de Maroc, 50,000 individus; à Fez, 65,000;

à Mogador, 4,500; à Saffi, 5,000. Les survivants n'eurent pas le temps d'enterrer régulièrement les morts; on jeta les cadavres dans de grandes fosses que l'on remplissait de terre quand elles étaient à peu près pleines. Les individus jeunes, sains, forts et musculeux, furent les premiers attaqués de la maladie; ensuite les femmes et les enfants, en dernier lieu, les gens maigres et épuisés, les valétudinaires et les vieillards. Le fléau ayant cessé, on remarqua une révolution totale dans les fortunes des particuliers et dans la situation des individus. Des hommes qui, avant la peste, n'étaient que de simples ouvriers, possédaient alors de gros capitaux; ils achetaient des chevaux, et ne savaient pas les monter. Les vivres se vendaient en grande quantité et à des prix extrêmement bas; les troupeaux et leurs gardiens erraient sans maîtres dans les pâturages : c'était une grande tentation pour l'Arabe, le Berbère, le Maure, tous également enclins au vol. Mais ils étaient retenus par la crainte de la mort; car la peste, *el khere*, comme ils la nomment, est un jugement de Dieu, une punition de nos crimes; il était donc urgent de ne pas être pris en flagrant délit par l'ange vengeur, mais, au contraire, de régler sa conduite afin de se préparer à partir pour le paradis. Le prix des travaux fut bientôt hors de mesure; et comme le nombre d'hommes capables de travailler ne suffisait pas pour les besoins et les demandes des hommes riches ou en état de payer, il en résulta pour ceux-ci la nécessité de faire eux-mêmes les petits travaux domestiques; on les voyait moudre du blé et cuire le pain; la simplicité de l'âge d'or semblait renaître. Plusieurs terrains considérables restèrent sans possesseurs, et furent occupés par les Arabes du désert.

LIVRE QUATRE-VINGT-NEUVIÈME

Suite de la Description de l'Afrique. — Description spéciale de la Barbarie. — Première division. — Le pays de Barkah. — L'oasis d'Audjélah. — Le Fezzan, — La régence de Tripoli. — Celle de Tunis.

Nous avons, dans le livre précédent, tracé un tableau de géographie physique et d'ethnographie, applicable à toute la région Atlantique.

Il nous reste à faire connaître les divers royaumes de la Barbarie, et les villes que ces divisions politiques renferment. Nous jetterons d'abord un coup d'œil sur les petits États semés dans le désert qui borde l'Égypte à l'ouest, et qui dépendent du Tripoli; passant ensuite les Syrtes, nous sui-

vrons la chaîne de l'Atlas en parcourant le royaume proprement dit de Tripoli, celui de Tunis, le territoire d'Alger et l'empire de Maroc ; nous terminerons par un aperçu du grand désert de Sahara.

Le pays de *Barkah*, ou, comme quelques-uns l'appellent, le *Ben-g'hazy*, se présente le premier à celui qui arrive de l'Egypte ; les uns le qualifient de *désert*, et en effet l'intérieur et la partie orientale méritent ce nom ; les autres lui donnent improprement le titre de *royaume*, et cette façon de parler est fondée sur ce que l'ancienne Cyrénaïque, correspondante à ce pays, était un royaume indépendant sous une branche des Ptolémées.

Sa longueur de l'est à l'ouest est de 110 lieues, et sa largeur du sud au nord d'environ 90 lieues. Sa partie occidentale est assez fertile.

La côte de Barkah, jadis fameuse par ses triples récoltes, est aujourd'hui très-mal cultivée ; les nomades du désert ne laissent aux habitants aucun repos. Le pays est administré par un gouverneur ou bey nommé par le souverain de Tripoli. Ce gouverneur réside dans une masure décorée du nom de château, à *Ben-g'hazy*, que les naturels nomment *Bernik*, ville de 5 à 6,000 âmes, avec un port médiocre, sur une côte poissonneuse, et dans territoire fertile, d'où l'on exporte des laines. Les Etats européens y ont des consuls. Cette cité occupe l'emplacement de l'antique *Bérénice*, dont les ruines sont cachées sous le sable : on y a trouvé des inscriptions, des statues, des médailles et d'autres objets d'antiquité. *Tokrah* ou *Taoukrah* conserve encore les anciens murs de *Teuchira*, qui fut ensuite appelé *Arsinoé*. Cette muraille, bien conservée et flanquée de tours à ses angles, a été construite avec des débris d'édifices plus anciens, ainsi qu'on en peut juger par les inscriptions dont les pierres sont couvertes. Cette particularité s'accorde avec ce que Procope nous apprend des travaux faits par Justinien pour mettre Bérénice en état de défense. *Tolometa*, nommée aussi par les Arabes *Tolmyathah*, est, ainsi que l'indique son nom, l'ancienne *Ptolémaïs*, dont les débris sont en partie couverts par la mer. On y voit les restes d'un temple, des grottes sépulcrales, les ruines d'un amphithéâtre et une caserne romaine, encore entourée d'un large fossé et d'une double enceinte. Dans l'intérieur de cet édifice, les fourneaux qui servaient aux soldats sont encore parfaitement conservés ; sur sa façade, trois immenses blocs de grès portent une inscription grecque, trop fruste pour pouvoir être lue en entier, mais que M. Letronne a reconnue être les restes d'un rescrit d'Anastase Ier, relatif principalement au service militaire. Du reste, la cité moderne n'offre rien de remarquable, si ce n'est un beau réservoir d'eau.

On trouve un grand nombre de ruines le long de la côte jusqu'à *Marza-*

Souza, jadis *Sozysa*, puis *Apollonia*, qui était le port de *Cyrène*. Cette dernière ville, célèbre dans l'antiquité, présente encore des restes remarquables près de la misérable bourgade de *Krennah* ou *Grennah*, que l'on appelle aussi *Curin*, du nom de la cité antique qui donna le jour au philosophe Aristippe, au poëte Callimaque et au géomètre Eratosthène. Une tribu d'Arabes cultive le vaste emplacement de cette ville, et place ses tentes parmi les statues mutilées et des colonnades à demi écroulées. On peut encore se faire une idée de sa splendeur par les débris qui en restent, et surtout par sa *nécropolis*. Les grottes, taillées dans la roche calcaire de la montagne appelée *Djebel-Akhdar*, ont des entrées qui présentent des façades d'une architecture plus ou moins riche d'ornements; quelques-unes de ces entrées offrent des péristyles et des frontons soutenus par d'élégantes colonnes ou de belles cariatides; d'autres ne se font remarquer que par leur simplicité. Dans quelques grottes on a retrouvé des sarcophages ornés de sculptures du plus beau fini; des peintures encore bien conservées représentant des sacrifices et d'autres cérémonies religieuses, des combats, des luttes, des courses et des jeux funéraires. Dans une surtout on remarque une série de petits tableaux offrant les diverses occupations d'une esclave noire : ces peintures sont précieuses par les détails qu'elles donnent relativement aux mœurs et au costume des anciens sur la côte de l'Afrique : les longues robes bleues sans agrafes que portent les femmes représentées dans quelques-uns de ces tableaux, leurs coiffures, formées de châles rouges entrelacés avec les cheveux ou disposés en turban autour de leur tête, offrent beaucoup d'analogie avec le costume des modernes Africaines, et surtout avec celles du Fezzan. Les flancs de la montagne où ces grottes sont creusées sont parsemés d'arbres de différentes espèces. Sur l'emplacement même de la ville on distingue, au milieu de monceaux de pierres et de débris de monuments détruits moins par le temps que par les Arabes qui cultivent ce sol, jadis couvert d'édifices somptueux, les restes d'un stade, dont l'enceinte est indiquée par des bornes; un emplacement qui servait d'hippodrome; la place qu'occupait le marché cité dans les chants de Pindare; un aqueduc, avec un grand édifice qui servait de réservoir; cinq longues rues, dont la roche calcaire qui forme le sol est encore sillonnée par les traces des chars antiques; les ruines d'un établissement de bains; deux petits temples, qui paraissent avoir été construits par les Romains, et qui sont décorés d'emblèmes qui indiquent l'époque de l'établissement du christianisme dans cette contrée; le torse d'une statue colossale en marbre blanc représentant un guerrier; enfin plusieurs restes de châteaux. Au

milieu de ces ruines coule encore la source limpide de *Cyré*, qui donna son nom à la ville[1].

A 10 lieues au nord-est on trouve sur la côte, *Massakhit* (c'est-à-dire *Les Statues*), petit hameau que le voyageur Pacho regarde comme l'ancienne *Olbie* : le grand nombre de tombeaux, de débris antiques et de statues que l'on y trouve donne lieu de croire que c'est la fameuse *ville pétrifiée* dont parlent Yakouti, Lemaire et quelques autres auteurs. *Dernah* ou *Derne*, l'antique *Darnis*, est à une douzaine de lieues plus loin. Ce n'est plus une ville, mais un groupe de cinq villages, séparés par de petites distances, et placés, les uns sur la pente du Djebel-Akhdar, les autres sur le rivage. Le plus considérable est appelé pour cette raison *el-Medineh* (la capitale), ou bien *Beled-el-Sour* (la ville fortifiée); les quatre autres sont *el-Magharah* (le village de la grotte), *el-Djebeli*, *Mansour-el-Fokhâni*, et *Mansour-el-Tahatâni*. Leur population ne s'élève qu'à quelques milliers d'individus, bien que les habitants se livrent au commerce et possèdent un petit port, ou plutôt une rade remplie de récifs. Les rues sont assez régulières et les maisons basses et petites ; elles sont construites en pierre, et se ressentent même du goût qui distinguait les habitants de la Pentapole : leurs entrées sont presque toutes formées de deux pilastres à chapiteaux imitant grossièrement le style dorique. Beled-el-Sour peut être considéré comme la ville de Derne, et les quatre autres villages comme les faubourgs. Il est la résidence des autorités et des gens riches du canton. C'est là que sont les bazars et que s'arrêtent les caravanes : on y voit deux châteaux, dont l'un, espèce de masure, est le séjour du bey lorsqu'il vient visiter cette partie du Barkah. La bourgade de *Merdjeh*, jadis *Barcé*, sur la pente même du plateau sur lequel s'élevait Cyrène, mais à 10 lieues à l'ouest de celle-ci, n'offre rien d'intéressant. *Thereth* présente plusieurs ruines qui semblent indiquer la ville de *Thintis*.

La côte que nous venons de parcourir semble inviter les Européens à y former des établissements : il est vrai que les Américains tentèrent, mais en vain, de s'y établir et construisirent un fort au-dessus de Derne ; conçue sur un plan plus vaste, une tentative de ce genre aurait pu réussir ; une colonie y trouverait encore les beaux endroits et le sol fertile que les anciens avaient surnommés *collines des Grâces* et *jardin des Hespérides*.

Bérénice, Teuchira, Ptolémaïs, Apollonia et Barcé étaient les cinq principales villes qui firent donner, par les anciens, à la contrée que nous venons de parcourir le nom de *Pentapole*.

[1] *J.-R. Pacho* : Voyage dans la Marmarique et la Cyrénaïque. — Paris, 1829.

Après avoir traversé la petite rivière appelée Ouadi-el-Temaneh, l'ancien *Paliurus*, qui coule au pied du plateau ou de la montagne que l'on nomme Djebel-Akhdar, dont les couches calcaires sont remplies de coquilles fossiles, et dont la végétation paraît d'autant plus belle que ses environs n'offrent que la plus fatigante aridité, on entre dans le désert de Barkah, plaine aride et sablonneuse que traverse, de l'est à l'ouest, une chaîne de collines appelée mont *Gherdobah*, qui va se rattacher à celle d'Haroudjé-el-Açouad. Au delà de cette chaîne transversale, la plaine est formée de sables rougeâtres qui reposent sur des couches épaisses de schistes, et l'on aperçoit l'oasis d'*Audjélah*, située entre le désert de Barkah et celui de Libye. Cette oasis se divise en quatre parties, dont la plus méridionale est Audjélah proprement dite, et les autres *Djâlo* ou *Djallou*, *El-Edjekharah* ou *Lechkerreh*, et, la plus fertile de toutes, *Maradèh*.

L'oasis d'*Audjélah* répond à l'*Augila* d'Hérodote, et dépend du pacha de Tripoli ; elle est administrée par un bey qui réside à *Audjélah*, petite ville qui n'a qu'un mille de circonférence, et ne renferme que des rues étroites et malpropres, bordées de vilaines maisons bâties en blocs noirâtres de schistes tirés des montagnes voisines, ou des couches schisteuses qui supportent le sable. Les édifices publics présentent l'aspect le plus misérable.

L'oasis de *Djallou* et celle de *Lechkerreh* ne renferment que des cabanes en palmier, d'anciens villages abandonnés et des ruines de fortifications arabes. Dans celle de *Maradèh*, à 50 lieues au nord-ouest d'Audjélah, on voit une montagne à cinq cimes aiguës, qui porte le nom de *Montagne des Enfers*. Cette oasis a 6 lieues de longueur sur presque autant de largeur; une belle forêt de palmiers en couvre la surface; elle est arrosée par sept sources, dont une très-chaude. L'*aghoul* (*hedysarum alhagi* de Linné), espèce de sainfoin particulière au désert, y croît en abondance, tandis qu'elle ne se trouve ni dans les trois autres oasis, ni sur la côte de Barcah. La population du petit gouvernement d'Audjélah, c'est-à-dire des quatre oasis, peut être évaluée à 9 ou 10,000 âmes, si, comme ils l'assurent eux-mêmes, ils peuvent mettre sur pied un corps de 3,000 hommes.

Il n'existe dans cette quadruple oasis qu'une source abondante, celle de *Sibilleh*, près d'Audjélah; dans les autres parties, on est réduit à creuser, à plus de six mètres de profondeur, des puits qui ne fournissent qu'une eau plus ou moins saumâtre. C'est avec ces seules ressources que les habitants entretiennent les irrigations, si nécessaires à la culture au milieu de ces sables brûlés par le soleil, et qu'ils récoltent, après de pénibles travaux,

le *doura*, espèce de millet qui forme leur principale nourriture, et à laquelle ils joignent le piment, l'ail et l'oignon.

Isolés au milieu des déserts, dit Pacho, n'ayant, dans leur triste patrie brûlée par le soleil, aucune des compensations que les autres oasis offrent à leurs habitants, ceux d'Aujilas (Audjélah), ont dû être essentiellement voyageurs. Ils se destinent dès l'enfance à cette carrière, et ils y deviennent fort habiles. Je dis habiles, puisque, par la situation du sol impur qu'ils habitent, et par l'indispensable besoin d'en sortir quelquefois, l'art de parcourir les déserts doit être à ces hommes ce que l'art de naviguer serait à des insulaires relégués sur de stériles rochers. La connaissance des astres est, comme on s'en doute, le point fondamental de cet art; ils en conservent avec soin les principales notions, qu'ils se transmettent de père en fils. Quant aux procédés d'enseignement, ils sont peu compliqués : le seuil de leurs cabanes est leur observatoire ; leurs télescopes sont leurs regards perçants, qu'ils peuvent promener à l'aise sur l'immense pavillon qui se déroule sans tache au-dessus de leurs têtes.

Près de l'oasis d'Audjélah se termine cette longue chaîne de montagnes qui bornent les Etats de Tripoli, du côté du désert de Libye, et se dirige au sud, vers la limite du *Fezzan;* on rencontre d'abord une autre chaîne appelée *Moraï*, dont l'étendue et la direction nous sont peu connues. On trouve ensuite le singulier désert montueux nommé *Haroudjé*, probablement le *Mons Ater* de Pline. Il commence à deux ou trois journées d'Audjélah, et s'étend jusqu'aux montagnes qui bornent le Fezzan.

Le Fezzan est considéré par le major Rennel et le savant Larcher comme l'ancienne *Phazania,* contrée qu'habitaient les Garamantes. Il est borné au nord par le Tripoli proprement dit, et de tous les autres côtés par le Sahara, dont il n'est séparé que par des chaînes de montagnes et de collines dont nous avons déjà parlé. A l'ouest il a les monts Agrouh, et au nord les monts Ouadans et l'Haroudjé-el-Açouad. Sa longueur est de 175 lieues du sud au nord, et sa largeur de près de 100 lieues ; sa superficie est d'environ 14,300 lieues, mais tout cet espace n'est pas cultivé. Suivant Hornemann, on ne trouve quelques cultures que sur une étendue de 100 lieues du sud au nord, et de 70 de l'est à l'ouest. Sa surface présente des déserts sablonneux entrecoupés de vallées ou d'oasis cultivées et de quelques petits espaces de terre couverts d'herbes.

Le voyageur que nous venons de citer nous apprend que le Fezzan renferme 100 villes et villages, dont *Mourzouk* est la capitale. C'est ici que réside le sultan du Fezzan, tributaire de celui de Tripoli. Cette cité est

entourée de murs bien construits, de 3 mètres d'épaisseur et de 7 de hauteur ; ses portes sont tout juste assez larges pour qu'un chameau chargé puisse y entrer aisément. Ses rues sont étroites, à l'exception de celle du *Fsog*, ou marché des esclaves, qui a 300 mètres de longueur : elle conduit à une place au centre de laquelle s'élève le château du pacha, environné d'une muraille, et qui se compose de plusieurs habitations, dont quelques-unes ont été bâties par les Mamelouks [1]. Les maisons sont construites en terre ; mais, comme il pleut rarement dans ce pays, elles durent assez longtemps. Un ruisseau et plusieurs sources arrosent les rues. Mourzouk est un des plus grands marchés de l'Afrique septentrionale ; elle est le rendez-vous des caravanes du Caire, de Tripoli, de Tunis et de Tembouctou ; à l'arrivée d'une caravane, le sultan, placé sur un siége d'honneur, la reçoit hors de la ville, et donne sa main à baiser à tous ceux qui en font partie.

Dans la partie septentrionale du Fezzan, la petite ville de *Bonjem* renferme les restes bien conservés d'une forteresse romaine du temps de Septime Sévère. *Ouadan* a reçu son nom des montagnes qui l'avoisinent ; *Soukna* ou *Sokna*, ville de 3 à 4,000 âmes, récolte dans ses environs des dattes excellentes. *Fugga* ne nous offre rien d'intéressant ; *Zeghen* ou *Zedjhan*, donne son nom à un prolongement des monts Haroudjé-el-Abiad ; *Temissa* annonce par les ruines qui l'environnent qu'elle a été jadis plus considérable qu'aujourd'hui ; *Germa* est l'antique *Garama*, la capitale des Garamantes. *El-Fô* est un village situé dans la vallée de ce nom ; *Zouela*, à 28 lieues au nord-est de Mourzouk, a été la capitale du Fezzan ; Hornemann n'a pas vu les ruines pompeuses vantées par d'anciens voyageurs. Nous n'avons rien à en dire, non plus que de *Zaïtoun*, située entre cette ville et la précédente. *Gatrone*, où l'on voit un château habité par des marabouts, est située à l'extrémité d'une plaine déserte ; les arbustes et les bosquets de dattiers qui l'entourent forment une espèce d'oasis. *Tegherhy*, entourée d'une double muraille, est dans une situation agréable par les nombreux dattiers qui s'élèvent aux environs, et par ses étangs salés que peuplent une foule d'oiseaux aquatiques ; *Djanet* ou *Djennet* mérite à peine d'être citée.

Ce qui peut donner une idée du peu d'importance de ces villes, c'est que *Oubari*, qui est une des plus considérables, n'a pas 1,200 habitants.

Dans le Fezzan, quand le vent souffle du sud, la chaleur est à peine sup-

[1] Voyages et découvertes dans le nord et les parties centrales de l'Afrique, par le major *Denham*, le capitaine *Clapperton* et docteur *Oudney* : Introduction, p. 19. Traduction de MM. Eyriès et de Larenaudière. — Paris, 1826.

portable, même pour les habitants ; on humecte les appartements avec de l'eau afin de pouvoir y respirer. L'hiver serait doux s'il ne régnait, durant cette saison, un vent du nord froid et pénétrant, qui glaçait les naturels et les obligeait, dit Hornemann, « aussi bien que moi-même, né dans un cli- « mat septentrional, à chercher un refuge au coin du feu. » Les pluies sont rares et peu abondantes; les ouragans fréquents viennent du nord au sud, et, en enlevant par tourbillons la poussière et le sable, ils répandent une teinte jaune sur l'atmosphère. Dans toute la contrée il ne coule aucune rivière, aucun ruisseau dignes de remarque. Le sol est un sable profond qui couvre des roches ou des couches calcaires, et quelquefois argileuses. Des sources en assez grand nombre fournissent de l'eau pour les besoins de la culture. Il suffit de creuser le sol à la profondeur de quelques pieds pour avoir de l'eau en abondance.

Les dattes sont la production naturelle et la principale marchandise du Fezzan. Le figuier, le grenadier, le limonier, y prospèrent. On cultive beaucoup de maïs et d'orge ; mais l'indolence des habitants les empêche de recueillir assez de blé pour leur consommation ; le surplus est apporté par les Arabes. Les légumes et les plantes culinaires abondent. L'animal domestique ordinaire est la chèvre ; on nourrit des moutons dans les parties méridionales, et leur chair est presque la seule que l'on mange ; l'âne sert généralement pour le fardeau, le trait et le transport. Les chameaux y sont d'une cherté excessive et très-rares : on nourrit tous ces animaux de dattes ou de noyaux de dattes. Dans la province de Mendrah, le natron flotte en grandes masses à la surface de plusieurs lacs couverts d'une fumée ou vapeur épaisse.

Les Fezzanis ont très-peu d'industrie : ils fabriquent d'assez bons tapis, et des tissus grossiers en laine et en coton, mais ces étoffes ne sont employées que par le peuple ; les riches font venir les leurs de Tripoli. Les caravanes qu'ils expédient dans l'intérieur de l'Afrique exportent diverses marchandises de l'Europe. Ils connaissent la coquille appelée *porcelaine cauris* (*cypræa moneta*), circonstance qui semble prouver que leurs relations s'étendent jusqu'à la côte de Guinée, où cette coquille tient lieu de monnaie.

Le sultan paie, depuis le seizième siècle, un tribut en or, en séné et en esclaves au pacha de Tripoli. Du reste, il est indépendant, son pouvoir est absolu, et son trône est héréditaire. Ses revenus, selon Hornemann, proviennent de ses domaines ; mais d'autres relations parlent de trois à quatre mipôts légers, et surtout d'un droit d'entrée sur les marchandises que trans-

portent les caravanes. Des terres sont affectées à l'entretien des ministres du culte et des principaux fonctionnaires de l'Etat. La place de cadi ou de juge suprême, et de chef du clergé, est héréditaire. Le sultan n'a pas d'armée régulière; mais en temps de guerre il fait un appel aux hommes en état de porter les armes, et peut mettre sur pied 15 à 20,000 soldats.

La population du Fezzan a été évaluée par Hornemann à environ 70 ou 75,000 individus; cependant la force armée indique environ 150,000 habitants, composée en partie de Touariks, de Tibbous et d'autres peuples africains. Leur couleur variée annonce bien une population mélangée; mais la race native ou indigène conserve des traits qui lui sont propres : elle est d'une stature ordinaire, dénuée de vigueur, ayant la peau très-brune, les cheveux noirs et courts, la forme du visage telle qu'elle passerait pour régulière en Europe, et le nez moins aplati que les nègres : les femmes sont passionnées pour la danse comme dans toute l'Afrique. Elles sont plus libres que dans les autres pays mahométans, ce qui occasionne une plus grande dépravation dans les mœurs. Selon Hornemann, tous les habitants sont mahométans; selon d'autres, il y a aussi des païens qui vivent en bonne intelligence avec les musulmans. Les Fezzanis s'enivrent avec du jus de dattier; ils sont du reste fort sobres, en partie par nécessité. A Mourzouk, suivant Hornemann, pour désigner un homme riche, on dit ordinairement : « Il mange du pain et de la viande tous les jours. » Les maisons du Fezzan, bâties en briques calcaires et en glaise séchée au soleil, sont extrêmement basses et reçoivent le jour par la porte. Les Fezzanis exercent l'infâme métier de transformer les garçons en eunuques.

La RÉGENCE DE TRIPOLI s'étend au nord du Fezzan, entre la grande et la petite Syrte ou le golfe de Sidra, et celui de Cabès. Elle est bornée au sud par le désert de Sahara, au sud-est par celui de Libye, et au nord par la Méditerranée. Sa longueur de l'est à l'ouest est d'environ 300 lieues, et sa plus grande largeur, du sud au nord, est de 150 lieues; enfin sa superficie, qu'on a fort exagérée en la portant à 45,000, est de 25,700 lieues.

Le climat, bien que salubre, est des plus désagréables; la chaleur des jours et le froid des nuits sont également insupportables. En automne, le redoutable sirocco souffle fréquemment; on ne l'évite qu'en se renfermant dans les habitations. Il ne pleut point depuis le mois de mai jusqu'à la fin d'octobre. La végétation est plus belle dans l'hiver que dans l'été. C'est en avril qu'elle est dans toute sa vigueur. Le sol, médiocrement fertile, et semblable pour la nature géologique à celui du Barkah, produit des dattiers, des orangers, des citronniers, des figuiers, des amandiers, et une foule

d'autres arbres fruitiers, ainsi que des légumes de toute espèce : les choux, les navets, les oignons abondent en hiver ; les concombres et les melons en été. A deux journées au midi de Tripoli, il y a, sur le mont Gharian, une grande plantation de safran. Les lions et les panthères s'y montrent très-rarement ; il y a beaucoup de chakals et de hérissons. Les serpents et les scorpions sont très-incommodes [1].

La géographie comparée des villes est environnée d'une obscurité que nous ne saurions dissiper. Trois villes se distinguaient dans la région syrtique ; elle en prit, dans le cinquième siècle, le nom de *Tripolis* ou région des trois villes. Il paraît certain que lors des premières invasions des Arabes, la ville de *Sabrata*, apparemment comme chef-lieu de la province [2], avait pris dans le langage usuel le nom de *Tripolis ;* elle porte encore ceux de *Sabart* et de *Vieux-Tripoli*; ses habitants se réfugièrent dans l'endroit où s'élève aujourd'hui le nouveau *Tripoli*. Mais quelles étaient ces trois villes, si ce ne sont *Sabrata Ocea* et *Leptis magna ?* Le vieux Tripoli, sur la côte, n'est plus qu'un amas de ruines et de masures ; quant au nouveau Tripoli, il a pu porter chez les Byzantins le nom de *Neapolis ;* mais cette ville était certainement différente de celle que Pline et d'autres anciens indiquent sous ce nom. Etait-elle identique avec *Sabrata ?* C'est ce qu'on a nié sans des raisons décisives. Elle est au moins une ville ancienne, puisqu'elle possède un arc de triomphe dédié, comme il paraît par les restes de l'inscription, à Marc-Aurèle Antonin, surnommé le philosophe, et son collègue dans l'empire, Lucius Verus. Reprise sur les Arabes par Roger de Sicile, occupée par les troupes de Charles-Quint et par les chevaliers de Malte, elle est toujours retombée dans les mains des musulmans ; mais l'industrie et le commerce ont souffert par ces révolutions. On y fabrique des étoffes. De vieilles fortifications, consistant en murailles bastionnées, protègent faiblement le port, qui s'ouvre en demi-cercle.

A l'est de Tripoli s'élève le château du pacha, vaste édifice dont quelques parties sont d'un assez beau style. Au nord, sur une langue de terre qui s'avance à l'ouest du port, s'étendent des bastions, parmi lesquels on remarque le fort Espagnol ; à l'occident de cette langue de terre on voit de nombreux îlots, dont l'un porte le fort Français. Les rues sont droites et bordées de maisons assez régulières ; mais les décombres de la ville antique, sur lesquels la moderne est bâtie, ont rendu le sol tellement iné-

[1] *Rothmann*, Lettres sur Tripoli, dans Schlœtzer : Correspondance politique, vol. IX, cah. VI (en allemand).

[2] Au lieu de *Subuentène*, nom de province chez Orosius, il faudrait lire *Subratène*.

gal que l'entrée de certaines maisons est au niveau des terrasses des maisons voisines. L'arc de triomphe est un des plus beaux et des plus grands qui nous restent des anciens; mais il est à moitié caché par des décombres : il présente une arcade sur chaque face, mais les deux latérales sont murées. Parmi les six mosquées que possède Tripoli il en est une, la grande, qui est magnifique; elle est composée de plusieurs petites coupoles soutenues par des colonnes d'ordre dorique d'un très-beau marbre gris. Il y a deux bazars bien construits; l'un renferme des boutiques, l'autre est destiné à la vente des esclaves. Hors de l'unique porte de la ville, du côté de la terre, il se tient tous les mardis une foire très-fréquentée : il s'y rassemble 8 à 10,000 personnes. Les maisons de Tripoli sont, pour la plupart, revêtues d'une sorte de stuc qui prend l'éclat et le poli du marbre; les toits sont des terrasses où les habitants vont respirer l'air pendant les brises de mer. La population de la ville s'élève à 25,000 âmes, parmi lesquelles on compte 2 à 3,000 juifs. Elle est souvent ravagée par la peste.

A l'est de cette capitale est *Lebida* ou *Lebdah*, l'ancienne *Leptis magna*, avec des restes d'un temple, d'un arc de triomphe, d'un amphithéâtre et d'un aqueduc; puis le bourg de *Ziliten* ou *Zlitoun*, habité par des juifs et des marabouts : ceux-ci vivent des aumônes des devots mahométans qui viennent y visiter une belle mosquée et le tombeau d'un saint personnage appelé Sidi-Abd-el-Salam; enfin *Mesurata* ou *Mezratheh*, siége d'un agha ou gouverneur, qui peut mettre sur pied 800 hommes d'infanterie et autant de cavalerie. Cette ville possède quelques manufactures de tapis pour le pays, de colliers en verroterie et de tissus légers pour les femmes de l'Afrique centrale. Située sur la route ordinaire des caravanes du Tripoli et de l'Egypte, elle fait un commerce considérable, mais elle est mal bâtie : ses maisons, presque toutes construites en cailloux et en terre, sont à peine élevées de 4 mètres. A l'ouest se trouve le bourg de *Zoara*, à 25 lieues de Tripoli.

Les petites villes qui bordent la grande Syrte, obscures dans la géographie moderne comme dans l'ancienne, semblent disparaître aussi rapidement que les collines de sable mobile qui les environnent. Ainsi *Minesla*, *Segamengioura*, *Ziraffé*, et plusieurs autres endroits, ne sont que des bourgades dont les misérables habitants sont exposés à une chaleur étouffante; la petite ville de *Soltan* mérite à peine l'honneur d'être nommée. Les villages populeux du mont Gharian sont en partie composés de grottes taillées dans les rochers; les tombeaux se trouvent quelquefois placés au-dessus des demeures des vivants.

Rogeban n'est qu'un petit hameau, *Bil-Temad* qu'une petite station ; *Mezdah* est une ville sans importance. Dans la vallée de *Ghirza*, à 50 lieues au sud-est de Tripoli, il existe des ruines et des tombeaux qui indiquent l'emplacement de quelque cité grecque ou romaine. La petite ville d'*Ouadan*, au pied des montagnes de ce nom, est habitée par des Arabes de la tribu de Moudjer. *Zella*, à 50 ou 60 lieues plus loin, dans la direction du sud-est, n'est qu'une petite bourgade. La partie orientale du Tripoli au-delà de cette bourgade est un désert aride ; on y trouve la petite oasis de *Menhousa*, que l'on traverse pour aller à *Zaghouth*, la dernière petite ville sur la limite du Tripoli proprement dit et du désert de Barkah.

Près des frontières de la régence de Tunis, au sud de celle de Tripoli, s'étend l'*oasis de Ghadamès*, qui appartient à celle-ci. Son sol est aride ; il produit peu de grains, mais des dattes en abondance. On y voit un grand nombre de monuments antiques. Son chef-lieu est *Ghadamès*, que l'on prononce *R'demse ;* c'est l'ancienne *Cydamus*, capitale des *Garamantes*, que Cornelius Balbus subjugua l'an 19 avant notre ère. Les Romains l'embellirent ; on y voit quelques anciens monuments, mais ils sont hors de l'enceinte de la ville moderne, qui est située au sud-est des plantations de palmiers et des jardins qui forment l'oasis ; elle a 8 kilomètres de tour. Elle est environnée d'une muraille et formée de rues couvertes et obscures comme celles de Syouah. Les habitants parlent le même dialecte que les Syouans, langue qui paraît fort ancienne, et qui est appelée par eux *a'dàms*, et par les Arabes *ertana*. Ils sont de race blanche, mais partagés en deux grandes factions politiques, les *Ben-Ouezit* et les *Ben-Ouilid*, dont chacune habite un quartier situé à droite et à gauche d'une place qui occupe presque le centre. Ces deux parties de la ville communiquent par une porte que l'on ferme dans les moments de troubles. Celle de ces deux populations qui paraît la plus intraitable est celle des Arabes *Ouezit*, redoutés des caravanes, qu'ils attaquent et qu'ils pillent. Ghadamès fait un commerce très-actif avec le centre de l'Afrique, par le moyen des caravanes qui de Tripoli vont à Tembouctou. Sa population est, selon James Richardson qui la visitait en août 1845, d'environ 30,000 âmes. Quatre routes commerciales partent de cette ville ; la première, que l'on peut nommer l'orientale, passe par Mezdah dans le Tripoli, Sokra et Mourzouk dans le Fezzan, où elle se réunit à la seconde, qui, traversant le territoire des Touariks septentrionaux et par Ghraat, l'une de leurs villes, côtoie le désert du Soudan. La troisième, que l'on peut appeler méridionale, va par le pays de Haoussa jusque dans le centre de l'Afrique ; la quatrième enfin, ou l'occidentale,

traverse le Sahara par Insâlah et Agably, et conduit presque en ligne directe à Tembouctou.

La régence de Tripoli, très-étendue mais dépeuplée, remplie de parties stériles, est le plus faible des *États* qu'on nomme *Barbaresques*. Sa population, en y comprenant celle des pays qui lui sont soumis, ne s'élève pas à 900,000 âmes, bien que quelques géographes la portent à plus du double. Le *pacha* qui y règne, est vassal de la Porte Ottomane depuis 1835, aussi n'ajoute-t-il à son titre que le nom de *bey*, et non pas celui de *dey*. Il entretient peu de troupes réglées; on les évalue à 3 ou 4,000 hommes, presque tous de la race nègre; en temps de guerre, il peut y joindre 10,000 cavaliers et 40,000 fantassins irréguliers; sa marine consiste en une vingtaine de bâtiments armés de 136 canons et servis par 1,400 marins.

Le pacha est assisté, dans son gouvernement, d'un bey commandant en chef; d'un agha, commandant de la milice turque; d'un kaya ou grand juge, qui rend la justice à la porte du château de la capitale; d'un grand trésorier; scheik-el-bled ou chef de la police; d'un mufti ou chef du culte; enfin d'un cadi ou interprète de la loi religieuse. L'esclavage est aboli à Tripoli depuis 1817, et depuis cette époque la civilisation de cet état a fait de grands progrès.

Ce pays, qui fit jadis partie des possessions carthaginoises, fut ensuite occupé par les Romains, puis par les Sarrasins. Sous le règne de Charles-Quint, il appartint pendant quelque temps aux chevaliers de Malte; mais Sinan-Pacha, visir de Soliman II, s'en empara en 1551, et les Turcs le considérèrent comme une de leurs provinces jusqu'en 1713, que le bey Hamet-Pacha, originaire de Caramanie et chef de la dynastie des *Caramanlis*, secoua le joug de la Porte et fit du Tripoli un État indépendant.

En 1835, à la mort de Sydy-Yousef, l'un de ses successeurs, l'empire ottoman fit rentrer cet état sous sa domination, et aujourd'hui il forme l'Eyâlet ou gouvernement général de *Tarablousi-Garbe*, comprenant les Sandjaks de Benghâzi, Fezzan, Djebel-Gharbie et Khams. Cependant cette dénomination est presque illusoire, le sultan se contentant d'exiger un tribut annuel et une vassalité apparente.

Le commerce de Tripoli, malgré son importance, serait bien plus considérable sans les différents monopoles qui y sont établis. Le bey se réserve la vente de certaines denrées, telles que l'eau-de-vie de dattes, la potasse et le sel; celle de quelques autres, telles que les vins, les savons et les peaux, est affermée aux juifs; le reste se vend librement. La principale branche du commerce est celui qui se fait avec le centre de l'Afrique par

les caravanes de Ghadamès et du Fezzan. Par ces caravanes, le Tripoli reçoit annuellement [1], 1,500 onces de poudre d'or, 1,500 quintaux métriques de séné, pour environ 90,000 francs de plumes d'autruche, 2,000 quintaux d'alun, 10,000 quintaux d'ivoire, et 3 à 4,000 de carbonate de soude, que les Arabes appellent *trona*, du nom d'une vallée du Fezzan, d'où on le tire.

Toutes ces marchandises arrivent à Tripoli à dos de chameaux ; ceux-ci portent ordinairement 200 à 250 quintaux. Les caravanes dont ils font partie sont composées de musulmans qui se rendent en pèlerinage à la Mekke; mais elles sont devenues plus rares et moins nombreuses depuis qu'un préjugé religieux ne s'oppose plus à ce que les mahométans s'embarquent pour Alexandrie sur des bâtiments chrétiens. Cependant on en a vu encore arriver d'assez considérables dans ces dernières années de Maroc à Tripoli; elles se composaient de 2 à 3,000 hommes, de quelques centaines de femmes et d'enfants, et d'environ 2,000 chameaux. A leur retour de la Mekke, qui a lieu un an après, les caravanes apportent à Tripoli des étoffes de l'Inde, des perles fines, des parfums, de l'opium, du naphte, du café, des pierres précieuses et des châles de Kaschmire.

Les exportations annuelles de la régence de Tripoli consistent en divers objets, dont nous citerons les principaux, savoir : 2,000 quintaux de laine brute, plus de 2,000 tapis de différentes mesures et qualité, 1,000 à 1,500 quintaux de cuir de bœuf, près de 3,000 barils d'huile, 3 à 4,000 quintaux de beurre salé, environ 2,000 de dattes, plus de 4,000 bœufs; une grande quantité de moutons, de chèvres, de poules et de perdrix rouges ; 4,000 quintaux de garance et 7 à 800 de potasse. Le commerce maritime le plus important se fait avec la Turquie, l'Egypte et Tunis.

Les droits de douane, qui rapportaient il y a peu d'années au pacha plus 500,000 francs, ne lui en produisent plus aujourd'hui que 200,000.

A l'ouest du Tripoli, est la RÉGENCE DE TUNIS; c'était autrefois l'Afrique propre et le siége principal de la puissance carthaginoise. Dans le moyen âge, l'Etat de Tripoli était soumis à celui de Tunis, dont Barberousse s'empara en 1533. Les Maures, agriculteurs et commerçants, sont moins nombreux dans cet Etat; le climat est très-beau, principalement le long de la côte ; il y gèle rarement. Vers la fin d'octobre, les vents du nord venant d'Europe et traversant la Méditerranée amènent des vapeurs humides, et

[1] Notice sur le commerce de Tripoli en Afrique par M. *Graberg de Hemso*, consul général de Suède à Tripoli, inséré dans l'Anthologie. — (Septembre 1827. — Août 1828. — Mars 1830.)

déterminent les pluies qui commencent à cette époque et qui continuent par intervalles jusqu'en mai, tandis que les vents du sud et de l'est, qui commencent en juin, venant des déserts africains, amènent les beaux jours et la chaleur. Celle-ci devient insupportable en juillet et en août, lorsque le vent du sud apporte l'air enflammé de l'intérieur de l'Afrique. Le thermomètre se soutient alors à l'ombre et vers le milieu du jour entre 26 et 32 degrés du thermomètre de Réaumur. Cette température continue ordinairement jusqu'à la fin d'octobre. On a estimé qu'il tombe annuellement 30 à 36 pouces d'eau.

La régence de Tunis s'étend du nord au sud sur une longueur de 160 lieues; sa plus grande largeur est de 70 lieues, et sa partie la moins large en a environ 25. On a calculé que sa superficie est de 9,700 lieues géographiques carrées.

Elle se termine au nord par le cap Bon et le cap Blanc. Ses côtes sont découpées en un grand nombre de golfes, dont le plus considérable est celui de Cabès, la *Petite-Syrte* des anciens. Le grand Atlas la borne en partie vers l'ouest, et plusieurs rameaux du système atlantique la traversent dans sa largeur. Le plus important des cours d'eau qui l'arrosent est le *Medjerdah*, le *Bagrades* de l'antiquité, auquel on donne 80 lieues de longueur, et qui se jette dans le golfe de Tunis, où son embouchure est obstruée par la vase. La plupart des rivières de l'intérieur se perdent dans des sables.

La partie du midi est sablonneuse, peu montagneuse, stérile et comme desséchée par un soleil ardent. On y voit un grand lac appelé *Loudéah;* peu profond, il est traversé par les caravanes dans l'espace de cinq lieues; c'est le *Palus Tritonis* des anciens. Sa longueur est d'environ 30 lieues et sa largeur de 10. Il renferme plusieurs îles couvertes de dattiers; son eau est salée; dans la partie du nord-est appelée *Faraoun,* il est presque entièrement desséché; mais le sable qui constitue son fond est tellement mouvant et fin, que les hommes et les animaux qui se risquent à le traverser dans cet endroit sont souvent complétement engloutis.

La contrée voisine de la mer est riche en oliviers, et présente un grand nombre de villes et de villages bien peuplés. Mais la partie qui est à l'ouest est remplie de montagnes et de collines arrosées par de nombreux ruisseaux, dont les environs sont extrêmement fertiles, et produisent les plus belles et les plus abondantes moissons. Les branches de l'Atlas y forment des régions élevées et fraîches. En général, le sol est imprégné de sel marin et de nitre, et les sources d'eau douce y sont plus rares que les sources salées.

Parmi les substances minérales on cite l'argent, le cuivre, le plomb, le mercure, le fer, le graphite ou la plombagine, l'albâtre, le cristal de roche et l'argile. Il y a des lions, des panthères, des hyènes, des chacals et d'autres animaux féroces. Le bétail y est petit et d'une espèce délicate; les chevaux y ont dégénéré. Des nuées de sauterelles dévorent souvent les récoltes.

La partie septentrionale, moins sablonneuse que la partie méridionale, produit d'abondantes moissons : cette dernière n'est guère cultivée que près des bords de la mer. L'orge et le froment sont les principaux grains que l'on y récolte ; on conserve le blé dans des espèces de *silos* : ce sont de grandes fosses voûtées creusées dans des lieux secs et élevés, et dont l'entrée étroite est fermée par une large pierre que l'on recouvre de terre. Les principaux arbres fruitiers sont le dattier, le figuier, l'olivier, le mûrier blanc, le grenadier, l'oranger, le citronnier, le pommier, le poirier et la vigne. On y cultive aussi le coton, l'indigo, le safran, le pavot, le tabac, la canne à sucre et toutes sortes de légumes.

Parmi les villes africaines, celle de *Tunis* ou *Tounis* tient une des premières places. Bâtie en amphithéâtre sur un coteau, au fond d'une lagune nommée *Bogaz*, elle est environnée d'une muraille, et occupe un vaste emplacement. Elle a un port et de bonnes fortifications : on n'y a d'autre eau douce que celle de pluie. Les portes ne sont ouvertes que depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, excepté tous les vendredis, qu'elles sont fermées de dix heures du matin à midi, parce qu'un prophète musulman a prédit qu'au même jour et aux mêmes heures les chrétiens s'empareraient de la ville. Tunis renferme quelques beaux édifices, dont les principaux sont des mosquées décorées d'élégants et légers minarets, un nouveau palais où réside le bey, et qui, sur un vaste plan, est construit dans le goût mauresque; on y remarque aussi la Bourse, l'aqueduc qui fournit de l'eau à toute la ville, quelques bains publics et plusieurs établissements destinés à l'instruction de la jeunesse. Les maisons, bâties en amphithéâtre, offrent un coup d'œil pittoresque; elles sont de forme carrée et construites en pierre et en briques. Mais le désagrément qu'offre cette ville, c'est que ses rues, sales, étroites et tortueuses, ne sont pas pavées. On estime sa population à 150,000 habitants, dont 30,000 juifs. Tunis est une ville antique qui n'a pas changé de nom : Strabon la cite dans sa description de l'Afrique ; elle existait du temps de Carthage. Polybe compte 120 stades entre ces deux villes, mais il n'existe aucun monument de l'ancienne Tunis.

Cette ville a des manufactures de velours, de soieries, de toiles et de bon-

nets rouges à l'usage du peuple. Ses principales exportations consistent en étoffes de laine, bonnets rouges, poudre d'or, plomb, huile, maroquin. La France prend la part la plus active à ce commerce. Nulle part, dans la Barbarie, les Maures ne montrent autant de tolérance, autant de politesse. L'esprit commercial de l'ancienne Carthage semble planer sur ces lieux, si longtemps le centre de la civilisation et de la puissance africaines.

Les ruines de cette ancienne ville sont au nord-ouest de Tunis. Ses ports, jadis l'asile de tant de flottes redoutables, semblent en partie comblés par des atterrissements : on voit au sud-est quelques restes des môles qui les enfermaient [1]. Un superbe aqueduc atteste la puissance romaine à l'ombre de laquelle la seconde Carthage florissait. L'empereur Charles-Quint le fit dessiner, et le fameux Titien arrangea ce dessin pour servir de modèle à une tapisserie que la cour d'Autriche a dû faire exécuter [2].

Carthage, fondée ainsi que *Leptis* et *Utique* par les Phéniciens, était bâtie sur une presqu'île et se divisait en trois quartiers principaux ; la nouvelle ville, appelée *Mégara,* est remplacée par le petit village que l'on nomme *Malka*, et par le vaste terrain appelé aujourd'hui *El Mersa*. Elle était entourée sur plusieurs points par une triple enceinte, dont l'intérieure était une muraille haute de 30 coudées, et flanquée de nombreuses tours. En dedans était adossé à cette muraille un bâtiment à deux étages, dont le rez-de-chaussée était destiné à loger 300 éléphants et 4,000 chevaux, et la partie supérieure à recevoir les fourrages de ces animaux et leurs équipages. Dans cette enceinte se trouvaient des casernes pour 20,000 hommes d'infanterie et 4,000 de cavalerie. La citadelle que l'on voit encore, et qu'on nommait *Byrsa*, s'élevait au milieu de la ville sur une colline entourée de maisons et couronnée par un temple d'Esculape, dans lequel la femme d'Asdrubal se brûla elle-même, après y avoir mis le feu, lors de la prise de Carthage. Auprès de la citadelle s'étendait le port militaire, au milieu duquel s'élevait la petite île circulaire appelée *Cothon,* occupée en partie par le palais de l'amiral ; ce port était garni tout autour de loges pour mettre les vaisseaux à l'abri : au sud-ouest de celui-ci se trouvait le port marchand, qui communiquait avec le précédent par un petit canal. Le sol de Carthage renferme des débris antiques, mais peu de monuments. On y voit les ruines d'un aqueduc de 25 mètres de hauteur ; des restes de citernes publiques qui forment un coup d'œil imposant : elles consistent en seize caveaux qui com-

[1] *Chateaubriand*, Itinéraire, t. III, p. 186 et suiv. *Jackson*, Mém. sur les ruines de Cartage (en angl.).

[2] *Fischer d'Erlach*, Architecture historique, liv. II, planche II, Vienne, 1721.

muniquent entre eux par des conduits, et qui contiennent encore l'eau que leur apporte l'aqueduc. Quinze de ces citernes forment une étendue de 140 mètres en largeur. On peut juger par là de leur importance. L'un de ces souterrains possède un écho remarquable : un coup de fusil y fait autant de fracas qu'un coup de tonnerre. On a cru que toutes ces constructions portaient le caractère romain ; mais M. Dureau de la Malle pense que les citernes, les môles, et tous les travaux qui bordent la côte, sont de construction carthaginoise. En 1817, on a découvert quatre cippes funéraires et deux pierres fracturées offrant des inscriptions puniques, et présentans parmi les symboles dont ils sont ornés la figure d'un cheval et un bras, avec les doigts de la main gauche écartés. Ces antiquités carthaginoises ont été déposées au musée de Leyde. Depuis cette époque M. Falbe, consul de Danemark à Tunis, fit la découverte de plusieurs pierres sépulcrales, portant aussi parmi divers symboles, tels que le soleil et la lune, cette même main aux doigts écartés. En quelques endroits la terre est parsemée de petits cailloux de différentes couleurs : ce sont les débris des mosaiques qui formaient le pavé des appartements. De temps à autre on découvre des colonnes brisées, de jolis vases en porphyre et des médailles.

Parmi les endroits modernes, *Barda* ou *le Bardo*, palais où réside le bey, mérite d'être nommé : c'est le Versailles tunisien. La *Goletta*, en français *la Goulette*, fort bien entretenue, domine la rade de Tunis et l'entrée d'un grand étang à peine navigable pour des bateaux ; c'est un lieu remarquable par ses deux forts, par sa rade, qui aujourd'hui est le véritable port de Tunis, par ses chantiers de construction, que dirigent des ingénieurs français et hollandais, et par le phare qu'on y a construit en 1820. C'est dans ses environs et non loin des ruines de l'antique Carthage que s'élève la *chapelle Saint-Louis*, fondée par Louis-Philippe, au lieu où le saint roi vint mourir de la peste en 1270. *Biserta*, l'antique *Hippo-Zarytus*, ville fortifiée et défendue par plusieurs châteaux, est située sur une lagune extrêmement poissonneuse : on pourrait y former un port magnifique.

Porto-Farina, situé à l'est, près de l'embouchure du Medjerdah, a un port excellent, mais qui se comble. L'ancienne Utique, où Caton le jeune se donna la mort, n'en était pas éloignée. Sur le sol de cette ville antique on a découvert, dans ces dernières années, plusieurs belles statues, dont deux, dans des proportions colossales, représentent Auguste et Tibère. *Kallibia* ou *Aklybia*, sur la côte, à 5 lieues au sud du cap Bon, ne mérite aucune attention ; la petite ville de *Solyman* n'est qu'à deux lieues dans les terres. *Hammamet*, qui donne son nom à un golfe sur lequel elle est située,

paraît le devoir à la grande quantité de pigeons sauvages, appelés *hammam*, qui abondent sur cette partie de la côte. Cette ville, de 8 à 9,000 âmes, possède un port très-fréquenté, et fait un commerce considérable. On croit qu'elle est sur l'emplacement de l'ancienne *Civitas Siagitana*. Son golfe est très-poissonneux, et offre un bon ancrage. *Herkla* ou *Herklia*, simple bourgade sur le même golfe, est, suivant Shaw, l'ancienne *Hadrumetum*, qui prit au moyen âge le nom de *Justiniana*, puis celui d'*Heraclea*. *Suze* ou *Sousah*, l'une des plus grandes villes du royaume, renferme quelques belles mosquées et une population de 10,000 âmes. *Monastir*, aussi dans le golfe d'Hammamet, est importante par son commerce et par ses 12,000 habitants. *Africa* ou *Mahdia*, fondée au neuvième siècle par les califes fatimides, fut, pendant et jusqu'à la fin du moyen âge, le port le plus fréquenté par les flottes chrétiennes. *El-Jemme*, l'antique *Tysdra*, possède encore les restes d'un magnifique amphithéâtre. *Sfakus*, appelée aussi *Sfakes* ou *Sfax*, passe pour la plus jolie ville du royaume. Elle en est aussi l'une des plus industrieuses, bien qu'elle ne compte que 6,000 habitants. Mais *Cabès* ou *Kabbs*, l'antique *Tacapa*, dont on voit encore quelques ruines, est au nombre des plus peuplées : elle a environ 20,000 habitants. Elle est défendue par un château ; elle exporte une grande quantité de dattes, l'un des produits de ses fertiles environs.

Cette ville donne aujourd'hui son nom au golfe que les anciens appelaient *la petite Syrte*, où l'on voit le groupe des quatre îles *Kerkeni*, dont les misérables habitants n'ont pour se nourrir que les fruits de quelques dattiers qui croissent sur leur sol aride et pierreux, et que les poissons qu'ils pêchent dans le golfe. Au sud se trouve la florissante île de *Gerbi* ou *Zerbi*, appelée par les anciens *Gerba* et *Meninx*, ou l'*île des Lotophages*. Les *lotus*, qui s'y trouvaient jadis en abondance, n'y croissent plus, mais elle est couverte de palmiers, de caroubiers et de dattiers. Vers le centre de l'île, on voit un arc de triomphe qui fut érigé en l'honneur d'Antonin et de Verus. On y remarquait, il y a quelque temps, un monument digne de la barbarie des Turcs : C'était une espèce de pyramide, haute de 8 à 10 mètres, formée des têtes des Espagnols qui périrent dans un combat qu'ils soutinrent en 1558, sous le commandement du duc de Medina-Celi et d'André Doria contre l'armée ottomane, commandée par Kara-Moustapha. A la pointe orientale de l'île s'élève le vieux château de Menâks, dont le nom rappelle celui que portait jadis cette île. La population de Gerbi, dispersée dans un grand nombre de villages, est, dit-on, considérable. Les habitants parlent l'arabe et le chillouh ; ils sont industrieux et fabriquent des tissus de laine

et de soie, mais ils passent pour avares aux yeux des Tunisiens; ce qui tient peut-être à quelques préjugés de secte, par la raison qu'étant de celle d'Ali, ce sont de vrais schismatiques pour les bons mahométans.

Dans l'intérieur de la régence on remarque, à partir des bords du lac Loudeah, la petite ville de *Neft* ou *Nepte*, puis *Tozer* . .tie en terre, mais où se tient un grand marché pour les laines; *Gafsa* ou *Cafsa*, dont les maisons et la citadelle ont été construites avec les débris de l'antique *Capsa; Gilma*, l'ancienne *Cilma*, où l'on voit encore les restes d'un temple de construction romaine. *Kaïrouan* ou *Keiroân* que l'on croit être le *Vicus Augusti* de l'Itinéraire d'Antonin, a été pendant plusieurs siècles la métropole de l'Afrique. Elle est, après la capitale, la plus importante ville du royaume : on y compte 40 à 50,000 habitants; sa principale mosquée est vaste et ornée, dit-on, de 500 belles colonnes en granit. C'est l'entrepôt du commerce intérieur de tout le Tripoli. A 30 lieues à l'ouest, *El-Keff*, sur une montagne, est défendue par une bonne citadelle. Quelques statues antiques qu'on y a trouvées en creusant le sol font croire que c'est l'ancienne *Sicca Venerea*.

Telles sont les principales villes de la régence de Tunis. La population de cet Etat est, d'après les calculs les plus probables, de 1,800,000 individus, parmi lesquels on compte environ 140,000 juifs. Les Maures et les Arabes sont les plus nombreux; les Turcs sont en plus grand nombre que les Israélites. Le sang des Maures y est très-mélangé par les alliances que les Turcs et les renégats chrétiens, de différentes nations, y contractent avec les femmes du pays; mais, en général, les hommes sont d'une constitution sèche et robuste, et d'une taille ordinaire. Les femmes sont belles : leurs longs cheveux d'ébène contrastent avec la fraîcheur de leur teint.

La régence de Tunis ne comprend aucune division en provinces ou gouvernements. Elle a seulement deux grandes divisions qui partagent son territoire en deux parties à peu près égales, celle d'*été* et celle d'*hiver;* elles sont ainsi nommées, parce que chacune d'elles est annuellement, dans chacune de ces saisons, parcourue par le bey, qui, entouré d'un camp volant de cavalerie, vient alternativement percevoir les impôts.

Le *quartier d'été* comprend la partie qui s'étend au nord et au nord-ouest de la capitale, le quartier d'hiver comprend toutes les contrées situées au sud de la régence.

Le Beylik de Tunis était autrefois électif, comme l'est encore celui de Tripoli, mais aujourd'hui, il est devenu héréditaire, ou du moins, le droit de succession est dévolu au plus âgé des princes de la famille du bey, cet

héritier présomptif prend alors le titre de *bey du camp*, et c'est lui qui, à la tête d'une petite armée, va deux fois par an percevoir les impôts. A l'avénement du nouveau bey, celui-ci reçoit du grand seigneur le caftan d'honneur avec le titre de pacha à trois queues : c'est là tout ce qui reste du droit que la Porte avait sur ce pays. Cependant il y a aussi à Tunis un pacha envoyé de Constantinople, mais il est considéré par le bey comme ministre résident de la Porte ottomane. Le prince jouit d'un pouvoir despotique ; il consulte, il est vrai, le divan composé de 37 membres, mais il est toujours libre de suivre sa volonté. Ce conseil est composé des aghas, des *babouxisbachis* et des *odobachis*, sous la présidence du *dey*, le principal officier du royaume, ou sous celle du *kiayah*, qui est le chef de la justice. L'esclavage est aujourd'hui complétement aboli dans la régence, les revenus de l'État sont évalués à 7,000,000 de francs, provenant principalement de droits de douanes, et revenus des domaines. L'armée, dont l'organisation est due à des officiers français, se compose de 12,000 hommes de troupes régulières d'infanterie, d'un régiment de lanciers de 800 hommes, d'un régiment d'artillerie, et de 16,000 hommes de cavalerie irrégulière. La flotte est forte d'un bâtiment à vapeur donné par la France, de 2 corvettes de 22 et 20 canons, 3 brigantins de 18, 16 et 14 canons, 5 goëlettes de 10, 8 et 4 canons ; enfin, 10 chaloupes canonnières protègent les côtes.

TABLEAUX STATISTIQUES.

A. RÉGENCE DE TRIPOLI.

SUPERFICIE EN LIEUES CARRÉES.	POPULATION GÉNÉRALE.	POPULATION PAR LIEUE CARRÉE.
50,700.	900,000 habitants ?	17 hommes.

1. TRIPOLI PROPREMENT DIT.

SUPERFICIE en lieues carrées.	POPULATION.	POPULATION par lieue carrée.	REVENUS en francs.	ARMÉE de terre.	MARINE.		
					Bâtiments.	Canons.	Marins.
25,700 ?	700,000 habit.	27 habitants.	2,200,000.	3,500.	20.	136.	1,400.

2. PAYS DE BARKAH, Y COMPRIS LE DÉSERT ET LES OASIS.

SUPERFICIE EN LIEUES CARRÉES.	POPULATION.	POPULATION PAR LIEUE CARRÉE.
9,800.	35.000 habitants.	3 hommes.

3. FEZZAN.

SUPERFICIE EN LIEUES CARRÉES.	POPULATION.	POPULATION PAR LIEUE CARRÉE.
14,300.	150,000 habitants.	10 hommes.

4. OASIS DE GHADAMÈS.

SUPERFICIE EN LIEUES CARRÉES.	POPULATION.	POPULATION PAR LIEUE CARRÉE.
900.	15,000 habitants?	60 hommes.

B. RÉGENCE DE TUNIS.

SUPERFICIE en lieues carrées.	POPULATION.	POPULATION par lieue carrée.	REVENUS en francs	ARMÉE.	MARINE.
9,700.	3,000,000 hab.	309 habitants.	7,000,000.	12,000 infant. régul. 1 régim. de lanciers. 1 régim. d'artillerie. 16,000 caval. irrégul.	1 vapeur. 2 corvettes. 18 bâtim. infér.

LIVRE QUATRE-VINGT-DIXIÈME.

Suite de la Description de l'Afrique. — Description spéciale de la Barbarie. — Deuxième division, l'Algérie.

Vingt années se sont écoulées depuis que le drapeau français flotte sur les murs d'Alger *la-bien-gardée,* comme l'appelaient ses anciens maîtres. L'Europe, avait eu la honte, pendant plusieurs siècles de voir dans la Méditerranée insulter ses côtes et ses ports, capturer ses navires de commerce

par quelques milliers de forbans, sortis de leur repaire jusqu'alors imprenable. Alger avait, en effet, bravé les flottes de Charles-Quint, de Louis XIV et de l'Angleterre ; quelques États chrétiens lui payaient même un honteux tribut, à peine déguisé sous l'apparence d'un présent.

A la France était réservé l'honneur d'affranchir l'Europe d'un voisinage aussi incommode, et en 1830, l'Algérie devenait un territoire français. Les premiers essais de colonisation furent lents, timides, et n'eurent pas d'abord tout le succès que l'on en devait espérer ; mais une meilleure connaissance du pays, de la nature du sol, des habitudes et des besoins de ses habitants [1], a permis de compter sur des résultats plus satisfaisants pour l'avenir. De toutes parts des ports se creusent, des villes s'élèvent comme par enchantement, des routes se tracent à travers ce dédale de montagnes et de vallées que ne sillonnait naguère, que de loin en loin, l'étroit sentier des Arabes.

Séparée de la mère-patrie par quelques heures de navigation, cette fertile région, qui fut surnommée le *grenier de Rome*, que les arts et la civilisation avaient embellie dans l'antiquité, sortant des ténèbres de la barbarie, où l'avait plongée le fanatisme musulman, est destinée, dans un avenir prochain, à dédommager la France des nombreux sacrifices qu'elle s'est imposés.

L'Algérie s'étend sur les côtes de la Méditerranée, entre la régence de Tunis et l'empire de Maroc, sur une longueur d'environ 227 lieues géographiques. A l'est, elle est séparée de la régence de Tunis par le cours de l'Ouâd-Helal qui tombe dans le Sebka-Melrir, et par celui de l'Ouâd-Zena qui se jette dans la Méditerranée en face de l'île de Tabarka. A l'ouest, la frontière longe l'oasis marocaine de Figuig, traverse le Chott-el-Gharbi, et rejoint la côte à la petite rivière de Kis, qui tombe dans la mer entre Nemours et la rivière marocaine de Mlouia. Telles sont à l'est et à l'ouest les limites politiques de l'Algérie ; au nord et au sud, c'est à la nature qu'il les faut demander. Nous avons dit que la Méditerranée baignait ses côtes au nord ; le grand désert de Sahara ou la *mer de Sables*, ainsi que le nomment les Arabes, la limite au sud : de ce côté les bornes de l'Algérie peuvent être indiquées par une ligne de six oasis unies entre elles par des relations journalières : l'Ouâd-Souf (méridien de Philippeville), l'Ouâd-R'ir et Temacin

[1] Le géographe est aujourd'hui redevable des nombreux documents qu'il possède sur l'Algérie, aux savants et consciencieux travaux de MM. *Reset*, *Carette*, *Renou* et *Prax*, nous leur avons fait de nombreux emprunts, et nous leur devons l'amélioration que nous avons apportée dans cette nouvelle description. V.A. M-B.

(méridien de Djidjeli), l'Ouarégla (méridien de Bougie), l'Ouâd-Mz'ab (méridien d'Alger), et enfin les Oulâd-Sidi-Cheik (méridien d'Oran).

L'Algérie s'étend donc entre le 32e et le 37e degré de latitude septentrionale; le 6e degré de longitude orientale et le 4e de longitude occidentale : elle embrasse ainsi une superficie d'environ 19,742 lieues géographiques carrées, c'est-à-dire, les 4/5 de celle de la France, ou environ la superficie de 68 de nos départements. Sa population peut être évaluée en 1850, à environ 3,021,994 habitants, savoir, 2,898,348 indigènes, et 123,646 européens, dont 60,500 Français.

Le sol algérien présente un aspect tout particulier; en pénétrant du nord au sud, on rencontre d'abord une côte élevée abrupte, offrant rarement un abri aux navires. Après avoir remonté avec peine à travers un pays de difficile accès, coupé de massifs montagneux (le petit Atlas) entre lesquels on voit des riches vallées, des rivières torrentueuses et des gorges profondes, on arrive dans de vastes plaines arides, où l'eau douce ne se trouve plus que dans les puits, ou des mares fort éloignées; les parties boisées de ces vastes plaines sont coupées par de marais salés, nommés *Chott* ou *Sebkhas*, que le soleil couvre en été d'une couche de sel éblouissante. Cette contrée est désignée par les indigènes sous les noms suivants : les *Sbakh*, le *Hodna*, le *Zarez*, le *Sersou* et les *Chott*. A l'horizon de ces plaines, au sud, se dessine une ligne bleuâtre que dominent çà et là quelques pics décharnés, mais qui n'offre cependant sur tout son développement que des ondulations presque insensibles; ce sont d'autres montagnes (le Grand-Atlas) très-élevées vers l'orient, où elles forment un groupe énorme appelé Djebel-Aurès, mais qui s'abaissent, ainsi que les premières, à mesure qu'elles se dirigent vers l'occident. Des défilés longs, sinueux, où la marche est embarrassée et lente, permettent de s'y engager; ils s'ouvrent quelquefois entre deux murailles de rocs perpendiculaires qui leur ont fait donner le nom arabe de *bâb*, porte. A leur sortie, l'œil étonné du voyageur va se perdre au loin dans une immense plaine jaunâtre, raboteuse, couverte de cailloux ou de sables, coupée de ravins et de bas-fonds, entre lesquels courent des bourrelets semblables à des vagues immobilisées, cette plaine de 400 lieues, c'est le grand désert ou *Sahara*. Cependant le désert ne commence pas immédiatement à la sortie des montagnes; il ne mérite ce nom qu'au delà de la ligne des six oasis qui, ainsi que nous l'avons dit, limitent l'Algérie au sud. La première zone montagneuse du littoral, la première zône plate des landes et la seconde zone montagneuse, constituent dans leur ensemble un plateau qui domine

la Méditerranée et le Sahara ; il atteint dans les plaines une altitude de 500 à 800 mètres, et dans les montagnes il s'élève jusqu'à 1,300 mètres. Parmi les massifs qui forment la zone montagneuse maritime, à laquelle on a donné improprement le nom de petit Atlas, il en est de remarquables par leur élévation ou par leur masse, tels sont : l'*Edough*, qui domine la ville de Bône ; il atteint 972 mètres ; le *Goufi*, en arrière de Kollo, 1,090 mètres ; le *Babour*, au sud-est de Bougie, 1,890 mètres ; l'*Afroun*, au sud-ouest, 1,900 mètres ; le *Djerjera* (Jurjura, le *mons Ferratus* des anciens) au sud-est d'Alger, 2,126 mètres ; l'*Ouenseris*, au midi d'Orléansville, 1,800 mètres ; enfin le *Chettaba* et le *Djebel-Ouache*, entre lesquels s'élève Constantine, et qui atteignent près de 1,300 mètres. C'est au milieu de ces pâtés montagneux, souvent isolés et ne formant aucune chaîne continue, que se trouvent les grandes plaines d'Alger (la Métidja), d'Oran, de Tlélât, de Cirât, d'Eghris, cette dernière au sud de Mascara ; enfin la large vallée du Chéliff.

La seconde zone montagneuse, celle que l'on désignait sous le nom de *grand Atlas*, est bien moins connue que la première ; cependant nous signalerons le massif du *Djebel-Aurés*, auquel appartient le *Djebel-Chelliïa*, la plus haute montagne de l'Algérie, qui atteint 2,812 mètres, et est située au sud de Constantine.

Ces montagnes sont pour la plupart couvertes de forêts dans lesquelles les essences dominantes sont : le pin, le chêne, le liége, le frêne, le cèdre et le lentisque. Leurs flancs recèlent le fer oligiste (métal presque pur), le cuivre et le plomb, assez rares en France pour que nous allions les chercher à l'étranger.

On retrouve dans la constitution géognostique de l'Algérie les terrains de diverses formations ; le schiste talqueux compose la masse principale de la formation de transition, la stratification du gneiss y est très-irrégulière, les montagnes qu'il constitue sont moins élevées que celles des schistes ; les sources y sont rares et la végétation active. La masse des montagnes du littoral, dite le *petit Atlas*, est composée de marnes schisteuses tout à fait semblables à notre lias d'Europe ; c'est dans cette formation que l'on rencontre les mines de cuivre. Le plateau qui s'étend au sud de ces montagnes est de formation tertiaire, on y trouve des marnes alternant avec un grès calcaire et quelquefois du sable. On rencontre en Algérie des traces d'anciens volcans, mais elles sont peu nombreuses, ce sont des roches d'un grès bleuâtre mêlées au schiste, et qui ont dû y pénétrer à l'état fluide, ainsi que des porphyres trachytiques. La plaine de la Métidja appartient entièrement au terrain diluvien ; c'est un terrain d'alluvion com-

posé de couches horizontales alternatives de marnes et de cailloux roulés.

Les rivières qui descendent des montagnes de l'Algérie sont généralement torrentielles, les unes vont se jeter dans la Méditerranée, d'autres vont rejoindre les lacs salés, ou se perdent dans les sables. Les principales parmi les premières sont, de l'ouest à l'est : la *Mafrag* (le *Muthul* de Salluste), qui a son embouchure à 5 lieues à l'est de Bône ; la *Seybouse* (le *Rubricatus* de Ptolémée), formée par l'Ouâd-Zenati et l'Ouâd-Cherf ; elle passe à Guelma, traverse les ruines d'Hippône, et se jette à la mer près de Bône après un cours d'environ 40 lieues ; à son embouchure elle a environ 100 mètres de largeur, de légères embarcations peuvent la remonter l'espace de 2 lieues. L'*Ouâd-el-Kebir* ou *Rummel* (l'ancien *Ampsaga*) ; il prend sa source dans les montagnes qui bordent la plaine des Ald-el-Nour, reçoit le *Bou-Merzoug*, passe à Constantine, traverse les montagnes de la Kabylie, et se jette dans la Méditerranée après un cours de 30 lieues. La *rivière de Bougie*, autrement *Ouâd-bou-Messaoud*, qui prend sa source dans les montagnes qui séparent la province de Constantine de celle d'Alger, au-dessus du célèbre passage des Bibans, reçoit plusieurs affluents, dont le principal est l'*Ouâd-Attif*, et, après avoir traversé pendant l'espace d'environ 20 lieues une vallée d'une admirable fertilité, va se jeter dans la mer près de Bougie. L'*Isser*, l'*Hamise*, l'*Harrach* sont peu considérables, la dernière arrose la Métidja orientale. Le *Maa-el-Zafran* ou *Mazafran* est formé par la réunion de la *Chiffa*, du *Bou-Roumi* et de l'*Ouâd-Jer* ; il arrose la Métidja occidentale, et entre dans la mer un peu au-dessus de la fameuse baie de Sidi-Ferruch, où les Français débarquèrent en 1830. Le *Chelif* est la seule rivière de l'Algérie digne de ce nom ; ses sources, que l'on appelle *Sebaoun-Aïoun*, ou les soixante-dix sources, sont situées au pied du Ouenseris, un peu à l'est de Tiaret ; de ce point, le Chelif, qui porte alors le nom de *Na'har-Ouassel* (le fleuve naissant), coule de l'ouest à l'est pendant l'espace d'environ 15 lieues ; là, il tourne brusquement la montagne, se dirige du sud au nord sur une étendue de 16 lieues, mais comme les montagnes qui s'élèvent entre Médéah et Milianah lui font obstacle, il change encore une fois de direction, et coule de l'est à l'ouest l'espace de 40 lieues parallèlement à la côte, traverse Orléansville et une plaine très-fertile, pour tomber dans la mer entre le cap Ivi et Mostaganem après un cours d'environ 100 lieues. Ses principaux affluents sont : l'*Ouâd-Rouina*, l'*Ouâd-Mina* et l'*Ouâd-el-Ourek*. Nous terminerons cette énumération des cours d'eau algériens tributaires de la Méditerranée en citant la *Macta*, formée par l'*Habra* et le *Sig* ; et la *Tafna*, dont le cours sinueux

et irrégulier présente un développement de plus de 75 lieues ; elle se jette dans la mer en face de l'île de Rachgoun ; elle a pour affluent l'*Ouâd-Mouilah*, qui reçoit elle-même la petite rivière d'*Isly*, illustrée par nos armes.

Les cours d'eau qui appartiennent au versant méridional de l'Atlas vont, ainsi que nous l'avons dit, ou se perdre dans les sables, comme l'*Ouâd-Zergoum*, l'*Ouâd-Seggar*, l'*Ouâd-el-Loua*, ou bien se rendent dans ces lacs salés d'étendue variable que l'on nomme *Sebkha* et *Chott*. Les principaux de ces lacs sont : le *Sebkha-Melrir*, qui reçoit l'*Ouâd-el-Arab*, et l'*Ouâd-Helal*, qui sert de limite entre l'Algérie et la régence de Tunis ; le lac *Felrir*, qui reçoit la grande rivière de l'*Ouâd-el-Djedji ;* le *Chott-es-Saïdas*, ou *lac salé de Msilah*, qui reçoit le *Bou-Saadah*, et l'*Ouâd-Ksab* (rivière des roseaux), qui change plusieurs fois de nom ; le lac *Zarez*, qui ne reçoit aucun cours d'eau important ; enfin le *Chott-el-Chergui* et le *Chott-el-Gharbi ;* ce dernier est sur la frontière du Maroc.

Le littoral de la Méditerranée présente aussi quelques lacs intéressants à plus d'un titre, tels sont : le *Guerat-el-Malah*, le *Guerat el-Oubeïrah* et le *Guerat-el-Hout*, près de la Calle, ce dernier communique avec la mer ; près de Bône est le lac *Fzara*, qui occupe une surface de 10 lieues carrées ; enfin, près d'Oran se trouve la *Sebkha d'Oran* et les *salines d'Arzew*.

Le climat de l'Algérie est généralement chaud, mais il est modifié par la constitution physique du pays ; ainsi, dans les plaines basses et sablonneuses du midi, la température est élevée ; dans les montagnes et les plateaux, elle l'est beaucoup moins. Il arrive même que l'Européen qui attache à l'Afrique l'idée d'une chaleur torride, rencontre dans ces montagnes, comme cela arriva lors de la première expédition de Constantine par les Français, la neige et un froid intense. Dans la région découverte du Sahara, où rien ne s'oppose à l'action des vents, le froid de l'hiver est assez intense pour que les habitants soient obligés de revêtir deux burnous, tandis qu'au même instant à Alger et sur la côte un seul suffirait. Mais aussi la chaleur de l'été y atteint une intensité dont nous pouvons difficilement nous faire une idée.

Dans le Tell, la chaleur est rarement aussi forte, excepté au fond des vallées profondes et des lieux encaissés. Sur la côte, elle est mitigée par des brises de terre et de mer. La température moyenne de l'année à Alger est de 17 à 18 degrés centigrades. Le tableau suivant donnera une idée de la température dans les localités élevées :

NOMS DES LIEUX.	ALTITUDE AU-DESSUS DE LA MER.	TEMPERATURE.		
		MAXIMUM.	MINIMUM.	MOYENNE ANNUELLE.
ALGER (place de la Marine). . .	25 mèt.	31°, 9 cent.	10°, 7 cent.	17°, 8 cent.
SETIF.	1,100	38	4 5	13
MÉDÉAH.	920	36	2	14
MILIANAH.	900	38	2	15
CONSTANTINE.	600	40	2	17
MASCARA.	400	41	3	18

Le thermomètre descend rarement au point de congélation ; l'hiver n'est, à proprement parler, en Algérie, que le temps des pluies ; elles tombent de septembre à avril, par ondées toujours fortes, durant plusieurs jours avec une intermittence de belles journées. Enfin, l'Algérie est aussi exposée, trois ou quatre fois dans l'année, au phénomène redoutable du vent du désert que les Arabes nomment avec raison, à cause de ses effets meurtriers, le *simoun*, ou l'*empoisonné*, et dont il a déjà été question dans un livre précédent.

Entre le rivage de la Méditerranée et la ligne d'oasis qui limitent l'Algérie, l'une au nord et l'autre au sud, règne une ligne intermédiaire, tracée de l'ouest à l'est, qui la partage en deux zones, relativement aux productions naturelles ; la première, le *Tell*, est la zone qui borde la Méditerranée ; la seconde est le *Sahara* algérien ou petit Désert : le Tell (*Tellus*, la terre par excellence chez les Romains) est la région des terres cultivables, de la fécondité, des eaux et des forêts ; le Sahara est la région des landes, des pâturages et du dattier. La ligne qui délimite le Sahara et le Tell n'a rien d'apparent, rien qui la signale aux regards du voyageur, quelques-uns de ses points portent le nom de *Foum-es-Sahara* (la Bouche-du-Sahara) ; en général elle suit le pied des versants méridionaux d'une double chaîne divisée au sud-est dans la partie orientale et à l'est-nord-est dans la partie occidentale des possessions françaises. Le Tell est trois fois moins profond sous le méridien d'Oran que sous celui de Bône ; sa superficie peut-être évaluée à 6,970 lieues carrées, et celle du Sahara algérien à 12,772. La définition seule des deux zones suffit pour faire pressentir l'influence capitale que cette division naturelle doit exercer sur l'existence et la destinée de l'Algérie. Les populations sahariennes n'ayant pas de blé, ou n'en obtenant que des quantités insignifiantes, se trouvent dans la nécessité d'en acheter aux tribus du Tell. Cette obligation les amène chaque année dans

la zone du littoral, et les rend inévitablement tributaires du pouvoir qui l'occupe.

L'ensemble des deux zones naturelles qui composent l'Algérie est coupé transversalement par des lignes qui en déterminent la division politique. Elles partagent l'étendue des possessions françaises en trois provinces destinées à être assimilées aux départements de la mère-patrie [1], que l'usage a fait désigner par les noms de leurs chef-lieux, *Alger*, *Constantine* et *Oran*. Chacune de ces provinces comprend à la fois une portion du Tell et une portion du Sahara. Chaque année, au printemps, les tribus du Sahara viennent s'établir, avec tout le mobilier de la vie nomade, vers les limites méridionales du Tell; la même époque retrouve les mêmes tribus campées aux mêmes lieux: on nomme *terres de parcours* les pays fréquentés périodiquement par ces tribus. On comprend quel doit être pour l'avenir de l'Algérie l'importance de cette fusion commerciale qui met les tribus de l'intérieur sous la dépendance des habitants du Tell, qui en échange de leurs récoltes de dattes leur fournissent du blé et des articles européens.

Chacune des trois *provinces* d'Alger, d'Oran et de Constantine se subdivise soit en *arrondissements, cercles* et *communes;* soit en *khalifats, aghaliks*, *kaïdats* et *cheïkats*. On distingue dans ces circonscriptions, suivant l'état des localités et le mode d'administration qu'elles comportent, des territoires civils, des territoires mixtes et des territoires arabes. Les *territoires civils* sont ceux sur lesquels il existe une population civile européenne assez nombreuse pour que tous les services publics y soient complétement organisés. Les *territoires mixtes* sont ceux sur lesquels la population civile européenne, encore peu nombreuse, ne comporte pas une complète organisation des services civils. Les autorités militaires y remplissent les fonctions administratives, civiles et judiciaires. Enfin les *territoires arabes* sont administrés militairement. Cette division politique de l'Algérie est encore une œuvre informe, sans homogénéité, sans fixité, et surtout sans unité; espérons que la division territoriale de l'Algérie sortira quelque jour de ce chaos pour rentrer dans un cadre régulier, analogue à celui dont sa métropole lui offre le modèle.

Nous allons parcourir chacune des trois provinces et nous commencerons naturellement par la *province d'Alger*. Cette province, au temps de la domination musulmane, se composait de la plaine d'Alger, partagée en 7 outhans ou districts, et du Beylick de Tittery, dont le centre était Médéah.

[1] On a même depuis 1850 converti les territoires civils en préfectures et sous-préfectures; nous en donnerons le tableau à la fin de ce livre.

Aujourd'hui elle a pour bornes, au nord, la Méditerranée; au sud, le Sahara; à l'est, l'Ouâd-bou-Messaoud, les montagnes de la Kabylie et le Sebkha-el Chott; enfin, à l'ouest, une ligne commençant à quelques lieues au delà du cap Ténès, et traversant du nord au sud les montagnes de l'Ouenseris. La superficie de cette province est d'environ 6,000 lieues géographiques carrées; sa population paraît être de 1,080,000 âmes, dont environ 80,000 Européens et 1,000,000 indigènes.

Visitons maintenant les points les plus importants.

Alger qui a donné son nom à la contrée que nous décrivons, est une ancienne cité romaine; elle fut, dit-on, fondée par vingt compagnons d'Hercule, aussi en souvenir de son origine prit-elle le nom d'*Icosium*. Les Arabes la nomment *El-Djézaïr, les îles*, à cause des quatre petits ilots placés en avant de la ville, et qui ont été réunis à la terre-ferme, au moyen d'une levée construite par le célèbre corsaire Khaïr-ed-Din, plus connu sous le nom d'Hariadan Barberousse. Cette levée porte encore aujourd'hui ce nom.

Vue de la mer, la ville d'Alger présente un aspect fort pittoresque; ce massif de maisons, disposées en amphithéâtre, groupées sur la pente d'une colline très-escarpée, dont le sommet atteint la hauteur de 124 mètres au-dessus du niveau de la mer, offre à l'œil quelque chose qui étonne et qui plaît. La ville se présente sous la forme d'un triangle, dont la base est sur la côte, et le sommet sur celui de la colline : c'est là que s'élève la citadelle appelée *Kasbah*, qui servait de résidence au dey, mais cette inégalité du sol est une disposition bien étrange et bien incommode pour l'établissement d'une grande ville, d'une capitale; aussi fallut-il se frayer, après la conquête, à travers ce labyrinthe de petites rues et de constructions accolées les unes aux autres, des voies de communication, désormais indispensables; c'est ce qui fit ouvrir très-promptement la rue et la place de la Marine, et les deux rues qui partent de cette place et vont aboutir, l'une à la porte Bab-Azoun, l'autre à la porte Bab-el-Ouâd.

Mais ce qu'Alger a de vraiment beau, et qui lui appartient en propre, c'est cette rade, qui se déroule en avant de la ville, et dont les contours harmonieux et grandioses remplissent si bien ce vaste horizon que terminent, sur les premiers plans, les chaînes du petit Atlas, qui enceignent la Métidja, et, sur les plans plus éloignés, les cîmes élevées du Jurjura. La rade d'Alger, comprise entre la tour du Phare à l'ouest, et le cap *Matifou* à l'est, occupe un espace de 84 kilomètres, sur une profondeur de 10 à 12 kilomètres.

Au sud de cette rade et à partir du pied des coteaux que commande le fort l'*Empereur*, s'étend une plaine de peu de largeur, resserrée qu'elle est entre la mer et les premières collines du Sahel, mais qui n'a pas moins de 10 à 12 kilomètres de longueur. C'est dans cette plaine que la ville d'Alger et son active population, rejetées du côté de l'ouest par la montagne de *Bouzaréa*, cherchent nécessairement à se répandre.

Alger a considérablement changé depuis l'occupation française. La basse ville est devenue tout-à-fait européenne; la haute ville a seule conservé, et cela encore dans ses parties les plus élevées, c'est-à-dire dans celles qui avoisinent *la Kasbah*, son ancienne physionomie mauresque.

Le faubourg Bab-Azoun, particulièrement, est devenu un beau quartier, largement et commodément ouvert pour la circulation. Des constructions élégantes se sont élevées comme par enchantement, la ville prend chaque jour un nouvel accroissement; son enceinte fortifiée a plus que triplé, et sa superficie, qui autrefois n'était que de 50 hectares, est aujourd'hui de 160. Sa population est évaluée à 72,000 habitants, parmi lesquels on compte 48,000 Européens, 18,000 musulmans et 6,000 israélites.

Le port d'Alger fut créé par Kaïr-ed-Din, après avoir, en 1516, chassé les Espagnols d'un fort qu'ils avaient établi dans l'un des îlots dont nous avons parlé, fort qu'ils nommaient le *Peñon d'Alger* (cette construction sert aujourd'hui de base à la tour du Phare), il réunit les îles entre elles et les joignit à la terre ferme par une chaussée qui suivait un banc de roches sous-marines. Ce port offrait bien un abri aux vaisseaux, mais il manquait d'étendue et de profondeur, de plus il recevait en plein les vents du nord-est. Il nécessitait donc de grandes améliorations, elles ont été exécutées à grands frais depuis l'occupation française, et la jetée a été prolongée de plus de 150 mètres, elle a aujourd'hui en totalité 646 mètres, mais sa courbure bizarre n'est pas exempte de reproches et accuse l'indécision de l'administration. Hâtons-nous cependant de dire que tel qu'il est aujourd'hui, le port d'Alger est un des meilleurs de la côte septentrionale de l'Afrique, qui est si redoutée des marins; il reçoit annuellement 3,000 navires, jaugeant 250,000 tonneaux.

Les établissements militaires, indépendamment des forts et des batteries existant avant l'occupation française, et qui, pour la plupart, ont été élevés par Khaïr-ed-Din, en 1532, ce qui avait valu à la ville le nom d'Alger *la-bien-gardée*, consistent en deux bâtiments neufs, attribués au campement, et en treize casernes, dont deux seulement sont de construction neuve et méritent ce nom. Les hôpitaux militaires sont situés au-dehors de la

ville; le principal est celui du dey, au delà de la porte Bab-el-Ouâd : il peut contenir 1,800 malades et est parfaitement approprié pour le service. L'enceinte fortifiée, qui ne sera terminée que dans quelques années, doit être appuyée de neuf forts. Les trois principaux sont établis, le premier sur la Bouzaréa, le deuxième à El-Biar, le troisième à Mustapha-Supérieur : ce sera le plus considérable.

Les monuments publics de la capitale de l'Algérie n'offrent rien de remarquable. L'hôpital civil est établi dans une caserne de janissaires. C'est une ancienne maison mauresque de médiocre grandeur qui sert de palais de justice; ce qu'on appelle bibliothèque, est une salle trop petite, arrangée dans l'intérieur du collége; enfin, la salle de spectacle ne répond pas à l'importance de la cité. La cathédrale et la prison civile sont les seuls édifices un peu importants que l'administration française ait commencés à Alger, et ils sont loin d'être achevés. La prison civile est bâtie d'après les principes du système pénitentiaire actuel. Quant à la cathédrale, qui est construite sur l'emplacement d'une ancienne mosquée, c'est un monument d'un effet gracieux et d'un bon style. Nous citerons aussi le temple protestant : il est petit, mais d'un style sévère et tout-à-fait en harmonie avec les besoins de ce culte. Les deux principales mosquées de la rue de la Marine (Anefi et Maleki), existaient du temps des Turcs. Le palais du gouverneur, l'évêché, ne sont que de fort belles maisons mauresques restaurées et appropriées, tant bien que mal, aux usages auxquels elles sont destinées [1].

Alger est aujourd'hui le siége d'une double administration civile et militaire. Au point de vue civil, elle est le siége d'une préfecture qui s'étend sur toute la province d'Alger, d'un évêché qui relève de l'archevêché d'Aix; la justice y est rendue par une cour d'appel, un tribunal de première instance, un tribunal de commerce et des juges de paix; les indigènes ont des tribunaux musulmans. Alger est le siége d'une académie universitaire, dont le ressort embrasse toute l'Algérie, et de la quelle dépendent le collége ainsi que les nombreuses écoles primaires françaises ou indigènes de la ville. Au point de vue militaire, elle est la résidence du gouverneur général de l'Algérie et de toute l'administration supérieure; elle forme une subdivision militaire relevant de la division, dont le siége est à Blidah. Enfin, son arsenal maritime peut être rangé au nombre des plus beaux et des plus importants établissements de ce genre.

A peu de distance de la ville est la pépinière centrale et le jardin d'essai,

[1] L'Algérie en 1848, Tableau géographique et statistique, par M. Béquet. 1 vol. in-8°.

ces deux établissements ont déjà rendu des services signalés à la colonie, soit en acclimatant des arbres qui n'existaient pas en Afrique, soit en fournissant aux colons des plants de mûriers et d'autres arbres utiles.

Alger occupe le pied d'une réunion de collines, dont le *Bouzaréa*, élevé de 407 mètres au-dessus du niveau de la mer, forme le point culminant. Ce groupe de collines, qui dépend des collines du *Sahel*, porte le nom de *Massif d'Alger*, il est circonscrit au nord par la mer, à l'est par le cours torrentueux de l'Harrach, à l'ouest par le Mazafran et au sud par la plaine de la Métidja.

Ce Massif, qui au temps de la domination musulmame, était couvert de tombeaux, de jardins et de maisons de plaisance, est aujourd'hui envahi par la civilisation européenne; et il s'y est élevé comme par enchantement, des villages et des bourgs dont quelques-uns sont considérés comme des faubourgs d'Alger.

Nous citerons particulièrement : *Mustapha Pacha*, dont le territoire contigu à la zone des servitudes militaires de la métropole de l'Algérie, est couvert de maisons de campagne et de lieux de plaisance; le quartier de l'*Agha* est le plus peuplé, ce bourg qui compte 4,500 habitants européens ou indigènes, possède des établissements militaires importants; sa salubrité, la beauté de la vue qui s'étend à la fois sur la rade, la plaine et les montagnes en font un des lieux les plus agréables du monde. *Birmandraïs* et *Hussein-Dey*, sont deux petites communes entourées de jardins fertiles; la dernière possède une belle caserne de cavalerie, le poste militaire de la *maison carrée* en fait aussi partie. Le village de *Kouba*, qui compte 814 habitants, est célèbre pour avoir été en 1832 le théâtre du premier essai de colonisation en Algérie. Sur la route de Blidah nous rencontrons : le bourg de *Birkadem*, dont la population est d'environ 1500 habitants, la *Ferme Modèle* en dépend; on voit aussi dans ses environs une fontaine en marbre construite du temps des Turcs, ombragée de beaux arbres, elle est d'un effet très-pittoresque.

Les communes d'*El-Biar*, de *Bouzaréa* et de la *Pointe-Pescade* ou de *Saint-Eugène*, sont aujourd'hui très-florissantes; elles dépendent aussi du Massif d'Alger. *Dely-Ibrahim*, sur la route de Douéra, à 10 kilomètres sud-ouest d'Alger, est un gros bourg de 1422 habitants; il fut pendant plusieurs années le point extrême des possessions françaises autour d'Alger; il possède une église, une école, une brigade de gendarmerie et une succursale del'hôpital civil.

Le village de *Chéragas* doit son nom à un douar arabe émigré en 1840;

il possède aujourd'hui plus de 950 habitants, et est situé sur la route de Sidi-Ferroudj et Staouëli. *Sidi-Ferroudj* et *Staouëli*, à 24 kilomètres d'Alger, sont aujourd'hui des noms glorieux inscrits pour jamais dans les annales militaires de la France; c'est à Sidi-Ferroudj que l'armée française débarqua le 14 juin 1830; c'est à Staouëli qu'elle combattit les Arabes et les Turcs, et que par cette victoire elle s'ouvrit les portes d'Alger. Sidi-Ferroudj doit son nom à un marabout; construit à l'extrémité d'un cap élevé de 28 mètres au-dessus du niveau de la mer, le village est habité par quelques familles de pêcheurs recrutés sur les côtes de Bretagne, qui s'y livrent à la pêche des huîtres et à la salaison des sardines. Staouëli ou plutôt Notre-Dame de Staouëli, se compose d'un monastère, et d'un vaste établissement agricole fondé par les frères de la Trappe.

Douéra, sur le revers méridional du Massif, à 22 kilomètres au sud-ouest d'Alger, n'a longtemps été qu'un camp sur la seule route qui conduisait d'Alger dans la plaine de la Métidja; c'est aujourd'hui une petite ville d'environ 1,500 habitants. Elle est le siége d'un commissariat civil, le centre d'un cercle militaire, elle contient une caserne, un hôpital militaire, une église et un temple protestant; l'air y est sain, son territoire sec et montueux est propre à la culture de la vigne et du mûrier. A l'est et au nord-est de Douéra, on rencontre échelonnés sur la route de Koléah, les nouveaux villages de *Saint-Ferdinand*, de *Sainte-Amélie* et d'*Aumale*.

De Douéra à Blidah, on traverse l'extrémité occidentale de la plaine de la *Métidja*. Cette fertile plaine qui, dans quelques-unes de ses parties, est couverte de marais et de marécages, dont l'influence pernicieuse se fait sentir dans la saison des chaleurs, a environ 18 lieues de longueur de l'ouest à l'est, sur 6 à 7 de profondeur du nord au sud, elle est arrosée par les cours d'eau qui descendent du petit Atlas et des collines du Sahel qui forment le Massif d'Alger; les principaux sont : à l'est le *Khamis*, au centre l'*Harrach*, et à l'ouest la *Chiffa*, qui prend le nom de *Mazafran* après avoir reçu les eaux de l'Ouâd-Djel, et avant de traverser les collines du Sahel, pour se jeter dans la Méditerranée.

D'importants travaux de desséchement ont été entrepris dans le but d'assainir la Métidja; de nombreux canaux, des fossés, des rigoles ont été creusés pour faire écouler les eaux des marais dans les rivières, et tout fait espérer que dans un avenir prochain, cette riche plaine, que l'industrie humaine aura métamorphosée, sera livrée, entièrement livrée à l'agriculture; on y rencontre déjà des centres importants de population.

Dans la Métidja orientale, à l'est de Bouffarick, nous remarquons le vil-

lage de *Rovigo*, celui du *Palmier* et le *Fondouck*, ce dernier, situé sur la route d'Alger à Constantine par Aumale, à 9 lieues de la première de ces villes est destiné à une grande importance. Observons que cette partie de la Métidja, est la moins peuplée et la plus insalubre à cause de la stagnation des eaux. Dans la Métidja occidentale, au sud de Douéra et à mi-chemin de Blidah se trouve *Bouffarick;* de temps immémorial il se tenait en cet endroit un marché arabe considérable, l'importance commerciale et militaire de ce lieu y fit d'abord établir un camp ; et aujourd'hui une petite ville qui s'accroît et s'embellit de jour en jour a remplacé le camp, elle est bâtie sur une plaine élevée, point de partage des eaux de la Métidja; son territoire est très-fertile; chef-lieu d'un commissariat civil, sa population est aujourd'hui de 2131 habitants. Sur un plateau qui domine la plaine de la Métidja, les vallées de l'Ouâd-Djer et de l'Ouâd-Adelia, se trouve l'emplacement de l'ancienne cité romaine, *Aquæ Calidæ*.

A 12 lieues au sud d'Alger s'étend, dans une position délicieuse, la ville de *Blidah*, au pied de l'Atlas, d'où coulent les abondantes sources qui alimentent ses nombreuses fontaines et arrosent ses magnifiques vergers d'orangers. Un terrible tremblement de terre la détruisit en 1825. Son sol était naguère encore couvert de ruines. A peine ses habitations étaient-elles relevées, que la perfidie de ses habitants envers les Français l'exposa deux ou trois fois au pillage et aux horreurs de la guerre. A l'époque de l'occupation française, elle renfermait, dit-on, 8 à 10,000 habitants Maures ou Arabes pour la plupart, aujourd'hui elle en compte 6,500, presque tous Européens. Ses rues sont droites et coupées à angles droits; elles sont bordées de maisons, dont un grand nombre ferait honneur à nos villes européennes, le long desquelles circulent des ruisseaux limpides, alimentés par l'Ouâd-el-Kébir. Des treillages, garnis de plantes grimpantes, s'étendent d'une maison à l'autre et recouvrent ainsi toutes les rues. Le commerce de coutellerie y est très-florissant. Par les soins du génie militaire, Blidah est aujourd'hui dans un excellent état de défense ; elle possède de beaux établissements, et c'est aujourd'hui le siége de la division militaire d'Alger. C'est au point de vue civil un chef-lieu de sous-préfecture ; elle possède un tribunal de première instance, une belle église, plusieurs mosquées et des établissements d'utilité publique.

Les environs de Blidah sont délicieux, les campagnes qui l'entourent sont d'une beauté remarquable. On y a établi, dans ces derniers temps, les nouveaux villages de *Joinville*, de *Montpensier* et de *Dalmatie*. Pour leur procurer la sécurité nécessaire, on a exécuté des travaux consistant en un

fossé large et profond qui s'étend jusqu'à environ 2 lieues sur la route de Bouffarick, avec des blockhaus placés de distance en distance et destinés à arrêter les incursions des Arabes.

La route qui conduit de Blidah à *Koléah* est parallèle au cours de la Chiffa, qu'elle laisse sur la droite : cette ville est située à 8 lieues au sud-est d'Alger, sur le revers septentrional des collines du Sahel, à la hauteur de 130 ou 150 mètres au-dessus du niveau de la mer ; la campagne qui l'environne est fertile et bien boisée. Koléah était autrefois célèbre chez les Arabes par le marabout des Sidi-M'Barech, qui y avaient leur sépulture ; c'est aujourd'hui le siége d'un commissariat civil qui renferme des casernes, un hôpital, plusieurs utiles établissements, et compte environ 1,700 habitants.

La plaine des Hadjoutes sépare Koléah de *Cherchell ;* ce petit port est situé à environ 20 lieues à l'ouest d'Alger, il existait déjà sous le nom de *Jol* au temps des rois de Mauritanie ; mais sous la domination romaine, il fut très-important sous le nom de *Julia Cæsarea*, capitale de la Mauritanie ; les ruines considérables dont le sol de Cherchell et ses environs à de grandes distances sont jonchés, attestent d'une manière irrécusable son ancienne splendeur ; on y retrouve un théâtre, un hippodrome, un cirque, et de nombreuses inscriptions latines, tandis que les vallées voisines sont traversées par des aqueducs, qui autrefois conduisaient vers la ville les eaux de sources éloignées. Aujourd'hui, Cherchell est le siége d'un commissariat civil ; son port, qui occupe l'emplacement du port romain, ne peut recevoir que des petits bâtiments. Sa population est 1,969 habitants.

Sur la route de Cherchell à Alger, qui longe les bords de la mer, on rencontre un petit mamelon à pentes douces, dont le sommet qui domine un vaste horizon est occupé par une construction en forme de pyramide ; ce monument, connu des Arabes sous le nom de *Kouber Roumia* (Tombeau de la Chrétienne), est un des plus anciens et des plus curieux de l'Algérie. Les géographes de l'antiquité le désignent tous, sans qu'il soit possible de s'y méprendre, comme la sépulture des rois de Mauritanie. A quelque distance, on remarque les ruines de *Tefsad,* l'ancienne *Tipasa :* elles sont considérables et méritent de fixer l'attention des savants et des archéologues.

Parcourons maintenant les territoires mixtes de la province d'Alger.

Médéah, où résidait le bey de Titteri, est bâtie sur un plateau situé au delà de la première chaîne de l'Atlas que l'on traverse par un chemin très-difficile. Un aqueduc en assez mauvais état, très-élevé, et composé de deux

rangs d'arcades à plein ceintre, y apporte les eaux des collines situées au nord, et donne à la ville un aspect très-pittoresque. La couleur brune de ses maisons et les tuiles bombées dont elles sont couvertes, lui donnent de la ressemblance avec un des bourgs de la côte châlonnaise en Bourgogne. Ce qui ajoute encore à cette ressemblance, c'est la végétation de ses environs : aux agaves, aux cactus, aux grenadiers et aux orangers, ont succédé des pièces de vigne, des champs entourés de haies d'épines, et les mêmes arbres qu'en France. Une mauvaise muraille entoure la ville : on y entre par trois portes percées de meurtrières et défendues par quelques faibles ouvrages. Le palais qu'occupait le bey n'est qu'une maison plus grande que les autres. La population de Médéah est de 4,968 habitants. Cette ville, qui est peut-être l'ancienne *Lamida*, renferme quelques constructions qui paraissent être romaines, mais l'aqueduc ne semble pas être antique. Elle est aujourd'hui le siége d'un commissariat civil et d'une subdivision militaire.

Au nord-ouest de Médéah, et sur la route qui conduit à Blidah, nous devons mentionner le bel établissement de *Mouzaïa-les-Mines*, au pied du petit Atlas ; il a donné lieu à la création d'un village qui compte près de 500 habitants. On y exploite un minerai de fer très-abondant. Il faut, pour y arriver, franchir le remarquable défilé du *Col de Téniah*, que l'on nomme aussi le *Téniah de Mouzaïa*. Le chemin qui y conduit, en venant de Blidah, suit la rive droite d'un torrent très-encaissé ; il est raide, escarpé, coupé sur plusieurs points par des ravins profonds, quelquefois il donne à peine passage à deux hommes de front. Taillé dans un sol schisteux et glissant, il court en zig-zag sur un plan très-incliné ; il est dominé des deux côtés par des mamelons coniques et très-élevés. Le Téniah, ou Col de Mouzaïa, s'élève à 964 mètres 70 centimètres au-dessus du niveau de la mer ; le mamelon qui le domine à l'est a 1,182 mètres 32 centimètres, et celui de l'ouest 1,054 mètres 74 centimètres au-dessus du même niveau : la distance qui sépare ces deux points est de 900 mètres.

A 20 lieues au sud de Médéah, se trouve *Boghar*, centre du cercle militaire du même nom ; sa population civile ne dépasse pas 200 habitants.

A 27 lieues sud-ouest d'Alger et à 15 de Blidah, on voit sur l'un des versants du Zaccar la ville de *Milianah*, qui paraît être l'antique *Malliana* de l'Itinéraire d'Antonin ; elle domine une partie de la vallée du Chélif ; son importance stratégique en a fait un chef-lieu de subdivision militaire ; elle compte 2,500 habitants. La route qui mène de Milianah à Cherchell, qui en est le port, passe par une station romaine, désignée sur les cartes sous le

nom d'*Aquæ Calidæ;* on y trouve encore aujourd'hui une source d'eau sulfureuse. C'est encore entre Milianah et Cherchell que sont établis les Beni-Menacer. A 20 lieues au sud de la première de ces places, se trouve *Teniet-el-Hâad*, centre du cercle militaire du même nom, qui possède dans ses environs une belle forêt de cèdres.

Orléansville, sur le Chélif, est une ville toute moderne, fondée en 1843 par le maréchal Bugeaud, à 20 lieues à l'ouest de Milianah, pour commander la grande et riche vallée du Chélif et contenir les populations belliqueuses du *Dahra*. C'est un chef-lieu de subdivision militaire, et un commissariat civil qui compte aujourd'hui près de 1,000 habitants. Le port d'Orléansville est *Tenès*, l'ancienne *Cartenna*, située à 18 lieues à l'ouest de Cherchell et à 38 lieues d'Alger; sa population est de 1,268 habitants. Cette petite ville a surtout dû son rapide accroissement aux riches mines de fer et de cuivre situées dans ses environs, et que la facilité de transport par mer doit rendre fort productives.

Si nous passons maintenant à l'orient d'Alger, nous trouverons à 32 lieues au sud-est de cette ville et à 15 de Médéah, le bourg d'*Aumale*, ou comme l'appellent les Arabes, *Sous-Ghoslan;* il est situé non loin de l'emplacement de l'ancienne *Auzia*, près de laquelle on prétend que Jugurtha fut livré par Bocchus. Aumale est un chef-lieu de subdivision militaire que sa position sur la route d'Alger à Constantine par Sétif, et à l'une des portes du Sahara algérien, rend fort important; sa population européenne ne dépasse pas 600 âmes. *Dellys*, située sur le bord de la mer, à 15 lieues à l'est d'Alger, est aussi le centre d'un cercle militaire; cette petite ville qui compte 1400 habitants, est le principal marché des Kabyles des montagnes voisines, ses environs sont couverts de vignes dont les produits ne laissent rien à désirer. C'est entre Dellys et Alger que se trouve la tribu arabe des *Issers*. Près du cap *Matifou*, situé entre ces deux villes, on rencontre les ruines de l'ancienne cité romaine de *Rustonium* qui, à en juger par les tronçons de colonnes en marbre dont le sol est jonché, par les habitations dont on reconnaît les restes, dut être une ville importante.

La province de Constantine est la plus vaste des trois provinces de l'Algérie, elle s'étend sur une superficie de près de 8,500 lieues carrées entre la Méditerranée au nord; l'Ouâd-bou-Messaoud, les montagnes de la Kabylie, et le Sebkha-el-Chott à l'ouest; le Sahara au sud; enfin, l'Ouâd-Kéna et l'ouâd-Helal qui la séparent à l'est de la régence de Tunis. Sa population paraît être d'environ 1,031,846 habitants, dont environ 13,646 Européens, 4,826 israëlites et 1,013,934 indigènes. Cette province était autre-

fois administrée par un bey résidant à Constantine, et l'immense territoire qu'elle comprenait était partagé en quatre grandes divisions, toutes géographiques et nullement administratives.

Nous allons maintenant visiter les points les plus importants de cette province, en commençant par le littoral.

Bougie, l'ancienne ***Saldæ*** des Romains et la capitale de l'empire des Vandales, est située au fond du golfe du même nom, à 40 lieues d'Alger; son port offre le meilleur mouillage de toute la côte orientale de l'Algérie; elle est bâtie en amphithéâtre sur deux croupes exposées au sud, et séparées par un ravin profond appelé Ouâd-Abaz. Bougie, qui a donné son nom aux chandelles de cire qui y ont été inventées, a successivement appartenu aux Sarrasins, aux Génois et aux Espagnols, et chacun de ces peuples y a laissé quelque monument, trace de son passage; centre d'un cercle militaire, siége d'un commissariat civil, elle est aujourd'hui l'un des points les plus importants de la côte, et le principal marché de la ***Kabylie*** qui s'étend entre Dellys et Bougie. Sa population est d'environ 600 âmes. En arrière de la ville règne un plateau de 145 mètres d'élévation, d'où s'élance à pic, à une hauteur de 671 mètres, le ***Gouria,*** remarquable par ses pentes abruptes, sa teinte grisâtre et ses formes décharnées; il s'abaisse par ressauts successifs pour aller former le cap ***Carbon,*** qui ferme à l'occident le port de Bougie.

Le petit port de ***Djidjeli*** paraît être l'ancienne ***Igilgilis*** que Pline indique comme une colonie romaine, il est situé à environ 12 lieues à l'est de Bougie. En 1664, Louis XIV voulut y créer une station maritime; il y envoya Duquesne et le duc de Beaufort; mais, après quelques mois d'occupation, il fallut renoncer à ce projet. Djidjeli est aujourd'hui le centre d'un cercle militaire; sa population est d'environ 1,063 habitants, dont 800 indigènes. Cette ville est souvent privée de toute communication avec l'intérieur, et elle n'est accessible aux Français que par mer, parce qu'elle se trouve au milieu du ***Sahel insoumis*** habité par les Kabyles; aussi fait-elle partie des territoires mixtes.

La petite ville de ***Collo,*** qui occupe l'emplacement d'une cité romaine indiquée dans les itinéraires sous le nom de ***Collops-Magnus,*** est la seule position maritime de quelque importance sur la côte de l'Algérie qui ne soit pas occupée par les Français; elle est bâtie au pied du cap le plus septentrional de l'Algérie, que ses apparences diverses ont fait nommer par les Européens ***Bougaroni*** (trompeur), et par les navigateurs indigènes ***Seba-Rous*** (les sept caps).

La côte entre le cap Bougaroni et le *cap de Fer* forme un golfe profond au fond duquel est *Philippeville*, qui occupe l'emplacement de l'antique *Rusicada*. Cette ville, qui, à proprement parler, n'est que le port de Constantine, est située à 90 lieues d'Alger et à 20 de Constantine; une belle route l'unit même aujourd'hui à cette dernière; elle a été fondée en 1838, et déjà elle offre la plupart des établissements publics que l'on rencontre dans les grandes villes; toutes les constructions civiles sont à l'européenne, elle renferme 40 rues et près de 500 maisons. C'est aujourd'hui un chef-lieu de subdivision militaire et une sous-préfecture; sa population, en y comprenant celle de *Stora*, qui est le mouillage de Philippeville, peut être évaluée à près de 6,000 habitants. C'est sur le territoire de cette ville et dans sa banlieue qu'ont été créés, vers le sud-est, les nouveaux villages de *Damrémont*, de *Saint-Antoine* et de *Valée*.

Entre le cap de Fer et l'île de *Tabarque*, réunie aujourd'hui à la terre ferme par une chaussée, se trouvent, sur la côte, les pêcheries de corail. La petite île de Tabarque offre dans son port un abri aux bateaux corailleurs. A 13 lieues environ au nord s'élève une île déserte longue de près de 1 lieue de l'est à l'ouest, surmontée de deux pics, dont le plus élevé a 476 mètres; c'est l'île de la *Galite*, qui longtemps servit de refuge aux pirates; on la regarde comme une dépendance de l'Algérie.

La *Calle* est la première ville française que l'on rencontre quand on pénètre de la régence de Tunis dans l'Algérie. Elle est bâtie sur un rocher isolé, rattaché au continent par un petit isthme de sable bas et étroit que la mer franchit dans les gros temps. C'est dans cette ville que l'ancienne compagnie d'Afrique, pour la pêche du corail, avait établi son siége au commencement du dix-septième siècle; elle est aujourd'hui érigée en commissariat civil et centre d'un cercle militaire. Sa population est évaluée à 300 habitants. Ses environs se font remarquer par un luxe d'eau et de verdure assez rares en Afrique. Trois lacs, éloignés moyennement de la ville de deux kilomètres et demi, et très-rapprochés les uns des autres, tracent autour d'elle comme un large canal; au-dessus de ces trois bassins se déploie un large éventail de forêts où domine le chêne-liége, dont on peut évaluer la contenance à 40,000 hectares. A quelques lieues à l'ouest de La Calle, sur un escarpement rougeâtre, on trouve les ruines d'une vieille forteresse, jadis le premier établissement des Français en Algérie; ce sont celles du *Bastillon de France*.

Entre les caps de *Garde* et *Rosa*, au fond du golfe auquel elle donne son nom, se trouve la jolie ville de *Bône*; cette ville qui est à 55 lieues à

l'est d'Alger, et à 35 lieues au nord-est de Constantine, est mentionnée dans les itinéraires anciens sous le nom d'*Aphrodisium;* elle paraît occuper une partie de l'ancienne *Hippô-Régius*, Hippône, illustrée par saint Augustin, son évêque. Les Arabes la nomment *Annaba* (la ville aux jujubiers). Chef-lieu d'arrondissement, sous-préfecture et siége d'une subdivision militaire, elle est aujourd'hui une des plus importantes cités de l'Algérie; cependant son port, qui n'offre à la navigation que des moyens insuffisants, nécessiterait de grands travaux pour être en rapport avec son importance commerciale; elle compte près de 10,000 habitants, dont 6 à 7,000 Européens. La plaine de Bône, dont le séjour était redouté à cause des fièvres causées par des exhalaisons pestilentielles, est aujourd'hui assainie à l'aide des travaux de desséchements et de canalisation qui ont été entrepris; elle s'étend du cap Rosa, à l'est, au lac Fezzara, à l'ouest, sur une superficie de 60,000 hectares. Et elle est dominée par les montagnes de l'Edough qui renferment les plus belles forêts de l'Algérie, qui couvrent plus de 20,000 hectares, tandis que leur sein renferme des riches mines de fer. Le gisement le plus remarquable est celui Mokta-el-Hadid, haute colline formée exclusivement de minerai de fer magnétique. C'est à un kilomètre au sud de Bône et à l'embouchure de la Seybouse que se trouvent, sur deux mamelons, les ruines de l'antique Hippône; on y retrouve des restes de ces grands monuments qui accusent partout le séjour du peuple-roi. Il existe encore, dans le voisinage des ruines d'Hippône, de nombreux vestiges des villas et des bourgades qui, au temps de sa splendeur, devaient animer ces plaines et ces côteaux, devenus aujourd'hui mornes et silencieux. Sept chaussées, pavées de larges dalles, partaient d'Hippône; deux conduisaient à Carthage, l'une par l'intérieur, l'autre par le littoral; une troisième se dirigeait sur Tagaste, patrie de saint Augustin, et pénétrait de là, dans l'Afrique proconsulaire; une autre remontant le cours de l'*Ubus*, la Seybouse actuelle, allait aboutir à la ville de *Tipsa*, construite à l'une des sources du *Bagradas;* une cinquième conduisait à *Cirta*, Constantine, la capitale de la Numidie; enfin les deux dernières menaient vers l'occident à la colonie de *Ruscicade*, l'une par le littoral et l'autre par l'intérieur. La plaine de Bône et les vallées de la Seybouse et du Mafrag sont destinées à voir se former, dans un avenir prochain, de nombreux centres de population : nous pouvons déjà citer le village de *Mondovi*, situé à 4 lieues au sud de Bône sur la Seybouse.

Une route récemment tracée part de Bône pour rejoindre celle de Philippeville à Constantine; elle traverse le nouveau village de *Jemmapes*,

situé près de l'Ouâd-Fendeck, et vient aboutir à *El-Harrouch*, à 6 lieues au sud de Philippeville; ce village qui compte 400 habitants est situé à l'entrée de la riche vallée du Saf-Saf, qui a 18 à 20,000 hectares de superficie; on y a créé les centres de population de *Saint-Charles*, *Robertville*, *Gastonville* et *Condé*, ce dernier village qui est plus connu encore sous le nom arabe de *Smendou*, forme la deuxième étape de Philippeville à Constantine.

La situation de *Constantine* est peut-être unique au monde; elle est bâtie sur un vaste plateau rocheux élevé à 600 mètres de la mer, qui semble avoir été détaché par une commotion volcanique des masses voisines auxquelles il appartenait primitivement. Entourée sur les deux tiers de son périmètre par une déchirure profonde, dans laquelle s'engouffre le Rummel, elle est défendue de l'autre côté par l'élévation prodigieuse et l'escarpement impraticable du rocher. On ne peut arriver à cette ville étrange que par deux voies; l'une naturelle, l'autre pratiquée par la main des hommes; à l'ouest, par un isthme fort étroit, formé de terres d'alluvion, qui la relie au *Coudyat-Aty*, et au sud-est l'immense pont de pierre d'El-Kantara, qui la met en communication avec la base du *Mansourah*. Ce pont, qui fait l'admiration des voyageurs par la hardiesse de sa construction et l'aspect bizarre et tourmenté du paysage qui l'environne, a été bâti par les Romains et restauré par le bey Salah. Il se compose de deux rangs d'arches superposées et appuyées sur une immense voûte naturelle; son élévation totale au-dessus du niveau de la rivière, que l'on découvre à peine au fond de l'abîme est de 120 mètres.

La ville de Constantine est l'ancienne *Cirta*, capitale de la Numidie. *Cirta*, dont le nom phénicien signifie *taillé à pic*, a été, dans l'antiquité, le théâtre d'événements importants, et a joué un grand rôle dans toutes les guerres qui ont fait passer successivement la domination de la province entre les mains de tant de peuples. Vers l'an 114 avant J.-C., Jugurtha gagna, sous ses murailles, une bataille décisive contre l'armée d'Adherbal, fils de Micipsa; puis, après un long siége, s'empara de la ville elle-même, où s'était réfugié le malheureux prince qu'il fit périr immédiatement. Quelques années après, Jugurtha fut vaincu par Marius, à une seconde bataille de Cirta.

Sous la domination romaine, Cirta reçut de Jules-César le nom de *Civitas Sittianorum*, du nom d'un certain Sittius, qui y avait conduit une colonie. Elle prit ensuite le nom de Constantine, en l'honneur de l'empereur Constantin, qui la rebâtit presque entièrement, vers l'an 315 ou 320

de l'ère chrétienne. Envahie par les Vandales, et reprise par Bélisaire, Constantine suivit le sort de l'Afrique, et se soumit aux Arabes, à la fin du VIIe siècle, après un long siége, dirigé par le célèbre Sidi-Okba. Les Turcs s'y établirent dans le XVIIIe siècle; enfin, en 1837 les Français s'en emparèrent, sous la conduite du maréchal Valée, après un assaut meurtrier qui compte au nombre des plus beaux faits d'armes de l'armée française en Afrique.

Constantine est aujourd'hui, après Alger, la principale ville de l'Algérie; elle est le siége d'une préfecture et d'une division militaire qui étendent leur ressort sur toute la province. Sa population est de 24,000 habitants, dont 2,400 Européens. Sa population indigène diffère par sa compositition de celle des autres villes de l'Algérie, elle se compose presque exclusivement de familles arabes ou berbères venues de presque toutes les tribus de la province, et d'Israëlites. Elle est généralement active et laborieuse. Son industrie consiste plus particulièrement dans la préparation des cuirs, la sellerie, la cordonnerie et la teinture, dont les produits sont envoyés dans toutes les parties de la province.

La ville qui était mal bâtie et sillonnée d'un dédale de petites rues, dont les plus larges avaient à peine 2 mètres, présente déjà un aspect moins sombre; l'air et la lumière pénètrent dans de nouvelles rues bordées de constructions européennes, les édifices publics laissent seuls à désirer; les principaux sont: le quartier de cavalerie du Bardo, l'hôpital militaire et la Kasbah, le capitole de l'ancienne Cirta, dont les citernes séculaires alimentées par les fontaines de Sidi-Mabrouk et de l'Ouâd-Bagrati, fournissent de l'eau à la ville. Constantine renferme de nombreuses mosquées, parmi lesquelles on remarque la grande mosquée, celle de Salah-Bey, et la mosquée de Sidi-Lakdar. La plus belle de toutes, celle qui était voisine de la Kasbah, a été affectée au culte catholique.

On doit créer, ainsi qu'on l'a fait pour Alger et Bône, plusieurs centres de population autour de Constantine, et principalement sur les routes qui, partant de cette ville, se dirigent vers Setif, Guelma, Philippeville et Bathna. Malgré l'abîme qui l'enveloppe, dit M. Carette[1], et le surnom d'*Aérienne* que le moyen âge lui a décerné, Constantine, ce nid d'aigle, est encore dominée par trois hauteurs, d'où la vue plonge, à quelques centaines de mètres de distance, sur les toits de tuiles de ses édifices; ce sont les hau-

[1] L'Algérie dans l'Univers pittoresque, publié par Didot frères (Afrique, t. VII), nous avons fait de fréquents emprunts au livre de M. le capitaine *Carette* et à l'Algérie en 1848, par M. *Bequet*. V.A. M-B.

teurs du Mecid, de Seta-Mansourah et de Koudiat-Ati. Les deux premières sont séparées de la ville par le ravin ; la dernière commande la seule langue de terre par où Constantine soit abordable.

Nous allons maintenant parcourir les territoires mixtes de la province ; suivons la route qui, de Constantine, conduit directement à Bône à travers le bassin de la Seybouse. Nous ne trouverons pas d'autre établissement français permanent que la petite ville de *Guelma*, l'ancienne *Calama;* elle est située à peu près à moitié route de ces deux villes, sur la rive droite de la Seybouse, que l'on y passe sur un beau pont récemment construit avec les matériaux que fournissent les ruines nombreuses qui l'environnent. Guelma, chef-lieu d'un cercle militaire du même nom, compte environ 960 habitants ; c'est une petite ville qui, par sa position, est appelée à prendre un rapide accroissement ; dans ses environs se trouvent les eaux thermales d'*Hammam-Barda*, peut-être l'*Aquæ Tibilitanæ* de l'Itinéraire d'Antonin, et celles plus connues d'*Hammam-Rascoutine*, qui sont sulfureuses et ont une température de près de 100 degrés centigrades : on y a établi un hôpital militaire. Entre Bône et Guelma, au lieu dit le *Ruisseau-d'Or*, on a établi le nouveau village de *Penthièvre*.

A 15 lieues au sud-est de Guelma, et avant de sortir de l'Algérie pour tomber à la mer près des ruines de l'ancienne Utique, la Medjerda arrose, sous le nom d'*Ouâd-Khemica*, des campagnes aujourd'hui à demi désertes et barbares, et qui autrefois vivaient de la vie de ce grand peuple que l'on retrouve partout en Algérie, le peuple romain ; c'est au milieu de ces riantes vallées que se trouvaient : *Tagaste*, où naquit saint Augustin ; *Madaure*, où il fit ses premières études. Le voyageur ne trouve plus à la place de ces cités jadis florissantes et populeuses que quelques ruines que les Arabes nomment *Tedjelt* et *Mdourouch*. *Tébessa*, bâtie sur les ruines de l'ancienne Théveste, à la source la plus méridionale de la Medjerda, à 30 lieues de Guelma et à 40 de Constantine, offre des restes beaucoup mieux conservés, et particulièrement un arc de triomphe d'ordre corinthien, dont les détails et les ornements sont d'une pureté remarquable, un cirque pouvant contenir plus de 6,000 personnes, et un temple de la Justice. C'est dans le voisinage de Tébessa que commencent les premières pentes septentrionales des monts Aurès ; ces montagnes, qui se dirigent du sud-ouest au nord-est depuis la régence de Tunis jusqu'aux limites occidentales de la province de Constantine, séparent, ainsi que nous l'avons dit, le Tell du Sahara algérien, et le versant méditerranéen du versant de l'intérieur ; elles offrent, entre Tébessa et Bathna, une ligne non interrompue de ruines de

plus de quarante cités romaines dont les noms sont à peine connus aujourd'hui, et qui sont dignes de fixer l'attention des archéologues.

Bathna ou *Bâtna*, qui aujourd'hui est un chef-lieu de subdivision militaire, est elle-même bâtie à une lieue et demie de l'ancienne *Lambessa*; aussi la nomme-t-on quelquefois la *Nouvelle-Lambèse*. Les restes de la cité romaine sont ceux que l'on retrouve partout sur le sol de l'ancienne Numidie; ils consistent en murailles, cirque, bains, temple et arcs de triomphe dont quelques-uns sont fort bien conservés. Bathna est bâtie au pied des monts Aurès, à 30 lieues au sud de Constantine; au point de vue militaire, elle est dans une position importante qui assure la route du sud de la province, et sert de point d'appui pour observer et contenir les populations de l'Aurès; aussi est-elle le chef-lieu d'une subdivision militaire. Sa population européenne ne dépasse pas 400 âmes, il est question d'en faire une colonie pénitentiaire. Dans ses environs se trouve une forêt de cèdres qui est d'une grande ressource pour les constructions de la ville.

A 40 lieues vers le sud, et au delà des monts Aurès, *Biskara* ou *Biskra*, centre du cercle militaire de ce nom, est un poste avancé dans le désert; il est situé au milieu d'une oasis couverte de palmiers, et traversé par l'*Ouâd-Biskra*; ses maisons sont construites en briques séchées au soleil. La population indigène est de 2,000 habitants; on n'y compte que 40 à 50 Européens. La route qui mène de Bathna à Biskara traverse les monts Aurès à la *gorge d'El-Kantara*, située à peu près à égale distance entre ces deux points; ce passage remarquable a été pratiqué à travers les rochers, il longe le lit de l'Ouâd-Biskra, que l'on passe sur un pont d'une hardiesse surprenante. On voit alors s'étendre devant soi la vaste plaine d'*El Outaïa*, puis, après avoir traversé une dernière chaîne de collines élevées, on aperçoit l'immense horizon du désert. Biskara apparaît bientôt avec sa ceinture de palmiers; avant d'y entrer, on passe devant le fort *Saint-Germain*, qui rappelle la mémoire d'un vaillant officier; il est destiné à protéger l'oasis de Biskara contre les incursions des Arabes de l'Aurès.

Quittons la limite du désert, pour explorer la route de Constantine à Alger; cette route présente beaucoup d'ondulations, et coupe en travers un grand nombre d'affluents du Rummel. Sur l'un de ceux-ci, au pied du versant méridional des monts *Zouara*, et à 12 lieues de Constantine, se trouve la petite ville de *Mila*; c'est l'ancienne *Milevum*; elle présente encore plusieurs débris intéressants de l'antiquité; les magnifiques jardins qui l'entourent lui donnent un aspect des plus pittoresques. A 4 lieues de Mila se trouve le village de *Mahallâ*; puis, dans une vallée charmante

arrosée et ombragée, on trouve encore debout, après vingt siècles d'existence, les restes d'une petite cité fastueuse avec son forum, sa basilique, ses temples et surtout un arc de triomphe remarquable par son état de conservation ; c'est *Djemilah*, aujourd'hui poste d'occupation destiné à protéger les communications sur cette route accidentée qui traverse une suite de ravins profonds dominés de part et d'autre par de hautes montagnes. En sortant du *col de Mons*, que les indigènes appellent *Kasbaït*, on entre dans le bassin du Bou-Sellam, et au milieu d'une plaine d'une fertilité merveilleuse on aperçoit Setif.

Setif, l'ancienne *Sitifis*, est à 1,100 mètres au-dessus du niveau de la mer, aussi l'hiver y est-il rigoureux ; sa position à l'entrée de la vaste *plaine de la Medjana*, au pied des montagnes de la Kabylie, en face d'une des portes principales qui donnent accès dans le Sahara et sur la route d'Alger à Constantine, lui donne une grande importance. C'est aujourd'hui le chef-lieu d'une subdivision militaire et un commissariat civil ; sa population est d'environ 1,136 habitants, dont 845 Européens. Bougie, qui est à 20 lieues au nord de Setif, en sera le port naturel lorsque les Kabyles seront entièrement soumis à la domination française, et que l'on aura percé une route entre ces deux villes. A environ 16 lieues à l'ouest de Setif se trouve le poste militaire de *Bordj-bou-Aridji*, situé au milieu de la plaine de la Medjana.

C'est à l'extrémité occidentale de cette plaine, entre Bordj-bou-Aridji qui appartient à la province de Constantine, et Aumale qui dépend de la province d'Alger, que l'on trouve le défilé des *Portes de Fer* ou *le Biban*. C'est une vallée étroite, dominée par des montagnes élevées, dont les flancs sont impraticables ; au fond de la vallée coule un ruisseau d'eau salée qui fait tant de circuits, qu'on est obligé de le traverser au moins quarante fois pendant les sept heures que l'on met à passer ce défilé.

Parcourons maintenant la partie occidentale de l'Algérie, que l'on comprend sous la dénomination de province d'Oran. Sa superficie est de 5,200 lieues géographiques carrées, moins montagneuse que celle d'Alger, beaucoup moins vaste que celle de Constantine, elle a pour bornes : au nord, la Méditerranée ; à l'est, une ligne commençant à quelques lieues en deçà du cap de Tenès, la sépare de la province d'Alger ; à l'ouest, le cours de la petite rivière des Kis et le Chott-el-Garbi la séparent du Maroc ; enfin, au sud, le Désert nous offre, là comme ailleurs, ses espaces infinis. La population de la province paraît être de 535,000 habitants, qui se composent de 500,000 indigènes, 5,000 Juifs et 30,000 Européens. Cette pro-

vince est fermée par l'ancien royaume de Tlemcen, qui eut pendant plusieurs siècles une brillante existence.

La principale route qui mène d'Alger dans la province d'Oran passe par Blidah, Milianah et Orléansville, et pénètre sur son territoire à quelque distance de *Sidi-bel-Hacen*, situé sur la rive droite de la Mina, affluent du Chelif. Ce village, dont on a fait, à cause de son importance, un poste militaire, est dans la plaine de Hill-Hill, à la jonction de cinq routes qui rayonnent dans différentes directions; l'une d'elles, après une marche de 15 lieues vers le nord-ouest, nous conduira à *Mostaganem*. Cette ville est située à près d'une demi-lieue de la mer et à trois lieues de l'embouchure du Chelif; elle est assise sur le bord d'un ravin, à 85 mètres au-dessus du niveau de la mer; au fond du ravin coule le ruisseau d'*Ain-Sofra*, et c'est à son embouchure que l'on a établi le petit port de la ville, mais il est ouvert à tous les vents, et la moindre agitation de la mer le rend inabordable. Mostaganem était autrefois une ville importante; elle dut une partie de son accroissement aux Maures chassés d'Espagne, qui y portèrent leurs richesses et leur industrie; elle fabriquait des tapis, des couvertures, des haïks ou longs voiles de laine, de la bijouterie et divers objets à l'usage des Arabes. Aujourd'hui elle est le siége d'une sous-préfecture et d'une subdivision militaire; elle renferme de grands établissements qui en font une des principales villes de l'Algérie, elle possède même un haras et une pépinière; elle est le marché et l'entrepôt de la longue et fertile vallée du Chelif. Sa population est d'environ 6,791 habitants, sur lesquels on compte 3,756 Européens, dont 1,708 Français.

Autour de Mostaganem on a créé des centres de population civile et des colonies agricoles; ce sont : *Ain-Tedelés*, à 1 lieue du *Pont d'Orléans*, construit sur le Chelif pour assurer les communications avec le massif du Dahra; *Haci-Touil*, à 2 lieues et demie de Mostaganem; *Les Jardins*, à 1 lieue à l'est; *Rivoli*, à 1 lieue et demie au sud; *La Sitida*, au sud-ouest, elle compte 461 habitants d'origine allemande; enfin *Mazagran*, à près de 2 lieues à l'ouest, est une ancienne ville déchue qui ne compte que 250 habitants. La plaine où s'élèvent ces nouvelles colonies était autrefois couverte d'habitations de plaisance et de riches cultures qui en faisaient une des situations les plus délicieuses de l'ancienne régence.

A sept lieues en face de Mostaganem, et sur la côte occidentale du golfe que forment en s'avançant dans la mer les caps *Ivi* et *Carbon*, se trouve le meilleur port de toute la côte algérienne; c'est celui d'*Arzew* ou *Arzeu*. Cette petite ville, centre d'un cercle militaire, a une population de 1,016

habitants européens; elle est appelée par ses salines à une grande importance commerciale. Elles sont situées à une lieue au sud-ouest, et proviennent d'un grand lac salé, dont les eaux s'évaporent naturellement chaque année au retour des chaleurs; le sel s'en extrait alors à coups de pioche. On trouve encore dans les environs d'Arzew, les ruines de la cité romaine d'*Arsinaria*, dont Ptolémée fait mention.

Entre Arzew et Oran, s'étend une vaste plaine de plus de 60,000 hectares, elle est limitée à l'est par la forêt de Mulei-Ismaël, au sud par des lacs et des marais salés, enfin à l'ouest par la forêt d'Emsilah; c'est la *plaine d'Oran*, nous y retrouvons la vie et l'activité européennes, l'agriculture et l'industrie s'y prêtent un mutuel secours, et de nombreux villages en voie de construction, sont destinés à en faire un des points les plus riches de toute l'Algérie. C'est ainsi qu'au sud-est et au sud d'Arzew, on a créé les colonies agricoles de *Damesme*, de *Saint-Leu*, de *Sainte-Eugénie* et d'*Isabelle*. Sur la route d'Oran, on rencontre *Sainte-Léonie* annexe d'Arzew, *Saint-Cloud*, *Fernanda*, *Fleurus* qui s'appela d'abord *Joinville* et *Christine*, cette dernière colonie n'est qu'à trois lieues d'Oran. Au sud de cette capitale de la province, et dans un rayon qui n'excède pas 5 lieues, s'élèvent *Sainte-Adélaïde*, *Chartres*, *Saint-Louis*, *Sainte-Barbe*; ce dernier village est sur la route d'Oran à Mascara.

C'est au fond de la baie que forment en s'avançant dans la mer, les deux caps *Ferrat* et *Falcone*, que se trouve la ville d'*Oran;* les Arabes la nomment *Wahran* ou *Ouaran;* elle occupe deux petits plateaux allongés, que sépare une vallée escarpée, dans laquelle coule la petite rivière d'*Ouâd-el-Rahoui* ou *rivière des Moulins*, qui, en tout temps, lui donne une eau limpide et abondante. Construite par les Maures chassés de l'Espagne, prise par les Espagnols en 1505, reprise par les Maures en 1708, elle retomba en 1732 au pouvoir de l'Espagne, qui la céda au dey d'Alger en 1792, après qu'elle eut été ruinée par le tremblement de terre de l'année précédente. Mais les fortifications que les Espagnols avaient construites sont si solides, qu'elles sont restées debout et qu'elles servent aujourd'hui à sa défense, après avoir cependant été remises en état par les Français, lorsqu'ils en prirent possession en 1832. Ces immenses remparts, ces chemins couverts, ces galeries de mines, tout ce luxe de travaux qu'on admire encore, ont dû exiger des dépenses énormes. Il serait facile d'en faire un second Gibraltar. On a restauré également l'hôpital militaire, l'un des plus beaux établissements dus aux Espagnols, et le château-Neuf, qui sert de citadelle. La vieille Kasbah a été transformée en une prison militaire.

Enfin, près du quai, on a bâti un beau magasin à fourrage. La ville qui est bien percée, s'est beaucoup embellie depuis quelque temps.

L'*Ouâd-el-Rahoui*, sépare la ville en deux parties ; sur la rive gauche, la vieille ville, la ville espagnole, assise entre le ruisseau et les pentes abruptes du Medjadjo ; sur la rive droite, la ville neuve, la ville arabe, est assise sur un plateau qui domine le ravin, pour se continuer à l'est et au sud et former la plaine d'Oran.

L'*Ouâd-el-Rahoui* n'a que 1,000 mètres de cours, cependant le volume de ses eaux est assez considérable pour suffire largement aux besoins d'une population de 30,000 âmes, et la pente est si rapide, que l'on a pu établir sans difficulté huit moulins.

La vieille ville comprend trois quartiers, séparés les uns des autres par des remparts : la Marine, la Planza, la vieille Kasbah.

La ville neuve, sur la rive droite de l'*Ouâd-el-Rahoui*, comprend d'abord la nouvelle Kasbah, ou Château-Neuf, citadelle bastionnée et armée, qui domine la ville et la mer. C'est là que se trouve l'ancien palais du bey d'Oran, qui sert d'habitation au général commandant la province, aux états-majors, etc. Le surplus de cette nouvelle ville n'est, à vrai dire, qu'une longue rue tortueuse et rapide, dont la première partie s'appelle rue *Philippe*, la seconde, rue *Napoléon*.

La ville d'Oran est aujourd'hui une des plus importantes de l'Algérie. Chef-lieu de préfecture, siége de la division militaire de la province, elle voit sa population s'accroître de jour en jour, cette dernière est maintenant d'environ 29,025 âmes, sur lesquelles on compte 21,000 Européens. Cette ville fait avec l'Espagne, la France et l'Italie, un commerce assez considérable de grains, de bestiaux, de laine et de maroquins ; mais elle n'a pas de port, sa baie est peu profonde, les bâtiments de guerre et même les bâtiments marchands ne peuvent y mouiller, sutout par les vents du nord ou de l'est ; ils sont obligés d'aller s'abriter à Mers-el-Kebir, qui est, à proprement parler, le port d'Oran.

Mers-el-Kebir ou le grand port, comme l'appellent les indigènes, est le meilleur mouillage de toute l'Algérie ; la pointe de rochers qui le forme, est couronnée par un fort contruit par les Espagnols, dans une position qui domine toute la rade : il est éloigné d'Oran d'une lieue et demie à l'ouest, et rattaché à cette ville par une magnifique route taillée dans le roc. Ce port a été érigé en commune ; il compte environ 1,200 habitants, dont 1,000 sont Européens.

Dans les environs se trouvent *La Senia*, qui a 448 habitants européens,

et le hameau de *Valmy*, que l'on appelait jadis *Le Figuier*; ils sont sur la route d'Oran à Mascara. Le village de *Miserghin*, qui compte environ 1,057 habitants européens, dépend aussi du territoire d'Oran, et confine le Sebkha ou lac salé, qui reste à sec une partie de l'été, et pendant la saison des pluies s'étend au loin dans la plaine, entre la lisière de la forêt d'Emsilah et la route de Mascara.

Quittons maintenant les territoires civils pour pénétrer dans les territoires mixtes; suivons la route qui nous a conduit d'Oran à Miserghin, c'est-à-dire celle de Tlemcen, nous passerons devant le poste militaire d'*Aïn-Temouchen*, situé à l'extrémité de la plaine de Zidour, dans une position si importante, qu'on doit y créer un centre de population civile; puis, après avoir traversé l'Ouâd-Isser, nous arriverons à *Tlemcen* après une marche de 30 lieues à partir d'Oran. Cette ville, qui fut autrefois la capitale de l'un des principaux États du nord de l'Algérie, est assise au centre d'un plateau de 725 mètres d'altitude au-dessus du niveau de la mer, que circonscrivent, en descendant l'Atlas, l'*Isser* et la *Tafna*, qui se réunissent à 10 lieues au nord-ouest de ses murs; elle est elle-même dans une riche plaine détachée de la masse du plateau par deux rivières, le *Safsaf* et l'*Hania*, qui vont se rendre dans la Tafna et dans l'Isser. Tlemcen est abritée au sud par le Djebel-Tierné et le Haniff, élevés d'environ 1,335 mètres au-dessus du niveau de la mer, qui tempèrent l'action des vents du midi; et comme presque toutes les villes du nord de l'Afrique, exposées au moyen âge à des incursions fréquentes, elle repose par trois de ses faces sur des escarpements abruptes, et n'est accessible que par le sud-ouest, où la plaine vient se rattacher aux dernières pentes des montagnes. Ses rues étroites sont ombragées par des treilles et rafraîchies par de nombreuses fontaines. Les maisons, presque toutes couvertes en terrasses, n'ont qu'un étage, et sont bâties en moellons, en briques ou en pisé. On y compte un grand nombre de mosquées, la plupart très-petites; la principale est au centre de la ville : le minaret en est assez remarquable. La *Caseria*, en face de cette mosquée, est un bazar percé de plusieurs doubles rangées de boutiques. Les larges créneaux qui couronnent la haute muraille qui l'environne semblent indiquer que ce bâtiment a été construit à une époque où les marchands avaient souvent besoin de se mettre à l'abri des attaques de certaines tribus ennemies. Les restes d'une ancienne enceinte prouvent que cette ville a été beaucoup plus considérable; au treizième siècle elle avait, dit-on, 90,000 habitants. La muraille nouvelle embrasse à peine le tiers de l'espace enfermé par l'ancienne. Elle est bâtie en pisé, flanquée de tours

et sans fossés. La citadelle appelée *Méchouar* est située au sud de la ville qu'elle touche ; elle est de forme rectangulaire ; ses murs sont en pisé et découpés par de larges créneaux, mais sans fossés. Elle est percée de deux portes ; l'une d'elles, la porte d'Agadir, est digne d'attention ; et dans son intérieur il existe une centaine de maisons et une mosquée. A 1,600 mètres à l'ouest de la ville s'élève une vaste enceinte carrée, nommée *Mansourah*, et qui, d'après une tradition, fut construite au quatorzième siècle par le sultan Abou-el-Hacen, qui, parti de Fez avec une nombreuse armée, assiégea Tlemcen et s'en empara après un siége de trente mois. Cette enceinte crénelée, flanquée de tours, et bâtie en pisé, forme un rectangle de 1,300 mètres sur 750. Un minaret dont la base est sculptée d'arabesques s'élève intérieurement. Cette ville faisait jadis partie de la Mauritanie Césarienne. Les Romains s'y établirent, et la nommèrent *Tremis* ou *Tremici Colonia*. On y trouve encore quelques traces de leur séjour : telles sont les pierres qui ont servi à construire l'une des portes de la ville, ainsi que de nombreux tombeaux. Les Maures firent de Tlemcen la capitale d'un royaume qui, au commencement du seizième siècle, reconnut un moment la domination espagnole. Les Turcs s'en emparèrent ensuite, et le dey Hassan la détruisit en partie en 1670. Depuis cette époque, elle alla toujours en déclinant, jusqu'à ce que les Français s'y établissent, en 1842 ; depuis cette époque, elle semble sortir de ses ruines. Elle est aujourd'hui le chef-lieu d'une subdivision militaire et d'un commissariat civil ; sa population est de 9,787 habitants, dont environ 2,695 Européens. Une ligne télégraphique, qui passe par Sidi-bel-Abbés, Oran, Mostaganem, Orléansville et Miliana, unit aujourd'hui Tlemcen à Alger.

Les environs de Tlemcen consistent en jardins et en vergers plantés de beaux arbres fruitiers, arrosés par une multitude de ruisseaux qui descendent en cascades des montagnes voisines. De hautes roches d'un rouge ardent encaissent leurs rives et servent de base à des végétations de natures diverses. Dans la partie supérieure, des noyers séculaires, des cerisiers, des ormes, des frênes, des sureaux à larges feuilles déploient leur luxe septentrional ; tandis qu'à leur pied le jujubier, le figuier, l'olivier, le laurier-rose, le lentisque, le nopal, le caroubier, que marient les nœuds de la vigne sauvage, abritent encore sous leur feuillage épais l'acanthe, l'angélique, l'asphodèle, le narcisse et la violette. La ronce et le lierre pendent en longs festons et semblent enchaîner de leurs gracieuses guirlandes ces rochers séculaires.

Au sud de Tlemcen, on voit de grandes montagnes qui forment trois

plateaux étagés les uns au-dessus des autres; c'est au revers méridional de ce groupe et non loin des sources de la Tafna que se trouve *Sebdou*, centre militaire annexe de Tlemcen, destiné à garder la frontière du Tell de ce côté.

Lella-Maghrnia, à environ 15 lieues à l'ouest de Tlemcen, est aussi un poste d'observation sur l'extrême frontière du Maroc; c'est une petite bourgade assise dans la plaine des Angad, sur la rive gauche de *Ouâd-Ouardefou*, affluent de gauche de la Tafna,; elle compte déjà un certain nombre d'habitants européens.

A six lieues au nord-est, et à quelque distance de la route qui, à travers les montagnes, conduit de Tlemcen à la mer, se trouve la petite ville de *Nédroma*, exclusivement habitée par une population indigène d'environ 2,000 habitants.

Nemours, ou *Djema Ghazaouat*, est le port de Tlemcen, dont il est séparé par une distance de 18 lieues. Cette petite ville, située sur une longue plage ouverte à tous les vents, est cependant le centre d'un commerce assez actif, qui a pour but le transit et l'approvisionnement de Tlemcen; sa population, tout européenne, est déjà de 600 habitants.

C'est entre Nemours et Mers-el-Kebir que se trouve l'embouchure de la Tafna, en face de laquelle est l'îlot volcanique de *Rachgoun*. C'est aussi dans les environs de Nemours au marabout de *Sidi-Brahim*, qu'Abdel-Kader a fait sa soumission à la France, après dix années de combats.

Entre Tlemcen et Oran, à mi-chemin à peu près de ces deux villes, et à l'entrée de la plaine de Mekkara, se trouve *Sidi-bel-Abbès*, aujourd'hui siége d'une subdivision militaire, qui sera bientôt érigé en centre de population civile : on y compte déjà 450 colons européens. Cette bourgade est située sur l'*Ouâd-Mekkara*, qui prend aussi le nom *Ouâd-Sig*, avant d'entrer dans la plaine d'Oran. La plaine du Sig est une des plus riches et des plus fertiles de l'Algérie, aussi a-t-on jugé nécessaire d'y établir un centre de population, sous le nom de *Saint-Denis-du-Sig*. Ce village compte aujourd'hui plus de 500 habitants. Sa position près de l'embranchement des routes d'Oran et d'Arzew à Mascara, lui assure une place importante parmi les colonies agricoles de l'Algérie.

Mascara est à 23 lieues au sud-est d'Oran, et à 15 lieues au sud de Mostaganem; elle est assise sur le versant méridional du *Chareb-er-Rir*, qui domine au nord le cours de l'*Habra;* elle commande l'entrée de la belle *plaine d'Egrhis*, où fut le berceau d'Abd-el-Kader. Mascara, l'ancienne capitale du Beylik de l'ouest, a, dit-on, été bâtie par les Berbères, sur les

ruines d'une cité romaine, l'étymologie de son nom s'accorde d'ailleurs avec la tradition, car *Mascara* signifie *la ville aux soldats*. Elle se divise en quatre parties bien distinctes : Mascara et les trois faubourgs qui l'environnent, *Baba-Ali* au nord, *Aïn-el-Baïda* au sud, et celui d'*Arkoub-Ismaïl*, construit il y a moins d'un siècle par les Turcs. Ces trois faubourgs sont réunis à la ville par une enceinte continue.

La ville, proprement dite, est entourée d'une muraille qui représente assez exactement un carré : à chacun des angles de ce carré s'élèvent des tours surmontées d'une plate-forme propre à recevoir une ou deux pièces d'artillerie ; l'angle qui regarde le nord est plus obtus que les autres, et se trouve renforcé par un fort qui est compris dans l'enceinte de la ville et peut recevoir une douzaine de pièces d'artillerie. Ces constructions sont solidement bâties en moellons. Mascara a deux portes ; elle est percée de trois rues principales auxquelles aboutissent quelques petites rues de communication et des impasses. Il y a deux places publiques : celle du marché aux grains, au nord, où s'élèvent la mosquée et le fort, et celle du Beylik, ainsi nommée à cause du palais que le dernier bey y avait fait construire et qui est aujourd'hui dans un état complet de dégradation. Au milieu de cette place est un bassin en marbre blanc, d'où sort un jet d'eau qui alimente toute la ville. Les maisons de Mascara, comme celles des autres villes de l'Algérie, s'élèvent rarement au-dessus du rez-de-chaussée et sont en général fort dégradées.

Le faubourg d'Arkoub-Ismaïl, situé sur la rive droite d'un ravin qui, à l'ouest, le sépare de la ville, est entouré d'une muraille en pisé haute de 6 mètres sur autant d'épaisseur. Cette muraille est flanquée de trois petits forts en pierre pouvant contenir une trentaine d'hommes, et surmontés d'une plate-forme avec des embrasures pour recevoir de l'artillerie. Le faubourg appelé Baba-Ali (le père Ali) est le plus grand et le plus peuplé. Celui d'Aïn-Baïda (la source blanche), ainsi nommé d'une fontaine qu'on y trouve, est situé au sud de la ville, dont il n'est séparé que par un boulevard extérieur. Les rues en sont assez propres et régulières. On y remarque une petite mosquée dont l'élégant minaret s'élève au-dessus de toutes les maisons.

La petite rivière qui arrose Mascara se nomme *Ouâd-Sidy-Toudman ;* elle prend sa source dans un marais, à trois quarts de lieue de Baba-Ali, et reçoit près de la ville les eaux d'*Aïn-Bent-el-Solthan*. Elle descend entre la ville et Arkoub-Ismaïl en formant des chutes d'eau que l'industrie européenne ne manquera pas d'utiliser.

Mascara, du temps du gouvernement turc, fut la résidence des beys de la province, jusqu'au moment où les Espagnols furent contraints d'évacuer Oran. Aujourd'hui, sous la domination française, Mascara se relève de ses ruines; des établissements militaires considérables y ont été créés, et à côté de ceux-ci de nombreuses constructions civiles à l'européenne. Elle est le siége d'une sous-préfecture et d'une subdivision militaire; elle est même destinée à être un jour le chef-lieu de la division. Sa population est de 4,527 habitants, sur lesquels on compte près de 2,000 Européens, dont 1,200 sont Français.

Le climat de Mascara est très-sain; l'horizon y est presque toujours pur et sans nuages. En hiver, le froid y est beaucoup plus vif qu'à Oran, et les montagnes voisines se couvrent ordinairement de neige. En été, la température est très-élevée; la brise de mer ne vient jamais rafraîchir l'air, parce que de grandes montagnes au nord l'empêchent d'arriver; mais en automne et au printemps l'air est pur et propre à hâter le retour de la santé chez les convalescents. Les environs, à une lieue à la ronde, sont cultivés en jardins potagers, en vignes, en figuiers de Barbarie et d'Europe, en oliviers, en amandiers, en cognassiers, etc. Les récoltes y sont généralement belles, et la végétation y est fort active. Aussi a-t-on vu une population agricole s'y établir promptement, et s'élever comme par enchantement les villages de *Saint-André* et de *Saint-Hippolyte*.

El-Kallah, à 5 lieues au nord-est de Mascara, est sale et mal bâtie, mais très-industrieuse : c'est la principale fabrique de tapis et d'étoffes de laine de l'ancienne régence d'Alger. Quelques ruines indiquent qu'on est ici dans une ville antique.

Dans les environs de Mascara, trois villages méritent d'être cités. *El-Bordj*, à 5 lieues au nord-est de cette ville et à l'embranchement de deux routes qui mènent, l'une à Alger, l'autre à Mostaganem, renferme 7 à 800 habitants : il s'y tient un marché assez considérable le mardi et le mercredi de chaque semaine. *Kalaah*, à 2 ou 3 lieues d'El-Bordj, se compose d'environ 250 maisons; les bourgades de *Debba* et de *Msourata*, composées chacune d'une vingtaine de cabanes, dépendent de ce village; enfin *Tliouenth*, à 2 lieues au sud-est de Kalaah, est un village dont les habitants comptent 50 fusils et fabriquent des étoffes de laine.

Dans la région des montagnes et sur les confins du Sahara algérien, on rencontre encore *Saïda* et *Tiaret*, tous deux dans une position militaire importante : ce sont les centres des cercles du même nom; le premier est à 15 lieues au sud de Mascara, près de la belle forêt d'Erdjilah; l'autre est à

25 lieues à l'est. C'est dans son voisinage que se trouve *Takdemt* ou *Tegdemt*, ville ruinée d'origine romaine et dont le nom signifie *ancienne*. Jean de Léon, surnommé l'Africain, qui la visita au seizième siècle, parle de deux grands temples antiques dont il vit les ruines. On croit que cette ville est le *Cadaum Castra* ou le *Gadaum Castra* des Romains. On voit encore des vestiges de son antique enceinte, dans laquelle se trouvent quelques ruines, dont les plus importantes sont des citernes et les restes d'une citadelle. Bâtie sur deux mamelons entourés de montagnes, une petite rivière appelée *Ouâd-Mynah* coule au pied de ses murs. Elle paraît avoir été ruinée par les guerres vers l'an 365 de l'hégire ou l'an 975 de notre ère.

Dans la rapide énumération qui précède, nous avons parlé de chacun des centres de population européenne qui existaient dans les trois provinces. Mais dans l'intention d'être plus clair et plus méthodique, nous avons omis de parler de l'élément principal de la population de l'Algérie, c'est-à-dire des *tribus arabes*, répandues dans les plaines et au milieu des montagnes; cette omission volontaire, nous allons la réparer. Mais que le lecteur ne s'attende pas à trouver ici une nomenclature complète des 1,145 tribus, dont se compose la population arabe des tribus de l'Algérie, que nous avons évaluée à près de 3,000,000 d'individus; nous respecterons les obligations que nous impose le mot *Précis* mis en tête de cet ouvrage, et nous nous bornerons à indiquer les principales tribus de chacune des trois provinces; auparavant, disons ce que c'est que la tribu arabe.

La tribu arabe, à son état élémentaire, n'est que la famille agrandie, mais toujours conforme aux traditions patriarcales; les dénominations même qui y sont conservées déposent de son origine. Pour la tribu, le chef s'appelle *le vieillard* (cheïkh); les membres restent toujours l'un pour l'autre des *cousins* (beni-am); le nom générique de la tribu rappelle enfin à tous les membres qu'ils sont tous enfants issus d'une même souche. C'est ainsi que l'on dit les *Oulâd-Mokhtar* (enfants de Mokhtar), les *Beni-Khalil* (fils de Khalil), etc.

La tribu porte en arabe le nom d'*Arch*, ou de *Ndja*. La subdivision de l'Arch s'appelle, selon les localités, *Ferka*, *Kharouba*, *Dachra*, *Douar*; cette dernière expression est surtout en usage dans les tribus qui vivent sous la tente. Chaque subdivision a un cheïkh subordonné à celui de l'*Arch*.

L'autorité du cheïkh est à la fois militaire et administrative; souvent elle est héréditaire, mais alors il faut l'assentiment de la tribu. Quelquefois des

enfants hors d'état de monter à cheval sont investis de ce titre, et le pouvoir est exercé pendant la minorité du titulaire par une espèce de régence que désigne l'assemblée.

Tous les hommes qui, dans la tribu ont atteint l'âge de porter les armes, composent l'assemblée; dans la province d'Oran, on y a même quelquefois introduit des femmes.

Sous la domination turque, cette organisation fut modifiée en ôtant aux assemblées toute autorité politique, et en réunissant plusieurs tribus sous les ordres d'un chef qui, selon l'importance du nombre de tribus auxquelles il commandait, prenait le nom de *khalifa*, d'*agha* ou de *kaïd*. Cette organisation a été conservée par les Français pour les tribus soumises.

Tous les membres de la tribu ne sont pas en toute matière appelés à délibérer sur ses affaires. Dans un grand nombre de cas, ce sont seulement les *grands* (kobar), les plus riches et les plus vaillants, qui, sur la convocation du cheïkh, se réunissent, et décident dans les réunions. Il n'y a pas d'avis prépondérant, même celui du cheïkh, qui ne peut guère se dispenser d'exécuter les résolutions ainsi prises.

La province d'Alger compte 290 tribus; sur ce nombre, 28 sont encore insoumises à la domination française. Ces tribus ont à leur tête des chefs indigènes, dont l'autorité procède du principe aristocratique, telles sont celles du midi de la province; ailleurs, elle procède du principe théocratique, comme dans la partie occidentale; enfin, en quelques autres points, et surtout dans la Kabylie, elle procède du principe démocratique de l'élection. Ces tribus, au point de vue gouvernemental, se partagent en onze groupes administratifs, institués autrefois par les Turcs et conservés par les Français [1]. Nous citerons parmi les principales : les *Hadjouts*, les *Beni-Khelil* et les *Beni-Mouça*, qui sont répandus dans la plaine de la Métidja; les *Khachna*, les *Issers*, les *Beni-Khalifa*, les *Beni-Sliman*, les *Arib* et les *Flicet-Mellil*, à l'orient de la province entre Alger, Aumale et Dellys; les *Beni-Menacer*, les *Beni-Haoua*, les *Beni-Madoum*, entre Tenès et Alger, dans la première chaîne de l'Atlas; les *Oulâd-Hamza*, les *Matma*, les *Beni-Zoug-Zoug* et les *Cheragas* dans la vallée du Chelif; les *Beni-Ourag*, les *Beni-Ouazan*, les *Oulâd-Koçeir* et les *Oulâd-Aiad* dans les montagnes de l'Ouenseris, au sud-ouest d'Alger. Enfin, au sud de cette ville les *Beni-Hacen*, les *Cherfa* et les *Oulâd-Hamza*.

[1] Ces circonscriptions sont les suivantes : *Fahs*, ou banlieue d'Alger, *Sebt*, *Beni-Khelil*, *Beni-Mouça*, *Khachna*, *Isser*, *Sebaou*, *Beni-Sliman* et *Beni-Khalifa*, *Beni-Djaad*, *Arib* et *Tittri*. Les dix premières étaient administrées par des kaïds, la onzième par un bey.

Les tribus kabyles occupent le massif de montagnes qui règnent entre Dellys, Aumale, Sétif et Bougie; elles sont à la fois répandues sur les deux provinces d'Alger et de Constantine, et forment une confédération démocratique habitant des villes, des villages, et se livrant à l'agriculture ainsi qu'à une certaine industrie. Les plus importantes de ces tribus sont les *Beni-Ouarguenoun*, les *Flicet-el-Baar*, les *Barbacha*, les *Beni-Ksila*, les *Aït-Amer* et les *Beni-Amran*.

La province de Constantine compte 280 tribus; 240 sont gouvernées directement par des agents français, 200 ont des chefs indigènes pour intermédiaires, outre les kaïds et les commandants de cercle; enfin 80 sont dans le simple état de vassalité sous le commandement de chefs nationaux, et 60 sont entièrement insoumises. Le caractère de la plupart de ces tribus, c'est d'avoir à leur tête des chefs qui les gouvernent héréditairement, et qui appartiennent chacun à une famille suzeraine; c'est à cette famille que tous les intérêts se rattachent, c'est en elle qu'ils se concentrent. Les principales tribus de la province de Constantine sont : les *Beni-Amran*, les *Oulâd-M'barek*, les *Beni-Sala* et les *Beni-Kettab*, qui habitent le Sahel insoumis entre Bougie et Philippeville; les *Beni-Mehenna*, les *Beni-Guechcha*, les *Ouichaoua* et les *Cherfa*, entre Philippeville et Bône; les *Oulâd-Diab*, les *Oulâd-Naeer*, les *Oulâd-M'saoud* et les *Beni-Salah*, aux environs de La Calle. Les *Hannencha*, les *Sellaoua*, les *Harakta* et les *Nemencha*, dans les plaines qui confinent à la régence de Tunis; les *Oulâd-Ouarzek*, les *Cherfa*, les *Amer-Cheraga*, les *Segnia*, les *Zmoul*, les *Barrania*, aux environs de Constantine; les *Beni-Oudjana*, les *Beni-bou-Sliman*, les *Beni-Imloul*, les *Brarcha*, les *Touaba* et les *Zrara*, dans les montagnes de l'Aurès; enfin, les *Amer-Gharaba*, les *Ben-Abbès*, les *Ouennougha*, les *Oulâd-Haddad* et les *Ksar-el-Teir* à l'occident de la province entre Constantine et Aumale.

La province d'Oran renferme 275 tribus, dont 202 sont administrées directement, 45 par les bureaux arabes et les chefs indigènes, 28 par des chefs indigènes. Ces tribus ont à leur tête des chefs dont l'autorité procède surtout du principe théocratique : leur caractère principal est de former des groupes fédératifs renfermant les éléments d'une organisation complète analogue à celle d'une petite nation; c'est ainsi que l'on y trouve le clergé, l'armée, le peuple, mais la voix prépondérante appartient au clergé. Les principales de ces tribus sont : les *Beni-Zeroual* et les *Zmoul*, qui habitent le Dahra; les *Medjahers*, les *Ayacha* et les *Cherfa-el-Hamadia's*, qui avoisinent Mostaganem, les derniers prétendent

descendre de Mahomet; les *Oulâd-Sidi-Aribi*, que l'on rencontre entre Orléansville et Mostaganem; les *Jakoubiàs*, au sud-est de Mascara, dans la montagne; la puissante confédération des *Flittas*, qui occupe les vallées de la Mina; les *Guebla* et les *Sdama*, campés au sud et à l'est d'Aumale; les *Bordjia*, entre Mascara et Mostaganem; la nombreuse confédération des *Gharabas*, dont une tribu paraît descendre des Nègres venus du Maroc à la suite du sultan Muleï-Ismaïl; ils habitent, ainsi que les *Chéragas*, entre Oran, Mascara et Tlemcen; ils sont braves, cultivent la terre et ont de nombreux troupeaux. Ces deux derniers groupes, par leur alliance avec les Beni-Amer et les Hachem, ont donné naissance aux *Hachem-Gharabas*, aux *Hachem-Cheragas*, aux *Amer-Gharabas* et aux *Amer-Cheragas;* les *Trarah's*, tribus kabyles; ils habitent un pays montagneux près des bords de la mer, entre Nemours et la rive gauche de la Tafna; les *Djebelias* ou montagnards des environs de Tlemcen; les *Ghocel*, au nord de cette même ville; ils sont très-riches en chameaux et en troupeaux de toute espèce; enfin les *Angad* qui, avec les *Souahlia*, confinent le Maroc, et s'étendent un peu sur le territoire de cet empire.

Nous avons jusqu'à présent parcouru la partie de l'Algérie, que nous désignions sous le nom de Tell; descendons maintenant des derniers plateaux qui le limitent vers le sud, et pénétrons dans le *Sahara Algérien*.[1]

Cette contrée mystérieuse a longtemps été défigurée par les exagérations des géographes et les rêveries des poëtes; le Sahara n'est point cette région torride, dont les plaines immenses, les sables brûlants sont abandonnés aux cavaliers sauvages du désert, et où toute trace de civilisation ou de séjour de l'homme disparaît. Un géographe ancien l'avait justement assimilé à une peau de panthère; on sait à présent que cette vaste mer de sable est constellée par un grand nombre d'oasis peuplées par des tribus plus intelligentes et plus aptes à recevoir les enseignements de la civilisation que les Arabes du Tell. Elles cultivent avec habileté le palmier, occupent des villes entourées de remparts, et ont un gouvernement régulier, formé en grande partie par l'élection. Elles ont amené à un certain point de perfectionnement plusieurs branches de leurs manufactures indigènes, et, au moyen de leurs caravanes, elles ont établi de vastes relations de commerce avec les districts du nord et du centre de l'Afrique. Ces oasis sont séparées l'une de l'autre, par des bandes de

[1] Les détails qui suivent sont empruntés en grande partie aux savants travaux de M. *Carette;* t. II de l'Exploration scientifique de l'Algérie, ainsi qu'aux ouvrages de MM. *Renou* et *Prax*. V.A. M-B.

sable parsemées de plantes et d'arbustes qui ne peuvent servir qu'à la nourriture des troupeaux; chacune d'elles présente un groupe animé de villes et de villages; chaque village est entouré d'une quantité d'arbres à fruit. Là s'élève le palmier, le plus beau, le plus gracieux de tous ces arbres, qui fournit chaque année une ample récolte de dattes, ce qui avait valu au Sahara algérien le nom de *Bélad-el-Djérid* ou *pays des Dattes;* le grenadier, le figuier, l'abricotier, le pêcher, la vigne, croissent à côté de lui, et mêlent leur ombre à la sienne. Quelquefois on rencontre près de ces îles de verdure, des bas fonds qui, en hiver, se remplissent d'eau salée, et en été offrent une plaine aride, desséchée, couverte d'une couche de sel facile à exploiter. Ce sont les *Sebkhas;* d'autres fois encore, c'est une zone montagneuse hérissée de pointes de roches ou de montagnes de sable.

Le plus intéressant de ces lacs de sel est la *Sebkha Melrir*, qui occupe, vers le sud, l'extrémité orientale de la province de Constantine; mais la plus grande partie de sa surface, qui est de 9,400 kilomètres carrés, appartient à la régence de Tunis; c'est sans doute le *lac Triton* de l'antiquité. Il reçoit l'Ouâd-el-Djedi, (*fleuve Triton*), alimenté par un grand nombre de cours d'eau torrentueux. Pendant la saison sèche, elle présente de nombreuses fondrières et des abîmes vaseux cachés sous des couches de sel de quelques centimètres d'épaisseur; il faut alors, pour traverser la Sebkha, bien connaître les passages ou *chott* qui sont praticables. Dans la partie du lac qui appartient à l'Algérie, les deux seuls passages sont ceux de *Mouaïa-el-Tadjer* et du *Chott-es-Selam;* dans la régence de Tunis, ces passages sont indiqués par des pierres ou des troncs de palmiers.

Le Ziban au nord et l'Ouâd-Souf au sud, sont les deux oasis les plus rapprochées des bords de la Sebkha Melrir.

Le *Ziban* se compose de trente huit villes ou villages occupés par 18 tribus, formant ensemble une population d'environ 100,000 âmes. *Biskara* dont nous avons déjà parlé[1] est le chef-lieu politique de cette oasis, *Sidi-Okba* en est la métropole religieuse. Cette dernière ville est arrosée par un ruisseau appelé *Ouâd-Braz;* la *rivière du combat*, qui descend des monts Aurès, pour se jeter dans l'Ouâd-el-Djedi. Les autres villes sont : *Tôlga, Lioua, Farfar, Zadcha* ou *Zaatcha*, et *Bouchagroun;* les principales tribus sont celles des *Oulâd-Zeian*, des *Sahâri*, des *Oulâd-Saci*, et des *Oulâd-Harkat;* cette oasis est partagée en *Zab* du nord, du sud, de l'est, de

[1] *Voyez* les pages qui précèdent. Province de Constantine, subdivision de Bâtna.

l'ouest, et est environnée par les terres des parcours des tribus nomades, qui appartiennent à la province de Constantine.

L'*Ouâd-Souf*, oasis située au sud-est de la précédente, sur la frontière la plus orientale de l'Algérie, présente un tout autre caractère que la précédente; elle est perdue au milieu d'un labyrinthe de montagnes de sable, qui absorbent immédiatement comme autant d'éponges les pluies les plus abondantes. M. Carette les compare à de hautes et larges dunes, il est hors de doute que la mer en a jadis baigné le pied, ainsi que le témoignent les nombreuses coquilles marines que l'on y rencontre. Les replis de ce labyrinthe recèlent huit petites villes ou villages dont les habitations, couvertes de dômes pointus, présentent exactement l'image de ruches, elles sont entourées de jardins et de palmiers, qui produisent les plus belles dattes du Sahara. *El-Ouâd, Ezgoum, Tarzoult, El-Behima* et *Goumar*, sont les principales de ces villes; El-Ouâd, la capitale de l'oasis, commerce avec Tunis par Nefta et Kairouan; mais il serait plus naturel qu'elle exportât ses produits par Biskara, Constantine et Philippeville : une route part aussi de cette ville, pour pénétrer dans le pays des noirs en traversant Ghadamès, Ghât et Aghadès, les grandes oasis du désert. Parmi les tribus qui habitent l'Ouâd-Souf, nous citerons : les *Oulâd-Mansour*, les *El-Djébirât*, les *Oulâd-Hamza*, et les *El-Gouaïd;* sa population est évaluée à environ 40,000 habitants. La situation de cette oasis impose à ses habitants une servitude pénible; le vent qui dénude la cime des collines, en chasse les sables dans les villages construits à leurs pieds, aussi voit-on les Souafa occupés du matin au soir à déblayer leurs cours et leurs jardins, pour éloigner l'invasion qui les menace sans cesse.

A quatre journées à l'ouest de l'oasis d'Ouâd-Souf se trouve celle de *Ouâd-Rir*, qui est bien plus étendue; elle occupe un vaste bassin dont quelques parties sont envahies par des eaux stagnantes. *Tuggurt* ou *Tougourt*, capitale de cette oasis, est bâtie au milieu d'une plaine légèrement ondulée; au sud et à l'est sont ses jardins et ses bois de dattiers. L'espace occupé par la ville figure à peu près un cercle, au sud duquel est la Kasbah ou château du cheïkh. Elle est entourée par une muraille haute de 3 à 4 mètres, et défendue par un fossé de 10 mètres de largeur; on y pénètre par deux portes, la *porte du Pêcher, Bâb-el-Khoukha*, au sud-est, et la porte de *Sidi-Abd-es-Salam*. Il existe une troisième porte appelée *Bâb-el-Ghâder* (la porte de la trahison), elle appartient à la Kasbah, et ne s'ouvre habituellement que pour le cheïkh; c'est par cette porte qu'entrent ses fiancées; c'est par cette même porte que sortent les criminels condamnés à mort.

Les maisons de Tuggurt, bâties en terre et en moellons, n'ont qu'un étage, beaucoup même n'ont qu'un rez-de-chaussée. La ville possède vingt mosquées, et un bazar où l'on vend la laine, la gomme, les bonnets rouges, les haïks et les dattes; les hommes cultivent leurs dattiers et font le commerce, tandis que les femmes fabriquent des tissus de laine et de soie. La population de la ville est d'environ 3,000 habitants de races différentes; les *Beni-Mounour* ont le teint noir, les *Medjharia* ont toute la physionomie des Juifs, dont ils ont conservé la langue.

La ville de Tuggurt est un des points les plus importants sous le rapport de l'avenir commercial du Sahara algérien, c'est en effet une des principales étapes du désert; elle communique avec Philippeville et Constantine, par El-M'gheir, Biskara et Bâtna; avec Tenboktoue, Aghadès, Ghât et l'Afrique centrale, par Ghardeia, Timimoun et Insâlah. Peut-être la France tirera-t-elle un jour parti des ressources qu'offriraient à son commerce ces différentes voies de communication qu'elle ignorait naguère, en faisant de Tuggurt un marché important où les caravanes viendraient s'approvisionner des articles européens, en échange des denrées de l'intérieur de l'Afrique[1].

Aux environs de Tuggurt se trouvent de nombreux villages, nous citerons ceux de *Beni-Içouad*, de *Nezla*, de *Ba-Allouck;* leur population monte à environ 16 ou 17,000 habitants. Plus au nord et sur la route du Ziban, *Meggarin*, *Moggur*, *Sidi-Rached* et *Ourlana*. Les principales tribus qui habitent cette oasis sont les *Oulâd-ben-Djellab*, les *Oulâd-Moulat*, les *El-Freit* et les *Ouralin*.

Les oasis de *Temacin* et de *Ouarégla* sont au sud de l'oasis d'Ouâd-Rir. La première a pour chef-lieu *El-Guecer*, petite ville entourée de quelques villages, parmi lesquels nous nommerons *El-Koudia*, *El-Aouar* et *Goug;* ils sont habités par les tribus des *Saïd-Oulâd-Amer* et des *Oulâd-Seïah*. La seconde, sur l'extrême limite du désert, est à 20 lieues au sud de la précédente; la route qui y conduit longe une chaîne de collines élevées nommées *Areg-ed-Dein*, ainsi que l'ancienne oasis d'Aioun-Bordad, que les dévastations des Touariks ou Touaregs, ces pillards du désert, ont fait abandonner. Avant d'entrer sur les terres où reparaît la végétation, on passe l'*Ouâd-el-Azal*, qui paraît être le principal cours d'eau de la contrée. L'oasis d'Ouarégla présente, comme celle d'Ouâd-Souf, un terrain fort

[1] Voir dans la Revue de l'Orient et de l'Algérie les remarquables Mémoires de M. *Prax*. — Et la carte des routes commerciales de l'Algérie au pays des noirs, par le même.

accidenté; on y trouve quelques collines élevées, qui, dans le désert, peuvent passer pour des montagnes; quelques-unes sont couvertes de ruines, témoignages muets d'une ancienne civilisation. *Ouarègla*, qui donne son nom à l'oasis, est une ville importante par sa position à la porte du désert; elle commerce avec Insâlâh, capitale du Touat. *N'gouça*, *Ba-Mendil* et *Rouicat* sont des villages où l'on tisse la laine en haïks et couvertures. Cette oasis est peuplée par les *Saïd-Atba* et les *Mekhadma;* sa population peut monter à 10,000 habitants.

Dans ces différentes oasis, l'eau est fournie par de véritables puits artésiens; leur ouverture est généralement large et carrée, elle est protégée par un coffrage en bois de palmier. Après les avoir creusés jusqu'à une moyenne profondeur, on arrive à une couche semblable à l'ardoise, qui couvre et comprime la nappe d'eau. Le percement de cette dernière couche est une opération difficile et qui exige de grandes précautions. Avant de descendre dans le puits pour rompre le diaphragme, l'ouvrier est attaché à la ceinture par une corde; plusieurs hommes tiennent l'extrémité opposée. A peine a-t-il brisé d'un coup de pioche l'obstacle qui s'oppose à l'ascension de la colonne d'eau, qu'il faut s'empresser de le retirer, car l'eau monte avec une effrayante vitesse, franchit les bords du puits et se répand à l'entour. On la dirige alors dans des canaux disposés à l'avance pour la recevoir; à partir de ce moment, elle ne cesse de couler; cependant on a vu des puits qui, après quelques années de service, s'arrêtent tout à coup, et dont le niveau se maintient au-dessous du sol; cette interruption subite entraîne alors la ruine du village et des plantations qu'il desservait.

L'oasis de l'*Ouâd-Mzab* est à l'ouest de la précédente; elle est hérissée de montagnes presque nues et complétement arides, dont les plus importantes, connues sous le nom de *Djebel-Mazedj*, la séparent, vers le nord-ouest, du plateau de Feiadh. Dans les vallées que forment ces montagnes s'élèvent, au milieu des palmiers, huit petites villes habitées par la population la plus active et la plus commerçante de toute l'Algérie; elles comptent environ 40,000 âmes, et n'ont pas moins de 3,000 négociants établis sur les différents points du Tell. Les vallées où se trouvent les villes sont traversées par l'*Ouâd-Nsa*, l'*Ouâd-Mzab*, qui donne son nom à l'oasis, l'*Ouâd-Metlili* et l'*Ouâd-el-Touiet*. Mais ces torrents, qui dans la saison des pluies sont fort redoutables, laissent, à cause de la rapidité des pentes, leurs lits complétement à sec pendant l'été; les habitants sont alors réduits à l'eau des puits, qui est bonne et abondante. La capitale de l'oasis est *Ghardeia;* c'est une ville de 12,000 âmes, située sur les bords de l'Ouâd-

Mzab, entre trois montagnes isolées. Son importance commerciale est très-grande; elle communique, par Timimoun, avec Insâlâh, et de cette ville avec les grandes villes du pays des noirs. Qu'une caravane aussi nombreuse, aussi chargée, aussi inattendue qu'elle puisse être, arrive à Ghardeia; en quelques heures, elle a effectué le placement de ses marchandises et fait son chargement pour le retour. Les autres villes importantes de l'oasis sont : *Mlika*, la ville sainte des Beni-Mzab; *Bou-Noura*, *Guérara*, *Berrian* et *Metlili*. La tribu des *Beni-Mzab* qui peuple ces villes se fractionne en *Chaamba*, *Beni-Hélal*, *Oulâd-Amer* et *Oulâd-Iahia*. Il est probable que le sol de cette oasis et de celle de Tuggurt, qui en forme presque la continuation, ne se trouve qu'à une faible hauteur au-dessus de la Méditerranée.

Au nord de l'oasis des Beni-Mzab, lorsqu'on a franchi les dernières pentes du plateau de Feiadh, on rencontre quelques montagnes arides et isolées, puis on descend vers l'oasis des *Ksour*, que traverse, de l'ouest à l'est, l'Ouâd-Djellal; ses villes principales sont *El-Aronat* et *Aïn-Madhy*. La description de cette dernière ville pourra donner une idée de ces villes de l'intérieur de l'Afrique qui ont à protéger leur commerce, et contre les Arabes du désert, et contre les tribus des oasis voisines.

Bâtie sur un rocher, au milieu d'une plaine aride, *Aïn-Madhy* est à 67 lieues de Mascara; elle est environnée de jardins plantés de grands arbres qui cachent tellement la ville, qu'en dehors de ces jardins on n'aperçoit que les terrasses les plus élevées et le haut des forts. Au nord-ouest de la ville, coule un petit ruisseau appelé *Ouad-Aïn-Madhy*, qui prend sa source dans les montagnes que les Arabes nomment *Djebel-Amour*, ou *Djebel-Amer*, et qui se perd à quelques lieues de là dans les sables. Lorsque la ville soutient un siége contre quelques tribus, les assiégeants ne manquent pas de détourner ce ruisseau; les habitants sont alors réduits à la seule eau de quelques puits qui sont dans son enceinte. Aïn Madhy est petite; elle renferme environ 300 maisons et 2,000 habitants. Ses fortifications ont une chemise très forte en pierre de taille et enduite d'un recouvrement en béton. La hauteur moyenne de cette muraille est de 7 à 8 mètres, et son épaisseur est assez grande pour que quatre chevaux puissent, dit-on, y galoper de front; elle est flanquée de 12 forts faisant saillie de 4 mètres. En dehors de l'enceinte principale, s'étendent cinq ou six autres murailles qui se font face et qui séparent les jardins de la ville. Ces murailles, hautes de 5 à 6 mètres et épaisses seulement d'un demi-mètre, sont bâties en moellons à mortier de chaux.

Aïn-Madhy a trois portes : une à l'ouest, une au sud et une à l'est ; les deux premières sont masquées par des travaux avancés, et flanquées de tours qui en défendent l'approche ; la troisième communique seulement avec les jardins. La ville est percée de deux rues principales : l'une, qui communique de la porte de l'ouest à celle du sud, traverse une petite place qui forme à peu près le centre de la ville ; l'autre fait le tour de la muraille et la sépare des habitations : à celle-ci aboutissent un grand nombre de ruelles. La Kasbah, résidence habituelle du marabout qui gouverne Aïn-Madhy, est située près de la porte du sud ; elle est entourée de murailles crénelées, et renferme un puits et tous les magasins du marabout.

Suivant les Arabes, la forme générale d'Aïn-Madhy est celle d'un œuf d'autruche, dont la pointe est dirigée vers la porte du sud.

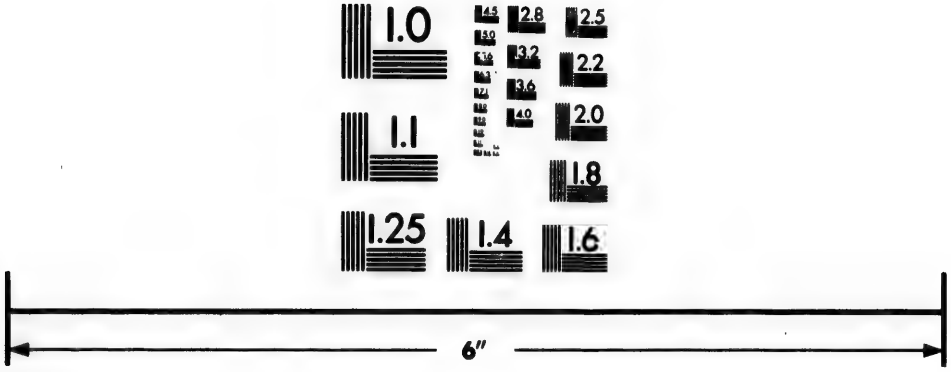
Ce qui donne de l'importance à Aïn-Madhy, c'est sa [illegible] dans le désert, à quinze journées de marche de toute ville ; c'est [illegible] qu'elle exerce au loin sur les tribus qui l'entourent ; c'est enfin [illegible] le passage obligé des caravanes qui vont dans l'intérieur de l'Afrique. Les habitants, composés d'Arabes, de quelques familles juives et d'esclaves nègres, ne vivent que de commerce ; chaque maison est un entrepôt où les Arabes du dehors mettent en sûreté leurs récoltes. La population de l'oasis des Ksour est de 10,000 habitants.

Au nord de l'oasis des Ksour, entre les plateaux du *Sersou*, ou du haut Chélif, de *Sidi-Aïca* et de la chaîne du *Djebel-Amour* et du *Sahari*, se trouve le bassin des lacs salés du *Hodna* et de *Zarez* ; on n'y rencontre pas de ville importante, à l'exception toutefois de *Bou-Sada*, située au sud de *Chott-es-Saïda ;* elle fait un assez grand commerce avec les oasis. Le reste de la contrée forme les terres de parcours des tribus du sud de Titteri, et est aussi occupé par la grande tribu des *Oulâd-Nail.*

La dernière des oasis du Sahara algérien, qui doit nous occuper, est la seule que l'on rencontre dans la province d'Oran, c'est celle des *Oulâd-Sidi-Cheïkh ;* elle est située à 30 lieues de la dernière limite du Tell, au delà du petit *désert d'Angad*, sur le revers méridional du Djebel-Amour. Les tribus qui l'occupent se sont montrées plus hostiles à la domination française que celles des oasis précédentes. Ses principales villes sont *El-Abied-Sidi-Cheïkh*, qui paraît être la capitale, *Bizina, Rassoul*, *Bou-Semghoun-Chellâla* et *Aïn-Sefra ;* elles font un commerce très-actif avec le Maroc, et sont en rapport avec Tembouctoue et le Pays des Noirs par l'oasis marocaine de Figuig.

Nous venons de parcourir toute l'ancienne régence d'Alger, notre

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

excursion nous a même conduit jusqu'aux dernières limites du désert; jetons maintenant un coup d'œil sur les différents peuples qui l'occupent.

La population de l'Algérie se compose d'éléments très divers : on y rencontre des Européens de toutes les nations de l'Europe, des Juifs, des Maures, des Arabes sédentaires, enfin des Nègres venus du Soudan, les Kouloughlis, descendants des anciens conquérants; tous y sont en minorité; tous habitent les villes, les bourgs et les centres de population fixe. Mais les races qui dominent en Algérie sont celles des Kabyles et des Arabes.

L'opinion commune fait descendre les *Kabyles* des anciens *Berbères*, qui seraient véritablement la race autochtone du nord de l'Afrique. Cantonnés dans leurs montagnes inaccessibles, ces Berbères avaient résisté aux Carthaginois : la domination romaine les contint, les dompta peut-être, mais ne put les changer. Ils se lièrent d'intérêts avec les colonies qui s'étaient établies en grand nombre soit sur le littoral, soit dans l'intérieur, au débouché des routes principales, comme ils ont fait avec les Turcs pendant les trois siècles qu'a duré leur domination en Algérie, comme nous les voyons faire aujourd'hui : tout porte à croire que cela n'alla guère plus loin. Ils vécurent donc indépendants au milieu des stations militaires qui enlaçaient de toutes parts le pays, et lorsque les Vandales vinrent fondre sur l'Afrique, la race indigène se trouva debout et toute prête pour anéantir la colonisation romaine. Les Vandales, après une domination éphémère de 70 ans, ne laissèrent d'autres traces de leur passage dans ces fertiles contrées que des ruines; ils disparurent comme nation, et sans doute ils se fondirent dans les anciennes familles du pays : cette hypothèse justifierait, du moins, les signes du type germanique que l'on rencontre encore chez quelques individus des tribus Kabyles. D'après les plus sages évaluations, on peut porter à 800,000 le nombre des Kabyles en Algérie.

L'invasion arabe changea complétement la face du pays. Ce fut vers l'an 670 de l'ère chrétienne que les Arabes, sous la conduite d'Okba-ben-Nafe, lieutenant du kalife Othman, se répandirent dans le nord de l'Afrique, après avoir envahi la Haute-Égypte et les contrées qui forment aujourd'hui les régences de Tripoli et de Tunis. Les Berbères adoptèrent très-promptement, et sans doute facilement, l'islamisme; toute difficulté cessa donc de ce côté avec les Arabes; mais les deux races ne se confondirent pas. Les habitants des montagnes conservèrent leurs positions et leur antique indépendance, qui devint plus farouche et plus absolue; dans les plaines, la race arabe dut prévaloir et s'assimiler les anciennes populations qui les

du désert ;
'occupent.
vers : on y
s Juifs, des
oudan, les
nt en mino-
ulation fixe.
oyles et des

s *Berbères*,
rique. Can-
ient résisté
mpta peut-
colonies qui
l'intérieur.
Turcs pen-
omme nous
'alla guère
s militaires
les vinrent
prête pour
domination
ge dans ces
n, et sans
hypothèse
rencontre
plus sages
n Algérie.
Ce fut vers
Okba-ben-
l'Afrique,
ujourd'hui
ès-promp-
cessa donc
lirent pas.
ur antique
es plaines,
ons qui les

MAURE DE ARABE FEMME ARABE

occupaient
commun d
par la rus
ner par tou
les Arabes,
rieure de c
une démoc
l'individua
fixes, se li
cation qu'i
aussi sous
races du p
religieux e
d'origine,
gieuse fort
les Kabyle
nombre pe

Disons
physique.

Les *Ber*
nation, viv
royaume d
nombre de
même noir
leur corps
ronde que
nez aquilin
ceux-ci, c'
et même d
resques.

L'habit
ches court
à la manièr
en feutre,
Les femme

Les *Ara*
l'Algérie,
Arabes Bé

occupaient. La langue arabe, propagée à l'aide du Koran, devint le lien commun de tous ces peuples. Les Turcs s'établirent au milieu des Arabes par la ruse; et par la violence, ils parvinrent, tant bien que mal, à dominer par tous ces moyens familiers à la politique orientale; ils exploitèrent les Arabes, mais ils respectèrent les Kabyles. L'organisation politique intérieure de ces derniers n'est pas bien connue; on sait seulement que c'est une démocratie poussée à ses dernières limites, ou plutôt le principe de l'individualisme poussé à ses dernières conséquences; ils ont des demeures fixes, se livrent volontiers aux arts mécaniques, à divers procédés de fabrication qu'ils ont su perfectionner. Les populations arabes que l'on désigne aussi sous le nom de *Maures*, lorsqu'elles sont mélangées aux anciennes races du pays, présentent des dispositions toutes contraires : le fanatisme religieux est, chez elles, développé au plus haut degré : la noblesse de race, d'origine, est tout pour elles. Les Arabes forment une aristocratie religieuse fortement constituée. Loin d'être sédentaires et industrieux comme les Kabyles, ils sont nomades, laboureurs, et surtout guerriers. Leur nombre peut aller à 2,000,000 d'individus.

Disons maintenant quelques mots de leur costume et de leur caractère physique.

Les *Berbères*, que les Algériens nomment *Kabyles*, mot qui signifie *nation*, vivent, comme nous l'avons dit, dans les montagnes, depuis le royaume de Tunis jusqu'à l'empire du Maroc. Ils se divisent en un grand nombre de tribus. Leur taille est moyenne; leur teint est brun, quelquefois même noirâtre; leurs cheveux sont également bruns et lisses : et bien que leur corps soit maigre, ils sont généralement bien faits. Leur tête est plus ronde que celle des Arabes, mais rarement on trouve chez eux ces beaux nez aquilins, si communs chez ces derniers. Ce qui les distingue surtout de ceux-ci, c'est l'expression de leur figure qui a quelque chose de sauvage, et même de cruel. Ce sont les peuples les plus belliqueux des États barbaresques.

L'habit le plus simple des Berbères est une chemise ou tunique à manches courtes, et le chaik, longue pièce de laine blanche dont ils se drapent à la manière des anciens. Leur tête est couverte d'une petite calotte blanche en feutre, et lorsqu'il fait froid, ils mettent le bernous comme les Arabes. Les femmes s'habillent à peu près comme les hommes.

Les *Arabes*, de race pure, que l'on rencontre encore en petit nombre dans l'Algérie, se divisent en deux classes : les cultivateurs et les nomades, ou *Arabes Bédouins*. Ils sont généralement grands, bien faits, et d'une couleur

un peu brune. Ce que leur costume a de particulier, c'est le *bernous*, grand manteau de laine auquel tient un capuchon. L'habillement des femmes se compose d'une chemise de laine blanche fort large, à manches courtes, qui est liée avec une corde au milieu du corps. Quelques-unes se tatouent les membres et la poitrine.

Les *Maures* forment la plus grande partie de la population des États algériens. Ils paraissent descendre des anciens Mauritaniens et des anciens Numides, habitants aborigènes de l'Afrique, mélangés successivement avec les Phéniciens, les Romains, les Berbères et les Arabes, et même avec les Vandales et les Européens qui, depuis l'invasion de ceux-ci, se sont établis en Barbarie. Ces mélanges ont formé une foule de variétés parmi les Maures; cependant il existe un grand nombre de familles qui n'ont point contracté d'alliance avec les étrangers, et chez lesquelles on retrouve les caractères de la race primitive. Ils ont la peau un peu basanée, mais cependant plus blanche que celle des Arabes; ils ont les cheveux noirs, le nez arrondi, la bouche moyenne, les yeux très-ouverts, mais peu vifs, les muscles bien prononcés, et le corps plutôt gras que maigre; leur taille est au-dessus de la moyenne, et leur démarche est grave et fière. Les femmes mauresques sont assez jolies de figure; mais comme l'embonpoint est une beauté aux yeux des Maures, elles font tout ce qu'elles peuvent pour l'augmenter; et comme aussi les mères ont l'habitude de tirer la gorge des jeunes filles pour l'allonger, avant l'âge de trente ans, leur taille, par ces deux motifs, est tout-à-fait déformée.

Les Maures habitent principalement les villes et quelques villages plus ou moins rapprochés de celles-ci; en général, il y en a très-peu dans la campagne. Le costume des hommes diffère à peine de celui des Turcs, mais celui des femmes s'en éloigne beaucoup; il n'est d'ailleurs pas le même pour l'intérieur des maisons que pour la rue. Dans sa maison, une Mauresque en négligé est à peine vêtue; sa tête est nue; une petite chemise à manches courtes, et un caleçon fixé sur les reins lui cachent le ventre et une partie des cuisses; un fichu de couleur et ordinairement en soie, noué par devant de manière à former un petit jupon ouvert, complète l'ajustement; car, dans ce négligé, avec lequel les Mauresques ne se font aucun scrupule de se montrer sur les balcons de leurs terrasses, elles n'ont ni bas ni souliers. Le costume paré de l'intérieur est très-riche, et même élégant. Elles ont les cheveux tressés, et sur le sommet de la tête un grand bonnet, pointu comme celui de nos Cauchoises, orné de lames de métal et de rubans, s'élève en s'inclinant en arrière. Du bas de ce bonnet tombe jus-

qu'à terre une large bande de drap d'or terminée par des franges. De leurs oreilles pendent des boucles d'oreilles en or avec des diamants ou autres pierreries, ou en argent ou en cuivre, selon leur fortune; leur cou est chargé de colliers, dont la richesse varie aussi suivant les rangs. Sur une chemise bien blanche, fixée au poignet par des bracelets, elles ont une veste à manches courtes richement ornée de broderies en or; un pantalon, qui descend jusqu'à mi-jambe et qui est brodé comme la veste, passe par-dessous celle-ci, tandis qu'une riche ceinture les arrête tous les deux sur les hanches; enfin un grand châle de soie, passé par derrière, et noué élégamment par devant, entoure le bas du corps, cache une des jambes et vient traîner à terre. A ce costume vraiment éblouissant, et dont la valeur dépasse souvent 3 à 4,000 francs, se joint le contraste d'une jambe nue ornée sur le cou-de-pied d'un grand anneau doré, tandis que leur pied est à peine maintenu dans des souliers de velours brodés en or. Quand les Mauresques sortent, elles mettent un large pantalon de toile ou de calicot blanc qui vient s'attacher en fronçant au-dessus de la cheville; par-dessus le pantalon, un foulard qui leur sert de jupon; une chemise courte qui entre dans le pantalon, et sur la chemise une ou deux vestes assez semblables à celle des hommes. Sur tous ces vêtements elles jettent une tunique en gaze de laine blanche. Elles portent sur la figure un petit mouchoir blanc attaché par derrière, et qui la cache depuis le menton jusqu'aux yeux. Coiffées de leur grand bonnet métallique, elles s'enveloppent d'un manteau de laine blanche qui descend jusqu'aux genoux et dans lequel elles cachent leurs mains, ne laissant voir absolument que leurs yeux. Ainsi affublées, elles marchent d'un pas grave et lent dans les rues.

Les *Turcs* forment aujourd'hui la population la moins nombreuse de l'Algérie; leur établissement dans ce pays date de l'époque où, envoyés au secours des Maures, sous le commandement du fameux corsaire Barberousse et de l'arabe Sélim-Eutemi, ils chassèrent les Espagnols d'Alger. Ce nouvel État, après s'être mis sous la protection de la Porte-Ottomane, recevait chaque année du grand-seigneur des recrues composées d'hommes turbulents, dont la Porte était fort aise de se débarrasser. Ces hommes complétaient le corps des janissaires du dey, et augmentaient ainsi la population turque. Ces Turcs ont le regard sévère, les traits du visage fortement prononcés, et la peau aussi blanche que celle des Européens.

Sous le gouvernement du dey, les enfants qui naissaient d'un Turc et d'une esclave chrétienne étaient considérés comme de véritables Turcs; non-seulement ils pouvaient entrer dans la milice, mais encore ils pouvaient

parvenir aux premières charges, et même le dey pouvait être élu parmi eux. Ce qu'il y a de singulier, c'est que les enfants d'un Turc et d'une Mauresque ne jouissaient pas de ces avantages; ils formaient et forment encore une classe à part, et on les nomme *koulouglis*. Les traits de leur visage et leur complexion, dit M. Rozet, décèlent leur origine; ce sont généralement de très-beaux hommes, bien faits, et qui ont un certain embonpoint.

Les caractères physiques des *Juifs* africains sont absolument les mêmes que ceux des Juifs qui habitent l'Europe. Leur costume est assez semblable à celui des Maures, aux couleurs près. Un turban plus petit, deux vestes, dont une à manches longues, un bernous, petit châle de drap qu'ils jettent sur l'épaule, une ceinture, une large culotte qui descend jusqu'aux genoux, les jambes nues et des souliers en peau de couleur : tel est le vêtement qu'ils portent ordinairement. Quant à celui des femmes, qui pour le dire en passant sont généralement jolies, il a quelque analogie avec celui des paysannes de certaines parties de la Normandie. Leur haute coiffure est le seul ajustement qu'elles aient emprunté aux Mauresques; le reste se compose d'une robe de laine noire ou bleue très-large, à manches courtes, qui laissent dépasser celles de la chemise. Elles portent aussi des caleçons; mais leurs longues jupes ne laissent voir que le bas de la jambe nue, et que leurs pieds chaussés avec une espèce de pantoufle sans quartier qui ne couvre que les doigts du pied. Lorsqu'elles sortent, elles s'enveloppent, depuis le haut du bonnet jusqu'au talon, d'une gaze légère en laine blanche, qu'elles relèvent de la main gauche de manière à laisser voir la moitié du visage, et surtout les yeux, qu'elles font jouer avec un art et une coquetterie qui leur sont particuliers.

Les *nègres* du pays d'Alger sont originaires du centre de l'Afrique : depuis un temps immémorial les Arabes et les Maures ont des esclaves nègres qui sont ordinairement affranchis, soit parce qu'ils rachètent leur liberté, soit parce qu'au lit de mort leurs maîtres la leur accordent. Telle est l'origine de la population noire libre de l'ancienne régence. Le costume des hommes est absolument le même que celui des Maures; celui des femmes n'en diffère que parce qu'elles ne portent pas le grand bonnet pointu.

L'Algérie est aujourd'hui une terre entièrement française, régie par des lois particulières. Nous avons vu qu'elle était divisée, au point de vue politique, en trois provinces, subdivisées : soit en arrondissements, cercles et communes, soit en khalifats, aghaliks, kaïdats et chéïkats. Au point de vue administratif, elle se compose : de territoires civils, de territoires

mixtes et de territoires arabes. Le gouverneur général, dont la résidence est à Alger, réunit en ses mains tous les pouvoirs civils et militaires; il est assisté par un conseil supérieur. Après lui viennent : le directeur général des affaires civiles, qui, en même temps est le préfet de la province d'Alger; il exerce la haute direction des services administratifs civils. Le procureur général qui a sous ses ordres la direction du service judiciaire; l'évêque d'Alger, duquel relèvent toutes les affaires religieuses; enfin, les muftis des deux principales mosquées d'Alger. Le directeur des affaires civiles de chaque province prend le nom de préfet; il a sous ses ordres tous les chefs des différents services civils et financiers, il est assisté d'un conseil de préfecture; chaque arrondissement a un sous-préfet; puis viennent les commissaires civils dans les cercles, les maires dans les communes, les kaïds ou cheïks par tribu ou fraction de tribu. Le directeur central des affaires arabes exerce, sous les ordres immédiats de gouverneur général, tous les pouvoirs relatifs à l'administration des populations arabes; il est secondé par un directeur dans chaque province assisté par des sous-directeurs, qui ont sous leur dépendance les bureaux arabes des différentes localités.

Chacune des trois provinces est commandée par un général de division, elles se partagent en subdivisions commandées par des généraux de brigade; chaque subdivision est composée de plusieurs cercles. L'effectif de l'armée employée en Algérie, varie suivant les circonstances politiques; elle était en 1832 de 21,511 hommes, en 1846 elle fut portée à 105,000 hommes, aujourd'hui elle n'est plus que de 75 à 80,000 hommes. Cette armée se compose de deux éléments distincts : 1° des régiments venus de France, 2° des troupes indigènes. Celles-ci se composent de trois régiments de zouaves, de trois bataillons de tirailleurs indigènes, de trois bataillons d'infanterie légère, de deux régiments de la légion étrangère, de quatre régiments de chasseurs d'Afrique, enfin de trois régiments de spahis [1]. On a, en outre, organisé dans les territoires civils et les territoires mixtes, une milice qui présente un effectif d'environ 20,000 hommes.

Les revenus de l'Algérie ne sont pas encore assez forts pour dispenser la mère-patrie des lourds sacrifices qu'elle s'est imposés jusqu'à ce jour, mais leur marche ascendante nous fait espérer que ces immenses sacrifices doivent un jour porter leur fruit; les revenus, qui, en 1831 ne dépassaient pas 950,000 fr., sont aujourd'hui de plus de 30 millions, sur lesquels l'im-

[1] Moniteur du 14 février 1852.

pôt arabe forme un total de près de 8,000,000; somme suffisante pour couvrir l'entretien des corps indigènes.

Les dépenses sont encore d'environ 100 millions; néanmoins elles n'ont pas suivi la même progression croissante que les recettes. Celles-ci qui, en 1831, étaient le quinzième des dépenses, n'en sont plus aujourd'hui que le tiers; l'équilibre tend donc à s'établir, et tout fait espérer que si les recettes s'accroissent dans la même proportion que par le passé, le budget de l'Algérie sera équilibré dans une trentaine d'années.

L'industrie manufacturière n'a pas encore pris de grands développements parmi les Européens; l'agriculture absorbe, avant tout, leurs forces; aussi la plus grande partie des matières premières que produit l'Algérie est-elle envoyée en France pour être mise en œuvre. Cependant quelques usines s'y sont établies dans ces derniers temps. L'industrie des indigènes est presque nulle parmi les Arabes du Tell; à peine rencontre-t-on, çà et là, des ouvriers confectionnant quelques cuirs maroquinés, des tapis, des gazes de soie, des mousselines rehaussées d'or, et des objets de sellerie couverts de broderies. Dans le Sahara, elle est restée ce qu'elle était jadis; on y fabrique des tissus de laine, des bournous, des gandouras, des haïks et des tapis rayés nommés hanbel. Les Kabyles sont bien plus industrieux que les Maures et les Arabes. Dans les moments de repos que leur laissent les occupations des champs, ils confectionnent des nattes, des tapis, des chapeaux, des haïks, des bournous; d'autres exploitent le fer, et en font des instruments aratoires, des canons de fusil et des platines, tels que les Zouâoua et les Beni-Abbès, ou des sabres, tels que les Flïças; presque tous ont des moulins et des pressoirs à huile.

Le mouvement commercial de l'Algérie a pris, depuis quelque temps, une grande importance: en 1831, les exportations n'avaient été que de 1,479,600 francs, et les importations de 6,504,000 francs; en 1850, les premières étaient de plus de 10,000,000 de francs, et les autres de 120,000,000 de francs. Les ports de l'Algérie avaient reçu plus de 6,000 navires, jaugeant 450,000 tonneaux. Enfin, la pêche du corail occupait, en 1846, 166 bateaux corailleurs, presque tous napolitains, dont les produits avaient une valeur d'environ 1,500,000 francs.

La France prend la plus grande part à ce mouvement commercial avec sa colonie; elle entre environ pour 70,000,000 dans ses importations, et pour 6,000,000 dans ses exportations.

Nous ajouterons, pour terminer, que l'Algérie renferme des éléments de richesses encore inexploitées, tels sont: ses mines, ses forêts, et la pro-

duction de certaines denrées, dont la culture convient à son sol, et que la France a, jusqu'à présent, dû chercher dans les pays étrangers. Il est permis d'espérer que lorsque les recettes, fruits de ce développement commercial et d'une colonisation intelligente, auront compensé les dépenses, la colonie aura atteint sa situation normale, et l'Algérie ne figurera plus au budget de la France que comme un élément nouveau de grandeur, de puissance et de richesse.

TABLEAU de la superficie et de la population de l'Algérie au 1er janvier 1849.

SUPERFICIE GÉNÉRALE En lieues géog. carrées.	POPULATION.	POPULATION INDIGÈNE Par lieues géog. carrées.
19,742	Indigènes. . . . 2,898,348 Européenne. . . 123,646 [1] Total. . . 3,021,994	147

[1] Non compris l'armée que l'on peut évaluer à 80,000 hommes.

DÉTAIL DE LA POPULATION INDIGÈNE.		DÉTAIL DE LA POPULATION EUROPÉENNE.	
Kabyles.	1,000.000	Français.	61,520
Arabes.	1,800,000	Anglais et Maltais.	10,349
Maures.	65,000	Espagnols.	31,528
Nègres	3,348	Italiens.	8,175
Juifs.	30,000	Allemands, Suisses, Belges.	8 964
		Divers.	3,110
Populat. totale indigène.	2,898,348	Populat. totale europ.	123,646

Détail de la superficie de la population par provinces.

NOM DE LA PROVINCE.	SUPERFICIE En lieues géog. carrées.	POPULATION.	
Alger.	6,000	ndigène. . . 1,120,716 Européenne. . 80.000	1,200,716
Constantine.	8,530	Indigène. . . 1,212,632 Européenne. . 13.646	1,226,278
Oran.	5,212	Indigène. . . 565,000 Européenne. . 30,000	595,000
	Total. . 19,742		Total . . . 3,021,994

Division politique de l'Algérie au 1er janvier 1852.

DIVISION CIVILE.

PRÉFECTURES.	SOUS-PRÉFECTURES ET ARRONDISSEMENTS.	COMMISSARIATS CIVILS.
ALGER.	Alger	Orléansville. Ténès Cherchell. Douéra.
	Blidah	Coléah. Médéah. Milianah. Bouffarick.
ORAN.	Oran	Tlemcen.
	Mostaganem	»
	Mascara	»
CONSTANTINE.	Constantine	Sétif.
	Philippeville	Bougie.
	Bône	La Calle.

DIVISION MILITAIRE.

PROVINCES.	CHEFS-LIEUX DE DIVISION MILITAIRE.	CHEFS-LIEUX DE SUBDIVISION.	CERCLES MILITAIRE.
ALGER.	dah.	Alger	Alger. Dellys.
		Blidah	Blidah. Douéra
		Médéah	Médéah.
		Aumale	Boghar. Aumale.
		Milianah	Milianah. Teniet-el-Haad. Cherchell.
		Orléansville	Orléansville. Ténès.
ORAN.	Oran	Oran	Oran.
		Sibi-bel-Abbès	Arzew. Sidi-bel-Abbès.
		Mostaganem	Mostaganem. Assi-Moussa.
		Mascara	Mascara. Tiaret.
		Tlemcen	Saïda. Tlemcen. Nemours. Sebdou. Lalla-Maghnïa.
CONSTANTINE.	Constantine	Bône	Bône et l'Edough. La Calle.
		Constantine	Guelma. Constantine.
		Batnà	Batnà. Biskrà.
		Philippeville	Philippeville. Djidjeli.
		Sétif	Bougie. Sétif.

Tableau de la population indigène et européenne dans les principales villes de l'Algérie [1]. (*Document officiel au 1er janvier 1847.*)

NOMS DES PROVINCES.	LOCALITÉS ADMINISTRÉES. CIVILEMENT.	LOCALITÉS ADMINISTRÉES. MILITAIREMENT.	POPULATION. EUROPÉENNE.	POPULATION. INDIGÈNE.	TOTALE.
ALGER.	Alger et ses faubourgs.		68,734	24.996	93,730
	District d'Alger (Communes du).		»	4,861	4,861
	— de Douéra.		1,944	28	1,972
	— de Boufferick		1,996	129	2,125
	— de Blidah.		3.985	3,502	7,487
	— de Koléah.		1,182	1,147	2,329
	— de Cherchell.		967	1 045	2 012
		Médéah.	1,300	3 578	4,908
		Milianah.	1,210	1,247	2,457
		Orléansville.	604	4	608
		Téniet-el-Had.	156	15	171
		Dellys.	308	1,033	1341
		Bougie.	511	147	658
		Tenès.	2,555	66	2,621
		Mines de Mouzaïa.	388	»	388
		Boghar.	107	»	107
CONSTANTINE	Constantine.		1,919	18.969	20.888
		Sétif.	600	419	1.019
		Guelma.	691	187	878
	Bône.		6.006	3,793	9,799
	Philippeville.		5,003	849	5,852
	La Calle.		233	»	233
		El-Arouch.	180	30	210
		Djidjeli.	265	794	1.059
		Bâtna.	140	»	140
ORAN.	Oran.		18.259	7,133	25,392
	Mostaganem.		3,614	3,035	6 649
		Arzew.	301	50	351
		Mascara.	1,292	2,605	3,897
		Tlemcen.	759	7,602	8,361
		Tiaret.	47	37	84
		Saïda.	39	10	49
		Nemours.	412	86	498
		Lella-Maghnia.	33	24	57
		Sidi-bel-Abbès.	34	»	34
		Sebdou.	17	»	17
		Saint-Denis du Sig.	190	»	190
		Daïa.	20	»	20

[1] Dans cet état on ne comprend ni l'armée, ni la population européenne ou indigène flottante. — Observons que depuis cinq ans ces populations se sont considérablement accrues.

TABLEAU de la Population des centres de nouvelle création dans les territoires civils, au 1er janvier 1847. (*Document officiel.*)

PROVINCES.	DISTRICTS	NOMS DES CENTRES DE POPULATION.	DATE DE LA CRÉATION.	POPULAT.
ALGER.	Alger.	Kouba.	Ancien village.	16
		Deli-Ibrahim.	18 et 23 décembre 1841.	304
		Draïah.	10 janvier 1842.	365
		El-Achour.	20 avril 1842.	169
		Chèraga.	22 août 1842.	420
		Saoula.	18 février 1843	281
		Hameau sur la route de Sidi-Sliman.	Idem.	161
		La Trappe de Staouéli.	17 février 1843.	100
		Aïn-Benian.	19 avril 1845.	3
		Sidi-Ferroudj.	22 janvier 1845	58
		Fondouk.	14 octobre 1844.	211
		Rovigo.	1846.	»
		Sidi-Mouça.	Id.	»
	Douéra. . . .	Crécia.	3 juillet 1843.	232
		Baba-Hassen.	8 mars 1843.	167
		Douéra.	20 décembre 1842.	1,259
		Sainte-Amélie.	23 mars 1843.	94
		Saint-Ferdinand.	16 janvier 1843.	128
		Mahelma.	8 août 1844.	109
	Cherchell . .	Cherchell.	30 septembre 1840.	921
	Bouaffrick. .	Bouffarick.	27 septembre 1836.	1,980
		Soukali.		42
	Blidah. . . .	Beni-Mered.	16 janv. et 15 déc. 1843	206
		Montpensier.	23 juillet 1843.	66
		Dalmatie, quatre fermes.	13 septembre 1844.	231
		Joinville.	5 juillet 1843.	137
		Souma.	20 septembre 1845.	143
		Mouzaïa.	1846.	»
		La Chiffa.	Id.	»
	Koléah. . . .	Koléah.	Ancienne ville	139
		Douaouda.	3 juillet 1843	180
		Fouka.	24 novembre 1841	195
		Notre-Dame de Fouka.	16 janvier 1846	14
		Zéralda.	13 septembre 1844.	72
ORAN.	Oran.	La Sénia.	10 juillet 1844.	212
		Nouveau-Misserguin	25 novembre 1844.	220
		Sidi-Chami.	16 décembre 1845.	138
	Mostaganem.	Mazagran.	18 janvier 1846	155
		La Stidia.	1846.	»
CONSTANTINE	Constantine.	Valée.	26 août 1844.	163
		Damrémont.	Idem.	62
		St-Antoine et Blokhaus.	Idem	112

TABLEAU des nouvelles colonies agricoles fondées en Algérie depuis 1847 [1].

PROVINCES.	NOM DE LA COLONIE.	POSITION.
ALGER.	Afroun.	A 6 kilomètres de Mouzaïa, 16 de Blidah, et 68 d'Alger.
	L'Argoun.	A 3 kilomètres E. de Médéah, et 79 d'Alger S.-S.-O.
	Damiette.	A 2 kilomètres de Blidah, et 60 d'Alger.
	Marengo.	A 6 kilomètres S.-O. de Montenotte, 9 ½ de Tipasà, 40 de Koléah, et 83 O.-S.-O. d'Alger.
	Montenotte.	A 32 kilomètres O. de Koléah, et 77 O.-S.-O. d'Alger.
	Tiposa.	Sur la mer, à 41 kilomètres de Koléah, et 86 S.-S.-O. d'Alger.
	Zurich.	A 3 kilomètres ½ O. de Médéah, et 76 ½ S.-S.-O. d'Alger.
CONSTANTINE.	Aïn-Guidjal.	A 12 kilomètres E. de Sétif, sur la route de Constantine.
	Bâtnâ ou la Nouvelle-Lambèse.	A 100 kilomètres S.-S.-O. de Constantine.
	Condé.	
	Damrémont.	A 5 kilomètres S.-E. de Philippeville.
	Gastonville.	
	Héliopolis.	
	Jemmapes.	A 25 kilomètres S.-E. de Philippeville, 27 d'El-Arrouch, et 65 de Bône.
	Millesimo.	
	Mondovi.	Sur la Seybouse, 20 kilomètres S. de Bône.
	Ouâd-Berda.	A 32 kilomètres S. de Bône.
	Ouâd-Zerga.	A 15 kilomètres S. de Philippeville.
	Robertville.	
	Saint-Antoine.	A 6 kilomètres S. de Philippeville.
	Saint-Charles.	
	Saint-Pierre.	
	Vallée.	A 7 kilomètres S.-E. de Philippeville.
	Guelma.	A 58 kilomètres S.-E. de Bône.
ORAN.	Aïn-Tedelès.	A six heures N.-E. de Mostaganem, et 4 kilomètres du pont du Chélif.
	Chartres.	A 6 kilomètres de Saint-Louis, et 20 d'Oran.
	Christine.	A 11 kilomètres de Saint-Cloud, et 12 d'Oran.
	Damesme.	A 13 kilomètres N.-E. de Saint-Cloud, et 4 de Saint-Leu.
	Fernanda.	A 6 kilomètres N.-O. de Saint-Cloud, et 22 d'Oran
	Fleurus (Joinville).	A 6 kilomètres E. de Christine, et 18 d'Oran.
	Haci-Touil.	A 10 kilomètres N.-E. de Mostaganem.
	Isabelle.	A 8 kilomètres N. de Saint-Cloud, et 31 d'Oran.
	Les Jardins.	A 4 kilomètres E. de Mostaganem.
	Rivoli.	A 6 kilomètres S. de Mostaganem.
	Sainte-Adélaïde.	A 5 kilomètres E. de Saint-Louis et d'Oran.
	Sainte-Barbe.	A 7 kilomètres S. de Chartres, et 23 S.-E d'Oran.
	Saint-Cloud.	A 24 kilomètres N.-E. d'Oran, et 15 S.-O. d'Arzew.
	Sainte-Eugénie.	A 8 kilomètres S. de Saint-Leu, et 15 de Saint-Cloud.
	Sainte-Léonie.	A 6 kilomètres N.-E. de Saint-Cloud, et 30 d'Oran.
	Saint-Leu.	A 10 kilomètres S.-E. d'Arzew, 19 de Saint-Cloud, 43 d'Oran.
	Saint-Louis.	A 8 kilomètres O. de Sidi-Chami, et 22 E. d'Oran.
	Mostaganem.	A 35 kilomètres de Saint-Leu, et 78 d'Oran.

[1] La population de chacune de ces nouvelles colonies était, lors de leur création, de 250 à 300 individus.

LIVRE QUATRE-VINGT-ONZIÈME.

Suite de la Description de l'Afrique. — Description spéciale de la Barbarie. — Région du Maghreb — L'empire de Maroc. — L'État de Sidi Hechâm. — L'État d'Ouâd Noun. — Le Grand Désert de Sahara.

L'empire de Maroc est un reste des grandes monarchies africaines fondées par les Arabes. La dynastie des *Aglabites*, dont Kaïrouan, et plus tard Tunis, fut la capitale, et celle des *Edrysites* qui résidaient à Fez, furent subjuguées par les *Fatimites*, qui, occupés de la conquête de l'Égypte, laissèrent usurper leurs possessions occidentales par les *Zéirites*, auxquels succédèrent, dans les provinces de Tunis et de Constantine, les *Hamadiens* et les *Abou-alfiens*. Mais dans l'extrême occident, un prince des *Lemtunaa's*, tribu aujourd'hui ignorée du Grand-Désert, choisit pour réformateur de son peuple, pour législateur et pontife, *Abdallah ben-Jasin*, homme extraordinaire qui vivait d'eau, de gibier, de poisson, mais qui épousait et répudiait tous les mois un grand nombre de femmes. Ce fanatique adroit créa la secte, d'abord très-zélée, et toujours très-ambitieuse, très-entreprenante, des *Almoravides*, proprement nommée *Morabeth*. Elle sortit du désert, semblable à un tourbillon enflammé, qui menaçait tour à tour l'Afrique et l'Europe; le chef de ces conquérants dévots prit le titre d'*émir-al-moumenim* ou prince des fidèles. Abou-alfin bâtit en 1052 la ville de Maroc ou Merakach. Joussouf envahit et soumit la plus belle partie de l'Espagne; en même temps la domination religieuse et politique des Morabeths s'étendit sur Alger, sur le Grand-Désert, sur Tembouctou et d'autres villes du Soudan. Ce fut alors que se forma ce grand empire de Maghreb ou de l'occident, qui s'étendait depuis l'Espagne jusque sur toute la Barbarie. Mais de nouveaux sectaires, plus austères, les *Mouahed's* ou *Almohades*, c'est-à-dire les Unitariens, conquirent en 1146 cet empire de Maghreb. Moins heureux en Espagne, ils étendirent leur puissance en Afrique jusqu'à Tripoli; leurs princes portaient le titre d'*émir-al moumenim*, et même de *khalife*. Un siècle s'était écoulé lorsque des dissensions intérieures livrèrent les Almohades aux attaques victorieuses de plusieurs rivaux, parmi lesquels les *Mérinites* se rendirent maîtres des royaumes de Fez et de Maroc. Cette dynastie, plus jalouse de conserver que d'acquérir, ne pensa point à rétablir le grand empire de Maghreb. En 1547, un *schéryf* ou descendant de

Mahomet mit un terme à la domination des Mérinites : sa postérité règne encore à travers des révolutions fréquentes. Au titre de schéryf, les souverains du Maroc joignent celui de sultan.

Quelquefois les Marocains nomment leur souverain *imam* ou pontife; les Maures l'appellent simplement *sultan*, et plus souvent *sidna* ou *seidna*, c'est-à-dire notre seigneur; par emphase ils ajoutent à ce titre celui de *moulana*, maître.

L'État dont nous venons de retracer l'origine est appelé par les Arabes *Magh'rèb-el-akssa*, c'est-à-dire l'*extrême occident*. Il embrasse encore un territoire de 190 lieues de longueur sur 150 de largeur. Sa superficie est de 24,379 lieues géographiques carrées : ainsi il est plus grand que toute l'Espagne. Il a 300 lieues de côtes, dont environ 100 sur la Méditerranée, et 200 sur l'Atlantique. Il est coupé du sud-ouest au nord-est par la majestueuse chaîne du Grand-Atlas, en deux parties, dont l'une, sur le versant occidental de la chaîne, comprend les deux royaumes de Fez au nord et de Maroc au sud, et dont l'autre, sur le versant opposé, renferme ceux de Tafilélt et de Sous, et les provinces de Sedjelmessa et de Draha. Les deux premiers répondent à l'ancienne *Mauritania Tingitana*, et les autres à une partie de la *Getulia*.

L'Atlas élève plusieurs cimes au delà de 3,000 mètres. Il paraît avoir pour point culminant le mont *Miltsin*, élevé de 3,475 mètres au-dessus du niveau de la mer. Les principaux sommets de cette chaîne sont, pendant toute l'année, couronnés de neige qui, rassemblée sur ses flancs, se fond pendant l'été et fait naître une multitude de ruisseaux dont les eaux, en serpentant dans les vallées et les plaines, y entretiennent la fertilité et la fraîcheur pendant cette partie de l'année, où la sécheresse condamnerait le sol à la stérilité.

Au nord de l'Atlas, sur les bords de la mer, court un massif isolé que l'on appelle les montagnes du *Rif*; elles ne dépassent pas 1,000 à 1,200 mètres; les montagnes qui accompagnent le détroit de Gibraltar, sont encore moins élevées, puisqu'elles n'ont que 800 mètres.

Ces montagnes renferment sans doute des mines, mais elles sont fort négligées, c'est-à-dire mal ou point exploitées, bien qu'elles soient riches en cuivre, en étain, en fer, en antimoine, et peut-être même aussi en argent et en or.

La hauteur des montagnes et l'uniformité de la pente générale, font que l'empire de Maroc présente les rivières les plus considérables du nord de l'Afrique; nommons, sur le versant occidental de l'Atlas, le *Loukkos*, dont

le cours est d'environ 40 lieues; le *Sebou* ou *Mahmore*, qui est plus long d'environ 20 lieues; la *Morbea* ou l'*Omm-er-Rb'ia*, à peu près de la même étendue que le précédent, mais plus rapide et plus profond, et le *Tensift*, qui a 80 lieues de longueur. Entre les deux chaînes parallèles de l'Atlas, que les Européens distinguent l'une de l'autre par les noms de grand et petit Atlas, coule, dans la direction du nord-est, la *Moulouïa*, que l'on appelle aussi *Mlouïa*, qui a plus de 100 lieues de cours, mais qui est presque à sec pendant l'été : ce qui lui a valu le surnom de *Bahr-Belama* ou de *fleuve sans eau*. Un peu à l'ouest de son embouchure, on voit, non loin de la côte du Maroc, les petites îles *Djafarinas* ou *Chafarines*, sur lesquelles l'Espagne prétend exercer un droit de possession; elles n'ont d'autre importance que celle d'offrir une relâche plus sûre que celle des ports du Maroc, aux bateaux pêcheurs de ces parages.

Sur le versant oriental de l'Atlas, nous ne citerons que deux rivières : le *Ziz*, qui, après un cours de plus de 100 lieues, se jette dans un lac sans écoulement vers la limite du Sahara; et le *Ouady-Draha* ou *Ouady-Darah*, qui, parcourant une étendue au moins aussi considérable, va se perdre dans des sables. Quelques-unes de ces rivières servent aux communications commerciales pendant une partie de l'année, mais elles pourraient vivifier plusieurs branches d'industrie si le gouvernement était plus éclairé, et si des lois sages excitaient l'émulation en protégeant la propriété. Toutes ces rivières sont extrêmement poissonneuses.

Le climat qui règne dans l'empire de Maroc est un des plus salubres et des plus beaux de la terre, à l'exception de trois mois de l'été. Les royaumes de Maroc et de Fez sont abrités par l'Atlas du vent brûlant du désert, ce terrible destructeur de la végétation, qui souffle pendant quinze jours ou trois semaines avant la saison pluvieuse. Les brises de mer y rafraîchissent l'atmosphère; mais les pays situés sur le versant oriental ne jouissent pas de ces avantages; les vents y apportent le hâle du désert et souvent la peste de l'Égypte. En général, les saisons sont marquées par la sécheresse et les pluies; celles-ci commencent en septembre, mais elles ne durent pas sans interruptions. Dans les jours les plus froids, on n'aperçoit jamais de gelée ou de glace, excepté sur les cimes de l'Atlas.

La végétation naturelle nous offre, dans les provinces septentrionales, des forêts composées de chênes à glands doux, de chênes-liéges, de cèdres, d'arbousiers et de gommiers. Une espèce de genévrier, nommé dans le pays *a'rar*, fournit des bois de construction et de charpente, et surtout des planches qui répandent l'odeur du cèdre. Au midi les forêts se composent prin-

cipalement d'acacias et de thuyas. Sur le territoire de Souze et de Tafilêlt, les dattiers forment des bois considérables et portent des fruits en abondance.

Les bêtes féroces, telles que les lions, les panthères et les hyènes, peuplent ces forêts. Il y existe aussi toutes sortes de gibiers, entre autres des daims, des gazelles, et surtout des sangliers, qui ravagent souvent les campagnes.

Au point de vue physique, le pays est partagé en quatre zones : le *Sahel*, ou région sablonneuse, plane et privée d'eau; la seconde, le *Tiersch*, ou terre nue, sans arbres et sans montagnes, qui forme la partie centrale et principale de l'empire du Maroc; la troisième, le *Gibellu*, ou portion cultivée sur les flancs de l'Atlas; la quatrième, le *Tell*, qui touche au grand désert de Sahara par l'oasis célèbre où s'élève la ville de Tafilêlt, terre des dattes et des cuirs marocains, sanctuaire de l'empire, asile toujours sûr, où se retirent d'ordinaire les princes maures dans les dangers, et d'où ils reviennent avec de nouvelles forces pour reconquérir le terrain perdu. On ne peut déterminer aujourd'hui avec certitude la limite du Tell et du Sahara; mais nous pensons que la superficie du Tell marocain est double de celle du Tell algérien. Le Tell marocain est partout d'une fécondité extraordinaire; il fournit jusqu'à trois récoltes dans l'année. Les montagnes et les vallées sont couvertes d'une couche épaisse d'*humus* ou de terre végétale. Quelques terrains en culture sont tellement imprégnés d'ocre ferrugineuse, que la couleur rouge de celle-ci se communique aux plantes que l'on y cultive. Cette particularité s'observe surtout dans une partie de la province d'Abda, que l'on nomme pour cette raison *pays rouge*.

Cette fertilité est surtout très-remarquable dans les lieux où des eaux suffisantes viennent au secours de la fécondité du sol et de la chaleur du climat. Bien que l'agriculture n'y fasse point de progrès depuis des siècles, parce que l'existence du laboureur y est précaire, et que ses efforts et son industrie sont mis à contribution par une multitude de despotes avides, depuis le chef de l'empire jusqu'au dernier percepteur d'impôts, il livre une grande quantité de céréales pour l'exportation. Le Maroc nourrit une partie de l'Espagne; mais ce pays pourrait fournir l'Europe entière de froment, d'orge et de riz. L'avoine y croît spontanément; l'olivier y acquiert la plus grande force; le citronnier, l'oranger et le cotonnier couvrent les collines; plusieurs variétés de vignes réussissent dans les provinces septentrionales. Dans les plaines sablonneuses, les Maures font venir à force d'irrigation des fèves, des pois, des melons et des concombres. On y cultive aussi le

tabac, le coton, plusieurs espèces de gommes, la safran et la canne à sucre. Le doura est la principale nourriture de l'habitant des campagnes.

Le cultivateur confie les semences à la terre vers la fin de novembre ou le commencement de décembre, et la récolte se fait en mai ou juin. La préparation qu'il donne au sol se borne à le gratter légèrement avec une mauvaise charrue, et, malgré ces soins imparfaits, il obtient 20 à 30 grains pour un. « On n'emploie d'autres engrais que celui que laissent les troupeaux en pâturant, ou bien l'on met le feu aux broussailles et aux arbres, » et on laisse la flamme passer sur l'étendue du terrain dont on se propose » de tirer parti. L'Arabe nomade, qui habite sous la tente, ne songe pas » à un établissement fixe et permanent : il brûle les buissons et les arbres » aussi longtemps qu'il en trouve dans le voisinage ; il déloge ensuite pour » chercher une autre habitation et un autre terrain, et pour reprendre la » même méthode de culture. On peut donc supposer qu'il n'y a de cultivé » dans le même temps qu'un tiers environ de tout le pays[1]. »

L'industrie pastorale est en quelque sorte plus avancée dans cet empire que l'industrie agricole ; ce sont les Berbères et les Chillouhs qui s'y adonnent exclusivement. Le bétail y est partout extrêmement nombreux, bien nourri, et d'une excellente espèce, entre autres les dromadaires, les chevaux arabes et les barbes, les mulets, les bêtes à cornes, et surtout les moutons, qui produisent la plus belle laine que l'on connaisse. Le nombre d'animaux domestiques existants dans tout l'empire peut être estimé approximativement de la manière suivante :

Chameaux et dromadaires	500,000
Chevaux, à peu près	400,000
Anes et mulets, environ	2,000,000
Bœufs, vaches, etc.	5 à 6,000,000
Chèvres	10 à 12,000,000
Moutons	40 à 45,000,000

Chaque année, à la fête des sacrifices, appelée *Aid-el-Kebir*, qui tombe au dernier jour de l'année musulmane, on immole plus de 700,000 moutons.

Les poules du Maroc sont d'une belle espèce et d'une grosseur extraordinaire ; il y en a qui pèsent jusqu'à 15 livres.

La population du Maroc, que l'on peut évaluer à environ 8,000,000 d'individus, se compose, comme celle de l'Algérie, de différents peuples : les Arabes se distinguent en *Arabes* purs, en *Himgarites* et en *Bédouins ;* les Berbères, en *Berbères* proprement dits, qui habitent l'Atlas depuis la

[1] *Graberg de Hemso :* Aperçu statistique de l'empire du Maroc en 1833.

partie orientale jusqu'au delà du Maroc ; en *Chillouhs*, disséminés dans les montagnes des environs de Tafilèlt et de Sous ; en *Kabyles*, qui vivent dans la province de Fez ; en *Amazighs*, dans celle de Sous, et en *Touariks*, près de la limite du désert de Sahara. Les Maures, qui forment le peuple le plus nombreux, comprennent les *Maures* proprement dits, que l'on regarde comme les descendants des Mauritaniens et des anciens Numides mélangés avec les Phéniciens, les Romains et les Arabes, et les *Andalous*, qui descendent des Arabes chassés de l'Espagne. Les *Juifs* sont aussi les descendants de ceux qui ont été chassés de la péninsule hispanique ; comme les Andalous, ils habitent particulièrement les villes. Les *Boukhariès* sont des nègres achetés dans la Guinée. Les *Francs*, ou Européens, sont en petit nombre, de même que les *Bohémiens*, que les Marocains appellent *Sidinafirs*, et qui, à l'aide de diverses jongleries, exploitent la crédulité publique.

Quelques-uns de ces peuples se distinguent par un genre de vie particulier : ainsi la plupart des Berbères sont cultivateurs et pasteurs ; ils professent un mahométisme corrompu ; et bien que soumis à l'empereur, chaque tribu a son chef. Ils habitent des villages garnis de tours où ils sont toujours prêts à se défendre. Les Bédouins vivent sous des tentes, et les Maures en cabanes rassemblées en hameaux qu'ils appellent *douars*. Les Juifs constituent la classe des commerçants ; ils ont une grande prépondérance dans les affaires politiques, et sont méprisés par tous les autres habitants, et souvent même l'objet des insultes du peuple. Enfin les Boukhariés forment une caste militaire.

L'empire du Maroc n'est pas divisé comme les États de l'Europe, sa division est celle de tous les États musulmans, la division en tribus ; cependant on peut le regarder comme composé du *royaume de Fez* ou *Fès*, du *royaume de Maroc*, des *provinces de Sous, de Draha* et *de Tafilélt*.

Sans nous embarrasser dans le labyrinthe de la topographie des royaumes et des provinces, nous ferons remarquer les principales villes. *Fez*, que l'on écrit aussi *Fès*, capitale du royaume de ce nom, brille parmi les cités africaines par son ancienne réputation littéraire. L'amour des études y est aujourd'hui presque éteint. Cependant elle a conservé plusieurs écoles renommées dans toute l'Afrique, une bibliothèque assez considérable, quelques manufactures de soieries, de tissus de laine, de beaux tapis, de marocain rouge, d'armes et de poudre à canon, un commerce assez actif, et une population que l'on évalue à 30 ou 40,000 habitants.

Cette ville porte le nom d'un ruisseau qui la traverse et s'y partage en

deux bras, pour aller se jeter ensuite dans le Sbou. Elle se divise en vieille et nouvelle; une enceinte, formée de murailles épaisses flanquées de tours, les renferme toutes deux. Le vieux Fez est la plus considérable et la plus basse; elle fut fondée en 793; ses rues sont étroites et sombres, ses maisons, construites soit en briques, soit en pierres, ou même en en terre, sont plus élevées que la plupart de celles des autres parties de la Barbarie que nous venons de parcourir : presque toutes ont une citerne. Le nouveau Fez, qui date du treizième siècle, est la ville haute; ses maisons sont mieux bâties; plusieurs possèdent de beaux jardins; les Juifs y ont un quartier où on les enferme pendant la nuit. C'est dans la nouvelle ville que se trouvent les plus beaux édifices, bien qu'aucun ne soit réellement remarquable; c'est là que l'empereur ou le sultan possède un palais, qu'il habite rarement, et que l'on trouve les plus belles mosquées, dont les deux plus dignes de fixer l'attention sont celle d'*El Karoubin* et celle de *Mouley-Edrys*, surmontées chacune d'un minaret de plus de 30 mètres de hauteur. C'est dans ces deux temples que sont établies les deux principales écoles savantes où l'on enseigne la théologie, la grammaire, la logique et l'astronomie. Dans cette ville chaque profession occupe une rue différente; mais dans une sorte de bazar, appelé *la Caïsseria*, se trouvent réunis les principaux magasins : on y vend tous les produits de l'Europe, du Levant et de l'intérieur de l'Afrique. Fez a été très-florissante au douzième siècle : Léon l'Africain dit qu'elle renfermait 700 temples, et qu'elle était un lieu de pèlerinage pour les mahométans qui ne pouvaient pas aller à la Mekke. Ce fut à cette époque qu'elle devint célèbre dans les arts et les sciences. Sa splendeur déclina lorsque les royaumes arabes de l'Espagne étaient florissants, mais aussi elle reprit de l'éclat lors de l'expulsion des Maures de la péninsule hispanique, parce que ceux-ci y apportèrent une civilisation plus avancée que celle qui avait contribué à sa renommée.

Méquinez ou *Meknès*, appelée aussi *Meknasah*, dans la plaine, à 15 lieues au sud-ouest de Fez, a mérité par sa salubrité d'être souvent la résidence du sultan. Elle est située dans un vallon fertile; c'est une grande ville de 20,000 âmes. Renfermée dans une triple enceinte de murs de 3 mètres de hauteur sur 1 d'épaisseur, elle présente un bel aspect, qu'elle doit principalement à ses nombreuses mosquées et au palais impérial qui, avec ses fortifications, occupe près d'un tiers de la ville. Méquinez est une des plus agréables cités de l'empire, et celle où il règne une urbanité inconnue dans les autres provinces. C'est dans le palais impérial que se

trouve le trésor du prince, appelé *Maison des richesses* (*Beit el mell*), où l'on conserve, dit-on, un trésor évalué à plus de 50,000,000 de piastres d'Espagne.

Safrou n'offre rien de remarquable. *Teja* ou *Teza*, bâtie sur un rocher, est une jolie ville de 11,000 âmes. *Ouezan* ou *Voezan* s'élève au milieu de bons pâturages et de champs bien cultivés. C'est à l'orient de cette dernière ville et dans la plaine qui s'étend entre l'Ouâd-Mlouia et l'Ouâd-Isly, affluent de la Tafna, que fut livrée, le 14 août 1844, la bataille d'Isly, qui eut pour résultat d'assurer à la France la neutralité du Maroc dans sa lutte avec Abd-el-Kader. *Ouchda*, la ville du Maroc la plus rapprochée de l'Algérie, est sur la route de Tafilélt à Oran. *Quiviane* est une autre ville importante de l'intérieur dont on ignore la véritable position, elle est au sud d'Ouchda et dans le voisinage d'un lac d'eau salée.

Sur les côtes de l'empire de Maroc, en regard de l'Europe, l'Espagne possède quatre places ou nids d'aigle inaccessibles, isolés de la terre ferme et correspondant à une place forte d'Europe, comme si l'on n'avait voulu en les construisant que garder et dominer le bras de mer qui les sépare. Ces quatre places sont, en allant de l'est à l'ouest, Mellila, Alhucemas, Peñon de Velez et Ceuta. Les Espagnols les désignent sous le nom générique de *presidios*, c'est-à-dire places fortes ou prisons. Elles n'ont aucune importance politique ou commerciale; mais elles pourraient en acquérir sous les rapports politique et maritime, si l'Espagne se trouvait un jour en position de réclamer pour son pavillon une part dans la domination de la Méditerranée. Elles acquerraient encore un certain degré d'utilité s'il s'agissait d'opérer une descente sur les côtes de Maroc, parce qu'elles serviraient de base à une ligne d'opérations. Il est important qu'elles ne tombent pas au pouvoir des Marocains, parce qu'elles deviendraient autant de repaires de pirates. De loin en loin les Marocains viennent inquiéter ces *presidios;* mais leurs attaques ne paraissent être depuis longtemps que des protestations contre la présence des chrétiens sur un rivage musulman.

Mellila est une ancienne ville située au sud du cap *Trés-Forças*, à 30 lieues à l'ouest de Tlemcen et presque en face d'Almeria. Son nom paraît venir de l'excellent miel que l'on recueille dans ses environs. Elle occupe une presqu'île unie au continent par un isthme de rochers. Elle a un gouverneur et une garnison peu considérable; mais elle a toujours été réputée imprenable. Le front de la place au nord est inaccessible, tant le rocher qui la protège de ce côté est élevé et escarpé. Un parapet d'un mètre d'épais-

seur, que défend encore au milieu une grosse tour de forme elliptique, la défend du côté de l'est; l'angle du sud est protégé par un autre parapet cylindrique appelé *las Cabras*. Sur le front qu'elle présente vers l'ouest est la porte de la place avec la grosse tour de Saint-Jacques. De ce côté elle communique par un chemin couvert avec les fortifications extérieures. L'eau potable n'est pas rare à Mellila, et l'on s'en sert aussi pour l'arrosement de quelques jardins; elle suffit à remplir un certain nombre de citernes à l'épreuve de la bombe, pouvant contenir jusqu'à 30,000 hectolitres. A une petite distance et à portée du canon de la place, est un petit port où ne peuvent mouiller que des navires d'un faible tonnage, tels que des chebeks et des galiotes.

Alhucemas est une petite place située sur le bord de la mer, à 18 lieues à l'ouest de Mellila et vis-à-vis de Malaga. C'est un rocher entouré d'eau et de peu d'étendue, s'élevant dans l'anse formée par le cap Quillates et le cap Moro, à l'extrémité de la province du Rif, la plus septentrionale du royaume de Maroc. La ville, de forme irrégulière, est bâtie sur un plan incliné de l'est à l'ouest. Inaccessible du côté du nord et de l'est, elle a du côté de l'ouest deux batteries par lesquelles elle domine la plage et les campagnes voisines; au sud, trois boulevards la défendent, protégés eux-mêmes par deux courtines revêtues d'un ouvrage de maçonnerie, d'où le feu des troupes peut être continuel et à couvert de celui de l'ennemi. Dans l'intérieur de la place est un château flanqué de quatre grosses tours de forme cylindrique, au milieu duquel est la place d'armes. La ville a deux portes, la principale est celle dite *del Socorio*, et au sud un mouillage pour les embarcations de la correspondance d'Espagne, où viennent stationner aussi quelquefois les chebeks de la marine royale. L'eau pour l'usage des habitants, en partie recueillie dans la saison des pluies, en partie apportée de la côte espagnole, est conservée dans trois grandes citernes de construction assez ancienne. Alhucemas est une prison, aussi bien pour ceux qui sont chargés de la garder que pour ceux qu'on y confine. La garnison est de 200 hommes.

Peñon de Velez de la Gomera est bâtie sur un rocher baigné de tous côtés par la mer; c'est une petite forteresse avec un port où peuvent s'abriter les navires de petite dimension. Elle est située en face du Campo del Moro, dont la sépare un détroit d'environ 400 mètres de largeur, appelé le Fredo. A l'une des extrémités de ce détroit s'élève un petit fort avec quelques canons, situé sur le terrain appelé l'*Islete*, rattaché à l'écueil principal, sur lequel est bâtie la place, au moyen d'une espèce de

pont naturel auquel l'art n'a presque rien ajouté. La ville, où la population vit entassée, est bâtie en amphithéâtre et n'est composée que de deux rues. En entrant par la *Puerta del Baradero*, garnie d'une forte herse en fer et défendue par le boulevard de la *Trinidad*, on trouve la poudrière entourée d'une muraille de construction moderne, une batterie de canons et le boulevard de *San-Francisco*, sur lequel est placé le magasin d'armes. Sur le boulevard *San-Juan* est la grande citerne où l'on rassemble l'eau des pluies et celle que l'on fait venir de Malaga. Du côté de la porte et sur le boulevard *San-Antonio*, sont situés le quartier des condamnés et le magasin des vivres. Le fossé qui en fait le tour les sépare du quartier des artilleurs placé plus bas, et avec lequel la communication est établie au moyen d'un pont-levis et d'une porte en fer. Là sont encore une esplanade de médiocre étendue et une église en l'honneur de la Conception. Viennent ensuite le boulevard *San-Miguel* et la maison du gouverneur dans la partie la plus élevée de la ville, une seconde poudrière à l'épreuve de la bombe, et l'hôpital attenant au boulevard *San-Juliano*.

Suivant le dernier recensement, Mellila, Alhucemas et Peñon de Velez renferment une population dont le chiffre total est de 2,700 habitants.

Ceuta, l'antique *Septa*, ou mieux *ad Septem Fratres*, parce que la ville renferme sept collines, s'élève sur une petite presqu'île. Un espace de cinq lieues la sépare de Gibraltar, vis-à-vis de laquelle elle est bâtie, et dont elle est la contre-partie africaine. Ces deux points étaient ce que les anciens nommaient les deux colonnes d'Hercule. Avant de porter le nom de *Septa*, originaire de celui de *Ceuta*, cette ville s'appelait *Abyla*, ainsi que la nomme Strabon. Le nom de *Septa* paraît pour la première fois dans Isidore de Séville. Ceuta a joué un rôle très-important pendant les huit siècles de la domination des Arabes en Espagne. Ce fut avec le gouverneur goth de Ceuta, comte de cette ville, appelé Julianus ou Ælianus, que Moussa-ben-Nosseïr, émir du Maghrèb-el-Akssa, pour le khalife de Damas Walid, contracta d'abord alliance; ce fut sur des vaisseaux de Tanger et de Ceuta que les premiers conquérants arabes et berbères passèrent en 711 dans la Péninsule. Les chroniques arabes, à partir de cette époque, font mention les Portugais de Ceuta, qu'elles nomment Sebtah. Conquise en 1415 par fréquemment sur le schérif de Maroc, elle resta aux Espagnols après la révolution de 1640, par laquelle le Portugal se détacha de l'Espagne. Depuis cette époque, les souverains de Maroc ont fait à plusieurs reprises de vaines tentatives pour s'en rendre maîtres.

Ceuta est le chef-lieu du gouvernement politique et militaire des Pré-

sides. Sa population, d'après le recensement officiel de 1830, est de 6,500 habitants. Elle a un siége épiscopal suffragant de celui de Séville, avec un tribunal ecclésiastique et militaire; une paroisse et deux couvents de moines, maintenant déserts. Les deux principales des sept collines qui s'élèvent sur la presqu'île de Ceuta, se nomment l'Almina et l'Acho. Un quartier de construction moderne couvre l'Almina et forme la partie la plus agréable de la ville, parce que chaque maison y a son jardin, son puits, ses fontaines d'eau potable, sans compter les citernes publiques. Les orangers, les citronniers, les grenadiers, la vigne, etc., sont particulièrement cultivés par les habitants de ce quartier, pour qui les fruits qu'ils en recueillent forment l'objet d'un petit commerce avec Gibraltar. Des fortifications entretenues avec soin entourent et défendent la ville. Il y a sur le sommet de l'Acho, qui est aussi très-bien fortifié, une *atalaya* ou vigie, d'où l'on découvre au loin la côte, et d'où l'on peut, comme de Gibraltar, compter les navires de toute grandeur qui passent le détroit dont l'Almina forme l'extrémité orientale. Le port de Ceuta est d'une médiocre profondeur, et c'est là surtout ce qui établit son infériorité relativement à Gibraltar.

Entre Peñon de Velez et Ceuta se trouvent deux ports qui appartiennent à l'empire de Maroc : ce sont *Mostaza*, à 25 lieues au nord de Fez, et *Tétouan*, ville de 16,000 âmes, peuplée de Juifs et de Maures. On dit que les femmes y sont si jolies, et en même temps si sensibles, que la jalousie musulmane a dû en interdire le séjour aux Européens. Ses environs sont couverts de jardins riches en excellents fruits, principalement en raisins et en oranges.

A l'ouest de Ceuta, *Tandja* ou *Tanger*, bâtie en amphithéâtre, présente un aspect magnifique du côté de l'océan Atlantique; mais lorsqu'on a franchi son enceinte, on est entouré de tout ce qui caractérise la misère. Elle fait cependant un commerce fort actif, et les États européens y ont presque tous des consuls. Les murailles et les tours rondes et carrées qui l'environnent tombent en ruines; une seule rue irrégulière, qui la traverse de l'orient au couchant, est assez large pour que la circulation y soit facile; les autres sont tellement étroites et tortueuses, qu'à peine si trois personnes peuvent y passer de front, et les maisons y sont si basses qu'il ne faut pas être d'une haute stature pour atteindre le toit de la plupart d'entre elles. Toutes les rues ne consistent qu'en un amas de pauvres habitations d'un aspect misérable. Dans la principale rue, les habitations paraissent encore plus sales et chétives par leur comparaison avec deux ou trois maisons d'une assez belle apparence, et auprès desquelles la rue s'élargissant,

forme une place oblongue dont un des côtés est occupé par une rangée de boutiques ou plutôt d'échoppes où l'on vend des fruits et de l'épicerie. La plupart des rues ne sont point pavées ou le sont mal, même celles où résident les représentants des puissances européennes. Les maisons, qui, à quelques exceptions près, n'ont qu'un seul étage, sont disposées en un petit carré dont une des faces se compose de la porte d'entrée et d'un mur, et les trois autres de petits corps de logis sans fenêtres, divisés en petites chambres, qui ne reçoivent le jour que par un arceau qui sert de porte. De la cour on monte par quelques marches sur le toit qui forme une terrasse assez épaisse pour ne pas laisser pénétrer la pluie dans les appartements. La ville est dominée par un vieux château appelé la *Kasbah,* qui sert de résidence au gouverneur. La principale mosquée est grande et belle; son minaret est haut et travaillé en une sorte de mosaïque de même que le pavé de ce temple, autour duquel règne une colonnade de piliers; au centre d'une cour qui la précède coule une fontaine limpide. Tanger est célèbre par la beauté de ses femmes juives. Plusieurs causes s'opposent à ce que l'on puisse jouir complétement dans cette ville des douceurs du sommeil. Toutes les cinq minutes il y a des postes militaires dans les différents quartiers qui se font des appels à haute voix; puis, lorsque la nuit touche à sa fin, on est importuné par la voix nasillarde des *muezzin's* ou crieurs publics, qui du haut des minarets appellent les fidèles à la prière, qu'ils doivent faire avant l'aube du jour; enfin les étrangers surtout ne peuvent s'accoutumer aux cris ou plutôt aux hurlements de ces saints personnages que l'on nomme *santons,* qui, dès que le coq chante commencent à se promener dans les rues, et qui s'établissent ordinairement à la porte d'un caravansérail peu éloigné du consulat d'Angleterre. Les moyens de défense de Tanger sont, du côté de la mer, deux batteries placées l'une au-dessus de l'autre au sud, une autre au nord, et quatre autres sur les collines de sable qui s'élèvent près du rivage. Cette ville, dont la population est de 6,000 habitants, paraît occuper l'emplacement de l'ancienne *Tingis*, surnommée *Cæsarea* par Ptolémée. On y voit encore, à la partie méridionale de la baie, un pont romain et d'autres ruines.

A 10 lieues au sud-sud-est de Ceuta, *Tétouan* ou *Tit'âouân* est située dans une belle vallée entourée par une chaîne du petit Atlas, et à 6 kilomètres de la Méditerranée. Cette ville, entourée d'un mur en briques, offre un aspect moins misérable que celui de Tanger; elle l'emporte aussi sur cette dernière par l'agrément du site et par une population plus nombreuse que l'on porte à 12,000 âmes. Elle n'est habitée que de Juifs et de Maures,

qui parlent presque tous un espagnol corrompu et qui font un commerce assez considérable avec l'Espagne et l'Angleterre. Ses rues, comme dans tout l'empire de Maroc, sont étroites et sinueuses, et dans certains quartiers elles sont couvertes comme à Fez et forment une suite de longues galeries sombres bordées d'échoppes. On vend dans les unes diverses marchandises, et les autres sont occupées par des ateliers de cordonnerie dont les produits abondants sont plus estimés que ceux même de Tanger. Il est curieux de voir dans ces rues privées d'air le marchand marocain dans sa boutique lilliputienne, qui n'a pour toute ouverture qu'une petite porte qui ressemble plutôt à un volet. Là, durant le peu d'heures destinées aux affaires, assis les jambes croisées au centre de son étroit magasin, il lui est facile, sans quitter sa place, de fournir ses pratiques qui attendent en dehors; car, à la distance du bras, il a autour de lui des tiroirs contenant tout ce qui concerne son négoce. Il est toujours occupé à lire à haute voix dans son Koran, d'un air composé, accompagné de balancements semblables à ceux des juifs pendant leurs exercices religieux, et il ne quitte sa lecture qu'à l'arrivée des chalands. Les environs de Tétouan sont remplis de jardins riches en excellents fruits, particulièrement en oranges ; les raisins abondent aussi sur son territoire.

Après avoir doublé le *cap Spartel*, remarquable par une belle masse de basalte en colonnes, on rencontre sur le bord de l'Océan, à l'embouchure du Loukkos, *Larache* ou *El'-Araich*, dont le nom signifie le *jardin de plaisir*, probablement parce qu'elle est entourée de vergers, de jardins, de bois d'orangers et de palmiers. Plusieurs géographes la représentent comme une ville considérable ; mais elle n'a que 2 ou 3,000 habitants : il est vrai que depuis 1780, son commerce est beaucoup moins important qu'à cette époque. On peut même dire que cette ville décroît de jour en jour. Son port, encombré par les alluvions du Loukkos et par une barre de sable qui s'y forme, ne peut recevoir que des navires de 100 tonneaux. C'est dans une baie voisine que stationne l'hiver la flotte impériale. Larache paraît être bâtie près de l'emplacement de la *Lixa* de Ptolémée. Elle doit sa fondation à un fils du grand El-Mansour, que les Espagnols nomment Al-Manzor; on y voit quelques restes de fortifications et 14 mosquées. Ses rues sont pavées, et traversées pour la plupart par des chemins voûtés. Ses maisons sont couvertes en tuiles. En un mot, elle se distingue de toutes les villes de l'empire de Maroc par ses constructions. C'est près d'El'-Araich, à 1 myriamètre environ au sud-est, que se livra, le 4 août 1578, la fameuse bataille si improprement nommée d'Alcassarquivir, où périrent à la fois le roi don Sébastien de

Portugal, le prétendant Moh'ammed, dont il appuyait les droits, et le souverain Abd-el-Melek. Cette plaine nue et peu accidentée forme une presqu'île comprise entre l'Ouâd-el-Mkhâzen et l'Ouâd-Loukkos.

Nous passerons ensuite devant *Mahmore* ou *Mahmora*, dont les 400 habitants se livrent à la pêche : ce petit endroit est environné de grands lacs. On y voit à peu de distance une forêt habitée par des lions et des sangliers, et couvrant une superficie d'environ 14 lieues carrées. Sur la côte nous voyons aussi la ville de *Mehedia*, qui, du temps où les Portugais y avaient des comptoirs, était une place importante, ainsi que l'attestent les ruines de quelques belles fontaines et de plusieurs églises. Elle n'a plus aujourd'hui que 3 à 400 habitants, la plupart pêcheurs. Quelques pièces de canon forment sa seule défense.

Sur la rive droite et à l'embouchure du Bouragreb s'élève *Salé* ou le *vieux Salé*, appelé *S'là* par les habitants ; jadis siége d'une espèce de petite république de pirates, et aujourd'hui ville commerçante de 14,000 habitants, elle offre dans sa rade un abri sûr aux navires, depuis le commencement d'avril jusqu'à la fin de septembre. Les sables de la rivière s'opposent à ce que son port reçoive des bâtiments de plus de 150 tonneaux. C'est cependant à Salé que se trouvent l'arsenal et les meilleurs chantiers de la marine de tout l'empire. Cette ville est entourée d'une muraille de 10 mètres de hauteur, flanquée de hautes tours carrées. Une longue batterie et un fort de forme ronde la défendent. Les mosquées présentent des traces de belles sculptures d'une époque fort ancienne.

Vis-à-vis de Salé on voit, sur la rive opposée, *Rabath* ou *Rbât'*, ou encore le *nouveau Salé*, dont la vaste enceinte de murailles, flanquées aussi de tours carrées, renferme tout au plus 24,000 habitants. Elle est bâtie sur une hauteur couronnée par la *Kasbah*, ou le château. Du côté de la mer, elle est défendue par quelques batteries. Son port est bon et sûr, excepté quand les vents d'ouest soufflent. La tour nommé *S'ma-Hassan*, haute de plus de 35 mètres, et, près de ses murs, le tombeau du sultan Sydy-Mohamed, sont les seuls objets remarquables de cette cité. Près de sa partie orientale on voit les restes de l'ancienne ville de *Chella*, entourée de hautes murailles, au milieu desquelles se trouvent les tombeaux de plusieurs saints mahométans, et une jolie mosquée renfermant le mausolée du sultan *Al-Manzor*, ce héros de l'Afrique mauresque. Chella était, selon d'Anville, la dernière station romaine sur cette côte, et le Bouragreb formait la frontière de l'ancienne Mauritanie.

A quelque distance de la côte on arrive, après avoir traversé depuis

Rabath sept à huit torrents ou rivières, à la ville déserte que l'on appelle *El-Mansoria*, dont la mosquée a une tour de 26 mètres de hauteur. A 2 ou 3 lieues de là se présente *Fidallah*, autre ville presque abandonnée : on n'y trouve que 300 habitants. Puis on traverse celle de *Dar-el-Beida*, peuplée de 7 à 800 âmes. *Al-Cassar* ou *Al-K's'ar-Kebir*, le grand château, n'a rien qui doive attirer notre attention ; elle était autrefois très-peuplée : elle renferme encore 2,500 habitants.

C'est après *Azamor*, ville maritime de 3,000 âmes, et située sur la profonde et rapide Morbeja, que commence le royaume de Maroc. On aperçoit à quelques lieues plus loin *Mazagan*, ville de 2,000 âmes, dont la baie sablonneuse offre un bon mouillage aux navires. C'est à quelque distance de là que se trouvent les ruines de *Tett*, que l'on regarde comme une ancienne ville carthaginoise. On traverse la province de Ducaila, célèbre par sa belle race de chevaux, avant d'arriver à la capitale du royaume et de l'empire du Maroc.

Cette capitale s'appelle *Marrakch*, *Mérakach* ou *Marakoucha* : nous en avons fait *Maroc*. C'était autrefois la résidence ordinaire du sultan ; elle a environ 2 lieues de circonférence, et renferme 30,000 âmes. Une muraille de 10 mètres de hauteur et flanquée de tours forme son enceinte. Le palais impérial, situé hors des murs, est un immense édifice de 1,371 mètres de longueur sur 548 de largeur, composé de plusieurs pavillons séparés par de vastes cours et de beaux jardins. Les pavillons destinés au logement de l'empereur portent les noms des principales villes de l'empire. Dans la cité on compte dix-neuf mosquées ; celle qui est nommée *El-Koutoubia* est remarquable par sa tour haute de 67 mètres, et bâtie sur le même modèle et à la même époque que la Giralda à Séville. Une autre mosquée, appelée *El-Moazin*, l'emporte sur la précédente par ses grandes dimensions. Parmi les fontaines publiques, on peut citer, comme l'une des plus belles, celle qui se trouve près de cette mosquée, et qui porte le nom de *Schroub-ou-Schouf*. Le *Bel-Abbas* est un édifice qui renferme dans sa vaste enceinte un sanctuaire, un mausolée, une mosquée et enfin un hôpital pour 1,500 malades. L'espèce de bazar appelé *El-Kaisseria* est un grand bâtiment entouré de boutiques. L'*Emdrasa del Emshia*, dans la partie méridionale de cette ville, est à la fois un collége et une mosquée ; on y voit plusieurs tombeaux de sultans, qui étaient autrefois surmontés de bustes et de statues. Des sept portes de la ville, celle qui s'ouvre vers le palais se nomme *Beb-e-Roum*, ce qui, ainsi que l'a fait observer M. Washington, porterait à faire croire qu'elle a succédé à une porte romaine : au surplus, c'est un

très-beau morceau d'architecture mauresque. Telles sont les principales constructions de Maroc. Nous ne parlerons pas des aqueducs, dont quelques-uns se prolongent jusqu'à plus de 30 lieues de la ville : ils tombent en ruines. Les rues de Maroc sont étroites et irrégulières : elles ne sont, non plus que les places, ni pavées ni sablées. Le *Millah*, ou le quartier des Juifs, est un enclos muré, beaucoup plus sale que le reste de la ville. Tous les Israélites payent une capitation à l'empereur. Cette capitale renferme de grands magasins de blé qui ont été construits par des architectes danois. Elle possède des manufactures de soieries, de papier et de maroquins : l'une de ces dernières occupe, dit-on, 1,500 ouvriers. Maroc a été fondée en 1073, par Abou-al-Fin, premier prince de la dynastie des Almoravides ; dans le siècle suivant, elle était si considérable, que des auteurs contemporains ont évalué sa population à 800,000 âmes.

Maroc est bâti dans une belle et vaste plaine. Les détails géographiques manquent, presque complétement, sur les environs de Maroc ; nous n'y connaissons aucune tribu, aucun village : ceux-ci paraissent bâtis presque exclusivement sur la pente des montagnes. La ville est défendue par quatre forteresses, ***Keit-Rossum***, ***Gerari***, ***Uled-Auvar*** et ***Roïa***.

Sur la côte, ***Tamesna***, à peu de distance de l'embouchure de la Tensift, ne présente rien d'intéressant ; il en est de même de ***Maragan***, ville que les Portugais bâtirent vers l'an 1500, sous le nom de ***Castillo-Reale***, et dont ils restèrent possesseurs jusqu'en 1762 : elle est située entre l'embouchure de la Morbea et le cap Blanc. ***Valadia*** ou ***Oualydiah*** est le meilleur endroit pour former un port sur cette côte, où des courants rapides et des rafales violentes font désirer un asile aux navigateurs. ***Saffi*** ou ***Azaffi***, au sud du cap Cantin, fut autrefois le centre du commerce avec les Européens ; elle était très-peuplée ; on y compte environ 12,000 habitants. Sa prospérité a cessé depuis que l'empereur a transféré les comptoirs des négociants à ***Mogador***, ou ***Soueïrah***, aujourd'hui le principal comptoir de tout l'empire. Cette ville régulière, qui n'était d'abord qu'un château fort, a été bâtie en 1760, sur les plans d'un ingénieur français ; elle est fortifiée et pourvue d'un port qui, comme tous ceux de cette côte, se comble de sable. Elle n'a qu'un petit nombre de rues sales et irrégulières. Ses édifices les plus remarquables sont le bâtiment occupé par le gouverneur et par la douane, et la tour de ***Beny-Hassan***, d'une grande élévation. Son port, le plus important de l'empire, est formé par une petite île, et défendu par une longue et belle batterie, ouvrage d'un Génois. On compte dans Mogador 17,000 habitants. Au nord se trouve un petit port appelé ***Sidi-Abdallah***.

Dans l'intérieur du royaume de Maroc, nous trouvons *Kalah* à 17 lieues au nord-ouest de la capitale; la petite ville de *Tadla*, entourée de murailles, et, dans la chaîne de l'Atlas, *Timillin*, qui n'a que quelques centaines de maisons, et *Aghmat*, qui renferme 6,000 individus. Dans les environs de celle-ci, à 28 lieues de Maroc, s'élève le *Miltsin*, le plus haut sommet mesuré de l'Atlas : il a 3,475 mètres de hauteur, et à peu de distance de là, on trouve de vastes ruines appelées *Tassremout* : ce sont des restes d'épaisses murailles en pierres de taille, de bains, de voûtes et d'autres constructions qui paraissent avoir dû appartenir à une ville romaine, ou peut-être phénicienne.

Le pays de Sous nous offre, sur les bords de l'Océan, *Agadir*, nommée *Geser-Ghessem* par Léon l'Africain, et *Santa-Cruz* par les Portugais, à l'époque où ils en étaient les maîtres; en français on l'appelle *Sainte-Croix*. Son port est le plus grand et le mieux abrité de tout l'empire; mais depuis l'époque où la ville a été saccagée par Sidi-Mohamed, elle n'a pu se relever : le nombre de ses habitants ne s'élève pas à plus de 400. *Moessa*, petite ville murée à 3 lieues de la côte, est la plus méridionale de toutes celles du littoral. Dans l'intérieur, *Taroudant*, peuplée de 21,000 âm est la capitale de la province. Elle est assez bien bâtie et entourée d'une muraille de 8 mètres de hauteur. *Tamaleh* n'est qu'un bourg, dont plusieurs maisons sont crénelées. *Akkah*, ville de 250 maisons, est le lieu où s'arrêtent les caravanes de Tembouctou; *El-Kassaba* est sans importance.

Dans le *pays de Darah* ou l'*Ouad-Dra'a*, sur le versant oriental du grand Atlas, *Tatta*, qui renferme environ 10,000 habitants, est célèbre par la foire qui se tient chaque année après le pèlerinage de la Mekke. Le voyageur français Caillé y a signalé la petite ville de *Mimeina*. La capitale est *Darah* ou *Draha*, sur la rivière de ce nom. *Damnat* est une bourgade habitée per des Chillouhs; *Timeskil* mérite à peine d'être nommée.

Au nord de cette province s'étend le royaume de Tafilêlt. Nous verrons d'abord *Zayane*, ville peuplée de Chillouhs qui méconnaissent souvent le pouvoir de l'empereur. *Tebelhelt*, vers la limite du Sahara, est située au sud-ouest d'un lac dans lequel se jette la rivière du Ziz. *Sedjelmâça*, près du même cours d'eau, n'est plus qu'une ville en ruines. *Tafilêlt*, l'ancienne capitale du royaume ou de la province, est aussi considérablement déchue; sa population ne doit pas dépasser 15 ou 20,000 habitants, et le chef-lieu de la province est à présent *Gour'lân*, d'après Caillié. Tafilêlt est le point de départ et d'arrivée, le caravansérail des caravanes qui font le commerce avec l'Afrique centrale. Ses quatre grandes voies de communication, sont

au sud, celle de Touât et celle de Tembouctou, par El'-Arîb, suivie par Caillié; au nord, celle de Fez et de Maroc; les communications avec l'Algérie ont lieu par Figuîg et les deux villes de Chellâla.

La province de Tafilêlt présente un grand nombre de sites agréables et champs fertiles. On y élève d'excellents chevaux, de bons mulets, des ânes, des bœufs et des moutons.

« Tout le pays qui avoisine Tafilêlt au nord-est, au sud-est et au sud, « est une portion du Sahara qui renferme des villes et des oasis : ce qu'il « offre de plus remarquable, c'est le cours du *Guîr* parsemé de villages et « de plantations de dattiers dans toute son étendue. Dans la partie du nord « de cette région est l'*oasis de Figuîg*, pays berbère depuis longtemps « indépendant. La ville de *Gnadsa*, au contraire, paye contribution. Une « autre oasis, nommée *Guerzâr*, qui semble située au nord de Figuîg, est « le point le plus éloigné qui paye l'impôt à l'empereur du Maroc. *Tebelbelt* « est un petit territoire qui renferme plusieurs villages, et dont la princi- « pale richesse consiste dans ses plantations de palmiers. Entre l'*oasis de* « *Touât*, dont les capitales sont *Insâlah'* et *Agabli*, et la province d'*El'-* « *Arîb*, le pays nous est inconnu ou à peu près; une route de caravane le « traverse pourtant [1]. »

Les peuples de l'empire marocain, esclaves d'un despote absolu, ne connaissent pour ainsi dire aucune espèce de loi positive; ils n'ont pour règle que le bon plaisir de leur prince. Partout où il établit sa résidence, l'empereur rend la justice en personne; il siége à cette fin ordinairement deux fois par semaine, quelquefois quatre, dans une place d'audience nommée *M'chouâr* [2]. C'est là que toutes les plaintes lui sont adressées; tout le monde y trouve accès; l'empereur écoute chaque individu, étranger ou indigène, homme ou femme, riche ou pauvre. Toute distinction de rang cesse, et chacun a le droit d'approcher du maître commun sans la moindre gêne. La sentence est prononcée sur-le-champ; elle est toujours décisive, et le plus souvent juste.

La justice civile, il est vrai, est administrée partout par les cadis; mais on peut appeler de leurs jugements au tribunal du sultan. La justice criminelle est entre les mains du souverain, des gouverneurs des provinces et des chefs militaires.

[1] Exploration scientifique de l'Algérie, par ordre du gouvernement, t. VIII. Sciences historiques et géographiques, description géographique de l'empire de Maroc, par *Emilien Renou*. 1846.

[2] Chénier écrit *Meschouar*; Hæst, *Moschouar*.

L'administration marocaine, à l'exception de ces audiences impériales, est un tissu de désordres, de rapines et de troubles. Les gouverneurs portent le titre de *khalife* ou lieutenant, et de *pacha* ou de *kaïd*[1]. Ces gouverneurs réunissent dans leurs mains le pouvoir administratif et le pouvoir judiciaire; du moins ne renvoient-ils aux juges que les affaires d'une nature très-compliquée. Dans quelques villes, comme à Fez, il y a des *cadis* ou juges indépendants et investis d'une grande autorité. Opprimés et vexés par le souverain et les courtisans, tous ces gouverneurs et juges oppriment et vexent à leur tour le peuple : le plus simple officier pille légalement au nom de son maître. Les richesses qu'on peut entasser de cette manière finissent par tomber dans les mains du sultan, qui, sous quelque prétexte, fait destituer, accuser et condamner ceux qui ont amassé des trésors. Le souverain peut prendre à un sujet tout ce qui n'est pas rigoureusement nécessaire pour l'empêcher de mourir de faim; les sommes confisquées sont censées être déposées dans le trésor commun des musulmans, et c'est là tout le compte que l'on en rend. On conçoit les effets d'un semblable système d'administration. Le peuple, soupçonneux, cruel et perfide, ne respecte aucun lieu; tous cherchent à se dépouiller les uns les autres; point de confiance, point de lien social, à peine des affections momentanées : le père craint son fils, et le fils déteste son père.

Il n'y a, sur la surface du globe, aucun prince dont le pouvoir soit plus illimité que celui de l'empereur de Maroc : il n'y a pas dans ce pays, comme en Turquie, des ulémas ou un mufti investi de pouvoirs indépendants du souverain; il n'y a pas même un divan ou conseil; tout se fait par son seul commandement; la vie des citoyens est à sa discrétion; il n'a pas même de véritables ministres. Il choisit temporairement parmi ses courtisans un exécuteur de ses volontés, auquel il donne le titre de *vizir*, ou celui de *kateb-al-avamir*, ou de secrétaire des commandements : c'est lui qui traite ordinairement les affaires avec les consuls étrangers. Les principaux officiers de sa maison sont le *moula-taba* ou garde des sceaux; le *moula-faï* ou échanson, qui sert le thé au sultan; le *moula-etteserad* ou trésorier; le *moula-m'chouâr* ou grand maître des cérémonies, et le *pacha* ou le commandant en chef de la garde impériale. Le sultan est appelé par ses sujets *Khalifat-allah-fi-hhklahii*, c'est-à-dire *Vicaire de Dieu sur la terre*, et aussi *Imâm* ou pontife, chef suprême de la religion; mais ordinairement ils le nomment *Seidna ona montâna* (notre seigneur et maître). La première de ses quatre femmes légitimes porte le titre de *Lena-Kebira* (la grande

[1] *Hæst*, p. 184. *Jackson*.

dame); tous les schéryfs de la famille impériale se font appeler *moulaï* ou monseigneur.

L'empire est divisé en vingt-neuf gouvernements, composés quelquefois d'une province ou d'une partie de province, et quelquefois d'une seule ville avec sa banlieue. Les gouverneurs généraux ou pachas résident à Fez, Maroc, Méquinez, Tanger, Salé, Taroudant et Magador. Les gouverneurs particuliers, appelés *kaïds*, ont sous leurs ordres des intendants, des administrateurs des douanes, des percepteurs, des *hhakems* ou préfets de police et des *cheïkhs* des cantons et des villages. Les Berbères et les Chillouhs sont gouvernés par un *cheïkhs-kebir* ou grand ancien, qui a sur eux une autorité absolue.

Les diverses religions qui admettent l'unité de Dieu, sont tolérées. Il y a des monastères catholiques à Maroc, à Mogador, à Méquinez et à Tanger; cependant les moines catholiques, à Maroc et à Méquinez, sont surveillés de près et exposés à des vexations. Il est certain aussi que les Juifs, extrêmement nombreux et répandus même dans les vallées du mont Atlas, sont traités avec l'inhumanité la plus révoltante. Leur situation civile et morale est un phénomène très-singulier. D'un côté, leur industrie, leur adresse, leurs connaissances les rendent maîtres du commerce et des manufactures; ils dirigent la monnaie royale, ils lèvent les droits d'entrée et de sortie, ils servent comme interprètes et comme chargés d'affaires; d'un autre côté, ils éprouvent les vexations les plus odieuses, et même les traitements les plus épouvantables. Il leur est défendu d'écrire en arabe, et même de connaître les caractères arabes, attendu qu'ils ne sont pas dignes de lire le Koran. Leurs femmes ont ordre de ne point porter des habits verts, et de ne voiler qu'à demi leur visage. Un Maure entre librement dans la synagogue, et maltraite même les rabbins. Les Juifs ne peuvent passer devant une mosquée que nu-pieds; ils sont obligés d'ôter leurs pantoufles à une grande distance. Ils n'osent pas monter à cheval, ni s'asseoir les jambes croisées en présence des Maures d'un certain rang. Souvent ils sont attaqués par les polissons dans les promenades publiques; on les couvre de boue, on leur crache au visage, on les assomme de coups; ils sont forcés de demander grâce en traitant de *sidi* ou seigneur celui même qui vient de les outrager. Si un Juif, pour se défendre, lève la main contre un Maure, il court risque d'être condamné à mort. Travaillent-ils pour la cour, ils ne sont point payés, et s'estiment heureux de ne pas être battus. Un prince *Ischem* se fit apporter un habit par un tailleur juif : l'habit n'était pas juste; aussitôt le prince veut massacrer le Juif; le gouverneur de la ville intercède, et le Juif en est quitte

pour avoir la barbe arrachée poil par poil. A Tanger, il parut au milieu de l'hiver une ordonnance qui enjoignit aux Juifs de marcher nu-pieds, sous peine d'être pendus la tête en bas. Enfin on les condamne souvent à être jetés, comme Daniel, dans la fosse aux lions, à Maroc; mais comme les gardiens des lions sont juifs eux-mêmes, il en arrive rarement des malheurs; les gardiens ont soin de bien nourrir les lions, et de ne laisser leurs compatriotes qu'une nuit dans la fosse.

Les Maures ont la plus haute idée d'eux-mêmes et de leur pays. Ces esclaves à demi nus appellent tous les Européens *agein*, c'est-à-dire *barbares*. Ils possèdent quelques vertus, mais elles ne sont fondées sur aucun principe de morale. Le despotisme les a trop avilis. Ils n'ont aucune idée de la liberté, ils ont même perdu l'usage des mots qui signifient *honneur* et *sentiment*. Ils ne connaissent ni le patriotisme, ni les liens de parenté ou d'amitié. Ils n'ont d'autre mobile que leur intérêt; le fatalisme le plus outré semble anéantir chez eux les facultés de l'âme. Jamais un Maure ne désespère; ni les souffrances, ni les pertes ne lui arrachent une plainte; il se soumet à tout ce qui lui arrive, comme déterminé par la volonté de Dieu; il espère toujours dans un meilleur avenir. Les Maures n'admettent entre eux aucune distinction fondée sur la naissance; il n'y a que les fonctions publiques qui donnent un rang particulier; et parmi les étiquettes particulières qui règnent à la cour des princes de Maroc, on en cite une qui est très-singulière. Le nom de la *mort* n'est jamais prononcé devant la personne du sultan. Quand il est indispensable d'annoncer à ce souverain la mort d'une personne quelconque, on emploie la périphrase suivante : « Il a rempli sa destinée; » sur quoi le monarque répond gravement : « Que Dieu lui fasse miséricorde! » D'après une autre superstition, les nombres 5 et 15 ne doivent jamais être nommés en présence du prince.

Les principaux revenus de l'empereur se réduisent à dix, savoir : l'*ackoura* ou les dîmes, prélèvement du quarantième sur tous les produits du sol; la *neiba* ou les contributions directes; la *djazia* ou la capitation des Juifs; l'*el-ankès* ou les octrois et les patentes; le *kess'b-ed-droubb* ou le monnayage; les *auaïd-el-goumroug* ou les douanes; le *tahhouit* ou le monopole de la cochenille, du soufre, du fer et de quelques autres marchandises; les *keràz* ou les droits sur le louage des chameaux, mulets, ânes, maisons et jardins; les *déiates* ou amendes imposées aux particuliers et aux communautés pour les meurtres et autres crimes dont les auteurs n'ont point été découverts; enfin les *hadéiates* ou présents, offrandes aux lits de justice, subsides des puissances étrangères. La somme de tous ces

revenus est d environ 2,600,000 piastres fortes, ou à peu près 14 millions de francs. Les dépenses du sultan s'élèvent à près d'un million de piast ainsi il économise chaque année 1,600,000 piastres, qui restent enfouies dans le *beit-el-mell* ou dans la chambre du trésor, actuellement établie à Méquinez, où l'on suppose qu'il y a au moins la valeur de 50 millions de piastres en lingots d'or et d'argent et en espèces sonnantes.

L'armée de terre s'élevait, en 1789, à 32,000 hommes; elle pouvait facilement être portée à dix fois ce nombre par la levée des milices provinciales et des Arabes bédouins; cependant elle n'est aujourd'hui que d'environ 16,000 hommes, dont la moitié est en cavalerie. La garde impériale n'est composée que d'environ 1,500 Bokharis ou nègres, d'un nombre égal d'*ondaias* ou Arabes du désert, et de 2,000 nègres à cheval, cantonnés à Maroc et dans ses environs. Fez et les autres grandes villes sont gardées par des milices municipales; *Saffi* et *Soueïrah* ont des garnisons régulières, soldées et habillées; mais les autres ports sont défendus par les habitants, qui, avec ceux des campagnes voisines, forment une espèce de garde nationale qui ne sort jamais de sa province, et par un certain nombre d'artilleurs, qui, dans tout l'empire, ne dépasse pas 2,500 hommes[1].

L'armée de mer ne compte pas aujourd'hui plus de 1,500 hommes en soldats, matelots, employés et officiers de tous grades. En 1793, la marine se composait de 10 frégates, 4 bricks, 14 galiotes, 19 chaloupes canonnières et 6,000 matelots; aujourd'hui elle est réduite à 3 bricks ou goëlettes portant ensemble environ 40 pièces de canon, et à 15 chaloupes canonnières, stationnées à Larache et à Tanger.

Les forteresses maritimes sont pourvues de tout ce qui est nécessaire à leur défense; les principales sont Soueïrah ou Mogador, Saffi, *Beridja, Azamor,* Rabath, Salé, Larache, Tanger et *Marthil,* à l'embouchure de la rivière du même nom, qui forme le port de Tétouan. Mais les batteries sont mal tenues et mal servies. Soueïrah et Tanger, qui sont les mieux approvisionnées de ces forteresses, ont chacune environ 70 canons en bronze, de 8 à 24 livres, 150 à 160 canons en fer du même calibre, et 18 à 20 mortiers de 36 à 200 livres. Les obusiers sont inconnus chez les Maures.

Il est naturel qu'un pays aussi peu civilisé que le Maroc n'exporte presque que des matières premières; voici la liste des importations et exportations par les différents ports, d'après les relations comparées de tous les voyageurs : laine, cire (5,000 quintaux), peaux de bœuf, maroquin, ivoire,

[1] M. *Graberg de Hemso* : Aperçu statistique de l'empire du Maroc en 1833.

plumes d'autruche, volaille et œufs (pour 2 millions de francs, par les seuls ports de Larache et de Tanger, selon Lamprière), bestiaux pour le Portugal, mulets pour les Indes occidentales, gomme arabique de qualité médiocre, cuivre brut, amandes, huile d'*argane* employée dans les fabriques de savon de Marseille, divers fruits, et du froment quand l'exportation est permise. On importe des draps, de la quincaillerie, du fer de la Biscaye, des épiceries, du thé, enfin du bois de construction, qui manque sur la côte, quoiqu'il soit probable qu'il s'en trouverait sur le mont Atlas si l'on se donnait la peine de l'y chercher. Dans l'année 1804, les exportations du port de Mogador ne dépassèrent point la valeur de 3,200,000 francs, y compris le droit des douanes; les importations s'élevèrent à 3,800,000 francs. Le commerce le plus actif des Marocains paraît être celui qu'ils font avec Tembouctou, au moyen d'une caravane partant d'*Akka* dans la province de Darah.

Des *cafiles* ou caravanes se mettent en route tous les ans pour la Mecque et pour l'intérieur de l'Afrique, où elles portent du sel, du drap, des haïks ou toges, et de la quincaillerie d'Europe. On en tire en échange des gommes, de la poudre d'or, de l'ivoire et des esclaves noirs des deux sexes.

Au sud de l'empire de Maroc se trouve un petit État fondé, en 1810, par Hesham, fils du schérif Ahhmed-ehn-Moulaï; il porte le nom d'*État de Sidi-Heschâm* ou des *Maures indépendants*. Il est formé d'une partie du pays de Sous. Sa position, autant que l'industrie de ses habitants, à la fois agriculteurs, marchands et guerriers, en a fait l'entrepôt du commerce entre Maroc et Tembouctou. Lorsqu'ils se rendent dans cette ville, où il leur suffit d'un séjour de quelques années pour faire fortune, les habitants de Maroc aiment mieux s'arrêter chez ces Maures indépendants que de se jeter de suite dans les affreuses solitudes du désert.

Sur la rive droite de la Messa, *Talent*, capitale de cet État, est une ville populeuse; *Tagavost*, à 12 lieues à l'ouest, n'a que 7,000 habitants; *Ilegh* ou *Ilir'*, à 1,500 mètres de Talent, est un bourg important, où l'on voit le tombeau vénéré d'Ahhmed, père du fondateur du nouvel État. Un autre État qui, au dire de M. Renou, n'est pas sans importance, est celui d'*Ouâd-Noun*, gouverné par un cheïkh qui a sous sa dépendance environ 40 villages et 25,000 habitants. Sa capitale, qui porte le même nom, *Ouâd-Noun*, est une petite ville située sur la rive gauche du Noun, et n'a qu'un millier d'habitants; ses maisons sont construites en terre; c'est l'entrepôt du commerce de la Nigritie, et le grand marché des Arabes du désert, qui viennent y échanger des chameaux, des chevaux, de la gomme et des plumes d'au-

truche, contre des étoffes de laine, du blé, de l'orge et des dattes. Les Juifs y font presque exclusivement le commerce. Les environs de cette ville sont très-fertiles. *Arata-Monessa-Ali* et *Oualed-Adriatta* ne sont que des bourgades.

Après avoir ainsi parcouru toute la Barbarie, depuis les confins de l'Egypte jusqu'aux bords de l'Océan, l'ancienne routine des géographes nous appelle dans le *Biledulgerid*, ou mieux *Beled-el-Djerid;* mais cette division géographique n'existe pas en réalité. Le nom de *Beled-el-Djerid*, ou *Pays des Dattes,* est de la même classe que ceux de *Belád-el-Folfol,* pays du poivre, et *Belád-el-Tibr,* pays de l'or. De semblables dénominations ne sauraient indiquer une région circonscrite dans des limites précises. Les Arabes ont appelé pays aux dattes toutes les contrées situées sur le penchant méridional du mont Atlas, au nord du grand désert. Cette lisière s'étend depuis l'Océan jusqu'en Egyte; elle embrasse le Darah, le Tafilèlt, le Sedjelmâça, le Zab, le pays de Totser, celui de Ghadamès, le Fezzan, Audgélah et Syouah. Tous ces cantons sont déjà décrits à la place convenable. Le pays de Toster, sous Tunis, auquel Shaw et d'autres donnent le nom spécial de *Belád-ad-Djerid,* porte proprement chez les géographes arabes celui de *Kastiliah.* D'autres voyageurs appliquent, d'une manière non moins impropre, le nom de *Beled-el-Djerid* à la province de Darah, au sud de Maroc.

Le grand désert, nommé en arabe *Sahara*, *Zahara* ou *S'ah'ra*, s'étend, dans l'acception ordinaire du mot, depuis l'Égypte et la Nubie jusqu'à l'océan Atlantique, et depuis le pied du mont Atlas jusqu'aux rives du Niger. Mais comme le Fezzan et l'Aghadès, du moins d'après les notions les plus récentes, coupent presque entièrement les déserts de Bilma et de Berdoa du reste du Sahara, on pourrait ne pas y comprendre le *désert de Libye.*

Depuis l'extrémité orientale, c'est-à-dire depuis les oasis de l'Égypte et de la Nubie jusqu'à l'Océan, il a environ 1,200 lieues de longueur; il en a plus de 500 de largeur du nord au sud. Sa superficie peut être évaluée à 500,000 lieues carrées, c'est-à-dire que sa surface surpasse celle de toute l'Europe.

Le grand désert du nord-ouest de l'Afrique semble être un plateau peu élevé au-dessus du niveau de la mer, couvert de sables mouvants, parsemé de quelques collines rocailleuses et de quelques vallons où l'eau rassemblée nourrit des arbrisseaux épineux, des fougères et de l'herbe. Les montagnes qui bordent l'océan Atlantique ne présentent pas une chaîne, mais

seulement des pics isolés; elles se perdent vers l'intérieur dans une plaine couverte de cailloux blancs et aigus.

Parmi ces petites chaînes éparses çà et là, nous citerons les *Mouslimis*, ou *Monselmines*, qui ne sont que le plus méridional des rameaux de l'Atlas; les *montagnes Noires*, ou le *Djebel-Kahl*, au nord du cap Bojador; les *montagnes Blanches*, qui se terminent au cap Blanc, et, dans la partie méridionale du désert, les *monts Megram*. A l'est se trouvent les *monts Tibesty* et les *monts Biban*. Les cours d'eau n'y forment, comme les montagnes, aucun système; ce sont des ruisseaux plus ou moins considérables qui, après avoir arrosé des oasis, se perdent dans les sables. Quelques-uns, qui bordent la côte, se jettent dans l'Océan; tels sont, entre autres, le *Rio de Ouro*, la *rivière de Saint-Cyprien* et *celle de Saint-Jean*.

Les collines de sable, souvent transportées par le vent, sont rangées en lignes semblables aux flots d'une mer. A Tegazza et en quelques autres endroits, un sel gemme, plus blanc que le plus beau marbre, s'étend en vastes couches sous un banc de roche. On ne parle d'aucun autre minéral du désert; mais sur l'extrême lisière méridionale, Golberry a trouvé des masses de fer natif, dont la description confuse irrite en vain notre curiosité. Pendant la plus grande partie de l'année, l'air sec et échauffé conserve l'aspect d'une vapeur rougeâtre; on croirait apercevoir vers l'horizon les feux de plusieurs volcans. La pluie, qui tombe depuis juillet jusqu'en octobre, n'étend pas à tous les cantons ses bienfaits incertains et momentanés. Une herbe aromatique, semblable au thym; la plante qui porte les *graines de Sahara*, des acacias et d'autres buissons épineux, des orties, des ronces; le henné ou alhenna oriental (*lawsonia inermis*), dont les feuilles fournissent une couleur pâle en usage pour la toilette des Mauresques, et une espèce de sainfoin (*hedysarium alhagi*) que les chameaux mangent avec avidité, voilà la végétation ordinaire du Sahara. Rarement on voit un bosquet de dattiers et d'autres espèces de palmiers. Les forêts de gommiers (*mimosa Senegal. L.*) situées à l'extrême lisière du désert, paraissent des colonies du règne végétal de la Sénégambie. Quelques singes, quelques gazelles se contentent de ces végétaux peu abondants. Le *b'yarlouah*, espèce de bœuf sauvage, erre dans quelques parties; l'autruche y vit aussi en troupes nombreuses et se nourrit de lézards, de limaçons, et de quelques herbes grossières, entre autres de l'apocyn. Les lions, les panthères, les serpents, souvent d'une dimension énorme, ajoutent à l'horreur de ces affreuses solitudes[1]; les corbeaux et divers autres oiseaux se précipitent

[1] Gardons nous de prendre le mot de *désert* dans sa rigoureuse acception; ces ani-

sur les cadavres, qu'ils disputent aux dogues des Maures. Ces animaux vivent ici presque sans boire. Les troupeaux consistent en chameaux, chèvres et moutons; ils vivent dans les oasis. Les chevaux, très-rares, sont quelquefois abreuvés de lait au lieu d'eau.

La côte de Sahara présente quelques ports et mouillages. Ceux de *Rio-de-Ouro* et de *Saint-Cyprien* sont formés par de larges anses de l'Océan, semblables à des embouchures de fleuves. Le *golfe d'Arguin* et la rade de *Portendik*, ou *Porto-d'Addy*, ont souvent été visités par les Européens. On remarque le cap *Bojador*, terreur des navigateurs du moyen âge, et, jusqu'en 1533, terme fatal de tous les voyages maritimes; et le cap *Blanc*, qui, selon l'opinion la plus probable, fut la borne des découvertes des Carthaginois.

Les *Monselmines* et les *Mongéarts* habitent vers le cap Bojador, et, sur les hauteurs de cette côte très-dangereuse, ils font ordinairement des signaux aux vaisseaux afin de les attirer à une perte inévitable. Alors ces féroces Africains s'emparent des marchandises et des hommes de l'équipage. Les *Wadelims*, ou *Ouldd-Deleym*, et les *Ladbessebas*, qui demeurent près du cap Blanc, ont été décrits comme des monstres de cruauté par un Français qui eut le malheur de faire naufrage sur leurs côtes. Le sort des captifs est vraiment à plaindre; les Maures, en les emmenant dans l'intérieur du désert, les font marcher comme eux-mêmes, cinquante milles anglais par jour, en ne leur donnant le soir qu'un peu de farine d'orge délayée dans de l'eau, nourriture ordinaire de ces nomades. La plante des pieds, chez l'Européen, s'enfle horriblement par la chaleur du sable brûlant, que l'Arabe traverse sans inconvénient. Bientôt le maître s'aperçoit combien son esclave est peu propre aux travaux et aux fatigues d'une semblable vie; il cherche à s'en défaire, et, après l'avoir traîné de marché en marché, il rencontre ordinairement quelque Juif voyageur, de ceux qui, établis à *Ouâd-Noun*, parcourent le désert avec leurs marchandises. Le Juif donne pour le rachat du captif un peu de tabac, du sel et quelques vêtements; il écrit ensuite à

maux, eux-mêmes, que nous venons d'énumérer, ne pourraient trouver leur subsistance dans la mer de sable que l'Européen se représente lorsqu'il s'agit du désert; rien n'est plus faux que cette image si connue du *lion du désert;* le roi des animaux a besoin d'une eau limpide pour se désaltérer et d'un frais ombrage pour s'abriter durant la chaleur du jour. La véritable idée que nous devons nous faire du désert est celle que *Strabon* a consignée dans son XVIIe livre : « Ce continent (Afrique) ressemble à une peau de panthère, car il est comme moucheté par des cantons habités qu'isolent des terrains arides et déserts; les Egyptiens appellent ces cantons des *Auases* (Oasis). »

V.A. M-B.

l'agent de la nation européenne à laquelle appartient le captif, et cherche à en tirer la somme la plus forte possible.

Les forêts de gommiers entre le cap Blanc et le Senégal sont possédées par diverses tribus nommées *Trarzas*, ou *Terarzah*, *Oulâd-el-Haggi*, *Bracknas*, ou *Beraknah*, *Douiches*, etc., toutes formées de Maures mélangés et parlant l'arabe; ils campent en troupes sans habitations fixes; ils sont mahométans.

Le territoire des Trarzas est borné à l'ouest par l'Océan et au midi par le Sénégal. Presque toujours campés depuis la baie d'Arguin et le port de Portendik, qui sont deux établissements français abandonnés, ils s'étendent jusqu'à 100 lieues dans l'intérieur des terres, mais ils cachent avec beaucoup de soin le lieu de leur retraite, qu'ils appellent leur patrie. Ils font leur récolte ordinaire de gomme dans la forêt de Sahel, près des frontières de la Sénégambie. Dans le groupe des Trarzas, sont compris le *Oulâd-el-Hhâggy Darmako* ou *Dârmancourts;* les *A'âdjounah* ou *Azounas*, les *Oulâd-Ahhmed Dahman* ou *Oulâdahmehs*, riverains du Sénégal; les *Oulâd-Mobârek* et plusieurs autres tribus.

Le territoire des *Braknas* ou des *Beràknah*, appelés aussi *Ebraknas*, comprend les *Oulâd-A'mar* ou *Ludamar*, et les *Gégébah* ou *Dhtedhiebe*, les *Takant* ou *Tagantes*, et plusieurs autres; il est borné à l'ouest par les Trarzas et au sud par le Sénégal; au nord ils n'ont pas plus de bornes que les autres.

Les *Douiches*, ou *Douysch*, comprennent les *Oulâd-Ghaysi*, plus connus sous le nom de *Oulâd-Abou-Seyf*, les *Kountah* et les *Zaouat*, qui, en 1827, assassinèrent l'intrépide et savant voyageur anglais, le major Laing; cette tribu, située au nord de Tembouctou, a pour principale résidence la petite ville de *Bousbeyeh*.

Les *Lamthah*, qui sont la souche des *Oulâd-Noun*, habitant la vallée de Noun, comprennent les *Masoufah* et les *Ouarkalân*, qui paraissent être les mêmes que les *Touâts*. Ceux-ci habitent la vaste oasis qui porte leur nom et dans laquelle on trouve *Aghably*, qui en est la capitale, et une autre ville appelée *Ins'âlah'* ou *Aïn-el-Salah;* cette dernière est très-importante, c'est le caravansérail où viennent aboutir les caravanes de Tembouctou, d'Agadès, de Ghat et de Ghdâmes; elle communique avec l'Algérie par Timimoun, située à 6 journées[1] au nord, et par Tuggurt et Aïn-Mady.

Les tribus de la race arabe pure ne sont pas aussi nombreuses que celles de la race mauresque; elles ne forment que deux groupes. Le premier, d'origine ismaëlite, porte le nom de *Hélâl*, et comprend les *Moslemyn*, ou

Monselmines, dont un grand nombre habite l'État de Sidi-Hescham; il se compose aussi des tribus suivantes : les *Beni-A'mer*, sur la côte qui s'étend entre le cap Noun et celui de Bojador; les *El-Hharits*, limitrophes du pays de Darah; enfin les *Modjât* ou *Emjot*, les *Diknah* ou *Tiknah* et les *Moghaferah*, ou *Mografirah*, situés entre les Touâts et les Beni-A'mer.

Le second groupe, d'origine kahthanyte, porte le nom de *Maghylah*. Ses principales tribus sont, près des Bracknas, les *Sebâyn* ou *Oulâd-Aby-Sebâ*, appelés aussi *Ladbessebas;* et, au nord de ceux-ci, les *Delemyn* ou *Oulâd-Deleym*, qui s'étendent jusque sur la côte du cap Blanc, où ils sont, comme on l'a vu plus haut, la terreur des malheureux naufragés; les *El-Ouodayah* ou *Ludayas*, qui possèdent l'oasis de *Ouadan* ou *Hoden;* les *Barâbysch* ou *Barbousch*, qui possèdent la petite ville de *Tyschit* ou *Tichet*, appelée aussi *Tegazza de l'Ouest*, dont le sol est riche en sel gemme, et dont les maisons sont bâties en blocs de ce minéral. C'est dans ces deux petites villes que les Ludayas se retirent pendant la saison des pluies. Ils possèdent aussi celle d'*Araouan*, à laquelle on donne une population de 3,000 âmes. Enfin ils paraissent même occuper un lieu appelé *Oualâtah*, qu'on a pris pour la capitale d'un royaume imaginaire appelé *Birou*, parce que les puits qui s'y trouvent portent ce nom en arabe.

Ces Maures et ces Arabes sont en général des hommes lâches et perfides, quoiqu'il se soit trouvé parmi eux des individus distingués par leur courage et par des vertus. Cruels quand ils sont les plus forts, traîtres et sans foi, ils ne connaissent aucun sentiment généreux ni humain; leurs traits farouches répondent à leurs manières barbares; leur couleur cuivrée, chargée de rouge et de noir, a quelque chose de sinistre.

Golberry, qui nous en fait cette peinture, a vu leurs femmes sous un plus agréable aspect, du moins dans leur jeunesse. Selon lui, elles sont jolies dans cet âge heureux; elles ont les traits fins, doux et réguliers; leur couleur tire sur le jaune pâle, mais leur teint est plus clair que celui des hommes. Ils vivent sous des tentes. Là, hommes, femmes, enfants, chevaux, chameaux et autres animaux, restent ensemble pêle-mêle et sous le même abri; les camps qu'ils établissent sur les bords du fleuve sont composés de l'élite des tribus; ils se nourrissent de millet, de maïs, de dattes et de gomme, et leur sobriété est difficile à concevoir. Ce sont les oasis qui leur fournissent la plupart de leurs fruits; les palmiers-dattiers y sont surtout en abondance. Ils ont des bœufs à bosse, et d'excellents chevaux, dont la course rapide atteint celle de l'autruche.

[1] On évalue la journée de caravane à 10 lieues kilométriques.

Nos métiers et nos arts ne sont pas étrangers à ces peuples barbares ; ils les exercent même avec adresse. Ils ont des tisserands, qui, avec des appareils très-simples et portatifs, fabriquent des étoffes de poils d'animaux, surtout de chèvre et de chameau ; ils ont même le secret de la préparation du maroquin. Ils savent employer à des usages utiles les peaux des lions, des léopards, des panthères, des hippopotames ; ils amincissent les peaux d'agneaux jusqu'à en former des feuilles comme celles du papier ; ils leur donnent ensuite différentes couleurs et les emploient à des ornements. Ils forgent des étriers et des brides d'une seule pièce, ainsi que des sabres et des poignards, dont ils savent incruster et damasquiner les poignées ; ils en ornent les fourreaux de plaques d'or et d'argent. Enfin, ils ont des orfèvres et des bijoutiers ambulants qui fabriquent des bracelets, des chaînes, des anneaux d'or, des filigranes et des ornements arabesques, dont ils enrichissent avec beaucoup d'adresse les ornements pour la parure des femmes et des princes.

La plupart des tribus dont nous venons de peindre en partie les mœurs ne nous sont connues que par ce que nous en ont appris quelques voyageurs, tels que Mungo-Park, le major Laing, Caillé, Richardson, ainsi que la caravane marocaine appelée *akkabah* qui se rend tous les ans à Tembouctou.

Les *akkabahs* ne se dirigent point en ligne directe à travers l'immense désert de *Sahara*, qui n'offre nulle trace de chemin frayé ; mais elles se détournent tantôt à l'ouest et tantôt à l'est, selon la position des oasis. Ces terres brillantes de végétation, semées dans ce vaste désert, comme les îles dans l'Océan, servent de lieu de repos et de rafraîchissement aux hommes et aux animaux. Telle est la violence du vent brûlant nommé *samoum* ou *shoume*, que souvent sa chaleur desséchante absorbe l'eau renfermée dans des outres que portent les chameaux pour l'usage des marchands et des conducteurs. Un monument attestait, du temps de Léon l'Africain, la fin déplorable d'un conducteur et d'un marchand, dont l'un avait vendu à l'autre, pour 10,000 dragmes d'or, la dernière jatte d'eau qui lui restait. Tous les deux avaient péri. En 1805, une *akkabah* composée de deux mille personnes et de dix-huit cents chameaux, n'ayant point trouvé d'eau aux places ordinaires de repos, hommes et animaux, tous périrent de soif. La véhémence du vent brûlant, qui dans ces vastes plaines soulève et roule des flots d'un sable rougeâtre, donne au désert une telle ressemblance avec l'Océan agité par les vagues, que les Arabes le nomment *une mer sans eau* (*el bahar billâ mâa*). Ils connaissent assez la position des constellations

pour se diriger au moyen de l'étoile polaire; aussi préfèrent-ils marcher pendant les nuits brillantes de ces climats, plutôt que d'affronter dans le jour l'ardeur d'un soleil dévorant.

Les *akkabahs* marocaines mettent environ cent trente jours à traverser le désert, en y comprenant les différents séjours aux oasis ou lieux de rafraîchissement. Partant de la ville de *Fez*, et faisant un peu plus de 2 lieues par heure, elles ont des journées de sept heures, et arrivent en dix jours à *Ouâdy Noun*, *Akka* ou *Tatta;* là elles se reposent un mois pour attendre les autres caravanes qui doivent se réunir à elles. On emploie ensuite seize jours peut aller d'*Akka* à *Tagazza*, où l'on prend encore un repos de quinze jours. On repart pour *Araouan*, autre station éloignée de sept journées; les *akkabahs* y restent quinze jours, et se remettent en marche pour *Tembouctou*, où elles arrivent le sixième jour, après un voyage de cent vingt-neuf jours, dont cinquante-quatre de marche et soixante-quinze de repos.

Une autre caravane qui part de *Ouad-Noun* et de *Souk Assa*, traverse le désert entre les montagnes Noires du cap *Bojador* et le *Oualata*, passe au *Tagazza* occidental (probablement le pays des Trarzas), où elle s'arrête pour recueillir du sel, et arrive à *Tembouctou* après un voyage de cinq ou six mois. Cette *akkabah* va jusqu'à *Djebel el-Abiad*, autrement les montagnes Blanches, près du cap *Blanc*, et traverse le désert de *Magaffra* au canton d'*Agadir*, où elle se repose vingt jours. Le convoi qui escorte ces caravanes appartient à la tribu sur le territoire de laquelle elle passent; ainsi, en traversant celui des *Oulâdmehs*, elles sont accompagnées par un grand nombre de soldats et par deux *sebayers* ou chefs de la peuplade, qui, après les avoir conduites sur le territoire de *Oulâd-Deleym*, reçoivent leur récompense, et remettent l'*akkabah* qu'ils protègent aux soins des chefs de ce district; ceux-ci les escortent jusqu'aux confins du territoire de la tribu *magaffra*, où d'autres guides les accompagnent jusqu'à *Tembouctou*. Quelquefois une caravane, plus hardie ou plus pressée que les autres, essaie de traverser le désert sans être escortée; mais il arrive rarement qu'elle n'ait lieu de se repentir de cette entreprise imprudente, en tombant entre les mains des deux tribus de *Diknah* et d'*Emjôt*, qui habitent les frontières septentrionales du désert.

Soumis à une religion qui défend l'usage des liqueurs enivrantes, les marchands de caravane ne connaissent d'autre boisson que l'eau; des dattes et de la farine d'orge suffisent à leur nourriture pendant un voyage de plusieurs semaines à travers le désert. Leurs habits sont d'une égale simplicité. Fortifiés par cette frugalité, soutenus par l'espoir du retour, ils

chantent pour abréger les longues heures du voyage; c'est surtout lorsqu'ils approchent de quelques habitations, ou lorsque les chameaux semblent prêts à succomber de lassitude, que leurs chants ont plus de vivacité et d'expression; la mélodie et la douceur de ces chants raniment et soutiennent les chameaux. A quatre heures du soir on dresse les tentes, on récite en commun les prières; et après le souper, qui succède à cet acte de dévotion, tous s'asseyent en cercle, causent ou content des histoires jusqu'à ce que le sommeil vienne fermer leurs yeux. L'arabe s'adoucit extrêmement dans la bouche des conducteurs de chameaux; cette langue devient aussi douce et plus sonore que l'italien; leur dialecte particulier ressemble à l'ancienne langue du Koran, qui, pendant douze cents ans, n'a presque point souffert d'altération. Les Arabes de *Magaffra* et ceux de *Oulâd-Aby-Sebâ* improvisent avec beaucoup de facilité; les femmes, fort habiles en poésie, distinguent favorablement les jeunes Arabes qui excellent dans cet amusement spirituel.

Il nous reste à parler d'un peuple important par l'étendue du territoire qu'il occupe vers l'extrémité orientale du Sahara : ce sont les *Touaricks* ou *Touaregs*, appelés aussi *Targhys* ou *Sourgous*. Toutes les oasis qui bordent le désert de ce côté leur appartiennent. Ils s'étendent depuis les limites du Fezzan jusqu'à celles du Soudan, et sont souvent en guerre avec ces deux pays. Ils poussent même leurs excursions jusque sur les bords du Djoliba, et sont la terreur des paisibles habitants des contrées qui bordent ce fleuve. Ils se divisent en plusieurs tribus dont quelques-unes ne vivent que de brigandage; mais ils ne donnent la mort à ceux qu'ils pillent que lorsqu'ils éprouvent de la résistance. Ils enlèvent un grand nombre d'habitants dans les différents États du Soudan, et les vendent ensuite comme esclaves. Leur courage, leur témérité, leur habileté à manier les armes, et les courses rapides qu'ils font, montés sur des *Mah'aris*, grands chameaux d'une agilité et d'une vitesse extraordinaires, en font la terreur des peuples sédentaires voisins du désert. Les caravanes qui traversent leur pays leur paient un tribut pour ne point en être inquiétées; et dès que cette contribution est acquittée, elles peuvent voyager en toute sécurité.

Les Touariks sont grands et bien faits; la couleur basanée de leur teint n'est due qu'à la chaleur du climat, les parties de leur corps qui restent cachées par les vêtements annoncent par leur blancheur que leur peau est de la même teinte que celle des Européens méridionaux. Ils se cachent une partie du visage avec un morceau de toile de coton, ordinairement bleue; ce morceau descend depuis le nez jusque sur leur poitrine. Ils portent un

bonnet rouge ou un turban bleu ; une large chemise à manches forme leur principal vêtement. Dans les villes du Soudan qu'ils fréquentent souvent, ils portent des casaques en drap ou en cuir, des pantalons de toile de coton presque toujours bleus, et des chemises de peau d'antilope ; leur chaussure consiste en sandales en cuir noir, attachées aux pieds avec des courroies en maroquin rouge. Dans cet ajustement ils portent toujours un fouet, une épée longue et droite, un poignard et une lance légère ; mais lorsqu'ils sont armés pour le combat, ils ont trois lances, une hallebarde attachée à la selle de leur chameau, et quelquefois un fusil. Leurs femmes sortent sans voiles ; leur beauté, aux yeux des Touariks, consiste dans un embonpoint démesuré. Ces peuples sont musulmans, mais très-ignorants sur leur religion.

Les principales oasis des Touariks sont : *Ghât* ou *Ghraât*, visitées deux fois, en 1846 et 1850, par J. Richardson, dont le nom vient de s'ajouter à ceux des hardis voyageurs qui ont trouvé la mort dans cette mystérieuse Afrique ; la capitale de cette oasis, qui porte le même nom, est célèbre par la foire qui s'y tient annuellement ; l'oasis n'a pas plus de 7 kilomètres de circuit ; la ville est construite sur une colline, elle est entourée d'une muraille percée de six portes. *Ahîr*, porte le nom de *Royaume ;* cette oasis est très-étendue ; elle a pour capitale la grande ville d'*Agadés* ou *Aghadés*, une des stations principales des caravanes dans le désert. Les autres villes de l'oasis d'Ahîr sont *Tin-Telloust*, *Seloufit* et *Oummezin*, résidence du sultan. Ce pays est très-fertile ; on y trouve des jardins, des champs de blé, des forêts de palmiers ; une végétation verdoyante nourrit de nombreux troupeaux de chèvres, de moutons, de bœufs et d'ânes. La population, qui est nombreuse, vit du commerce de caravanes. Ces caravanes sont annuelles, tous les individus mâles en font partie ; ils ont, dans le Soudan, des secondes familles qui y résident dans des villages, en sorte que ces espèces de colonies de femmes restent alternativement sans maris.

Le peuple voisin des Touariks est celui des *Tibbous* qui occupent la partie orientale du Sahara depuis le Fezzan jusque dans le Soudan. Les Tibbous appartiennent à la grande famille des Berbère et se divisent en plusieurs tribus. On présume avec raison que ce sont les Éthiopiens troglodytes auxquels les anciens Garamantes donnaient la chasse : en effet, un grand nombre d'entre eux habitent encore dans des cavernes. Ils sont d'une taille svelte, et tellement agiles, qu'on leur donne le surnom d'*oiseaux*. A l'aide des chameaux *mah'aris*, ils peuvent parcourir de grandes distances en peu de temps : ce qui les engage à changer souvent de résidence.

Quelques-uns servent de courriers entre le sultan du Fezzan et les cheïkhs de Bournou. Ils ne sont pas cruels ; mais, naturellement voleurs, ils vivent principalement de pillage. Cependant, comme la contrée où ils se tiennent le plus habituellement produit beaucoup de dattes, ces fruits leur servent de nourriture. Ils mangent aussi la chair des animaux morts, et le sang des chameaux cuit au feu. Ils mettent à contribution les caravanes qu'ils rencontrent; et lorsqu'elles sont trop nombreuses pour qu'ils puissent s'en faire craindre, ils exigent une redevance pour laisser les voyageurs puiser de l'eau dans leurs puits.

Les principales oasis des Tibbous sont celles de *Kaouar,* dont la capitale est *Bilma,* importante par les lacs salés de son voisinage, que l'on nomme *Sebkha de Dombou* et *Sebkha d'Agram,* d'où l'on tire annuellement une énorme quantité de sel que l'on exporte au Soudan; l'oasis de *Seggedden,* qui est à l'ouest des pays montagneux de *Tibesti* et d'*Ouadjanga,* c'est dans cette dernière que se trouve *Ien* ou *Beled-el-O'mián, la ville des aveugles;* enfin l'oasis de *Koufarah,* dont *Kébâba* paraît être la ville principale.

Le grand désert que nous venons de décrire ne serait-il que le bassin desséché d'une mer? Diodore parle d'un *lac des Hespérides* mis à sec par un tremblement de terre ; peut-être les régions du mont Atlas, autrefois entourées d'une double méditerranée, ont-elles formé cette célèbre *île Atlantique* qu'on cherche partout, et qui ne se retrouve nulle part. Sur les bords du grand désert on a découvert d'immenses amas de dépouilles d'animaux marins. Tandis que le Soudan manque entièrement de sel, les déserts du Sahara en sont comme parsemés. Pline et Léon disent, d'une voix unanime, que dans plusieurs cantons, on taille le sel gemme comme on taillerait du marbre ou du jaspe ; l'on en construit des maisons.

On peut faire d'autant plus facilement une foule d'hypothèses sur ce sujet, que le niveau du désert est encore inconnu : cependant la nature géologique du terrain annonce qu'il n'a pu être couvert par l'Océan qu'à une époque antérieure aux temps historiques. Cette seule considération doit mettre des bornes aux conjectures si faciles à imaginer pour expliquer dans le Sahara la présence des débris d'animaux marins.

TABLEAU STATISTIQUE de l'empire de Maroc [1].

	SUPERFICIE en lieues carrées.	POPULATION.	POPULATION par lieue carrée.
ROYAUME DE FEZ	9,852	3,200,000	324
ROYAUME DE MAROC	5,710	3,600,000	6 0
TAFILELT et autres provinces	8,817	1,700,000	192
	24,379	8,500,000	348

Population par nation.

Berbères et Touariks	2,350,000
Chillouhs	1,400,000
Arabes purs, Bédouins, etc.	740,000
Mélangés, Maures, etc.	3,550,000
Israélites et Karaïtes	339,500
Nègres du Soudan, etc.	120,000
Européens, chrétiens	300
Renégats	200
Total	8,500,000

REVENUS.

	Piastres
1° L'*Ackoura*	450,000
2° La *Neiba*	280,000
3° La *Djazia*	30,000
4° L'*El-Ankès*	950,000
5° Le *Kess'h-ed-drubb*	50,000
6° Les *Auaïd-el-goumroug*	400,000
7° Le *Tahhouit*	25,000
8° Les *Keraz*	40,000
9° Les *Deïates*	150,000
10° Les *Hadéïates*	225,000
Total	2,600,000

DÉPENSES.

	Piastres
1° Entretien de la maison impériale	110,000
2° Réparations des édifices publics, forteresses, palais, etc.	65,000
3° Présents et donations à la Mekke, aux schéryfs de Tafilelt, etc.	65,000
4° Traitements de quelques gouverneurs généraux, achats de munitions de guerre	50,000
5° Solde, habillement et nourriture de l'armée de terre	650,000
6° Entretien de la maison militaire	30,000
7° Traitements de quelques consuls en Europe et dans les Régences barbaresques	15,000
8° Courriers, exprès, messagers	5,000
Total	990,000
Excédant des recettes sur la dépense	1,610,000
Balance	2,600,000

ARMÉE DE TERRE.

GARDE IMPÉRIALE.	Bokharis ou nègres à pied	1,500	5,000
	Oudaïas ou Arabes du désert (à cheval)	1,500	
	Cavalerie nègre	2,000	
TROUPES DE LIGNE.	Infanterie (Bokharis)	7,000	11,000
	Caval. Oudaïas	2,000	
	Caval. Maures	2,000	
	Total		16,000

ARMÉE DE MER.

Officiers, sous-officiers, soldats et matelots	2,000	
3 bricks ou goëlettes, portant ensemble		40 canons.
15 chaloupes canonnières		30

[1] Toutes ces évaluations sont celles que M. *Graberg de Hemso* a communiquées dans son ouvrage : Aperçu statistique sur l'empire de Maroc en 1833; nous partagons l'avis de M. E. Renou et nous les pensons un peu exagérées, il faut donc les considérer comme des *maxima*. V.A. M-B.

LIVRE QUATRE-VINGT-DOUZIÈME.

Suite de la Description de l'Afrique. — Description de la Sénégambie et du Ouankarah, comprenant la contrée que l'on a appelée Guinée.

La région que nous allons visiter atteste également le pouvoir bienfaisant de la nature et le génie pervers de l'homme. Ces contrées, où la tyrannie et l'ignorance n'ont pu étouffer l'inépuisable fécondité du sol, ont été jusqu'à nos jours le théâtre d'un éternel brigandage, et un vaste marché de sang humain.

Les côtes maritimes de cette région éprouvent le plus haut degré de chaleur que l'on connaisse sur le globe. La cause en doit être cherchée dans les vents d'est, qui arrivent ici après avoir traversé le sol brûlant de l'Afrique dans toute sa largeur. A Gorée, dans les années 1787 et 1788, en novembre et en mai, le thermomètre de Réaumur s'est tenu entre 16 et 25 degrés; pendant la nuit il n'est pas descendu au dessous de 12 degrés et demi. Depuis mai jusqu'en novembre il n'est pas descendu au-dessous de 20 degrés, ni monté au-dessus de 30. Il n'y a donc que deux saisons : l'une que l'on peut regarder comme un été modéré, l'autre comme une véritable canicule; mais pendant toute l'année, le soleil, à midi, est insupportable : cependant, en général, la chaleur y est moindre qu'au Sénégal, où elle est de 36 et même de 44 degrés. Le baromètre y monte presque toujours dans les circonstances où il descend en France, c'est à-dire au commencement des orages. Le vent souffle presque sans interruption du nord et du nord-ouest. Les vents alizés, ou d'est, ne se font sentir qu'à 30 ou 40 lieues de la côte : le vent du sud y est très-rare. Dans la saison des grandes chaleurs on éprouve, pendant trente jours environ, un calme plat qui énerve les corps les plus robustes. Depuis les premiers jours de juin jusqu'à la mi-octobre, il tombe tous les ans seize à dix-huit grosses pluies qui donnent 50 à 60 pouces. Pendant le reste de l'année, les rosées sont considérables [1].

De toutes les contrées de l'Afrique occidentale, la côte d'Or paraît être celle qui éprouve la chaleur la plus intense. Près du Rio Volta, *Isert* a vu le thermomètre de Farenheit monter à 95 degrés et demi (Réaumur, 28° 22)

[1] *Adanson*, Voyage au Sénégal. *Wadstrom*, sur les Colonies, pag. 55, trad. allem. de M. *Zimmermann*.

dans l'intérieur de la chambre, et à 134 degrés à l'air libre (Réaumur, 45° 33); ce qui surpasse de près de 26 degrés la plus forte chaleur observée par Adanson sur les bords du Sénégal.

Dans le golfe de Guinée, les vents soufflent ordinairement du sud-ouest, ce qui rend très-difficile la sortie des vaisseaux qui s'y hasardent. Cette marche du vent, contraire à celle des vents alizés, ne peut s'expliquer que par la raréfaction de l'air dans les parties centrales qui correspondent à la côte de Guinée. Comme la raréfaction est le produit de la chaleur, l'intérieur ne doit pas renfermer de hautes montagnes.

Entre le cap *Verga* [1] et celui des *Palmes*, les ouragans appelés *tornados*, d'un mot portugais qui signifie tourbillons, sont très-fréquents pendant l'été et l'automne: ils s'annoncent par un petit nuage blanc qui paraît d'environ 2 mètres de diamètre et d'une immobilité parfaite: bientôt il s'étend et couvre une grande partie de l'horizon : un vent impétueux se déploie en tourbillonnant; il ne dure qu'un quart d'heure, mais, dans ce court intervalle, des arbres énormes sont déracinés, des cases sont renversées, des villages entiers sont détruits, des vaisseaux au mouillage sont brisés en morceaux. Ce fléau est inconnu dans le Sénégal, et même depuis le cap Blanc jusqu'au cap Verga; mais dans le Sahara il se fait sentir. Les vents agitent le sablon, qui est d'une finesse extrême; ils forment des colonnes qui, élevées à une très-grande hauteur, deviennent des trombes de sable. Après diverses variations de formes, ces nuages se dissipent quelquefois dans les airs, ou sont emportés à des distances immenses : d'autres fois ils se brisent dans leur milieu avec un fracas semblable à l'explosion d'une mine.

Le *harmatan*, dont le nom paraît d'origine européenne (air malant, air malfaisant), est un vent d'est qui règne principalement dans le Benin, et s'étend jusqu'à la côte d'Or; il amène un brouillard sec; l'horizon en est obscurci; la peau des animaux et des hommes se gerce. Les *harmatans* se font sentir vers les solstices.

Vers les sources du Sénégal, du Djoliba ou Niger, et du Mesurado, s'élève un noyau de montagnes d'où, selon les cartes les plus récentes, il sort des branches semblables à autant de rayons. Ce fait indiquerait des montagnes granitiques ou schisteuses. Mais les cartes ne sont-elles pas systématiques? Les nombreuses chutes des rivières supposent un sol qui s'élève en terrasses. Les montagnes de la côte, depuis le cap Vert jusqu'à la Gambie, offrent quelques indices de volcans, ou plutôt représentent des

[1] A 10 deg. de lat. N. et 16 deg. de long. O. de Paris.

roches d'origine ignée; car les *laves* dont on les dit composées paraissent n'être que du basalte, qui n'est pas le produit des volcans modernes. Le pied du cap Sierra-Leone est entouré de prismes basaltiques, que les Anglais nomment *carpenter's rocke;* et toute cette côte, en général, présente le même aspect. Les immenses terrains, formés par alluvion, donnent à la côte de Sénégambie quelque ressemblance avec la Guyane. Les îles au sud de la Gambie, noyées en partie sous l'eau, s'accroissent continuellement.

Les rivières de cette contrée sont en grand nombre. Le *Sénégal*, longtemps confondu avec le Niger, prend sa source dans le pays de Fouta-Dialon, et n'atteint la mer qu'après un cours d'environ 350 lieues. Parmi les chutes de ce fleuve, celle près de la roche Félou a mérité le plus d'attention; la roche arrête les eaux pendant sept mois, mais pendant le reste de l'année elles sont assez hautes pour passer par-dessus. Cette roche est la limite de la navigation des Européens. A l'embouchure du Sénégal, une barre empêche l'entrée aux bâtiments qui tirent plus de 3 mètres; mais en dedans la profondeur va jusqu'à 10 mètres. Les navires qui peuvent franchir cette barre remontent facilement en tout temps jusqu'à 80 lieues au-dessus de l'embouchure du fleuve. La marée s'y fait sentir à plus de 60 lieues. La Barthe fait observer qu'en 1779, la barre n'était qu'à 4 lieues de l'île Saint-Louis, et qu'actuellement elle en est à 5. Ces variations son' très-importantes pour le mouillage; elles doivent être attribuées aux courants qui, ayant alternativement deux directions, accumulent et emportent tour à tour un sable mobile. Cet effet s'observe à peu près sur toute la côte. Les bords du Sénégal deviennent pittoresques à 50 lieues de la mer. Environné de collines, de montagnes, où des arbres de haute futaie mêlés de jolis arbrisseaux, forment des voûtes et des amphitéâtres de verdure, ce fleuve offrirait le plus intéressant des voyages, si l'air malsain, l'aspect hideux des crocodiles et le mugissement de l'hippopotame n'en diminuaient les charmes: les marchands l'évitent même et aiment mieux aller par terre. Dans la partie supérieure de son cours, les naturels lui donnent le nom de *Ba-fing,* qui signifie *Eau noire.*

Tandis que le Sénégal n'est navigable que pendant la saison des pluies, la *Gambie* ne l'est que pendant la saison sèche; on la remonte 37 milles anglais avec des frégates de 40 canons, et 180 avec de gros vaisseaux marchands; les pluies donnent un énorme volume d'eau, mais en même temps une telle rapidité que l'on ne peut y naviguer contre le courant. Un voyageur français, M. Mollien, est le premier qui en ait fait connaître la

source; il la visita en 1818. Elle est dans le pays du Fouta-Dialon, très près de celle du Rio-Grande; elle est cachée dans un bois touffu, au milieu d'un vallon en forme d'entonnoir formé par les montagnes de Badet dont tout indique l'origine volcanique. Elle sort de ce vallon en faisant de si nombreux détours, qu'ils forment déjà une longueur de 150 lieues quand elle n'est encore qu'à 17 lieues de son point de départ. Elle se jette dans l'Océan, après un cours de plus de 400 lieues, entre l'île *Sanguomar* et le cap Sainte Marie et à 60 lieues au sud des Bouches du Sénégal. Son embouchure a 7 lieues de largeur. Elle est encore large d'une lieue à 120 de la côte et au-dessous de la belle chute qu'elle forme à Barraconda.

Le *Rio-Grande*, appelé aussi *Kabou* ou *Coumba*, non moins remarquable par ses sinuosités, sa profondeur et sa large embouchure, divisée en plusieurs bras et située vis-à-vis l'archipel des Bissagos, n'a que 100 lieues de cours. Il prend aussi sa source dans les montagnes de Badet. A 25 lieues de son embouchure, il a 3 brasses de profondeur : la marée monte jusqu'à cette distance, et c'est jusque là que la navigation en est sûre. La *Rokelle* ou le *Robouny-Dakell*, qui a son origine dans le pays de Soulimana, et qui prend ensuite le nom de *Sierra-Leone* avant de se jeter dans l'Atlantique, a aussi environ 100 lieues de cours; sa marche est gênée par des rochers. La *Comaranca*, qui est un peu moins considérable que la précédente, a sa source à deux journées de celle du Djoliba. Un cours rapide, dirigé presque en ligne droite, distingue le *Rio-Mesurado*, d'ailleurs peu connu. Les îles Bank, Bally et de la Persévérance sont situées près de son embouchure.

Les autres rivières de la côte de Guinée paraissent prendre leurs sources dans les montagnes de Kong, éloignées de 100 à 150 lieues. Le *Rio-Volta* ou *Addiri* ou bien encore *Sed-jirey*, l'un des plus considérables et le moins connu, descend de cascade en cascade et se jette dans le golfe de Guinée après un cours d'environ 140 lieues. Ce fleuve inonde pendant la saison des pluies les pays qu'il traverse. Des rochers et des bancs de sable obstruent son embouchure; mais la partie la plus enfoncée du golfe reçoit le *Formosa*, les deux *Calabar* et d'autres rivières larges et profondes, regardées aujourd'hui comme les bras du Djoliba ou Kouârâ, qui forme à son embouchure un delta plus grand que celui de l'Egypte.

A la tête des arbres s'élève ici ce colosse du règne végétal, l'immense baobab, l'*adansonia digitata* de Linné. Le savant danois Isert en a observé plusieurs espèces, quoique les botanistes n'en aient encore déterminé qu'une. Son fruit, surnommé *pain de singe*, nourrit abondamment les

nègres qui, au lever du soleil, épient religieusement le réveil de ses fleurs fermées pendant la nuit. Il pare toute la Sénégambie de ses voûtes verdoyantes et surbaissées : le cap Vert, dit-on, a tiré de là son nom ; le tronc caverneux sert quelquefois de temple ou de salle d'assemblée à une peuplade entière : il est peu élevé, et M. Golberry en a observé un qui avait 8 mètres de haut sur 11 de diamètre et 34 mètres de tour. Les forêts de ces contrées, aussi épaisses que celles de la Guyane ou du Brésil, renferment également des cocotiers, des palmiers, des mangliers, des bananiers ou pisangs, des tamariniers, des papayers, diverses espèces de citronniers, d'orangers, de grenadiers et de sycomores. On y remarque l'hyménée ou courbaril qui fournit une boisson agréable ; l'*elaïs guineensis*, dont on tire de l'huile et une espèce de beurre ; un arbre à pois, nouvelle espèce de *robinia* observée sur la côte d'Or ; un arbre ressemblant au tulipier, qui forme un nouveau genre dans la tétrandrie de Linné, et un autre, mal à propos appelé cèdre, qui est une nouvelle *avicennia*. Le précieux *schéa* ou l'arbre à beurre forme une des principales richesses du royaume des Bambouks ; mais cet arbre probablement du genre des *croton* ou des *élaïs*, appartient plutôt à la Nigritie. Cependant un arbre à suif croît, selon Rœmer, sur la côte de Guinée.

On a prétendu que le muscadier et le cannellier viennent ici spontanément, quoiqu'en petit nombre ; c'est une assertion qui aurait besoin des preuves les plus fortes. Il paraît certain que le *laurus cassia* croît dans les forêts. L'existence du caféyer n'a rien que de probable, puisqu'on sait qu'il vient au midi de l'Abyssinie ; mais est-ce précisément l'espèce d'Arabie? Parmi les autres plantes aromatiques, la Sénégambie possède l'espèce de poivre appelé *malaguette*, le piment, le poivre d'Espagne et le gingembre. Le coton prospère et surpasse même celui du Brésil. L'indigo est excellent. On connaît déjà un grand nombre de gommes précieuses que cette partie de l'Afrique fournit au commerce : telles sont la gomme gaïac, la gomme rouge astringente, la gomme copal, le suc d'euphorbe et le sang-dragon. Le courageux et habile suédois Wadstrom avait rapporté d'Afrique quatorze espèces de bois précieux ; l'acajou et l'ébène en étaient. On y a trouvé beaucoup de bois propres à la teinture.

Les plantes alimentaires abondent. On cultive l'holcus de deux espèces, le *sorghum* et le *doura ;* une troisième, nommée *holcus bicolor* par Isert, porte sur la côte d'Or le nom portugais de *milho* ou millet, et rend jusqu'à 160 pour un. Le riz est cultivé dans les hautes terres. L'Amérique a donné à l'Afrique le maïs ou blé de Turquie, mais la patate paraît indigène. Les

autres plantes herbacées qui servent à la nourriture, sont l'igname, le manioc ou cassave, la grosse fève que produit le *dolichos tignosus*, le délicieux ananas, qui croît dans les endroits les plus déserts; enfin différentes espèces de melons et de courges.

Le tabac se trouve partout et en grande abondance; mais, excellent dans le Sénégal, il est de la plus mauvaise espèce à la côte d'Or. Les nègres aiment tellement à fumer cette plante, qu'ils supportent plus facilement la faim que la privation de cette jouissance. La canne à sucre, abondante et excellente, ne sert qu'à nourrir les éléphants, les cochons et les buffles, qui l'aiment beaucoup; quelquefois le nègre en boit le suc. L'abondance des aloès, des balsamines, des tubéreuses, des lis, des amaranthes, plantes au milieu desquelles s'élève la *methonica superba*, magnifique liliacée qui n'est point aussi fréquente ici que sur la côte de Malabar, donne à la fleurraison de ces contrées un aspect de pompe et de magnificence qui étonne le voyageur européen. Le trait le plus singulier de la végétation éthiopienne, c'est peut-être la hauteur à laquelle s'élève l'*herbe de Guinée* (*panicum altissimum*). Elevée de 2 et quelquefois de 3 à 4 mètres, cette plante forme d'immenses forêts herbacées, où des troupeaux entiers d'éléphants et de sangliers errent sans être vus. L'énorme serpent boa se cache sous ce gazon gigantesque. Souvent le nègre allume ces savanes pour rendre l'air plus pur ou la culture plus facile; alors, pendant la nuit, de larges fleuves de feu semblent sillonner la campagne et dissiper les ténèbres; mais pendant le jour, des colonnes de fumée couvrent l'horizon, et les oiseaux de proie les suivent en foule pour dévorer les serpents et les lézards étouffés dans les flammes. Ces sortes d'incendies ont paru aux yeux de quelques savants fournir l'explication la plus naturelle des *torrents de feu* qu'aperçut le carthaginois Hannon, dans son voyage au midi de Cerné [1].

L'espèce de *gouet* appelée *arum aphylum*, plante singulière qui habite les lieux pierreux et montueux, est commune au Sénégal; les Yolofs ou Ghiolofs qui habitent le pays de Cayor mangent sa racine dans les temps de disette; ils la font sécher, puis bouillir, et tandis qu'elle est chaude ils en extraient le jus qui est un poison. Un petit arbre nommé *pterocarpus africanus*, qui perd ses feuilles en novembre et fleurit en décembre, est connu des habitants du Sénégal sous le nom de *kari* : il fournit une bonne espèce de gomme, par une simple incision faite dans l'écorce.

Aucune partie du monde ne nourrit de plus nombreuses troupes d'élé-

[1] Voyez notre Ier volume, page 59.

phants, de singes et de gazelles, de chevrotins, de rats et d'écureuils. Dans toute l'étendue de l'Afrique, l'éléphant vit sauvage; nulle part il n'est apprivoisé. Les anciens avaient remarqué avec justesse que l'espèce d'éléphant d'Afrique est plus petite et moins courageuse que celle d'Asie; mais ses défenses sont beaucoup plus grosses; l'ivoire, plus dur, jaunit moins promptement; il fournit presque tout celui du commerce. L'hippopotame, qui, dans les eaux douces et marécageuses, devient monstrueux, se montre plus fréquemment dans les régions méridionales. Le rhinocéros n'est guère connu, même dans le Benin. Le lion est moins commun que la panthère et le léopard. L'hyène maculée ou tigrée est fréquente dans ces contrées, tandis que l'hyène ordinaire est la plus commune dans le nord de l'Afrique. On redoute encore plus le chakal. La girafe, vue par Mungo-Park et d'autres voyageurs dans la Nigritie, s'égare quelquefois sur les côtes.

Les zèbres s'y rencontrent par troupes, et les nègres les chassent pour en avoir la peau et la chair.

L'espèce de singe la plus remarquable est le *simia troglodytes,* nommé dans le Congo *kympansay,* dont nous avons fait *champanzée;* c'est le *jocko* de Buffon, qui l'a confondu avec l'orang-outang des Indes. Ce singe se rapproche moins de l'homme, par sa conformation physique, que l'orang-outang; il le surpasse peut-être par son intelligence : un voyageur assure qu'il n'est pas commun. Le hideux *mandrill* varie avec l'âge, et Linné en a mal à propos fait deux espèces (*simia maimon* et *mormon*). D'après un savant zoologiste, il ne s'est encore trouvé qu'en Guinée, c'est-à-dire dans le Ouankarah, et au Congo; les naturalistes le nomment *cynocephalus mormon.* On y rencontre encore le *pithèque,* que Linné appelle *simia inuus,* et Fr. Cuvier, *magot;* le *colobe* ou la *guenon à camail* de Buffon, jolie espèce dont la tête et toute la partie supérieure du corps sont garnies d'une crinière jaune et noire en forme de camail, et dont la queue est d'un beau blanc; la *guenon blanc-nez* (*cercopithecus petaurista*), la *guenon pallas* et la *guenon diane,* le *callitriche* ou *singe vert* (*cercocebus sabœus*); le *cynocephale papion,* renommé par son caractère féroce et sa lubricité; en un mot, presque tous les singes de la famille des guenons, dont ces contrées paraissent être la patrie. Deux animaux remarquables, voisins des singes et de la famille des *lemuriens* ou *makis,* n'ont encore été trouvés que dans la Sénégambie et la contrée qu'on a appelée Guinée; ce sont le *galago senegalensis,* qui n'est pas plus gros qu'un rat ordinaire, et le *galago guineensis,* qui passe pour être doux, lent et paresseux. On lui donne aussi le nom de *galago potto.*

Les nègres du Sénégal prennent la civette toute jeune et l'apprivoisent, c'est la *vivera civetta* qui fournit un parfum que les Orientaux regardent comme délicieux. Parmi les antilopes et les gazelles, le *kob*, le *nanguer*, le *nagor*, habitent les bords du Sénégal et du Rio-Volta : il en est de même du *kével* et de la *corine;* ces antilopes vont par troupes innombrables, composées de plus de mille individus. Le sanglier d'Éthiopie, dont on a fait le genre *phascochère*, peuple les bois marécageux du Sénégal, du cap Vert et de la Guinée. Une verrue longue de 5 centimètres, qui occupe chacune de ses joues au-dessus de l'œil, une épaisse crinière qui flotte sur son cou, lui donnent un aspect féroce que ses mœurs et ses habitudes justifient.

Les chiens de l'Afrique occidentale sont de la taille de nos braques, mais paraissent tenir un peu de l'espèce du mâtin ; ils ont le poil court, rude et roux, comme dans tous les pays chauds, et n'aboient pas. Les chevaux, sur la côte d'Or, sont petits et laids ; mais Adanson admire le cheval du Sénégal ; ce fleuve est probablement la limite de la race berbère ou maure. L'âne y devient très-beau et très-fort. On y voit quelques chameaux, mais en petit nombre, et on n'en trouve plus au sud du Sénégal. Les nègres élèvent des bœufs, des buffles, des moutons et des chèvres.

On trouve dans toutes les basses-cours des nègres l'oie armée, l'oie d'Égypte, la pintade, et la plupart des volailles connues en Europe.

Parmi la multitude d'oiseaux qui habitent les forêts, on remarque l'*ardea alba minor* ou l'aigrette, dont les plumes sont un objet de commerce. Les jolis perroquets sont en quantité innombrable : leurs essaims sont chassés des arbres par le cri des singes. Adanson a vu le nid d'une énorme espèce d'aigle ou vautour nommé *n'ntaun* par les indigènes. Le nid avait 1 mètre de haut. On est affligé par des insectes venimeux, par des reptiles dégoûtants, par des nuées de sauterelles ; Isert en a distingué à la côte d'Or plus de vingt espèces différentes. Les caméléons y sont très-communs. Les abeilles sauvages y fourmillent ; leur miel et leur cire sont pour les nègres un objet de commerce. Dans les forêts solitaires, les *termites*, improprement nommées *fourmis blanches*, déploient leur étonnante industrie. Golberry a vu dans le bois de Lamayava à Albréda, sur les bords de la Gambie, des édifices pyramidaux de ces insectes, dont la hauteur allait à 3 mètres, et dont la base occupait un espace de 33 à 36 mètres carrés.

Les crocodiles, les cachalots et les lamantins habitent quelquefois tous ensemble les embouchures des grandes rivières. Des huîtres se suspendent en foule aux branches des mangliers qui les bordent ; elles sont bonnes à man-

ger, grandes et grasses, mais elles n'ont pas la fraîcheur des huîtres du nord.

Le cauris ou la coquille appelée *cypræa moneta*, qui sert de monnaie dans toutes ces contrées aussi bien que dans plusieurs pays de l'Inde, se pêche, suivant quelques auteurs, sur les côtes du Congo et d'Angola, et on ne l'y apporte pas de l'Inde, comme l'ont dit plusieurs voyageurs. Cette coquille serait-elle étrangère aux côtes de la Guinée propre? Les naturalistes ne l'indiquent pas d'une manière claire; mais ils semblent cependant l'annoncer lorsqu'ils disent qu'elle est commune dans l'océan Indien. On prend aussi sur toutes ces côtes beaucoup de coraux et d'ambre gris, que l'on considère comme une matière biliaire formée dans les intestins des cachalots. Les pêcheurs voisins du cap Blanc goudronnent leurs bateaux avec de l'ambre gris.

Sans doute le règne minéral de ces contrées équinoxiales n'est ni moins riche ni moins varié dans ses productions que les deux autres; mais nous le connaissons peu. Au nombre des objets les plus dignes d'attention, on doit compter les mines d'or que l'on dit exister dans le pays de Bambouk, situé entre le Sénégal et la Gambie, à égale distance de l'un et de l'autre. Si l'on en croit deux Français, Pelays et David, qui ont été envoyés dans ces contrées par l'ancienne compagnie des Indes de France pour examiner ces mines, elles sont situées près des villages de Natakon, de Sémayla, de Nambia, de Kombadyrie; mais ces dépôts, d'où les nègres tirent l'or, ne sont que des alluvions des mines véritables que recèlent les montagnes de Tabaoura. Quatre-vingts livres de terre brute mélangée, prise du puits du monticule de Natakon, ont fourni cent quarante-quatre grains et demi d'or. La mine de Sémayla paraît la plus riche. Il y a aussi des mines d'or sur la côte d'Or, à Akim, à cinq journées de l'ancien fort danois de Christiansbourg; mais elles sont peu abondantes. A douze journées plus au nord, vers les montagnes de Kong, les naturels doivent exploiter, par des fouilles profondes, une mine très-riche de ce métal précieux. Labat a vu des montagnes entières d'un beau marbre rouge à veines blanches. Les nègres font de belles poteries avec une terre blanche et onctueuse, commune dans ces régions. C'est sur la côte, et surtout dans les rivières près du golfe des îles de *los idolos*, que se trouve cette glaise grasse qu'ils mêlent comme du beurre avec leurs aliments. Tel est le tableau général de cette région. Passons aux détails.

Nous allons commencer par la Sénégambie. Tout le monde sait que cette contrée doit son nom à ses deux principaux fleuves : le Sénégal et la Gambie; qu'elle a environ 300 lieues de longueur de l'est à l'ouest et 200 lieues

de largeur du nord au sud, et que sa superficie est de 54,000 lieues carrées.

Les fertiles plaines qu'arrosent le Sénégal et la Gambie nous présentent une foule de petits royaumes, les uns habités par les *Nègres*, peuple indigène, les autres envahis par les Maures. Diverses puissances européennes ont senti les avantages de cette contrée pour former des colonies.

Après les Hollandais, qui possédèrent l'île de Gorée dès l'année 1617, les Français sont les premiers Européens qui fondèrent un établissement dans la Sénégambie en 1637. Cet établissement fut conquis par les Anglais en 1756; en 1779 les Français le reprirent; en 1792 les Anglais s'en emparèrent, et ne le restituèrent qu'en 1817. La *colonie française* occupe plusieurs îles et quelques portions du continent. Elle est divisée en deux arrondissements. Le premier, celui de *Saint-Louis*, comprend l'île sablonneuse de ce nom, longue de 2,300 mètres, celle de *Babaghi* ou *Babaghé*, d'une longueur de 3,700 mètres et d'une largeur moyenne de 220; celle de *Safal*, longue de 3,500 mètres, et large d'environ 300; et celle de *Gheber* ou *Ghiber*, qui est très-petite. Toutes ces îles sont à l'embouchure du fleuve Sénégal. Dans celle de Saint-Louis se trouve la capitale du même nom : c'est une petite ville assez bien bâtie, qui a pris beaucoup d'accroissement depuis peu d'années, et qui serait plus considérable si en 1827 un incendie n'en avait pas consumé plus d'un tiers. Ses principaux édifices sont l'hôtel du gouverneur, les casernes, l'hôpital et l'église. Il y a 572 magasins de commerce, sans compter ceux du gouvernement, une société d'agriculture, et deux écoles gratuites. Sa population est de 9,996 âmes. Le même arrondissement comprend encore le village de *Guetn'dar*, peuplé de 1,106 habitants, à une demi-lieue au sud-ouest de Saint-Louis, sur la rive droite du Sénégal, et une partie du *pays d'Oualo*, dont *Faf*, sur la rive gauche du fleuve, est le chef-lieu, et sur les deux rives *les Escales*, lieux de marché pour la vente de la gomme; enfin, la partie de côte située entre le cap Blanc dans le Sahara et la baie d'Iof. *Bakel*, sur le Sénégal, n'a que 400 habitants; c'est un poste militaire occupé par une compagnie d'infanterie. *Makana*, à 14 lieues au sud est de Bakel, sur la rive gauche du fleuve, est devenu, depuis 1825, un comptoir important sous le nom de *Saint-Charles*, *Daghana*, ou *Daghanna*; à 26 lieues au nord-est de Saint-Louis, est l'établissement le plus avancé dans ces terres : on lui donne 1,200 habitants. Ce village qui, avant la fondation de notre établissement militaire, était sans cesse exposé à la cupidité et au pillage des Maures du désert, est aujourd'hui défendu par les batteries d'un fort qui le protége efficacement. Les indigènes, trop heureux de se trouver ainsi garantis par notre artillerie, se montrent reconnaissants. Le *Petit*

Portendik ou *Gamar,* un peu au sud de l'ancien Portendik, aujourd'hui abandonné, n'est peuplé qu'à l'époque de la vente de la gomme.

Les Escales sont au nombre de quatre : l'*Escale de Gahé*, à deux ou trois lieues de Daghana, est le point où les Maures Braknas apportent la gomme qu'ils veulent vendre; l'*Escale du Coq*, près de Podor, dans l'île *à Morfil* ou *de l'Ivoire,* formée par le Sénégal, île de 38 lieues de longueur sur 8 de largeur, fréquentée par des troupes d'éléphants qui en ravagent souvent les plantations; l'*Escale de Darmankours* est au-dessous de Saint-Louis, et l'*Escale des Trarzas*, au-dessus de Daghana. Cet arrondissement renferme 13,000 habitants.

L'escale du Coq est la plus considérable de celles qui se trouvent sur le Sénégal. De nombreuse tribus de Maures, de la tribu des Braknas, y arrivent chargées de gomme de la forêt d'Afatoé et d'autres lieux. « Ces « nomades amènent avec eux leurs tentes en poils de chèvres, de moutons « et de chameaux, grossièrement tissues; ils les dressent sur le bord du « fleuve, et élèvent à côté des espèces de magasins en chaume pour y serrer « la gomme et les autres marchandises qu'ils apportent, et y logent leurs « esclaves chargés de les garder. Ces cabanes, de forme carrée, plus ou « moins allongées, sont divisées intérieurement en trois, et même en quatre « compartiments; elles ont de 10 à 12 pieds de haut et sont couvertes de « chaume ou de roseaux. L'entrée présente un trou de 4 pieds et demi au « plus de hauteur sur 3 pieds environ de largeur. Quelques-unes sont habi- « tées par des forgerons, des bourreliers ou cordonniers de même race, « qui, pendant tout le temps de la traite, fabriquent divers objets de leur « métier, dont ils trafiquent avec les commerçants. Devant ce camp de « Maures et sur la berge du fleuve, sont placés les chantiers des habitants « de Saint-Louis, espèces de hangars en paille, sous lesquels on construit « et on radoube les embarcations qui servent aux traitants pour commu- « niquer avec leurs navires [1].

Le deuxième arrondissement, celui de *Gorée,* renferme l'île de ce nom, appelée *Bir* par les indigènes, et qui est d'origine volcanique; elle est formée d'un rocher nu de 880 mètres de largeur et de 215 de longueur, séparée de la terre ferme par un canal de trois quarts de lieue de largeur. Cette île est située à une lieue au sud de la presqu'île du Cap-Vert; elle n'a qu'une lieue au plus de tour et est hérissée de roches volcaniques, surtout au sud, où elles s'élèvent à plus de 160 mètres. On ne peut y aborder qu'au nord-est, où une petite anse, qui sert de débarcadère, offre un bon mouil-

[1] Voyage de Saint-Louis, chef-lieu du Sénégal, à Podor, par M. *Perrottet.*

lage pendant huit mois de l'année. La ville de *Gorée* comprend plus des deux tiers de l'île; elle est défendue par le fort Saint-Michel; ses rues sont étroites, mais assez bien alignées et très-propres. Le principal édifice est une caserne qui peut loger 300 hommes; on y remarque aussi l'hôtel du gouvernement, l'église et l'hôpital. La population de la ville est de 3,197 individus, et celle de l'île de 5,900, composés d'environ 50 blancs, 740 hommes de couleur libres, et de 5,060 nègres. Les autres dépendances de cet arrondissement sont toutes les parties de la côte qui s'étendent depuis la baie d'Iof jusqu'au comptoir d'*Albreda*, sur la Gambie septentrionale.

La population de la colonie française du Sénégal montait au 31 décembre 1849 à 14,876 individus, non compris 868 fonctionnaires ou militaires; elle se décomposait en 235 Européens, 5,521 indigènes, et 8,120 nègres, anciens esclaves, aujourd'hui rendus à la liberté. Les importations s'élevaient en 1844 à la somme de 9,467,031 francs, et les exportations à celle de 7,332,601 francs.

Les *établissements anglais* dans la Sénégambie sont *Bathurst*, dans l'île Sainte-Marie, près de l'embouchure de la Gambie, île longue d'une lieue et demie et peuplée de 1,000 individus. Le comptoir du village de *Pisania*, à 45 lieues de là; celui de la ville de *Junkakonda*, à 7 lieues de Pisania, et celui de la ville de *Vintam*, à l'embouchure de la rivière du Vintam, dans la Gambie, en dépendent.

Les *Portugais* possèdent aussi des comptoirs dans la Sénégambie; ils sont établis à *Zinghichor*, endroit peu important; à *Gueba*, petite ville de 800 habitants, sur la rivière du même nom; à *Farim* et à *Cacheo*, ou *Cacheu*, sur le Cacheo ou le Rio San-Domingo, ville de 9,000 habitants, chef-lieu de toutes leurs possessions dans la Sénégambie, et qui comprennent aussi l'île de *Bissao*, l'une des Bissagos, à peu de distance des Bouches du Rio-Grande. Nous parlerons de la colonie portugaise des îles du Cap-Vert lorsque nous décrirons les îles qui dépendent de l'Afrique.

Toute la population indigène de la Sénégambie se partage en trois grands groupes d'États, comprenant les trois principales nations : les *Ghiolofs*, ou *Volofs*; les *Peuls*, ou *Poules*, ou *Foulâhs*, ou bien encore *Félans*, et les *Mandings Mandingo*, ou *Mandingues*[1].

[1] Une partie des détails que nous donnons sur ces trois peuples avaient été fournis, en 1839, à M. *Huot*, par notre savant collègue à la Société de géographie, M. d'*Avezac*; nous n'avons pas cru devoir apporter de modifications à ce travail que nous regardons comme exact. V.A.M-B.

Les États Ghiolofs, au nombre de cinq, sont gouvernés par des princes dont la couronne se transmet successivement dans la ligne collatérale, mais d'après l'élection qu'en font les grands vassaux.

Le royaume d'*Ouâlo*, ou d'*Houal*, est gouverné par un prince qui prend le titre de *brak*, c'est-à-dire de roi des rois, ce qui ne l'a point empêché de se reconnaître, en 1830, à la suite d'une guerre suscitée par lui-même, et dans laquelle deux de ses villes ont été presque détruites par l'artillerie française, comme le vassal et le tributaire de la France. Sa résidence est *Daghana*, où les Français ont un comptoir. Ce royaume, dont, ainsi que nous l'avons dit, une partie est comprise dans le premier arrondissement de la colonie française, renferme un lac appelé *Panié-Foul*, qui passe, mais à tort, pour devenir une plaine fertile dans la saison sèche; nous allons en donner la description d'après M. Perrottet qui le visitait en 1832.

A 2 lieues au sud du Sénégal, et à 40 environ de son embouchure, s'étend le lac N'gher, appelé vulgairement sur les cartes anciennes Panié-Foul. Il est situé sur le territoire d'Ouâlo. Sa longueur est d'environ 6 lieues, et sa largeur d'un peu plus de 3 lieues. Il communique avec le fleuve par une petite rivière appelée Taoué, dont les bords sont garnis de plaines couvertes de graminées souvent vivaces et de rivières naturelles, où l'on voit paître toute l'année de nombreux troupeaux de bœufs, de vaches, de chèvres, etc., appartenant aux différents peuples nomades qui parcourent journellement ces contrées. Les rives du lac présentent les mêmes pâturages. « C'est, dit « ce voyageur[1], un spectacle bien digne d'attirer l'attention que la réu- « nion d'un nombre aussi considérable de troupeaux divers que possèdent « des peuples de mœurs et d'usages en général si différents. Malgré leur « mélange les uns avec les autres, jamais aucun animal ne s'égare; chacun « a l'admirable instinct de reconnaître, au milieu de mille cris divers, la « voix de son gardien, et revient sans se tromper au parc où il doit rentrer. « Ces enclos nombreux sont entourés d'une haie légère de branches mortes « de gonatier (*acacia Adansonii*), placée circulairement en terre. Malgré « cette défense, à la vérité peu redoutable, et la vigilance des gardiens, il est « rare que quelques-uns de ces animaux ne deviennent pas de temps en « temps la proie des lions, qui sont très-communs dans le pays. »

Le lac N'gher renferme plusieurs îles, dont la plus considérable, appelée *Ghéalan*, est large d'une lieue et longue de deux, et sur laquelle se

[1] Relation d'un voyage au lac de N'gher en Sénégambie, par M. *Perrottet*, naturaliste, voyageur de la marine et des colonies. Nouvelles annales des Voyages. 1833.

trouvent quelques villages, dont les habitants sont doux, affables et paisibles. « Ces Africains, dit M. Perrottet, nous ont paru généralement « bien faits, robustes et bien constitués, vigoureux et capables de bien « supporter la fatigue. Leur taille est, pour l'ordinaire, au-dessus de « la médiocre, bien prise et sans défaut essentiel ; leurs cheveux, comme « ceux de tous les nègres de ces contrées, sont noirs, crépus, laineux, « souvent d'une finesse extrême. Ils ont aussi les yeux noirs et bien fendus, « les traits de la figure assez agréables, et en général peu de barbe. Les « femmes sont peut-être mieux faites encore que les hommes ; leur peau « est d'une douceur et d'une finesse singulières. Elles ont également les « yeux noirs et bien fendus, la bouche et les lèvres petites, ne ressemblant « en rien, sous ce rapport, aux négresses de l'Afrique du Sud. Les traits « de leur visage sont réguliers : nous en avons fréquemment rencontré qui « étaient d'une beauté parfaite. Elles ont, avec une grande vivacité, des « manières aisées qui ne laissent pas de répandre beaucoup de grâces sur « leur personne. Cependant, comme chez les peuples de toute cette partie « de l'Afrique, le soin qu'elles prennent de graisser leurs cheveux avec du « beurre souvent rance, pour les rendre plus souples et plus faciles à tresser, diminue un peu l'impression favorable qu'elles produisent au premier abord. »

Les villages de cette partie de la Sénégambie sont composés de cabanes ou de cases qui ressemblent à des espèces de colombiers, ou plutôt à des chapiteaux de glacières. Les topades ou parois extérieures sont construites en roseaux bien joints et ajustés exactement contre des poteaux fixés en terre, s'élevant d'environ 2 mètres au-dessus du sol. Ces poteaux soutiennent une couverture en paille de même hauteur et de forme parfaitement conique. Chaque case ne consiste qu'en un rez-de-chaussée de 2 à 5 mètres de diamètre, et n'a pour toute ouverture qu'un seul trou carré fort bas. L'intérieur ne comprend qu'une seule pièce, ou bien, mais très-rarement, est divisé en deux ou trois compartiments. Les seuls meubles consistent en un ou plusieurs *toijs*, espèces de lits composés de baguettes de bois liées ensemble avec d'étroites lanières de cuir, formant une sorte de claie plus ou moins serrée, posée sur de petits tréteaux d'un pied et demi de hauteur, et sur lesquels on étend une natte faite avec des tiges de *cyperus articulatus*, ou de quelque graminée vivace. Les autres objets qui garnissent la case sont quelques poches en peaux de mouton destinées à serrer les effets de la famille. Ajoutez-y quelques petits vases en terre pour faire la cuisine, des calebasses, des vans et des cuillers en bois, et l'on aura la liste com-

plète des meubles et des ustensiles qui garnissent une habitation de Peul ou de Ghiolof.

Le *royaume de Dacar*, petite souveraineté de la presqu'île du cap Vert, est une espèce de république avec un roi et un conseil, sous la suzeraineté de la France. Chaque habitant paye annuellement sa contribution par une barre de fer équivalant à 4 francs. La dîme se prélève sur la récolte du millet, du sucre, du café, etc. C'est le roi qui fixe le jour du labour, de l'ensemencement et de la récolte. Celle-ci se partage entre tous, après le prélèvement des dîmes. Ces dîmes sont déposées dans une caisse de prévoyance et d'épargne. Elles servent à racheter les esclaves qui ont eu le malheur de tomber entre les mains de méchants maîtres, et à amortir les effets de la disette que la sécheresse et les sauterelles causent parfois.

Dacar est la capitale de cette république, que quelques centaines de nègres du royaume de Damel établirent pour se soustraire à la tyrannie féroce de leur souverain. « Après une lutte acharnée, soutenue avec tout le « courage que peut inspirer l'amour de la liberté, cette poignée d'hommes « courageux, dit un honorable ecclésiastique qui a résidé en Sénégambie[1], « resta maîtresse du terrain qu'elle avait choisi, et s'y fortifia par une « muraille qui sépare ses possessions de celles du Damel. Un sénat com- « posé des anciens, présidé par le chef de l'État, nommé à vie, rend la « justice et délibère sur tous les objets d'intérêt général. La puissance « du souverain peut être comparée à celle de nos maires de villages; « mais il commande les troupes pendant la guerre, et se bat au premier « rang, sous peine de déchéance. Quelques troupeaux que conduisent « ses esclaves, et un léger subside en millet que lui accordent les familles « aisées, une douzaine de palmiers, dont il fait vendre la liqueur à Gorée, « forment toute sa liste civile; avec cela il se croit un potentat fort riche, « et il l'est en effet. Son palais se compose de quatre cases de bambous, « entourées d'un treillage, et dont la principale, un peu plus élevée que « les autres, est surmontée d'un œuf d'autruche. Une sonnette suspendue « sur l'entrée de la case annonce la présence de celui qui entre. Ce meuble « est le seul objet de luxe qu'on admire dans cette demeure royale, et la « distingue avec l'œuf précité des autres habitations. Quant au souverain, « son costume ordinaire ne le distingue guère de ses sujets; mais, les jours « de réception, il se couvre d'un manteau bleu et d'un chapeau à claque « dont les Anglais lui ont fait hommage. Du reste, il est toujours nu-pieds

[1] M. l'abbé *Baradère* ancien préfet apostolique dans nos possessions en Sénégambie.

« comme ses sujets, s'asseoit par terre comme eux, et boit le vin de ses « palmiers avec ses femmes et tous ceux qui vont le visiter. »

Au sud du Ouâlo s'étend, sur une longueur d'environ 70 lieues et sur une largeur de 15 à 20 lieues, le *royaume de Kayor;* il possède toute la côte, depuis l'embouchure du Sénégal jusqu'au Cap-Vert. Le chef de cet État porte le titre de *damel;* sa capitale est *Ghighis;* mais il réside aussi à *Makayé* ou *Markhay*, petite ville arrosée par une rivière qui se jette à 10 lieues de là dans l'Océan ; enfin il réside encore quelquefois à *Embohl,* ou *Nbâoul.* Après ces villes, l'une des plus importantes est *Koky*, où l'on compte 5,000 habitants. Dans la bourgade de *Gandiola,* il y a plusieurs étangs salins, longs de 600 mètres et larges de 200, qui sont séparés de l'Océan par des sables et des dunes de plus de 1,000 mètres de largeur. On compte dans le royaume de Kayor tout au plus 100,000 habitants. Le damel a le droit de vie et de mort sur ses sujets.

En suivant la côte au sud, on entre dans le *royaume de Baol*, qui n'a que 27 lieues de longueur. Le souverain prend le titre de *teyn ;* il a pour capitale *Lambaye*, à 20 lieues au nord de l'embouchure de la Gambie.

Plus au sud et limitrophe du précédent, se trouve le petit *royaume de Syn*, dont le chef a le titre de *bour,* et, selon d'autres, de *Barb*, ou *Bourb.* Sa capitale est *Ghiakhâou ;* l'une des principales villes est *Ioal*, avec un port à l'embouchure d'une petite rivière du même nom dans l'Océan ; on y faisait autrefois un commerce considérable d'esclaves. Le territoire de ce royaume a une superficie de 140 lieues carrées et une population de 60,000 âmes.

A l'est des royaumes d'Ouâlo et de Kayor se trouve le *Yolof*, ou *Ghiolof*, ou le *Bourbbé-ghiolof*, État dont le chef prend aussi le titre de *bour.* La capitale porte le nom de *Ouamkrore;* c'est cette ville que l'on appelle aussi *Huarkor* et *Ouarkhogh.*

Les cinq États que nous venons de mentionner sont les débris du grand empire Yolof, qui était gouverné par le Bourb-bé-ghiolof, qui jouissait d'un pouvoir très-étendu et que même encore on n'aborde qu'en se prosternant devant lui.

Les Yolofs sont les plus beaux nègres de l'Afrique occidentale; ils ont les cheveux laineux, la lèvre épaisse ; ils sont grands, bien faits ; leurs traits sont réguliers et leur couleur est très-noire. Si l'on en croit Golberry, ils sont doux, hospitaliers, généreux et fidèles ; et leurs femmes ont autant de charmes qu'on peut en avoir avec une peau d'ébène. Ces peuples se disent mahométans, mais leur religion est mêlée d'un peu d'idolâtrie et de super-

stition. Ils parlent une langue gracieuse et facile. Leur pays est riche en denrées, en bestiaux, en volailles ; les habitants fabriquent des étoffes de coton.

Ces peuples se font remarquer par leur respect pour les morts; ils les enterrent avec soin; chaque tombe est couverte d'arbrisseaux épineux qui forment des abris impénétrables aux atteintes des bêtes féroces. C'est à l'ombre de ces buissons que les graines se développent et que la fertilité se répand peu à peu sur des sables arides. Chaque habitant a deux cases, l'une qui lui sert de cuisine, et l'autre de chambre à coucher. Les Yolofs conservent leurs grains d'une manière toute particulière; hors de l'enceinte de chaque village, ils élèvent sur des pieux de grands paniers où ils déposent leurs provisions. Le respect pour les propriétés est tel, que jamais on ne vole aucun de ces dépôts.

Dans quelques-uns de leurs royaumes la couronne est héréditaire; dans d'autres elle est élective. A la mort d'un prince héréditaire, c'est son frère et non son fils qui lui succède; mais après la mort du frère, le fils du premier est appelé au trône, et le laisse de même à son frère. Dans d'autres Etats héréditaires, c'est au premier neveu par les sœurs que tombe la succession. Dans les Etats électifs, quelques-uns des plus grands personnages de la nation s'assemblent après la mort du roi pour lui choisir un successeur, et se réservent le droit de le déposer s'il manque à ses obligations.

Les *Peules* ou *Poules*, appelés aussi *Pholeys, Feláns,* et *Foulahs,* se divisent en cinq corps de nation ou royaumes.

Le *Fouta-Toro,* sur la rive gauche du Sénégal, est un des plus grands Etats de la Sénégambie. Le sol, arrosé par une multitude de petites rivières, en est riche et fertile. On y cultive le coton, le riz, l'indigo et le tabac. Le nombre des habitants est évalué à 200,000. Le royaume est partagé en trois provinces principales : le *Fouta* au centre, le *Toro* à l'ouest et le *Damga* à l'est. La première a pour chef-lieu *Kielogn* ou *Tjilogn,* que le major Gray nomme *Chuloigne,* et qui est la capitale du royaume. *Ghédey* est le chef-lieu de la seconde, et *Kobilo* de la troisième. *Sédo,* dans cette dernière province, est une ville de 6,000 âmes; et *Canel,* dans une position charmante, en a environ 5,000.

Au sud des précédents s'étend le *royaume de Bondou.* Sa plus grande longueur de l'est à l'ouest n'excède pas 34 lieues, et sa plus grande largeur du nord au sud, 25. C'est une contrée montagneuse, principalement au nord et à l'est; mais les montagnes n'y sont pas fort élevées : elles sont couvertes de bois. Les villes et les villages y sont situés dans des vallées

cultivées en riz, en cotonniers et en indigo, arrosées par d'innombrables torrents, et garnies de tamariniers, de baobabs et d'un grand nombre d'arbres fruitiers qui forment un ensemble pittoresque et romantique. *Boulibany* ou *Boulibané*, qui en est la capitale, est située dans une vaste plaine, au pied d'une chaîne de petites montagnes nues et pelées. A l'occident se dessine le lit desséché d'un large torrent, qui, dans la saison des pluies, réunit dans son cours tous les ruisseaux qui prennent leurs sources dans les montagnes pour aller se jeter dans la Falemmé et le Sénégal. Cette bourgade, qui n'a pas 1,800 habitants, dont le plus grand nombre est allié, esclave ou serviteur de l'*Almamy* ou du roi, est entourée d'une muraille en terre, haute de 3 mètres sur 35 et 65 centimètres d'épaisseur, percée de meurtrières ainsi que les petites tours qui l'environnent, et qui lui donnent l'apparence d'une ville mieux fortifiée que la plupart de celles que renferme le royaume : ce qui ne l'a pas empêchée d'être ravagée en 1817 par les Kartans. Avant cette époque elle était beaucoup plus considérable. Les palais de l'Almamy et des princes de sa famille sont adossés aux murailles de la partie occidentale de la ville. La mosquée n'est qu'une grande chaumière dont les murs en terre n'ont que 3 mètres de hauteur, et dont le toit, saillant de 2 mètres tout autour et soutenu par des piliers, forme une galerie qui sert de promenade. La ville se compose de rues étroites, sales et irrégulières; les maisons sont des huttes basses, tantôt rondes, tantôt carrées. A peu de distance de Boulibany on voit les ruines d'une ville presque aussi grande et qui avant 1817 en faisait partie [1].

La couronne de Bondou est en quelque sorte élective, mais seulement dans la famille du roi; et c'est presque toujours le frère du défunt qui est préféré. Les habitants de ce royaume sont plus doux et plus hospitaliers que ceux du Fouta-Toro. Leurs femmes, moins jolies et moins passionnées pour la toilette, sont plus fidèles et plus vertueuses[2].

Le *Fouta-Dialon* ou *Fouta-Djallo* comprend la région montagneuse qui voit naître le Sénégal, la Gambie et le Rio-Grande. Au nord il est borné par les montagnes de Tangué. Celles qui couvrent ce pays forment le second plateau, en allant des bords de la mer vers l'est; elles sont d'origine volcanique et très-riches en mines de fer. Presque toutes les vallées ne sont que d'immenses réservoirs, d'où sortent de nombreuses rivières qui vont se perdre dans l'océan Atlantique. *Timbo* ou *Timbou*, la capitale de ce royaume, est située au pied d'une haute montagne, et mieux bâtie

[1] *W. Gray* et *Dochard* : Voyage dans l'Afrique occidentale.
[2] *Mollien* : Voyage en Afrique, t. I.

que les autres petites villes africaines, mais coupée de rues étroites, mal alignées et très-sales : on y compte environ 9,000 âmes. On y remarque une grande mosquée et trois forts dont les murs en terre tombent en ruines. Le souverain du Fouta-Diallon peut mettre sur pied 16,000 hommes de cavalerie.

Il y a dans ce pays des mines de fer exploitées par les femmes, en outre quelques manufactures où l'on travaille l'argent, le bois et le cuivre. Mahométans, mais environnés de nations ou tribus païennes, ces Poules ne balancent jamais à faire la guerre pour se procurer des esclaves.

Ils vivent dans une sorte de confédération républicaine, où une association secrète, semblable au *tribunal vehmique* du moyen âge, maintient l'ordre et la justice : on l'appelle le *pourrah;* chacun des cinq cantons de la nation a le sien, dans lequel les hommes ne sont admis qu'à l'âge de trente ans; l'élite des membres qui ont au delà de cinquante ans forme le *suprême pourrah*[1]. Les mystères de l'initiation, accompagnés d'épreuves terribles, se célèbrent au sein d'une forêt sacrée. Tous les éléments sont mis en usage pour éprouver le courage du récipiendiaire : on assure qu'il se voit assailli par des lions rugissants, mais retenus dans des liens cachés; un hurlement épouvantable se prolonge dans toute la forêt, un feu dévorant brille autour de l'inviolable enceinte. Le membre qui a commis un crime ou qui a trahi les secrets, voit subitement arriver des émissaires armés et masqués : au cri « *le pourrah t'envoie la mort!* » ses parents, ses amis s'éloignent et l'abandonnent au glaive vengeur : même des tribus entières qui se font la guerre, au mépris des ordres du grand *pourrah,* sont mises au ban et punies sévèrement par un corps d'armée envoyé contre elles par tous les neutres. Cette institution paraît supposer une intelligence perfectionnée et des sentiments élevés.

Le *Kasson* ou *Casso,* au sud-ouest du Sénégal, a environ 20 lieues du nord au sud et autant de l'est à l'ouest. Il passe pour riche en or, en argent et en cuivre. Le prince qui le gouverne prend le titre de *sagedova;* il peut mettre 4,000 hommes sous les armes. Sa résidence est à *Mamier.*

Le *Fouladou* ou *Fouladougou,* vers l'extrémité orientale de la Sénégambie et au nord du cours supérieur du Sénégal, est un pays peu connu, couvert de montagnes et traversé par le Kokoro et le Ba-voulima. *Sabousiru* et *Sanboula* sont au nombre de ses villes; *Bangassi* en est la capitale : elle passe pour l'une des mieux fortifiées de toutes celles de la Sénégambie.

[1] *Golberry* : Voyage en Afrique, t. I, p. 114.

Les Poules ou Foulahs ont le teint rouge-noir ou brun-jaunâtre, les cheveux plus longs, noirs et moins laineux que les nègres, le nez moins épaté et les lèvres moins épaisses. Ces traits indiquent un mélange de Berbères et de nègres : mais cette nation mixte, qui rappelle les *Leucæthiopes* des anciens, nous paraît avoir reçu des Arabes non-seulement l'usage religieux et civil du Koran, mais encore le nom qu'elle porte; car c'est évidemment le même que celui des *Fellahs* ou cultivateurs d'Egypte. Les Foulahs ont le caractère doux, l'esprit fâcile, beaucoup de goût pour l'agriculture ; mais ceux d'entre eux qui vivent de l'entretien des bestiaux se transportent d'un pays à l'autre plutôt que de supporter la tyrannie.

Cependant il faut distinguer dans les cinq royaumes que nous venons de passer en revue deux races bien distinctes : d'abord celle dont il vient d'être question, et qui, fixée originairement dans une contrée fertile de l'Afrique septentrionale, en fut chassée par les Arabes et vint s'établir dans les contrées occupées par les Serrères, qui, effrayés à la vue de ces hommes montés sur des chameaux et sur des chevaux, s'enfuirent vers le sud-ouest, où ils formèrent les royaumes de Baol et de Syn. Les Maures continuant à poursuivre les Foulahs, ceux-ci se virent forcés d'acheter la paix en embrassant l'islamisme et en leur payant un tribut. Depuis ce temps leurs unions avec des nègres yolofs et serrères ont formé une race de mulâtres appelés *Toro-dos*, qui a donné son nom à la province de Toro, dans le pays de Fouta. Ainsi, les Poules se partagent en deux races, les rouges ou brun-jaunâtres, et les mulâtres ; mais ceux-ci, par leurs conquêtes successives, ont forcé les premiers à mener la vie nomade.

Les Poules mahométans montrent le plus profond mépris pour les nègres et les Poules purs ; ils élèvent leur race au-dessus de tous les peuples de l'Afrique. Cette sorte d'esprit national les engage à ne jamais se vendre entre eux et à tirer d'esclavage leurs compatriotes. Ils parlent bien l'arabe, et l'on cite même chez eux plusieurs écrivains dont les ouvrages, écrits dans cette langue, sont estimés des Maures eux-mêmes. Leurs écoles publiques sont célèbres ; ils sont industrieux, et fabriquent des tissus ornés de dessins délicats et gracieux, des ouvrages en maroquin et de la bijouterie. Ils prennent autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir. Celles-ci sont jolies et coquettes ; elles savent profiter de leurs charmes pour exercer une sorte d'autorité sur leurs maris. Leur vertu résiste rarement à un grain de corail. Un visage un peu allongé, dit M. Mollien, des traits pleins de finesse, des cheveux longs qu'elles tressent autour de leur tête, un petit pied et un embonpoint moins volumineux que celui des autres négresses,

sont les traits caractéristiques de ces femmes, dans lesquelles on peut cependant critiquer les jambes un peu arquées.

Les États *Mandingues* sont au nombre de huit. Le *Kaarta* est situé dans la partie du nord-est de la Sénégambie, au nord du cours supérieur du Sénégal; il comprend une partie de l'ancien État de *Kasso* et le *Jaffnou* ou le *Ghiafnou*. C'est un pays montagneux, bien cultivé, très-peuplé, dont les habitants font un commerce considérable avec les Maures et avec les différents peuples du Sénégal. Ses principaux objets d'échange sont l'or et l'ivoire. La capitale est *Gedingouma*, appelée aujourd'hui *Elimané*, à 45 lieues à l'ouest de *Kemnou*, qui était jadis la résidence du roi. *Kouniakary* est l'ancienne capitale du Kasso. Le gouvernement du Kaarta est une monarchie tempérée; la royauté est élective dans la famille des princes du Bambara, pays limitrophe dont nous parlerons en décrivant le Soudan.

Le *Bambouk* s'étend entre le Sénégal et la Falemé, il comprend l'ancien royaume de *Satadou* et celui de *Konkadou*. De hautes montagnes en couvrent la superficie; de vastes alluvions aurifères lui fournissent de l'or pour son commerce. Sa population s'élève au moins à 80,000 individus. L'autorité du prince est tempérée par celle des différents chefs de chaque village. Le Konkadou renferme des montagnes qui portent ce nom et qui sont formées de rochers à pic élevés de 65 à 100 mètres au-dessus de leur base; leurs flancs cultivés, les nombreux villages construits dans les anfractuosités de ces monts, les sources limpides qui tombent en cascades, les arbres qui ombragent les petites vallées, donnent au pays, suivant Mungo-Park, l'aspect le plus pittoresque. Il n'y a point de lions dans ces montagnes, mais ils sont très-nombreux dans les plaines qui s'étendent à leurs pieds. La capitale du royaume est *Farbana* ou *Forbanna*.

Les Bamboukains éprouvent le sort de tous les peuples corrompus. Leur sol riche et fertile fournit à ses habitants, presque sans travail, tout ce qui est nécessaire à la vie [1]. Voluptueux et indolents, ils vivent dans l'anarchie la plus complète; leurs richesses deviennent la proie de leurs voisins. Le major Houghton en donne cependant une idée plus favorable; il les représente comme un peuple industrieux qui fabrique des étoffes de coton et des ustensiles en fer [2].

Le *Dentilia*, situé entre la Falemé et la Gambie, est un petit pays couvert de montagnes, abondant en or d'alluvions et en mines de fer, et dont

[1] *Compagnon* : Histoire générale des Voyages.
[2] Elucidation of African geography.

les habitants sont industrieux et travaillent très-bien ce métal. La capitale se nomme ***Beniserayl*** ou ***Beniserile.***

Le ***royaume de Tenda*** est beaucoup plus considérable : il comprend le *Neola,* dont les forêts nourrissent un grand nombre d'éléphants. ***Jallacotta*** et ***Badou,*** dans le Neola, sont les principaux lieux du royaume.

Le ***Oulli,*** au nord-est du Tenda et au sud-ouest du Bondou, a pour capitale ***Medina,*** ville de 1,000 maisons et de 5,000 habitants, dont les hautes murailles en terre sont entourées de pieux et de haies. On trouve à peu de distance ***Barraconda,*** qui passe pour être encore plus peuplée : elle a 15,000 habitants.

L'*Yani* ou le ***royaume de Katoba*** est borné au sud par le cours de la Gambie. Son territoire est plat et fertile; près des villes on cultive du blé, du tabac, du coton, et plusieurs espèces de légumes. De grandes forêts y nourrissent des gazelles, des bêtes féroces et des éléphants. ***Pisania,*** où les Anglais ont un comptoir, et ***Kayaye*** ou ***Kéyé,*** à 6 lieues à l'ouest, sur la rive droite de la Gambie, sont les principaux endroits que nous nous contenterons de citer. Ce sont deux villages plutôt que deux villes. Kayaye ne se compose que d'une cinquantaine de cases en roseaux tressés comme les ouvrages de vannerie. ***Pakeba,*** qui a le titre de ville, ne comprend dans son enceinte en terre qu'environ 150 cases.

Le ***royaume de Saloum,*** au nord du précédent, n'est pas moins fertile, mais il est plus peuplé, et l'un des plus considérables des royaumes Mandingues. Les petits États de ***Sanjalli, Badibou*** et ***Barra,*** sur la rive droite de la Gambie, et celui de ***Kolar,*** au nord du Badibou, sont considérés comme des annexes ou des dépendances de ce royaume. On peut se faire une idée de ***Kahone,*** sa capitale, par la description que les voyageurs donnent du palais du roi : il est simplement construit en branches d'arbres et en paille [1].

Ce palais est une enceinte particulière, très-vaste, qui en renferme plus de 60 autres, habitées par ses femmes, ses enfants, ses officiers et ses principaux esclaves. Cette enceinte est précédée de trois cours très-vastes, bordées des cases de ses serviteurs. Chaque cour est gardée par vingt hommes armés de flèches et de zagayes. Au milieu de l'enceinte royale est la case du prince, isolée et en forme de tour ronde : elle a 10 mètres de diamètre et 15 de hauteur ; elle est couverte d'un dôme de 6 mètres d'élévation ; elle est construite, comme toutes les maisons de cette partie de l'Afrique, de pièces de bois recouvertes de paille de mil, mais elle est plus soignée que

[1] *Geffroy de Villeneuve :* Voyage dans la Sénégambie.

les cases communes. Les lambris sont couverts de nattes de différents dessins; le plancher, formé d'une espèce de mastic de terre rouge et de sable, est recouvert de nattes. Le pourtour des lambris est garni de fusils, de pistolets, de sabres et autres armes, ainsi que de harnais de chevaux; le roi s'assied sur une estrade peu élevée au fond de la case, et en face de la porte. Le royaume a une surface de 1,500 lieues carrées. On porte le nombre de ses habitants à 300,000 individus: ses terres sont bien cultivées et fertiles; son commerce est fort étendu, surtout avec les Français et les Anglais; mais les premiers y sont plus considérés, et conviennent mieux au caractère de la nation.

Lorsque le prince éternue, un de ses valets bat des mains, et ce battement de mains est répété de proche en proche par tous les habitants de Kahone. Le bourg d'*Ouornéo* est le lieu le plus considérable après la capitale.

Sur la rive droite de la Gambie, le *Kantor*, le *Tomani*, le *Jémarrou*, l'*Eropina*, l'*Yamina* et le *Jagra* paraissent être des dépendances du *royaume de Kabou*, dont le sol, en partie marécageux et malsain, produit beaucoup de riz. Plusieurs peuples qui habitent près des côtes de l'Atlantique, tels que les *Biaffares* près de l'embouchure du Rio-Grande, les *Papels* près du Rio San-Domingo, et les *Balantes* entre les Biaffares et les Papels, sont tributaires du roi de Kabou. *Samakouda* est un des principaux endroits de ce royaume, dont la capitale est *Schimisa*.

Les *Papels* habitent les terrains bas et coupés au sud de la rivière Saint-Dominique. Ils adorent des arbres, des cornes de bœufs et toutes sortes d'objets visibles. Lorsque leur roi est mort, s'il faut en croire un voyageur, les grands se rangent autour de sa bière, qui est lancée en l'air par quelques nègres robustes; celui sur lequel retombe la bière, s'il n'est pas écrasé, succède au trône.

Les Biaffares, qui occupent l'espace situé entre la rivière de Geba et de Rio-Grande, sont presque continuellement en guerre avec les Papels; mais ils sont beaucoup plus doux et plus traitables. On trouve *Ghinala*, où leur chef fait sa résidence : cette ville, située sur la rivière du même nom qui se jette dans le Rio-Grande, est habitée par des naturels et par des Portugais. C'est sur le territoire des Papels que se trouve Cacheo, ou Cacheu, principal établissement des Portugais dans la Sénégambie, dépendant aujourd'hui du gouvernement des îles du Cap-Vert.

Les *îles des Bissagos* forment un riant et fertile archipel environné et presque couvert, au couchant, d'une suite de bancs de sable et de vase de 60 lieues d'étendue, qui en rend la navigation très-périlleuse.

Le territoire de ces îles est arrosé de petites rivières ; il produit du riz, des oranges, des citrons, des bananes, des melons, des pêches et d'excellents pâturages, dont les habitants profitent pour élever des bestiaux, particulièrement des bœufs à bosse d'une grosseur extraordinaire. La pêche y est abondante.

L'île *Boulama*, la plus voisine du continent, avait été jugée propre à un établissement français par l'habile Brué ; les Anglais, ayant connu ce projet, se sont hâtés de l'exécuter; mais ils ont choqué les indigènes ; ils ont négligé les précautions qu'exige le climat, et leur colonie a cessé d'exister. La nature a prodigué ici les végétaux utiles, le riz, l'indigo, le caféyer, le cotonnier et divers arbres fruitiers ; mais l'humidité de l'air demande de grands soins pour ne pas devenir funeste. Les *Bissagos*, ou plus exactement les *Bidjougas*, se font redouter de leurs voisins par leurs incursions et leurs cruautés. Ils ont chassé les *Biaffares* de ces îles. Ils sont grands, robustes et belliqueux. Ils quittent quelquefois le métier de pirate pour celui de pêcheur. Le coq est leur animal sacré.

Le *Fouini*, au sud de l'embouchure de la Gambie, porte aussi le nom de *Foini* ou *Foni*, et quelquefois celui de *Founa*. Il est borné au nord par la Gambie, à l'est par la rivière du Vintam, et à l'ouest par l'Océan, si l'on y comprend le pays de *Kombo*. Ce royaume passe pour très-peuplé et très-fertile ; on y nourrit beaucoup de bétail. Ses habitants, qui sont idolâtres, sont courageux et habiles à manier les armes. L'ancien royaume de *Jereja* et celui de *Kaen* font aujourd'hui partie du Fouini. Les principales villes sont *Vintam*, *Jereja* et *Tenderbar*.

Les *Feloups* sont soumis au roi de Fouini. Ils s'étendent depuis l'embouchure de la Gambie jusqu'à celle du *San-Domingo*. Petits, mais agiles et robustes, ils ont la peau d'un noir foncé, les traits fins, les cheveux crépus, et cependant plus longs que ceux des autres nègres. Ils se tressent la barbe, se tatouent le visage et le corps, et n'ont pour tout vêtement qu'un petit tablier. Sauvages, vindicatifs, mais fidèles à leurs amis, ils ne reconnaissent presque aucun gouvernement et n'adorent que des fétiches. Leur pays est plat, un peu sablonneux, riche en pâturages et en rizières, et abondant en bestiaux ; d'innombrables essaims d'abeilles sauvages y produisent une grande quantité de cire.

Les *Mandings* ou *Mandingues* se sont répandus depuis le pays qui porte leur nom, et qui est voisin des sources du Niger, dans les États de Bambara à l'est, et dans ceux de Bambouk et d'Oulli à l'ouest. Ces nègres, d'un noir moins beau que les Yolofs, rendent leurs dents pointues en les

limant; ils professent une espèce de mahométisme, emploient beaucoup de mots arabes, et se servent de l'alphabet arabique. Leurs *marabouts* ou ermites font de très-longs voyages de commerce, et reçoivent des visites des marabouts maroquins et barbaresques; l'intérieur de l'Afrique leur est bien connu; la traite des nègres est dans leurs mains. Cette nation règne depuis l'an 1100 sur le riche royaume de Bambouk.

Les voyageurs s'accordent à considérer la nation mandingue comme la plus nombreuse de toutes celles qui habitent les bords de la Gambie. Selon quelques-uns, les Mandingues sont des nègres vifs et enjoués qui passeraient la journée à danser au son de leurs tambours et de leurs balafos, en faisant les sauts et les postures les plus bizarres. La plupart portent une épée sur l'épaule droite; d'autres n'ont que leur sagaie et un dard long de 1 mètre ou bien un arc et des flèches. Tous ont un couteau suspendu à leur ceinture. Leur adresse est extrême à manier toutes ces armes. On distingue aussi facilement les Mandingues et les *Feloups*, qui leur sont soumis, à leur nez plat et à leurs grosses lèvres, que les Yolofs à la beauté de leurs traits. Lorsqu'un enfant vient au monde, on le plonge dans l'eau trois ou quatre fois le jour; puis, après l'avoir fait sécher, on le frotte d'huile de palmier. Chez les Mandingues les riches affichent un grand luxe d'esclaves, mais ils leur rendent la vie très-douce. Lorsque Moore, au siècle dernier, visita les pays arrosés par la Gambie, il y avait près de Brouko, dans le royaume de Kabou, un village entier de 200 personnes qui n'étaient que les femmes, les esclaves et les enfants d'un même Mandingue. Dans sa parure un prince mandingue ne se distingue de ses sujets que parce qu'il est paré d'une plus grande quantité de gris-gris ou de graine d'une espèce de palmier. Mais pour la pompe il a près de lui deux de ses femmes occupées à le gratter ou à le chatouiller. La loi lui accorde sept femmes légitimes, mais elle lui permet autant de concubines qu'il en désire. Dans la plupart des royaumes mandingues il y a un grand nombre de seigneurs qui sont considérés comme les rois des villes ou des villages où ils résident. Chaque ville a son gouverneur, qui est chargé de régler le travail du peuple, et qui est juge de tous les différends qui peuvent s'élever entre les habitants.

Quelques voyageurs ont désigné sous le nom de *Serracolets* ou *Serrakhales* une des plus anciennes nations de la Sénégambie; mais il paraît certain que l'on doit comprendre sous ce nom des marchands qui appartiennent à quelques tribus voisines du Sénégal, et qui ont échelonné leur-

[1] *Mathews*: Voyage à Sierra-Leone, p. 71-97.

comptoirs depuis la côte jusque dans le Soudan. Cependant Mungo-Park, et dans ces derniers temps le major Gray, ont parlé d'un peuple appelé *Serrawoulis* qui pourrait bien, par la ressemblance de son nom avec celui de *Serakhalès*, avoir donné lieu à la méprise que nous venons de signaler d'après l'autorité de quelques voyageurs. Les Serrawoulis habitent principalement le pays de Golam; suivant Golberry, ils y forment une sorte de fédération dont la ville de Galam est le chef-lieu.

Le véritable nom du *royaume de Galam* est *Kayaga* ou *Kadjaaga*. Arrosé par la Falemé qui s'y jette dans le Sénégal, il se compose principalement d'une longue suite de villes situées sur les deux rives du fleuve. Le royaume de Bondou le borne au sud. Sa situation et ses intérêts commerciaux le rendent le rival et l'ennemi de celui-ci. Le sol du Kadjaaga est montagneux et boisé, et la végétation, bien que semblable à celle du Bondou, acquiert un plus grand degré d'activité par la proximité du Sénégal et par ses débordements périodiques. Aux différentes branches d'industrie de leurs voisins, les habitants du Kadjaaga joignent l'art de tisser et de teindre les étoffes de coton. La teinture bleue qu'ils obtiennent de l'indigo est la plus belle de celles que fournit l'Afrique. Le royaume se divise en haut et bas; la Falemé sert de point de séparation entre ces deux parties; chacune est gouvernée par un prince qui porte le titre de *tonka :* celui du haut Galam ou du Kamera réside à *Makadougou*, et celui du bas Galam ou du Gouey demeure à *Touâbo*. Le poste français de *Bakel* est dans cette dernière partie du Galam, et l'ancien fort *Saint-Joseph* dans l'autre, *Galam* est une autre ville que l'on regarde comme le centre du commerce des contrées environnantes; avant l'abolition de la traite, on y amenait une quantité considérable d'esclaves.

Les Serrawoulis ont en général quitté le paganisme pour la religion mahométane, dont plusieurs d'entre eux dédaignent de suivre les rites. Quelques-unes de leurs villes sont habitées uniquement par des prêtres, qui sont en général les plus riches et les plus recommandables du pays, dans toutes les villes il y a une mosquée. Les Serrawoulis n'ont pas autant de vivacité que les habitants du Bondou; leur maintien est grave, et le fond de leur caractère est l'apathie et l'indifférence. Leur taille est moins bien proportionnée que celle des Foulahs, mais ils sont forts et robustes. Leur peau est du plus beau noir, et pour la conserver brillante, ils se frottent avec du beurre rance. Le poisson est leur nourriture ordinaire; mais leur goût pour la viande, même très-avancée, est passé en proverbe. « J'ai vu, dit le major Gray, des habitants prêts à se battre pour le partage d'un hip-

popotame mort, flottant sur la rivière, et dans un tel état de putréfaction que l'air en était infecté[1]. »

Le *Ghialonkadou* ou *Djalonkadou*, pays traversé par la Falemé, vont naître la Gambie et le Sénégal. Le sol, en partie stérile, est rempli de montagnes couvertes d'épaisses forêts. Les *Ghialonkès* ou *Jellonkas*, qui l'habitent, occupaient jadis le Fouta-Dialon ; mais, chassés par les Foulahs, ils se réfugièrent dans cette contrée ; leur langue paraît être un dialecte de mandingue. Les villages, très-peu nombreux, sont composés de huttes en forme de tentes. *Manna* et *Sousita* sont leurs principales villes.

Dans l'intérieur, entre le *Kolungtan* et le *Konk-Karrou-Kaba*, rivières qui se réunissent pour se jeter dans l'Océan au nord de la Sierra-Leone, habite la nation des *Sousous* ou *Soussous*, faussement appelés *Foulahs* de Guinée ; ils n'ont rien de commun avec les Foulahs du Sénégal, quoi qu'en dise Golberry : leur langue en fait preuve. Ils font partie de la grande nation des Mandingues. Leurs possessions s'étendent jusque près de la côte de Sierra-Leone.

Le *Rio Nunez* descend d'une chaîne de montagnes qui va se rattacher à celles de Dialon et à celles qui limitent cette contrée à l'orient.

Les deux rives de ce cours d'eau sont occupées par les *Nalloès* ou *Nalou-bès*, nègres intelligents et doux, si bien confondus avec les descendants des premiers Portugais, qu'on ne les distingue plus. Agricoles et pasteurs, ils habitent un sol fertile dont ils tirent un grand parti depuis que les Portugais leur ont apporté d'utiles connaissances. Leurs terres, très-bien cultivées, fournissent le meilleur indigo et les plus beaux cotons ; ils fabriquent des pagnes estimées pour leur finesse ; ils les teignent de belles couleurs qui les font rechercher des nations voisines. Le Rio Nunez porte chez quelques auteurs le nom de *Nuno-Tristao*, et chez d'autres celui de *Nonunas*, nom favorable à ceux qui voudraient retrouver ici le fleuve *Nunius* de Ptolémée ; mais ces trois noms différents sont dus aux Portugais.

A l'est des Nalloès s'étendent les *Bagos* ou *Bagoès*, dont le pays appartient à la Sénégambie, contrée dont nous devons ici déterminer la limite.

Si, à l'exemple d'un géographe dont les travaux sur l'Afrique ont été utiles à la science[2], nous prolongeons la Sénégambie jusqu'au cap des Palmes, nous y comprenons la partie occidentale de cette immense région

[1] Voyage dans l'Afrique occidentale, par le major *Gray* et le docteur *Dochard*.

[2] M. *d'Avezac*. Voyez son article *Afrique* dans l'Encyclopédie nouvelle, et son article *Guinée* dans l'Encyclopédie des gens du monde.

appelée *Guinée*, qui, par ses limites incertaines, mérite que son nom soit retranché des nomenclatures scientifiques.

Lorsque, vers le quatorzième siècle, quelques notions, recueillies sans doute de la bouche des Maures, se répandirent en Europe sur l'existence d'une contrée de l'Afrique centrale appelée *Gingia* ou *Gineva*, on désignait évidemment ce royaume du Bas-Bambarra, dont la capitale est Djenny ou Jenné, et qui est situé dans la région de l'Afrique centrale appelée Soudan ou Takrour. Ce que Léon l'Africain dit de ce pays qui, suivant ses propres termes, est appelé *Genni* par ses habitants et *Ginea* par les Portugais, ne laisse aucun doute sur ce point. Plus tard, les Portugais, qui capturaient des Arabes sur les plages maures, recevaient souvent, comme rançon, de l'or de Guinée et des nègres Ghiolofs ou Yolofs ; et soit que ceux-ci fussent alors tributaires de l'empire de Genni, que les Portugais prononçaient *Guiné*, soit qu'il y eût à cet égard quelque méprise, les Portugais s'habituèrent à regarder les Yolôfs comme des nègres de Guinée et à donner ce nom au littoral qui avait pour point de départ la rive gauche du Sénégal. En 1485, le navigateur portugais Diego Cam, qui reconnut la côte de Congo jusqu'au cap Negro, près de Mayomba, à un peu plus de 3 degrés au sud de l'équateur, prolongea jusqu'à ce point la dénomination de Guinée. Ce fut pour les Portugais la plus grande extension qu'ait jamais eue au sud le nom de Guinée.

Cependant cette dénomination était destinée à subir bien des modifications. Rigoureusement elle devait s'appliquer à une partie de l'intérieur d'Afrique, comme on l'a vu plus haut. Les géographes du seizième siècle commencèrent par en détacher d'abord le littoral, puis toute la contrée que l'on a appelée, avec raison, Sénégambie. Les modernes s'habituèrent peu à peu à n'étendre la dénomination de Guinée qu'à la partie de la zone, large d'environ 60 à 100 lieues, qui s'étend depuis Sierra-Leone jusqu'au golfe de Benin. Quelques géographes y comprirent même la côte de Calabar, étendant ainsi la Guinée jusqu'au golfe de Biafra ou Biafara. Dans cette délimitation, on appela *Guinée occidentale* la partie comprise entre Sierra-Leone et l'extrémité occidentale de la côte des Dents ; et *Guinée orientale* toute la partie qui s'étend depuis la côte des Dents jusqu'à l'extrémité orientale de la côte de Calabar.

Des géographes étendirent même outre mesure le nom de Guinée en nommant *Guinée septentrionale* les deux parties que nous venons de désigner, et en appelant *Guinée méridionale* toute la partie de l'Afrique comprise entre le golfe de Biafra et la Cimbébasie. Mais cette prétendue

Guinée méridionale est la région que l'on doit désigner sous le nom de *Congo*.

Nous avons vu plus haut que l'on peut étendre la Sénégambie jusqu'au cap des Palmes; la région qui lui succède de l'ouest à l'est est celle que M. d'Avezac et M. Walckenaer ont désignée sous le nom indigène de *Ouankarah*, et qui est limitrophe de celle de Congo. D'après ces délimitations, il n'y a plus de Guinée proprement dite; mais, afin de justifier le nom de *golfe de Guinée*, réservé à cette mer qui comprend le golfe de Benin et celui de Biafra, on peut conserver la dénomination de *côte de Guinée* au littoral du Ouakarah qui, sur une longueur de plus de 425 lieues, se subdivise en *côte des Dents* ou de l'*Ivoire*, comprenant la *côte des Males-Gens* et la *côte des Bonnes-Gens*, ou *côte d'Or*, *côte des Esclaves*, *côte de Benin* et *côte de Calabar*.

Sur la côte de *Sierra-Leone* se trouve l'établissement anglais du même nom, formé, en 1787, dans la généreuse intention d'abolir la traite des nègres et de travailler à la civilisation des Africains. La gloire d'avoir conçu le premier plan d'un établissement de ce genre est réclamée par Dupont de Nemours [1]. Une escadre française se trouva à l'embouchure de la rivière de Sierra-Leone au mois d'octobre 1794, et, ne connaissant pas le but respectable de cette colonie, elle n'y vit qu'un établissement anglais, et le détruisit.

Il se releva quelques années plus tard, et fondé d'abord par une compagnie, il devint ensuite un établissement du gouvernement britannique; mais il n'a pris de grands accroissements que vers l'année 1825, par l'acquisition de l'île de *Cherbro*. D'abord les nègres libres amenés de la Nouvelle-Écosse, ou venus des contrées voisines, se conduisirent mal, se refusèrent au travail et excitèrent des guerres civiles. Mais dès que le gouvernement eut pris la colonie sous sa direction, il conçut le projet d'y placer les nègres trouvés à bord des vaisseaux négriers par les croiseurs de la marine royale. En 1826, plus de 20,000 nègres y avaient été débarqués: douze villages avaient été fondés pour tenir cette population réunie. Des routes furent tracées, des relais de poste organisés, des auberges construites, et des écoles s'élevèrent dans les différents lieux où elles furent jugées utiles. Aujourd'hui des terres ont été données à cultiver aux nègres: ils en tirent un grand parti, et tout porte à croire que cette colonie, qui, depuis son origine, a coûté près de 400 millions à l'Angleterre, et dont

[1] Décade philosophique, 1796, t. IV, 3, p. 198.

l'entretien ne s'élève pas aujourd'hui au tiers de ce qu'il coûtait avant 1824, marchera rapidement vers un état complétement satisfaisant. L'éducation y a fait des progrès rapides; les nègres y sont devenus laborieux; c'est parmi eux que l'on choisit les magistrats municipaux et les membres du jury; enfin ils y ont justifié toutes les prévisions favorables des philanthropes relativement à la civilisation régénératrice de la race nègre. Malheureusement le climat de Sierra-Leone est pernicieux pour les Européens: depuis la fondation de la colonie jusqu'en 1826, il a dévoré plus de la moitié de ceux qui s'y sont établis; les nègres seuls y prospèrent. En 1828, elle se composait de 17,566 habitants noirs des deux sexes, et chez eux on comptait une naissance sur 32 individus, et un décès sur 38, proportion qui ne diffère pas de celle des pays les plus salubres de l'Europe. La population a bien augmenté: en 1840, elle se composait de 42,000 habitants, tous nègres à l'exception d'une centaine de blancs. La colonie est divisée en six districts.

Freetown, chef-lieu de la colonie, située à l'embouchure et sur la rive droite de la Sierra-Leone, à 660 kilomètres au sud-est de l'embouchure de la Gambie, est bien bâtie et renferme 6,000 habitants. Elle possède de belles casernes, un théâtre, cinq écoles et l'hôtel du gouverneur général de la Sénégambie et de la Guinée. On y publie un journal politique. *Regenstown* est une autre ville importante: elle a plus de 2,000 habitants. *Kent*, *Wilberforce*, *Gloucester*, *Kingstown* et *Wellington* sont des villages qui gagnent tous les jours en embellissements et en population, et qui, dans quelques années, seront au nombre des villes.

Les îles de *Loss* ou *Loos*, au nombre de sept, mais dont les trois principales ont servi aux Anglais à former un établissement commercial, doivent aux Portugais leur nom, qui est une corruption de celui d'*Yola de los idolos*. Les naturels les nomment *Forotimah*. Elles sont situées à 24 lieues au nord-ouest de la baie de Sierra-Leone. Les deux plus grandes sont celle de *la Factorerie* et celle de *Tamara*. Leur sol est élevé, salubre et fertile; elles sont boisées; elles produisent du riz, des bananes et des oranges, et nourrissent un grand nombre de chèvres et de bêtes à cornes.

L'île de *Cherbro* ou *Scherbrou*, à 25 lieues au sud-est de la baie de Sierra-Leone, et à 2 1/2 de la côte, est longue de 8 lieues, large de 4 à 5, et présente une superficie d'environ 40 lieues. Son sol bas, uni, malsain, et cependant sablonneux, produit du riz, du café, de l'indigo, des patates et du coton.

Au nord de cette île se trouve l'embouchure du fleuve *Cherbro*, auquel

on donne quelquefois les noms de Rio-das-Palmas et de Rio-Selboda ; son embouchure se divise en trois branches, nommées Boum, Deong et Bagrou. Il est navigable pour les gros navires jusqu'à 20 lieues de l'Océan ; ceux du port de 70 à 80 tonneaux peuvent remonter jusqu'à 90 lieues.

Un fort, élevé dans l'île *Bance*, commande la rivière appelée *Bance-river*, affluent de la Rokelle, qui, dans son cours inférieur, prend le nom de Sierra-Leone. On a remonté le Bance-river au delà de ses cataractes pittoresques.

Dans la colonie de Sierra-Leone, l'indigo réussit ; on a reconnu plusieurs espèces ou variétés du caféyer ; le citronnier dégénéré donne des fruits semblables aux limons. Toutes les plantes alimentaires et aromatiques de l'Afrique abondent. La gomme de l'arbre à beurre sert à teindre en jaune ; l'écorce *colla* paraît être du quinquina. L'arbre *pullam* produit un coton soyeux. Le singe *chimpanzée* se rencontre dans l'intérieur ; sa taille de 1 mètre 70 centimètres, son visage pâle, ses mains et son estomac dégarnis de poils, l'habitude qu'il a de se tenir debout, et même, dit-on, de s'asseoir comme un homme, mériteraient une description détaillée et raisonnée.

Lorsque les Portugais découvrirent ces lieux, ils appelèrent le promontoire au sud de l'établissement actuel *cap Ledo*, et les montagnes dans l'intérieur *Serra-Leoa*, montagne de la Lionne ; ce dernier nom, un peu défiguré, est resté, ainsi qu'on vient de le voir, au cap, à la rivière qui s'appelle aussi *Rokelle*, et au canton adjacent.

Entre le Cherbro et la rivière de Cap-Monte, s'étend un petit pays appelé *Kittam*. A l'est de ce pays se trouve le royaume de *Cap-Monte*, qui, depuis la côte, remonte au loin dans l'intérieur et paraît comprendre le pays de *Coatché*. Sa capitale est *Cousœa*, près de la source du Rio-Cap-Monte. On dit que cette ville renferme 15 à 20,000 habitants ; mais les renseignements qu'on a sur cet État sont très-incomplets.

On n'est pas mieux instruit sur le pays de *Quoja*, qui paraît toucher au Coatché, et qui est peut-être une dépendance du royaume de Cap-Monte. Il paraît seulement qu'il y existe une société secrète appelée *Belly-Paaro*, qui exerce, comme dans le Timmanie, un pouvoir despotique sur les habitants.

Depuis le cap Monte jusqu'au cap Palmas ou des Palmes, la côte produit abondamment du riz, des ignames, du manioc ; le coton et l'indigo sont de première qualité. On n'y a cherché jusqu'ici que du *poivre-malaguette*, du bois rouge et de l'ivoire. Les habitants, nageurs intrépides et rameurs

habiles, montrent avec raison de la défiance envers les Européens. Les bords du fleuve *Mesurado* sont habités par des nègres qui parlent un portugais corrompu, et qui se sont reconnus longtemps vassaux du Portugal, mais qui ne sont pas, comme on l'avait dit, des Européens devenus nègres par l'influence du climat.

A l'est du cap Mesurado, une association d'*Américains*, connue sous le nom de *Société de colonisation*, fonda, en 1821, par ses seules ressources, une petite colonie qu'elle appela *Liberia*, parce qu'elle ne doit être composée que d'hommes libres. Pendant les premières années, les colons eurent à vaincre une foule d'obstacles. D'abord leurs habitations, qui n'étaient que des huttes en paille, furent construites au milieu d'une épaisse forêt tellement déserte, qu'on tuait les tigres sur le seuil des portes; ce ne fut qu'en 1825 que les premières maisons en bois furent bâties. La colonie faillit plusieurs fois être détruite par les peuples du voisinage, tels que les *Queahs*, les *Deys* et les *Gourrahs;* aujourd'hui elle est dans un état un peu plus prospère, mais elle n'obtient pas encore tous les résultats que l'on s'en promettait. Elle s'étend entre le *Rio Pissos* et le *Rio Sestor*, sur une longueur de 300 milles anglais et s'avance de 10 à 40 dans l'intérieur des terres. *Monrovia*, sa capitale, ainsi appelée en l'honneur de Monroe, président des États-Unis, est une petite ville fortifiée, composée d'une centaine de maisons et renfermant 1,200 habitants; elle est bâtie sur la crête d'une montagne, au bas de laquelle se trouve le port; ses rues, tirées au cordeau, ont environ 30 mètres de largeur. Plusieurs de ses maisons sont belles; deux édifices sont consacrés au culte et un troisième à une cour de justice. Elle possède des écoles, une bibliothèque publique et un journal. *Caldwell*, sur la rivière de Saint-Paul, a 800 habitants; *Millsbury* en a environ 400.

A l'exception de l'agent-général de la colonie, tous les habitants et tous les fonctionnaires sont noirs; il est même défendu à aucun blanc d'y résider soit pour le commerce, soit pour y exercer un art ou une industrie quelconque, parce que le but de l'institution est exclusivement en faveur des hommes de couleur. Toute la population peut être évaluée en 1850 à environ 7,000 individus, répartis entre plusieurs petites villes et villages situés sur des rivières distantes de plusieurs lieues; les principaux sont : *New-Georgia, Virginia, Marshall, Bassa, Cora, Graenville* et *Réadsville.* Armés et disciplinés à l'européenne, les colons savent se faire respecter des peuplades voisines; aussi deux rois du pays, auxquels on donne 10,000 sujets se sont-ils placés sous la protection de la colonie pour faire cause

commune avec elle dans le cas où celle-ci serait attaquée ; ni les indigènes. Toute la population de la colonie est vêtue à l'européenne.

Le café, le coton et la canne à sucre réussissent parfaitement dans la colonie; mais la fertilité du sol est paralysée par la paresse et l'incurie des cultivateurs, qui abandonnent la culture pour se livrer au commerce de brocantage avec les naturels et les navires étrangers. Les Américains font avec de petits bâtiments le cabotage sur les points environnants de la côte; ils en tirent de l'ivoire, du bois de teinture, de l'huile de palme et de l'écaille de tortue.

Parcourons maintenant les États méridionaux que forment les nations indigènes. Depuis la côte de Sierra-Leone jusqu'au chaînon du Loma, qui appartient aux montagnes de Kong, s'étendent le Timmanie, le Limba, le Kouranko et le Soulimana.

Le *Timmanie*, ou le *Timanni*, est un pays qui, d'après le major Laing, a 90 milles de longueur de l'est à l'ouest sur une largeur de 50. Le Scarcie et la Rokelle, ou le Sierra-Leone, le traversent du nord-ouest au sud-est; il est divisé en quatre gouvernements, dont les chefs prennent et reçoivent le titre de roi. Le premier et le plus important a pour capitale la petite ville de *Kamba*, ou *Kambia*. Le Logo, ou Loco, forme le second gouvernement; le voyageur anglais ne nous apprend pas les noms des deux autres. Au-dessus des petits rois de Timmanie, s'étend le pouvoir du *pourrah*, sorte de tribunal secret dont le pouvoir est redouté de tous ceux qui n'y sont point affiliés. Les nègres de Timmanie n'ont pour vêtement qu'une petite pièce d'étoffe attachée avec un cordon à la ceinture. Les femmes ne sont pas mieux vêtues tant qu'elles sont filles; mais, après le mariage, elles nouent autour de leur corps quelques aunes de toile bleue dont elles font une sorte de jupon.

Le *Limba*, ou *Liban*, est un petit pays peu peuplé, couvert de montagnes, et dont l'intérieur est imparfaitement connu.

Le *Kouranko* est au contraire très-vaste; situé au nord du Limba et à l'est du Timmanie, il est couvert au nord et au nord-est par de très-hautes montagnes granitiques, dans lesquelles le Djoliba prend sa source. Il est divisé en un grand nombre de petits États peu importants. La capitale du Kouranko du sud-ouest est *Simera*, près de la rive gauche de la Rokelle; celle du Kouranko du nord-ouest est *Kolakonka*, ou *Koulokonko*. Après celle-ci, la plus importante ville est *Kamoto*, capitale du Kouranko septentrional; on lui donne 1,000 habitants. Elle est sur la crête d'une colline et n'est accessible que de deux côtés fermés par de fortes palissades et par des

portes doubles et massives, faites d'un bois très-dur. Les Kourankoniens sont moins civilisés que les Mandingues; mais ils leur ressemblent par le costume, les mœurs et le langage. Leurs femmes sont fort habiles dans l'arrangement de leur coiffure. Quelques-uns d'entre eux sont mahométans, mais le plus grand nombre s'adonne à l'idolâtrie. Laborieux et intelligents, ils exercent différents métiers; les uns sont forgerons, d'autres tisserands, d'autres travaillent le cuir; mais la plupart se livrent à la culture, tandis que les femmes préparent, tissent et teignent le coton. Chez eux l'autorité suprême est élective.

« La danse est le plaisir de prédilection des Kourankoniens, ou Kou-« rankos. Chaque personnage un peu considérable a dans sa maison trois « ou quatre maîtres qui, comme ceux de Simera, se font plus remarquer par « leur agilité que par leurs grâces. Dans les grandes fêtes, les danseurs à « gages, vêtus d'une manière bizarre, se promènent dans toute la ville, et « vont rendre successivement visite aux chefs, qu'ils amusent par la sou-« plesse de leurs mouvements et dont ils reçoivent quelques présents. Au « coucher du soleil, le tabella, ou tambour, les appelle à la danse générale; « les musiciens se tiennent au centre, comme dans le Timmanie, et l'on « danse autour d'eux; leur musique et leurs mouvements sont également « monotones. Le major Laing a vu une danse de ce genre durer deux jours « et trois nuits; ceux qui se retiraient étaient aussitôt et constamment « remplacés[1]. »

Le royaume de *Soulima*, ou de *Soulimana*, est situé au nord-est du Kouranko; il touche à l'est aux sources du Djoliba, et au sud aux rives de la Rokelle. Des montagnes escarpées, de belles vallées, des prairies fertiles, donnent au pays un aspect très-pittoresque; son sol est granitique et d'une fertilité extraordinaire; la culture des terres y est très-soignée; on y élève des bêtes à laine et des chevaux. Parmi ses principales villes, *Falaba*, la capitale, doit son nom au Falaba, ou à la rivière du Fala, sur laquelle elle est située; on lui donne environ 6,000 habitants. Les autres sont *Sangouia*, *Semba*, *Mousiah et Konkodongore*, qui ont ensemble une population de 19,000 âmes.

Les Soulimas sont les plus policés de tous les nègres de la Sierra-Leone. Le roi y a le monopole de tous les produits, comme le Pacha d'Égypte. Le major Laing y a même reconnu des coutumes qui rappellent celles des anciens Romains. Le roi consulte sur les affaires importantes les anciens, qu'il appelle *pères*. La *maison des palabres*, ou la maison commune, située

[1] *Walckenaer :* Histoire générale des Voyages, tom. VII, p. 329.

sur la grande place de la capitale, est comme le Forum romain; c'est là que les orateurs discutent publiquement les affaires. Le chef qui commande l'armée ne peut entrer dans la ville que lorsqu'il en a obtenu la permission; en y entrant, il perd son titre et les prérogatives qui y sont attachées. Des poëtes sont chargés de transmettre dans leurs chansons le souvenir des événements publics. Un Soulima, débiteur insolvable, devient l'esclave de son créancier. D'autres coutumes distinguent encore ce peuple. Les femmes peuvent abandonner leurs maris pour leurs amants, en restituant le présent que leurs parents ont reçu du mari; mais si, avant qu'elles puissent prendre ce parti, leur infidélité est découverte, on leur rase la tête, et l'amant devient l'esclave du mari.

Le *royaume de Sanguin*, qui paraît devoir son nom à la petite ville de *Sanguin*, s'étend sur la côte des Graines, depuis la rivière de Saint-Jean jusqu'à celle de Sestos, ou de Sestre. Cet État, autrefois très-puissant, est aujourd'hui partagé entre plusieurs petits princes.

Le pays de *Manou*, que l'on croit traversé par le Mesurado, est au nord de celui de Sanguin.

Près du cap des Palmes, sur la côte du Vent, l'Union américaine a fondé une nouvelle colonie, sœur de celle de Libéria. Elle a pour chef-lieu *Cape-Town*, dont le port est un des meilleurs de la côte. Nous ne pensons pas, cependant, que cette colonie soit aujourd'hui dans un état prospère.

D'après ce que nous avons dit plus haut, depuis le cap des Palmes jusqu'au golfe de Biafra, s'étend la région du *Ouankarah*, qui s'appuie au nord sur les montagnes de Kong, et présente un plan incliné d'où descendent plusieurs grands cours d'eau, tels que l'*Ancobra*, ou la *Seinnie*, appelée aussi *Assinie*, qui prend sa source au pied d'une montagne, dans la partie septentrionale du royaume d'Achanti; le *Rio-Volta*, connu dans les divers pays qu'il traverse sous les noms d'*Adirrie*, d'*Amou*, d'*Asiezaw* et de *Fando*, et qui est l'un des plus considérables de cette région, au littoral de laquelle nous conservons la dénomination de *côte de Guinée*.

Cette contrée est généralement fertile; on y remarque une végétation riche et active, et de vastes forêts; ce qu'on doit attribuer en partie à l'influence du sol, formé d'un terrain d'alluvion fin, gras et rougeâtre, dans lequel on ne trouve pas une seule pierre. Sur les côtes, le sol est tantôt graveleux et tantôt marécageux.

La *côte des Dents*, ou la *côte d'Ivoire*, qui se subdivise en deux parties: la *côte des Males-gens* à l'ouest, et la *côte des Bonnes-gens* à l'est, est comprise entre le cap de Las Palmas, ou des Palmes, et l'embouchure de la

rivière d'Ancobra ; elle a environ 120 lieues de développement, et est habitée par les *Adons*, ou *Quaguas*, et par les *Malos-Gentes*, ainsi appelés par les Portugais, parce qu'ils passent pour être anthropophages ; mais en réalité c'est une nation belliqueuse, peu sociable, du moins envers les Européens. La côte est ornée de vergers naturels. Dans la rivière de Saint-André, on achète des dents d'éléphants pesant plus de 100 kilogrammes. L'animal indiqué sur cette côte sous le nom de Quogélo par Desmarchais, paraît être un pangolin.

Les Français possèdent sur cette côte, depuis 1843, deux comptoirs : le premier est celui du *Grand-Bassam*, à l'embouchure de la rivière du même nom, il est protégé par le fort *Nemours*, qui domine toute la contrée ; le second, à 6 lieues de là, est le comptoir d'*Assinie*, situé à l'embouchure de la rivière du même nom, et défendu par le fort *Joinville*. Un premier établissement avait déjà eu lieu à Assinie, dans l'année 1685, mais il avait été abandonné en 1705.

Une petite république oligarchique, celle de *Cavally*, qui porte le nom de sa capitale et de la petite rivière qui l'arrose, occupe les deux rives de ce cours d'eau, à l'est du cap des Palmes ; on la dit composée de 8 à 10,000 habitants.

La *côte d'Or* tire son nom de la poudre d'or qui fait le principal commerce de cette contrée ; elle a environ 100 lieues de longueur de l'ouest à l'est, depuis l'embouchure de l'Ancobra jusqu'à celle de la Volta.

La *côte des Esclaves*, comprise entre l'embouchure de la Volta et celle du Lagos, a environ 70 lieues de longueur. Elle ne présente qu'un cap remarquable, celui de Saint-Paul ; du reste elle est unie et sablonneuse, et offre un grand nombre de marécages de peu d'étendue. Depuis l'abolition de la traite des nègres, le nombre des établissements européens a considérablement diminué sur cette côte.

Enfin la *côte de Calabar*, longue d'environ 90 lieues, présente un sol mélangé de sable rouge et de terre végétale qui jouit d'une assez grande fertilité ; il y croît peu d'arbres, mais beaucoup de broussailles, qu'on ne se donne pas la peine d'extirper.

Les établissements *anglais* de la côte d'Or et de celle des Esclaves ne consistent presque tous qu'en petits forts situés près des villes dont ordinairement ils portent le nom. Ce sont, en allant de l'ouest à l'est, le fort *Apollonia* et celui d'*Amanahea*, dans le royaume de ce nom ; le fort de *Dixcove* et le comptoir de *Suconda ;* le *Cap-Corse* (*Cape-Coast*), ville de 8,000 âmes et résidence du gouverneur général de tous les comptoirs de la

Guinée; *Animaboe*, dont la population est de 4,000 individus; le fort *Tantum querry*, et celui de *Winebah*, ou *Simpah*, dans la république de Fantie; le fort *James*, dans le royaume d'Accra, et le fort *William*, à *Juda*, ou *Whyda*, dans le royaume de Dahomey.

Près de cette ville, trois forts, occupés autrefois par les Anglais, les Français et les Portugais, existent encore, mais dans un état qui atteste un long abandon. Le véritable roi du Dahomey était, au commencement de 1838, l'espagnol don Francisco de Suga, qui s'y est établi depuis quarante ans, et à qui les noirs ne parlent qu'à genoux.

Les Danois possédaient naguère sur la côte d'Or et sur celle des Esclaves plusieurs forts et comptoirs qu'ils viennent de céder aux Anglais, en 1850; le nombre des habitants des contrées où ils sont situés a été évalué à 40,000.

Dans le royaume d'Accra se trouve le fort de *Christiansbourg*, qui servait de résidence au gouverneur général danois, puis plusieurs comptoirs, entre autres ceux de *Tema* et de *Nimbo;* dans le pays d'Adampi, le fort *Friedensbourg*, et ceux d'*Adda* et de *Kœninstein*, sur le Rio-Volta : Adda passe pour une ville de 3,000 âmes; enfin dans le pays de Crepi, ou de Kerrapay, se trouve le fort de *Rinzenstein*, près la ville de *Quitta*.

Sur la côte d'Or, les *Hollandais* possèdent les forts *Antonius* près d'Axim; *Hollandia* autrefois *Friedrichshourg*, près de Pockeso; celui d'*Akhouna* et celui de *Taccorary;* celui d'*Orange*, près de Suconda, qui paraît être cependant abandonné, et celui de *Sébastien*, près de Chamah, tous sur le territoire du royaume d'*Ahanta*. Dans la république de Fantie, le fort *Vredenbourg*, celui d'*Elmina*, ou de *Saint-George de la Mine*, ville d'environ 10,000 âmes, résidence du gouverneur général des établissements hollandais en Guinée; le fort *Nassau*, celui de *Leydssaambeyde*, ou de *Apani*, et celui de *Seniah*. Enfin c'est dans le royaume d'Accra que se trouve le fort de *Crèvecœur*.

Quoique la côte d'Or offre beaucoup de traits de ressemblance sous le rapport du sol et du climat, on y remarque, sous d'autres points de vue, des différences essentielles. Par exemple, la contrée d'*Anta* est un sol riche, bien boisé, abondamment arrosé et cultivé avec soin. Elle possède des ports et de petits mouillages commodes. La rivière d'Ancobra sépare cette contrée de l'État d'*Apollonia*. Cette province est encore mieux arrosée par des lacs et des rivières; elle contient plus de plaines propres à la culture du riz, de la canne à sucre et d'autres plantes qui exigent de l'humidité. Le plus grand désavantage de cette côte est un ressac violent qui y rend le débarquement très-dangereux. La forme du gouvernement est le despo-

tisme le plus absolu ; ce qui prévient plusieurs désordres fréquents dans les contrées voisines. Malheureuse Afrique, qui trouve son salut dans la servitude ! Parmi les prétendues républiques, ou plutôt oligarchies tumultueuses de la côte d'Or, le belliqueux État de *Fanti* est le mieux organisé.

Le pays de Fantis, proprement dit, occupe sur la côte une étendue de 5 à 6 lieues, et se prolonge assez loin dans l'intérieur. Le nombre des habitants est évalué à 40,000 par un voyageur récent. Les mœurs de ces nègres présentent quelques particularités remarquables : ils enterrent leurs morts dans leurs propres maisons ; les hommes sont pubères à 12 ans et les femmes à 10 ; lorsque celles-ci ont donné les premiers signes de nubilité, l'usage veut qu'elles sortent de leurs maisons et qu'elles marchent en public d'une certaine manière. Leur religion est une sorte de fétichisme ; ils reconnaissent deux principes : l'un bon appelé Souman, et l'autre mauvais qu'ils nomment Alastor. Ils croient que les marsouins et tous les grands cétacés proviennent d'un peuple qui fut détruit par un déluge ; lorsqu'un de ces grands animaux échoue sur le rivage, ils regardent cet événement comme un fâcheux pronostic. Les hommes ont plusieurs femmes, et il est d'usage chez eux de tuer en l'honneur d'un riche défunt la *crabba* ou la plus jeune de ses femmes restée vierge, et le *cransa* ou le jeune esclave qui portait sa pipe au moment où il rendit le dernier soupir. Les Fantis sont robustes ; leurs femmes sont bien faites et ont généralement les traits délicats, les pieds petits, les dents blanches et les formes arrondies et gracieuses. Le costume est à peu près le même chez les deux sexes, mais les hommes âgés se rasent entièrement la tête en ne laissant qu'une boucle ou deux qui tombent derrière, et auxquelles ils suspendent un morceau d'or ; les femmes ont le haut du corps nu, et leurs jupes forment par derrière une protubérance plus ou moins grosse selon leur rang.

Les *Aminas* s'étendent au nord-ouest l'espace de quatorze journées de marche ; l'or abonde chez eux. Leur langue, connue par les recherches des Danois, règne sur la plus grande partie de la côte.

Les *Assianthés* ou les *Achantis*, au nord-est, paraissent être les *Argentains* d'un écrivain français (M. Pommegorge). Un roi de cette nation fit en 1744 une expédition très-lointaine au nord-est ; il marcha vingt-un jours à travers un pays boisé et coupé de rivières ; il franchit pendant quatorze jours un désert sablonneux et sans eau : la nation mahométane, qui était l'objet de sa téméraire attaque, l'environna avec une immense cavalerie ; il revint avec peu de monde, mais il rapporta beaucoup de livres en langue arabe, qui tombèrent ensuite dans les mains des Danois, et se trouvent

peut-être à la bibliothèque royale de Copenhague. Le savant Bruce pense que cette contrée mahométane est le *Degombah*, visité par le schérif Imhammed, et le *Timbah*, indiqué par Oldendorp, sur la foi des nègres. La nation de Timbah reçoit des Aminas le nom de *Kassiante*.

Les Achantis forment le plus puissant empire de la Guinée. Cet empire paraît s'étendre de l'est à l'ouest depuis le 1er degré de longitude jusqu'au 7e, et du sud au nord depuis la côte jusqu'aux monts Sarga sur une largeur de 5 degrés. Sa superficie est d'environ 10,000 lieues carrées, et sa population est de 3,000,000 d'habitants avec les tributaires. Il comprend parmi ses tributaires le pays d'Aquapim ou d'*Aquapiem*, celui d'Agouna, l'État d'Apollonia, la république des Fantis et le pays des Aminas, ainsi que plusieurs autres États, dont les principaux sont le *petit royaume d'Accra* ou d'*Ankran*, le fertile *pays de Ningo*, ou d'*Adampi*, le *royaume d'Ouarsâ*, celui de *Dankara*, celui d'*Assin*, celui de *Coranza*, le pays de l'*Amina*, le royaume d'*Inta*, et celui de *Dagoumba*.

L'Achanti proprement dit ou le principal État de cet empire, a pour capitale *Coumassie*, bâtie sur le flanc d'un vaste rocher ferrugineux et bornée par un marais qui fournit de l'eau à la ville. Sa circonférence, sans comprendre les faubourgs, est d'une lieue un quart; ses rues sont larges, alignées, propres et portent chacune un nom. Le palais du roi est situé au milieu d'une des plus grandes; les appartements en sont petits, mais nombreux, et décorés avec profusion d'ornements en or et en argent. Des promenades plantées d'arbres sont dispersées dans la ville, et des tertres sont élevés çà et là dans plusieurs rues pour y placer le trône du roi lorsque ce prince, entouré de sa cour, y va boire du vin de palmier. Les Achantis prétendent que leur ville renferme plus de 100,000 âmes; il est vrai qu'à certaines époques, certains jours de fête, elle est considérablement peuplée; cependant l'anglais Bowdich, qui l'a visitée, n'évalue sa population ordinaire qu'à 15,000 habitants. Cette ville est l'entrepôt d'un commerce considérable avec la côte et l'intérieur de l'Afrique.

Accra ou *Ankran*, ville maritime, capitale du petit royaume de ce nom, est divisée en trois districts, gouvernés par des chefs différents, qui reconnaissent l'autorité du Cabaschir ou chef de l'État d'Aquapim, qui a le titre de vice-roi de l'empereur des Achantis. Les trois districts d'Accra sont peuplés d'environ 12,000 âmes. Les plus belles maisons sont celles des Européens.

Sallagha, probablement la même que *Salgha* ou *Sarem*, capitale du royaume d'Inta, est la plus considérable ville de l'empire d'Achanti, sui-

vant le voyageur Dupuis qui séjourna quelquetemps dans l'Achanti. Elle est trois fois plus grande que Coumassie, dont elle est éloignée de 70 lieues vers le nord-est, et renferme 400,000 habitants, dont le sixième est mahométan. C'est une place de commerce importante.

Ainsi que nous l'avons dit de plusieurs États de l'Afrique occidentale, le pouvoir, chez les Achantis, passe après la mort du souverain au frère de celui-ci; mais ce qu'il y a de particulier, c'est qu'il est transmis ensuite au fils de la sœur, puis au fils, et après le fils au premier vassal de la couronne. Les sœurs du roi peuvent se marier ou vivre avec qui bon leur semble, pourvu que ce soit à un homme remarquable par sa stature et ses qualités physiques, afin que les héritiers du trône soient dignes sous ces rapports de commander à leurs compatriotes. Le roi hérite de l'or de tous ses sujets, de quelque rang qu'ils soient. On ne peut verser le sang d'un prince du sang royal; lorsque celui ci se rend coupable de quelque crime qui entraîne la peine capitale, on le noie. Si une femme est trois ans sans entendre parler de son mari, elle peut en épouser un autre; mais si le premier revient, les enfants du second deviennent sa propriété et il peut les mettre en gage. Dans les grandes fêtes publiques on sacrifie un grand nombre d'esclaves ou d'officiers du prince. Lorsqu'un Achanti meurt, on immole aussi quelques-uns de ses esclaves. A la mort d'un roi c'est un massacre général : d'abord, toutes les cérémonies funèbres qui ont eu lieu pendant le règne du prince se renouvellent, ainsi que les sacrifices humains dont elles ont été accompagnées; ensuite, les frères, les sœurs et les neveux du roi, affectant une folie passagère, se précipitent hors du palais, et parcourent les rues de Coumassie en tirant des coups de fusil sur tous ceux qu'ils rencontrent; enfin on immole une centaine d'esclaves sur la tombe du défunt. La loi accorde aux rois 3,333 épouses, nombre qui est toujours tenu au grand complet; mais il est rare qu'il en ait plus de six dans son palais.

La *côte des Esclaves,* dans le sens le plus limité, comprend les États de *Coto, Popo, Ouydah* et *Ardra.* La plaine maritime, plus étendue que sur la côte d'Or, est extrêmement fertile. La volaille y abonde singulièrement, et les chauves-souris obscurcissent l'air. Les Français avaient autrefois un établissement pour la traite à *Ouydah* ou *Judah,* et les Portugais vendent leurs tabacs à *Porto-Novo.*

Nous ne nous attacherons pas à décrire des pays aussi peu importants et qui ont tous une physionomie plus ou moins uniforme. Celui de Coto est le moins étendu; il se réduit au territoire d'une petite ville maritime; sous

le nom de Popo l'on comprend les territoires de la ville d'*Aflah*, le petit district de *Taun*, et celui d'*Augua*, où l'on trouve une ville du même nom; le Ouydah ou Judah, appelé aussi *Fida*, arrosé par l'Eufrates, a pour capitale *Grigouy* ou Judah, à laquelle on donne 20,000 habitants; l'État d'Ardra ou d'*Azem*, jadis royaume puissant, a pour capitale une ville d'*Ardra*, peuplée de 7 à 10,000 âmes. On croit ce dernier tributaire aujourd'hui de celui de Yarriba.

Ces petits États de la côte obéissent au roi de *Dahomey*, qui, par ses conquêtes, s'est élevé du rang d'un petit *cabossier* à celui d'un grand monarque africain. Il peut armer 8,000 hommes; il ne possède que 7 lieues de côte, et étant entouré partout d'ennemis, il en serait bientôt chassé, si les forts européens ne le soutenaient. Ceci est d'autant plus vraisemblable, que depuis la moitié du dix-huitième siècle sa puissance est considérablement déchue, et qu'il paraît même que cet État, bien que l'un des plus vastes et des plus puissants de la Guinée, se reconnaît vassal du Yarriba. Ses villages sont grands et peuplés. *Abomey* est la capitale de son royaume; elle est à 28 lieues des côtes, et renferme 24,000 habitants. Le roi a deux maisons de plaisance à *Calmina*, ville de 15,000 âmes, où il réside plus habituellement. Ces palais ne sont que des chaumières distinguées et enfermées, par des murs de terre, dans un enclos d'un quart de lieue; 800 à 1,000 femmes, logées dans cet enclos, sont armées de fusils ou de flèches: ce sont les troupes légères du roi; elles forment sa garde; c'est de leur corps que sont tirés ses aides-de-camp et les messagers de ses ordres. Les ministres déposent à la porte du palais leurs vêtements de soie; ils n'approchent du trône qu'en rampant ventre à terre et en roulant leur tête dans la poussière. La férocité de ces rois surpasse toute idée. M. Dalzel, gouverneur anglais, trouva le chemin de la cabane du roi semé de crânes humains, et les murs ornés de mâchoires qui y étaient comme incrustées. Le roi marche en cérémonie sur les têtes sanglantes des princes vaincus ou des ministres disgraciés. A la fête des tributs, où tous ses sujets apportent leurs dons, le roi arrose de sang humain le tombeau de ses ancêtres. Cinquante cadavres sont jetés autour du sépulcre royal, et autant de têtes plantées autour sur des pieux. Le sang de ces victimes est présenté au roi, qui y trempe le bout d'un doigt et le lèche ensuite. On mêle le sang humain à l'argile pour construire des temples en l'honneur des monarques défunts. Les veuves royales se tuent les unes les autres, jusqu'à ce que le nouveau souverain mette un terme au massacre. Le peuple, au milieu d'une fête joyeuse, applaudit à ces scènes d'horreur, déchire avec joie

les malheureuses victimes, mais s'abstient pourtant de dévorer leur chair.

Le peuple du Dahomey se distingue de la plupart des nègres de la Guinée par sa férocité, sa perfidie et son implacable amour de la vengeance. Les femmes y sont réduites à la condition la plus abjecte : elles n'approchent de leurs maris qu'avec les marques de la plus humble soumission ; à peine si elles osent les regarder en face : elles ne leur présentent la nourriture qu'à genoux. Ces femmes sont en général fort jolies. La marque nationale des Dahomeys consiste en une ligne qui descend depuis le haut du front jusqu'à la racine du nez.

Le sol du Dahomey est d'une fertilité extraordinaire ; les grands végétaux y acquièrent des dimensions gigantesques. On y trouve des arbres dont un seul tronc suffit pour un canot de 60 à 70 hommes. La canne à sucre y prend un accroissement surprenant, et les plantations d'ignames et de maïs donnent à la campagne un aspect agréable.

Le petit *royaume de Badagry,* dont la longueur de l'est à l'ouest ne dépasse pas 25 lieues, et dont la capitale est à l'embouchure du *Rio dos Lagos,* était, il y a peu d'années encore, tributaire du Dahomey : on croit qu'il l'est aujourd'hui du Yarriba. La ville de Badagry est importante à cause du commerce d'esclaves qui s'y faisait ; c'est aussi de cette ville que partit Clapperton pour son deuxième voyage dans l'intérieur de l'Afrique. Les Anglais y ont établi une factorerie.

A l'est du Dahomey s'étend, sur le golfe de Guinée, le *royaume de Benin* ou *Adou,* depuis la continuation de la chaîne de Kong jusqu'à la côte dans la partie du golfe qui porte le nom de Golfe de Benin. Le roi de ce pays peut mettre 100,000 hommes sur pied. La rivière à laquelle les Portugais ont donné le nom de *Rio-Formosa,* est fort large à son embouchure : on la remonte jusqu'à *Agathon,* l'une des principales villes, à 14 lieues nord-est de la mer. La route d'Agathon à *Benin* est très-fréquentée, et plantée d'arbres très-hauts et très-gros, qui donnent beaucoup d'ombrage. La ville de *Benin,* sur la rivière du même nom, est entourée de fossés profonds. On voit les vestiges d'une muraille en terre qui la défend. Les rues ont 5 mètres de largeur ; leur irrégularité fait que la ville occupe une étendue considérable ; mais, suivant Adams, sa population ne paraît pas être de plus de 15,000 âmes. Les maisons basses, couvertes de feuilles de latanier, sont d'une propreté admirable. Les pierres manquent entièrement dans ce pays, et le terrain est si mou, que le fleuve en détache des morceaux de plusieurs acres d'étendue. Ces îles flottantes sont redoutées des navigateurs. Le vaste palais du roi, hors de la ville, est fermé de murailles : on y

trouve d'assez jolis appartements, et même de belles galeries soutenues par des piliers de bois. Le marché de la ville n'excite pas l'appétit des Européens; on y étale de la chair de chien, que les nègres aiment beaucoup, des singes rôtis, des chauves-souris, des rats et des lézards; mais on y trouve aussi des fruits délicieux et toutes sortes de marchandises. Le climat de ce pays est un des plus dangereux pour les Européens. M. Palisot de Beauvois le qualifie de pestilentiel.

Les habitants de Benin ont les mêmes lois et usages que les Dahomeys. Le roi, vénéré comme un demi-dieu, est censé vivre sans nourriture. S'il meurt en apparence, c'est pour ressusciter sous une autre forme. A la *fête des yams*, il plante à la vue du peuple entier une racine dans un pot de terre. Un instant après, on présente, par un adroit tour de main, un autre pot avec une racine qui a poussé des jets. Ce miracle détermine les espérances au sujet de la récolte. Les sacrifices humains font partie du culte expiatoire qu'on rend au mauvais principe. Les victimes, immolées au bruit des chants épouvantables du peuple entier, montrent une stupide indifférence; ce sont pour la plupart des prisonniers de guerre. A la *fête des coraux*, le roi et tous les grands trempent leurs colliers de corail dans le sang humain, en priant les dieux de ne jamais les priver de cette marque de leur haute dignité.

Le petit *royaume de Lagos*, situé à l'embouchure de la rivière de ce nom, est tributaire du Benin. La capitale, à laquelle les Européens donnent aussi le nom de *Lagos*, est appelée *Aouani* par les naturels; elle est située dans une île formée par les alluvions de la rivière. Sa population est de 20,000 âmes; il s'y fait un grand commerce. Les Lagos sont très-superstitieux et cruels : dans la vue de rendre la navigation de la rivière favorable à leurs communications commerciales, ils lui sacrifient une jeune fille qu'ils empalent avec des détails d'une férocité épouvantable.

Le *royaume d'Ouary*, ou *Aweri*, ou *Warée*, appelé aussi *Owiheré*, sur la *côte de Calabar*, comprend les pays plats et marécageux au sud de Benin, où coulent diverses rivières, probablement des branches du Djoliba. La principale est le Ouary, qui forme au milieu d'une vaste plaine déserte une île dans laquelle est située la ville de *Ouary*, capitale du royaume. Les habitants sont très-noirs, et ont dans leurs mœurs et leurs personnes beaucoup de ressemblance avec les Fantis.

C'est près des frontières de ce royaume que se trouve celui de *Damaggou*, dont la capitale du même nom fut visitée en 1830 par les frères Lander : c'est une grande ville dont les habitants sont armés de fusils de fabrique

anglaise, et dont le roi possède six petits pierriers. Plus bas, en descendant le cours du Kouarra, on remarque l'importante ville de *Kirri*, et à trois journées plus bas on traverse le *royaume d'Eboë*, dont la capitale porte le même nom.

Après le cap Formosa commence le *Calabar* ou *Kalbary*, contrée également traversée par plusieurs rivières, parmi lesquelles le fleuve *Rey* ou *Nouveau-Calabar*, admet des bâtiments de 300 tonneaux. Une partie de la côte est couverte de couches de sel marin.

Près de l'île de Bonny à l'embouchure du Bonny ou du Rio San Domingo, appelé aussi *Doni* ou *Andour*, et regardé généralement aujourd'hui comme un des bras du Djoliba, formant avec le Rio Formosa le delta de ce fleuve, la ville du *Nouveau-Calabar*, était un important entrepôt de commerce, lorsque Peppel, riche marchand de l'île, surprit la ville pendant une nuit, et y fit mettre à mort le plus grand nombre des habitants. Il a fait paver de crânes humains une maison qu'il a consacrée au culte de son dieu, et il montre avec orgueil aux Européens, comme le plus beau trophée de sa victoire, une pyramide qu'il a fait élever au centre de la ville avec la plus grande partie de ses victimes. *Bonny*, dans l'île de ce nom, était la capitale d'un petit Etat que l'on pouvait considérer comme une république oligarchique; Peppel en a fait le siége de son gouvernement despotique et sanguinaire. Cette ville contient environ 20,000 habitants. *Akricok*, beaucoup moins importante, est au nord dans l'intérieur de terres.

Le *royaume de Qua* ou *Quoua*, qui s'appelle ainsi d'une montagne de ce nom, est limitrophe de l'état de Bonny, et s'étend entre le Rio *Adoney* ou le Saint-Antony à l'ouest et le Rio-del-Rey à l'est. Les nègres qui l'habitent ne sont pas les moins cruels de la Guinée : ils sacrifient quelquefois des victimes humaines dans les jours de grandes fêtes. Il existe chez eux une association appelée *Egbo* qui a quelque analogie avec le *Moumbo-Joumbo* des Mandingues, et le Pourrah des Foulahs, et qui a pour but de favoriser la liberté du commerce et de punir les femmes infidèles. La ville du *Vieux-Calabar* est la capitale de cet État. Elle est sur la rive gauche de la rivière du Bongo ou du Calabar; mais le roi réside dans un village qui est à quelques lieues de là. A une ou deux lieues de cette ville se trouve celle d'*Aqua*. Les habitants du Vieux-Calabar sont plus avancés en civilisation que les autres nègres: plusieurs d'entre eux, par suite de leurs relations commerciales avec les Européens, parlent et écrivent l'anglais. La rivière de Bongo a son embouchure dans une baie allongée dont l'*île du Perroquet* rend l'entrée fort étroite.

Après avoir traversé les montagnes appelées *hautes terres de Roumby* et celles que l'on nomme *hautes terres d'Amboses,* qui paraissent renfermer des volcans, on arrive à la rivière de *Camarones* ou de *Jamour,* très-large à son embouchure, et qui est en grande vénération chez les indigènes; elle a un bon port, et fournit de bonne eau. On y trouve de la cire, du morfil, du bois rouge et des rafraîchissements à bon marché. Les Européens y font un assez grand commerce.

La ville de *Camarones* est à 6 lieues de l'entrée de la rivière, dans une île formée par les deux principaux bras de celle-ci, dont l'un se nomme Caramones et l'autre Malimba. Cette ville exporte chaque année 40,000 kilogrammes d'ivoire et 60,000 d'huile de palmier, ainsi que de la gomme, du poivre et plusieurs autres denrées. Le pays est gouverné par un petit roi qui exerce sur ses sujets un pouvoir despotique.

Au nord du Camarones se trouve le *royaume de Biafara* ou *Biafra,* qui donne son nom au golfe dans lequel se jette la rivière précédente. Sur la rive droite de cette rivière on voit la capitale, appelée *Biafra.*

Le *pays des Calbongos,* remarquable par ses hautes montagnes, s'étend au sud du Camarones. Il est partagé en plusieurs États peu connus, et qui sont presque toujours en guerre entre eux.

La rivière de *San-Benito* est à 40 lieues plus loin. On aperçoit du rivage les doubles montagnes très-élevées, qui en sont à 12 ou 15 lieues; il y a beaucoup de bois sur ses rives. Le cap *Saint-Jean* n'est qu'à 15 lieues de son embouchure. Un banc de sable, à une lieue de la mer, rend ce cap assez dangereux. Il forme, avec un autre cap plus petit et plus méridional, la baie d'Angra, ainsi nommée d'une ville et d'une rivière du même nom. Cette rivière, que les Anglais appellent par corruption *Danger,* abonde en hippopotames et en poissons.

Le cap d'*Esteiras,* ou mieux *das Serras*, au sud de celui-ci, forme avec le cap Saint-Jean une baie au milieu de laquelle est l'île de *Corisco,* qui produit d'excellent bois pour la charpente et pour la teinture, de l'ivoire, des peaux de singes et diverses denrées. Les habitants, à demi sauvages, sont redoutés des navigateurs.

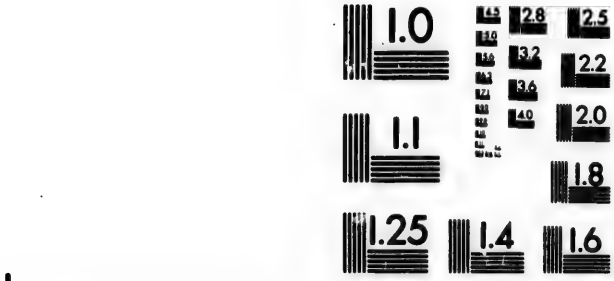
Au sud du cap das Serras, la rivière de Gabon, qui donne son nom à toute la côte au sud du golfe de Biafra, n'est qu'à 10 lieues de l'équateur. Les approches en sont très-difficiles à cause des courants rapides qui règnent dans ces parages. Elle forme dans son embouchure deux petites îles appelées *Pongos* ou *îles des Perroquets;* l'une d'elles porte le nom d'*île du Roi*, parce que le roi y réside. Les nègres de cette côte sont très-hardis.

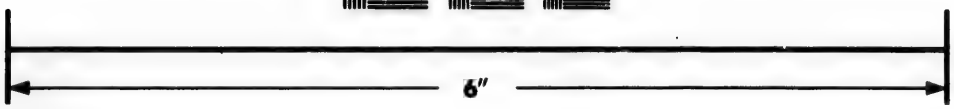
Les îles de *Fernando-Po*, du *Prince* et de *Saint-Thomas*, qui s'étendent depuis le golfe de Biafra jusqu'à l'équateur, seront décrites dans un autre endroit. Les courants violents, qui dans ce golfe portent à l'est, en rendent la sortie difficile.

Le voyageur Roberston fait observer que le courant du golfe de Guinée, qui se dirige à l'est, tourne à l'ouest par l'effet du mouvement général de l'Océan atlantique Austral vers la côte du Brésil. Les vents alizés du sud-est, qui règnent pendant les mois de février, mars et avril, neutralisent l'effet du vent occidental qui souffle dans cette latitude, et alors le courant se trouve considérablement accéléré, à tel point que les vaisseaux surpris par le calme sont attirés imperceptiblement à une grande distance vers l'ouest.

Les nations de la *côte de Gabon* sont p[illegible] il n'y existe point de villes, mais seulement des villages épa[illegible] Dans l'intérieur des terres, nous signalerons les principaux Etats. Le *pays d'Empoungana* ou d'*Empounga*, malsain, peu peuplé, rempli d'éléphants, de buffles et de sangliers, s'étend jusqu'à une assez grande distance de l'embouchure du Gabon. A 22 lieues de la pointe du cap *das Serras* la ville de *Naango*, bâtie en bambous, offre des rues assez régulières : les Anglais y font un grand commerce. En suivant la ligne équatoriale vers l'est, on trouve, à environ 45 lieues de la côte, *Adjoumba*, capitale du royaume du même nom. En remontant vers le nord, nous trouvons le *pays de Gaeloua*, dont le chef prend le titre de roi, et dont les principales villes sont *Inkanji* et *Goudemsi ;* puis le royaume de *Chikan*, à une quarantaine de lieues de l'Atlantique. Au nord de celui-ci, le *pays de Kayli*, couvert de montagnes et de forêts, et dont les habitants passent pour anthropophages, a pour résidence royale *Sama-Chiali*. Nous ne savons rien de particulier sur le *royaume d'Imbiki* ou d'*Imbekie*. Celui de *Bisou* a pour capitale une ville du même nom, à quelque distance de la rive droite de la Mounda. Enfin, dans la partie la plus septentrionale de la région de Gabon se trouve le *royaume d'Aosa*, à l'est du pays des Calbongos.

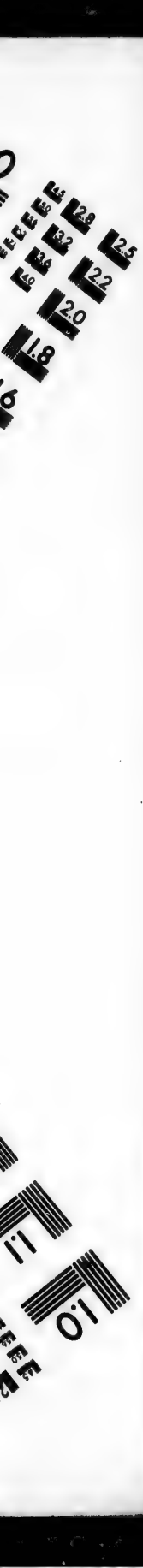
IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503


2.8
3.2
3.6
4.0
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

LIVRE QUATRE-VINGT-TREIZIÈME.

Suite de la Description de l'Afrique. — Le Niger. — Description du Soudan ou Takrour.

La plus grande partie du pays que nous allons décrire dépend du bassin d'un grand fleuve, qui est encore aujourd'hui la *Croix des géographes*, nous voulons parler de ce mystérieux *Niger* ou *Nil des Nègres*, qui a été, depuis la plus haute antiquité, l'objet de tant d'hypothèses scientifiques et de tant de discussions. Déja nous avons indiqué rapidement dans un livre précédent, ce que les Grecs, les Romains et les Arabes avaient appris ou deviné sur les contrées qu'il arrose [1]. Ptolémée, le plus savant des géographes anciens, nous montre deux grandes rivières, le *Gir*, coulant du sud-est au nord-ouest à peu près comme le Bahr-el-Ghazal de nos cartes modernes; l'autre, le *Niger* ou *Nigris* de Pline, le *Nigir* de Ptolémée, qui coule à peu près comme le Djoliba de l'occident vers l'orient; il donnait au dernier deux écoulements, l'un à l'ouest dans le lac Nigrites, l'autre à l'est dans le lac Libyen. D'Anville, commentant Ptolémée, conduisit le Niger dans un grand lac de l'intérieur de l'Afrique, et après lui, ses partisans, dans le lac Tchad. Quant au Gir, il allait, sous le nom de Bahr-el-Ghazal, se jeter dans un lac problématique, le lac Fittré dont la fixation mathématique est encore impossible sur nos cartes. Gossellin renversa tout ce système, et en rétrécissant des deux tiers la carte de Ptolémée, il prétendit démontrer que le Gir et le Niger de Ptolémée, étrangers à la Nigritie, n'étaient que deux petits fleuves du versant méridional de l'Atlas : l'*Ouâd Dra'a* et le *Guir*. Ainsi, on reconnaissait, dans cette région centrale de l'Afrique, l'existence d'un grand fleuve se dirigeant d'occident en orient, mais on ne savait où le conduire; bientôt le problème se compliqua d'une nouvelle difficulté. Pline, d'après les informations de Juba, avait signalé la communication du Niger avec le Nil; malgré le silence de Ptolémée à ce sujet, malgré le silence des géographes arabes Edrisi et Aboulféda, Léon l'Africain donna à cette nouvelle idée toute la consistance d'une vérité géographique, qui reçut alors une espèce de consécration par les savantes discussions de Delisle et de D'Anville. Les cartes de ce dernier, et longtemps après lui celle de Rennel, servirent à perpétuer cette erreur de la com-

[1] Voyez notre Ier vol., livres IX, X et XIV.

munication du Niger avec le Nil, par le lac Tchad, le Bahr-el-Ghazal et le Misselad. Il faut dire qu'une information singulière allait venir à l'appui de ce système, c'était la relation d'un voyage fait en 1780 par eau, depuis Tembouctoue jusqu'au Caire par des noirs. Cette relation qui ne nous est parvenue que d'une manière indirecte, fut donc un instant d'un grand poids dans la balance [1]; mais Mungo-Park, et après lui notre compatriote Caillié visitaient le Djoliba; Denham, Clapperton, parcouraient le Soudan, les frères Lander descendaient le Kouârâ; leurs découvertes vinrent détruire tout l'échafaudage des hypothèses jusqu'alors mises en avant; de plus, tandis que ces aventureux voyageurs résolvaient partiellement le problème du cours du Niger, deux savants, du fond de leur cabinet, détruisaient l'ancienne croyance de la communication de ce fleuve avec le Nil.

[1] Cette relation ne nous est parvenue que d'une manière indirecte. M. Jackson, consul anglais à Mogador, l'a recueillie de la bouche d'un Marocain qui avait visité Tembouctou.

« Le *Nil-el-Abeed*, dit-il, ou Nil des Nègres, porte aussi le nom de *Nil-el-Kebir*, ou « Grand-Nil; celui de l'Égypte est appelé *Nil-el-Masr* ou *Nil-el-Scham*, d'après les « noms arabes de l'Égypte et de la Syrie. Les habitants de Tembouctou et de tout « l'intérieur de l'Afrique soutiennent que ces deux rivières communiquent ensemble, « et même que ce n'est qu'un seul fleuve..... Les Africains sont étonnés d'entendre « que les Européens considèrent ces rivières comme deux fleuves distincts : l'expé- « rience leur a démontré le contraire.

« Dans l'année 1780, une société de dix-sept nègres de *Djenny* ou *Jenné* partit de « Tembouctou dans un canot, pour une spéculation commerciale; ils entendaient « l'arabe et savaient lire le Koran : ils échangèrent leurs marchandises plusieurs « fois pendant le passage, et arrivèrent au Caire après un voyage de quatorze mois, « durant lesquels ils vécurent de riz et d'autres productions qu'ils se procurèrent en « chemin dans les villes qu'ils visitèrent. Ils rapportent qu'il y a douze cents villes « et cités avec des mosquées ou des tours, entre Tembouctou et le Caire, sur les bords « du Nil d'Égypte et du Nil de Soudan.

« Ils s'arrêtèrent dans plusieurs villes pendant plus ou moins de jours, selon que « leurs affaires, leur curiosité ou leurs penchants les y engageaient. *En trois endroits*, « ils trouvèrent le Nil si peu profond, par l'effet de nombreux canaux d'irrigation « tirés du bras principal, qu'ils ne purent s'avancer dans le bateau; *ils transporté-* « *rent leur navire par terre*, jusqu'à ce qu'ils trouvèrent de l'eau assez large et assez « profonde pour y naviguer. Ils rencontrèrent aussi *trois cataractes*, la principale des- « quelles est à l'entrée occidentale du Ouangara. Ici ils transportèrent leur bateau par « terre, jusqu'à ce qu'ils eussent passé la cataracte; ils le lancèrent de nouveau dans « un immense lac ou *merja*, dont le rivage opposé n'était pas visible. La nuit, ils jetè- « rent dans l'eau une large pierre pour leur servir d'ancre. Ils firent régulièrement « sentinelle, pour se garder des attaques des crocodiles, des éléphants et des hippo- « potames, qui fourmillent en plusieurs endroits. Arrivés au Caire, ils joignirent la « grande caravane de l'ouest (*Akkabah-el-Gharbi*), et se rendirent avec elle à Maroc, « d'où ils retournèrent avec la caravane d'Akka à Tembouctou, et de là à Djenny, « où ils arrivèrent après une absence de trois ans et deux mois. »

M. Reichard de Weimar faisait voir, par une suite de déductions aussi savantes qu'ingénieuses, que le Niger devait aller tomber dans le golfe de Benin, et M. Jomard démontrait que le bassin du lac Tchad étant moins élevé que celui du Nil, ne pouvait y verser ses eaux. Les travaux d'exploration de MM. Trotter et Allen, rattachés à tout ce que l'on savait déjà sur le grand fleuve du pays des noirs, ont, dans ces derniers temps, conduit le plus grand nombre des géographes à considérer le Djoliba, le Nil des Nègres, et le Kouârâ, comme un seul et même fleuve auquel nous appliquerons le nom de Niger, toutefois la question n'est pas encore complétement résolue.

On peut partager le cours du fleuve en trois parties : l'une depuis sa source jusqu'à Tembouctoue, la seconde depuis Tembouctoue jusqu'à Yaoury, la dernière depuis Yaoury jusqu'à la mer; c'est-à-dire en d'autres termes, le haut Niger ou *Djoliba* des Mandingues, le Niger moyen ou *Nyl-el-Soudân* ou *Issâ* des Arabes, et le Niger inférieur ou *Kouârâ* des Haoussans. Le cours du haut Niger, malgré les relevés de Mungo-Park et de Caillié, est encore conjectural dans plusieurs de ses parties; le cours du moyen Niger qui a environ 300 lieues, l'est entièrement. Ce fleuve n'est donc exactement connu que dans sa partie inférieure, par le voyage des frères Lander, qui le descendirent depuis Yaoury, et par les travaux de relèvement de William Allen qui le remonta en 1833. Le Niger reçoit sans doute de nombreux affluents, mais à peine en connaît-on quelques-uns de nom seulement. Le Niger supérieur reçoit sur sa rive gauche, le *Tankisso;* sur sa rive droite, le *Milo* et le *Bagoé*, tous deux vus par Caillié, le *Sarano*, l'*Ulaba* et le *Ba-Nimmu*. Le Niger inférieur, ou Kouârâ, reçoit sur sa rive gauche le *Zirmi*, sur lequel [illegible] importante ville de Sakkatou, le *Koudounia* et la *Tchadda*. Ce dernier [illegible]uent vient de l'est, il est très-considérable, et le volume de ses eaux semble annoncer qu'il vient de bien loin.

La question du Niger n'est pas encore entièrement vidée par les géographes; nous ne pouvons fixer d'une manière certaine les limites et l'étendue de son bassin, il reste encore des points très importants à éclaircir.

Que devient le fleuve dans la partie moyenne de son cours? (300 lieues environ)? Quels sont les affluents qu'il reçoit? Et d'où viennent-ils? Qu'est-ce que la Tchadda? Doit-on l'identifier, comme le veut le docteur Barth, (avril 1851) avec le *Benoué* qui coule de l'est à l'ouest dans le pays d'Adamawa, sur une largeur de 800 mètres, et une profondeur de 3 mètres, ce qui annoncerait que là, il est loin de sa source? Le Bénoué et le

Faro, son affluent, ne prennent-ils pas leur source au midi du lac Tchâd, au revers de celle du Chary; et, ne peut-il pas arriver accidentellement qu'au moment des grandes eaux, les deux fleuves communiquent entre eux; ce qui concilierait en partie les anciens auteurs avec le rapport unanime des Arabes et des Africains? L'importante question du cours du Niger ne sera jugée, que quand on aura comblé ces lacunes, et surtout lorsque l'on aura relevé mathématiquement le niveau des nombreux cours d'eau qui arrosent le Soudan.

Les pays que nous allons visiter, s'étendant de la Senégambie au Kordofan et à la vallée du Nil, sont connus des géographes sous le nom collectif de *Soudan*, dénomination prise de l'arabe, *Beled-el-Soudan* (pays des Noirs); cette dénomination n'est pas très-exacte, parce que la race rouge ou peule en occupe une grande partie. Aussi M. d'Avezac a-t-il proposé d'y substituer le nom de *Takrour*, que donnent généralement à ce pays, les peuples de l'Afrique centrale. Si l'on rattachait au Soudan la Sénégambie, qui en fait physiquement partie, on pourrait adopter pour cette vaste contrée la division suivante : 1° *Soudan occidental* s'étendant entre l'Océan atlantique, et la rive gauche du Djoliba ou Niger supérieur; il comprendrait les pays des Ghiolofs, des Mandingues, des Foulahs et le Bambara; 2° le *Soudan central*, entre le Djoliba ou Niger supérieur et le lac Tchâd; il comprendrait les principaux états suivants : le Tembouctou, le pays des Fellatahs, le Haoussa, le Bournou et le Borgou, etc. Le nom de *Takrour* conviendrait alors particulièrement à la partie occidentale de cette subdivision; 3° le *Soudan oriental*, entre le lac Tchâd à l'ouest, et la vallée du Nil supérieur à l'est; il comprendrait le Bâguîrmeh, le Dâr-Séleih ou Ouâday, le Dâr-Four et le Kordofan. M. Jomard a proposé une autre division, procédant de l'est à l'ouest; 1° l'Abyssinie, le Sennâr et tout ce qui est à l'est du Nil-Blanc; 2° le Kordofan, le Dârfour, le Ouadây et le Bâguîrmeh (le Soudan oriental); 3° le Bornou et tout le pays jusqu'à l'Afnau (compris le Soudan central; 4° le pays comprenant Sackatou et Tembouctou (le Takrour proprement dit); enfin tout le pays à l'ouest de Tembouctou et de Djenné jusqu'à l'Océan (le Soudan occidental).

En attendant qu'une connaissance plus complète de ces contrées nous permette d'adopter définitivement une division géographique moins hypothétique, nous allons les parcourir en nous dirigeant de l'ouest à l'est; puis pénétrant sous une latitude inférieure, nous reviendrons sur nos pas et rejoindrons le golfe de Guinée.

En parcourant le bassin du Djoliba, depuis les limites de la Sénégambie

jusqu'à celles du Ouankarah, nous ne nous proposons de décrire que les plus importants des États qu'il renferme. Dans sa partie supérieure nous verrons d'abord, entre la chaîne du mont Loma, où ce fleuve prend, dit-on, sa source, et celle des monts Kong, le *Sangara* ou *Sangaran*, contrée vaste, riche en bestiaux, fertile en riz et en blé, et habitée par une nation idolâtre, composée d'hommes robustes et belliqueux, et gouvernée par plusieurs chefs souvent en guerre les uns avec les autres.

Le *Kankan* est occupé par un peuple mahométan, riche de son commerce. *Kankan*, sa capitale, sur le bord du Milo, jolie rivière qui prend sa source dans le pays de *Kissi*, et qui se jette dans le Djoliba, passe pour avoir 6,000 habitants. Cette ville est entourée d'une belle haie vive qui la défend mieux qu'un mur en terre. On y entre par deux portes, et elle est située dans une grande plaine de sable gris extrêmement fertile. On y trouve deux mosquées construites en terre; l'une pour les hommes et l'autre pour les femmes. Le Kankan nourrit un grand nombre de bestiaux et quelques beaux chevaux.

Le *Ouassoulo*, pays situé à l'est du Kankan et au nord-est du Sangaran, est un pays généralement découvert, entrecoupé de quelques petits coteaux, et arrosé par la rivière de *Sarano*. Le sol en est très-fertile. Dans toute la campagne on n'aperçoit que de petits hameaux à peu de distance les uns des autres. Les habitants, doux, humains et très-hospitaliers, sont des Foulahs pasteurs et cultivateurs, qui passent pour idolâtres, mais qui cependant ne paraissent se livrer à aucun culte extérieur. Ils ont l'habitude de se faire des incisions à la figure et de se limer les dents; mais ils sont tellement sales qu'il est difficile de dire de quelle couleur sont leurs bonnets et leurs pagnes. Le chef du Ouassoulo, qui passe pour être fort riche en or et en esclaves, réside à *Sigala*, village dont une grande partie est occupée par les cases de ce chef et de ses nombreuses femmes. [1].

L'*Amana*, sur la rive gauche du Djoliba, est un petit pays qui comprend cinq ou six villages sur le fleuve et dont le chef-lieu est *Couroussa*. Les habitants sont des *Dhialonkès*, la plupart idolâtres, qui se livrent à la culture et à la pêche. Ici le Djoliba n'a que 2 à 3 mètres de profondeur au mois de juin; en juillet il commence à déborder.

Le *Bouré* est montagneux, riche en terrains d'alluvions aurifères, dont le produit est très-considérable : aussi les habitants négligent-ils la culture du sol pour se livrer exclusivement au lavage de l'or. La capitale porte aussi le nom de *Bouré*.

R. Caillié : Journal d'un voyage à Tembouctou et à Jenné; t. I, c. IX.

Lorsque Mungo-Park visita le *Bambara*, ce pays formait un vaste et puissant royaume; aujourd'hui il est divisé en deux États différents qu'on a proposé d'appeler le *Haut* et le *Bas-Bambara*, et que l'on peut nommer aussi *royaume de Sego*, et *royaume de Jenné* ou *Djenny*. Vers l'extrémité méridionale du Haut-Bambara, le premier village important qui se présente est *Timé* avec 600 habitants en partie mandingues et en partie bambarras, séparés par un mur en terrre, et vivant en bonne intelligence, bien que les premiers soient mahométans et les autres païens. A peu de distance de ce lieu s'étend une chaîne de montagnes où s'amoncellent les nuages et dans lesquelles il pleut pendant 5 à 6 mois. *Bamakou* est important par son commerce; *Ségo* ou *Seghou* est la capitale de cette partie du Bambara. Lorsque Mungo-Park y arriva, elle était la résidence du roi de tout le Bambara. Ce fut là qu'il contempla pour la première fois le cours du Djoliba. « D'après la description qu'il donne de cette ville, elle est située sur les deux bords du fleuve, et se compose de quatre quartiers environnés par de hautes murailles d'argile. Les maisons, carrées, ont des toits aplatis : elles sont également construites en argile; quelques-unes ont deux étages; la plupart sont blanchies. On voit aussi plusieurs mosquées. Le nombre des habitants est estimé, un peu libéralement peut-être, à 30,000. Le roi réside sur le rivage méridional; les habitants naviguent dans des canots : ce sont deux grands arbres creusés et joints par les extrémités comme les bateaux des Foulahs. Autour de la ville il y a un peu de culture. Ces murs de boue et ces canots prouvent que la civilisation africaine ne fait aucun progrès. »

Le Bas-Bambara ou le *royaume de Jenné* ou de *Djenny*, a pour capitale *Jenné*, appelé aussi *Dhienné*, *Djenné* et *Djenny*. Ici le Djoliba est plus resserré que dans le pays d'Amana où il est plus près de sa source : il n'a qu'environ 200 mètres de largeur. Jenné est au milieu d'une île; un mur mal bâti en terre, élevé de 3 mètres et épais de 40 centimètres, forme son enceinte qui peut avoir 2 à 3 milles de circonférence; il est percé de plusieurs petites portes. Les maisons sont construites en briques cuites au soleil : on peut les comparer pour la grandeur à celles des villages en Europe. La plupart ont un étage; toutes ont des terrasses et sont sans fenêtres sur la rue. On y voit une grande mosquée en terre, dominée par deux tours massives, et dans lesquelles les hirondelles se sont réunies en si grand nombre que l'odeur infecte que répand leur fiente l'a fait abandonner : on fait la prière dans une petite cour extérieure. Jenné est plantée de baobabs, de mimosas, de dattiers et d'autres arbres. Elle renferme beaucoup

d'étrangers, elle est bruyante et animée par les caravanes nombreuses qui y arrivent et qui en partent tous les jours. Elle paraît avoir environ 10,000 habitants. Les Maures y font le commerce en grand et y sont fort riches. Les habitants, dit Caillié, sont très-industrieux : ceux qui ont de la fortune se livrent aux spéculations commerciales, et les plus pauvres à divers métiers. On trouve à Jenné des tailleurs qui font des habits que l'on envoie à Tembouctou ; des forgerons, des maçons, des cordonniers, des porte-faix, des emballeurs et des pêcheurs. Tout le monde enfin s'y rend utile. Les Jennéens sont mahométans : ils ont plusieurs femmes et ne les maltraitent pas, comme les nègres situés plus au sud : elles sortent sans être voilées; mais elles ne mangent jamais avec leurs maris ni même avec leurs enfants mâles.

Le roi de Jenné ne réside pas dans cette ville ; il a bâti sur la rive droite du fleuve, pour y faire sa demeure, une autre ville à laquelle il a donné le nom de *El-Khando-l'Illah*, c'est-à-dire *à la louange de Dieu*, première phrase d'une prière du Coran. Il y a établi des écoles publiques où tous les enfants vont étudier gratis, et d'autres pour les adultes, qui sont partagés en différentes classes, suivant le degré de leur instruction. *Isaca*, située à la jonction des deux bras du Djoliba qui forment l'île de Jenné, est une petite ville qui sert de port à cette dernière. Suivant les naturels, ces deux villes sont à une journée de distance.

A trois journées au nord-ouest de Jenné, dit Caillié, est situé le *royaume de Massina*, pays habité par des Foulahs mahométans. Ceux-ci portent, presque tous, leurs cheveux nattés en tresses très-fines ; ils se coiffent d'un chapeau de paille rond, à larges bords ; tous sont armés d'arcs, de flèches et de trois ou quatre javelots ; peu d'entre eux ont des fusils. Ils viennent souvent à Jenné pour y vendre de beaux bœufs, de gros moutons, et d'autres produits de leur sol fertile en riz, en mil, en pistaches, en ognons et en melons d'eau. Ils élèvent aussi beaucoup de volailles et de beaux chevaux. Leur capitale est *Massina*, sur le Djoliba.

Le *Ludamar* ou *Eli-oud-amar*, que plusieurs géographes comprennent dans la Sénégambie, mais qui nous paraît appartenir évidemment au bassin du Djoliba, est situé au nord-ouest de Bambarra. Il a environ 70 lieues de l'ouest à l'est, et 25 à 30 du nord au sud. Il renferme de vastes forêts et peu de terrains cultivés. La population se compose de Foulahs qui sont en général doux, et de Maures barbares ; ce sont ceux-ci qui ont retenu captif Mungo-Parh, et qui ont massacré le major Houghton. La force militaire de ce royaume important consiste principalement en cavalerie. *Benoum* en est

la capitale : c'est une réunion de huttes malpropres dispersées irrégulièrement sur une grande superficie, et qui ressemble plutôt à un camp qu'à une ville.

Le *royaume de Birou* est connu par ce qu'en a dit Mungo-Park. Il est borné au nord par le Sahara, à l'ouest par le Ludamar, au sud par les États de Massina et de Bambara, et à l'est par le Tembouctou, auquel ce royaume est soumis. Il paraît très-peuplé : *Oualet,* sa capitale, passe pour être plus grande que Tembouctou. Cette ville fait un grand commerce de sel qui se tire des mines d'Ouaden, l'Hoden de nos cartes dans le Grand-Désert. Les habitants du Birou sont des Maures fanatiques.

Sur la rive droite du Djoliba s'étend le *Banan-dongou,* c'est-à-dire la *terre de Banan,* dont le premier village est *Cona,* peuplé de 800 habitants, tous nègres. Plus bas, on entre dans le majestueux lac *Dibbie*, *Debo* ou *Djebou,* dont la rive droite est bordée de granit. Caillié, qui le traversa, nous apprend que ses eaux sont claires; que le courant du fleuve qui l'alimente y est presque insensible, et que l'on voit la terre de tous les côtés du lac, excepté à l'ouest où il se déploie comme une mer intérieure. En suivant la côte septentrionale, dirigée à peu près à l'ouest-nord-ouest, dans une longueur de 15 milles on laisse à gauche une langue de terre plate qui avance à plusieurs milles et divise le lac en deux parties, l'une supérieure et l'autre inférieure. Il renferme plusieurs îles et est entouré de grands marais. Lorsqu'ils arrivent au milieu, les mariniers tirent des coups de fusil pour saluer ce lac majestueux, et tout l'équipage pousse des cris de joie. A l'extrémité du lac se trouve *Didhiover,* grand village que l'on regarde comme la capitale du pays. Le banan est peuplé de nègres mahométans, qui ont beaucoup d'esclaves, auxquels ils font cultiver la terre; ils font le commerce, construisent des pirogues, élèvent des bestiaux, fabriquent divers tissus et s'enrichissent par leur industrie.

Un peu au-dessous du lac Dibbie, et toujours sur la rive droite du Djoliba, se trouve le *pays des Dirimans,* dont le village d'*Aicodia* est le chef-lieu. Les Dirimans sont voleurs et quelquefois cruels; ils ont les cheveux crépus, le teint noir, de beaux traits, le nez aquilin, les lèvres minces et de grands yeux; ils sont armés de deux ou trois piques, d'arcs et de flèches et d'un poignard, quelquefois d'un sabre et d'un fusil. Leurs femmes portent les cheveux tressés avec quelques grains de verre; des boucles en verroterie leur traversent le cartilage du nez.

A l'est du lac Dibbie, on entre aussi dans le domaine des pillards *Sorgous* ou *Touariks* qui parcourent les bords du Niger jusqu'au-delà de Tembouctou, en prélevant des impôts sur toutes les embarcations.

Cabra ou *Kabra*, sur un des bras du Niger, qui forme ici une grande île marécageuse et toute inondée à l'époque des débordements, est la première ville du *royaume de Tembouctou*, et le port de la capitale. Les maisons de cette petite ville sont construites en terre, et leurs toits sont surmontés de terrasses. Les rues en sont étroites, mais assez propres. Elle renferme une petite mosquée surmontée d'un minaret. Sa population est d'environ 1,200 individus. L'inondation continuelle des marais qui entourent une partie de Cabra ne permet pas aux habitants de cultiver le riz, et le reste du sol environnant est tellement aride que la culture n'en peut tirer aucun parti. A 5 milles au-dessus de Cabra se présente *Tembouctou* ou plus correctement *Tenbouctou*, ou *Tounbouktou* d'après le cheïkh El-Tounzy [1], cité mystérieuse qui fut longtemps l'objet des recherches des nations civilisées de l'Europe. Mais cette capitale ne répond nullement aux idées de grandeur et de richesse que l'on s'était formées sur son compte. « Elle n'offre au premier aspect, dit Caillié, qu'un amas de maisons en terre, mal construites; « dans toutes les directions, on ne voit que des plaines immenses de sable « mouvant, d'un blanc tirant sur le jaune et de la plus grande aridité. Le « ciel, à l'horizon, est d'un rouge pâle; tout est triste dans la nature; le « plus grand silence y règne; on n'entend pas le chant d'un seul oiseau. « Cependant il y a je ne sais quoi d'imposant à voir une grande ville élevée « au milieu des sables, et l'on admire les efforts qu'ont eu à faire ses fondateurs [2]. »

Cette ville n'est ni aussi grande ni aussi peuplée qu'on l'avait supposé : sa circonférence, de forme triangulaire, peut être estimée à 3 milles, et sa population à 10 ou 12,000 âmes : ce sont principalement des nègres Kissours et des Maures de Maroc qui, après avoir fait fortune, retournent dans leur patrie. Son commerce est bien moins considérable que ne le publie la renommée : on n'y voit pas, comme à Jenné, ce grand concours d'étrangers venant de toutes les parties du Soudan. Elle est ouverte de tous côtés; ses maisons grandes, mais peu élevées, puisqu'elles n'ont qu'un rez-de-chaussée, sont bâties en briques rondes, roulées dans les mains et séchées au soleil; les rues sont propres et assez larges pour que trois cavaliers y puissent passer de front. Tembouctou renferme 7 mosquées, dont 2 grandes qui sont surmontées chacune d'une tour en briques dans laquelle on monte par un escalier intérieur. La ville est située au milieu d'une immense plaine sablonneuse dans laquelle il ne croît que de frêles arbrisseaux rabougris,

[1] Quelques géographes écrivent encore Ten-Boktoue ou Ten-Bouctoue.
[2] *R. Caillié* : Journal d'un voyage à Tembouctou et à Jenné, etc, . t. II, p. 301.

tels que le *mimosa ferruginea* qui ne s'élève qu'à la hauteur de 1 mètre. L'aridité de ses environs fait qu'elle tire de Jenné tous ses approvionnements. Cependant la tribu de *Zaouât*, qui réside en partie à *Bousbéhey*, ville située à deux journées de marche au nord-est de Ten-bouktoue, y amène quelques bestiaux au marché. Les seules portions de terre argileuse que l'on voit autour de certaines excavations naturelles formées dans le sable, et dans lesquelles se conservent les eaux pluviales, sont cultivées en tabac.

A Tembouctou les nuits sont aussi chaudes que les jours ; la chaleur y est accablante ; l'atmosphère n'est rafraîchie par aucun souffle d'air ; ce n'est que vers quatre heures du soir que la température devient un peu plus supportable.

Le peuple de Tembouctou est mahométan et très-zélé pour ses pratiques religieuses. Le costume y est le même que celui des Maures ; chaque chef de maison a quatre femmes, comme les Arabes ; plusieurs leur adjoignent leurs esclaves. Les habitants sont doux, hospitaliers, intelligents, industrieux, et d'une grande propreté dans leurs vêtements. Les hommes sont d'une taille ordinaire, bien faits, et d'une démarche assurée. Leur teint est d'un beau noir foncé ; leur nez est un peu plus aquilin que chez les Mandingues ; mais comme eux ils ont les lèvres minces et de beaux yeux. Les femmes sont en général assez jolies. Elles ne sortent pas voilées, comme dans les États barbaresques, et jouissent d'une grande liberté. Leurs cheveux sont tressés avec beaucoup d'art ; leur tête, leur cou, leurs oreilles sont ornés de verroteries, de faux ambre et d'autres petits objets regardés comme des bijoux par les peuples qui sont encore dans l'enfance de la civilisation. Elles portent des bracelets en argent et des anneaux en fer argenté aux chevilles.

Suivant l'historien arabe Sidi-Ahhmed-Baba, l'origine de Tembouctou remonte à l'an 510 de l'hégire (1113 de l'ère chrétienne). Sa fondation est attribuée à une femme de la horde des Touariks, nommée *Boktoue*, qui se serait établie dans une petite oasis près du Djoliba ou Niger. Les tribus voisines l'appelèrent *Ten-boktoue*, c'est-à-dire *propriété de Boktoue*. Dans la suite, quelques-unes de ces tribus s'y fixèrent et en firent une ville grande et populeuse. Au quatorzième siècle elle était le centre d'un vaste empire qui comprenait les royaumes d'Aghadés, de Kachena, de Gualata, de Kano, de Melli, de Zamfara et de Zeg-zeg. En 1672, le Tembouctou devint tributaire de l'empire de Maroc ; vers la fin du dix-huitième siècle il le fut tantôt du Bambara et tantôt du Haoussa ; aujourd'hui il paraît être indépendant, quoiqu'il soit mis souvent à contribution par les Touariks, qui

errent sur ses frontières et viennent même pousser leurs excursions jusque dans la banlieue de la capitale.

Le roi de Tembouctou est un nègre très-respecté de ses sujets et très-simple dans ses habitudes. Il n'a pas plus de luxe dans ses vêtements et dans son habitation que les Maures négociants. Lui-même est commerçant, ainsi que ses enfants. Ses ancêtres lui ont laissé un riche patrimoine. Il a quatre femmes et un grand nombre d'esclaves. Il ne perçoit aucun tribut sur son peuple ni sur les marchands étrangers. Il n'a pas de ministre; c'est un père de famille qui gouverne ses enfants. Il est chéri de tous ses sujets. Tous sont prêts à lui obéir; tous, en cas de guerre, courent aux armes lorsqu'il les y appelle. Lorsqu'il s'élève quelques contestations parmi les habitants, ceux-ci se rendent chez le prince qui assemble le conseil des anciens, et prononce le jugement auquel chacun se soumet sans murmure [1].

Dans le bassin du haut Djoliba, contrée presque inconnue, nous citerons les principaux pays qui s'étendent plus ou moins loin sur la rive droite du fleuve. Le plus proche des montagnes de Kong est le *pays de Kaybi*. La rivière de Voura au sud, celle *Ba-Nimma* à l'ouest, le mont Siboupi au nord-ouest, et peut-être le Melli au nord, en déterminent les limites. Il nourrit un grand nombre d'habitants, de chevaux et d'ânes. Sa capitale, appelée aussi *Kaybi* est près du mont Bissiri.

Le *Kairi* ou *Kayouerri* est au nord-est du Kaybi. Sa capitale porte le même nom. On assure que ses habitants ne vivent que de brigandage.

Le *royaume de Kong* ou de *Conge*, au sud du Kaybi, couvert par les montagnes du même nom et arrosé par la Voura, est peuplé de nègres mahométans, qui peuvent mettre sous les armes un nombre de soldats plus considérable que le Bambarra. *Kong*, sa capitale, paraît être une ville de 8 à 10,000 âmes, très-commerçante, dont les maisons en terre, à toits plats, ont deux étages et sont mieux bâties que celles de Tembouctou. Elle est située au pied d'une montagne appelée *Toulile-Stna*. Les habitants se teignent en bleu les sourcils et les paupières. Les forêts des environs renferment beaucoup d'éléphants. Les pâturages nourrissent un grand nombre de chevaux

A partir de Kong il faut sept jours pour passer les montagnes Koun-Kouri. C'est de là que les Achantis tirent le plus grand nombre de leurs esclaves. Sur le marché de Coumassie ces esclaves portent le nom de *Dunkos* ou de *Dunkoers*. Cette dénomination a été prise par quelques auteurs pour le nom

[1] *R. Caillié*: Journal d'un voyage à Tembouctou et à Jenné, etc., t. II, p. 307.

d'un peuple ou d'un pays; mais c'est une appellation générique par laquelle les Achantis désignent tous les peuples sauvages de l'intérieur de l'Afrique : elle a pour eux la même signification que *barbares*.

On a très-peu de renseignements sur le *royaume de Calanna*, situé au nord du Kayri. On sait seulement que *Calanna*, sa capitale, est environnée de riches mines de fer; qu'elle est très-peuplée, et qu'un grand nombre d'habitants font le métier de forgerons.

Le *Dagoumbah* ou *Degoumbah*, à l'est du royaume de Kong, passe pour être riche en or et en bestiaux. *Yahndi*, sa capitale, qui porte aussi le nom de *Dagoumbah*, est grande et commerçante. On la dit très-riche et très-peuplée. Des marchands de toutes les contrées de l'Afrique arrivent en foule à ses marchés. Des troupeaux de vaches, de chevaux et d'autres animaux sont les principaux objets de son commerce. Cette ville est le siége d'un oracle qui jouit dans le Soudan d'une grande célébrité.

Le *royaume de Fobi*, au sud de celui de Calanna, n'est pas plus connu. La capitale porte le même nom. On connaît imparfaitement le pays de *Mosi*, dont la principale ville est *Koukoupella*. Nous n'avons aucun détail sur les *royaumes de Filladou* et de *Gago*, que l'on dit riches en mines d'or, et qui sont séparés par des déserts du Tembouctou et du vaste empire des Fellans dans lequel nous allons entrer.

Du temps d'Edrisi, toute la Nigritie occidentale, qui comprend la contrée dont nous nous occupons, était partagée en deux royaumes : celui de Takrour et celui de Gana. Dans le premier se trouvait la ville de Takrour, qui n'existe plus, et qui était le centre du commerce de toute la Nigritie; dans le second, Gana, que nous visiterons bientôt, est le *Ta-Gana* de Ptolémée et le Kano de Léon l'Africain. « Il est probable que cet État florissait dans le quinzième siècle; car, selon Barros, les ambassadeurs du roi de Benin dirent au roi de Portugal, Jean II, « que le royaume de Benin « était en quelque sorte feudataire d'un prince puissant dans l'intérieur, « qui se nommait *O-gane*, et qui était vénéré comme grand pontife. Ce « nom ne rappelle-t-il pas celui de Gana? »

Parmi les noirs de l'Afrique centrale, on doit distinguer la grande souche des *Fellatah's*. Les tribus de ce peuple, qui habitent dans le voisinage du Bournou, se disent mahométanes; les autres sont demeurées idolâtres. Ils sont répandus dans toutes les parties de l'Afrique centrale. Leur armée se compose en grande partie de cavalerie, ce qui a fait supposer au géographe allemand Ritter qu'ils sont descendus d'un plateau montagneux; car les chevaux sont généralement très-rares dans les basses terres brû-

lantes du Soudan. Leur arme est un arc en fer très-court. Leurs flèches sont empoisonnées, de sorte que la plus légère blessure donne la mort. Eux-mêmes ont toujours soin de se munir d'un contre-poison. M. Ritter pense qu'ils ont une commune origine avec les Peuls ou Poules de la Sénégambie, qui portent aussi les noms de Pholeys, Felâns et Foulahs, dont l'analogie est frappante avec ceux de Fellans et Fellatah's. Ils descendraient alors, les uns et les autres, d'un haut pays de montagnes qui serait leur commune patrie. Mais peut-être n'est-ce pas encore là leur séjour primitif; il est possible, ajoute M. Ritter, que repoussés antérieurement du nord de la Garamantie et de la Getulie, ils aient trouvé dans les montagnes un accueil hospitalier et qu'ils s'y soient ensuite établis. Ils forment maintenant le peuple le plus nombreux de la haute Afrique centrale[1].

Un chef Fellatah, le cheikh Othman, plus connu sous le nom de Hatman Danfodio, nouveau prophète conquérant, profitant de l'ascendant qu'il avait su prendre sur ses compatriotes qui avaient jusqu'alors vécu disséminés dans les forêts du Soudan, les rassembla, et s'empara de la province de Kano et de celle du Ghoubir, ou Gouber, dont il tua le sultan; il conquit ensuite le Haoussa, le Cobbi, le Yaouri, une partie du Nyffé, le Bournou, le Yarriba, le Raka et l'Elora, et fonda vers la fin du siècle dernier le plus vaste empire du Soudan, que l'on proposa d'appeler *empire des Fellans* ou *Fellatah's*. En 1802, il devint fou par suite de son fanatisme religieux. A sa mort, en 1816, son fils Mohammed-Bello lui succéda, et conserva presque toutes les conquêtes de son père, quoiqu'une partie des peuples conquis aient tenté de recouvrer leur indépendance.

Clapperton[2] a publié un manuscrit arabe par le sultan Mohammed-Bello. Cet ouvrage est précieux par les renseignements qu'il fournit et par un autre fait qui n'est pas sans intérêt : c'est que le rang qu'occupe son auteur indique un certain degré de civilisation parmi le peuple qu'il gouverne. Suivant ce prince littérateur, la province la plus orientale du Takrour est le *Four* ou *Dârfour;* à l'ouest de celle-ci se trouvent le *Ouadây* et le *Bâguirmeh*. Ces pays sont bornés au nord par des déserts. A l'ouest du Begharmy est le *Bornou*, au sud duquel est l'*Achir*. A l'ouest du Bornou est le pays de *Haoussa;* puis enfin le *Mali* et le *Bambara*.

D'après ce que le major Denham apprit du sultan Bello, le *Mali* ou *Melli*

[1] *Karl Ritter* : Géographie générale comparée : Afrique, t. II.

[2] Voyez l'ouvrage intitulé : Voyages et découvertes dans le nord et dans les parties centrales de l'Afrique, etc., par le major *Denham*, le capitaine *Clapperton* et le docteur *Oudney*; t. III, p. 194 de la traduction française. Paris, 1826.

est riche en mines d'or. C'est probablement le même que celui que visita au quatorzième siècle le voyageur maure Abou-Abd-Allah-Mohammed, plus connu sous le nom d'Ibn-Batouta. Suivant ce voyageur, personne n'entre dans *Mali*, la capitale de ce pays, sans en avoir obtenu la permission du roi, petit prince despotique devant lequel tous les autres noirs s'humilient. Ils ne jurent que par son nom : « Si quelqu'un d'entre eux, « dit-il, est appelé à comparaître devant lui, il quitte sur-le-champ ses « vêtements ordinaires, se revêt d'habits usés et d'un sale manteau, et « paraît en sa présence comme un mendiant, les vêtements retroussés jus- « qu'à mi-jambes ; il frappe la terre avec ses deux coudes et conserve la « posture d'un suppliant. Quand le roi adresse la parole à quelqu'un, « celui-ci rejette ses vêtements en arrière et couvre sa tête de poussière ; « tant que le prince parle, tous les assistants restent la tête découverte. « Ce qui dans leurs coutumes me déplaît, ajoute Ibn-Batouta, c'est « qu'ils laissent leurs enfants des deux sexes entièrement nus, de même « que leurs esclaves mâles et femelles. Les femmes libres ne se couvrent « qu'après le mariage. Enfin, la plupart d'entre eux mangent des viandes « corrompues, des chiens et des ânes. »

D'après l'opinion du sultan Bello, le Mali est une grande contrée habitée par un peuple qui descend en partie des Coptes d'Égypte; quelques auteurs pensent, au contraire, que ce peuple vient d'une colonie de Serankalés. On y trouve aussi des *Fellatah's*, des *To-routh*, des Arabes, des juifs, et même des chrétiens.

Le *pays de Sanghi* est vaste et bien peuplé; ses habitants sont un mélange de *Sonhadjâh*, de *Fellatah's* et d'Arabes errants. Tous sont mahométans, et ont un certain degré de civilisation qui a fait dire au sultan Bello qu'on y trouve un grand nombre de personnes pieuses et savantes.

Le *Mouchir*, arrosé par plusieurs rivières, présente une assez belle végétation ; il renferme des alluvions aurifères.

Le vaste pays, ou *royaume de Haoussa*, est divisé en 14 provinces gouvernées chacune par un prince ; 7 sont à l'ouest et 7 à l'est.

Dans le Haoussa occidental, le *Zamfara*, ou *Zumfra*, a pour capitale *Zirmie*, dont les habitants passent pour les plus fameux voleurs du pays ; c'est là que se réfugient de toutes les parties du Haoussa tous les esclaves fugitifs.

Le *Kabi* renferme des déserts sablonneux, des rivières et des forêts.

L'*Yaouri*, ou *Ya-ori*, est un royaume vaste et florissant, borné à l'est par le Haoussa, à l'ouest par le Borghon, au nord par le cours du Cobbi, et

au sud par le Nyffé; il est arrosé par le Djoliba. *Yaouri,* sa capitale, est, suivant les frères Lander, d'une étendue prodigieuse; ses murailles, hautes et en très-bon état, bien que construites en terre, ont environ 8 à 10 lieues de circonférence. On y entre par huit portes, qui sont bien fortifiées pour une ville de l'Afrique centrale. Il est difficile d'évaluer d'une manière exacte la population de cette cité, parce que les groupes de cabanes y sont çà et là séparés par des terrains en friche ou en culture.

On voit dans la ville une grande variété d'arbres, tels que des citronniers, des micadanias, des palmiers, des dattiers; mais ces derniers, quoique très-vigoureux, ne portent point de fruits. Le palais du sultan est un bâtiment très-vaste, ou plutôt un assemblage de maisons à deux étages entourées d'un mur élevé. Les deux voyageurs anglais auxquels nous empruntons ces détails furent étonnés de la quantité de nids d'hirondelles qui étaient attachés au toit de l'appartement d'honneur dans lequel le prince les reçut; elles volaient, disent-ils, dans toutes les directions, et donnaient à manger à leurs petits sans être interrompues; ce qui n'ajoutait pas peu d'ordures à cette salle, qu'on ne balaye jamais. Dans toutes les parties de l'intérieur de l'Afrique, ces oiseaux s'établissent sans être inquiétés par les habitants. Les Yaouriens fabriquent une poudre à fusil grossière et de qualité très-médiocre; ils font aussi des toiles et de très-jolies selles de chevaux.

« Les femmes les plus distinguées portent leurs cheveux très-artistement « tressés et teints en bleu avec de l'indigo; leurs lèvres sont également « barbouillées de jaune et de bleu, ce qui leur donne un air des plus « étranges; elles se noircissent aussi les yeux avec de la poudre d'anti- « moine, ou quelque autre drogue qui a la même propriété et que l'on « apporte d'un pays appelé *Jacoba*[1]. »

Le *Noufé,* ou *Nyffé,* appelé aussi *Tappa,* est habité par un peuple industrieux. Le sol y est bien cultivé et les mines de fer exploitées; chaque village a trois ou quatre forges; on y fabrique des étoffes de coton, des tissus de laine et de la poterie. Il comprend plusieurs villes importantes: ainsi *Tabra,* qui en est le chef-lieu, passe pour avoir 18 à 20,000 âmes, et *Koulfa* 12 à 15,000. Le Niger, qui arrose ce pays, baigne *Bajiébo,* située sur sa rive droite; c'est une cité florissante, grande et populeuse, grâce à son commerce. Des échanges continuels se font ici entre les habitants des deux rives; un grand nombre de canots, d'une dimension considérable,

[1] Journal d'une expédition entreprise dans le but d'explorer le cours et l'embouchure du Niger, par *Richard* et *John Lander;* t. II.

traversent incessamment de l'un à l'autre bord. Au-dessous de Bajiébo, s'élève du milieu du fleuve un rocher appelé *Késa*, ou *Késy*, haut de 90 mètres, dont la base est garnie d'arbres antiques, et dont les flancs escarpés se couvrent çà et là de quelques buissons rabougris. Ce rocher est en vénération chez les Nyfféens; ils croient qu'un génie bienfaisant y a fixé sa demeure. Au-dessous du Késa, on voit l'île de *Bili*, remarquable par son opulence, et, à quelques lieues plus bas, la vaste et populeuse ville de *Rabba*, habitée principalement par des Fellatah's, qui y font un commerce considérable. Un peu au-dessous du confluent du Niger et de la Coudounia, on aperçoit sur la rive droite du fleuve la grande ville d'*Egga*, dont les habitants, presque tous Nyfféens, paient un tribut aux Fellatah's; cette cité est remarquable par son activité commerciale.

Le *Yarba*, ou *Yarriba*, vaste pays couvert de forêts et de montagnes, est arrosé par un grand nombre de rivières; on y élève beaucoup de chevaux. Sa capitale est *Katonga*, bâtie en amphithéâtre sur le penchant d'une colline; elle a environ 5 lieues de circonférence et une population de 8 à 10,000 âmes; elle est environnée d'une muraille haute de 6 mètres et défendue par un fossé. Ses maisons sont bâties en terre et couvertes en chaume; mais des sculptures variées ornent les poteaux qui soutiennent les diverses parties de l'habitation du prince. On trouve dans le Yarriba d'autres villes plus considérables encore; ainsi *Daffou* passe pour avoir 15,000 habitants et *Kouso* 20,000. *Djannah*, *Tchadou* et *Tchaki* sont aussi des cités importantes. *Bohou*, qui est d'une très-grande étendue, fut jadis la capitale du royaume de Yarriba.

Enfin le *Gourouma*, ou *Ghourma*, dont le chef-lieu porte le même nom, est moins grand que le Barghou, mais montueux et bien arrosé.

Dans le Haoussa oriental, les provinces ne sont pas moins importantes; suivant le sultan Bello, le *Kachénah* ou l'*Afnau* est la plus centrale, le *Zeg-zeg* la plus étendue, le *Ghoubir*, ou *Gouber* la plus belliqueuse, et le *Kanou*, ou *Kano* la plus fertile. Les autres sont le *Dor*, ou *Daoury*, le *Ranou* et l'*Yerim*. Cette partie du Haoussa renferme des forêts, des rivières, des montagnes et des vallées fertiles. S'il faut en croire une tradition répandue dans le pays, il fut gouverné d'abord par une princesse guerrière nommée Aminah, fille d'un prince du Zeg-zeg. Elle conquit toutes ces provinces et étendit même ses possessions jusque sur la côte de l'Océan. Dans cette partie du Haoussa, on trouve des terrains d'alluvions aurifères, des mines de cuivre, de plomb, d'antimoine, d'alun et de sel.

Kachénah, ou *Kachnah*, est une grande ville peu peuplée relativement à

son étendue; on trouve dans son enceinte des bois et des champs en culture; elle est la capitale de la province du même nom que l'on appelle encore *Afnau* ou *Afnó*.

Kano, ou ***Kanou***, la même que Ptolémée a nommée Ta-Gana, est le plus grand marché de l'Afrique centrale, elle s'est accrue aux dépens de Kachénah, qui autrefois était la principale ville de commerce du Haoussa; son enceinte, formée de deux fossés et d'un mur en terre de 10 mètres de hauteur, a environ 5 lieues de circonférence. Ses maisons, presque toutes bâties en argile, sont à deux étages; elles n'occupent pas le tiers de la superficie de toute la ville. Un large marais occupe celle-ci de l'est à l'ouest. La maison du gouverneur est tellement grande, qu'elle ressemble à un village entouré de murs. Il y a dans la ville une sorte d'hôpital pour les aveugles et un pour les boiteux. La population permanente est évaluée par Clapperton à 30 ou 40,000 âmes; mais elle est beaucoup plus considérable aux époques des grands marchés qui s'y tiennent. Parmi les coutumes qui distinguent les habitants de Kano, nous citerons celle qui consiste à enterrer les morts sur le seuil de leurs maisons, mais sans monuments et sans inscriptions. Chez le peuple, la maison continue à être habitée par les parents; mais dans la haute classe ceux-ci l'abandonnent. Kano communique avec le Fezzan par ***Damergou*** qui est une grande ville, située à environ 50 lieues au nord-est, Aghâdez, Taradshit et Ghât. On trouve sur le territoire de Kano d'autres villes importantes, entre autres ***Baebaegie***, qui renferme plusieurs maisons en pierres et qui a 20 à 25,000 habitants.

Le chef-lieu du Zeg-zeg se nomme *Zariya*. La vieille ville, ruinée vers l'an 1800, est presque entièrement abandonnée; la nouvelle est très-florissante; on estime sa population à 50,000 âmes.

C'est à Sackatou, au nord-ouest de Kano, que réside le chef de l'empire des Fellatah's, suzerain de tous les États que nous venons de nommer, et de plusieurs autres qui confinent au Bournou et dont nous parlerons bientôt. Pour aller de Kano à Sackatou, on traverse plusieurs villes, dont la plus remarquable est ***Ratha***, ou ***Ratah***, à 6 lieues au sud-ouest de Kachenah. Elle est, dit le capitaine Clapperton, entourée d'énormes blocs de granit qui s'élèvent comme des tours et forment son unique défense du côté du nord. Quelques maisons sont suspendues comme des cages d'oiseaux à la cime des rochers. Au sud, la ville est entourée par un mauvais mur en terre de 6 mètres de hauteur. La population en est nombreuse, et les femmes y sont plus grandes et plus grasses que dans la plupart des autres pays de cette partie de l'Afrique. La ville de ***Kouarra*** ren-

ferme 5 à 6,000 habitants. Enfin, après avoir traversé un pays boisé et des vallées qui s'élargissent à mesure qu'on approche de la résidence du sultan des Fellatah's, on entre dans *Sackatou* ou *Sakkatou*.

Cette ville, dont le nom signifie *halte*, parce qu'elle fut bâtie en 1805 par les Fellatah's après la conquête qu'ils firent du Ghoubir et du Zamfara, est une des plus peuplées de l'intérieur de l'Afrique. Ses maisons, assez bien bâties, forment des rues régulières, au lieu d'être réunies en groupes comme dans les autres villes du Haoussa. Ses murs, de 10 mètres de hauteur, sont percés de 12 portes qu'on ferme régulièrement au coucher du soleil : usage répandu dans presque toute l'Afrique. Il y a deux mosquées, un marche spacieux au centre de la ville, et une grande place carrée devant la demeure du sultan, et à laquelle viennent aboutir les rues principales. Le palais du prince se compose d'un grand nombre de petits bâtiments, de cinq cours, d'une mosquée et d'un jardin. C'est une sorte de petite ville. Sackatou paraît avoir 70 à 80,000 habitants.

Ce que nous avons dit des lumières du sultan Bello et du degré de civilisation auquel est arrivé le peuple de son empire, mérite quelques développements qui confirmeront l'opinion favorable qu'on doit en avoir. Le prince ne peut réduire aucun de ses sujets en esclavage ; les provinces sont gouvernées par des administrateurs qu'il nomme ou qu'il révoque quand il lui plaît ; lorsque ces fonctionnaires se rendent coupables de concussion, leurs biens sont confiqués au profit de l'État. Il peut mettre sous les armes 70,000 hommes de cavalerie et 100,000 d'infanterie. Les troupes sont armées de fusils fabriqués dans le pays. Les Haoussains sont généralement actifs, intelligents et laborieux. Ils traitent leurs esclaves plus humainement que toutes les autres nations du Soudan. Ils sont en grande partie musulmans, mais ils ne connaissent que le cérémonial de l'islamisme : toutes leurs prières et leurs formules sont en arabe, et Clapperton assure que sur mille individus tant nègres que Fellatah's, il n'y en a pas un qui comprenne ce qu'il dit. Cependant on est étonné du degré de civilisation auquel se sont élevés ces peuples au centre de l'Afrique. Clapperton pense que parmi les Fellatah's il y en a un dixième qui sait lire et écrire. Il y a même des écoles pour les esclaves des deux sexes.

Le *Katagoum*, que Buckhardt nomme *Dar-Katakou*, comprend les nouvelles provinces conquises de Sansanig et de Bedigouna. Au sud, il est borné par un territoire indépendant que les habitants appellent Korry-Korry, à l'est par le Bournou et à l'ouest par la province de Kano. Sa population est considérable, puisqu'il peut équiper 4,000 hommes de cavalerie

et 20,000 d'infanterie. *Katagoum*, sa capitale, est une des principales places fortes de l'empire des Fellatah's. Sa forme est celle d'un carré dont les faces regardent les quatre points cardinaux. Elle est défendue par deux murailles en argile rouge et trois fossés sans eau, dont l'un extérieur, l'autre intérieur, et le troisième entre les deux murailles. Celles-ci ont 7 mètres de hauteur et 3 d'épaisseur à leur base, diminuant progressivement jusqu'au sommet, où elles n'ont que la largeur d'un petit sentier; ses fossés ont 5 mètres de profondeur et 7 de largeur. La ville peut contenir 7 à 8,000 habitants.

Suivant Buckhardt, les Katakous sont des Bédouins mahométans qui ont la peau cuivrée, qui parlent l'arabe et qui se disent venir de l'Arabie; ils élèvent de magnifiques races de chevaux. Ils se sont mélangés depuis leur établissement dans le centre de l'Afrique avec les habitants du Borghou, du Baghermeh et du Bournou. Leurs armes sont des lances; quelques-uns ont des épées à deux tranchants et des cuirasses en forme d'écailles.

Le Soudan est divisé en plusieurs bassins ou plateaux de différentes élévations. Selon Léon l'Africain, il y a des cantons dans l'intérieur où le froid oblige les habitants à se chauffer une partie de l'année; à *Gago*, dit-il, pays qui paraît être au sud-est de Tembouctou, les vignes ne supportent pas le froid, tandis que les environs de Gana sont couverts de cotonniers et d'orangers.

En nous dirigeant vers l'est, nous entrerons dans le bassin du lac Tchad, bassin qui reçoit les eaux d'une partie du Haoussa à l'ouest, et qui se termine au nord au-dessus du Sahara, à l'est au Dâr-Four, et au sud par le plateau éthiopien qui occupe le centre de l'Afrique.

A l'est du Haoussa se trouve l'*empire de Bournou*, sur lequel on a des renseignements très-précis depuis qu'il a été visité par les voyageurs anglais Denham, Clapperton Oudney. Resserré dans ses frontières par suite des conquêtes récentes des Fellatah's, cet empire, encore très-considérable, comprend, outre le Bournou proprement dit, situé entre le Haoussa et le lac Tchad, le *Kanem* qui occupe les terres comprises entre les bords septentrionaux du lac et le Sahara, une grande partie du *Louggoun* au sud du lac, et le *Mandara* au nord du Loggoun.

Le territoire de l'empire de Bournou offre à l'orient et au midi quelques montagnes. A environ une lieue de Birnie, sa capitale, coule du sud-ouest au nord-est, jusque dans le lac Tchad, une rivière nommée *Yeou*, presque

[1] *Clapperton, Denham* et *Oudney* : Voyages et découvertes dans le nord et les parties centrales de l'Afrique.

aussi large que le Nil et qui porte une grande quantité de navires à voiles et à rames, construits en planches assujetties avec des clous.

Le sol, composé d'un sable qui dispense de ferrer les chevaux, a besoin d'irrigation. Le long de la rivière, on rencontre de la pierre noire, probablement du schiste. Il y a des pyrites et de l'argile qui sert à fabriquer des vases. Selon le tripolitain Abderrhaman-Aga, le sultan fait recueillir une immense quantité d'or. Léon l'Africain assure qu'à la cour de Bournou, les étriers, les éperons, les plats de vaisselle, et même les chaînes des chiens de chasse, étaient d'or pur. Cependant l'indigène Abdallah, qui a fourni sur le Bournou beaucoup de renseignements à M. de Seetzen, affirme qu'on n'y a découvert aucun minerai d'or, d'argent ou de cuivre; mais il y a des mines de fer en exploitation. Il est possible de concilier ces témoignages : l'or, étranger au Bournou proprement dit, peut venir du Ouankarah. On extrait de bon sel des cendres d'une plante épineuse, par le moyen de la lessivation. Un désert fort éloigné produit deux sortes de natron, l'une blanche et l'autre rouge.

Le règne végétal est très-riche. On y trouve beaucoup d'arbres fruitiers, et des forêts entières d'arbres sauvages. Les palmiers dattiers abondent; il n'y a, selon Abdallah, ni citronniers, ni grenadiers, quoique d'autres relations en parlent. Le *szouldih* surpasse tous les arbres en élévation et en grosseur. Son fruit ne peut servir à la nourriture, mais on en tire une huile employée comme remède. « Le pays produit des grains, mais aucun des légumes cultivés en Égypte. Le riz vient naturellement et en quantité après pluies; « car il y pleut beaucoup, dit Abdallah, et les hommes en meurent « souvent, ainsi que du froid humide. » La canne à sucre n'y existe pas. La noix amère de *Ngoro*, peut-être la noix d'areca, vient du Kanem et de l'Afnau ou Kachnah.

Le Bournou possède tous les animaux domestiques de l'Égypte. Les forêts recèlent une grande quantité de singes. Abdallah assura à M. de Seetzen que souvent les femmes sont insultées et violées dans les forêts par ces animaux, et que, pour prévenir ce traitement brutal, elles ne vont jamais qu'en troupes lorsqu'elles ont à traverser un bois. Les nombreuses girafes broutent les feuilles et les rameaux des arbres. Les lions occupent les déserts. Le cuir des hippopotames sert à faire des fouets, et leur suif à faire des chandelles : on fabrique aussi des bougies avec la cire tirée de cet animal. Les cornes du *glembo*, qui paraît être le bouquetin, fournissent des trompettes guerrières. Les rivières fourmillent de crocodiles. Les plumes d'autruche font un article de commerce. Le *matzakweh*, appelé le roi des oiseaux

à cause de la beauté incomparable de son plumage diapré ; l'*adgunon*, plus grand que tous les autres oiseaux, l'autruche exceptée, qui toutefois le craint; enfin le *kmilodan*, quadrupède carnassier plus fort que le lion et le tigre, attendent tous l'examen et la critique des naturalistes.

Les sauterelles y volent par bandes nombreuses : il y en a deux espèces, dont l'une, grillée avec du beurre dans une marmite, sert d'aliment. Le miel sauvage se trouve abondamment dans des troncs d'arbres. La chique, *vena medinensis* (*Pulex penetrans*, L.), y est très-commune; elle paraît dans toutes les parties du corps.

Dans le Bournou la chaleur est excessive, sans avoir toujours la même intensité : c'est depuis mars jusqu'à la fin de juin que le soleil a le plus de force. Pendant cette période, qui est en même temps celle des vents étouffants et brûlants du sud et du sud-est, le thermomètre monte quelquefois à 42 degrés (cent.). Les orages violents ont principalement lieu au mois de mai, et sont toujours accompagnés de tonnerre, d'éclairs et de pluie; mais la terre est à cette époque si sèche, elle absorbe l'eau si promptement, que les indigènes ressentent à peine les incommodités d'une saison si humide. C'est alors que l'on prépare la terre pour les semailles qui doivent être terminées avant la fin de juin, époque où les rivières et les lacs commencent à déborder, et couvrent souvent des espaces de plusieurs lieues carrées. A l'approche de l'hiver, qui commence en octobre, les pluies deviennent moins fréquentes; les villageois profitent de cette époque pour rentrer leurs récoltes. Vers décembre et dans les premiers jours de janvier, le thermomètre ne monte pas au-dessus de 23 degrés [1].

Le pays est très-peuplé. Les villes sont en général grandes et bien bâties; elles ont des murailles hautes de 10 à 12 mètres et épaisses d'environ 6 mètres. « Les habitations consistent en plusieurs cours entourées de « murs avec des chambres extérieures pour les esclaves; puis il y a un « passage et une cour intérieure qui conduisent aux maisons des femmes. « Chacune a sa petite cour close de murs et une jolie case couverte en « chaume. De là un escalier, d'une demi-douzaine de degrés, mène à la « maison du propriétaire : elle est composée de deux corps-de-logis ressemblant à des tourelles, qui communiquent entre elles par une terrasse « ayant vue sur la rue par une fenêtre crénelée. » Les murs sont en argile rougeâtre parfaitement unie; les toits sont voûtés avec beaucoup de goût par des branches d'arbres. Des cornes de gazelle et d'autres anti-

[1] *Denham*, *Clapperton* et *Oudney* : Voyages et découvertes, etc.; t. II, pag. 280 et suivantes.

lopes fixées dans les murailles servent à y suspendre les carquois, les arcs, les lances et les boucliers du maître de la maison[1].

L'ancienne capitale du Bournou, nommée *Akumbo* ou *Birnie*, a été détruite par les Fellatah's. C'était une des plus grandes villes de toute l'Afrique. « On m'a toujours parlé du Caire, de ce grand Caire, dit Abdal-« lah dans son énergique langage; mais c'est une bagatelle (*harra*) en « comparaison de Bournou. » Il assura « qu'un jour ne suffisait pas pour « la parcourir d'un bout à l'autre. Si un enfant s'égare dans la ville, il a « perdu ses parents à jamais, car il est impossible de les retrouver. » D'autres témoignages confirment jusqu'à un certain point cette description. Les Tripolitains conviennent que *Bournou* ou *Birnie*, composée de 10,000 maisons, surpasse de beaucoup la capitale de leur patrie. Cette ville avait un très-grand nombre de portes et de gros murs bâtis de pierre et de glaise, et munis de gradins dans l'intérieur. Les mosquées étaient surmontées de tours fort élevées. Les habitations des grands et des riches étaient très-solidement bâties de pierre, et dans le même genre que les maisons du Caire, mais plus hautes. La grande mosquée renfermait la principale école, qu'Abdallah comparait à l'académie dans la mosquée d'El-Ashar au Caire; on y trouvait, outre le Coran, plusieurs ouvrages scientifiques à l'usage des nombreux écoliers qui y apprennent à lire, à écrire et à calculer.

Le capitaine Clapperton a confirmé ce tableau de Birnie. « Nous arri-« vâmes, dit-il, sur l'emplacement de cette ancienne capitale, dont les « ruines contribuèrent plus que tous les récits qu'on nous avait faits de « sa magnificence à nous convaincre de la puissance de ses anciens sul-« tans. Nous avions vu une trentaine de grandes villes que les Fella-« tah's avaient entièrement rasées quand ils détruisirent Birnie qui cou-« vrait un espace de 5 à 6 milles carrées. On dit que sa population « était de 200,000 âmes. Les restes des murs subsistent encore en « plusieurs endroits en grandes masses fort dures de briques rouges. Ils « ont de 1 mètre à 1 mètre 50 centimètres d'épaisseur sur 5 à 6 de hau-« teur[2]. »

Le nom de *Birnie* équivaut à celui de Medinah des Arabes : il signifie capitale; aussi a-t-il été conservé à la ville qui remplace l'ancienne, et qui est située au sud-est près du lac Tchad. Elle est entourée de murailles

[1] *Karl Ritter* : Géographie de l'Afrique; t. II.

[2] *Clapperton, Denham* et *Oudney* : Voyages et découvertes dans les parties centrales de l'Afrique, t. II, pag. 10, de la traduction de MM. *Eyriès* et *Larenaudière*.

et peuplée de 10,000 habitants. L'empereur y réside dans un palais bâti en terre; il fait aussi sa résidence à *Kouka*, ville peu étendue, située au nord de la précédente, qui aujourd'hui paraît être très-importante; elle communique avec Sckatou et Kano; enfin elle est aussi en relations avec le Fezzan et Tripoli par *Zender*, ville assez importante située au nord-ouest, *Damergou*, Aghades et Ghât. C'est entre Zender et Kouka que l'on rencontre dans l'*Ouâdi* de *Mellaka* le village d'*Oungouroutoura*, où mourut, le 2 avril 1851, d'épuisement, le voyageur JamesR ichardson. Les autres villes du Bournou sont : *Angornou*; cette ville passe pour la plus peuplée; elle a plus de 30,000 habitants, n'est point environnée de murailles et est mieux bâtie que Kouka; ses maisons ne sont pas, il est vrai, rapprochées les unes des autres, mais elles sont plus grandes et plus commodes. Il s'y tient tous les mercredis un grand marché où il se réunit quelquefois jusqu'à 100,000 hommes. Angornou est située entre Kouka et le nouveau Birnie. Au sud de celle-ci se trouve *Yeddie*, cité importante, et environnée de murailles; et plus au sud *Digoa*, grande ville murée qui renferme près de 30,000 âmes. Plus au sud encore, *Affagay*, *Sogama*, *Kindotcha*, *Masseram* et *Kingoa*, sont des villes d'environ 20,000 âmes.

Tout le pays au sud de Digoa, jusqu'à la frontière de la *province de Mandara*, est couvert de terrains d'alluvions argileuses d'une couleur foncée. Des crevasses larges de plusieurs centimètres rendent la route difficile; pendant la saison pluvieuse l'eau des pluies séjourne plusieurs mois sur la terre. Le Mandara est borné au nord par des montagnes de 700 mètres de hauteur, dont les flancs escarpés et raboteux sont couverts d'arbres. *Delôw* ou *Delô*, jadis capitale de cette province, en est la ville la plus septentrionale et la résidence du sultan; elle renferme 10,000 habitants. Les vallées environnantes sont remplies de figuiers et d'arbustes odoriférants. *Mora*, à quelques lieues plus loin, est la capitale actuelle de ce petit Etat qui est plutôt l'allié que le tributaire du Bournou. Les montagnes qui l'entourent forment un rempart naturel qui la met à l'abri des attaques des Fellatah's.

Les montagnes qui s'étendent dans la partie méridionale du Mandara ne paraissent pas avoir plus de 800 mètres de hauteur moyenne; mais quelques-uns de leurs sommets atteignent au delà de 900 mètres. Elles se prolongent au loin vers le sud dans des régions inconnues habitées par des peuples sur lesquels le docteur Oudney n'a pu se procurer que des renseignements très-vagues. « Ces nations, dit-il, sont très-nombreuses; « elles se peignent généralement le corps de diverses couleurs, et vivent

« en commun sans égard au degré de parenté. On rencontre fréquem-
« ment de grands lacs très-poissonneux; les mangues, les figues sau-
« vages, les arachides abondent dans les vallées. Le fer est très-com-
« mun dans ces montagnes; il ne paraît pas qu'on y ait découvert un
« autre métal; il l'est également près de Karowa et au sud-est de Man-
» dara. »

S'il n'est pas certain que le Mandara dépende du Bournou, il n'en est pas de même du *Kanem*. Ce pays, situé le long des rives septentrionales et orientales du lac Tchad, est une province de l'empire de Bournou; le territoire est très-fertile, mais peu peuplé. Ses principales villes sont *Lari*, avec 2,000 habitants, dont les maisons ne sont que des cabanes construites en joncs; *Mabah*, à peu près de la même population, et *Maou*, qui est un peu plus importante; celle-ci en est la capitale. On y trouve aussi, suivant Burckhardt, une ville assez considérable, appelée *Kanem*, située sur la route de Katagoum à Bournou; elle est habitée par des Bédouins qui ne connaissent plus l'arabe.

La dynastie qui régnait sur le Bournou du temps de Léon l'Africain était de la tribu arabe ou berbère de Berdoa. Il paraît que la même famille y domine encore; car « le sultan, selon Abdallah, n'est pas noir, mais d'un « brun foncé; jamais il ne mange de pain, mais du riz, étant persuadé, en « vertu d'une ancienne prophétie, que l'usage du pain amènerait sa « mort. » Le gouvernement n'est héréditaire qu'en ligne masculine. Le sultan entretient quatre épouses légitimes, qui sont natives de Bournou, et une multitude d'esclaves femelles.

Le docteur Oudney et le capitaine Clapperton nous apprennent que l'empereur du Bournou n'est souverain que de nom, et que le pays est gouverné par un cheikh appelé *El-Kanemy*, qui a délivré sa patrie du joug des Fellatah's.

Du temps de Léon, les Bournouais, vivant sans aucune religion positive, ou du moins sans culte, avaient leurs femmes et enfants en commun. Aujourd'hui ils professent la religion mahométane, et la circoncision est de règle pour les deux sexes. Il y a cependant aussi des chrétiens libres qui observent quelques jours de fête, mais ils n'ont pas d'églises; on n'y trouve point de juifs. Les nègres et les esclaves abyssins y sont en nombre. On emploie un moyen très-efficace pour convertir ceux-ci à la religion mahométane, c'est de les frapper jusqu'à ce qu'ils apprennent à répéter : « Il n'y a poi de dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète. » Cette profession de foi rmine l'affaire. Plusieurs esclaves nègres, amenés

du pays de *Banda*, ont les dents fort pointues; les plaies de leurs morsures guérissent difficilement; aussi leurs maîtres ont-ils soin de les émousser avec la lime.

M. de Seetzen ne fut pas médiocrement surpris d'apprendre que le sultan de Bournou avait plusieurs esclaves français, dont quelques-uns conservaient même leur costume européen; ils lui ont établi une fonderie de canons de bronze, dont il se sert dans ses guerres avec les nègres païens au sud de l'empire.

Le commerce de Bournou est très-actif, et on y voit constamment une multitude de négociants étrangers. Les principales affaires se font par les Tunisiens; mais les Tripolitains, les Égyptiens, les Fezzanais et les noirs de l'Afnau y apportent aussi beaucoup de marchandises. On fabrique à Bournou des bagues, ou anneaux d'or, d'argent et de cuivre jaune; des aiguilles, des couvertures de lit et des étoffes. Il y a aussi des graveurs en pierres fines et en cachets.

On parle dans le Bournou dix dialectes différents de la même langue. Les *Chouaa* y ont apporté un arabe assez pur. Ils sont divisés en tribus qui portent encore les noms de quelques-unes des hordes de Bédouins qui parcourent l'Égypte; ils se prétendent doués du don de prophétie. L'une de leurs tribus offre la plus grande ressemblance avec les bandes de bohémiens qui parcourent la terre. Ils fournissent à l'armée du Bournou 15,000 hommes de cavalerie.

Les *Bournouais* proprement dits se donnent le nom de *Kanory*. Ils ont le visage large, le nez gros comme celui des nègres, la bouche très-fendue, ornée de belles dents, et le front haut. Leurs manières sont affectueuses et polies, et leur caractère est indolent. Musulmans et scrupuleux observateurs des préceptes de leur religion, ils sont moins tolérants que les Arabes. Les riches Bournouais ont rarement plus de deux ou trois femmes à la fois; les pauvres n'en ont qu'une. Elles sont très-propres, mais il en est peu de jolies. Les deux sexes se tatouent en se faisant une vingtaine d'entailles sur chaque joue.

Les *Mandarans* sont mieux partagés sous le rapport du physique que les Bournouais; ils ont le front haut et plat, le nez presque aquilin, de grands yeux brillants et la physionomie expressive. Les femmes sont renommées pour leurs agréments; elles sont très-bien faites; leurs mains et leurs pieds sont d'une petitesse charmante. Une protubérance postérieure, presque aussi forte que chez les Hottentotes, est aux yeux d'un Turc une perfection inappréciable dans une esclave mandarane. La religion musul-

mane est répandue chez tous les Mandarans des villes; ce n'est que dans les montagnes que l'on trouve des idolâtres qu'ils appellent infidèles (*kerdis*).

Les habitants du Kanem portent le nom de *Kanembous;* Hornemann leur donne celui de *Kojam*, et prétend qu'ils le reçoivent des peuples voisins parce qu'ils se nourrissent de viande et de laitage. Ils sont en partie mahométans et en partie idolâtres. Ils ont pour armes une lance, un bouclier, et un poignard fixé sur le bras gauche par un anneau qui entoure le poignet. Ce sont eux qui composent la plus grande partie de l'armée du Bournou. Leurs femmes ornent leur tête de petites tresses de cheveux qui tombent tout autour jusqu'à la nuque, et qui sont chargées de petits grains de cuivre ou d'anneaux en argent.

Le Bâguirmeh, s'étend au sud-est du lac Tchad, entre les frontières du Kanem et le cours du Chary, qui va se jeter dans ce lac. Mais avant de parler de ce pays très-peu connu, il convient de dire un mot du *lac Tchad,* le major Denham nous en a fait connaître la forme, mais il paraît, au dire du docteur Overweg (qui y naviguait en mai 1851), en avoir exagéré l'étendue. Aux détails que nous avons donnés sur cette masse d'eau que l'on décorait avant de la bien connaître du titre de *mer de Nigritie*, nous ajouterons que sur ses bords, dans la partie que l'on nomme Hamesé, on voit, au milieu d'une plaine immense, de grands blocs de granit rouge éloignés de toute montagne granitique, et appelés par les habitants *Marchepied de Noé.* Plusieurs de ces masses granitiques sont perçées à jour. L'eau du lac est douce et agréable; sa profondeur moyenne est de 3 à 4 mètres 50 centimètres; vers le sud ouest il se présente un grand enfoncement, sans lequel il serait à peu près de forme ovale; au nord ses rives sont entrecoupées de grandes mares, dont l'eau est fortement saturée de carbonate de soude, que les naturels nomment *trona.* Pendant la saison sèche, ses bords sont couverts de grandes herbes tellement hautes, que les éléphants s'y réfugient; il y croît aussi un arbre appelé *sogo,* dont le bois sert à faire des boucliers. Son étendue varie selon la saison : elle augmente dans la saison pluvieuse, tandis que dans la saison sèche, ses eaux s'évaporent en telle quantité que les îles qu'il renferme semblent se confondre avec sa rive méridionale. Ces îles qui s'élèvent au milieu du lac au nombre d'une centaine, sont habitées par des *Biddoumahs* ou *Buddumas;* elles sont assez grandes et très-boisées, leurs rivages sont infestés par de nombreux crocodiles et des hippopotames. Les Biddoumahs, que l'on a représentés à tort comme très-cruels, habitent quelques villages

et ont de nombreux troupeaux de gros bétail et de bêtes à cornes. Ils communiquent à l'aide de barques avec *Bree* (Bry), petit port du Bournou, situé à 13 kilomètres à l'est de Kouka.

Le *Bâguirmeh,* appelé aussi *Bâghermah* et *Bégharmi*, présente des amas d'eau formant des lacs temporaires dans la saison des pluies; d'autres sont persistants, et c'est sans doute à cette classe qu'appartient le lac *Fittré*, dont la position est peu connue, et qui, au dire d'un informateur indigène, a quinze journées de marche de circonférence, mais nous croyons cette dimension fort exagérée.

Le Bâguirmeh, dépendait autrefois du Bournou. Il est borné à l'ouest par le cours du Chary; à l'est il confine avec le Ouadây. *Mesna* paraît être la résidence du souverain. Mais nous devons encore citer *Tangalia* à quelque distance de la rive orientale du lac Tchad et *Mangari*, sur la frontière du Ouâdây.

Les habitants du Bâguirmeh, sont musulmans, ils parlent une langue particulière. Ils habitent des maisons à deux étages, et se distinguent par leurs fabriques de toiles de coton, qu'ils teignent en bleu; ils exploitent des mines d'argent, métal très-rare dans tout le reste de l'Afrique. En un mot, on doit les ranger parmi les peuples civilisés de l'Afrique centrale.

Sur la rive gauche du Chary, s'étend, entre le Bâguirmeh et le Bournou, le *Loggoun,* pays qui doit son nom à l'une de ses villes les plus méridionales, et qui se termine au bord du lac Tchad, à l'embouchure du Chary, qui s'y partage en plusieurs bras, dont l'un a plus de 600 mètres de largeur à son extrémité. Le sultan réside à *Ouillighi,* place forte dont les murs, flanqués de tours, ont près de 16 mètres de hauteur; son palais est une espèce de citadelle à doubles murailles, munies chacune de trois grosses portes renforcées de barres de fer. Cependant la capitale de ce petit État est *Kernok,* dont l'enceinte est baignée par le Chary. La principale rue est large et garnie de maisons bâties avec régularité, et précédées chacune d'une avant-cour entourée de murs, dans laquelle on entre par une porte doublée en fer. Cette ville a 15,000 habitants. Le Loggoun est très-peuplé, plus sain et plus fertile que les autres pays qu'arrose le Chary; mais il manque de sel; et les habitants le remplacent par du natron, ou carbonate de soude, malgré l'amertume et la saveur nauséabonde qu'il répand sur les aliments. Les habitants sont plus beaux et plus intelligents que les Bournouans. Les femmes sont les plus belles négresses que l'on puisse voir, mais aussi de mœurs très-dépravées. Les Loggoniens des deux sexes sont très-laborieux; il n'est guère de maisons où l'on ne trouve un

métier à tisser le coton [1]. Leur langue est un mélange d'arabe et de baghermien.

Le major Denham nous apprend qu'il existe entre le Bâguirmeh et le Loggoun un petit Etat indépendant nommé *Kossery*, du nom de sa capitale, ville murée et forte, située sur la rive gauche du Chary. Ce pays paraît avoir une dizaine de lieues de largeur. Au pied des murs de Kossery le Chary est très-large et traverse des sites très-pittoresques. On n'aborde le sultan de ce pays qu'en lui tournant le dos.

Entre deux bras du Chary, à 50 lieues de son embouchure, se trouve un autre petit pays allié de Bournou et appelé le *Maffataï;* sa capitale porte le même nom. Après celle-ci, la ville la plus importante est *Chowy*, près de la frontière du Kanem. Les habitants de cette cité sont fort indolents et mènent une vie heureuse : ils passent la moitié de la nuit à pêcher, et par là se procurent toute leur subsistance. « Tous les soirs le son du « tambour les appelle sur la place que leurs cases entourent; les hommes « se réunissent en rond et dansent d'une manière très-peu gracieuse, « mais fort gaie. Les femmes se rassemblent dans une partie du cercle; « et assises à terre, le visage couvert, elles saluent de grands cris d'appro- « bation les danseurs les plus agiles. »

A l'est du Bâguirmeh s'étend une vaste contrée qui, sous la plume des géographes, a pris successivement différents noms; Seetzen l'a désignée sous le nom de royaume de *Mobba;* le savant Burckhardt lui donne les noms de *Ouadây*, d'après les Maures et les Fezzanais de *Borgou* ou *Bargou*, d'après les gens du Dâr-Four et du Kordofân. Nous lui donnons, d'après les habitants du pays même, celui de *Dâr-Séleïh* [2]. L'étendue de ce pays paraît être de plus de trente journées de marche en longueur, du nord au sud, et de vingt-quatre de l'ouest à l'est; il est séparé à l'ouest du Bâguirmeh, et à l'est du Dâr-Four, par un désert d'une étendue de deux jours de marche environ; le sol de ce désert est de sable mêlé d'argile, il est couvert d'arbres, quelquefois même d'épaisses forêts semblables à celles qui séparent le Dâr-Four du Kordofân.

« La fertilité du sol du Ouâdây ou Dâr-Séleïh, est très-grande, son cli- « mat est beau, bien qu'exposé, comme toute la zone intertropicale, à de « violents orages, à des vents impétueux dont les tourbillons sont irrésis-

[1] Relation du major *Denham*, (Voyages et découvertes dans le nord et la partie centrale de l'Afrique).

[2] Littéralement le *pays de Séleïh*, c'est le nom du premier sultan qui établit à la fois l'islamisme et le pouvoir héréditaire au Ouadây.

« tibles; ces ouragans durent un mois entier, d'août en septembre. Par-
« tout le territoire est arrosé par des sources abondantes et des eaux cou-
« rantes qui, ainsi que les pluies tropicales, y entretiennent sans cesse une
« riche végétation, persistant toute l'année; aussi les grains (le riz, le
« millet, etc.), le café et les fruits, y prospèrent à merveille; les pâturages y
« nourrissent un grand nombre de chevaux et de bestiaux [1]. » C'est un peu à l'est du Dâr-Séleih que nous devons chercher la ligne de partage des deux grands bassins du lac Tchad et du Nil-blanc; vers le sud du pays coule dans la direction de l'est à l'ouest, une grande rivière qui porte les différents noms de *Bahr-Iro, Bahr-Salamat* et *Am-Teimân;* puis, bien au nord de celle-ci, le *Bahr-el-Gazal* se dirige à l'ouest vers le Bâguirmeh; ces deux rivières appartiennent sans doute au bassin du lac Tchad. Dans l'intérieur on trouve deux grandes vallées transversales au sud, ce sont les vallées de Batha et de Botayha; la première paraît arrosée par une rivière du même nom, que M. Fresnel identifie avec le Misselad de Browne. Outre ces différents cours d'eau, le pays présente, du côté du Bâguirmeh, des amas d'eau des lacs, les uns temporaires, les autres persistants.

Il est difficile d'avoir une exacte connaissance de la population du Dâr-Séleih, elle se compose d'un grand nombre de tribus, parmi lesquelles on distingue cinq tribus primitives ou royales. Ce sont celles qui les premières adoptèrent l'islamisme, et parmi lesquelles on doit toujours choisir le sultan. La plupart des habitants sont noirs, mahométans; les enfants des deux sexes sont circoncis. Les femmes vont sans voile; les hommes, qui généralement parlent l'arabe, sont armés de lances, boucliers, flèches et arcs; les fusils s'introduisent dans le pays par les caravanes annuelles qui se rendent du Dâr-Four, au Caire par le Kordofân et la vallée du Nil.

La capitale du Dâr-Séleih est *Ouarâh;* elle est bâtie en briques séchées au soleil; ses maisons n'ont qu'un étage, excepté le palais et la grande mosquée qui sont construits en pierre et en charpente, le harem est gardé par un grand nombre d'eunuques. La position géographique et la population de cette ville nous sont encore inconnues; elle est entourée d'une trentaine de bourgs ou villages très-peuplés. Parmi les autres centres de population, nous citerons encore *Bir-Taouil*, résidence du gouverneur de

[1] Voyage au Ouâdây par le cheik Mohammed Ibn-Omar-el-Tounsy, traduit de l'arabe, par le docteur *Perron*, avec une préface de M. *Jomard*, de l'Institut, Paris 1851. C'est à la savante préface de M. *Jomard*, que nous empruntons la plupart des détails sur le Ouadây, elle renferme une dissertation très-curieuse sur le bassin du Nil supérieur et le Soudan oriental. V.A. M-B.

l'est; *Yâoua*, dans la vallée du Batha, au sud des monts *Madagau*, résidence du roi des *Fitry* et *Am-Djellâb*.

Les revenus du royaume consistent en impôts établis sur les produits du sol; les provinces sont tenues de les payer en argent, à Ouârah, à des époques fixes. Le taux de la somme est constaté d'une manière bizarre; on en charge une branche d'un certain arbre; quand cette branche rompt, le tribut est jugé complet. Le commerce consiste principalement en café, en esclaves, dents d'éléphants et plumes d'autruche. Enfin, si l'on en croyait le rapport d'un prince du pays, Jafar, fils du sultan Sâboûn, il existerait dans les montagnes du Ouâdây ou Dâr-Séleih quelques chrétiens au teint cuivré.

A l'est du Ouadây, le *Fôr* ou *Dâr-el-Fôr*, que nous désignons sur nos cartes sous le nom de *Dâr-Four*, est un grand pays que nous ne connaissons guère que par la relation incomplète du voyageur anglais Browne, et celle plus récente du cheïkh Mohammed-el-Tounsy. Pour le traverser du nord au sud, il faut 49 à 50 journées de marche; sa largeur de l'ouest à l'est est de 15 journées jusqu'à la partie déserte, sans parler du territoire occupé par de nombreuses tribus arabes établies aux frontières, surtout du côté du Kordofan.

Dans sa partie occidentale, le Dâr-Four est traversé du nord au sud par les monts *Marrah*, qui peut-être séparent le bassin du lac Tchad de celui du Bahr-el-Abiad. Il n'est arrosé par aucune rivière, toutefois on ne sait pas encore bien ce que devient le grand courant appelé *Bâré*, qui sort des monts Marrah après les pluies diluviales, longe la chaîne à l'ouest et disparaît ensuite; peut-être va-t-il rejoindre le Misselât ou le Bahr-el-Ghazal, ce grand affluent du Bahr-el-Abiad, qui, dit-on, va se jeter dans ce fleuve au sud du Dâr-Four vers le neuvième degré. Dans le nord, un autre cours d'eau moins important sillonne la vallée de Kou, non loin de Tendelty et de Marboutah. C'est un torrent qui, au moment des pluies tropicales, s'écoule entre Djedyd-el-Sayl et une montagne isolée nommée Greiwed, pour former un vaste lac qui persiste même après les hautes eaux. Les monts Marrah donnent encore naissance, pendant la saison des pluies, à des cours d'eau temporaires qui se perdent dans les sables.

Les saisons, au Dâr-Four, sont en avance de trois mois sur les saisons de l'Égypte; l'automne est la saison des pluies, les plus longues sont de 75 jours. Ce pays abonde en productions végétales et en sel fossile; les nombreux pâturages de ces montagnes nourrissent une grande quantité de bestiaux; les bêtes fauves, la girafe, l'autruche, la gazelle, le teytel, l'élé-

phant, le buffle, la hyène, le rhinocéros, le lion, y sont poursuivis par une multitude de chasseurs qui forment une caste particulière. On rencontre, outre les plantes médicinales et tinctoriales, des végétaux à vertus singulières, comme le *châlaus*, arbre dont on mâche la feuille pour faire disparaître de la bouche l'odeur du vin; le *dagarah* qui remédie sur-le-champ à l'inflammation des yeux et calme les ophtalmies les plus violentes, etc., etc. Le signal des semailles est donné solennellement par le sultan, et rappelle la fête de l'agriculture en Chine.

Dès que la saison des pluies commence, les propriétaires des champs s'y rendent avec les ouvriers qu'ils peuvent rassembler. Ils font des trous en terre à 6 décimètres environ de distance, y sèment du millet, qu'ils recouvrent avec les pieds, et le labour ainsi que les semailles sont terminés. On recueille le millet au bout de deux mois, le blé au bout de trois. Le riz vient naturellement et en si grande quantité qu'on en fait peu de cas, quoiqu'il soit d'une qualité supérieure. On s'applique beaucoup, dans le Dâr-Four, à la culture du doura et du millet; mais celle du froment est négligée. Les femmes et les esclaves y sont chargés de la récolte. Les dattes y abondent; elles servent, ainsi que le froment, à la préparation d'une liqueur spiritueuse appelée *mérissah*. Selon Browne, les productions végétales ne sont pas très-nombreuses, et se distinguent surtout par leurs épines et la dureté de leur bois : ce sont le tamarinier, le platane, le sycomore, le *nabk*, et beaucoup d'autres indiquées et même en partie décrites par ce voyageur; mais le tamarinier, qui d'ailleurs est peu abondant, est le seul arbre dont le fruit mérite d'être cueilli; car même le dattier n'y porte qu'un fruit petit et sans saveur. Dans quelques cantons le tabac paraît indigène.

Les Fouriens croient aux génies familiers, et ils ont foi en la sorcellerie; leurs magiciens, disent-ils, ont le pouvoir de se transformer; ils peuvent mettre en état de catalepsie et même de léthargie. Leurs mœurs sont faciles, ils ne sont ni rigoureux observateurs des préceptes du Coran, ni sévères dans leurs relations d'un sexe avec l'autre. Ils s'enivrent fréquemment avec la boisson fermentée appelée merissah; ils voient d'un œil indulgent les infidélités de leurs femmes, pouvu qu'ils en retirent quelque avantage. Bien qu'ils puissent avoir autant de femmes qu'ils en veulent, que le souverain en ait plus de 100 et les grands plus de 30, il arrive fréquemment que, sourds à la voix de la morale la plus naturelle, le frère épouse sa sœur et le père sa fille. Chez eux il est permis de tromper ceux avec qui on a des rapports, et de s'emparer du bien d'autrui si l'on peut le faire impunément. La femme ne mange jamais devant son mari, le fait

serait inconvenant. La consommation du mariage ne peut avoir lieu qu'après sept jours. Les femmes prennent part aux cérémonies, aux affaires et à toutes les occupations des hommes. La circoncision et l'excision sont pratiquées dans le Dâr-Four; on y fait un grand commerce de jeunes esclaves, les marchands qui s'y livrent portent le nom de *djellabys*. Le commerce s'y fait par voie d'échange; les caravanes du Dâr-Four entretiennent des relations suivies avec l'Égypte et l'Arabie. Elles se composent quelquefois de 3 à 4,000 chameaux, et de 1,500 à 2,000 hommes. Elles se rendent au Caire en 37 journées, en passant par Bir-el-Malha, puits dans le désert; Sélima, ville de Nubie; Chabb, Beris, Khardjeh, chef-lieu de la grande oasis égyptienne, et Syout. Les arts au Dâr-Four sont encore dans l'enfance, bien qu'on y trouve des orfévres, des forgerons, des menuisiers, des maçons, et qu'on y prépare assez bien le cuir, le poudre et d'autres munitions de guerre.

Le Dâr-Four est, comme le Kordofan et le Ouadây, un groupe d'oasis entouré de déserts. Dans la province de *Ryhh*, située au nord, on rencontre les pays de *Zaghâwah*, de *Tékenyâwy* et de *Berty*, ils renferment de nombreux villages bien peuplés, parmi lesquels nous citerons celui de *Souwayneh*. C'est dans le dernier pays et au nord-ouest d'une montagne isolée, nommée le *mont Kouçah*, que se trouve *Kôbeyh*, la capitale du Dar-four; cette ville à laquelle Browne ne donne que 6,000 habitants, paraît en avoir plus du double; elle est entourée de palissades, et renferme 2 mosquées et 5 écoles publiques; il s'y fait un commerce important, surtout à l'arrivée et au départ des caravanes. A deux journées au sud-est de Kôbeyh, au delà du mont Kouçah, est l'importante ville de *Tendelty*, où est le *Fâcher*, c'est-à-dire la résidence actuelle du sultan. *Djedid-al-Sayd* et *Marboutah*, sont deux autres villes remarquables; près de la dernière il y a une grande forêt de gommiers.

Il n'est guère possible de savoir quelle est la population du Dâr-Four, cependant Browne l'évaluant à 200,000 âmes, paraît être resté bien au-dessous de la vérité. Les traits des noirs du Dâr-Four sont différents de ceux des nègres de Guinée, mais leurs cheveux sont ordinairement courts et soyeux; ils sont peu courageux, malpropres, voleurs et dissimulés. Ils supportent longtemps la faim et la soif. Au lieu de se baigner, il s'appliquent une pâte grasse sur la peau. Celle-ci est, selon les observations de Browne, très-épaisse sans être très-noire. Les fibres musculaires des Fouriens sont d'un rouge éclatant. Ils ont une force de contraction singulière qui paraît résider dans leurs nerfs; le poids de leurs os est très-remarquable; ils

ont une excellente vue; on ne voit que peu de myopes parmi eux, et point d'aveugles; ils ont les dents blanches et fortes, ils en souffrent rarement et les conservent jusque dans un âge très-avancé. Ils parlent un idiome qui leur est propre, mais la langue arabe leur est familière.

Selon un habitant du pays que M. de Seetzen rencontra au Caire, les Fouriens professent la religion mahométane; ils ont le Coran, et plusieurs d'entre eux font instruire leurs enfants dans la lecture de ce livre, et leur apprennent à écrire l'arabe. Cette langue est la seule qui soit employée dans la correspondance, à la vérité peu fréquente, par lettres. A l'exception du nom de la Divinité, toutes les dénominations d'objets de métaphysique, ainsi qu'en général celles de tout ce qui tient à l'état policé, sont empruntées de l'arabe. Le gouvernement est despotique. Le sultan ou souverain du pays fait le commerce, perçoit des impôts sur toutes les marchandises, et chaque village lui fournit annuellement une quantité de millet qu'il perçoit par ses esclaves. Le sultan est inviolable, et cette inviolabilité s'étend à tout individu du sang royal; son pouvoir est absolu. Le seul corps qui ait le droit de lui faire des remontrances, à la vérité presque toujours sans effet, c'est celui des Foukkaras ou des ministres de la religion; mais le plus redoutable c'est l'armée : s'il a le malheur d'encourir la haine des troupes, il est bientôt étranglé. On porte l'armée à 30,000 hommes répartis en trois corps, la cavalerie, les hommes montés sur les dromadaires et l'infanterie, mais ce chiffre nous paraît bien réduit.

Les voyages du sultan avec ses troupes donnent lieu, en paix ou en guerre, à un usage singulier. Il faut que son quartier et ceux de toute sa suite soient disposés absolument de la même manière qu'au *Fâcher*, c'est-à-dire dans la ville royale. Les tentes doivent être toutes dans la même position relative et dans la même direction. Il en est de même de celles de tous les fonctionnaires civils et militaires, et de tous ceux qui accompagnent le sultan; de telle façon que le campement a l'aspect même de la ville. Parmi les officiers de la couronne, il en est un qui, s'il survit au sultan tué à la guerre, doit être étranglé immédiatement. Ce personnage a pour nom le *col du sultan;* les grands emplois ont un nom tiré ainsi des parties du corps du prince. Les fous et les bouffons sont d'usage à la cour de temps immémorial; ils forment une sorte de corporation et portent un nom particulier; ils ont le privilége de dire tout ce qui leur passe par la tête, et peuvent mortifier et insulter impunément les hommes les plus élevés en puissance.

Ryl est la clef des routes du sud et de l'est, elle est au nord d'un grand étang.

La province de Sayd s'étend à l'orient des monts Marrah, elle comprend plusieurs pays, le *Tounjour*, le *Birguid*, couverts de nombreux villages qui, au dire de Mohammed-el-Tounsy, sont fort peuplés; le *Dâr-Abadyma* ou *Dâr-Temourkeh*, contrée fertile, bien peuplée et administrée par douze rois tributaires du sultan de Kôbeyh [1].

La province de *Marrah* est à l'occident des montagnes du même nom; elle renferme le *Dâr-al-Maçâlyt* et le *Dâr-Guimir*, qui se composent de vallées longitudinales, dirigées du nord au sud, dont la fertilité est très-grande; les tribus qui l'habitent résident dans de nombreux villages, parmi elles, nous citerons la tribu des Fellâta, campée entre la montagne et le fleuve Baré. La ville la plus importante de cette partie du Dâr-Four est *Kebkabyéh*, au nord-ouest de Kôbeyh; elle est, dit-on, très-commerçante. Entre le Dâr-Four et le Kordofan errent de nombreuses tribus d'Arabes nomades, qui portent le nom collectif de *Bény-Fézarah*.

Au sud des États que nous venons de parcourir, et dont tous les habitants sont, pour la plupart, des noirs mahométans, on rencontre une seconde zone de différents pays, habités également par des noirs, mais qui sont encore plongés dans le fétichisme et l'idolâtrie. Ceux-ci sont l'objet des vexations continuelles des noirs et des Peules mahométans, qui sont dans un état permanent d'hostilités avec eux : c'est contre ces malheureux qu'ils dirigent annuellement, et à des époques fixes, des expéditions suivies de razzias qui leur permettent d'approvisionner amplement les principaux marchés d'esclaves de l'Afrique. Nous allons parcourir cette nouvelle zone d'États en revenant de l'est à l'ouest.

Au sud du Dâr-Four, se trouve le *Dâr-Fertît*, qu'arrose peut-être le mystérieux *Bahr-Misselad*, que l'on croit être un affluent du Nil, et qui confinerait au pays des Nouers et des Nubas, que nous avons dit habiter le bassin du Bahr-el-Abiad ou Nil blanc. Au sud du Ouadây, entre le Fertît et le Dâr-Schâla, s'étend le *Dâr-Djénâkhérah*, pays fort peu connu, dans lequel les itinéraires placent les villes de *Auzilliga*, *Uppe* et *Kimkul*. Le *Dâr-Kulla*, situé à l'est du précédent, et au sud du Mandara et du Bâguirmeh, ne nous est guère mieux connu. Il est arrosé par *Bahr-Koulla* ou *Kula*, dont les bords, suivant les informations de Browne, abondent en arbres à piment. Les bateaux sont conduits avec des crocs et une double rame. Les arbres sont si gros qu'un seul, creusé en forme de canot, peut contenir dix personnes. Les naturels du Kula appartiennent à deux races d'hommes, les

[1] Voyage au Dârfour par le cheïkh Mohammed-el-Tounsy, traduit de l'arabe par le docteur *Perron*, avec une préface de M. *Jomard* de l'Institut. Paris, 1845, in-8°.

uns noirs et les autres cuivrés ou rouges. Ceux qui habitent le nord-est sont soumis à l'autorité d'un roi; les autres se partagent en petites tribus indépendantes.

Au sud-est du Mandara et au sud du Bournou, se trouve le royaume d'*Adamawa;* avant d'y arriver, en venant de Kouka et du Bournou, on traverse d'abord le pays des *Marghi*, puis Moxa, capitale du Mandara, visitée par Denham. L'Adamawa, d'après la relation du docteur Barth [1], est arrosé par deux rivières, le *Benoué,* qui a près de 800 mètres de large et 3 de profondeur, vient du sud-est; la seconde, le *Faro,* qui est son affluent, n'a pas moins de 600 mètres de largeur, mais sa profondeur ne dépasse guère un mètre. Le Benoué coule vers le Niger, et semble n'être autre chose que le cours supérieur de la Tchadda. La capitale de l'Adamawa est *Yôla:* cette ville est située dans une plaine marécageuse; le pays consiste principalement en pâturages, entremêlés çà et là de champs cultivés.

C'est au sud de l'Adamawa, au milieu d'une région montagneuse, couverte de rochers et de forêts, qu'habiterait, dit-on, une race de nègres anthropophages, les *Yem-Yems,* ou *Niam-Niams*, parmi les quels, si l'on devait en croire les informations des indigènes de l'Afrique centrale, se trouverait une prétendue tribu d'*hommes à queue* [2]?

Enfin, au sud du Haoussa et près du confluent de la Tchadda et du Niger, se trouve le pays de *Funda* ou *Founda*.

La Tchadda, qui, d'après le docteur Barth, n'est autre que le Benoué, est une rivière plus large que le Niger, mais moins profonde; ses eaux sont aussi plus froides, ce qui semble indiquer qu'elles sortent de montagnes qui ne sont pas fort éloignées.

Founda, qui donne son nom à cet État, est une ville importante, située sur la rive gauche de la Tchadda. Elle a paru à M. Laird, voyageur anglais, qui y séjourna deux mois en 1833, aussi grande que Liverpool, et sa population peut être évaluée à 60 ou 70,000 âmes. Ses murailles, qui s'élèvent à la hauteur de 6 à 7 mètres, sont défendues par des bastions d'architecture mauresque, et entourées d'un fossé de 9 mètres de profondeur.

[1] Bulletin de la Société de géographie, octobre, novembre 1851. — Nouvelles du voyageur Barth, datées de Kouka, mai 1851.

[2] Voir le bulletin de la Société de géographie du mois de juillet 1851. — Voir la brochure de M. *de Castelnau :* Renseignements sur l'Afrique centrale et sur une nation d'hommes à queue qui s'y trouverait, d'après les nègres du Soudan, etc., 1851. — Voir enfin le bulletin de la Société de géographie du mois de janvier 1852. Il est bien entendu que nous ne faisons que consigner ici cette singulière information, sans y attacher plus d'importance qu'elle ne le mérite. V.A. M-B.

D'autres ouvrages qui défendent cette ville ont donné lieu au voyageur anglais de conjecturer que le pays de Founda a dû être habité à une époque peu éloignée, par un peuple fort avancé en civilisation.

Le palais du roi consiste en un groupe de cases de forme circulaire, entourées de palissades. Le sérail de ce prince se compose de 1,500 femmes. M. Laird logea dans une de ces cabanes; mais il lui fut défendu de communiquer avec les habitants. Ses prières n'ayant pu lui procurer sa liberté, parce que, disait-on, les dieux s'opposaient à sa délivrance, il eut recours à un stratagème pour se tirer de ce mauvais pas. Il annonça qu'il voulait envoyer lui-même un message à ces divinités. Il prit donc une fusée, y mit le feu, alluma ensuite une chandelle-romaine bleue, après avoir annoncé que, si les dieux voulaient sa liberté, on verrait briller dans les airs une flamme bleuâtre. A l'aspect du signe annoncé par le prisonnier, on crut que les dieux lui étaient favorables, et la liberté lui fut aussitôt rendue, ainsi que toutes ses marchandises. A une dizaine de lieues au-dessus du confluent de la Tchadda et du Niger, et sur la rive droite du premier, s'élève la ville de *Djummahar*, qui devient le port de Founda à l'époque de la sécheresse, parce qu'alors un affluent de la Tchadda qui conduit à Founda n'est plus navigable. Djammahar est une petite ville agréablement située sur une colline escarpée. Une ravine qui s'étend entre la ville et la terre est traversée par un mur de 15 mètres de hauteur, très-bien construit, à pans obliques : ce qui confirmerait encore l'opinion de M. Laird sur l'établissement d'un peuple civilisé dans cette contrée.

Les habitants de Founda sont en partie mahométans et en partie idolâtres ; le roi observe à la fois les cérémonies des deux religions, et l'on ne remarque aucune trace de fanatisme dans le royaume. Il existe dans le Founda des fabriques d'étoffes grossières en coton, des brasseries où l'on fait d'assez bonne bière, et des forgerons habiles. On y prépare de très-bons cuirs, et l'on y fait des pipes en cuivre habilement ciselées.

Un peuple que nous ne connaissons que par ce que nous en apprennent les frères Lander, mérite d'attirer un instant notre attention : il s'agit des *Combries* ou *Cumbriens*, répandus dans les différentes parties du bassin du Niger.

« Les nombreuses villes entourées de murs et les villages ouverts qui se « pressent sur les bords du Niger et sur ses îles, sont, pour la plupart, « disent les voyageurs que nous venons de nommer, habités par les Cum- « briens, race pauvre, méprisée, injuriée, mais industrieuse et infatigable

« au travail. Ce peuple est trop souvent opprimé, persécuté par ses voisins, « plus puissants et plus heureux, qui affirment qu'il est invariablement « voué par la nature à l'esclavage, et qui le traitent en conséquence.

« Les Cumbriens habitent aussi certaines parties du Haoussa et d'autres « contrées; ils parlent plusieurs idiomes différents, mais conservent des « mœurs semblables; leurs superstitions, leurs amusements sont uni- « formes, et tous tiennent scrupuleusement à des coutumes particulières « dont ils ne s'écartent ni dans la bonne ni dans la mauvaise fortune, en « santé ou en maladie, liberté ou esclavage, chez eux ou à l'étranger, « nonobstant le mépris ou les railleries qu'elles leur attirent. Ils sont con- « nus pour s'attacher jusqu'à la mort à leurs usages nationaux, avec autant « de constance que les Hébreux eux-mêmes en montrent pour leur foi et « les coutumes de leurs pères. Ayant reçu en héritage de leurs ancêtres « une nature paisible, timide, insouciante, ils sont une proie facile pour « ceux qui veulent les exploiter. Ils baissent le cou sous le joug sans mur- « murer, et l'esclavage est pour eux un état comme un autre. Il n'y a peut- « être pas au monde de peuple moins capable de sentiments intenses, « d'émotions passionnées. Enlevé à ses occupations, à ses amusements « favoris, arraché du sein de sa famille, le Cumbrien se résigne à tout sans « plainte. Des milliers de ce peuple vivent dans le royaume de Yaourie et « dans la province qui en fait partie, et la plupart des esclaves de la capitale « ont été pris parmi eux.

« Le tribut, ou plutôt la redevance qu'ils payent pour la terre qu'ils « cultivent, consiste en une charge d'homme, en blé, pour chaque portion « de terrain, petite ou grande. Cependant, quand la récolte manque, ils « sont libres de donner un certain nombre de cauris à la place de l'impôt « ordinaire de grains. Si les pauvres ne peuvent payer la rente quand elle « est échue, le sultan envoie immédiatement un corps de cavalerie dans les « villages, avec ordre d'enlever autant d'individus qu'ils le jugeront à « propos. Cependant il arrive parfois que le sultan de Yaourie serre d'une « main trop rude les rênes de l'oppression. Alors, comme les lâches pous- « sés au désespoir donnent souvent d'étonnantes marques de courage et de « résolution, ainsi l'impassible, le méprisé Cumbrien, se relevant sous le « poids d'outrages non mérités, se défend avec un courage et une fermeté « extraordinaires, et fréquemment sort vainqueur du conflit. »

« Les cabanes des Cumbriens sont, pour la plupart, posées sur des « piliers en bois, élevés d'environ 50 centimètres, ou sur des plaques de « pierre de la même élévation, qui n'ont que 3 centimètres d'épaisseur. Les

« parois de ces huttes ne sont épaisses que de 6 à 9 centimètres. Une « seule ouverture qui sert de porte est fermée par une natte que l'on y « suspend intérieurement; il n'y a pas d'escaliers pour y parvenir, il faut y « grimper comme l'on peut, et souvent ce n'est pas sans peine. On fait la « cuisine dans ces habitations pendant le jour, mais jamais pendant la nuit. « Elles peuvent contenir une demi-douzaine de personnes. Elles sont ainsi « élevées au-dessus du sol pour que l'on n'y soit pas incommodé par les « fourmis, les serpents, l'humidité de la terre, ni attaqué par les crocodiles, « qui dans l'obscurité vont à la recherche de leur proie [1].

LIVRE QUATRE-VINGT-QUATORZIÈME.

Suite de la Description de l'Afrique. — Tableau général des mœurs et des usages des peuples de la Sénégambie, du Ouankarah et du Soudan ou Takrour [2].

Les nombreuses nations nègres au nord de l'équateur, dont nous venons de parcourir les contrées autant que l'a permis l'état actuel des connaissances, présentent dans l'ensemble de leurs mœurs un vaste sujet aux méditations de l'historien.

La nature du sol perpétue chez tous ces peuples l'indolente légèreté, l'insouciance puérile qui semblent innées au nègre. Vingt jours de travail par an lui suffisent, dans la plupart des contrées, pour assurer la récolte de riz, de maïs, de millet, d'ignames et de manioc, nécessaire à son

[1] *Richard* et *John Lander* : Journal d'une expédition dans le but d'explorer le cours du Niger; t. II.

[2] On a jusqu'à présent confondu sous le nom commun de *nègres* tous les hommes appartenant à la race noire de l'Afrique; les Africains du Sénégal, ceux du Soudan central et oriental sont appelés *nègres*. Il faut cependant établir une différence, tout en conservant le nom de *Nègres* pour les Africains de la côte occidentale dont le caractère physique est d'avoir les cheveux crépus et laineux, le front déprimé, la barbe rare, les lèvres grosses et pendantes; le nom de *Noirs* conviendrait mieux aux autres Africains du Soudan qui tout en conservant l'épiderme noire, ont les cheveux lisses, ou seulement frisés ou crépus, la barbe plus abondante, le front plus droit, et possèdent un caractère de physionomie, qui, pour la régularité, pourrait quelquefois subir la comparaison avec les types européens.

Nous n'avons cru devoir rien changer à ce livre, parce que les mœurs et les usages qu'il décrit sont surtout ceux des nègres de la côte occidentale de l'Afrique, et qu'ils conviennent en grande partie aux noirs du Soudan et de l'Afrique centrale. V. A. M-B.

frugal repas. Le goût peu délicat du nègre ne le laisse jamais sans ressource. La chair d'éléphant, même lorsqu'elle est déjà remplie de vermine, ne repousse pas son robuste appétit. Il aime les œufs du crocodile, et même sa chair musquée. Les singes servent généralement à la nourriture. On ne dédaigne ni les chiens morts, ni les poissons gâtés. Un rôti de chien figure même aux grands festins comme un mets exquis. Mais le nègre refuse la salade, pour ne pas ressembler, dit-il, aux animaux herbivores. La préparation des bouillies épaisses, succulentes et fortement assaisonnées qui composent sa cuisine, n'exige que peu de soin. Un art facile lui donne le vin de palmier ou de bananier, et la bière de millet, qui forme sa boisson ordinaire. L'Europe fournit aux nègres maritimes ces funestes eaux-de-vie qui les font passer de l'ivresse à l'esclavage. Le soin de s'habiller ne tourmente pas davantage ces peuples; le coton vient sans culture à leurs pieds; les femmes en tirent la quantité d'étoffes nécessaires pour la famille, et les teignent dans le suc de l'indigo, production également indigène. La cabane du nègre ne lui coûte guère plus de soin; quelques troncs d'arbres à peine dégrossis, quelques branches dépouillées de leur écorce, un peu de paille et quelques feuilles de palmier, voilà ses matériaux; les réunir en forme de quille, voilà son art. Le climat, la violence des pluies annuelles, lui prescrivent cette simple architecture. Ce n'est que sur la Côte-d'Or ou sur les bords du Niger, que l'exemple des Européens et des Maures a démontré au nègre qu'un toit aplati, mais solide, peut résister à la pluie.

Les villes ne sont que de grandes réunions de cases semblables. Point d'édifice public, même chez les tribus qui vivent sous une sorte de gouvernement républicain; tout au plus elles possèdent une grande case ouverte de toutes parts et nommée *bourrie*, qui sert aux délibérations publiques désignées sous le nom portugais corrompu de *palaver*. Les palais des princes ne se distinguent que par le grand nombre de cases qui les composent. L'ameublement des pauvres se réduit souvent à deux ou trois calebasses; les riches étalent quelques armes à feu : les souverains, qui ornent leurs demeures de crânes, de mâchoires humaines, ont de la vaisselle et des tapis de fabrique européenne. Mais ces monarques, dont la pompe distinctive consiste à marcher en pantoufle à l'ombre d'un parasol, ont quelquefois jour trône un morceau d'or massif.

Un trait qui, selon la juste remarque d'Isert, fait ressortir l'indolence du nègre, c'est de ne pas avoir apprivoisé l'éléphant, animal si commun en Afrique, et si susceptible de devenir l'utile et l'intelligent auxiliaire de

l'homme. Les seuls habitants de *Dagoumbah*, pays peu connu de l'intérieur du Soudan, dans l'empire d'Achanti, passent pour avoir essayé d'employer l'éléphant. Le nègre, en général, n'est pas un chasseur hardi ; il ne fait pas sentir son empire aux nombreux animaux sauvages qui partagent avec lui sa fertile contrée. Il est bien plus actif, plus adroit et plus heureux dans la pêche ; à la nage ou à la rame, il brave les flots irrités, et ramène ses filets chargés d'un immense butin : mais il retombe aussitôt dans sa paresse, et l'abondance même de cette ressource est un obstacle au développement de son talent naturel pour l'industrie [1]. Ce talent se montre dans la fabrication des étoffes, des couvertures, des voiles pour les bateaux, des poteries, des pipes à fumer et des ustensiles en bois, fabrication générale parmi ces peuples ; on assure même qu'à Tembouctou, à Bournou et dans le Bambarra, l'art du tisserand est porté à un certain degré de perfection. Le talent industriel des nègres se fait encore remarquer dans l'adresse de leurs forgerons et orfévres, qui, avec un petit nombre d'instruments grossiers, fabriquent des épées, des haches, des couteaux, des tresses d'or et nombre d'autres objets. Ils savent donner à l'acier une bonne trempe, et réduire le fil d'or à une extrême finesse. Les habitants d'Ouydah taillent les pierres gemmes.

Toute cette industrie reste à la vérité circonscrite par le peu d'étendue des besoins, et le meilleur artisan nègre ne s'avise jamais de travailler plus qu'il ne faut pour gagner sa subsistance journalière. Étrangers à nos sentiments d'avarice ou d'ambition, les Africains regardent la vie comme un court moment dont il faut jouir le plus possible. Ils n'attendent que le coucher du soleil pour se livrer à la danse toute la nuit ; les rauques sons de la trompette d'ivoire et les roulements du tambour continuent à se mêler aux accords de diverses espèces de guitares et de lyres ; jeunes et vieux, tous prennent part au divertissement. Les chants et les concerts d'un village répondent à ceux d'un autre. Ce tableau pastoral n'étonnera pas ceux qui ont lu les poésies écrites en anglais par plusieurs nègres affranchis ; poésies qui ne manquent ni de sentiment ni d'imagination. Le jeu exerce cependant sur l'Africain des charmes plus puissants encore que la danse ; mais les ingénieuses combinaisons de l'*ouri*, plus variées que celles de notre jeu de dames, n'intéressent ici que les femmes, tandis que les hommes recherchent les agitations du plus aveugle jeu de hasard, avec autant de fureur que nos jeunes gens.

Les nègres, quelles que soient les variétés de leur teint et de leur confor-

[1] *Labat*; t. II, p. 334. *Isert*; p. 71, p. 206. *Adanson*, etc., etc.

mation, ont rarement des infirmités; une vie simple, l'exercice, la transpiration, entretiennent leur santé; d'ailleurs, les enfants nés avec quelque défaut de conformation sont mis à mort, du moins chez quelques nations. Les nègres ne paraissent pas avoir hérité du privilége des anciens Macrobiens; la durée de leur vie n'égale pas même la nôtre, surtout dans la Sénégambie et à Sierra-Leone. Les exemples de longévité, assez fréquents parmi les nègres transportés aux colonies, appartiennent sans doute à quelques tribus mieux partagées de la nature. Les fièvres, la diarrhée, la petite-vérole, la lèpre et une variété de la syphilis, nommée le *pian* et le ver de Guinée, sont les fléaux les plus communs de la vie du nègre.

La barbe des nègres, peu abondante, prend le caractère laineux de leurs cheveux. Malgré ce signe apparent d'une virilité peu prononcée, ils ont l'avantage dans l'amour physique sur toutes les races humaines : nulle part aussi la polygamie n'est poussée plus loin.

Il y a des nations qui se rendent les dents pointues en les limant; mais Isert affirme avoir vu des nègres qui avaient les dents de devant naturellement pointues. Quelques-uns d'eux se vantent d'être anthropophages, et en donnent la preuve en arrachant un lambeau de chair du bras de leurs camarades.

L'usage des incisions dans la peau règne avec des nuances chez toutes les nations nègres qui ont conservé leur caractère primitif. Les *Mandingues* ont des entailles verticales sur toute la figure. On retrouve le même genre de marque chez les *Akras* ou *Inkrans*, les *Timbous*, les *Eyéos*, nations de la Guinée, et chez les habitants de Bournou et du Mobba ou du *Bargou;* mais la place et le nombre des entailles varient : dans le Bargou, c'est la nuque qu'on marque. Chez les Calabaris, les entailles sur le front sont horizontales : les *Sokos* marquent leur front de deux traits croisés. Chez les *Sabalous*, les incisions courbes et croisées couvrent les joues et même tout le corps. Il y a des tribus vers Sierra-Leone qui savent produire dans la peau des enflures qui imitent les bas-reliefs.

Les habitants de Dagoumbah ont trois légères incisions sur chaque joue, autant au-dessous, et une sous l'œil; ceux de Yahndi ont trois incisions longues et profondes sur le visage; les Mosi's s'en font aussi trois très-profondes, et de plus une sous les yeux; les Bournous en ont le front tout cicatrisé; les Fobi's et les Calanna's se percent le nez. Ces incisions sont faites dans la première enfance; une liqueur fétiche ou enchantée est versée goutte à goutte dans la blessure pour préserver la vie de l'enfant et pour le rendre invulnérable. Ce sont tous ces nègres à la peau tailladée qui sur les

marchés des Achantis sont désignés sous le nom de Dunkos comme nous l'avons dit précédemment.

La circoncision, détestée par les Foulahs, consacrée par la religion chez les Mandingues qui l'étendent même aux femmes, est admise parmi des nations nègres idolâtres, telles que les Akras sur la côte d'Or, les Dahomeys, les Calabaris, les Ibbos. Dans le Benin, on raccourcit chez l'autre sexe une partie superflue, tandis que chez les Dahomeys on se donne de la peine pour produire le dégoûtant allongement qui distingue les Hottentotes.

Tout ce qui frappe l'imagination déréglée du nègre devient son *féliche,* son idole. Il adore, il consulte un arbre, un rocher, un œuf, une arête de poisson, un grain de datte, une corne, un brin d'herbe. Quelques peuples ont un fétiche national et suprême. Dans l'Ouydah, un serpent est regardé comme le dieu de la guerre, du commerce, de l'agriculture, de la fécondité. Nourri dans une espèce de temple, il est servi par un ordre de prêtres; des jeunes filles lui sont consacrées; elles lui offrent l'hommage de leurs danses lascives, mais les prêtres remplacent au reste le divin époux. Chaque nouveau roi vient apporter au serpent de riches offrandes. Dans le Benin, un lézard est l'objet du culte public : au Dahomey, c'est un léopard. Aux environs du cap Mesurado, les offrandes se dédient à une divinité plus bienfaisante, au soleil. Quelques nègres donnent à leurs fétiches une figure approchant de l'humaine. Ils paraissent généralement admettre un bon et un mauvais principe.

Dans leurs funérailles, accompagnées de beaucoup de cris et de chants, il règne un usage superstitieux très-singulier; ceux qui portent le corps demandent au défunt s'il a été empoisonné ou ensorcelé, et prétendent recevoir la réponse au moyen d'un mouvement de la bière, provoqué sans doute par le plus audacieux jongleur parmi eux. Malheur au prétendu sorcier que le mort accuse! il est vendu comme esclave. Les enterrements des princes occasionnent des scènes encore plus déplorables. Le sang d'un grand nombre de victimes humaines est versé sur la tombe royale. Cet usage règne chez les Aminas, les Dahomeys, les Beninois et les Ibbos, peut-être plus loin encore.

Le despotisme cependant n'est pas le seul, ni même le principal malheur de l'Afrique. Les Etats de Benin et de Dahomey, ceux des Yolofs et des Foulahs, sous des rois presque absolus, jouissent du moins de la tranquillité intérieure. Dans le Bambouk, aux environs de Sierra-Leone, et sur la côte d'Or, les principaux chefs des villages forment, à côté d'un monarque

électif, des aristocraties turbulentes et désastreuses. L'autorité de chacun s'accroissant en raison de la quantité d'or et du nombre d'esclaves qu'il possède, les *cabossiers* cherchent à l'envi à s'enrichir en dévastant les villages de leurs rivaux. De là, ces éternelles petites guerres qui désolent presque toutes les contrées nègres, et qui n'ont pour but que l'enlèvement de quelques malheureux qu'on vend aux Européens. Les lois, conservées de mémoire, punissent avec sévérité tous les désordres; mais leur exécution est précaire dans un État anarchique, et les chefs absolus en abusent cruellement pour avoir beaucoup d'esclaves à vendre. Généralement, le moindre vol est puni de cette manière. Les simples particuliers qui réclament une créance ont au contraire beaucoup de peine à se faire rembourser. Des avocats, très-bavards et très-intrigants, déploient un art étonnant devant les *palavers* ou assemblées judiciaires. Mais un négociant qui ne peut obtenir justice, se paye souvent lui-même en faisant enlever et vendre comme esclaves les enfants ou les parents du débiteur infidèle.

Il serait heureux pour l'Afrique de voir les grands empires de Bournou et de Fellatah, et les royaumes de Bambara et de Tembouctou, se consolider et devenir les foyers d'une civilisation au moins asiatique. Malheureusement l'état de ces pays paraît avoir peu de stabilité. Les changements de la capitale de Bournou, qui ont causé tant d'incertitudes aux géographes, viennent probablement de ce que parmi un grand nombre de sultans héréditaires, dont chacun est maître d'une province, tantôt l'un et tantôt l'autre arrive, par droit d'élection ou par droit de conquête, à l'exercice du suprême pouvoir. Deux causes particulières empêchent la Nigritie d'arriver à une assiette stable; c'est d'abord le voisinage des Maures, peuple remuant, peuple adonné au brigandage, peu capable de fonder ou de conserver un empire; ensuite le grand nombre de tribus nomades arabes qui, dans leur pauvreté pastorale, bravent même l'autorité des puissants monarques de Bournou.

L'orgueil des petits despotes de l'Afrique égale leur barbare et dégoûtante férocité. Nous avons frémi en les voyant s'asseoir sur un trône d'or, au milieu de crânes humains : nous sourirons en écoutant le pompeux discours de ces princes, dont les plus grandes armées ne s'élèvent que rarement à une dizaine de milliers d'hommes.

Les Danois ont tracé le portrait du roi des Achantis, nommé *Opoccou*. Ce monarque s'asseyait sur un trône d'or massif, à l'ombre d'un arbre dont les feuilles étaient également en or. Son corps, excessivement maigre, et d'une longueur démesurée, était enduit de suif sur lequel on avait jeté une

couche de poudre d'or. Un chapeau européen à large galon d'or couvrait sa tête ; une ceinture de drap d'or lui ceignait les flancs, et depuis le cou jusqu'aux pieds, les cornalines, les agates et les lapis-lazuli s'enlaçaient en bracelets et en chaînes ; ses pieds reposaient dans un bassin d'or. Les grands de son royaume étaient couchés par terre, la tête couverte de poussière : une centaine de plaignants et d'accusés étaient dans la même posture ; derrière eux, vingt bourreaux, le sabre nu à la main, attendaient le signal du roi, qui ordinairement terminait les procès en faisant décapiter l'une et l'autre partie. L'envoyé danois ayant passé à côté de plusieurs têtes sanglantes, récemment abattues, s'approcha du trône. Le *très-haut*, le *flamboyant* lui adressa les questions les plus gracieuses. « Je voudrais bien te « garder quelques semaines, afin de te donner une idée complète de ma « grandeur. As-tu jamais rien vu de semblable ? — Non, seigneur roi, ton « pareil n'est pas dans le monde. — Tu as raison ; Dieu, dans le ciel, ne « me surpasse que très-peu. » Le roi but de la bière anglaise dans une bouteille qu'il remit immédiatement au Danois : celui-ci n'en but que peu, et s'excusa en disant que la boisson l'enivrerait. « Ce n'est pas la bière « qui t'enivre, reprit Opoccou, c'est l'éclat de mon visage ; il plonge l'uni- « vers dans l'ivresse. » — Ce même roi vainquit le vaillant prince *Oursoué*, chef des Akims, qui se donna lui-même la mort. Il se fit apporter sa tête, l'orna de bracelets d'or, et lui adressa, en présence de ses généraux, le discours suivant : « Le voici donc par terre, ce grand homme qui n'avait « d'égal que Dieu et moi ! Il était certainement le troisième. O mon frère « Oursoué, pourquoi n'as-tu pas voulu te reconnaître inférieur à moi ? « Mais tu espérais trouver une occasion de me tuer ; tu pensais qu'il ne « devait y avoir qu'un seul grand personnage dans le monde : ton senti- « ment n'était pas blâmable ; tous les grands rois doivent le partager. [1] »

Les actions féroces de ces petits tyrans ne révoltent pas un peuple aussi sanguinaire qu'eux, et qui, même après leur mort, s'empresse d'assouvir la soif du sang humain dont leurs royales ombres sont censées être dévorées. Les Akims immolèrent sur le tombeau du roi *Freempoung* ses esclaves, au nombre de plusieurs milliers, son premier ministre et 336 de ses femmes. Toutes ces victimes furent enterrées vivantes après qu'on leur eut brisé les os. Le peuple, pendant plusieurs jours, exécuta des danses accompagnées de chants solennels autour du tombeau où ces infortunés éprouvaient une lente et horrible agonie.

Ces traits peuvent faire penser que le philanthrope, en condamnant le

[1] *Rœmer* : Relation de la Côte-d'Or.

commerce des nègres, ne doit pas donner pour principal motif de son improbation la funeste influence de ce trafic sur la prospérité des Africains. Il ne peut guère y avoir de bonheur public ni particulier dans une partie du monde où règnent des lois et des mœurs aussi barbares. Les deux tiers de la population nègre vivent déjà chez eux dans un état d'esclavage héréditaire, ou peuvent du moins y être réduits d'un instant à l'autre par le moindre mot de leurs despotes. Peu importe à la majeure partie de ces infortunés quelle contrée ils arrosent de leur sueur et de leurs larmes. Il est vrai que l'aspect de tant d'individus vendus avec une apparence de droit, provoque, de la part des marchands d'esclaves, quelques tentatives pour s'emparer d'hommes libres. On en cite d'affreux exemples. Un de ces marchands, connu sous le nom anglais de *Ben-Johnson,* avait ravi une jeune fille libre, et venait de la vendre à un capitaine anglais. Il s'en retourne avec le prix de son crime; mais près du rivage, d'autres nègres apostés par le prince ou les chefs du village, l'attaquent, le lient, et en criant *au voleur!* le ramènent au vaisseau et l'offrent en vente. Ben-Johnson eut beau invoquer l'amitié du négrier européen, et lui rappeler qu'il était un homme libre et son plus habile fournisseur d'esclaves. « C'est égal, répondit l'insen- « sible Anglais, puisque ces hommes te vendent, je t'achète; » et aussitôt il lui fait mettre les fers. D'autres fois une horrible avidité fait oublier tous les liens du sang. On a vu des mères vendre leurs enfants en bas âge pour quelques boisseaux de riz. Un Africain, robuste et jeune, amenait un jour son fils adolescent pour le vendre aux Européens; celui-ci, plus rusé et plus instruit dans la langue des étrangers, leur démontra que son père, par sa vigueur et sa taille, valait mieux que lui, et les détermina à le garder à sa place, quoique ce dernier ne cessât de crier « qu'un fils n'a pas le droit « de vendre son père. »

Il est impossible de nier que ces forfaits ne doivent leur origine à l'infâme trafic des nègres. La circonstance la plus funeste, c'est que, pour s'emparer d'une centaine d'hommes, les princes africains en immolent souvent un millier; car, lorsque ces despotes ne trouvent pas des individus qu'ils puissent condamner à être vendus, ils font donner régulièrement la chasse aux habitants d'un village entier comme à une troupe de bêtes fauves; les uns résistent les armes à la main, les autres se sauvent dans les forêts, dans les antres des lions et des panthères, moins impitoyables que leurs compatriotes. Plusieurs contrées ont été dépeuplées par suite de ces atrocités.

Mais, dans les mémorables discussions que la traite des nègres a fait naître

parmi les hommes d'État de l'Europe, les principaux motifs qui ont provoqué l'abolition de ce commerce sont étrangers au sort malheureux des Africains. Tandis que les Wilberforce invoquaient l'autorité de la religion chrétienne et les sentiments de la douce piété, les Pitt, les Fox, dans le sénat britannique; les Bernstorf, les Schimmelmann, dans le conseil danois, décidaient cette grande question d'après des considérations de haute politique. Le premier de leurs arguments était tiré du dangereux effet que ce commerce avait sur le caractère moral de nos navigateurs. La nécessité d'entasser à bord d'un seul bâtiment plusieurs centaines d'esclaves y produisait trop souvent des scènes plus horribles que celles qu'on vient de décrire. Assiégé par des fièvres pestilentielles, par la famine et la mort, le vaisseau négrier devient en même temps un hôpital, une prison, une école d'inhumanité et de crimes. Plus de la moitié des noirs qui composent la cargaison se donne la mort ou périt de maladie; quelquefois le capitaine, réduit à la disette, les jette vivants dans la mer pour sauver au moins la vie des Européens. Les marins employés dans ce commerce prennent un caractère féroce, et souillent même le sol européen de crimes dignes de l'Afrique. Un seul trait donne la mesure de leur humeur indomptable. Le capitaine Landolphe, français, avait formé à *Ouary* un bel établissement semblable à celui de Sierra-Leone, et destiné à introduire la culture du sucre dans cette partie de l'Afrique. Trois marchands négriers de Liverpool s'enflamment de rage à l'idée de voir la philanthropie et le commerce français s'établir sur une côte où l'on ne connaissait jusqu'alors que leur affreux trafic; ils arment en pleine paix[1] une petite escadre, surprennent la colonie française, incendient les maisons, pillent les riches magasins et massacrent les nègres cultivateurs. M. Landolphe échappa seul aux poursuites de ces assassins.

L'autre motif contre la traite des nègres est tiré de la grande mortalité qui règne parmi les esclaves apportés à si grands frais dans nos colonies. On a calculé que dans vingt ans toute la population nègre de l'Amérique est renouvelée, puisque la diminution ordinaire est de cinq pour cent par année. L'abolition légale, graduée et sagement modifiée de ce commerce, n'a, au contraire, produit aucune secousse dans les îles britanniques et danoises. Une meilleure police introduite dans l'administration des plantations assure aux colonies la multiplication d'une race de nègres indigènes, seule base solide de ces établissements, jusqu'ici précaires.

Tel a été le résultat des délibérations calmes et lentes qui, chez la plupart des nations, ont amené l'abolition du commerce des esclaves.

[1] Vers le milieu de l'année 1792.

Dans cet exposé historique d'une révolution si importante pour l'état futur de l'Afrique, nous avons parlé d'après la supposition que les îles d'Amérique doivent continuer à fournir seules ces précieuses productions de la zone torride dont le luxe a fait des besoins. Mais qui a pu lire le tableau physique et moral de l'Afrique septentrionale que nous venons d'achever, sans penser que cette partie du monde peut devenir elle-même, pour une nation active et éclairée, la plus belle, la plus vaste et la plus avantageuse de toutes les colonies?

La race nègre, même en la supposant réellement inférieure en intelligence aux Européens, aux Arabes, aux Hindous, possède néanmoins les facultés nécessaires pour apprécier et pour s'approprier nos lois et nos institutions. Malgré l'horrible peinture que nous venons de tracer de l'état actuel de l'Afrique, le nègre n'est étranger à aucun des sentiments qui honorent et qui élèvent la nature humaine. Si l'on voit quelquefois les parents vendre leurs enfants, généralement les liens de la tendresse domestique sont aussi fortement serrés qu'ils peuvent l'être où la polygamie est permise. « Frappez-moi, mais ne dites pas de mal de ma mère! » est un propos habituel parmi les nègres. Un gouverneur danois, sur la côte d'Or, accorda la liberté à un adolescent nègre qui voulait se vendre pour affranchir son père. L'amitié a eu ses héros dans la Guinée comme dans la patrie de Pylade. On a vu des traits d'une reconnaissance généreuse. Vers l'an 1810, un nègre français, devenu un riche négociant, a donné une pension alimentaire à son ancien maître, qui était tombé dans la misère. Il est des colons qui, semblables aux anciens patriarches de l'Orient, vivent au milieu d'une peuplade d'esclaves comme au sein d'une famille unie par un attachement inviolable. Le plus beau trait dans le caractère du nègre, c'est cette héroïque fidélité envers un maître juste et même envers un maître sévère, dont on a cité de nombreux exemples; le suivant est un des plus authentiques. *Quagié,* nègre inspecteur, avait joui de toute la confiance de son premier maître, qui, en mourant, le recommanda à son fils et successeur : ayant été élevé avec celui-ci, il pouvait espérer la continuation de la même faveur; cependant il encourut une disgrâce momentanée; le jeune maître, sévère et violent, le menaça, pour la première fois de sa vie, d'une punition déshonorante. *Quagié* se cache dans l'intention de faire demander son pardon. Pour son malheur, le maître, en se promenant, découvre le même jour sa retraite : jeune et vigoureux, il s'élance sur l'esclave et le maltraite cruellement. Entraîné de son côté par un premier mouvement, le robuste nègre saisit l'Euro-

péen, l'abat sous lui, et tirant de sa ceinture un large couteau : *Massa* [1], dit-il, j'ai été le compagnon de votre enfance, je vous chéris plus que moi-même ; je vous jure que je suis innocent ; mais eussé-je même été coupable, j'aurais dû pouvoir compter sur votre indulgence ; cependant vous m'avez condamné sans m'entendre ; vous voulez me livrer à une peine déshonorante. Non, non ! je m'y soustrairai. A ces mots, il plonge le couteau dans son propre cœur, et tombe baigné dans son sang, sur son maître, qui, trop tard, lui offrait le pardon.

Ne desespérons donc point de voir un jour le germe de la civilisation se développer chez les nations africaines.

LIVRE QUATRE-VINGT-QUINZIÈME.

Suite de la Description de l'Afrique. — Description générale et particulière du Congo et de quelques pays limitrophes.

Dans les régions sauvages ou barbares, le caprice d'un voyageur ou la pédanterie d'un géographe invente et abolit tour à tour les dénominations générales, les unes, pour l'ordinaire, aussi arbitraires que les autres. Le choix entre ces noms ne mérite pas de longues discussions. La côte de l'Afrique occidentale, comprise entre le cap Lopez de Gonzalvo et le cap Negro, est désignée communément dans le commerce sous le nom générique de *côte d'Angola*. Elle a été autrefois nommée *Ethiopie occidentale* par quelques auteurs italiens et français ; elle est comprise dans la *Basse-Ethiopie* des Portugais, grande division qui commençait près du fort de la Mina, au nord de l'équateur. Les meilleurs géographes l'ont appelée Basse-Guinée, ou *Guinée méridionale*. M. Ad. Balbi la nomme *Nigritie méridionale*. Il semblerait encore plus naturel de donner à cette région le nom de *Congo*, qui est celui d'un royaume dont la domination l'a jadis embrassée presque en totalité, et dont la langue paraît être la souche de tous les idiomes qu'on y parle.

Borné au nord par la région du Ouankarah dont il est séparé par le cours du Camarones, le Congo confine au sud à la Cimbebasie. Sa longueur du nord-ouest au sud-est est d'environ 600 lieues ; il en a 200 dans sa plus grande largeur de l'est à l'ouest.

[1] Monsieur dans le patois des nègres.

Situé dans la zone torride, mais au sud de l'équateur, le Congo jouit d'un climat semblable à ceux que nous avons décrits dans les deux livres précédents, avec la seule différence que les saisons arrivent dans les mois opposés. On n'y distingue, à la rigueur, que deux saisons, celle de la sécheresse et celle des pluies. Depuis notre équinoxe du printemps jusqu'à la fin d'octobre, il ne tombe ordinairement point d'eau; mais les vents de sud et de sud-est rafraîchissent l'atmosphère [1], et la chaleur, quoique intense, surtout dans les beaux jours, est néanmoins supportable. Dans les temps brumeux, qui ne sont pas rares, l'humidité de l'air relâche les fibres, gêne la respiration, et au moindre exercice provoque de fortes sueurs qui minent la santé des étrangers et les obligent de se sécher près du feu, ou de changer de vêtements. Pendant l'autre moitié de l'année, le soleil est moins un astre lumineux qu'une fournaise ardente; ses rayons perpendiculaires tariraient les sources de la vie et frapperaient le sol d'une stérilité absolue, si la nature bienfaisante n'y avait point préparé un remède dans la fraîcheur des nuits, égales aux jours en durée, dans le serein et les rosées, toujours abondantes à cette époque. L'air est encore rafraîchi par des torrents rapides qui sillonnent les flancs des montagnes, et par les nombreuses rivières qui arrosent les plaines : ajoutons l'effet des vents imprégnés de vapeurs humides, qui, dans cette saison, soufflent périodiquement du nord-ouest, c'est-à-dire du golfe de Guinée, en amoncelant des nuages épais contre les montagnes de l'intérieur. Dès la fin d'octobre, ces réservoirs d'eau versent sur le pays des pluies fréquentes, accompagnées de tonnerre et d'orage, qui ne cessent qu'en avril. Le sol, échauffé à une grande profondeur, boit les eaux du ciel avec avidité : toute la nature renaît dans peu d'instants; les guérets se couvrent d'une verdure soudaine, les bourgeons des arbres s'épanouissent, le parfum des jeunes fleurs embaume l'atmosphère. Il y a néanmoins ici, comme partout, des exceptions à la règle : les pluies quelquefois ne viennent qu'après l'époque accoutumée, ou même elles manquent entièrement; il en tombe aussi dans les mois d'hiver ou de sécheresse. Toujours les mares d'eau stagnantes, qui restent après les pluies, remplissent l'air de méphitisme, et rendent le séjour à la côte dangereux pour les Européens.

Les habitants du Congo divisent l'année en six périodes. Le printemps (*massanza*) commence avec les pluies d'octobre, qui vont en augmentant jusqu'au mois de janvier. Vient ensuite le *n'sasou;* c'est la saison de la première moisson et des secondes semailles, dont le produit est récolté en avril. Les ondées, qui depuis janvier n'étaient que passagères, reprennent au

mois de mars, et continuent, quoique faiblement, jusqu'au milieu de mai. C'est dans cet intervalle que tombent l'*écundi* et le *guitombo*. Le *guibsoo* et le *quimbangala* constituent l'arrière-saison et l'hiver; ce dernier, marqué par une sécheresse destructive qui fait mourir les feuilles des arbres privés de sève, désorganise les plantes et dépouille les campagnes de toute leur parure.

En commençant la géographie physique du Congo, nous apercevons aussitôt que les deux principaux traits nous manquent; on connaît aussi peu la direction des chaînes de montagnes que l'origine et le cours des rivières. La plupart de celles-ci prennent leur source sur un plateau ou sur une chaîne de montagnes éloignée généralement de la côte de 150 à 200 lieues. Mais cette chaîne paraît s'ouvrir devant trois grands fleuves qui viennent de l'intérieur du continent, et dont l'origine est inconnue.

Le fleuve de *Coanza*, quoique le moins considérable, a plus d'une lieue de large à son embouchure; il charrie ses eaux bourbeuses avec tant de force, que la mer en est colorée jusqu'à trois ou quatre lieues de large. On peut le remonter jusqu'au fort Massangano, qui est à 40 lieues dans les terres; ses grandes cataractes sont à 60 lieues plus loin. Il paraît venir du sud-est.

Le fleuve de *Congo* ou de *Coango*, appelé *Zaïre* ou *Zahire* par les indigènes, a plus d'une lieue de largeur à son embouchure, et se jette dans la mer avec tant d'impétuosité, qu'aucun fond de sonde ne peut y être pris, à cause de la violence du courant. Sa profondeur moyenne est de 80 mètres; dans quelques endroits elle est beaucoup plus considérable : ainsi, le capitaine Tuckey a trouvé qu'elle était de 300 mètres, et le capitaine Fitz-Maurice de 320. On sent la force de ce courant à une grande distance au large; l'eau y conserve une teinte noirâtre; des îlots flottants de bambou, entraînés dans l'Océan, y environnent le navigateur. Les cataractes de ce fleuve, situées à 120 lieues dans l'intérieur, paraissent plus majestueuses que celles du Nil.

Il paraît sortir, comme le Zaïre, d'un grand lac peu connu. Profond et rapide, il forme à 60 lieues de son embouchure une cataracte dont le bruit s'entend à une grande distance. Ce n'est qu'à 15 lieues plus bas qu'il commence à être navigable. Il se jette dans l'Océan après un cours de plus de 200 lieues, entre le cap Ledo et la pointe de Palmerinha.

L'*Avongo*, le troisième grand fleuve de ce pays, vient d'un lac ou d'un marais situé à peu près à 10 degrés de la côte et à 5 degrés au nord de l'équateur; il s'écoule près du cap Lopez par plusieurs embouchures; les

indigènes font un pompeux tableau de la grande chute par laquelle ce fleuve, encore peu connu, descend du plateau des montagnes dans la région maritime, parsemée de lacs et de marais.

Le sol, en général gras et fertile, offre cependant le long de la côte des terrains sablonneux et marécageux. Les sables composent également toutes les montagnes de Loango, et s'étendent sur toute la surface de Sogno, mais là ils recouvrent un bon terrain. Quant aux autres parties constitutives du sol de la région du Congo, on y distingue de l'excellente terre argileuse, des montagnes de granit, de porphyre, de jaspe et de marbres divers. Mais près de la côte la pierre à chaux, qui manque, est supplée par les coquillages entassés sur les bords de la mer. Le sel abonde dans le Loango : il provient des fosses creusées à la côte, où l'eau s'évapore naturellement; les nègres le préparent aussi dans des vases par ébullition. Le royaume d'Angola renferme des puits salés, dont on tire des morceaux de sel longs de 65 centimètres et large de 10 à 15. Le sel, recherché dans les marchés, sous le nom de pierre de *guisama* ou *khissama,* sert de remède. Suivant Battel, c'est un sel gemme dont les couches, situées à 1 mètre de profondeur, s'étendent sur une grande partie de la province de Demba.

Les mines de Loango et de Benguela fournissent une quantité d'excellent fer. Presque toutes les montagnes du Congo en renferment; mais les naturels ne savent pas extraire ce métal. En *Angola,* on trouve de la mine de fer dissoute dans l'eau de la rivière. Pour l'en retirer, les nègres y déposent des bottes de paille et d'herbes sèches, auxquelles les parties métalliques s'attachent. Selon Battel, Lopez et Grandpré, le cuivre et l'argent abondent en Angola, et notamment dans le royaume de Mayomba, où on les trouve à fleur de terre. Il y a aussi plusieurs mines de cuivre dans le pays d'Anziko et dans les montagnes situées au nord du fleuve Zaïre : près de la grande cataracte, on en exploite d'un jaune brillant; mais rien n'y atteste avec certitude l'existence de l'or. On connaît ici les aérolithes, appelés, dans la langue du pays, *targia.*

Du reste, si les richesses du règne minéral ont moins d'éclat que ne le supposèrent les premiers voyageurs, il n'en est pas de même des productions du règne végétal. Rien n'égale l'éclat des pelouses émaillées de mille fleurs. Des graminées, hautes et serrées, recouvrent presque toutes les routes. Les champs et les forêts sont parsemés de lis plus blancs que la neige; partout on admire des bosquets entiers de tulipes des couleurs les plus vives, entremêlées de tubéreuses et de jacinthes. Quelques ornement de nos jardins, tels que la rose, le jasmin, demanderaient le soin de l'arrose-

ment que leur refuse l'Européen, uniquement attaché au commerce, ou livré à la paresse.

Parmi les plantes alimentaires, nous citerons le *mafringo* ou *masanga*, espèce de millet très-agréable au goût et à l'odorat, dont les épis, longs de 33 centimètres, pèsent plus de 1 kilogramme. Tous les *holcus* viennent presque sans culture. Le *luno* ou *luco*, peut-être le *test* d'Abyssinie, fournit un pain très-blanc, savoureux, et aussi bon que celui de froment; c'est la nourriture ordinaire dans le Congo. Les épis en sont triangulaires, et les grains, couleur gris de fer, avec une petite tache noire, n'ont guère plus de volume que ceux de la moutarde. La graine en fut apportée *des environs du Nil*, peu avant l'époque de Lopez. On a vainement essayé la culture du froment européen; ses tiges couvrent un cavalier à cheval, mais elles restent stériles. M. de Grandpré cependant l'a vu produire des épis qui contenaient cinquante-deux grains. Le maïs, *mazza manputo*, introduit par les Portugais, sert à engraisser les cochons; il donne deux à trois récoltes. Le blé-sarrasin en donne deux; il résiste mieux que les autres grains à la sécheresse, et pousse quatre ou cinq tiges hautes de 3 mètres. Le riz est abondant, mais n'est point estimé. Toutes les plantes potagères d'Europe, telles que le navet, la rave, la laitue, l'épinard, le chou, la citrouille, le concombre, le melon, le fenouil, réussissent très-bien, et atteignent même un plus haut degré de perfection que dans leur pays natal. Les patates, appelées chez les nègres *bala-puta* ou racine portugaise, sont venues d'Amérique, et deviennent plus savoureuses qu'en Europe. On cultive aussi le manioc américain ou la cassave, dont la racine tient lieu de pain; la pistache, surtout en Loango; l'igname ou yams; le *tamba* et le *chiousa*, qui sont de l'espèce du panais. Les *incouba*, ou pois d'Angola, croissent également sous terre. Les *ouvando*, autre espèce de pois, sont recueillis sur un arbuste qui vit trois ans, et offrent une bonne nourriture. M. de Grandpré cite en particulier les *msangui*, dont le goût ressemble à celui de nos lentilles; il file le long des arbres. Il y a plusieurs sortes de bons haricots, qui, plantés dans la saison des pluies, donnent trois récoltes en six mois. Les *neubanzam* ressemblent en tout à nos noisettes, et exigent peu de soins: ils forment un des aliments ordinaires des naturels du Congo. L'ananas, haut de 1 mètre 50 centimètres, et toujours chargé de fruits, vient naturellement dans les endroits les plus déserts, ainsi que la canne à sucre dans les terrains marécageux; celle-ci parvient à une hauteur démesurée : les nègres en sucent le jus, et la portent quelquefois au marché. La réglisse y est parasite, et n'a de saveur que dans la tige. Le tabac paraît indigène. Il est négligemment cultivé, quoi-

qu'il soit un objet de première nécessité pour les nègres, tant hommes que femmes, qui tous fument en se servant de pipes de terre. Quelques-uns d'entre eux le prennent aussi en poudre. La vigne y a été transplantée des îles Canaries et de Madère. On récolte du vin au sud de la rivière Zaïre : celui des capucins est d'une qualité exquise. Le coton du Congo ne paraît pas inférieur à celui de l'Amérique. Le piment est d'une âcreté extrême. Les grappes de l'*inquoffo*, qui grimpe aux arbres ou enlace les plantes, offrent une autre espèce de poivre excessivement fort. Le *dondo* a toutes les qualités de la cannelle. Le fruit du *mamao*, arbuste à très-grandes feuilles, a de l'analogie avec nos courges. Les autres produits remarquables d'arbustres et arbrisseaux sont : le *mololo*, semblable au citron : il est stomachique; le *mambrocha* : il est d'un jaune pâle, et a de l'analogie avec l'orange ; le *mobulla* fruit aromatique et très-salubre, qui vient aux aisselles des feuilles, comme nos figues. Outre le pisang, qui forme le pain des riches, et le *baccouve*, fruit du figuier-bananier, le *nicosso*, autre sorte de pisang, vient en grappes de la forme d'une pomme de pin, contenant plus de deux cents fruits délicieux, qui mûrissent toute l'année. Les orangers, citronniers, grenadiers, guayaviers, etc., dont on doit en partie la culture aux Portugais, n'ont point dégénéré.

En général, la nature n'a refusé à la Guinée méridionale ou au Congo presque aucun des végétaux qui enrichissent la Guinée propre. Cette contrée possède exclusivement le *conde* de deux espèces. Son fruit, configuré comme une pomme de pin, renferme une substance blanche, farineuse et rafraîchissante, qui fond sur la langue. Le fruit du *zaffo* a de l'analogie avec la prune; seulement il est plus gros et d'un rouge de feu. Celui de l'*oghohe* est de la même forme, jaune, odorant, savoureux; l'arbre est employé à la charpente. L'*insanda* ou *enzanda*, arbre toujours vert, qui, par ses feuilles, ressemble au laurier, ne porte point de fruits; mais son écorce sert à la confection d'étoffes très-estimées. Les branches pendent à terre et y prennent racine : c'est peut-être le *ficus benianina* de Linné. Le *mulemba*, qui a beaucoup de rapports avec l'*insanda*, fournit la matière d'étoffes encore plus précieuses. La résine qu'on tire du tronc sert à faire de la glu. Le *mirrone*, du même genre, est un objet d'adoration pour les nègres. Les huiles du *liquieri* ou *luqui*, du *capanano* ou figuier du diable, et du *purgera*, ainsi que les gommes ou résines du *cassanevo* et de l'*almeica*, servent à des usages domestiques ou dans la médecine. Le *muchiæ*, arbre qui parvient à la hauteur d'un chêne, donne un fruit piquant, mais agréable. Celui de l'*avasasse* a la grosseur d'une noix et le goût de la fraise.

Le jus du *gegero*, qui ressemble à une orange oblongue, est confortatif. Les graines du *colleva*, très-grand arbre dont le fruit présente la forme d'un citron énorme, sont rouges, amères et stomachiques.

Des forêts de mangliers s'étendent sur les côtes marécageuses et le long des rivières. Le bois de sandal, tant rouge que gris, qu'on appelle *chigongo*, et qui est plus estimé, abonde notamment dans le pays d'Anzico. Les tamariniers et les cèdres qui bordent surtout la rivière du Congo, offriraient du bois de construction pour des flottes innombrables.

Plusieurs espèces de palmiers parent en outre les champs du Congo; aucun naturaliste ne les a examinées, mais il paraît qu'il y en a de particulières à cette région. Le cocotier élève sa tête hardie au-dessus de tous ces arbres; son fruit est ici, comme ailleurs, un des plus grands bienfaits de la nature. Le palmier *matome* vient dans les terrains marécageux; les côtes des feuilles, prodigieusement larges, servent à faire la charpente des toits, des échelles de trente à quarante échelons, et des perches élastiques pour porter les hamacs des grands.

Le palmier *matoba*, peut-être le *coco guineensis* de Linné, donne un vin aigrelet, son fruit est plus petit que la noix de coco; les feuilles, plus courtes et plus larges que celles des espèces précédentes, servent à couvrir les habitations ou à faire des paniers et des corbeilles. La sève du palmier nain, le plus petit de tous, offre une boisson malsaine, que l'estomac des nègres seul supporte. On fabrique de très-belles étoffes avec les fibres de ses feuilles. Le dattier, dont le fruit est excellent, porte ici le nom de *tamara*, nom que lui donne aussi la sainte Écriture. Cette particularité pourrait faire soupçonner que des Hébreux, des Arabes ou bien des Phéniciens ont pénétré jusqu'au Congo. Le fruit du palmier *coccata* renferme une boisson délicieuse; il est de la grosseur d'un melon, et diffère peu de la noix de coco; le marc épaissi offre un bon aliment.

Le superbe palmier du Congo embellit de ses touffes les champs et les forêts; ses fruits, très-abondants, ne sont en rien inférieurs à ceux des autres palmiers; son vin est doux, piquant, agréable, il a le montant du vin de Champagne. Lorsqu'on ne prive pas l'arbre de sa sève, il produit à la racine de ses feuilles un fruit qu'un homme seul a de la peine à porter; les graines ont la couleur et le goût des châtaignes cuites; elles sont la nourriture des pauvres, et rôties au feu, elles donnent une huile épaisse, employée par les nègres pour l'assaisonnement de leurs mets, et, par les Européens, pour l'éclairage : les fibres des feuilles servent à faire des paniers, des cordes et des nattes. Ce palmier, sans doute le même que Lopez cite sous

le nom de *cola*, et M. de Grandpré sous celui de *latanier*, comme le plus commun, paraît être l'*elate silvestris* de Linné.

Nous ne saurions terminer le recensement des principaux végétaux du Congo sans rappeler ce puissant colosse de la terre, l'énorme *baobab*, ou l'adansonie digitée, qui porte ici le nom d'*aliconda*, de *bondo* et de *mapou*. Il abonde dans toute la contrée, et il s'en trouve que vingt hommes ne sauraient enlacer de leurs bras; le marc de ses fruits, assez gros pour meurtrir, en tombant, les hommes et les bestiaux, offre un grossier aliment aux nègres, qui, dans le besoin, mangent jusqu'aux feuilles de l'arbre; la coque donne des vases solides; de la cendre du bois on extrait du savon; l'écorce sert à faire des cordes, de la grosse toile, des étoffes utiles aux pauvres, et des mèches de canon. L'arbre étant sujet à pourrir facilement, les nègres se gardent de construire leurs cabanes à son ombre, pour ne pas être écrasés par sa chute; mais le creux qui se forme dans l'intérieur du tronc renferme souvent une quantité d'eau suffisante pour plusieurs milliers d'hommes pendant une journée, et les abeilles aiment à s'y établir dans des caisses fixées sur le haut des branches.

La plupart de ces arbres et arbrisseaux ne portent point, nous dit-on, de fleurs apparentes; ils verdissent toute l'année; les feuilles, qui paraissent comme brûlées pendant la saison sèche, tombent seulement lorsqu'il en pousse de nouvelles au commencement des pluies.

En remontant des plantes aux êtres animés, nous remarquons d'abord des limaces grosses comme le bras; la grève de la mer est couverte de cauris ou porcelaines; les poissons, tant de mer que de rivière, ne sont presque pas mieux connus aux voyageurs qu'aux habitants, qui ne savent pas les prendre. M. de Grandpré croit que les poissons d'eau douce et ceux que l'on prend à la mer, partout où la profondeur n'excède pas cent brasses, sont à peu près les mêmes que les nôtres. Il y distingue une espèce de petit grondin; l'air l'étouffe moins vite que les autres, et, longtemps après être pris, il pousse encore un cri qui semble articuler distinctement *cro-cro*. En pêchant à la seine on court le risque d'être piqué par la torpille, espèce de raie électrique dont la queue est armée d'un dard. La piqûre de ce poisson est ordinairement suivie d'un gonflement considérable, accompagné de douleurs cuisantes pendant plusieurs jours. Zucchelli et Cavazzi donnent beaucoup de détails sur la femme-poisson ou *pesce donna*, qui paraît être un phoque, peut-être le lamantin (*manatus*). Battel parle d'un cétacé appelé en langage du pays *emboa*, le chien; il a beaucoup de ressemblance avec le *delphinus-orca*, et chasse devant lui,

le long de la côte, une quantité de poissons, et s'échoue quelquefois lui-même sur la plage; c'est peut-être le *delphinus-delphis*. On redoute, dans les parages voisins, la scie, peu différente de celles des mers d'Europe; le *pico*, poisson grand et dangereux, et diverses espèces de baleines. M. de Grandpré cite le bécune et le requin, poissons chasseurs qui font la guerre aux hommes en avalant les noirs comme les blancs. C'est une erreur de croire que les nègres de la côte aient le talent et le courage de combattre le requin. Il y a des anguilles d'excellente qualité, des carpes, des squillones et d'autres poissons alimentaires, dans les rivières et dans les lacs.

Toutes les rivières sont remplies de crocodiles, appelés caïmans par quelques voyageurs; ils ont généralement 8 mètres de long, suivant Cavazzi; il y en a aussi qui ne vont point à l'eau, et font la chasse aux poules, aux brebis et aux chèvres. Mais dans un autre endroit, il nous dit qu'il y a des lézards qui diffèrent peu des crocodiles. Les caméléons sont en grand nombre, et passent pour être très-venimeux. L'écureuil volant, ou rat palmiste, joli petit animal, est l'objet d'un culte religieux; les riches le conservent soigneusement et l'exposent à l'adoration du peuple, dont ils reçoivent des cadeaux. Les grenouilles et les crapauds sont d'une grosseur extraordinaire.

Des serpents monstrueux infestent ces contrées inhospitalières. Le *boa*, long de 8 à 10 mètres et gros de 1 mètre 60 centimètres, s'élance des arbres sur les hommes et sur les animaux, qu'il avale lentement, mais sans mâcher, et devient à son tour la proie des nègres, qui l'attaquent au moment de la digestion, ou le rôtissent en mettant le feu aux savanes à la fin des pluies. Il fait une guerre acharnée aux crocodiles. La morsure d'une autre espèce de serpent tue sans remède dans les vingt-quatre heures. Les voyageurs, amis du merveilleux, le rendent aveugle en lui donnant deux têtes : ils ont probablement voulu parler de l'*amphisbena*, que Lucain et Pline ont décrit parmi les serpents de la Libye. Mais les naturalistes donnent aujourd'hui le nom d'amphisbène à un serpent du Nouveau-Monde.

Le *mamba*, gros comme la cuisse, a 7 mètres de long et beaucoup d'agilité. Il donne habituellement la chasse au *n'damba*, et le dévore tout vivant. Celui-ci n'a que 1 mètre de long, la tête grosse et plate comme la vipère, et la peau panachée de belles taches : son venin est très-subtil. Le *n'bambi* est l'un des plus venimeux; on le distingue difficilement des arbres, dont il enlace les troncs pour guetter sa proie. On prétend que le seul attouchement de la *lenta*, vipère bigarrée, est suivi de la mort, mais que la bile de l'animal offre un remède.

Le serpent le plus remarquable que Merolla ait vu de ses propres yeux est le *Copra*. Il crache une écume qu'il lance de fort loin dans les yeux d'un passant; elle cause des douleurs si vives que si l'on n'a pas du lait de femme pour les apaiser, l'aveuglement est inévitable. Ce reptile est noir et long de 2 à 3 mètres ; il entre dans les maisons, grimpe aux arbres et mange les poules et les oiseaux. Tout est plein de scolopendres et de scorpions; ceux-ci se glissent dans les maisons et dans les livres.

Nos puces, nos punaises et nos mouches ne se trouvent pas au Congo; mais il y a une quantité d'autres animaux parasites, de cousins et de moustiques, qui sont l'une des calamités du pays. La piqûre du *banzo,* qui ressemble, pour la grosseur, à notre taon, passe pour mortelle. Différentes espèces de fourmis très-redoutables attaquent les hommes et les animaux. Les malfaiteurs qu'on leur livre quelquefois liés, sont rongés jusqu'aux os en un jour. Les *insondi* ou *insongongi* entrent dans la trompe des éléphants, et les font mourir avec des accès de fureur terribles. La piqûre des *inzeni,* qui sont noirs et de la plus grande espèce, occasionne des douleurs violentes pendant quelques heures. Les *satales* ou *termites,* petits, ronds, rouges et blancs, sont les plus dangereux : ils s'introduisent partout, et réduisent en poudre les hardes, les marchandises, les meubles et même les maisons, dont ils creusent la charpente en ne laissant que la pellicule extérieure. Selon Grandpré, ils ont l'instinct de remplir de terre glaise ou d'une pâte de terre commune les pieux qui soutiennent les maisons, pour en prévenir la chute. Il n'y a que le fer et le marbre qui résistent à leur dent meurtrière; mais on peut garantir les meubles en plaçant leurs pieds dans des vases pleins d'eau.

Dans un pays infesté de tant d'insectes incommodes et nuisibles, on est bien aise d'apprendre qu'il en existe un vraiment utile ; c'est un scarabée de la grosseur d'un hanneton, qui contribue essentiellement à la salubrité de l'air en creusant des trous profonds sous terre, où il enfouit toutes les immondices : il est d'autant plus précieux, qu'il multiplie avec une fécondité étonnante. De nombreux essaims d'abeilles errent dans les forêts et occupent le creux des arbres, au bas desquels on a seulement la peine d'allumer des feux pour en chasser les industrieux habitants, et s'emparer de leur miel. Les sauterelles sont un mets recherché des naturels, et qui ne déplaît même pas à l'appétit des Européens.

Les autruches et les paons sont estimés par les nègres. En Angola, le roi s'est réservé seul le privilége d'entretenir des paons. Il y a des perdrix grises et rouges, qui ont cela de particulier qu'elles perchent sur les

arbres. La caille, le faisan, la grive, la veuve, le cardinal, s'y trouvent à foison. Le coucou diffère du nôtre par son chant. Le coucou-indicateur, répandu par toute la zone torride, porte ici le nom de *sengo*. Les perroquets varient beaucoup pour la grandeur, la couleur et la voix. Bien différents de ceux que nous voyons en cage, forts, agiles et pleins d'audace, ils fendent les airs d'un vol rapide, et se rendent très-redoutables aux autres oiseaux qu'ils attaquent, combattent et déchirent impitoyablement.

On ne distingue pas bien les diverses espèces de tourterelles, de pigeons, de poules, de canards et d'oies que ce pays possède. L'esprit paresseux des naturels n'a pas deviné les avantages infinis que l'homme prévoyant retire des œufs de poule dans l'économie domestique. La poule, abandonnée à elle même, pond où elle veut, et court librement les champs avec ses petits pour y chercher sa nourriture. Parmi les oiseaux pêcheurs on distingue le pélican, le plongeon, et les mauves de toute espèce. La peau du pélican, appliquée sur l'estomac, sert, dit-on, à le réchauffer.

Parmi les quadrupèdes, l'hippopotame offre un mets agréable aux nègres; même les Européens s'en contentent les jours maigres. Les sangliers (*engallas*), dont on distingue quelques variétés, sont un fléau du pays. Ils appartiennent au genre *phascochère* (*phascochœrus africanus*). Le cochon, introduit par les Portugais, est remarquable moins par sa taille que par la bonté de sa chair. Les noirs élèvent des cochons d'Inde. L'utilité des chevaux, des ânes et des mules est nulle pour les nègres ou Portugais, les habitants trouvent plus commode de se faire porter dans des hamacs. Suivant Lopez et Battel, il n'y aurait même aucun cheval dans tout le Congo. Un missionnaire dit y en avoir vu un seul. Ceux que les Européens apportèrent pour en multiplier l'espèce, furent dévorés par les bêtes féroces ou par les nègres, qui en aiment la chair. Le zèbre n'est point rare dans le Congo, en Benguela et en Loango. Les nègres lui donnent la chasse pour le manger et pour en vendre la peau aux Européens. On voit souvent des troupeaux de deux à trois cents buffles qui paraissent être de l'espèce de ceux du Cap. On les chasse avec danger. Ils sont continuellement en guerre avec les lions, les panthères et les léopards. Les bœufs sont exempts de travail; les nègres ne savent pas les soigner, et les vaches que les vaisseaux laissent en partant périssent la plupart. La taille des brebis apportées de l'Europe s'est rapetissée, et leur laine s'est changée en un poil assez court : mais elles sont d'une grande fécondité.

Des troupes innombrables de chevreuils, cabris, gazelles ou antilopes,

peuplent les contrées voisines de l'eau. La taille de l'*empolanga* ou *impolanca* égale celle du bœuf : il porte le cou droit et la tête haute ; ses cornes écartées, longues de trois palmes, tortues, noueuses et terminées en pointes, servent à faire des instruments à vent. Les naturalistes décideront si ce n'est pas l'*empophos* ou l'élan du Cap. Cavazzi le distingue des *imparguas*, qu'il compare à des mulets sauvages : on en mange la chair. La plus petite espèce de gazelles s'appelle *n'sofi*. Lopez est le seul voyageur qui parle de lapins, de martres et de zibelines ; M. de Grandpré nomme les lièvres ; mais la civette (*viverra civetta*) y est indigène ; les Portugais, à leur arrivée, en trouvèrent déjà des individus dans l'état de domesticité.

Les chiens rôdent par troupes et ne font entendre qu'un hurlement lugubre ; ceux même qu'on apporte de l'Europe perdent bientôt l'odorat et la faculté d'aboyer. Ils ont pour ennemis implacables les loups, dont les nègres mangent la chair. Ces loups, plus vraisemblablement des chacals, aiment beaucoup l'huile de palmier, et ont l'odorat excellent. Trop lâches pour attaquer les hommes qu'ils rencontrent en chemin, ils pénètrent par bandes dans les maisons la nuit, pour en surprendre les habitants livrés au sommeil. Leurs cris sinistres épouvantent l'écho des déserts et répandent la frayeur parmi les caravanes, qui y voient un présage infaillible de la mort. Zucchelli les cite sous le nom de *mebbie*, chiens sauvages, en les distinguant très-positivement des loups. On nomme encore des chiens sauvages à peau tachetée, qui assaillent avec fureur les troupeaux de moutons, de chèvres, de gros bestiaux, et même les bêtes féroces ; ce sont probablement des hyènes.

Cependant il existe au Congo, comme dans la Sénégambie, un chacal (*canis anthus*) à pelage gris, parsemé de quelques taches jaunâtres, qui pourrait bien avoir été désigné sous le nom de chien sauvage.

Les ravages occasionnés par les léopards et les panthères, nommés, en langage du pays, *engoi*, ne sont pas moins considérables. Il paraît y avoir deux espèces d'*engoi*, dont l'une se tient préférablement dans les champs, tandis que l'autre occupe les forêts : celle-ci est la plus redoutable par ses invasions soudaines dans les lieux habités. Les *n'sofi* et les *gingi* présentent quelque ressemblance avec les chats sauvages et les chats-tigres.

La variété des singes qui prennent leurs ébats sur les arbres les plus élevés est si prodigieuse, que les voyageurs ont désespéré d'en pouvoir dresser une liste. Ils fourmillent surtout près des bords du Zaïre. Les Européens affectionnent la petite mone à queue longue et figure bleue, remarquable par sa grande douceur et sa gentillesse.

Le plus grand d'entre les singes du Congo, appelé *chimpanzée* ou *champanzée* et *kimpézéy* dans le pays, *pongo* ou *cujoes* par le voyageur Battel, *jocko* par Buffon, et par les naturalistes modernes *simia troglodytes* et *troglodytes niger*, s'éloigne peu de l'équateur. Il est de la taille de 1 mètre 32 centimètres, et sans aucune apparence de queue. M. de Grandpré a eu l'occasion d'en admirer l'intelligence, ayant amené une femelle à bord de son vaisseau. Cet animal avait appris à chauffer le four; il veillait attentivement à ce qu'il n'échappât aucun charbon qui pût incendier le vaisseau, jugeait parfaitement quand le four était suffisamment chaud, et ne manquait jamais d'avertir à propos le boulanger, qui, de son côté, s'en reposait sur lui, et se hâtait d'apporter sa pelle aussitôt que l'animal venait le chercher, sans que ce dernier l'ait jamais induit en erreur. Lorsqu'on virait au cabestan, il se mettait de lui-même à le pousser avec autant d'adresse qu'un marin. Lorsqu'on envergua les voiles pour le départ, il monta, sans y être excité, sur les vergues avec les matelots, qui le traitaient comme un des leurs. Il se serait chargé de l'*empointure*, partie la plus difficile et la plus périlleuse, si le matelot désigné pour ce service n'avait insisté pour ne pas lui céder sa place. Il amarra les haubans aussi bien qu'aucun matelot; et lorsque le travail étant fini, les matelots se retiraient, il déploya la supériorité qu'il avait sur eux en agilité, leur passa sur le corps à tous, et descendit en un clin d'œil. Cet animal intéressant mourut dans la traversée, victime de la brutalité du second capitaine, qui l'avait injustement et durement maltraité. Il subit la violence qu'on exerçait contre lui avec douceur et résignation, tendant les mains d'un air suppliant pour obtenir que l'on cessât les coups dont on le frappait; mais, depuis ce moment, il refusa constamment de manger, et mourut de faim et de douleur le cinquième jour.

Les anciens paraissent avoir parfaitement connu ce singe. Il marche ordinairement debout, appuyé sur une branche d'arbre en guise de bâton. Les nègres le redoutent, et ce n'est pas sans raison, car il les maltraite durement quand il les rencontre. Si l'on veut en croire plus d'un missionnaire, l'union de ces satyres avec les négresses, pour lesquelles ils ont un goût très-vif, aurait réellement produit des espèces de monstres.

Nous allons tracer l'esquisse chorographique des contrées dont nous venons de décrire en général l'état naturel, en nous bornant d'abord aux pays maritimes et à ceux de l'intérieur qui en dépendent politiquement, et dont on connaît, du moins à peu près, les limites.

Depuis le cap Lopez jusqu'à la baie de *Sainte-Catherine*, ou il y a un

port rarement visité, la côte, peu connue, paraît basse et couverte d'arbres. Les naturels sont misérables, et passent pour traîtres; leur chef reconnaît la suzeraineté de Loango. La rivière de *Sette* arrose un pays du même nom, d'où l'on a exporté du bois rouge; aujourd'hui elle n'est pas fréquentée. A l'embouchure de la grande rivière de Banna, est la baie de *Mayomba*, où il se fait un peu plus de commerce; les habitants du pays sont doux, hospitaliers et plus intelligents que ceux des autres États; ils procurent la majeure partie de l'ivoire qu'on traite dans les ports du voisinage; ils savent travailler le cuivre, et connaissent le gommier; mais c'est par une supposition gratuite qu'on a voulu prétendre que les montagnes du Mayomba recèlent de l'or; les naturels en exploiteraient les mines. Le chef du Mayomba relève du *Loango Mayomba*. Sa capitale, sur la rivière du même nom, a un port sûr, mais obstrué par un rocher.

Le *royaume de Loango*, qui s'étend environ de 50 lieues marines du nord au sud, et de 60 de l'ouest à l'est, renferme tout au plus 600,000 âmes avec ses dépendances, tant la traite en a épuisé la population. La côte, autour de la baie de Loango, présente des montagnes rouges assez escarpées, et couvertes de palmiers. Le sol est argileux, fertile, mais mal cultivé : ce sont les femmes qui sont chargées des travaux agricoles. La ville de *Bouali* ou *Boari*, plus connue sous le nom de *Banza-Loango*, capitale du royaume, située à une forte lieue de la côte, dans une grande plaine très-fertile, a des rues longues, étroites, propres, et 15,000 habitants assez industrieux; elle se présente très-agréablement, à cause des palmiers et des pisangs qui l'ombragent et couvrent le territoire adjacent. L'eau y est excellente; mais le port n'est pas assez profond pour les grands vaisseaux, et l'entrée est embarrassée d'écueils. On y fait commerce de belles étoffes de feuillage fabriquées dans la ville, de viandes, poules, poissons, huiles, vins, grains, ivoire, cuivre et bois de teinture inférieur à celui du Brésil; au surplus, les nègres de Loango ne sont pas très-difficiles sur les marchandises qu'on leur apporte, et l'on y passe sans peine celles qui seraient refusées ailleurs. Mais les naturels, par politique et au moyen du poison peut-être, qu'ils savent parfaitement administrer, ont donné à leur territoire une réputation d'insalubrité qui a toujours ôté aux Européens l'idée de s'y fixer, ou seulement de coucher à terre. Les esclaves qu'on amène à ce marché sont Mayombes, Quibongas ou Montequès : les *Mayombes* sont inférieurs en qualité, mais les plus nombreux; les *Quibongas* appartiennent à une petite peuplade de l'intérieur; ce sont les plus beaux nègres que l'on

puisse trouver; bien faits, très-noirs, d'une jolie figure, ils ont les dents d'une beauté admirable : les *Montequès* sont beaux, mais ils se gâtent les dents en les limant pour les rendre pointues; ils se font aussi de longues cicatrices sur les deux joues, et quelquefois sur le corps.

Mais un fait digne de l'attention des voyageurs, c'est que, selon Oldendorp, le royaume de Loango renferme des juifs noirs, vivant épars dans le pays; ils sont méprisés des nègres, qui dédaignent même de manger avec eux; ils s'occupent de commerce, et célèbrent le sabbat si rigoureusement qu'ils n'y parlent même pas; ils ont un cimetière particulier et très-éloigné des habitations. Les tombeaux sont construits en maçonnerie, et ornés d'inscriptions hébraïques dont la singularité excite le rire des nègres, qui n'y voient que des serpents, des lézards et d'autres reptiles. M. Ehrmann, dans l'impossibilité d'expliquer l'origine de ces juifs, doute de la réalité du fait; mais Busching, Michaelis et Zimmermann n'hésitent point à en admettre l'existence; Bruns les croit issus des Falasch du Habesch, et Sprengel aime à les regarder comme des descendants de juifs portugais, qui, après avoir quitté leur patrie, n'ont plus craint de professer publiquement la religion de leurs pères.

Le *Quilomba* ou le *Kilongo*, à [illegible] lieues au nord de Loango, est une rivière d'un accès très-difficile, où les bateaux vont quelquefois en traite.

Le *Mani-Seat*, à l'est du Setté et au nord-est du Mayomba, est un pays peu connu.

Le royaume de *Cacongo*, chez les marins communément *Malembé*, est renommé pour la bonne qualité des esclaves qu'on en tirait autrefois; il abonde en fruits et en légumes, en cabris, cochons, gibier et poisson. Le roi dîne seul en public, entouré d'une suite nombreuse; mais dès qu'il s'apprête à prendre le vin de palme, tout le monde est tenu de se jeter à terre, de crainte qu'il ne mourût si quelqu'un de ses sujets le voyait boire. En exerçant la fonction de juge, les formes veulent aussi que chaque sentence qu'il prononce soit scellée par un coup de vin, pour rafraîchir sa majesté. *Kingélé*, la capitale du pays, à environ 30 lieues de la côte, est composée de plusieurs milliers de huttes, au-dessus desquelles les palmiers et d'autres arbres balancent leurs têtes verdoyantes.

Mallemba ou *Malembo*, située sur une montagne de 140 mètres de hauteur, au bas de laquelle s'étend une baie très-sûre, est la ville du Cacongo la plus importante sous le rapport commercial. Autour d'une grande place sont rangés les comptoirs européens. Il y a peu d'années elle était un des principaux marchés d'esclaves de l'Afrique. On attribue à l'humidité que

répand le lac très-poissonneux de Loanghilly, situé à 1 ou 2 lieues de la ville, l'insalubrité de l'air qu'on respire dans celle-ci.

La baie de *Cabinde*, située à 5 petites lieues au sud de Malembo, donne souvent son nom au royaume de *N'Goyo*, autrement *En-Goyo* ou *Goy*. C'est un très-bon port, surnommé le Paradis de la côte et l'endroit le plus riant de tous les environs. La mer y est constamment belle et le débarquement très-facile. Les Portugais, après avoir essayé à diverses reprises de s'y établir, en firent la tentative en dernier lieu pendant la guerre d'Amérique, et repoussèrent à coups de canon les premiers vaisseaux qui vinrent traiter en ce port après la paix de 1783. Le gouvernement français envoya une expédition commandée par M. de Marigny, qui détruisit le fort et rendit le commerce libre. Le pays en général est délicieux, de la plus grande fertilité, et offre des sites enchanteurs. *Cabinde*, la capitale, se trouve à deux journées dans l'intérieur des terres.

La traite de cet endroit se compose de Congues, de Sognes et de Mondongères que les noirs nomment Mondongonès. Les *Sognes* ou *Sonhos* sont, pour la plupart, rouges, grands, assez bien faits. Les *Mondongonès* sont beaux et bons, mais ils ont, comme les Montequès, dont ils sont voisins, la coutume de se faire à la figure de larges cicatrices; leurs dents sont pareillement toutes limées. Ils se déchirent encore la poitrine en dessins symétriques, font gonfler les chairs avant de les cicatriser, de manière qu'elles surmontent les bords de la blessure, et forment une broderie dont ils sont très-vains. Les femmes surtout se déchirent impitoyablement la gorge pour cette prétendue beauté. Elles ont encore la manie de s'inciser le ventre de trois larges blessures, et de faire renfler les chairs, de maniere à former transversalement trois gros boudins sur cette partie. Elles ne cessent de redéchirer et de cicatriser la blessure jusqu'à ce qu'elle ait atteint la grosseur désirée. Beaucoup de noirs, principalement parmi les Mondongonès, sont circoncis, mais ils ne paraissent y attacher aucune idée religieuse.

En traversant le Zaïre, on entre d'abord dans le royaume de *Congo*, borné au sud par la rivière de Danda, par les déserts sablonneux et les hautes montagnes d'Angola, à l'est par les royaumes presque inconnus de Fungeno et de Matamba, par les montagnes du Soleil et les rivières de Coanza et de Barbeli.

Sa plus grande longueur paraît être d'environ 200 lieues, et sa largeur

[1] *De Grandpré*; t. II, p. 26.
[2] *De Grandpré*; t. II, p. 37 et suiv.

moyenne de 80. Les montagnes du Soleil se divisent en plusieurs chaînes appelées *serras de Cristal, de Sal* et *de Salnitre,* qui se dirigent du sud au nord, et non de l'est à l'ouest, ainsi qu'on a l'habitude de les dessiner sur nos cartes. L'intérieur de ce royaume s'élève en terrasse, ce qui en rend la température beaucoup moins brûlante que sur la côte, qui est basse et humide.

Un grand nombre d'îles riantes s'élève dans le lit du Zaïre. Il déborde dans la saison pluvieuse et fertilise le territoire adjacent; cependant, loin de le fréquenter, les vaisseaux l'évitent à cause de l'insalubrité de l'air et des eaux. En continuant vers le sud, on rencontre la rivière d'*Ambriz*, où il y a une petite rade. Le port lui-même, en dedans d'un banc de sable, ne peut recevoir que deux vaisseaux. La rivière de *Mapoula* est située encore plus au sud; mais les vaisseaux n'y vont point, pour ne pas s'exposer à des vexations de la part des Portugais, dont les derniers postes se trouvent dans le voisinage.

Le territoire du Congo est d'une grande fertilité et produit deux récoltes dans l'année, l'une au mois d'avril et l'autre en décembre. Outre les palmiers, qui y sont de la plus grande beauté, on y trouve des forêts de jasmin et des cannelliers sauvages en quantité. Les cochons, les brebis, les chèvres, les poules, les poissons et les tortues y abondent.

Les Portugais, dont les missionnaires s'appliquaient, depuis 1482, à prêcher l'Evangile aux habitants du Congo, parvinrent à soumettre ce royaume à leur suzeraineté; mais, soit faiblesse, soit négligence, ils le laissent en proie aux révolutions intestines, et aujourd'hui il ne dépend que nominalement des possessions portugaises, et de fait il est indépendant. Afin de familiariser les nègres avec les formes de la civilisation européenne, ils ont fait adopter aux grands, en place de l'ancien nom de *mani* ou seigneur, les titres de ducs, comtes et marquis, et divisé le royaume en six provinces, savoir : *Sogno, Pemba, Batta, Pango, Bamba* et *Soundi.* Quelquefois on n'y en compte que cinq : San-Salvador, où réside le roi; Bamba, Soundi, Pemba et Sogno. Bamba et Soundi ont qualité de duché; Sogno est un comté, et Pemba un marquisat. Ces provinces ont chacune une *banza* ou résidence de premier chef.

La capitale du Congo, appelée *San-Salvador* par les Portugais, et *Banza-Congo* par les naturels, forme, avec sa banlieue, un district particulier soumis immédiatement au roi, et borné par Sogno, Soundi et Pemba. Elle est située bien avant dans l'intérieur, sur une haute montagne qui renferme des mines de fer. Sa position est vantée comme l'une

des plus saines de l'univers. On peut la considérer comme formée de deux villes : celle des Européens et celle des naturels. La première a des rues larges et plusieurs belles places symétriquement plantées de palmiers, dont la constante verdure contraste d'une manière fort agréable avec la blancheur des maisons peintes de chaux à l'extérieur et à l'intérieur. Sa population est sujette à de grandes variations par suite des tourmentes révolutionnaires presque inséparables de l'avénement d'un nouveau roi. Au commencement du dix-huitième siècle, où Zucchelli la visita, elle ne présentait qu'un monceau de ruines. Le sommet de la montagne est couronné d'un fort que les Portugais y construisirent peu après leur arrivée, et qui renferme aujourd'hui le palais royal avec ses dépendances. On y voit encore quelques restes des premières églises qu'ils y bâtirent. Les Européens dispersés, dont on évalue le nombre à 40,000, ont été s'établir ailleurs, en répandant parmi les naturels l'exercice des arts nécessaires et utiles. Il résulte de cette dispersion que toute la ville ne renferme pas maintenant plus de 20,000 âmes. La partie habitée par les indigènes est un assemblage irrégulier d'habitations construites en roseaux et en paille, garnies de nattes intérieurement.

L'Etat de *Sogno* ou *Sonho*, à l'ouest de San-Salvador, entre le Zaïre, l'Ambriz et la mer, a un sol sablonneux et aride, mais très-favorable à la végétation des palmiers, et de riches salines à la côte, qui sont d'un grand produit pour le prince. Les temps de disette, assez fréquents, n'ôtent point aux habitants leur gaieté naturelle. Les disettes, jointes à une surabondance de population, en ont déterminé une partie à quitter le pays pour aller s'établir en Cacongo, sur la rive septentrionale du Zaïre. M. de Grandpré les dit querelleurs, hargneux, traîtres et lâches : ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils sont mal disposés pour les Européens.

Le *Bamba*, également sur la côte, entre les rivières d'Ambriz et de Loz, au sud de Sogno, est l'une des grandes et fertiles provinces du royaume. Il y a d'abondantes salines à la côte, et des pêcheries de cauris. Ses montagnes, riches en métaux, tels que l'or, l'argent, le cuivre et le plomb, se prolongent jusqu'en Angola. *Bamba*, capitale de cette province, est une grande ville située dans une plaine fertile, à plus de 70 lieues de la côte.

La province de *Pemba*, située au centre de l'empire, est arrosée et fertilisée par les rivières de Lelunda; Kai et Ambriz. La proximité de la capitale y répand beaucoup d'activité et d'industrie, et met les habitants à l'abri des vexations auxquelles les autres provinces se trouvent expo-

sées de la part de leurs gouverneurs. C'est dans le Pemba que les rois du Congo font ordinairement leur résidence, et qu'ils sont ensevelis après leur mort.

La province de *Batta*, à l'est du Pemba et au nord des montagnes Brûlées, a beaucoup d'étendue. Elle portait autrefois le nom d'Anguirima. On assure que ses habitants appelés communément *Mosombi*, grâce à la bonté naturelle et à la douceur de leur caractère, ont adopté la religion chrétienne avec plus d'empressement que tous les autres Congues. Néanmoins, et peut-être même à cause de ces sentiments, ils sont presque continuellement en guerre avec les païens du voisinage, notamment avec les redoutables Giagues ou *Giagos*. Les *Mosombi* peuvent mettre, dit-on, 70 à 80,000 hommes sur pied.

Pango est borné à l'ouest par le Batta, au sud par le Dembo et les montagnes du Soleil, à l'est par la rivière de Barbeli, et au nord par le Soundi. *Banza-Pango*, sa capitale, est située sur les bords du Barbeli.

Le *Soundi*, au nord-est de San-Salvador, est borné au nord par le Zaïre, au sud-est par les provinces de Batta et de Pango, au nord-est par le royaume de Macoco et les monts Cristallins, au pied desquels le Bancoar se jette dans le Zaïre. C'est un pays bien arrosé et riche en métaux, notamment en fer. Les montagnes situées au nord de Zaïre, près de la grande cascade, où les ducs de Soundi exercent un empire incertain, renferment des mines de cuivre qu'on vend à Loanda. La tranquillité de cette province est souvent troublée par l'insubordination des chefs de districts, qui se révoltent contre le duc. Les Giagues et d'autres peuplades sauvages, par leurs fréquentes incursions, y entretiennent la barbarie des mœurs. Les commerçants y font cependant des affaires avantageuses en y apportant du sel, des cauris et des marchandises de l'Inde et de l'Europe, pour les échanger contre l'ivoire, des peaux et des étoffes. *Banza-Soundi*, la capitale, est éloignée de six lieues de la grande cascade du Bancoar.

Outre ces six provinces, on en nomme encore d'autres, plus ou moins considérables, telles que *Zuiona* ou *Quiona*, *Zuia-Maxondo* ou *Quia-Maxondo*, *N'Damba*, *N'Susso*, *N'Sella*, *Juva*, *Alombo*, *N'Zolo*, *N'Zanga*, *Marsinga*, *Mortondo* ou *Metondo*, en grande partie incultes, désertes, et occupées par des nations sauvages qui mènent une vie errante au sein des forêts, ou dans des gorges de montagnes inaccessibles.

La province d'*Ovando* ou *Ouando*, sur les confins d'Angola, dépendait autrefois du roi de Congo; mais les chefs s'y sont soustraits à l'autorité de leur souverain légitime, pour se mettre sous la protection des Portugais,

qui les honorent du titre de duc. Les *Dembi* ont été entraînés également par cet exemple et par les séductions des missionnaires.

Les divers sens attachés au nom d'*Angola* ont jeté quelque confusion dans les relations des voyageurs sur la contrée du Congo. Souvent ce mot désigne tout le pays situé entre le cap Lopez-Gonzalvo et Saint-Philippe-de-Benguela, c'est-à dire depuis 0° 44′ jusque par 12° 14′ de latitude méridionale. Mais comme les Portugais, très-jaloux de leur colonie de Loando-San-Paolo, en permettent difficilement l'accès aux étrangers, qui, par conséquent, n'avancent guère vers le sud au delà d'Ambriz par 7° 20′ de latitude, c'est, à proprement parler, depuis ce port jusqu'au cap Lopez que s'étend la côte à laquelle le commerce donne généralement le nom d'Angola.

Le royaume de *Dango, Angola,* ou *N'Gola,* chez les géographes, est fermé au nord par la rivière de Danda, à l'est par le Mallemba, au sud par le Benguela, et à l'ouest par la mer. Anciennement, avant d'avoir été conquis par les Portugais, ses limites s'étendaient depuis 8° 30′ jusque vers 16° de latitude méridionale. C'est un pays très-montueux et peu cultivé. Depuis le mois de mai jusqu'à la fin d'octobre il n'y tombe point de pluie. Ses montagnes arides et pierreuses manquent de sources, et l'eau fraîche est partout très-rare. L'idée de faire des citernes passe l'esprit rétréci des naturels; l'industrie des plus prévoyants d'entre eux se borne à creuser, avec le tronc de l'aliconda, des auges dans lesquelles ils conservent l'eau de pluie. N'ayant pu les convertir au christianisme, les Portugais se sont contentés de les enrôler pour le service militaire. Les garnisons de la majeure partie de leurs forts sont formées d'Angolais, qu'ils se gardent cependant d'instruire dans l'usage des armes à feu. Pour mieux se les attacher, ils ont accordé aux naturels la jouissance de quelques priviléges, dont celui de proposer eux-mêmes leurs gouverneurs ou vice-rois est le plus important. Le sel, la cire et le miel sont les principales productions du pays.

La province de *Soumbi* est arrosée par les rivières de Nice, Caïba et Catacombole. On y voit de beaux prés occupés par des serpents et des bêtes féroces. Quelques îles, situées à l'embouchure du Catacombole, sont cultivées et bien peuplées. On y élève des troupeaux nombreux de bêtes à cornes.

La province de *Dembi* ou *Dembo* occupe un vaste plateau fort élevé, dit-on, au-dessus du niveau de l'Océan. Elle appartenait autrefois au Congo. Son sol est peu fertile et sa population peu considérable : elle ne

s'élève qu'à 5,000 habitants, répartis dans un millier de cabanes éparses au milieu des domaines de cinq chefs qui payent un tribut aux Portugais. Le *Goloungo*, compris entre le Bengo et le Coanza, est un vaste pays couvert de montagnes, dont la plus considérable, le *Mont-Muria*, haut de 5,067 mètres, est le sommet le plus élevé de ceux qui ont été mesurés dans l'Afrique occidentale. Le Dembo en fait, dit-on, partie; ce qui porte sa population totale à 60,000 habitants. Il existe dans le Goloungo une mine de fer qui est exploitée pour le service du gouvernement portugais.

En arrivant au nord, sur la côte d'Angola, on y rencontre d'abord la ville de *Loanda-San-Paolo*, capitale des établissements portugais dans l'ouest de l'Afrique. Située au fond d'un golfe, à l'embouchure du Bengo, elle possède un bon port, défendu par deux forts, par des batteries, et par une garnison de malfaiteurs. La ville est en partie sur le bord de la mer, et en partie sur une éminence qui domine la plage, et qui fait partie d'un mont escarpé nommé le Morra de San-Paolo. Des brises de mer régulières adoucissent les chaleurs de l'été. Des relations récentes portent le nombre des blancs, des gens de couleur libres et des esclaves à 7 ou 8,000; un seul habitant en a quelquefois plus de 100 à son service; sachant presque tous un métier, ils travaillent au profit de leurs maîtres. Le nombre des blancs ne paraît pas devoir dépasser 7 à 800. La garnison se compose de 1,000 hommes d'infanterie, de 300 de cavalerie, et de 200 artilleurs. Il y a un tribunal d'inquisition, un évêque, plusieurs couvents, et des églises à tous égards dignes de la dévotion portugaise. Rien n'égale la magnificence avec laquelle les fêtes des saints y sont célébrées. Les habitants riches ont bâti de superbes maisons de campagne sur les rives du Coanza, du Bengo et du Donda, qui diversifient les sites dans une circonférence de quarante lieues.

L'île de Loanda abrite le port et fournit de bonne eau à la ville. Il suffit de creuser dans le sable pour trouver des sources abondantes. Elle est plate et basse; peu cultivée, mais riche en pâturages, qui nourrissent un grand nombre de chèvres et de moutons. On y compte 7 à 8 villages; les riches propriétaires de la capitale y ont des maisons de campagne. Le fort Ferdinand s'élève à l'extrémité méridionale de l'île. Ce qui la rend surtout remarquable, ce sont les coquillages appelés vulgairement cauris fins, bruns, brillants et très-recherchés qu'on y pêche pour le compte du roi de Portugal. Du reste, la jalousie soupçonneuse des Portugais couvre le commerce et l'industrie de cette place d'un voile impénétrable. Il paraît, d'après des données assez positives, que Loanda communique avec Mozambique par terre au moyen de caravanes qui côtoient le fleuve Zambèze.

Le *Benguela,* quoique soumis également au joug des Portugais, a conservé le titre de royaume et quelques priviléges insignifiants. Il s'étend depuis le cap Ledo jusqu'au cap Negro. Sa longueur, du nord au sud, est d'environ 160 lieues; sa largeur moyenne, qui n'est pas exactement connue, ne paraît pas devoir être de plus de 120 lieues. Il comprend huit provinces. L'intérieur, montueux et âpre, recèle une quantité prodigieuse d'éléphants, de rhinocéros, de zèbres et d'antilopes. Les bœufs et les moutons y sont d'une grosseur extraordinaire, les sécheresses et les incursions des Jagas en ont considérablement diminué le nombre. Il y a d'excellentes salines.

Le *Quissama* tient le premier rang parmi les quatre provinces qui le composent. Il est situé à l'embouchure du *Coanza,* fleuve rapide et profond, que les vaisseaux peuvent remonter pendant 40 lieues. Ce fleuve fourmille d'hippopotames.

La province de *Lubolo,* sur les confins de Quissama, est fertile en palmiers, à l'ombre desquels paissent de nombreux troupeaux de gazelles. Elle donne quelquefois son nom à tout le territoire compris entre les rivières de Congo et *dos Ramos.*

La province de *Rimba* a un sol fertile en grains et de bonnes pêcheries. *Scela,* à l'ouest de Bamba, est un pays montueux et bien arrosé, riche en pâturages et en fer excellent. Les roches des montagnes servent de support à des champs cultivés avec soin, où les habitants respirent un air pur et salubre.

Les provinces de haut et bas *Bemba* abondent en bêtes à cornes, tant privées que sauvages; la rivière de *Latano,* appelée par les Portugais *Guavoro* ou *Rio-San-Francisco,* qui les traverse, fourmille de poissons, de crocodiles, de serpents et d'hippopotames. Les *Bembis* parlent un idiome particulier et très-difficile. Ils ont beaucoup de propension à l'idolâtrie et à la superstition. Des peaux d'animaux et de serpents, percées d'un trou pour y passer la tête, leur servent de vêtement.

Le *Tamba,* borné à l'est par le Bamba, a un territoire uni, coupé de rivières et de marécages. Le Congo y prend sa source au pied d'un rocher, surmonté d'un fort portugais qui domine la province. La contrée d'*Oucco* est formée de collines et de riantes vallées.

L'établissement portugais de *Saint-Philippe-de-Benguela,* sur la rivière de ce nom, dans une position très-malsaine, est défendu par une garnison de deux cents déportés, et ne renferme que des maisons construites de terre et de paille.

La baie est commode et sûre; les vaisseaux qui viennent de l'Inde y relâchent souvent. On voit sur le bord de la mer un grand marais salant. La population de cette capitale n'est que de 2 à 3,000 âmes. Le *Vieux-Benguela,* à 68 lieues au nord, est un poste encore plus insignifiant.

Les deux royaumes d'Angola et de Benguela, avec leurs dépendances, qui consistent en quelques forts sur la côte, ainsi qu'en quelques loges ou factoreries situées à de grandes distances dans l'intérieur, et séparées par de vastes espaces, forment un gouvernement portugais qui prend le nom de *capitainerie générale d'Angola et Congo.* On évalue la superficie de ce gouvernement à 34,375 lieues géographiques carrées, et sa population à 400,000 habitants.

Le royaume de *Mattemba* ou de *Ginga* s'enfonce entre les limites du Congo et du Benguela; il est formé à l'est par de très-hautes montagnes et des forêts épaisses; l'air y est assez tempéré, et les rivières en fertilisent le sol par leurs débordements. Les chefs de Mattemba, jadis tributaires de Congo, se regardent comme indépendants. Les bords et les îles du Congo et du Coanza sont presque les seuls endroits cultivés du pays. Les naturels paraissent avoir peu d'industrie. Ils exploitent le fer de leur territoire, sans savoir travailler avec soin ce métal; car ils achètent des étrangers leurs ustensiles d'agriculture; mais on soupçonne des mines d'or négligées dans les montagnes. Ils ont eu pour reine une femme nommée Zinga, qui s'est rendue célèbre par ses exploits guerriers, et qui a fait donner par les Portugais au peuple de ce pays le nom de Zingas ou Gingas. *Mattemba,* leur capitale, renferme environ 12 à 1,500 habitants.

Telles sont les contrées connues et en quelque sorte civilisées, ou du moins régulièrement habitées de la Guinée méridionale ou du Congo. Jetons maintenant un coup d'œil sur l'état physique, moral et politique de ces peuples.

Les nègres du Congo paraissent inférieurs en intelligence à beaucoup d'autres races africaines. On leur accorde cependant une assez bonne mémoire: mais ils n'ont que des sentiments, des instincts et des penchants grossiers, des passions brusques, tumultueuses; leurs mœurs, leurs habitudes et leur manière de vivre en général, dans leur état agreste et primitif, sont si près de l'animalité, qu'il n'y a pas de quoi s'étonner s'ils ont regardé eux-mêmes les singes comme appartenant à leur race. Leur ineptie est telle qu'on n'a jamais pu leur faire comprendre l'usage du moulin. Les femmes, seules chargées de tous les travaux, sont réduites à piler d'abord les grains dans un mortier de bois, et à les moudre ensuite dans une pierre concave,

en y tournant avec la main une autre pierre. Ils n'ont pas seulement une idée de l'écriture; leur temps est divisé en jour et en nuit, et le jour en trois parties; mais ils ne connaissent pas l'année, et comptent par lunaisons. Leur navigation se borne à la pêche, pour laquelle ils se servent de pirogues creusées à l'aide du feu dans un tronc d'arbre qui n'est même pas façonné en dehors. Leurs filets, qu'ils ont voulu modeler sur ceux des Européens, ne sauraient être plus mauvais. Heureusement la côte est très-poissonneuse. Ils réussissent encore moins à la chasse, où ils sont de la dernière maladresse; ils n'ont point de chiens dressés, ils ne peuvent aller qu'à l'affût. Le chasseur ajuste longtemps la pièce et tourne la tête, fait feu, laisse tomber le fusil, s'enfuit à toutes jambes, revient longtemps après rechercher son fusil, dont il s'approche en tremblant, et s'il retrouve le le gibier, il l'apporte en triomphe. Leur courage ne brille pas davantage dans les guerres qu'ils se font entre eux. Une armée de deux cents hommes est très-considérable et très-rare.

Nés dans l'abrutissement, mais pétris d'orgueil et de vanité, ces êtres dégradés sont, de tous les maîtres, les plus durs, les plus barbares, les plus capricieux; leurs esclaves ne les approchent qu'à genoux, et les grands, qui seuls portent des pantoufles, traitent avec une morgue extrême le peuple qui courbe dans la poussière un front servile. Tous admirent, comme les plus grands monarques du globe, leurs rois, fiers de la prérogative de chausser des bottes lorsqu'ils en ont, et souvent encore ridiculement affublés de quelques débris d'uniformes européens qui couvrent mal leur dégoûtante nudité. Leur pays, dont des animaux incommodes ou carnassiers leur disputent les vastes solitudes, leur semble le plus beau, le plus riant et le plus fortuné de l'univers.

La polygamie la plus effrénée règne au Congo, et toute l'influence de la religion chrétienne s'est bornée à faire défendre les unions incestueuses. La sainteté du mariage, l'affection mutuelle des époux, les jouissances d'un bon ménage, sont hors de la sphère d'idées d'un Congue; entouré d'une nombreuse postérité, il ne montre aucun attachement à ses enfants. L'ivrognerie, une musique bruyante, des danses grossières et le sommeil, voilà ses jouissances. Les travaux utiles sont délégués aux femmes et à de nombreux esclaves. Un homme riche donne quelquefois un *vingaré* ou dîner public à tout son village; c'est là qu'on avale à grands flots le *melaffo* ou vin de palmier.

L'habillement offre diverses bizarreries: les princes et seigneurs de Congo, de Batta et de Sogno, tiennent à honneur de se coiffer d'un bonnet blanc.

Les grands de Lubola attachent des sonnettes à leur ceinture. Des habitants des contrées qu'arrosent le *Coango* et le *Coari* effilent leurs dents jusqu'au point de les rendre pointues comme des dents de chien. Quelques-uns s'en font arracher quatre. Dans le royaume de Mattemba, on conserve généralement l'ancien usage de se faire des incisions à la peau.

Parmi les coutumes bizarres qui règnent au Congo, nous ferons remarquer celle qui prescrit aux hommes de se mettre au lit lorsque leurs femmes viennent d'accoucher. C'est Zucchelli qui en rend témoignage. On est d'abord étonné de retrouver cet usage chez tant de peuples différents; les modernes l'ont observé dans le Béarn, dans la Tartarie, dans les Indes, et dans une grande partie de l'Amérique. Les anciens en attestent l'existence chez les Cantabres, chez les Corses, et chez les peuples du Pont-Euxin. On serait embarrassé pour expliquer comment un semblable usage aurait pu être porté chez des peuples aussi éloignés et aussi complétement étrangers les uns aux autres. Il est assez facile, au contraire, de s'en expliquer l'origine en observant le caractère des nations sauvages. La naissance d'un enfant est un événement heureux, dont les amis des parents viennent les féliciter. Dans les pays civilisés, c'est la mère qui reçoit les compliments dans une chambre à coucher bien décorée. Chez les peuples barbares, où la femme n'est qu'une esclave, les félicitations s'adressent au mari; afin de les recevoir avec la solennité convenable, il se couche dans son hamac ou sur son lit : il y reste tant que les visites durent, et même, par paresse, quelques jours après. Pour qu'il n'y meure de faim, il faut bien que sa femme le nourrisse et le soigne.

La cour du roi de Congo est une mauvaise copie de l'ancienne cour de Lisbonne : le monarque, assis sur un trône à l'européenne, est servi par des comtes et des marquis noirs, dont le costume étale des ornements grossièrement imités de ceux d'Europe. Les rois païens ont conservé la barbarie de leur pompe indigène. Celui de Loango se rendait jadis, une fois par an et en grande cérémonie, à une réunion de toute la nation, pour ordonner solennellement à la pluie d'arroser la terre. Il arrivait quelquefois aux nuages d'obéir; alors le peuple s'en allait, bien convaincu du pouvoir divin de son prince. Cependant, les lumières ayant rendu le peuple moins docile, le roi a cessé de faire la pluie et le beau temps. Un de ses ministres exerce aujourd'hui cette fonction; mais pour mettre à couvert sa responsabilité, il attend prudemment, pour appeler la pluie, qu'il ait commencé à pleuvoir. Tous les rois des provinces situées entre le cap Lopez et le fleuve Zaïre, rendent hommage au roi de Loango et lui payent un tribut en femmes. Ils

exercent d'ailleurs un pouvoir despotique, sans que personne leur résiste; ils vendent, dans des accès de mauvaise humeur, leurs premiers ministres aux Européens, et ils fléchissent devant leurs vassaux lorsqu'ils en redoutent la puissance. Ils disposent de la liberté et de la vie de tous leurs sujets; ils les taxent suivant leur bon plaisir. Un noir du pays fut condamné à une contribution exorbitante, pour avoir eu la fantaisie de se servir une fois d'une vieille chaise à porteurs qu'un capitaine lui avait donnée. Ces rois se dédommagent par là des privations particulières auxquelles une loi fondamentale de l'État les soumet. Ils sont obligés de se refuser, du moins en public, la douce jouissance de l'eau-de-vie, puisqu'il leur est défendu de recevoir aucune production étrangère, ni de la porter, ni même d'y toucher, les métaux, les armes et les ouvrages en bois exceptés. Leur domaine se compose de tout le terrain qui n'est pas occupé, et de quelques villages.

Le trône est partout héréditaire, à l'exception du royaume de Loango, où tous les princes-nés des divers États dépendants peuvent aspirer au suprême pouvoir, selon le choix du corps électoral, composé des sept principaux officiers de la couronne, y compris deux seigneurs adjoints, et qui forme en même temps le gouvernement provisoire. Par cette disposition très-ancienne, dont la nature compliquée décèle quelque législateur ou conquérant plus profond que ne le sont ordinairement les naturels, les feudataires se trouvent vivement intéressés à la conservation d'un trône auquel ils ont tous droit, et ils ne rompraient pas facilement les liens qui les y rattachent. Pour être prince-né, il faut être issu d'une princesse; c'est la mère qui anoblit, et non pas le père, qu'on n'est jamais sûr de connaître. Aussi les princesses ont-elles le pouvoir de prendre pour mari qui elles veulent, et de le répudier à volonté, pour appeler un autre à l'honneur de leur couche. Les princes font de même, mais leurs enfants n'ont pas qualité, s'ils ne sont pas nés d'une princesse, et ils peuvent être vendus par leurs frères ou sœurs qui jouissent de cet avantage. Le mari d'une princesse est prince tout le temps qu'il vit avec elle, et il conserve toujours son rang si elle meurt dans cet intervalle. Lorsqu'un prince s'unit à une princesse, les époux perdent la faculté de divorcer. Les princes jouissent en général de grandes prérogatives; mais ils ne peuvent remplir aucune charge dans le gouvernement.

A Loango, les principaux officiers du gouvernement sont, après le roi, le *grand-capitaine,* premier ministre et grand-juge; le *mafouc,* ministre du commerce; le *maquimbe,* inspecteur-général de la côte, ou capitaine de port; le *monibanze,* ministre des finances; le *monibèle,* messager d'État;

le *soldat-roi,* généralissime de l'armée et grand-exécuteur. Dans les autres États, l'héritier présomptif du trône est le second personnage; il se nomme *mambouc;* sa position est, à bien des égards, plus agréable que celle du roi même. Après lui viennent le *macage,* premier ministre, dont l'autorité est restreinte par celle du mambouc et des princes-nés; le *mafouc,* le *maquimbe,* le *monibanze,* le *monibèle,* le *grand-capitaine,* qui exerce ici les fonctions du soldat-roi de Loango; enfin, les gouverneurs et les suzerains.

Les rangs de la société, sans égard aux charges, se suivent ainsi : le roi et sa famille, les princes-nés, les maris de princesses, les suzerains, les courtiers, les marchands d'esclaves et les clients. Ces derniers constituent la masse du peuple. Ils sont obligés de servir, suivre et défendre leur maître, qui de son côté les loge, les vêt et les protége. Les *marchands* composent cette foule immense parcourant toute l'Afrique pour chercher des captifs, qu'ils transmettent aux Européens par l'intermédiaire des *courtiers.* Ceux-ci, quoique de toutes les classes, sont très-considérés par suite de la distinction avec laquelle les Européens les traitent. Les seigneurs *suzerains* sont de riches propriétaires, non attachés à la glèbe, quoique serfs du roi et des princes-nés.

Le roi est *juge* suprême; mais rarement une plainte parvient jusqu'au trône, puisque les seigneurs s'empressent de faire obtenir justice à leurs vassaux. Les seigneurs des plaignants et des prévenus sont les premiers juges. Selon les circonstances, il faut la décision du *mafouc* ou du *maquimbe,* ou d'un gouverneur, ou même le concours de tous les magistrats réunis. L'audience est publique; les spectateurs, sans armes si l'affaire n'est point criminelle, se rangent en cercle autour d'un tapis sur lequel on dépose, aux frais des parties, une quantité de flacons d'eau-de-vie proportionnée au nombre des assistants; car point d'eau-de-vie, point d'affaires. Tout le monde a le droit de pérorer, et chaque plaidoyer est accompagné de libations mêlées de chansons. Lorsque la sentence est prononcée, on achève de vider les flacons.

La tradition et l'usage remplacent les lois écrites. Le coupable a-t-il volé, il faut qu'il paye; a-t-il fait des dettes jusqu'à la concurrence de la valeur d'un esclave, il le devient lui-même, à défaut de payement; a-t-il commis un adultère, il doit au mari outragé la valeur d'un esclave; a-t-il blessé au sang, il donne un esclave, ou la valeur, pour ne pas être vendu lui-même; a-t-il vendu par fraude un noir sur lequel il n'avait aucun droit, ou commis un homicide, il est mis en pièces sur-le-champ par la multitude, et son corps reste abandonné aux oiseaux. Grâce à l'esclavage

commun, *tous les hommes sont égaux en droits.* Les seuls princes-nés ne sont point vendables; les seigneurs suzerains condamnés peuvent aussi livrer un de leurs mainmortables à leur place.

Lorsque la culpabilité du prévenu ne paraît pas assez claire, on le soumet aux épreuves du poison et du feu, que les prêtres dirigent. Il est probable que ces jongleurs connaissent quelques moyens pour rendre à leur gré mortelle ou innocente la boisson qu'ils présentent à l'accusé, et pour faire en sorte que le fer rouge touche, sans la brûler, la peau de leurs protégés. Une des épreuves les plus bizarres consiste à faire prendre aux deux parties plaignantes l'infusion d'une racine nommée *imbondo :* ou cette boisson fait évacuer et uriner, ou elle agit sur la tête comme un poison narcotique; le peuple attend lequel de ces deux effets aura lieu; l'individu qui rend promptement la boisson est proclamé vainqueur; l'infortuné qui, après un court laps de temps, ne pouvant la rendre, est saisi de vertiges, passe pour coupable. « Il n'urine pas! » s'écrie la multitude, et aussitôt elle se jette sur lui, l'accable de coups et le met à mort.

On est souvent étonné de trouver chez les nations les moins policées des idiomes dont la syntaxe et les formes grammaticales, ingénieusement combinées ou du moins compliquées avec art, indiquent un génie méditatif, étranger à l'état habituel de ces peuples. Sont-ce les débris d'une civilisation éteinte et dont tous les autres monuments ont disparu? Sont-ce les fruits du loisir de quelques législateurs supérieurs à leur nation? Sont-ce les restes d'anciennes langues sacrées, devenues la proie de la multitude après la destruction des castes de prêtres, dont elles formaient le lien de communication? Quoi qu'il en soit, la langue de Congo, dont celles de Loango et d'Angola paraissent des dialectes, se distingue par des formes grammaticales très-riches et très-compliquées. Les divers articles ajoutés à la fin du substantif dont ils déterminent le sens, la formation régulière des mots dérivés, les nombreuses modifications que subissent les prénoms, la grande variété des modes et des temps que présentent les verbes et par lesquels tous les rapports de personne ou de localité s'expriment, le nombre étonnant des verbes dérivatifs [1], l'abondance des voyelles sonores, l'absence des consonnes les plus dures et la douceur de la prononciation, tout fait de cette langue d'un peuple barbare une des plus belles de l'univers [2].

[1] P. ex. dans le dialecte de Loango on a : *salila*, faciliter un travail; *salisia*, travailler avec quelqu'un; *salisila*, travailler au profit de quelqu'un; *salisionia*, travailler l'un pour l'autre; *salangana*, être un travailleur habile; etc., etc.

[2] *Hyacinthi Bruscietti à Vetralla* regulæ pro Congensium idiomatis captu, etc.;

Les armes des Congues sont un mélange ridicule d'arcs, de sabres, faits d'un bois dur, et de quelques mauvais mousquetons. Ils connaissent l'art d'empoisonner les flèches; leurs haches, arrondies en forme de faux, sont redoutables lorsqu'un bras nerveux les conduit. Quelques-uns le couvrent d'un bouclier; d'autres se revêtent de peaux d'animaux; il y en a qui cherchent à se donner un aspect terrible en chargeant leur corps de peintures de serpents et d'autres bêtes dangereuses. Ceux de Loango, en marchant au combat, se peignent tout le corps en rouge.

Les superstitions indigènes des Congues sont trop variées pour pouvoir être indiquées toutes. Ils croient à l'existence de quelques divinités qu'ils nomment *Zambi*. Ils ont des images de ces divinités qu'ils appellent des *mokisso* et qu'ils conservent dans des temples. Mais les objets de leur culte habituel sont diverses espèces de *fétiches* ou substances censées être remplies d'une vertu divine. C'est tantôt une plume d'oiseau, une dent de requin; tantôt un arbre, un serpent, un crapaud. Les missionnaires capucins virent un bouc qu'on adorait, et que leur pieux zèle fit mourir; les nègres, quoique convertis, furent effrayés de voir les capucins rôtir et manger un dieu.

Les prêtres s'appellent *gangas;* leur chef, nommé *Chitomé,* est censé posséder une autorité divine; il reçoit en sacrifice les prémices des fruits, et on entretient constamment un feu sacré dans sa demeure inviolable. Devient-il malade, on lui nomme un successeur, qui aussitôt l'assomme d'un coup de massue, afin de l'empêcher de mourir de mort naturelle; ce qui serait d'un sinistre augure. Bien d'autres pontifes subalternes exploitent la crédulité des nègres : l'un guérit toutes les maladies, l'autre commande aux vents et à la pluie; celui-la sait ensorceler les eaux, et celui-ci prétend conserver la récolte. Les *N'quits* sont membres d'une confrérie sacrée qui, dans les profondeurs des forêts, célèbre d'affreux mystères, mêlés de danses lascives. Une espèce de magiciens, nommés les *Atombala,* prétendent savoir ressusciter les morts; leurs jongleries, exercées sur un cadavre en présence des missionnaires, en imposèrent tellement à ceux-ci qu'ils crurent voir le mort remuer, et qu'ils s'imaginèrent entendre quelques sons inarticulés qui sortaient de sa bouche, et qu'ils attribuèrent au pouvoir des esprits infernaux. Serait-ce une opération galvanique?

Les missions chrétiennes luttent avec peu de succès contre ces superstitions grossières. Il y eut un temps où les apôtres de la foi s'enorgueillis-

Rome, 1659. Gentilis Angolæ instructus à *P. Coacto;* Rome, 1661. *Mithridates,* par *Adelung* et *Vater,* t. III, pag. 207-224.

saient de compter tous les princes du Congo, notamment ceux du royaume de ce nom, parmi leurs ouailles, et d'en rassembler également les sujets autour du signe de la croix. En effet, les nègres, naturellement imitateurs, se conforment aisément à l'exemple de leurs chefs. Ils embrassent la religion que ceux-ci leur ordonnent de suivre; mais ils l'abandonnent dès que le prince, aussi inconstant que le peuple, retourne à son ancien culte. Sogno avait attiré sur lui la préférence des missions apostoliques; et il paraît effectivement qu'il justifia la confiance qu'on avait en ses habitants. A en croire quelques rapports, ils adoptèrent tous le christianisme, et leur exemple fut suivi par le Congo tout entier. Toujours fidèles au nouveau culte, ils détestaient encore en 1776 l'idolâtrie. Ils se transmettaient les mystères et les préceptes chrétiens de père en fils, et s'assemblaient régulièrement le dimanche pour entonner des cantiques, quoique à défaut de prêtres ils ne pussent célébrer les saints mystères ni administrer tous les sacrements.

Quant aux pays situés au nord du Zaïre, des missionnaires fançais, partis de Nantes pour prêcher le christianisme en Loango, choisirent définitivement, en 1768, Cacongo pour siége principal de leur apostolat. Ils s'attachèrent d'abord à gagner les grands, et furent parfaitement accueillis. Forts de la protection du roi qui les logea dans sa résidence, ils établirent une chapelle, et eurent la satisfaction de voir des nègres de Sogno, que le commerce avait attirés à Kingale, venir assister à la messe. Mais des maladies obligèrent ces ecclésiastiques, en 1770, de quitter le pays. Trois années après il en arriva d'autres de la France, qui fixèrent leur domicile dans une plaine près du village de Kilonga. En 1775, ils découvrirent dans leur voisinage une commune chrétienne venue de Sogno, qui avait obtenu du roi de Cacongo la permission de s'établir dans ses États, où ils mirent une contrée déserte en exploitation. Cette colonie formait une petite province particulière d'environ 4,000 chrétiens. *Manguenzo* en était le principal village. Les ecclésiastiques français y baptisèrent beaucoup d'enfants, et ils furent largement payés en manioc, maïs, pois, chèvres; déjà ils s'occupaient du projet de former un séminaire de nègres. Don Juan, le chef de la colonie allait faire bâtir deux églises; ils manquaient de vases sacrés et d'autres objets de première nécessité. Pour comble d'infortune, plusieurs membres de la mission étaient morts et d'autres se trouvaient accablés d'infirmités vers l'an 1776, où les dernières nouvelles furent transmises en Europe.

Mais un voyageur moderne, très en contradiction avec ces beaux rapports, M. de Grandpré, assure positivement que les Sognos n'ont, en aucune

manière, répondu au zèle que l'on avait montré pour leur conversion; suivant lui, ces sauvages, naturellement traitres et lâches, ne se sont fait connaître que par l'empoisonnement et l'assassinat des missionnaires, et leur réputation de perfidie leur a valu d'être mis aux fers lorsqu'ils étaient vendus à quelque Européen. Un prêtre français, dit M. de Grandpré dans un autre endroit, remplissait son ministère avec zèle; mais le tableau de la vie éternelle, quelque brillant qu'il pût le rendre, ne séduisait point les Congues; le séjour du paradis leur semblait d'autant plus insipide qu'on ne leur permettait pas d'y boire de l'eau-de-vie; ils s'en plaignaient beaucoup et préféraient le voyage de France, d'où leur venait cette précieuse liqueur; aussi le missionnaire ne faisait point de prosélytes. Enfin, l'un d'eux, vaincu par les instances du prêtre, consentit à entrer en composition, et promit d'aller en paradis en demandant combien cela lui vaudrait de marchandises. « Mais aucune, lui répondit le prêtre. — Entendons-nous, répliqua le noir : je te demande combien de marchandises tu me donneras pour le voyage que tu me proposes. » Le missionnaire lui réitéra avec onction sa réponse négative, en l'accompagnant de tout ce qui pouvait le séduire; l'autre lui répondit en son mauvais français : *Haben qui ça. Toi croire, moi va courir pour rien là? baille marchandises.* Le missionnaire insista au moins sur le baptême, mais il n'en put obtenir d'autre réponse que *baille marchandises, baille l'eau-de-vie.* Ce n'est malheureusement pas là le seul exemple des missions infructueuses, continue M. de Grandpré; il en a vu arriver une de La Rochelle, en 1777; elle était composée de quatre prêtres italiens pleins de zèle, qui se rendaient dans la peuplade des Sognos, bien munis de présents, et de tout ce qui pouvait assurer leurs succès; deux d'entre eux y pénétrèrent en effet, et écrivirent aux deux autres de les joindre. Au bout d'à peu près dix jours, dit notre auteur, je les vis revenir tout épouvantés, doutant encore de leur existence, ils furent plusieurs jours à se remettre de leur frayeur, et nous apprirent qu'à leur arrivée ils avaient trouvé les deux autres empoisonnés, morts et enterrés. Ils s'attendaient à subir le même sort, et l'un d'eux, déjà tout résigné, ne songea plus qu'à s'administrer les secours spirituels; mais l'autre, plus jeune, plus éveillé, et qui tenait plus à la vie, imagina de tromper les noirs, en leur persuadant qu'il avait laissé derrière lui la plus grande partie des présents qui leur étaient destinés et qui ne seraient délivrés qu'aux deux missionnaires en personne. Bien résolus de les empoisonner à leur tour, mais avides de posséder auparavant les présents qu'on leur annonçait, les noirs leur fournirent des hamacs pour revenir à la côte. Ainsi finit la mission.

Il nous reste à jeter un coup d'œil sur les tribus tout-à-fait sauvages qui s'étendent sur les confins du Congo.

Au nord-est du Loango, les anciens voyageurs placent une nation de nains nommés *Malembas* ou *Bake-Bake*. Ils sont, dit-on, de la taille des enfants de douze ans, mais très-épais ; ils vivent au sein de leurs forêts inhospitalières, où ils donnent la chasse aux éléphants, dont ils livrent les dents en tribut à un prince nommé *Muny Kesock*, demeurant à huit journées à l'est de Mayomba. Leurs femmes vont dans les bois tuer les grands singes pongos avec des flèches empoisonnées. Le nom de *Bake-Bake* mérite une attention particulière ; il pourrait sembler identique avec celui de *Vac-Vac* ou *Ouacouac*, que les Arabes Masudi et Edrisi donnent à une contrée qu'ils font touc her Sofala et au Zanguebar, et qui, par conséquent, a dû embrasser une portion de l'Afrique centrale et australe. Mais nous proposerons plus loin une autre explication de ce dernier nom, bien qu'on ne doive pas croire à l'existence de ce peuple de nains.

Plus à l'est dans l'intérieur des terres, se trouve le pays d'*Anziko*, ou Anzicana, ou *N'teka* ou *Grand-Angeca*, appelé aussi *Mikoko*, et riche en métaux et en bois de sandal, mais fameux surtout par la barbarie de ses habitants. Suivant quelques rapports, certainement fabuleux ou du moins exagérés, sur ce pays lointain et peu visité, les Anziques ou Anziquois livrent leurs prisonniers invalides aux bouchers, qui en étalent la chair dans les marchés publics. Quelquefois les naturels, dégoûtés de la vie, dit-on, ou égarés par un faux point d'honneur, s'offrent eux-mêmes à la boucherie. Les parents et les fils même se dévorent les uns les autres. M. de Grandpré paraît vouloir révoquer en doute ce fait ; il nie même qu'il y ait en Afrique des anthropophages. « Si le voyage de Mungo-Park dans des pays où le mahométisme a pénétré, ne détruit pas sans réplique l'imputation faite aux Africains d'être cannibales, que pourrait-on répondre au témoignage de Levaillant, dont les pas se sont dirigés vers des peuples entièrement sauvages, absolument étrangers à toute espèce de civilisation, et parmi lesquels il n'a rien trouvé qui pût justifier une accusation aussi injuste? Je puis, de mon côté, certifier qu'il est faux que les noirs Congues mangent de la chair humaine : ces peuples sont doux, timides et paresseux ; ils ont en général horreur de verser le sang, et celui d'entre eux qui en blesse un autre au sang est condamné à donner un esclave ou la valeur en marchandises, et si l'agresseur n'en a pas le moyen, il est pris lui-même et vendu[1].

[1] *De Grandpré*, Voyage à la côte occidentale de l'Afrique; t. I, pag. 211.

Les Anziquois sont excellents archers, et ils manient supérieurement la hache d'armes. Ils sont très-agiles, courageux, intrépides. On leur accorde beaucoup de loyauté dans les transactions. Il apportent quelquefois à la côte de belles étoffes de feuilles de palmier et d'autres matières qu'ils fabriquent, ainsi que de l'ivoire et des esclaves tirés de leur propre pays ou de la Nubie. Les marchandises qu'ils prennent en retour sont les cauris et d'autres coquillages qui leur servent d'ornement, le sel, des soieries, des toiles, des verroteries et d'autres objets de fabrique européenne. Ils pratiquent la circoncision sur les deux sexes, et se cicatrisent la figure pour s'embellir. Les femmes sont vêtues depuis la tête jusqu'aux pieds ; les grands portent des robes de soie ou des habits de drap ; les gens du commun ont la partie supérieure du corps nue et les cheveux nattés. Leur langage, assez dur et difficile, paraît n'être qu'un dialecte de l'idiome général de toute la région du Congo.

L'étendue et la situation d'Anziko est indiquée d'une manière fort peu satisfaisante. Dapper place *Monsol* ou *Missel*, la capitale, à 300 lieues de la côte, presque sous l'équateur, et rend le pays limitrophe du *Gingiro*, pays voisin de l'Abyssinie. Le savant missionnaire Cannecattim apprit les mêmes particularités pendant sa mission à *Mahonga*, où il convertit le roi et toute sa famille. Pigafetta fait couler dans l'Anziko une rivière nommée *Umbre* qui se jette dans le Congo ; il indique à l'est ou au nord-est le royaume de *Wangue*, dans lequel on pourrait être tenté de retrouver le Ouankarah. Le roi d'Anziko, qu'on appelle le *Makoko*, et, selon d'autres, l'*Anziko*, domine sur treize rois vassaux, parmi lesquels nous remarquerons celui de *Fungeni*, parce que ce nom rappelle les *Fungi* de la Nubie, venus, d'après leurs propres traditions, de l'Afrique méridionale.

Le missionnaire Oldendorp, en interrogeant les nègres des Indes occidentales, avait appris l'existence d'une nation appelée *Mokko*, voisine des *Ibbos*, et qui pourrait bien être identique avec les habitants de l'Anziko ou du *Mikokọ*. Cette nation vivait en hostilités continuelles avec les *Evos*, qui paraissent être les mêmes que les *Evis* dont Salt entendit parler à Mozambique, comme demeurant plus près de l'océan Atlantique que de l'océan Indien.

C'est dans ces régions inconnues qu'un marquis d'Estourville, devenu, à la suite d'événements singuliers, médecin principal de l'île Saint-Thomas, a dû errer pendant douze ans comme prisonnier des féroces Giagas. Il a traversé deux grands fleuves et une chaîne de montagnes très-escarpées der-

rière laquelle s'étendait l'empire civilisé de *Droglodo*. Tout ce qu'on fait circuler sur ce voyage est bien confus et bien vague [1].

S'il faut s'en rapporter aux récits d'un voyageur qui a été récemment l'objet de bien des attaques dont nous ne nous faisons pas juge [2], l'Anziko, le Mikoko ou le Makoko, comme on voudra l'appeler, serait identique avec le royaume de *Sala* ou le *Mikoko-Sala*, nom que lui donnent les indigènes; *Monsol*, la résidence du roi, serait une ville de 14,000 âmes; *Ambegi*, *Coucapalessa*, *Coutotilessa* et *Gismola*, les autres principales villes, seraient peuplées de 6,000 habitants.

A l'ouest de l'Anziko se trouve le royaume de *Nineanaï*, appelé aussi *Mono-Emougi*, titre que prend son souverain. Il paraîtrait d'après certaines relations que c'est un des États les plus importants de l'intérieur de l'Afrique, et que sa capitale porte le nom de *Bomba*.

Au sud du Nineanaï, que M. Douville nomme royaume de Bomba, se trouve celui des *Molouas*, qui paraît avoir pour tributaires ceux de *Mouchingi*, de *Moucangama* et une quantité d'autres petits pays, qui en font peut-être l'État le plus puissant de l'Afrique indépendante au sud de l'équateur. *Yanvo*, la capitale des Molouas, a plus de 48,000 habitants, dont un tiers d'esclaves. C'est la résidence du roi. *Tandi-a-voua*, où réside la reine, n'a que 16,000 âmes.

En continuant à se diriger vers le sud, on arrive au royaume de *Cassange*, dont la capitale, appelée *Cassanci*, a environ 3,000 habitants. C'est le plus grand marché aux esclaves de toute cette partie de l'Afrique.

Le royaume de *Cancobella* a pour capitale une ville du même nom, que l'on dit avoir 4,000 habitants; celui de *Holo-ho* est gouverné par un roi, dont la résidence est *Holo-ho*, ville de 2,000 âmes. Enfin, nous nous contenterons de nommer les royaumes de *Humé*, *Ho* et *Bihé*, sur lesquels on n'a aucun renseignement positif et de quelque intérêt.

[1] M. *Bory de Saint-Vincent* nous assure avoir vu et entretenu M. d'Estourville; mais il paraît que ce dernier n'a eu aucun moyen de faire des observations tant soit peu positives.

[2] M. *Douville*, auteur d'un voyage dans l'Afrique centrale en 1827, 1828 et 1830. Ce voyageur signale l'existence d'un volcan au pays des Molouas, sur les confins des provinces de Libolo et de Quisama. Ce volcan que les indigènes nomment *Moulondou-Zeambi* ou *la Montagne des Ames*, aurait 4,791 mètres d'élévation.

LIVRE QUATRE-VINGT-SEIZIÈME.

Suite de la Description de l'Afrique. — La Cimbebasie, la Hottentotie et la colonie du Cap.

La côte qui s'étend depuis le cap Negro jusqu'à la rivière *Fisch* ou d'*Angra Pequena* est peu connue, d'un abord dangereux et presque inhabitée. Les Portugais, en allant du Brésil à Benguela, reconnaissent le cap Negro, sur la pointe duquel on a élevé une colonne d'albâtre portant les armes du Portugal. Au sud du cap, la rivière *Bemba-Roughe*, large d'une demi-lieue, se jette dans la mer; ses deux bords sont habités. Le cap *Rui-Pirez* porte encore le surnom *das Neves* ou des Neiges; mais ce sont des collines de sable blanc qui ont donné naissance à cette épithète.

Le cap *Frio* ou Froid, l'*Angra Fria* ou anse Froide, enfin la *Praya das Neves*, ou plage des Neiges, doivent également leur nom à des illusions ou à des impressions du moment. Les hautes montagnes se terminent au cap *Serra*. De nombreux pics, peu élevés, bordent la baie *Walvisch* ou des Baleines, qui est l'*Angra do Ilheo* des Portugais. On n'en sait pas davantage sur le petit golfe de Saint-Thomas. Toute cette côte a été visitée en détail vers la fin du dix-huitième siècle, puis, en 1824, par une expédition anglaise chargée d'y choisir un lieu de déportation; on n'y trouva pas un seul endroit qui offrît quelque espoir à la culture, et qui ne parût pas trop affreux pour des criminels. L'eau potable y est très-rare; les rivières n'ont à l'embouchure que de l'eau saumâtre; on ne voit que par-ci par-là quelque trace de verdure.

Derrière cette côte inhospitalière on indique la tribu nomade de *Cimbebas*, qui a fait donner à la contrée le nom de *Cimbebasie*, et qui est gouvernée par un prince appelé *Mataman;* une autre tribu, celle des *Macasses*, ou plutôt *Makosses*, a été visitée par un voyageur français, Lajardière, dont la relation est fort rare. L'existence même des Cimbebas repose sur des témoignages équivoques. Ils paraissent cependant être connus des Makosses, sous le nom de *Maquemanès*. Le pays des Makosses a une trentaine de lieues d'étendue; les lièvres y abondent au point de pouvoir être tués à coups de bâton. Le bétail à cornes forme la richesse de ces nomades, qui changent généralement de pâturages tous les deux ans, et qui n'ont

pour vêtement qu'une peau de bœuf. Ils pratiquent la circoncision à l'âge de dix-huit ans, ne mangent pas de poisson, et croient aux magiciens, aux empoisonneurs et à un mauvais génie qui leur envoie la pluie, le tonnerre, les tempêtes. Les semences douces d'une plante qui s'élève rapidement à 3 ou 4 mètres de haut leur servent à faire une espèce de gâteau. Une autre graine leur fournit une boisson enivrante. Les Makosses paraissent jouir d'une sorte d'aisance; ceux parmi eux qui ont deux à trois mille bestiaux ne passent pas pour être riches. Ils punissent très-sévèrement le vol. Dans leur extérieur règne une assez grande décence. Tout porte à croire que cette tribu est une branche des Cafres Koussis, habitants de la côte orientale.

La Cimbebasie s'étend depuis le cap Frio jusqu'aux îles des Oiseaux, sur les limites de la Hottentotie. Sa longueur est d'environ 275 lieues; mais si l'on porte ses frontières jusqu'à la rivière du Poisson, sa longueur sera de 350 lieues. Parmi les découpures que présentent ses côtes, on distingue la baie du Poisson un peu au sud de l'embouchure du Bamba-Roughe.

En passant la rivière de *Fisch* ou Poisson, nous sommes dans le pays des Hottentots, qui, avec le territoire de la colonie du Cap, ne forme qu'une seule *région physique*. Ses limites sont très-incertaines au nord et au nord-est; le tableau que nous en allons tracer s'appliquerait peut-être non-seulement à tous les pays au sud du Congo et du Monomotapa, mais encore à tout le plateau de Mocaranga et aux déserts des Jagas; c'est aux découvertes ultérieures à décider cette question.

Les parties plus ou moins connues de la Hottentotie sont arrosées par deux grandes rivières, le *Fisch* ou Poisson et le *Gariep* ou Orange; toutes les deux coulent également de l'est à l'ouest.

La première paraît sortir d'une chaîne voisine de la côte, et qui n'est probablement que le prolongement du grand plateau dont Campbell a reconnu l'existence sous le tropique. Les principaux points de cette chaîne sont le *mont Alexander*, le *mont Victoria* et le *mont Murray*. L'étendue de la rivière du Poisson est fort incertaine; on n'en connaît que le cours inférieur, c'est-à-dire jusqu'à 80 lieues au-dessus de son embouchure. L'Orange est sans contredit le plus grand fleuve de la Hottentotie. Il est formé de la réunion de deux rivières importantes; l'une qui descend du nord et qui porte le nom de *Ki-Gariep*, (*Vaal*), ou de *fleuve Jaune*: c'est l'Orange proprement dit; l'autre qui vient du sud-est, et que l'on nomme *Nu-Gariep*, (Gradock), *Nouveau-Gariep* ou *Fleuve-Noir*. Après avoir reçu

celui-ci, l'Orang poursuit son cours vers l'ouest. Vers le milieu de sa course il forme une cascade de 130 mètres de hauteur et de 500 de largeur. Son principal affluent paraît être le *Ganuna*, que d'autres appellent *Gamma* ou la *Grande-Rivière des Poissons*. Dans la partie supérieure de son cours il est embarrassé par des masses de rochers escarpés, mais ensuite ses bords s'abaissent et se couvrent d'une belle végétation jusqu'à son embouchure dans l'Océan. La rivière de l'*Éléphant* prend sa source au *Winterhoek*, arrose la colonie anglaise du cap de Bonne-Espérance, et se jette dans l'Océan après un cours d'environ 60 lieues.

Quelques autres rivières qui descendent du nord au sud sortent des flancs latéraux des dernières terrasses du plateau; leur cours n'est pas long. Tel est le rapide *Gaurits*, qui descend des monts Nieuweveld, et qui n'a pas plus de 20 lieues de cours; tel est le *Camptoos*, auquel on en donne 80; tel est encore le *Zondags, rivière du Dimanche*, qui descend des montagnes du Rhinocéros, et qui n'en a guère que 50. Le *Grand-Poisson* (*Grootevisch-rivier*), qui termine le territoire du Cap, en a cependant 90. Toutes ces rivières, gonflées par les pluies périodiques, roulent avec elles beaucoup de limon et de sable; repoussées par la mer, ces matières forment des barres à leur embouchure; ou, dans la saison sèche, ces rivières, réduites à un faible volume d'eau, se perdent dans les sables ou parmi les rochers. Des cascades peu pittoresques interrompent le cours de ces fleuves, dont toute l'utilité se borne à fertiliser, en les inondant, une partie de leurs bords.

Entre les terrasses, mal à propos nommées chaînes de montagnes, s'étendent des plateaux dépourvus de toute eau courante, et qui prennent le nom de *Karro's* ou *Karrou's*. Ces plateaux ne sont pas des déserts absolument stériles, comme ils ont été qualifiés par des voyageurs inexacts. Le plus connu de ces *Karrou's*, celui qui se termine à l'est par les monts *Camdebou*, au nord par les monts *Sneeuwberg*, *Nieuweveld*, *Roggeveld* et *Khamies*, et au sud par les montagnes de *Zwarsberg*, a été décrit par deux observateurs scrupuleux, M. Patterson et M. de Lichtenstein. On le nomme le Grand-Karrou; il a environ 200 lieues de longueur sur 30 à 40 de largeur. Son sol est une couche d'argile et de sable, coloré en jaune d'ocre par des particules ferrugineuses; à 30 ou 60 centimètres de profondeur on trouve le roc solide dont cette couche paraît être une décomposition. Dans la saison sèche, les rayons du soleil réduisent ce sol presqu'à la dureté d'une brique; les mésembryanthèmes et les autres plantes grasses conservent seules un reste de verdure; les racines des *gorteria*, les *aster*, les *berkheya*, ainsi que les ognons de lis, armés d'une enveloppe presque ligneuse, vivent

sous cette croûte brûlée. Nourries par la pluie dans la saison humide, ces racines se gonflent sous terre; les jeunes pousses se développant et s'élevant tout-à-coup, et toutes à la fois, couvrent dans un instant la plaine, naguère si aride, d'une verdure éclatante; bientôt les calices des lis et les couronnes des mésembryanthèmes étalent partout leurs couleurs brillantes, et remplissent l'air des parfums les plus pénétrants et les plus délicieux. Alors, les antilopes agiles, et l'autruche, penchée sur ses pattes élancées, descendent en foule des montagnes voisines. Les colons y amènent de toutes parts leurs troupeaux, qui dans ces riches pâturages prennent des forces nouvelles. Point de dispute sur la jouissance de ces prairies naturelles; elles sont assez vastes pour que tout le monde s'y trouve à l'aise. Les colons cherchent même à se rapprocher pour converser entre eux et resserrer les liens d'amitié et de parenté qui unissent souvent des familles séparées en d'autres saisons par de vastes espaces. La vie du *Karrou* est, pour les colons du Cap, l'image du siècle d'or. De légers travaux en interrompent l'uniformité et la rendent même très-lucrative; les enfants et les esclaves recueillent les branches de deux arbrisseaux, compris sous le nom de *channa*[1], et dont on tire la potasse. Les adultes s'occupent à tanner les peaux de bœufs pour les vêtements et les souliers. Mais la magnificence du *Karrou* ne dure qu'un mois, à moins que des pluies tardives y entretiennent la vie végétale. La longueur croissante du jour au mois d'août donne aux rayons solaires une puissance destructive; les plantes sont desséchées; le désert reparaît de toutes parts. Bientôt les hommes et les animaux abandonnent ces lieux désormais inhabitables. Les végétaux qui résistent, tels que l'*atriplex albicans*, les *polygala*, se revêtent d'une croûte grisâtre; une poudre de la même teinte recouvre les plantes grasses qui continuent à se nourrir d'air. Partout on ne voit que le sol brûlé, parsemé d'une poussière noirâtre, seul reste des végétaux desséchés. C'est ainsi que la vie et la mort se succèdent ici dans une rotation éternelle.

Les montagnes de cette extrémité du continent africain sont, comme nous l'avons déjà fait observer, des falaises énormes; ce sont les tranchants des terrasses par lesquelles le plateau central descend sur la mer. La direction de ces montagnes est généralement du nord-ouest au sud-est; elles se terminent plus abruptement à l'ouest, et même au sud, que du côté oriental, où, en se prolongeant sous les eaux de la mer, elles forment des récifs dangereux. Le granit, qui, du côté de l'ouest, ne se rencontre qu'à 50 mètres au-dessus du niveau de la mer, se retrouve sur les bords du fleuve Kaïman,

[1] *Salsola aphylla* et *Salicornia fruticosa*.

à 15 mètres; le schiste sablonneux, qu'il faut chercher à l'élévation de 75 mètres près le Cap, se plonge dans la mer, aux rivages des baies Plattenberg et Algoa. Le grès sablonneux forme des chaînes étendues, entre autres les *monts Piquets*, dans lesquels la couche la plus élevée ayant été brisée et découpée par quelque révolution physique, représente des tours et des murailles crénelées. Le rivage de Table-Bay, sur lequel repose *la montagne de la Table*, est supporté par un lit de schiste ferrugineux, en sillons parallèles dirigés du sud-est au nord-ouest, qu'interrompent des veines granitiques et quartzeuses. Au-dessus des schistes est une couche d'argile ocreuse, contenant des parcelles de mica brun; elle provient de la décomposition du granit, qui s'y trouve enchâssé par blocs immenses, jusqu'à 150 mètres au-dessus du niveau de la mer; là commencent des roches stratifiées qui se composent de différents grès, traversés par des veines d'hématites. Ces couches de grès supportent une masse de quartz de 350 mètres de haut, grisâtre, brillant, se réduisant en poudre ou dégénérant en grès, suivant l'exposition. La montagne n'offre aucune trace de coquilles, ni d'empreintes, ni de pétrifications.

La Hottentotie indépendante se termine au nord par des plateaux ou terrasses plutôt que par des chaînes de montagnes. Dans sa partie méridionale on ne connaît qu'une chaîne, c'est celle des *monts Karrée* ou *Karri*, qui s'élève d'environ 350 mètres au-dessus d'un plateau qui en a plus de 1,750 de hauteur. Elle est dépourvue de végétation, et les rochers dont elle est formée présentent les formes les plus bizarres. On croit que cette chaîne est une branche des monts *Nieuweveld* (nouveau champ), d'où partent les différentes chaînes qui couvrent le vaste territoire de la colonie du Cap.

Nous venons de donner quelques détails sur la montagne de la Table; examinons maintenant tout le groupe auquel elle appartient. Les monts Nieuweveld occupent le centre d'une longue chaîne qui, depuis le plateau de la Cafrerie à l'est jusqu'aux environs de l'embouchure de l'Orange à l'ouest, a 3 à 400 lieues d'étendue. Les Nieuweveld proprement dits n'occupent sur cette ligne qu'une longueur d'environ 80 lieues. Leur élévation est de 3,313 mètres. Ils sont couverts de neige pendant cinq à six mois de l'année, et passent pour les monts les plus élevés de l'Afrique australe. A l'est ils se joignent aux *montagnes de neige* (*Sneeuwberg*) : on y remarque le *Spitzkop* (la Tête pointue) et le *Compassberg* (mont du compas ou de la boussole), qui sert de nœud à cette jonction, et qui, suivant le colonel Gordon, a 2,250 mètres de hauteur. C'est dans les montagnes de neige que se trouve le mont *Rhinocéros*. Au delà de ces montagnes, et dans la même direction,

on voit les *monts Boisés* et les *monts de Grâce;* mais des monts Boisés part vers le sud une chaîne appelée *montagnes d'Hiver* (*Winterbergen*), d'où s'étend vers l'est la chaîne du *Kat-riviersberg* (qui donne naissance au *Kat-rivier*) affluent de la rivière du Grand-Poisson.

A l'extrémité occidentale des monts Nieuweveld commence près des sources de la rivière du Riet le groupe du *Roggeveld* (Champ du Seigle), qui se divise en trois chaînons : le *Klen-Roggeveld* (petit Roggeveld), le *Middel-Roggeveld* (moyen Roggeveld), dont le point culminant, le *mont Komsberg,* a environ 1,688 mètres de hauteur, et l'*Onder-Roggeveld* (inférieur Roggeveld), dont les plus hautes cîmes n'ont pas 1,624 mètres. Les monts Roggeveld envoient au nord une branche qui va se joindre au plateau qui borde l'Orange, et au nord-est une chaîne qui prend les noms de *monts Khamies, monts de Cuivre,* et *monts des Chameaux.* Les premiers sont hauts de 1,000 à 1,200 mètres ; les suivants sont peu connus.

Des monts Roggeveld part au nord, dans la direction du sud-est, la chaîne du *mont Hantam,* haute de 356 mètres au-dessus du plateau d'où elle s'élève, et du mont Komsberg se dirige dans le même sens celle du *Wittenberg.*

Au sud, et parallèlement aux monts Nieuweveld, s'étend une longue chaîne beaucoup moins élevée, dont les principales parties sont, à l'ouest, le *Bokkeveld,* au centre, le *Zwart-berg* ou les *montagnes Noires,* dont les pics isolés ont 120 à 160 mètres de hauteur; et l'*Albany* à l'est. Enfin, et dans une direction encore parallèle, se trouve une longue chaîne appelée *Lange-Kloof,* dont les points culminants ont 780 mètres de hauteur. Elle se rattache à l'ouest au Bokkeveld, d'où part un groupe de montagnes auquel appartiennent celle de la Table, haute d'environ 1,089 mètres; celle du Diable et celle du Lion, un peu moins élevées.

Le *Maganga,* ou montagnes de Fer, sont, suivant le voyageur anglais Truter, une rangée de collines au nord du fleuve Orange. On y trouve des masses de fer magnifique et de fer oxydé. Elles se dirigent parallèlement avec les monts Karri et tout le système de terrasses dont nous venons de parler. Non loin de Magaaga s'élève le *Branneisensteinberg* (montagne de pierre ferrugineuse). C'est dans les cavités de cette montagne que les Betjouanas vont chercher les couleurs bronzées avec lesquelles ils se tatouent.

La pierre calcaire paraît jusqu'ici manquer. La mine de fer est rencontrée en bien des endroits; mais on n'en a tiré aucun parti. Dès l'an 1685, on connaissait les riches mines de cuivre, faiblement exploitées par les Hottentots-Damaras, et qui ont donné leur nom aux *Montagnes de cuivre.*

Les sources de pétrole ne sont pas rares : les terrains les plus gras sont souvent tellement imprégnés de sels nitreux, que l'efflorescence de ces sels les couvrant d'une croûte, les rend impropres à la culture. Le sel commun, aussi abondant, est plus utile aux habitants : ils appellent *chaudières de sel* (*sout-pan*) les bassins où se réunissent les eaux saumâtres.

Il y a dans l'intérieur de la colonie du Cap différentes eaux minérales ; mais les plus renommées sont celles vulgairement appelées les *Bains-Chauds ;* elles se trouvent près des montagnes Noires, à 30 lieues de la ville. On y a fait construire un bâtiment spacieux pour ceux qui veulent prendre des bains ; il est divisé en deux parties, l'une destinée aux blancs, et l'autre aux nègres.

La région dont nous venons d'examiner le sol jouit d'une température des plus douces sous le rapport de la chaleur, puisque le thermomètre centigrade ne s'élève presque jamais au-dessus de 38 degrés ; mais les vents produisent des effets désagréables. La saison qu'on nomme ici l'été, dure de septembre jusqu'à la fin de mars : le vent souffle du sud-est, et souvent avec une extrême violence. Rien ne peut garantir des sables qu'il entraîne ; ils pénètrent dans les appartements les plus clos, dans les malles les mieux fermées. Alors on ne peut prudemment sortir qu'avec des espèces de lunettes qui mettent les yeux à l'abri de tout danger. Ces vents commencent après que la Table s'est couverte d'un nuage qu'on nomme son manteau ; ils durent ordinairement quatre, cinq jours de suite d'une manière très-sensible. Depuis mars jusqu'en septembre règne le vent de nord-ouest ; il amène des pluies qui sont presque continuelles en juin et juillet. Mais la direction et l'élévation des montagnes de l'intérieur font varier, de contrée en contrée, les phénomènes météorologiques. Les hautes chaînes attirent les nuages pluvieux. Dans le district de Uitenhagen, sur la côte sud-est, on éprouve souvent, au mois d'octobre, des pluies d'orage, accompagnées de coups de tonnerre épouvantables.

L'enthousiasme des botanistes, exalté par le grand nombre de plantes nouvelles que le Cap leur a fournies, a peint la végétation de ce pays avec des couleurs brillantes ; le savant, il est vrai, y trouve à admirer plus de choses rares que dans aucune autre contrée ; c'est d'ici que nous sont venues les plus magnifiques plantes qui ornent nos serres et nos jardins ; beaucoup d'autres pourtant, qui ne sont pas moins belles, sont demeurées étrangères à la culture européenne. La classe des plantes bulbeuses peut être regardée comme un des caractères particuliers de la flore du Cap ; car nulle autre part elles ne sont en si grande abondance, si diverses et si

brillantes. Ici le botaniste admire les innombrables variétés des *ixia*, leurs belles couleurs, leur parfum exquis; là, il peut à peine compter les superbes espèces des iris, des morées, des glaïeuls, des amaryllis, de l'*hemanthus*, du *pancratium*, dont après les pluies d'automne, se parent les prairies et le pied des montagnes. Dans les autres saisons, les *gnaphalies*, les *xéranthèmes* étalent leurs fleurs rouges, bleues, ou d'un blanc soyeux; le *geranium* odorant, et mille autres sortes de plantes et de bruyères, varient cette riche scène. Même au milieu des déserts pierreux s'élèvent les plantes grasses, la stapelie, le *mésembryanthème*, l'euphorbe, la crassule, le cotylet et l'aloès. Quelques-unes viennent à la hauteur des arbres, et mêlées avec le saule pleureur, ou les diverses espèces de *mimoses*, ombragent les bords des torrents produits et grossis passagèrement par les pluies. Une quarantaine d'espèces du genre *protée* sont originaires du Cap de Bonne-Espérance. Le protée à feuilles argentées donne aux bosquets de ce pays un éclat métallique, tandis qu'une des nombreuses espèces de bruyères présente comme un tapis de poils. L'olivier du Cap, la sophore, un arbre semblable au frêne, fournissent un peu de bois de menuiserie; mais on manque de bois de construction et de chauffage. Cependant, il existe dans l'est de la baie de False, dans la partie nommée la Hollande-Hottentote, des forêts de magnifiques chênes. Elles n'ont pas encore été bien examinées. Elles fournissent aussi le bois de fer, le bois hassagai, le bois jaune, quelques espèces de zamia ou le palmier sagou, le gaïac à fleurs d'écarlate, et la *strelitzia reginæ*, d'un éclat incomparable par son calice, dont les trois divisions externes sont d'un jaune de safran, et les trois internes du bleu le plus pur. Enfin, s'il faut en croire des renseignements récents, on y a reconnu jusqu'à 70 sortes de bois de construction, parmi lesquelles se trouvent le chêne et l'orme d'Europe, mais dont le bois ne se conserve pas et n'est bon que pour le chauffage.

Telles sont les beautés végétales du Cap. Il est certain que chaque passage d'un naturaliste enrichit la science de quelque nouvelle espèce d'arbrisseau ou de plante; mais l'un d'eux convient franchement que la végétation de cette contrée africaine ne satisfait ni les yeux ni le sentiment d'un Européen. Les rochers et les sables dominent généralement. Les champs sont séparés par des déserts; le gazon, épars et menu, n'offre nulle part un lit touffu de verdure; les forêts, pleines d'arbres à formes pointues, n'ont ni fraîcheur délicieuse, ni obscurité solennelle. La nature est ici plus imposante que belle; elle a plus de caprices que de charmes.

La culture y a introduit quelques plantes européennes. La vigne, qu'on

y a apportée originairement de Madère et de Porto, produit un vin capiteux. Les plants de vigne venus du midi de la France ont prospéré, et les vins de Frontignan ou de Lunel, qu'on tire du Cap, sont presque égaux en saveur à ceux dont ils tirent leur origine ; enfin, le fameux Constance, que l'on obtient des plants venus de Chiraz en Perse, a un bouquet que l'on ne trouve à aucun de nos vins. Le pontac de Constance est l'ambroisie pure : il laisse bien loin de lui le pontac de France, dont nos gourmets font pourtant leurs délices. Si les habitants du Cap entendaient mieux leurs intérêts, s'ils voulaient abandonner les routes battues, ils porteraient bien plus loin la renommée de leurs vins, et cette colonie deviendrait, selon le plan de Banks, le grand vignoble de l'Angleterre. Cependant depuis plusieurs années les Anglais ont favorisé la culture de la vigne par l'envoi de vignerons expérimentés. On compte au Cap plus de 30,000 arpents de vigne, et la récolte est évaluée à près de 1,500,000 hectolitres.

On est agréablement surpris de voir, dans les nombreux jardins qui environnent la ville du Cap, les fruits d'Europe à côté de ceux d'Asie ; le châtaignier, le pommier et les autres arbres des pays les plus froids, avec le bananier, le myrte jambosa, et plusieurs autres arbres de la zone torride. Le savant M. Poivre dit avoir vu au Cap le palmier et le camphrier de Bornéo ; il en parle même comme si ces arbres y étaient multipliés ; on nous assure qu'il n'en existe aucun, sans nous dire si la culture en a été essayée. Les fruits d'Europe, tels que les cerises, les pommes, ont un peu dégénéré ; mais les figues, les abricots, les amandes et les oranges y sont aussi délicieux qu'en France. Les fruits de l'Inde sont plus rares ; la marigue et l'ananas y sont totalement inconnus. Les légumes viennent très-beaux ; on possède tous ceux d'Europe, et même l'artichaut, quoique Levaillant prétende ne l'avoir jamais vu. Le blé, l'orge, l'avoine et le maïs s'y cultivent avec succès ; le riz n'y vient point. On a essayé autrefois de le faire prospérer dans les environs de la baie de Sainte-Hélène ; mais les essais ont été infructueux : le manioc n'y est pas non plus connu. La pomme de terre y vient partout, mais dégénère promptement.

On a transporté des oliviers au Cap ; ils n'ont point d'abord réussi, et les habitants ne les ont plus soignés. On a aussi essayé de cultiver le coton ; mais les vents du sud-est font pénétrer du sable jusque dans les gousses, ce qui rend le coton jaune. Il existe au Cap deux espèces d'indigo sauvage, mais il paraît qu'on n'en a jamais tenté la manipulation : la culture de celui du Bengale y a été entreprise et abandonnée par la suite. Le lin donne deux récoltes par an, et le chanvre y vient abondamment ; mais on n'a pu encore

s'imaginer qu'on en pourrait faire de la toile et du cordage. La compagnie des Indes hollandaises, dans son dernier temps, avait tenté la culture du thé, et l'essai avait assez bien réussi ; mais les Anglais en on fait détruire tous les arbrisseaux, dans la crainte de nuire à leur commerce de Chine.

Ici, comme partout, les animaux féroces se sont retirés devant l'homme : les lions ne se montrent que vers la rivière de Dimanche (*Zondags*) ; mais les déserts, même voisins du Cap, retentissent du mugissement des loups, des panthères et des hyènes. Le chacal du Cap et le chat tigre sont aussi communs. On distingue encore une espèce particulière de blaireau, la mangouste du Cap et la gerboise, répandues par toutes ces contrées. Les chasseurs poursuivent les nombreuses espèces d'antilopes. La plus belle de toutes, la *pygarga*, ou l'antilope pourpre, est si commune près de la rivière du Poisson, qu'on en voit quelquefois des troupes de plus de 2,000 individus. L'antilope bleue est rare ; la gazelle proprement dite est une de celles que l'on rencontre le plus fréquemment ; le pazan (*antilope oryx*) habite surtout dans la partie nord-ouest de la colonie : on y trouve encore le gnou, autre espèce d'antilope, la gazelle des bois, le condoma et autres. Dans les forêts de l'intérieur se promènent plusieurs espèces de singes du genre des babouins. On doit remarquer parmi les animaux de ces contrées l'orycterope ou le *myrmecophaga capensis* de Gmelin, nommé par les Hollandais cochon de terre : cet animal ne se nourrit que de fourmis et de termites ; il est plus grand que les fourmiliers d'Amérique, dont il diffère assez pour constituer un genre à part. Les zèbres et les couaggas, moins grands, moins robustes que les zèbres, vont par troupes séparées ; ce sont deux espèces distinctes qui ne se mêlent jamais ensemble. Ils sont devenus fort rares dans la colonie. Les éléphants se sont aussi retirés du pays habité par les Européens, si ce n'est du canton de Sitzikamma : le rhinocéros-bicorne se montre encore moins, et la girafe paisible cherche des déserts plus reculés.

Les buffles sauvages sont chassés par les Hottentots et les Cafres, dont les troupeaux sont en grande partie composés de buffles apprivoisés, de moutons de Barbarie et de chèvres ; le bétail est petit et mauvais. Sparmann reconnut le premier une espèce particulière dans le bœuf ou buffle du Cap, qu'il nomma *bos cafer ;* des cornes énormes, une petite tête, un naturel féroce et d'autres caractères la distinguent ; elle est probablement répandue au loin dans l'intérieur de l'Afrique. On connaît, en Abyssinie, une race de bœufs qui a des cornes démesurées. La férocité du bœuf cafre rappelle les *taureaux carnivores*, que, depuis Agatharcide, tous les anciens placent dans l'Ethiopie ; et leurs cornes, souvent singulièrement contour-

nées, nous font penser aux bœufs des Garamantes, décrits par Hérodote et par Alexandre de Myndus, comme obligés de marcher à reculons en paissant, à cause de leurs cornes tournées vers la terre. Le sanglier de ces contrées est celui de tout l'intérieur de l'Afrique australe, le *sus æthiopicus* de Linné, le *phascochœrus africanus* de M. F. Cuvier. L'autruche se trouve dans les déserts de l'intérieur, et vient quelquefois par troupes dévaster les champs de froment. M. Barrow assure avoir tué un très-grand condor. Les flamengos, qui appartiennent au sous-genre bouvreuil, étalent partout leur plumage d'écarlate. Nous remarquerons encore les loxies, qui déploient un art admirable dans la construction de leurs nids, et les coucous indicateurs, qui apprennent à l'homme l'asile caché de l'abeille laborieuse. Mais nous ne nous occuperons pas des oiseaux de Levaillant, parce qu'ils passent pour être composés d'imagination. Les volailles, les cochons et les autres animaux d'Europe, qui abondent dans cette colonie, y ont été apportés par les Hollandais. Ils y ont aussi transporté de Perse des chevaux, qui aujourd'hui sont très-communs.

Cette région partage, avec le reste de l'Afrique, l'inconvénient d'être exposée à l'invasion des sauterelles; le vent du sud chasse ces hôtes destructeurs.

Les *Hottentots*, habitants originaires de toute cette région, paraissent être une race distincte à la fois des nègres et des Cafres; une couleur brune foncée, ou d'un jaune brun, couvre tout leur corps, mais n'atteint pas le blanc des yeux, qui est pur; leur tête est petite; leur visage fort large d'en haut, finit en pointe; ils ont les pommettes des joues très-proéminentes, les yeux en dedans, le nez plat, les lèvres épaisses, les dents très-blanches, la main et le pied petits en comparaison du reste du corps; ils sont droits, bien faits et d'une grande taille; leurs cheveux, de couleur noire, sont ou frisés ou laineux; ils n'ont presque point de barbe. Les femmes ont réellement la difformité connue sous le nom de *tablier*, et déjà décrite par un ancien voyageur, Kolbe, trop injustement décrié. Quelques-uns de ces traits les rapprochent plus de la race mongole que d'aucune nation africaine connue. La langue hottentote, malheureusement peu étudiée, nous a présenté quelques synonymies très-remarquables avec le petit nombre de mots mongols et kalmouks que nous avons eus sous les yeux. Cette observation inattendue et surprenante pourrait conduire à des conjectures bien singulières. Déjà M. Barrow qui, de même que M. de Grandpré, avait remarqué les yeux chinois ou mongols des Hottentots, y vit aussitôt une colonie de Chine; mais avant de former aucune conjecture, il faudrait connaître les

tribus du plateau central de l'Afrique méridionale, tribus parmi lesquelles il peut se trouver une race semblable à celle qui nous occupe.

Les Hottentots sont divisés en plusieurs tribus. Les *Damaras* demeurent le plus au nord; leur pays commence au delà des *monts de Cuivre*, et s'étend jusqu'au 21e degré de latitude, ou jusqu'à la contrée des Makosses.

Les *grands Namaquas*, réunis sous l'autorité patriarcale du missionnaire Anderson, ont remonté les bords du fleuve d'Orange, en se dirigeant au nord-est. Les *petits Namaquas* demeurent au sud du même fleuve, dont les bords, ombragés de mimoses, nourrissent des éléphants, des lions, des girafes en grand nombre. Les *Kabobiquas* et les *Geissiquas* paraissent être des branches des *Namaquas*.

Les *Koranas*, ou *Kora-Hottentos* occupent une contrée centrale très-étendue et riche en pâturages; moins sales que les autres tribus, ils montrent dans leurs constructions, dans leur habillement, quelque tendance à la civilisation. Un vaste désert ou *karrou* protége leur indépendance contre les Européens. Ils ont les traits plus nobles que les autres Hottentots qui habitent la même terrasse. Leurs nombreux troupeaux et le bien-être qu'ils leur procurent suffisent pour assurer leur indépendance. Ils vivent sur leur plateau fertile en bonne intelligence avec leurs voisins du nord, les Betjouanas, qui appartiennent à la race cafre.

Au sud-est, sur les limites orientales de la colonie, demeurent les *Gonaquas* ou *Channaquas*, tribu distinguée par des traits plus beaux et un esprit plus étendu. Beaucoup d'autres tribus, nommées avec soin par les anciens observateurs, ont disparu à mesure que la colonie envahissait leurs cantons. Les descendants de ces tribus éteintes vivent parmi les colons européens dans une sorte d'esclavage, plus ou moins adouci, selon le caprice des maîtres.

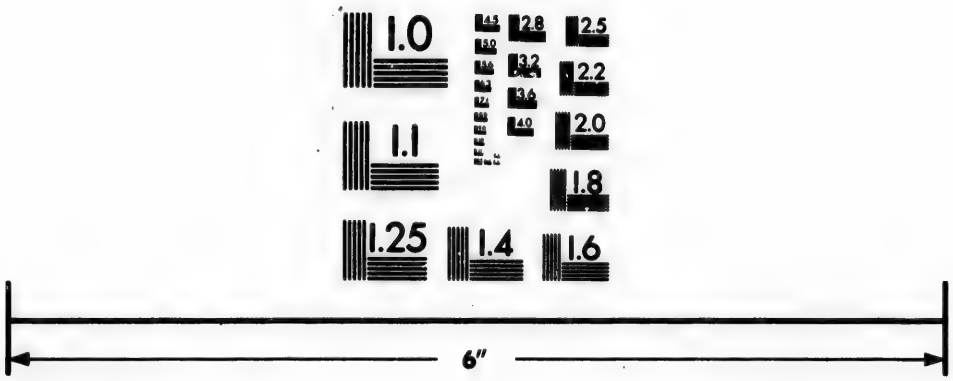
Couvert d'une peau de mouton, de gazelle ou de lion, inondé de graisse mêlée d'une couleur noire ou rouge, armé d'une courte massue, le Hottentot sauvage erre, en chantant et en dansant, au milieu des troupeaux qui forment toute sa richesse. Les mœurs primitives se sont altérées par la proximité des Européens. Ainsi nous pouvons croire, avec Kolbe, que jadis tous les Hottentots privaient leurs enfants d'un testicule, quoique aujourd'hui cet usage ne paraisse subsister que parmi les Koranas et les Boschismans. Si Kolbe a exagéré en les accusant de manger des insectes dégoûtants dont leur chevelure est peuplée, il paraît du moins certain qu'ils dévorent avec délices un insecte semblable, qui habite entre les crins de

chevaux et entre les poils des bœufs. L'usage le plus bizarre dont le premier historien des Hottentots ait fait mention, c'est la cérémonie dans laquelle un magicien ou jongleur sanctifie l'union des nouveaux époux en les aspergeant d'une eau chaude et malpropre ; cependant les observateurs modernes les plus dignes de foi en avouent la réalité ; c'est par la même opération que les hommes faits initient à leur compagnie l'adolescent parvenu à sa dix-huitième année. Le tempérament des Hottentots les éloigne de la polygamie ; ils ont en horreur l'inceste et l'adultère. La veuve qui veut se remarier est obligée de se faire couper une phalange d'un doigt. On prétend qu'ils n'ont aucune idée d'une divinité ; cependant ils se livrent à des opérations de sorcellerie, et regardent entre autres une espèce de mante comme un animal sacré, comme un dieu.

Les *Boschismans* ou *Bosjes*, [illegible] s aussi *Houzouanas*, qui chez les Koranas, portent le nom indi[illegible] *aabs*, paraissent être une branche très-anciennement séparée des Hottentots.

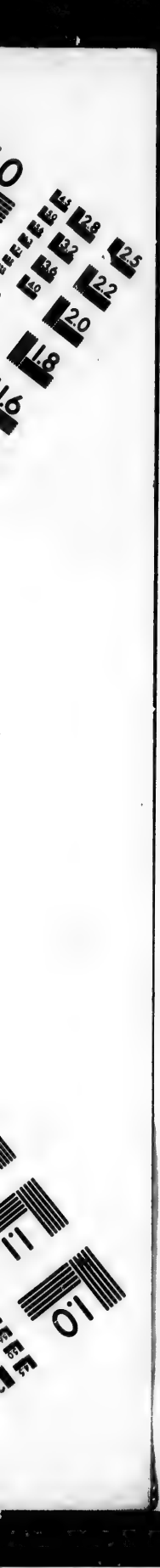
Les Saabs se trouvent incontestablement au dernier point de dégradation où l'espèce humaine puisse descendre : un regard farouche, incertain et sinistre ; des traits confus, mous et insidieux ; un embarras visible dans toute leur manière d'être et d'agir, annoncent, dès le premier abord, la dépravation de leur âme. Leur excessive maigreur fait singulièrement ressortir dans leur figure les caractères propres à la race hottentote. La couleur naturelle jaunâtre de leur peau n'est reconnaissable qu'au-dessous des yeux, où des larmes, provoquées par la fumée du feu, autour duquel ils aiment à se blottir, enlèvent quelquefois l'enduit épais de suif et de cendre qui recouvre leur corps entier. Pourtant, comparés avec leurs femmes, les hommes peuvent en quelque sorte passer pour beaux : celles-ci font vraiment horreur. Des seins flasques, pendants et allongés, un dos creux, rentrant et décharné comme le reste du corps, en contraste avec des fesses gonflées et très-éminentes, où, de même que chez les brebis d'Afrique, toute la graisse du corps paraît s'être concentrée, voilà une femme boschismane. La piqûre du scorpion, fort dangereuse dans ce pays pour toute autre personne, n'a aucun effet sur ces sauvages. Munis la plupart du temps d'un arc, d'un carquois rempli de flèches, d'un bonnet et d'un ceinturon, de sandales de cuir, d'une toison de mouton, d'une calebasse ou de la coque d'un œuf d'autruche pour porter de l'eau, de deux ou trois nattes d'herbe, qui, étendues sur des bâtons, forment leurs tentes, et quelquefois suivis de chiens barbets, ces êtres infortunés traînent l'existence la plus déplorable, en rôdant seuls, ou par petites bandes, dans les

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503


2.8
3.2
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

déserts arides qui, au nord, bornent la colonie. Ils y vivent ordinairement de racines, de baies, d'œufs de fourmis, de larves, de sauterelles, de souris, de crapauds, de lézards, et du rebut de la chasse des colons.

Tantôt mendiants, tantôt voleurs et brigands, toujours lâches et cruels, sans domicile fixe, sans gouvernement, sans forme sociale, sans aucune espèce d'intérêt commun, et vivant au jour le jour, ils ont fait échouer jusqu'à présent toutes les tentatives d'adoucir leurs mœurs brutales; aussi la haine des peuplades voisines s'appesantissait-elle sur eux long temps avant l'arrivée des Européens dans le pays : ceux-ci, loin de leur donner régulièrement la chasse, comme on l'a gratuitement supposé, accueillent au contraire ceux d'entre les Saabs qui circulent près des confins de la colonie, et leur font volontiers des largesses en bestiaux, volailles, tabac, eau-de-vie, corail, boutons, pour les engager à la paix. Dans ces dernières années, les colons septentrionaux s'étaient cotisés pour distribuer à une seule troupe de Saabs trente pièces de gros bétail et seize cents brebis; en peu de temps il n'en restait plus une trace, grâce au concours des hordes éloignées, qui, accourues pour partager le festin, ne désemparèrent que lorsque tout fut mangé. Ce sont les tribus mêmes d'Hottentots les plus civilisées, et surtout les Cafres, qui leur font sans relâche une guerre à mort; la vue d'un seul Saab les met en fureur. Un Cafre, député d'une petite horde de sa nation, se trouvant en 1804 au Cap, aperçut dans l'hôtel du gouvernement, parmi les autres domestiques, un Saab âgé d'environ onze ans; soudain il s'élança pour le percer d'un coup de hassagaie. Les Saabs sont le seul peuple de l'Afrique australe qui se serve de flèches empoisonnées; c'est avec cette arme qu'ils guettent les passants dans les karrous, en se cachant derrière des roches ferrugineuses, d'avec lesquelles on les distingue fort difficilement. Souvent, après avoir reçu l'espèce de tribut qu'on est forcé de leur payer, ils viennent la nuit aux habitations dont ils ont reconnu les approches, enlèvent le bétail et se sauvent avec la plus grande rapidité dans leurs montagnes inaccessibles. S'il leur arrive d'être atteints dans la fuite, ils n'abandonnent leur butin qu'après avoir tué, ou du moins estropié tous les bestiaux dérobés; quelquefois même ils se contentent de massacrer tout ce qui se trouve dans le parc, chevaux, bœufs, moutons, chiens et berger, sans en tirer le moindre profit. Semblables à l'hyène, la vue du sang et l'odeur des cadavres leur procurent des émotions agréables.

Les tribus sauvages changent continuellement leur idiome; chaque nouveau chef veut introduire quelques locutions nouvelles. De là une instabilité, une multiplicité de dialectes qui déroute l'étude critique. C'est un

phénomène général en Afrique, en Amérique; c'est surtout le cas où se trouvent les divers idiomes hottentots; ils changent continuellement. Les mots rapportés par les anciens voyageurs ne frappent plus l'oreille de l'observateur moderne, et chaque tribu, probablement même chaque famille, crée des termes qui finissent par former un jargon inintelligible à leurs voisins. En général, le langage des Hottentots se fait remarquer, d'après M. Lichtenstein, par une multitude de sons rapides, âpres, glapissants, poussés du fond de la poitrine avec de fortes aspirations, et modifiés dans la bouche par un claquement singulier de la langue. Les diphthongues *eou*, *aao* et *ouou*, y prédominent, et la phrase se termine fréquemment par la finale *ing*, prononcée d'une voix chancelante. Dans ce claquement de langue, il y a surtout trois nuances de force progressive, produites par la manière dont on retire le dos de la langue de la paroi supérieure du palais, ou bien la pointe de la langue, soit des dents incisives, soit des dents molaires supérieures. La construction particulière des organes de cette race facilite beaucoup la formation, d'ailleurs très-difficile, de ces sons. L'enveloppe osseuse du palais chez eux est en général plus étroite, plus courte, et à proportion moins cintrée dans la partie postérieure que chez les peuples de l'Europe et de l'Asie.

La langue de toutes les tribus hottentotes, y compris celle des Bosjesmans, est une ; c'est un fait aujourd'hui prouvé par les singularités qu'elles ont en commun, et par la ressemblance d'une quantité de mots. Il faut cependant convenir que l'idiome des Bosjesmans présente des différences bien plus tranchantes qu'on n'en remarque entre les divers dialectes des Hottentots, et même assez fortes pour que les deux peuplades ne puissent communiquer que par signes. Outre cela, le claquement de l'idiome bosjesman est plus fort et plus fréquent, les sons nasaux y sont plus clairs, et les finales des phrases beaucoup plus traînantes.

Les tribus de la Hottentotie sont plus ou moins soumises aux Anglais. On cite sur leur territoire quelques villes que nous ne devons point passer sous silence. A vingt lieues de l'embouchure de l'Orange se trouve *Pella*, dans le pays des *Namaquas*, ainsi que les missions de *Jérusalem* et *Bethany*, qui sont aujourd'hui dans un état très-florissant. Chez les *Damaras* qui habitent les bords du fleuve du Poisson, au nord des Kabobiquas, on ne cite aucune ville : ils sont trop grossiers et trop misérables pour en bâtir, bien qu'ils sachent exploiter des mines de cuivre et en extraire le métal. Chez les *Koranas*, qui doivent un certain degré de civilisation aux missionnaires anglais établis parmi eux, on trouve *Klarrwater*, que les

indigènes appellent *Criqua*, *Griqua* et *Karrikamma*. Elle est bâtie à 180 lieues au nord-est du Cap de Bonne-Espérance, sur le penchant d'une chaîne de collines schisteuses; on y voit plusieurs maisons en pierres. Grâce aux soins des missionnaires, le peuple se plaît à cultiver les jardins qui entourent la ville, et sur ses 1,200 habitants, près de 150 fréquentent les écoles qui y sont établies. A *Hardcastle*, on compte un millier d'habitants. Les mêmes missionnaires ont fondé *Konnah*, *Kama*, *Campbell* et *Kloofdorf*.

La colonie anglaise du Cap de Bonne-Espérance, Cape of good Hope, occupe l'extrémité méridionale du continent africain. Baignée par les trois océans Atlantique, Antarctique et Indien, elle est bornée au nord par le petit fleuve Koussie et en partie par le Gariep ou rivière Orange qui la séparent des territoires des Hottentots, des Bosjesmans et des autres peuplades africaines; à l'est, elle est séparée de la Cafrerie proprement dite, par la petite rivière de Kaï ou de Keys-Kamma. Sa superficie est de 18 à 20,000 lieues géographiques carrées, et sa population peut être évaluée à environ 160,000 habitants, dont environ 60,000 blancs. Les blancs descendent des Anglais, des Allemands, des Français, mais principalement des Hollandais.

Le pays se compose de trois terrasses successives qui vont en s'abaissant jusqu'à la mer; chacune de ces terrasses est soutenue par une chaîne de montagnes. La première chaîne est à une distance de 4 à 12 lieues de la côte; la seconde, plus élevée mais moins étendue, porte les noms de Zwarte-Bergen, Blak Mountains et Bokkeveld, dans sa partie occidentale; la troisième est la plus considérable de la colonie; elle porte les noms de monts Nieuweveld et de Spew-Bergen. Ces chaînes offrent de passage d'une terrasse à l'autre qu'à travers quelques gorges étroites et difficiles, appelées *Kloof*.

Le territoire forme deux provinces, celle des districts de l'ouest et celle des districts de l'est, administrées chacune par un lieutenant gouverneur; les provinces sont divisées en districts, et les districts, qui sont au nombre de 12, sont subdivisés en cornettes de campagne (field-cornetey). La langue anglaise est la langue officielle de la colonie. Les descendants des anciens colons hollandais forment encore la masse de la population; ils composent la classe des fermiers sous le nom de *boers*, ou de paysans pasteurs; sur les frontières, sous celui de *wee boers*.

On peut diviser les habitants en trois classes : les fermiers, les vignerons et les pasteurs. Les premiers sont en général dans l'aisance; ils n'ont

d'autres droits à payer que ceux d'octroi dans les villes où ils vont vendre leurs céréales. Les vignerons sont les plus civilisés et les plus riches; chacun d'eux possède une métairie d'environ 48 hectares, dont le produit est 3 à 4,000 francs net d'impôts. La plupart sont d'origine française, car c'est un Français qui planta les premiers ceps dans ce pays. Les pasteurs se divisent en deux classes : les nomades qui habitent les huttes en paille dans la partie septentrionale de la colonie, et les sédentaires qui vivent dans des cabanes en terre.

Dans toute la colonie on ne voit généralement que des fermes isolées; les cultivateurs, appelés en hollandais *boers* ou paysans, transportent le superflu de leurs récoltes à la ville du Cap, sur de pesants chariots attelés d'un grand nombre de bœufs. Leur hospitalité envers le voyageur, résultat nécessaire du manque d'auberges, est quelquefois intéressée et souvent dépourvue de grâce.

Les divisions topographiques changent constamment avec les progrès de la population et de la culture. Autrefois la colonie était divisée en quatre districts; aujourd'hui il y en a 12. Celui du *Cap* est le moins étendu, mais il est le plus peuplé. Il a 45 lieues de longueur sur 10 de largeur. Les montagnes à l'est du Cap forment un district populeux qui tire son nom de la petite ville de *Stellenbosch*. La partie méridionale de ce district a conservé son nom de *Hollande hottentote*. Elle est baignée par la mer; c'est un des plus riches cantons de la colonie, et le plus fertile en blé et en vins. Il est traversé par la route qui met la ville du Cap en communication avec la partie orientale de la colonie.

Le district le plus reculé à l'est était celui de *Graaf-Reynet*, mais on en a détaché le territoire appelé *Zuureveld* ou *Albany*, ou la colonie anglaise et le district d'*Uitenhagen* avec l'établissement morave de *Betelsdorp*. C'est ici que les colons hollandais, tous pasteurs ou chasseurs, vivent dans un état tout-à-fait patriarcal : les hommes sont d'une taille gigantesque; les femmes ont le teint le plus frais et les formes les plus majestueuses. On a calomnié leur humanité; mais les manières polies et les arts de la civilisation leur sont étrangers; ils commencent à les connaître par les colons anglais que les concessions gratuites ont attirés dans cette région solitaire. Une ferme royale sert de modèle pour les travaux de l'agriculture. Les frères moraves répandent lentement quelques notions des arts parmi les Hottentots; mais ces districts orientaux sont exposés aux incursions des Cafres. La baie *Algoa* est munie d'un petit fort. La ville de *Uitenhagen* est non-seulement le chef-lieu du district de son nom, mais encore celui de la pro-

vince orientale. C'est une ville importante, dans le voisinage de laquelle est le port franc d'*Élisabeth*, qui est un des trois entrepôts du commerce. Le district d'Albany a pour ville principale *Grahmestown;* c'est la ville la plus considérable de la colonie après le Cap. Le district de *Zwellendam* longe la côte méridionale; il renfermait les cantons de *Sitzikamma* et d'*Houtiniqua,* avec les baies de *Plettenberg* et de *Mossel;* mais on en a détaché le pays des Houtiniquas, qui forme à présent le district *Georges-Town*, avec un très-joli chef-lieu du même nom, situé à peu près au milieu, entre le Cap et la baie Algoa.

Le *ville du Cap,* en hollandais *Kaapstad*, et en anglais *Capetown,* chef-lieu de la colonie, s'étend au pied des montagnes de la Table et du Lion, sur les rivages de la baie de la Table : cette baie est profonde; mais la mer y est souvent mauvaise, et le mouillage peu sûr; les vaisseaux n'y viennent que depuis septembre jusqu'à la mi-avril; ils relâchent le reste de l'année à la baie False, où ils sont à l'abri des vents du nord-ouest. Cette baie, qui porte aussi le nom de *Simon,* devient à son tour dangereuse lorsque, dans la saison opposée, les vents soufflent du sud-est; de sorte que le Cap, placé entre deux baies et deux océans, n'a pas de véritable port. Toutes les rues sont coupées à angles droits, et dans une d'elles seulement, un canal rappelle un peu la Hollande. Les maisons, bâties en pierres ou en briques, sont ornées de statues et peintes extérieurement de diverses couleurs; presque toutes ont le toit en terrasse. Les édifices publics ont peu d'apparence : l'*église calviniste* offre dans son intérieur beaucoup d'écussons en relief et en peinture, attachés aux colonnes. Chaque habitant du Cap a des armoiries, et on suspend toujours celles d'un défunt, ainsi que son épée rouillée, à une colonne du temple : il semble, en vérité, que ce lieu de prières renferme la sépulture de tous les preux chantés par l'Arioste. On n'y voit que trophées, cottes de mailles, et autres ornements de guerre, entassés les uns sur les autres. Les véritables armoiries de ces *seigneurs* seraient un canif, une plume et le barême. La ville possède une bibliothèque publique; mais les livres, richement reliés, ont l'air de n'avoir jamais été ouverts; et on visite la bibliothèque si rarement, que plusieurs Français qui, avec M. Collin, désiraient la voir, furent obligés de prévenir quelques jours d'avance le conservateur de ce dépôt très-inutile. Cependant, depuis 1829, les Anglais ont donné à la ville une heureuse impulsion scientifique et littéraire, en y fondant une haute école de sciences et belles lettres, et en y créant un observatoire royal de la marine; la colonie possédait, en 1825, cinq journaux ou revues périodiques.

Les autres édifices du Cap sont le *palais du gouvernement*, l'*hôtel de ville*, les *magasins*, et les *casernes*, qui peuvent loger 3,000 hommes. De ses trois grandes places, l'une sert de marché; la plus belle est la *place d'armes*, ornée d'une double rangée de pins et du beau bâtiment de la *bourse*. Cette ville possède un *jardin botanique* qui sert de promenade, une *ménagerie* peuplée d'animaux rares, un bon *collége* et plusieurs écoles élémentaires. Hors de son enceinte se trouve un *hôpital*, dont les bâtiments magnifiques peuvent recevoir 600 malades. La population de cette capitale est d'environ 20,000 âmes. Dans ses environs on voit un grand nombre de maisons de campagne appartenant à de riches négociants.

C'est à 5 lieues du Cap que se trouve *Constantia* ou *Constance*, village renommé par ses vins délicats. A 7 lieues au sud de la capitale, la petite ville de *Simon's-town* doit son nom à la baie de Simon. Elle est peuplée d'Anglais, de Hollandais et de Hottentots; c'est l'entrepôt des vins du Cap. Il y a des casernes, un hôpital militaire et un bel arsenal pour les besoins de la marine et des colonies. Elle renferme encore de très-beaux chantiers, et le mouvement commercial de son port n'est inférieur qu'à celui du Cap.

Le Cap est une des principales places fortes de l'Afrique; cette ville, si importante pour les Anglais, qui en ont fait le lieu de relâche ordinaire pour les vaisseaux qui vont en Asie ou qui en reviennent, est défendue par une citadelle et par des forts qui s'étendent depuis la montagne de la Table jusqu'au rivage. Elle est le centre d'une station maritime des côtes d'Afrique et de Maurice, et l'un des ports militaires coloniaux du royaume britannique.

La ville du Cap, fondée en 1652 par Van-Riebeck, fut d'abord peuplée de mauvais sujets exilés de Hollande, de soldats qui avaient obtenu leur congé, de matelots qui, ayant gagné quelque chose à Batavia, avaient pu se dégager du service. Lors de la révocation de l'édit de Nantes, une foule d'infortunés Français, qu'un acte impolitique rejetait du sein de leur patrie, trouvèrent l'hospitalité en Hollande. Un grand nombre de ces Français allèrent s'établir au Cap : ils peuplèrent même un petit canton nommé le *Coin-Français*, que leurs descendants habitent encore; ils n'ont conservé que les noms français défigurés. Notre langue y est presque oubliée, et leurs usages sont ceux des Hollandais. L'éducation des Hollandais du Cap est très-négligée; les jeunes gens parlent assez facilement le français et l'anglais : d'ailleurs peu instruits, ils excellent dans tous les arts d'exercice : quoique très-bons écuyers et adroits chasseurs, les trois quarts de

leur vie se passent à fumer; ils s'endorment même la pipe à la bouche; ils boivent continuellement du thé, du café et du genièvre. « Les femmes, « dit M. Epidariste Collin, dans sa notice sur le Cap, jusqu'à l'âge de vingt « à vingt-cinq ans, restent charmantes: des yeux bleus, des cheveux d'un « châtain clair, un teint de rose et une extrême propreté, voilà des charmes « qui font oublier leur mise peu élégante: après cet âge, elles perdent « ordinairement leur légèreté; un embonpoint épais remplace la finesse de « leur taille; elles deviennent alors très-dignes de leur mari, dont le flegme, « l'air gauche et la démarche lourde, contrastaient auparavant avec leur « délicatesse. »

Nous remarquerons que le séjour des Anglais au Cap y a produit un grand changement dans les mœurs. Le Cap, définitivement soumis à la domination anglaise, doit peu à peu perdre le caractère d'une contrée hollandaise.

Le Cap exporte annuellement des vins, de l'eau-de-vie, du blé, de la laine, pour environ 8 à 9,000,000 de francs. On y importe des draps, des mousselines, des cotonnades, de la quincaillerie, des papiers, des meubles et d'autres objets de fabrication anglaise pour plus de 11 à 12,000,000 de francs.

Cette colonie, dont les Anglais se sont emparés en 1795 et en 1806, et que les traités de 1815 leur ont garantie, est susceptible d'un grand accroissement. Elle est administrée par un gouverneur général, assisté d'un conseil exécutif et d'un conseil législatif; la justice y est rendue par un tribunal suprême, siégeant au Cap, et par des tribunaux de districts; les forces militaires se composent de trois régiments de troupes anglaises, et du régiment des carabiniers à cheval du Cap, dont les soldats et les sous-officiers sont presque tous Hottentots.

Placée sur la route de l'Europe et de l'Inde, les vaisseaux qui franchissent ces mers vont s'y rafraîchir et chercher une nouvelle vie à leurs équipages affaiblis par une longue traversée. Son sol fertile produisant tout ce qui est nécessaire aux besoins de l'homme civilisé, elle peut, à la rigueur, se suffire à elle-même. Mais les Anglais y ont sagement établi des règlements favorables à la liberté des importations, excepté pour ce qui regarde la Chine. Sous un gouvernement éclairé, la population augmentera, le commerce trouvera un débouché facile aux denrées indigènes, dont un intérêt mieux entendu perfectionnera la culture. Des expéditions de découverte bien dirigées mettront le Cap en contact avec l'Afrique centrale, où probablement des richesses inconnues, pour être mises à profit, n'attendent qu'une main active.

Tableaux statistiques de la colonie anglaise du Cap.

Superficie totale : 20,000 lieues géographiques carrées.

Population totale en 1850 : 160,000

PROVINCE OCCIDENTALE.		
NOM DU DISTRICT.	SUPERFICIE En lieues géog. carrées.	POPULATION [1].
Cap Town (le Cap). . .	123	19,713
Cape district.	406	13,180
Stellenbosch.	296	17,884
Worcester.	3133	9,154
Clanwilliam.	1170	21,850
Beaufort.	2600	5,908

PROVINCE ORIENTALE.		
NOM DU DISTRICT.	SUPERFICIE En lieues géog. carrées.	POPULATION.
Georgestown.	6808	9,193
Colesberg.	»	2,100
Albany.	233	11,728
Sommerset.	989	13,600
Graff-Reinet.	2860	14,930
Uitenhagen.	1170	11,019
Victoria (Port Natal) [2]. .	3000	10,000?

[1] Dans la population des districts nous ne comptons ni les étrangers ni les troupes.

[2] Cet établissement situé sur la côte de Natal a été occupé en 1842 par les Anglais qui lui ont donné le nom de Victoria ; il dépend du gouvernement du Cap.

Revenus coloniaux en 1850.	5,000,000 fr.
Dépenses.	4,000,000
Importations.	10,000,000
Exportations.	7,500,000

LIVRE QUATRE-VINGT-DIX-SEPTIÈME.

Suite de la Description de l'Afrique. — Côtes sud-est de l'Afrique australe, ou la Cafrerie, le Monomotapa et Mozambique.

Les observations les plus récentes ont démontré que les peuples épars sur la côte du sud-est de l'Afrique, depuis la baie Algoa jusqu'à Quiloa, et peut-être au delà, se ressemblent entre eux par des traits physiques qui

les distinguent de la race nègre. Le crâne de ces peuples présente, comme celui des Européens, une voûte élevée ; leur nez, loin d'être déprimé, s'approche de la forme arquée ; mais ils ont les lèvres épaisses du nègre ; ils ont les pommettes saillantes du Hottentot ; leur chevelure crépue est moins laineuse que celle du nègre ; leur barbe est plus forte que celle du Hottentot ; un teint brun ou gris de fer semble encore les séparer de la race nègre. Quoique peu connus, les idiomes de ces peuples offrent des indices de ressemblance. Les esclaves de Mozambique comprennent plusieurs mots de la langue betjouane. Les habitants des environs de Quiloa désignent la Divinité sous le même nom que les Betjouans. Dans tous ces dialectes, on reconnaît des mots empruntés de l'arabe. L'usage de la circoncision s'est également introduit, chez toutes ces nations, qui paraissent avoir reçu leur civilisation de l'Abyssinie et de l'Arabie.

Comment désigner cette race? Le hasard a rendu commune à un assez grand nombre de ces peuples une appellation arbitraire. Après avoir doublé le cap de Bonne-Espérance, les navigateurs lusitaniens trouvèrent les habitants de la côte orientale de l'Afrique plus avancés en civilisation à mesure qu'ils remontaient vers le nord, où les Arabes avaient porté leurs mœurs et leur croyance. Ces mahométans désignaient sous le nom vague de *Cafres* ou *hérétiques* tous les naturels des pays où la religion musulmane n'était pas introduite. Dans le *Cafarah* ou la *Cafrerie*, les géographes arabes comprenaient tout l'intérieur de l'Afrique. La Cafrerie pouvait ainsi toucher à la Nigritie[1], border l'océan Indien depuis Zeïlah jusqu'à Brava, et atteindre de nouveau les bords de la mer au sud de Sofala. A mesure que les noms particuliers des royaumes et des peuples ont été connus des Européens, l'étendue de la Cafrerie a été diminuée sur les cartes, et ce nom a fini par disparaître. Cependant, lorsque les Hollandais du Cap, en reculant petit à petit les bornes de leur colonie à l'est, eurent occasion de mieux connaître leurs voisins, à peu près oubliés, ils adoptèrent la dénomination arabe, transmise par les écrivains portugais, pour l'appliquer particulièrement à la tribu avec laquelle ils étaient en relation immédiate, et dont le véritable nom est *Koussa*.

Nous pensons que l'on peut provisoirement employer le nom de *Cafres* pour désigner la race dominante et probablement indigène de l'Afrique australe orientale, tandis qu'il y aurait de l'inconvénient à l'appliquer à une peuplade en particulier.

Les nations cafres occupent une des régions les plus mal connues du

[1] *Edrisi*, Africa, édit *Hartmann*.

globe. Nous y voyons, derrière une côte marécageuse, malsaine, mais fertile, s'élever des chaînes de montagnes imparfaitement examinées, qui paraissent se diriger parallèlement à la côte, c'est-à-dire du sud-ouest au nord-est. Ces chaînes interrompues, traversées par plusieurs rivières, dépendent-elles d'un *plateau* ou d'une *chaîne centrale?* Les fleuves *Mafumo* ou *Lagoa*, *Lorenço-Marquez* et *Zambèze*, prennent-ils leurs sources au milieu des rochers, parmi des précipices, peut-être même au sein des neiges; ou se forment-ils dans de vastes plaines sablonneuses comme celles de l'Asie centrale, ou bien dans de verdoyantes savanes, comme celles de l'Amérique? Rien ne nous aide à résoudre ces questions. Les vents brûlants qui viennent de l'intérieur semblent témoigner contre l'existence de cette chaîne centrale, qui, sous le nom assez apocryphe de *Lupata* ou *épine du monde*, est tracée au hasard sur nos cartes. Les historiens portugais n'en parlent que comme d'une forêt épaisse, semée de gros rochers. Les grands lacs *N'gami*, *Mokoro*, *N'yassi* dont on a récemment reconnu l'existence, sont-ils les réservoirs naturels de l'intérieur de l'Afrique australe?

Dans cette absence de toutes notions positives, de tout indice certain, abstenons-nous de toute considération générale qui serait trop hypothétique; décrivons simplement les contrées l'une après l'autre.

La *côte du Natal* ou *Terre du Natal*, qui s'étend depuis la rivière de Keys-Kamma, limite de la colonie du Cap, jusqu'à la baie de Lorenço-Marquez ou de Lagoa, est arrosée de nombreuses rivières, parsemée de bois et coupée de prairies ou savanes magnifiques; mais aucun port, sûr et profond, n'offre ici un asile aux grands navires. Cette terre doit son nom à la découverte qu'en fit Vasco de Gama en 1498, le jour de Noël, ou de la Nativité. Dans l'intérieur s'élèvent des chaînes de montagnes qui paraissent devoir être calcaires, puisque les indigènes y creusent des cavernes où ils demeurent avec leurs troupeaux. Aucune des rivières, parmi lesquelles nous pouvons citer la *Borjie*, ou la *rivière des Pêcheurs*, le *Christian*, le *Natal*, le *Keys-Kamma* et la *Talchaa* ou le *Walkins*, n'est de long cours.

Le Natal, dont l'embouchure fut découverte en 1498 par Vasco de Gama, paraît avoir un cours de 30 lieues. Il est navigable pour de petits bâtiments. Ses eaux passent pour nourrir beaucoup d'hippopotames. Le Keys-Kamma, la plus méridionale de ces rivières, qui se jette comme les autres dans l'océan Indien, a environ 35 lieues de longueur. Son entrée est large mais obstruée par une barre de sable sur laquelle la vague se rompt avec violence.

Les *houlques*, et principalement le *holcus saccharatus*, le maïs, les troupeaux, forment la richesse des habitants. On tire une espèce de soie d'une plante qui paraît semblable à l'asclépiade de Syrie. Le voyageur Jacob Franck vit aux environs de la baie de Lagoa des limoniers, des cotonniers, des cannes à sucre, une graine appelée *pombe*, qui sert à composer une boisson enivrante. Les animaux, probablement plus nombreux que les hommes, errent en troupeaux immenses; les plus remarquables sont les éléphants, les antilopes, les rhinocéros, l'hippopotame.

Les Cafres, ainsi que l'a fait judicieusement remarquer le savant Ritter, sont aussi étrangers aux Hottentots qu'aux Nègres et aux Maures ou mahométans de la côte septentrionale qui les ont refoulés de plus en plus dans l'intérieur du pays. Ils se divisent en plusieurs tribus dont les principales sont appelées *Koussas*, *Mamboukis*, *Tamboukis*, *Macquinis*, [illegible] et *Betjouanas*.

La tribu qui se présente la première, en remontant la côte du sud au nord, est celle des *Koussas*, désignée aussi sous le nom d'Ama-Kosas. Nous la connaissons par les observations de deux voyageurs du commencement de ce siècle, Lichtenstein et Alberti. Le pays des *Koussas* est borné au sud-ouest par la rivière de Keys-Kamma, au nord-est par celle de Christian, à l'est par la mer, et à l'ouest par une grande chaîne de montagnes qui se projette d'occident en orient, et le sépare du territoire des Bosjesmans. Il est traversé par la rivière du *Buffle*, qui fournit seule de la bonne eau. Le sol est un terrain noir, gras et extrêmement fertile. Les bords des rivières et les coteaux sont couverts de mimoses, d'aloès, d'euphorbes et d'autres arbres de haute futaie, ou de halliers presque impénétrables. On nomme, parmi les végétaux, une espèce de roseau très propre à étancher la soif, quoiqu'il croisse dans les eaux saumâtres. Les dunes, à l'embouchure du Keys-Kamma, produisent du pisang sauvage en grande abondance. Il n'est pas rare de rencontrer des rayons de miel dans les fentes des montagnes, dans le creux des arbres, dans les fourmilières abandonnées. Il y a d'excellents pâturages pour le gros et le menu bétail; cependant l'herbe qui croît à l'est du Keys-Kamma contient trop d'acide et durcit en mûrissant : aussi cette rive nourrit-elle plusieurs espèces d'antilopes et d'autres espèces de gazelles, une quantité incroyable de chamois, de nombreux troupeaux de chevreuils, d'élans, de chevaux sauvages, de sangliers, d'autruches, ainsi que des paons, des pintades, des oies, des canards et d'autres oiseaux aquatiques. Ces animaux paisibles y sont poursuivis par des lions, des panthères, des loups, des

chacals et une multitude d'oiseaux de proie. Sur la rive orientale, au contraire, jusqu'à la rivière de *Lagoa* ou de *Mafumo*, on ne voit qu'un petit nombre d'élans et de chevaux, mais les éléphants et les hippopotames paraissent habiter cet endroit de préférence.

L'hiver n'est pas toujours aussi pluvieux qu'au Cap; le thermomètre de Fahrenheit s'élève rarement à plus de 70 degrés, et ne descend presque jamais au-dessous de 50; pendant tout le reste de l'année, il varie de 70 à 90 degrés : cependant au plus fort de l'été, les orages sont quelquefois annoncés par des bouffées de vents brûlants, qui font monter tout à coup le thermomètre à 100 degrés et au delà.

Les Koussas ont en général la stature haute, la tête belle, les formes régulières, la taille svelte, les bras musclés, tous les membres parfaitement développés, le port noble, l'attitude vigoureuse, la démarche ferme et assurée. La couleur de leur peau est un gris noirâtre, ou de fer nouvellement forgé, qui ne déplaît pas au premier abord. Mais pour renchérir sur la nature, ils se peignent encore, non-seulement le visage, mais tout le corps, en se frottant d'une couleur rouge délayée dans l'eau, à laquelle les femmes ajoutent souvent le suc de quelque plante odoriférante. Afin de mieux fixer cet enduit, on le recouvre, lorsqu'il est séché, d'une couche de graisse ou de moelle, qui, en le pénétrant, l'attache intimement à la peau, et rend celle-ci plus souple. Le rouge en général est la couleur favorite des Cafres. Leurs cheveux sont noirs, courts, laineux, rudes au toucher et réunis en mèches éparses. Il est rare de voir un de ces Cafres avec une barbe pleine; ordinairement le menton seul est semé de petits flocons : il en est de même des autres parties du corps.

Les femmes, beaucoup plus petites, atteignent rarement la hauteur d'une Européenne bien faite; mais, à la différence de la taille près, elles sont aussi bien dessinées que les hommes. Tous les membres d'une jeune Cafre ont ce contour arrondi et gracieux que nous admirons dans les antiques. Leur gorge élastique a les plus belles formes; le contentement, la gaieté, se peignent sur leur physionomie. Les deux sexes ont la peau unie et parfaitement saine. Le phénomène découvert d'abord chez les Hottentottes, et qui a donné naissance à tant de contes absurdes, existe de même chez les femmes de la Cafrerie; seulement le prolongement des nymphes y est beaucoup moindre. Du reste, grâce à leur manière de vivre simple et naturelle, on ne voit pas de Cafres contrefaits ou difformes. De nombreux troupeaux de vaches leur fournissent en abondance du laitage, qui fait leur principale nourriture. Ils le mangent toujours caillé, et le conservent dans des paniers

de jonc d'un travail admirable. Les autres aliments sont la viande, ordinairement rôtie; le millet, le maïs et les melons d'eau, qu'ils apprêtent de plusieurs manières. Ils manquent entièrement de sel, et ne le remplacent par aucun autre assaisonnement. L'eau est leur unique boisson. Ce n'est que rarement qu'ils préparent une boisson enivrante avec de la farine de millet fermentée. Il n'est pas possible de les engager à manger de la chair des cochons domestiques, des lièvres, des oies ou des canards, ni d'aucune espèce de poisson. Leur demande-t-on la raison de cette répugnance, ils répondent que les cochons se nourrissent de toutes sortes d'immondices; qu'après avoir mangé du lièvre on devient fou; que les oies et les canards ont un cri désagréable et ressemblent aux crapauds; enfin, que tous les poissons appartiennent à la race des serpents. Tous ont un goût passionné pour le tabac.

Les *Hambounas*, appelés aussi *Immbos* ou *Mamboukis*, au contraire, près de Rio de Lagoa, ne fument jamais; mais en revanche, ils prennent beaucoup de tabac en poudre. C'est une tribu qui passe pour très-belliqueuse, bien qu'elle ne se compose que de pasteurs et d'agriculteurs.

Les Koussas sont très-actifs. Ils n'est pas rare, par exemple, qu'une compagnie s'obstine à poursuivre un éléphant plusieurs jours de suite, même au péril de leur vie, cependant ils n'en mangent pas la chair, et les dents, qui en font la dépouille la plus précieuse, sont la propriété du chef de la horde, et doivent lui être présentées. Ils ont un goût particulier pour les longs voyages, qu'ils entreprennent souvent sans autre motif que d'aller voir leurs amis, ou même uniquement pour voyager et faire quelque chose. Après une course de 30 à 40 lieues, achevée en aussi peu de temps qu'il est possible, ils ne donnent aucune marque de lassitude extraordinaire, et une légère récompense suffit pour les engager encore à danser.

Leurs habits sont faits de peaux de moutons ou de veaux, qu'ils savent préparer avec beaucoup d'art, qu'ils cousent avec du fil en fibres d'animaux, et qui descendent jusqu'au gras de la jambe. Des anneaux d'ivoire, qu'ils portent au bras gauche, sont leur principal luxe. Toutes les femmes ont le dos, les bras et le milieu de la poitrine sillonnés de lignes parallèles à égale distance. Ces incisions, qui, dans leur opinion, servent à relever la beauté, se font en introduisant un poinçon, en guise de bistouri, sous l'épiderme qui se déchire à mesure qu'on relève le poinçon.

Il règne beaucoup d'ordre dans les ménages. La pluralité des femmes est permise, mais il n'y a que les gens aisés qui en prennent deux, et rarement davantage. Les femmes, en général, sont très-fécondes; cependant on

trouve le plus d'enfants chez celles qui ne partagent pas la possession de leur mari avec une autre, et la polygamie n'y favorise pas la population autant qu'on pourrait le croire. L'habitation de chaque famille consiste en une cabane de forme circulaire et très-basse; sa construction est l'ouvrage de la mère et de ses filles. Le bétail tient lieu de tout au Cafre; il est, pour ainsi dire, l'unique objet de ses pensées et de ses affections. Ce sont les vrais Arcadiens de Théocrite. Quelquefois le beuglement particulier d'une vache a quelque chose de si flatteur pour l'oreille d'un Cafre, qu'il n'a pas de repos qu'il n'en ait fait l'acquisition, et que, pour l'avoir, il la paye beaucoup au-dessus de sa valeur. Aussi le chien le mieux dressé n'obéit-il pas plus ponctuellement à son maître que les bêtes à cornes n'obéissent, chez les Cafres, à la voix de leur conducteur. Un coup de sifflet arrête soudain un nombreux troupeau de bœufs; un autre coup de sifflet suffit pour le remettre en mouvement.

La culture des terres fournit aussi aux Cafres une partie de leur subsistance : les femmes sont chargées de cette besogne.

A l'âge de douze ans, les enfants des deux sexes reçoivent une sorte d'éducation auprès du chef de la horde. On les partage en bandes qui se relèvent à mesure que le service l'exige. Les garçons sont chargés de la garde des troupeaux, en même temps que les officiers publics les exercent à lancer le javelot et à manier la massue. Les filles apprennent, sous les yeux des femmes du chef, à faire des habits, à préparer les aliments, et, en un mot, à s'acquitter de tous les travaux de la hutte et du jardin.

La circoncision est généralement en usage chez les Cafres; on la pratique à l'âge où le jeune homme approche de la puberté, sans y attacher aucune idée religieuse.

Les enfants traitent leurs parents avec beaucoup d'égards, et leur montrent pendant toute la vie une soumission respectueuse. Les femmes ne prennent régulièrement aucune part aux délibérations qui ont pour objet les intérêts généraux de la horde; mais, en temps de guerre, lorsqu'on craint pour la vie des ambassadeurs, on députe des femmes pour transmettre des propositions d'accommodement à la horde ennemie; on est sûr qu'il ne leur sera fait aucun mal.

Un sentiment universel de bienveillance unit tous ces Cafres, et chaque individu considère le tort fait à un autre comme s'il était fait à lui-même; ils s'entr'aident dans le besoin avec un dévouement sans bornes. Quoique très-intéressés, ils mettent la plus grande bonne foi dans le commerce. L'hospitalité est à leurs yeux un devoir sacré qu'ils s'empressent de

remplir avec la plus aimable prévenance : tout étranger est accueilli et fêté ; on va, dit-on, jusqu'à lui donner une compagne pour la nuit.

Loin d'être une nation belliqueuse, les Koussas ont un penchant décidé pour la tranquillité et le calme de la vie pastorale ; ils ne balancent cependant pas à prendre les armes quand il s'agit de défendre ou de faire valoir certains droits réels ou imaginaires. Les armes sont la zagaie ou la hassagaie, espèce de lance longue d'environ 2 mètres, y compris le long fer qui la termine, qu'ils savent lancer jusqu'à la distance de 20 mètres ; le bouclier et la massue, qu'ils manient avec une dextérité surprenante ; toutefois ils sont très-mauvais tireurs. Le voyageur Lichtenstein en raconte un exemple. Après avoir distribué de l'eau-de-vie à une troupe de Cafres, on dressa une planche à la distance de 60 pas, en offrant un mouchoir de coton rouge à celui d'entre eux qui le premier atteindrait au but. Ils s'évertuèrent un temps assez considérable avant de remporter le prix ; mais la pointe de fer de la zagaie perçait de part en part la planche, qui pouvait avoir un pouce d'épaisseur. On voit par là combien cette arme est dangereuse entre les mains d'un homme déterminé. Le Cafre tient dans la main gauche un faisceau de zagaies, qu'il lance l'une après l'autre de la droite en courant sur son adversaire ; il empoigne la dernière pour frapper à bout portant. « Cet exercice étant fini, continue Lichtenstein, ils nous donnèrent spontanément une représentation de leur manière de combattre. Ils se mirent d'abord en ligne, et imitèrent, avec des efforts aussi violents qu'animés, l'action de décocher le javelot en évitant les coups de l'ennemi. A cet effet, ils changent continuellement de position, sautent de droite à gauche en poussant de grands cris, se jettent par moment contre terre, et se relèvent soudain avec une vigueur prodigieuse pour lancer un nouveau trait. L'agilité et la prestesse de leurs mouvements, la variété et la succession rapide des plus belles attitudes, la superbe taille, les formes gracieuses et la nudité des athlètes, rendirent le spectacle aussi neuf qu'intéressant. » Avant de commencer les hostilités, l'agresseur envoie à son adversaire des hérauts d'armes portant devant eux une queue de lion qui indique leur qualité et la nature du message dont ils sont porteurs. Lorsque l'armée de celui qui a déclaré la guerre est arrivée à proximité du camp de l'ennemi, elle fait halte, et envoie de nouveau des hérauts pour l'avertir de son approche. Si celui-ci n'a pas encore rassemblé toutes ses forces, il en informe son adversaire, qui est obligé d'attendre que l'autre ait complété son monde, et soit prêt à le combattre. Ce n'est qu'à leurs voisins du nord-ouest, les Bosjesmans, qu'ils font une guerre perpétuelle ; ils traitent ces brigands comme

des bêtes féroces, les suivent à la piste, pour en découvrir les repaires, et massacrent impitoyablement ceux qui tombent entre leurs mains, sans distinction d'âge ni de sexe.

Très-passionnés pour la chasse, ils y vont par troupes nombreuses; les filles nubiles et les femmes assistent même quelquefois à ces parties, qui durent jusqu'à deux ou trois mois. Pour forcer un lion, ils commencent par former un cercle autour de lui, et se rapprochent peu à peu du centre. L'animal blessé ne manque pas de se précipiter sur l'un des chasseurs, qui l'évite en se jetant subitement à terre, et en se couvrant de son bouclier; alors les autres accourent et percent l'animal de leurs zagaies. Le vainqueur rentre en triomphe dans son hameau. La chasse des éléphants est la plus pénible. Rarement les Cafres parviennent à les percer assez profondément pour rendre la blessure mortelle.

Le divertissement qu'ils affectionnent le plus est une danse extrêmement uniforme, roide et bizarre. Ils s'y accompagnent d'un chant fort désagréable. Le seul instrument de musique que l'on ait vu chez eux consistait en une baguette, sur laquelle était tendue une corde de boyau; il est particulier aux Hottentots *Gonaquas* ou *Channaquas*, anciens habitants du promontoire méridional de l'Afrique, qui, depuis l'agrandissement de la colonie européenne, ont cessé de former une peuplade, et se trouvent actuellement disséminés dans la Cafrerie.

Chaque horde de Cafres a ordinairement son chef héréditaire, appelé *inkoossie*. Lorsque plusieurs hordes se trouvent rassemblées dans un même canton, elles ont à leur tête un chef suprême, considéré comme le souverain du canton. Les chefs exercent un pouvoir presque absolu; en cas d'injustice ou d'usurpation, le conseil fait des remontrances au nom du peuple.

Le droit du plus fort ne règne pas chez les Cafres; il n'est permis à personne d'être son propre juge, le cas excepté où un homme surprend sa femme en adultère. Malheureusement l'exemple de la corruption européenne exerce déjà une influence funeste sur les mœurs de ce peuple pasteur. L'arrogance des colons, les fraudes commises dans le trafic, l'abus de la force, joint aux instigations de quelques mauvais sujets de la colonie et à celle des Hottentots révoltés, ont amené des guerres désastreuses entre les Koussas et les colons; guerres qui ont laissé un ressentiment profond et funeste; cependant rien de plus facile que de traiter avec ces peuples en invoquant leur équité naturelle.

L'arithmétique des Koussas se borne à l'addition qu'ils font en comptant

sur les doigts; ils manquent de signes pour retenir les dizaines. La plus grande mesure du temps est pour eux le mois lunaire; mais il en résulte bientôt une addition qui outrepasse les bornes de leur arithmétique. Ils sont hors d'état de déterminer, pour le passé comme pour l'avenir, une étendue de temps un peu considérable. Ils réussissent mieux à indiquer avec précision une heure de la journée; c'est en étendant le bras vers l'endroit où le soleil se trouve alors à l'horizon. C'est à cette ignorance de calcul et à la nullité absolue de chronologie qui en résulte, qu'il faut attribuer le défaut de renseignements sur leur origine et sur l'histoire de leur nation. Tout ce qu'ils en savent se réduit littéralement à ceci : « Dans le pays où le soleil se lève était un antre d'où sont sortis les premiers Cafres, et en général tous les peuples et les premiers animaux de toutes les espèces. En même temps parurent le soleil et la lune pour éclairer la terre; les arbres, l'herbe et les autres végétaux, pour nourrir les hommes et les bêtes. »

Les Koussas, inquiétés par les envahissements des Anglais, se sont, dans ces dernières années, montrés les ennemis acharnés de leurs établissements, et ils saisissent toutes les occasions qui leur paraissent favorables pour tenter de les expulser de leur pays.

En passant la rivière du Basséh, on entre dans le pays des *Tamboukis*, dont le véritable nom est *Ma-Thimba*. C'est d'eux que les Koussas apprennent leurs chansons, composées moins de mots que de syllabes inintelligibles à eux-mêmes. Ils possèdent du fer et du cuivre mêlé d'argent; c'est du moins d'un métal semblable que se composent leurs anneaux. Ils sont pasteurs ou agriculteurs.

En passant la Nabagana, on se trouve parmi les *Hambounas*, dont l'identité avec les *Mamboukis*, soutenue par Lichtenstein, n'est pas tout-à-fait incontestable. Le premier nom est celui que les Gonaquas donnent à une peuplade voisine des Tamboukis; le second est le nom que le voyageur Van-Reenen leur entendit donner dans le pays, nom qui a aussi été connu de Sparmann. Selon Lichtenstein les Koussas les nomment *Immbo*. On ne se reconnaît pas dans ces dénominations obscures et incertaines.

Parmi les peuplades éloignées de la côte, on indique les *Abbatounas* et les *Madouanas;* les premiers habitent près des sources du Mafumo, à l'est des Hambounas; les seconds entre les Khojas et les Mamboukis.

C'est sur le territoire des Tamboukis et sur celui des Zoulas, que les Boëers hollandais, émigrés du Cap au nombre de 5 à 6,000, fondèrent en 1824 la colonie de *Port-Natal* ou la *république de Natal*, qui avait

pour capitale *Petermauritzbourg;* mais ils eurent à lutter contre deux ennemis à la fois : les naturels, dont ils avaient envahi le territoire, et les Anglais, qui voyaient avec jalousie s'établir, au détriment de leur colonie du Cap, une colonie indépendante, qui attirait à elle les anciens colons hollandais du sud de l'Afrique. En 1838, les Anglais offrirent aux Boërs, fatigués d'une lutte de quatorze ans, leur protection intéressée; et en 1842 ils s'emparèrent militairement de leur établissement. C'est aujourd'hui, sous le nom de *Victoria,* un district dépendant de la colonie anglaise du Cap de Bonne-Espérance.

Le territoire de ce district s'étend sur une largeur de 300 kilomètres sur la côte, et se prolonge jusqu'à la distance de 160 kilomètres dans l'intérieur. Le sol est très-fertile. *Port-Natal,* sa capitale actuelle, forme à l'embouchure du Natal un hâvre très-beau ; mais il est barré et d'accès difficile, et ne peut recevoir que des navires qui ne tirent que un mètre d'eau : son principal commerce est celui des dents d'hippopotames et de l'ivoire. Le district compte peut-être 10,000 habitants ; il confine à l'ouest avec le pays des Bassoutos ou des missions d'entre Nu-Gariep et Ky-Gariep; il en est séparé par les monts Wittenbergen.

La côte de Natal se termine par la baie de Lorenço-Marquez, à laquelle un lac maritime, situé sur son bord méridional, a fait donner le nom portugais de baie *da Lagoa,* c'est-à-dire de la Lagune. On l'a quelquefois confondue avec la baie d'Algoa, située à huit degrés plus au sud. Les fertiles rivages de cette belle et grande baie ont souvent tenté l'ambition des Européens ; l'établissement qu'on pourrait y former exporterait de grandes quantités d'ivoire. La rivière de Mafumo, ou Lagoa, qui s'y écoule, n'a encore été remontée jusqu'à sa source par aucun voyageur européen.

Les *Zoulas*, ou *Hollontontes*, qui habitent les environs de la baie de Lagoa, forment une tribu assez importante pour pouvoir mettre 15,000 hommes sous les armes. Leur chef réside, dit-on, dans une petite ville nommée *Zoula*. Sous le nom de *Matabilis;* ils se sont fait cruellement redouter des colons européens et des autres tribus Cafres.

En remontant le Mafumo, on arriverait chez les nombreuses tribus de la nation des *Betjouanas* ou *Béchuanas*, qui a été visitée par des voyageurs partis du Cap, et au milieu de laquelle se sont établis les missionnaires évangéliques de Paris et de Londres. Cette nation est nommée *Briqouas* par les Hottentots, dont le désert inhospitalier des Bosjesmans les sépare. On nous apprend qu'ils prennent aussi le nom de *Moulitjouanas* et de *Sitjouanas.*

Le pays de cette nation, situé entre le 20e et le 26e degré de latitude, offre un aspect agréable et varié; les forêts de mimoses sont entremêlées de beaux pâturages. Les Betjouanas sont partagés en plusieurs tribus; en entrant dans le pays par le sud, on rencontre d'abord celle des *Matchapings* ou *Matchapis,* sur la rivière de *Kouroumâna* ou *Kuruman;* c'est une des plus faibles. A un degré plus au nord, sur la rivière Sétabi, se trouvent les *Mouroûlongs;* leur nombre s'élève à 10,000. En 1823, ces deux tribus, alors réunies à la source du Takoûn, ou Moskowa, formaient cette jolie ville de *Littakou,* dont Barrow nous a laissé un si brillant tableau, et que le voyageur Thompson a visitée peu de temps après qu'elle eut été abandonnée. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un village, situé au pied de quelques hautes collines. A environ 8 lieues à l'ouest, et sur le même cours d'eau, se trouve l'importante station de *Motito,* qui a pour annexe le village de *Pinokaneng.* A 25 lieues au nord, est le grand village de *Morokoeng,* habité par la tribu des *Barolongs,* ainsi que celui de *Setlagolé,* qui est situé à 35 lieues sud-est de Motito. *Mamousa* est aujourd'hui la ville la plus peuplée des Betjouanas : elle est occupée par les *Batalpis,* une de leurs tribus, très-riche en bétail. Littakou a été remplacée par la ville de *Kruman,* qu'on nomme aussi *Nouveau-Littakou.* L'ancienne ville de Littakou avait 4,000 habitants; la nouvelle en a 5,000, occupant 800 huttes circulaires. Celle-ci est située plus bas vers la source de la rivière de Kruman, qui est un affluent de l'Orange.

Les *Matsaróquas,* à l'ouest, sur les bords inférieurs du Kouroumâna, confinent avec les Hottentots Dammaras: non loin du Nouveau-Litakou, au nord des Mouroûlongs, sont les *Ouanketsis.* Les *Thammâkhas,* ou *Tamahas,* autrement nommés Briqouas rouges, peuplade fort nombreuse, occupent plusieurs villages au nord-est des Matchapis, au sud-est des Mouroûlongs, et au nord des Kharamankeys, tribu de Hottentots-Coranas, avec laquelle ils vivent dans la plus parfaite intelligence, en s'unissant même par des mariages réciproques pour rendre l'amitié plus étroite.

La peuplade de *Khojas* ou *Gokas,* au nord-est des précédents, est très-nombreuse, mais peu connue. A trois grandes journées au nord-est des Ouanketsis, et droit au nord des Khojas, sont fixés les *Moukhouroûzis,* sous un chef renommé pour sa bravoure.

Au nord-est de ceux-ci, habitent les *Macquinis* ou *Makinis,* la plus puissante, la plus riche et la plus industrieuse des peuplades betjouanas. Leur nom vient probablement de l'arabe *Kana,* qui signifie *forgeron,* parce qu'ils sont habiles à travailler le fer et le cuivre qu'ils tirent de leurs montagnes.

Après les Macquinis, viennent, à ce que l'on croit, les *Biri*, peuple dont le nom nous a été transmis par les voyageurs portugais.

Toutes ces tribus cafres, dit M. Ritter [1], se distinguent par leurs mœurs hospitalières, leur douceur et leur prudence; si parfois ces Africains se sont montrés inhumains et cruels, c'est à leur commerce avec les Européens qu'il faut seul en attribuer la cause. Les habitants des côtes accueillent les naufragés avec un bonté compatissante, souvent même ils les accompagnent à travers une étendue de plusieurs centaines de milles et les conduisent vers le sud au cap de Bonne-Espérance, ou vers le nord, jusqu'à Sofala. Les Anglais furent reçus avec la même hospitalité par les Cafres de la côte de Lagoa, qui ne voient que rarement des Européens. Les habitants des hautes plaines dans l'intérieur du pays firent preuve des mêmes qualités lorsqu'ils virent pour la première fois des Européens; Barow remarqua les mêmes vertus chez les Koussas; Truter, Sommerville et Lichtenstein chez les Betjouanas; Pedro da Anbaya chez les Cafres de Sofala, et Baretto chez les Cafres de Manica.

Les *Ouanketsis* ou *Wanketzens* habitent un pays montagneux vers le nord et vers l'est, arrosé par de nombreuses rivières dans cette direction, mais manquant d'eau vers le sud et vers l'ouest. Leur roi réside à *Malita;* mais leur ville principale est *Quaqué,* huit fois plus grande qu'aucune de celles des Betjouanas.

Le missionnaire Campbell visita en 1820 ce pays; il y trouva chez les *Machâous* une ville nommée *Machâou,* avec 10,000 habitants, et plus loin, une autre nommée *Kourritchané,* dont la population s'élevait à 16,000, et où l'on travaillait le fer et le cuivre. La tribu qui habitait cette dernière ville se nommait *Maroutzis.* Ce sont les Maroutzis et les Macquinis qui fournissent aux autres Betjouanas les couteaux, aiguilles, boucles d'oreilles et bracelets de fer et de cuivre que les voyageurs ont été si étonnés de trouver chez ces sauvages. Ils tirent le métal d'une chaîne de montagnes qui se projette entre eux et les Moukhouroûzis. Il paraît probable qu'ils touchent dans l'intérieur des terres aux derniers postes portugais du Monomotapa, car c'est par leurs relations que les autres Betjouanas avaient eu la première notion d'hommes blancs.

Les Machâous mangent avec délices toutes sortes d'animaux, même en putréfaction; ils divisent le temps par nuits et non par jours. Les Maroutzis se barbouillent le corps d'argile blanche, depuis les pieds jusqu'à la tête; ils portent une sorte de turban fait de peau de sanglier et se couvrent les

[1] Géographie comparée: Afrique; tom. I.

épaules de peau de panthère. « Nous fûmes, dit Campbell, surpris de l'éten-
« due de Kourritchané : chaque maison était entourée, à une distance
« convenable, d'un mur circulaire en pierre; quelques-unes étaient cré-
« pies et peintes en jaune à l'extérieur, nous en remarquâmes une dont la
« peinture en rouge et en jaune ne manquait pas de goût. Le sol de l'espace
« compris entre la maison et le mur était couvert d'argile aussi unie qu'un
« plancher, et balayé très-proprement. Nous aperçûmes enfin une vaste
« plaine environnée de montagnes, et dont la circonférence pouvait être
« d'une centaine de milles. On nous dit qu'elle abondait en buffles et en
« éléphants, et on nous montra plusieurs coteaux à l'est, sur lesquels il y
« avait des villes considérables [1]. »

Ces diverses peuplades, soumises à des chefs particuliers qui souvent se font la guerre, sont unies par la langue, les mœurs et les habitudes. Grands voyageurs, tous les Betjouanas se connaissent très-bien; les fils de bonne famille, et principalement ceux des chefs qui prétendent à la succession, sont même tenus de faire des courses lointaines, pour former des liaisons d'amitié et des alliances utiles à leur tribu, en cas d'événement. Moins élancés que les Cafres et aussi bien proportionnés, ils ont des formes encore plus élégantes : la teinte brune de leur peau tient le milieu entre le noir brillant des nègres et le jaune terne des Hottentots; la coupe de leur figure ressemble parfaitement à celle des Cafres (Koussas); seulement on y rencontre plus fréquemment des nez arqués et des lèvres à l'européenne; souvent l'expression de leurs yeux, et un je ne sais quoi autour de la bouche, annonce l'homme dont la sensibilité est déjà active sans être encore raffinée; le jeu libre et harmonieux de leurs mines, de leurs gestes, de tous leurs muscles, retrace comme un miroir les mouvements de leur âme; leur langue est sonore, riche en voyelles et en aspirations, bien accentuée; une déclamation voisine du chant, jointe à une grande douceur, lui prête tout le charme de l'italien.

Avides d'instruction, ils assaillent les étrangers de questions, et les importunent souvent par l'excès de leur curiosité. Pour mieux examiner, ils touchent à tout ce qui leur est nouveau, et, pour peu qu'un objet leur convienne, ils le demandent; mais un refus ne les offense pas. La facilité de leur mémoire se manifeste par la promptitude avec laquelle ils retiennent toutes les dénominations hollandaises, et même des phrases entières, qu'ils prononcent beaucoup mieux que les Hottentots nés dans la colonie. Beaucoup plus éloignés de l'état de nature que les Cafres, ils connaissent l'art de

[1] *John Campbell* : Travels in southern Africa, etc. Lond., 1822.

la dissimulation, et savent ménager avec adresse leurs intérêts personnels. Remuants et toujours actifs, même sans occupation déterminée, ils ne dorment jamais le jour; en temps de pleine lune, ils passent même souvent les nuits à danser et à chanter. Très-bornés dans leurs appétits, ils s'endurcissent à la fatigue, en courant des jours entiers sans prendre d'autre nourriture que celle qui s'offre sous leurs pas dans les plaines incultes et découvertes de quelques contrées arides. Chez eux, ils vivent communément de lait caillé. Les viandes que la chasse fournit sont leur mets favori; ils tuent rarement du bétail. Ils mangent la chair d'hyènes, de loups, de renards, de chats, de cygnes; mais ils ont une horreur invincible pour le poisson. La cendre dans laquelle ils rôtissent les viandes remplace le sel, dont leur pays manque absolument. Ce n'est qu'au dernier besoin qu'ils boivent de l'eau; ils ne s'en servent pas non plus pour se laver. Ils ignorent l'art que possèdent les Koussas d'extraire des grains une boisson fermentée; mais le vin et l'eau-de-vie, présentés par les Européens, les ont sur-le-champ séduits. L'emploi de certaines herbes en fumée ou en poudre leur était familier longtemps avant l'arrivée des Européens : aussi ils ont conservé au tabac le nom particulier de *montiouko*, tandis que les tribus hottentotes, qui fument également des herbes sauvages, notamment du dakha (*phlomis leonorus*), ont adopté dans leur langue le mot estropié *twak*.

Leurs vêtements, très-propres, sont faits avec les peaux de divers animaux, tels que civettes, chacals, chats sauvages, antilopes. Les hommes assujettissent les parties sexuelles sous un bizarre bandage de cuir comme les Jagas, et les femmes portent plusieurs tabliers les uns au-dessus des autres : elles voilent surtout avec soin la poitrine, en laissant le ventre à découvert.

Parmi leurs ornements, on remarque surtout les boucles de cuivre jaune, dont six à huit leur pendent à chaque oreille, ainsi que les bracelets élastiques du même métal, et les larges anneaux d'ivoire qu'ils mettent à la partie inférieure du bras. N'ayant pas de scie, ils font amollir l'ivoire dans du lait, et le taillent ensuite péniblement avec le couteau. Ils paraissent posséder l'art de faire du fil d'archal; car le fil fin de cuivre qu'ils entortillent très-ingénieusement autour d'une mèche de queue de girafe pour faire leurs bracelets, est d'un métal tout particulier, et cette sorte de marchandise n'entre point dans les objets d'échange qui composent les pacotilles des vaisseaux européens destinées au commerce d'Afrique. Cependant M. Lichtenstein compta jusqu'à soixante-douze de ces bracelets sur les bras d'une seule femme.

La construction de leurs maisons et des enclos de leurs étables les distingue surtout avantageusement des autres peuples de l'Afrique méridionale; mais les femmes seules en ont le mérite. La forme de ces maisons est généralement circulaire; la distribution des parties paraît varier selon les localités et les saisons : l'intérieur en est clair, frais et bien aéré. La poterie forme un autre genre d'industrie réservé aux femmes : elles y emploient la même argile ferrugineuse mêlée de mica, qui leur sert pour s'enduire le corps. Les pots, d'une forme exactement hémisphérique et sans pieds, sont très-forts malgré leur peu d'épaisseur. Elles font aussi des cruches qui ont le cou très-étroit et dans lesquelles le lait se conserve longtemps frais. Les Betjouanas montrent encore beaucoup d'intelligence dans le métier de forgeron. Leurs instruments sont des marteaux et des tenailles de la même forme que les nôtres, seulement un peu plus grossiers; une grande pierre leur sert d'enclume. Ils savent tremper le fer, et quoique mal pourvus d'outils, ils se chargèrent de réparer les voitures et les outils en fer des Hollandais qui étaient venus les voir. Ils attachèrent un grand prix aux scies, aux limes, ciseaux et clous qu'on leur faisait voir, et ils en comprirent sur-le-champ l'usage. L'écorce de plusieurs arbres et les filaments de quelques espèces de joncs leur fournissent de quoi faire des ficelles très-fortes. L'art avec lequel ils taillent des figures sur les gaînes de leurs couteaux, qu'ils portent au cou, sur leurs hassagaies, sur leurs cuillères et autres ustensiles de bois, prouve qu'ils ne manquent pas de dispositions pour la sculpture.

Les Betjouanas ont une idée de l'âme, dont ils placent le siége dans le cœur : ils disent d'un homme honnête qu'il a le cœur blanc : ils associent de même les idées de méchant et de noir. La probité, la loyauté et la bravoure sont chez eux les premières vertus; mais les droits de propriété ne leur sont pas très-sacrés. Ils croient à un maître invisible de la nature, distributeur suprême des biens et des maux, qu'ils appellent *mourimo*, mot analogue à *mourinna*, roi ou seigneur; le sentiment qu'ils éprouvent à son égard, paraît être plus voisin de la crainte que de l'amour. Le grand-prêtre qui préside aux cérémonies religieuses est le second personnage après le roi. Ces cérémonies sont principalement la circoncision des garçons et la consécration des bestiaux. Les prêtres sont encore chargés de l'observation des astres et de l'arrangement du calendrier : ils divisent l'année en treize mois lunaires, et distinguent les planètes des autres étoiles, dont quelques-unes, telles que Vénus, Sirius, Acharnar, etc., portent des noms particuliers, connus à peu de personnes. C'est à des idées religieuses que se rap-

porte sans doute aussi la manie qu'ont les Betjouanas de deviner l'avenir au moyen d'une espèce de dés pyramidaux faits avec des ongles d'antilope. L'œuvre de leur conversion au christianisme a été tentée ; ils ne sont pas intolérants, mais ils ont l'air de rire de nos dogmes et de se moquer de notre culte. Lorsqu'on leur parle du Dieu de la paix, ils répondent : « Qu'il se fâche tant qu'il voudra, nous ne saurions nous empêcher de faire la guerre. » Un seul missionnaire leur a inspiré quelque considération et même quelque attachement, parce qu'il leur fit connaître la charrue. Ils ont pour armes une hassagaie, peu différente de celle des Cafres, et une massue ; M. Lichtenstein ne dit rien du bouclier. Depuis quelques années, ils se servent aussi contre les Boschimans des mêmes flèches empoisonnées qu'ils enlèvent à ces implacables brigands, car ils ne savent pas les faire. La population, au lieu de diminuer par les fréquentes guerres, s'accroît chez les tribus victorieuses du nombre des femmes ennemies qu'on emmène prisonnières, ainsi que les enfants en bas âge. Sans connaître encore la traite des esclaves, les Betjouanas semblent déjà deviner les avantages qu'ils pourraient retirer de la vente de leurs prisonniers. Ils offrirent aux compagnons de M. Lichtenstein d'échanger des enfants de dix ans contre des moutons.

La disproportion entre le nombre des hommes et des femmes, générale dans les pays qui avoisinent le Tropique, a fait naître et perpétuer la polygamie en même temps qu'elle retient les femmes dans une sorte de servilité. Aussitôt qu'un jeune homme peut penser à s'établir, il emploie une partie de son bien à l'acquisition d'une femme, qui lui coûte ordinairement dix à douze bœufs. La première occupation de la nouvelle mariée est de bâtir une maison, pour la construction de laquelle elle doit elle-même abattre le bois nécessaire ; quelquefois sa mère et ses sœurs l'aident dans ce travail. La construction d'une étable avec son enclos, la culture des champs et tous les soins du ménage font également partie des devoirs serviles d'une femme betjouane.

Quand le troupeau s'est accru en nombre, le Betjouana pense à augmenter sa famille en achetant une seconde femme, qui est également obligée de bâtir une maison avec étable et jardin. Ainsi le nombre des femmes qu'un homme a, donne la mesure de sa richesse. Les femmes paraissent très-fécondes, et un Betjouana, entouré de sa nombreuse famille, ne ressemble pas mal à un patriarche, tel que la Bible nous en offre le tableau.

Les Betjouanas se distinguent de tous les peuples situés dans leur voisinage par leur probité, la douceur de leur caractère et leur industrie. Une

constitution populaire et libre garantit à ce peuple remarquable l'indépendance et la paix, et lui fournit, lorsque le besoin l'exige, le moyen de défendre sa liberté.

Les différentes tribus cafres dont nous venons de nous occuper, sont souvent en guerre avec les Anglais, qui ont dans ces derniers temps, étendu leur domination du Nu-Gariep (nouveau Gariep) ou fleuve Noir, au Ky-Gariep ou fleuve Jaune. C'est entre ces deux fleuves, et sur les bords du *Caledon*, affluent du premier, que se sont établies les missions évangéliques de Paris et de Londres. Leurs principales stations fondées au pays des Bassoutos et des Bosjemans, sont: *Béthulie*, *Béerseba*, près de Philippopolis; *Morijâ* dont les missionnaires ont 280 villages sous leur direction spirituelle; *Mekuatling*, sur une montagne, *Béthesda*, dans le voisinage de la précédente; enfin *Cana* et *Bérée*, cette dernière très-importante. Ce nouveau territoire, sur lequel les Anglais n'exercent jusqu'à présent qu'une souveraineté précaire, a été partagé par eux en 4 districts, le gouverneur réside à *Bloem-Fountain*; les autres lieux importants sont *Winbourd* et *Vrède-dorp*.

Dans leur zèle infatigable les missionnaires ont franchi le fleuve Jaune, et la géographie leur a dû de nouvelles conquêtes; c'est ainsi que furent fondées dans le pays du Koranas les stations de *Kruman* et de *Motito*. Pénétrant 60 lieues plus au nord, M. Livingston fonda celle *Kolobeng* au pays des Betjouanas, contrée élevée de près de 1,200 mètres au-dessus du niveau de la mer; elle est montagneuse, et donne naissance à plusieurs rivières qui vont tomber dans une plus importante que l'on nomme *Ori* ou *Limpopo*, que l'on présume déboucher, sous le nom de *Manice* dans la baie de Delagoa. C'est sur ce plateau élevé, qui semble être le point de partage des eaux qui se dirigent vers les deux océans, Atlantique et Indien, que se trouvent les villages de *Moleto*, *Mabosia*, *Moséga* et *Molopo*.

Moséga est la capitale d'une tribu cafre redoutable, les *Matabilis*, souvent en guerre avec leurs voisins, et menaçant sans cesse les missions.

C'est aussi dans la vallée du Limpopo, entre ce fleuve au cours encore inconnu et l'établissement portugais de Delagoa ou Lorenço-Marquez, que se sont établis les Boërs et les anciens colons hollandais qui fuyaient la domination anglaise. Les Boërs forment aujourd'hui une population de plusieurs milliers d'âmes. Ils ne vivent point réunis en villages, comme les noirs leurs voisins, mais ils habitent des fermes disséminées près de fontaines et le long des rivières. Le pied des monts *Magalisberg* et les bords de la rivière

Marikoa, affluent du Limpopo, sont deux des points où leurs établissements sont les plus nombreux. *Origstad* paraît être un des plus importants. Ils forment une sorte de république à la tête de laquelle est un commandant général, *Landdorst*, et des *Veld-Cornets* ou commandants particuliers. Les tribus indigènes des Betjouanas habitent au milieu d'eux de nombreux villages. Les Boërs qui les dominent, après les avoir délivrés du joug des Matabilis, ont intérêt à les isoler du contact des autres Européens, qui pourraient apprendre à ces malheureux le secret de leurs forces et leur fournir les moyens de secouer la domination de ces fermiers indépendants.

Au nord du pays des Betjouanas, en quittant Kolobeng, la dernière station des missions évangéliques, on rencontre le pays de *Kalagari*; il abonde en gazons, en buissons et en arbres, et nourrit un grand nombre d'animaux, entre autres l'élan; mais l'eau y est très-rare, ce qui lui a fait donner le nom de *désert*; il est fréquenté par les *Batkalagari* qui mènent une vie des plus misérables, et par les *Bamanguatos*. Après avoir traversé ce pays, on arrive dans la contrée des *Bayéiyes* (les hommes) que les Betjouanas appellent les *Bakobas* (les esclaves). Comme les précédents, ils appartiennent à la race des *Boschimans*, ou hommes des bois, les plus noirs de l'Afrique; ils vivent de la pêche et de la chasse; leur pays est boisé, coupé de rivières et de lacs; on rencontre dans les forêts le gigantesque baobob. L'antilope, l'éléphant, le rhinocéros, le buffle, le khoudous s'y montrent en grand nombre. Le principal cours d'eau du pays est le Zonga ou *Zouga* qui vient du nord-est. L'eau en est claire, douce et froide. Cette rivière est sujette à des crues périodiques; quelque temps avant ces crues, elle ne présente plus à l'œil qu'une succession d'étangs séparés les uns des autres par des lagunes de terre plus ou moins larges; sur les bords on rencontre quelques pauvres villages, elle communique, vers le 20e parallèle avec le *Tamunacle* qui vient du nord; celui-ci est tributaire du lac *N'gami* découvert en juillet 1849, par MM. Livingston, Oswell et Murray. Ce lac que l'on appelle aussi *Inghâbe* ou *Noka-a-Mampouré*, est situé par 20° 19′ de latitude sud et 24° de longitude orientale; il paraît occuper le fond d'un bassin particulier; il est à environ 945 mètres d'altitude au-dessus de la mer; il semble avoir 115 kilomètres de longueur; sa largeur nous est encore inconnue, mais elle est considérable; vers le nord-ouest il s'arrondit en arc de cercle et reçoit le *Teo-gé* qui vient du nord-est. Cette rivière dont le cours est très-rapide et torrenteux fait pressentir qu'elle descend de régions élevées. De nouvelles informations de M. Livingston nous ont appris que le Teo-gé n'était que le canal de déver-

sement d'un autre grand lac situé au nord du lac N'gami; que ce grand lac que les naturels nomment *Mokoro*, était situé dans une région élevée et boisée, et qu'il renfermait plusieurs îles dans lesquelles résidait un des principaux chefs des Boschimans. Les pluies locales n'exercent aucune influence sur le lac N'gami et ses tributaires; il semble perdre le surplus de ses eaux par l'évaporation. Ces dernières découvertes offrent un champ nouveau à l'intrépidité des voyageurs, et nous devons espérer que dans un avenir prochain, le lac N'gami et ses rivières pourront servir de voie nouvelle pour pénétrer au cœur même de l'Afrique australe.

En reprenant la description des pays maritimes, nous passerons rapidement celui d'*Inhambane*, qui s'étend de la baie de Lagoa jusqu'au cap Corrientes, ou des Courans. La baie de Lagoa forme ici la limite méridionale des établissements portugais sur cette côte. Le cap Delgado en est la frontière septentrionale. Toute cette étendue de côtes est nommée le *gouvernement de Séna* ou de *Mozambique*. La côte d'Inhambane est couverte de pâturages et dépourvue de bois. Chaque village a son chef indépendant. Le pays de *Sabia* n'a rien de particulier. La *Sofala*, rivière de 80 lieues de cours, qui prend sa source dans les monts Beth, donne son nom à toute la côte, depuis son embouchure jusqu'à la baie de Lagoa.

Le préside de *Lorenzo-Marquez*, misérable établissement que les Portugais possédaient sur le fleuve de ce nom, au fond de la baie de Lagoa, paraît avoir été récemment détruit par les Cafres.

On nomme souvent le royaume de *Sofala*, mais cet État n'existe plus. Le nom de Sofala dénote, en hébreu et en arabe, *pays-bas*. Ce pays est en effet situé près de la côte. Quatre cents bourreaux précédaient habituellement le roi de ce pays, qui prenait les titres de *grand-sorcier* et de *grand-voleur*. Ces mots réveillent peut-être dans l'esprit d'un Africain des idées aussi justes, aussi libérales que les phrases sur la sagesse paternelle et l'auguste magnificence de nos souverains en font naître dans la tête d'un courtisan européen. Quatre ministres parcouraient tous les ans le royaume; l'un représentait la personne du monarque, le second ses yeux, le troisième sa bouche, le quatrième ses oreilles.

La richesse de ce pays, en or, est devenue un lieu commun chez les géographes arabes; mais ce métal précieux venait sans doute de l'intérieur. Le sol est fertile, le climat tolérable. De nombreux récifs et bancs de sable font redouter les approches de la côte. On prétend que parmi les habitants il y a une race d'une taille gigantesque, qui livre ses prisonniers de guerre à une nation de l'intérieur, pour être dévorés. Ceux de la côte

ont adopté la religion mahométane et en partie la langue arabe. Ils ne savent pas teindre leurs étoffes de coton.

L'État de *Monomotapa,* situé à l'ouest de la côte de Sofala, est, comme celle-ci, arrosée par le *Zambèze* ou *Couama,* l'un des grands fleuves de l'Afrique, qui se jette dans la mer par quatre embouchures ou branches, savoir : en allant du nord au sud, le *Quilimane,* le *Couama,* qui paraît la principale, le *Luabo* et le *Luaboel.* Les naturels disent que cette grande rivière sort d'un vaste lac, et reçoit son nom d'un village peu éloigné de sa naissance. Elle est très-rapide, et large d'une lieue en quelques endroits. On la remonte jusqu'au royaume de *Sicambé,* au-dessus de Tête, où il y a une cataracte d'une hauteur étonnante, et des chutes continuelles pendant 20 lieues, jusqu'au *royaume de Chicova,* où sont des mines d'argent, de cuivre et de fer. Le *Zambèze* inonde le pays comme le Nil; mais c'est dans le mois d'avril. En naviguant sur ce fleuve, il ne faut plonger dans l'eau ni le pied ni le bras, car on n'est pas sûr de l'en retirer sain et sauf, tant les crocodiles y sont nombreux et audacieux. Le Monomotapa abonde en riz, en maïs, en fruits, en bestiaux ; il est cultivé le long des fleuves ; mais le reste du terrain, quoique inculte, paraît fertile, puisqu'on y trouve de vastes forêts peuplées d'éléphants, de rhinocéros, de bœufs sauvages nommés *mérous,* de tigres assez forts pour emporter un veau, de zèbres, d'antilopes et de singes. Les hippopotames et les tortues parviennent à une grosseur énorme. Les Portugais ont élevé un petit nombre de bêtes à cornes; mais les chevaux manquent tout à fait.

Le *Matouca* confine au sud au haut Monomotopa et comprend la contrée de *Manica,* célèbre par ses mines d'or. Ce pays est montueux, pittoresque et bien peuplé. Les montagnes qui le bornent en partie sont élevées et couvertes de neiges épaisses : il en résulte un froid si violent, que l'on court souvent risque d'y périr. Au printemps, l'air y est si pur et le ciel tellement serein, que plusieurs Portugais aperçurent la nouvelle lune en plein jour.

Les mines d'or du Monomotapa consistent principalement en dépôts de transport ou d'alluvion, que les eaux ont entraînés des terrasses que forment les montagnes qui entourent ce pays. Ces dépôts consistent en sables aurifères mêlés à une terre rougeâtre, que l'on exploite par le lavage. L'or y est en paillettes, ou en lingots ou pépites ramifiées ou tuberculeuses.

Dans le pays de Manica on trouve aussi de l'or natif, mais au milieu d'une gangue de quartz. On en ramasse aussi dans le sable des rivières et

des champs. Les *Botangas* sont connus pour être le peuple qui s'occupe le plus à l'exploiter. Ces mines sont à 50 lieues à l'ouest de Sofala.

Au delà du pays de Manica, dans la direction du suò, on n'a encore trouvé aujourd'hui aucune trace d'or, mais le fer y est très-commun. Les habitants du Monomotapa savent très-bien le travailler ; ils en font des haches très-tranchantes, des pipes et différents ustensiles.

Le nom de *Monomotapa* désigne, selon quelques auteurs, le roi de Motapa ; d'autres l'écrivent *Béno-Motapa,* ce qui, d'après une observation ingénieuse, paraît signifier en arabe « les peuples de soldats mercenaires, » et par conséquent n'être qu'un appellatif donné à ces nations par les Arabes, qui ont conquis les côtes maritimes. Quoi qu'il en soit, le souverain, qualifié d'empereur par les Portugais, étendait autrefois sa domination sur un grand nombre de rois vassaux. Les grands édifices de Boutoua, couverts d'inscriptions dans une langue inconnue, semblent les muets témoins d'une ancienne civilisation qui se sera éteinte au milieu des guerres civiles, ou qui aura disparu avec la nation commerçante et conquérante dont ces monuments peuvent être l'ouvrage.

Par suite de guerres civiles, l'empire se partagea, en 1759, en plusieurs petits États rivaux, où dominent les chefs de plusieurs peuples cafrés : les *Bororos*, les *Cazembes,* les *Moviza's,* les *Maravi's*, les *Mongas* et les *Meropoua's*.

Les *Bororos* habitent la partie septentrionale de l'ancien Monomotapa ; ils occupent les deux rives du Zambèze entre les établissements portugais de Sena et de Tête. On les représente comme assez avancés dans la civilisation.

Les *Cazembes* sont très-peu connus. On les dit gouvernés par un roi qui paraît être un des princes les plus puissants de l'ancien empire du Monomotapa. Ses soldats sont bien disciplinés, et manœuvrent au moyen de signes : ils sont armés de lances et de couteaux courts, de forme oblongue, fabriqués dans le pays, et se couvrent de boucliers légers faits en écorce d'arbre. La capitale des Cazembes est entourée d'une épaisse haie et d'un fossé profond. Le roi exerce un pouvoir tellement absolu qu'il fixe les heures de divertissement et de repos de son peuple.

Les *Moviza's,* paisibles, industrieux et commerçants, sont tributaires des Cazembes dont ils sont limitrophes.

Les *Maravi's* possèdent la plus grande des différentes parties de l'ancien territoire du Monomotapa. Ils sont gouvernés par un chef qui prend le titre de *Quitevo* ou *Quiteve,* et qui passe pour un des plus puissants de cette

partie de l'Afrique. Sa résidence est à *Zimbaoé* ou *Zimbao,* l'ancienne capitale de l'empire. Cette ville est à 60 lieues de la mer, sur la rive droite du Zambèze, au confluent de la Manzora et de ce fleuve. Les Maravi's doivent leur nom au lac de Maravi qui borne leur territoire et dont on ne connaît pas la longueur, mais qui a 4 ou 5 lieues de largeur, et qui est parsemé de nombreuses îles peuplées de nègres. On ignore l'exacte position de ce lac; il paraît être le même que le lac *N'yassi,* situé entre le 10e et 15e parallèle; ce n'est sans doute que le sinus formé par le Zambèze et d'autres fleuves qui descendent du plateau de l'Afrique australe. Le pays des Maravi's abonde en fer dont ils fabriquent les instruments nécessaires à la culture. Une de leurs villes, située au bord du Maravi, porte le nom de ce lac. Plusieurs tribus des Maravi's entravent le commerce des Moviza's avec l'établissement portugais de Tête par les déprédations qu'ils exercent sur les caravanes.

Parmi les noms de ces tribus, on est frappé de ceux de *Massi* et de *Ruengas :* l'un rappelle les anciens *Massyli* et *Massasyliens;* l'autre paraît identique avec le *Dar-Runga,* situé au sud du *Dar-four;* or précisément ce dernier peuple parle un idiome tout à fait différent de celui de ses voisins, et semble par conséquent être une colonie venue de plus loin.

Les *Mongas* occupent la rive droite du Zambèze. Ils sont belliqueux, et n'ont jamais été soumis aux empereurs du Monomotapa.

Les *Meropoua's* ne sont pas moins importants, mais ce sont les moins connus de tous les peuples que nous venons de passer en revue.

Tête ou *Tette,* chef-lieu d'un district portugais, est situé sur un terrain qui s'élève sur la rive droite du Zambèze, à 120 lieues dans l'intérieur et à 50 lieues à l'est de la grande cataracte. Cette ville renferme des maisons en pierres et une église. Elle est défendue par un fort et quatre bastions. La ville de *Séna,* beaucoup plus bas, est à 90 lieues de l'embouchure du fleuve; elle appartient au même gouvernement que Tête; elle en était autrefois le chef-lieu. On y compte 2,000 habitants. Ses maisons sont construites en briques séchées au soleil, couvertes de roseaux et de chaume. Sa position dans une vallée exposée fréquemment aux inondations du Zambèze en rend le séjour malsain. Cette ville a un fort et un gouverneur particulier qui commande tous les petits établissements sur le fleuve, et qui est lui-même sous les ordres du gouverneur général de Mozambique.

Les Portugais possèdent encore sur ce fleuve le poste de *Chicova,* jadis célèbre par les mines d'argent situées dans les environs. Cette ville est à 65 lieues à l'ouest de Tête. Le poste de *Massapa,* près des mines d'or du

mont Foura, à 50 lieues au sud-ouest de Zimbaoé, n'est qu'un village auquel ces mines donnent de l'importance. On remarque dans ses environs des pierres taillées qui étaient jadis posées les unes sur les autres avec beaucoup d'art, mais sans mortier. Serait-ce encore un exemple de ces monuments dont l'origine se perd dans la nuit des temps et qui rentrent dans la classe de ceux qu'on est convenu d'appeler druidiques? Le poste de *Zumbo*, où des Banians fabriquent de la vaisselle d'or, a pendant quelque temps été enlevé aux Portugais par les indigènes, mais il est bientôt retombé en leur pouvoir. Il est situé dans une île du Zambèze.

Les peuples de cette contrée vont presque nus, comme ceux de la côte d'ouest; ils sont superstitieux, et croient à la magie et aux enchantements.

En remontant vers le nord, nous ne traverserons que des pays à peu près inconnus : tel est le *Jambara*, contrée montagneuse au sud-est du lac Maravi, et arrosée par une rivière appelée *Mangaza*, affluent du Zambèze. A l'ouest se trouve le *Mocanda* habité par des Maravi's. Au nord de ce pays, s'étend le *Mouloua*, Etat puissant et populeux où la civilisation a fait plus de progrès que dans le reste de l'Afrique orientale. Les habitants emploient pour se vêtir des produits de manufactures européennes apportés des comptoirs portugais; ils livrent aux *Cassanges*, situés dans leur voisinage, le cuivre que ceux-ci vendent aux Portugais. La capitale porte aussi le nom de *Mouloua :* elle est grande et propre. Le souverain prend le titre de *Mouloua :* les *Mazavambas* et les *Moujoas* ou *Muaos* lui payent un tribut en sel.

Au nord du Mouloua, les *Monjous* ou *Mondjous*, peuples plus doux que la plupart de leurs voisins, entretiennent des relations commerciales avec Mozambique. Suivant les descriptions de Bruce et de Salt, les Monjous sont une des plus laides races nègres de toute l'Afrique. Ils ont les pommettes saillantes, les lèvres grosses et pendantes, les cheveux courts, crépus et laineux, et la peau très-noire. Leurs armes, qu'ils empoisonnent, sont la flèche et une courte lance. Chaque Monjou porte toujours sur lui de quoi faire du feu; leur appareil se compose de deux morceaux de bois noir qu'ils savent frotter de manière à les mettre en combustion en très-peu de temps. Ce peuple habite la pente méridionale des montagnes de Dyre et de Tégla.

Repoussés de l'intérieur, notre curiosité va suivre rapidement la partie restante des côtes orientales dominées par les Portugais.

La *côte de Mozambique* présente partout des récifs dangereux, entremêlés d'un grand nombre d'îlots. Les rivières, quoique très-larges à leur embouchure, ne viennent pas de loin; elles ont leurs sources aux pieds d'une

longue et haute chaîne de montagnes à laquelle les pics dont elle est hérissée ont fait donner le nom portugais de *Picos Fragosos*.

Le port de l'île *Mozambique*, quoique d'une entrée difficile, est très-bon, et peut tenir plusieurs vaisseaux en sûreté. Visité pour la première fois par Vasco Gama, en 1498, Albuquerque en fit le centre de la domination portugaise sur le canal de Mozambique. C'est au port de Mozambique que s'arrêtent et séjournent, environ pendant un mois, les vaisseaux portugais qui vont aux Indes.

La ville de *Mozambique* a 3,000 habitants. Le fort qui la protége est de forme octogone, il est défendu par six bastions et 80 canons; mais ils sont aujourd'hui en très-mauvais état; l'un des édifices les plus remarquables est le palais du gouverneur. La ville elle-même avec ses habitants présente un mélange bizarre de mœurs et d'usages indiens, arabes et européens.

Les principaux objets d'exportation sont aujourd'hui l'or et le morfil; ce dernier surtout est très-abondant; on le conserve dans de vastes magasins; on en charge au mois d'août tous les ans des vaisseaux qui partent pour Goa. Il existe aussi un commerce très-actif entre cette côte et l'île de Madagascar; mais tout le commerce de ces contrées paraît être entre les mains du gouvernement, et se fait pour son compte.

L'insalubrité qui règne à *Mozambique* a engagé les habitants à bâtir au fond de la baie la ville de *Mesuril* ou *Mossoril*. Le palais du gouverneur s'élève majestueusement au-dessus d'une forêt de cocotiers, de cachous et de mangoustiers.

Cette ville est deux fois plus peuplée que celle de Mozambique; quelques voyageurs modernes évaluent même à 10,000 le nombre de ses habitants, elle a pour garnison deux compagnies de Cipayes. Elle est située dans la presqu'île de Caboceiro longue de quatre lieues et large d'un peu plus d'une lieue, qui ne tient au continent que par un isthme d'un tiers de lieue de largeur. Cette presqu'île ferme en partie au nord la baie de Mossoril à l'entrée de laquelle est l'île de Mozambique.

La principale nation sur cette côte est celle des *Makouas* ou *Macouanas*, peuple dont la peau est très-noire, et dont les femmes ressemblent un peu à des Hottentotes. Leur nom semble mériter toute l'attention des géographes; il nous paraît fournir l'explication d'une ancienne énigme géographique. La terre de *Vaknak* ou d'*Ouakouak* s'étend, selon les Arabes, depuis le Zanguebar jusqu'à Sofala; c'est précisément la situation du pays des Makouas, les deux noms ne seraient-ils pas identiques? Un léger changement d'orthographe a pu faire confondre ces noms dans la langue arabe.

Suivant Salt, les Makouas ont, comme les Monjous, les lèvres grosses et pendantes, et sont généralement très-laids. Les femmes ont l'épine dorsale très-courbée, et le derrière saillant presque autant que chez les Hottentotes. Dans l'état sauvage, les Makouas sont très-féroces; comme esclaves, au contraire, ils sont très-soumis; fidèles et braves lorsqu'on les emploie comme soldats. Ils se passent des anneaux dans le nez, et se liment les dents de manière à les rendre aussi aiguës que de grosses dents de scie; enfin ils se défigurent par de fortes incisions sur le front, le nez et le menton.

Comme les Cafres, ils sont robustes et ont les formes athlétiques; comme les Cafres aussi, ils sont toujours prêts à faire des excursions sur les possessions des Portugais, contre lesquels ils nourrissent une haine implacable. Ils ont pour armes des lances et des javelots avec des pointes empoisonnées; cependant ils commencent aussi à acheter, des Arabes et des Portugais, des mousquets et autres armes à feu. Ils s'en sont même déjà servis pour attaquer les Portugais de la péninsule de Caboceiro, qui ne purent leur résister qu'avec le secours d'autres Makouas de la côte et des troupes portugaises de Mozambique; celles-ci se composent elles-mêmes en grande partie de Makouas qui, vendus d'abord comme esclaves, passent ensuite dans les régiments.

Les anciennes tribus de Makouas habitent les côtes et soumises autrefois aux Arabes, forment à présent trois petits États nègres dans le voisinage de Mozambique : *Quintagona, Saint-Cloud* et *Serecma*. Ils sont soumis à des chefs connus sous le titre arabe de *cheïkh*, et placés sous la surintendance des Portugais. Ces trois États réunis, formant une armée de 9 à 10,000 hommes, sont assez puissants pour protéger les Portugais contre les attaques des Makouas de l'intérieur.

La partie septentrionale de la côte et du gouvernement de Mozambique prend le nom de *Quérimbe*, ou *Querimbé*, de celui d'une petite île où les Portugais ont un fort et où ils tolèrent le commerce français. Les autres principales îles du groupe des Quérimbes sont : *Amice, Malongue, Matemo, Passerau, Rogue* et *Oïbo*, ou *Ibo*. Cette dernière est encore un des postes appartenant aux Portugais, et où siégent leurs autorités. Les îles de cette côte obéissent à un chéikh arabe, vassal du Portugal, et dont les possessions se terminent au cap *Delgado*, que nous croyons être le *Prasum promontorium* de l'antiquité. Ils ont été chassés peu à peu de toutes les villes qu'ils occupaient aux seizième et dix-septième siècles sur les côtes de Zanguebar.

La colonie de Mozambique est administrée par un gouverneur ou capi-

taine général, duquel relèvent tous les établissements portugais de la côte orientale de l'Afrique ; il est assisté par un conseil composé de l'évêque, du gouverneur civil et du commandant militaire.

Les habitants de Mozambique se divisent en deux classes principales : les Portugais et les descendants des cultivateurs indigènes ; leur nombre est évalué à 500 personnes. On y trouve en outre des descendants des anciens Arabes, qui sont presque tous marins, et des Banians, c'est-à-dire des marchands et des artisans indiens qui travaillent les métaux et font le petit trafic comme les juifs : ces deux autres classes forment environ 800 personnes. Le reste de la population se compose de noirs affranchis et de mercenaires indigènes qui composent un total de 1,500 individus,

Le genre de vie déréglée auquel s'abandonnent la plupart des Européens dans cette colonie, fait chez ceux-ci autant de ravages que l'insalubrité du climat. Suivant Salt, on peut admettre que sur 100 soldats européens, il n'en reste que 7 après les cinq ans qu'ils doivent y séjourner ; il en est de même des fonctionnaires civils. On peut juger par là du triste état dans lequel se trouve cette colonie. Ajoutons encore que l'abolition de la traite des noirs lui a porté un coup funeste.

La domination portugaise n'est guère que nominale sur toute la vaste contrée qui s'étend de la baie de Delagoa au cap Delgado ; elle est partagée en sept districts ou capitaineries qui portent les noms de leurs chefs lieux : Mesuril, Mozambique, Tête, Sena, Sofala, Quilimane et Inhambana. On évalue leur étendue à environ 36,000 lieues carrées, et leur population à près de 300,000 habitants.

LIVRE QUATRE-VINGT-DIX-HUITIÈME.

Suite de la Description de l'Afrique. — Côtes orientales ou Zanguebar, Ajan et Adel. — Recherches sur l'intérieur de l'Afrique méridionale.

Les régions les moins connues invitent, par un attrait particulier, les écrivains jaloux de satisfaire aux lecteurs philosophes. Nous allons donc consacrer un livre entier à la description des régions que les géographes expédient en deux ou trois pages.

On peut désigner sous le nom de *pays* des *Souaéhlis* la contrée qui s'étend du cap Delgado à l'embouchure de la rivière Djoub ou Rogues, près de

l'équateur, et qui pénètre assez avant dans l'intérieur du continent africain. En effet, cette contrée est habitée par un grand nombre de tribus que l'on connaît sous le nom collectif de Souaéhlis. Ce peuple est distinct des Cafres, des Somaulis et des Gallas. Mais les Européens n'ont guère fréquenté que la côte de cette immense contrée, et d'après les Arabes ils la nomment *Zanguebar*, c'est-à-dire pays des Zangs ou Zingues.

Le Zanguebar est en général un pays montueux, excepté le long du littoral qui est entièrement plat et couvert d'épaisses forêts; il est arrosé par le *Dona* ou *Ozy*, le *Quilimanci*, grand fleuve qui paraît être le cours inférieur du Zebé, lequel descend du versant méridional des monts de l'Abyssinie, par le *Loffih*, l'*Outondo*, la *Mombaza*, la *Sanega*, la *Brava* et d'autres rivières moins considérables; toutes débordent dans la saison des pluies, c'est à-dire en avril, mai et juin. Le climat est brûlant, mais il est plus salubre dans l'intérieur que sur les côtes; le Zanguebar ou pays des Souaéhlis renferme dans son sein de vastes déserts sablonneux, mais en général son sol est d'une grande fertilité; ses principales productions consistent en doura, riz, cannes à sucre, bananes, patates douces, melons, coton, indigo, cire, gomme, résines; les légumes et les fruits sont assez rares. On y trouve des bois d'une espèce de teck, propre aux constructions navales. Le tamarinier, dont le fruit rafraîchissant, dissipe les ardeurs de la fièvre; le cédrat odorant, le copal, l'immense baobab peuplent ses forêts. Le gibier, des troupeaux de moutons à grosses queues, des bœufs que l'on emploie comme bêtes de somme et même à la guerre, des chevaux, des chameaux, et les poissons y abondent. On y voit souvent des éléphants, des rhinocéros, des panthères, des lions, des léopards, et quelquefois des girafes et des zèbres se désaltérer au bord des rivières. Entre autres reptiles on y trouve de grands serpents et le grand lézard. Enfin, les montagnes recèlent des mines d'or, d'argent, de cuivre et de fer. Les habitants sont noirs.

Le Zanguebar, en conservant ce nom à la côte du pays des Souaéhlis, se partage en six principaux États, qui sont, en allant au sud et au nord, ceux de *Quiloa*, *Zanzibar*, *Mombaza*, *Mélinde*, *Brava* et *Magadoxo*. La population, composée d'Arabes et de peuples indigènes, peut être évaluée à 2,000,000 d'individus.

Les Européens n'ont visité que les îles et quelques places maritimes du Zanguebar; suivons leurs pas en remontant du sud au nord.

Au nord du cap Delgado, la rivière appelée *Livouma* ou *Liouma*, paraît très-importante, elle vient du mont *N'yassa* à l'orient du lac N'yassi et reçoit quelques affluents, tels que le *M'bonggo*, le *Kelingo* et le *Moulou-*

douézi; leurs bords sont habités par quelques tribus des *Makouas*, les *Ouâ-Manendé*, les *Ouâ-Houma*, etc., etc. Au nord de cette rivière il en est une autre appelée *Mongallou*, qui porte bateau jusqu'à une distance considérable, et reçoit à son entrée des navires de toute grandeur. Au fond de baie de Quiloa, se trouve le *Kouavi;* ce fleuve très-important traverse les pays de *Mabungo*, *Jogo* et *Msagara*, il communique à l'aide d'un lac avec le *Lonfidji* qui vient du pays d'*Ouakamanga*. Ses bords sont couverts d'arbres magnifiques, dont quelques-uns, droits, forts et légers, peuvent faire d'excellentes mâtures.

L'île de *Quiloa*, *Kil-Ouah*, avec la ville du même nom, est située à un quart de lieue de la terre ferme, vis-à-vis d'une péninsule formée par les deux grandes rivières de Quiloa et de Kouavi. Cette situation lui donne trois ports sûrs, spacieux et indépendants les uns des autres. Les bords des rivières sont garnis de grands arbres et semés de villages soumis à l'autorité du roi Quiloa. Le continent produit des bois d'une espèce de teck, aussi incorruptible que celui de Surate, de la plus grande beauté et propre à la construction des vaisseaux. La canne à sucre, le cotonnier, l'indigo, y viennent naturellement. On y trouve le baobab, le tamarinier, le cèdre, l'arbre qui produit la gomme-copal, le cafier de Madagascar. Le gibier et les troupeaux de toute espèce d'animaux, principalement de bœufs sauvages, ainsi que les poissons d'eau douce et de mer, y abondent. On voit souvent des éléphants, des rhinocéros, des panthères, des lions, des léopards, des zèbres, venir sur les bords des deux rivières, pour s'y désaltérer. Les fruits et les légumes y sont rares. Il en est de même de la bonne eau. Le mil forme la principale nourriture des indigènes.

Le royaume de Quiloa est à la fois héréditaire et électif. La couronne ne peut sortir de la famille régnante; mais tous les parents du défunt au même degré y ont également droit, et le choix doit être fait entre eux par les députés des diverses tribus de la côte.

Le roi est nègre et on lui témoigne beaucoup de respect; mais il est sous la tutelle d'un visir arabe appelé *Malindané*, qui gouverne souverainement au nom de ce monarque titulaire; il peut même le déposséder en conférant la dignité à un autre de son choix. Ce visir est envoyé par l'imâm de Mascate, le prince arabe le plus puissant de toute la côte orientale de l'Afrique.

La côte de Quiloa est généralement basse, semée de marais, bordée d'îlots et de récifs; mais elle se termine vis-à-vis de Zanzibar par un grand promontoire élevé. Les Français cherchaient souvent des esclaves à Quiloa; ces noirs ne sont pas très-estimés.

La population de l'île est d'environ 3,000 individus; la ville n'est qu'un assemblage de misérables huttes construites en feuilles de cocotier; les rues sont des sentiers au milieu du maïs, ce qui lui donne un aspect tout particulier. La maison du roi est seule construite en pierre. C'est un édifice à un étage, très-vaste et élevé d'environ 11 mètres; il est composé de deux corps de logis séparés par une cour; les appartements sont assez grands, mais mal meublés et fort sales. La ville est défendue par un fort qui domine la mer. Quiloa, était, au commencement du seizième siècle, l'établissement le plus florissant de la côte; les relations portugaises du temps font un tableau brillant de son commerce et de son opulence. Des vestiges d'anciennes murailles attestent sa splendeur passée.

Le langage de Quiloa offre des ressemblances avec celui du Congo. Les femmes cultivent le mil et les patates par habitude et par nécessité; les hommes pêchent, chassent ou dorment; ce sont encore les femmes qui tressent quelques nattes et quelques étoffes grossières pour leur service.

L'île de *Monfia*, gouvernée par un cheïkh du temps de Ramusio, n'est aujourd'hui peuplée que de bœufs sauvages que les habitants de Quiloa vont chasser.

Zanzibar, dont le véritable nom est *Souayeli*, se distingue entre toutes ces îles par sa grandeur, sa beauté et son importance; elle a 17 à 18 lieues de long sur 5 de large. On lui donne un port excellent. Les orangers et les citronniers y étalent leurs fruits dorés à côté des cocos et des bananes. Les légumes et le riz y abondent. Les villes sont ornées de mosquées. On porte le nombre des habitants à 60,000, dont 1,000 Arabes, 1,000 Maures et les autres de race mixte. Zanzibar abonde en gros et menu bétail; le bœuf et le mouton sont très-estimés. La volaille qui est très-commune, est d'un goût exquis. Les bois sont fréquentés par des porcs sauvages. Les chameaux, les chevaux et les ânes surtout, sont d'une assez belle race. On voit dans cette île beaucoup de singes, quelques tigres et deux espèces de couleuvres qui ne sont pas dangereuses. Les exportations consistent en esclaves, gomme, ivoire, bleu de vitriol et antimoine; des importations en poudre, armes à feu, coutellerie, étoffes de coton, indienne et piastres d'Espagne. *Zanzibar*, la capitale de l'île est la résidence ordinaire de l'imâm de Mascate, qui domine sur toute la côte entre les caps Guardafui et Delgado[1]; cette

[1] Les villes ou villages et îles qu'on peut signaler comme points principaux des possessions de l'imâm de Maskate, sur la côte orientale de l'Afrique, sont à partir du Nord : Ouarcheïkh, Moguedchou ou Magadoxo, Meurka, Brahoua, l'île Toualé (l'une des îles Dundas d'Owen), les îles Patté et Zâmou contenant chacune plusieurs villa-

ville qui compte plus de 10,000 habitants, est devenue depuis peu d'années la première place de commerce de toute la côte orientale de l'Afrique, son port offre aux navires de commerce un abri sûr et des provisions de toutes sortes. La France, depuis 1844, les Américains et les Anglais entretiennent un consul à Zanzibar.

L'île de *Pemba* est encore plus fertile en fruits et en grains. Les habitants, peuple timide, s'habillent d'étoffes de soie et de coton, apportées de l'Inde. Comme les autres insulaires, ils se rendent dans leurs frêles barques à Mélinde et à Madagascar. Cette île abonde en bois de construction fort estimés.

Près de la côte, à l'embouchure de la rivière de Mombaza, dans une petite île de 4 à 5 lieues de circonférence, appelé aussi *Mombaza* ou *Mombas*, s'élèvent plusieurs villages arabes dont le plus considérable se nomme *Mombaza :* c'est le chef-lieu d'un petit État. Les Portugais s'en emparèrent en 1529, et y élevèrent quelques petits forts. On dit qu'ils y bâtirent 17 églises ; ce nombre est sans doute exagéré ; il n'en reste du moins qu'une transformée en mosquée. Les Arabes chassèrent les Portugais de cette station en 1720. En 1824, les Anglais en prirent possession et y stationnèrent pour empêcher la traite des noirs, très-active alors sur cette partie de la côte d'Afrique ; mais en 1826 ils évacuèrent cette île, qui aujourd'hui appartient à l'imâm de Mascate.

Cependant les Anglais ont conservé, un peu au nord de l'île de Mombas, un comptoir auquel ils ont donné le nom d'*Owen-Tudor*. C'est entre ce comptoir et à l'embouchure de la rivière de Mombaza, que se trouve *Rabbaï-M'pia*, d'où partirent en 1848 les missionnaires Rebmann et Krapf, pour pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique.

A 25 lieues au nord de Mombaza, *Mélinde*, regardée par quelques auteurs comme l'ancienne *Essina*, n'est plus cette cité que les Portugais embellirent et qui devint l'orgueil de ces rivages. Les oranges les plus délicieuses ornent encore ses milles jardins ; mais tombée au pouvoir des

ges et ayant quelques dépendances sur la grande terre ; Takaongo, Mombaza et ses dépendances dont le village de Djonvou est à mentionner particulièrement, Ouassine, l'île Pemba, Tangat, M'tanggata, Pangani, Quipomboué, Ouzimiha, Bouyouni, Sâadani, Kotini, Bouagamoio, Outond'houé, M'bouamaghi et plusieurs autres qui à partir de Tangat sont désignés dans leur ensemble sous le nom général de M'rima donné à la côte comprise entre Tangat et l'île de Koualé ; puis Zanzibar, l'île Monfia, Oufidji, Marendego, Maronguioungui, Kouavi, Kion'ja (le vieux Quiloa), Majin'guerra (Quiloa), Tikeri, Rouango, Kissouéré, Mouguinglia, Lindy, M'ghao (Monghow), Mikindani, M'simbati et Kiongga. (Extrait du Rapport du capitaine Guillain, exploration de la côte orientale d'Afrique en 1849).

Arabes depuis 1698, elle n'offre plus qu'un amas de ruines et une triste solitude.

Les villes de Mélinde, de Lamou et de Patte paraissent situées dans le *delta* d'une grande rivière nommée le *Quilimancy*, et qui pourrait bien être la même qui, sous le nom de *Zebée* ou *Zebi*, descend des montagnes de l'Abyssinie. Les bords du fleuve, inondés et engraissés par ses eaux, peuvent répondre aux riantes peintures des Portugais; plus loin, les sables mouvants, selon un auteur arabe, ont englouti la ville de Lamou.

Derrière ces États maritimes et un peu civilisés, se trouve la vaste contrée à laquelle nous avons donné le nom de *pays des Souaéhlis;* parmi les tribus qui l'habitent nous citerons les *Mosegueyos* ou *Mossegueyos*, riches en troupeaux, et qui, dans l'enfance, se couvrent la tête d'une couche d'argile, en guise de bonnet. Le nom sous lequel cette nation est indiquée ne serait-il pas arabe? Il ne signifierait alors que gens armés de javelots. Plus loin au nord sont les *Maracatas*, peuple moins grossier et doué d'un extérieur avantageux. Ils observent la circoncision. Les filles conservent le trésor de l'innocence moyennant une couture que l'époux seul a le droit de défaire.

Le *pays des Somaulis*, situé au nord-est de celui des Souaéhlis, occupe un vaste espace triangulaire dont le sommet est le cap Guardafui; un des côtés est baigné pas le golfe d'Aden, l'autre par l'océan Indien, et la base s'appuie sur la rivière *Ouébi-Ganané* ou *Djouba*. Cette rivière, que quelques cartes appellent *Rogues*, descendant sans doute du revers méridional des monts abyssins, vient tomber à la mer à environ un demi-degré de l'équateur. Le pays des Somaulis se confond, à son angle nord-ouest, avec celui des Gallas [1]; il se partage en territoires [2].

Sur la côte de l'océan Indien, en partant de l'équateur, nous rencontrons l'ancien royaume de Magadoxo ou Moguedchou, arrosé par l'*Ouébi-*

[1] MM. *Ferret* et *Galinier*, divisent les Gallas en trois grandes fractions : 1° Les *Azobo* et *Raïa-Gallas*, établis sur une zone que bornent d'un côté le Lasta et les provinces méridionales du Tigré; de l'autre le Dankali et l'Adel; 2° les *Wollo-Gallas*, resserrés entre l'Amhara et le Choa; 3° les tribus Gallas situées au sud du Choa ou confinées vers les sources de l'Harach, parmi lesquelles on distingue principalement les *Metta* et les *Maïtcha-Gallas*. Ce sont les tribus de cette troisième division, qui avoisinent les Somaulis : elles sont indépendantes et organisées comme les clans gaëliques d'Ecosse. Le régime de la force, c'est-à-dire, de la liberté individuelle forme le fond de l'organisation sociale de tous ces peuples Souaéhlis, Gallas et Somaulis.

[2] Exploration de la côte orientale d'Afrique par le brick de l'état le *Ducouédic*, commandé par M. le capitaine *Guillain*, de 1846 à 1849. — Carte et Rapports commerciaux publiés par ordre du gouvernement, 1851.

Denok, qui vient d'Abyssinie; il s'étend sur la côte dite *Beur-el-Benadir* par les Arabes. Ce royaume, aujourd'hui démembré, et dont les principales places maritimes, telles que *Ouarcheïk*, *Magadoxo*, *Meurka* et *Braoua*, appartiennent aujourd'hui à l'imâm de Mascate, jouissait autrefois d'une certaine importance.

Magadoxo, que l'on appelle aussi *Mogdisho* et *Makadchou*, étale aujourd'hui ses ruines sur un terrain fort inégal, mais uniformément couvert de sable blanc, et adossé à des collines de sable d'une assez grande élévation. Plusieurs minarets, encore très-solides, quoique à demi renversés, et un grand nombre de mosquées et de tombeaux très-anciens, témoignent de la grandeur passée de cette ville, réduite aujourd'hui à un amas informe de masures, au milieu desquelles apparaissent quelques maisons habitées par les Arabes commerçants.

Meurka est dans une position militaire admirable; assise sur un plateau de roches, et adossée à des collines escarpées, elle offre un mouillage parfaitement sûr pour la mousson du nord-est; son port est le meilleur qu'offre la côte depuis le cap Guardafui jusqu'à l'équateur.

L'ancien royaume de Magadoxo forme le territoire des *Abgal* et des *Haouiya*, le long de la côte; celui de *Bardéré*, sur la gauche du Djoub, est occupé par des tribus de pasteurs nomades. Dans l'intérieur se trouvent les territoires des *Rahhan-Ouiré*, des *Chebél-leh*, des *Haouaddé* et des *Mouroursade*.

La *Côte d'Ajan*, qui fait suite à celle de *Magadoxo*, ne présente à l'aspect du navigateur désolé qu'une masse de rochers et de sables, où de temps à autre on voit errer une autruche; les Arabes la nomment *Sif-Taouïl* et *El-Khezain*. Elle est occupée par le territoire des *Medjeurtine*, et ne présente de remarquable que la presqu'île de *Ras-Hafoun*, plateau élevé qui s'avance dans la mer, et dont les côtes, taillées à pic, sont sans cesse battues par les vagues. A quelque distance, au sud-ouest, se trouve un pauvre village d'une vingtaine de cases habitées par des Arabes qui servent d'intermédiaires pour le peu de commerce que les étrangers font avec les Somaulis.

Doublons le cap *Guardafui*, que les Arabes nomment *Ras'-Assir*, nous suivrons alors la *Côte d'Adel* de nos cartes : elle va prendre une teinte de stérilité moins absolue. Mais les Européens fréquentent peu le port du cap *Fellis*, le *Mons Félix*, l'*Elephas promontorium* des Romains, le *Ras-Beurmouk*, ou le *Ras-el-Fil* des Arabes; *Fil* signifie éléphant dans les langues éthiopiques, de là le nom de *Tête d'éléphant*, que l'on a donné au cap Fellis.

Du territoire des Medjeurtine, nous passons sur celui des *Ouarsanguéli;* les petits ports de *Deurderi* et de *Gueràâd* ne nous arrêteront pas. C'est sur le territoire des *Ideurs* que nous trouverons les seuls ports importants de la côte, *Berbera* et *Zeyla. Berbera* est située au fond d'une baie profonde, et en face d'Aden en Arabie: elle a 12,000 habitants; son port, qui est très-fréquenté, est l'entrepôt du commerce avec l'intérieur, on en exporte la gomme, des plantes aromatiques, de l'or, de l'encens, de la myrrhe, de l'ivoire, de l'huile, de la cire et des esclaves.

Zeyla, l'ancienne *Avalites portus,* sur une langue de terre, environnée de rochers et de bancs de sable, est, dit-on, la capitale du petit *royaume d'Adel* ou *Adaiel,* dont le souverain prend le titre d'imâm; son port, assez fréquenté, fait le commerce de transit avec Aden et l'Arabie. Mais il paraît que pendant les fortes chaleurs, des insectes, semblables à des moustiques, forcent les habitants de cette ville à la déserter. Zeyla est voisine du petit port abyssin de *Toudjourah* ou *Tadjoura,* dont les Anglais se sont emparés, ainsi que de l'île déserte de *Mesouah* ou *Meshha.*

En pénétrant dans l'intérieur du pays, on rencontre le territoire des *Ougadine,* qui est très-étendu et a pour marché *Dollo;* celui des *Loulbahanté,* qui ont, dit-on, une ville du nom de Nougal; enfin, le territoire central de *Meurrikhân.*

Les *Somaulis* ou *habitants du Somâl,* dont on porte le nombre à 800,000, sont nommés *Berbères* par les Arabes; ils ont le teint olivâtre, les cheveux longs et ne ressemblent en rien aux Cafres; ils sont surtout remarquables par la beauté de leurs traits, et par leur coutume de se teindre les cheveux en jaune. Presque tous sont pasteurs. Les vaches ont des cornes aussi longues que les bois de cerfs. Les brebis offrent aussi quelques particularités; selon Hamilton, elles sont blanches, mais elles ont la tête d'un noir brillant, avec de petites oreilles, le corps gros et la chair succulente; au bout de leur queue, aussi large que le derrière, et longue de 15 centimètres, se trouve un appendice d'environ 12 centimètres, et qui ressemble assez à la queue d'un cochon. L'assertion d'Hamilton est confirmée en quelque sorte par Barthema, qui rapporte y avoir vu des brebis dont la queue pesait 12 à 13 kilogrammes; elles avaient la tête et le cou noirs; et le restant du corps blanc; d'autres, entièrement blanches, avaient la queue longue de 1 mètre 20 centimètres, tournée comme un cep de vigne, et le cou gonflé par une espèce de fanon qui pend à terre, et qui leur est commun avec la brebis d'Angora et quelques autres variétés. M. Walckenaer en a justement remarqué l'identité avec le bélier de marbre antique, dont le type

vivant existe, dit-on, dans les Alpes; mais l'artiste, ce nous semble, en a plutôt dû voir le modèle dans l'Asie mineure. Le mouton d'Adel porte, au lieu de laine, un poil aussi rude que les soies de cochon. Le climat produit ce même effet dans la Guinée et dans la Barbarie. Les anciens connaissaient très-bien ces moutons d'Éthiopie, comme ils les nomment. Notre race européenne, lorsqu'elle a été transportée dans l'Amérique méridionale, a échangé sa laine contre du poil. Ces faits semblent diminuer de beaucoup l'importance qu'on attache à de petits changements de forme, dans une espèce aussi sujette à l'influence des climats.

Il nous reste à nous enfoncer dans l'intérieur du continent. Mais malheureusement quelques lignes nous suffiront pour relater les vagues traditions qui sont arrivées aux Européens par des informateurs indigènes ou par les Arabes.

Au nord du lac N'gami et de la région récemment visitée par M. Livingston et ses compagnons s'étend, du 20e au 10e de latitude australe, le vaste pays de *Mampur*, que nous savons être traversé par une route commerciale, qui part de l'établissement portugais de Tête situé sur la Zambèse, pour aller aboutir à Bihé, Nano et Saint-Philippe de Benguela. Ces contrées paraissent fréquentées par des hordes nomades qui errent sans frein et sans but fixe.

Au nord du pays de Mampur, entre le 10e et 6e de latitude australe, on trouve le pays de *Hokanga-Noua* ou *Miloua*, appelé aussi *Muropué*. Celui-ci est, au dire des indigènes, plus peuplé et un peu mieux connu que le précédent. Une route plus fréquentée le traverse dans la direction est-ouest; c'est celle que suivirent en 1802 et 1815 les marchands portugais. Elle part, comme la précédente, des établissements de Sena et de Tête, traverse d'abord dans la direction du nord le pays de *Mukaranga*, passe à *Mazavamba*, puis laissant sur sa droite le grand lac N'yassi ou Murusuro, elle passe à *Lucenda*, capitale du royaume de *Ka-Zemba* ou des *Cazembes*, habitée par une race guerrière redoutable à ses voisins. La route gravit alors les montagnes d'*Impume* habitées par la tribu des Alunda et après avoir traversé à peu de distance de leur source plusieurs rivières affluents de la *Luloua*, branche principale du Zaïre, on arrive à *Muata-Ja-Noua*, capitale du Muropué ou Miloua; cette ville se trouve située vers le 21e de longitude orientale et le 6e de latitude australe. La route reprend alors la direction sud-ouest; on traverse fréquemment de nombreux cours d'eau, puis le grand fleuve *Quari* ou *Quanga*, autre branche du Zaïre; alors prenant la direction est-ouest, on suit la rive droite de

la Couanza depuis *Kihouata*, dans le pays des Cassanges jusqu'au fort de *Massangano* ; enfin de là on gagne Saint-Paul de Loanda.

Au nord de ces contrées, jusqu'au Dâr-Fertît, au Dâr-Koulla et l'Adamawa, recommence le vide, l'inconnu, c'est-à-dire dans un vaste espace, sauf le Nil blanc qui va jusqu'à 4° 91, compris entre le 8e degré de latitude australe, le 8e de latitude boréale, le 18e et le 30e degrés de longitude orientale. On peut évaluer la superficie de cet espace à environ 125,000 lieues carrées, plus de quatre fois l'étendue de la France. On y trouverait, au dire des indigènes, les pays de *Guiugur* ou *Guiougour*? et de *Bamba*?

Nous possédons plus de renseignements sur la région qui s'étend entre le lac N'yassi et l'océan Indien, nous les devons pour la plupart à des informations indigènes; mais au nord-ouest de Mombas, ils prennent pour nous un caractère d'authenticité, puisque nous les devons à la courageuse persévérance de MM. les missionnaires Rebmann et Krapf.

A l'est du lac *N'yassi, Njandscha-Ziva* ou *Murusuro,* que quelques géographes assimilent au lac Maravi ou des Maravi's, se trouve, d'après les informateurs indigènes, la vaste région montagneuse d'*Ounia-Mesi* ou de *Mono-Moëzi,* qui confine au sud avec le pays d'*Oukamangua,* situé aussi au milieu des montagnes, et dont la capitale *Lukelingo* est sur la Liouma. Le Mono-Moëzi appartient sans doute à la ligne de partage des eaux de l'Afrique; il se compose de plusieurs petits pays, tels que l'*Ongogo,* l'*Oujugi,* qui a pour ville principale *Oha,* le *Jogo,* l'*Oulangua,* le *Toula,* qui a une ville nommée *Sakini* et l'*Ousambiro.* Tous ces pays sont entrecoupés de belles vallées et couverts de grandes forêts; c'est ainsi qu'au nord de l'Ougogo les indigènes prétendent que l'on trouve une forêt de sept journées de marche d'étendue; elle doit aux arbres qui la composent le nom de *Miritni.* C'est au milieu de cette région forestière que se trouverait le lac *Rô,* d'une étendue moindre que celle du lac N'yassi, et sur les bords orientaux duquel sont les pays de *Massai* et de *Taturu.*

Mais à l'est du plateau montagneux de Mono-Moëzi, de hautes montagnes se présentent dans la direction nord-sud. Elles paraissent appartenir à une longue chaîne qui pénètre au-dessus de l'équateur. Peut-être sont-ce là ces mystérieuses montagnes de la Lune, dont les géographes, depuis Ptolémée, ont admis l'existence sans pouvoir les fixer d'une manière satisfaisante sur leurs cartes; peut-être encore ne devons-nous y voir qu'une chaîne de jonction entre ces montagnes de la Lune et la chaîne de la côte orientale de l'Afrique, dite *Monts de Lupata,* encore peu connue ou plutôt problématique.

Quoi qu'il en soit, c'est au milieu de ces montagnes, entre les pays de *Djadda* et de *Kilema*, par 34° 5′ de longitude orientale et 3° 40 de latitude australe, à environ 75 lieues de Mombâs, que M. Rebmann vit, en 1848 et en 1849, une montagne couverte de neige, que les naturels nommaient le *Kilidmanjaro;* cette montagne donne naissance au *Tzavo,* affluent de l'*Adi* ou *Sabaki,* qui tombe dans la baie de Mélinde, en descendant du plateau de *Teita,* élevé d'environ 60 mètres au-dessus de la plage de Mombâs. C'est de la station de *Rabbaï-M'pia,* située à peu de distance au nord de Mombâs, que M. Rebmann était parti, accompagné de M. Krapf, qui s'associa à l'aventureuse exploration à laquelle nous sommes redevables de la découverte du Kilimanjaro. Plus d'une année après, en 1850, M. Krapf partit de Rabbaï-M'pia, se dirigeant encore vers le nord-ouest; après avoir traversé l'Adi, il parvint à la plaine d'*Yata,* élevée d'environ 600 mètres au-dessus du niveau de l'Océan; elle est située dans le pays d'*Oukamba.* A trois journées de route, il arriva à *Kilni,* et à trois autres journées, il rencontra la rivière *Dana,* qui tombe dans l'océan Indien, entre le 2e et le 3e degré de latitude australe, sous le nom d'*Ozi.* La Dana, qui paraît venir du pays de *Kikuya,* descend d'une autre montagne couverte de neige, que MM. Krapf et Rebbmann avaient déjà aperçu lors de leur premier voyage : on la nomme *Kénia.* Le fait de l'existence d'une montagne couverte de neiges, à une latitude d'environ un degré au-dessous de l'équateur, semble accuser une élévation de 5 à 6,000 mètres. Le mont Kénia serait donc le pic culminant de toute l'Afrique. M. Krapf ne put déterminer l'exacte position de ce géant des monts africains, mais il paraît être situé au nord-nord-ouest du mont Kilimanjaro, par environ 1° de latitude australe et 33° de longitude orientale, estimés. Il apprit par les indigènes qu'au nord-ouest du Kénia, il se trouvait un volcan en activité, dont les pentes neigeuses accusaient aussi sa grande altitude.

Un marchand du pays de *Uëmbu,* contrée située à deux journées de route au nord-est du cours de la Dana, informa ce même missionnaire qu'au pied de la montagne neigeuse du Kénia, qu'il appelait *Kérenia* ou *N'dur-Kénia,* était un grand lac, donnant naissance à la Dana et au *Tumbiri,* qui vont tous deux à l'océan Indien, et au *N'saraddi,* qui se dirigeait vers le nord en traversant un lac plus grand encore, nommé *Baringo,* mot qui signifie grande mer. Maintenant, dit M. Krapf dans une de ses lettres, nous avons presque la certitude qu'il faut chercher les sources du Nil dans le lac N'dur-Kénia, duquel s'écoule le N'saraddi, ce dernier coulant à travers le Baringo.

Cette assertion, tout hypothétique qu'elle doive encore être, prendra à nos yeux plus d'importance encore si nous la rapprochons d'une information rapportée par M. Kœnig, qui représentait le fleuve Blanc comme venant d'un grand lac situé bien loin vers le sud[1]. Ptolémée aurait donc eu raison de placer les sources du Nil au delà de l'équateur.

Le seul fait que nous autorisent à constater les découvertes de MM. Krapf et Rebmann, c'est l'existence d'un vaste plateau boisé à environ 75 lieues de la côte de Mombâs ; plateau qui serait le point de partage des eaux coulant vers l'océan Indien, l'océan Atlantique et la Méditerranée. De plus, c'est que ce plateau s'appuierait à l'est sur une longue chaîne de montagnes, dont quelques-unes, les monts Kilimanjaro et Kénia, seraient assez élevées pour se couvrir de neiges persistantes. Enfin que cette chaîne irait peut-être vers le nord se souder au grand plateau abyssin.

LIVRE QUATRE-VINGT-DIX-NEUVIÈME.

Suite de la Description de l'Afrique. — Iles africaines orientales, ou Socotra, Madagascar, les Mascareignes.

En quittant le continent de l'Afrique par sa pointe orientale, nous rencontrons d'abord l'île de *Socotra* ou *Socotora,* terre aride, pierreuse, presque entièrement dépourvue d'eau et de végétation : le vent porte le sable du rivage jusque sur le sommet de la chaîne centrale des montagnes. Cependant, dans les vallées abritées, il croît le meilleur aloès que l'on connaisse, ainsi qu'une grande quantité de dattes. Outre le *mosobrun,* ou la gomme retirée de l'aloès, l'île exporte du cinabre et du sang-dragon. George Andersen, voyageur peu éclairé, dit qu'il y a vu des casoars. La mer y rejette de l'ambre gris ; le corail et les polypiers y sont très-communs. La population de cette île pourrait être le sujet de longues discussions. On la dit bien peuplée. Philostorge, Edrisi, Hamdoullah, parlent d'une colonie envoyée ici par Alexandre le Grand. Du temps de Philostorge, les colons parlaient syrien. Marco-Polo donne aux chrétiens de Socotra un archevêque. Les Portugais y trouvèrent des chrétiens monophysites, dont les prières leur paraissaient écrites en chaldéen. Encore en 1593, il y eut

[1] Voir le Bulletin de la Société de géographie, première série, t. VI, p. 169 et la préface de M. *Jomard,* qui sert d'introduction au voyage au Dar-Four.

un évêque jacobite; mais la secte des Nestoriens y avait aussi des adhérents sous un évêque particulier. Thomas Roe est celui des voyageurs modernes qui donne les détails les plus positifs sur les habitants, qu'il distingue en quatre classes : les Arabes, dominateurs du pays, et qui habitent les côtes; leurs sujets ou esclaves musulmans; les *Bediognes,* anciens habitants isolés dans les montagnes, et qui professent la doctrine des chrétiens jacobites, et vivent, dit-on, dans des grottes; enfin une tribu sauvage qui, cachée dans les bois, vit sans vêtements et sans maisons. Les habitants actuels ont paru ignorer l'usage du fusil; mais sous les rapports de commerce et d'intérêts, ils partagent les vices des nations civilisées.

Cette île, qui déjà, dans l'antiquité, servait de station aux négociants, pourrait encore devenir un poste important pour la nation qui voudrait exploiter l'Arabie et l'Afrique, mais son climat paraît funeste aux Européens. Avant de s'être rendus maîtres d'Aden et de Toudjourrah, les Anglais tentèrent de s'établir dans cette île pour en faire un dépôt de houille, si nécessaire pour les steamers qui font le voyage des Indes par la mer Rouge; mais ils durent renoncer à ce projet après un séjour de quelques mois.

Socotora a la forme d'un triangle sphérique; son sommet est couronné par un promontoire appelé Ras-Momé, qui s'étend circulairement à l'est, et présente une barrière aux flots de l'Océan. De ce côté l'île est tout-à-fait inabordable; mais au nord-ouest il y a un grand nombre de petites baies qui présentent un asile sûr aux vaisseaux.

La seule ville que renferme l'île est celle de *Tamred;* elle est la résidence d'un chef arabe qui prend le nom de sultan, mais qui paraît dépendre aujourd'hui de l'imâm de Mascate. Les Arabes échangent dans son port l'aloès, l'encens et les dattes, récoltés dans l'île, contre du riz, des ustensiles en fer et de grossiers tissus. *Gallonsier,* au sud de l'île, n'est qu'un pauvre village d'une trentaine de maisons de pierre couvertes en paille.

L'intérieur de l'île est hérissé de montagnes; le sol est généralement pierreux et conséquemment peu fertile; mais quelques parties au nord-ouest présentent des caractères de fécondité et sont couvertes d'excellents pâturages. Le climat de l'île est frais et tempéré à cause des fréquentes moussons qui viennent de la mer. Les arbres de haute futaie sont fort rares dans l'île. Les seuls animaux qu'on y trouve sont le chameau, le mouton, la chèvre, l'âne et le chat.

A trois cents lieues marines au sud de Socotora, s'étend une série

de petits archipels découverts par les Portugais, mais qui, jusqu'à nos jours, restaient mal déterminés. Sur les cartes antérieures au *Neptune oriental,* de M. d'Apres de Mannevillette, le nom général d'*îles Amirantes* comprend toutes les petites îles situées entre les latitudes 4 et 6 degrés sud, et les longitudes 50 à 54 degrés E. de Paris. Depuis environ cinquante années, plusieurs navigateurs français en ont fait une nouvelle reconnaissance, et en ont changé la nomenclature ; ils ont restreint le nom d'*Amirantes* au groupe le plus occidental, composé de douze petites îles peu élevées, fournies d'eau douce, abondantes en cocotiers, et peuplées de tourtereaux que les voyageurs peuvent quelquefois prendre à la main, mais renfermant peu d'habitants. Un groupe plus oriental a reçu le nom d'*îles Seychelles :* il se compose de trente îles et îlots. La plus grande, l'île de *Mahé,* est devenue remarquable par l'établissement que les Français y avaient formé, et où ils cultivaient avec succès le muscadier et le giroflier. Un excellent port rend cette île importante pour la navigation ; aussi les Anglais ont-ils eu soin de se la faire céder en 1811. *Mahé,* bâtie en bois, est le siége du gouvernement. On la désignait aussi autrefois sous les noms de l'*Établissement,* le *Bourg ;* mais depuis 1840, elle a pris officiellement le nom de *Port-Victoria.* Cette petite ville possède aujourd'hui une imprimerie, un journal intitulé le *Feuilleton des Séchelles ;* une académie littéraire, un comité d'histoire naturelle, une loge maçonnique et plusieurs écoles. La population des Séchelles est de 8,000 habitants. Leur occupation principale est l'agriculture. Ils récoltent du riz, du coton, du tabac, du café, des épices et des cocos dont ils font de l'huile. Ils recueillent aussi des bois d'ébénisterie, de la cire, de l'écaille et des ailerons de requin ; tous ces produits sont exportés à Maurice et dans l'Inde.

Les principes raisonnés de la géographie doivent faire considérer comme un seul archipel, sous le nom de Seychelles, les deux groupes que l'on a voulu distinguer.

La petite *île des Palmiers* se fait encore distinguer dans cet archipel par une production particulière : c'est l'espèce de palmier qui donne naissance au fruit nommé la *noix maldive* ou le *coco de mer.* Ce fruit n'a probablement rien de particulier, si ce n'est sa forme, qui présente l'image de deux cuisses. Le noyau, semblable à celui des cocos, est d'un goût amer et astringent. Comme l'arbre croît aux bords de la mer, les noix qui, en s'en détachant, tombent dans l'eau, sont entraînées par le courant jusqu'aux îles Maldives, d'où elles étaient apportées aux Indes. On attribuait à ce fruit les vertus médicales les plus extraordinaires ; il se vendait à un prix

très-haut : l'empereur Rodolphe II ne put s'en procurer un pour 4,000 florins. Les savants formaient des hypothèses sur l'origine de cette noix, et Rumphias y vit encore le produit d'un arbre *sous-marin*. On n'a trouvé que dans cette île le palmier qui la donne; mais comme la mer en apporte jusqu'à Sumatra et à Java d'un côté, et jusqu'au Zanguebar de l'autre, il est probable qu'elles croissent encore dans plusieurs autres îles de l'océan Indien. Les Français et les Anglais en ayant tout à coup répandu une grande quantité dans les Indes, ce fruit perdit sa mystérieuse renommée. On a pourtant trouvé profitable de le cultiver à Maurice.

On connaît aussi cet énorme fruit sous le nom impropre de *coco des Maldives;* Labillardière a fait de l'arbre qui le porte le genre *Lodoïcée;* sa dénomination spécifique est *Lodoïcea Sechellarum.*

Une multitude d'îles peu connues, parmi lesquelles on remarque les *Sept-Frères, Diego Garcia, Adou* et *Candou,* s'étendent à l'est des Seychelles jusqu'aux Maldives et même au delà du méridien de l'île de Ceylan, dans la direction de Sumatra. On voit également au sud-ouest des îles Seychelles un assez grand nombre d'îlots et de récifs étendus, qui lient cet archipel à Madagascar et à l'Afrique. Les îles *Galega,* qui consistent en deux rochers réunis par un récif, et qui sont presque entièrement boisées, ont reçu quelques habitants.

Les petites îles de la *Providence,* de *Saint-Laurent* et de *Juan de Nova* s'étendent entre les Seychelles et Madagascar. La première, longue de 3 lieues et environnée de rochers, produit le cocotier lodoïcée; la seconde est encore plus petite; la troisième, qui n'offre rien d'intéressant, est connue aussi sous le nom de *Saint-Christophe.*

La partie de l'océan Indien qui s'étend de la côte de Zanguebar à celle du Malabar, et de l'Arabie aux Seychelles et aux Maldives, forme une espèce de mer séparée, ou, si l'on veut abuser de ce terme, une méditerranée.

L'entrée ordinaire de cette mer est le *canal de Mozambique,* entre Madagascar et l'Afrique. Au nord de ce canal, semé de bancs et de récifs, se montre l'archipel des *îles Comores;* elles sont au nombre de quatre grandes et plusieurs petites. Celle d'*Anjouan* ou *Joanna,* proprement *Hinzouan,* a sur les autres l'avantage de plusieurs rades commodes et d'aiguades faciles. Elle est d'un aspect très-pittoresque. Des montagnes ombragées de bois d'une fraîche verdure, variées par de belles clairières et coupées par de profondes vallées, s'élèvent majestueusement les unes sur les autres jusqu'à une hauteur de 1,000 à 1,200 mètres, et se terminent par un pic

beaucoup plus élevé et couvert d'une éternelle végétation. L'île entière paraît avoir subi l'action d'un volcan considérable; partout on rencontre les traces d'un feu violent. Elle peut avoir maintenant près de 20,000 habitants. La baie de *Makhadou*, où abordent ordinairement les vaisseaux européens, se trouve sur la côte du nord. La ville du même nom, située à une demi-lieue du mouillage, est entourée de murs hauts de 5 mètres et flanqués de tourelles carrées. C'est la résidence d'un sultan; elle peut avoir 3,000 habitants. Celle de *Johanna*, située sur une baie très-belle dans la partie orientale de l'île, a été détruite par les Malgaches en 1790.

Angazija, ou la grande *Comore*, située à 25 lieues au nord-ouest d'Anjouan, est un assemblage imposant de montagnes, dont les différents groupes ont leur base très-près des bords de la mer, et se réunissent tous en un sommet commun qui peut avoir environ 2,400 mètres d'élévation; elle n'a aucune rade, mais plusieurs villages.

Mouhilly ou *Moëly*, autrement *Mohilla*, à 7 lieues à l'ouest-sud-ouest d'Anjouan, est entourée d'une chaîne de récifs; elle a deux bourgades peuplées d'Arabes.

L'île de *Mayotte*, la plus petite des quatre grandes, à 7 lieues au sud-sud-ouest de Hinzouan, offre un mouillage assez bon; elle est montagneuse, et le sommet le plus élevé est le pic Valentin. Depuis 1846 les Français ont pris possession de cette île, ainsi que de *Nossi-Bé*, *Nossi-Fassi*, *Nossi-Mitsiou* et quelques îlots qui en sont voisins; elle forme aujourd'hui un gouvernement supérieur dont dépend aussi l'île de Sainte-Marie, sur la côte orientale de Madagascar. Située sur la route la plus directe du Cap à la mer Rouge, au golfe Persique et aux côtes occidentales de l'Inde, Mayotte est destinée à servir d'escale et de lieu de ravitaillement aux navires qui suivront cette voie, pour l'aller comme pour le retour, selon la saison régnante. De plus, on peut en faire un grand bazar réunissant toutes les productions disséminées dans ces divers pays, pour en préparer l'exportation. Déjà le petit port de *Dzaoudzi* fait un commerce assez important. La superficie de Mayotte peut être évaluée à 38,000 hectares; le climat de cette île est insalubre pendant la nuit pour les Européens, à cause des fièvres qu'ils y gagnent, mais pendant le jour ils peuvent s'y livrer aux travaux les plus pénibles sans avoir à craindre les mêmes influences. *Nossi-Bé*, plus petite encore que la précédente, paraît moins insalubre, et est plus peuplée; c'est dans cette île que se trouve la petite ville d'*Amban'ronggo* ou Ambaneroun, qui est en relation d'affaires avec les navires américains qui fréquentent ces parages. La population du gou-

vernement de Mayotte et Nossi-Bé était au 1er janvier 1850 de 33,051 habitants, sans compter la garnison coloniale. Cette population se répartissait ainsi : Mayotte, 5,268 ; Nossi-Bé, 15,178 ; Nossi-Cumba, 951 ; Nossi-Fassi, 2,869 ; Nossi-Mitsiou, 2,986, et Sainte-Marie, 5,799 habitants.

La petite ville de *Choa*, située en face de la précédente, dans une presqu'île fertile, est aussi parfaitement disposée pour un établissement commercial.

Placées sous un beau ciel, les îles Comores jouissent néanmoins d'un climat peu salubre pour les Européens. Les campagnes étalent partout l'éclat d'une belle végétation. A Hinzouan, chaque gorge de montagne est un jardin arrosé d'un ruisseau limpide. Le sommet des mornes est couvert de bois, le pied est ombragé par des bosquets de cocotiers, des touffes de bananiers, des groupes de manguiers, d'orangers et de citronniers, qu'entrecoupent des champs de patates et d'ignames. Le pignon d'Inde, le goyavier, le tamarinier, et d'autres arbres moins connus ornent les flancs des collines ; l'indigo sauvage et la canne à sucre y abondent.

Les principaux animaux domestiques sont la chèvre et le zèbre. On rencontre dans les champs des pintades et beaucoup de cailles, ainsi que plusieurs espèces de tourterelles, parmi lesquelles il y en a surtout une qui frappe par sa beauté : elle a le plumage gris cendré, nuancé de bleu, de vert et de blanc ; son cou et ses jambes sont d'une extrême longueur, son bec est jaune et fort pointu. Le makis brun paraît être le seul habitant des forêts.

Des troupes nombreuses d'une espèce d'éperviers voltigent au-dessus de la mer. Cet oiseau, qui pour la taille et le plumage ressemble à l'épervier de France, a cela de particulier, qu'il ne vit qu'à la côte, ne se nourrit que de poisson, et n'a cependant aucun des caractères qui distinguent les oiseaux aquatiques ; ses pieds ne sont pas même à demi-palmés. Du reste, les eaux de cet archipel ne sont pas très-poissonneuses.

Les îles Comores ne possèdent aucun des insectes incommodes qui désolent les contrées de l'Inde, la côte d'Afrique et l'île de Madagascar ; mais les champs fourmillent de petites souris.

La population se compose de nègres mélangés avec des Arabes, qui, lors de leurs nombreuses émigrations vers le douzième siècle, vinrent s'établir dans ces îles, de même que sur les côtes d'Afrique et à Madagascar.

De grosses lèvres et des pommettes avancées rapprochent les gens de la basse classe des noirs de Mozambique ; le sultan et les nobles ont con-

servé la figure belle et spirituelle de leurs ancêtres arabes ; de grands yeux un nez aquilin, une bouche bien dessinée, sont des traits communs à presque tous, et on voit parmi eux des têtes d'un grand caractère. L'idiome vulgaire est un mélange de l'arabe et de la langue de Zanguebar[1].

Les Comorois sont en général doux, honnêtes, hospitaliers, très-affables et déjà parvenus à un degré de civilisation que l'on ne trouve pas dans les habitants de la partie du continent et de la grande île dont ils sont voisins. Ils ont beaucoup de politesse dans les manières, un excellent bon sens, l'esprit cultivé, et une certaine tournure poétique qui donne à leur conversation une grâce orientale. Mais quoique plusieurs d'entre eux sachent lire et écrire, ils ne tiennent pas note des événements publics ou particuliers, et ce sont les plus anciens qui, dans les disputes, décident de la vérité des faits et de leur date. Les Européens naufragés y ont toujours éprouvé les traitements les plus généreux. Quelques Arabes exercent l'agriculture et possèdent de grandes propriétés dans l'intérieur de l'île ; d'autres pratiquent des arts mécaniques, la tisseranderie, l'orfévrerie, etc. : l'adresse avec laquelle ils travaillent est aussi étonnante que la médiocrité des outils dont ils se servent ; d'autres enfin se livrent à la navigation, et entreprennent des voyages jusqu'à Bombay et Surate. Mais les naturels sont généralement très-mauvais soldats, lâches et pusillanimes. Aussi les Madécasses y font-ils fréquemment des descentes, enlèvent les troupeaux et réduisent hommes, femmes et enfants dans l'esclavage.

Leurs habitations sont simples et même misérables. L'appartement des femmes est séparé du corps de logis par une petite cour intérieure et inaccessible aux étrangers. La seule apparence de luxe que l'on remarque parmi eux est l'usage immodéré qu'ils font du musc, dont l'odeur infecte les maisons ; ils tiennent aussi beaucoup à l'usage oriental de teindre leurs ongles d'une couleur orangée, tirée du *henneh* (*Lausonia inermis*) tant célébré par les poëtes de l'Orient. Le vêtement des hommes n'a rien de remarquable. Le costume des femmes du haut parage se rapproche beaucoup de celui des Indiens de la côte de Malabar.

Le mahométisme est la religion du pays ; mais les gens du peuple ont concilié le culte des fétiches avec la fréquentation de la mosquée.

L'empire que le sultan d'Anjouan exerçait autrefois sur les îles Comores, a cessé à cause de l'épuisement où l'État a été réduit par les guerres que

[1] *Bruns*, dans son Afrique, conjecture que *Carmoua*, dans Edrisi, est la Comore, et qu'au lieu de *Raneh*, il faut lire *Zaneh*, c'est-à-dire *Zuaneh*, un des noms donnés à l'île Hinzouan.

les Madécasses y font depuis l'époque de l'invasion du célèbre aventurier polonais Béniowsky. Les nobles ont part au gouvernement; ils font le commerce et sont les pourvoyeurs des vaisseaux européens. Du reste, on connaît peu la constitution et les lois de ce pays. Le vol est puni par la perte d'un poignet, et la récidive par celle du second.

Nous passons par un court trajet à une des plus grandes îles du monde, et à une contrée encore plus intéressante par la variété d'objets curieux qu'elle présente, que par son étendue et l'importance dont elle pourrait être entre les mains d'une nation active. L'île de *Madagascar*, dont, à ce qu'on prétend, le nom indigène est *Madécasse*, peut réclamer sa part dans les traditions parvenues aux Grecs et aux Romains sur l'immense *Taprobane*, qui, selon le récit des indigènes, se trouvait si reculée au sud, que l'on n'y apercevait ni l'Ourse ni les Pléïades, et « que le soleil y paraissait se lever à gauche. » Ces traits, ainsi que les dimensions et le grand lac, situé au centre de l'île, conviennent à Madagascar, tandis que les latitudes indiquées par Ptolémée s'appliquent à Sumatra, et que toutes les autres circonstances nous ramènent à Ceylan. On croit cependant que c'est cette île qui est indiquée sous le nom de *Menuthias*, dans le périple de la mer Erythrée, et que c'est elle aussi qui, dans Pline, est appelée *Carné*. Les Arabes la visitèrent probablement dès leurs premiers voyages aux Indes et longtemps avant Mahomet. Ils lui donnèrent le nom de *Serendib*, qui est aussi celui par lequel ils désignent Ceylan. Toutefois la première notion certaine nous en a été transmise par Marco-Polo. Les Portugais qui la découvrirent en 1506, sous les ordres de Lorenzo Almeida, lui donnèrent le nom de *Saint-Laurent;* les Français, sous Henri IV, l'appelèrent île *Dauphine*.

Longue de près de 350 lieues, large de 85 et dans quelques endroits de 120, cette île paraît avoir 32,000 lieues carrées de surface. On y remarque quatre caps principaux : le cap d'Ambre à son extrémité septentrionale, le cap Sainte-Marie à l'extrémité opposée, le cap Saint-Félix à l'occident, et le cap Est au point le plus oriental. Quoique comprise presque entièrement dans la zone torride, elle offre, grâce à l'élévation du sol, la plus agréable variété des saisons, et jouit en partie de tous les avantages des climats tempérés. Une chaîne de montagnes hautes de 2,500 à 3,500 mètres, la parcourt du nord au sud, en formant, en son milieu, le haut et vaste plateau d'*Ankova*, qu'habitent les Ovas, les dominateurs actuels de l'île. Cette chaîne de montagnes porte, au nord, le nom d'*Ambohisteniène* ou d'*Anquiripy*, au centre celui de *Béfour*, et au sud celui d'*Ambotismènes* ou de *Botismènes*. Elle donne naissance à une multitude de rivières poisson-

neuses, sujettes à des débordements périodiques; les plus considérables sont le *Sango*, le *Darmouth* ou *Onglahi*, le *Mansiatre* et le *Boteler* sur le versant occidental; le *Mananzari* et le *Manangara* sur l'oriental. L'*Andévourante* est navigable pour des pirogues l'espace de 35 lieues. Le *Mangourou*, l'un des plus beaux, sort du lac d'*Antsianaxe*, qui peut avoir 25 lieues de circonférence. La plupart de ces rivières tombent en belles cascades, mais celles qui appartiennent au versant oriental, ont leurs embouchures barrées par des bancs de sable; de plus, elles sont généralement peu profondes. Quatre autres lacs, le *Rassoi-Bé*, le *Rassoi-Massaïe*, l'*Irangue* et le *Nossi-Bé*, prolongent la côte de l'est en communiquant entre eux; le dernier surtout ferait un excellent port, si l'on pouvait percer la langue de terre qui le sépare de la mer. Mais il est à craindre que la mer ne forme bientôt une nouvelle barre. Ces lacs stagnants y rendent le climat insalubre.

Le climat de Madagascar est, comme celui de tous les pays intertropicaux, chaud, humide et débilitant pour les Européens. L'intérieur, et principalement le plateau d'Ankova, jouissent d'une réputation méritée de salubrité; mais il n'en est pas de même des côtes où les rizières et les marais à l'est; et à l'ouest, des plaines de vase alternativement couvertes et découvertes, font régner la fièvre intermittente, principal obstacle contre lequel sont venues échouer les tentatives d'établissement que les Européens ont faites dans ce pays depuis environ deux cents ans. Une seule nuit passée à terre suffit souvent pour mettre le blanc et le Ova des hauts plateaux aux prises avec cette maladie, qui ruine le moral et le physique. L'hivernage ou saison des pluies, des orages et des plus grandes chaleurs, dure depuis décembre jusqu'en mai. Février et mars sont les mois pendant lesquels les Européens sont le plus exposés à l'influence pernicieuse du climat.

Plusieurs baies et rades disséminées sur la même côte avaient souvent attiré l'attention du gouvernement français depuis Henri IV, qui, le premier, projeta d'occuper la partie du sud-est, en y construisant, dans l'anse *Dauphine*, le fort Dauphin, aujourd'hui ruiné. Dans le siècle passé, Cossigny, et après lui Béniowsky, avaient tenté des établissements au nord-est de l'île dans la superbe baie d'*Antongil*. Celle de *Sainte-Luce*, au nord de l'anse Dauphine, a été explorée encore en 1787 par M. Lislet Geoffroy. Les places de Foulpointe et de Tamatave, situées presque au milieu de la côte, n'ont jamais cessé d'être fréquentées par les Français, qui en tiraient des objets de première nécessité pour leurs colonies de l'Ile-de-France et de Bourbon. Les vaisseaux anglais ont l'habitude de relâcher dans la baie

Saint-Augustin, sur la côte occidentale, et dans la baie de Diégo-Souarez, au nord de la côte orientale. Le port *Louquèz*, entre la baie d'Antongil et le cap d'Ambre, est excellent et capable de recevoir des flottes entières; les Anglais qui l'ont examiné vantent la salubrité du climat des environs où l'on ne connaît pas les ouragans.

En général, la position de Madagascar à l'entrée de l'océan Indien, et vis-à-vis de la côte sud-est d'Afrique, la fertilité, l'élévation progressive et l'exposition variée du terrain, les différentes modifications de l'air qui, dans une étendue de 14 degrés du nord au sud, permettent la culture de tous les végétaux propres aux zones chaudes et tempérées; tout, en un mot, fait de cette grande île l'un des points les plus importants du globe sous le rapport colonial et commercial; car elle commande la route de l'Inde par le cap, elle abonde en mouillages commodes, en bois de construction et en toutes sortes de vivres.

Cette belle île offre une richesse de productions si grande, qu'il faudra bien du temps pour les connaître toutes. Elle est parsemée de cristal de roche; on en rencontre des blocs de la plus grande beauté, qui ont jusqu'à 3 et même 6 mètres de circonférence : les sables de l'île, qui ne sont que des débris de ce quartz, donneraient du verre très-blanc; on y trouve des grenats, de très-belles agates noires, et plusieurs autres pierres précieuses de moyenne qualité. Les montagnes renferment de l'étain, du plomb, mais principalement du fer, dont les naturels exploitaient autrefois les mines. Il paraît aussi qu'il y en a de cuivre, d'or pâle, et d'autres métaux. On trouve dans la partie occidentale des bancs de sel gemme. Enfin elle renferme aussi des sources thermales.

Tout le littoral est riche en bois. Le *ravenala* croît dans les marais et le long des ruisseaux : il ressemble au palmier par le tronc, et au bananier par ses feuilles, disposées en éventail, qui fournissent aux Madécasses des nappes, des serviettes, des plats, des assiettes et des cuillères; en les perçant à leur naissance, ils en tirent une eau bonne à boire. Ils font aussi de l'huile avec la pellicule qui enveloppe les semences, et de la bouillie avec la farine de ces dernières. Le bois est employé à la construction des maisons. On trouve dans les champs et les forêts beaucoup d'arbres et d'arbrisseaux dont les produits sont utiles aux arts ou à la vie; tels sont le *hazame*, arbre de la forme d'un peuplier, dont le fruit donne la résine *tacamahaca*, le *tanoma*, autre arbre à résine; le *sagoutier*, qui produit cette substance alimentaire et pectorale connue sous le nom de *sagou*, et dont les feuilles servent à faire des étoffes recherchées; le *badamier* pyramidal; l'aroma-

tique *bachi-bachi;* le *malao-manghit,* qui produit une noix muscade; le *rharhahorac,* deux espèces de *cafiers;* la *raven-sara* (*agatho-phyllum*), ou cannelle-giroflée, arbre précieux dont les noix et les feuilles ont un parfum exquis, et dont on tire une essence et une huile plus estimée que celle du clou de girofle; le *voaé* ou *voaëne,* arbrisseau sarmenteux qui donne de la gomme élastique; plusieurs variétés du *cotonnier,* notamment celle de la plus grande espèce; l'*indigotier-malgache* dans les endroits sablonneux; des *mimoses,* entre autres le *mimosa-lebbek,* appelé *bois noir,* qui donne une sorte de gomme copal dont la majeure partie se perd sous les arbres. Parmi les plantes, on remarque le gingembre, le poivre, le curcuma ou safran des Indes, du tabac très-estimé, du riz et des ignames de plusieurs sortes; enfin le *sanga-fanga,* qui a beaucoup d'analogie avec le papyrus des anciens. Ce pays fournit en outre quelques bois précieux, tels que le sandal et l'ébène noir, blanc, vert et blanc moucheté. La vigne y prospère, et la canne à sucre vient naturellement. On compte près de cent végétaux indigènes de Madagascar, qui mériteraient d'être transplantés dans les colonies françaises; plusieurs ont déjà été acclimatés aux îles Bourbon et Maurice.

Le règne animal, comme dans toutes les îles, offre moins de variété. L'éléphant et le lion sont inconnus, mais l'*antamba* paraît être une espèce semblable au léopard. Le *farassa* ressemble au chacal. Les bœufs de Madagascar sont tous des zébus ou bœufs à bosse de graisse; il y en a qui pèsent 400 kilogrammes. Quelques-uns manquent entièrement de cornes; d'autres n'ont que des cornes adhérentes seulement à la peau, mobiles et pendantes. Cette dernière espèce, révoquée en doute par un scepticisme ignorant, a été observée par Flacourt[1] et Bucquoy[2]; elle se retrouve, selon d'autres témoignages, dans le royaume de Siam[3] et dans le Paraguay. Un grand nombre d'écrivains grecs et romains en ont parlé dans les termes les plus clairs, de sorte que cette espèce de bœuf a dû vivre autrefois dans les contrées connues des anciens, ou bien y avoir été apportée, soit de Madagascar, soit de Siam. L'existence simultanée de cet animal dans notre île et dans l'Indo-Chine pourrait être considérée comme une nouvelle preuve de l'émigration des Malais à Madagascar. Les autres animaux remarquables

[1] *Flacourt,* Histoire de Madagascar, p. 151. « Des bœufs qui ont des cornes pendantes et attachées à la peau de la tête seulement ».

[2] *Bucquoy,* Voyage à Madagascar, t. I, p. 104.

[3] *Vincent Leblanc,* Voyage, etc., édition de Bergeron, t. I, p. 121 et 210. « Les cornes attachées à la peau et non au sommet de la tête, ayant leur mouvement comme des oreilles ».

sont les ânes sauvages, aux oreilles énormes, les sangliers, munis, dit-on, de cornes, les chèvres infiniment fécondes, des moutons à grosse queue, le *sandrec,* espèce de hérisson bon à manger, la grosse chauve-souris, dont la chair est fort délicate ; le *makis* et l'*aï,* ou *paresseux,* animal qu'on a prétendu à tort être particulier à cette île ; Flacourt y ajoute « le *bréh* ou la chèvre unicorne. » Les forêts recèlent des bandes de poules, de pintades, de faisans, de ramiers, d'oies, de canards, de perroquets. Flacourt énumère plus de soixante oiseaux peu connus. Les sauterelles obscurcissent quelquefois l'air, et servent de friandise aux naturels. On y trouve quatre espèces de vers à soie qui suspendent leurs cocons aux arbres. Les eaux de Madagascar fourmillent de poissons, mais quelques-uns sont venimeux ; d'énormes crocodiles infestent les rivières, surtout à leur embouchure ; la plage abonde en différentes sortes de crustacés et de coquillages qui invitent le passager. Assis sous un citronnier au bord de la mer pendant le reflux, Mandelsloh fit un excellent déjeuner en assaisonnant les huîtres qu'il ramassait à ses pieds avec le jus des citrons qui pendaient sur sa tête. Les baleines qui, dans la saison pluvieuse surtout, c'est-à-dire pendant plus de quatre mois, fréquentent ces parages, forment une espèce particulière : c'est celle de l'océan Indien qu'on retrouve jusque sur la côte du Brésil. On pourrait y en établir d'importantes pêcheries. La pêche des requins y serait également d'un bon produit.

Nous allons maintenant décrire les diverses provinces ou régions entre lesquelles cette île est partagée, en descendant d'abord le long de la côte orientale, en passant ensuite aux districts du centre et en terminant par la côte occidentale [1].

Le pays des *Antavarts* ou *Antavares,* c'est-à-dire, « peuples du tonnerre, » parce que les orages viennent ordinairement de leur côté, s'étend depuis le cap d'Ambre jusqu'à quelques lieues de Foulpointe, et comprend les grandes baies de Vohémare et d'Antongil, ainsi que l'île Sainte-Marie,

[1] Selon M. *Bona-Christave,* l'île de Madagascar est aujourd'hui divisée en dix-neuf provinces principales, suivant les différents peuples qui l'habitent; savoir : Au nord : *Ankara.* Sur le versant oriental de l'île : *Antanvaratsi; — Betsimisaraka; — Bétaniména; — Antatsimou; — Antaimouri; — Antorai; — Anossi.* Sur le versant occidental : *Boëni; — Ambongou; — Ménabé; — Férénai; — Mahafali.* Au centre : *Antsaniaka; — Ankova; — Betsilo; — Vourimon; — Machikora.* Au sud : *Androni.* Les déterminations de ces provinces sont assez exactes sur les côtes; mais à l'intérieur, elles sont très-hypothétiques, et il est difficile de les bien indiquer sur une carte. — Voir l'importante Notice sur Madagascar de M. *Bona-Christave,* insérée au mois de juillet 1845, dans le Bulletin de la société de géographie. Troisième série, t. IV, p. 5.

appelée dans le pays *Nossi-Ibrahim*, et située près de la côte orientale. Il est bien cultivé, et fertile surtout en riz, dont on pourrait exporter 3 millions pesant chaque année. Les Antavarts fabriquent de très-beaux pagnes renommés dans le commerce, et font de fréquentes excursions dans les îles Comores, pour enlever les esclaves, depuis que Béniowsky leur en traça la route. Ils connaissent l'usage des armes à feu, et sont des ennemis redoutables. On a voulu les regarder comme des descendants de Juifs. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils conservent des traditions de Noé, d'Abraham ou Ibrahim, de Moïse et de David ; qu'ils pratiquent la circoncision, qu'ils célèbrent le sabbat et qu'ils sacrifient des animaux.

Le pays des Antavarts comprend toute la partie septentrionale du versant oriental de l'île, jusqu'aux limites des Bestimessaras. On y voit la baie *Wohémare*, où les Européens font un grand commerce, et la baie Antongil, où les Français possédaient autrefois le port Choiseul. Non loin de là se trouve *Tintingue*, ville avec un port à l'embouchure du Manangoure. Les Français s'y établirent en 1829, mais ils durent l'évacuer quelques années après, ainsi que les autres points de la côte qu'ils occupaient. Le port de Tintingue est d'une entrée difficile et d'une sortie dangereuse; mais on y est dans une sécurité parfaite. Des forêts vierges et une terre féconde entourent cette ville, qui pourra devenir le centre d'une colonie importante.

L'île de *Sainte-Marie*, le seul établissement colonial que possèdent aujourd'hui les Français sur la côte orientale de Madagascar, en est séparée par un canal large d'une lieue et un quart dans sa partie la plus étroite, en face de la Pointe à Larrée, et de quatre lieues en face de Tintingue. Elle a environ 12 lieues de long sur 2 à 3 lieues de large; sa superficie peut être évaluée à 99,975 hectares. Un bras de mer traverse l'île dans sa partie méridionale et la divise en deux îles, dont la plus petite est *Port-Louis;* c'est le siége de la colonie; ils est défendu par l'îlot fortifié de *Madame* ou de *Louquèz*. Le sol est généralement de mauvaise qualité, mais on y trouve en abondance les matériaux propres aux constructions. Les Malgaches de Sainte-Marie habitent trente-deux villages; ils élèvent de nombreux troupeaux qui servent à alimenter l'île Bourbon et l'île Maurice. Cette île est considérée comme l'une des contrées du globe où il pleut avec le plus d'abondance; le nombre des jours pluvieux y est annuellement de 220 à 240. Sainte-Marie dépend du gouvernement colonial des îles Mayotte et Nossi-Bé; sa population en 1850 était de 5,799 habitants, dont un millier sont Européens.

Le pays des *Bestimessaras* ou *Betsimicaracs*, et aussi *Betimsaras*, ou

peuples unis, formés par la réunion des *Zaphi-Dzabais*, des *Zaphi-Dieunisois*, des *Antantsicanes*, des *Anterouibais*, et autres, est le plus fréquenté des Européens. On y achète une grande quantité de riz et de bestiaux. Il y a deux excellentes rades, celle de *Foulpointe*, ville appelée par les indigènes *Voulouilou*, où les Français avaient un établissement, elle est importante par son commerce; et *Tamatave* ou *Tamas*, qui réunit peut-être plus d'avantages. C'est une ville bâtie sur une pointe de sable, nommée *Hastie*, qui s'avance dans la mer. Elle est divisée en deux quartiers; les Français et les Anglais qui s'y établirent successivement, sans pouvoir s'y maintenir, y avaient élevé plusieurs établissements. Son port est le plus commerçant de toute l'île. A quelque distance de Tamatave on rencontre la petite ville de *Fénérif*, dont le port est assez bon. Les habitants de Fénérif sont les meilleurs marins de Madagascar, ils construisent de belles pirogues, qu'ils vont vendre à Foulpointe et à Tamatave. Ces trois ports où résident la plupart des traitants européens qui ont droit de séjour à Madagascar, sont en même temps, à la plus grande gêne du commerce, trois postes militaires des Ovas.

Les Bestimessaras, gouvernés par des *Malates* ou chefs d'extraction blanche qui les tyrannisent, sont les plus beaux hommes de Madagascar, mais dissolus, ivrognes, lâches et enclins à la rapine. Néanmoins ils sont très-industrieux et susceptibles de civilisation.

Plus loin, on rencontre les *Bétanimènes*, ou peuples de la Terre-Rouge, autrefois Sicouas, bornés à l'ouest par les Bezonzons, et au sud par les Antaximes : gouvernés par les naturels du pays, ils jouissent d'une grande tranquillité. C'est la plus belle, la plus fertile et la mieux peuplée parmi les provinces du bord de la mer, et ses habitants sont les plus doux et les plus sociables de toute l'île. On la traverse ordinairement pour visiter l'intérieur, parce qu'elle est plus déboisée que les autres. Le voyageur y éprouve partout un accueil parfait, et son œil est continuellement charmé par une variété de sites agréables et champêtres jusqu'aux montagnes majestueuses du lac Nossi-Bé et de Befour, qui terminent le paysage. Le pays doit en partie sa fécondité à la rivière d'*Andevourante*, dénommée d'après le chef-lieu des Bétanimènes, qui est aussi le plus grand village de Madagascar. Il peut fournir 10,000 hommes armés.

On représente les *Antaximes*, ou peuples du sud, comme pauvres, grossiers et brigands [1], sans industrie et sans commerce. Ils négligent même la culture de leur pays, arrosé par les deux plus belles rivières de Madagascar, le Mangourou et le Mananzari. L'air y est beaucoup plus sain que dans la

[1] *Fressanges*, Annales, t. II, p. 17.

partie du nord; mais on n'y trouve aucune bonne rade, et les Européens évitent cette côte inhospitalière.

Les insulaires de cette partie ont le teint très-noir et les cheveux crépus. Ils se servent du bouclier, usage que n'ont point les autres Maigaches.

Les *Antambasses* s'étendent à l'extrémité sud-est de l'île, depuis la baie de Sainte-Luce jusqu'à l'extrémité de la vallée d'Amboule, l'espace d'environ 25 lieues, et autant du nord au sud. *Siangourih* en est la capitale: elle consiste en une cinquantaine de cabanes. Les hommes sont grands, robustes, toujours gais, doux et généreux, mais paresseux à l'excès et dans la plus affreuse misère. Les femmes, en général, n'atteignent pas la taille que la nature semble leur avoir assignée; comme ailleurs, elles sont pour l'ordinaire laides et fort débauchées. L'anse Dauphine est sur la côte[1].

Il y a des sources d'eau thermale ferrugineuse dans la vallée d'Amboule, d'excellents pâturages, et de belles rivières, mais peu de bois: les montagnes qui l'entourent sont arides jusqu'au tiers de leur hauteur. On peut en tirer annuellement 7 à 800 bœufs et 12 à 15 milliers de riz.

Les *Antanosses* au sud, et les *Taissambes* à l'ouest, réunis autrefois en un seul corps de nation, avec les Antambasses, sont encore aujourd'hui gouvernés par des chefs de la même famille arabe qui possédait alors toute la partie méridionale de Madagascar.

Passons aux tribus de l'intérieur. Les *Antambanivouls* ou *Ambanivoules*, c'est-à-dire les habitants du pays des bambous, moins corrompus que les peuples du bord de la mer, passent chez ceux-ci pour grossiers. Pasteurs et cultivateurs, s'ils manquent d'usage, au moins ils n'ont pas de vices. Ils mènent une vie frugale, laborieuse, et sont très-hospitaliers. Ils vendent à leurs voisins, notamment aux Bestimessaras, qui autrement mourraient de besoin, du riz, de la volaille, du miel et du *toc*, boisson faite avec le jus fermenté de la banane et de la canne à sucre[2].

Les *Antsianaxes* demeurent depuis les sources du Manangouré jusqu'aux confins du pays des Antavarts. On les faisait passer pour des brigands, parce qu'ils défendaient l'entrée de leur territoire à des brigands blancs; mais des voyageurs pacifiques ont récemment visité leurs villages, bien policés et assez bien bâtis, leurs plantations de riz et leurs montagnes, d'où, à ce qu'il paraît, on tire de l'argent. L'air salubre de ce pays le rendrait éminemment propre à devenir le siége d'une colonie européenne, qui

[1] *Lislet Geoffroy*, dans les Annales des Voyages, t. II, p. 51.
[2] *Chapelier*, Annales des Voyages, t. XIV, p. 60. *Ep. Collin*, ibid. 88. *Fressanges*, ibid., t. II, p. 18.

y trouverait des positions d'une défense facile. Les marchands indiens y pénètrent par le pays de Séklaves, situé au nord-ouest.

Les *Bezonzons* ou *Besombsons* habitent un petit territoire voisin de la côte orientale de l'île derrière Foulpointe, comprenant quatorze villages dans une vallée ceinte de hautes montagnes, qui les séparent à l'est des Bétanimènes et à l'ouest des Antancayes. Le voyageur est surpris, en franchissant ces montagnes, de voir à ses pieds des plaines bien cultivées et arrosées d'un grand nombre de ruisseaux, et d'y trouver une réunion d'hommes totalement isolés, vivant en paix, jouissant des douceurs de la vie sans en craindre les vicissitudes, et empressés de les partager avec lui.

Jusqu'à présent nous n'avions vu que des hommes beaux, noirs et bien faits ; ici des traits sensiblement altérés annoncent un mélange de peuples, et déterminent la ligne de démarcation entre les races.

La différence se marque d'une manière plus frappante encore chez les *Antancayes,* qui se rapprochent entièrement des Malais par les traits de leur figure, par la couleur basanée de leur peau, par leurs cheveux plats et rudes, par leur stature basse, par l'habillement, le langage et les mœurs. Comme les Malais, ils font consister la beauté à avoir les dents noires ; ils s'arrachent la barbe, s'allongent les oreilles en les perçant de grands trous, et se frottent le corps avec du suif de bœuf, ce qui les rend très-sales. Ils sont fourbes et perfides comme les Malais. Leurs chefs, cruels et despotiques, ont droit de vie et de mort sur leurs sujets ; usage inconnu dans le reste de Madagascar, où le criminel doit être jugé dans une assemblée générale.

Les Antancayes occupent une plaine longue de 88 lieues, large de 15, bornée à l'est par les montagnes de Béfour, et à l'ouest par la province de Mangourou, qui baigne le pied des montagnes d'Ancove. Cette plaine immense est couverte d'une quantité innombrable de troupeaux. On y récolte une sorte de riz rouge et très-nourrissant

Les villages, assis sur les crêtes des montagnes les plus élevées, sont bien fortifiés et presque imprenables.

Le *pays d'Ankova* ou des *Ovas* occupe l'intérieur de l'île entre le 16e et le 17e parallèle. Ce pays jouit d'un ciel pur et sain, mais froid. Il est très-déboisé, et les habitants sont obligés de recourir au chaume, à la fiente des bœufs, et à la terre rouge durcie au soleil pour cuire les aliments et pour se chauffer. La population y est prodigieuse ; les plaines sont semées de villages, et les crêtes des montagnes en sont couvertes.

Du Maine, ibid., t. IX, 46-49.

Tanane-Arrivou, ou ***Tananerive,*** autrement ***Tanane-Arrivou*** ou ***Tananarivo,*** la capitale, peut avoir 40,000 habitants, en y comprenant sa banlieue. Son nom signifie ***mille villages.*** C'est un assemblage de petites bourgades entremêlées d'arbres et de vergers : elle est située au centre de la province d'Emirne ou Imerina, sur une montagne conique fort élevée, qui fait partie d'une grande chaîne, et au pied de laquelle coule une petite rivière appelée Kioupia. Elle présente de loin l'apparence d'un labyrinthe entouré de fossés et de palissades. Des redoutes, construites d'après les règles de l'art et garnies de canons fondus en Angleterre, défendent cette ville. Elle a plus de 3,000 maisons, construites la plupart en joncs et couvertes en chaume ; mais celles de la noblesse sont en belles pièces de bois, bien bâties et spacieuses. Le palais qu'habite le roi est situé au centre de la ville, sur la plus haute plate-forme de la montagne, et entouré de palissades et de fossés. C'est une maison construite sur le même plan que celles de la noblesse, mais beaucoup plus grande : on en a exagéré la magnificence ; nous devons cependant dire que l'intérieur est décoré à l'européenne, et que l'extérieur est peint de toutes sortes de couleurs, et orné de dessins faits soit en clous d'argent, soit en piastres d'Espagne, ce qui lui a valu le nom de ***Thranou-voula*** ou ***Trao-vola,*** c'est-à-dire palais d'argent. Il existe un autre palais plus vaste appelé ***Bevakane.*** Un autre palais mérite de nous arrêter, c'est celui qui fut bâti par le roi Radama et terminé par sa veuve. On l'appelle ***Souane-Ranou,*** du nom de l'emplacement sur lequel il a été construit par M. Le Gros, architecte français. Ce palais est en pierre ; il a 40 mètres carrés. Le premier étage, orné d'une très-belle galerie en fer qui en fait le tour, repose sur une colonnade d'un aspect sévère. On y compte quarante-cinq appartements complets, et une salle du trône qui a 20 mètres carrés.

En faisant construire ce palais au bas de la montagne de Tananarivo, et dans une très-vaste plaine, Radama avait l'intention d'y bâtir une nouvelle capitale. Il offrit une prime d'encouragement à ceux qui voudraient y demeurer. Plusieurs grands personnages de sa cour commencèrent à y former des établissements en 1826, et maintenant cette nouvelle ville est devenue le séjour habituel des principaux de la nation. Les autres constructions importantes de Tananarivo sont le ***mausolée de Radama,*** le dernier roi, et le temple de ***Jankar,*** ou du bon génie, qu'il fit bâtir par un maçon français, avant 1825, époque de l'expulsion des Européens de toute l'île. La ville renfermait plusieurs établissements propres à y faire triompher la civilisation européenne : tels étaient le ***collége*** fondé par des missionnaires anglais,

plusieurs *écoles* de garçons et de filles, et une *imprimerie* destinée à répandre la Bible en langue madécasse. Nous ignorons quel est aujourd'hui le sort de ces institutions européennes.

Les habitants du pays d'Ankova ou de la province d'Emirne se nomment eux-mêmes *Ovas* ou *Ambaniandrou*, et par ironie *Amboua-Lambrou*, c'est-à-dire *chien et cochon*, nom qui leur a été donné par les *Séklaves* ou *Sakalaves*, leurs ennemis, et sous lequel ils sont connus dans les colonies. Leur taille est la stature moyenne des Européens; leur couleur varie entre le noir foncé et l'olivâtre tirant sur le brun. Leurs traits sont réguliers, leurs yeux sont beaux et leurs dents bien rangées.

De toutes les races qui sont dispersées sur la surface de Madagascar, celle des Ovas est la seule qui se rapproche de nous par ses connaissances dans les arts. Ils tirent du sein de la terre plusieurs espèces de fer et du plomb; ce dernier minéral leur sert pour donner du vernis à leur vaisselle, dont chaque pièce a toujours la forme d'un bocal plus ou moins grand, monté sur un piédestal. Ils travaillent les métaux presque aussi bien que les Européens, et contrefont avec une grande facilité la plupart des objets de fabrique étrangère qu'on leur montre. Ils [illegible]ent si bien les piastres, que beaucoup de traitants y ont été trompés. Ils savent faire plusieurs étoffes très-belles et d'une longue durée : ce sont eux qui fournissent ces *toiles de calin* si estimées, qu'on les vend dans Madagascar jusqu'à un esclave la pièce. C'est une étoffe à fond bleu, sur les côtés de laquelle on voit des morceaux d'étain très-artistement travaillés, et dont la continuité se marie et ne fait qu'un avec la trame, qui est toujours de soie et de coton. Au milieu de ce tissu se trouvent plusieurs fleurs bossées avec de l'étain, qui font un brillant effet. Leurs étoffes, en général, sont très-serrées et fortes, avantage que n'ont pas celles qu'on leur apporte de l'Europe : aussi la plupart des habitants s'en soucient-ils fort peu. Du reste, ils sont fourbes, traîtres, rusés; ils se vendent les uns les autres. Un Européen ayant été traiter des esclaves dans cette province, après en avoir acheté un certain nombre d'un marchand accrédité, fut bien étonné le lendemain d'en voir un autre qui voulut lui vendre celui qui avait complété une partie de sa traite. Le roi a depuis longtemps aboli la traite par une convention conclue avec le gouverneur anglais de l'île Maurice.

Les Ovas font aussi des esclaves sur les *Andrantsayes*, peuples pasteurs, bruts et lâches, qui les avoisinent au sud, et qui ont assez l'habitude d'acheter la paix en offrant à leurs ennemis des troupeaux à titre de tribut. Tout concourt à faire croire que c'est la nation des *Quimos* dont parlent

Commerson, l'abbé Rochon et Raynal, et qu'ils placent précisément au même endroit.

L'agriculture est fort peu avancée chez les Ovas. Remuer un peu le sol avec une bêche et jeter quelques graines, c'est tout ce qu'il faut pour qu'ils soient certains de récolter de quoi vivre pendant une année; aussi voit-on chez ce peuple, qui est le plus industrieux de l'île, de vastes jachères qui pourraient produire d'abondantes récoltes. Le riz, le manioc et les patates forment leur principale nourriture.

Il ne faut pas chercher dans le pays des Ovas ces immenses forêts qui embellissent les côtes orientales de Madagascar. Les forêts les plus rapprochées sont à deux ou trois journées de la capitale; ce qui fait, comme nous l'avons dit plus haut, que le bois est très-cher à Tananarivo, et que la plupart des habitants sont obligés de se servir d'herbes, de paille et de fumier desséchés pour les usages culinaires et pour se chauffer.

Le pays produit beaucoup de bestiaux remarquables par leur taille et leur graisse; les poules et les dindons y ont été introduits par les Anglais. Les étangs sont souvent couverts de canards sauvages.

Le costume des Ovas est simple: les hommes s'enveloppent dans un drap qu'ils jettent comme un manteau sur leurs épaules; une autre pièce roulée leur sert de ceinture. Leur chevelure est tressée avec art; ils ne laissent croître leur barbe que sur le menton et l'épilent avec soin sur le reste du visage. La garde du roi a, depuis plusieurs années, les cheveux coupés, innovation qui causa une révolution parmi les femmes, désespérées de voir leurs maris privés de leurs ornements naturels; mais la peine capitale qui fut réservée à sept d'entre elles et à quelques hommes qui avaient pris part à cette révolte, rétablit la tranquillité. La principale parure des femmes consiste à se décorer les pieds, les mains et le cou de chaînes d'argent, de corail et de pièces de monnaie, formant quelquefois une valeur de 2 ou 300 francs. On laisse ces ornements aux cadavres que l'on enterre. Leur costume ne diffère pas de celui des hommes; seulement elles arrangent leur draperie d'une autre manière; elles sont même très-coquettes. Leur chevelure est divisée en petites tresses qui exigent beaucoup de soin et de temps; leurs dents blanches et leurs yeux brillants leur donnent, quoiqu'elles ne soient pas généralement belles, une expression agréable dont elles savent bien tirer parti. Presque toutes aiment les intrigues; aussi l'ancienne loi qui condamnait la femme adultère à perdre la tête de la main même de son mari n'est-elle plus exécutée ni exécutable.

Les Ovas, bien que sans forme de culte, reconnaissent un Être suprême

qui punit ou récompense les hommes après leur mort selon leurs actions. La circoncision se pratique chez eux sur les enfants, et se célèbre par de grandes fêtes de famille.

La grandeur du peuple Ova ne remonte pas plus haut que le commencement du dix-neuvième siècle; il la doit tout entière à Andrianpouine, et à Radama, fils de ce prince, qui lui succéda en 1810 et mourut en 1828. Ce dernier appela surtout à lui la civilisation et l'industrie européennes. Les Anglais et les Français furent parfaitement accueillis à sa cour, et fondèrent plusieurs établissements utiles. Mais sa veuve Ranavalou, qui, après lui, exerça le souverain pouvoir jusqu'en 1851, époque de sa mort, livrée tout entière aux superstitions cruelles de la race Malgache, se déroba aux influences européennes, et repoussa le bienfait de la civilisation. Anglais et Français durent évacuer complétement l'île en 1845. Aujourd'hui Madagascar est, sous le rapport moral, plongé dans une aussi profonde barbarie qu'aucun des pays du centre de l'Afrique. Cependant la mort de cette femme insociable peut amener de la part des grands du pays un changement de politique; et dans une telle prévision la France doit réserver tous les droits qu'elle s'est acquis à la possession de cette belle île, qui deviendrait une si grande source de richesses entre des mains intelligentes.

Nous ferons maintenant le tour de la côte méridionale et occidentale. Après la contrée des *Antanosses*, ou *d'Anossi* (*Carc-Anossi*), terminée par la rivière de *Mandrerei*, on trouve sur la côte les trois pays des *Ampatris*, des *Mahafalles* et des *Caremboules*, tous les trois peu cultivés, mais riches en bois et en paturages. Les cochons et les bœufs sauvages paraissent dominer sur cette contrée. L'arbre *anadzahou* parvient à une élévation gigantesque. Dans l'intérieur des terres habitent les *Machicores*.

La région, appelée par les navigateurs *province de la baie de Saint-Augustin*, ne nous est pas très-connue. Il paraît que du moins la côte, qui est basse et sablonneuse, porte le nom indigène de *Sivéh*. Les habitants sont nommés *Buques*. Leur prince réside à *Tulcar*. Les Européens naufragés ont éprouvé ici tous les soins d'une humanité généreuse; non-seulement leurs propriétés ont été respectées, mais les indigènes les ont aidés à se bâtir des cabanes et leur ont fourni abondamment des vivres. Cette dernière circonstance ne coïncide pas avec le tableau que d'autres voyageurs ont tracé de la stérilité du pays, qui, selon eux, ne produit que des tamariniers et quelques racines, aliments ordinaires des indigènes, qui y ajoutent le lait de leurs bestiaux. Le *Darmouth* ou *Ongla*,

qui s'écoule dans la baie de Saint-Augustin, descend des montagnes, où il se trouve, dit-on, de l'or, des topazes, des rubis et d'autres pierres précieuses.

La baie de *Mouroundava,* sur le canal de Mozambique, reçoit la rivière de Ranouminte, mais qu'on appelle aussi *Ménabé,* et, dans les anciennes relations, *Mansiatre.* Cette rivière reçoit du nord et du sud plusieurs affluents considérables; dans les vallées qu'arrosent ces cours d'eau, demeurent plusieurs nations connues, parmi lesquelles les *Eringdranous* sont les plus puissants.

Toute la côte, depuis la baie Mouroundava au sud, jusqu'au cap d'Ambre au nord, formait, avant la domination des Ovas, le *royaume des Seklaves* ou *Sakalaves,* appelés aussi *Maratis.* En plusieurs endroits, ce royaume s'étendait dans l'intérieur jusqu'à la chaîne des montagnes centrales. Ce pays se divise aujourd'hui en *Menabé* au sud, et *Bouéni* au nord; rempli de plaines et de prairies, il nourrit une quantité prodigieuse de bestiaux. Les terres, généralement d'une médiocre qualité, surtout le long de la côte, sont traversées par des routes régulières où veillent des piquets de soldats. Les rivières manquent de poissons, mais les forêts abondent en gibier, et la côte est semée de bancs d'avicules perlières ou d'huîtres à perles. Nous remarquerons sur cette côte occidentale *Bombétok,* ou *Ampampetoca,* ville considérable, sur la baie du même nom. Elle est très-commerçante; son port est fréquenté par les peuples de la côte de Mozambique et de celle de Zanguebar. *Mouzangaye,* poste militaire des Ovas, ville bien policée, est peuplée de 6,000 habitants, parmi lesquels on compte quelques centaines d'Arabes et d'Indiens. Son port est le plus commerçant de toute la côte occidentale; il est fréquenté par des vaisseaux de Surate, qui y apportent des toiles en échange de la poudre d'or. On trouve des mosquées, des maisons d'éducation, des ouvriers en tout genre. *Majunga,* poste militaire des Ovas, et ancienne cité de la peuplade des *Antalachis,* entretient avec la capitale des relations très-suivies; les communications ont lieu en huit jours. Les Seklaves, courbés sous le despotisme, sont moins belliqueux que les Madécasses orientaux, dont ils partagent au reste les idées religieuses et morales. Il paraît cependant, au rapport de quelques navigateurs, qu'ils exercent toutes sortes de brigandages sur la côte; qu'ils attaquent les navires européens qui y abordent; qu'ils les pillent et massacrent les gens qui composent l'équipage.

Vers l'extrémité méridionale de Madagascar, on indique des volcans en activité; mais ces cantons n'ont pas encore été examinés en détail. Il

paraît toutefois qu'il en existe un qui semble avoir dû brûler pendant les temps historiques[1].

La population totale de Madagascar s'élève à un million et demi, selon ceux qui l'évaluent au plus bas, et à quatre millions, selon ceux qui la portent au plus haut. Elle se compose de plusieurs races. Quelques tribus, ou plutôt castes peu nombreuses, sont évidemment d'origine arabe. Les *Zaffe-Ramini* prétendent descendre d'Imina, la mère de Mahomet. C'était le chef de cette famille qui était reconnu souverain de la plus grande partie de l'île, mais la ligne directe de ces princes est éteinte. Les *Rhoandriens* sont leurs descendants les plus proches et nés sans aucun mélange. Les *Anacandriens* et les *Ondzassis* proviennent d'un mélange avec les indigènes. Le teint olivâtre de ces descendants d'Arabes leur vaut le titre de blanc ou *malate*. Les *Zaffe-Ibrahim* descendent, soit des Juifs, soit des Arabes, sortis de leur patrie antérieurement à Mahomet. Dans le district de Matatane, une troisième caste moins belliqueuse, mais lettrée et bien faite de corps, est venue s'établir à une époque plus récente; elle se nomme *Kassi-Manbou*, et reçoit des indigènes le nom d'*Anta-Mahouri*, qui signifie, dit-on, habitants du pays des Maures. Leur teint, plus rapproché du noir, et la nature un peu laineuse de leurs courts cheveux, indiquent les colonies arabes du Zanguebar comme leur patrie. Mais toutes les tribus, vraiment considérables et qui forment la presque totalité des habitants, ont ou le teint basané et les cheveux plats des *Indiens*, ou la peau noire et les cheveux crépus des *Cafres*. Il paraît que des émigrations très-anciennes de la Cafrerie et du Malabar ont peuplé cette île, que sa situation rapproche de l'Afrique, mais que les vents périodiques et une chaîne d'îles lient à l'Asie. Le nom de *Malegaches*, que les anciens habitants se donnent, ceux des *Mal-Dives*, de *Male-Bar* et autres, indiquent cette filiation, qui, à l'égard de l'émigration asiatique, est encore parfaitement démontrée par la composition de la langue générale de Madagascar.

Cette langue présente quelques mots arabes et d'autres qui se rapprochent des idiomes des Cafres; mais ses principales racines se retrouvent dans les dialectes dérivés de cette langue, et parlés à Java, à Timor, aux Philippines, aux îles Mariannes, et dans tous les archipels de l'Océanie boréale et australe. Les objets naturels les plus marquants, les nombres, du moins en grande partie, et les jours de la semaine, se nomment de même dans les deux langues. C'est la même absence de déclinaisons et

[1] *Voyez* l'article *Volcans* dans la Géographie physique de l'Encyclopédie méthodique; par M. J. Huot.

de flexions, la même manière de lier les mots, la même abondance de voyelles.

« La langue ova, dit un Français[1] qui acquit un grand crédit chez les « Madécasses, rivalise avec bien des langues anciennes et modernes, entre « autres l'hébreu et le grec, par la composition de ses verbes et par la « flexibilité, les grâces, la douceur, la force et l'énergie de ses mots, qui « se terminent par des voyelles liquides, et qui tiennent plus de l'arabe et « du malais que des autres. Elle abonde en toutes sortes de termes et d'ex- « pressions du même sens ; elle est plus mélodieuse que la langue italienne, « parce qu'elle n'a presque point de triples consonnantes ; elle hait les « terminaisons efféminées et les diminutifs fades qui plaisent tant à « d'autres.

« Il n'existe peut-être pas de langue qui s'écarte plus qu'elle de l'affec- « tation et du clinquant : claire, concise, sonore, elle conserve toujours, « même en poésie, une sorte de sévérité heureusement tempérée. Elle est « seule usitée dans toute l'île, si l'on excepte toutefois la langue des « Vagimba's, descendants des premiers habitants de Madagascar, appelés « Kimoss. »

Les Madecasses ou Malegaches vivent généralement dans une liberté turbulente. Les Séklaves, les Antancayes et les Ovas gémissent pourtant sous le joug d'un gouvernement tyrannique. Hors de ces États, le Madécasse ne reconnaît d'autorité suprême que dans les *cabares*, ou assemblées publiques ; c'est là que se décident les affaires publiques et que se jugent les procès. Les discours qui y sont prononcés brillent souvent d'une éloquence naturelle et énergique. Chez plusieurs tribus on reconnaît des classes héréditaires, dont les priviléges ne sont pas bien déterminés. Les *Voadrisi* sont les seigneurs suzerains indigènes, subjugués en quelques cantons par les Arabes. Les *Lohavohits* sont des seigneurs qui commandent dans leurs villages. Les *Oudzoa* forment le peuple. Il y a en outre de nombreux esclaves. Comme dans les îles de la mer du Sud, le droit de tuer certains animaux et de manger certaines viandes, est réservé aux classes supérieures.

Les déplorables superstitions auxquelles le Madécasse est livré sont mêlées avec quelques notions sur de bons et de mauvais anges, empruntées des Arabes. Les prêtres, appelés *Ombias*, s'occupent de médecine, de

[1] *Coroller*, fils naturel d'un Français de Lorient. Il devint prince héréditaire de la province des Bétanimènes, et l'un des premiers généraux de la reine Banavalou-Manjoka. — Nouvelles Annales des Voyages, octobre 1839.

sorcellerie, et possèdent quelques livres en langue madécasse, écrits en caractères arabes. On ne parle d'aucune cérémonie qui puisse être considérée comme faisant partie d'un culte public.

La circoncision que nous avons signalée chez les Ovas est en usage dans toute l'île, quoique les Malegaches ne connaissent pas le culte de Mahomet. Aussi on la pratique avec des cérémonies particulières qui ne donnent aucun indice de tradition arabe. Le jour déterminé pour cette fête, les travaux cessent dans le village. Les parents amènent, chargés d'une grande quantité de liqueurs fortes, autant de bœufs qu'ils ont d'enfants à circoncire. Après avoir immolé les bœufs, on en place les cornes sur des poteaux entaillés. Les danses, les festins et les simulacres de combats, annoncent la cérémonie. L'*empananguin*, armé du fatal couteau, demande ses victimes. Alors les jeux cessent, les pères s'empressent de présenter leurs enfants, et, pendant qu'on amuse ces innocents, l'empananguin retranche ce qu'il croit de trop, range les dépouilles sur une planche, et applique des poudres astringentes pour arrêter l'hémorrhagie de la partie blessée. On charge les fusils, en introduisant dans chaque arme, au lieu de balle, un morceau de la peau retranchée, et on en fait une décharge générale. L'ancienne coutume était que l'empananguin avalât les dépouilles. Les festins et les danses recommencent pour ne finir que lorsqu'il n'y a plus de liqueurs fortes.

Le jugement par le poison ou le *tanguin* est une des superstitions les plus atroces de ce peuple. L'arbre qui fournit le *tanguin* est très-répandu à Madagascar; les oiseaux en évitent le feuillage, les reptiles en redoutent l'ombre; une espèce de crabe seule en approche. C'est le fruit, en forme de noix, qui, pris en une certaine quantité, donne la mort en moins d'une heure, à moins qu'une évacuation violente n'en débarrasse l'infortunée victime, qui même alors conserve ordinairement, pour le reste de ses jours, des douleurs cruelles. Cette terrible épreuve est ordonnée contre ceux que la haine ou la jalousie populaire accuse d'avoir été la cause de la mort de quelqu'un de leurs compatriotes. C'est une sorte de *jugement de Dieu*, auquel on remet la décision d'un procès criminel. Le *cabare*, ou l'assemblée du peuple, est consulté avant d'en venir à cette extrémité; les parents et les amis du mort et ceux de l'accusé surveillent les cérémonies qui précèdent et qui accompagnent l'opération du tanguin. Si l'accusé survit (ce qui arrive à peu près à un sur cinq), les accusateurs deviennent ses esclaves.

Le *dine* est une imprécation qu'on met en forme de serment, sur la tête

d'un ou de plusieurs chefs. La formule de ce serment singulier consiste à dire : « Je jure que je ne suis point coupable de ce dont on m'accuse. Si je ments, que *tel* chef soit écrasé par la foudre, ou changé en *tel* ou *tel* animal, par la puissance de l'Etre suprême. » L'accusé atteint et convaincu de parjure est condamné à l'esclavage par le chef sur lequel il a mis le serment.

Un usage plus digne de la nature humaine, est le *serment du sang,* ou l'alliance solennelle contractée entre deux personnes qui s'obligent à se rendre mutuellement toute espèce de services dont elles sont capables, et acquièrent par là tous les droits de la parenté. Pour célébrer cette cérémonie, on assemble les principaux personnages de l'endroit. Les nouveaux amis se font une légère incision au creux de l'estomac ; puis on imbibe deux morceaux de gingembre du sang qui en découle, et chacun mange le morceau teint du sang de l'autre. Celui qui s'est chargé de faire la cérémonie mêle dans un vase de l'eau douce, de l'eau salée, du riz, de l'argent et de la poudre ; c'est ce qu'on nomme les témoins du serment ; il trempe deux sagaies dans ce mélange, et, les frappant avec l'instrument qui a servi à faire la blessure, il prononce des imprécations terribles dont la formule est ordinairement conçue en ces termes : « Grand Dieu ! maître des hommes et de la terre, nous te prenons à témoin du serment que nous jurons ; que le premier de nous qui le faussera soit écrasé par la foudre ; que la mère qui l'aura engendré soit dévorée des chiens ; » et, repoussant le mauvais génie qu'ils croient toujours prêt à s'opposer aux bonnes intentions, ils lancent leurs sagaies aux quatre points cardinaux. On atteste la terre, le soleil et la lune, et l'on boit un peu du breuvage préparé par le maître de cérémonie, en priant toutes les puissances de le faire tourner en poison pour celui qui ne fait pas le serment de bonne foi.

En naviguant 145 lieues à l'est de Madagascar, on arrive aux îles *Mascareignes,* car c'est ainsi qu'il faut appeler collectivement, d'après le navigateur portugais Mascarenhas, qui les découvrit en 1545, l'île de *Bourbon* où la *Mascareigne* proprement dite ; l'*Ile de France,* nommée *Cerne* par les Portugais, ou *Mauritius* ou Maurice par les Hollandais et les Anglais ; l'île *Rodrigue* et l'île *Cargados,* qui complète cet archipel.

L'*Ile Bourbon,* que l'on appelle aussi *Ile de la Réunion,* a environ 20 lieues de longueur sur 15 de largeur et 48 de circonférence ; elle est à environ 16,250 kilomètres de traversée de Brest, et 3,000 du Cap de Bonne-Espérance. C'est une île volcanique, formée de deux groupes principaux, entourés d'une ceinture de terres alluvionnaires ; le plus considérable est celui

du volcan éteint du *Piton des Neiges*, au nord-ouest, qui a 3,150 mètres d'altitude; le second est le *Piton de la Fournaise*, au sud-est, volcan en activité, dont le cratère est à 2,200 mètres au-dessus du niveau de la mer. Au pied de ces deux montagnes, des espèces de bassins ou de vallons, des rivières rapides cernées par des remparts perpendiculaires, des monticules jetés dans ces vallons, dont ils embarrassent le cours; des prismes basaltiques souvent disposés, comme dans l'île de Staffa, en colonnes régulières; des couches de laves les plus variées, des fissures profondes, des indices d'un fracassement général, tout rappelle d'anciennes et terribles révolutions physiques. La plage étroite, interrompue en quelques endroits, n'est composée, comme à Ténériffe, que de galets basaltiques ou d'autres laves roulées; ces galets sont entraînés à la mer par les pluies : on ne trouve nulle part de vrais sables; ce qu'on désigne improprement par ce nom est composé de débris calcaires et de corps marins jetés au rivage par les vagues, ou présente en petit la collection de toutes les laves de l'île que le roulement des flots a réduites en parcelles arrondies très-petites, d'un aspect bleuâtre et ardoisé.

Ce qu'on nomme la partie du *vent* s'offre aux regards lorsqu'on approche de Saint-Denis par mer : c'est la plus riante; celle dite *sous le vent* passe pour la plus riche; mais elle est un peu sèche; les sources y sont rares. La première, plus égale, s'élevant de la mer au faîte de l'île, en pente douce, tempérée par des brises continuelles et cultivée avec soin, retrace souvent l'Europe, et particulièrement le Languedoc, lorsque de loin on ne distingue pas la nature de la végétation. Des plantations de girofliers, qui ressemblent à des bosquets d'agrément, des caféyères immenses, et des champs d'épis dorés, agités par un mouvement de fluctuation continuel, parent cette terre dont ils sont la richesse.

Le débarcadère, à Saint-Denis, offre seul un accès pour pénétrer dans cette île; c'est une rade ouverte. Le môle que M. de La Bourdonnaye avait fait construire a été emporté par les vagues. Saint-Denis n'était pas, à proprement parler, une ville il y a peu d'années encore; c'était un véritable bourg, dont les rues, bordées de palissades ou de murs d'entourage, ressemblaient à des chemins de campagne.

Des travaux ont été faits pour la fondation d'un port dans l'anse de *Saint-Gilles*. Une rade sûre, des côtes d'un abord facile, une profondeur suffisante dans la passe et dans les bassins pour recevoir des frégates de second rang, tels sont les avantages qui ont déterminé le choix de l'anse de Saint-Gilles.

M. Poivre, auteur du *Voyage d'un Philosophe,* intendant de cette île, introduisit en 1776 la culture du clou de girofle avec beaucoup de succès. On lui doit en partie celle de l'arbre à pain, de la muscade et de la cannelle. Le sol de l'île est en général excellent; mais, comme elle forme presque tout à fait une grande montagne, les pluies qu'elle attire portent vers son soubassement la terre végétale; de sorte que, sans l'industrie qui a su maîtriser cet inconvénient, le sommet de la montagne ne formerait qu'une roche nue et désolée, tandis que le territoire devient meilleur à mesure qu'il s'approche des côtes de la mer. Les cantons situés sous le vent jouissent d'un climat et d'une température très-favorables à la perfection du cafier; mais malheureusement l'effet qui produit cet avantage contribue aussi à la multiplication des insectes qui détruisent la plante. On en estime le produit à 1,000,000 de kilogrammes. La culture de la canne à sucre, presque entièrement négligée jusqu'en 1818, est aujourd'hui la plus importante de l'île; elle réussit surtout dans la partie du Vent. Le nombre des moulins employés à l'extraction du sucre était, en 1850, d'environ 160, dont 100 moulins à vapeur. Ils produisaient 25,000,000 de kilogrammes de sucre brut, 2,000,000 de litres de sirops et mélasses, et près de 1,000,000 de litres de rhum et tafia. La culture des clous de girofle est aussi très-importante, mais le cultivateur ne peut jamais compter sur cette récolte avec assurance; elle est très-abondante dans une année et nulle dans une autre; on peut cependant l'évaluer, année moyenne, à 200,000 kilogrammes. Le coton est aujourd'hui moins cultivé qu'il ne l'était autrefois, surtout depuis qu'une maladie a ravagé les plantations. Cette maladie, dont on n'a pu deviner la nature, ne nuit point à la vigueur de la plante, mais elle empêche le développement de la semence, et réduit le produit presqu'à rien. Cet inconvénient, joint à l'interruption prolongée du commerce, engagea la plupart des planteurs de coton à convertir insensiblement leurs terres en plantations de grains ou de café. Aussi le produit total de l'île en coton ne s'élève-t-il qu'à environ 25,000 kilogrammes. La récolte du blé, qui n'est cependant consommée que par les Européens et les colons des villes, est insuffisante pour cette consommation; le riz est la principale nourriture des créoles et compose avec le manioc, le maïs et les patates, la nourriture des noirs. Les légumes de l'île Bourbon sont ceux de l'Europe; ses fruits sont aussi les mêmes; mais elle y joint ceux des contrées tropicales, l'ananas, le fruit à pain, la datte, l'orange.

L'aridité des savanes ou pâturages ne permet pas d'élever dans l'île la quantité de bestiaux nécessaires aux besoins; elle s'en procure en les fai-

sant venir de Sainte-Marie ou de Madagascar. On y nourrit cependant quelques chevaux, des mulets, des moutons, des bœufs, des chèvres. Les porcs y sont les plus nombreux, les noirs se livrant plus particulièrement à l'élève de ce bétail. La population de l'île Bourbon a suivi une progression ascendante remarquable; en 1717, elle n'était guère que de 2,000 habitants, en 1789 elle était de 70,000, en 1801 de 80,000, en 1837 de 110,000; il est probable qu'elle monte aujourd'hui a près de 115,000 habitants, dont 20,000 blancs. Il est à craindre que l'abolition de l'esclavage, décrétée en 1848, n'apporte un ralentissement momentané dans l'accroissement de la population de cette belle colonie.

L'île Bourbon est divisée en 2 arrondissements et 11 communes. *Saint-Denis*, chef-lieu de l'*arrondissement du Vent*, est la résidence du gouverneur général; elle présente aux regards l'étendue d'une jolie ville de France. Peuplée de 12,000 habitants, les maisons y sont rapprochées; des bouquets d'arbres égayent la perspective, excepté vers les bords de la mer, où les bâtiments semblent être contigus. On n'aperçoit aucun édifice remarquable; cependant en général les maisons sont d'une construction élégante. A l'est et au nord, la mer paraît arriver jusqu'à l'entrée des rues de la ville; on la voit blanchir tout le long du rivage. Mais elle n'a pas de port, et les navires à l'ancre ne cessent point de se balancer dans sa rade ouverte à tous les vents; aussi à la moindre tempête les voit-on prendre le large pour éviter d'être jetés à la côte. On trouve à Saint-Denis un collége, des écoles publiques, une bibliothèque et plusieurs autres établissements d'utilité publique; on y imprime quatre journaux et plusieurs revues.

Saint-Paul, chef lieu de l'*arrondissement sous le Vent*, est à 22 kilomètres au sud-ouest de Saint-Denis. Cette petite ville compte 2,000 habitants; sa rade est assez bonne, mais dangereuse pendant l'hivernage, à cause de la difficulté d'appareiller. Les autres bourgs ou villages les plus importants de l'île sont *Sainte-Suzanne, Saint-André, Saint-Louis, Saint-Pierre, Saint-Leu* et *Saint-Benoît.*

L'île forme un gouvernement colonial; le gouverneur est assisté d'un conseil colonial composé de 30 membres, d'un commandant militaire et de trois chefs d'administration. Bourbon entretient en outre, à Paris, deux délégués. La circonscription judiciaire de la colonie comprend une Cour d'appel, séant à Saint-Denis, deux Cours d'assises, deux tribunaux de première instance et six justices de paix. Les revenus de la colonie montaient en 1837 à 2,149,563 francs, qui étaient absorbés par les dépenses, sans

compter les dépenses dites de souveraineté et de protection, qui sont à la charge de la métropole, et s'élevaient à 782,865 francs. En 1847, la valeur des importations a été de 18,574,431 francs, et celle des exportations de 29,044,270 francs. Les pays qui, après la France, ont avec Bourbon le plus de relations commerciales, sont les établissements européens de l'Inde, Madagascar et l'île Maurice.

La population de l'île, non compris les troupes coloniales, était au 1er janvier 1850, de 100,071 habitants; elle présentait une légère diminution sur celle des années précédentes, diminution que nous devons attribuer à l'effet produit par l'émancipation des esclaves. Mais à côté de ce fait, nous devons en signaler un autre, c'est celui de l'immigration indienne qui fournit actuellement aux colons leurs meilleurs travailleurs. Ces Indiens, dont le nombre, à la fin de 1851, dépassait 20,000 individus, travaillent comme *engagés* dans les diverses plantations. « Ils sont, d'après un rapport du gouverneur de la colonie, en 1851, d'une grande docilité, d'une conduite généralement satisfaisante, et d'autant plus précieux pour les habitants de la Réunion, que l'immigration africaine ou arabe n'a pris que fort peu de developpement. » Ces engagés sont sous la protection immédiate des autorités coloniales.

Cette île a été découverte en 1545 par le portugais Mascarenhas qui lui donna son nom, île Mascareigne; il la trouva déserte et n'y fonda aucun établissement. En 1644, elle fut occupée par les Français; mais ce ne fut qu'en 1649 qu'elle prit le nom qu'elle porte aujourd'hui. Elle appartint pendant quelque temps à la compagnie française des Indes orientales qui, en 1665, y fonda le premier établissement.

Sous le régime républicain, elle prit celui d'île de la Réunion; plus tard celui d'île Bonaparte. Tombée en 1810 au pouvoir des Anglais, elle fut restituée à la France en 1815, et reprit alors le nom d'île de Bourbon. Depuis 1848, elle porte son nom républicain.

Une observation judicieuse que nous tirons de la statistique de l'île de Bourbon[1], c'est qu'il est à craindre, si le gouvernement n'y met pas ordre, qu'elle ne se déboise entièrement. Lors de sa découverte, elle était en grande partie couverte de bois; leur destruction a été rapide, et si l'on n'en règle pas l'exploitation, avant vingt ans on ne pourra peut-être plus en tirer les bois nécessaires à la construction des navires et des bâtiments civils.

[1] Essai de statistique de l'île de Bourbon, par M. *Thomas*, ancien commissaire de la marine; 1828. — Ouvrage couronné par l'Institut.

L'île *Maurice*, l'ancienne *Ile-de-France*, moins fertile et moins étendue que celle de Bourbon, doit à ses ports et rades une grande importance commerciale et militaire; c'était autrefois le centre de la navigation française dans les Indes orientales; c'était le point d'où s'élançaient ces infatigables corsaires, la terreur de l'opulent Anglais. Conquise en 1810 par une armée anglaise formidable, cette île riche et belliqueuse a été cédée quatre ans après, en 1815, à un ennemi qui saura sans doute apprécier la valeur, l'esprit public et les talents de cette petite nation, digne d'une meilleure fortune. Le nom de *Mauritius* ou *Maurice* est à présent substitué officiellement à celui d'île de France, que portait jadis cette île, sujet de tant d'orgueil pour les Français, et aujourd'hui le sujet de tant de regrets... !

Les Portugais ne virent dans cette île qu'une place pour faire de l'eau. Les Hollandais, qui s'y établirent en 1639, en firent connaître la fertilité; mais attirés au Cap par la perspective d'une fortune plus rapide, les habitants l'abandonnèrent en 1712. Ce ne fut que vers 1734, sous le gouvernement de M. de La Bourdonnaye, que l'établissement français commença à y prendre consistance. On y fait chaque année deux récoltes de froment et de maïs, mais elles ne suffisent pas à la consommation. Le café y est d'une qualité excellente, le giroflier y conserve tout son parfum ; le cotonnier et l'indigotier y trouvent beaucoup de terrains favorables; mais l'esprit mobile des habitants, toujours à l'affût de nouveautés et de gains, les fait passer rapidement d'une culture à l'autre.

Il y a dans cette île une grande quantité de singes de la petite espèce, qui font beaucoup de tort aux plantations. Le jacquier et le rima, autre arbre d'un port un peu différent, y sont cultivés sous le nom d'*arbres à pain;* mais le véritable arbre à pain, tant célébré par les voyageurs, n'a été introduit que récemment dans la colonie : il y est encore rare, parce qu'il est difficile à multiplier.

La forme de cette île est irrégulièrement ovale : elle a un peu plus de 11 lieues dans sa plus grande longueur, qui s'étend du nord-est au sud-ouest, et un peu plus de 8 lieues dans sa plus grande largeur, qui se prolonge de l'est à l'ouest. Les récifs en rendent l'abord généralement dangereux. En suivant les divers contours de l'île, on trouve que sa circonférence est d'environ 45 lieues. Le sol va toujours en s'élevant depuis la côte ; le milieu de l'île est un coteau boisé de 4 à 500 mètres d'élévation : au centre de ce plateau s'élève une montagne conique et très-pointue, que sa situation a fait nommer le *Piton du milieu de l'île*, et qui a près de 700 mètres d'élévation. Parmi les autres montagnes, celle de la rivière Noire a

950 mètres de hauteur; celle de *Pieter-Both* porte sur son sommet conique une masse semblable à un bonnet, et qui menace en apparence les environs de sa chute.

De la cime du Pouce, on distingue au nord de petites îles volcaniques qui semblent appartenir à un cratère sous-marin. Entre ces rochers et la montagne s'étend une plaine basse, unie, où l'on ne trouve que quelques fragments de lave qui ont appartenu à d'antiques courants; tout le reste est calcaire; ce ne sont que des madrépores et des coquilles formées autrefois au fond des mers [1].

Cette île, dont la superficie est d'environ 200,000 hectares, se divise en neuf quartiers : Port-Louis, Pamplemousse, Rivière du Rempart, Placq, Port Sud-Est, Savane, Rivière-Noire, plaines Wilhems et Moka. Elle possède deux ports, Port-Louis et le Grand-Port, autrefois appelé Port-Bourbon.

Port-Louis, appelé encore le *Port Nord-Ouest,* a plus que doublé depuis l'occupation anglaise : on y compte 10,000 blancs et 18,000 noirs et hommes de couleur, en y comprenant les habitants de la banlieue. Les maisons sont presque toutes en bois, mais dans des formes élégantes. Les édifices publics sont d'une très-bonne architecture. La salle de spectacle, construite en bois, rappelle par son péristyle l'Odéon de Paris. La place du marché est entourée d'un double rang de galeries. Les principales rues sont plantées de bois noir, assez bel arbre du genre des *mimoses,* dont les houppes de fleurs, au printemps, contrastent agréablement par leur couleur blanche, jaune et rose tendre, avec une verdure nouvelle et épaisse; mais cet arbre perd bientôt ses feuilles, et se charge de gousses desséchées [2]. Cette ville n'est pas étrangère aux études scientifiques et littéraires : on y publie deux journaux; la *Société d'émulation,* qui s'y réunit, a enrichi les *Annales des Voyages* de Mémoires très-intéressants.

Port-Louis fut, pendant la révolution de 1789, le principal port de relâche des croiseurs français dans les mers de l'Inde; elle prit alors, à cette époque, successivement les noms de *Port de la Montagne* et de *Port-Napoléon.* C'est aujourd'hui le siége du gouvernement de la colonie anglaise de Maurice. Son port, qui est peu sûr, est situé au fond d'une baie triangulaire dont l'accès est peu commode.

En traversant l'intérieur pour aller au *Grand-Port* ou *Port Sud-Est,*

[1] *Bory de Saint-Vincent,* t. I, p. 211, etc., etc. Comp. *Bailly,* dans le Voyage de *Milbert,* t. II, p. 92.
[2] *Milbert,* Voyage à l'Ile-de-France, t. I, p. 129.

seconde ville, on passe d'abord par de riantes cultures où les demeures des colons sont autant de temples élevés à la gaieté et à l'hospitalité; bientôt on s'enfonce dans des forêts humides, tapissées de mousses; on franchit, on sautant de rochers en rochers, le torrent rapide et écumeux; on se repose au bruit des cascades, au murmure des zéphirs parfumés d'odeurs les plus suaves; on jouit de ces scènes pastorales, si éloquemment retracées par la plume de l'auteur de *Paul et Virginie*. Dans une direction septentrionale, le romantique *quartier des Pamplemousses* présente aux amateurs de la botanique le célèbre *Jardin de l'Etat*, où fleurissent les richesses végétales de tout l'Orient. La population de l'île était en 1806, d'après un recensement, de 13,952 individus libres et 60,666 esclaves; total, 74,618; on peut l'évaluer aujourd'hui à 120,000 habitants, dont 60,000 Indiens [1] et 40,000 noirs. La valeur totale des importations dans l'île s'élève de 25 à 30 millions, et celle des exportations à environ 22 millions de francs, sur lesquels on compte 18 millions de sucre. Maurice a continué, depuis son incorporation à l'Empire britannique, à entretenir des relations avec la France : elle en tire des vins, des eaux-de-vie, des soieries, et lui donne en échange du sucre, du rhum et du café. Elle tire ses grains de l'Inde, du Cap et de Madagascar. L'ancien code colonial français régit encore la colonie, qui est administrée par un gouverneur général ayant sous ses ordres un commandant militaire en second, un secrétaire de la colonie et un avocat général, qui forment son conseil. Maurice, découverte en 1505 par les Portugais, doit son nom aux Hollandais, qui l'occupèrent en 1598, et l'appelèrent ainsi en l'honneur du prince de Nassau.

Le gouvernement de Maurice s'étend sur plusieurs îles environnantes. Nous avons déjà nommé les Séchelles, nous ajouterons les suivantes :

L'île de *Diego-Ruys* ou *Rodriguez*, qui fournit à Maurice plusieurs milliers de tortues, nourrit maintenant 200 habitants. Auparavant, un nombre incroyable de crabes en formait la seule population. Son sol est montueux, mais très-fertile.

L'île de *Chagos* ou de *Diego-Garcia* a été aussi occupée par quelques colons de Maurice. Elle forme avec quelques îlots un petit archipel; elle ne paraît être qu'un banc de madrépores, recouvert d'une légère couche de

[1] L'immigration des Indiens dans les colonies de Maurice et de la Réunion prend un rapide accroissement, elle substitue aux esclaves noirs aujourd'hui libérés, paresseux et indolents, une race de travailleurs patients et énergiques. La Revue coloniale de février 1852, donne pour la population indienne de Maurice, au 31 août 1851, 68,244 individus, dont 53,669 hommes, 9,249 femmes et 5,326 enfants. V.A. M-B.

terre. Son climat est très-salubre; elle renferme une belle rade pour les bâtiments de guerre, et ses côtes abondent en tortues de la plus grosse espèce. C'est par cette île que nous terminons les dépendances du gouvernement de Maurice.

En se dirigeant au sud-est de Chagos, vers les îles de *Saint-Paul* et d'*Amsterdam*, on s'approcherait peut-être de la fameuse île de *Juan de Lisboa*, dont l'existence douteuse a tant occupé les navigateurs et les géographes, sans que leurs recherches aient, jusqu'à ce jour, produit un résultat satisfaisant.

Les îles *Saint-Paul* et *Saint-Pierre*, dont la dernière a aussi pris le nom d'*Amsterdam*, ont été l'objet d'une confusion singulière. D'après Van-Flaming, qui les a le premier examinées avec soin, celle d'Amsterdam ou de Saint-Pierre est la plus septentrionale. Elle est formée d'une montagne conique, dont le sommet paraît la cheminée d'un cratère éteint. Une couche de tourbe de un mètre de haut couvre la pierre ponce ou la lave ancienne. D'épais bosquets rendent l'accès de l'intérieur très-difficile; mais, ne pouvant pousser des racines profondes, les arbres restent très-petits. Il y crut voir des lézards et la trace d'un renard. L'île *Saint-Paul*, la plus méridionale, se présente sous la forme d'une montagne circulaire, creusée au milieu en forme de cratère; la mer, après l'écroulement d'une des parois, a pénétré dans ce bassin. L'étang, ou la lagune qui en remplit le fond, est peuplé d'une immense quantité de poissons, surtout d'excellentes perches. Des eaux thermales et des eaux ferrugineuses coulent parmi les laves parsemées de quelques carreaux d'un beau gazon. Cette description si satisfaisante et si digne de l'habile observateur auquel nous la devons, a été bouleversée par les présomptueux caprices de quelques navigateurs modernes. M. Barrow, égaré par l'auteur des cartes du voyage de Cook, a décrit fort au long l'île Saint-Paul sous le nom d'Amsterdam, et s'est étonné des prétendus changements qu'il a cru observer et qu'il attribue à des révolutions physiques. M. Beautemps-Beaupré, dans l'atlas de d'Entrecasteaux, est allé plus loin ; il a donné six vues de la prétendue île d'Amsterdam, qui n'est réellement que celle de Saint-Paul, ainsi que le prouve la comparaison des dessins qui se trouvent dans l'ouvrage de Valentyn. Au moment où les Français y passèrent, le volcan jetait des flammes et de la fumée ; mais on reconnaît toutes les formes de l'île et jusqu'au rocher isolé qui, selon Barrow, est de basalte. M. Rossel, rédacteur du Voyage, discute avec soin la position géographique, sans s'être aperçu de la confusion des noms, qui est cependant prouvée par la latitude où il place l'île.

Dix degrés plus au sud, la *terre de Kerguelen*, nommée *île de la Désolation* par le capitaine Cook, présente ses stériles rochers environnés de glaçons et habités par les phoques. Elle a environ 40 lieues de longueur et 20 de largeur. L'absence presque totale de végétation sur cette île considérable ne saurait provenir uniquement de la rigueur du climat; elle est due à l'éloignement de toute terre assez grande pour voir se développer dans son sein la force végétative. Plusieurs excellents ports rendraient cette station utile à des baleiniers entreprenants. Des phoques, qui viennent y déposer leurs petits, des canards, des pétrels, des albatros et des mouettes sont les seuls animaux qui la fréquentent.

Plus à l'ouest, les quatre petites îles *Croizet* ou *Marion*, et celles de la *Caverne* et du *Prince Edouard*, n'offrent également que l'affreuse nudité d'un rocher dépourvu de végétation.

Nous terminerons ici la description des îles africaines de l'est; car celles que plusieurs cartes marquent sous le nom de *Dina* et *Marseveen* n'ont pas d'existence. On ne connaît aucune relation, aucune description de ces îles; on ne sait à quelle époque ni par qui elles auraient été découvertes; personne ne les a vues; elles ont échappé aux recherches des capitaines Marion et Cook.

LIVRE CENTIÈME.

Suite de la Description de l'Afrique. — Iles africaines occidentales.

A l'ouest du cap de Bonne-Espérance s'étend l'océan Atlantique austral, qu'on devrait peut-être nommer *océan Africain*, puisque l'épithète d'*Ethiopien* fait naître de fausses idées. L'Amérique méridionale le borne à l'ouest, le cap Saint-Roch (Saint-Roque) le termine au nord-ouest. Le *golfe de Guinée* en forme l'enfoncement le plus avancé au nord-est. Presque dépourvue d'îles, cette partie de l'Océan éprouve l'effet très-régulier des vents alizés et du courant général qui portent l'air et les eaux vers l'occident. Le vent alizé cesse cependant de régner à 1 ou 2 degrés au nord de l'équateur, où il est remplacé par des vents d'ouest et de sud-ouest qui retiennent les vaisseaux dans le golfe de Guinée, si redouté des navigateurs.

La première île à l'ouest du cap de Bonne-Espérance est celle de la

Circoncision, découverte en 1739 par le capitaine Bouvet, et retrouvée en 1808 par deux vaisseaux anglais. Elle porte aussi le nom d'île ***Bouvet***. Depuis la recherche infructueuse du capitaine Cook, on avait cru que Bouvet n'avait vu qu'un amas de glaces.

Sous un climat plus doux, on rencontre les îles ***Diego-Alvarez*** et ***Gough***, qui paraissent identiques avec ***Gonzalo-Alvarez***. L'île Diego-Alvarez a 1,425 mètres d'élévation; de belles cascades y arrosent un sol couvert de gazon, et où quelques arbustes croissent parmi les rochers.

On connaît mieux les îles ***Tristan-d'Acunha***, qui sont au nombre de trois. L'île principale, qui a 8 lieues de circonférence, montre de loin son piton, élevé d'environ 3,000 mètres, revêtu de verdure jusqu'à moitié, et qui se couvre de neiges pendant plusieurs mois de l'année. Des arbustes du genre *phylica* ombragent de leur feuillage touffu des sources limpides.

Les deux autres îles de ce groupe sont celle de ***Nightingale*** ou du ***Rossignol*** et celle que l'on a appelée ***Inaccessible***. L'île Tristan-d'Acunha est aujourd'hui habitée par quelques familles anglaises. Voici quelle fut l'origine de cette petite colonie : Une compagnie d'artillerie fut envoyée en 1816 dans l'île pour l'occuper durant le séjour de Napoléon à Sainte-Hélène. Après la mort de l'illustre captif, cette garnison se retira; mais un caporal, nommé Glass, fut autorisé à rester pour surveiller le château et les points de débarquement. Et cet homme a su tirer un tel parti de l'île, qu'aujourd'hui elle renferme plus de 300 acres de terre en culture, 70 têtes de bétail, 100 moutons, un grand nombre de cochons, de sangliers et de chèvres sauvages, et que les navires qui y relâchent sont sûrs d'y trouver les rafraîchissements nécessaires.

Une immense solitude aquatique s'étend de ces îles jusqu'à celle de ***Sainte-Hélène***. Point imperceptible dans l'océan Atlantique, elle est à 450 lieues du cap Negro en Afrique, et à 750 lieues du cap Saint-Augustin, pointe la plus orientale du Brésil; elle a 3 à 4 lieues de longueur, 2 ½ de largeur, 10 de circonférence et 9 de superficie. Des rochers escarpés lui forment un rempart naturel et presque inexpugnable, dont la hauteur varie de 300 à 400 mètres. Elle est partagée en deux parties inégales, séparées par des montagnes coupées de vallées profondes, et qui présentent trois sommets coniques annonçant de loin une origine ignée. Le pic de Diane, à l'extrémité orientale de la grande chaîne, a 822 mètres d'élévation au-dessus du niveau de la mer : c'est le point culminant de l'île. Dans ses environs naissent les trois principaux ruisseaux : celui de la vallée de la Nymphe ou du Silence, celui de la vallée de Rupert et celui de la vallée de James. Le

plateau le plus élevé est celui de Longwood, dans la partie orientale : il est à jamais célèbre par le séjour qu'y fit Napoléon. Le basalte constitue la base de l'île; mais une quantité de laves et de scories dispersées partout en atteste la nature volcanique. Il y a de la chaux d'excellente qualité, des pierres qui prennent un très-beau poli, et des argiles de diverses couleurs. On y soupçonne des mines de fer, que l'on pourrait peut-être exploiter avec d'autant plus d'avantage que, dans la partie occidentale, on utilise depuis plusieurs années une mine de houille assez considérable. La terre, généralement grasse et profonde, contient beaucoup de parties salines. La côte présente l'image de la stérilité; mais une riche verdure couvre l'intérieur de l'île jusqu'aux sommets des montagnes, dans lesquelles des sources d'eau saine et limpide jaillissent de tous côtés. La *vallée sablonneuse* n'est pas le seul point de vue pittoresque qui ait occupé le crayon des dessinateurs. Outre une dizaine d'arbres ou arbustes indigènes, encore mal connus, parmi lesquels se trouvent trois espèces de gommiers, on y voit les plus belles fleurs d'Europe et d'Afrique étaler leurs couleurs brillantes à côté des plantes anti-scorbutiques vantées par les marins. La culture de presque tous les fruits et de toutes les denrées de l'Europe et de l'Asie y réussit. Les pâturages nourrissent un grand nombre de bœufs, de moutons et de chèvres, ressource chérie du navigateur.

La population se compose d'environ 4 à 5,000 personnes, dont environ 1,000 blancs et 3,000 nègres, non compris la garnison. *James-Town,* sur la côte du nord-ouest, est la seule ville et le seul port de Sainte-Hélène. De bonnes fortifications en défendent les approches. Elle est le siége d'un gouvernement colonial britannique, qui s'étend aussi sur le groupe de Tristan-d'Acunha, dont nous venons de parler, sur l'île de l'Ascension et celle de Fernando-Po. Cette ville, composée d'une centaine de maisons, presque toutes à deux étages, blanchies et couvertes en tuiles rouges, possède une église bâtie dans le goût moderne, un vaste hôtel du gouvernement dans lequel on remarque un riche cabinet d'histoire naturelle, un hôpital, de belles casernes, enfin un jardin botanique ou plutôt une pépinière publique appartenant à la compagnie anglaise des Indes. James-Town n'est habitée que lorsqu'il s'y tient des foires, c'est-à-dire lorsqu'un navire aborde pour y faire des échanges contre les productions de l'île; alors elle cesse d'être une jolie solitude pour devenir un marché brillant et animé. Dans les intervalles de ces arrivages, les habitants se retirent presque tous dans leurs maisons de campagne.

Lors de sa découverte, en 1502, l'intérieur de Sainte-Hélène ne formait

qu'une grande forêt, et le gommier croissait même sur le bord des rochers suspendus au-dessus de la mer. Fernando Lopez, renégat portugais, qui obtint en 1513 la grâce d'y vivre dans l'exil, la peupla le premier de chèvres, de cochons, de pintades, de coqs d'Inde, de perdrix, de faisans, de paons et d'autres espèces d'oiseaux; il y planta des racines, des herbes potagères et des arbres fruitiers. Les Portugais l'ayant oubliée à la longue pour leurs établissements sur la côte sud-est d'Afrique, elle fut occupée par les Hollandais, puis encore abandonnée par ceux-ci, en 1651, pour le cap de Bonne-Espérance. Alors les Anglais s'y fixèrent. Depuis ce temps, jusqu'à l'époque où ils prirent à leur tour le cap de Bonne-Espérance, ce fut la seule relâche que les vaisseaux de la compagnie anglaise des Indes-Orientales eussent dans l'océan Atlantique. Associée aux destins du monde, cette île étroite a recélé pendant vingt ans, sous un saule de la vallée du Géranium, les cendres de celui dont le génie ébranlait l'univers [1].

L'île de l'*Ascension*, rocher qu'on a cru dépourvu d'eau et presque de végétation, porte le nom du jour où les Portugais la découvrirent, en 1501; elle attirait jadis les navigateurs par l'immense quantité de tortues qui viennent se reposer sur ses rivages, couverts de laves et de scories volcaniques. Les Anglais y ont fondé le petit port de *Georges-Town*, défendu par un fort; ils y ont découvert une source. On y récolte des légumes, et l'on y a établi des parcs de tortues; c'est un point de relâche et de ravitaillement pour les navires anglais.

Au fond du golfe de Guinée, une chaîne d'îles semble indiquer la continuation de quelque chaîne de montagnes du continent voisin.

L'île de *Fernando-Po*, ou plus exactement de *Fernao-do-Po*, située, dans le golfe de Biafra, à 12 lieues des côtes de l'Afrique, tire son nom d'un gentilhomme du roi Alphonse V, de Portugal, qui la découvrit en 1472, et l'appela lui-même *Formosa* ou Belle-Ile. Elle a 15 lieues de long du nord-est au sud-ouest, sur environ 3 de large. On la dépeint comme très-haute, boisée, souvent couverte de nuages, bien fertile en cannes à sucre, coton, tabac, manioc, patates, fruits et autres denrées qu'on y achète contre des barres et du fil de fer. Le Portugal, après l'avoir abandonnée antérieurement, la céda en 1778 à l'Espagne.

En 1814, l'Espagne autorisa les Anglais à former dans l'île de Fernando-Po un établissement auquel ils donnèrent le nom de *Clarence*. En 1827, ceux-ci étendirent leur domination sur toute l'île; ils y fondèrent

[1] *Brookes*, Description de l'île de Saint-Hélène, Londres, 1808; trad. franç., par M. *Cohen*, avec des Notes par *Malte-Brun*. Voyage de *Forster*, de *Valentia*, etc., etc.

d'importants établissements, destinés à venir en aide aux croisières du golfe de Guinée; mais, en 1834, ils durent les abandonner en partie, à cause de l'insalubrité notoire du climat. Clarence, chef-lieu de l'île, compte 1,200 habitants. Il est fort difficile de se procurer des provisions à Fernando-Po : leur prix y est excessif. L'administration de cette colonie a fait de vains efforts pour engager les naturels du pays à prendre part aux travaux d'exploitation qu'elle dirige, et elle a été forcée de recruter ailleurs. Aujourd'hui elle emploie 2 ou 300 Krahmen's, nègres très-industrieux et fort intelligents, qui font aussi le cabotage avec toutes les rivières qui avoisinent Clarence, pour se procurer de l'huile de palme, du bois d'ébène et de teinture et de l'ivoire. Les Anglais tirent de l'île des bois de construction pour les bâtiments de guerre.

L'*île du Prince*, ou *ilha do Principe*, à 45 lieues au sud-sud-ouest de Fernando-Po, a 6 lieues de long sur 3 de large. C'était autrefois le rendez-vous ordinaire des vaisseaux négriers, le havre étant regardé comme le meilleur de ce groupe d'îles. L'air y est sain et agréable, l'eau excellente. Plusieurs ruisseaux frais et limpides descendent à la côte; un petit lac occupe le sommet d'une haute montagne au milieu de l'île, et fournit aussi plusieurs ruisseaux. Elle abonde en bois, en noix de coco, oranges, citrons, figues, patates, ignames, riz, millet, maïs, manioc, animaux domestiques et volailles. La ville de *San-Antonio* ou *Antão*, bâtie près de la pointe du nord-est, contient 200 maisons à un étage, deux églises et un couvent; on y compte environ une centaine de blancs sur un millier d'habitants. La population de cette île, qui se compose de quelques centaines de blancs, de mulâtres et de nègres libres et d'esclaves, est d'environ 10,000 habitants. Un fortin, gardé par des Portugais exilés, défend l'entrée du port.

A 20 lieues dans le sud-ouest de l'île du Prince, sous l'équateur, est l'île de *Saint-Thomas* ou *San-Thomé* : elle a 12 lieues de long sur 7 dans sa plus grande largeur, et 15 à 20,000 habitants, la plupart nègres ou mulâtres. Elle est composée de basalte compacte et d'autres produits volcaniques. La partie septentrionale est couverte de hautes montagnes terminées en pics, toujours enveloppés de nuages qui, de loin, paraissent comme de la fumée et que des voyageurs ont pris pour de la neige perpétuelle. Le pic *Santa-Anna* s'élève à 3,275 mètres. Au surplus, la chaleur brûlante et continuelle du climat provoque dans les vallons des brouillards épais et fétides, qui couvrent fréquemment l'île entière, et deviennent, surtout pendant les mois de décembre, janvier et février, la cause de maladies nombreuses. En juillet et août, les vents de sud-est et de sud-ouest raniment les

forces défaillantes des Européens; mais ils sont très-pernicieux aux naturels. On prétend néanmoins que les gens de couleur et les noirs atteignent souvent un siècle et au delà, tandis que les blancs y vivent à peine 50 à 60 ans. Quoi qu'il en soit, l'étonnante fertilité du sol fait braver tous les inconvénients du climat. Le produit en sucre brut s'élève à 3 millions de livres pesant par an. La culture de la vigne y a réussi. Le maïs, le millet, le manioc, les patates, les ignames, les noix de coco, les bananes, les oranges, les citrons, les dattes et les melons abondent partout. La cassave tient lieu de pain. Le cannellier y a été découvert récemment. Les brebis et les chèvres ont la chair excellente; mais les bœufs sont plus petits et moins gras qu'en Europe. Les cochons, qu'on élève en très-grande quantité, sont engraissés avec de la canne à sucre concassée dans des moulins. Les volailles multiplient prodigieusement, et toutes les rivières fourmillent de poissons. *Saint-Thomé* ou *Panoasan,* appelée aussi *Chaves,* en est la capitale; elle a 3,000 habitants et 500 maisons, la plupart en bois, 3 ou 4 églises et 2 couvents: elle est défendue par un fort bâti sur une langue de terre. La rade sert de relâche aux vaisseaux que des vents contraires ont empêché d'atterrir à l'île du Prince. On peut s'y procurer facilement toutes sortes de provisions pour des vieux habits et du vieux linge. L'île de San-Thomé est commandée par un gouverneur mulâtre, et administrée par un conseil de douze indigènes. Tout y respire le plaisir et la mollesse. Les esclaves ne connaissent point la servitude, et travaillent à peine deux ou trois jours par semaine. Des prêtres noirs desservent les églises ou chapelles, disséminées au nombre de 8 à 9 dans l'île. La plupart ne savent pas seulement lire; mais ils ont chacun deux ou trois concubines. Quelques capucins blancs ou mulâtres, fixés dans un petit couvent, n'ont pas des mœurs plus rigides. Des évêques, que la cour de Lisbonne avait résolu d'y envoyer à plusieurs reprises pour rétablir la discipline, moururent tous en peu de jours. Saint-Thomas et l'île du Prince forment aujourd'hui un gouvernement colonial portugais.

Parmi les îles voisines de San-Thomé, celle de *Rolas* a 2 lieues de longueur.

L'île d'*Annobon* ou *Bonanno,* découverte par les Portugais le premier jour de l'an 1473, fut cédée à l'Espagne en 1778, en même temps que celle de Fernando-Po. Elle est à 29 lieues de l'île de Rolas, et peut avoir 7 à 8 lieues de circonférence. C'est une haute terre, d'un climat salubre, et sillonnée de vallons riants que bordent des montagnes parées d'une riche verdure, et couronnées de brumes qui ne nuisent point à la santé.

On en tire des oranges délicieuses et très-grosses, du coton, du tamarin, des pommes grenades, et toutes les denrées des trois îles précédentes, contre du sel et de vieux effets d'habillement. La population est de 1,000 à 1,200 habitants, qui sont les descendants d'esclaves jetés sur cette île dans un voyage au Brésil. Le chef-lieu de l'île est la petite ville d'*Annobon,* située sur la côte orientale. La domination espagnole n'y est que nominale. Cependant les Anglais ont en vain, dans ces derniers temps, essayé de s'y établir. Le fait est que pour ces derniers elle remplacerait fort avantageusement Fernando-Po.

Au sortir du golfe de Guinée, et en s'élevant directement aux îles du Cap-Vert, par les méridiens de ces îles mêmes, on traverserait ces parages, funestes aux navigateurs, où de longs calmes tiennent les vaisseaux enchaînés sous un ciel chargé de nuages électriques, versant tour à tour des torrents de pluie et des torrents de feu. On évite autant qu'on peut cette *mer de tonnerre,* foyer de maladies mortelles soit en serrant les côtes d'Afrique, soit en cherchant celles d'Amérique.

L'archipel des *îles du Cap-Vert,* appartenant aux Portugais, comprend dix îles outre les îlots et les rochers. La principale est celle de *Sant-Iago.* Sa longueur est de 13 lieues et sa plus grande largeur de 5 à 6. Le premier aspect de cette île rebute l'œil par l'image de l'aridité; on dirait qu'elle sort d'un incendie. Des rochers nus, jetés en désordre l'un sur l'aure, découpés, brisés par des fractures bizarres, s'élèvent du sein de la mer et s'élancent jusque dans les nues. Au centre, le mont San-Antonio a environ 2,312 mètres. A terre, le déplorable état des habitants attriste l'âme; ils ont le teint si foncé, que l'on ne soupçonnerait guère dans leurs veines le moindre mélange du sang européen, s'ils ne se vantaient pas eux-mêmes d'être Portugais. Le clergé est composé de gens de couleur et même de nègres. La misère générale dérive, partie de la mauvaise administration, partie des sécheresses qui quelquefois accablent l'île pendant plusieurs années de suite. La principale production est le sel, dont la vente exclusive pour le Brésil se fait au bénéfice du gouvernement. Le long des coteaux et dans les vallées où la rosée et l'humidité de l'air maritime entretiennent la végétation, les cocotiers, les bananiers, les papayers, brillant d'une éternelle verdure, offrent leurs fruits salutaires. Les tamariniers et les adansonies y étalent un large ombrage. Rien n'égale la beauté des oranges et des citrons du pays. Les goyaves, les figues, ainsi que les patates douces, les citrouilles et les melons sont d'une excellente qualité. La vigne et la canne à sucre y mûrissent. L'indigotier et le cotonnier, quoique abandonnés à eux-mêmes,

ont la croissance la plus vigoureuse. Le duvet soyeux des asclépiades qu'on voit fleurir partout, sert à rembourrer les oreillers et les matelas. Le riz et le maïs forment la nourriture ordinaire du peuple ; mais lorsque les pluies périodiques manquent, le sol, calciné par un soleil dévorant, résiste à la bêche, et le pauvre est exposé à périr d'inanition : car le thermomètre centigrade ne descend guère au-dessous de 26° 07, et monte souvent au-dessus de 32.

Les montagnes de l'île sont remplies de chèvres, de chevreuils, de civettes et de singes. Les paysans donnent la chasse aux oiseaux de Guinée, aux ramiers, aux tourterelles, aux mouettes, aux perdrix et aux pintades; ils y élèvent des bœufs, des porcs et des chevaux. Le seul poisson passable de la mer est une espèce de mulet; mais les tortues de terre, qui fourmillent dans les vallées, fournissent un mets délicieux. L'eau potable est rare. La ville de *Puerto-Praya,* où abordent les navigateurs, s'est fort agrandie depuis qu'elle est devenue le siége du gouvernement des îles du Cap-Vert; elle possède un bon port qui est assez fréquenté, et 1,500 habitants. *Sant-Iago* ou *Ribeira-Grande,* ancienne résidence des autorités, ne renferme plus qu'une soixantaine de familles depuis que l'autre ville est le siége du gouvernement.

L'île de *Mayo,* montagneuse, fertile, riche en sel, en bestiaux et en coton; l'île de *Fuego* ou *Fogo* (du Feu), appelée aussi *Saint-Philippe* qui, malgré l'eau qui lui manque, son volcan très-actif, haut de 2,460 mètres, produit de très-bons fruits, et renferme 4,000 habitants; l'île *Brava* ou *Saint-Jean,* qui donne de l'excellent vin et du salpêtre, constituent, avec celle de Sant-Iago, une chaîne dirigée de l'E. à l'O.

L'île *Boa-Vista* (Bonne-Vue), remarquable par un sol moins élevé, très-fertile en coton et en indigo, et une population de 8 à 10,000 âmes, forme une ligne du nord au sud avec l'île du *Sel* ou *do Sal,* que le pic de Martinez, haut d'environ 445 mètres, fait reconnaître à 20 lieues de distance, et qui, habitée seulement par des tortues, offre un sol couvert d'efflorescences salines.

Les quatre îles restantes font partie d'une chaîne dirigée du sud-est au nord-ouest, et se succèdent dans l'ordre suivant. *Saint-Nicolas* ou *San-Nicolao,* est une des plus grandes et la mieux policée de tout l'archipel, et renferme une ville du même nom où l'on fabrique de très-bonnes étoffes de coton. elle est peuplée de 1,500 âmes et sert de résidence à l'évêque de l'archipel. L'île a un sol montueux et fertile en fruits, mais on n'y récolte qu'un vin aigrelet. On lui donne 6,000 habitants. *Santa-Lucia,* élevée, boisée et

inhabitée, n'a que des eaux saumâtres. *San-Vincente,* est importante par son bon port; on y a élevé, dans ces derniers temps, la petite ville de *Mindelo* qui sert parfois de résidence au gouverneur portugais; elle est, de même que la précédente, riche en bois et en tortues. On y trouve beaucoup de chèvres. Quoiqu'elle n'ait que 6 lieues de longueur, elle renferme deux chaînes de montagnes, hérissées d'un grand nombre de pics. *San-Antonio,* dont les montagnes égalent, dit-on, le pic de Ténériffe en élévation, nourrit, dans ses vallées bien arrosées, l'indigotier et le dragonnier, l'oranger et le citronnier. C'est la plus peuplée de tout l'archipel; sa capitale, Notre-Dame du Rosaire, renferme près de 7,000 habitants.

Malgré les sécheresses auxquelles ces îles sont exposées, leur produit naturel en coton, indigo, fruits, sel, peaux de chèvres et huile de tortue, pourrait leur donner une certaine valeur sous une administration plus intelligente. Leur population actuelle est estimée à 65,000 âmes. Elles forment un district colonial administratif de la couronne de Portugal, dont dépendent les établissements portugais de la côte de Sénégambie, c'est-à-dire les îles Bissagos, la ville de Cachao et les établissements de Zenghicor, Farim et Gueba. Le gouverneur général réside actuellement à Puerto-Praya, que l'on nomme aussi Villa-de-Praya. Ces îles servent de relâche aux navires destinés pour le Brésil et les Indes-Orientales : elles ont été découvertes en 1450 par le génois Antonio Noli, navigateur au service du Portugal.

Au nord des îles du Cap-Vert, les eaux de l'Océan disparaissent sous une couche épaisse de varec qui, semblable à une prairie flottante, s'étend jusqu'au 25e parallèle, et occupe un espace de 60,000 lieues carrées; les navires s'en dégagent avec difficulté. On voit d'autres amas de varec dans des parages plus au nord-ouest, presque sous le méridien des îles Açores *Cuervo* et *Flores,* entre les 23e et 35e parallèles nord. Les anciens connaissaient ces parages, semblables à des prairies. « Des navires phéniciens, dit « Aristote, poussés par le vent d'est, arrivèrent, après une navigation de « trente jours, dans un endroit où la mer était couverte de roseaux et de « varecs. » Quelques personnes ont pensé que cette abondance de varec « était un phénomène qui prouvait l'ancienne existence de l'Atlantid engloutie. Il paraît que, du temps de Christophe Colomb, ces faits étaient oubliés; car ses compagnons furent saisis d'effroi en voyant si abondante en plantes cette partie de la mer que les Portugais appelaient *mar de Sargasso.* Les parages couverts de varec aux environs des îles du Cap-Vert, sont encore décrits dans le périple de Scylax : « La mer, au delà de Cerné, n'este plus navigable à cause de son peu de profondeur, des marécages et

« des varecs. Le varec a une coudée d'épaisseur, et son extrémité supé-
« rieure est pointue et piquante. »

Ces passages des anciens paraissent démontrer que leurs navigations ne se terminaient que vers le cap Blanc, comme nous l'avons admis, et non pas au cap Bojador, comme le savant Gossellin le suppose. Car la situation de la *mer de Sargasse* n'a pu changer considérablement, attendu qu'elle est déterminée par les vents et les courants, éternels agents de l'immuable nature. Tout au plus, les limites de ces bancs de plantes marines ont pu être autrefois un peu moins étendues.

Le célèbre archipel des *îles Canaries* nous ramène vers l'empire de la civilisation. C'est presque une partie de l'Europe. Que n'a-t-on pas écrit sur la douce température de ces îles et sur les riants paysages que renferme leur enceinte de rochers ?

Lanzarota ou *Lancerote* commence la chaîne à l'est. Dépouillée de ses forêts, elle éprouve, comme le continent voisin, des sécheresses destructives cependant elle nourrit des chameaux en grand nombre, et exporte du blé, de l'orge, des légumes. On y compte quatre volcans en activité. La vigne y croît avec force dans les cendres volcaniques. *Téguise* en est la capitale. Trente autres lieux habités y forment 8 paroisses, dont la population totale est de 16,000 âmes. Lancerote possède les deux meilleurs ports de l'archipel. Dans cette île, que les indigènes appelaient *Titeroygotra*, il régnait une civilisation plus avancée que dans les îles situées plus à l'occident. Les habitants demeuraient dans des maisons bâties en pierre de taille, tandis que les Guanches de Ténériffe se logeaient dans des cavernes. On retrouva ici l'usage singulier qui existe dans le Thibet, et qui permet à une femme d'avoir légalement plusieurs maris. Ces traits de mœurs semblent prêter une nouvelle force à notre opinion, d'après laquelle les îles de Lancerote et de Fortaventure auraient été les seules connues des anciens peuples civilisés.

Fuerteventura ou *Fortaventure,* dont le nom indigène était *Erbania,* n'offre qu'une continuation du sol de Lancerote. Cette île a environ 23 lieues de longueur sur 12 de largeur. L'eau de citerne fournit presque seule aux besoins des habitants. Dans les bonnes années elle exporte néanmoins du blé et de l'orge. On y recueille aussi de la soude, du coton et du vin de médiocre qualité. *Santa-Maria de Betancuria,* le chef-lieu, conserve le nom du premier conquérant moderne des Canaries, de ce Jean de Bethencourt, chambellan de Charles VI, à qui le roi d'Espagne, Henri III, conféra, en 1403, le titre et les prérogatives de seigneur des Canaries.

Les quatre îles de la *Grande-Canarie,* de *Ténériffe,* de *Gomère* et de *Palma* forment une chaîne de montagnes très-élevées et qui se dirigent de l'est à l'ouest. *Canaria,* ou *Canarie,* douée d'un sol très-fertile, arrosée de ruisseaux limpides, jouissant d'une température modérée, serait la plus importante de cet archipel si elle avait une meilleure rade, et si 150 terres érigées en *majorats* n'y restaient pas incultes. Elle produit du maïs, du blé, de l'orge, du vin, du sucre très-estimé, des olives et de la soie. La ville de *Las-Palmas,* la cité du Palmier, avec environ 18,000 habitants, est le siége des autorités ecclésiastiques et civiles ; l'archipel des Canaries forme un évêché et une *audiencia.* Le village de *Gualdar* se compose de grottes, taillées dans les rochers par les anciens indigènes. Sur le mont *Daremas,* le parfum des bosquets, le murmure des eaux et le chant des serins rappellent tout ce que les poëtes ont écrit sur les îles Fortunées.

Ténériffe, la plus peuplée et la plus grande de ces îles, puisqu'elle a 50 lieues de circonférence et 82,000 habitants, répartis dans six petites villes, six grands bourgs, treize villages et trente hameaux[1] portait chez les indigènes le nom de *Chinérife.* Les montagnes basaltiques dont sa masse est formée s'élèvent généralement à 1,200 mètres au-dessus du niveau de la mer. La partie méridionale renferme le fameux *pic de Teyde,* ou plus exactement d'*Echeyde,* c'est-à-dire de l'Enfer. Il portait encore chez les Guanches le nom d'*Aya-Dyrma ;* c'est peut-être celui de tous les monts volcaniques dont la renommée se soit le plus occupée dans les temps modernes. Cependant ce n'est que depuis peu qu'on en a déterminé avec exactitude l'élévation, qui est de 3,719 mètres. Les deux tiers du cône formé par cette montagne sont recouverts d'une belle végétation, au milieu de laquelle il se montre peu de laves modernes ; on traverse des bosquets de lauriers, souvent environnés de nuages. Dès qu'on a dépassé la région des nuages, le sol aride et désert commence à se couvrir de pierres ponces et de laves obsidiennes ou vitreuses. Cette région occupe un espace de 10 lieues carrées de superficie. Un vaste et profond réservoir contient de l'eau glaciale, qui, au mois de septembre, est gelée. Le cône volcanique, proprement dit, offre une déclivité si rapide, qu'il n'est possible d'y monter qu'en suivant un ancien torrent de lave. Le cratère lance de temps à autre des fumées, et le sol qui l'environne est en plusieurs endroits assez échauffé pour qu'en y marchant on s'expose à avoir ses souliers calcinés. Ce volcan paraît cependant agir plutôt par les flancs que par le sommet ; d'énormes

[1] Lettre de M. *Berthelot* à M. *Jomard.* Bulletin de la Société de géographie de décembre 1851.

éruptions latérales ont attesté, en 1798, la violence continuelle du feu souterrain. Plusieurs indices prouvent qu'il s'amasse dans les cavernes intérieures du pic de grands dépôts d'eau, qui s'exhale en vapeurs par divers soupiraux, dont les deux plus remarquables portent le nom de *narines*.

Au point de vue géologique, le pic de Ténériffe peut être considéré comme un énorme dôme de trachyte, roche feldspathique ignée, qui a été soulevé et qui est recouvert d'une nappe de basalte. C'est une sorte de tour gigantesque, environnée de son fossé et de son bastion.

Au pied de ce mont ignivome s'étend une des plus belles contrées du monde. Les coteaux, cultivés en plusieurs endroits avec autant de soin qu'un jardin, produisent les fruits les plus délicieux et les vins les plus exquis. Le vin de Ténériffe est de deux espèces, le *malvoisie*, et le *vidogne*, ou *viduena;* il s'en récolte environ 25,000 pipes dans les années abondantes. La flore de Ténériffe peut donner une idée de celle de toutes les Canaries. Le bananier, le papayer et la magnifique poincillade ornent les jardins; le trichomane des Canaries, jolie fougère, tapisse les murs. Les cactus, les cacalies, les euphorbes rappellent par leurs formes roides et pointues l'aspect végétal de l'Afrique. Le sucre de Ténériffe est une graminée particulière à cet archipel. L'orseille de cette île est recherchée. Tous les voyageurs ont admiré un arbre à sang-dragon, d'une dimension gigantesque, que l'on conserve dans un jardin de la charmante ville d'Orotava. « En juin 1799, dit M. de Humboldt, lorsque nous gravîmes le pic de « Ténériffe, nous trouvâmes que ce végétal énorme avait 45 pieds de cir- « conférence un peu au-dessus de la racine. » M. G. Staunton prétend qu'à 3 mètres de hauteur il a 4 mètres de diamètre; sa hauteur est de 20 mètres. La tradition rapporte que ce dragonnier était révéré par les Guanches, comme l'orme d'Éphèse par les Grecs; et qu'en 1402, lors de la première expédition de Béthencourt, il était aussi gros et aussi creux qu'aujourd'hui. En se rappelant que le dragonnier a partout une croissance très-lente, on peut conclure que celui d'Orotava est extrêmement âgé. Il paraît avec raison singulier à M. de Humboldt que le dragonnier ait été cultivé depuis les temps les plus reculés dans les îles Canaries, dans celles de Madère et de Porto-Santo, quoiqu'il vienne originairement des Indes. Ce fait semble contredire l'assertion de ceux qui représentent les Guanches comme une race d'hommes entièrement isolée, et n'ayant eu aucune relation avec les autres peuples de l'Asie et de l'Afrique.

Les villes de Ténériffe, auberges des navigateurs, ont été vingt fois décrites avec plus de soin que celles de plusieurs contrées européennes.

Santa-Cruz, ou *Sainte-Croix*, qui en est la principale et qui compte 8 à 10,000 habitants, sert de siége au gouvernement des Canaries. Les rues en sont larges, droites, garnies de trottoirs et de maisons assez bien bâties, ce qui lui donne un aspect de tristesse; ses édifices contrastent par leur blancheur éclatante avec les noirs rochers de lave contre lesquels la ville est adossée; ses églises et plusieurs de ses fontaines sont belles; sa principale place publique est ornée d'un monument en marbre blanc dédié à Notre-Dame de la Candelaria. *Laguna*, ancienne capitale de l'île, vante son climat délicieux. Elle a perdu son importance commerciale depuis l'éruptior volcanique de 1705, qui détruisit la ville maritime de Guaradino; cependant elle compte encore 8 à 9,000 habitants; un évêque y fait sa résidence. *Orotava*, qui portait précédemment le nom d'*Aurotopala*, et chez les Guanches celui de *Taoro*, rivalise avec les plus beaux sites du monde. Le quartier qui avoisine le port, et qui forme une autre ville à part sous le nom de *Puerto de la Paz*, est le mieux bâti. La population réunie de ces deux quartiers est de 11 à 12,000 âmes. Dans le jardin de botanique établi près de cette ville, les végétaux de l'Ancien et du Nouveau Monde entremêlent leur feuillage.

Gomère, petite île très-fertile et bien arrosée, peut se suffire presque à elle-même. Les montagnes de granit et de schiste micacé sont couvertes de forêts et entrecoupées de vallées délicieuses où croissent des lauriers, des dattiers, des citronniers, de figuiers, des noyers, des mûriers. Les herbes potagères, les légumes, les grains, les fruits, le poires de serre, les patates, les ignames, le vin, le miel, les bêtes à cornes et à laine, les mulets, les volailles, le gibier, y abondent.

Saint-Sébastien, le chef-lieu, a un bon port, où Christophe Colomb fit radouber ses vaisseaux en 1492, avant d'aller chercher un Nouveau Monde. Il y a des fabriques de laine et une sucrerie.

Palma a le sol plus élevé que Ténériffe, montueux, coupé de ravins, rempli de cavernes, renfermant un cratère en activité; son sol est assez aride dans la partie du sud. Elle n'est en général fertile et peuplée que sur les côtes, où l'on recueille des légumes, du bon vin, beaucoup de sucre, employé principalement à confire les fruits dont l'île abonde, et une grande quantité d'amandes. La récolte en blé ne suffit pas à la consommation des habitants. Dans les années de disette, le peuple se nourrit, comme à Gomère, de racines de fougère, Selon Clavijo, on n'y trouve ni bêtes fauves, ni perdrix, ni lièvres; mais les lapins, très-nombreux, détruisent les jeunes tiges d'arbres sur les flancs des montagnes. La région des nuages seule est

richement boisée, et donne à l'île, vue de loin, l'air d'une forêt. On y trouve une sorte de bois d'aloès; l'*ilex perado*, le *laurus indica*, le *laurus nobilis*, et le *myrica faya*, ombragent les crêtes qui entourent le cratère central.

Santa-Cruz de las Palmas, la capitale, a un bon port.

Hierro, ou *Ferro*, plus connue sous le nom d'*île de Fer*, parce qu'elle a servi longtemps à fixer le premier méridien chez les différents cartographes de l'Europe, usage qui s'est conservé en Allemagne, est la plus occidentale de sept Canaries; son sol volcanisé est peu fertile. Après avoir gravi un talus de plus d'une lieue qui s'élève du bord de la mer, on y trouve des guérêts fleuris, où de nombreuses abeilles ramassent le miel. *Valverde* est le chef-lieu de cette île. Elle n'a que peu de sources; mais l'humidité du sol est entretenue par de fréquents brouillards, qui l'ont fait surnommer par les Canariens *terre noire*. On y recueille peu de grains, beaucoup d'orseille, et on y fabrique annuellement pour 80 à 100,000 réaux d'eau-de-vie, qu'on tire du vin et des figues. Les pâturages nourrissent une grande quantité de bestiaux, dont la chair est du meilleur goût, et les forêts renferment des cerfs et des chevreuils. L'*arbre saint*, de l'île de Fer, objet de tant de récits fabuleux, paraît avoir été un *laurus indica;* il ne fournissait pas l'île entière d'eau fraîche, mais les vapeurs condensées sur ses feuilles en donnaient néanmoins une quantité considérable, et qui, dans les sécheresses, était une véritable ressource. Cet arbre, gardé avec soin, fut détruit en 1612 par un ouragan terrible; son existence, en vain révoquée en doute par le célèbre critique *Feyjoo*, a été juridiquement constatée.

Le tableau suivant fera connaître l'étendue et la population des principales îles de l'archipel Canarien :

Noms des îles.	Surface en lieues marines carrées.	Population.
Ténériffe.	73.	82,000
Fortaventure.	63.	12,500
Canarie.	60.	60,000
Palma.	27.	28,500
Lancerote.	26.	15,600
Gomère.	14.	8,000
Fer.	7.	5,400
	270 l. c.	212,000 hab.

L'archipel des Canaries, découvert en 1395 par des navigateurs espagnols; concédé par l'Espagne, en 1417, au français Jean de Bethancourt, qui s'empara des îles de Fer et de Lancerote; retrocédé à Ferdinand le Catholique, et entièrement soumis à la couronne d'Espagne en 1512,

forme, depuis 1822, un gouvernement militaire et une province de l'Espagne, où elle a ses représentants aux Cortès; son organisation administrative est celle des autres provinces de la mère patrie.

Les habitants des Canaries, connus sous le nom d'*Islenos* (les Insulaires), émigrent en grand nombre à la côte de Caraccas et aux Philippines. Vifs et spirituels comme des Andalousiens, ils aiment l'instruction et le travail comme des Biscayens; ils prononcent l'espagnol avec une douceur particulière[1]. Des philosophes, comme Clavijo, des poëtes, comme Yriarte, ont illustré cette peuplade, qui compte encore dans son sein quelques savants estimables, et chez laquelle les bons livres français ne sont rien moins qu'inconnus. Les Canaries, le Cap et l'Ile-de-France, ont longtemps formé en Afrique presque tout le domaine de la civilisation. Les droits féodaux, les majorats et l'étendue des terres domaniales en friche, arrêtent cependant aux Canaries les progrès de la culture et de la prospérité publique.

Que sont devenus les *Guanches,* dont les momies seules, enfouies dans des cavernes, ont échappé à la destruction? Au quinzième siècle, quelques nations commerçantes, surtout les Espagnols et les Portugais, cherchaient des esclaves aux îles Canaries, comme on en cherchait dernièrement sur la côte de Guinée. Sous les Guanches, l'archipel des Canaries était divisé en plusieurs petits États, ennemis les uns des autres, et la cupidité des Européens entretenait des guerres intestines pour acheter les prisonniers; plusieurs préférèrent la mort à la servitude, et se tuèrent eux et leurs enfants. C'est ainsi que la population des Canaries avait déjà considérablement souffert par le commerce des esclaves, par les enlèvements des pirates, et surtout par un carnage prolongé, lorsque Alonzo de Lugo en acheva la conquête. Ce qui restait des Guanches périt, en 1494, dans la fameuse peste appelée *modorra,* que l'on attribuait à la quantité de cadavres que les Espagnols avaient laissés exposés à l'air après la bataille de la Laguna. Cette belle nation des Guanches était à peu près éteinte au commencement du dix-septième siècle; on n'en trouvait plus que quelques vieillards à la *Candelaria* et à *Guimar,* dans l'île de Ténériffe. Aujourd'hui, il n'existe dans tout l'archipel aucun indigène de *race pure.* Quelques familles de Canariens se vantent de leur parenté avec le dernier roi-pasteur de Guimar; mais ces prétentions ne reposent pas sur des fondements très-solides : elles se renouvellent de temps en temps, lorsqu'il prend envie à un homme du peuple, plus basané que ses concitoyens, de solliciter un grade d'officier au service du roi d'Espagne.

[1] Viagero universal, t. XI, p. 227.

Les Guanches, célèbres par leur taille élancée, et souvent remarquables par une belle chevelure blonde, ont fourni de superbes traits au pinceau d'historiens mécontents de leur siècle, et peu de temps après la découverte de l'Amérique, on se plaisait à signaler les généreuses vertus des Guanches, comme on a célébré de nos jours l'innocente douceur des insulaires d'Otaïti, ou comme Tacite a tracé le tableau séduisant des peuples germaniques. En effet, si les Guanches offrent quelque analogie avec les colosses de l'ancienne Germanie, ils paraissent avoir ressemblé sous d'autres rapports aux Otaïtiens. Nous les voyons gémir, les uns et les autres, sous le joug du gouvernement féodal. Chez les Guanches, cette institution, qui facilite et perpétue les guerres, était sanctionnée par la religion. Les prêtres disaient au peuple : « Le grand esprit, *Achamas*, a créé d'abord les nobles, les *Achimenceys*, auxquels il a distribué toutes les chèvres qui existent sur la terre. Il créa ensuite les plébéiens, les *Achicaxnas*. Cette race, plus jeune, eut la hardiesse de demander aussi des chèvres ; mais l'Être suprême répondit que le peuple était destiné à servir les nobles et qu'il n'avait besoin d'aucune propriété. » Le *faycas*, ou grand-prêtre, exerçait le droit d'anoblir, et une loi portait que tout Achimençey qui s'avilirait jusqu'à traire une chèvre de ses mains perdrait ses titres de noblesse. Cette loi ne rappelle point la simplicité des mœurs du siècle homérique.

Les momies de cette nation qu'on voit dans les cabinets de l'Europe proviennent de cavernes sépulcrales taillées dans le roc, sur la pente orientale du pic de Ténériffe. Les anciens Guanches, lorsqu'ils avaient déposé dans ces catacombes une quantité suffisante de corps, prenaient la précaution d'en fermer l'entrée, et l'on prétend que la connaissance des lieux de sépulture était un secret qui se transmettait successivement à de certaines familles. Ces momies, maintenant très-rares aux Canaries même, sont dans un état de dessiccation si extraordinaire, que les corps entiers, munis de leurs téguments, ne pèsent souvent que six à sept livres, c'est-à-dire un tiers de moins que le squelette d'un individu de la même grandeur, dépouillé récemment de la chair musculaire. Le crâne offre, dans sa conformation, quelques légers rapports avec celui de la race blanche des Égyptiens, et les dents incisives sont émoussées chez les Guanches comme dans les momies trouvées sur les bords du Nil. Mais cette forme des dents est due à l'art seul ; et, en examinant soigneusement la physionomie des anciens Canariens, des anatomistes habiles ont reconnu dans les os zygomatiques et à la mâchoire inférieure des différences sensibles avec les momies égyptiennes. Au surplus, il paraît que la découverte de ces cadavres desséchés a prouvé

l'existence de deux races distinctes chez les anciens Canariens ; l'une aux traits réguliers, qui rappellent le beau type grec ; l'autre, qui offre une grande analogie avec la race kalmouke. En ouvrant les momies des Guanches, on y trouve des restes de plantes aromatiques, parmi lesquelles on distingue constamment le *chenopodium ambrosioides*, espèce d'ansérine originaire de l'Amérique, qui porte le nom vulgaire de thé du Mexique. Souvent les cadavres sont ornés de bandelettes auxquelles sont suspendus de petits disques de terre cuite, qui paraissent avoir servi de signes numériques, et qui ressemblent aux *quippos* des Péruviens, des Mexicains et des Chinois.

Le seul monument propre à répandre [illegible] ère sur l'origine des Guanches est leur langue ; mais malheureu[illegible] nous en est resté à peu près que 150 mots, dont plusieurs exp[illegible] mêmes objets, selon le dialecte des différentes îles. Outre ces mots, il existe encore des fragments précieux dans les dénominations d'un grand nombre de hameaux, de collines et de vallons.

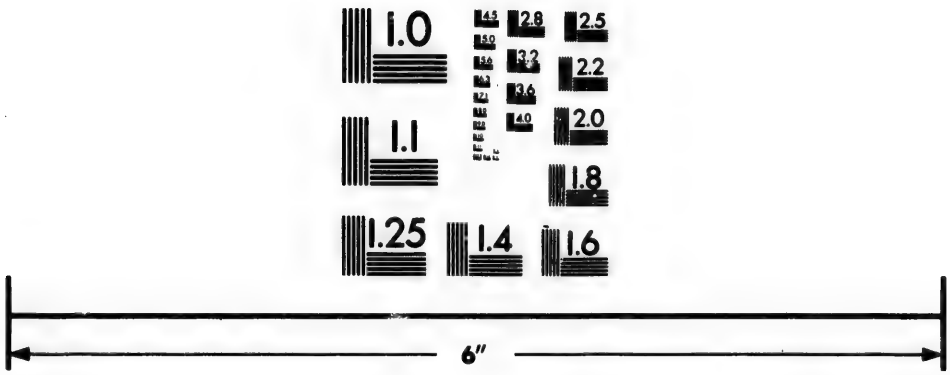
On avait pensé longtemps que la langue des Guanches ne présentait aucune analogie avec les langues vivantes ; mais depuis que le Voyage de Hornemann et les recherches ingénieuses de MM. Marsden et Venture ont fixé l'attention des savants sur les *Berbères* ou *Chillouhs*, qui occupent une immense étendue de terrain dans l'Afrique boréale, on a reconnu que plusieurs mots guanches ont des racines communes avec les dialectes *chilla* et *gebali*.

Si cette analogie ne prouve pas une communauté d'origine, elle indique du moins des liaisons anciennes entre les Guanches et les Berbères, dans lesquels se trouvent refondus les Numidiens, les Gétules et les Garamantes.

En passant devant le groupe de rochers appelés les îles *Salvages* ou Sauvages, dont il est dangereux d'approcher, nous arrivons, par une navigation de 80 lieues marines, à l'île de *Madère*, qui, avec celle de *Porto-Santo* et avec quelques îlots déserts, forme un groupe particulier, et un gouvernement appartenant au Portugal.

Le sol montueux de Madère s'élève de toutes parts vers une chaîne de montagnes, dont le sommet s'appelle le *pic de Ruivo*, élevé de 1,847 mètres au-dessus du niveau de la mer. On y remarque sur le sommet un enfoncement, appelé par les habitants *Val*, et qui paraît être la bouche d'un ancien cratère, idée confirmée par les laves, la plupart légères et bleuâtres, qu'on y voit disséminées, et dont la mer jette même de temps à autre des débris

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.0
1.1
2.8
3.2
3.6
4.0
2.5
2.2
2.0
1.8

dans les baies du sud; mais on n'y trouve point de pierre ponce, et tout porte à admettre, avec Bowdich, que l'île ne doit pas son origine à l'action d'un volcan sous-marin, puisqu'on y trouve des roches de sédiment inférieur ou de transition; ainsi, par exemple, c'est sur un calcaire de cette époque, de 230 mètres d'épaisseur, que repose le basalte. Une autre cime importante est celle de Toriuhas, haute de 1,824 mètres. Les parties constitutives des montagnes sont principalement le quartz et le schiste granulaire, dont les fentes renferment généralement du fer et de l'ocre. L'île est sujette à des tremblements de terre assez fréquents. Rathke, naturaliste danois, en a rapporté du plomb natif, engagé dans une lave tendre comme au Vésuve. Les côtes, généralement escarpées, sont d'un abord difficile; les vagues s'y brisent avec violence.

Le climat est doux, tempéré et fort agréable; on y jouit d'un printemps presque perpétuel. Dans la saison froide, le thermomètre marque régulièrement 12 à 15° de Réaumur; il est rare de le voir tomber à 10. Pendant l'été, il se tient entre 15 et 20°. Les vents brûlants apportés d'Afrique le font monter à 25 ou 28. Cette chaleur extraordinaire est promptement rompue par des orages qui lui succèdent. Le vent du nord-est règne dans l'intérieur de l'île. A la côte méridionale, on ressent le matin, pendant neuf mois de l'année, une douce brise d'est, qui tourne à l'ouest vers midi. Le soir, et pendant la nuit, elle est remplacée par le vent de terre ou par des calmes. L'équinoxe d'automne amène des vents forts du sud, qui alternent par la suite jusqu'à la fin de l'année avec des vents d'ouest souvent orageux. Les pluies qui tombent depuis novembre jusqu'à la fin de février ne sont ni fortes ni abondantes : dans l'espace de sept années, on y a compté 462 jours pluvieux. L'humidité naturelle de la terre est entretenue par la neige, qui couvre assez long-temps les plus hautes montagnes, et par les nuages qui en enveloppent les cimes pendant le jour, et s'abaissent, au soleil couchant, dans les vallons où la première aurore les fait disparaître.

L'île très-riche en sources, est arrosée par une quantité de petites rivières qui descendent des montagnes, et forment souvent dans les ravins des cascades très-pittoresques : la plus remarquable se trouve à 3 lieues de Funchal. On distribue les eaux des rivières et des ruisseaux sur le sol souvent pierreux des jardins et des vignes, au moyen de digues et de fossés soumis à l'inspection d'officiers particuliers.

L'abondance des bois dont elle était autrefois couverte lui avait fait donner le nom de *Madeira* (bois de construction). Pour en faciliter le défriche-

ment, on y mit le feu, qui, dit-on, dura sept ans. Aujourd'hui, les jardins et les vergers sont ornés d'une grande variété d'arbres fruitiers, tant de l'Europe que des tropiques. Mais les forêts, la plupart composées de châtaigniers et de noyers, ne s'étendent que sur les flancs supérieurs des montagnes. On y trouve aussi des cèdres, des cyprès, du bois de fer et plusieurs espèces de lauriers, parmi lesquels on distingue surtout le *laurus indica* qui donne l'acajou de Madère. Plus haut croissent des pins; mais les dernières sommités ne présentent plus que des arbustes rabougris et quelques broussailles qui suppléent au manque de bois à brûler. Les champs sont ornés de genêts, de cytises, de myrtes, de figuiers d'Inde, d'euphorbes, de framboisiers, de rosiers, de jasmins, de limoniers aquatiques, de phillyrées, de dragonniers.

Le *sucre* de Madère était autrefois très-estimé pour son odeur de violette et son goût aromatique; de nos jours, on n'y prépare plus qu'une petite quantité de mélasse et de sirop. La culture de la canne a été entièrement sacrifiée à celle de la vigne, qui forme en effet la grande richesse de l'île. Les vignobles, pour lesquels on a ménagé avec soin des moyens d'irrigation, s'élèvent sur les coteaux méridionaux des montagnes d'à peu près 800 mètres. Les raisins mûrissent à l'ombre des treilles, et sont récoltés après s'être à moitié séchés sur pied; ils sont presque tous blancs. Le précieux vin de Malvoisie provient de ceps apportés de Candie en 1445. On en distingue trois qualités, dont on récolte annuellement 500 pipes. L'autre sorte, plus abondante, est célèbre sous le nom de Madère sec. La récolte annuelle varie entre 15,000 et 25,000 pipes, et l'exportation se monte à 12 ou 15.000. Il en passe 5,500 en Angleterre, 5,500 aux Indes orientales, 3,000 aux Indes occidentales, et 2,000 aux États-Unis d'Amérique, où on prend les qualités inférieures. On a commencé, il y a plusieurs années, à cultiver l'olivier, par ordre du gouvernement. Les pêchers et les mûriers y acquièrent une hauteur considérable; le ricin commun y parvient aux dimensions d'un arbre; le galanga de l'Inde (*maranca indica*) y réussit parfaitement. Les grains de l'île, le froment surtout, et l'orge sont excellents; mais elle n'en produit que pour une consommation de quatre mois. Les ognons, les courges, l'arum égyptien, les yams et les châtaignes forment la principale nourriture.

Les lapins abondent dans les montagnes; les espèces d'oiseaux y sont nombreuses; le serin gris y est indigène. Les abeilles des vallées donnent un miel délicieux. Les lézards s'y sont multipliés à tel point qu'ils font beaucoup de tort aux raisins. Les bêtes à cornes et les moutons qu'on y a

importés sont de petite taille; les chèvres s'y sont considérablement multipliées, et les cochons y sont en partie à l'état sauvage. Aucun mammifère n'est indigène de Madère; tous y ont été importés. Le rat commun et la souris s'y sont considérablement multipliés. Le furet y est devenu sauvage; mais il n'y a ni lièvres, ni renards, ni taupes, ni belettes, ni musaraignes. Le veau marin se présente souvent sur la côte. La mer offre des truites, des soles, des sardines, des albacores, espèce de thon, et d'autres poissons en abondance. Néanmoins, pour les temps de carême et les jours maigres, les insulaires ont recours à la morue importée par des vaisseaux étrangers.

Madère renfermait, en 1767, une population de 64,000 âmes, on l'évalue aujourd'hui à 120,000; elle se compose d'un mélange de Portugais, de mulâtres et de nègres. Les créoles ont le teint basané, la stature petite, sont malpropres et mal vêtus. Le peuple y mène en grande partie une vie misérable, et l'étranger boit la majeure partie du vin qu'il récolte. Les femmes, douées de beaucoup d'avantages naturels, sont accablées de peines et de fatigues, puisque la loi défend d'employer les nègres esclaves aux travaux champêtres. Parmi les classes moyennes, les mœurs ne sont pas très-pures. Les gens de qualité promènent leur indolence dans des maisons de campagne ou *quintas*, dont les jardins n'ont rien d'attrayant, mais qui ont chacune leur chapelle, ordinairement desservie par un chapelain particulier. Les seuls véritables riches sont les négociants anglais et les Irlandais catholiques établis dans la capitale.

Madère est divisée politiquement en deux capitaineries. Celle de *Funchal*, la plus fertile et la mieux peuplée, comprend la capitale du même nom, ville très agréablement située, sur la côte du sud, au [illegible] de hautes montagnes, et défendue par quatre forts. Du côté de la mer, elle n'a qu'une simple enceinte de murailles. Elle renferme 2,000 maisons, et 20,000 habitants. Ses rues sont étroites, tortueuses, mal pavées et malpropres, quoiqu'elles soient arrosées par des eaux courantes qui descendent des montagnes environnantes. Elle est la résidence du gouverneur et d'un évêque. Dans l'église des Franciscains, une chapelle a les croisées en argent massif, tandis que les murs d'une autre sont couverts de crânes humains, qui forment également tous les ornements de l'autel. La rade n'est pas tenable en hiver.

La capitainerie de *Maxico*, autrefois fertile en sucre, et qui produit encore le meilleur vin de Malvoisie, renferme le bourg du même nom, situé sur la côte d'est, pourvu d'une mauvaise rade, et peuplé de 2,000 habitants.

Les revenus de l'île ne sont pas connus avec certitude. M. *Lundby* porte le seul produit de la douane à 320,000 cruzades, et, dans les bonnes années, à 400,000. Il faut y ajouter la dîme et le monopole du tabac. Cependant il paraît que, les frais d'administration prélevés ainsi que l'entretien des troupes, le revenu net s'élève à 250,000 fr.

Madère et les petites îles qui l'avoisinent paraissent avoir été connues des Romains sous le nom de *Purpurariæ Insulæ*, don Joâo Gonzalès Zarco et Tristâo Vaz, les découvrirent en 1420, et donnèrent à l'île principale le nom d'*Ilha da Madeira*, à cause des magnifiques forêts de bois de construction dont elle était alors couverte. Occupée momentanément par les Anglais pendant les guerres de l'empire, elle fut restituée au Portugal en 1814, et elle continua d'appartenir foncièrement aux descendants des navigateurs qui l'avaient découverte. Mais en 1834, elle se soumit à la reine dona Maria, et aujourd'hui elle forme, avec quelques îles plus petites qui en dépendent, un des cinq gouvernements dans lesquels sont divisées les vastes possessions du Portugal en Afrique.

L'île de *Porto-Santo*, située dans le nord-est de Madère, est une de ses dépendances; elle fut donnée, en 1446, à Bartholomeo Serestrello, qui le premier y avait conduit des colons. Ce n'est qu'une montagne rapide, souvent enveloppée de nuages, bordée d'une lisière de terres basses, et peuplée d'environ 6,000 habitants. Le territoire assez fertile produit de bons vins, des oranges, de l'orge, du seigle, du froment. On y trouve beaucoup de lapins et de chèvres, des perdrix, des pigeons et des tourterelles sauvages, des abeilles qui donnent un beau miel, des bœufs, des moutons, des cochons, et même quelques chevaux et mulets. Le bourg de *Porto-Santo*, sur la côte méridionale, offre un assez bon mouillage.

Disons un dernier adieu à cette brûlante Afrique qui garde encore tant de secrètes merveilles pour le géographe; saluons de loin notre vieille Europe vers laquelle nous reviendrons à la fin de notre longue carrière; et suivant cette même route que parcourut autrefois Christophe Colomb, allons constater l'état des connaissances acquises par l'homme, depuis trois siècles et demi, relativement à la géographie de l'Amérique.

TABLEAU des principales positions géographiques de l'Afrique, à l'exception de l'Égypte.

NOMS DES LIEUX.	LATITUDE N.			LONGITUD. E DE PARIS.			SOURCES ET AUTORITÉS.
CÔTES SEPTENTRIONALES.	deg.	min.	sec.	deg.	min.	sec.	
Cap Razal	36	4	»	19	27	43	Bureau des longitudes, dans la Connais. des Temps.
Tripoli, ville	32	53	40	11	1	7	*Idem.*
Cap Bon	36	3	45	8	48	15	M. Chabert. Carte de la Méditerranée, par M. Lapie.
Tunis, ville	36	37	»	7	46	48	Wurm.
Idem	36	43	»	7	44	»	Connaissance des Temps.
Cap Blanc du Nord	37	22	30	7	23	15	Chabert. Lapie.
Cap Serrat	37	9	30	6	48	40	*Idem*, *idem*.
Cap Tedeles	36	57	»	1	53	48	Connaissance des Temps.
Bona ou Bonne	8	33	40	5	28	45	Purdy.
Alger, ville	36	48	36	»	41	5	*Idem.*
Idem	36	49	30	1	8	»	De Grandpré.
				LONGITUDES O.			
Oran, le château	35	44	27	2	39	45	Tofino.
Melilla	35	18	15	5	17	35	*Idem.*
Cap Tres Forcas	35	27	55	5	17	25	*Idem.*
Ceuta, la ville	35	48	50	7	36	24	Connaissance des Temps.
Idem, Mont del Acho	35	54	4	7	36	20	*Idem.*
Tanger, ville	35	46	30	8	18	40	Wurm.
CÔTES OCCIDENTALES.							
Cap Spartel	35	48	40	8	14	25	Vincent Tofino.
Idem	*Idem.*			8	13	25	Connaissance des Temps.
Idem	36	45	»	8	17	12	*Requisite Tables.*
Rabat, entrée de la rivière	34	5	»	9	3	»	Borda et Desoteaux.
Fedal, île	33	47	»	9	30	45	Fleurieu.
Cap Cantin	32	33	»	11	31	»	Borda.
Saffi, ville, pointe N.	32	22	»	11	30	»	*Idem.*
Idem, pointe S.	32	12	»	11	29	»	*Idem.*
Mogador, l'île	31	27	»	11	50	»	Fleurieu, Borda.
Cap Geer	30	38	»	12	12	»	Borda.
Cap Bojador	26	6	57	16	50	34	Roussin.
Cap das Barbas	22	19	53	19	»	50	*Idem.*
Cap Blanc	20	46	55	19	22	»	*Idem.*
Pointe de Barbarie	15	53	»	18	51	30	Borda [1].
Fort Saint-Louis	16	»	48	18	53	6	Roussin.
Cap-Vert, les Mamelons	14	43	45	19	50	45	*Id.*, calculée par le Bur. D. L.
Idem *idem*	14	46	7	19	52	57	Voy. de Fleurieu, Borda, etc.
Idem, pointe N.-O.	14	47	13	19	53	16	*Requisite Tables.*
Ile Gorée	14	40	10	19	45	»	*Idem.*
Idem	14	39	»	19	44	58	Capitaine Hallowel, par chronomètre.
Cap Sainte-Marie (Gambie)	13	23	»	»	»	»	Capitaine Bellinge.
Cacheo	12	10	»	18	30	»	?
Ile Bissao (dans les Bissagos)	11	50	58	17	54	7	Roussin.
Entrée du Rio Nunnez, pointe sud	10	30	»	16	18	»	Wesley et Mac Clure.
Iles des Idolos ou de Loss (mouillage de l'île orientale)	9	27	»	15	36	»	Pontevez Gien, p. la latitude Woodwill. p. la longit. [2].
Cap Sierra-Leone	8	30	»	14	53	47	Capitaine Young. 1774.
Idem	8	29	»	15	32	»	Les officiers du sloop anglais *l'Argo*, en 1802.
Idem	8	29	30	15	29	17	*Requisite Tables.*
Cap Sainte-Anne	7	7	30	14	42	»	*Idem*
Cap Mesurado	6	27	»	12	55	»	Les officiers de *l'Océan*, vaisseau de la Compagnie des Indes, en 1802.
Grand Sestros	4	39	»	10	31	»	*Royal Charlotte*, vaisseau de la Compagnie des Indes, en 1793, par chronomètre.
Cap das Palmas	4	30	»	10	1	»	Capitaine Young. *Requisite Tables. Royal Charlotte.*

[1] *Young*, capitaine anglais, l'a trouvée exactement la même en 1774.

[2] Woodwille venait de Sierra-Leone, éloigné de vingt-trois milles, où il avait rectifié sa longitude.

NOMS DES LIEUX.	LATITUDE N.			LONGITUD. O. DE PARIS.			SOURCES ET AUTORITES.
	deg.	min.	sec.	deg.	min.	sec.	
Cap Apollonia	4	59	12	5	30	11	*Requisite Tables.*
Cap Tres Puntas	4	40	30	5	3	32	*Idem.*
Saint-George della Mina	5	1	38	4	20	12	*Idem.*
Quitta, le fort	5	49	»	1	16	30	Hallowel, par chronomètre.
Ouydah, la rade	6	14	»	»	15	»	*Idem.*
				LONGITUDES E.			
Cap Formoso	4	18	»	»	»	»	Capitaine Matthew.
Ile Fernando-Po, baie N.-O.	3	28	»	5	16	»	*Oriental Navigator* [1].
Ile du Prince	1	37	»	5	20	»	Connaissance des Temps.
Idem	*Idem.*			5	7	»	*Oriental Navigator* [2]
Ile Saint-Thomas	»	27	»	4	28	»	*L'Argo*, pour la latitude.
Annobon, la rade	1	25	»	3	25	»	Don Varelo, 1779. Le vaisseau des Indes *Queen*, en 1796.
Cap Lopez	»	50	»	6	20	»	*Oriental Navigator* [3].
Idem	»	56	»	5	44	»	De Grandpré.
Cap Yomba	3	30	»	8	6	»	*Oriental Navigator.*
Malemba	5	22	»	9	54	»	*Idem.*
Baie Loango	4	36	»	9	50	45	Riddle.
Cap Padraon	6	11	»	10	5	»	Capitaine Wood, en 1793, pour la latitude.
Baie d'Ambriz	7	53	»	10	58	»	*Oriental Navigator.*
Idem	7	5	»	10	44	»	De Grandpré.
Loanda-San-Paolo	8	50	»	11	26	»	Balzel, pour la latit.; *Oriental Navigator*, pour la longit.
	LATITUDE S.						
Cap Ledo	9	48	»	11	7	45	Ducom.
Saint-Philippe de Benguela	12	22	»	11	6	30	Capitaine Heyw., 1811.
Cap Negro	16	3	»	9	24	»	*Idem.*
Cap Frio	18	40	»	10	45	45	Ducom.
Cap Sierra	21	53	51	12	20	»	*Oriental Navigator.*
Baie Walwich	22	53	57	12	25	»	*Idem.*
Porto do Ilheo	23	30	»	12	29	»	*Idem.*
Angra Pequena	26	36	50	12	56	30	*Idem.*
Cap Volta	29	42	»	14	»	»	Purdy.
Cap de Bonne-Espérance	34	23	40	16	12	10	Moyenne des observations de La Caille, Masson, Dixon, Heywood, etc. [4].
Idem, la ville	33	55	15	16	3	45	La Caille.
Idem	34	20	»	»	»	»	*Requisite Tables.*
Cap des Anguilles	34	57	»	17	58	»	*Oriental Navigator.*
CÔTES ORIENTALES.							
Cap Saint-Blaise	34	10	»	19	58	»	Lieutenant W. Rice, 1797.
Baie Algoa, pointe S.	34	1	»	24	20	»	*Idem.*
Port Natal, pointe S.	29	55	»	29	8	»	Vaisseaux de Chine, par chronomètre. *Oriental Navig.*
Cap Sainte-Marie, baie d'Alagoa	25	58	»	30	55	»	Capit. D. Inverarity, 1802, par observations lunaires.
Cap Corrientes ou des Courants	24	1	30	33	31	30	*Idem.*
Baie d'Inhambane	23	47	»	33	32	»	*Idem.*
Bassas de India	22	28	»	38	31	»	Spears et D. Scott, 1804.
Ile Bazarouto	21	30	»	34	5	»	?
Sofala, le fort	20	15	15	32	25	»	Le vaisseau India, observations lunaires, 1802.
Quilimane ou Zambèze, fleuve	18	15	»	35	»	»	D'après de Mannevillette.
Idem	18	10	»	35	10	»	*Oriental Navigator.*
Mafamede	16	21	30	38	5	30	Capitaine Huddart, en 1784, par chronomètre.
Mazambique, le fort	15	9	»	38	26	»	Weatherhead, et d'autres officiers anglais, 1809.
Idem	15	15	»	37	56	»	Epid. Collin. *Ann. des Voy.*
Idem	15	2	»	37	58	»	D'après de Mannevillette.
Querimba, île	12	31	»	38	36	»	Carte portug., dans le *Voyage de Salt.*

[1] Cet ouvrage, qui nous a été communiqué par notre savant ami M. Langlois, cite des observations et des cartes manuscrites.

[2] On convient que le vaisseau *le Glatton* a trouvé la longitude plus occidentale.

[3] La longitude est conclue de celles d'Annobon de Saint-Thomas, etc., etc.

[4] Cette position combinée est encore confirmée par Flinders.

NOMS DES LIEUX.	LATITUDE S.			LONGITUD E. DE PARIS.			SOURCES ET AUTORITÉS.
	deg.	min.	sec.	deg.	min.	sec.	
Cap Delgado, pointe S.	10	9	»	38	41	»	*Or. Navig.* et la carte précitée.
Quiloa, île	8	27	»	37	21	»	*Oriental Navigator.*
Ile Monfia	8	1	»	38	10	»	D'après de Mannevillette.
Zanzibar. pointe N.	5	40	»	37	53	»	*Oriental Navigator.*
Zanzibar. pointe S.-E.	6	26	»	38	2	»	*Idem.*
Ile Pemba	4	47	»	37	18	»	De Clerval.
Mombaza, port	4	4	»	38	12	»	*Oriental Navigator.*
Baie Formosa. pointe N.	3	»	»	39	11	»	*Idem.*
Baie Formosa. pointe S.	2	39	»	39	28	»	*Idem.*
Juba, village	»	12	»	41	8	»	*Idem.*
	LATITUDE N.						
Berua ou Brava	1	10	»	42	20	»	*Idem.*
Magadoxo	2	6	»	43	10	»	*Idem.*
Cap Bassas	4	57	»	45	45	»	*Idem.*
Cap Orfui ou Hafoûn	»	30	30	49	1	»	Capit. Wheatherhead, Butler, Moffat, etc.
Cap Guardafoui	11	50	»	49	10	35	*Idem.*
Socotra, baie Tamarida	12	30	»	51	31	»	*Oriental Navigator.*
Idem. *Idem.*	12	30	»	51	3	30	Capitaine Tait.
Zeila	11	18	33	40	45	»	Carte de sir H. Popham, *incert.*
Ile Perim ou Beb-el-Mandeb	12	35	30	41	8	»	Moffat et Popham.
Baie Amphila, le mouillage	14	42	40	38	42	30	Salt et Wheaterhead, p. chron.
Ile Dahalac, pointe S.	15	32	30	37	55	»	Capitaine Court, 1804.
Arkiko	15	34	45	37	17	15	Salt, R. Stuart, etc.
Port Mornington, l'entrée	18	14	»	36	12	»	Capitaine Court. Cartes du *Voyage de lord Valentia.*
Souaquen	19	4	38	35	12	»	*Idem.*
Razal Gedid, cap	22	7	»	34	51	»	Expédition de sir Popham.
ÎLES ORIENTALES. MADAGASCAR.	LATITUDE S.						
Cap Ambro	12	2	»	47	31	»	D'après de Mannevillette.
Idem.	*Idem.*			47	5	»	Capit. Stephens, en 1803, par 200 observations lunaires et par chronomètre.
Nossé, mouillage	13	12	»	47	53	15	*Annales des Voyages.*
Passandava, ville	13	45	»	46	3	»	Capit. David Inverarity.
Ile Sancassé, baie Naranda	14	31	»	45	25	»	*Idem.*
Rade de Mourangaye	15	3	»	»	»	»	*Annales des Voyages.*
Baie Bombetoc, entrée	15	43	»	44	8	»	*Idem.*
Idem, port	16	25	»	44	35	»	D'après de Mannevillette.
Cap Table	15	43	»	43	46	»	Capitaine Inverarity.
Entrée de Chesterfield	16	20	10	41	47	45	M. Hall Gower, par des observations lunaires mombreuses
Ile Jean-de-Nova	17	2	45	40	45	30	Divers observateurs [1].
Baie Mouroundava	21	10	»	42	40	»	*Idem* [2].
Baie Saint-Augustin	23	36	25	41	43	»	Divers observat. *Orient. Nav.*
Idem.	23	23	»	41	34	»	*Annales des Voyages.*
Cap Sainte-Marie	25	42	»	42	51	»	*Oriental Navigator.*
Idem.	25	40	30	43	4	»	De Mannevillette.
Fort Dauphin	25	5	»	44	52	»	*Idem.*
Idem.	25	1	4	44	18	»	*Oriental Navigator* [3].
Baie Sainte-Luce	24	44	»	45	35	»	Lislet-Geoffroy. *Ann. des Voy.*
Tamatave	18	12	»	47	20	»	*Oriental Navigator.*
Foulpoint	17	40	14	47	33	»	Connaissance des Temps.
Idem.	*Idem.*			47	32	30	*Requisite Tables.*
Ile Ibrahim ou Sainte-Marie, pointe N.-E.	16	33	»	47	57	»	*Oriental Navigator.*
Baie Anton-Gil, la pointe	15	27	»	48	4	»	*Annales des Voyages.*
Port Louquez, entrée	12	43	»	47	35	»	*Oriental Navigator* [4].
ÎLES COMORES, SEYCHELLES, ETC.							
Grande Comore, mouill. N.-O.	11	18	»	40	56	»	*Oriental Navigator.*
Mohilla, mouillage E.	12	22	»	41	49	»	*Idem.*
Joanna, le pic	12	15	»	42	14	»	*Idem.*
Idem, pointe S.	12	27	30	42	14	30	*Idem.*

1 D'après de nombreuses observations, l'île Jean-de-Nova ou Juan-de-Nova est la même que l'île St-Christophe.

2 C'est probablement par une erreur de copiste ou par quelque défaut de clarté dans le manuscrit envoyé de l'Ile-de-France, que dans les *Annales des Voyages* cette baie a été mise à 20° 10'.

3 C'est un terme moyen entre de Mannevillette et plusieurs observateurs anglais.

4 Les longitudes anglaises paraissent trop occidentales.

NOMS DES LIEUX.	LATITUDE S.			LONGITUD. E. DE PARIS.			SOURCES ET AUTORITÉS.
	deg.	min.	sec.	deg.	min.	sec.	
Mayotta, le pic Valentin.	12	54	»	42	57	»	*Oriental Navigator.*
Ile Alphonse.	7	3	31	50	»	30	Capitaine Inverarity.
Groupe Cosmoledo.	9	50	»	46	»	»	*Oriental Navigator*
Ile Galega.	10	25	30	54	10	48	Les officiers de *la Clorinde*, etc., en 1811.
Ile Coetivy.	7	12	»	54	18	»	M. de Coetivy.
Ile Plate.	5	51	»	53	11	»	*Oriental Navigator* [1].
Ile Marie-Louise.	6	12	»	52	19	»	*Idem.*
Ile Mahé, côte N.-E.	4	38	»	53	15	»	*Idem.*
Ile Praslin.	4	19	»	53	26	30	*Idem.*
Ile Chagos ou Diego Garcia.	7	29	»	70	7	»	Capit. Heywood et Blair.
LES MASCAREIGNES.							
Ile-de-France, Port-Louis.	20	9	39	55	9	15	De Mannevillette et Flinders; terme moyen.
Bourbon (Saint-Denis).	20	51	30	53	7	30	De Manevillette.
Rodrigue, le milieu.	19	41	»	60	50	»	*Idem.*
Ile Cargados ou Carajos.	16	28	»	57	11	»	La frégate *la Semillante.*
ÎLES DE L'OCÉAN AUSTRAL.							
Amsterdam.	37	51	»	75	27	»	*Orient. Navig.* Terme moyen de plusieurs observations [2].
Saint-Paul.	38	42	»	75	28	»	*Idem.*
Terre Kerguelen, cap Bligh.	48	20	30	66	18	45	Capitaine Cook.
Idem, cap Louis.	49	3	»	66	»	»	*Idem.*
Ile du prince Edouard.	46	40	»	35	46	»	*Idem.*
Ile Marion.	46	52	»	35	25	»	*Idem.*
Ile Bouvet ou cap *Circoncision* [3]	54	20	»	4	3	»	Les vaisseaux *le Swan* et *l'Otter*, en 1808.
				LONGITUDES O			
Ile Tristan d'Acunha.	37	6	9	14	12	»	Capitaine Heywood.
Ile Gough.	40	19	»	11	54	»	*Oriental Navigator.*
ÎLES OCCIDENTALES.							
Sainte-Hélène (James-Town).	15	55	»	7	56	30	Capitaine Horsburgh [4].
Idem.	*Idem.*			8	9	»	Maskelyne, en 1761.
Idem.	*Idem.*			8	3	30	*Requisite Tables.*
Ascension.	7	55	30	16	35	30	Grand nombre d'observations chronométriques.
Idem.	*Idem.*			16	41	15	*Requisite Tables.*
Idem	*Idem.*			16	19	»	La Caille.
ÎLES DU CAP-VERT.	LATITUDES N.						
Ile du Sel, pointe N.-O.	16	50	»	25	16	»	Capitaine Keilor, en 1732.
Bonavista, rade anglaise.	16	4	35	25	10	15	Fleurieu, Heywood.
Mayo, rade anglaise.	15	6	»	25	32	20	Fleurieu.
San-Yago, mouillage de Port-Praya.	14	53	40	25	50	34	Terme moyen. *Orient. Navig.*
Fuego, le pic.	14	56	»	26	44	3	*Idem.*
Brava, rade occidentale.	14	50	58	27	5	55	Fleurieu, corrigé. *Or. Navig.*
San-Nicolao, pointe S.-E.	16	25	»	28	30	»	Capitaine Keilor, etc.
San-Antonio, pointe N.-O.	17	12	»	27	32	47	*Idem.*
ÎLES CANARIES.							
Lancerote, port de Naos.	28	58	30	15	53	»	Borda.
Alegranza, îlot.	29	25	30	15	51	»	*Idem.*
Forteventura, port Handia.	28	4	»	16	51	30	*Idem.*
Lobos, îlot	28	45	»	16	9	»	*Idem.*
Grande Canarie, pointe N.-E.	28	13	»	17	55	»	*Idem.*
Idem, pointe S	27	45	»	17	58	30	*Idem.*
Idem, pointe O.	28	1	20	18	11	»	*Idem.*
Ténériffe, le pic.	28	17	»	19	»	»	*Idem*
Idem, idem.	*Idem.*			19	5	35	*Requisite Tables.*
Idem, idem.	*Idem*			18	48	»	Dalrymple, par chronomètre.

[1] Ces positions résultent d'un terme moyen entre diverses observations anglaises et françaises.

[2] L'*Oriental Navigator*, comme la plupart des écrivains anglais, applique à l'île Amsterdam ce qui appartient à l'île Saint-Paul (et *vice versâ*). Les *Requisite Tables* donnent les noms dans leur sens véritable et originaire.

[3] La différence de 4 degrés de longitude est trop peu de chose à cette latitude, et dans une mer aussi brumeuse, pour laisser subsister aucun doute sur l'identité de cette île avec le cap Circoncision de Lozier de Bouvet.

[4] L'*Oriental Navigator* assure que cette longitude, déterminée par trente-deux séries de distances lunaires, est regardée comme la plus exacte.

NOMS DES LIEUX.	LATITUDE N.	LONGITUD. O. DE PARIS.	SOURCES ET AUTORITÉS.
	deg. min. sec.	deg. min. sec.	
Ténériffe, Mole de Santa-Cruz.	28 27 30	18 36 30	La Pérouse.
Idem.	*Idem.*	18 33 5	A. de Humboldt.
Idem.	28 28 30	18 37 »	Connaissance des Temps.
Idem, Orotava	28 25 »	18 55 »	Borda.
Gomère, le port.	28 5 40	19 28 »	*Idem.*
Palma, Sainte-Croix.	28 42 30	20 7 »	*Idem.*
Ferro (île de Fer), ville de Valverde	27 47 20	20 17 »	*Idem.*
Idem, pointe O.	27 44 »	20 20 »	*Idem* [1].
Idem, pointe E.	» » »	20 17 »	*Idem.*
Idem, pointe N.	27 50 30	» » »	*Idem.*
Idem, pointe S.	27 39 »	» » »	*dem.*
ILES MADÈRES.			
Les Salvages ou Sauvages.	30 8 30	18 15 »	Borda.
Idem.	» » »	18 8 »	Vaisseaux d'Inde anglais.
Madère, Funchal	32 37 40	19 15 24	Capitaine Flindres, 1801.
Porto Santo.	33 3 »	18 37 30	Connaissance des Temps.

[1] On soupçonne cependant que l'île de Fer est placée quelques minutes trop à l'est, et que son milieu est par 20 degrés ouest de Paris, ou sous l'ancien premier méridien.

POSITIONS GÉOGRAPHIQUES des principaux lieux plus ou moins éloignés des côtes.

NOMS DES LIEUX.	LATITUDE.	LONGITUDE.
	d. m. s.	d. m. s.
Nubie.		
Ad-Damer.	17 36 13 N.	» » »
Chendy.	16 41 26 N.	31 15 8 E.
Derr	22 44 » N.	29 55 » E.
Hallay	15 44 50 N.	30 22 15 E.
Korti.	18 4 30 N.	29 29 » E.
Marakah ou Nouveau-Dongolah.	19 9 54 N.	28 25 15 E.
Sennar.	13 36 51 N.	31 24 30 E.
Bassin du Bahr-el-Abiad.		
Adassi.	11 15 45 N.	32 34 10 E.
Abyssinie.		
Adova.	14 17 57 N.	36 30 » E.
Aksoum.	14 30 » N.	34 » » E.
Gondar.	12 34 30 N.	35 10 » E.
Pays de Barkah.		
Ben-g'hazy.	32 6 50 N.	17 42 31 E.
Dernah.	32 45 59 N.	20 20 30 E.
Fezzan.		
Mourzouk.	25 54 » N.	13 31 45 E.
Royaume de Tripoli.		
Ghadamès.	30 41 » N.	8 5 » E.
Empire de Maroc.		
Aghmat.	30 56 » N.	9 52 » O.
Fez.	34 6 3 N.	7 21 34 O.
Maroc	30 32 » N.	9 30 » O.

NOMS DES LIEUX.	LATITUDE.	LONGITUDE.
	d. m. s.	d. m. s.
Sénégambie.		
Barraconda.	14 20 » N.	16 36 » O.
Canel	15 20 » N.	14 36 » O.
Galam.	15 33 » N.	12 18 » O.
Timbo.	9 50 » N.	13 19 » O.
Ouankarah.		
Abomey.	7 12 » N.	» » »
Ankran.	5 30 30 N.	2 30 15 O.
Benin.	6 12 » N.	3 24 45 E.
Biafra.	6 10 » N.	15 50 » E.
Coumassie.	6 34 50 N.	4 32 » O.
Sallagha.	7 56 » N.	2 20 24 O.
Soudan ou Takrour.		
Kobbéh.	14 11 » N.	25 21 » E.
Kachenah.	12 59 » N.	» » »
Kouka.	12 51 » N.	12 8 » E.
Sackatou.	13 4 52 N.	3 31 45 E.
Tenboctoue.	17 50 » N.	6 » » O.
Yahndi.	8 38 » N.	1 25 15 O.
Congo.		
Cabinde.	5 33 » S.	13 20 » E.
Bamba.	7 2 » S.	7 16 » E.
Cafrerie.		
Litakou.	26 6 » S.	22 15 » E.

FIN DU TOME QUATRIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE QUATRIÈME VOLUME.

Pages

LIVRE SOIXANTE-DIX-SEPTIÈME. — Suite de la Description de l'Asie. — Description générale de l'Inde orientale ou de l'Indo-Chine. — Description de l'Empire birman. — Possessions anglaises. — Iles Andaman et Nikobar. 1

Différents noms donnés à cette partie de l'Inde. *Ibid.*

Fleuves. — Montagnes. 2

Climat. — Végétation. — Animaux. — Minéraux. 3

Religions. — Gouvernement. 6

Notions historiques sur les Birmans. 8

Description et aspect du pays. — Productions. 10

Provinces et villes. — Ava. — Amara-Pourah. — Rangoun. — Martaban. 12

Les Chanouas. — Les Kaïns. — Les Karyans. 18

Mœurs des Birmans. — Civilisation. — Industrie. — Lois. — Fêtes religieuses. — Gouvernement. — Population. — Armée. — Revenus. 19

Possessions anglaises transgangétiques. — Royaume d'Assam, etc. 22

L'Arakan. — Le Martaban. — Le Yé. — Tavay. — Ténasserim et Merghi. 27

Malakka. — Poulo-Pinang. — Singapore. 30

Iles Andaman. — Volcan de Barren. — Iles Nikobar. 31

LIVRE SOIXANTE-DIX-HUITIÈME. — Suite de la Description de l'Asie. — Description de l'Inde orientale ou de l'Indo-Chine. — Description du royaume de Siam. 34

Divers noms du royaume de Siam. — Le Meïnam. *Ibid.*

Climat. — Végétaux. — Animaux. — Minéraux. 35

Villes. — Bangkok. — Siam. — Louro, etc. 37

Laos siamois. — Royaume de Zimé. — Province de Chantabury. 40

Les Tchongs. — Possessions insulaires des Siamois. 41

Le Patani. — Le Kedah. — Le Kalantan. 43

Caractère physique, langue, littérature, mœurs et commerce des Siamois. *Ibid.*

Religion. — Gouvernement. — Histoire des Siamois. 4[illegible]

Presqu'île de Malakka. — Royaume malais. 49

LIVRE SOIXANTE-DIX-NEUVIÈME. — Suite de la Description de l'Asie. — Empire d'An-nam. Première section. — Description du royaume de Tonking avec le Laos. 52

Division de l'empire d'An-nam. — Pays de Lac-tho. *Ibid.*

Pages

Description du royaume de Laos. 53
Tonking. — Division. — Climat. — Fleuves. — Végétaux. — Animaux. — Minéraux. — Villes. 54
Précis historique sur le Tonking. 57
Caractère physique, langue, écriture, armée, mœurs, industrie, relations commerciales des Tonkinois. 58

LIVRE QUATRE-VINGTIÈME. — Suite de la Description de l'Asie. — Empire d'An-nam. Deuxième section. — Description des royaumes de Cochinchine, de Kambodje, etc. 60
Cochinchine. — Province de Hué. — Quang-Binh et autres provinces. *Ibid.*
Géographie. — Productions. — Climat. — Caractères physiques. — Mœurs. — Religion. — Costumes. — Cérémonies. 62
Précis historique. — Gouvernement de la Cochinchine. 66
Pays de Tsiampa. 68
Kambodje. — Sa description. — Ses villes. — Ile de Poulo-Condor. — Montagnes. — Productions. — Archipel de Paracels. 69
Tableau statistique des principaux États de l'Indo-Chine. 72
Tableau des principales positions géographiques de l'Indo-Chine. 74

LIVRE QUATRE-VINGT-UNIÈME. — Description de l'Afrique. — Considérations générales sur cette partie du monde et sur ses habitants. 75
Forme physique. — Limites. *Ibid.*
Fleuves. — Lacs Tchad, N'gami, N'yassi. 76
Montagnes. — Système de montagnes. 79
Intérieur de l'Afrique. — Direction de ses fleuves. 81
Tableau des divisions physiques de l'Afrique. 83
Climat. — Végétation. — Animaux. *Ibid.*
Races africaines. — Langues, civilisation. 89
Notions historiques. 90
Tableau de l'élévation absolue des principales montagnes de l'Afrique. 94

LIVRE QUATRE-VINGT-DEUXIEME. — Suite de la Description de l'Afrique. — Description générale physique de l'Égypte. 95
Le Nil. — Vallée du Nil. — Bouches du Nil, sa profondeur, sa pente. — Crue de ses eaux. — Leur influence salutaire. — Analyse du limon du Nil. *Ibid.*
Nature géognostique des terrains qu'il parcourt. — Montagnes. 100
Lacs. — Canaux. 102
Climat. — Végétaux. — Vignobles. — Animaux. 107

LIVRE QUATRE-VINGT-TROISIÈME. — Suite de la Description de l'Afrique. — Recherches sur l'isthme de Suez et sur l'extrémité du golfe Arabique. 118
Description de l'isthme de Suez. *Ibid.*
Discussion relative à la position d'Héroopolis. 121

LIVRE QUATRE-VINGT-QUATRIÈME. — Suite de la Description de l'Afrique. — Description topographique et politique de l'Egypte. 128
Nations qui ont dominé sur l'Égypte. *Ibid.*
Divisions et administration anciennes et modernes de l'Égypte. — Les Mamelouks. 131

Pages

Divisions et administration actuelles. 134
Revenus et impôts. 137
Description d'Alexandrie. 139
Aboukir. — Rosette. — Damiette. 143
Menzaléh. — Son lac. — Mansourah. — Mit-kamor et villes du Delta. 145
Mont Mokattan. — Gizéh. — Boulak. 149
Vieux et nouveau Caire. 150
Pyramides de Gizéh. — Sphinx. 157
Pyramides de Sakkarah. 159
Province de Fayoum. — Ses villes. 161
Syouth. — Grottes de la Thébaïde. — Menchiez. — Ruines de Ptolémaïs. 162
Denderah. — Kenéh. — Koft. — Karnack. — Louqsor. 164
Ruines de Thèbes. 167
Esné (l'ancienne Latopolis). — Edfou. — Ruines d'Ombos. 170
Assouan. — Ruines de Syène. 172
Jardins du Tropique. — Cataracte du Nil. 174
Monts Zabarah. — Cosseir. — Désert de la Thébaïde. 177
Suez ou Souèys. — Arabes des déserts de l'Egypte orientale. 178
Oasis. — Grandes oasis. — Oasis de Dakel, de Farâfreh. — Petite oasis. — Ruines romaines. — Oasis de Syouah ou d'Ammon. — Ruines du temple de Jupiter. 180
Coptes. 192
Arabes. — Turcs. — Grecs. — Juifs. — Bedouins. 195
Mœurs des Egyptiens. 197
Améliorations introduites par Méhémet-Ali. 198
Industrie. — Fabriques. 200
Caravanes. 203
Population. — Armée. — Marine. 205
Tableaux statistiques de l'Egypte. 206
Tableau des positions géographiques, etc. 211

LIVRE QUATRE-VINGT-CINQUIÈME. — Suite de la Description de l'Afrique. — Description de la Nubie. 212
Dimensions et superficie de la Nubie. — Nil-bleu. *Ibid.*
Climat. — Désert de Nubie. — Animaux. — Végétaux. 213
Tribus nomades. 216
Déserts situés à l'orient du Nil. 217
Villes et bourgs. — Ville de Derr. — Temple de Sésostris. *Ibid.*
Ouady-Halfan. — *Ouady-el-Hadjas.* — Oasis de Sélimèh. — Sokkot. — Mahas. — Dongolah. — Marakah. 220
Province de Chaykiah. — Korti. — Mont Barkél. 224
Provinces de Monassyr. — Pays de Robâtat. — Barbars. — Damer. — Chendy. 225
Pays de Matammah et d'Halfay. — Province d'El-Ayse. 227
Désert de Bahiouda. 228
Sennaar. — Mœurs des Sennaariens. 229
Ville de Sennaar. — Le Dâr-el-Bouroum. 231

LIVRE QUATRE-VINGT-SIXIÈME. — Suite de la Description de l'Afrique. — Description du cours supérieur du Nil, le Bahr-el-Abiad et les peuples riverains. — Pays compris dans son bassin, le Bertât, le Dinka, le Chelouk, le Donga, le Fertit, le Cheiboun, le Tuklavi et le Kourdofan. 233

Pages

Description du cours du Nil-blanc jusqu'au 4° 9' parallèle nord. — Explorations de MM. d'Arnaud et Knoblecher. 233
Le Bertât, comprenant le Fazokl, le Kamamyl et le Dâr-fok. 236
Le pays de Dinka. 238
Le Dâr-schelouk. — Le Donga. — Le Fertit. — Le Cheibon. — Touklavi. — Le Louca. 239
Le Kourdofan. — Obéid. — Races du Kourdofan. — Commerce. 241

LIVRE QUATRE-VINGT-SEPTIÈME. — Suite de la Description de l'Afrique. — Description de l'Abyssinie. 244
Voyageurs qui ont visité l'Abyssinie. *Ibid.*
Etendue de l'Abyssinie. — Ses divers noms. — Montagnes. — Rivières. — Lacs. 245
Sol. — Climat. — Minéraux. — Végétaux. — Animaux. 249
Divisions administratives et politiques. 254
Royaume de Tigré. — Aksoum. — Adouah. — Antalo. 255
Autres provinces. — Colonie des Falasjan. — Province de Lasta. 257
Royaume d'Amhara ou de Gondar. 258
Royaume d'Ankober ou de Choa. 261
Royaume d'Angot. — De Narca. — De Guragué. 262
Les Abyssins. — Leurs langues. 263
Coup d'œil historique sur l'Abyssinie. 264
Religion. — Gouvernement. — Armes. — Mœurs. 265
Les Gallas. — Leur mœurs, leur origine. 269
Changallas. — Agaouys. — Gafates. — Guragues. 270
Falasjan ou juifs d'Abyssinie. 271
Population de l'Abyssinie. 273
Côtes d'Habesch. — Habitants. 274
La baie Sale. — Port des Abyssins. — Bedjabs. — Port d'Aïdab. — Souakim. 275
Ile Dahalac. — Massaouah. — Danakils. — Arkiko, etc. 277
Le Samhar. — Les Danâkyls. — Gouvernement des côtes. — Les Nébaras, etc. 280
Adal-Gallas. — Itou-Gallas, etc. 281
Tableau des différentes divisions que présente aujourd'hui l'Abyssinie. 282

LIVRE QUATRE-VINGT-HUITIEME. — Suite de la Description de l'Afrique. — Description générale du Maghreb ou de la région comprenant le mont Atlas et le Grand Désert ou Sahara. 284
Le Maghreb. — L'Atlas. — Ses parties. *Ibid.*
Elévation de l'Atlas. — Nature de ses roches. 286
Connaissances des anciens sur l'Atlas. 287
Végétation de la Barbarie. 290
Animaux. 292
Habitants. — Maures. — Arabes. — Berbères. 295
Ravages de la peste. 297

LIVRE QUATRE-VINGT-NEUVIEME. — Suite de la Description de l'Afrique. — Description spéciale de la Barbarie. — Première division. — Le pays de Barkah. — L'oasis d'Audjélah. — Le Fezzan. — La régence de Tripoli. — Celle de Tunis. 298
Pays de Barkah. — Ville de Ben-G'bazy. — Marxa-Soura. — Ruines de Cyrène. — Dernah. — El-Medineh. 299
Ancienne contrée Pentapole. — Oasis d'Audjélah. — Trois autres oasis. 301

Pages

Fezzan. — Moursouk et autres villes. 303
Climat. — Productions. — Populations. 304
Régence de Tripoli. — Climat. — Villes. 306
Oasis de Ghadamès. 309
Population du royaume. — Précis historique. — Commerce. 310
Régence de Tunis. — Climat. — Limites. — Productions végétales et minérales. 312
Ville de Tunis. — Ruines de Carthage. 313
Villes maritimes. — Villes de l'intérieur. 315
Population. — Administration. 317
Tableaux statistiques. 318

LIVRE QUATRE-VINGT-DIXIEME. — Suite de la Description de l'Afrique. — Description spéciale de la Barbarie. — Deuxième division. — L'Algérie. 319
Situation. — Limites. — Superficie. — Population. 320
Conformation du sol. 321
Montagnes. — Richesses minérales. 322
Fleuves et lacs. 323
Climat. 324
Divisions naturelles. 325
Divisions politiques. 326
Description de la province d'Alger. *Ibid.*
Description d'Alger. 327
Massif d'Alger. — La Métidja. — Territoires mixtes. 330
Description de la province de Constantine. 335
Description de la province d'Oran. 343
Composition de la tribu arabe. — Tribus arabes dans les trois provinces. 352
Le Sahara algérien. — Description des oasis. 355
Coup d'œil sur la population indigène l'Algérie. — Les Kabyles. — Les Berbères. — Les Arabes. — Les Maures. — Les Turcs. — Les Juifs et les nègres. 362
Etat politique, industriel et commercial actuel. 366
Tableau de la superficie et de la population de l'Algérie. 369
Tableau des divisions politiques de l'Algérie, en janvier 1852. 370
Tableau de la population indigène et européenne des villes. 371
Tableau de la population des centres de nouvelle création. 372
Tableau des nouvelles colonies agricoles fondées depuis 1847. 373

LIVRE QUATRE-VINGT-ONZIÈME. — Suite de la Description de l'Afrique. — Description spéciale de la Barbarie — Région du Maghreb. — L'empire du Maroc. — L'État de Sidi-Hescham. — L'État d'Ouâd-Noun. — Le grand désert de Sahara. 374
Origine de l'empire du Maroc. *Ibid.*
Montagnes. — Rivières. — Climat. — Végétation. 375
Fertilité. — Industrie pastorale. 377
Population. — Peuples. — Division. 378
Villes. — Fez. — Méquinez. — Teja, etc. 379
Les présidios espagnols. — Mellila. — Alhucemas. — Penon-de-Velez. — Ceuta. 381
Tétouan. — Tanger. — Larache. — Salé. — Rabath. — Azamor. 384
Maroc. — Mogador. — Sydy-Abdallah. — Aghmat. 388
Pays de Sous. — Agadir. — Taroudant. — Pays de Darah. — Tatta. — Royaume de Tafilelt. — Tafilelt. — Gourlân. 390

Pages
L'oasis de Figuig, de Guerzâr et de Touât. 391
Gouvernement. — Justice. — Administration. — Religions. *Ibid.*
Revenus. — Dépenses. — Armée. — Flotte. — Importation. — Exportation. — Caravanes. 394
Etat de Sidi-Hescham. — Talent. — Etat d'Ouâd-Noun. 396
Ce que l'on doit appeler véritablement le Beled-el-Djerid. 397
Sahara. — Végétation du désert. — Animaux. *Ibid.*
Ports de la côte du Sahara. — Les Mongéarts, les Trarzas et autres tribus. 399
Mœurs des tribus du désert. 401
L'akkabah (caravane). 402
Touariks. — Les oasis de Ghât. — Royaume d'Akir. — Aghadés. — Tin-telloust. — Seloufit. 405
Les Tibbous. — Oasis de Bilma, de Seggedûen et de Koufarah. *Ibid.*
Tableau statistique de l'empire du Maroc. 407

LIVRE QUATRE-VINGT-DOUZIÈME. — Suite de la Description de l'Afrique. — Description de la Sénégambie et du Ouankarah, comprenant la contrée que l'on a appelée Guinée. 408
Climat. — Montagnes. *Ibid.*
Rivières. — Sénégal. — Gambie. — Rio-Grande. — Rokelie. — Comaranca. 410
Végétation. — Le Boabad. 411
Animaux. — Règne minéral. 413
Colonie Française. — Saint-Louis. — Les Escales. — Gorée. 417
Etablissements anglais. — Etablissements portugais. 419
Population indigène de la Sénégambie. *Ibid.*
Etats Ghiolofs ou Yolofs. 420
Etats des Peules, Poules ou Foulahs. 424
Etats des Mandingues. 428
Les Serracolets ou Serrawoulis. 432
Le Ghialonkadou. — Soussous. — Nalloès. — Bagos. 434
Ancienne Guinée. — Ses divisions. 435
Côte de Sierra-Leone. — Colonie anglaise. — Freetown. — Iles de Loss. — Ile Cherbro. 436
Colonie américaine de Libéria. (République indépendante.) 339
Le Timmani — Le Limba. — Le Kouranko. — Le Soutima. — Le Sanguin. 440
Pays de Manou. — Ouankarah, sa position, on conserve le nom de Guinée à ses côtes. 442
Côte d'Ivoire. — Côte d'Or. — Côte des Escales. — Côte de Calabar. *Ibid.*
Pays des Fantis et des Aminas. 445
Empire des Achantis. — Coumassie. 446
Royaume de Dahomey. — Abomey. — Royaumes des Badagry et de Benin. 448
Royaume de Lagos. — D'Ouary. — Calabar. 450
Royaume de Qua. — De Biafra. — Pays des Calboncos. — Rivière de San-Benito. — Cap das Serras. — Rivière et côte de Gabon. 451

LIVRE QUATRE-VINGT-TREIZIÈME. — Suite de la Description de l'Afrique. — Le Niger. — Description du Soudan ou Takrour. 454
Opinion des anciens et des Arabes sur le Niger. *Ibid.*
Renseignements fournis par des voyageurs nègres. — Prétendue communication du Niger avec le Nil. 455
Etat actuel de nos connaissances sur le cours du Niger. 456
Divisions proposées pour le Soudan ou Takrour. 457

Pages
Pays situés vers la source du Niger. — Région du Takrour. 458
Le Bambara. — Royaume de Djenné et de Sègo. 459
Etats de Massina, de Ludamar, de Banan et des Dirimans. 460
Royaume de Tembouctou et de Ben-boktoue. 462
Etats de Kaybi, de Kairi, de Kong de Calanna et de Dagoumbah. 464
Les Fellatah's. — Etendue de leur ancien empire. 465
Royaume de Haoussa. — Ses divisions. — Ses provinces. 467
Haoussa occidental. — Yaouri. — Rabba. — Katonga. *Ibid.*
Haoussa oriental. — Kachnah. — Kanô. — Sakkatou. — Katagoum. 469
Empire de Bournou. — Position. — Fleuve. — Sol. — Végétaux. — Animaux. 473
Climat. — Habitations. — Birnie ou Bournou. 474
Kouka. — Zender. — Oungouroutoura. — Angornou. — Yeddie. 476
Le Mandara. — Delo. — Mora. — Les monts Mendéfy. — Le Kanem. *Ibid.*
Mœurs, commerce des habitants du Bournou, du Mandara et du Kanem. 478
Le lac Tchâd. — Les îles Biddoumans. 479
Le Bâguèrmeh. — Le Loggoun. — Le Kossery. 480
Le Ouadây ou Dâr-Sélelh. — Ouarâh. 481
Le Dâr-el-Fôr ou Dâr-four. — Kôbeyh. 483
Le Dâr-Fertit. — Le Dâr-Djénakhérah. — Le Dâr-Kulla. 487
Royaume d'Adamawa. — Le pays des Yem-Yems. 488
L'Etat de Founda. — Les Cumbriens. *Ibid.*

LIVRE QUATRE-VINGT-QUATORZIÈME. — Suite de la Description de l'Afrique. — Tableau général des mœurs et des usages des peuples de la Sénégambie, du Ouankarah et du Soudan ou Takrour. 491
Distinction à établir entre les noirs et les nègres. *Ibid.*
Caractère et nourriture des nègres. — Villes. *Ibid.*
Barbe. — Dents. — Incisions. — Industrie. — Mœurs. — Maladies. 494
Circoncision. — Culte. — Funérailles. — Despotisme. 495
Traite des nègres. 498

LIVRE QUATRE-VINGT-QUINZIÈME. — Suite de la Description de l'Afrique. — Description générale et particulière du Congo et de quelques pays limitrophes. 501
Situation. — Climat. *Ibid.*
Fleuve Coanza. — Fleuve Congo ou Coango. — Lac Aquilonda. — Avongo. 503
Richesse minérale. — Végétaux. — Animaux. 504
Pays de Mayomba. — Royaume de Loango. — Le Quilomba. — Le Mani-Seat. — Le Cacongo. — Maltemba. — Le royaume de N'Goyo. — Les Sognes. — Les Mondogonès. 513
Le royaume de Congo. 516
Le Sogno. — Le Bamba. — Province de Pamba. — Province de Batta. 518
Province de Pango. — Soundi. — Province d'Ouando. — Royaume d'Angola. 519
Le Goloungo. — Ville de Loanda-San-Paolo. — Ile de Loanda. 521
Le Benguela. — Royaume de Mattemba. 522
Possessions portugaises du Congo; leur superficie, leur population. 523
Nègres du Congo. — Mœurs. — Religion. *Ibid.*
Nation des Malembas. — Pays d'Anziko. — Nineanaï ou Bomba. — Pays des Molouas. — Royaumes de Cassange, de Cancobella, de Holo-ho, de Humé, de Ho et de Bihé. 532

LIVRE QUATRE-VINGT-SEIZIÈME. — Suite de la Description de l'Afrique. — La Cimbebasie, la Hottentotie et la colonie du Cap 535

Pages

Description des côtes. — Cimbebas. 535
Hottentotie. — Cours d'eau. — Plateaux appelés Karroo's. 536
Montagnes. — Richesse minérale. 538
Climat. — Végétation. — Culture. — Animaux. 541
Hottentots. — Langue. — Leurs différentes tribus. — Bojesmans. 545
Etablissements des missionnaires anglais chez les Hottentots. — Pella, Jérusalem, Béthany, etc. 549
Colonie du Cap. — Superficie. — Population. — Divisions topographiques. — Cultivateurs, vignerons, pasteurs. 550
Divisions politiques. — Villes. — Uitenhagen. — Elisabethtown. — Grahmestown. — Georgestown. 551
La ville du Cap. — Constance. — Simonstown. 553
Mœurs. — Commerce. — Administration. 554
Tableaux statistiques de la colonie anglaise du Cap. 555

LIVRE QUATRE-VINGT-DIX-SEPTIÈME. — Suite de la Description de l'Afrique. — Côtes sud-est de l'Afrique australe, ou la Cafrerie, le Monomotapa et Mozambique. 555

Cafrerie. — Cours d'eau. — Lacs. 556
Côte de Natal. — Végétation. — Animaux. 557
Pays des Koussas. — Rivières. — Montagnes. — Végétation. — Animaux. — Climat. — Les Koussas; leurs mœurs, leurs tribus. 558
Ancienne colonie de Port-Natal, aujourd'hui Victoria. 564
Les Betjouanas. — Tribus. — Villes. — Mœurs et coutumes. — Religion. 565
Etablissements des Missions évangéliques. 572
Les Boërs indépendants de la vallée du Limpopo. *Ibid.*
Pays des Boschimans *ou* Bushmen. 573
Le lac N'gami, le Tamunacle, le Téo-gé et le lac Mokoro. *Ibid.*
Pays d'Inhambane. — Royaume de Sofala. 574
Etat de Monomotapa — Partage de cet ancien empire en plusieurs Etats. — Le lac N'yassi. 575
Côte de Mozambique. — Les établissements des Portugais. 578

LIVRE QUATRE-VINGT-DIX-HUITIÈME. — Suite de la Description de l'Afrique. — Côtes orientales, ou Zanguebar, Ajan et Adel. — Recherches sur l'intérieur de l'Afrique méridionale. 581

Pays des Souaéhlis *ou* Souéylis. *Ibid.*
Le Zanguebar; sa description physique, sa division. 582
L'île de Quiloa. — Situation. — Production. — Animaux. — Population. — Langage. 583
Ile Monfia. 584
Ile de Zanzibar. — Possessions de l'imam de Mascate en Afrique. *Ibid.*
Ile de Pemba. — Ile de Mombaza. — Comptoir anglais d'Owen-Tudor. — Rabbaï M'pia. — Mélinde. 585
Tribus de Mosegueyos et de Maracatas. 586
Pays des Somaulis. *Ibid.*
Ouarcheïk. — Magadoxo. — Meurka. — Braoua. 587
Côte d'Ajan, ou Sif-Taouïl et El-Khezain. *Ibid.*
Côte d'Adel. — Berbera. — Zeyla. — Toudjourah. — Ile de Mesouah. 588
Les Somaulis. — Leurs bœufs. — Leurs moutons. *Ibid.*
Coup d'œil sur l'intérieur du continent. — Les dernières découvertes. 589
Le plateau de Mono-Moëzi. — Les monts de Kilimanjaro et Kœnia. — Le lac Baringo. 590

Pages

LIVRE QUATRE-VINGT-DIX-NEUVIÈME. — Suite de la Description de l'Afrique. — Iles africaines orientales, ou Socotra, Madagascar, les Mascareignes. 592
Ile de Socotra. *Ibid.*
Iles Amirantes. — Iles Seychelles. 594
Iles des Sept-Frères, Diego-Garcia, Adou, Condou, la Providence. 595
Iles Comores. — Comorois. *Ibid.*
Iles Mayotte et Nossi-Bé. — Colonies françaises. 596
Description de l'Ile de Madagascar; ses divisions, ses habitants, ses villes. 601
Langue des Madécasses. 614
Mœurs des Madécasses. 615
Iles Mascareignes. — Bourbon *ou* la Réunion. 616
Ile-de-France *ou* Maurice. 621
Iles Rodriguez, Chagos, etc. 623
Iles Saint-Paul et Amsterdam. 624
Terre de Kerguelen. — Iles Croizet, Marion, du Prince-Edouard. 625

LIVRE CENTIÈME. — Suite de la Description de l'Afrique. — Iles africaines occidentales. *Ibid.*
Iles Bouvet, Diego-A'varez. — Iles Tristan-d'Acunha. 629
Ile Sainte-Hélène. — Ile de l'Ascension. *Ibid.*
Ile de Fernando-Po. — Ile du Prince. — Ile Saint-Thomas. — Ile d'Annobon. 628
Iles du Cap-Vert. — Puerto de Praya et Mindelo. 631
Iles Canaries. — Ténériffe. — Sainte-Croix. — Ile de Fer. 634
Les Canariens. — Ancienne population des Guanches. 639
Madère. — Population. — Mœurs. — Funchal. — Maxico. — Revenus de Madère. — Ile Porto-Santo. 641
Tableau des principales positions géographiques de l'Afrique. 646
Positions géographiques des lieux éloignés des côtes. 650

FIN DE LA TABLE DU QUATRIÈME VOLUME.

Paris. — Typographie de E. et V. PENAUD frères, 10, rue du Faubourg-Montmartre.

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE